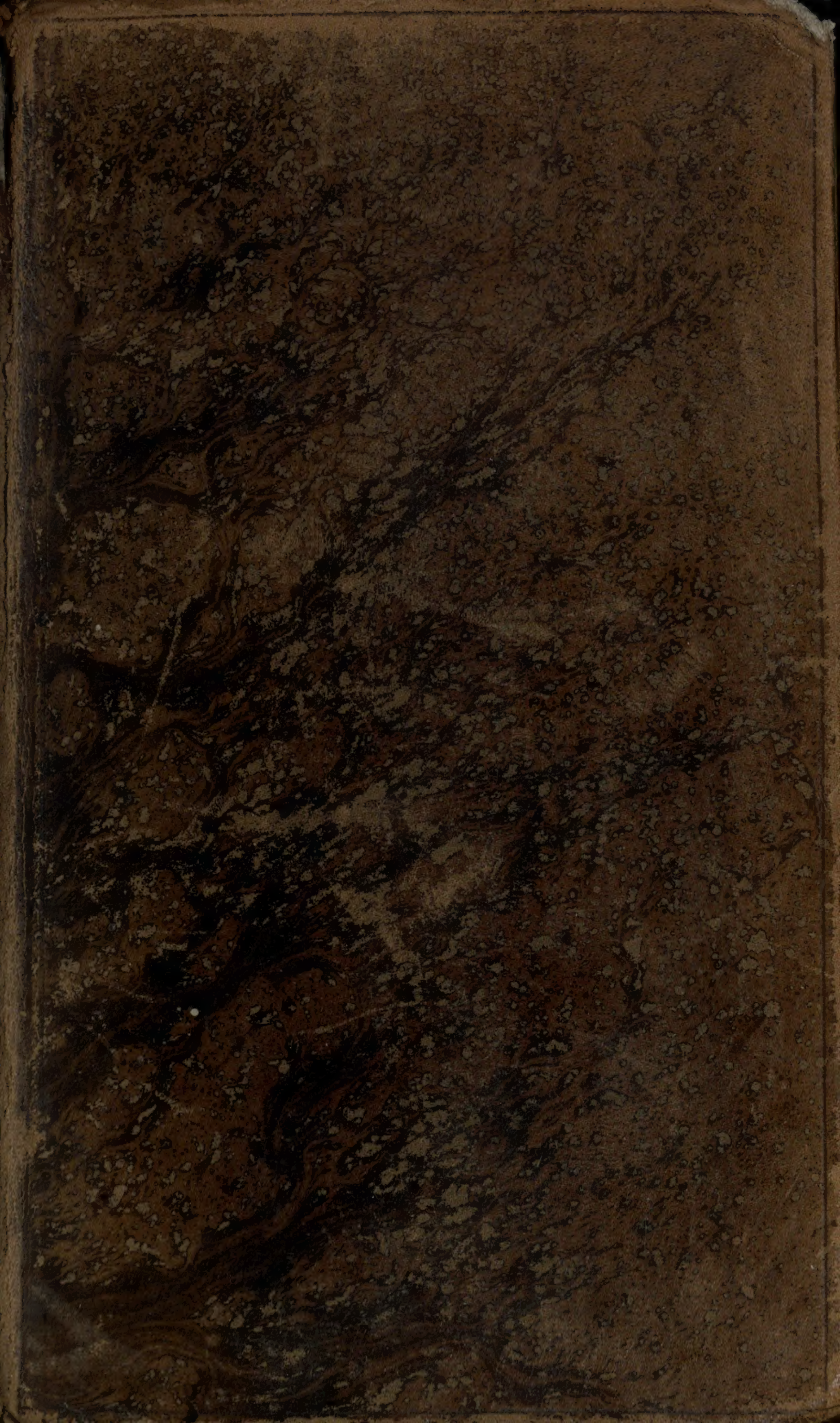
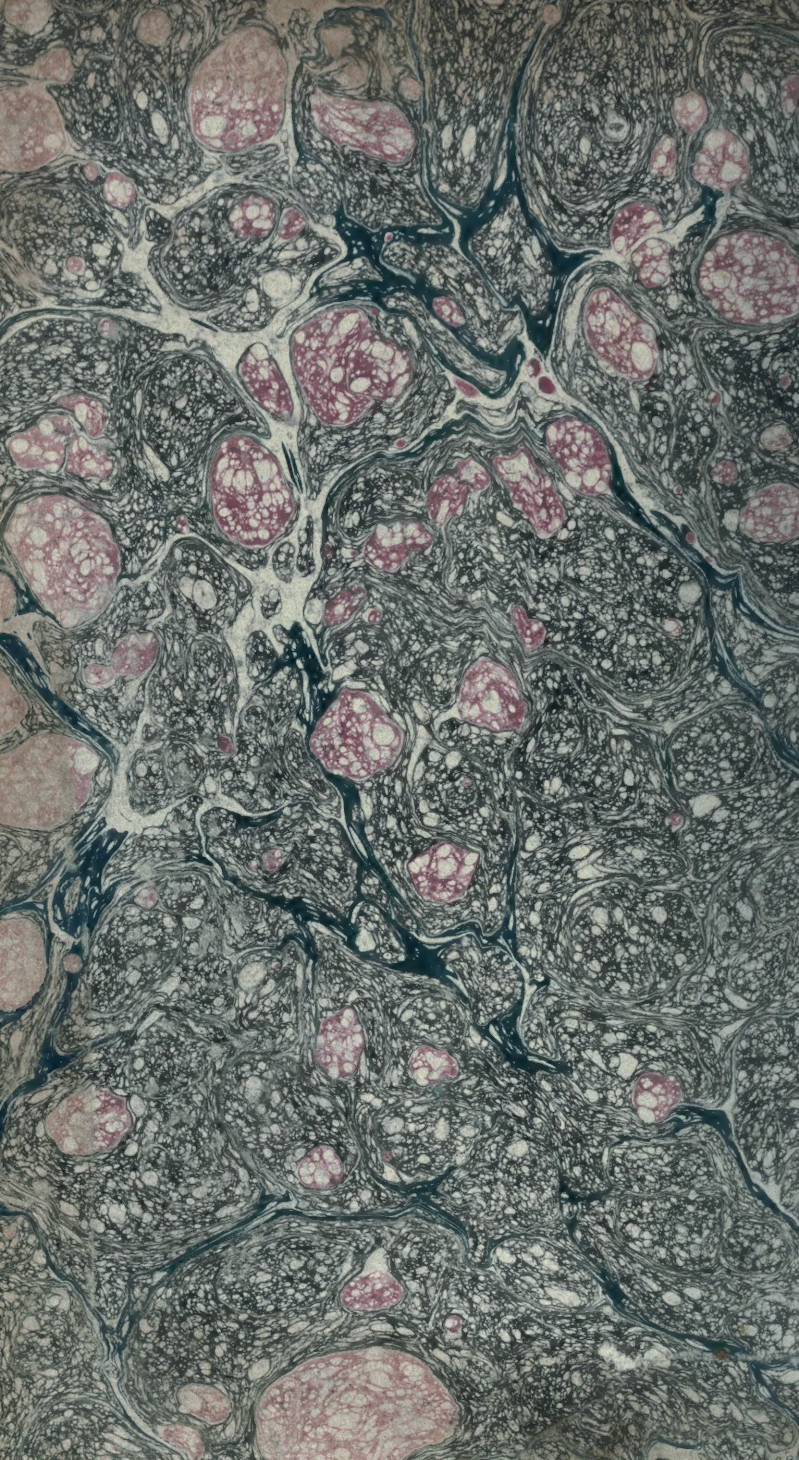
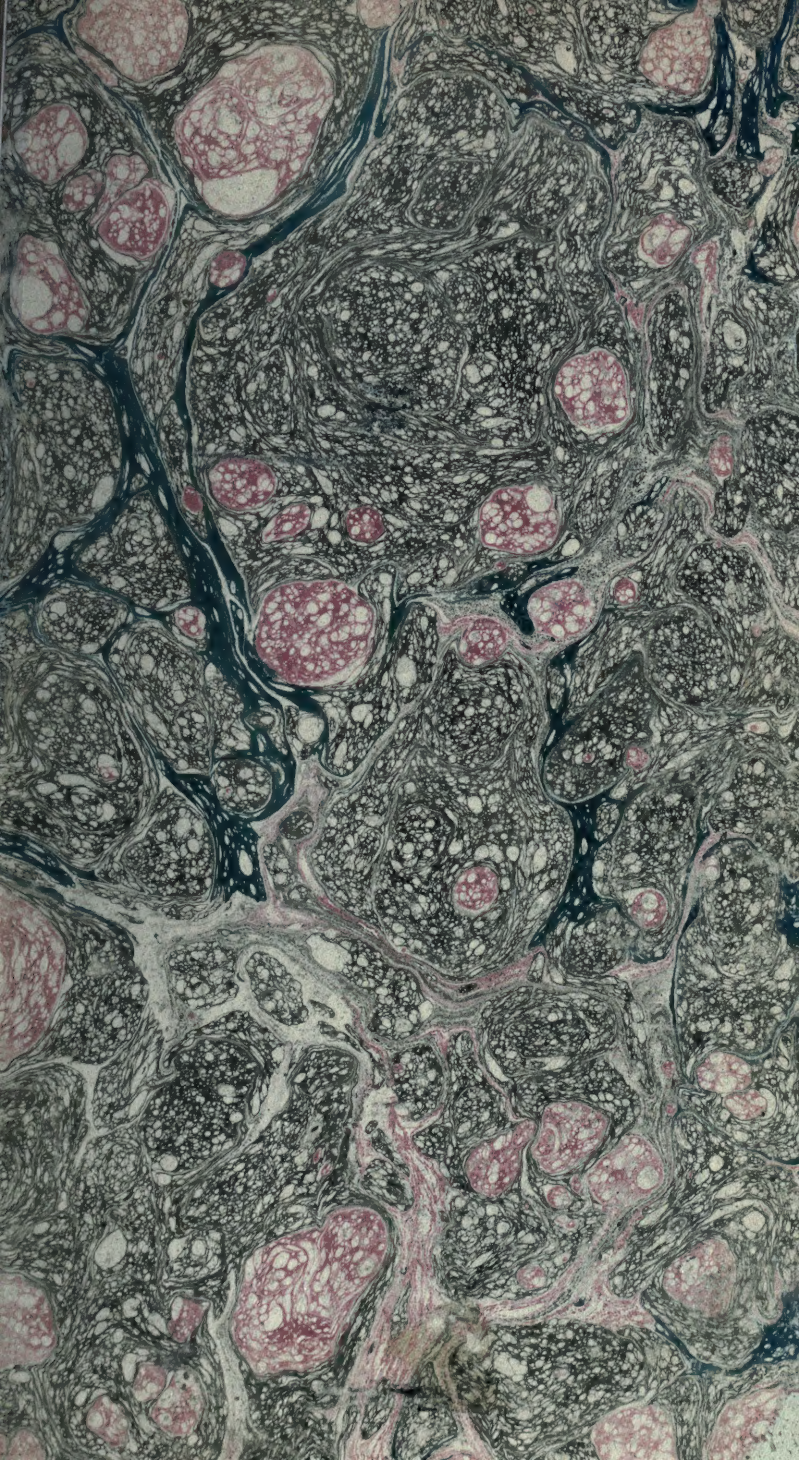
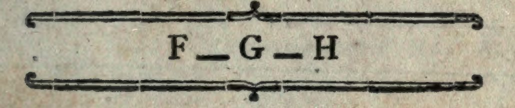






DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.



DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
OU
HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LE GÉNIE, LES TALENS, LES VERTUS, LES ERREURS, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR L'ABBÉ F. X. DE FELLER.

SECONDE ÉDITION, CORRIGÉE ET BEAUCOUP AUGMENTÉE.

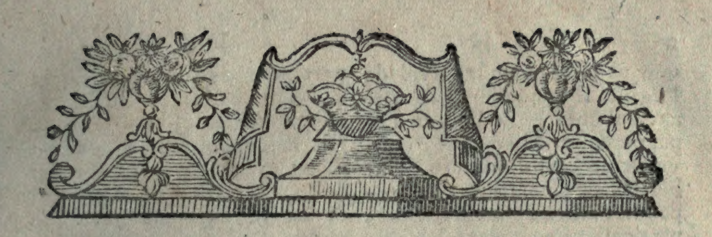
Convenientia cuique. HOR. A. p.

TOME QUATRIEME.

A LIEGE,

DE L'IMPRIMERIE DE FR. LEMARIÉ, LIBRAIRE, RUE SOUS-LA-TOUR.

1797.



DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

F

FABER, (Gilles) Carme, mort à Bruxelles en 1506, parut avec distinction dans la chaire, en un tems où le ministere de la parole étoit avili par le ridicule & le burlesque que les prédicateurs mêloient aux vérités sacrées. Jean Tritheme lui attribue une *Chronique de son Ordre*, une *Histoire de Brabant*, des *Commentaires* & d'autres ouvrages.

FABER, (Jean) appellé, ainsi qu'un de ses livres, le *Marteau des Herétiques*, naquit à Leutkirch en Suabe, entra dans l'ordre de Saint Dominique, & brilla dans les universités d'Allemagne. L'évêque de Constance le fit son vicaire-général en 1519; & Ferdinand, roi des Romains, depuis empereur, le choisit pour son confesseur en 1526. Ce prince le nomma en 1531 à l'évêché de Vienne, que son zele contre les hérétiques lui avoit mérité. Il mourut en 1541, âgé de 63 ans, laissant plusieurs *Ouvrages d'Histoire*, de *Controverse* & de *Piété*, en 3 vol. in-fol., Cologne, 1537 & 1541. Celui de ses écrits qui lui fit le plus d'honneur, est son *Malleus Hæreticorum*, dans lequel les questions controversées sont traitées avec beaucoup de solidité & de chaleur. — Quelques auteurs distinguent ce Jean Faber, d'avec un autre Jean Faber, également Dominicain, & né aussi en Suabe, qui vivoit dans le même tems, écrivoit dans le même genre & de la même maniere: il ne paroît pas que leur opinion soit fondée. Ils attribuent à celui-ci: I. *Enchiridion Bibliorum*, Ausbourg, 1549, in-4°. II. *Fructus quibus dignoscuntur Hæretici*, ouvrage solide & curieux, où l'on trouve des particularités remarquables touchant Luther.

FABER, (Pierre) né en Savoye, fut un des neuf premiers compagnons de S. Ignace de Loyola, & seconda les travaux du zélé fondateur, tant pour l'établissement de la compagnie

que pour le bien général de l'Eglise. Il fit plusieurs courses apostoliques en Italie, en Espagne & en Allemagne, convertit un grand nombre de libertins & d'hérétiques, & répandit l'instruction chrétienne, particuliérement dans les villages & parmi les pauvres. Il mourut l'an 1546.

FABER, (Basile) né à Soraw en Silésie l'an 1520, fut recteur du college d'humanités à Erfort, où il mourut en 1576, & s'est fait connoître par son *Thesaurus eruditionis scholasticæ*, qu'il publia en 1571. Auguste Buchmer, Cellarius, Grævius firent successivement des augmentations à ce Dictionnaire, dont les citations sont fort exactes. La derniere édition est de La Haye, 1735, 2 vol. in-fol. Faber a donné aussi une Traduction allemande des Remarques latines de Luther sur la Genese, & fut un des disciples les plus ardens de cet héréfiarque.

FABER, *voyez* FAVRE & LE FÊVRE.

FABERT, (Abraham) maréchal de France, naquit à Metz. Son pere maître-échevin de cette ville, & fils d'un riche libraire de Nancy, avoit été ennobli par Henri IV. Il destina son fils au barreau, ou à l'Eglise; mais le jeune Fabert, né pour la guerre, voulut suivre son penchant. Dès l'âge le plus tendre, il s'occupoit à différens exercices d'infanterie avec des figures de carton, qu'il faisoit mouvoir suivant le commandement. Il servit sous le duc d'Epernon dans plusieurs occasions importantes. Il se signala sur-tout en 1635. On commença dès-lors à compter mille particularités fabuleuses sur la cause de ses succès. On les attribua au diable, quoiqu'on ne pût méconnoître son courage & ses talens. Il sauva l'armée du roi à la retraite de Mayence, & ne se distingua pas avec moins d'éclat en Italie qu'en Allemagne. Blessé à la cuisse au siege de Turin, il ne voulut jamais souffrir qu'on la lui coupât. *Il ne faut pas mourir par pieces*, dit-il à Turenne & au cardinal de la Valette qui l'exhortoient à cette opération : *la mort m'aura tout entier, ou elle n'aura rien.* En 1654 il prit Stenai. Ses services furent payés par le gouvernement de Sedan & par le bâton de maréchal de France en 1658. Le roi lui offrit depuis le collier de ses ordres; il le refusa, ne se trouvant pas en état de produire les titres nécessaires pour recevoir cet honneur. Louis XIV lui répondit, « que le refus » qu'il faisoit, lui inspiroit plus » d'estime pour lui, que ceux » qu'il honoroit du collier, ne » recueilloient de gloire dans » le monde ». Fabert mourut en 1662, à 63 ans. On fit des contes sur sa mort, qui, tout étranges qu'ils étoient, ne laisserent pas de se répandre, & trouveront encore quelques partisans dans ce siecle philosophe. On avoit imaginé qu'il étoit sorcier; on prétendit que le diable l'avoit enlevé. Ce qui a pu accréditer ces bruits, c'est que le maréchal Fabert avoit du goût pour l'astrologie judiciaire, & d'autres curiosités vaines ou dangereuses (*voyez* FAUSTUS, LUXEMBOURG, PHILIPPE D'ORLÉANS, &c.). Le P. Barre, chanoine de Ste

Genevieve, a publié sa *Vie* en 1752, en 2 vol. in-12. Il y a des choses curieuses, mais trop de minuties & de détails étrangers au maréchal. Voici un trait qui fait l'éloge de son caractere. Les troupes de Galas, général de l'empereur, ayant pénétré en Champagne, manquerent de vivres. Les généraux François les ayant obligés de se retirer, ils tuerent dans leur retraite tous ceux qui leur en refuserent. Fabert, qui les poursuivoit, entra dans un camp abandonné, & couvert d'officiers & de soldats Autrichiens blessés & mourans. Un François qui avoit l'ame féroce, dit tout haut: « Il faut » achever ces malheureux, qui » ont massacré nos camarades » dans la retraite de Mayence. » — Voilà le conseil d'un bar» bare, reprit Fabert; cher» chons une vengeance plus » noble ». Aussi-tôt il fit distribuer à ceux qui purent prendre une nourriture solide, le peu de provisions que son détachement avoit apportées. Les malades furent ensuite transportés à Mezieres, où, après quelques jours de soins, la plupart recouvrerent la santé. Le pere du maréchal Fabert est auteur des *Notes sur la Coutume de Lorraine*, 1657, in-fol.

FABIEN, (S.) Romain ou Italien, monta sur la chaire de S. Pierre après Anthere, en 236. Il bâtit plusieurs églises dans les cimetieres où reposoient les corps des martyrs. Il envoya des évêques dans les Gaules pour y annoncer l'Evangile: mais plusieurs auteurs datent la premiere mission des évêques envoyés en France, du pontificat de S. Clément. S. Fabien mourut pour la défense de la foi, au commencement de la persécution de Dece, en 250. On lui attribue des *Décrétales*, qui sont visiblement supposées.

FABIOLE, (Sainte) dame Romaine, célebre par ses vertus, sur-tout par sa charité & sa pénitence, dont S. Jerôme fait le plus beau & le plus touchant éloge dans son *Epitaphium Fabiolæ*. Sa vie fournit une preuve décisive contre ceux qui soutiennent la dissolubilité du mariage en cas d'adultere. Cette femme illustre, après s'être séparée d'un mari adultere, en avoit épousé un autre. Les loix civiles, dont plusieurs émanées des empereurs païens subsistoient encore dans le code impérial, paroissoient autoriser ce second mariage. Mais Fabiole ne tarda pas à reconnoître son erreur & sa faute; elle en fit le jour même de Pâque une pénitence éclatante à la vue de tout le peuple Romain. Il ne se trouva ni dans cette capitale du monde, ni dans tout l'empire, de théologien qui prétendît ou justifier le mariage ou blâmer la pénitence. L'opinion de Launoy n'étoit donc pas connue alors parmi les Chrétiens. Et qu'on ne dise pas que c'est pour être précisément contraire aux loix ecclésiastiques que ce mariage fut réprouvé: car il le fut, comme formellement contraire à la doctrine de l'Evangile: *Putabat*, dit S. Jerôme, *a se virum justè dimissum*, NEC EVANGELII RIGOREM NOVERAT, IN QUO NUBENDI UNIVERSA EXCUSATIO, VI-

VENTIBUS VIRIS, FŒMINIS AMPUTATUR.... *Aliæ ſunt leges Cæſarum, aliæ Chriſti : aliud Papinianus, aliud Paulus noſter præcipit.* (Hier. *Epitaph. Fabiolæ*). Qu'on juge après cela ou de l'ignorance ou de la mauvaiſe foi des écrivailleurs, qui, dans ces dernieres années, ont oſé ſe ſervir de l'exemple de Fabiole, ponr autoriſer le divorce ! Cette Sainte mourut à Rome vers l'an 400. « Rome, » dit S. Jerôme, étoit un champ » trop étroit pour ſa grande » charité. Elle s'élançoit dans » les iſles & parcouroit les ri- » vages de la mer, tantôt en » perſonne, tantôt par les mi- » niſtres de ſes bienfaits ». *Anguſta miſericordiæ ejus Roma fuit. Peragrabat inſulas ; & reconditos curvorum littorum ſinus, vel proprio corpore vel tranſmiſſâ munificentiâ circuibat.*

FABIUS-MAXIMUS, dit *Rullianus*, eſt le premier de la famille des Fabiens qui fut honoré du titre de *Maximus*, pour avoir ôté au petit peuple la diſpoſition des élections. Général de la cavalerie, l'an 324 avant J. C., il força le camp des Samnites & remporta une victoire complette. Le dictateur Papirius, fâché qu'il eût donné la bataille contre ſon ordre, voulut punir ſa déſobéiſſance ; mais le peuple Romain & l'armée obtinrent ſa grace. Fabius fut 5 fois conſul, 2 fois dictateur & une fois cenſeur. Il refuſa cette charge une ſeconde fois, diſant que c'étoit contre la coutume de la république. Il triompha des Apuleïens & des Luceriens, puis des Samnites, & enfin des Gaulois, des Umbriens, des Marſes & des Toſcans. Ce fut lui qui régla que les chevaliers Romains, montés ſur des chevaux blancs, iroient le 15*e*. de juillet depuis le temple de l'Honneur juſqu'au Capitole.

FABIUS-MAXIMUS, (Quintus) ſurnommé *Cunctator* ou *le Temporiſeur*, un des plus grands capitaines de l'ancienne Rome, fut élevé 5 fois à la dignité de conſul. Pendant ſon premier conſulat, l'an 233 avant J. C., il défit les Liguriens. Sa patrie, réduite à l'extrémité après la bataille de Traſimene, eut recours à lui : on le créa dictateur. Il imagina une nouvelle façon de combattre Annibal. Il voulut le fatiguer par des marches & des contremarches, ſans jamais en venir aux mains. Ces ruſes lui mériterent le nom de *Temporiſeur*. Les Romains, mécontens de ces remiſes, dont ils ne pénétroient pas la fineſſe, le rappellerent ſous prétexte de le faire aſſiſter à un ſacrifice ſolemnel, & donnerent la moitié de ſon autorité à ſon lieutenant Minutius Rufus, homme auſſi ardent que Fabius étoit réſervé. Ils revinrent bientôt de leur erreur. Le téméraire lieutenant s'étant engagé dans une embuſcade, ſon ſage général le tira de ce péril. Minutius, pénétré de reconnoiſſance envers ſon libérateur, lui remit ſes troupes, content d'apprendre ſous lui à vaincre & à commander. Fabius combattit avec ſa prudence ordinaire. On lui décerna le nom de *Bouclier de Rome*. Après la bataille de Cannes, il laſſa tellement les troupes d'Annibal, qu'elles ne furent plus en

état de se défendre contre les Romains. Il reprit Tarente sur le général Carthaginois. Ayant réglé avec lui le rachat des captifs, & le sénat refusant de ratifier son accord, il vendit tous ses biens pour s'acquitter de sa parole. On rapporte qu'Annibal ayant appris la ruse que Fabius avoit employée pour se rendre maître de Tarente, il s'écria plein d'étonnement : *Quoi, les Romains ont donc aussi leur Annibal !* Ce dernier tenta vainement d'attirer le Romain au combat. Il lui fit dire un jour : « Si Fabius est » aussi grand capitaine qu'il » veut qu'on le croie, il doit » descendre dans la plaine & » accepter la bataille ». Fabius répondit froidement : « Si » Annibal est aussi grand ca» pitaine qu'il le pense, il doit » me forcer à la donner ». Cet homme illustre mourut quelques années après, âgé de près de cent ans, si l'on croit Valere-Maxime. C'est de lui qu'Ennius a dit :

Unus homo nobis cunctando restituit rem ;
Non ponebat enim rumores ante salutem.

FABIUS-MAXIMUS, (Quintus) fils du précédent. Pendant son consulat, son pere vint à lui sans descendre de cheval ; il lui fit ordonner de mettre pied à terre. Alors cet illustre Romain, embrassant son fils, lui dit : *Je voulois voir si tu savois ce que c'est que d'être consul.*

FABIUS-PICTOR, le premier des Romains qui écrivit l'*Histoire de sa Patrie*, vivoit vers l'an 216 avant J. C. L'ouvrage que nous avons sous son nom, est une piece supposée, & du nombre de celles qui ont été publiées par Annius de Viterbe. Ceux de cette famille prirent le nom de *Pictor*, parce que celui dont ils descendoient, avoit fait peindre les murs du temple de la Santé.

FABIUS-DOSSENNUS *ou* DORSENUS, composa des farces appellées par les Romains *Atellanes*, de la ville d'Atella dans le pays des Osques, où elles prirent naissance. Horace, Séneque & Pline parlent de ce poëte. On ne sait pas en quel tems il a vécu.

FABIUS-MARCELLINUS, historien du 3e. siecle, est cité par Lampride, comme auteur d'une *Vie d'Alexandre Mammée*.

FABIUS-RUSTICUS, historien du tems de Claude & de Néron, fut ami de Séneque. Tacite loue son style dans ses *Annales* & dans la Vie d'Agricola ; & cet éloge d'un historien qui passoit pour satyrique, est un préjugé en faveur des écrits de Fabius.

FABLE, divinité allégorique, fille du Sommeil & de la Nuit. On dit qu'elle épousa le Mensonge, & qu'elle s'occupoit continuellement à contrefaire l'Histoire. On la représente avec un masque sur le visage, & magnifiquement habillée.

FABRE, (Jean-Claude) naquit à Paris en 1668, d'un pere chirurgien. Il entra chez les Peres de l'Oratoire, & y professa avec distinction. Une édition du *Dictionnaire de Richelet*, dans laquelle il inséra plusieurs articles sur les matieres de théologie, & des satyres odieuses dictées par l'esprit de parti, l'obligea de sortir

de sa congrégation. Il y rentra en 1715, & y mourut en 1753, dans la maison de S. Honoré à Paris, à 85 ans. Il avoit prêché avec quelque succès, & son esprit se plioit facilement à tous les genres d'étude. On a de lui: I. L'édition citée du *Dictionnaire de Richelet*, revue, corrigée & augmentée, en 2 vol. in-fol., Lyon, 1709, sous le titre d'Amsterdam. II. Un petit *Dictionnaire Latin & François*, in-8°, dressé sur les meilleurs auteurs classiques, & dont on a fait plusieurs éditions. III. Une *Traduction des Œuvres de Virgile*, avec des dissertations, des notes & le texte latin; Lyon, en 3 vol., 1721; réimprimée en 1741, 4 vol. in-12. Cette version, lâche & prolixe, n'est guere au-dessus de celle de Martignac. IV. Une *Continuation de l'Histoire Ecclésiastique de Fleury*, en 16 vol. in-4°, & in-12, depuis 1414 jusqu'à l'an 1595. On en a une nouvelle édition, 1777. Il l'avoit poussée beaucoup plus loin; mais les deux derniers tomes ayant été changés en quantité d'endroits par des mains étrangeres, & lui ayant d'ailleurs été défendu de donner de nouveaux volumes, la suite est restée manuscrite. Le continuateur est bien inférieur à l'auteur qu'il continue, pour l'onction du style & pour le choix des matieres, & sur-tout pour la sagesse & l'éloignement de l'esprit de parti. Il étend avec excès son travail, & mêle à l'histoire ecclésiastique trop d'histoire civile. Ce n'est proprement qu'une compilation écrite d'un style facile; mais sans correction & sans élégance. L'abbé Rondet qui l'a continuée après lui, a encore plus mal réussi, & donne au fanatisme de la *petite église*, un essor plus libre. C'est cependant cette continuation de Fleury, qui est continuellement citée par les compilateurs du jour; le fanatique Fabre, le fanatique Rondet sont sans cesse allégués comme des autorités légales, par des gens même qui veulent avoir des titres à la philosophie. Tel est le sort de l'histoire dans ces jours de subversion & de mensonge. V. *Entretiens de Christine & de Pélagie, sur la lecture de l'Ecriture-Sainte*, in-12. VI. Un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique* en manuscrit. VII. La *Table* de la traduction françoise de l'*Histoire* du président de Thou, in-4°. Il avoit aussi commencé la *Table* du *Journal des Savans*, dont il se déchargea peu après sur M. l'abbé de Claustre, à qui on est redevable de cet ouvrage en 10 vol. in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec un abbé FABRE ou FAVRE, qui a donné des *Lettres sur la visite de M. des Achards*, ouvrage dicté par l'esprit du même parti & supprimé par un décret du saint-office le 16 juin 1746.

FABRETTI, (Raphaël) né à Urbin en Ombrie l'an 1619, mort à Rome en 1700, fut secrétaire du pape Alexandre VIII, chanoine de la basilique du Vatican, & préfet des archives du château Saint-Ange sous Innocent XII. Il s'adonna à l'étude de l'antiquité, & il ne lui manqua rien de ce qui doit faire un habile homme en ce genre : connoissances de l'his-

toire Grecque & Romaine, des langues, des critiques, des philosophes; correspondances avec les savans, &c. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, estimés des antiquaires. I. *De aquis & aquæ ductibus veteris Romæ*, Rome, 1680, in-12. II. *De Columnâ Trajani, cum Alphonsi Ciaconii Historiâ utriusque belli Dacici a Trajano gesti*, &c., Rome, 1683, in-fol. III. *Jæsithæi ad Gronovium apologema in ejusque Titilivitia, sive de Tito-Livio somnia, animadversiones*, 1686, in-4°. IV. *Inscriptionum antiquarum explicatio*, Rome, 1699, in-fol. Ce livre est regardé comme un trésor pour les savans qui s'occupent de l'antiquité. Fabretti avoit un esprit vif, une conception facile & une mémoire excellente. Il aimoit l'étude avec passion; & ce qu'il y a de singulier, c'est que loin d'affoiblir son tempérament, qui fut très-foible jusqu'à l'âge de 30 ans, elle le fortifia.

FABRI, *voyez* FEVRE.

FABRI, (Honorat) né dans le diocese de Bellai en 1607, Jésuite en 1626, professeur de philosophie à Lyon dans sa société, mourut en 1688 à Rome, où il fut long-tems pénitencier. C'étoit un homme extrêmement laborieux. Il embrassa toutes sortes de connoissances, philosophie, mathématiques, théologie, morale; & il laissa des écrits sur toutes ces matieres. On a de lui: I. *Notæ in notas Wilhelmi Wendrokii*, sous le nom de *Bernard Stubrock*, insérées dans le *Recueil ou la grande Apologie de la Doctrine morale de la Société de Jesus*, Cologne, 1672, in-fol., & ensuite mises à l'*Index* à Rome. II. *Summula Theologiæ*, in-4°. III. Un *Dialogue en faveur de la Probabilité*, réfuté par l'abbé Gradi, bibliothécaire du Vatican; Rome, 1659, in-8°. Le P. Fabri étoit plus propre pour la physique & les mathématiques, que pour la théologie. Ses écrits dans le premier genre sont: I. Une *Physique* en latin, Lyon, 1669, 4 vol. in-4°. II. *Dialogi Physici*, Lyon, 1669, in-8°. III. *De plantis, de generatione animalium, & de homine*, Paris, 1666, in-4°. C'est dans ce traité, pag. 204, qu'il prouve avoir enseigné la circulation du sang avant que le livre de Guillaume Harvée eût pu tomber entre ses mains. IV. *Synopsis Optica*, Lyon, 1667, in-4°.

FABRICE *ou* LE FEVRE, *voyez* FABRICIUS (François).

FABRICE, (André) professeur de philosophie à Sainte-Gertrude à Louvain, conseiller des ducs de Baviere & prévôt d'Ottingen, natif de Hodeige, village du pays de Liege, mourut en 1581. On a de lui: *Harmonia Confessionis Augustanæ*, Cologne, 1587, in-folio; des *Notes* sur le *Catéchisme Romain*, & des *Tragédies sacrées*.

FABRICE, (Georges) né à Kemnitz dans la Misnie en 1516, mort en 1571, à 55 ans, a laissé des *Poësies latines*, imprimées à Bâle en 2 vol. in-8°., en 1567. On y remarque beaucoup de pureté & de naturel. Il a été principalement fort attentif sur le choix des mots. Il n'en emploie aucun dans ses poëmes sacrés, qui ressente la fable & le paganisme. On a encore de lui: I. Un *Art poétique*,

en 7 livres en latin, 1589, in-8°. II. Une *Collection des Poëtes chrétiens latins*, in-8°., Bâle, 1562. On lui a reproché d'avoir altéré quelquefois les auteurs qu'il publioit. III. Une *Description de Rome*. IV. *Origines Saxonicæ*, Leipsig, 1606, en 2 vol. in-folio; compilation estimée par les savans. On y trouve les portraits des électeurs de Saxe, gravés par Wolfg Killian. V. *Rerum Misnicarum libri septem.* Ce sont des annales de la ville de Meissen, réimprimées à Leipsig en 1660, in-4°., & remplies de profondes recherches. VI. *Rerum Germaniæ & Saxoniæ volumina duo*, Leipsig, in-folio, 1609, &c.

FABRICE, (Guillaume) surnommé *Hildanus*, de Hilden, village de la Suisse, où il naquit en 1560, savant chirurgien dont les Ouvrages ont été imprimés à Francfort, 1682, in-fol., avec fig. Il mourut à Berne en 1634.

FABRICIUS, (Caïus) surnommé *Luscus*, consul Romain l'an 282 avant J. C., mérita les honneurs du triomphe par plusieurs victoires sur les Samnites, les Brutiens & les Lucaniens. Le butin qu'il remporta dans ces victoires étoit si considérable, qu'après avoir récompensé les soldats & restitué aux citoyens de Rome ce qu'ils avoient fourni pour la guerre, il lui resta 400 talens, qu'il fit porter à l'épargne le jour de son triomphe. Député 2 ans après vers Pyrrhus, il refusa les présens & les honneurs de ce prince, qui vouloit corrompre sa fidélité. Ce roi eut bientôt un nouveau sujet d'admiration. Son médecin vint offrir à Fabricius, pour lors consul, d'empoisonner son maître, pourvu qu'on lui payât ce parricide. Le généreux Romain renvoya le monstre à Pyrrhus, pour être puni comme il le méritoit... Les Samnites lui ayant offert une somme considérable, il répondit à leurs ambassadeurs, en portant la main à ses oreilles, à ses yeux & à sa bouche : *Tant que je pourrai commander à toutes ces parties-là, vos offres me sont inutiles....* Fabricius fut censeur l'an 277 avant J. C., avec Emilius-Papus, homme aussi austere que lui. Le premier avoit pour toute argenterie une petite saliere, dont le pied n'étoit que de corne; l'autre un petit plat, pour présenter ses offrandes aux dieux. Les deux censeurs casserent de concert un sénateur nommé Cornelius Rufinus, qui avoit été deux fois consul & dictateur, parce qu'il avoit chez lui dix livres d'argent en vaisselle de table. « Admire » qui voudra, dit Saint-Evre- » mont, la pauvreté de Fa- » bricius; je loue sa prudence, » & le trouve fort avisé de » n'avoir eu qu'une saliere d'ar- » gent, pour se donner le cré- » dit de chasser du sénat un » homme qui avoit été nommé » deux fois consul, qui avoit » triomphé, qui avoit été dic- » tateur ». Quoi qu'il en soit de cette réflexion, & des motifs de Fabricius, ce Romain vécut & mourut pauvre. Le sénat fut obligé de marier ses filles aux dépens du public.

FABRICIUS-VEIENTO, auteur latin sous Néron, vers l'an 49 de J. C., fit des libel-

les diffamatoires contre les sénateurs & les pontifes, & fut chassé d'Italie pour ses crimes. Tacite remarque, que ce Fabricius étant préteur, atteloit des chiens aux chariots, au lieu de chevaux. Ses livres furent brûlés par ordre de Néron, comme des satyres atroces.

FABRICIUS, (François) né à Duren dans le duché de Juliers, fut principal du college de Dusseldorp, & mourut en 1573 dans sa 78e. année. On a de lui : I. *Pauli Orosii... Historiarum libri septem*, Cologne, 1582, in-12. Fabricius s'attache dans ses notes, à déterminer la véritable maniere de lire le texte; à indiquer les endroits des historiens profanes, qui ont rapport à ce que dit Paul Orose, & enfin à fixer les points de chronologie. Le P. André Schott en a donné une édition à Mayence en 1615 avec les notes de Fabricius & celles de Lautius. II. *In Terentii comœdias annotationes*, Anvers, 1565. III. *Ciceronis historia*, Cologne, 1564; Gronovius y a ajouté des notes, & elle a été insérée par l'abbé d'Olivet à la fin de son édition de *Cicéron*.

FABRICIUS, (Vincent) né à Hambourg en 1613, fut successivement conseiller de l'évêque de Lubec, syndic de la ville de Dantzig, bourgmestre & député de cette ville à Varsovie, où il mourut le 11 avril 1667. Ses charges ne l'avoient pas empêché de se livrer à la poésie latine. Daniel Heinsius l'engagea à publier les fruits de sa muse en 1632. On en a donné une édition plus complette à Leipsig, en 1667.

FABRICIUS, (François) né à Amsterdam, le 10 avril 1663, fut ministre & professeur en théologie dans l'université de Leyde, dont il a été quatre fois recteur. On a de lui plusieurs dissertations recueillies en 5 vol. in-4°., Leyde, 1727. Les principales sont: I. *Christus Ecclesiæ fundamentum*. II. *Sacerdotium Christi*. III. *Christologia Noachica & Abrahamica, seu dissertationes ad selectos textus Veteris & Novi Testamenti*. IV. *De fide christiana Patriarcharum & Prophetarum*, &c. Il a fait aussi imprimer des *Sermons* en hollandois. Ce savant mourut le 27 juillet 1738.

FABRICIUS, (Jean-Albert) né à Leipsig en 1668, s'acquit de bonne heure la réputation de littérateur poli & de savant profond. Il avoit un esprit facile, une mémoire heureuse & beaucoup de pénétration. Après avoir fait ses études avec distinction dans sa patrie, il se rendit à Hambourg, où Mayer lui confia le soin de sa bibliotheque. La mort de Vincent Placcius ayant fait vaquer la chaire de professeur d'éloquence de cette ville, Fabricius l'obtint. Cette place le fixa à Hambourg, & il y passa le reste de sa vie, chéri & honoré. En 1719, le landgrave de Hesse-Cassel lui offrit deux postes importans; la chaire de premier professeur de théologie à Giessen, & la place de surintendant des églises de la confession d'Ausbourg. Fabricius fut tenté de les accepter; mais les magistrats de Hambourg, plus ardens à le retenir qu'il n'étoit à les quitter, augmenterent en 1720 ses gages de 200 écus. Il y mourut en 1736, à 68

ans. C'étoit un homme modeste ; sa douceur le faisoit aimer, autant que ses lumieres inspiroient l'estime. Peu de savans ont été plus laborieux ; il suffisoit à tout, leçons publiques, correspondances littéraires, composition d'ouvrages. Ceux qui l'ont fait connoître le plus avantageusement dans la république des lettres, sont : I. *Codex Apocryphus Novi Testamenti collectus, castigatus*, Hambourg, 3 vol. in-8°., 1719. C'est une collection curieuse & exacte de beaucoup de morceaux inconnus au commun des lecteurs, & même au commun des savans. On y trouve une notice de tous les faux Evangélistes, des faux Actes des Apôtres & des Apocalypses, dont l'Eglise fut inondée dans sa naissance. Ce recueil estimé est enrichi de plusieurs remarques critiques, & ne peut que servir à constater pleinement l'authenticité des quatre Evangiles & autres écrits canoniques, constamment & généralement reconnus, tandis que tout ce qui n'avoit pas le caractere de l'inspiration, est allé au fond de l'oubli. II. *Bibliotheca Græca*, 14 vol. in-4°., publiés à Hambourg depuis 1705 jusqu'en 1728. Cette notice des anciens auteurs Grecs, de leur vie, de leurs ouvrages, est précieuse aux bibliographes. Il n'y a d'ailleurs presque aucun volume qui ne contienne quelques écrits, entiers ou en partie, des auteurs Grecs anciens & modernes. Il faut que le premier volume soit de 1718, ou au moins de 1708 : éditions plus amples que celle de 1705. Les volumes suivans sont semblables, quoique réimprimés. III. *Bibliotheca Latina Ecclesiastica*, Hambourg, in-fol., 1718. C'est le recueil des écrits latins sur les matieres ecclésiastiques. IV. *Memoriæ Hamburgenses*, 7 vol. in-8°., augmentés d'un 8e. en 1745, par Evers, gendre de Fabricius. On y trouve la vie & les éloges des illustres Hambourgeois. V. *Codex Pseudepygraphus Veteris Testamenti*, in-8°., 2 vol. 1722 & 1723. L'auteur a exécuté à l'égard de l'Ancien-Testament, ce qu'il avoit pratiqué à l'égard du Nouveau, dans son *Codex Apocryphus*. VI. Une savante édition de *Sextus Empiricus*, grecque & latine, Leipsig, 1718, in-fol. VII. Un *Recueil en latin des Auteurs qui ont prouvé la vérité du Christianisme*, 1725, in-4°. VIII. Un excellent ouvrage en allemand, traduit en françois sous ce titre : *Théologie de l'Eau*, 1743, Paris, in-8°., avec de nouvelles remarques communiquées au traducteur. IX. *Les Ecrivains de l'Histoire d'Allemagne & du Nord*, publiés par Lindenbrogius : auxquels il joignit les *Origines de Hambourg* par Lambeccius, & les *Inscriptions* de cette même ville par Anckelman : le tout orné de notes savantes & d'appendices, in-fol. X. Une édition du *Theatrum Anonymorum & Pseudonymorum* de Placcius, in-fol. ; il y ajouta une préface, & la vie de l'auteur. XI. *Bibliotheca Latina*, 1707, 1708 & 1721, in-8°., 3 vol., réimprimée à Venise en 1728, 2 vol. in-4°. XII. *Bibliotheca mediæ & infimæ Latinitatis*, 1734, in-8°., 5 vol., réimprimée à Padoue,

1754, 6 vol. in-4°. XIII. *Bibliographia antiquaria*, Hambourg, 1760, 2 vol. Cet ouvrage est une notice des écrivains qui ont travaillé sur les antiquités hébraïques, grecques, romaines & ecclésiastiques. XIV. *Centuriæ duæ Fabriciorum scriptis clarorum qui jam diem suum obierunt*, Hambourg, 1707, in-8°. XV. Une édition du *Polyhistor* de Morhof, Lubeck, 1747, 2 vol. in-4°.

FABRICIUS, (Jerôme) né en 1537, plus connu sous le nom d'*Aquapendente*, sa patrie, fut disciple & successeur de Fallope dans la chaire d'anatomie de Padoue. Il l'occupa pendant 40 ans avec beaucoup de distinction. La république de Venise lui donna une pension de cent écus d'or, & l'honora d'une statue & d'une chaîne d'or. Ce savant médecin mourut en 1619, à Padoue, laissant plusieurs Ouvrages sur la chirurgie, l'anatomie & la médecine, justement estimés par ceux qui s'appliquent à ces arts utiles. Ses *Œuvres anatomiques* ont été imprimées à Leyde en 1738, in-fol. Il remarqua le premier, en 1574, les valvules des veines; mais il ne connut ni leur structure, ni leur usage. Fabricius travailloit plus pour la gloire que pour l'intérêt. Ses amis lui firent divers présens, pour récompenser son généreux désintéressement. Il les mit dans un cabinet particulier, avec cette inscription : *Lucri neglecti lucrum.*

FABRINI, (Jean) grammairien Florentin, vivoit dans le milieu du seizieme siecle. Nous avons de lui des *Notes* & des *Commentaires* sur *Virgile*, *Horace*, *Térence*, & sur quelques *Epîtres* de Cicéron. Ils sont assez bons pour leur tems. Il est auteur de quelques autres ouvrages sur sa langue.

FABROT, (Charles-Annibal) étoit d'Aix en Provence, où il vit le jour l'an 1580. Sa profonde érudition & ses vastes connoissances dans la jurisprudence civile & canonique, lui obtinrent l'amitié du fameux Peiresc, protecteur de tous les gens de mérite. Le président du Vair, qui l'estimoit aussi, devenu garde-des-sceaux en 1617, attira Fabrot à Paris. Il n'avoit que 36 ans, & depuis 8 années il occupoit avec distinction une chaire de droit dans l'université d'Aix. Il retourna en cette ville après la mort de son protecteur, & y reprit ses fonctions de professeur. On le revit à Paris en 1637, pour y faire imprimer des *Notes sur les Institutes de Justinien.* Cet ouvrage, dédié au chancelier Séguier, fut honorable & utile à l'écrivain. Il fit à Fabrot un grand nom dans la république des lettres, & lui valut une pension de 2000 livres, qui lui fut accordée pour travailler à la *Traduction du Basilicon* : c'est la collection des loix romaines, dont l'usage s'étoit conservé dans l'Orient, & de celles que les empereurs de Constantinople y ont ajoutées. Cette collection avoit été faite par ordre de l'empereur Léon VI. La Traduction coûta à Fabrot dix années d'application constante, & lui mérita une charge de conseiller au parlement de Provence, dont les circonstances du tems ne lui permirent pas de jouir. Cet ouvrage parut en

1647 à Paris, en 7 vol. in-fol., auquel il faut joindre le *Supplément* par Ruhnkenius, Leyde, 1765, in-fol. En 1649, Fabrot publia une édition des *Œuvres* de Cedrene, de Nicetas, d'Anastase le Bibliothécaire, de Constantin Manassès, & des *Institutes* de Théophile Simocatte, qu'il enrichit de notes & de dissertations. On a encore de lui des *Observations* sur quelques titres du *Code Théodosien;* un *Traité sur l'Usure* contre Saumaise; quelques *Maximes de Droit* sur Théodore Balsamon, sur l'Histoire Ecclésiastique, sur les Papes; & plusieurs Traités particuliers sur diverses matieres de droit. En 1652, ce docte & infatigable écrivain commença la revision des Œuvres de Cujas, qu'il corrigea sur plusieurs manuscrits, & qu'il donna au public à Paris, l'an 1658, en 10 vol. in-fol., avec d'excellentes notes aussi curieuses qu'instructives. L'application excessive qu'il mit à ce grand ouvrage, lui causa une maladie, dont il mourut le 16 janvier 1659, à Paris, âgé de 79 ans. On trouva parmi les papiers de ce savant homme, des *Commentaires sur les Institutes de Justinien;* des *Notes sur Aulugelle;* & le *Recueil des Ordonnances ou Constitutions ecclésiastiques*, qui n'avoient pas encore vu le jour en grec. Ce dernier ouvrage a été inséré dans la *Bibliotheque du Droit Canon*, publiée en 1661 par Voël & Justel.

FACCIARDUS, (Christophe) né dans le territoire de Rimini, passa de l'institut des Mineurs conventuels à celui des Capucins dans la province de Boulogne, où il se fit un grand nom parmi les prédicateurs de son tems. L'on rapporte qu'en prêchant un jour à Boulogne sur l'aumône, il fit tant d'impression sur l'esprit des assistans, qu'avant de sortir de l'église, ils se dépouillerent de leur argent & de leurs joyaux les plus précieux, pour contribuer à l'établissement de l'hôpital des orphelins, que Facciardus venoit de leur recommander. L'on a de lui: I. *Exercitia spiritualia ex SS. Patribus collecta*, 3 vol. in-8°, Londres, 1590; Venise, 1597 & 1605. II. *Vitæ & gesta Sanctorum Ecclesiæ Verruchinæ*, in-8°, Venise, 1600. III. *Porta aurea & sanctuarium S. Theologiæ tum scholasticæ, tum positivæ, aperta.* IV. *Meditazioni dei principali mysteri della Vita spirituale*, in-4°, 1599.

FACIO, (Barthélemi) né à Specia ou Spezzia, dans l'état de Genes, mort vers l'an 1465, fut secrétaire d'Alphonse d'Aragon, roi de Naples. Æneas Sylvius, pape sous le nom de Pie II, fut très-lié avec lui, ainsi que la plupart des érudits de son siecle. On doit aux veilles de ce profond littérateur: I. *De Bello Veneto Claudiano, seu inter Venetos & Genuenses*, Lyon, 1578, in-8°, &c. II. Une *Histoire de son tems*, jusqu'à l'année 1455, en latin. III. *De vitæ felicitate*, Leyde, 1628, in-24. IV. Un *Traité des Hommes illustres de son tems*, aussi en latin, publié à Florence en 1745, in-4°, par l'abbé Mehus. V. Traduction latine de l'*Histoire d'Alexandre-le-Grand* en grec, par Arrien. VI. Quelques Opuscules, mis au jour par Treher à Hanovre, 1611, in-4°. Ce

ſavant étoit un ennemi irréconciliable. Il conſerva juſqu'au tombeau ſa haine pour Laurent Valle.

FACUNDUS, évêque d'Hermiane en Afrique, aſſiſta en 547 à la conférence que le pape Vigile tint à Conſtantinople ſur la diſpute *des trois Chapitres.* Il s'agiſſoit dans cette affaire de l'orthodoxie de Théodore de Mopſueſte, des écrits de Théodoret, & de la lettre d'Ibas. Facundus les ſoutint avec une ardeur qui le fit exiler. Nous avons encore l'ouvrage qu'il compoſa ſur cette matiere : il eſt écrit d'un ſtyle véhément, plein de feu & avec beaucoup d'art ; mais l'auteur ſort ſouvent des bornes de la modération. Le ſavant P. Sirmond publia cet écrit en 1629, in-8°, avec des notes ; & il fut inſéré depuis dans l'édition d'Optat, faite à Paris. Facundus mourut vers l'an 553.

FADUS, (Cuſpius) *voyez* CUSPIUS-FADUS.

FAËRNE, (Gabriel) de Crémone en Italie, mit en vers latins, dans le ſeizieme ſiecle, cent fables d'Eſope, diſtribuées en cinq livres. Pie IV l'engagea à ce travail, & n'eut pas à s'en repentir. La morale y eſt rendue d'une maniere ingénieuſe ; le ſtyle a cette préciſion, ce naturel, cette variété, qui font le principal mérite de ces ſortes d'ouvrages. Faërne ne vit point mettre au jour le fruit de ſon travail : ſon *Recueil de Fables* ne parut qu'en 1564, 3 ans après ſa mort, avec une dédicace à S. Charles Borromée, archevêque de Milan. Ce recueil imprimé à Rome en 1564, in-4°, & depuis à Londres, 1743, in-4°, orné de planches, fit connoître Faërne ſur le théâtre littéraire. Perrault, de l'académie françoiſe, les traduiſit en vers françois, in-12, Amſterdam, 1718. Trombelli en a donné une bonne édition italienne, Veniſe, 1736. Faërne étoit auſſi bon critique qu'excellent poëte. On a encore de lui : I. *Cenſura emendationum Livianarum Sigonii.* II. *De metris comicis.* III. Une édition de *Térence.* IV. Des *Remarques* ſur *Catulle* & ſur pluſieurs ouvrages de Cicéron. V. *Dialogi antiquitatum*, &c. VI. *In Lutheranos Elegiæ.* Il mourut à Rome en 1561. Pie IV & le cardinal Charles Borromée, neveu de ce pontife, l'honoroient d'une eſtime particuliere, ou plutôt s'honoroient en rendant juſtice à ſon mérite. Il faut remarquer que Faërne écrivoit dans le tems où les Fables de Phedre n'étoient pas encore connues, de maniere que le mérite en eſt tout-à-fait original. Ce n'eſt que 20 ans après la premiere édition des Fables de Faërne, que celles de Phedre furent découvertes.

FAGAN, (Chriſtophe Barthélemi) naquit à Paris, en 1702, du premier commis au grand bureau des conſignations. Il y eut lui-même un emploi, qui l'occupoit peu, & qui lui laiſſa la liberté de s'attacher aux belles-lettres. Fagan, avec une partie de l'eſprit de la Fontaine, avoit à peu-près le même caractere, la même indolence, la même averſion pour les affaires. Son extérieur négligé, ſon air diſtrait & timide, n'annonçoient point tout ce qu'il étoit. Il avoit beaucoup de talent pour

le théâtre. Il travailla tour-à-tour pour le françois, l'italien, & pour celui de la foire. On remarque, dans toutes ses pieces, un enjouement naïf & fin. Les plus applaudies, soit pour le bon comique, soit pour la conduite, sont le *Rendez-vous* & la *Pupille*. Celle-ci mérite d'être mise à côté, & si on ose le dire ; au-dessus de quelques petites pieces de Moliere. Pesselier a rassemblé en 1760, en 4 vol. in-12, les différens ouvrages dramatiques de Fagan. Les ornemens dont il a accompagné cette édition, sont un Eloge historique de l'auteur, & une Analyse de ses Œuvres. Fagan mourut à Paris en 1755.

FAGE *ou* BUCHLIN, (Paul) *Fagius*, né à Rheinzabern dans le Palatinat, d'un maître d'école, se distingua par ses connoissances dans la langue hébraïque. Appellé en Angleterre par Crammer, archevêque de Cantorberi, il fut chargé de faire des leçons publiques, à Cambridge, où il mourut en 1550, âgé de 45 ans. Ce savant protestant a beaucoup contribué à répandre la connoissance de la langue hébraïque par ses ouvrages, dont voici quelques-uns : I. *Apophthegmata Patrum ; Sententiæ morales*, 1542, in-4°. II. *Tobias hebraïcus*, 1542, in-4°. III. *Expositio dictionum hebraïcarum*, 1542, in-4°. IV. *Notæ in Pentateuchum*, 1546, in-fol., &c.

FAGE, (Raimond de la) naquit en 1648 à Lisle en Albigeois. Il s'adonna au dessin sans secours, sans maître, malgré ses parens, & devint bientôt un dessinateur excellent. Il mettoit dans ses productions, sur-tout dans les sujets libres ; un goût, un esprit qui surprenoient les artistes. Son attelier ordinaire étoit le cabaret. Il s'étoit établi depuis plusieurs jours chez un aubergiste, & y faisoit une dépense qui paroissoit au-dessus de sa fortune. Lorsqu'il fallut payer, il crayonna au dos du mémoire qu'on lui présenta, un dessin, que l'aubergiste porta à un amateur. Le curieux en donna ce qu'on lui demanda, & fit encore remettre de l'argent à la Fage. Ce maître mourut en 1690. Il dessinoit à la plume & au lavis. Ses dessins dans le premier genre sont fort recherchés. Carle Maratte faisoit beaucoup de cas de ses ouvrages.

FAGNANI *ou* FAGNAN, (Prosper) célebre canoniste, consulté à Rome comme l'oracle de la jurisprudence ; fut pendant 15 ans secrétaire de la sacrée congrégation. Cet habile homme perdit la vue à l'âge de 44 ans, & ne travailla pas moins jusqu'à sa mort, arrivée en 1678, à l'âge de 80 ans. On lui doit un long *Commentaire sur les Décrétales*, Rome, 1661, 3 vol. in-fol., réimprimé à Venise en 1697. Il fut entrepris par ordre du pape Alexandre VII. La *Table* de cet ouvrage, vrai chef-d'œuvre en ce genre, vaut seule autant que le Commentaire. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'un homme aveugle ait pu la dresser, & la dresser si exacte.

FAGON, (Gui-Crescent) né à Paris en 1638, d'un commissaire des guerres, fut destiné de bonne heure à la médecine. Il prit le bonnet de docteur en 1664. Etant sur les bancs, il

soutint dans une these la circulation du sang : action hardie alors, que les vieux docteurs ne pardonnerent au jeune étudiant, qu'en faveur de l'esprit avec lequel il avoit défendu ce paradoxe, aujourd'hui démontré. Vallot, premier médecin du roi, ayant entrepris de repeupler le jardin royal, le livre commun de tous les botanistes, Fagon lui offrit ses soins. Il parcourut les Alpes, les Pyrénées, l'Auvergne, la Provence, le Languedoc, & n'en revint qu'avec une riche moisson. Son zele fut récompensé par les places de professeur en botanique & en chymie au jardin du roi. Sa réputation le fit choisir en 16[illegible]0, pour être le premier médecin de madame la dauphine. Quelques mois après il le fut de la reine, & après la mort de cette princesse, il fut chargé par le roi du soin de la santé des enfans de France. Enfin Louis XIV, après l'avoir approché de lui par degrés, le nomma son premier médecin, en 1693. Dès qu'il fut élevé à ce poste, il donna à la cour un spectacle rare & singulier ; il diminua beaucoup les revenus de sa charge. Il se retrancha ce que les autres médecins subalternes de la cour payoient pour leur serment ; il abolit des tributs qu'il trouva établis sur les nominations aux chaires royales de professeur en médecine dans les diverses universités. Devenu surintendant du jardin royal en 1698, il inspira à Louis XIV d'envoyer Tournefort dans le Levant, pour enrichir ce jardin de nouvelles plantes. L'académie des sciences lui ouvrit son sein l'année d'après. Fagon avoit toujours eu une santé très-foible. Elle ne se soutenoit que par un régime presque superstitieux ; & il pouvoit donner pour preuve de son habileté, dit Fontenelle, qu'il vivoit. L'art céda enfin, & la France le perdit en 1718, âgé de près de 80 ans. Il avoit épousé Marie Nozereau, dont il a laissé deux fils ; l'aîné, Antoine, évêque de Lombez, puis de Vannes, mort le 16 février 1742; & le second, Louis, conseiller-d'état ordinaire & au conseil royal, & intendanr des finances, mort à Paris le 8 mai 1744, sans avoir été marié. Outre un profond savoir dans sa profession, Fagon avoit une érudition très-variée, & embellie par l'heureuse facilité de bien parler. Son cœur étoit encore au-dessus de son esprit. Il étoit humain, généreux, désintéressé. Il eut part au *Catalogue du Jardin Royal*, publié en 1665, sous le titre d'*Hortus Regius.* Il orna ce recueil d'un petit Poëme latin, inspiré par son goût pour la botanique. On a encore de lui, *les Qualités du Quinquina*, Paris, 1703, in-12.

FAGUNDEZ, (Etienne) Jésuite de Viane en Portugal, mourut en 1645, à 68 ans, regardé comme un homme pieux & savant. On a de lui : I. *Traité des Contrats*, Lyon, 1641, in fol. II. *Traité sur le Décalogue*, Lyon, 1640, 2 vol. in fol., & d'autres ouvrages de théologie morale qui ont eu de la réputation.

FAHRENHEIT, (Gabriel-Daniel) né à Dantzig en 1685, fut envoyé en Hollande pour apprendre le commerce, mais

son goût le porta vers l'étude de la physique ; il s'appliqua particuliérement à la construction des barometres & des thermometres. En 1720, il substitua à l'esprit-de-vin, dont on s'étoit servi jusques-là pour les thermometres, le mércure, & rend compte de cette opération dans sa *Dissertation sur les Thermometres*, 1724. Il a donné à cet instrument une échelle, & un terme fixe, différens de ceux de Réaumur. Au lieu de la glace, il a pris pour terme l'eau bouillante, & son 32e. degré répond au zéro de Réaumur. Mais on ne sauroit disconvenir que le thermometre de celui-ci est plus simple & plus sûr ; & que s'il est plus généralement adopté, c'est qu'il mérite réellement de l'être. Fahrenheit est mort vers 1750.

FAIDEAU, *voyez* FEYDEAU.

FAÏEL, (Eudes de) seigneur renommé du Vermandois, se signala par une action atroce, que l'histoire nous a conservée. Il avoit épousé Gabrielle de Vergy, ou plutôt de Lévergies, issue d'une des meilleures maisons du canton, mais plus distinguée encore par sa beauté que par sa naissance. Cette dame, née avec un cœur tendre, ne put résister aux instances & à la figure séduisante de Renault, châtelain de Coucy, le plus accompli de son tems, qui venoit souvent au château de Faïel. Il se forma entre elle & ce jeune seigneur, qui l'aimoit aussi éperdument, une funeste liaison. Le mari, homme violent & emporté, en fut instruit; mais comme ses soupçons n'étoient pas pleinement confirmés, il n'osa en venir à un éclat. Sur ces entrefaites, Coucy fut obligé de s'embarquer sur un des vaisseaux de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, pour la croisade dans laquelle il s'étoit engagé. Son courage l'ayant emporté dans une affaire périlleuse contre les Sarrasins, il reçut une blessure mortelle d'un javelot, qui le perça fort avant entre les côtes. Se voyant à l'extrémité, il chargea son écuyer, dès qu'il seroit retourné en France, de remettre à la dame de Faïel une lettre de sa main, un petit coffre d'argent, avec les joyaux qu'il avoit reçus d'elle à son départ : il l'engagea aussi, sous le serment, à prendre son cœur après sa mort, & à porter ce funeste présent à celle pour qui seule ce cœur avoit soupiré. Le messager étoit déjà dans les avenues du château de Faïel, lorsqu'il fut rencontré par le seigneur, qui le reconnut, & l'obligea de lui déclarer le sujet de son arrivée. Faïel se saisit du fatal dépôt avec une joie mêlée de rage ; il rentra dans le château, & poussé par l'excès de sa jalousie, il fit servir à sa femme dans un ragoût le cœur de Coucy, qu'elle mangea sans se douter de rien. *Ce mets*, lui dit-il, *a dû vous paroître excellent, car c'est le cœur de votre amant*. En même tems pour la convaincre mieux de la vérité de cet horrible repas, il jeta sur la table le petit coffre & les bijoux. A ce spectacle, la dame de Faïel, frappée comme d'un coup de foudre, demeura stupide & sans voix, & passa de cette insensibilité apparente à l'évanouissement ; elle ne re-

vint

vint que pour jeter les cris du désespoir, & jurer qu'*elle ne prendroit plus de nourriture*; ce qui la conduisit en peu de jours au tombeau. Cette effrayante catastrophe arriva vers l'an 1191 : elle a fourni le sujet d'une tragédie à MM. de Belloy & d'Arnaud. Le seigneur de Faïel, dévoré par le chagrin & les remords, ne survécut pas long-tems à l'action qui les lui avoit causés. Il mourut avec la douleur d'avoir sacrifié d'une maniere si barbare une femme qu'il avoit toujours aimée (voy. *Mémoires historiques* sur la maison de Coucy & sur la dame de Faïel, par M. de Belloy, citoyen de Calais). On raconte le même trait de vengeance d'une comtesse d'Astorgas (*voy.* ce mot); mais il y a apparence que ce n'est que l'histoire de Faïel travestie : à moins de supposer que les *Mémoires* de M. de Belloy ont été fabriqués d'après l'anecdote de la comtesse d'Astorgas; ce qui dans ce siecle, où l'histoire est devenue le jouet de l'imagination & une spéculation de lucre, n'auroit rien de bien étonnant : & que ne feroit pas un bel-esprit, pour avoir à traiter quelque sujet piquant, pour arranger un drame larmoyant & bien terrible!

FAIL, (Noël du) seigneur de la Hérissaye, gentilhomme Breton, & conseiller au parlement de Rennes, au 16e. siecle, fut ami d'Eginard Baron & de Duaren. On a de lui divers ouvrages qu'on ne lit plus, & que l'on ne peut guere lire, si on a le germe du bon goût. Les gens frivoles recherchent cependant ses *Contes & Discours d'Eutrapel*, Rennes, 1587, in-16, réimprimés en 1732, 2 vol. in-12; & les *Ruses de Ragot*, 1516, in-16, réimprimées aussi sous le titre de *Propos rustiques* en 1732. Ces livres ne sont recommandables que par leur naïveté.

FAILLE, (Germain de la) né à Castelnaudari en 1616, avocat du roi au présidial de cette ville, devint syndic de Toulouse en 1655, & secrétaire perpétuel des Jeux-Floraux en 1694. Il mourut en 1711, à 95 ans, doyen des anciens capitouls. On a de lui : I. Les *Annales de Toulouse*, en 2 vol. in-folio, 1687 & 1701. L'auteur de la derniere *Histoire de Languedoc* (M. du Rozoi) a beaucoup profité de cet ouvrage curieux & intéressant, sur-tout pour les Toulousains. Le style en est vif & concis, mais peu correct. Il s'est arrêté à l'année 1610; son amour pour la vérité ne lui permit point de traiter l'histoire des derniers tems, parce qu'il craignoit d'être obligé de la trahir. II. Un *Traité de la Noblesse des Capitouls*, en 1707, in-4° : il est rempli de recherches curieuses. Indépendamment du mérite de l'érudition, la Faille écrivoit facilement en vers & en prose. Il étoit lié avec plusieurs gens-de-lettres, dont il avoit l'estime & l'amitié.

FAIRFAX, (Thomas) l'un des chefs des parlementaires & général de leur armée, mit en déroute le 24 juin 1645, l'armée de Charles I à Nazerby. Ce prince y perdit toute son infanterie, son canon & son bagage. L'année suivante, Fairfax se rendit maître d'Oxford;

battit ensuite le prince de Galles, força Excester après deux mois & demi de siege, & obtint en 1647 la place de gouverneur de la Tour de Londres. En 1648, il se démit de sa charge & cessa de se mêler des affaires d'état, quand il vit Charles I livré à la chambre de justice; ne se pardonnant pas les avantages qu'il avoit remportés sur ce prince infortuné. Dès qu'il s'apperçut des intentions de Monck pour le rétablissement de Charles II, il fut un des premiers à lui offrir ses services. Le parlement le choisit pour un des députés vers ce prince, lorsqu'il l'invita à venir reprendre la couronne. Il mourut en avril 1667. C'étoit un homme sombre, hypocondriaque, & au talent de la guerre près, une espece d'automate, qu'on faisoit agir comme on vouloit: aussi Cromwel en sut-il tirer bon parti.

FALCANDUS, (Hugues) Normand d'origine, trésorier de saint Pierre de Palerme dans le 12e. siecle, laissa une *Histoire de Sicile, depuis 1152 jusqu'en 1169*, écrite avec simplicité & exactitude. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Gervais de Tournay, in-8°, Paris, 1550.

FALCIDIUS, tribun du peuple Romain, institua la loi *Falcidie*, l'an 40 avant J. C., ainsi appellée du nom de son auteur. Elle ordonnoit que le quart des biens de tout testateur demeureroit à ses légitimes héritiers: c'est ce qu'on nomma *la Quarte Falcidie*. On pouvoit disposer du reste.

FALCONET, (Camille) né à Lyon en 1671, d'une famille célebre dans la médecine, augmenta la gloire de ses ancêtres par l'étendue & la variété de son savoir. Le P. Malebranche, qui le connut, lui donna son estime & son amitié. L'académie des belles-lettres le mit au nombre de ses membres en 1716, & le perdit en 1762. Il étoit alors âgé de 91 ans, & il avoit dû sa longue vie autant à son tempérament qu'à son régime. Ce savant possédoit une bibliotheque de 45,000 vol., de laquelle il avoit séparé, dès 1742, tous les ouvrages qui manquoient à la bibliotheque du roi. Nous avons de cet auteur: I. Une *Traduction du nouveau systême des Planetes*, composé en latin par Villemot, publiée en 1707, in-12. II. Des éditions de la *Pastorale de Daphnis & Chloë*, traduite par Amyot, 1731, in-8°, avec des notes. III. Du *Cymbalum mundi*, par Periers, avec des notes, 1732, in-12. La nature de ces deux ouvrages ne donne pas une grande idée du choix & du goût de l'éditeur. IV. Plusieurs Theses de médecine. Falconet avoit l'humeur gaie, le caractere prompt, l'esprit vif. Il aimoit à parler, & parloit fort bien. Quiconque aimoit les lettres, trouvoit auprès de lui l'accès le plus facile. Il prêtoit ses livres avec plaisir; mais il en avoit beaucoup qui ne pouvoient être utiles à personne. Quoiqu'il n'excellât pas dans la pratique de la médecine, il connoissoit très-bien la théorie, & brilloit dans la consultation.

FALCONETTO, (Jean-Marie) né à Vérone en 1458, fut d'abord peintre médiocre; mais son application assidue le

rendit excellent architecte. Le cardinal Bembo & Louis Cornaro furent ses mécenes. Il fut le premier qui donna les desseins des théâtres & des amphithéâtres des anciens, & introduisit le goût de la bonne architecture à Venise. Il éleva plusieurs édifices à Padoue, à Vopo dans le Frioul, & à Venise, qui sont la preuve de ses talens. Il mourut à Padoue en 1534, & fut enterré dans le caveau de Cornaro.

FALCONIERI, (Julienne de) morte à Florence sa patrie en odeur de sainteté, l'an 1341, donna en 1307 une regle aux Oblates ou converses des Servites, dont elle fut la premiere supérieure. Martin V l'approuva en 1424. La pieuse fondatrice se signala par les plus grandes austérités. Elle ne mangeoit point le mercredi & le vendredi. Benoît XIII la canonisa en 1729.

FALCONIERI, (Octavio) de la même famille que la précédente, est auteur d'un savant *Discours* en italien *sur la Pyramide de Caïus-Sestius*, qu'on voit près de la porte d'Ostie à Rome. Nardini l'a inséré dans sa *Roma antica*. Cet auteur étoit Romain. Il mourut en 1676.

FALDA, (Jean-Baptiste) graveur Italien du 18*e*. siecle, dont on a des Estampes à l'eau-forte, d'un très-bon goût. Les curieux recherchent ses *Livres des palais*, des *vignes* & des *fontaines* de Rome.

FALETI, (Jerôme) comte de Trignano, natif de Savone, s'appliqua avec un succès égal à la poésie & aux affaires. Les ducs de Ferrare lui confierent des commissions importantes. Les ouvrages sortis de sa plume sont : I. Un *Poëme* italien, en 4 chants, sur les guerres de Flandre. II. Douze livres de Poésies. III. Les *Causes de la guerre d'Allemagne sous Charles V*, italien, 1552, in-8°. IV. Le *Traité d'Athénagore sur la Résurrection*, traduit en italien, 1556, in-4°. Il eut beaucoup de part à l'immense recueil intitulé : *Polianthea*. Cet auteur florissoit au 16*e*. siecle.

FALIERI, (Ordelafo) doge de Venise, alla vers l'an 1102 au secours de Baudouin, roi de Jérusalem, avec une puissante flotte. Après l'avoir aidé à reprendre presque toute la Syrie, il conquit la Dalmatie, la Croatie & plusieurs autres provinces. Il rentra en triomphe dans sa patrie, mais il ne jouit pas long-tems de sa gloire. Zara en Dalmatie s'étant révoltée, il mit le siege devant cette ville, & y périt.

FALIERI, (Marin) doge de Venise en 1354, forma le projet de s'emparer pour toujours du gouvernement qui lui avoit été confié pour quelques mois. Il falloit se défaire des sénateurs, & le malheureux avoit pris des mesures pour les faire tous assassiner. La conspiration fut découverte par un des conjurés. Le sénat veilla si attentivement sur les conspirateurs, que 16 d'entr'eux furent arrêtés avec Falieri leur chef. Il eut la tête tranchée à l'âge de 80 ans; les autres furent pendus, & 400 complices périrent par différens genres de mort.

FALKEMBERG, (Jean de) religieux Dominicain au commencement du 15*e*. siecle, se

mêla des querelles des chevaliers Teutoniques avec le roi de Pologne. Il écrivit contre ce prince un mauvais livre, qui le fit mettre en prison à Constance, où se tenoit alors le concile général. Ce libelle est adressé à tous les rois, princes, prélats, & généralement à tous les Chrétiens. On a vu dans ces dernieres années un livre fait par un évêque, qui avoit une dédicace toute semblable, & ne valoit pas mieux (la compilation donnée sous le nom de Febronius). La simple & modeste vérité ne s'annonce pas avec tant d'emphase; & selon la sage regle d'Horace,

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat.

Falkemberg y promet la vie éternelle à tous ceux qui se ligueront pour exterminer les Polonois & Ladislas leur roi. La condamnation du libelle fut résolue unanimement dans le concile. Mais elle ne fut confirmée dans aucune session publique, malgré les sollicitations des François, qui s'étoient joints aux Polonois, parce que les principes de Falkemberg étoient les mêmes que ceux de Jean Petit, autre prédicateur de l'homicide.

FALKLAND, (Lucius Clary, vicomte de) secrétaire d'état en Angleterre durant les convulsions des guerres civiles du regne de Charles I, se livra dans sa jeunesse à l'étude des lettres. Citoyen éclairé, vertueux & ferme, il se montra d'abord un des plus ardens à attaquer les usurpations de la cour; mais lorsque la guerre civile éclata, il défendit le pouvoir qui restoit à Charles I, & qu'il jugea nécessaire pour le soutien de la liberté angloise. On croit que ce fut lui qui composa, avec le secours du roi, presque tous les mémoires du parti monarchique. Ce prince étoit si persuadé de sa supériorité dans cette lutte littéraire, qu'il fit distribuer les écrits du parlement Anglois avec les siens, pour mettre le peuple au fait de la querelle. On assure qu'il s'en servit même dans ses dernieres défenses contre les accusations des Cromwellistes, plusieurs années après la mort de Falkland, tué en 1643 à la bataille de Newbury, à l'âge de 34 ans.

FALLOPE, (Gabriel) médecin Italien, étoit profondément versé dans la botanique, l'astronomie, la philosophie, & sur-tout dans l'anatomie. Il naquit à Modene en 1523, & mourut à Padoue en 1562, à 39 ans, suivant le P. Nicéron; mais M. Eloy place sa naissance en 1490, & le fait mourir à 73 ans: ces dernieres dates paroissent moins sûres. Quoi qu'il en soit, ce médecin parcourut une partie de l'Europe pour se perfectionner dans son art. Il étoit méthodique dans ses leçons, prompt dans ses dissections, & heureux dans ses cures. Quoiqu'il passe pour avoir découvert cette partie de la matrice qu'on nomme la *trompe de Fallope*, il faut avouer qu'elle n'étoit pas inconnue aux anciens. Il s'est attribué quelques autres découvertes, qu'on lui a contestées. Ses nombreux Ouvrages ont été recueillis en

4 vol. in-fol., à Venise, en 1584 & 1606. C'est la meilleure édition.

FALLOURS, (Samuel) peintre Hollandois, qui a peint les *Curiosités naturelles*, poissons, écrevisses, crabes qui se trouvent sur les côtes des isles Moluques, & les a fait imprimer à Amsterdam, 1718, 2 tom. en 1 vol. in-folio, 43 planches dans le 1er., 57 dans le second. Ce livre est rare; mais il ne faut se fier, ni à la vérité des enluminures, ni à celle des figures.

FALS, (Raimond) né à Stockholm en 1658, passa à Paris en 1683, & s'attacha à Cheron, médailleur du roi. Les médailles sorties de ses mains lui mériterent une pension de 1200 livres. Cet habile artiste mourut à Berlin en 1703.

FANNIUS, (Caïus) surnommé Strabon, consul Romain avec Valerius Messala, l'an 161 avant J. C. Ce fut sous son consulat que fut publiée la loi *Fannia* contre la somptuosité de la table. Cette loi fixoit les sommes qu'on pouvoit dépenser pour le repas. On fut obligé de la renouveller 20 ans après. Le luxe faisoit tous les jours de nouveaux ravages; & ce luxe étoit une suite de la trop grande puissance des Romains; Scipion le reconnoissoit lui-même & s'en plaignoit. Fannius réforma la formule de la priere qu'il étoit d'usage de prononcer à la clôture du lustre, par laquelle on demandoit aux dieux, qu'ils *augmentassent* la puissance de la république : il en substitua une autre, par laquelle on les prioit de vouloir bien la *maintenir* toujours dans le même état. Cette réforme dénote un esprit juste & solide.

FANNIUS, (Caïus) auteur latin sous Trajan, composa une Histoire, en 3 livres, des cruautés de Néron, & des dernieres heures de ceux que ce monstre faisoit exécuter à mort, ou envoyoit en exil. Les savans, & sur-tout les philosophes, ne sauroient trop regretter la perte de cet ouvrage intéressant.

FANNIUS CEPION, complice d'une conjuration contre Auguste, qui fut découverte, se donna lui-même la mort.

Hostem cùm fugeret, se Fannius ipse peremit;
Hic, rogo, non furor est, ne moriare mori? Martial. lib. II.

Epigramme qui dans le fond n'est qu'un jeu de mots, comme presque toutes celles de Martial. Quelque blâmable que fût Fannius, il y avoit certainement moins de *fureur* dans son suicide que dans celui de Caton d'Utique. Il cherchoit à éviter une mort ignominieuse & terrible.

FANNIUS, (Quadratus) poëte latin. Ses ouvrages, quoique ridicules, furent placés avec son portrait dans la bibliotheque publique, qu'Auguste avoit fait construire dans le temple d'Apollon. Horace, son contemporain, lui donne le nom de parasite, & le raille cruellement.

FANSHAW, (Richard) Anglois, envoyé des rois Charles I & II à la cour d'Espagne & à celle de Portugal, mourut à Madrid en 1666. Il se distingua dans ses ambassades, ainsi que sur le Parnasse. On a de lui

quelques Ouvrages en vers & en prose, Londres, 1646, in-4°., qu'on a lus autrefois.

FARDELLA, (Michel-Ange) né à Trapani en Sicile l'an 1650, d'abord Franciscain, ensuite prêtre séculier, devint professeur d'astronomie & de physique dans l'université de Padoue, & mourut à Naples en 1718, à 68 ans. On a de lui des ouvrages peu connus en France, sur les sciences auxquelles il s'étoit consacré. C'étoit un homme d'un esprit vif & d'une imagination féconde, mais très-distrait. Quoiqu'il eût des appointemens considérables, sa générosité envers ses amis & son caractere indolent ne lui permirent jamais d'être riche.

FARE, (Sainte) vierge d'une famille noble de Brie, sœur de S. Faron, évêque de Meaux, & de Changulse, évêque de Laon, bâtit le monastere de Faremoutier, en fut abbesse, & mourut vers 655, après une vie de près de 60 ans, remplie par la vertu & la mortification.

FARE, *voyez* LA FARE.

FAREL, (Guillaume) né à Gap en 1489, vint de bonne heure à Paris, régenta quelque tems au college du cardinal le Moine. Jacques le Fêvre d'Etaples, son ami, lui inspira les nouvelles erreurs que Luther répandoit en Allemagne, & Zuingle en Suisse. Farel fut ministre à Geneve avant Calvin, & y prêcha la Réforme. Chassé de cette ville en 1538, il se retira à Bâle, puis à Neufchâtel, où il mourut en 1565. Ce novateur se maria à l'âge de 69 ans. Son savoir, qui étoit médiocre, fut terni par son opiniâtreté, & par son penchant pour toutes sortes d'opinions. On a de lui : I. *Le Glaive de l'Esprit*, ouvrage qui, malgré la singularité de son titre (qui dans le fond n'est que la traduction du *gladium spiritûs* de S. Paul) offre de bonnes choses contre les libertins. II. *De la sainte Cene du Seigneur.* III. Des Theses. Ce ministre fut accusé, par ceux de son parti, de renouveller les erreurs de Paul de Samosate; mais un synode de Lausanne le lava de cette imputation.

FARET, (Nicolas) né vers l'an 1600 à Bourg-en-Bresse, fut un des premiers membres de l'académie françoise, & rédigea les statuts de cette compagnie naissante. Il fut secrétaire du comte d'Harcourt, ami de Vaugelas, de Boisrobert, de Coëffeteau, de St.-Amand. Il mourut à Paris, en 1646, à 46 ans. On a de lui de mauvaise prose, & de plus mauvais vers ; l'*Histoire Chronologique des Ottomans* ; l'*Histoire d'Europe*, traduite en françois ; l'*Honnête-Homme*, tiré de l'italien de Castiglione, in-12 ; des Lettres qui n'apprennent rien ; des Poésies plates, &c.

FARGIS, (Charles d'Angennes du) fut conseiller d'état sous Louis XIII, & son ambassadeur en Espagne. Il fut démenti sur le traité de Monçon, qu'il avoit conclu en 1626, pour n'avoir pas suivi les instructions du P. Joseph, & il fut obligé de faire réformer ce traité sur les nouvelles instructions qu'il reçut. Sa femme, Magdelene de Silly, comtesse

de la Rochepot, dame d'atours de la reine Anne d'Autriche, entra dans quelques intrigues contre le cardinal de Richelieu, qui la contraignit de sortir de France. Elle mourut à Louvain, au mois de septembre 1639. On trouve dans le *Journal du cardinal de Richelieu*, & dans sa *Vie* par le Clerc, 1753, 5 vol. in-12, des *Lettres* en chiffres de Mde. du Fargis, qui furent interceptées, & qui la firent condamner à être décapitée par arrêt de la chambre de justice de l'arsenal, en 1631. Elle eut un fils, tué au siege d'Arras en 1640, sans avoir été marié; & une fille religieuse à Port-Royal morte en 1691.

FARIA DE SOUSA, (Emmanuel) gentilhomme Portugais, chevalier de l'ordre de Christ, né à Catavella en 1590, mort à Madrid en 1649 dans un état qui n'étoit guere au-dessus de l'indigence. Les lettres lui firent trop négliger la fortune. Il avoit fait un voyage à Rome en 1631, où il s'acquit la considération des savans qui étoient auprès du pape Urbain VIII. Faria étoit un homme un peu singulier. Il s'habilloit plutôt comme un philosophe, que comme un homme qui avoit vécu à la cour. Son humeur indépendante & son abord sévere furent, sans doute, un obstacle à sa fortune. Il étoit cependant fort agréable & fort enjoué avec ses amis. On a de lui: I. Une *Histoire de Portugal*, conduite jusqu'au regne du cardinal Henri, imprimée plusieurs fois. La derniere & la meilleure édition est de 1730, in-fol., avec une continuation, & d'autres pieces curieuses. II. *L'Europe*, *l'Asie & l'Afrique Portugaises*, en 6 vol. in-fol., 2 pour l'Europe, 3 pour l'Asie, un pour l'Afrique. *L'Asia Portuguesa* est l'histoire des Portugais aux Indes-Orientales, depuis leur 1er. voyage en 1497, jusqu'en 1640. Cet ouvrage exact & curieux a été traduit en italien, en françois & en anglois. Faria a encore laissé 7 vol. de Poésies.

FARINA, *voyez* l'article de S. CHARLES BORROMÉE.

FARINACCIO, (Prosper) célebre jurisconsulte, naquit à Rome en 1554, & y brilla dans le barreau. Il se plut à défendre les causes les moins soutenables. Cette manie, funeste à bien des familles, jointe à la rigueur & à la sévérité excessive avec lesquelles il exerça la charge de procureur-fiscal, fit naître des murmures & lui suscita des affaires. Cet homme, si rigoureux pour les autres, étoit très-indulgent pour lui-même. Le pape Clément VIII disoit de lui à ce sujet, en faisant allusion au nom de Farinaccio: *La farine est excellente, mais le sac qui la contient ne vaut rien.* Ce jurisconsulte mourut à Rome le même jour qu'il étoit né, le 30 octobre 1618, à 64 ans. Ses Ouvrages ont été recueillis en 13 vol. in-fol., à Anvers, 1620, & années suivantes; ils sont recherchés par les jurisconsultes ultramontains. Voici ce qu'ils renferment: *Decisiones Rotæ*, 2 vol. — *Rotæ novissimæ*, 1 vol. — *Rotæ recentissimæ*, 1 vol. *Repertorium judiciale*, 1 vol. *De Hæresi*, 1 vol. *Consilia*, 2 vol. *Praxis criminalis*, 4 vol. *Succus Praxis criminalis*, 1 vol. Malgré la critique

qu'on peut faire de quelques endroits, il est certain que ces ouvrages sont pleins de savoir, & qu'il y a pour les jurisconsultes bien des choses à recueillir.

FARINATO, (Paul) peintre célebre & savant architecte, mourut à Vérone sa patrie en 1606, à 84 ans.

FARNABE, (Thomas) né à Londres en 1575, d'un pere charpentier, fit ses premieres études à Oxford, ensuite en Espagne, dans un college des Jésuites. Il accompagna François Drak & Jean Hawkins dans leurs courses maritimes. De retour de ses voyages, il se fit soldat dans les Pays-Bas, déserta & retourna dans sa patrie. Il ouvrit une école de langue latine dans le comté de Sommerset. Il alla continuer le même travail à Londres, forma de bons écoliers, & s'acquit la réputation d'un maître habile. Son attachement à la famille royale lui attira des persécutions; mais elles ne furent pas capables d'ébranler sa fidélité. Il répondit toujours à ceux qui le sollicitoient de se déclarer pour le parti républicain : *J'aime mieux n'avoir qu'un roi, que d'en avoir cinq cents.* Il mourut exilé à Ely-House en 1647, à 72 ans. On avoit proposé dans la Chambre des Communes de l'exiler en Amérique. Farnabe étoit aussi savant humaniste, que bon citoyen. Il nous reste de lui des *Editions* de *Juvenal*, de *Perse*, de *Séneque*, de *Martial*, de *Lucain*, de *Virgile*, de *Térence*, d'*Ovide*, avec des remarques qui ne sont que grammaticales; elles seroient plus utiles si elles étoient quelquefois historiques, géographiques & mythologiques; le latin en est un peu dur & quelquefois incorrect.

FARNESE, (Pierre-Louis) premier duc de Parme & de Plaisance, étoit fils aîné du pape Paul III, qui l'avoit eu d'un mariage secret, contracté avant sa promotion à la pourpre. Ce pontife lui conféra les duchés de Parme & de Plaisance en 1545, sous une redevance de 8000 écus au Saint-Siege, & donna en échange à l'état de l'Eglise, la principauté de Camerino & la seigneurie de Nepi, qui lui appartenoient. Dès que Farnese eut été reconnu par le clergé & par le peuple, il s'appliqua à fortifier Plaisance; & la citadelle qu'il fit construire, fut regardée comme une des meilleures forteresses de l'Italie. Comme il chagrinoit les nobles croyant qu'ils opprimoient le peuple, quatre gentilshommes conspirerent contre lui, & l'assassinerent à Plaisance, le 10 septembre 1547. Un homme qui se mêloit de magie, lui avoit annoncé cette fin tragique; on pouvoit la lui prédire sans être sorcier; mais l'anecdote, si elle est vraie, ne laisse pas d'être remarquable. Aussi-tôt après sa mort, les milices impériales qui étoient aux portes de la ville, obligerent les Plaisantins à prêter serment à l'empereur Charles-Quint, qui n'avoit pas voulu reconnoître la cession que le pape en avoit faite. Mais dans la suite, Octave Farnese, fils de Pierre-Louis, ayant épousé Marguerite d'Autriche, fut reconnu par cet empereur, légitime possesseur du duché de

Parme (*voyez* sa postérité dans les Tables chronologiques, à l'article de PARME & PLAISANCE). Sa postérité jouit de ces deux duchés jusqu'au cardinal Antoine Farnese, mort en 1731. Sa niece Elizabeth Farnese, épouse de Philippe V, roi d'Espagne, les transmit au second de ses fils, qui les céda en 1735 à l'empereur Charles VI, contre le royaume des Deux-Siciles.

FARNESE, *voyez* ALEXANDRE FARNESE.

FARNSWORT *ou* FARNEWERT, (Richard) fut un des premiers disciples de Georges Fox, auteur de la secte des Quakers. Il ajouta aux rêveries extravagantes de son maître, le précepte observé scrupuleusement dans le Quakérisme, de ne parler à personne, même aux rois dans les suppliques, & même à Dieu dans la priere, qu'en tutoyant. Il composa un livre pour démontrer cette impertinence. Il prétend que l'usage contraire est une flatterie indigne des *Enfans de lumiere:* c'étoit le titre que prenoient les Quakers. Fox approuva cette idée, & il fut le premier à s'y conformer.

FARON, (S.) évêque de Meaux en 627, fonda l'abbaye qui porte son nom, assista au 2*e.* concile de Sens en 657, & mourut le 28 octobre 672, à près de 80 ans.

FAS, divinité qu'on regardoit comme la plus ancienne de toutes: *Prima Deûm Fas.* C'est la même que Thémis ou la Justice.

FASCINUS, divinité tutélaire de l'enfance. On lui attribuoit le pouvoir de garantir des maléfices. Dans les triomphes on suspendoit sa statue au-dessus du char, comme ayant la vertu de préserver le triomphateur des prestiges de l'orgueil. Son culte étoit confié aux Vestales.

FATTORE, (le) *voyez* PENNI.

FAUCHET, (Claude) président à la cour des monnoies de Paris, sa patrie, naquit vers l'an 1529. Il rechercha avec beaucoup de soin & de succès les antiquités de la France. Pendant le siege de Sienne en 1555, le cardinal de Tournon l'envoya au roi pour prendre ses ordres. Cette députation lui ouvrit la porte des honneurs, mais non celle de la fortune. Il mourut en 1601, à 72 ans, laissant tant de dettes, qu'il fallut pour les acquitter vendre sa charge. Tous ses ouvrages furent imprimés à Paris en 1610, in-4°. Les plus curieux sont: I. *Antiquités Gauloises & Françoises;* la 1*re.* partie contient les choses arrivées jusqu'à la venue des Francs; la 2*e.* contient les choses avenues en France, depuis Pharamond jusqu'à Huges Capet. II. *Les noms & sommaires des Œuvres de six-vingt & sept Poëtes François.* III. Un *Traité des Libertés de l'Eglise Gallicane;* un autre *de l'origine des Chevaliers, Armoiries,* &c. Il y a dans ces différens traités mille choses curieuses, qu'on chercheroit vainement ailleurs; mais il y en a aussi beaucoup à ajouter, ou à corriger. Le style est dur, barbare & incorrect.

FAUCHET, (Claude) né au diocese de Nevers, embrassa l'état ecclésiastique, fut précepteur des enfans du marquis

de Choiseul, frere du ministre, & entra ensuite dans la communauté des prêtres de la paroisse de S. Roch à Paris. Ayant été interdit par l'archevêque, il fit différens personnages. Il parvint par ses intrigues autant que par ses talens & un genre d'esprit tout-à-fait singulier, plein de contrastes & de disparates, à être prédicateur ordinaire du roi, vicaire-général & chanoine honoraire de Bourges, abbé commendataire de Montfort, &c. La révolution le mit à même de donner l'essor à ses mauvaises qualités; il y joua un rôle bruyant, devint évêque schismatique du Calvados (ainsi nommé d'un rocher de la Manche contre lequel échoua le *Calvados*, vaisseau de la fameuse flotte de Philippe II), & se signala par divers écrits où se trouvent des vérités fortement énoncées, à côté des plus monstrueuses erreurs : tels sont le *Discours sur la religion nationale*, Paris, 1789, in-8°; trois *Discours sur la Liberté humaine*, 1789; l'*Oraison funebre de l'abbé de l'Epée*, 1790; *Eloge civique de Francklin*, 1790; *Sermon sur l'accord de la Religion & de la Liberté*, 1791, &c. Ayant été accusé de conspiration contre le parti jacobin devenu dominant à la Convention nationale, il fut condamné à mort, & périt sous la guillotine le 31 novembre 1793. Dans les tems antérieurs à la révolution, il avoit fait l'*Oraison funebre du duc d'Orléans*, pere d'Egalité, & *de Phélypeaux d'Herbaut, archevêque de Bourges*; un *Discours sur les Mœurs rurales*. On peut consulter les *Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Eglise constitutionnelle*, ou *Lettres à Claude Fauchet, où l'on trouve un précis de ses crimes & de ses erreurs*; Liege, 1793, in-8°. Voyez le *Jour. hist. & litt.* 15 décembre 1793, p. 15.

FAUCHEUR, (Michel le) ministre protestant, fut appellé de Montpellier à Charenton. Son éloquence ne fut pas moins admirée à Paris, qu'en province. Le maréchal de la Force dit, au sortir d'un de ses sermons sur le duel : « Que si on » lui envoyoit un cartel, il le » refuseroit ». Il mourut à Paris en 1667, estimé des Catholiques & des Protestans. Sa probité ne le cédoit pas à son génie. On doit à sa plume, aussi ingénieuse qu'éloquente : I. Un *Traité de l'action de l'Orateur*, Leyde, 1686, in-12; imprimé d'abord sous le nom de *Conrart*: ouvrage estimé. II. *Des Sermons sur différens textes de l'Ecriture*, in-8°. III. *Prieres & Méditations Chrétiennes*. IV. Un *Traité de l'Eucharistie*, contre le cardinal du Perron, Geneve, 1635, in-fol., imprimé aux dépens des églises réformées, par ordre du synode national.

FAVEUR, divinité allégorique, fille de l'Esprit & de la Fortune. Les poëtes la représentent avec des ailes, toujours prête à s'envoler : aveugle, ou un bandeau sur les yeux, au milieu des richesses, des honneurs & des plaisirs; ayant un pied sur une roue, & l'autre en l'air; pour dire qu'elle ne tient à rien de solide. Ils disent que l'Envie la suit d'assez près.

FAIVIER DU BOULAY, (Henri) prieur de Ste-Croix de Provins, mort en 1753, à 85 ans, avoit du goût & de la

littérature. Nous lui devons la seule bonne *Traduction* que nous eussions de *Justin*, avant que l'abbé Paul eût publié la sienne. Elles sont l'une & l'autre en deux vol. in-12. On a encore de lui d'autres ouvrages, mais moins connus que sa version. Il s'étoit adonné à la chaire, & avoit prêché avec quelque succès. Son *Oraison funebre de Louis XIV* parut à Metz en 1716, in-fol.

FAULCONNIER, (Pierre) grand-bailli de la ville de Dunkerque sa patrie, président de la chambre de commerce, s'acquitta avec beaucoup de zele & de désintéressement des fonctions de ces charges pendant près de 60 ans, & mourut en 1735. Nous avons de lui une *Description historique de Dunkerque*, Bruges, 1730, 2 vol. in-fol. avec fig.; le style en est peu correct.

FAUNA *ou* FATUA, fille de Picus, fut placée au nombre des immortelles, parce qu'elle avoit été si fidelle à son mari, que dès qu'il fut mort, elle se tint enfermée le reste de sa vie sans parler à aucun homme. Les dames Romaines instituerent une fête à son honneur, & l'imitoient en faisant une retraite austere pendant ses solemnités.

FAUNE *ou* FATUELUS, troisieme roi d'Italie, fils de Picus, auquel il succéda, & petit-fils de Saturne, régnoit au pays des Latins vers l'an 1300 avant l'ere chrétienne. Il s'appliqua, dit-on, durant son regne à faire fleurir l'agriculture & la Religion. On le mit après sa mort au rang des divinités champêtres, & on l'adora comme fils de Mercure & de la Nuit, représenté sous la forme des Satyres. Ce qui avertit suffisamment que son regne appartient à la mythologie plus qu'à l'histoire. Les poëtes le confondent quelquefois avec le dieu Pan.

FAVORIN, sopiste célebre sous l'empereur Adrien, étoit d'Arles. Quelques auteurs veulent qu'il ait été eunuque, & d'autres hermaphrodite. Il enseigna avec réputation à Athenes & ensuite à Rome. Adrien lui parloit souvent & lui témoignoit de la confiance; mais il s'en lassa & le chassa de Rome avec les autres philosophes (*voyez* son article). On dit que Favorin s'étonnoit de 3 choses: de ce qu'étant Gaulois, il parloit si bien grec; de ce qu'étant eunuque, on l'avoit accusé d'adultere; & de ce qu'il vivoit, étant ennemi de l'empereur.

FAVORIN, (Varin) né à Camerino, ville ducale d'Italie, en 1460; entra dans la congrégation de St. Silvestre, ordre de S. Benoît, & parvint par son mérite à l'évêché de Nocera. Il est auteur d'un *Lexicon Grec*, qui a été d'un grand usage autrefois. La meilleure édition de ce livre est celle de Venise, 1712, chez Bartoli, in-folio. L'auteur mourut en 1537. On a encore de lui des Remarques sur la langue grecque, sous le titre de *Thesaurus cornucopiæ*, 1496, Alde, in-fol.

FAUR, (Gui du) seigneur de Pibrac, naquit l'an 1528 à Toulouse d'une famille illustre; & parut avec éclat dans le barreau de cette ville. Il voyagea dans sa jeunesse en Italie, pour se perfectionner dans la con-

noissance du droit. De retour dans sa patrie, il fut élu juge-mage. Député aux états d'Orléans en 1560, au nom de la ville de Toulouse, il présenta au roi le cahier des doléances qu'il avoit composé lui-même. Quelque tems après, Charles IX le choisit pour être un de ses ambassadeurs au concile de Trente. Il y soutint avec beaucoup d'éloquence les intérêts de la couronne, & les libertés de l'Eglise Gallicane. Le chancelier de l'Hôpital, pénétré de son mérite, lui fit donner la charge d'avocat-général au parlement de Paris en 1565. Pibrac fit renaître la raison & l'éloquence dans le barreau, livré depuis long-tems à la barbarie & à l'indécence. En 1570, il fut nommé conseiller d'état. Deux ans après, il composa sa célebre *Apologie de la Saint-Barthélemi ;* mais on croit qu'il ne se prêta à cet acte, si opposé à la douceur de son caractere, qu'après y avoir été contraint par des ordres supérieurs. Le duc d'Anjou ayant eu la couronne de Pologne, Pibrac accompagna ce prince, & répondit pour lui aux harangues de ses sujets. Le nouveau roi ayant appris la mort de son frere, quitta secrétement la Pologne, laissant à Cracovie Pibrac exposé à la colere des Polonois, qui furent près de se venger de la fuite du roi sur la personne de son ministre. Il retourna heureusement en France, d'où on le renvoya en Pologne, pour tâcher de conserver la couronne à son maître : ce qui ne réussit pas. Il fut plus heureux à son retour en France, où il procura, entre la cour & les Protestans, un traité de paix, dont il fut l'arbitre, comme il en avoit été l'auteur. Henri III lui donna, pour prix de ses services, une charge de président-à-mortier. La reine de Navarre & le duc d'Alençon le choisirent pour leur chancelier. Il mourut en 1584, à l'âge de 56 ans; & la France perdit un grand magistrat & un bon écrivain. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages en vers & en prose. I. Des *Plaidoyers*, des *Harangues*, in-4°. II. Un *Discours de l'Ame & des Sciences*, adressé au roi. III. Une belle *Lettre latine sur le massacre de la Saint-Barthélemi*, 1573, in-4°. Outre ces écrits peu connus aujourd'hui, on a ses *Quatrains*, que tout le monde connoît : la premiere édition est de 1574, & la derniere de 1746, in-12. La matiere de ses petites productions est la morale; leur caractere, la simplicité & la gravité. Pibrac a réuni dans les siens ces deux qualités : l'utile & l'agréable y sont mêlés avec goût. Ses Quatrains furent d'abord traduits en grec par Florent Chrétien, & par Pierre du Moulin; d'autres écrivains les mirent en vers latins; enfin ils passerent dans la langue turque, dans l'arabe & dans la persane. Les François leur firent un aussi bon accueil que les étrangers. On les faisoit apprendre par cœur aux enfans, & malgré leur vieillesse on les lit encore aujourd'hui avec quelque plaisir.

FAUR DE ST-JORRI, (Pierre du) premier président au parlement de Toulouse, mort d'apoplexie en prononçant un

arrêt en 1600, âgé de 60 ans, a laissé un grand nombre d'ouvrages, monumens de son érudition. Ceux que les savans lisent avec le plus de fruit, sont: I. *Dodecamenon, sive de Dei nomine & attributis*, 1588, in-8° : écrit estimable, qui renferme quantité de passages des Peres Grecs & Latins, éclaircis ou corrigés. II. XXXIII livres latins des *Semestres*, en 2 vol. in-4°, 1598 & 1630, plusieurs fois réimprimés. On y trouve beaucoup de recherches & de questions éclaircies. III. *Des jeux gymniques des Anciens*; traité aussi savant que le précédent, in-folio, 1595. Il y a beaucoup à apprendre dans ces différens ouvrages; mais il faut y chercher l'instruction, & non le plaisir. Il y regne quelquefois de la confusion, & le style n'est pas agréable.

FAVRE, (Antoine) né à Bourg-en-Bresse l'an 1557, fut successivement juge-mage de Bresse, président du Génevois pour M. le duc de Nemours, premier président du sénat de Chambery, & gouverneur de Savoie & de tous les pays de deçà les monts : il mourut en 1624. Ses ouvrages contiennent 10 vol. in-fol. *Jurisprudentia Papinianea*, Lyon, 1658, 1 vol. *De erroribus interpretum Juris*, 2 vol. *Comment. in Pandectas*, *seu de erroribus Pragmaticorum*, 1659, 5 vol. *Codex Fabrianus*, 1661, 1 vol. *Conjecturæ Juris civilis*, 1661, 1 vol., regardé comme le meilleur de ses ouvrages, parce que laissant là son imagination qui le séduisoit quelquefois, il s'appuie le plus souvent de l'autorité des choses jugées. On y joint *H. Borgiæ investigationes Juris civilis in Conjecturas A. Fabri*, Naples, 1678, 2 vol. in-fol. Dans les Quatrains de Pibrac, on en trouve de Favre. Il est aussi auteur d'une tragédie, intitulée : *Les Gordians*, ou *l'Ambition*, 1596, in-8°. Favre a éclairci plusieurs opinions obscures; mais il a poussé trop loin les subtilités dans l'examen de certaines questions de droit : il s'éloigne quelquefois des principes. C'étoit un esprit vaste, propre aux affaires comme à l'étude. Ce fut lui qui fut chargé de négocier le mariage de madame Christine de France avec le prince de Piémont, Victor-Amédée. Le roi de France lui offrit inutilement la premiere présidence du parlement de Toulouse; il voulut rester au service du duc de Savoie.

FAVRE, (Claude) seigneur de Vaugelas & baron de Peroges, naquit du précédent, à Bourg-en-Bresse, & selon quelques-uns, à Chambery. Son pere étoit consommé dans l'étude de la jurisprudence. Le fils ne fut point indigne de lui; mais son esprit fut plus juste. Le jeune Vaugelas vint à la cour de bonne heure. Il fut gentilhomme ordinaire, puis chambellan de Gaston, duc d'Orléans, qu'il suivit dans toutes ses retraites hors du royaume. Il mourut pauvre en 1650, à 95 ans. On peut être surpris que Vaugelas, estimé à la cour, réglé dans sa dépense, & n'ayant rien négligé pour sa fortune, soit presque mort dans la misere; mais les courses de Gaston, & d'autres accidens, avoient fort dérangé ses affaires. Louis XIII lui donna une pension de 2000

livres en 1619. Cette pension qu'on ne lui payoit plus, fut rétablie par le cardinal de Richelieu, afin de l'engager à travailler au Dictionnaire de l'Académie. Lorsqu'il alla le remercier de cette grace, Richelieu lui dit en riant: *Vous n'oublierez pas du moins dans le Dictionnaire le mot de* PENSION. — *Non, Monseigneur*, répondit Vaugelas; *& encore moins celui de* RECONNOISSANCE... Ce littérateur étoit un des académiciens les plus aimables, comme des plus illustres; il avoit une figure agréable, & l'esprit comme sa figure. Vaugelas étudia toute sa vie la langue françoise, & travailla à l'épurer. Sa *Traduction de Quinte-Curce*, imprimée en 1647, in-4°, fut le fruit d'un travail de 30 années. Cette version, de laquelle Balzac disoit dans son style emphatique: *L'Alexandre de Quinte-Curce est invincible, & celui de Vaugelas est inimitable*, passe pour le premier bon livre écrit correctement en françois. Malgré la mobilité & l'inconsistance de la langue françoise, il y a peu d'expressions qui aient vieilli. Vaugelas ne rendit pas moins de services par ses *Remarques sur la Langue Françoise*, dont la 1ere. édition est in-4°: ouvrage moins nécessaire qu'autrefois, parce que la plupart des doutes qu'il propose, ne sont plus des doutes aujourd'hui; mais ouvrage toujours utile, sur-tout si on le lit avec les remarques dont Thomas Corneille & d'autres l'ont enrichi, en 3 vol. in-12.

FAURE, (Charles) abbé de Ste. Genevieve & premier supérieur général des chanoines réguliers de la congrégation de France, vit le jour à Luciennes, proche S. Germain-en-Laye, en 1594, d'une famille noble. Il entra dans l'abbaye de saint Vincent de Senlis, & la réforma par ses conseils & par ses exemples. Cette réforme fut suivie de celle de l'abbaye de Ste. Genevieve de Paris, & de près de 50 autres maisons. Le réformateur fut nommé général de cette nouvelle congrégation. Il travailla avec des peines & des fatigues incroyables à rétablir l'ancienne discipline. Il mourut saintement en 1644, à 50 ans, laissant une *Conduite pour les Novices* & d'autres ouvrages. La *Conduite* a été réimprimée en 1775. Le P. Chartonnet a publié la Vie du P. Faure, en 1698, in-4°. Elle renferme l'histoire des chanoines-réguliers de la congrégation de France, & l'esprit de leur fondateur. Elle est écrite d'une maniere édifiante.

FAURE, (François) Cordelier, d'une ancienne famille d'Angoumois, évêque de Glandeves, puis d'Amiens, mort d'apoplexie à Paris le 11 mars 1687, âgé de 76 ans, parvint à l'épiscopat par son talent pour la chaire. C'est lui qui fit cette application du vers de Virgile à la reine, lorsque prêchant la passion à S. Germain l'Auxerrois, il fut dans le cas de recommencer son sermon à l'arrivée de cette princesse:

Infandum, regina, jubes renovare dolorem;

application heureuse, mais déplacée quant à la sainteté du

sujet & du lieu. On a de lui plusieurs Oraisons funebres ; entr'autres celle d'Anne d'Autriche, qui avoit fait beaucoup de cas de ses lumieres & de ses vertus. C'étoit un homme de bien & d'un grand zele pour l'orthodoxie ; les Jansénistes ne lui ont pas pardonné d'avoir censuré les *Lettres provinciales*, & la fameuse *Traduction du Nouveau-Testament de Mons*.

FAURE, *voyez* VERSORIS.

FAUST, *voyez* FUST.

FAUSTA, (*Flavia Maximiana*) fille de Maximilien Hercule, & femme de l'empereur Constantin. Dans les premiers tems de son mariage, elle fut un modele de vertu ; mais la suite ne répondit pas à de si heureux commencemens. Toutes les passions s'allumerent tout-à-coup dans son cœur. Elle s'abandonna aux personnes les plus viles, jeta des regards incestueux sur Crispe, fils de Constantin, & ne put l'attendrir. Irritée de sa résistance, elle joignit la calomnie à l'inceste, & l'accusa auprès de l'empereur d'avoir voulu la violer. Elle fit mettre à mort, par cette imposture, celui qui avoit refusé de se souiller d'un crime horrible. Constantin, instruit trop tard de ses débauches & de sa scélératesse, vengea la mort de son fils, & son propre honneur si cruellement outragé. Il la fit étouffer dans un bain chaud, l'an 327 de J. C.

FAUSTE, évêque de Riez, né vers l'an 390, dans la Grande-Bretagne, quitta le barreau où il brilloit, pour s'ensevelir dans le monastere de Lérins. Il en fut abbé vers l'an 433, lorsque S. Maxime quitta ce poste pour gouverner l'église de Riez. Il lui succéda dans cet évêché vers 455, fut exilé en 481, & mourut vers l'an 485. On a de lui un Traité du libre Arbitre & de la Grace, où il releve trop les forces de la nature ; & d'autres ouvrages, dans la Bibliotheque des Peres. Le nom de *Fauste* étoit autrefois dans le Catalogue des Saints de Gennadius ; mais Molanus (*De Martyrologiis, cap. 13*) a montré qu'il n'avoit jamais été mis dans le Catalogue des Saints par l'Eglise Romaine, & qu'il ne se trouve pas dans le Martyrologe d'Usuard. Simon Bartel, auteur d'une Histoire Chronologique des Evêques de Riez, a mis à la fin de son ouvrage une Apologie de Fauste, que les curieux pourront consulter.

FAUSTINE, (*Galeria Faustina*) née l'an 104, d'Annius Verus, préfet de Rome, joignoit à la splendeur d'une origine très-distinguée, une beauté parfaite, & un esprit fin, délié & insinuant. Elle épousa Antonin, long-tems avant qu'il parvînt à l'empire. L'envie de plaire & le goût pour la volupté l'engagerent d'abord dans la galanterie, & ensuite dans un libertinage effréné. Elle devint la fable de Rome. Antonin, instruit de ses débauches, se contenta d'en gémir. Elle mourut comme elle avoit vécu, dans le déréglement, l'an 141. Antonin lui fit élever des autels & des temples. Faustine sa fille, dont nous allons parler, se forma sur l'infame modele de sa mere.

FAUSTINE, (*Annia Faustina*) dite *Faustine la Jeune*,

fille d'Antonin le Pieux & de la précédente, épousa l'empereur Marc-Aurele. La nature lui avoit accordé la beauté, l'esprit & les graces; elle abusa de ses dons. Du plaisir elle passa à la débauche, & de la débauche aux derniers excès de la lubricité. Le sénateur & le chevalier Romain étoient confondus chez elle avec l'affranchi & le gladiateur. Pour mettre le comble à ses horreurs, elle s'abandonna à son gendre, & écouta sans rougir les reproches que lui en fit sa fille. Il ne lui resta aucune trace de pudeur. Cette fille, cette femme d'un philosophe, fit plusieurs fois paroître devant elle des gladiateurs & des matelots, dans un état que l'honnêteté nous ordonne de voiler, pour choisir ceux qu'elle jugeroit les plus propres à satisfaire sa brutalité. On assure que son mari, instruit de ses déréglemens, feignit de les ignorer; qu'il alla même quelquefois jusqu'à récompenser ses amans; & que lorsqu'on lui conseilla de la répudier, il répondit: *Il faudroit donc que je lui rendisse sa dot;* c'est-à-dire, l'empire. Réponse peu assortie aux brillantes idées que les auteurs, les modernes sur-tout, nous font concevoir de Marc-Aurele. On ajoute que ce prince philosophe éleva aux grandes charges de l'empire ceux qui souilloient son lit, & que le peuple ne manquoit pas d'en rire. Faustine, malgré ses débordemens monstrueux, fut honorée dans les temples comme une divinité. On institua en son honneur les fêtes *Faustiniennes;* & des prêtres mercenaires firent fumer l'encens à l'autel de cette prostituée, avec autant de profusion qu'à celui de Diane, la déesse des vierges. Elle mourut l'an 175 au bourg de Halale, situé au pied du mont Taurus. Jacques Marchand a fait de vains efforts pour la justifier dans une Dissertation réfutée d'avance par tous les témoignages de l'ancienne histoire. L'impudicité publique de ces deux Faustines, femmes d'Antonin & de Marc-Aurele, les a fait nommer par un auteur moderne, *deux Laïs, deux Messalines; honorées, encouragées par les deux plus lâches cocus dont il soit fait mention dans l'histoire du cocuage de tous les siecles & de toutes les nations du monde.*

FAUSTINE, (*Maxima Faustina*) femme de l'empereur Constance, fils du grand Constantin, fut mariée à ce prince en 361 après la mort d'Eusebie, & resta enceinte d'une fille nommée *Constantia;* qui fut depuis mariée à l'empereur Gratien. C'est cette princesse dont on voit le buste sur le bel onix conservé dans le trésor de S. Lambert à Liege, une des précieuses antiques qu'on puisse voir en ce genre.

FAUSTUS, (Jean) fameux nécromancien dans le commencement du 16e. siecle, que quelques-uns disent natif de la Suabe; d'autres d'Anhalt, & d'autres encore de la Marche de Brandebourg, près de Soltwedel. Son pere étoit un paysan, qui envoya ce fils à ses parens à Wittemberg, où il fréquenta le college & s'attira par son esprit l'affection de tous ceux qui le connoissoient. A l'âge de 16 ans il alla à Ingolstadt

golstadt pour y étudier la théologie, & 3 ans après il prit le degré de maître ès arts. Il quitta ensuite la théologie & s'appliqua, avec une assiduité extraordinaire, à la médecine & à l'astrologie judiciaire; Philippe Camerarius dit qu'il étudia la magie à Cracovie, où il assure qu'on en donnoit alors des leçons. Pendant cet intervalle de tems, Faustus hérita des biens considérables de son oncle paternel qui mourut à Wittemberg. Il employa cet héritage à la débauche, s'adonna entiérement à toutes sortes de sortileges & aux conjurations des esprits, & se pourvut de tous les livres magiques. Jean Wagner, fils d'un prêtre de Wasserbourg, fut le domestique fidele qu'il se choisit, & à qui il communiqua tous ses secrets. Faustus se servit aussi, pendant deux ans, des instructions de Christophe Kayllinger, fameux cristallomancien. Enfin l'infortuné Faustus conjura, dit-on, le démon, traita avec lui pour 24 ans, & en reçut un esprit familier pour son service, nommé *Mephistopheles*. On rapporte que Faustus joua des tours surprenans à la cour de l'empereur Maximilien; mais qu'à la fin le démon l'étrangla & le déchira d'une maniere effroyable dans le village de Rimlich. Il avoit alors 41 ans. Georges Rodolphe Wiedeman raconte tout cela dans l'histoire de la *Vie* de Jean Faustus, qui sans doute paroîtra fort singuliere; mais que les auteurs contemporains, ceux même qui ne passent ni pour crédules ni superstitieux, rapportent comme indubitable. Le fameux Mélanchthon, qui vivoit dans ce tems-là, en parle comme d'une affaire notoire. Et dans notre siecle, où la philosophie a longtems ri de ces sortes d'histoires, on la voit courir elle-même avec une criminelle curiosité après tout ce qui peut les reproduire (*). *Voyez* ASMODÉE,

(*) M. d'Archenholz, dans son *Tableau de l'Angleterre*, Paris, 1788, fait mention d'un docteur Falkon, qui peut être considéré comme le pendant de Faustus. " Il y a, dit-il, parmi cette nation un homme „ extraordinaire qui, depuis trente ans, est célebre dans les annales „ cabalistiques. Il se nomme Caïn Chenul Falk, & est connu généralement sous le nom de *docteur Falkon*. Un certain comte de Ranzow, „ mort depuis peu au service de France comme maréchal de camp, „ assure, dans ses *Mémoires cabalistiques, magiques*, &c., avoir „ vu ce Falk dans le pays de Brunswick, sur une des terres de son „ pere, en présence de beaucoup de personnes connues, qu'il nomme „ toutes & qu'il prend à témoin de la vérité de ce qu'il avance. Falk „ s'est-il servi, dans cette opération, de la méthode de Schröpfer? Je „ n'en sais rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet homme vit actuellement à Londres. Lorsqu'il sort, ce qui arrive très-rarement, il est „ toujours revêtu d'un long talar, qui va très-bien avec sa longue „ barbe blanche, & sa figure noble & intéressante. Il est actuellement „ âgé de soixante & dix ans à-peu-près. Je ne me donnerai pas la „ peine de rapporter ici toutes les choses incroyables & extraordinaires „ qu'on raconte de ce vieillard..... Un prince.... voulut l'aller voir, „ il y a quelques années; il se présenta à la porte de Falkon, & ne

le BRUN, BROWN Thomas, DELRIO, &c.

FAUVEAU, (Pierre) poëte latin, natif du Poitou, ami de Muret & de Joachim du Bellay, mourut à Poitiers, à la fleur de son âge, en 1562. Il ne nous reste de lui que des Fragmens.

FAWKES, (François) poëte Anglois, né dans le comté d'Yorck en 1721, brigua les emplois de l'Eglise Anglicane pour vivre, & s'adonna à la poésie par goût. Il fut sous-ministre à Orpington en 1755, ministre à Hayes en 1774, & mourut le 26 août 1777, après avoir publié dans la langue de son pays : I. *Traduction d'Anacréon*, 1760, in-12. II.... de *Théocrite*, 1767, in-8°. III.... d'*Apollonius de Rhodes*, 1780. IV. Le *Recueil de ses Poésies* a paru en 1761, in-8°.

FAY, (Charles-Jerôme de Cisternai du) capitaine-aux-gardes, né à Paris en 1662, eut une jambe emportée d'un coup de canon au bombardement de Bruxelles en 1695. Il

---

„ fut point reçu „. Le comte de Mirabeau, dans sa *Monarchie Prussienne*, parle aussi en plusieurs endroits du goût des philosophes modernes, des princes & autres bruyans personnages, pour la magie. " Voyez, „ dit-il, en Allemagne tant de princes, ivres de l'espoir & de l'attente „ des moyens surnaturels de puissance, évoquer les esprits, explorer „ l'avenir & tous ses secrets, tenter de découvrir la médecine uni- „ verselle, de faire le grand œuvre, &, pour étancher leur soif „ insatiable de domination & de trésors, ramper à la voix de leurs „ thaumaturges que dirige un sceptre inconnu „. Ailleurs il parle d'un nommé *Schröpfer*, cafetier de Leipsig, auquel le duc Charles de Curlande avoit fait donner des coups de bâton, mais qui sut ensuite tellement fasciner ce prince, & une grande partie des personnes les plus considérables de Dresde & de Leipsig, qu'il joua un assez grand rôle. „ Dès-lors, dit-il, on vit reparoître en Europe les folies de l'Asie, „ de la Chine, la *médecine universelle*, l'art de faire de l'or & des „ diamans, le breuvage de l'immortalité, &c., &c. Le genre particulier „ de Schröpfer étoit sur-tout l'évocation des mânes : il commandoit „ aux esprits, il faisoit apparoître à son gré les morts & les puissances „ invisibles. On sait quel fut le dénouement de son drame. Après avoir „ consumé des sommes immenses à ses adhérens, après avoir aliéné „ le bon sens de plusieurs d'entr'eux, dans l'impossibilité de se soutenir „ plus long-tems, il se cassa la tête d'un coup de pistolet, dans un „ bosquet près de Leipsig. A Schröpfer succéda Saint-Germain, qu'un „ comte de Lambert avoit annoncé dans son *Mémorial d'un mondain*, &c. „. Il est encore parlé plus amplement de ces farces, dans l'*Essai sur la secte des Illuminés* (ouvrage d'ailleurs indigeste, où toutes les notions sont confondues). Le Cagliostrocisme & le Mesmerisme présentent des scenes du même genre. " Qui eût cru, dit un auteur, „ qu'un siecle où l'existence de Dieu étoit un problême, où presque „ tous les hommes doutoient de celle de leur ame, & ne répondoient „ que par un souris moqueur à tout ce qui supposoit celle des anges „ & des démons ; qui eût cru, ou qui eût dû le prévoir, qu'un tel „ siecle, au lieu de finir par une entiere incrédulité, finiroit par courir „ avec autant d'avidité à du surnaturel de toute espece, qu'il avoit couru „ si long-tems après des livres qui en détruisoient jusqu'à la possibilité „?

n'étoit alors que lieutenant; il obtint une compagnie; mais il fut obligé d'y renoncer, par l'impossibilité de monter à cheval. Heureusement il aimoit les lettres, & elles furent sa consolation. Il s'adonna à la recherche des livres rares en tous genres, des belles éditions de tous les pays, des manuscrits qui avoient quelque mérite. Il se forma une bibliotheque bien assortie, de 25 mille écus. Le Catalogue en fut dressé en 1725, in-8°., par le libraire Martin. Le possesseur de ce trésor littéraire étoit mort deux ans auparavant, en 1723.

FAY, (Charles-François de Cisternai du) fils du précédent, servit quelque tems comme son pere; mais ayant quitté l'état militaire, il se consacra entiérement à la chymie & à la botanique. Reçu membre de l'académie des sciences, il eut l'intendance du jardin royal, entiérement négligé avant lui, & qu'il rendit en très-peu de tems un des plus beaux de l'Europe. Il étoit né à Paris en 1698, & il y mourut en 1739. Cet académicien avoit des mœurs douces, une gaieté fort égale, une grande envie d'obliger; & ces qualités n'étoient mêlées de rien qui déplût, d'aucun air de vanité, d'aucun étalage de savoir, d'aucune malignité, ni déclarée, ni enveloppée. Il fit des recherches nouvelles sur le phosphore du barometre, sur le sel de la chaux, inconnu jusqu'à lui aux chymistes, sur l'aimant, & enfin sur l'électricité. Ses travaux en ce genre sont consignés dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, où l'on trouve aussi son éloge par Fontenelle.

FAY, (Jean-Gaspard du) Jésuite, mort vers le milieu de ce siecle, prêcha avec un succès peu commun. Ses *Sermons* sont en 9 vol. qui parurent successivement depuis 1738 jusqu'en 1743. Le talent de l'action leur donnoit une beauté & une force, qu'ils perdirent presqu'entiérement sur le papier.

FAYDIT, (Anselme) poëte Provençal, mort vers l'an 1220, se mit à représenter des Comédies, qu'il composoit lui-même. Elles furent applaudies, & il devint riche en peu de tems; mais son penchant à la vanité, à la débauche & à la dépense, le réduisit bientôt à la derniere misere. Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, l'en tira par ses libéralités. Ce prince, marié à Berengere de Barcelone, avoit du goût pour la poésie provençale, dont la langue approchoit beaucoup alors de la catalane. Après la mort de son protecteur, Faydit revint à Aix, & s'y maria avec une fille pleine d'esprit & de beauté, qui se chagrina de la vie déréglée de son époux, & mourut peu après. Le poëte se retira chez le seigneur d'Agoult, où il finit ses jours. Il avoit écrit: I. Un *Poëme sur la mort du roi Richard*, son bienfaiteur. II. *Le Palais d'Amour*, Poëme, dont le titre annonce assez l'esprit. III. Plusieurs Comédies, entr'autres une intitulée: l'*Heregia dels Prestres*, c'est-à-dire, l'*Hérésie des Prêtres*: il y prône les Vaudois & les Albigeois, dont la doctrine & les mœurs n'étoient que trop assorties à sa conduite.

FAYDIT, (Pierre) né à

Riom en Auvergne, d'abord prêtre de l'Oratoire, sortit de cette congrégation en 1671, pour avoir publié un ouvrage cartésien, contre la défense de ses supérieurs. Le Cartésianisme a été presqu'une hérésie dans bien des corps pendant long-tems. Faydit, né avec un esprit singulier & ardent, se fit bientôt connoître dans le monde. Dans le tems que les différends du pape Innocent XI avec la France étoit dans la plus grande chaleur, il prêcha, à S. Jean-en-Greve de Paris, un sermon contre ce pontife. Il se réfuta lui-même dans un autre sermon publié à Liege, auquel il ne manqua pas de répliquer en faisant imprimer l'extrait de son premier sermon, avec les preuves bonnes ou mauvaises des faits qui y sont avancés. Un *Traité sur la Trinité*, où il établissoit le Trithéisme, prétendant que la doctrine de ce mystere avoit été *altérée par la théologie scholastique*; cet ouvrage impie a pour titre : *Altération du dogme théologique par la philosophie d'Aristote*, gros in-8°., 1706. Un théologien connu en parle en ces termes. « Un écri-» vain asservi à la faction des » Arnauld & des Quesnel, pré-» tend que la scholastique a » altéré le dogme de la Tri-» nité qui, selon lui, consis-» toit anciennement à professer » trois natures en Dieu. Rai-» sonner de la sorte, c'est affi-» cher l'ignorance la plus gros-» siere, parce qu'il est connu » que les théologiens ont cons-» tamment défendu contre les » Ariens & les Sophistes, la » foi de Nicée, & la consubs-» tantialité des Personnes di-» vines. C'est afficher l'hérésie, » d'abord celle des Trithéites, » & de plus celle des erreurs » modernes, qui affirment que » la vraie foi a péri contre la » promesse de Jesus-Christ, & » qu'elle ne s'est retrouvée que » dans quelques têtes privilé-» giées des derniers siecles. » C'est afficher l'athéisme, puis-» qu'en détruisant l'unité de » Dieu, on en détruit l'es-» sence ». L'erreur de Faydit a été renouvellée dans ce siecle par le docteur Œhmbs (*voyez* JEAN PHILOPONOS, & le *Journ. hist. & littér.*, 1 février 1791, pag. 167). Cet ouvrage extravagant & impie mérita à Faydit, en 1696, un appartement à Saint-Lazare à Paris : châtiment qui ne changea ni son esprit, ni son caractere; il eut ordre du roi de se retirer dans sa patrie, où il mourut en 1709. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : I. Des *Remarques sur Virgile*, *sur Homere & sur le style poétique de l'Ecriture-Sainte*, en 2 vol. in-12 : mélange bizarre de pensées différentes sur des sujets sacrés & profanes, dans lequel l'auteur se donne trop de liberté à son ordinaire. II. La *Télémacomanie*, in-12, critique méprisable du chef-d'œuvre de Fénélon, pleine de notes singulieres, aussi contraires à la vérité qu'au bon goût. Il faut en excepter ses réflexions contre les romans; encore tombent-elles à faux, vu la nature de celui-ci. Faydit avoit attaqué Bossuet, avant de censurer Fénélon. Il avoit fait cette épigramme contre le discours de l'évêque de Meaux à l'assemblée du clergé de 1682. Il faut savoir que Bossuet avoit

cité Balaam dans ce discours :

Un auditeur un peu cynique
Dit tout haut, en bâillant d'ennui :
Le prophete Balaam est obscur aujourd'hui ;
Qu'il fasse parler sa bourrique,
Elle s'expliquera plus clairement que lui.

Il falloit que la démangeaison de médire en vers & en prose fût bien forte dans l'abbé Faydit, pour attaquer aussi indécemment deux prélats illustres, l'éternel honneur du clergé de France. III. Des *Mémoires* contre ceux de Tillemont : brochure in-4°., plus comique que sérieuse, supprimée dans sa naissance, & qui n'eut point de suite. On y voit Faydit tel qu'il étoit ; un fou qui a quelque esprit & du savoir, & qui prend la plume dans les accès de sa folie. IV. *Le Tombeau de Santeuil*, in-12, en vers latins d'un caractere assez singulier, & en prose françoise. La prose est une traduction libre des pieces latines. On a attribué mal-à-propos les *Moines empruntés*, 2 vol. in-12, à cet auteur. Ils ne sont pas de lui, mais de Haitze.

FAYE, (Jacques) seigneur d'Espeisses, né à Paris en 1543, conseiller au parlement en 1567, devint maître-des-requêtes de l'hôtel du duc d'Anjou, depuis Henri III. Il suivit ce prince en Pologne ; & après la mort de Charles IX, il revint en France, pour porter de la part de son maître des lettres de régente à la reine. Il retourna ensuite en Pologne, où il rendit des services signalés à Henri. Ce prince l'en récompensa par les charges de maître-des-requêtes, d'avocat-général, & enfin de président-à-mortier au parlement de Paris. Il mourut à Senlis en 1590, à 46 ans, laissant des *Harangues*, éloquentes pour son tems.

FAYE, (Jean-Elie Lériget de la) naquit à Vienne en Dauphiné l'an 1671. Il prit le parti des armes ; fut d'abord mousquetaire, ensuite capitaine-aux-gardes ; se trouva à la bataille de Ramillies, à celle d'Oudenarde & dans plusieurs journées, & y signala sa valeur. Il avoit toujours eu du goût & du talent pour les mathématiques. La paix l'ayant rendu à ses premiers penchans, il s'appliqua particuliérement à la méchanique, à la physique expérimentale. L'académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1716, & le perdit en 1718, à 47 ans. On trouve dans la collection de cette compagnie deux *Mémoires* de la Faye.

FAYE, (Jean-François Lériget de la) frere puîné du précédent, d'abord capitaine d'infanterie, ensuite gentilhomme ordinaire du roi, eut plus de goût pour la littérature agréable, que pour les sciences sérieuses qui avoient été le partage de son aîné. Il obtint une place à l'académie françoise en 1730, & mourut l'année d'après à 57 ans. On a de lui quelques Poésies, où l'on remarque un esprit délicat & une imagination agréable. Sa piece la plus célebre est son *Ode apologétique de la Poésie*, contre le systême de la Motte-Houdard en faveur de la prose.

FAYEL, *voyez* FAÏEL.

FAYETTE, (Gilbert de la) maréchal de France, se distingua à la bataille de Baugé

en Anjou, l'an 1421, fut fait prisonnier à la journée de Verneuil; & après sa délivrance, contribua beaucoup à chasser les Anglois du royaume. Il mourut en 1463.

FAYETTE, (Marie-Magdelene Pioche de la Vergne, comtesse de la) étoit fille d'Aymar de la Vergne, maréchal-de-camp, gouverneur du Havre-de-Grace. Elle épousa, en 1655, François, comte de la Fayette. Elle se distingua encore plus par son esprit que par sa naissance. Tous les beaux esprits de son tems la rechercherent. Parmi les gens-de-lettres, Menage, la Fontaine, Segrais, étoient ceux qu'elle voyoit le plus souvent. Elle mourut en 1693. Les principaux de ses écrits sont: I. *Zaïde*, roman qui eut la plus grande vogue. II. *La Princesse de Cleves*, 2 vol. in-12, autre roman, attaqué avec beaucoup d'esprit par Valincourt, qui en fit la critique, n'ayant pas encore 22 ans. Madame de la Fayette avoit mis sous le nom de *Segrais* ces deux productions. Ce bel-esprit avoit contribué à la disposition de l'édifice, & la dame l'avoit orné. III. *La princesse de Montpensier*, in-12. IV. Des *Mémoires de la Cour de France pour les années 1688 & 1689*, in-12. « On lui reproche d'a» voir fait payer à madame de » Maintenon, dit un auteur, la » gloire d'avoir été dans sa jeu» nesse plus aimable qu'elle ». V. *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, in-12 : on y trouve peu de particularités intéressantes. VI. *Divers Portraits de quelques Personnes de la Cour.* Tous ces ouvrages sont encore assez recherchés. Madame de Sévigné fait de ses qualités le portrait le plus flatteur. Mais la Beaumelle l'a peint moins avantageusement. « Elle n'a» voit pas, dit-il, ce liant qui » rend le commerce aimable & » solide ; on trouvoit autant » d'agrémens dans ses écrits, » qu'elle en avoit peu dans ses » propos. Elle étoit trop im» patiente ; tantôt caressante, » tantôt impérieuse, exigeant » des égards infinis, & y ré» pondant souvent par des hau» teurs ». Qualités qui n'ont rien d'étonnant dans une femme qui, délivrée des occupations domestiques & paisibles de son état, est transportée dans les sociétés des beaux esprits, & tourmentée des prétentions du savoir ; à qui le nom de mere & d'épouse, de femme vertueuse, douce & modeste, est moins cher que celui d'auteur. » L'homme-femme, dit l'au» teur de l'*Influence de la* » *philosophie sur l'esprit & le* » *cœur*, est aussi ridicule que » la femme-homme : ce sont » de monstrueux assemblages » que notre siecle, fertile en » choses rares & curieuses, » réalise à chaque instant. De» puis qu'il y a des petits» maîtres, il y a des femmes » savantes ; depuis que les » hommes ont porté des coli» fichets, & ont affecté une » toilette féminine, les femmes » en revanche, ont affecté la » science des hommes, & se » sont enfoncées dans les études » abstraites. Lequel vous donne » meilleure opinion d'une fem» me en entrant dans sa cham» bre, de la voir occupée à » des travaux de son sexe, des

» soins de son ménage, environnée des hardes de ses » enfans, ou de la trouver écrivant des vers sur sa toilette, » entourée de brochures de » toutes les sortes, & de petits » billets de toutes les couleurs? » Toute fille lettrée restera » fille toute sa vie, quand il » n'y aura que des hommes » sensés sur la terre » (*voyez* GÉOFRIN, GRAFIGNY, TENCIN, SUZE).

FÉ, FO *ou* FOHÉ, nom du principal dieu des Chinois. Ils l'adorent comme le souverain du Ciel, & le représentent tout resplendissant de lumiere, ayant les mains cachées sous ses habits, pour donner à entendre qu'il fait tout d'une maniere invisible. A sa droite est le fameux Confucius, & à sa gauche Lanza, chef de la seconde secte de la religion Chinoise. Plusieurs savans pensent que Fohé est le même que Noé, & cette conjecture, autant fondée sur l'analogie du nom, que sur l'antiquité supposée à Fohé, prend un nouveau degré de vraisemblance, quand on est instruit de ce qu'il faut penser des contes Chinois (*voy.* YAO). Peut-être faut-il confondre le dieu Fohé avec le roi Fohi (*voyez* ce mot).

FEBRONIUS, *voyez* HONTHEIM.

FEBVRE DE ST-MARC, *voyez* ST-MARC (Charles-Hugues de).

FEBVRE, (Jacques, & selon quelques-uns, Jean le) Jésuite, né à Glajon, village du Hainaut, enseigna la philosophie à Douay, fut président du séminaire archiépiscopal de Cambray, établi à Beuvrage, près de Valenciennes. Il s'y appliqua avec une ardeur & une assiduité infatigable, à former les éleves qui lui étoient confiés, à la sublimité des vertus qui illustrent le sacerdoce, & font les pasteurs chrétiens. Dans sa derniere maladie, il se fit transporter à Valenciennes, où il mourut le 29 avril 1755. Il est connu par deux ouvrages où il combat les incrédules avec beaucoup de succès; le 1er. est intitulé: *Bayle en petit* ou *Anatomie de ses Ouvrages*, Douay, 1737, in-12. Il reparut à Paris en 1747 avec une *Suite*, sous ce titre: *Examen critique des Ouvrages de Bayle*. Il y démontre que les écrits de Bayle contiennent de quoi former le plus monstrueux assemblage d'obscénités, d'héréfies & d'athéisme. Il met au grand jour les contradictions, les paralogismes, les calomnies, les falsifications & les impostures de ce fameux sceptique. Le 2e. est *La seule Religion véritable démontrée contre les Athées, Déistes*, &c., Paris, 1744, in-8°. Ouvrage solide & méthodique.

FEDOR, *voyez* FŒDOR.

FEGELI, (François-Xavier) né à Rote dans le canton de Fribourg en 1690, se fit Jésuite en 1710, enseigna la théologie pendant 12 ans, & mourut à Fribourg en 1748. On a de lui: I. *De munere confessarii*. II. *De munere pœnitentis*.

FEIJOO, (Benoît-Jerôme) Bénédictin Espagnol, mort en 1765, a contribué autant par ses pieces critiques à éclairer ses compatriotes sur leurs vices & leurs défauts, que Michel Cervantes à corriger ceux de son siecle par son roman de

Don Quichotte. On a de lui le *Théâtre critique* en 14 vol. in-4°. Une partie de ce recueil a été traduite en françois par M. d'Hermilly, 12 vol. in-12.

FEITHIUS, (Everard) d'Elbourg dans la Gueldre, se rendit très-habile au 16e. siecle, dans les langues grecque & hébraïque. Les troubles des Pays-Bas l'obligerent de se retirer en France, où il s'acquit l'estime de Casaubon, de Du Puy, & du président de Thou. Il y enseigna quelque tems la langue grecque. Mais se promenant un jour à la Rochelle avec son valet, il fut prié d'entrer dans la maison d'un bourgeois; & depuis ce moment on ne put savoir ce qu'il étoit devenu, quelque perquisition que les magistrats en fissent. On a de lui un livre curieux & savant, in-12, intitulé : *Antiquitates Homericæ*, Strasbourg, 1743. Cet ouvrage est écrit en bon latin; il y traite de la religion des Grecs, de leur marine & de leurs usages. Tout cela est prouvé par des passages de toutes sortes d'auteurs.

FELIBIEN, (André) sieur des Avaux & de Javerci, né à Chartres en 1619, suivit à Rome l'ambassadeur de France en qualité de secrétaire. il eut occasion de voir le Poussin dans cette patrie des beaux-arts. Il lia amitié avec lui, & perfectionna sous cet artiste son goût pour la peinture, la sculpture & l'architecture. Foucquet, & Colbert après lui, employerent ses talens. Il eut la place d'historiographe des bâtimens du roi en 1666, & celle de garde des antiques en 1673. Deux ans auparavant il avoit été nommé secrétaire de l'académie d'architecture. Sa probité, aussi connue que son savoir, le fit estimer & aimer de ce qu'il y avoit alors de plus habiles & de plus honnêtes gens en France. Les uns & les autres le pleurerent, lorsqu'il mourut en 1695, à 76 ans. C'étoit un homme grave & sérieux. Sa conversation ne laissoit pas d'être fort agréable, & même enjouée, suivant les occasions. Il avoit l'esprit juste & le cœur droit, & étoit plutôt ami de la vertu qu'esclave de la fortune. Il étoit membre de l'académie des belles-lettres. Il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages élégans, profonds, & qui respirent le goût. Voltaire lui a reproché avec raison de dire trop peu de choses en trop de paroles, & de manquer de méthode. Ces défauts se font sentir dans tous ses livres. Les principaux sont : I. *Entretiens sur les Vies & les Ouvrages des plus excellens Peintres*, 2 vol. in-4°, Paris, 1685; réimprimés à Amsterdam en 5 vol. in-12; à Trévoux en 6, & traduits en anglois. II. *Traité de l'origine de la Peinture*, in-4°. III. Les *Principes de l'Architecture, Peinture & Sculpture*, Paris, 1690, in-4°. On voit que Felibien avoit médité sur tous ces arts; cet ouvrage, rempli de réflexions profondes & judicieuses sur la théorie & la pratique, aida les artistes & éclaira les savans. IV. *Les Conférences de l'Académie Royale de Peinture*, in-4°. V. *Les quatre Elémens peints par le Brun, & mis en Tapisseries, décrits par Felibien*, in-4°. VI. *Description de la Trappe*, in-12. VII. *Tra-*

duction du *Château de l'Ame* de Ste. Thérese, de la *Vie du Pape Pie V*, de la *Disgrace du Comte d'Olivarès*, 1650, in-8°. VIII. *Le Tableau de la famille de Darius*, décrit par le même, in-4°. IX. *Les Divertissemens de Versailles, donnés par le Roi à toute sa Cour*, in-12. X. *Description sommaire de Versailles, avec un plan gravé* par Sébastien le Clerc, in-12. Il laissa trois fils; Nicolas-André, mort doyen de l'église de Bourges en 1711, & les deux écrivains suivans.

FELIBIEN, (Jean-François) fils du précédent, mort en 1733, succéda à son pere dans toutes ses places, & eut comme lui le goût des beaux-arts. On lui doit : I. *Recueil historique de la Vie & des Ouvrages des plus célebres Architectes*, Paris, 1687, in-4° : ouvrage réimprimé plusieurs fois à Paris & dans les pays étrangers, avec les *Entretiens* de son pere *sur les Peintres*, dont il est le pendant. II. *La Description de Versailles* ancienne & nouvelle, in-12; avec la description & l'explication des statues, tableaux, & autres ornemens de cette maison royale. III. *La Description de l'Eglise des Invalides*, 1706, in-fol., réimprimée en 1756.

FELIBIEN, (Dom Michel) frere du précédent, Bénédictin de la congrégation de St. Maur, né à Chartres en 1666, soutint avec honneur la réputation que son pere & son frere s'étoient acquise. Les échevins de Paris, informés de son mérite, le choisirent pour écrire l'histoire de cette ville : il l'avoit beaucoup avancée, lorsqu'il mourut en 1719. Elle fut continuée & publiée par Dom Lobineau, en 5 vol. in-fol., à Paris, 1725. On a encore de Dom Felibien, l'*Histoire de l'Abbaye de St-Denys*, 1 vol. in-fol., ornée de figures, pleine d'érudition, de recherches, & enrichie de savantes dissertations. Elle parut à Paris, 1706. Le P. Felibien étoit un homme d'un jugement sûr & d'un esprit facile; mais sa foible santé fut un grand obstacle à ses études.

FELIBIEN, (Jacques) frere d'André, chanoine & archidiacre de Chartres, a composé : I. Des *Instructions morales*, en forme de Catéchisme, sur les Commandemens de Dieu & sur le Symbole, tirées de l'Ecriture-Sainte. II. *Pentateuchus Historicus*, Paris, 1704, in-4°. Ce livre a été supprimé; dans plusieurs exemplaires les cartons retranchés se trouvent à la fin du volume. Il mourut le 25 novembre 1716, à 82 ans.

FELICIANI, (Porphire) évêque de Foligno, mort en 1632, à 70 ans, avoit été secretaire du pape Paul V. Il écrivoit avec beaucoup de netteté en latin & en italien. Il n'eut point de supérieur en son tems pour la poésie italienne. On a de lui des Lettres & des Poésies.

FELICISSIME, diacre de Carthage, se sépara de S. Cyprien avec les Chrétiens tombés dans la persécution, vers l'an 251. Il vouloit qu'on les reçût à la communion sur une simple recommandation des martyrs, & sans qu'ils eussent fait pénitence. Il se joignit à Novat & à quelques autres prêtres. S. Cyprien les excommunia.

FÉLICITÉ ou EUDEMONIE, divinité allégorique, à laquelle

on fit bâtir un temple à Rome. On la représentoit comme une reine assise sur son trône, tenant un caducée d'une main, & une corne d'abondance de l'autre. On la peint encore debout, tenant une pique au-lieu de corne.

FÉLICITÉ, (Sainte) dame Romaine, souffrit le martyre avec ses 7 fils, sous Marc-Aurele, vers l'an 164. Les enfans, encouragés par leur illustre mere, supporterent les tourmens avec une constance admirable. L'aîné fut flagellé jusqu'à la mort, avec des fouets garnis de plomb; les deux suivans furent assommés à coups de bâton, & les autres décollés avec leur mere, qui fut martyrisée la derniere. *Voyez* PERPETUE.

FELIPIQUE BARDANES, *voyez* PHILIPPIQUE.

FÉLIX, proconsul & gouverneur de Judée, frere de Pallas affranchi de Claude, passa en Judée vers l'an 53 de J.C. Drusille, fille du vieil Agrippa, gagnée par ses caresses, l'épousa quelque tems après. Ce fut devant lui que S. Paul comparut. Néron le rappella de la Judée, qu'il pilloit & tyrannisoit de la maniere la plus odieuse; ce qui n'empêcha pas Tertullus qui péroroit contre S. Paul, de le flatter d'une maniere lâche & indigne, pour l'engager à condamner ce grand apôtre, dont l'éloquence frappa tellement le gouverneur Romain, qu'effrayé des grandes vérités du Christianisme, il rompit brusquement la conférence. *Act.* 24.

FÉLIX I, (S.) pape après S. Denys en 270, mourut martyr l'an 274. Il nous reste de ce pontife un fragment de la Lettre qu'il écrivit à Maxime d'Alexandrie, contre Sabellius & Paul de Samosate. Elle fut lue dans les conciles de Chalcédoine & d'Ephese. On lui en attribue trois autres, visiblement supposées.

FÉLIX II, archidiacre de l'Eglise Romaine, placé sur le siege pontifical en 355, par l'empereur Constance, pendant l'exil du pape Libere, en fut chassé après le retour du véritable pontife. Constance auroit voulu que Libere & Félix gouvernassent tous deux l'Eglise de Rome, & que chacun fût à la tête de son parti; mais le peuple ayant entendu cet ordre de l'empereur, qu'il fit lire dans le Cirque, s'écria tout d'une voix: *Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Christ, qu'un Evêque...* Félix, obligé de se retirer, mourut dans une de ses terres le 22 novembre 365. Le Martyrologe d'Usuard & celui de Rome lui donnent le titre de *Martyr*: mais le P. Papebroch prouve que c'est sans preuve, dans une Dissertation insérée dans le *Propylæum ad Acta Sanctorum*, p. 56. Il le dit cependant digne du culte qu'on lui rend comme saint. *Singularis ipsius*, dit-il, *ad obitum usque per annos plusquam octo modestia, quâ sese continuit in humili recessu, oblatis recuperandæ sedis occasionibus numquam usus, postquam id sine fidei catholicæ periculo fieri non posse cognovit, omnem a gratâ posteritate venerationem commeruit.* Plusieurs critiques le placent dans le catalogue des papes; mais il paroît qu'on doit le regarder plutôt comme évê-

que-vicaire du pape Libere, qui, selon quelques-uns, avoit consenti qu'on le mît à sa place, & qu'il eût droit de lui succéder, s'il venoit à mourir pendant son exil; par-là on excuse le clergé de Rome d'avoir adhéré à son ordination & de l'avoir regardé pour pape, surtout après qu'on eut annoncé à Rome, la chûte apparente dans la foi du pape Libere. Le tombeau de Félix, trouvé sous le pontificat de Grégoire XIII l'an 1582, avec une inscription honorable, confirme le sentiment des critiques favorables à sa mémoire.

FÉLIX III, Romain, bisaïeul de Grégoire-le-Grand, fut élu pape après Simplicius en 483. Il commença par rejeter l'édit d'union, publié par l'empereur Zénon, & anathématisa ceux qui le recevoient. Acace de Constantinople troubloit alors l'Eglise; il tâcha de le ramener par des lettres pleines de douceur; mais apprenant qu'il ne cessoit de communiquer avec Pierre Mongus, hérétique anathématisé, il prononça contre lui une sentence de déposition & d'excommunication. Cette sentence fut attachée au manteau d'Acace par des moines acémetes, auxquels cette hardiesse coûta la vie. Félix assembla un concile à Rome en 487, pour la réconciliation de ceux qui s'étoient laissé rebaptiser en Afrique pendant la persécution. Il mourut saintement en 492. C'est le premier pape qui ait employé l'Indiction dans ses lettres. Athalaric, roi des Goths, quoiqu'arien, respecta ses vertus & son zele pastoral. Félix en obtint plusieurs graces & actes de justice. Ce fut en sa considération que ce prince donna un édit solemnel en faveur des libertés & privileges de l'Eglise, & prit des mesures pour faire respecter le sacerdoce chrétien.

FÉLIX IV, natif de Bénévent, monta sur la chaire de S. Pierre, après le pape Jean I, le 24 juillet 526, par la faveur de Théodoric. Il gouverna l'Eglise avec beaucoup de zele, de doctrine & de piété, & mourut au commencement d'octobre 530, suivant Anastase.

FÉLIX V, *voyez* AMÉDÉE VIII.

FÉLIX, (Saint) prêtre de Nole en Campanie, eut beaucoup à souffrir pour la foi sous Dece & Valérien. La paix ayant été rendue à l'Eglise, Félix reparut, & continua à s'acquitter des fonctions du saint ministere. Après la mort de Maxime, évêque de Nole, on voulut le mettre à la tête de cette église; mais son humilité s'y opposa. Il passa le reste de ses jours en paix, dans une terre qu'il labouroit lui-même. Il y mourut vers l'an 256. Les miracles qui se sont opérés à son tombeau, sont attestés par S. Paulin, S. Augustin, Sulpice Sévere, & par le pape Damase. Quelques-uns de ces illustres & saints écrivains ont été témoins oculaires des faits qu'ils rapportent. S. Paulin atteste qu'il a vu de ses yeux un énergumene, marcher la tête en bas contre la voûte d'une église, sans que ses habits fussent dérangés, lequel fut délivré par les reliques de S. Félix de Nole. » Ces sortes de faits, dit un

» auteur moderne, sont traités » de contes par les beaux esprits du jour : mais ils sont » rapportés par des hommes » de toute probité, & rejetés » par des gens qui n'en ont » pas assez pour être crus, » lors même qu'ils disent des » choses très-ordinaires ». Félix a toujours été honoré à Nole, comme un saint. Son culte passa de l'Italie en Afrique.

FÉLIX, (S.) succéda à S. Briton dans le gouvernement de l'église de Treves en 385. Son épiscopat fut agité de violens orages. Les évêques assemblés à l'occasion de son sacre, communiquoient tous les jours avec Ithace & ses adhérans, qui sollicitoient la mort de l'hérétique Priscillien & de ceux de son parti. S. Martin, que des affaires avoient appellé vers le même tems à Treves, communiqua avec les mêmes évêques en assistant à l'ordination de Félix; foiblesse qu'il se reprocha toute sa vie. S. Ambroise plus ferme que lui, refusa constamment de communiquer avec Félix & les autres évêques qui avoient eu part à son ordination. Peu de tems après les évêques des Gaules s'assemblerent en concile à Turin, où après lecture faite des lettres écrites à ce sujet par S. Ambroise & le pape S. Sirice, il fut résolu qu'on n'accorderoit la communion qu'à ceux qui se retireroient de celle de Félix: celui-ci ne voulant point être cause d'un schisme dans l'Eglise, se démit de l'épiscopat, & se retira auprès de l'église de la sainte Vierge (aujourd'hui S. Paulin) à Treves, qu'il avoit fait réparer ou construire; il y passa le reste de ses jours, éloigné de tout commerce avec le monde, & dans l'exercice des plus sublimes vertus.

FÉLIX, évêque d'Urgel, ami d'Elipand, évêque de Tolede, soutenoit comme lui que J. C. est fils adoptif. Cette erreur fut condamnée au concile de Narbonne l'an 791, de Frioul la même année, de Ratisbonne en 792. Il fut envoyé ensuite à Rome, où il abjura son erreur; mais il continua à la répandre après son retour à Urgel. Alcuin & Paulin d'Aquilée la réfuterent victorieusement. Il fut de nouveau condamné à Francfort, en 794, à Rome en 799, & la même année à Aix-la-Chapelle. C'est dans cette derniere assemblée qu'il fut dépossédé de l'épiscopat, à cause de ses rechutes, & ensuite relégué à Lyon par Charlemagne, dont le jugement en cette affaire ne fut que l'expression de l'entiere adhésion de ce prince aux décisions de l'Eglise, comme l'a prouvé M. Bossuet (*Polit. de l'Ecrit.* liv. 7, art. 4, prop. 11). Félix écrivit du lieu de son exil à son peuple d'Urgel une *Lettre* qui contenoit l'abjuration de son erreur; on doute qu'elle fût plus sincere que les autres. « Félix d'Urgel » passa sa vie, dit l'abbé Bergier, dans une alternative » continuelle d'abjurations & » de rechutes, & la termina » dans l'hérésie ». Il mourut vers l'an 818.

FELL, *voyez* Fox (Georges).

FELL, (Jean) évêque d'Oxford en 1675, mort en 1686, à 61 ans, fut sincérement attaché à la famille royale de Stuart. Persécuté par les parle-

mentaires, il se renferma dans son cabinet, & y acquit des connoissances très-étendues. Dans le tems de la révolution en 1660, il reparut, & il fut récompensé de son zele pour son roi, par des bénéfices & enfin par l'évêché d'Oxford. On a de lui le 1er. vol. des *Rerum Anglicarum Scriptores*, Oxford, 1684, in-folio : la mort l'empêcha de continuer cette savante & utile collection. Il avoit donné, avec Péarson, une très-belle édition de S. Cyprien, Oxford, 1682, in-fol., avec des remarques savantes, & une édition des Œuvres de S. Théophile d'Antioche, Oxford, 1684. Son *Nouveau-Testament grec avec les Variantes*, imprimé dans la même ville, in-12, 1675, est estimé.

FELLER, (Joachim-Fréderic) né à Leipsig en 1673, fut secrétaire du duc de Weymar. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager, pour visiter les savans & les bibliotheques, se maria en 1708, & mourut en 1726. On a de lui : I. *Monumenta inedita*, par forme de journal, en 12 parties, Iene, 1714, in-4°. II. *Miscellanea Leibnitiana*, Leipsig, 1718, in-8°. III. *La Généalogie de la Maison de Brunswick*, en allemand, 1717, in-8°.

FELLON, (Thomas-Bernard) Jésuite, né à Avignon le 12 juillet 1672, mort le 25 mars 1759, avoit du talent pour la poésie latine. On connoît ses poëmes intitulés: *Faba Arabica ; Magnes*. On a encore de lui : I. *Oraisons funebres de M. le duc de Bourgogne, & de Louis XIV*. II. *Paraphrase des Psaumes*, 1731, in-12. III. *Le Traité de l'amour de Dieu*, par S. François de Sales, abrégé & rajeuni, en 3 vol. in-12.

FELTON, (Jean) gentilhomme Anglois, très-zélé pour la Religion Catholique, afficha publiquement aux portes de la maison épiscopale de Londres, la bulle de Pie V, par laquelle ce pontife déclaroit hérétique la reine Elizabeth, qui s'étoit déclarée chef de l'Eglise & avoit aboli le culte catholique. Felton fut condamné à être pendu, & il le fut en 1570. On le détacha de la potence, pendant qu'il étoit encore en vie; puis on lui coupa les parties naturelles, qui furent jetées dans le feu : ensuite on lui fendit l'estomac, pour lui arracher les entrailles & le cœur; & après lui avoir coupé la tête, on mit son corps en quatre quartiers. Telle fut à l'égard de ce courageux défenseur de l'ancienne Religion, la vengeance d'une princesse, que la philosophie du jour a tant exaltée. Son fils Thomas Felton, religieux de S. François de Paule, périt également par le dernier supplice, avec un autre prêtre, le 28 août 1588.

FÉNÉLON, (Bertrand de Salignac, marquis de) a donné la *Relation du siege de Metz*, 1553, in-4°; le *Voyage de Henri II aux Pays-Bas*, 1554, in-8°. On a ses *Négociations en Angleterre*, manuscrit, 2 vol. in-folio : elles étoient dans la bibliotheque du chancelier Séguier. Ce brave militaire se signala par sa valeur & par ses services, & mourut en 1599. Il étoit de l'illustre famille qui a produit l'archevêque de Cambray, dont nous allons parler.

FÉNÉLON, (François de Salignac de la Motte-) naquit au château de Fénélon en Querci, le 6 août 1651, d'une maison ancienne & distinguée dans l'état & dans l'Eglise. Des inclinations heureuses, un naturel doux, joint à une grande vivacité d'esprit, furent les présages de ses vertus & de ses talens. Le marquis de Fénélon son oncle, lieutenant-général des armées du roi, homme d'une valeur peu commune, d'un esprit orné & d'une piété exemplaire, traita cet enfant comme son propre fils, & le fit élever sous ses yeux à Cahors. Le jeune Fénélon fit des progrès rapides; les études les plus difficiles ne furent pour lui que des amusemens. Dès l'âge de 19 ans, il prêcha & enleva tous les suffrages. Le marquis, craignant que le bruit des applaudissemens & les caresses du monde ne corrompissent une ame si bien née, fit prendre à son neveu la résolution d'aller se fortifier dans la retraite & le silence. Il le mit sous la conduite de l'abbé Tronçon, supérieur de S. Sulpice à Paris. A 24 ans il entra dans les ordres sacrés, & exerça les fonctions les plus pénibles du ministere dans la paroisse de S. Sulpice. Harlay, archevêque de Paris, lui confia, 3 ans après, la direction des Nouvelles-Catholiques. Ce fut dans cette place qu'il fit les premiers essais du talent de plaire, d'instruire & de persuader. Le roi ayant été informé de ses succès, le nomma chef d'une mission sur les côtes de Saintonge & dans le pays d'Aunis. Simple à la fois & profond, joignant à des manieres douces une éloquence forte, il eut le bonheur de ramener à la vérité une foule d'errans. En 1689, Louis XIV lui confia l'éducation de ses petits-fils, les ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berri. Ce choix fut si applaudi, que l'académie d'Angers le proposa pour sujet du prix qu'elle adjuge chaque année. Simple avec le duc de Bourgogne, sublime avec Bossuet, brillant avec les courtisans, il étoit souhaité par-tout. Le duc de Bourgogne devint, sous un tel maître, tout ce qu'il voulut. Fénélon orna son esprit, forma son cœur, & y jeta les semences du bonheur de l'empire François. Ses services ne resterent point sans récompense: il fut nommé en 1695 à l'archevêché de Cambray. En remerciant le roi, il lui représenta (dit madame de Sévigné) « qu'il ne pouvoit » regarder comme une récom» pense, une grace qui l'éloi» gnoit du duc de Bourgogne ». Il ne l'accepta qu'à condition qu'il donneroit seulement trois mois aux princes, & le reste de l'année à ses diocésains. Il remit en même tems son abbaye de S. Valery, & son petit-prieuré, persuadé qu'il ne pouvoit posséder aucun bénéfice avec son archevêché. Au milieu de la haute faveur dont il jouissoit, il se formoit un orage contre lui. Né avec un cœur tendre & une forte envie d'aimer Dieu pour lui-même, il se lia avec madame Guyon, dans laquelle il ne vit qu'une ame éprise du même goût que lui. Les idées de spiritualité de cette femme, exciterent le zele des théologiens, & sur-

tout celui de Boſſuet. Ce prélat voulut exiger que l'archevêque de Cambray, autrefois ſon diſciple, pour lors ſon rival, condamnât madame Guyon avec lui, & ſouſcrivît à ſes Inſtructions Paſtorales. Fénélon ne voulut ſacrifier ni ſes ſentimens, ni ſon amie. Il la mettoit au nombre de ces myſtiques qui, portant le myſtere de la foi dans une conſcience pure, ont plus péché dans les termes que dans la choſe, auſſi ſavans dans les voies intérieures, qu'incapables d'en inſtruire les autres avec l'exactitude & la préciſion que demande la théologie. Il crut rectifier tout ce qu'on lui reprochoit, en publiant ſon livre de l'*Explication des Maximes des Saints*, 1697, in-12. Le ſtyle en étoit pur, vif, élégant & affectueux; les principes étoient préſentés avec art, & les contradictions ſauvées avec adreſſe. On y voyoit, dit un hiſtorien, un homme qui craignoit également d'être accuſé de ſuivre Molinos, & d'abandonner Ste. Thérèſe; tantôt donnant trop à la charité, tantôt ne donnant pas aſſez à l'eſpérance. Boſſuet, qui vit dans le livre de Fénélon quelques rapports, avec des aſſertions déjà condamnées par la proſcription du Quiétiſme, s'éleva contre cet ouvrage avec véhémence. Les noms de *Montan* & de *Priſcille*, prodigués à Fénélon & à ſon amie, parurent indignes de la modération d'un évêque. « Boſſuet, a dit un » bel-eſprit de ce ſiecle, eut rai» ſon d'une maniere révoltan» te; & Fénélon mit de la dou» ceur, même dans ſes torts ». D'habiles théologiens ont cru que dans cette diſpute, comme dans beaucoup d'autres, il y avoit des ſuppoſitions qui n'exiſtent pas dans la réalité; que dans l'amour de Dieu on ſuppoſoit tantôt des abſtractions, des conſidérations préciſives ou négatives, auſſi inutiles que fatigantes; tantôt des motifs d'intérêt, des eſpérances explicites & formelles, également inconnus au véritable amour, qui ſaiſit & embraſſe intimement ſon objet, ſans tant de raiſonnement & de calcul. Quoi qu'il en ſoit, un hiſtorien très-inſtruit du fond de cette controverſe, rapporte une anecdote qui ſert beaucoup à faire connoître Fénélon. « On con» ſeilla à Fénélon de faire di» verſion, en attaquant à » Rome les ſentimens & les » livres de Boſſuet, & en les » accuſant de détruire la cha» rité pour établir l'eſpérance. » Mais le pieux archevêque » ne voulut pas uſer de récri» mination contre un frere; » & comme on l'exhortoit à » ſe tenir en garde contre les » artifices des hommes, que » l'expérience lui avoit ſi bien » appris à connoître, il fit » cette belle réponſe : *Mo*» *riamur in ſimplicitate noſtrâ* » (mourons dans notre ſimpli» cité) ». Cela ne l'empêcha pas de ſe défendre comme il le devoit, & d'écrire beaucoup pour s'expliquer lui-même. Mais ſes livres ne purent empêcher qu'il ne fût renvoyé dans ſon dioceſe au mois d'août 1697. Fénélon reçut ce coup ſans s'affliger & ſans ſe plaindre. Son palais de Cambray, ſes meubles, ſes papiers, ſes livres avoient été conſumés par

le feu dans le même tems, & il l'avoit appris avec la même tranquillité. Innocent XII le condamna enfin en 1699, après 9 mois d'examen : soit que le savant & pieux prélat n'eût pas assez distingué les principes des vrais mystiques d'avec ceux de Molinos ; soit que dans des matieres abstraites, cachées dans l'intimité de l'ame & des voies secretes de Dieu, & dès-lors difficiles à traiter sans obscurité & sans équivoques, il n'ait point mis cette exactitude théologique, cette précision d'idées & de langage, que demande la conservation de la foi & de la morale chrétienne (*voyez* S. JEAN DE LA CROIX, RUSBROCH, TAULERE, &c.). Le pape avoit moins été scandalisé du livre des *Maximes*, que de la chaleur emportée de ses adversaires. Il écrivit à quelques prélats : *Peccavit excessu amoris divini : sed vos peccastis defectu amoris proximi.* Fénélon se soumit sans restriction & sans réserve, il ne recourut pas à la distinction du fait & du droit, il n'allégua pas que les écrits publiés pour sa défense étoient, malgré les efforts de ses adversaires, restés hors d'atteinte. Il fit un Mandement contre son livre, & annonça lui-même en chaire sa condamnation. Pour donner à son diocese un monument de son repentir, il fit faire, pour l'exposition du S. Sacrement, *un Soleil porté par deux Anges*, dont l'un fouloit aux pieds, divers livres hérétiques, sur un desquels étoit le titre du sien, quoique cette qualification n'eût été donnée à aucune des propositions condamnées. Après cette défaite, qui fut pour lui une espece de triomphe, il vécut dans son diocese en digne archevêque, en homme de lettres, en philosophe chrétien. Il fut le pere de son peuple & le modele de son clergé. La douceur de ses mœurs, répandue dans sa conversation comme dans ses écrits, le fit aimer & respecter, même des ennemis de la France. Le duc de Marleborough, dans la derniere guerre de Louis XIV, prit soin qu'on épargnât ses terres. Il fut toujours cher au duc de Bourgogne ; & lorsque ce prince vint en Flandre dans le cours de la même guerre, il lui dit en le quittant : *Je sais ce que je vous dois, vous savez ce que je vous suis.* On prétend qu'il auroit eu part au gouvernement, si ce prince eût vécu. Le maître ne survécut guere à son auguste éleve, mort en 1712 ; il fut enlevé à l'Eglise, aux lettres & à la patrie, le 7 janvier, en 1715, à 63 ans ; & fut généralement pleuré, surtout par Clément XI qui lui destinoit un chapeau de cardinal. Plusieurs écrits de philosophie, de théologie, de belles lettres, sortis de sa plume, lui ont fait un nom immortel. On y voit un homme nourri de la fleur de la littérature ancienne & moderne, & animé par une imagination vive, douce & riante. Son style est coulant, gracieux, harmonieux ; les hommes d'un goût délicat voudroient qu'il fût plus rapide, plus serré, plus fort, plus fin, plus pensé, plus travaillé ; mais il n'est pas donné à l'homme d'être parfait. Ses principaux ouvrages sont : I. Les *Aventures de Télémaque*, composées, selon les uns, à la cour ;

goût; & fruit, selon d'autres, de sa retraite dans son diocese. Un valet-de-chambre, à qui Fénélon donnoit à transcrire cet ouvrage singulier, qui tient à la fois du roman & du poëme épique, en prit une copie pour lui-même. Il n'en fit imprimer d'abord qu'une petite partie, & il n'y en avoit encore que 208 pages sorties de dessous presse, lorsque Louis XIV, injustement prévenu contre l'auteur, & qui croyoit voir dans le livre une satyre continuelle de son gouvernement, fit arrêter l'impression de ce chef-d'œuvre; & il n'a pas été permis d'y travailler en France, tant que ce prince a vécu. Après la mort du duc de Bourgogne, le monarque brûla tous les manuscrits que son petit-fils avoit conservés de son précepteur. Fénélon passa toujours, à ses yeux, pour un bel-esprit chimérique & pour un sujet ingrat. Son *Télémaque* acheva de le perdre à la cour de France; mais ce livre n'en fut que plus répandu dans l'Europe. Les malins chercherent des allusions, & firent des applications. Ils crurent voir madame de Montespan dans *Calypso*, mademoiselle de Fontanges dans *Eucharis*, la duchesse de Bourgogne dans *Antiope*, Louvois dans *Protesilas*, le roi Jacques dans *Idoménée*, Louis XIV dans *Sésostris*. Les gens de goût, sans s'arrêter à ces allusions, admirerent dans ce roman moral toute la pompe d'Homere, jointe à l'élégance de Virgile, tous les agrémens de la fable réunis à toute la force de la vérité. Ils penserent que les princes qui les méditeroient, apprendroient à être homme, à faire des heureux & à l'être. » C'est la sagesse elle-même, » dit un philosophe moderne, » qui y donne des leçons aux » rois & aux peuples, non » avec cette morgue, cet ap- » prêt ridicule, ce verbe suffi- » sant & orgueilleux, si fort en » usage aujourd'hui; mais avec » un ton simple & modeste, » accompagné du charme de » la vérité : elle enseigne aux » rois les moyens de faire » fleurir leurs empires, de » soutenir l'éclat du trône, » d'augmenter leur gloire, sans » les tromper ni les éblouir par » des projets chimériques, par » des systêmes destructeurs, » par des économies imagi- » naires : elle leur montre la » source de l'abondance & du » bonheur public, dans l'en- » couragement de l'agricul- » ture, dans la protection ac- » tive & vigilante du com- » merce, dans l'abolition du » luxe, en renfermant chaque » individu dans son état par » de sages loix. Loin de faire » retentir sans cesse aux oreil- » les des peuples, ce cri tur- » bulent & inquiet d'*égalité*, » de *liberté*; elle leur dit : Vous » êtes nés sous l'empire des » loix, vous avez des maîtres, » la patrie vous porte dans son » sein; soyez soumis aux loix, » obéissez à vos maîtres; soyez » sujets fideles, aimez votre » patrie, & songez que la Re- » ligion, l'honneur, votre in- » térêt personnel sont des chaî- » nes sacrées qui vous lient à » l'état, & que les rompre est » un crime ». Quelques gens-de-lettres, tels que Faydit & Gueudeville, reprocherent à

l'auteur, des anachronismes, des phrases négligées, des répétitions fréquentes, des longueurs, des détails minutieux, des aventures peu liées, des descriptions trop uniformes de la vie champêtre; mais leurs critiques, tombées dans l'oubli, n'ôterent rien de son mérite à l'ouvrage critiqué. Elles n'empêcherent point qu'on n'en fit, & qu'on n'en ait fait depuis plusieurs éditions. Les meilleures sont celles qui ont paru depuis 1717, année dans laquelle la famille de l'archevêque de Cambray publia cette production, sur le manuscrit de l'auteur, en 2 vol. in-12; & la plus belle est celle d'Amsterdam en 1734, in-fol., avec des figures magnifiques. Il y en a aussi une édition in-4°, 2 vol., Paris, avec des figures qui sont trop à leur aise, les habits ne les gênent pas beaucoup. On a fait des éditions à Roterdam, à Liege & ailleurs, où l'on explique dans des notes, toutes les allusions qui furent faites d'abord par le public malin; plusieurs de ces notes ont de plus un ton d'irréligion & de fanatisme de secte. II. *Dialogue des Morts*, en deux vol. in-12. Le *Télémaque*, ou, pour mieux dire, les principales réflexions du *Télémaque* avoient été données pour thême au duc de Bourgogne; ces Dialogues lui furent donnés pour lui inspirer quelque vertu, ou pour le corriger de quelque défaut. Fénélon les écrivoit tout de suite, sans préparation, à mesure qu'il les croyoit nécessaires au prince; ainsi on ne doit pas être surpris s'ils sont quelquefois vides de pensées, si on y trouve des assertions peu réfléchies, des imputations mal fondées & pleines de préjugés nationaux. III. *Dialogues sur l'Eloquence en général & sur celle de la Chaire en particulier*, avec une *Lettre sur la Rhétorique & la Poésie*, 1718, in-12. Cette Lettre, adressée à l'académie Françoise, est un excellent morceau qui ne dépare point les Dialogues. L'auteur du *Télémaque* avoit été reçu dans cette compagnie en 1693, à la place de Pellisson. Il lui fut utile plus d'une fois, par son goût pour les belles-lettres & par sa grande connoissance de la langue. IV. *Direction pour la conscience d'un Roi*, composée pour le duc de Bourgogne, brochure in-12, estimée. On l'a publiée en 1748, & elle a été réimprimée à Paris en 1774, in-8°. V. *Abrégé des Vies des anciens Philosophes*, autre fruit de l'éducation du duc de Bourgogne, in-12. Cet ouvrage n'est pas achevé. VI. Un excellent *Traité de l'Education des Filles*, in-12. VII. *Œuvres philosophiques*, ou *Démonstration de l'existence de Dieu par les preuves de la nature*, dont la meilleure édition est de 1726, à Paris, in-12. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, avoit consulté, dit l'auteur du *Siecle de Louis XIV*, l'archevêque de Cambray sur des points qui intéressent tous les hommes. Il demandoit, si on peut démontrer l'existence de Dieu; si ce Dieu veut un culte? Il faisoit beaucoup de questions de cette nature, en philosophe; & l'archevêque répondoit en philosophe & en théologien. Le P. Tournemine y a fait des addi-

tions. VIII. Des *Œuvres spirituelles*, Amsterdam, 1731, 5 vol. in-12. On y voit un homme consommé dans les voies intérieures, dans la connoissance du cœur & de l'esprit humain ; plus on a réfléchi en chrétien, plus on prend plaisir à les lire, plus on en sent la vérité & la profondeur. IX. Des *Sermons*, 1744, in-12, faits dans la jeunesse de l'auteur, & qui sont au rang des productions médiocres en ce genre. X. Plusieurs Ouvrages en faveur de la Constitution *Unigenitus* & du Formulaire. Les ennemis de l'archevêque de Cambray ont prétendu qu'il n'avoit pris parti contre le Jansénisme, que parce que le cardinal de Noailles s'étoit déclaré contre le Quiétisme ; imagination aussi frivole que calomnieuse, directement opposée avec la vie & le caractere de cet homme célebre, incapable de son naturel & par le genre de sa philosophie, & plus encore par sa religion, d'une si lâche & si odieuse hypocrisie. Pour se convaincre de la sincérité & de l'immutabilité de ses sentimens, touchant cette secte, il n'y a qu'à lire la lettre qu'il écrivit la veille de sa mort, & qui se trouve dans ses *Œuvres spirit.*, tom. 4, p. 358. « Je viens de recevoir » l'Extrême-onction. C'est » dans cet état, où je me prépare à aller paroître devant » Dieu, que je vous prie instamment de représenter au » roi mes véritables sentimens. » Je n'ai jamais eu que docilité » pour l'Eglise & qu'horreur » des nouveautés qu'on m'a » imputées. J'ai reçu la condamnation de mon livre avec » la simplicité la plus absolue... » Je prends la liberté de demander à sa majesté deux graces, » qui ne regardent ni ma personne ni aucun des miens. » La premiere est qu'elle ait la » bonté de me donner un successeur pieux, régulier, bon » & *ferme contre le Jansénisme*, » *lequel est prodigieusement accrédité sur cette frontiere*, &c. » L'autre grace est, &c. ». XI. Quelques autres écrits, & un grand nombre de Lettres qu'on a promis au public. Fénélon avoit fait, pour les princes ses éleves, une excellente *Traduction de l'Enéide* de Virgile ; mais on ne sait ce qu'est devenu le manuscrit. Quelle perte, si cette version étoit dans le style du *Télémaque!* Ramsay, disciple de l'archevêque de Cambray, a publié la *Vie* de son illustre maître, in-12, La Haye, 1724. Les curieux qui le consulteront, ne pourront s'empêcher d'aimer Fénélon & de le pleurer. Il recevoit les étrangers aussi-bien que les François, & ne leur cherchoit pas des ridicules. *La politesse est de toutes les nations*, disoit-il ; *les manieres de l'expliquer sont différentes, mais indifférentes de leur nature.* Quoiqu'il eût beaucoup à se plaindre de Bossuet, il prit un jour le parti de ce prélat contre Ramsay, qui ne rendoit pas assez de justice à son érudition. M. l'abbé de Querbœuf a donné en 1787, & années suivantes, une édition complette de ses *Œuvres*, Paris, chez Didot.

FÉNÉLON, (Gabriel-Jacques) neveu du précédent, eut les vertus de son oncle réunies à tous les talens militaires.

Il fut blessé mortellement à la bataille de Rocoux, étant lieutenant-général, & mourut trois jours après à Lantin, le 11 octobre 1746. On y voit son épitaphe dans l'église de ce village, faite par le P. Baudory. On l'y nomme *Galliæ & hostium desideria.* Voltaire, en parlant de ce héros, fait un aveu bien honorable au Christianisme. « Son » extrême dévotion, dit-il, » augmentoit encore son intré» pidité. Il pensoit que l'ac» tion la plus agréable à Dieu » étoit de mourir pour son roi » (*quand la raison & le devoir* » *l'exigent*). Il faut avouer » qu'une armée composée » d'hommes qui penseroient » ainsi, seroit invincible». *Hist. de Louis XV*, tom. 1, pag. 209. *Voyez* GUSTAVE-ADOLPHE.

FERAULT, (Jean) & non FERRAND, né à Angers, fut procureur du roi au Mans vers 1510. On a de lui, entr'autres, un traité latin *Des Droits & Privileges du Royaume de France*, dédié au roi Louis XII, Paris, 1545, in-8°.

FERDINAND I, empereur d'Allemagne, second fils de l'archiduc Philippe & frere de Charles-Quint, naquit à Médine en Castille l'an 1503. Il épousa Anne, fille de Ladislas VI, roi de Hongrie & de Bohême, & sœur de Louis le Jeune, tué à la bataille de Mohacs en 1526. Après la mort de ce prince, Ferdinand se crut en droit de lui succéder, & se fit couronner roi de Hongrie & de Bohême en 1527 (*voy.* ZAPOL). Il fut élu roi des Romains en 1531. Charles-Quint ayant abdiqué l'empire en 1556, il lui succéda en 1558, l'abdication n'ayant été acceptée par les princes d'empire que cette année-là. Le pape Paul IV refusa de le reconnoître pour empereur légitime, parce que, disoit ce pontife, l'abdication de Charles-Quint, faite sans la permission du Saint-Siege, étoit nulle; mais Pie IV, son successeur, ne crut pas devoir faire ces difficultés. Ferdinand pressa ce pape de permettre à ses sujets d'Autriche la communion sous les deux especes : le pape s'occupoit de cette affaire, lorsque l'empereur mourut à Vienne en 1564, à 61 ans. Ce prince sage & modéré vouloit donner la paix à l'Eglise; mais il ne connoissoit pas assez l'esprit des sectaires, toujours plus tumultueux & plus exigeans, lorsqu'on paroît incliné à composer avec eux. Il fit une treve de 8 ans avec le Turc, réconcilia plusieurs princes ennemis, & termina les querelles des rois de Danemarck & de Suede. Un testament, qu'il avoit fait 20 ans avant sa mort, en 1543, & auquel il ne dérogea point par ses dernieres volontés, jeta de loin la semence de la guerre qui a troublé l'Europe 200 ans après. Ce testament appelloit ses filles à la succession des royaumes de Bohême & de Hongrie, au défaut des héritiers de ses fils. Cette disposition a donné lieu en 1740, à la prétention que la maison électorale de Baviere a formée sur ces royaumes; l'archiduchesse Anne, fille de Fréderic I, ayant été mariée à Albert V, duc de Baviere. Mais le vrai sens du testament ne regardoit que ses filles proprement dites, alors vivantes, non pas les enfans qui

en naîtroient, & qui après des siecles s'imagineroient pouvoir disputer la succession aux descendans de la ligne directe. Cela étoit bien clair aux yeux de tout homme qui ne raisonne pas d'après la logique des cours, & qui ne connoît pas les sophismes de l'ambitieuse & tortueuse politique.

FERDINAND II, archiduc d'Autriche, fils de Charles, duc de Styrie, & petit-fils de Ferdinand I, né en 1578, roi de Bohême en 1617, de Hongrie en 1618, fut empereur en 1619, à 41 ans. Les Bohémiens révoltés venoient de se donner à Fréderic V, électeur Palatin, surnommé *roi d'hyver* (parce qu'il n'a régné que l'espace d'un hyver). L'empereur attaqua le nouveau roi & dans son royaume de Bohême & dans son électorat. La bataille de Prague, gagnée en 1620, décida de son sort. Son électorat fut donné à son vainqueur, Maximilien, duc de Baviere. Christiern IV, roi de Danemarck, s'unit, avec d'autres princes, pour secourir le Palatin. Tilli, un des plus grands généraux de l'empereur, le défit en 1626, ôta toutes les ressources au Palatin, & força son défenseur le roi Christiern à signer la paix en 1629. Les victoires de Ferdinand donnerent de la jalousie aux princes protestans d'Allemagne; ils s'unirent contre lui avec Louis XIII, roi de France, & Gustave-Adolphe, roi de Suede. Gustave, le héros du Nord, remporta une victoire signalée à Leipsig sur Tilli en 1631, soumit les deux tiers de l'Allemagne, & perdit la vie, l'année d'après, au milieu de ses triomphes, à la bataille de Lutzen. Bannier, général du roi mort, continua ses conquêtes, & soutint la réputation des armes Suédoises. L'empereur rompit le cours de ces victoires, par le gain de la bataille de Nortlingue en 1634. L'année suivante, il conclut à Prague une paix particuliere avec le duc de Saxe & d'autres princes protestans; & fut assez heureux, deux ans après, pour faire déclarer son fils roi des Romains. Enfin après 18 ans d'un regne toujours troublé par des guerres intestines & étrangeres, Ferdinand mourut en 1637. Les plus grands ennemis de cet empereur n'ont pu refuser des éloges à sa grandeur d'ame, à sa prudence, à sa fermeté, à ses autres vertus. Il sembloit être au-dessus des événemens, dit un historien, & trouvoit, jusques dans ses pertes, les moyens de parvenir à ses fins. Il eût été le restaurateur de la Religion Catholique en Allemagne, sans les puissans secours que la France & la Suede donnerent aux Protestans. Quelques sectaires & les philosophistes des derniers tems ont déchiré le nom de ce prince d'une maniere indigne, & traité de fanatisme les efforts qu'il fit pour réprimer les nouvelles erreurs. Un écrivain judicieux & équitable remarque à cette occasion que « le nom » de *Fanatique* n'est donné par » nos prétendus sages qu'aux » Catholiques qui ont combattu pour la foi de leurs » peres, pour la défense de » leurs temples, de leurs sa- » crifices; de leurs usages.

» Charles V, Philippe II, le » duc d'Albe, Ferdinand II, » &c., sont des *Fanatiques*; Elizabeth, qui fait nager l'Angleterre dans le sang pour y » établir l'hérésie, est une héroïne. Gustave-Adolphe qui » a pillé & dégradé toutes les » églises d'Allemagne, & ravagé en l'honneur de Luther » dix grandes provinces; Guillaume qui détrône son beau-pere en faveur de la religion Anglicane, &c., sont des » héros. Qualité distinctive de » la vérité, elle seule attire la » haine & les malédictions de » l'erreur» (*voy.* JACQUES II, PHILIPPE II, LOUIS XIV, MAINTENON). Le P. Guillaume Lamormaini a donné un tableau des vertus de ce religieux empereur, sous le titre de *Idea principis christiani*, Cologne, 1638, in-24 de 298 pages. Gustave-Adolphe disoit au milieu de ses brillans succès, qu'*il ne craignoit que les vertus de Ferdinand*. Betlem Gabor, un autre de ses ennemis, disoit que *la guerre étoit difficile & dangereuse contre un prince que la prospérité n'élevoit pas, & qui ne se laissoit point abattre par l'adversité.*

FERDINAND III, surnommé *Ernest*, fils aîné de Ferdinand II, naquit en 1608, fut roi de Hongrie en 1625, de Bohême en 1627, des Romains en 1636, & empereur en 1637. La mort du pere ne changea rien à la face des affaires, & la guerre continua par-tout avec une égale vivacité sous son fils. Il eut d'abord quelques avantages sur les Suédois; mais Bernard de Saxe, duc de Weimar, devint un ennemi aussi dangereux pour Ferdinand III, que Gustave-Adolphe l'avoit été pour Ferdinand II. Ce général remporta 4 victoires en moins de 4 mois. Bannier ne fut pas moins heureux sous ce regne, qu'il l'avoit été sous le précédent. Il osa assiéger Ratisbonne, où l'empereur tenoit sa diete; il la foudroya de son canon, & sans un dégel il s'en rendoit maître. Les François s'étoient joints aux Suédois. Le maréchal de Guébriant enleva Lamboi & ses troupes à la bataille d'Ordingen, en 1643. Le duc d'Enguien, appellé depuis le grand Condé, força l'année suivante les retranchemens de Fribourg, & gagna en 1645 une bataille à Nortlingue, dans cette même plaine où les Suédois avoient été vaincus onze ans auparavant; mais cette victoire n'eut ni l'importance ni les effets de la premiere. Torstenson, autre général Suédois, pressoit l'Autriche d'un côté, Condé & Turenne de l'autre. Ferdinand, fatigué de tant de revers, conclut enfin la paix de Westphalie en 1648. Les traités signés, l'un à Osnabruck, l'autre à Munster, sont aujourd'hui le code politique & la principale des lois fondamentales de l'empire germanique. Par cette paix, les rois de Suede devinrent princes de l'empire, en se faisant céder la plus belle partie de la Poméranie: le roi de France devint landgrave d'Alsace, sans être prince de l'empire: les religions Luthérienne & Calviniste furent autorisées, & l'Eglise Catholique frappée du plus grand coup, qu'elle eût encore essuyé en Allemagne. Le Saint-Siege & le roi d'Es-

pagne furent mécontens de ce traité, l'empereur lui-même en versa des larmes; mais il subit la loi de la nécessité, & mourut environ dix ans après, en 1657.

FERDINAND I, roi de Castille & de Léon, dit *le Grand*, second fils de Sanche III, roi de Navarre, donna bataille à Alfonse, roi de Léon, & le tua en 1037. Maître de ce royaume & par le droit de conquête & par celui de son épouse, il se fit couronner roi de Léon & des Asturies en 1038. Il tourna ensuite ses armes contre les Maures, leur prit beaucoup de villes, & poussa ses conquêtes jusqu'au milieu du Portugal, où il fixa la riviere de Mondego pour servir de bornes aux deux états. Quelque tems après, il déclara la guerre à son frere Garcias IV, roi de Navarre. On en vint aux mains, & Garcias perdit son royaume & la vie. Ferdinand mourut en 1065, après avoir régné 30 ans en Castille, & 28 dans le royaume de Léon. Prince sage, grand capitaine, on ne lui reproche que la faute, trop souvent répétée dans ces tems barbares en Espagne & en France, d'avoir partagé ses états entre ses trois fils, qui tous devinrent rois: faute qui fut toujours la source des guerres civiles.

FERDINAND II, fils puîné d'Alfonse VIII, roi de Léon & de Castille, remporta de grands avantages sur les Portugais, fit Alfonse Henriquez leur roi prisonnier, & usa avec modération de sa victoire. Il mourut en 1187, après un regne de 30 ans.

FERDINAND III, (S.) fils d'Alfonse IX, né l'an 1200, parvint à la couronne de Castille par l'abdication volontaire de sa mere la reine Bérengere en 1217, & à celle de Léon par la mort de son pere en 1230. Il prit sur les Maures Cordoue, Murcie, Seville, Xerès, Cadix, Saint-Lucar; & mourut en 1252, occupé du projet de conquérir le royaume de Maroc. Ce prince, cousin-germain de S. Louis, fut aussi saint, & peut-être plus grand-homme que lui. Il fit des lois sages comme ce roi de France: il humilia les grands qui tyrannisoient les petits; il purgea ses états des brigands & des voleurs; il établit le conseil-souverain de Castille; il fit rassembler les loix de ses prédécesseurs en un code: il donna une nouvelle face à l'Espagne. Son zele pour la foi fut sans bornes; sa piété, sa vie austere & exemplaire, sa magnificence dans tout ce qui concerne le culte de Dieu, furent constamment regardées par les peuples chrétiens pour les vraies causes qui tenoient la victoire attachée à sa personne & à ses armées. Les philosophes ne lui pardonneront pas d'avoir poursuivi les hérétiques, & fait punir les dogmatisans; mais c'est une nouvelle preuve que leur suffrage n'est pas fait pour honorer la véritable grandeur. Clément X le mit au nombre des Saints.

FERDINAND IV, est surnommé l'*Ajourné*, parce que dans un accès de colere il fit jeter du haut d'un rocher, deux seigneurs qui, avant que d'être précipités, l'ajournerent à comparoître devant Dieu dans 30 jours, & qu'il mourut au bout

de ce terme. Ce qu'il y a de certain, c'est que Ferdinand mourut subitement & fort jeune, à 24 & selon quelques-uns à 27 ans. Il étoit parvenu au trône de Castille en 1295, à l'âge de dix ans. Les premieres années de son regne furent très-orageuses; mais la reine Marie, sa mere, se conduisit avec tant de sagesse & de fermeté, qu'elle assura la couronne sur la tête de son fils. Il se signala par ses conquêtes sur le roi de Grenade & sur les Maures, auxquels il enleva Gibraltar, moins fort alors qu'aujourd'hui. C'étoit un prince violent, emporté & despotique. Voici comme un auteur contemporain rapporte l'histoire de son ajournement. » Deux freres, accusés de » meurtre & condamnés à être » précipités du haut d'un ro- » cher, quoiqu'on n'eût pas de » quoi les convaincre, & qu'ils » persistassent à nier le fait, en » appellerent à l'équité des loix; » mais voyant que leurs repré- » sentations au roi étoient inu- » tiles, & qu'ils avoient af- » faire à un juge implacable & » féroce, ils prirent Dieu à té- » moin de leur innocence, & » citerent le prince à compa- » roître dans 30 jours à son tri- » bunal. On méprisa ce dis- » cours, qu'on regarda plutôt » comme un desir de ven- » geance que comme une pré- » diction (*). Ferdinand mar- » choit en Andalousie, & étoit » arrivé à Martos, lorsqu'au » trentieme jour, justement » depuis l'exécution des deux » freres, le monarque s'étant » retiré après son dîner, pour » dormir, fut trouvé mort dans » son lit » (*voyez* MOLAY).

FERDINAND V, dit *le Catholique*, fils de Jean II, roi d'Arragon, vit le jour à Soz sur

(*) Ces ajournemens faits par des innocens, peuvent être des especes de prophéties, ou bien un recours vif & confiant vers la justice divine, sans colere & sans esprit de vengeance. En général la provocation ou appel au jugement de Dieu n'est pas criminelle, lorsqu'elle se fait sans passion, par amour de la justice, dans les circonstances convenables & urgentes. C'est ainsi que David disoit à Saül : *Judicet Dominus inter te & me, & ulciscatur me Dominus.* Et Zacharie condamné à la mort par Joas : *Videat Dominus, & requirat.* Et les Machabées qui annonçoient si fortement & si efficacement la prompte & terrible punition d'Antiochus. Et S. Paul qui ne vouloit pas que la conduite d'Alexandre-le-Trésorier restât impunie : *Reddet illi Dominus juxta opera sua.* Et les saints martyrs qui dans l'Apocalypse appellent le jour qui doit venger leur sang : *Usquequò, Domine, non vindicas sanguinem nostrum,* &c. ? Du reste, il est certain que Dieu exauce les vœux même criminels des misérables; soit pour avertir les riches & les puissans de ne point mépriser, moins encore opprimer les foibles; soit pour rendre redoutable l'invocation de son saint nom, & nous avertir de ne pas l'employer légérement. — L'efficace de ces ajournemens a un rapport sensible avec celle des malédictions & imprécations, attestée par une multitude d'histoires avérées, & par l'autorité des Livres-Saints. *Ab inope ne avertas oculos propter iram, & non relinquas quærentibus tibi retrò maledicere. Maledicentis tibi in amaritudine animæ exaudietur deprecatio illius : exaudiet autem eum qui fecit illum.* Eccli. 4.

les frontieres de la Navarre. Il épousa en 1469, Isabelle de Castille, sœur de Henri IV, dit l'*Impuissant*. Ce mariage joignit les états de Castille avec ceux d'Arragon. Ferdinand & Isabelle vécurent ensemble, dit un historien, non comme deux époux dont les biens sont communs sous les ordres du mari, mais comme deux monarques étroitement unis pour leurs communs intérêts. Ils formerent une puissance, telle que l'Espagne n'en avoit pas encore vu. Ferdinand déclara la guerre à Alfonse, roi de Portugal, le battit à Toro en 1476, & termina la guerre par une paix avantageuse. Le royaume de Grenade gémissoit sous le joug des Maures; il le conquit, après une guerre de 8 ans. Maître de la Castille par sa femme, de Grenade par ses armes, & de l'Arragon par sa naissance, il ne lui manquoit que la Navarre, qu'il conquit dans la suite. Dans le même tems que Ferdinand faisoit des conquêtes en Europe, Christophe Colomb découvroit l'Amérique & le faisoit souverain d'un nouveau Monde. Ce n'étoit pas assez pour Ferdinand: il envoie en Italie Gonsalve de Cordoue, dit *le Grand Capitaine*, qui s'empare d'une partie du royaume de Naples, tandis que les François se rendoient maîtres de l'autre. Ceux-ci furent ensuite entiérement chassés par les Espagnols, avec lesquels ils ne pouvoient s'accorder sur les limites. Cette conquête fut suivie de celle de la Navarre. Henri VIII, roi d'Angleterre, étoit son gendre; il lui proposa la conquête de la Guienne. Le jeune roi envoie une armée, & son beau-pere s'en sert pour conquérir la Navarre: fondant, dit-on, ses droits sur une bulle prétendue, qui excommunioit le roi de Navarre, & qui donnoit son royaume au premier occupant; mais puisque Ferdinand étant en guerre avec la France, avoit autant de droit de leur prendre la Navarre que toute autre province, il est inutile de lui supposer des motifs imaginaires pour faire cette conquête. Ferdinand, appellé le sage & le prudent en Espagne, en Italie le pieux, n'eut pas en France de surnom si honorable: on sait que les François ne disent guere de bien de leurs vainqueurs. Cependant les gens équitables & impartiaux lui ont rendu justice. « On ne peut lui refuser, » dit un auteur François, d'a-» voir été le plus grand roi de » son siecle: fin, souple, adroit, » laborieux, éclairé, connois-» sant les hommes & les af-» faires, fécond en ressources, » prévoyant les événemens, » faisant la guerre non en ba-» ladin, mais en roi ». Ce monarque mourut en 1516, au village de Madrigalet, d'une hydropisie, causée par un breuvage que Germaine de Foix, sa seconde femme, lui avoit donné, pour le rendre capable d'avoir des enfans. Les Juifs furent chassés d'Espagne sous son regne; ce bannissement eut quelques mauvaises suites, mais la conduite de ces Israélites en avoit fait appréhender de plus grandes, si on ne prenoit pas le parti de les éloigner. Il humilia la haute noblesse; il rendit la force aux loix; il ramena

la décence & la régularité du clergé ; il diminua les impôts ; il donna les plus sages ordonnances, il punit les magistrats prévaricateurs : & ce qui est beaucoup moins que tout cela aux yeux des sages, il découvrit un nouveau Monde ; il conquit Grenade, Naples, la Navarre, Oran, les côtes d'Afrique. Ce n'étoit pas sans raison que Philippe II disoit : *C'est à lui que nous devons tout.* Sa vie écrite par l'abbé Mignot, 2 vol. in-12, manque d'exactitude & d'impartialité; on y remarque plus d'asservissement aux préjugés nationaux, que d'attachement à la vérité de l'histoire.

FERDINAND VI, fils de Philippe V, & de Marie de Savoie sa 1re. femme, monta sur le trône après la mort de son pere, arrivée en 1746. Ce prince prit part à la guerre de 1741, & sur-tout à la paix signée en 1748, qui procura à un de ses freres les duchés de Parme & de Plaisance. Il profita de ce calme passager, pour réformer les abus introduits dans les finances; il rétablit la marine, & protégea le commerce, les arts & l'agriculture. L'Espagne, fécondée par ses bienfaits, vit sortir de son sein des manufactures en tout genre. Par ses soins les Espagnols, auparavant tributaires de l'industrie des autres nations, virent abonder chez eux les matieres premieres & les productions des arts. Des canaux pratiqués en différentes parties de l'état, porterent l'abondance dans les campagnes; avec tout cela l'Espagne n'augmenta ni en force ni en considération publique. Sa foiblesse resta toujours la même, & parut même s'annoncer par des symptômes plus sensibles. « Il en est des royaumes arrivés une fois à l'époque de leur décadence, dit un politique, comme d'un corps grave, dont la chûte s'accélere de moment à autre, & qui ne peut être arrêté sans quelque cause majeure, moins encore prendre une direction rétrograde ». Ferdinand VI mourut sans postérité à Madrid le 10 août 1759, à 46 ans. Son frere Charles lui succéda. Il fut toujours d'une santé foible, qui ne lui permit pas de faire tout ce qu'il auroit voulu. Il avoit épousé, en 1729, Marie-Magdelene-Therese, infante de Portugal.

FERDINAND I, fils naturel d'Alfonse d'Arragon, prit possession du royaume de Naples en 1458, qui lui fut confirmée par le pape Pie II. Il eut d'abord à soutenir une guerre contre plusieurs princes qui lui contestoient ce royaume ; il fut battu près de Sarno ; mais ayant été ensuite secouru par Scanderbeg, ses armes eurent du succès; il battit le duc de Calabre. Tranquille possesseur du royaume, il ne tarda par de tourner ses armes contre le Saint-Siege qui lui avoit rendu des services signalés. Innocent VIII réussit à faire la paix avec lui ; mais ce fut pour un moment. Ce prince renouvella d'abord les hostilités; ce qui força le pape à l'excommunier; mais ayant montré du regret de ses déprédations, le pontife signa derechef un traité de paix. Charles VIII, roi de France, ayant formé des prétentions sur ce royaume, Ferdinand voulut détourner l'o-

rage en faisant des propositions avantageuses à ce prince ; elles furent rejetées, & ce refus affligea Ferdinand si vivement, qu'il en mourut en 1493. Il fut peu regretté de ses sujets qu'il n'avoit cessé de vexer ainsi que ses voisins. Alfonse son fils aîné lui succéda.

FERDINAND II, fils d'Alfonse, fut couronné roi de Naples en 1495 ; eut d'abord une guerre sanglante à soutenir contre Charles VIII, roi de France, & ses propres sujets qui l'obligerent de se retirer dans l'isle d'Ischia. Les Vénitiens & les Espagnols travaillerent à le rétablir dans Naples occupé par les François. Ferdinand paroît devant cette ville avec une flotte nombreuse en 1495, assiege Montpensier, retiré dans un des châteaux de Naples, l'oblige à l'abandonner, l'investit ensuite dans Atelle & le fait prisonnier. Il ne jouit point du fruit de ses victoires. Il mourut immédiatement après que les François eurent évacué le royaume de Naples l'an 1496. Fréderic son oncle lui succéda.

FERDINAND - ALVAREZ, duc d'Albe : *voyez* TOLEDE.

FERDINAND I, grand-duc de Toscane, succéda à son frere François, mort en 1587. Il gouverna son petit état avec une sagesse qui le fit aimer de ses sujets & estimer de tous les princes de l'Europe. Il prêta généreusement à Henri IV de l'argent pour se soutenir contre la Ligue. Ferdinand mourut en 1609, regardé comme un bon politique. Il avoit renvoyé le chapeau de cardinal, pour être grand-duc.

FERDINAND II, grand-duc de Toscane, successeur de Cosme II, ne se fit pas moins estimer par sa prudence que Ferdinand I. Il sut garder une exacte neutralité dans les guerres survenues entre la France & l'Espagne. Comme la paix dont il faisoit jouir ses sujets, augmentoit ses revenus, il en fit un noble usage en défendant l'Italie, & en secourant les Vénitiens dans la guerre de Candie. Il mourut en 1668, & gouvernoit l'état de Toscane depuis 1620. En examinant l'histoire de ce prince & des autres Médicis, on voit que ce n'est pas la guerre qui soutient & fait prospérer les états. Ils ont presque tout obtenu d'une sage politique : qualité plus estimable que tous les talens militaires.

FERDINAND DE CORDOUE, célebre Espagnol du 15e. siecle, passoit pour un prodige de science en son tems, & n'en seroit pas un dans le nôtre, comme les savans du nôtre n'en seroient pas un dans le sien. Il possédoit les scholastiques, Scot, Alexandre de Halès, Aristote; ce ne seroit pas un sujet d'éloge à présent; comme on eût été alors très-peu de chose avec nos encyclopédies & nos petits romans. Ce qu'il y eut de singulier dans Ferdinand, c'est qu'outre ses vastes connoissances, il peignoit, chantoit, dansoit, jouoit des instrumens aussi-bien qu'aucun homme de son tems. La réunion de tant de talens le fit regarder par quelques-uns de ses contemporains, comme sor-

cier. On prétend qu'il annonça la mort de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne. On ajoute que les savans de Paris l'admirerent beaucoup en 1445. On lui attribue un traité : *De artificio omnis scibilis*, & des *Commentaires sur l'Almageste de Ptolomée*, & sur une grande partie de la *Bible*.

FERDINAND LOPEZ de Castaneda, Portugais, accompagna son pere dans les Indes, où il alloit en qualité de juge-royal. A son retour, il publia l'*Histoire de son voyage*. Elle a été traduite en françois par Nicolas de Grouchi, Paris, 1554, in-4°, en italien & en anglois. Nous ignorons les années de sa naissance & de sa mort. Il florissoit au 16e. siecle.

FERDINAND, (Charles) natif de Bruges, poëte, musicien, philosophe & orateur, quoiqu'aveugle dès l'enfance, professa les belles-lettres à Paris. Le pape Innocent VIII, informé de la sainteté de sa vie & de son savoir, lui permit de prendre l'ordre de diacre, en vertu duquel il exerça le ministere de la prédication avec beaucoup de zele & d'éloquence. Il mourut l'an 1496, bénédictin dans le monastere de Chézal Benoît, à 12 lieues de Bourges. Il a laissé quelques ouvrages, entr'autres : I. *De Tranquillitate animi*, Paris, 1512, qualité bien nécessaire à un aveugle, & qui ne l'est guere moins à ceux qui voient clair. II. *Monasticarum confabulationum libri quatuor*, Paris, 1515. On lui attribue assez généralement : *Speculum monasticæ disciplinæ*, Paris, 1515, in-folio.

FERDINAND, (Jean) Jésuite de Tolede, mort à Palencia en 1595, à 59 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Divinarum Scripturarum Thesaurus*, in-fol., 1594. C'est une explication des passages difficiles de l'Ecriture-Sainte par ordre alphabétique. Il devoit en donner 2 autres vol. — Il ne faut pas le confondre avec Jean FERDINAND, Dominicain Arragonnois, qui a donné 3 ans avant sa mort, arrivée en 1625, un *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, à Rome, in-fol. Il y prouve la conformité de la Vulgate avec le texte hébreu.

FERDINANDI, (Epiphane) médecin célebre, né à Messagna dans la terre d'Otrante en 1569, professa la poétique, la géométrie & la philosophie dans sa patrie. Il mourut en 1638, après avoir publié quelques ouvrages. Le meilleur est celui qui a pour titre : *Observationes & Casus Medici*, à Venise, in-fol., 1621. Ce livre a été réimprimé plusieurs fois en Allemagne & en Hollande. On a encore de lui : I. *Theoremata Medica*, Venise, 1611, in-fol. II. *De vitâ propagandâ*, Naples, 1612, in-4°. III. *De Peste*, Naples, 1631, in-4°. Ferdinandi étoit un vrai philosophe : il savoit élever son ame au-dessus des disgraces. Un jour, pendant qu'il expliquoit *Hippocrate*, on vint lui annoncer la mort d'un de ses fils, jeune-homme de 20 ans, qui donnoit des espérances : il se contenta de répondre comme Job : *Dieu me l'avoit donné*, *Dieu me l'a ôté*. Un de ses amis tâchoit de le consoler sur la mort de sa femme qu'il aimoit

tendrement : *Je ſerois*, lui répondit-il, *indigne du nom de philoſophe, ſi dans de tels malheurs je ne ſavois pas me conſoler moi-même.* Le premier trait peint mieux le ſage & le chrétien; le ſecond parut ſe reſſentir un peu de l'égoïſme qui fait le caractere des philoſophes profanes; mais ſans doute qu'il parloit de cette philoſophie qui ſuppoſe & comprend les motifs religieux qui ſeuls donnent une conſolation ſolide.

FERDOUSI, le plus célebre des poëtes Perſans, répara l'obſcurité de ſa naiſſance par la beauté de ſon génie. Diſciple d'Aſſedi, il ſurpaſſa de beaucoup ſon maître, & ſe fit admirer de tout le Levant. On a de lui l'*Hiſtoire des Rois*, en vers : il célebre dans cet ouvrage les anciens ſouverains de Perſe. Ce poëme fut, dit-on, ſi goûté du prince ſous lequel vivoit Ferdouſi, qu'il donna à l'auteur une piece d'or pour chaque diſtique, & l'ouvrage étoit compoſé de 60 mille diſtiques. Il floriſſoit l'an 1020 de J. C.

FERGUSON, (Jacques) né dans le comté de Bamf, province de Buchan en Ecoſſe, en 1710, inventa la roue aſtronomique, eſpece d'aſtrolabe utile pour obſerver les éclipſes de lune. Il ſe rendit enſuite à Londres, & il y décrivit la ligne du mouvement de la lune, que la ſociété royale avoit propoſée : la ſolution de ce problême lui valut l'entrée dans cette ſociété & une penſion de 50 liv. ſterlings. Il mourut le 16 novembre 1776. Ses ouvrages ſont : I. *Traité de Méchanique*, 1770. II. *Introduction à l'Electricité*, 1772. III. *Introduction à l'Aſtronomie.* IV. *L'Aſtronomie expliquée ſelon les principes de Newton*, 1770. V. *Leçons ſur des ſujets choiſis de Méchanique, Hydroſtatique, Hydraulique, Pneumatique & Optique*, 1776. VI. *Traité de Perſpective*, 1775. Ces ouvrages ont un grand cours en Angleterre : il y a cependant des idées hypothétiques mêlées avec les démonſtrations & les faits, ce qui éloigne ſouvent la certitude & la ſolidité du réſultat.

FERIOL, *voyez* PONT-DE-VESLE.

FERMAT, (Pierre) conſeiller au parlement de Toulouſe, naquit en 1590, & mourut en 1664. Il cultiva la juriſprudence, la poéſie, les mathématiques. Deſcartes, Paſcal, Roberval, Huygens & Carcavi furent liés avec lui. On a de Fermat des *Obſervations ſur Diophante*, & pluſieurs Lettres dans le recueil de celles de Deſcartes. Ses ouvrages furent publiés à Toulouſe en 1679, ſous le titre d'*Opera Mathematica*, en 2 vol. in-fol. La géométrie lui a preſque autant d'obligations qu'à Deſcartes, quoiqu'il ſoit beaucoup moins célebre. Sa ſageſſe a nui à ſa réputation; il apprécia ſi bien la frivolité d'un grand nom, qu'il évita de s'en faire un. Il fut non-ſeulement le reſtaurateur de la géométrie ancienne, mais le précurſeur de la moderne. C'étoit d'ailleurs un magiſtrat auſſi integre qu'éclairé.

FERNAND, *voyez* FERDINAND (Charles).

FERNANDEZ DE CORDOVE, *voyez* GONSALVE.

FERNANDEZ, (Antoine) naquit à Coïmbre en 1552, se fit jésuite, fut professeur de l'Ecriture-Sainte à Evora, & se consacra ensuite aux missions dans les Indes Orientales; de retour à Lisbonne, il y prêcha avec beaucoup de fruit, & mourut consumé de travaux & comblé de mérites à Coïmbre, le 14 mai 1628. On a de lui un *Commentaire sur les Visions de l'Ancien-Testament*, imprimé à Lyon.

FERNANVILLE, (Pierre-Simon Chaperou de St-André de) prêtre du diocese de Meaux, mort le 20 octobre 1757, âgé de 68 ans, joua un rôle dans le parti des anti constitutionnaires. On a de lui : I. *La Préface de la seconde Colonne des Exaples*. II. *Explication de l'Apocalypse*. III. *Lettres à Madame Mol*, in-4°.

FERNEL, (Jean-François) natif de Mont-Didier en Picardie, vint au monde en 1506. Après avoir consacré plusieurs années à la philosophie & aux mathématiques, il s'appliqua à la médecine, qu'il exerça avec beaucoup de succès. On prétend qu'il s'avança à la cour de Henri II, dont il devint le premier médecin, pour avoir trouvé le secret de rendre féconde Catherine de Médicis. Cette princesse, lui fit des présens considérables. Cet habile homme mourut en 1558. Nul d'entre les modernes, depuis Galien, n'avoit mieux écrit avant lui sur la nature & la cause des maladies. Sa *Pathologie* en fait foi; Fernel la vit lire de son vivant dans les écoles publiques. On a de lui plusieurs autres ouvrages non moins estimés; les principaux sont : I. *Medecina universa*, Utrecht, 1656, in-4°. II. *Medici antiqui Græci qui de febribus scripserunt*, Venise, 1594, in-fol. Les *Médecins Latins* sur la même matiere ont été imprimés en 1547, in-fol. III. *Consilia Medicinalia*, Francfort, 1585, in-8°, &c. Cet illustre restaurateur de la médecine n'étoit point pour le fréquent usage de la saignée; & on le loue avec raison de s'être écarté de la méthode d'Hexelius trop prodigue du sang. On trouve dans ses ouvrages, outre une savante théorie, des faits curieux, tel que celui d'un énergumene, qui parloit grec & latin sans avoir jamais appris ces deux langues : « ce qui » prouve, dit un auteur, que » Fernel n'avoit pas cet entêtement philosophique, déterminé plutôt à nier des choses » constatées, qu'a convenir de » l'impossibilité de les expliquer sans recourir à des vérités religieuses ». Au mérite d'excellent médecin, Fernel réunissoit celui de bon écrivain. Il parloit & il écrivoit la langue latine avec tant de pureté, qu'on l'opposa souvent aux savans Ultramontains qui nous reprochoient le latin barbare de nos écoles. « Ce grand » médecin, dit un auteur moderne, considéroit cette langue comme la seule assortie » à sa profession, & eût regardé » comme un blasphême en matiere de science, comme en » matiere de morale, le projet » de traiter la médecine en » langue vulgaire. Une telle » innovation, fruit de l'ignorance & de la corruption de

» ce siecle, ne s'étoit point » offerte à l'esprit des grands » hommes qui nous ont devan- » cés dans la carriere des con- » noissances humaines. Indé- » pendamment des vues de dé- » cence & de moralité, qu'une » langue antique & chaste peut » seule réaliser; la nature même » de la médecine, ses opéra- » tions & son but s'opposent » à cette inversion. Les lan- » gues modernes changent con- » tinuellement, le résultat des » mots & des constructions » n'est point irrévocablement » fixé. Il en naîtroit des équi- » voques terribles; des termes » inconnus & mal interprétés, » qui dans une science de cette » nature seroient d'une consé- » quence affreuse. Un médecin, » quelqu'habile qu'il fût, ne » pourroit soigner que les pay- » sans ou les bourgeois de son » canton. Il seroit nul pour les » malades dont il ne compren- » droit pas la langue; au lieu » que la langue universelle le » met à même de les servir » tous, au moins ceux qui la » savent également ou qui » trouvent un interprete de » la leur, ce qui ne manque » nulle part, où il y a un » ecclésiastique ou un homme » tant soit peu lettré ». L'étude étoit la principale ou, pour mieux dire, la seule passion de Fernel. Quand il avoit des convives chez lui, il ne faisoit pas difficulté de les quitter à la fin du repas, pour se retirer dans son cabinet : excellente leçon pour ceux qui sacrifient à une politesse parasite & mal entendue un tems précieux; & plus encore pour ceux qui, par cette frivole considération, dérogent aux devoirs de leur état & aux fonctions les plus respectables.

FERON, (Jean le) né à Compiegne, avocat au parlement de Paris, publia en 1555, le *Catalogue des Connétables, Chanceliers, Amiraux, Maréchaux de France*, in-fol. Cet ouvrage, entiérement refondu par Denis Godefroi, au Louvre, 1658, a fait oublier l'édition de Feron, qui mourut âgé de 60 ans, sous le regne de Charles IX. On a encore de lui quelques autres écrits, tant imprimés que manuscrits.

FERONIE, déesse des bois, des vergers & des affranchis; tiroit son nom de la ville de Féronie, située au pied du mont Soracte, aujourd'hui St.-Silvestre. Le feu ayant un jour pris dans un bois où elle avoit un temple, ceux qui voulurent emporter la statue, s'étant apperçus que le bois dont elle étoit faite, reprenoit sa verdure, la laisserent. Son fils Hérilus avoit reçu d'elle trois ames; il n'en fut pas moins tué par Evandre, mais il fallut le tuer trois fois, comme le vainqueur lui-même le raconte au 8e. liv. de l'Enéide :

Et regem hâc Herilum dextrâ sub Tartara misi,
Nascenti cui tres animas Feronia mater
(Horrendum dictu) dederat; terna arma movenda,
Ter letho sternendus erat.

FERRACINO, (Barthélemi) né en 1692 dans le Bassan, montra, dès sa plus tendre jeunesse, ce que peut la nature toute seule. Réduit au métier de scieur de bois, il inventa, au sortir de l'enfance, une scie

qui, par le moyen du vent, faisoit très-promptement un travail exact & considérable. Il imagina ensuite de faire des tonneaux à vin sans cerceaux; & il en fit, qui étoient plus solides que ceux qui en ont. Ces succès agrandirent bientôt la sphere de ses inventions. Il travailla sur le fer, & il fit des horloges de cette matiere, qui, quoique très-simples, produisoient beaucoup d'effets différens. Il inventa même une machine hydraulique aussi peu compliquée, par le moyen de laquelle il faisoit de grandes roues dentelées. Ce qui étonna sur-tout les méchaniciens, c'est la machine hydraulique faite pour le procurateur Belegno. Cette machine éleve l'eau à 35 pieds, mesure du pays: c'est la vis d'Archimede. Enfin c'est à ce célebre ingénieur que la ville de Bassan doit le fameux pont de la Brenta, aussi admirable par la hardiesse que par la solidité de sa construction. Cet habile homme est mort vers le milieu du 18*e*. siecle. M. François Memmo a publié la *Vie* & les inventions de ce méchanicien, à Venise 1764, in-4°.

FERRAND, (*Fulgentius Ferrandus*) diacre de l'Eglise de Carthage au 6*e*. siecle, disciple de S. Fulgence, fut un des premiers qui se déclarerent contre la condamnation des *Trois Chapitres*, & particuliérement contre celle de la *Lettre d'Ibas*. On a de lui une *Collection abrégée des Canons*, une *Exhortation au Comte Reginus* sur les devoirs d'un capitaine chrétien; & quelques autres morceaux que le Jésuite Chifflet fit imprimer à Dijon en 1649, in-4°.

FERRAND, (Jean de) *voy.* FERAULT.

FERRAND, (Jacques) natif d'Agen, docteur en médecine vers le commencement du dernier siecle, a laissé un *Traité sur la Maladie d'Amour*, in-8°, Paris, 1623.

FERRAND, (Louis) né à Toulon en 1645, étoit avocat au parlement de Paris, où il mourut en 1699; mais il est moins connu sous cette qualité, que sous celle d'érudit. Il avoit une connoissance assez étendue des langues & de l'antiquité; mais cette connoissance étoit un peu confuse. Il accable son lecteur de citations entassées sans choix, il écrit en savant qui n'est que savant; & qui raisonne de même. On a de lui: I. Un gros *Commentaire latin sur les Psaumes*, in-4°, 1683. II. *Réflexions sur la Religion Chrétienne*, 1679, 2 vol. in-12, qui offrent plusieurs questions curieuses de chronologie & d'histoire; & une explication des prophéties de Jacob & de Daniel sur le Messie. III. Le *Psautier latin-françois*, 1686, in-12. IV. Quelques Ecrits de controverse, parmi lesquels on distingua dans le tems son *Traité de l'Eglise contre les Hérétiques, & principalement contre les Calvinistes*, Paris, 1685, in-12. Le clergé de France fut si content de cet ouvrage, qu'il augmenta de deux cents livres la pension de 800, qu'il lui avoit accordée en 1680. V. *Traité de la connoissance de Dieu*, publié avec des notes par un moine Bénédictin de S. Bertin en Artois; Paris, 1706, in-12.

VI.

VI. Une Lettre & un Discours pour prouver le monachisme de S. Augustin : opinion qui n'est pas adoptée par les bons critiques.

FERRAND, (Antoine) conseiller à la cour des aides de Paris sa patrie, mort en 1719, à 42 ans, faisoit de petites chansons galantes. Il joûta avec Rousseau dans l'épigramme & le madrigal. L'un & l'autre eussent dû mépriser un genre où il y avoit peu de gloire à acquérir, & où le succès est presque toujours la mesure de la honte. La plupart des Chansons de Ferrand, recueillies in-8°, ont été mises sur les airs de clavecin de la composition de Couperin.

FERRAND, (Jacques-Philippe) peintre François, fils d'un médecin de Louis XIII, naquit à Joigni en Bourgogne l'an 1653. Il fut valet-de-chambre de Louis XIV, membre de l'académie de peinture. Il voyagea dans une partie de l'Europe, & mourut à Paris en 1732, à 79 ans. Il excelloit dans la peinture en émail. On a de lui un Traité curieux sur cette matiere, imprimé à Paris en 1723, in-12. On y trouve aussi un petit *Traité de Miniature.*

FERRAND DE MONTHELON, ancien professeur de l'académie de Saint-Luc à Paris, ensuite professeur de dessin à Rheims, né à Paris, & mort dans cette ville en 1754, eut beaucoup de mérite en son genre. On a de lui un *Mémoire sur l'établissement de l'Ecole des Arts.*

FERRARE, *voyez* RENÉE DE FRANCE, & ALFONSE D'EST.

FERRARI, (Barthélemi) *Ferrarius*, gentilhomme Milanois, né en 1497, institua en 1533, de concert avec Antoine-Marie Zacharie & Jacques-Antoine Morigia, l'ordre des Barnabites, si utiles depuis à l'Italie & à l'Allemagne. Il mourut supérieur de cette congrégation en 1544, avec une grande réputation de vertu.

FERRARI, (François-Bernardin) prêtre de la congrégation des Oblats, docteur de Milan sa patrie, naquit en 1577, & mourut en 1669, à 92 ans. Il parcourut, par ordre du cardinal Fréderic Borromée, archevêque de cette ville, l'Espagne & l'Italie, pour recueillir des livres & des manuscrits. Il fit une riche moisson ; & dès-lors la Bibliotheque Ambroisienne eut un nom dans l'Europe littéraire. On lui doit plusieurs ouvrages, pleins d'érudition & de recherches curieuses. Il écrit nettement & méthodiquement. Les principaux sont : I. *De ritu sacrarum concionum*, Milan, 1620, in-4°. Jean-Georges Grævius a redonné au public ce savant ouvrage sur les anciennes coutumes de l'Eglise à l'égard des prédications, Utrecht, 1692, in-4°. Quelques bibliographes ont dit que le succès de ce livre excita la jalousie du cardinal, & qu'il fit tout ce qu'il put pour le faire supprimer, parce qu'il vit que son traité *De concionante Episcopo*, qu'il mit au jour dans le même tems, étoit éclipsé par celui de Ferrari ; mais cette anecdote déjà réfutée par le caractere du sage & vertueux prélat, l'est encore par les faits & les dates. Le livre

de l'archevêque ne vit le jour qu'en 1632, après sa mort, & 12 ans après la publication de celui de Ferrari, imprimé en 1620, in-4°. Cet ouvrage étoit un des plus rares ambroisiens, avant qu'on le réimprimât. L'édition originale de 1620 est la plus recherchée. II. *Des applaudissemens & des acclamations des Anciens;* ouvrage divisé en 7 livres, & imprimé à Milan en 1627, in-4°. III. Un *Traité des funérailles des Chrétiens.*

FERRARI, (Jean-Baptiste) Jésuite de Sienne, né en 1584, mort en 1655, donna au public en 1622, un *Dictionnaire Syriaque*, in-4°., sous le titre de *Nomenclator Syrianus*, très-utile à ceux qui s'appliquent aux langues orientales. L'auteur s'est principalement attaché à expliquer les mots syriaques de la Bible: travail dans lequel il fut aidé par de savans Maronites. On a encore de lui: *De malorum aureorum cultura*, Rome, 1646, in-fol., & *De florum cultura*, Rome, 1633, in-4°., & en italien, Rome, 1638, in-4°.

FERRARI, (Octavien) Milanois, né en 1518, professa la philosophie à Padoue, & mourut dans sa patrie en 1586, estimé pour sa vertu & sa vaste littérature. On lui doit: I. *Clavis philosophiæ Aristotelicæ*, 1606, in-8°. II. Un savant traité de l'*Origine des Romains*, en latin, Milan, 1607, in-8°. Grævius l'a inséré dans le 1er. volume de ses *Antiquités Romaines*, & y a ajouté les corrections nécessaires. Le style de Ferrari est pur & assez élégant.

FERRARI, (Octave) naquit à Milan comme le précédent, en 1607, & ne fut pas moins estimé. Louis XIV, la reine Christine, la ville de Milan, lui firent des présens & des pensions. Il les méritoit par son savoir; il possédoit l'antiquité. On a de lui plusieurs ouvrages savans & curieux. I. *Sur les Vêtemens des Anciens, & les Lampes sépulcrales*, en latin, in-4°., Padoue, 1685 (*voyez* LICETI). II. *De Mimis & Pantomimis*, 1714, in-8°. III. *Origines Linguæ Italicæ*, in-fol., 1676: livre plein d'érudition, mais dans lequel il exalte trop la langue italienne. IV. *Opuscula*, Helmstadt, 1710, in-8°. Ce savant mourut en 1682, à 74 ans. C'étoit un homme d'une humeur douce, sincere, affable, ami de la paix: aussi l'appelloit-on le *Pacificateur* & le *Conciliateur*. Son style est élégant & châtié, mais sans affectation; il sait prendre le ton de son sujet, à quelques endroits près, où il imite un peu trop le ton des poëtes.

FERRARI, (Philippe) religieux servite, mort en 1626, est connu par une *Typographie du Bréviaire Romain*, & par un *Dictionnaire Géographique*, que l'abbé Baudrand fit réimprimer en 1682, augmenté de moitié. Il ne corrigea point les inexactitudes de Ferrari, & il en ajouta de nouvelles, suivant l'usage de ces compilateurs ignorans qui joignent leurs rapsodies aux ouvrages des autres.

FERRARI, (Guidon) élégant & éloquent écrivain de ce siecle, né en Italie, & mort vers 1780, s'est fait un nom distingué par plusieurs ouvrages latins dignes du siecle d'Au-

gufte. Il fe fit d'abord connoître par fon abrégé d'hiftoire de *Vita quinque imperatorum*, ou *Mémoire de la Vie de cinq Généraux Autrichiens qui se sont distingués dans la derniere guerre avec la Prusse;* Vienne, 1775, in-8°. Ceux que la frivolité du fiecle n'a pas conduits jufqu'au mépris des langues anciennes, ne peuvent que lire avec plaifir cet ouvrage. On y trouve, outre le mérite hiftorique, un genre de narration qui unit la précifion avec la majefté & la richeffe du langage romain. Les cinq généraux, dont l'auteur rapporte les exploits, font Mrs. Brown, Daun, Nadafti, Serbelloni & Laudon. On a donné le *Recueil* de fes Œuvres à Lugano, 1777. Il y traite en détail les actions des cinq généraux, qu'il n'avoit qu'effleurées dans l'ouvrage précédent. Son ftyle en général reffemble beaucoup à Cornelius Nepos; mais lorfqu'il entre dans quelque détail fur les opérations militaires & les révolutions de la guerre, il eft moins alors celui de Cornelius Nepos, que celui de Jules-Céfar; & c'eft effectivement là le modele des hiftoriens de la guerre. L'abrégé de la Vie des héros guerriers eft fuivie de celle de trois hommes célebres dans la littérature d'Italie, Jules-Céfar Brufato, Thomas Ceva, & Antoine Lecchi. Viennent enfuite fept Oraifons latines, entre lefquelles on diftingue celle *de optimo patre-familias;* il y a des obfervations qui renferment plus de fageffe & d'utilité fur l'éducation des enfans, qu'on n'en voit dans dix traités fur cette matiere, qui a été tant agitée dans ces dernieres années, & dont on ne ceffe encore d'occuper le public. Le ftyle de Ferrari s'éleve avec les chofes, & prend un nouvel effor quand il eft employé à célébrer de grands événemens. Alors fa profe devient nombreufe, fes périodes s'enchaînent, fa marche eft plus grave & plus impofante. C'eft ce qu'on remarque dans le début de l'oraifon, où il célebre la fameufe victoire de Kolin. Il y a encore dans ce Recueil des plaidoyers fur différens fujets, plus ou moins intéreffans; & c'eft dans ceux qui le font moins, & qui femblent ne pas fe prêter à la richeffe & aux ornemens de l'éloquence, que l'art & les reffources de l'auteur paroiffent plus à découvert. L'on ne peut cependant difconvenir que quelques-unes de ces pieces ont peu de développement, peu de force, & quelquefois un peu de féchereffe. Il y a auffi des faits qui ne font pas rapportés avec affez d'exactitude, & des narrations où l'on croit entrevoir des anachronifmes. *Voyez* le *Journ. hift. & littér.*, 1 fév. 1778, pag. 168.

FERRARI, *voyez* GIOLITO DE FERRARI (Gabriel).

FERRARI, *voyez* GALATEO.

FERRARIENSIS, *voyez* SILVESTRE (François).

FERRARIIS, (Jean-Pierre de) célebre docteur en droit, natif de Pavie au quatorzieme fiecle, compofa, dans un âge très-avancé, une *Pratique de Droit*, 1544, in-8°., peu connue aujourd'hui.

FERRE, (Vincent) Dominicain, natif de Valence en

Espagne, enseigna la théologie avec réputation à Burgos & à Rome, puis à Salamanque, où il mourut vers 1683. On a de lui des *Commentaires* estimés en Espagne *sur la Somme de S. Thomas*, en 8 vol. in-fol. Il résout toutes les difficultés avec beaucoup de netteté & de précision.

FERREIN, (Antoine) né à Frespech en Agénois, l'an 1693, étoit médecin de Montpellier. Il a été de l'académie des sciences, & professeur en médecine au college-royal. Ses *Leçons sur la Médecine*, & celles *sur la Matiere Médicale*, publiées depuis sa mort, chacune en 3 vol. in-12, par M. Arnault de Nobleville, prouvent qu'il avoit bien médité sur l'art de guérir. Il l'exerça avec succès jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en 1769.

FERREIRA, (Antoine) né à Lisbonne, publia dans cette ville en 1670, un *Cours de Chirurgie*, estimé, & plusieurs fois réimprimé in-folio. L'auteur étoit chirurgien de la chambre du roi de Portugal. Il mourut en 1677.

FERRÉOL *ou* FORGEOT, (S.) martyr de Vienne dans les Gaules, fut mis à mort, à ce que l'on croit, sous le regne de Dioclétien & de Maximien. — Il faut le distinguer de S. FERRÉOL, évêque de Limoges en 591, sous le regne de Chilpéric; & de S. FERRÉOL, évêque d'Usez en 533. On a de celui-ci une *Regle Monastique*, insérée par Holstenius dans son *Codex Regularum*.

FERRERA, (Jean) Espagnol, entreprit, par ordre du cardinal Ximenès, un *Traité complet d'Agriculture*. Il ramassa dans son ouvrage, tout ce que les anciens & les modernes avoient écrit d'important sur ce premier art du genre humain. Il y joignit ses observations particulieres, fruits d'une longue expérience. Ce livre a été très-utile dans son tems; & il a servi beaucoup à ceux qui ont depuis traité la même matiere.

FERRERAS, (Don Jean de) naquit en 1652, à Labaneza en Espagne. Après avoir fait ses études avec beaucoup de succès dans l'université de Salamanque, il obtint au concours la cure de S. Jacques de Talavera, dans le diocese de Tolede. Il fut transféré ensuite à celle de S. Pierre de Madrid par son confesseur. Ferreras refusa quelque tems après, deux évêchés considérables, malgré les instances que lui fit la cour de les accepter. L'académie de Madrid le choisit, l'année même de sa fondation, en 1713, pour un de ses membres. Le roi, en confirmant un choix applaudi par tous les gens de lettres, l'honora de la charge de garde de sa bibliotheque. Ferreras fut très-utile à l'académie naissante, par ses lumieres. Il lui servit sur-tout beaucoup pour la composition du *Dictionnaire Espagnol*, entrepris & publié par cette illustre compagnie en 1739, en 6 vol. in-fol. Ferreras étoit mort 4 ans auparavant, en 1735. On a de ce savant Espagnol plusieurs ouvrages de th ologie, de philosophie, de belles-lettres & d'histoire. Le plus considérable & le plus connu est son *Histoire d'Espagne*, écrite en sa langue : elle a été

traduite en françois par M. d'Hermilly, 10 vol. in-4°., Paris, 1751.

FERRET ou FERRETI, (Emile) né à Castel-Franco dans le Bolonois en 1489, secrétaire du pape Léon X, fut appellé à Paris par François I, qui le fit membre du parlement, & le chargea de trois légations, l'une vers les Vénitiens, l'autre vers les Florentins, la troisieme vers l'empereur, dont il s'acquitta avec honneur. Il mourut à Avignon en 1552. Il cultiva les muses dans le tumulte de la cour. C'étoit un homme modeste, modéré, libéral, dont tout le plaisir étoit de jouer du luth & de se promener. Il fit mettre au-dessus de la chaire de jurisprudence d'Avignon, qu'il fit faire à ses dépens, cette inscription : *Peritum orno, imperitum dedecoro*. On a de lui : I. *Opera Juridica*, 1598, in-4°. II. *Ciceronis Orationes ad veterum codicum fidem castigatæ*.

FERRETI, poëte & historien de Vicence, dans le 14e. siecle, fut un de ceux qui chasserent la barbarie répandue en Europe, & qui firent renaître le bon goût dans les belles-lettres. Parmi les productions de ce savant en prose & en vers, il y a une *Histoire de son tems* en 7 livres, depuis 1250 jusqu'en 1318 : elle est curieuse. Muratori l'a publiée dans le 9e. tome des Ecrivains de l'Histoire d'Italie. On a encore de lui un *Poëme latin* sur les beaux faits de Can de l'Escale.

FERRI, (Paul) ministre protestant à Metz sa patrie, naquit en 1591, & mourut de la pierre en 1669. On lui en trouva plus de 80 dans la vessie. Ferri étoit connu de son tems par ses écrits & par ses sermons; à présent il ne l'est plus que par la réfutation que fit Bossuet de son *Catéchisme*, publié en 1654, in-12. C'est par cette réponse que ce prélat fit son entrée dans la république des lettres.

FERRI, (Ciro) *voy*. CIRO-FERRI... *Voyez* aussi FERRY.

FERRIER, (Armand du) professeur en droit à Toulouse sa patrie, ensuite président aux enquêtes à Paris, & maître-des-requêtes, fut choisi pour se trouver en qualité d'ambassadeur au concile de Trente. Il y soutint les intérêts de la France avec une vivacité & une aigreur qui déplurent à plusieurs prélats. Par égard à leurs plaintes, on envoya Ferrier ambassadeur à Venise. Il s'y lia avec Fra-Paolo, & lui fournit des Mémoires pour son *Histoire du Concile de Trente*, pleins de l'esprit de secte dont il étoit imbu. Ferrier mourut garde-des-sceaux du roi de Navarre, depuis Henri IV, en 1585, âgé de 79 ans, laissant quelques ouvrages. Il fit profession publique du Calvinisme dans ses dernieres années.

FERRIER, (Jean) né à Rhodès en 1619, entra chez les Jésuites, y professa, & fut ensuite confesseur de Louis XIV. Il mourut en 1674, laissant un *Traité sur la Science moyenne*, & des écrits contre les disciples de Jansenius.

FERRIER, (Jérémie) ministre protestant, & professeur en théologie à Nismes, embrassa la Religion Catholique, & devint conseiller d'état. Il mourut l'an 1626. On lui attri-

bue *le Catholique d'Etat*, 1625, in-8°: c'est une réponse aux reproches que les partisans de l'Espagne faisoient à la France. Il est encore auteur d'un *Traité de l'Ante-Christ & de ses marques*, in-fol., Paris, 1615. Sa fille fut mariée au fameux lieutenant-criminel Tardieu, qui fut assassiné avec elle par des voleurs, en 1664. Son gendre & sa fille étoient connus par l'avarice la plus sordide.

FERRIER, (Louis) natif d'Avignon, poëte François, fut mis à l'inquisition de cette ville pour cette maxime d'Epicure :

L'amour pour les mortels est le souverain bien.

Mauvaise traduction du premier vers de Lucrece:

Æneadum genitrix, divûmque hominumque voluptas.

Ce vers se trouve dans ses *Préceptes galans*; Poëme qui courut manuscrit avant qu'il le publiât à Paris en 1678, in-12: Ferrier ayant été absous par le saint-office à la priere de ses amis, se retira à Paris, & devint précepteur des fils du duc de Saint-Aignan. Il mourut en 1721, à 69 ans, en Normandie, où il avoit acheté la terre de la Martiniere. Outre ses *Préceptes galans*, dont le titre marque assez que ce n'est point un code de mœurs, on a de lui quelques tragédies & d'autres pieces d'une versification foible, & d'un style incorrect.

FERRIER, *voy.* VINCENT-FERRIER (S.).

FERRIERE, (Claude de) docteur en droit de l'université de Paris sa patrie, naquit en 1639. Il professa la jurisprudence à Paris, puis à Rheims, où il mourut en 1715, à 77 ans. Ses ouvrages sont estimés, quoiqu'il ait composé la plupart pour subvenir aux besoins pressans d'une famille nombreuse. Il enrichit les libraires; mais ils ne l'enrichirent point. Les honoraires de ses livres suffisoient à grand-peine pour le dédommager du tems qu'il sacrifioit à leur composition, quoiqu'on ne puisse pas l'accuser d'avoir poussé ce sacrifice trop loin. Les principaux sont : I. La *Jurisprudence du Code*, 1684, en 2 vol. in-4°. II. — *du Digeste*, 1688, 2 vol. in-4°. III. — des *Novelles*, 1688, 2 vol. in-4°. IV. La *Science des Notaires*, 1771, 2 vol. in-4°. V. *Le Droit de Patronage*, 1686, in-4°. VI. *Institution coutumiere*, 3 vol. in-12. VII. *Introduction à la Pratique*, 1758, in-12. VIII. Des *Commentaires sur la Coutume de Paris*, 2 vol. in-12. IX. Un *Traité des Fiefs*, 1680, in-4°. X. Le *Recueil des Commentateurs de la Coutume de Paris*, 1714, en 4 vol. in-fol. Il faut avouer que la plupart des écrits de Claude de Ferriere ne sont que des compilations, qui quelquefois manquent d'exactitude; mais elles peuvent être regardées comme des répertoires utiles. Le *Dictionnaire de Droit*, 1771, 2 vol. in-4°, est de Claude-Joseph son fils, qui a été doyen des professeurs en droit dans l'université de Paris, dont nous avons encore la *Traduction nouvelle des Institutes de l'empereur Justinien, avec des observations pour l'intelligence du texte, l'application du droit François au droit Romain*, &c. Cet ouvrage, qui

est une augmentation de celui que son pere avoit donné sur la même matiere, peut être de quelque secours pour les jeunes gens qui étudient le droit. Si le pere ne parvint pas à la fortune, ce n'est pas qu'il n'eût reçu de la nature les dons de la figure & de l'esprit; mais ils étoient déparés par une hauteur incommode, par une prévention outrée pour ses sentimens & par la manie de critiquer ceux des autres.

FERRON, (Arnauld du) conseiller au parlement de Bordeaux, sa patrie, est auteur d'une *Continuation* en latin *de l'Histoire* de Paul-Emile; de savantes *Observations sur les Loix*, & d'autres ouvrages qui lui ont assuré le surnom d'*Atticus*, que lui donna Scaliger. Il fut employé dans les grandes affaires, & mourut en 1563, à 48 ans. Sa Continuation de Paul-Emile, imprimée à Paris chez Vascosan, 1555, in-8°, est ample, sans être trop longue. Elle s'étend depuis le mariage de Charles VIII jusqu'au regne de François I. Les anecdotes qu'il rapporte sont curieuses, & ses détails fort exacts. Son pere étoit aussi conseiller au parlement.

FERRY, (Jean-Baptiste) prêtre, de la société littéraire-militaire, né à Besançon, mort au mois d'avril 1756, âgé de plus de 60 ans, étoit chanoine-prébendier de l'église de Ste. Magdelene en cette ville. On a de lui plusieurs *Livres d'Eglise* à l'usage du diocese de Besançon. *Voyez* FERRI.

FERTÉ, (Henri de Senecterre, dit le *Maréchal de la*) donna des preuves de son courage au siege de la Rochelle, à l'attaque du Pas-de-Suze, au secours de Casal, à la prise de Moyenvic, à celle de Treves, & à la bataille d'Avesnes. Il n'étoit alors que colonel; il fut fait maréchal de camp sur la breche d'Hesdin, pour avoir défait le secours que les ennemis vouloient y jeter. Il se signala à la bataille de Rocroi, & sur-tout à celle de Lens. Il défit le duc de Lorraine, & lui tua près de 2000 hommes au combat de S. Nicolas en 1650. Devenu maréchal de France le 5 janvier 1651, il sauva Nancy peu après, & prit la même année Chasté, Mirecourt & Vaudrevange. Sa valeur & son expérience éclaterent encore en 1653, 1655, 1657 & 1658. Il prit dans ces deux dernieres années Montmédi & Gravelines. Le maréchal de la Ferté mourut en 1681, à 82 ans, chevalier des ordres du roi. Sa femme Magdelene d'Angennes, morte en 1714, à 85 ans, a donné lieu à un petit *Roman* qui porte son nom, & qui se trouve avec ceux de Bussy. Son fils, Henri-François, duc de la Ferté, mort en 1703, n'a pas laissé de postérité masculine. Le maréchal de la Ferté étoit un homme vain & présomptueux. Il ne pouvoit souffrir les succès de Turenne, qu'il étoit incapable d'égaler, quoiqu'il eût d'ailleurs du mérite. Malgré la violence de son humeur, il étoit fort empressé à faire sa cour, & ce fut en partie ce qui contribua à l'élever aux dignités.

FERTÉ-IMBAUT, (le maréchal de la) *voyez* ESTAMPES (Jacques).

FERTEL, (Martin-Dominique) imprimeur, né vers l'an 1670: après avoir parcouru la France & l'Italie, il s'établit à St-Omer. Il a donné au public: *La Science pratique de l'Imprimerie*, St-Omer, 1723, in-4°, avec fig. Ouvrage curieux, renfermant tout ce qui est relatif à cet art. Il est mort l'an 1752.

FERVAQUES, *voy.* HAUTEMER.

FERUS, *voyez* SAUVAGE.

FESTUS, (*Pompeïus-Sextus*) célebre grammairien, abrégea le traité de Verrius-Flaccus: *De verborum significatione.* Cet abrégé, très-utile suivant Scaliger, a été donné au public par Dacier, *ad usum Delphini*, à Paris, 1681, in-4°, & Amsterdam, 1699, in-4°. Cette derniere édition ne vaut pas celle de Paris.

FESTUS, (*Porcius*) proconsul & gouverneur de Judée vers l'an 61 de J. C., fit citer S. Paul à son tribunal, lorsqu'il étoit à Césarée. Cet apôtre ayant appellé à César, Festus le lui renvoya; n'osant pas le condamner, quoiqu'il eût déja reçu une somme d'argent pour n'être pas favorable à S. Paul. *Act.* 26.

FETI, (Dominique) peintre Romain, disciple de Civoli, forma son goût sur les ouvrages de Jules Romain. Il allia une grande maniere & un coloris vigoureux, à une pensée fine, à une expression vive, & à une touche spirituelle & piquante. Le cardinal Ferdinand Gonzague, depuis duc de Mantoue, l'employa à orner son palais, & lui auroit fait un sort heureux, si la débauche ne l'eût enlevé en 1624, à 35 ans. Les dessins de ce peintre sont d'un grand goût, & très-rares. Il laissa une sœur qui se fit religieuse. Elle peignoit fort bien. Le couvent où elle entra fut orné de ses tableaux; elle en fit aussi pour les autres maisons religieuses de Mantoue.

FEU, (François) docteur de Sorbonne, naquit à Massiac en Auvergne l'an 1633. Il fut grand-vicaire de Rouen, sous Colbert, puis curé de St. Gervais à Paris en 1686: dans ces deux places il se fit généralement estimer des grands & des petits. Il mourut le 26 décembre 1699, à 66 ans. On a de lui les 2 premiers vol. (in-4°, 1692 & 1695) d'un Cours de Théologie, qu'il n'eut pas le tems d'achever.

FEU-ARDENT, (François) Cordelier, né à Coutance en 1541, docteur de Sorbonne en 1576, étoit un zélé ligueur. Il differta en chaire contre Henri III & Henri IV. Il mourut en 1610 à Bayeux, & non à Paris, comme dit Bayle; laissant: I. Des *Traités de Controverse*, où il y a de bonnes choses, mais qui pour la maniere tiennent au goût de son siecle. II. Des Commentaires sur plusieurs livres de la Bible. III. Des Editions de quelques ouvrages des Peres & des Scholastiques. L'ardeur qu'il avoit témoignée pour la ligue, parut s'éteindre dès qu'il vit la Religion hors de danger.

FEVERSHAM, (Louis de Duras, comte de) chevalier de l'ordre de la Jarretiere, commandoit l'armée de Jacques II, lorsque le prince d'Orange fit sa descente en Angleterre, l'an

1688. Le comte, abandonné de son armée, licencia le peu de soldats qui lui étoient restés attachés. Ce fut le motif dont se servit le prince d'Orange, pour faire mettre en prison ce fidele serviteur, prétendant qu'il n'avoit pu licencier une armée royale, sans sa permission. Il obtint pourtant sa liberté dans la suite, & mourut à Londres, à l'âge de 71 ans, en 1709, avec une grande réputation de bravoure.

FEUILLADE, *voyez* AUBUSSON (François de la).

FEUILLÉE, (Louis) Minime, associé de l'académie des sciences, botaniste du roi, naquit à Mane en Provence l'an 1660. Il entreprit, par ordre de Louis XIV, plusieurs voyages dans les différentes parties du monde. Il fit honneur au choix du monarque. Ce prince le gratifia d'une pension, & lui fit construire un observatoire à Marseille. Le P. Feuillée, usé par les fatigues de ses courses savantes, mourut dans cette ville en 1732. Un air modeste & simple relevoit beaucoup le mérite de ses connoissances. On a de lui un *Journal des Observations physiques, mathématiques & botaniques*, faites sur les côtes de l'Amérique-Méridionale & à la Nouvelle-Espagne; Paris, 1714 & 1725, 2 vol. in-4°. Ce Journal, écrit durement, mais aussi exact que curieux, peut servir de modele aux voyageurs, & de flambeau à ceux qui naviguent en Amérique. Au retour de la mer du Sud, le P. Feuillée présenta au roi un grand volume in-folio, où il avoit dessiné d'après nature tout ce que ce vaste pays contient de plus curieux. Cet ouvrage intéressant est en original dans la bibliotheque du roi, de même que le *Journal de son voyage aux Canaries*, pour la fixation du premier Méridien; à la fin, il a ajouté l'Histoire abrégée de ces isles.

FEUILLET, (Nicolas) chanoine de Saint-Cloud, près de Paris, prédicateur apostolique & d'une morale qui a paru févere, mourut à Paris en 1693, âgé de 71 ans. On a de lui (in-12, 1702) l'*Histoire de la Conversion de Chanteau*, cousin-germain de Caumartin, conseiller d'état. Feuillet en avoit été le principal instrument. Cette Histoire édifiante, & réimprimée plusieurs fois, est très-répandue. On a encore de lui des Lettres, qui peignent les sentimens de religion dont il étoit pénétré; & une *Oraison funebre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans*. Son portrait a été gravé par Edelinck.

FEUQUIERES, *voyez* PAS.

FÊVRE, (Jean le) avocat au parlement, & rapporteur-référendaire en chancellerie, sous Charles V, roi de France, est auteur d'un poëme moral, intitulé: *Le respit de la mort*, 1533, in-8°, gothique. Il y en a encore une édition de Paris, 1506, in-4°.

FÊVRE, (Raoul le) chapelain de Philippe, duc de Bourgogne en 1364, est auteur du *Recueil des Histoires Troyennes*, assez rare, des éditions du 15e. siecle, in-fol. Celles du 16e, quoiqu'aussi bonnes, ne sont pas recherchées.

FÊVRE, (Jacques *Fabri*, ou *Faber*, ou le) surnommé

d'Etaples (*Stapulensis*) du lieu de sa naissance, au diocese d'Amiens, vint au monde vers l'an 1455. Il fit ses études dans l'université de Paris, & y professa ensuite les belles-lettres & la philosophie. C'étoit encore le regne de la plus barbare scholastique. Le Fêvre sut s'élever au-dessus des chicanes de l'école. Il fut un des premiers qui inspirerent le goût des études solides, & en particulier de celle des langues-meres. Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, le choisit pour son grand-vicaire en 1523; ce prélat ayant été accusé de favoriser les novateurs, le Fêvre, soupçonné de l'avoir séduit, fut obligé de le quitter. Il se retira à Strasbourg, & de là à Paris, où il fut nommé précepteur du 3e. fils de François I. La reine Marguerite, sœur de ce prince, infectée des nouvelles erreurs, mena le Fêvre à Nérac en 1530; c'est là que cet habile homme, après avoir rouvert les yeux à la vérité, finit ses jours, sincérement converti en 1537. Ses principaux ouvrages sont: I. Un *Traité des trois Magdelenes*, solidement réfuté par les Bollandistes & par d'autres savans (*voyez* FISCHER, BEDA). II. Un *Psautier* en 5 colonnes, Paris, in-fol., 1509, avec des notes peu estimées. III. Des *Commentaires* sur les Pseaumes, sur l'Ecclésiaste, sur les Evangiles, sur S. Paul, &c., savans, mais mal digérés & mal écrits. IV. *Agones Martyrum mensis Januarii*, in-fol. (sans date ni lieu), mais du commencement du 16e. siecle. V. Une *Version françoise de toute la Bible*, imprimée à Anvers en 1530, 1534 & 1541, in-fol., & en 1728, en 4 vol. in-8°. L'édition de 1534, revue par des docteurs de Louvain, est la plus correcte, la plus exacte & la plus rare, parce qu'elle fut supprimée. Cette traduction, son sentiment sur la monogamie de Ste. Anne, & sa distinction des Trois Maries, souleverent beaucoup de docteurs contre le Fêvre; ce qui l'obligea de se contredire dans le traité *De duplici & unica Magdalenâ*, in-4°, pour prouver qu'on pouvoit soutenir qu'il y en avoit deux, ou une seule. A force de varier & de tourner cette question, il l'a si bien embrouillée, qu'on ne sait point ce qu'il en pensoit.

FÊVRE, (Louis le) *voyez* CHANTEREAU.

FÊVRE, (Guille) sieur de la Boderie, né dans la terre de la Boderie en Basse-Normandie, l'an 1541, savant dans les langues orientales, eut beaucoup de part à la fameuse *Polyglotte* d'Anvers, confiée aux soins d'Arias Montanus. Si on le croit, celui-ci n'y contribua pas autant qu'on le pense communément. Le Fêvre passa avec son frere Nicolas à Anvers, pour l'exécution de ce grand ouvrage. Il y travailla long-tems, & y inséra le Nouveau-Testament en syriaque, avec une Version en latin, une Grammaire syriaque & une chaldaïque, & un Dictionnaire de ces deux langues. Il retourna ensuite en France, apportant pour tout fruit de ses travaux, beaucoup de fatigues & quelque peu de réputation. A son retour, il fut secrétaire du duc d'Alençon, frere du roi Henri

III ; fut mal payé comme à Anvers, & alla mourir à la Boderie en 1598. On a de lui plusieurs ouvrages en vers & en prose, des traductions, &c. Il mêloit aux épines de l'étude des langues, les fleurs de la poésie françoise. Il eut de son tems une assez grande réputation dans ce dernier genre ; mais à l'exception de quelques pieces, où l'on trouve une certaine naïveté, qui plaît malgré la barbarie du langage, tout ce qui nous reste de lui est du plus mauvais goût ; style ampoulé, phrases inintelligibles, comparaisons forcées, expressions basses, allusions puériles, jeux de mots ridicules, plaisanteries froides. On peut consulter le P. Nicéron (*Mémoires*, tome 38e.), qui donne le catalogue de ses ennuyeuses productions.

FÊVRE de la Boderie, (Antoine le) frere du précédent, fut employé par Henri IV & par Louis XIII dans des affaires importantes. Il eut la qualité d'ambassadeur à Rome, dans les Pays-Bas & en Angleterre. Jacques I lui fit présent d'un bassin de vermeil enrichi de pierreries, avec ces mots : *Jacques, Roi de la Grande-Bretagne, à Antoine de la Boderie.* Le prince de Galles lui donna un diamant d'un grand prix ; & les seigneurs d'Angleterre ajouterent à tous ces présens, 150 haquenées, que la Boderie distribua à son retour à ses amis. Il n'en réserva qu'une seule, que Henri IV lui demanda. *Il n'est pas juste*, lui dit ce prince, *que je sois le seul de vos amis, qui n'ait point de part à vos libéralités.* La-Boderie fut très-utile à ce monarque, sur-tout dans l'affaire du maréchal de Biron, dont il découvrit les intelligences à Bruxelles. Il mourut en 1615, à 60 ans. Il avoit épousé la sœur du marquis de Feuquieres, gouverneur de Verdun, dont il eut deux filles ; l'une mourut fort jeune, & l'autre épousa M. Arnaud d'Andilli en 1613, auquel elle apporta la terre de Pomponne. On a de lui un *Traité de la Noblesse*, traduit de l'italien de Jean-Baptiste Nenna, imprimé en 1583, in-8°. On a publié en 1749, ses *Lettres* & ses *Négociations*, 5 vol. in-12. Il passe aussi pour l'un des auteurs du *Catholicon*, satyre que l'esprit de parti a fait valoir dans le tems, mais qui, dans le fond, n'est qu'une platitude dont la haine contre l'Espagne & les invectives contre la Ligue font tout le mérite : « Comme si » l'association des Calvinistes, » dit un auteur impartial, n'a» voit pas été une ligue, & » une ligue composée de sujets » rebelles, armée contre le » trône & l'autel ».

FÊVRE, (Nicolas le) né à Paris en 1544, se creva un œil en taillant une plume. Cet accident n'interrompit point ses études. Il commença celle du droit à Toulouse. Nicolas avoit dès-lors le goût de l'antiquité ; il entreprit le voyage de Rome pour se perfectionner. De retour en France, il se livra aux douceurs de l'étude, tandis que la plupart des gens-de-lettres de Paris, s'occupoient des affaires de la Ligue. Henri IV, étant enfin paisible possesseur de sa couronne, choisit le Fêvre pour

précepteur du prince de Condé; & après la mort de ce roi, la reine lui confia l'éducation de Louis XIII. Il mourut 16 mois après, en 1612, à 69 ans. Quoique le Fêvre eût travaillé toute sa vie, il n'ambitionnoit point le titre d'auteur, ou peut-être craignoit-il les écueils de cette profession. Ses *Opuscules* furent publiés à Paris en 1614, in-4°, par le Begue. On y apperçoit un critique exact, sans être trop hardi, judicieux dans ses conjectures, & juste dans ses raisonnemens. Son style est pur, net & concis. Si ses talens le firent estimer, son caractere ne le fit pas moins aimer : il étoit humain, doux, communicatif. Il vécut dans la retraite avec la politesse d'un courtisan, & à la cour avec la simplicité d'un solitaire.

FÊVRE, (Tannegui le) né à Caen en 1615, se fit de bonne heure un nom par ses succès dans l'étude du grec & du latin. Le cardinal de Richelieu le gratifia d'une pension de 2000 livres, pour avoir l'inspection sur les ouvrages imprimés au Louvre. Cet illustre rémunérateur des gens-de-lettres se proposoit de le faire principal d'un college, qu'il devoit ériger sous le nom de *Richelieu*. Sa mort ravit ce nouveau bienfait aux savans, & à le Fêvre un protecteur. Le Fêvre qui avoit plus de cupidité que de religion, se fit protestant, & eut une classe d'humanités à Saumur, qui assura sa vie dans ce monde, mais non pas son salut dans l'autre. Il méprisa, dit l'auteur du *Siecle de Louis XIV*, ceux de sa secte, & vécut parmi eux. On lui envoya des jeunes gens de cette secte de toutes les provinces de royaume & des pays étrangers. Les professeurs mêmes assistoient à ses leçons. En 1672, il se préparoit à quitter Saumur pour passer à Heidelberg, lorsqu'une fievre continue l'emporta à 57 ans. Le Fêvre étoit un vrai épicurien, & n'épargnoit rien pour satisfaire ses goûts. Il se parfumoit comme un petit-maître. Il lui manquoit, à la vérité, cet air aisé du grand monde; mais il y suppléoit par un verbiage étudié. Les fruits de sa plume sont : I. Des *Notes sur Anacréon*, *Lucrece*, *Virgile*, *Horace*, *Térence*, *Phedre*, *Longin*, *Aristophane*, *Elien*, *Apollodore*, *Eutrope*, *Aurelius Victor*, *Denys d'Alexandrie*, &c. Le Fêvre commente ces auteurs, en homme qui connoissoit assez bien les délicatesses des langues, & qui en possédoit l'esprit. II. Deux volumes de *Lettres*, 1659 & 1665, in-4°. III. *Les Vies des Poëtes Grecs*, en françois, in-12, dont la meilleure édition est celle qu'en a donnée Roland, à laquelle il a ajouté ses remarques. IV. Des *Poésies grecques & latines*. Le latin de le Fêvre est pur, poli, délicat, mais pas tout-à-fait exempt de gallicismes; son siecle fournit de meilleurs modeles en ce genre. V. Des morceaux de Platon & de Plutarque, qu'il a traduits & accompagnés de notes. Son françois n'a pas les graces de son latin; on voit un homme de college, qui fait des efforts pour prendre le ton d'un homme du monde. Il veut mêler le sérieux

de Balzac avec l'enjouement de Voiture, & les gâte tous les deux. Il avoit un attachement inviolable à ses amis. Dans le tems que Pellisson étoit prisonnier d'état, il eut le courage de lui dédier son *Lucrece*. Outre madame Dacier sa fille, il eut un fils, auteur d'un petit traité paradoxal, sous ce titre : *De futilitate Poëtices*, 1697, in-12.

FÊVRE, (Nicolas le) célebre chymiste du dix-septieme siecle, démonstrateur de chymie au jardin royal des plantes de Paris, fut appellé en Angleterre pour diriger un laboratoire de chymie, que Charles II avoit formé à Saint-James, l'une de ses maisons royales. Ce prince l'accueillit avec distinction. On a de lui une *Chymie théorique & pratique*, en 2 vol. in-8°, dont la 3e. édition parut en 1674. On croit que l'auteur mourut peu de tems après. Son livre est un des premiers où l'on ait établi des principes & rassemblé les découvertes faites sur la chymie.

FÊVRE, (Claude le) peintre, né à Fontainebleau en 1633, mort à Londres en 1675, fit les premieres études de son art dans les galeries & les salles de Fontainebleau. Il se mit ensuite sous la discipline de le Sueur & de le Brun. Ce dernier ayant vu quelques Portraits de sa main, lui conseilla de s'appliquer à ce genre de peinture. Le Fêvre acquit en effet un talent supérieur pour saisir la ressemblance, & le caractere, en quelque sorte, de la personne qu'il représentoit. Sa touche est vraie & spirituelle, son coloris frais & piquant. Le roi & la reine voulurent être peints par cet excellent artiste, qui depuis fut très-employé à la cour. Le Fêvre passa en Angleterre, & fit dans ce royaume plusieurs Tableaux, qui lui acquirent beaucoup de réputation & de richesses. Il a traité avec succès quelques sujets d'histoire. On a gravé d'après ce maître. Il a lui-même gravé plusieurs Portraits à l'eau-forte. François de Troy a été son éleve.

FÊVRE, (Roland le) autre peintre, natif d'Anjou, mort en Angleterre en 1677, excella à faire des charges.

FÊVRE, (Jacques le) docteur de Sorbonne, grand-vicaire de Bourges, né à Coutances au milieu du 17e. siecle, & mort à Paris en 1716, s'est fait un nom par les ouvrages qu'il a publiés pour la défense de l'Eglise. Les principaux sont : I. *Motifs invincibles pour convaincre ceux de la religion Prétendue-Réformée*, Paris, 1682, in-12. II. *Nouvelle Conférence avec un Ministre, touchant les causes de la séparation des Protestans*, 1685, in-12 : ce livre eut un grand succès. III. *Instructions pour confirmer les nouveaux Convertis dans la foi de l'Eglise*. On a encore de lui : *Entretiens d'Eudoxe & d'Eucharisté, sur l'Histoire de l'Arianisme & des Iconoclastes du P. Maimbourg*, 1674, in-12. *Anti-Journal des assemblées de Sorbonne* : critique, ou plutôt satyre, conduite par l'esprit de parti.

FÊVRE, *voyez* FEBVRE (Jacques le).

FÊVRE, (André le) avocat, né à Troyes, étoit neveu

de Houdard de la Motte. Son oncle ayant perdu la vue, l'appella auprès de lui, & il fut son lecteur & son secrétaire. Il s'acquitta de ces deux emplois avec une assiduité & un zele, qui lui mériterent les éloges de toutes les ames honnêtes. Il mourut à Paris en 1768, après avoir passé ses dernieres années dans des infirmités continuelles. Nous avons de lui les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Troyes*, 1744, in-8°; réimprimés en 1756, en 2 parties in-12. Cet ouvrage, auquel M. Grosley a eu part, est dans le goût des *Mathanasius*, mais plus sagement écrit. Il y a des choses agréables, & des recherches curieuses.

FEVRET, (Charles) né à Sémur en 1583, fut avocat au parlement de Dijon dès l'âge de 19 ans, & mourut dans cette ville en 1661. On a de lui un *Traité de l'Abus*, composé à la priere de Louis II, prince de Condé, & dont la meilleure édition est de Lyon, 1736, en 2 vol. in-fol., avec des notes du célebre Gibert & de Brunet, avocat. Fevret a approfondi cette matiere; & son ouvrage est le fruit des plus longues recherches; il y a cependant des canonistes qui trouvent de l'inconvénient dans la trop grande extension de ses principes. Hauteserre l'a réfuté par ordre du clergé, qui a cru y voir compromis les droits de l'Eglise. On a encore de lui l'*Histoire de la sédition arrivée à Dijon en 1630*, in-8°, & d'autres ouvrages en prose & en vers latins.

FEVRET DE FONTETE, (Charles-Marie) arriere-petit-fils du précédent, né à Dijon en 1710, fut reçu conseiller au parlement de cette ville en 1736. Après s'être attaché pendant une longue suite d'années à rassembler une nombreuse collection d'ouvrages, & de morceaux tant imprimés que manuscrits sur l'histoire de France, il conçut le projet de donner au public une nouvelle édition de la *Bibliotheque historique de la France* du P. le Long. C'est par les augmentations considérables qu'ont produit les recherches & les travaux de M. Fontete, que cet ouvrage vraiment important, & dont l'utilité peut s'étendre à tant d'objets, après être sorti des mains de son premier auteur en un seul volume in-fol., en 1719, est devenu un répertoire immense qui forme aujourd'hui 4 vol. in-fol., non compris les tables qui en composent un 5e. Ce magistrat, aussi recommandable par ses qualités sociales, que par ses lumieres dans la jurisprudence, son zele pour sa patrie, & son amour pour les lettres, est mort directeur de l'académie de Dijon en 1772, sans avoir vu la fin d'une entreprise qui lui fait tant d'honneur. M. Barbeau des Bruyeres, auquel il avoit remis tout son travail dès 1764, a présidé à l'édition de cet ouvrage.

FEUTRY, (Amé-Ambroise-Joseph) avocat au parlement de Douay, né à Lille le 9 octobre 1720, & mort à Douay le 28 mars 1789, est auteur de quelques petits Poëmes, où il pourroit y avoir un peu plus de chaleur & d'action, mais où il y a de l'élégance & une versification en général, noble &

ſorte. *Le Temple de la mort*, *les Tombeaux*, *les Ruines*, portent l'empreinte d'une mélancolie douce, & de cette philoſophie ſagement ſombre, qui donne dans le ſilence des leçons utiles. Le choix du ſujet contraſte avantageuſement avec tant de bruyantes deſcriptions de fêtes, de farces, de folies d'amour & de creuſes ſpéculations philoſophiques, qui exercent les talens ou occupent l'oiſiveté des écrivains du jour, & donne de l'eſprit de l'auteur une idée avantageuſe. Dans le *Temple de la mort* on a admiré ce vers caractériſtique :

Le tems qui détruit tout, en affermit les murs.

On a auſſi de lui : *Choix d'Hiſtoires ; les Jeux d'Enfans*, poëme en proſe; *Dieu*, ode; & une édition de *Robinſon Cruſoë*. Voyez FOÉ.

FEYDEAU, (Matthieu) né à Paris en 1616, docteur de Sorbonne, théologal d'Alet, enſuite de Beauvais, mourut en exil, à Annonai dans le Vivarès, en 1694, à 78 ans. Son attachement au parti de M. Arnauld lui avoit occaſionné beaucoup de chagrins. On a de lui: I. Des *Méditations ſur la providence & la miſéricorde de Dieu*, ſous le nom du Sr. de *Preſſigni*, in-12. II. Le *Catéchiſme de la Grace*, in-12, & d'autres ouvrages.

FEYDEAU DE BROU, (Henri) évêque d'Amiens, de la même famille que le précédent, mort en 1706, âgé de 53 ans, a donné au public : I. Une Lettre latine à Innocent XII, contre le *Nodus prædeſtinationis* du cardinal Sfondrate. II. Une *Ordonnance pour la juriſdiction des Evêques & des Curés*, contre le P. des Imbrieux, Jéſuite. III. Une *Lettre au ſujet de la Lettre à un Curieux ſur d'anciens tombeaux découverts en 1597.*

FIACRE, (S.) étant venu d'Irlande ou d'Ecoſſe en France, S. Faron, évêque de Meaux, lui donna un lieu ſolitaire où il bâtit un hôpital, dans lequel il recevoit les paſſans & les étrangers. Il mourut vers l'an 670. Les légendes lui donnent la qualité de prince. Sa *Vie* qui n'eſt guere authentique, a été publiée dans le Recueil de Surius, dans celui des Bollandiſtes (tom. 6e. d'août, pag. 595 & ſuiv.), dans les *Acta SS. Ord. S. Benedicti* de Mabillon, tom. 2, & dans les autres Hagiographes; enfin nous en avons des *Vies* imprimées à part, entr'autres celle écrite en vers & imprimée in-4°, ſans date, ni nom de ville ni d'imprimeur, & celle de Dom Pirou, Bénédictin de S. Maur, imprimée à Paris en 1636, in-12. L'hermitage de S. Fiacre eſt devenu un bourg de la Brie, fameux par ſes pélerinages; l'égliſe ou chapelle eſt deſſervie par les Bénédictins; les femmes n'entrent point dans le ſanctuaire; & l'on remarque que la reine Anne d'Autriche y venant en pélerinage en 1641, ſe conforma à cet uſage, & qu'elle fit même, à pied, le chemin depuis Monceau juſqu'à S. Fiacre. Dom du Pleſſis, qui donne un article curieux ſur ce ſaint ſolitaire (*Hiſt. de Meaux*, tom. 1., p. 51 & ſuiv.) obſerve que dans ſa chapelle il y a une pierre, ſur laquelle vont s'aſſeoir pieuſement les pélerins, pour guérir

des hémorrhoïdes, ou, selon d'autres, du *fic*, ou *mal de S. Fiacre* (*Viscus, cancri genus, carnosis partibus adhærere solitus, primò quidem calli instar durescit; postea callus in pus conversus, proximas partes depascitur.* C'est ainsi que Mabillon désigne cette maladie dans les Annales de son ordre, tom. 1, p. 344). On a prétendu que le nom de *Fiacres* avoit été donné aux carrosses de place, parce qu'ils furent d'abord destinés à voiturer jusqu'à S. Fiacre (en Brie) les Parisiens qui y alloient en pélerinage; mais Ménage, dans son Dictionnaire étymologique, atteste, comme témoin oculaire, que ces carrosses furent ainsi appellés du nom de l'image de S. Fiacre, qui servoit d'enseigne à un logis de la rue S. Antoine, où l'on a premiérement loué ces sortes de voitures. On peut concilier ces deux sentimens, en supposant que le maître de l'auberge n'avoit pris S. Fiacre pour enseigne, qu'à cause de la premiere destination de ces voitures pour ce pélerinage; la rue S. Antoine où étoit l'auberge, est précisément sur le chemin de Paris à S. Fiacre. Par la suite il étendit l'usage de ses voitures pour le service des rues de Paris.

FIACRE, frere lai de l'ordre de S. Augustin, né à Marly en 1609, & mort à Paris en 1684, se fit connoître par sa piété & diverses prédictions qui parurent surnaturelles. Louis XIII, la reine Anne d'Autriche, Louis XIV, Marie-Thérese, son épouse, & d'autres grands personnages, avoient grande confiance en ses prieres, & s'y recommandoient souvent. Il étoit fort lié avec Claude BERNARD, surnommé le *pauvre prêtre* (voyez cet article). Sa *Vie*, imprimée à Paris en 1722, est écrite avec une simplicité qui attache. Dans son Discours préliminaire, l'auteur anonyme (que l'on sait être un Augustin, nommé *Gabriel de Ste.-Claire*) montre qu'il connoissoit les regles de la critique & qu'il s'y est conformé. On y trouve cette réflexion: « La disposition » de nos peres étoit de croire » tout à l'aveugle; ils se faisoient conscience de douter » du moindre prodige; ils » croyoient trop. La disposition d'esprit de nos jours » (en 1722) est de ne croire » rien: s'il me falloit opter » entre ces deux extrémités, » j'aimerois mieux la puérile » crédulité de ceux qui croient » tout, &c. ». Du reste, le livre est imprimé fort incorrectement, & le lecteur est arrêté, à chaque pas, par des fautes grossieres qui ne sont pas relevées dans l'*Errata*. L'abbé d'Artigny en a donné, d'après un Journaliste, le Précis de ce qui concerne la naissance de Louis XIV (que la reine Anne attribua aux prieres du frere Fiacre) dans le tome 6e de ses *Mémoires*; mais on voit, par ce Précis, que l'abbé n'avoit pas vu le livre même.

FICHARD, (Jean) jurisconsulte de Francfort-sur-le-Mein, sa patrie, syndic de cette ville, y mourut en 1581, à 70 ans. Il savoit les langues & l'histoire du droit. On a de lui: I. *Onomasticon philosophico-medico-synonymum*, 1574, in-8°. II. *Consilium matrimoniale*, 1580, in-fol.

in-fol. III. *De Cautelis*, 1577, in-fol. IV. *Vitæ virorum qui eruditione claruerunt*, in-4°. V. *Vitæ jurisconsultorum*, 1565, in-4°, &c.

FICHET, *voyez* FISCHET.

FICIN, (Marsile) chanoine de Florence sa patrie, savant dans les langues grecque & latine, naquit en 1433. Il professa la philosophie dans l'université de Florence. Il eut une foule de disciples: car quoiqu'il adoptât les rêveries de l'astrologie judiciaire, erreur qui lui étoit commune avec les philosophes de son tems, il avoit d'ailleurs beaucoup de mérite. Il dut à la libéralité des Médicis, des retraites agréables auprès de Florence. Il y passoit le plus de tems qu'il pouvoit, avec des amis choisis qui philosophoient, & qui partageoient avec lui les charmes de la raison & de la solitude. Ficin avoit besoin de l'air de la campagne. Son tempérament étoit mélancolique, sa santé délicate, & il ne la conservoit que par des attentions presque superstitieuses. Il changeoit jusqu'à 6 ou 7 fois de calotte par heure. La nature étoit trop foible chez lui, pour qu'elle ne succombât point, malgré toutes les attentions de l'art. Il mourut en 1499, à 66 ans. Ses Ouvrages ont été recueillis à Bâle en 1561, en 2 vol. in-fol. On y voit des Traductions d'auteurs grecs, de Platon, de Plotin, dont il essaie de faire des Chrétiens, parce qu'effectivement il se trouve dans leurs ouvrages des endroits très-favorables à la Religion chrétienne, fruits sans doute de la lecture des Livres-Saints, ou de la tradition primitive, ou des notions que les Juifs avoient communiquées aux autres nations. On y trouve aussi des Ecrits de physique, de métaphysique, de morale; des Lettres en 12 livres, imprimées séparément, Venise, 1495, in-fol, rares, ainsi que son édition de la *Philosophie Platonicienne*, imprimée à Florence, in-fol., 1482.

FIDDES, (Richard) écrivain poli & savant théologien Anglois, né à Hunmamby dans le comté d'Yorck, en 1671, fut ministre à Halsham, lieu mal-sain, qu'il fut obligé de quitter. Il se retira à Putney, où il mourut en 1724. Il est auteur: I. D'un *Corps de Théologie*, 1728-1730, 2 vol. in-fol. II. De la *Vie du Cardinal Wolsey*, Londres, 1724, in-fol. III. D'un *Traité de Morale*, 1724, in-8°. IV. D'une *Lettre sur l'Iliade d'Homere*, 1714, in-12.

FIDELE, (S.) né à Sigmaringen, petite ville de la Suabe, étudia la philosophie & la jurisprudence dans l'université de Fribourg. Quelques gentilshommes curieux de voyager, ayant desiré de l'avoir pour compagnon, il parcourut avec eux, depuis 1604 jusqu'en 1610, l'Allemagne, l'Italie, la France & plusieurs provinces d'Espagne. De retour dans sa patrie, il embrassa la profession d'avocat, & devint célebre dans le barreau; mais redoutant les écueils dont cette carriere est semée, il la quitta bientôt pour se faire capucin. Le pape Grégoire XV, qui venoit d'établir la congrégation de la Propagande, instruit du mérite de Fidele, le préposa aux missions

qui devoient se faire chez les Grisons; il s'acquitta de son emploi avec un succès digne de son zele, & tel qu'on espéroit de ramener dans le sein de l'Eglise tout ce qui restoit d'hérétiques chez cette nation; mais quelques-uns d'entr'eux, plus attachés à l'erreur, & par-là même jaloux de ses succès, résolurent de le perdre de la maniere la plus lâche & la plus cruelle. D'après une invitation simulée, le P. Fidele s'étant présenté pour les instruire, ils se jeterent tumultueusement sur lui & le massacrerent le 24 avril 1622. Clément XIII l'a mis au nombre des Saints.

FIDERI, empereur du Japon, fils & successeur de Taïkosama en 1598. Ongoschio son tuteur lui enleva sa couronne, après l'avoir obligé d'épouser sa fille. Fideri leva une puissante armée contre l'usurpateur; mais celui-ci plus heureux le réduisit à s'enfermer avec sa femme & les seigneurs de son parti dans un palais, où il fit mettre le feu.

FIDIUS, *voyez* DIUS-FIDIUS.

FIELDING, (Henri) fils d'un lieutenant-général, vit le jour dans le comté de Sommerset, le 22 avril 1707. Né avec une imagination vive & même libertine, il s'abandonna, à l'âge de 20 ans, tellement à la débauche, qu'il altéra sa santé & sa médiocre fortune. A 30 ans il épousa Miss Cradock, beauté célebre du comté de Salisbury. Sa dot fut bientôt consumée dans les plaisirs. Fielding voulut suivre le barreau; mais la goutte qui l'assaillit tout-à-coup, l'obligea d'abandonner cette carriere, à laquelle il étoit d'ailleurs peu propre. La composition de 18 Comédies, ou farces, & de plusieurs Romans, & la place de juge de paix dans le comté de Middlesex, furent ses ressources contre l'indigence. Une maladie de langueur, qui l'affligeoit depuis quelque tems, l'engagea d'aller, en 1753, en Portugal, pour y rétablir sa santé; mais ne s'y trouvant pas mieux, il vint mourir à Londres en 1754. La plupart de ses Romans sont traduits en françois: *Tom-Jones*, en 4 vol., *Amélie*, en 3. Les *Aventures d'Andrews*, 2 vol. *Roderic Randon*, 3 vol. in-12. *Voyage dans l'autre Monde*, in-12. Les *Comédies* de Fielding ne sont pas du premier mérite; elles offrent pourtant des scenes agréables, & quelques ridicules nouveaux, peints avec vérité, avec énergie & d'une maniere originale. Quant à ses Romans, on y trouve de belles situations, des sentimens touchans, d'excellens caracteres, dont quelques-uns sont neufs; mais l'auteur prodigue trop les réflexions, les digressions, les portraits bas & les menus détails. On a corrigé une partie de ces défauts dans les traductions françoises, du moins dans celle d'*Amélie*. *Tom-Jones* a été réduit de 6 vol. à 4; encore il y en a deux de trop. Fielding donna pendant quelques mois une espece de *Journal de morale*, qui avoit les mêmes imperfections que ses Romans. C'étoit un tas d'observations faites à la hâte & dans les rues, maladroitement confuses à des lieux communs, satyriques & mo-

raux, dont l'effet ne sera certainement pas de rendre les hommes meilleurs.

FIENNE, (Robert de) vieux guerrier, qui fut honoré de l'épée de connétable en 1356; mais le roi Charles V voulant gratifier du Guesclin de cette charge, de Fienne donna sa démission en 1370. Sa famille a subsisté jusqu'à nos jours.

FIENUS, (Thomas) d'Anvers, né en 1567, fut appellé à Louvain en 1593, pour remplir une chaire de médecine. Il la quitta au bout de sept ans, pour se rendre à la cour de Maximilien, électeur de Baviere, en qualité de son médecin; il n'y resta qu'un an, & il vint reprendre sa chaire à Louvain, où il mourut en 1631. Il est regardé comme un médecin très-savant. Il en est peu de son tems qui l'aient égalé dans la connoissance de l'histoire naturelle & la chirurgie. On a de lui: I. *De viribus imaginationis*, in-8°. II. *De formatione & de animatione fœtûs*, in-8°. III. *Apologia pro libro præced.*, in-8°., 1629. IV. *De cauteriis*, in-8°., dont la meilleure édition est de Londres, 1733, in-4°. V. *Libri Chirurgici*, 1649, in-4°.; & d'autres livres bien reçus dans leur tems. Son pere, Jean FIENUS, médecin à Anvers, mort à Dordrecht, en 1585, donna un traité *De statibus humanum corpus molestantibus*, 1682, in-8°., curieux.

FIESQUE, (Jean-Louis de) comte de Lavagne, d'une des plus grandes familles de Genes, naquit avec des qualités qui auroient pu lui procurer une vie heureuse; mais son ambition le perdit. La haute fortune d'André Doria excitoit sa jalousie; il se ligua d'abord avec les François, qui vouloient recouvrer Genes. Un des conjurés lui ayant fait comprendre que c'étoit l'entreprise d'une ame lâche, d'aimer mieux assurer sa patrie à des étrangers, que de la conquérir pour lui-même, il travailla à s'en rendre maître. A l'entrée de la nuit du 1er. janvier 1547, les conjurés commencerent d'exécuter leur projet. Ils s'étoient déjà rendus maîtres de la Darsene, lieu où sont les galeres, lorsque la planche sur laquelle le comte passoit pour entrer dans une galere s'étant renversée, il tomba dans la mer & se noya, à l'âge de 22 ans. La mort du chef rallentit l'ardeur des conjurés, & la république fut sauvée. On punit le crime de Fiesque sur sa famille; elle fut bannie de Genes jusqu'à la 5e. génération, & son palais fut rasé. Le cardinal de Retz a donné l'Histoire de cette Conjuration, in-8°, 1665. Cet ouvrage n'est qu'une espece d'abrégé de l'Histoire de la même conspiration, publiée en italien par Mascardi, & traduite en françois par Fontenai Ste.-Genevieve, 1639, in-8°.

FIEUBET, (Gaspard de) seigneur de Ligny, conseiller au parlement de Toulouse sa patrie, ensuite chancelier de la reine Marie-Thérese d'Autriche, & conseiller d'état, mourut aux Camaldules de Grosbois en 1694, à 67 ans. Il a laissé quelques petites *Pieces de Poésie*, répandues dans divers recueils. On les lit avec

plaisir, par la délicatesse, la légéreté & le naturel qui y regnent. Sa fable sur-tout intitulée *Ulysse & les Syrenes*, est très-estimée.

FIEVRE, déesse adorée par les Romains, particuliérement dans les provinces où les fievres étoient fréquentes & dangereuses. On lui dressoit des autels avec les inscriptions les plus flatteuses. C'est ainsi qu'on lit sur un ancien monument à Ostrohow en Transilvanie :

FEBRI DIVÆ,
FEBRI SANCTÆ,
FEBRI MAGNÆ.

FIEUX, (Jacques de) entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, & fut docteur de la maison de Navarre. Son talent pour la prédication le rendit célebre, & lui mérita l'évêché de Toul, auquel il fut nommé en 1676. Il y publia l'année suivante des *Statuts Synodaux*, qui depuis ont servi de regle en cette église; & fit de fréquentes visites dans son diocese, toujours avec grand fruit. Son zele, sa douceur, son éloquence, lui gagnerent tous les cœurs. Ce digne pasteur fut reçu par-tout comme il méritoit, avec des témoignages unanimes d'estime & de confiance, sur-tout dans la Vosge, où l'on n'avoit point vu d'évêque de mémoire d'homme. M. de Fieux avoit une sagacité singuliere pour la décision des cas de conscience, & il publia en 1679 un *Ecrit sur l'usure*, très-estimé, qui fut principalement utile dans son diocese, où ce vice avoit jeté de profondes racines. Il mourut à Paris dans les sentimens de la plus tendre piété, qui avoit présidé à tous ses travaux.

FILANGIERI, (Gaëtan) gentilhomme de la chambre du roi des Deux-Siciles, & conseiller au département des finances, mort à Naples en 1788, à la fleur de son âge, est auteur de *la Science de la Législation*, en italien, dont on a donné une traduction françoise; Paris, 1786, 2 vol. in-8°. Les maximes philosophiques qu'il a répandues dans cet ouvrage, lui ont fait une prompte réputation dans un certain monde. Si l'on excepte quelques passages sur le despotisme des rois & les abus du gouvernement militaire, on peut dire que ce n'est qu'une répétition de ce qu'on voit ailleurs, à quelques paradoxes près qui sont propres à l'auteur. Et dans le fait, que peut-on dire de nouveau sur une matiere telle que la législation, sans se perdre dans des spéculations hasardées & dangereuses? « Ne comprendra-» t-on jamais, dit un vrai poli-» tique, combien il est dange-» reux dans un état de souffrir » que des hommes sans mis-» sion, souvent sans talent & » sans lumieres, déclament à » tort & à travers contre les » usages reçus, contre les an-» ciens établissemens, frondent » ce qu'il y a de plus respecta-» ble, foulent aux pieds tous » les principes, sous le spé-» cieux prétexte de s'élever » contre les abus, & de dé-» truire les préjugés. Le public » toujours avide de nouveau-» tés, toujours disposé à con-» fondre la témérité & l'audace » avec le génie, toujours dupe » de l'emphase & des promesses

» des charlatans, se persuade » aisément que des hommes » qui jugent & qui condamnent » avec tant de hardiesse, ont » des vues supérieures, & que » nos ancêtres n'avoient pas le » sens commun; il se pénetre » des idées & des maximes de » ces réformateurs, d'autant » plus flatteuses, qu'elles pa- » roissent neuves; & quel mal » n'en résulte-t-il pas pour la » nation »? En 1788, il parut à Paris trois autres volumes de *la Science de la Législation.* Ces trois volumes posthumes ressemblent parfaitement aux autres, à cela près que l'auteur devenu plus constant, plus hardi, déguise moins certaines opinions, que le crédit toujours croissant du philosophisme lui a paru rendre plus aisément admissibles. Il y a de bonnes choses, il y en a beaucoup de mauvaises. Le nombre de celles-ci est encore allé en croissant dans les 7 & 8*e*. volumes, publiés à Paris en 1791. Il y regne de plus un ton de morgue & de vrai fanatisme, une légéreté & une inconséquence d'idées, & tant de spéculations creuses, dangereuses, tyranniques & impraticables, qu'on est fondé de douter que ce soit réellement une suite & une traduction de l'ouvrage italien, & de présumer que c'est plutôt la production de quelque démocrate Parisien, dont la tête n'aura pu conserver une organisation saine au milieu des mouvemens de la révolution.

FILASTRE, (Guillaume) évêque de Tournay dans le 16*e*. siecle, dont nous avons une espece de *Chronique*, que les curieux de tout ce qui concerne l'Histoire de France recherchent encore, quoique surannée. Elle fut imprimée l'an 1517, en 2 vol. in-fol. On a encore de lui: *La Toison d'Or*, Paris, 1530, 2 vol. in-fol.

FILCHIUS, (Benoît) né d'une famille noble de la Grande-Bretagne, fut élevé dans les principes du calvinisme & attaché à la secte puritaine. Rendu à Paris dès l'âge de 24 ans, il y abjura cette secte, qui ne faisoit que de naître, pour rentrer dans la religion de ses peres, que ses compatriotes n'auroient jamais abandonnée, si, comme lui, ils avoient eu le courage de se déterminer en faveur de la vérité, contre l'intérêt de leurs propres passions. Son grand amour pour la vertu lui fit embrasser dans cette même ville, l'ordre austere des Capucins; après quoi il repassa dans sa patrie en 1559, dans le dessein d'y rétablir la vraie Religion: mais les hérétiques ayant découvert son état & ses vues, le déférerent à la reine Elizabeth, qui le retint dans une étroite prison, pendant l'espace de trois ans, après lesquels Henri III, roi de France, obtint son élargissement, le fit revenir à Paris, & l'honora de sa bienveillance particuliere. Delà jusqu'à sa mort, le P. Benoît composa plusieurs ouvrages, analogues à son zele, à sa piété & à ses lumieres, tels que: I. *Regula perfectionis, continens breve ac lucidum compendium totius vitæ spiritualis*, &c. Cet ouvrage écrit d'abord en anglois, puis traduit en flamand & en françois, fut mis aussi en latin par l'auteur lui-même, quelques années avant

fa mort : il s'en fit successivement plusieurs éditions à Rome, Paris, Lyon, Viterbe & ailleurs. II. *Soliloquium pium & grave*, &c., dans lequel il explique les motifs de sa conversion. III. *Liber variorum exercitiorum spiritualium*, &c., Viterbe, 1608. IV. *Eques christianus*, &c., 2 vol. in-12, Paris, 1609. M. Thayer, ministre protestant, nouvellement converti à la Religion Catholique, fait le plus bel éloge de cette production, qui n'a pas peu contribué à le ramener dans le sein de l'Eglise. Voyez *la Relation de la conversion de M. Jean Thayer*, 4e. édition, Liege, 1789, pag. 18, & le *Journal historique & littéraire*, 1er. février 1789, pag. 174.

FILESAC, (Jean) docteur de Sorbonne & curé de S. Jean-en-Greve, mourut à Paris sa patrie, doyen de la faculté de théologie, en 1638. Il a composé plusieurs ouvrages sur des matieres ecclésiastiques & profanes, remplis d'une érudition assommante. Ce n'est qu'un tissu de passages, qu'il joint les uns aux autres par quelques réflexions, sans beaucoup d'ordre ni de méthode. Il passe du sacré au profane, fait de longues digressions écrites très-durement, & lasse son lecteur en l'instruisant. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité de l'autorité des Evêques*, Paris, 1606, in-8°. II. Un autre *du Carême*. III. *De l'Origine des Paroisses*. IV. Des *Traités de la Confession auriculaire*, de l'*Idolâtrie* & de l'*Origine des anciens Statuts de la Faculté de Paris*, &c. Ils sont réunis sous le titre d'*Opera pleraque*, Paris, 1621, in-8°.

FILICAIA, (Vincent de) poëte Italien, sénateur de Florence sa patrie, né en 1642 & mort en 1707, fut membre de l'académie de la *Crusca* & de celle des *Arcades*. Ses *Poësies*, publiées en 1707, in-fol., par son fils, réimprimées à Venise, 1747, 3 vol. in-12, sont délicates, & respirent le ton d'un homme qui vit dans le grand monde. Il n'étoit pas riche : Christine, reine de Suede, sachant qu'il avoit de la peine à faire subsister sa famille, lui fit du bien ; & sa générosité fut d'autant plus louable, qu'elle voulut qu'on l'ignorât entiérement. *Voyez* l'éloge de ce poëte dans les *Vies des Arcadi* de Crescimbeni.

FILLASSIER, (Marin) prêtre Parisien, mort en 1733, à 56 ans, fut curé de campagne, & ensuite chapelain des Dames de Miramion. Il est auteur d'un ouvrage plein d'onction, intitulé : *Sentimens chrétiens, propres aux Personnes infirmes*, in-12. Ouvrage qui n'est composé que de passages de l'Ecriture & des Peres. Le P. Bouhours en avoit donné un semblable, tiré exclusivement de l'Ecriture-Sainte.

FILLEAU, (Jean) professeur en droit & avocat du roi à Poitiers, mort en 1682, est principalement connu par sa *Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers touchant la nouvelle Doctrine des Jansénistes, imprimée par le commandement de la reine*, Poitiers, 1654, in-8°. C'est dans le second chapitre que l'on trouve l'anecdote connue sous le nom de *Projet*

de Bourgfontaine. Filleau raconte que six personnes qu'il n'ose désigner que par les lettres initiales de leurs noms, s'étoient assemblées en 1621, pour délibérer sur les moyens de renverser la Religion & d'élever le déisme sur ses ruines. On a imprimé en 1756 : *La Réalité du projet de Bourgfontaine*, 2 vol. in-12 : ouvrage auquel on a opposé : *La Vérité & l'Innocence victorieuses de la Calomnie, ou Huit Lettres sur le projet de Bourgfontaine*, 1758, en 2 vol. in-12. Le plus fort argument employé dans cette réfutation, est que la *Réalité* a été brûlée par arrêt du parlement de Paris du 21 avril 1758; mais l'auteur (D. Clémencet) ne songeoit pas que les *Provinciales* avoient été brûlées par arrêt du parlement de Provence, du 9 février 1667. Quoi qu'il en soit, la *Réalité*, mal à propos attribuée au P. Patouillet (*voyez* ce mot) a été réimprimée plusieurs fois, traduite en latin sous le titre de *Veritas consilii Burgofonte initi*, en allemand, en flamand, & autres langues. Dans les dernieres éditions, on trouve une longue réponse aux *Huit Lettres*. La meilleure édition est celle de Liege, 1787, 2 vol. in-8°. « La postérité » ayant sous les yeux les événemens qui lui sont réservés, » jugera peut-être mieux que » nous, si ce projet a existé ou » non ». Voilà ce que nous disions en 1783. Ces *événemens* n'étoient pas bien loin. Peu d'années après on vit le jansénisme intimement uni au philosophisme, transmettre à celui-ci ses erreurs propres, & ce fanatisme de secte qui porta la dévastation dans l'Eglise de France. Un auteur moderne a porté de la *Réalité*, le jugement suivant : » Je suis loin de garantir toutes » les conjectures, combinaisons & rapprochemens de » l'auteur. Quoique l'ensemble » présente un tableau frappant, » & que les événemens ne » soient que trop propres à lui » concilier la confiance des lecteurs, je crois néanmoins que » l'auteur a trop légérement » désigné quelques coopérateurs de cette œuvre d'abord » si mystérieuse, & aujourd'hui » si manifeste dans ses effets. » Des liaisons d'amitié, ainsi » que des démarches, ou écrits » inconsidérés, ne suffisent pas » pour accuser ces intentions, » sur-tout dans un tems où le » véritable esprit de la secte » étoit peu connu, & où les » gens de bien ont pu être les » dupes des apparences (*voyez* » ARNAULD Henri). Quant » aux six principaux acteurs, » dont il est question dans le » projet, nous en abandonnons » le jugement à ceux qui auront combiné sans prévention leurs ouvrages & leur » conduite, avec la tâche respective que la *Relation* de » Filleau leur attribue » (*voyez* JANSENIUS, MONTGERON, PARIS, &c.). On a encore de Filleau : I. Les *Arrêts notables du Parlement de Paris*, 1631, 2 vol. in-fol. II. *Les Preuves historiques de la Vie de Sainte Radegonde*. III. Traité *de l'Université de Poitiers*.

FILLEAU DE LA CHAISE, *voyez* CHAISE (Jean de la).

FILLIUCIUS, (Vincent) Jésuite, né à Sienne en 1576, enseigna la philosophie, les ma-

thématiques, la théologie, fut pénitencier à Rome, & casuiste en chef du saint-office. Il mourut en 1622. On a de lui des *Questions Morales*, Lyon, 1633, où il paroît quelquefois enseigner une morale trop indulgente.

FINÉ, (Oronce) né à Briançon en Dauphiné l'an 1494, fut choisi par François I pour professer les mathématiques au college-royal. Il avoit beaucoup de génie pour la méchanique : il fit une horloge d'une singuliere invention. On a de lui plusieurs Ouvrages de Géométrie, d'Optique, de Géographie & d'Astrologie, réunis en 3 vol. in-fol., 1532, 1542 & 1556. Il étoit fort attaché à l'astrologie, & plus qu'un géometre n'auroit dû l'être ; mais, on l'a déjà dit, la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Finé mourut très-pauvre en 1555. Les beaux-esprits chargerent son tombeau de vers & d'épitaphes. Il avoit pris pour devise : *Virescit vulnere virtus.*

FINIGUERRA, *voyez* MASO.

FIORI, (Mario di) peintre, *voyez* MARIO.

FIRENZUOLA, (Ange) poëte Florentin, & religieux de la congrégation de Vallombreuse, avoit auparavant exercé la fonction d'avocat à Rome, sous le nom de Nanini, qui étoit celui de sa famille. Il fut connu & estimé du pape Clément VII, qui prenoit plaisir à la lecture de ses ouvrages. Il mourut à Rome peu après 1545. Il a beaucoup écrit en vers & en prose. L'édition de ses *Œuvres* en ce dernier genre, à Florence, 1548, in-8°, & celle de ses *Poésies*, 1549, in-8°, sont recherchées. Sa traduction de l'*Ane d'Or*, Venise, 1567, in-8°, est rare. On trouve quelques *Capitoli* de lui, avec ceux de Berni. Il a aussi fait quelques comédies : *Il Lucidi*, Florence, 1549, in-8°. *La Trinuzia*, 1551, in-8°. Son *Discours des Animaux* a été traduit en françois, Lyon, 1556, in-16 ; & par la Rivey, 1579, in-16. Son *Discours de la beauté des Dames*, l'a été par J. Pallet, Paris, 1578, in-8°.

FIRMICUS-MATERNUS, (*Julius*) fit paroître, sous les enfans de Constantin, un excellent traité *De la Fausseté des Religions profanes.* L'auteur, en montrant la vanité de l'idolâtrie, établit divers points de la Religion Chrétienne. On a publié cet ouvrage avec le *Minutius Felix* à Leyde, en 1672, in-8° ; & en 1699, avec les notes de Jean Wouver. On lui attribue encore *VIII Livres d'Astronomie*, imprimés par Alde Manuce en 1499, in-folio ; mais cette derniere production paroit être d'un autre Julius Firmicus, qui vivoit dans le même tems. Elle est pleine de rêveries.

FIRMILIEN, évêque de Césarée en Cappadoce, ami d'Origene, prit parti pour S. Cyprien, dans la dispute sur la rebaptisation de ceux qui avoient été baptisés par les hérétiques. Il écrivit, dit-on, sur cette question une *Lettre à S. Cyprien*, dans laquelle toutes les raisons qui pouvoient autoriser la pratique des églises

d'Afrique sont exposées avec force (*voyez* S. CYPRIEN). Cependant dans une Dissertation du P. Marcellin Molkenbuhr, Récollet, imprimée à Munster en Westphalie, 1790, in-4°, on prétend que cette Lettre est faussement attribuée à Firmilien & qu'elle est de quelque Donatiste d'Afrique après le 4*e*. siecle, qui l'a attribuée à Firmilien pour lui donner plus de poids : les raisons détaillées dans cette Dissertation sont très-plausibles. Firmilien présida, en 264, au premier concile d'Antioche, contre Paul de Samosate. Il étoit près de se rendre à un second synode, où cet hérétique opiniâtre devoit être anathematisé ; mais il mourut en chemin l'an 269, selon le P. Pagi & M. Fleury. Baronius place sa mort à l'an 272. L'auteur de la Dissertation citée ci-dessus, prouve que le 2*e*. concile d'Antioche n'a pas été célébré avant l'an 272, & que conséquemment Firmilien a vécu jusqu'à cette année.

FIRMIN, nom de quatre évêques ; le 1*er*., évêque d'Amiens & martyrisé au 3*e*. siecle ; le 2*e*., évêque de la même ville au 4*e*. siecle ; le 3*e*., évêque d'Uzès ; & le 4*e*., de Mende.

FIRMIUS, (*Marcus*) homme puissant de Séleucie en Syrie, se fit proclamer empereur en Egypte, pour venger la reine Zénobie, dont il étoit ami. Aurélien marcha contre lui, le fit prisonnier, & après lui avoir fait souffrir toutes sortes de tourmens, il s'en délivra tout-à-fait l'an 273. C'étoit un homme d'une taille gigantesque & d'une force surprenante. On l'appeloit *le Cyclope.* On frappoit, dit-on, sur sa poitrine, comme sur une enclume, sans qu'il en ressentît aucune douleur. Le commerce immense qu'il faisoit avec les Sarrasins & les Indiens, lui avoit acquis une grande considération dans l'Orient.

FIRMUS, général des Maures en Afrique, se révolta contre Valentinien I, l'an 375 de J. C. Après avoir commis de grands ravages, il fut contraint de s'étrangler lui-même, pour ne pas tomber vif entre les mains des Romains.

FISCHER *ou* FISHER, (Jean) né au diocese d'Yorck vers 1455, docteur & chancelier de l'université de Cambridge, évêque de Rochester, confesseur de la reine Marguerite, précepteur de Henri VIII, ne voulut pas reconnoître son éleve pour chef de l'église Anglicane, lorsque ce prince se sépara de Rome pour une maîtresse. Henri le fit mettre en prison, & ayant appris que le pape Paul III lui destinoit un chapeau de cardinal, il dit en se moquant du pape : « Qu'il » envoie son chapeau de car» dinal quand il voudra ; je » ferai en sorte que, quand il » arrivera, la tête pour laquelle » il est destiné, ne subsiste » plus ». En effet, Henri fit aussi-tôt faire le procès à ce vénérable vieillard, qui eut la tête tranchée le 21 juin 1535. Son âge de 80 ans, & les services qu'il avoit rendus à ce monarque, auroient dû lui épargner une mort si cruelle, quand même ses vertus & son innocence n'eussent point fait son éloge. Fischer avoit un

grand sens & un jugement très-solide. C'est un des meilleurs controversistes de son tems. Toutes ses *Œuvres* ont été publiées en un volume in-folio à Wurtzbourg en 1597. On y voit plusieurs traités contre les erreurs de Luther, un *De unica Magdalena* contre Jacques le Fêvre d'Etaples & Josse Clicthoue (*voyez* MAGDELENE). On y a ajouté l'ouvrage qui porte le nom de Henri VIII contre Luther, que quelques-uns croient avoir été fait par Fischer.

FISCHER, (Jean-Bernard) architecte Allemand, a construit les plus beaux édifices modernes de Vienne; entr'autres les écuries de l'empereur, la chancellerie de Bohême, le *Belvedere*, ou palais du prince Eugene, celui de Schonbrun. Il est mort en 1724. Si ces édifices ne sont pas sans défauts, ils sont dans leur ensemble d'une composition grande & noble: le dernier sur-tout, quoique les décorations extérieures soient peut-être trop chargées, a de grandes beautés. S'il étoit plus vaste, on en eût fait depuis long-tems la résidence impériale. Comme il fut bâti des dépouilles des Turcs, un littérateur a proposé d'y mettre pour inscription, ce vers de Virgile:

Barbarico postes auro spoliisque superbi.

FISCHET, (Guillaume) docteur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris en 1467, appella 2 ans après (de concert avec Jean de la Pierre son ami) Martin Crantz, Ulric Gering, & Michel Friburger, imprimeurs Allemands, qui mirent sous presse les premiers livres qui aient été imprimés en France. Fischet s'opposa au dessein de Louis XI, qui vouloit faire prendre les armes aux écoliers. Il alla à Rome avec le cardinal Bessarion, en 1470. Le pape Sixte IV le combla d'honneur & le fit son camérier. On a de Fischet une *Rhéthorique* & des *Epîtres*, dont le style est au-dessus de son siecle; elles furent imprimées en Sorbonne in-4°, 1471.

FISEN, (Barthélemi) né à Liege en 1591, entra chez les Jésuites en 1610, se rendit habile dans l'éloquence latine, dans l'histoire & les antiquités de son pays. Il mourut le 26 juin 1649. Ses ouvrages sont: I. *Origo prima festi Corporis Christi*, Liege, 1628, in-12. Cette histoire est écrite avec soin & a coûté beaucoup de recherches. II. *Historia Ecclesiæ Leodiensis*, Liege, 1696, in-fol. C'est une Histoire qui commence 600 ans avant J. C. & va jusqu'en 1612. On sent qu'elle remonte trop haut pour que les premiers siecles ne soient farcis de faits plusqu'incertains. Toute cette Histoire est partagée en trente & un livres, suivis chacun de notes, où l'auteur éclaircit les difficultés qu'il rencontre en son chemin, & produit de tems en tems des pieces justificatives. Le style est beau & peut-être trop oratoire & trop fleuri pour une histoire. III. *Flores Ecclesiæ Leodiensis*, Lille, 1647, in-fol. Ce sont les vies des Saints du diocese de Liege, rangées selon l'ordre du calendrier. Fisen y a fait entrer des listes exactes des abbés & des

abbesses de tous les monasteres du diocese de Liege. Cet ouvrage est utile & curieux.

FITE, (Jean de la) ministre de la religion prétendue-réformée, né dans le Béarn d'une famille noble, sortit de France pour cause de religion. Après avoir achevé ses études en Hollande, il devint ministre de l'église Françoise de Holtzappel, puis de celle de Hanau, où il mourut en 1737. Son ouvrage le plus connu est intitulé : *Eclaircissement sur la matiere de la Grace, & sur les devoirs de l'Homme*, 2 vol. in-8°. — Il ne faut pas le confondre avec son aïeul Jean de la FITE, ministre de l'église de Pau, dont on a des *Sermons* & des *Traités de Controverse*.

FITZHERBERT, (Antoine) célebre jurisconsulte Anglois du 16e. siecle, s'illustra par son érudition, & plus encore par sa probité & son attachement à la religion de ses peres. Il prédit les malheurs qui devoient naturellement suivre le schisme, & défendit à ses enfans d'acheter des biens enlevés aux monasteres, & même d'accepter ceux qu'on pourroit leur offrir. Sous le regne de Marie, on reconnut la vérité de sa prédiction & la sagesse de cette défense. Il mourut le 27 mai 1538. On a de lui : I. *Epitome juris*. II. *De l'office & de l'autorité des Juges de paix*.

FITZHERBERT, (Thomas) petit-fils du précédent, né en 1552; Jésuite en 1614, mort en 1640, est connu par un *Traité de politique & de religion contre Machiavel*, Douay, 1615, in-4°; & par une disquisition pleine de sagesse & de saine morale, intitulée : *An sit utilitas in scelere*; Rome, 1610, in-8°.

FITZHERBERT, (Nicolas) autre petit-fils d'Antoine & cousin du précédent, né en 1550, s'attacha au cardinal d'Alain, & mourut en 1612. On lui doit : I. *Vita cardinalis Alani*, 1608. C'est un tribut de reconnoissance qu'il paie à son bienfaiteur. II. *De continuatione Religionis Christianæ in Anglia*, 1608. III. *Oxonensis Academiæ descriptio*, 1602.

FITZ-JAMES, (Jacques de) duc de Berwick, fils naturel de Jacques II & d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marleborough, naquit en 1671, à Moulins, où sa mere le mit au monde en revenant des eaux de Bourbon. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il se trouva en 1686, au siege de Bude où il fut blessé, & à la bataille de Mohacs en 1687, que les impériaux gagnerent sur les Turcs. Le jeune Berwick signala sa valeur dans cette journée. Jacques II ayant été chassé de son trône par son gendre, Berwick le suivit en France, lieu de son asyle. Il repassa ensuite en Angleterre, pour commander en Irlande, pendant l'absence de milord Tirconnel, qui en étoit vice-roi. Il se distingua l'an 1690, au siege de Londonderri, & à la bataille de la Boine, où il eut un cheval tué sous lui. Berwick ne montra pas moins de bravoure dans le cours de cette guerre, & pendant les premieres campagnes de la suivante. Louis

XIV lui donna, en 1703, le commandement général des troupes qu'il envoya à Philippe V. En une seule campagne, il se rendit maître d'une foule de places & de forteresses. Rappellé en France, il se mit à la tête des troupes destinées contre les fanatiques des Cévennes. Après avoir réduit ces rebelles, il alla mettre le siege devant Nice, s'en rendit maître le 14 novembre 1705, & soumit tout le comté. Cette campagne lui mérita le bâton de maréchal de France : dignité à laquelle il fut élevé le 15 février 1706. Le roi l'ayant nommé la même année pour commander les troupes en Espagne, il arrêta les progrès des ennemis victorieux. Il gagna, en 1707, la bataille importante d'Almanza sur milord Gallowai & le comte de Las Minas. Philippe V récompensa le vainqueur comme le méritoient de si grands services. Il le créa duc de Leria & de Xerica au royaume de Valence ; le fit chevalier de la Toison-d'Or, & attacha à son duché une grandesse de la premiere classe. Berwick soutint la gloire qu'il s'étoit acquise à Almanza, par la prise de Barcelone, le 12 septembre 1714; il étoit alors généralissime des armées d'Espagne. La mort du roi de Pologne, Auguste II, ayant rallumé la guerre en 1733 entre l'Empire & la France; le maréchal de Berwick, nommé général des troupes de France en Allemagne, alla mettre le siege devant Philisbourg. Un coup de canon termina sa glorieuse carriere le 12 juin 1734, la place ne fut prise que le 12 juillet suivant. Le maréchal de Berwick étoit aussi estimable par ses vertus chrétiennes & civiles que par ses talens militaires. Le président Montesquieu qui avoit connu particuliérement cet illustre capitaine, nous en parle en ces termes : « J'ai vu de loin dans » les livres de Plutarque, ce » qu'étoient les grands hom» mes; j'ai vu en lui de plus » près ce qu'ils sont, je ne con» nois que sa vie privée : je » n'ai point vu le héros, mais » l'homme d'où le héros est » parti.... Il aimoit ses amis : » sa maniere étoit de rendre » des services, sans vous rien » dire; c'étoit une main invi» sible qui vous servoit.... Il » avoit un grand fonds de re» ligion. Jamais homme n'a » mieux suivi ces loix de l'E» vangile, qui coûtent le plus » aux gens du monde : enfin, » jamais homme n'a tant pra» tiqué la Religion, & n'en a » si peu parlé.... Il ne disoit » jamais de mal de personne ; » aussi ne louoit-il jamais les » gens qu'il ne croyoit pas » dignes d'être loués ». Ses *Mémoires* ont été publiés en 1778, 2 vol. in-12. Ils sont pleins de cet intérêt que donne la vérité énoncée d'un ton simple, & affranchie des petits artifices de l'égoïsme. Ils sont d'un usage admirable pour réfuter les petits contes romanesques & calomnieux, par lesquels on ne cesse de défigurer l'histoire du siecle de Louis XIV. Ceux que l'abbé Margon avoit publiés en 1737, ne sont plus lus que des personnes qui aiment mieux les romans & les satyres que les histoires.

FITZ-JAMES, (François, duc de) fils du précédent, renonça aux dignités de son pere, dont il avoit la survivance, pour embrasser l'état ecclésiastique, en 1727. Il fut abbé de S. Victor, évêque de Soissons en 1739, & mourut en 1764, dans sa 55*e*. année. Ses *Instructions Pastorales* & son *Rituel*, dont les instructions sont imprimées en 2 & en 3 vol. in-12, ont fait beaucoup de bruit; quelques-uns de ces écrits ont été condamnés à Rome & censurés par plusieurs évêques de France: les Jansénistes le regardoient comme un des principaux appuis du parti; cependant l'on ne connoît de lui aucune démarche d'opposition formelle, aux décisions de l'Eglise.

FIZES, (Antoine) célebre médecin de Montpellier sa patrie, mourut dans cette ville en 1765, à 75 ans. La faculté de médecine le compte parmi les professeurs qui ont le plus servi à la faire fleurir. Il éclaira la pratique de son art par une théorie lumineuse. Nous avons de lui plusieurs ouvrages qui lui ont fait un nom en Europe. Les principaux sont : I. *Opera Medica*, 1742, in-4°. II. *Leçons de Chymie de l'Université de Montpellier*, 1750, in-12. III. *Tractatus de Febribus*, 1749, in-12. Cet excellent ouvrage a été traduit en françois, 1757, in-12. IV. *Tractatus de Physiologia*, 1750, in-12. V. Plusieurs Dissertations sur différentes matieres de médecine, science que l'auteur possédoit à un degré supérieur. C'étoit l'Hippocrate de Montpellier. Il joignoit une grande simplicité de mœurs, à des connoissances très-étendues & très-variées. *Voyez* sa *Vie* par M. Esteve, 1765, in-8°.

FLACCILLE, (*Ælia Flaccilla*) fille d'Antoine, préfet des Gaules & ensuite consul Romain, naquit en Espagne, & fut mariée à Théodose, lorsqu'il n'étoit encore que particulier. Elle reçut le titre d'Auguste quand elle monta avec lui sur le trône de Constantinople. Elle contribua beaucoup par son zele à la destruction de l'idolâtrie & à la propagation du Christianisme. Elle avoit toutes les vertus que cette Religion inspire; bienfaisante avec discernement, simple dans ses manieres, & modeste avec un extérieur plein de dignité. Elle portoit Théodose à l'indulgence, à la clémence & au soulagement de ses sujets. Ses incommodités l'ayant obligée d'aller prendre les eaux dans un village de la Thrace, elle y mourut en 388. Elle fut mere d'Arcadius & d'Honorius. L'Eglise Grecque l'a élevée au rang des Bienheureux. S. Grégoire de Nysse prononça son oraison funebre.

FLACCOURT, (F. de) directeur général de la compagnie françoise de l'Orient, avoit commandé, en 1648, une expédition dans l'isle de Madagascar : expédition malheureuse, ainsi que toutes celles qui l'avoient précédée; mais qui nous a procuré une *Histoire* de cette isle, qu'il avoit bien étudiée pendant dix ans de séjour sur les lieux. Il la fit imprimer à Paris, en un vol. in-4°, avec figures dessinées & gravées par lui-même; & la dédia au surintendant Fouc-

quet. On y trouve des choses curieuses & intéressantes, telle que cette priere des Madagascariens, qui prouve l'idée juste & vraie que ces barbares ont de la Divinité : « O Eternel ! » ayez pitié de moi, parce » que je suis passager ; ô Infini ! parce que je ne suis » qu'un point ; ô Fort ! parce » que je suis foible ; ô Source » de la vie ! parce que je touche à la mort ; ô Intelligent ! » parce que je suis dans l'erreur ; ô Bienfaisant ! parce » que je suis pauvre ; ô Tout-Puissant ! parce que je ne » puis rien ».

FLACCUS ILLYRICUS, *voyez* FRANCOWITZ.

FLACÉ, (René) curé de l'Eglise de la Couture, dans un fauxbourg du Mans, né à Nogent sur la Sarte, à 5 lieues du Mans, en 1530, vivoit encore en 1581. Il y a de lui, outre plusieurs Pieces de théâtre, divers autres ouvrages en prose & en vers ; & sur-tout un *Poëme* latin *sur l'Origine des Manceaux*, qu'on peut voir dans la *Cosmographie* de Belleforest. La Croix-du-Maine dit qu'il étoit poëte, théologien, philosophe, historien, qu'il savoit bien la musique, & qu'il prêchoit avec succès.

FLAMEL, (Nicolas) natif de Pontoise, exerça la profession d'écrivain à Paris. Il étoit né sans biens : on le vit tout-à-coup riche pour un homme de son état. Il n'eut de richesses que pour les malheureux. Il soulagea la veuve & l'orphelin, fonda des hôpitaux, répara des églises. Naudé attribue sa fortune (qui n'étoit pas aussi considérable qu'on l'a dit) à la connoissance qu'il avoit des affaires des Juifs. Il ajoute, que lorsqu'ils furent chassés de France en 1394, & que leurs biens furent acquis au roi, Flamel traita avec leurs débiteurs pour la moitié de ce qu'ils devoient, & leur promit de ne pas les dénoncer. Ce conte a été réfuté par M. de St-Foix, dans le 1er. vol. de ses *Essais sur Paris* ; & il est bien plus vraisemblable que Flamel dut sa fortune à la connoissance qu'il avoit des principes du commerce, dans un tems où tout le monde les ignoroit. Il vivoit encore en 1399. *Voyez* sur cet homme singulier, l'*Histoire critique de Nicolas Flamel & de Pernelle sa femme, recueillie d'Actes anciens, qui purifient l'origine & la médiocrité de leur fortune* ; à Paris, chez Desprez, 1761, in-12. Cet ouvrage est de M. l'abbé Villain. On a faussement attribué à Flamel un *Sommaire philosophique*, en vers, 1561, in-8°, & un traité de la *Transformation des Métaux*, 1628, in-8°. On joint à ces deux livres l'*Explication des Figures hiéroglyphiques, que Flamel mit au Cimetiere des Innocens*, Paris, 1682, in-4°.

FLAMINIO, (Marc-Antoine) naquit à Imola, de Jean-Antoine Flaminio, dont nous avons divers ouvrages en vers & en prose. Le fils eut les goûts du pere, & le surpassa. Le cardinal Farnese, dont il étoit le bel-esprit, le fit nommer secrétaire du concile de Trente ; mais sa santé délicate l'empêcha de remplir cette commission. Il mourut à Rome en 1550, à 52 ans. On a de lui des *Lettres* & des *Epigrammes*, 1561, in-8°, traduites en vers françois par

Anne de Marquets, Paris, 1569, in-8°. Sa *Paraphrase de trente Pseaumes*, entreprise à la sollicitation du cardinal Polus, & imprimée à Florence en 1558, in-12, offre d'assez beaux vers & une latinité pure. Ses autres écrits ne méritent pas moins d'être lus.

FLAMINIUS, (Caïus) consul Romain, d'un caractere turbulent & emporté, attiré au combat par les ruses d'Annibal, perdit la fameuse bataille de Trasymene, où il resta sur la place avec un grand nombre de sénateurs, l'an 217 avant J. C.

FLAMINIUS, (Titus-Quintus) élevé au consulat par son mérite, l'an 198 avant J. C. n'avoit pas encore 30 ans. Il se proposa Scipion pour modele. Il ne lui manqua, pour égaler la gloire de ce héros, que d'avoir à combattre des rivaux aussi redoutables. Comme lui, il avoit toutes les vertus civiles & militaires. Nommé général des troupes Romaines contre Philippe V, roi de Macédoine, il força l'armée de ce prince dans les défilés de l'Epire; il soumit presqu'entiérement cette province, réduisit la Thessalie, la Phocide, la Locride. Il joua dans la Grece le rôle le plus brillant. Il fit publier aux Jeux Néméens par un crieur public, que les Grecs étoient remis en liberté. Il fut en effet leur libérateur & leur pere. La république l'envoya dans la suite vers Prusias pour demander la tête d'Annibal, sous le vain prétexte qu'il tramoit quelque chose contre Rome. Il agit si adroitement auprès de ce prince, que les Romains se virent délivrés de cet ennemi.

FLAMINIUS NOBILIUS, théologien & critique de Lucques, mort en 1590, à 58 ans, publia en 1588 à Rome, in fol., des *Notes sur la Bible des Septante*, pleines d'érudition; & un traité: *De prædestinatione*, ibid., 1581, in-4°.

FLAMSTÉED, (Jean) astronome, né à Derby en Angleterre l'an 1646, prit du goût pour l'astronomie en voyant une sphere de Sacrobosco. Il cultiva cette science avec beaucoup de succès, fut membre de la société royale de Londres en 1670, & la même année nommé astronome du roi, avec une pension de cent livres sterlings, ensuite directeur de l'observatoire de Gréenwick. Il mourut en 1720, à 76 ans. Cet astronome avoit partagé son tems d'une façon singuliere: il donnoit le jour aux cafés, & la nuit aux astres. C'étoit un petit homme maigre, qui n'avoit aucun goût pour les femmes: aussi mourut-il dans le célibat. On a de lui: I. *Historia Cœlestis Britannica*, Londres, 1725, en 3 vol. in-fol. II. *Ephemerides*. III. La *Doctrine de la Sphere*, imprimée en 1681, avec le *Nouveau Systême de Mathématiques* de Jonas Morus, le plus zélé protecteur de Flamstéed. Newton ayant trouvé plusieurs de ses observations peu justes, Flamstéed écrivit contre lui: l'académie des sciences de Paris jugea en faveur de son adversaire; mais Flamstéed ne laissa pas d'avoir raison dans l'esprit de plusieurs savans. Flamstéed s'est sur-tout distingué par ses observations sur le nombre des étoiles visibles, & de longues études pour le déter-

miner avec précision. On sait qu'il a rendu beaucoup plus nombreux le catalogue qu'en avoit dressé Bayer & qu'il les a portées au nombre de 3000; mais ce qu'un observateur philosophe ne doit pas négliger, c'est qu'il n'y a pas deux astronomes qui, dans aucun tems, aient pu s'accorder dans ce calcul. Sans parler des tables des anciens; depuis l'usage du télescope, Kepler a compté 1393 étoiles bien visibles & distinctes dans les deux hémispheres célestes : Riccioli en a trouvé 1437; le P. Pardies 1491; de la Hire, 1576; Bayer, 1716; Royer, 1805; Hevelius, 1888; Flamstéed, comme nous venons de le dire, 3000. Rheita, fameux astronome de Cologne, assure en avoir vu plus de 2000 dans une seule constellation; Galilée prétend en avoir découvert 500 dans une petite partie d'Orion; M. de la Caille 9800 dans une partie du ciel austral; le P. Mayer proteste en avoir vu, en 1777, plus de 200 dont personne n'a jamais entendu parler. En 1785, Herschel en découvrit 1300 nouvelles; précisément dans la classe des *nébuleuses*, & en 1787, il en compta 50,000 dans une zone de 15 degrés sur 2 degrés de largeur, &c.; ce que d'autres astronomes ont traité de vision. Et ces mêmes gens ne se sont pas toujours tenus au même compte. D'où il s'ensuit que non-seulement les étoiles en général, mais les étoiles même visibles, & exposées depuis six mille ans aux deux yeux de cinq cents millions d'hommes, sont réellement innombrables; que Dieu seul en connoît la multitude déterminée, comme dit David, & les appelle toutes par leurs noms : *Qui numerat multitudinem stellarum & omnibus eis nomina vocat.* Ps. 146.

FLASSANS, (Taraudet de) poëte Provençal, natif de Flassans, petit village de Provence dans le diocese de Fréjus, obtint de Foulques de Pontevès une portion de cette terre pour un poëme intitulé : *Enseignemens pour éviter les trahisons de l'Amour.* Le Moine dit *le Monge des Isles-d'Or*, assure que cet ouvrage valoit beaucoup plus; mais qu'il fut inutile au vendeur & à l'acheteur, trompés l'un & l'autre par leurs maitresses. Taraudet vivoit en 1354. La reine Jeanne se servit de lui pour faire des remontrances à l'empereur Charles IV qui passoit en Provence, & il s'en acquitta très-bien.

FLAVE JOSEPHE, *voyez* JOSEPHE.

FLAVIEN, (S.) patriarche d'Antioche, d'une naissance illustre, & d'une vertu supérieure à sa naissance, fut placé sur le trône patriarchal, du vivant de Paulin. Cette élection, confirmée par le concile de Constantinople en 382, fut l'origine d'un schisme, éteint sous le pape Innocent I. Flavien chassa de son diocese les hérétiques Messaliens, qui l'avoient infecté de leurs erreurs. Il demanda grace à l'empereur Théodose pour son peuple, & l'obtint. Les habitans d'Antioche avoient renversé & outragé dans une sédition la statue de l'impératrice Priscille; Flavien parla pour eux avec l'éloquence que Cicéron déploya autrefois pour Ligarius. S. Chrysostome,

qu'il avoit ordonné prêtre, avoit, dit-on, composé sa harangue. Ce grand prélat mourut en 404, après avoir gouverné son église 23 ans. — Il ne faut pas le confondre avec un autre S. FLAVIEN, patriarche d'Antioche en 496, que l'empereur Anastase voulut obliger de souscrire l'*Hénotique* de Zénon & approuver la déposition de Macédonius de Constantinople. Il eut le courage de lui résister & de souffrir l'exil que son refus lui attira. Il y mourut l'an 518.

FLAVIEN, (S.) succéda à Proclus dans le patriarchat de Constantinople, en 447. Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose-le-Jeune, voulut le faire chasser de son siege; le saint prélat brava ses menaces. Il ne se montra pas moins ferme contre Eutychès, qui commença à semer ses erreurs vers le même tems. Il l'anathématisa dans un concile; mais les partisans de l'hérésiarque condamnerent Flavien & le déposerent en 449, dans le fameux synode connu sous le nom de *Brigandage d'Ephese*. Dioscore, évêque d'Alexandrie, accompagné d'une foule de soldats & de moines, présidoit à cette séditieuse assemblée. Flavien appella de cette condamnation à Rome; mais Dioscore ne répondit à ses raisonnemens, que par des coups de pied & des coups de poing: enfin ce furieux le maltraita si cruellement, que le Saint en mourut trois jours après en 449.

FLAVIGNI, (Valerien de) docteur de Sorbonne en 1628, chanoine de Rheims, & professeur en hébreu au college-royal en 1630, naquit dans le diocese de Laon, & mourut à Paris en 1674, dans un âge assez avancé. C'étoit un homme plein de feu dans sa conduite & dans ses écrits. Il déféra à la faculté de théologie une these soutenue chez les Jésuites du college de Clermont, appellé depuis le college de *Louis-le-Grand*. On prétendoit dans cette these, que le systême de Copernic, étant contraire à l'Ecriture, & condamné par les inquisiteurs de Rome, on ne pouvoit le soutenir en France. Flavigni voulut démontrer qu'une pareille assertion violoit les droits du royaume & du parlement, ce qui n'étoit pas trop clair. Ce docteur savoit de l'hébreu, de la théologie, des belles-lettres; mais il cherchoit trop à déprimer ceux qui en savoient autant & plus que lui. Il écrivoit d'ailleurs, plutôt avec l'impétuosité d'un jeune Hibernois qui argumente sur les bancs, qu'avec la gravité d'un vieux théologien. On a de lui la *Défense d'une These* qu'il avoit signée en qualité de grand-maître d'études. Il y étoit dit que l'*Episcopat n'est pas un Sacrement distinct de la Prêtrise*: sentiment qu'il ne faut pas confondre avec l'erreur, qui n'attribue aux évêques rien au-dessus des simples prêtres. Flavigni prétendoit que c'étoit le même sacrement avec des effets plus étendus, & l'impression d'un caractere plus grand; parce que sans cela il y auroit plus de 7 sacremens: conséquence que d'autres théologiens admettent, en disant que le sacrement de l'Ordre étant considéré dans sa généralité, & comme la consé-

cration sacerdotale dans toutes ses divisions, est mis comme une unité générique dans le nombre de sept. Cette apologie a été imprimée à Tournay, en 1668, in-4°. Il avoit travaillé à la *Polyglotte* de le Jay.

FLAVITA *ou* FRAVITA, patriarche de Constantinople après Acace, en 489, employa la ruse pour se faire élire. L'empereur Zénon avoit fait mettre sur l'autel de la grande église de Constantinople, un papier blanc & cacheté, comptant que Dieu feroit écrire par un ange le nom du prêtre qu'il destinoit à la chaire patriarchale; Flavita corrompit l'eunuque qui avoit la garde de l'église, & écrivit son nom sur le papier. Quelques historiens ont révoqué en doute ce trait d'imposture. On peut voir ce qu'en dit M. de Tillemont dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire Ecclésiastique*, où ce fait est amplement discuté. Cette supercherie le fit patriarche. C'étoit le plus fourbe & le plus artificieux des hommes. Dans le même tems qu'il juroit aux hérétiques qu'il ne vouloit avoir aucune communication avec le pontife de Rome, il écrivoit sourdement au pape Félix. Sa mort, arrivée en 490, lui épargna un châtiment exemplaire. Il n'occupa ce siege que quatre mois.

FLAUST, (Jean-Baptiste) avocat au parlement de Rouen, né à Vire en 1709, mort à sa terre de St-Séver, près de cette ville, le 21 mai 1783, s'est fait connoître par son *Explication de la Jurisprudence & de la coutume de Normandie dans un ordre simple & facile*, 2 vol. in-fol. Une table des matieres ajoutée à cet ouvrage en rendroit l'usage plus facile.

FLECHELLES, *voyez* GUERIN (Hugues).

FLECHIER, (Esprit) né en 1632 à Pernes, petite ville du diocese de Carpentras, fut élevé dans le sein des lettres & de la vertu, auprès d'Hercule Audiffret, son oncle, général des Peres de la Doctrine-Chrétienne. Flechier, ayant quitté cette congrégation après la mort de son oncle, parut à Paris comme bel-esprit & comme prédicateur. Il se fit un nom célebre dans ces deux genres. Il eut part aux bienfaits que Louis XIV répandit sur les gens-de-lettres. Flechier, encouragé par ces récompenses, fit de nouveaux efforts, & balança bientôt la réputation de Bossuet dans l'Oraison funebre. Celle de Turenne, son chef-d'œuvre, fit pleurer le héros, & mit le comble à la gloire de l'orateur. On admira sur-tout le beau parallele du maréchal de France avec Judas Machabée. Il est vrai qu'il n'étoit pas le premier qui eût transporté aux généraux modernes, les éloges donnés à cet ancien capitaine. Lingendes, évêque de Mâcon, & Fromentieres, évêque d'Aire, s'en étoient déjà servis; l'un, dans l'oraison funebre de Charles Emmanuel, duc de Savoie; l'autre, dans celle du duc de Beaufort. Mais Flechier se rendit propre ce lieu commun, par les ornemens dont il l'embellit dans son exorde, qui est un chef-d'œuvre par l'harmonie & le caractere majestueux & sombre qui y regnent. La cour récompensa ses talens en 1685 par

l'évêché de Lavaur, & en 1687 par celui de Nismes. Louis XIV lui dit en le nommant au premier évêché : *Ne soyez pas surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite ; j'appréhendois d'être privé du plaisir de vous entendre.* Le diocese de Nismes étoit plein d'hérétiques ; il se conduisit avec eux en bon pasteur. Il les instruisit tous par la solidité de ses discours, & plus encore par la régularité de ses mœurs. Il mourut à Montpellier en 1710, à 78 ans, regretté de ses diocésains catholiques & huguenots, & laissant plus de 20,000 écus aux pauvres. L'académie françoise s'étoit associé Flechier, après la mort de Godeau. C'est sur le modele de cette compagnie qu'il forma celle de Nismes, dont il fut le mentor & le pere. On a de lui : I. Des *Œuvres mêlées*, in-12, en vers & en prose. On a loué avec raison ses vers françois & latins. Les pensées en sont délicates, les expressions heureuses, les termes bien choisis, la cadence harmonieuse. II. L'édition d'un ouvrage fort curieux d'Antoine-Marie Gratiani : *De casibus illustrium Virorum*, in-4°, avec une préface en latin. Le style en est aussi pur qu'élégant. III. Des *Panégyriques des Saints*, mis au rang des meilleurs ouvrages de ce genre ; Paris, 1690, en 1 vol. in-4°, & en 2 tom. in-12. IV. Un recueil d'*Oraisons funebres*, en 1 vol. in-4° & in-12. Il y a moins d'élégance & de pureté de langage dans celles de Bossuet ; mais on y trouve une éloquence plus forte, plus mâle, plus nerveuse. Le style de Flechier est plus coulant, plus arrondi, plus uniforme. Celui de Bossuet, moins égal, moins soutenu, est plus rempli de ces traits hardis, de ces figures vives & frappantes qui caractérisent le génie. Flechier est plus heureux que lui dans le choix & dans l'arrangement des mots : mais son penchant pour l'antithese, répand une sorte de monotonie sur son style. Il devoit autant à l'art qu'à la nature ; Bossuet devoit plus à la nature qu'à l'art. V. Des *Sermons*, en 3 vol. in-12, qui ne sont pas de la même force que ses Oraisons funebres & ses Panégyriques. On y trouve de belles périodes, & très-peu de raisonnemens. Il avoit cherché de bonne heure dans nos vieux prédicateurs, des traits d'éloquence & des pensées ingénieuses, dont il faisoit un usage plus ingénieux encore : aussi lui trouve-t-on quelquefois, quant au fonds des choses, un air antique, l'air du commencement de son siecle. Il prêchoit avec un vieux goût & un style moderne. VI. *Histoire de l'Empereur Théodose-le-Grand*, Paris, 1679, in-4°, estimée pour l'élégance du style, autant que pour l'intérêt de la narration. Ceux qui ont cru qu'il flattoit son héros, n'ont pas rendu justice à cet empereur qui dans le vrai étoit grand homme & grand prince à tous égards. VII. La *Vie du Cardinal Ximenès*, en 2 vol. in-12, & un in-4°. Il peint ce cardinal comme un saint : l'abbé Marsollier, dans une Histoire de Ximenès publiée vers le même tems que celle de Flechier, en fit un politique ; ce grand ministre avoit été l'un & l'autre ; mais Marsollier étoit un esprit

trop mobile & trop inconsistant pour peindre dignement un homme d'un caractere si ferme. VIII. Des *Lettres*, 2 vol. in-12. On y trouve des détails affligeans sur les excès des Calvinistes, qui dès-lors répandoient l'effroi par-tout, & préludoient aux scenes affreuses qui ont désolé Nismes en 1790 & 1791. IX. La *Vie du Cardinal Commendon*, traduite du latin de Ant.-Marie Gratiani, in-4°., & 2 vol. in-12. Le traducteur avoit donné auparavant une édition de l'original de cette Histoire, sous le nom de Roger Akakia. X. Des *Œuvres posthumes*, en 2 vol. in-12; elles contiennent ses Mandemens & ses Lettres pastorales, où la philosophie chrétienne & la tendresse épiscopale se font sentir avec tous leurs charmes. On y a ramassé différens discours, complimens & harangues. L'auteur du *Dictionnaire critique*, en 6 vol., lui attribue un *Recueil* manuscrit, formant 6 vol. in-fol., *sur les Antiquités du Languedoc;* mais il est certain qu'il n'est pas de lui; c'est l'ouvrage d'un citoyen de Nismes, appellé *Aulné Rulman.* On a donné une édition complette des Œuvres de Flechier, à Nismes, en 1782, en 5 vol. in-8°. Ses Poésies latines ont paru dans un Recueil séparé, à Bâle, 1782, 1 vol. in-12. En 1791, le siege de ce grand homme fut souillé par un nommé Demouchel, d'abord garçon perruquier, puis prêtre apostat, que l'assemblée nationale subrogea à l'évêque légitime.

FLEETWOOD, (Guillaume) né dans la Tour de Londres en 1656, d'une famille noble, originaire de la province de Lancastre, se fit connoître, sous le regne de Guillaume III, par ses ouvrages. La reine Anne, instruite de son mérite, lui donna un canonicat de Windsor en 1702, puis l'évêché de St.-Asaph en 1708. Fleetwood fut transféré de cet évêché à celui d'Ely en 1714, & mourut en 1723, à 67 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. *Inscriptionum antiquarum Sylloge*, Londres, 1691, in-8°. II. Des *Sermons.* III. *Essai sur les Miracles*, 1701, in-8°. IV. *Chronicon pretiosum.* V. *Explication du XIIIe. chap. de l'Epître aux Romains.* Sa vie est à la tête de ses Sermons. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Guillaume FLEETWOOD, avocat de la reine Elizabeth, qui fut député pour aller visiter de sa part plusieurs dioceses. Il mourut en 1592. On a de lui: I. *Elenchus annalium Edvardi V, Richardi III, Henrici VII & Henrici VIII*, Londres, 1597, in-8°. On sent combien il a dû les défigurer, pour qu'on ne trouvât pas à chaque page la condamnation de la réforme Anglicane. II. L'*Office de juge de paix*, 1658.

FLÉMALE, *voyez* BERTHOLET.

FLEIX, *voyez* FOIX (Raymond).

FLETCHER, (Gilles) poëte Anglois & bon politique, qualités qui se rencontrent rarement ensemble, fut chargé de quelques commissions en Ecosse & en Allemagne par la reine Elizabeth, qui l'envoya ensuite en qualité d'ambassadeur en Moscovie. Il étoit secrétaire de la cité de Londres & trésorier

de S. Paul, quand il mourut en 1610. On a de lui : I. Une *Relation de son ambassade en Moscovie*, 1590, in-8°. II. *De litteratis antiquæ Britanniæ*, 1633, in-12.

FLETCHER, (Jean) neveu du précédent, poëte tragique, Anglois, mort à Londres en 1625, à 49 ans, marcha sur les traces de Shakespéar dans la carriere dramatique, & obtint une des premieres places après son modele. Le cabaret étoit son parnasse. Un jour qu'il y récitoit une *Tragédie*, dans laquelle il y avoit une conjuration contre la vie d'un roi, des gens qui passoient dans la rue le dénoncerent comme un scélérat. On le mit en prison; mais on reconnut bientôt que le conjurateur ne tuoit les rois que sur le théâtre. *Voyez* BEAUMONT (François).

FLEURY, (Claude) originaire de Normandie, né à Paris en 1640, d'un avocat au conseil, suivit le barreau pendant 9 ans avec succès. L'amour de la retraite & de l'étude lui donnerent du goût pour l'état ecclésiastique. Il l'embrassa, & il en eut les vertus. Précepteur du prince de Conti en 1672, il le fut ensuite du comte de Vermandois en 1680. Ses soins auprès de son éleve lui valurent l'abbaye du Loc-Dieu en 1684, & la place de sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berri en 1689. Associé de Fénélon dans ce noble emploi, il eut comme lui l'art de faire aimer la vertu à ses éleves par des leçons pleines de douceur & d'agrémens, & par ses exemples, plus persuasifs que ses leçons. Louis XIV avoit mis en œuvre ses talens; il sut les récompenser. Il lui donna en 1706 le riche prieuré d'Argenteuil. L'abbé Fleury, en l'acceptant, remit son abbaye du Loc-Dieu. S'il avoit ambitionné de plus grands biens & des dignités plus relevées, il les auroit eus; mais son désintéressement égaloit ses autres vertus. Il vécut solitaire à la cour. Un cœur plein de droiture, des mœurs pures, une vie simple, laborieuse, édifiante, une modestie sincere, une candeur admirable, lui gagnerent les suffrages des courtisans même les plus corrompus. Le duc d'Orléans jeta les yeux sur lui en 1716, pour la place de confesseur de Louis XV. Ce choix fut approuvé de tout le monde. On n'y trouva, dit l'abbé Dorsanne, que le défaut de 75 ans. Fleury, après avoir formé le cœur du pere, forma celui du fils. Sa vieillesse l'obligea de se démettre de cette place en 1722. Il mourut d'apoplexie l'année d'après, dans sa 83e. année. Il étoit de l'académie françoise. Les ouvrages sortis de sa plume sont: I. *Mœurs des Israëlites*: livre qui est entre les mains de tous les fideles, & qu'on peut regarder comme le tableau le plus vrai de la vie des Saints de l'Ancien-Testament. II. *Mœurs des Chrétiens*: ouvrage réuni avec le précédent dans un seul vol. in-12. L'un peut servir d'introduction à l'histoire sacrée, & l'autre à l'histoire ecclésiastique. L'onction y regne avec un esprit de candeur & de vérité qui gagne le lecteur chrétien; & avec un discernement, des lumieres & des vues qui raviss-

sent le savant & le philosophe. III. *Histoire Ecclésiastique*, en 20 vol. in-12 & in-4°. (*ou* 13 vol. in-4°., 1777). Le 1*er.*, publié en 1691, commence à l'établissement de l'Eglise; & le dernier, imprimé en 1722, finit à l'an 1414. C'est ce que nous avons de plus complet en notre langue sur l'histoire ecclésiastique. Néanmoins, dit l'abbé Lenglet du Fresnoy, ce sont plutôt des extraits cousus l'un avec l'autre, qu'une histoire exacte & bien suivie. Cet écrivain, si l'on en croit l'abbé de Longuerue, travailloit son livre à mesure qu'il étudioit l'histoire de la Religion. On sent qu'il n'est pas maître de sa matiere; il ne marche qu'en tremblant, & presque toujours sur les traces de Labbe & de Baronius. Il en étoit au dernier volume de cet annaliste célebre, qu'il ne connoissoit encore que le 1*er.* vol. de l'excellente *Critique* du P. Pagi, en 4 tomes in-fol. Dom Cellier, & les auteurs de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*, ont relevé plusieurs erreurs de faits & de dates. Les Actes des Martyrs, qu'il a soin de rapporter avec trop de détail, devroient avoir plus de précision, & ne montrer que l'héroïsme de leurs souffrances, sans nous présenter un procès-verbal. Son style est d'une simplicité touchante & d'une onction qui édifie; mais il est très-souvent négligé, languissant, monotone, plein de grecismes & de latinismes. Les *Discours* préliminaires répandus dans cet ouvrage, & imprimés séparément en un vol. in-12, sont écrits avec beaucoup plus d'élégance, de pureté, de précision & de force; on y trouve d'excellentes choses, mais il y en a aussi qui ont été critiquées avec raison (*voy.* HONORÉ de Sainte-Marie, & HOUSTA). On remarque dans l'auteur une telle prédilection pour la discipline de la primitive Eglise, qu'il semble improuver tout ce qui n'a pas l'empreinte des premiers siecles. Comme si la discipline de l'Eglise n'étoit pas essentiellement variable, ou que l'Eglise primitive dût en tout servir de modele dans les siecles postérieurs. « On ne peut trop respecter la primitive Eglise, » dit un auteur modéré & » équitable, mais la haute idée » qu'on en a, ne doit pas servir » à nous faire mépriser l'Eglise » des derniers siecles. Dans la » primitive Eglise, parmi beau» coup de sainteté, il ne lais» soit pas de se glisser des re» lâchemens, & dans l'Eglise » des derniers siecles, parmi » des relâchemens qui s'y sont » glissés, il ne laisse pas d'y » avoir encore beaucoup de » sainteté ». Il y a aujourd'hui plusieurs abus réformés qui avoient subsisté durant des siecles. En comparant sans prévention l'état de l'Eglise de nos jours dans toutes ses parties, avec son état dans les premiers siecles, on trouvera que les avantages qu'elle n'a plus, sont remplacés par d'autres. Erasme, qu'on peut citer hardiment en cette matiere, après avoir développé ce parallele dans toute son étendue, conclut que *si S. Paul revenoit sur la terre, l'état actuel de l'Eglise ne lui déplairoit pas.* « Croyez-vous, dit un » homme d'une exacte logique,

» que l'Eglise a le droit de ré- » gler sa discipline, & sur la » pénitence, & sur les appels, » & sur les élections, & sur » les institutions canoniques, » & sur les exemptions, & sur » tout autre objet religieux? » Répondez *oui* ou *non*. Si vous » dites *oui;* eh bien, attendez » donc qu'elle ait substitué la » regle ancienne à la regle plus » récente. Si vous dites *non;* » il est d'un imbécille de nous » proposer comme un retour » aux regles de l'Eglise, ce que » l'Eglise n'a pas le droit de » régler » (*voyez* MORIN, THOMASSIN). L'on ne doit pas ignorer que ces *Discours* ont été altérés par des mains étrangeres. On en a pour garant la premiere édition du 9*e*. Discours sur les libertés de l'Eglise Gallicane, qui se trouve le 12*e*. dans la nouvelle édition. On y a ajouté dans les éditions postérieures, des notes sous prétexte de corriger le texte, & ensuite on y a changé ou supprimé tout ce qui ne s'accordoit pas avec la doctrine de ces écrivains téméraires, qui ont cru pouvoir mettre leur faux dans une moisson qui ne leur appartenoit pas. On a donné une Table des matieres pour l'*Histoire Ecclésiastique* de Fleury, & la Continuation du P. Fabre, ouvrage fanatique & fruit de l'esprit de secte (*voyez* FABRE), en 1 vol. in-4°., & 4 vol. in-12. La derniere édition de cette Histoire, est celle de Nismes, en 25 vol. in-8°., 1779-1780. Traduite en latin, elle a été continuée par le P. Alexandre de St.-Jean-de-la-Croix, Carme-Déchaussé. Cette continuation est un répertoire de tout ce qu'on a dit d'horreurs contre la société des Jésuites; les contes les plus absurdes, ceux même que les protestans & les philosophes du jour ont réfutés, y sont reproduits comme des matieres dignes d'une histoire ecclésiastique. Cet ouvrage a été vivement attaqué par M. Mangold, dans une critique publiée à Ausbourg, 1783-1786, 3 vol. in-8°. IV. *Institution au Droit Ecclésiastique*, en 2 vol. in-12. Ouvrage fort abrégé, mais plein de bonnes choses, quoiqu'il y en ait aussi quelques-unes qui ont paru répréhensibles. M. Boucher d'Argis en donna une nouvelle édition en 1764, enrichie de notes. V. *Catéchisme historique*, in-12. Ouvrage qui a eu le plus grand cours; cependant tout n'y est pas rigoureusement exact : M. Paquot en a donné une édition avec des notes & quelques changemens. Le ton en est sec, sans onction & sans intérêt. VI. *Traité du choix & de la méthode des Etudes*, in-12. Ces deux derniers ouvrages ont été traduits en espagnol, de même que les *Mœurs des Israélites*. VII. *Devoirs des Maîtres & des Domestiques*, in-12, estimé. VIII. *La Vie de la Mere d'Arbouse*, réformatrice du Val-de-Grace, in-12. IX. L'*Histoire du Droit François*, in-12. On la trouve aussi à la tête de l'*Institution de M. d'Argou*. X. Le *Traité du Droit Public*, 2 vol. in-12, 1769 : ouvrage posthume & auquel il ne mit pas la derniere main. On a recueilli les Opuscules de Fleury à Nismes, en 1780, en 5 vol. in 8°.

FLEURY, (André-Hercule

de) naquit à Lodeve en 1653, & fut mené à Paris à l'âge de 6 ans. Il fit ses humanités au college des Jésuites, & sa philosophie au college d'Harcourt. Il brilla dans l'un & dans l'autre. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut chanoine de Montpellier & docteur de Sorbonne. Introduit à la cour, il fut aumônier de la reine & ensuite du roi. Une figure agréable, un esprit délicat, une conversation assaisonnée d'anecdotes, une plaisanterie fine, lui gagnerent généralement les cœurs. On sollicita vivement pour lui. Louis XIV le nomma en 1698 à l'évêché de Fréjus. *Je vous ai fait attendre long-tems*, lui dit ce prince; *mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous.* L'évêque de Fréjus étoit dans son diocese, lorsque l'armée des alliés se répandit en Provence. Il plut aux généraux ennemis; le duc de Savoie & le prince Eugene lui accorderent ce qu'il voulut. La contribution fut modique. La ville de Fréjus n'éprouva aucun désordre, & la campagne des environs fut épargnée. Louis XIV, près de mourir, le nomma précepteur de Louis XV. Successeur des Bossuet & des Fénélon, dans l'emploi important de former les rois, il s'attacha comme eux à cultiver l'esprit & le cœur du jeune monarque, & en fit de bonne heure le *Bien-Aimé* de la France. En 1726 il fut fait cardinal, & bientôt après, son éleve le plaça à la tête du ministere. Il avoit alors plus de 70 ans. Le fardeau du gouvernement ne l'effraya point, & il montra jusqu'à près de 90 ans une tête saine, libre & capable d'affaires. Depuis 1726 jusqu'à 1740, tout prospéra. Il commença & termina glorieusement la guerre contre Charles VI. Il obtint la Lorraine pour la France. Cette guerre de 1733 fut finie en 1736, par une paix qui ne donna le calme à l'Europe que pour quelques années. Une nouvelle guerre en 1740 vint troubler les derniers momens du cardinal de Fleury. Il mourut en 1743 dans sa 90*e*. année, avec la douleur de n'avoir vu en cette derniere guerre que des malheurs, & des malheurs que le public lui reprochoit, peut-être mal-à-propos; car il est certain que cette guerre avoit été entreprise contre son avis. Comptant sur la paix, il avoit négligé la marine; le peu qui restoit à la France de forces maritimes, fut détruit par les Anglois. L'économie qu'il mettoit dans sa maison, il voulut, autant qu'il étoit possible, l'introduire dans l'administration publique. C'est pour cette raison qu'il ne fit pas construire des vaisseaux. Son caractere tranquille lui fit peu estimer & même craindre les esprits actifs & profonds; il les écarta trop des grandes places. Il se défioit plus des hommes, qu'il ne cherchoit à les connoître. L'élévation, dit un homme qui l'avoit beaucoup connu, manquoit à son caractere. Ce défaut tenoit à ses vertus, à la douceur, à l'égalité, à l'amour de l'ordre & de la paix. Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes & s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation. S'il s'opposa vivement aux Jansé-

nistes, c'est qu'il étoit persuadé qu'en matiere de Religion toute nouveauté étoit à redouter; & que de toutes les sectes qui ont déchiré l'Eglise, celle-ci étoit peut-être la plus dangereuse. » Un ministre, dit l'éloquent » auteur de son *Oraison fu-* » *nebre*, guidé par ces grandes » vues de politique sage & ver- » tueuse, n'auroit-il pas dé- » menti tous ses principes, s'il » avoit négligé les intérêts de » la Religion, affligée parmi » nous par tant de divisions » fatales? Jours de présomp- » tion & d'indocilité, où, par » un raffinement de souplesse & » de dissimulation profonde, » l'erreur vaste & hardie dans » ses projets, timide & me- » surée dans ses démarches, » condamne l'Eglise, & ne la » quitte pas; reconnoît l'auto- » rité & ne plie pas; dédaigne » le joug de la subordination, » & ne le secoue pas; respecte » les pasteurs, & ne les suit » pas; dénoue imperceptible- » ment les liens de l'unité, & » ne les rompt pas; sans paix » & sans guerre, sans révolte » & sans obéissance ». Le cardinal de Fleury n'étoit pas porté à faire de la peine; il n'aimoit ni à troubler la tranquillité des autres, ni qu'on troublât la sienne. Il fut heureux, autant qu'un ministre peut l'être. Il conserva dans l'âge le plus avancé, & dans les embarras des affaires, la sérénité & la gaieté de ses premieres années. Il faut bien se garder de le juger d'après ce que Voltaire & les philosophes en ont dit: le blâme & les éloges de tels personnages doivent toujours se prendre en raison inverse.

FLINK, (Godefroi) peintre, né à Cleves en 1616, eut dès sa plus tendre jeunesse une forte inclination pour le dessin. Ses parens l'ayant mis chez un peintre, il fit dans cet art des progrès rapides. Lorsqu'il se vit en état de travailler seul, il alla à Amsterdam. Le goût général étoit alors pour la maniere de Rembrant; Flink se mit pendant un an sous la direction de ce fameux peintre. On assure qu'il ne lui fallut pas plus de tems pour que l'éleve imitât parfaitement le maître. Il abandonna ensuite sa maniere, pour prendre celle des Italiens qu'il saisit parfaitement. Les ouvrages qu'il fit depuis, lui acquirent une si grande estime, que les bourgmestres d'Amsterdam le choisirent préférablement à tout autre, pour faire 8 grands tableaux historiques, & 4 de moindre grandeur. Il mourut au milieu de ce travail, le 2 décembre 1660, âgé seulement de 44 ans.

FLODOARD *ou* FRODOARD, historien, né à Epernay en 893, mort dans un monastere en 966, disciple de Remi d'Auxerre, chanoine de Rheims, & ensuite curé de Cormicy & de Coroy; a laissé une *Chronique* & une *Histoire de l'Eglise de Rheims*. Sa Chronique, généralement estimée des savans, commence à l'année 919, & finit en 966. Pithou & Duchesne l'ont publiée, elle ne contient exactement que ce qu'il a pu voir, & discuter par lui-même dans l'espace de sa vie où il jouissoit de toute la force de sa raison. Aussi y trouve-t-on un choix si judicieux des événemens intéres-

ſans & mémorables, ſoit de France, ſoit des pays voiſins, qu'on ne peut guere puiſer à une meilleure ſource. Son Hiſtoire comprend toute la ſuite hiſtorique de l'égliſe de Rheims, depuis ſa fondation juſqu'en 949. La meilleure édition de cet ouvrage curieux & intéreſſant pour les Rhémois, eſt celle de Georges Couvenier, in-8°, Douay, 1617. On a encore de lui les *Vies des Saints de la Paleſtine, d'Antioche & d'Italie*, en vers; l'*Hiſtoire des Patriarches, des Apôtres & des ſouverains Pontifes juſqu'à Léon VII.* On conſerve cet ouvrage en manuſcrit chez les PP. Carmes-Déchauſſés à Lille, avec des diſſertations & des notes du P. Honoré de Sainte-Marie. Le ſtyle de Flodoard ſe reſſent du ſiecle où il a écrit.

FLONCEL, (Albert-François) né à Luxembourg en 1697, avocat au parlement, cenſeur royal, de pluſieurs académies d'Italie, s'eſt fait un nom par ſon amour pour la langue italienne. Nommé ſecrétaire d'état de la principauté de Monaco en 1731, il joignit à cette charge celle de ſecrétaire des affaires étrangeres en 1735, ſous Mrs. Amelot & d'Argenſon. Il fut enlevé aux lettres en 1773. Sa bibliotheque, compoſée de 8000 articles de livres italiens, a été vendue après ſa mort. Elle a donné lieu d'en faire un Catalogue curieux, 1774, 2 vol. in-8°. Madame Floncel Jeanne-Françoiſe de LAVAU), morte en 1764, à 49 ans, avoit traduit les 2 premiers actes de l'*Avocat Vénitien* de Goldoni, 1760, in-12.

FLORE, déeſſe des fleurs, nommée chez les Latins *Flora*, & chez les Grecs *Chloris*, épouſa le Zéphire, qui lui donna l'empire ſur toutes les fleurs, & la fit jouir d'un printems perpétuel. Son culte paſſa des Grecs aux Sabins, & des Sabins aux Romains. On la repréſentoit ornée de guirlandes & couronnée de fleurs.

FLORE *ou* FLORIS *ou* FRANC-FLORE, (François) naquit à Anvers en 1520. Ce peintre, le *Raphaël de la Flandre*, étoit fils d'un tailleur de pierres, & apprit la ſculpture ſous ſon oncle Claude Flore juſqu'à l'âge de 20 ans, que la réputation de Lambert Lombard, habile peintre, l'attira à Liege, où il devint un des principaux éleves de ce maître. De là il alla à Rome, où il étudia l'antique & les ouvrages de Michel-Ange. De retour dans ſa patrie, il la décora de ſes tableaux. Il diviſoit la journée en deux parties égales, l'une conſacrée à peindre, & l'autre à boire. Il aimoit moins le jeu que le vin, & le vin moins que le travail. Il diſoit ordinairement : *Le travail eſt ma vie, & le jeu eſt ma mort.* Il mourut en 1570, à 50 ans.

FLORENT V, comte de Hollande, fils de Guillaume, roi des Romains, perdit ſon pere dès ſon jeune âge. Livré à divers tuteurs, il y eut beaucoup de diviſions dans ſon état. Dès qu'il put gouverner par lui-même, il fit la guerre aux Friſons rebelles. Ayant enlevé à un gentilhomme, nommé Gerard de Velſen, ſon épouſe, il fut tué & percé de 32 coups d'épée par ce mari irrité. Le meurtrier ayant été

pris, fut conduit à Leyde, où on le mit dans un tonneau plein de clous. On le roula ainsi dans toute la ville, & il finit sa vie par ce cruel supplice. Florent mourut en 1296, après avoir régné 40 ans. Il laissa 7 fils & 4 filles, de Béatrix, fille de Gui de Dampierre, comte de Flandre, qu'il avoit épousée après la mort de Hugues de Chatillon.

FLORENT, (François) d'Arnai-le-Duc, professeur en droit à Paris & à Orléans, mort dans cette derniere ville en 1650, a laissé des *Ouvrages de Droit*, que Doujat publia in-4°, en 2 parties, 1679. La vie de ce jurisconsulte, également recommandable par sa probité & ses lumieres, est à la tête.

FLORENT-CHRÉTIEN, *voyez* CHRÉTIEN.

FLORENTIN, (S.) martyr de Charollois, qu'on croit avoir souffert la mort pour la foi vers 406.

FLORENTIN, (S.) premier abbé du monastere que fonda à Arles en 548 S. Aurélien, évêque de cette ville, secondé par les libéralités du roi Childebert. Il mourut le 12 avril 553, à l'âge de 70 ans, après avoir gouverné ses Religieux avec autant de douceur que d'édification, pendant 5 ans & demi. Ses reliques renfermées dans une châsse d'argent, sont aujourd'hui dans l'église paroissiale de Ste. Croix de la même ville. On lit sur le tombeau de marbre où elles étoient autrefois, l'épitaphe du Saint en vers acrostiches. C'est le premier exemple que fournisse l'antiquité ecclésiastique de ce genre de poésie, dont tout le mérite consiste en une combinaison, qui ne peut que donner des entraves au génie, souvent aux dépens de la vérité & de la raison.

FLORIDUS, (François) de Donadeo dans la terre de Sabine, mort en 1547, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Lectiones subcisivæ*, Francfort, 1602, in-8°, qui lui fit un nom.

FLORIEN, (*Marcus-Antonius-Florianus*) frere utérin de l'empereur Tacite, se fit, après sa mort en 276, proclamer empereur par l'armée de Cilicie; mais celle d'Orient ayant forcé Probus d'accepter l'empire, il se prépara à marcher contre lui. Probus vint à sa rencontre, & refusa de composer avec Florien, qui de désespoir se fit ouvrir les veines, 2 mois après qu'il eut pris la pourpre. Ce prince avoit de l'ambition, mais point de valeur.

FLORIMOND DE REMOND, né à Agen, fut conseiller au parlement de Bordeaux en 1570, & mourut en 1602. Il se distingua moins comme magistrat, que comme auteur. Il avoit eu d'abord du penchant pour les erreurs de Calvin; mais il les réfuta ensuite avec zele. Les novateurs, qui ne l'aimoient point, disoient que c'étoit *un homme qui rend des arrêts sans conscience, fait des livres sans science, & bâtit sans argent*: turlupinade qui ne prouve autre chose que la foiblesse & le mauvais goût de ceux qui se battoient avec de telles armes. On a de lui: I. Plusieurs *Traités*, parmi lesquels on distingue celui *de l'Ante-Christ*; ouvrage

d'un but plus étendu que le titre ne semble annoncer, & qui traite de divers objets qui combattent la sainteté du christianisme. Il y a des faits curieux & instructifs. II. *De l'Origine des Héréfies*, 2 vol. in-4°; livre qui manque quelquefois de critique, mais *qui*, dit l'abbé Langlet, *n'est pas à mépriser, & où il y a bien des recherches.* Le même Langlet l'attribue au P. Richeome.

FLORIN, prêtre de l'Eglise Romaine au 2e. siecle, fut déposé du sacerdoce pour avoir enseigné des erreurs, entre autres que Dieu est l'auteur du mal. Quelques écrivains l'accusent encore d'avoir soutenu que les choses défendues par la loi de Dieu, ne sont point mauvaises en elles-mêmes; mais seulement à cause de la défense: ce qui ne peut être vrai qu'à l'égard de quelques défenses particulieres & des loix purement positives. Il avoit été disciple de S. Polycarpe avec S. Irenée; mais il ne fut pas fidele à garder la doctrine de son maître. S. Irenée lui écrivit pour le faire revenir de ses erreurs; Eusebe nous a conservé un fragment de cette Lettre dans son *Hist. Eccl.*, liv. 5, chap. 20. S. Irenée composa enfin contre lui ses livres: *De la Monarchie* & *de l'Ogdoade*, que nous n'avons plus.

FLORIOT, (Pierre) prêtre du diocese de Langres, confesseur des religieuses de Port-Royal, mort en 1691, à 87 ans, s'est fait un nom par la *Morale du Pater*, gros in-4°, 1709, dans lequel il paraphrase cette belle priere d'une maniere qui lui a causé du désagrément. On a encore de lui des *Homélies*, in-4°, & un *Traité de la Messe de Paroisse*, in-8°, qu'on peut regarder comme un bon ouvrage de morale, & un médiocre traité de liturgie.

FLORIS, (François) *voyez* FLORE, peintre.

FLORUS, (*L. Annæus Julius*) historien latin, de la famille des Annéens, qui avoit produit Séneque & Lucain, composa, environ 200 ans après Auguste, un *Abrégé de l'Histoire Romaine*, en 4 livres, dont il y a plusieurs éditions. Les meilleures sont celles d'Elzevir, 1638, in-12; de Grævius, Amsterdam, 1692, in-8°; c'est dommage que dans cette édition les médailles y soient gravées à contre-sens, ce qui gâte souvent l'explication qu'on en a mise au bas, de madame Dacier, *ad usum Delphini*, 1674, in-4°. M. le Vayer le fils, le traduisit en françois, sous le nom de *Monsieur*, frere de Louis XIV, 1656, in-8°. On trouve dans cet ouvrage, de l'élégance & de la noblesse; mais elles dégénerent en enflure. Dans un abrégé qui doit être extrêmement simple, Florus prend le ton de déclamateur; « comme » s'il vouloit, dit M. Crevier, » compenser par le faste des » manieres & du dehors, l'appauvrissement d'un sujet ré» duit en squelette. C'est lui » qui paroît le premier avoir » donné cours aux Abrégés, si » commodes pour la paresse, » & si propres à faire des demi» savans ». L'on ne peut cependant disconvenir qu'il n'y ait de belles sentences, des expressions pleines de dignité & d'énergie. Florus étoit poëte.

Spartien rapporte que l'empereur Adrien entra en lice avec lui, & qu'ils firent des vers l'un contre l'autre. L'empereur reprochoit au poëte d'aimer le cabaret; & le poëte n'eut garde de ripofter tout ce qu'il favoit fur le compte de fon rival.

FLORUS, (*Drepanius*) fameux diacre de l'églife de Lyon au 9e. fiecle, dont on a un *Ecrit fur la Prédeftination.* Il laiffa d'autres ouvrages, parmi lefquels on remarque une *Explication du Canon de la Meffe*, où il donne trop dans le fens myftique, & ne s'attache pas affez au fens littéral; & un *Commentaire fur S. Paul.* On trouve fes différens ouvrages dans quelques éditions du vénérable Bede, & dans la *Bibliotheque des Peres.*

FLOUR, (S.) premier évêque de Lodeve, martyrifé en Auvergne l'an 389, donna fon nom à la ville de Saint-Flour.

FLUD *ou* DE FLUCTIBUS, (Robert) Dominicain Ecoffois, naquit à Milgate, dans la province de Kent, en 1574, reçut le bonnet de docteur en médecine à Oxford, & exerça cette profeffion à Londres, où il mourut le 8 feptembre 1637. Il fut furnommé *le Chercheur*, parce qu'il fit beaucoup de recherches dans les mathématiques & dans la philofophie, laiffa des ouvrages de médecine, de philofophie, d'alchymie, dont la collection fut imprimée à Oppenheim & à Goude en 1617 & années fuivantes, 5 vol. in-fol. Les principaux font: *Apologie des Freres de la Rofe-Croix*, Leyde, 1616, in-8°, latin... *Tractatus Theologico-Philofophicus de vita, morte & refurrectione*, 1617, in-8°... *Utriufque Cofmi Metaphyfica, Phyfica & Technica hiftorica...* *Veritatis Profcenium... Sophiæ cum Moria certamen... Summum bonorum, quod eft verum Magiæ, Cabalæ, Alchymiæ, Fratrum Rofeæ Crucis verorum veræ fubjectum... Philofophia Mofaïca... Amphitheatrum Anatomiæ... Philofophia facra*, &c. Il n'eft guere poffible de reconnoître dans tous ces ouvrages, une tête conftamment faine; il y a des chofes profondément méditées, il y en a de chimériques & de ridicules. Son langage entortillé & myftérieux l'ont fait accufer de magie par ceux qui lui fuppofoient plus de malice qu'il n'en avoit en effet.

FLURANCE, *voyez* RIVAUT.

FŒDOR *ou* FEDOR, fils aîné du czar Alexis, monta fur le trône de Ruffie en 1676. Il avoit été élevé pour la guerre & pour le cabinet. Dès qu'il eut foumis l'Ukraine révoltée, & qu'il eut fait la paix avec les Turcs, il s'occupa du foin de policer fes états. Il encouragea plufieurs citoyens de Mofcou à bâtir des maifons de pierres à la place des chaumieres qu'ils habitoient. Il agrandit cette capitale. Il fit des réglemens de police générale; mais en voulant réformer les Boïards, il les indifpofa contre lui. Il méditoit de plus grands changemens, lorfqu'il mourut fans enfans en 1682, à la fleur de fon âge. Son fecond frere Pierre, qui n'étoit âgé que de dix ans, & qui faifoit déjà concevoir

de grandes espérances, régna après lui, & acheva ce que Fœdor avoit commencé.

FOÉ, (Daniel) poëte Anglois, fut d'abord destiné par ses parens à une profession méchanique, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à son penchant pour la poésie. Il épousa avec vivacité les intérêts du roi Guillaume, prince d'Orange, essuya divers chagrins qu'il s'attira par sa plume satyrique, & mourut en 1731. On a de lui : I. Les *Aventures de Robinson Crusoé* en anglois, 1719, qui a été faussement attribué à Richard Steele, l'un des écrivains du *Spectateur* : ce roman est écrit d'une maniere si naturelle, que long-tems il a passé pour une relation exacte d'un voyageur véridique (*voy.* VAN-EFFEN). M. Feutry, avocat au parlement de Douay, a donné une édition de cet ouvrage en 1766, 2 vol. in-12; il l'a abrégé sans en altérer le caractere. Il avoit promis d'en retrancher quelques déclamations indécentes que l'auteur Anglican s'étoit permises contre la Religion Catholique & ses ministres; mais il n'a que foiblement rempli sa promesse. L'édition de Liege, 1785, 4 vol. in-12, est plus exacte, quant à ce point, & remplit mieux les intentions des lecteurs catholiques. Cette édition est encore remarquable par l'Histoire curieuse & intéressante d'Alexandre Selkirk, qu'on voit à la fin du quatrieme tome. II. *Le vrai Anglois de naissance*; poëme fait à l'occasion de la révolution qui plaça Guillaume sur le trône de son beau-pere, en réponse à l'ouvrage intitulé : *Les Etrangers.* III. *La réforme des Mœurs*, où il attaque ouvertement les personnes du plus haut rang qui employoient leur autorité à soutenir l'impiété & la dissolution. IV. *Essai sur le pouvoir du Corps collectif du Peuple Anglois*; cet ouvrage est en faveur de la Chambre des Communes. V. *Le court moyen contre les Non-Conformistes*, qui lui attira une punition publique plus ignominieuse que cruelle. VI. *De Jure divino*, poëme latin. VII. Un *Plan de Commerce.* VIII. *Le Commerçant Anglois.* IX. *L'instructeur de Famille*, 2 vol. X. Plusieurs Ecrits politiques qui n'ont guere survécu aux événemens qui les avoient fait naître; & quelques autres où il développe des idées qui, pour être aujourd'hui accueillies, n'en sont pas plus solides ni plus conformes aux saines notions.

FOES *ou* FOESIUS, (Anutius) médecin de Metz, mort en 1595, à 68 ans, étoit très-versé dans la langue grecque. Son amour pour l'étude l'empêcha de s'attacher à des princes qui auroient pu faire sa fortune. Il est auteur d'une *Traduction* très-fidelle *des Œuvres d'Hippocrate* en latin, accompagnée de corrections dans le texte, & ornée de scholies; Geneve 1657, 2 vol. in-fol. On a encore de lui une espece de Dictionnaire sur Hippocrate, à Francfort, 1588, in-fol.

FOGLIETA, (Uberto) savant Génois, eut part aux troubles qui s'éleverent à Genes, & fut envoyé en exil. Pour se consoler des tribulations qu'il avoit essuyées dans le monde, il ne voulut avoir de commerce

qu'avec les lettres. Le cardinal d'Est le reçut dans sa maison à Rome. Il y mourut en 1581, âgé de 63 ans. Parmi les ouvrages sortis de sa plume, on distingue : I. Son traité *De ratione scribendæ Historiæ*, aussi judicieux que bien écrit. II. *Historia Genuensium*, 1585, in-fol., fidelle, élégante & peu commune. François Serdonati en a fait une traduction en italien : elle est estimée. III. *Tumultus Neapolitani*, 1571, in-4°. IV. *Elogia clarorum Ligurum*, in-4°. V. *De sacro fœdere in Selimum*, in-4°. VI. *De Linguæ Latinæ usu & præstantia*, 1723, in-8°. VII. *De causis magnitudinis Turcarum Imperii*, in-8°. VIII. *De similitudine normæ Polybianæ*, dans ses Opuscules, Rome, 1579, in-4°. IX. *Della Republica di Genoa*, in-8°; ouvrage intéressant pour ceux qui veulent connoître cette république, du moins telle qu'elle étoit dans le 16e. siecle.

FOHÉ, *voyez* FÉ.

FOHI, premier roi de la Chine, régla, dit-on, les mœurs des Chinois, alors barbares, & leur donna des loix. On prétend qu'il fit plus; qu'il dressa des tables astronomiques; mais vu l'ignorance des Chinois modernes en fait d'astronomie, il est peu vraisemblable que leurs fondateurs aient été fort versés dans cette science. De mauvais chronologistes ont dit que Fohi régnoit du tems des patriarches Heber & Phaleg; mais il n'y a nulle apparence que les Chinois aient quelques renseignemens antérieurs au déluge. Si le dieu Chinois, Fohé, est le même que Noë (*voyez* FÉ), il est évident que Fohi est très-postérieur à Fohé, puisque la mythologie a dû naturellement précéder l'histoire de la Chine. Quoi qu'il en soit, ce que l'on raconte de Fohi, doit nécessairement se ressentir du ton fabuleux qui regne dans toute l'histoire Chinoise, sur-tout dans celle des premiers tems. Il ne sera pas inutile d'en donner ici un échantillon, qui pourra servir de regle aux lecteurs. Nous le tirons d'une lettre du P. Amiot, insérée dans le onzieme tome des *Mémoires de la Chine*. Le P. Amiot, pour prouver que les aérostats ont été connus à la Chine, rapporte trois passages tirés des plus fameux historiens de l'empire. Il est dit dans l'un, que Chennoung voulant mesurer la terre, & ne sachant comment s'y prendre, fut aidé dans son opération par un *homme-esprit*, dont *la couleur étoit d'un verd tirant sur le bleu ; ses sourcils étoient épais ; il portoit sur sa tête une pierre de yu, & étoit porté lui-même par six dragons-volans. Cet homme-esprit mesura la terre, détermina sa figure entre les quatre mers, & trouva que son étendue d'Orient en Occident étoit de 90 ouan de lys, & de 81 ouan, du Nord au Sud* (*). Le second passage

(*) *Ouan* est le nombre qui désigne dix mille; le *lys* est $\frac{1}{10}$ de lieue. Qu'on calcule maintenant, & qu'on en applique le résultat à ces *quatre mers* & la *terre* qui est *entr'elles*; & l'on aura une idée de la géographie Chinoise.

porte que l'empereur Hoang-ty, sentant sa fin s'approcher, quitta la terre & *s'envola au ciel, monté sur un dragon.* On lit dans un troisieme passage que plus anciennement encore, sous l'empire des cinq *Loung* (des cinq dragons) qui régnoient sur le second des *dix peuples perdus*, avant la fondation de l'empire Chinois par *Fohi*, *les hommes logeoient dans des antres & des cavernes, comme les quadrupedes, ou se perchoient sur les arbres comme les oiseaux; tandis que leurs souverains montés sur des dragons, planoient dans les airs comme les nuages, & gouvernoient ainsi leurs sujets de haut en bas.* Tout cela est dit au reste fort sérieusement par le P. Amiot, qui soupçonne que ces dragons étoient remplis de gaz. *Voyez* le COMTE, CONFUCIUS, du HALDE, YAO.

FOI, divinité allégorique, que les poëtes représentent habillée de blanc; ou sous la figure de deux jeunes filles se donnant la main; ou sous celle de deux mains seulement, l'une dans l'autre. C'étoit proprement la Fidélité, la constance dans l'amitié; comme on le voit dans la belle ode d'Horace, *Ad fortunam*, où il parle ainsi de la Foi:

Te Spes, & albo rara Fides colit
Velata panno: nec comitem abnegat,
Utcumque mutatâ potentes
Veste domos inimica linquis.

FOIGNI, (Gabriel) Cordelier défroqué, se retira en Suisse vers 1667, & fut chantre de l'église de Morges. En ayant été chassé pour quelques indécences qu'il y commit à la suite d'une débauche, il alla se marier à Geneve, où il enseigna la grammaire & le françois. Il y fit paroître, en 1676, l'*Australie, ou les Aventures de Jacques Sadeur*, in-12, qui faillirent l'en faire chasser, parce qu'on y trouve des impiétés & des obscénités révoltantes. On l'y toléra cependant; mais au bout de quelque tems, il fut obligé d'en sortir, laissant à sa servante des marques scandaleuses de leur commerce. Il se retira en Savoie, & mourut dans un couvent en 1692.

FOILLAN, (S.) fils de Fyltan, roi de Momonie en Irlande, renonça au monde, ainsi que ses deux freres, Fursy & Ultan, & embrassa l'état monastique. Fursy, qui en avoit donné l'exemple & le conseil, passa en Angleterre, & bâtit le monastere de Knobbersburg, dans le royaume des Est-Angles, dont il donna la conduite à Foillan, qu'il avoit fait venir d'Irlande. Après la mort de Fursy, arrivée à Péronne (selon d'autres à Mazerœlles, près de Dourlens), le 16 janvier 650, Ultan & Foillan passerent en France. On lit dans quelques auteurs, que Foillan fit un voyage à Rome, & qu'il y fut sacré évêque régionnaire. Quoi qu'il en soit de cette ordination, il est au moins certain qu'il ne tarda pas à rejoindre Ultan son frere. Ils se rendirent l'un & l'autre à Nivelle dans le Brabant, où sainte Gertrude étoit abbesse. Le monastere qu'elle gouvernoit avoit été fondé par le B. Pepin de Landen, son pere, & par la B. Ite, sa mere. Il y avoit aussi dans le voisinage un monastere pour des hommes. Les deux freres y resterent

terent quelque tems. En 652, sainte Gertrude donna à Ultan un terrain pour bâtir un hôpital & un monastere, entre la Meuse & la Sambre, alors dans le diocese de Maëstricht, & aujourd'hui dans celui de Liege. C'étoit l'abbaye de Fosse, aujourd'hui église collégiale. Ste. Gertrude retint Foillan à Nivelle, pour instruire les religieuses. Le saint homme se chargea aussi de l'instruction du peuple dans les villages voisins. S'étant mis en route avec trois compagnons, en 655, pour aller voir son frere à Fosse, il fut massacré par des voleurs ou des infideles, dans la forêt de Sogne, qui faisoit partie de la forêt charboniere en Hainaut. Ses reliques se gardent avec beaucoup de vénération dans l'église de Fosse.

FOINARD, (Fréderic-Maurice) curé de Calais, mort à Paris en 1743, âgé de 60 ans, étoit de Conches en Normandie. On a de lui quelques ouvrages dont les plus connus sont: I. *Projet pour un nouveau Bréviaire Ecclésiastique*, avec la critique de tous les nouveaux Bréviaires qui ont paru jusqu'à présent, in-12, 1720. II. *Breviarum Ecclesiasticum*, exécuté suivant le projet précédent, 2 vol. in-12. Les auteurs des nouveaux Bréviaires ont profité de celui-ci. III. *Les Psaumes dans l'ordre historique*, in-12, 1742. IV. Deux vol. in-12 *sur la Genese*. Des idées singulieres que l'auteur hasarda sur le sens spirituel, les firent supprimer.

FOIX, (Raimond Roger, comte de) accompagna le roi Philippe-Auguste à la guerre de la Terre-Sainte en 1190. Il prit depuis le parti des Albigeois avec feu; mais son ardeur ne le mena qu'à des humiliations. Il fut obligé de demander la paix, & de reconnoitre pour comte de Toulouse Simon de Montfort. Puylaurens rapporte qu'en une conférence tenue au château de Foix entre les Catholiques & les Albigeois, la sœur du comte, non moins ardente que son frere, voulut parler en faveur des derniers: *Allez, Madame*, lui dit Etienne de Minea, *filez votre quenouille; il ne vous appartient pas de parler dans une dispute de religion*. Raimond Roger mourut en 1222... L'illustre maison de Foix, dont étoit Raimond, descendoit de Bernard, 2*e*. fils de Roger II, comte de Carcassone. Bernard eut le comté de Foix en 1062, & le posséda pendant 34 ans. Sa postérité subsista avec honneur jusqu'à Gaston III, qui vit mourir son fils avant lui (*voyez* GASTON III). Il mourut lui-même en 1391, ayant cédé le comté de Foix à Charles VI; mais le roi, par générosité, le rendit à son cousin Matthieu, qui mourut en 1398 sans enfans; & dont la sœur Isabelle épousa Archambaud de Grailly, qui prit le nom de Foix. Son petit-fils, Gaston IV, se maria avec Eléonore, reine de Navarre. Sa postérité masculine fut terminée par Gaston de Foix, duc de Némours, tué à la bataille de Ravenne en 1512, à 24 ans (*voyez* GASTON de Foix, duc de Némours). Mais Catherine de Foix, reine de Navarre, petite-fille de Gaston IV, avoit épousé Jean

d'Albret, dont la petite-fille fut mere d'Henri IV... Archambaub de Grailly avoit eu un second fils nommé Gaston, captal de Buch, & dont les descendans furent comtes de Candale & ducs de Rendan. Cette branche avoit été honorée de la pairie sous le titre de Rendan, par considération pour Marie-Claire de Beaufremont, marquise de Senecey, dame d'honneur d'Anne d'Autriche qui avoit épousé Jean-Baptiste Gastonde Foix, comte del' leix, tué au siege de Mardick en 1646. Elle mourut elle-même en 1680. Ses trois fils n'ont point laissé de postérité. Le dernier, Henri-Charles, qui portoit le nom de duc de Foix, est mort en 1714.

FOIX, (Pierre de) fils d'Archambaud, captal de Buch, & d'Isabelle, comtesse de Foix, d'abord franciscain, cultiva avec succès les lettres sacrées & profanes. L'antipape Benoît XIII l'honora de la pourpre en 1408, soit pour récompenser son mérite, soit pour attirer dans son parti les comtes de Foix. Pierre n'avoit alors que 22 ans; il abandonna le pontife au concile de Constance, préférant les intérêts de l'Église à ceux de l'amitié. Le concile lui confirma la qualité de cardinal. Martin V l'envoya légat en Arragon, pour dissiper les restes du schisme. Il y réussit, & mourut en 1464, dans sa 78e. année, à Avignon, dont il avoit la vice-légation. Il étoit aussi archevêque d'Arles. C'est lui qui a fondé à Toulouse le college de Foix. — Il faut le distinguer du cardinal Pierre de FOIX, son petit-neveu, non moins habile négociateur, qui mourut évêque de Vannes à la fleur de son âge, en 1490.

FOIX, (Odet de) seigneur de Lautrec, maréchal de France & gouverneur de la Guienne, étoit petit-fils d'un frere de Gaston IV, duc de Foix; il porta les armes dès l'enfance. Ayant suivi Louis XII en Italie, il fut dangereusement blessé à la bataille de Ravenne en 1512. Après sa guérison, il contribua beaucoup au recouvrement du duché de Milan. François I lui en donna le gouvernement. Lautrec savoit combattre, mais il ne savoit pas commander. Il fut chassé de Milan, de Pavie, de Lodi, de Parme & de Plaisance, par Prosper Colonne. Il tâcha de rentrer dans le Milanez par une bataille; mais ayant perdu celle de la Bicoque en 1522, il fut obligé de se retirer en Guienne dans une de ses terres. Sa disgrace ne fut pas longue. En 1528 il fut fait lieutenant-général de l'armée de la Ligue en Italie, contre l'empereur Charles-Quint. Il emporta d'abord Pavie, qu'il mit au pillage; puis s'avança vers Naples, & mourut devant cette place le 15 août de la même année, après avoir lutté quelque tems contre l'ennemi, la peste, la misere & la famine. — Son frere, Thomas de Foix, dit le *Maréchal de Lescun*, passoit pour un homme cruel & extrêmement avare. Ses exactions firent soulever le Milanez en 1521. Après la perte de la bataille de la Bicoque, les ennemis l'assiégerent dans Crémone. Il n'y tint pas aussi longtems qu'il le pouvoit; & en rendant la place, il promit de faire

évacuer toutes celles du Milanez, où il y avoit garnison Françoise. Il reçut à la journée de Pavie, en 1525, un coup de feu dans le bas-ventre, dont il mourut 7 jours après, prisonnier de guerre à Milan.

FOIX, (Paul de) archevêque de Toulouse, de la même famille que Lautrec, se distingua dans ses ambassades en Ecosse, à Venise, en Angleterre, & sur-tout dans celle de Rome, auprès du pape Grégoire XIII. Il mourut dans cette ville en 1584, à 56 ans. Muret, dont il avoit été le bienfaiteur, prononça son oraison funebre. Ce prélat étoit homme de lettres, & aimoit ceux qui les cultivoient, sur-tout ceux qui brilloient par leur éloquence, ou qui possédoient les écrits d'Aristote, dont il étoit admirateur passionné. On a de lui des *Lettres*, in-4°, Paris, 1628, écrites avec précision. Elles prouvent qu'il étoit un assez bon écrivain & un grand homme d'état. C'est sans preuve qu'on les a attribuées à d'Ossat son secrétaire, depuis cardinal.

FOIX, (François de) duc de Candale, commandeur des ordres du roi, & évêque d'Aire, mort à Bordeaux en 1694, à 90 ans, traduisit le *Pimandre* de Mercure Trismegiste, & les *Elémens* d'Euclide, qu'il accompagna d'un commentaire.

FOIX, (Louis de) architecte Parisien, florissoit sur la fin du seizieme siecle. Il fut préféré à tous les architectes de l'Europe par Philippe II, qui le choisit pour élever le palais & le monastere de l'Escurial. De retour d'Espagne, il boucha l'ancien canal de l'Adour, & en creusa un nouveau en 1579. Ce fut encore lui qui bâtit en 1505 le fanal à l'embouchure de la Garonne, qu'on appelle communément *la Tour de Cordouan*.

FOIX, (Marc-Antoine de) Jésuite, né en 1627 au château de Fabas, dans le diocese de Conserans, mort à Billon en Auvergne en 1687, fut homme de lettres, théologien, prédicateur, professeur, recteur, provincial, & tout ce que l'étendue de ces titres exigeoit. On a de lui : I. L'*Art de prêcher la parole de Dieu*, in-12. C'est l'ouvrage d'un homme instruit de la littérature sacrée & profane. II. L'*Art d'élever un Prince*, in-12, attribué d'abord au marquis de Vardes; bon ouvrage, dont le succès fut rapide; on y trouve des choses communes que l'auteur n'a pas cru devoir négliger pour y substituer des vues rares & extraordinaires ; son livre n'en est que plus estimable & plus sûrement utile.

FOIX, (Gaston de) *voyez* GASTON.

FOIX, *voyez* ST.-FOIX (Germain Poullain de).

FOLARD, (le chevalier Charles de) né à Avignon en 1669 avec des inclinations militaires, sentit augmenter son penchant à la lecture des *Commentaires* de César. Il s'engagea dès l'âge de 16 ans ; on le dégagea : il se rengagea encore, & ses parens le laisserent suivre l'impulsion de la nature. De cadet dans le régiment de Berri, devenu sous-lieutenant, il fit le métier de partisan pendant tout le cours de la guerre de 1688 ; & ce métier, qui n'est pour tant d'autres qu'une espece

de brigandage, fut pour lui une école. Il exécuta en petit, tout ce qu'il avoit vu faire en grand; il leva des cartes, il dressa des plans; il parut dès-lors un homme rare. La guerre de 1701 lui fournit de nouvelles occasions de signaler son habileté & ses connoissances. Le duc de Vendôme le fit aide-de-camp, & ne le céda qu'avec regret à son frere le grand-prieur, qui commandoit alors l'armée de Lombardie. Le chevalier de Folard répondit à l'idée qu'on avoit de lui; il contribua beaucoup à la prise d'Hostiglia & à celle de la Cassine de la Bouline, qui lui mérita la croix de Saint-Louis & une pension de 400 liv. Blessé dangereusement à la bataille de Cassano en 1705, il réfléchit, au milieu des douleurs cuisantes que lui causoient trois coups de feu, sur l'arrangement de cette bataille, & forma dès-lors son systême des colonnes. Après s'être distingué dans plusieurs sieges en Italie, & sur-tout à celui de Modene, il passa en Flandre, fut blessé à Malplaquet, & fait prisonnier quelque tems après. Le prince Eugene ne put le gagner par les offres les plus avantageuses. De retour en France, il eut le commandement de Bourbourg, qu'il conserva jusqu'à sa mort. En 1714 il se rendit à Malte, assiégée par les Turcs, & s'y montra ce qu'il avoit paru par-tout ailleurs. Le desir de servir sous Charles XII, plutôt que l'intérêt, l'attira en Suede. Il vit ce roi soldat, & lui fit goûter ses nouvelles idées sur la guerre. Charles destinoit le chevalier Folard à être un des instrumens dont il vouloit se servir dans une descente projetée en Ecosse; mais la mort du héros, tué au siege de Fridérichs-Hall, dérangea tous ses projets, & obligea Folard à revenir en France. Il servit en 1719 sous le duc de Berwick, en qualité de mestre-de-camp, & ce fut sa derniere campagne. Il avoit étudié toute sa vie l'art militaire en philosophe; il l'approfondit encore plus, lorsqu'il fut rendu à lui-même. Il donna des leçons au comte de Saxe, & prédit dès-lors ses succès. Le chevalier de Folard exposa ses nouvelles découvertes dans ses *Commentaires sur Polybe*, en 6 vol. in-4°, 1727, réduits depuis en 3 par un homme du métier. L'auteur peut être appellé à juste titre *le Vegece moderne*. En homme de lettres, il a su puiser dans les sources les plus cachées tout ce qu'il a cru propre à nous instruire; & en homme de guerre, il l'a exposé avec beaucoup d'intelligence. Le fonds en est excellent, mais la forme n'en est pas si agréable. L'abondance des idées de l'auteur entraîne une profusion de paroles. Son style est négligé, ses réflexions sont détachées les unes des autres, ses digressions ou inutiles ou trop longues. On a encore de cet habile homme: I. Un livre de *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*, in-12. Les idées y sont aussi profondes & plus méthodiques que dans son Commentaire. II. Un *Traité de la défense des Places*. III. Un *Traité du métier de Partisan*, manuscrit, que le maréchal de Belle-Isle possédoit. Le chevalier de Folard auroit pu faire une fortune assez considérable;

mais ses liaisons avec les défenseurs des miracles qu'on attribuoit à M. Pâris, le firent regarder de mauvais œil par le cardinal de Fleury. On voyoit à regret ce vieux militaire au milieu d'une troupe de convulsionnaires, marmoter des hymnes à l'honneur du diacre Pâris (voy. l'*Histoire d'un voyage littéraire fait en 1733 en France*, &c., La Haye, 1735). Il revint de cette folie avant sa mort, arrivée à Avignon en 1751, & se soumit de la maniere la plus expresse à toutes les décisions de l'Eglise. Ceux qui voudront connoître plus particuliérement le chevalier de Folard, peuvent consulter les *Mémoires* pour servir à son Histoire, imprimés à Paris sous le titre de Ratisbonne en 1753, in-12.

FOLARD, (François-Melchior de) Jésuite, frere du précédent, membre de l'académie de Lyon, naquit à Avignon en 1683, & mourut en 1739. On a de lui : *Œdipe* & *Thémistocle*, tragédies foibles; & l'*Oraison funebre du Maréchal de Villars*, non moins médiocre.

FOLENGO, (Jean-Baptiste) Bénédictin Mantouan, mort en 1559, à 60 ans, laissa un *Commentaire sur les Pseaumes*, imprimé à Bâle en 1557, in-fol., & *sur les Epîtres Catholiques*, in-8°, écrit noblement & purement. Il commente en critique & presque toujours avec intelligence.

FOLENGO, (Théophile) plus connu sous le nom de *Merlin Coccaye*, étoit de Mantoue & Bénédictin comme le précédent. La tournure de leur esprit fut bien différente; l'un se consacra à l'érudition & à la piété, l'autre à la bouffonnerie & à la turlupinade, & se fit des ennemis. Ses supérieurs voulurent le mettre en regle, mais il échappa à leurs poursuites, par la protection de plusieurs seigneurs. Il mourut en 1544, à 51 ans, dans son prieuré de Ste-Croix de Campege, près de Bassano. De tous ses ouvrages, le plus connu est sa *Macaronée*, ou *Histoire Macaronique*. Ce nom de *Macaronique*, qu'on a donné à toutes les productions du même genre, vient du mot *Macaroni*, qui est le nom d'un gâteau qu'on fait en Italie avec de la farine, des œufs & du fromage. Le poëme de Folengo fut reçu avec transport dans un siecle, où les bouffonneries pédantesques tenoient lieu de saillies, les anagrammes de bons mots, & les logogriphes de pensées. Il est difficile de faire un abus plus étrange de son esprit. Il s'abandonne entiérement à son imagination aussi vive que bizarre, sans respect ni pour la langue latine, dont il fait un mélange monstrueux avec l'italienne, ni pour le bon sens qu'il choque à chaque page. Avec tout cela, l'auteur qui a l'air d'un bouffon, fait d'excellentes réflexions sur les vices des hommes; il attaque fortement les passions, sur-tout l'orgueil, la paresse, l'envie, la volupté, la frivolité. Le *Poëme Macaronique* fut traduit en françois en 1606. Cette version barbare a été publiée de nouveau, sans aucun changement, en 1734, 2 vol. in-12: elle n'étoit ni assez importante, ni assez estimée, pour mériter une nouvelle édition. L'original de la *Macaronée*, imprimé sous

le nom de *Merlin Coccaye*, en 1521, à Frescati, in-12, est rare; l'édition de Venise en 1554, in-12, l'est moins. Il y a encore de lui trois Poëmes assez recherchés: I. *Orlandino da Limerno Pitocco*, Venise, 1526 ou 1539 ou 1550, in-8°; réimprimé à Londres en 1773, in-8° & in-12. II. *Caos del Tri per uno*, Venise, 1527, in-8°. C'est un poëme sur les trois âges de sa vie, en style en partie macaronique. III. *La Humanita del Figlio di Dio, in ottava rima*, Venise, 1533, in-4°.

FOLIETA, *voy*. FOGLIETA.

FOLKES, (Martin) antiquaire, physicien & mathématicien Anglois, né à Westminster vers 1690, mort à Londres en 1754, se distingua dans les académies des sciences de France & d'Angleterre, où il fut admis. Celle-ci l'avoit reçu dans son sein à l'âge de 24 ans; deux ans après elle le mit dans son conseil. Newton le nomma ensuite son vice-président, & enfin il succéda à Sloane dans la présidence même. Ses connoissances & ses succès dans les sciences qui sont l'objet des travaux de cette compagnie, furent les titres qui le placerent à sa tête. Les nombreux Mémoires qu'il lui présenta, & qu'on trouve dans les *Transactions philosophiques*, justifient son choix. Cet auteur tira un grand profit pour la science des antiquités, d'un voyage qu'il fit en Italie; & celui qu'il fit en France, le lia avec les savans de ce royaume. Ses Mémoires roulent sur le poids & la valeur des monnoies Romaines; sur les mesures des colonnes Trajane & Antonine; sur les monnoies d'or d'Angleterre, depuis le regne d'Edouard III; sur les polypes d'eau-douce; sur les bouteilles dites de Florence, & sur divers sujets de physique. Lorsqu'il eut été admis à l'académie des sciences de Paris, il présenta un Mémoire sur la comparaison des mesures & des poids de France & d'Angleterre. Il finit sa carriere littéraire par un ouvrage estimé de sa nation, sur les monnoies d'argent d'Angleterre, depuis la conquête de cette isle par les Normands, jusqu'à son tems. Les lettres remplirent sa vie; ni les soins du mariage, ni les distractions des voyages, ne purent rallentir son ardeur pour l'étude. Il avoit amassé une ample bibliotheque, & un cabinet enrichi d'une collection de monnoies, supérieure à tout ce qu'on connoissoit en ce genre.

FONSECA, (Antoine de) Dominicain, né à Lisbonne, vint faire ses études à Paris, & publia dans cette ville en 1539, des *Remarques sur les Commentaires de la Bible*, par le cardinal Cajetan, in-fol. Il reçut, 3 ans après, le bonnet de docteur de Sorbonne. De retour en sa patrie, il fut prédicateur du roi, & obtint une chaire de théologie en l'université de Coïmbre.

FONSECA, (Pierre de) Jésuite, né à Corticada en Portugal, docteur d'Evora, mourut à Lisbonne en 1599, à 71 ans, après avoir publié une *Métaphysique* en 4 tomes in-fol. Cette métaphysique a eu un grand cours, & a été longtems citée dans les écoles. Il y a des choses inutiles par leur

objet direct; mais excellemment propres à exercer l'esprit, à lui donner des idées justes, nettes, précises, & à le former à une exacte logique. *Voyez* CHAPELAIN, DUNS, OCCAM.

FONSECA, (Roderic) médecin, natif de Lisbonne, professa la médecine avec distinction au commencement du 17e. siecle, à Pise & à Padoue, & composa divers ouvrages sur cette science, entr'autres : *De tuenda valetudine* & *De calculorum remediis*.

FONCEMAGNE, (Etienne Lauréault de) né à Orléans le 8 mai 1694, mort à Paris en 1779, membre de l'académie Françoise, fut sous-gouverneur du duc de Chartres. Il est connu dans le monde littéraire par des *Lettres* au sujet du *Testament politique* du cardinal de Richelieu, où il prouve avec autant de politesse que de jugement & de raisons solides, que ce *Testament* est réellement du ministre de Louis XIII. Il est encore connu par plusieurs *Mémoires* insérés dans les recueils de l'académie des inscriptions. Ils roulent tous sur des points de l'histoire de France, excepté celui sur la déesse Laverne.

FONT, (Joseph de la) poëte François, & auteur de quelques Comédies & Opéra, entr'autres de l'opéra-comique intitulé le *Monde renversé*. La Font étoit né à Paris en 1686, & il mourut à Passy, près de cette capitale, en 1725, à 39 ans. Il étoit encore plus passionné pour le jeu que pour la poésie.

FONT, (Pierre de la) né à Avignon, devint prieur de Valabregue & official de l'église d'Uzès. C'étoit un homme de Dieu, plein de zele & de charité. Il se démit du prieuré dont il étoit pourvu, pour en fonder un séminaire dans la ville épiscopale. Il en fut lui-même le premier supérieur, & une des fonctions de cet emploi pénible, nous a procuré cinq volumes d'*Entretiens ecclésiastiques*, imprimés à Paris, in-12. On en fait cas, ainsi que de 4 vol. de Prônes, in-12. Toutes les preuves que fournissent l'Ecriture, les Peres, les Conciles, sur les devoirs des ecclésiastiques & des autres fideles, sont répandues dans ces deux ouvrages avec beaucoup d'intelligence. Le pieux auteur termina sa carriere au commencement de ce siecle.

FONTAINE, (Charles) né à Paris en 1515 d'un commerçant, passa sa vie à faire des vers, passables pour le tems. Il se fixa à Lyon, où il contracta successivement deux mariages, & mourut dans un âge avancé. Ses principales poésies sont recueillies en 1 vol. in-8°., imprimé à Lyon, 1555, sous le titre de *Ruisseaux de Fontaine*. On a encore de lui : *Le Jardin d'Amour*, avec la *Fontaine d'Amour*, Lyon, 1588, in-16 : cette édition avoit été précédée de deux autres. *Victoire d'Argent contre Cupido*, Lyon, 1537, in-16, &c. Il a mis aussi le *Nouveau-Testament* en sixains, Lyon, 1560, in-12, avec des figures en bois.

FONTAINE, (Jean de la) naquit à Château-Thierry, le 8 juillet 1621, un an après Moliere. A 19 ans, il entra chez les PP. de l'Oratoire, qu'il quitta 18 mois après. La Fontaine ignoroit encore à 22

ans ses talens singuliers pour la poésie. On lut devant lui la belle Ode de Malherbe sur l'assassinat de Henri IV, & dès ce moment il se reconnut poëte. Un de ses parens, ayant vu ses premiers essais, l'encouragea, & lui fit lire les meilleurs auteurs anciens & modernes, françois & étrangers. On lui fit épouser Marie Héricard, fille d'une figure & d'un caractere qui lui gagnoit les cœurs; la Fontaine, soit insensibilité, soit vanité, la quitta pour vivre dans la capitale: & ce n'est pas ce qui prévient le plus en faveur de son caractere. La duchesse de Bouillon, exilée à Château-Thierry, avoit connu la Fontaine, & lui avoit même, dit-on, fait faire ses premiers *Contes.* Rappellée à Paris, elle y mena le poëte. La Fontaine avoit un de ses parens auprès de Foucquet. La maison du surintendant lui fut ouverte, & il en obtint une pension, pour laquelle il faisoit à chaque quartier une quittance poétique. Après la disgrace de son bienfaiteur, la Fontaine entra en qualité de gentilhomme chez la célebre Henriette d'Angleterre, 1*re.* femme de Monsieur. La mort lui ayant enlevé cette princesse, il trouva de généreux protecteurs dans M. le Prince, dans le prince de Conti, le duc de Vendôme & le duc de Bourgogne; & des protectrices dans les duchesses de Bouillon, de Mazarin; & dans l'ingénieuse la Sabliere: celle-ci le retira chez elle, & prit soin de sa fortune. Attaché à Paris par les agrémens de la société, & par ses liaisons avec les plus beaux esprits de son siecle, la Fontaine alloit néanmoins tous les ans au mois de septembre rendre visite à sa femme. A chaque voyage il vendoit une portion de son bien, sans s'embarrasser de veiller sur ce qui restoit. Il ne passa jamais de bail de maison, & il ne renouvella jamais celui d'une ferme. Cette apathie qui coûtoit tant d'efforts aux anciens philosophes, il l'avoit sans effort. Elle influoit sur toute sa conduite, & le rendoit quelquefois insensible même aux injures de l'air. Madame de Bouillon, allant un matin à Versailles, le vit rêvant sous un arbre du Cours: le soir en revenant, elle le trouva dans le même endroit & dans la même attitude, quoiqu'il fit assez froid, & qu'il eût plu toute la journée. Il avoit quelquefois des distractions qui lui ôtoient la mémoire. Il en avoit d'autres qui lui ôtoient le jugement. Il loua beaucoup un jeune-homme qu'il trouva dans une assemblée: *Eh! c'est votre fils*, lui dit-on: il répondit froidement: *Ah! j'en suis bien aise.* Il avoit fait un Conte, dans lequel, conduit par sa matiere, il mettoit en la bouche d'un moine une allusion fort indécente à ces paroles de l'Evangile: *Domine, quinque talenta tradidisti mihi*, &c.; & par un tour d'imagination dont la Fontaine seul pouvoit être capable, il l'avoit dédié au docteur Arnauld. Il fallut que Racine & Boileau lui fissent sentir, combien la dédicace d'un Conte licencieux à un homme grave choquoit le bon sens. Racine le mena un jour à Ténebres, & s'appercevant que

l'office lui paroiſſoit long, il lui donna pour l'occuper un volume de la Bible, qui contenoit les petits Prophetes. Il tomba ſur la priere des Juifs dans Baruch, & ne pouvant ſe laſſer de l'admirer, il diſoit à Racine : *C'étoit un beau génie que ce Baruch; qui étoit-il?* Le lendemain & pluſieurs jours ſuivans, lorſqu'il rencontroit dans la rue quelques perſonnes de ſa connoiſſance, après les complimens ordinaires, il élevoit la voix pour dire: *Avez-vous lu Baruch? C'étoit un beau génie!* L'eſpece de ſtupidité que ce célebre fabuliſte avoit dans ſon air, dans ſon maintien & dans ſa converſation, fit dire à madame de la Sabliere, un jour qu'elle avoit congédié tous ſes domeſtiques: *Je n'ai gardé avec moi que mes trois bêtes, mon chien, mon chat & la Fontaine.* Cependant cet homme, ſi inſenſible en apparence & ſi apathique, étoit quelquefois colere & rancunier. Ayant eu une diſpute avec M. Choart, curé de St.-Germain-le-Vieil, à Paris, il s'en vengea par la fable *du Curé & du Mort* (liv. 7, fab. 11). C'eſt la plus mauvaiſe de toutes ſes fables, elle ſe reſſent de l'humeur du poëte; le nom du curé y eſt défiguré (voyez le *Journal de Paris*, 1787, n°. 107). La Fontaine avoit toujours vécu dans une grande indolence ſur la Religion, comme ſur tout le reſte. Une maladie qu'il eut ſur la fin de 1692, le fit rentrer en lui-même. Le P. Poujet de l'Oratoire, alors vicaire de S. Roch, lui fit faire une confeſſion générale. Prêt à recevoir le Viatique, il déteſta ſes *Contes* & en demanda pardon à Dieu, en préſence de quelques membres de l'académie qu'il prit pour témoins de ſon repentir. Si ce repentir fut ſincere, il ne fut pas conſtant. La Fontaine laiſſa échapper après ſa converſion encore quelques Contes. Celui de *La Clochette* en eſt un. C'eſt à quoi fait alluſion ſon Prologue, cité dans Moreri :

O combien l'homme eſt inconſtant, divers,
Foible, léger, tenant mal ſa parole!
J'avois juré, même en aſſez beaux vers,
De renoncer à tout Conte frivole.
Et quand juré? C'eſt ce qui me confond,
Depuis deux jours j'ai fait cette promeſſe.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un ſeul moment......

La Fontaine réprima ces ſaillies d'une imagination long-tems fixée à ce genre d'écrire, qui n'eſt ni le plus noble, ni le plus ſage. Il entreprit de traduire les hymnes de l'Egliſe; mais ſa verve émouſſée par l'âge, & peut-être ſon génie que la nature n'avoit pas fait pour le ſérieux, ne lui permirent pas de fournir long tems cette carriere. Il mourut à Paris en 1695, à 74 ans, dans les plus vifs ſentimens de religion. Lorſqu'on le déshabilla, on le trouva couvert d'un cilice. Il s'étoit fait lui-même cette épitaphe, qui le peint parfaitement:

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant ſon fonds après ſon revenu,
Croyant le bien, choſe peu néceſſaire.
Quant à ſon tems, bien le ſut diſpenſer:

Deux parts en fit, dont il fouloit passer,
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

Parmi les ouvrages qui nous restent de la Fontaine, il faut placer au premier rang ses *Contes* & ses *Fables*. Les premiers sont un modele parfait du style historique dans le genre familier, mais en même tems un recueil de tableaux destructifs des mœurs, qu'une jeunesse vertueuse ne sauroit trop redouter. Ses *Fables* sont sa véritable gloire. On y reconnoît le poëte de la nature; une molle négligence y décele le grand maître & l'écrivain original. « On diroit, suivant l'ex» pression d'un critique judi» cieux, qu'elles sont tombées » de sa plume. Il a surpassé » l'ingénieux inventeur de l'a» pologue, & son admirable » copiste. Aussi élégant, aussi » naturel, moins pur à la vé» rité, mais aussi moins froid » & moins nu que Phedre, » il a attrapé le point de per» fection dans ce genre ». Si ceux qui sont venus après lui comme la Motte, Richer, d'Ardenne, d'Aubert, des Billons, l'ont surpassé quelquefois pour l'invention des sujets, ils sont fort au-dessous pour tout le reste, pour l'harmonie variée & légere des vers, pour la grace, le tour, l'élégance, les charmes naïfs des expressions & du badinage. Il éleve, dit la Bruyere, les petits sujets jusqu'au sublime. Sous l'air le plus simple, il a du génie, & même plus de ce qu'on appelle esprit, qu'on n'en trouve dans le monde le mieux cultivé. On doit à M. de Montenault une magnifique édition des *Fables* de la Fontaine, en 4 vol. in-fol., dont le premier a vu le jour en 1755, & le dernier en 1759; chaque fable est accompagnée d'une & quelquefois de plusieurs estampes : l'ouvrage est précédé d'une *Vie* du fabuliste. On a une autre édition des *Fables* de la Fontaine par Coste, 1744, 2 vol. in-12, avec figures, & de courtes notes; & 1 vol. in-12, sans figure. L'on a imprimé à Paris en 1758, en 4 jolis petits vol. in-12, les *Œuvres diverses de la Fontaine*, c'est-à-dire tout ce qu'on a pu rassembler de ses ouvrages tant en vers qu'en prose, à l'exception de ses Fables & de ses Contes. On y trouve quelques Comédies, un *Poëme sur le Quinquina*, quelques *Pieces anacréontiques*, des *Lettres* & d'autres morceaux, la plupart très foibles & qu'on n'auroit jamais imprimés, si les éditeurs consultoient la gloire des morts plutôt que l'intérêt des vivans. Tous les ouvrages de la Fontaine furent recueillis en 1726, 3 vol. in-4°, belle édition encadrée. La Fontaine avoit essayé de beaucoup de genres, de quelques-uns même opposés à son génie. Voici comme il peint son inconstance :

Papillon du Parnasse, & semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles,
Je suis chose légere, & vole à tout sujet;
Je vais de fleur en fleur, & d'objet en objet:
A beaucoup de plaisir, je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au Temple de Mémoire;

Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amours, &c., &c.

FONTAINE, (Nicolas) Parisien, fils d'un maître-écrivain, fut confié à l'âge de 20 ans aux solitaires de Port-Royal. Il se chargea d'abord d'éveiller les autres; mais dans la suite il eut le soin plus noble des études de quelques jeunes gens qu'on y élevoit. Les heures de loisir qui lui restoient, il les employoit à transcrire les écrits des savans qui habitoient cette solitude. Il suivit Arnauld & Nicole dans leurs diverses retraites. Il fut enfermé à la Bastille avec Sacy, le 13 mai 1666, & en sortit avec lui en 1668. Ces deux amis ne se quitterent plus. Après la mort de Sacy en 1684, Fontaine changea plusieurs fois de retraite. Il se fixa enfin à Melun, où il mourut en 1709, à 84 ans. On a de lui : I. *Vies des Saints de l'Ancien-Testament*, en 4 vol. in-8° : ouvrage composé sous les yeux de Sacy, & qui peut être de quelque utilité pour l'histoire sacrée. II. *Les Vies des Saints*, in-fol. en 4 vol. in-8°. C'étoient les plus exactes avant celles de Baillet, mais les unes & les autres sont oubliées depuis celles que M. l'abbé Godescard a traduites de l'anglois, 12 vol. gr. in-8°. III. *Mémoires sur les Solitaires de Port-Royal*, en 2 vol. in-12; très-détaillés, & même jusqu'à la minutie : tout paroît précieux dans les saints d'un parti auquel on est dévoué. IV. *Traduction des Homélies de S. Chrysostome sur les Epîtres de S. Paul*, en 7 vol. in-8°. On accusa l'auteur d'être tombé dans le Nestorianisme ; l'archevêque de Paris, Harlay, condamna Fontaine, qui se rétracta, puis s'expliqua, & prétendit, à l'exemple de tous les dogmatisans, avoir raison. V. *Abrégé de l'Histoire de la Bible*, publié sous le nom de Royaumont, in-8°, avec figures; communément attribué, & peut-être avec raison, à Sacy. *Voyez* le MAISTRE.

FONTAINE, (Jacques de la) Jésuite de Berg-Saint-Vinox, travailla avec beaucoup de zele à la défense de la constitution *Unigenitus*, & publia sur ce sujet un ouvrage en 4 vol. in-fol. Il mourut à Rome le 18 février 1728, à l'âge de 78 ans.

FONTAINE, (Alexis) né à Clavaison en Dauphiné, s'occupa principalement du *Calcul intégral*, fut reçu de l'académie des sciences, & mourut en 1771 à Cuiseaux en Franche-Comté. Ses *Mémoires*, qui sont dans le recueil de l'académie, ont été imprimés séparément en un vol. in-4°.

FONTAINES, (Pierre des) né dans le Vermandois en Picardie, maître des requêtes de S. Louis, a réuni les usages du Vermandois sous le titre de *Conseils à son ami.* Du Cange les a publiés avec l'Histoire de S. Louis de Joinville, 1668, in-fol. C'est le premier auteur que l'on connoisse qui ait écrit sur la jurisprudence Françoise. Il a aussi écrit une histoire sous le titre de *Livres de la Reigne.* Joinville dit que S. Louis s'en servoit *pour ouir les plaids de la porte, pour recevoir les requêtes & faire droit aux parties.*

FONTAINES, (Marie-Louise-Charlotte de Pelard de Givry, épouse de N. comte de)

fille du marquis de Givry, commandant de Metz, morte en 1730, cultiva les lettres à l'ombre du silence, & cueillit quelques fleurs dans le champ romanesque. On lui doit entr'autres productions, écrites sans prétention & pour le seul plaisir d'écrire: *La Comtesse de Savoie*, roman dans le goût de *Zaïde*, imprimé en 1722.

FONTAINES, (Pierre-François Guyot des) naquit à Rouen en 1685, d'un pere conseiller au parlement. Les Jésuites, chez lesquels il fit ses humanités avec éclat, lui donnerent leur habit en 1700. Après avoir professé 15 ans dans différens colleges de la société, il sollicita sa sortie & l'obtint sans peine. Son humeur difficile & son génie indépendant avoient un peu indisposé ses supérieurs, qui lui avoient conseillé eux-mêmes de rentrer dans le siecle & de quitter le cloître pour lequel il ne paroissoit pas fait. L'abbé des Fontaines étoit prêtre alors; on lui donna la cure de Torigny en Normandie; mais il ne tarda pas de s'en démettre. Il fut quelque tems auprès du cardinal d'Auvergne, comme bel-esprit & homme de lettres. Quelques brochures critiques lui firent un nom à Paris. L'abbé Bignon lui confia en 1724 le *Journal des Savans*, mort de la peste, comme on disoit alors, parce que les prédécesseurs de l'abbé des Fontaines dans ce travail, ne le remplissoient que d'extraits de livres sur la peste de Marseille. Le nouveau Journaliste ranima ce cadavre, & se distingua également par d'autres ouvrages périodiques. Le premier vit le jour en 1731, sous le titre de *Nouvelliste du Parnasse, ou Réflexions sur les Ouvrages nouveaux.* Il n'en publia que 2 vol. L'ouvrage fut arrêté par le ministere en 1732, & ce fut au grand regret de quelques littérateurs qui y trouvoient l'instruction, & des gens du monde qui y cherchoient l'amusement. Environ 3 ans après, en 1735, l'abbé des Fontaines obtint un nouveau privilege pour des feuilles périodiques. Ce sont celles qu'il intitula: *Observations sur les Ecrits modernes*, in-12; commencées comme les précédentes avec l'abbé Granet, & continuées jusqu'au 33e. vol. inclusivement. On les supprima encore en 1743. Cependant l'année suivante il publia une autre feuille hebdomadaire, intitulée: *Jugemens sur les Ouvrages nouveaux*, en 11 vol. in-12, dont les 2 derniers sont de Mairault. L'abbé Granet n'eut point part aux Jugemens, comme le dit l'abbé Ladvocat ou son continuateur; il y avoit 2 ans qu'il étoit mort. L'abbé des Fontaines mourut en 1745, à 60 ans. Ses critiques ont été taxées de trop de sévérité; mais cette sévérité, dit un auteur judicieux, n'étoit-elle pas nécessaire, si l'on fait attention à la rapidité avec laquelle le goût se pervertit aujourd'hui? Il étoit naturel que l'abbé des Fontaines fût sensible à la dégradation des lettres; personne ne connoissoit mieux que lui les regles & les raisons des regles; personne ne les développoit avec plus de finesse, d'agrément & de clarté; personne ne saisissoit avec autant de précision les différens degrés

du beau & les moindres nuances du ridicule ; l'œil sans cesse ouvert sur les moindres défauts, il les sentoit vivement & ne faisoit grace à rien. Est-il étonnant après cela, qu'il ait eu pour ennemis les médiocres écrivains de son tems, & même des écrivains célebres qui ne vouloient être médiocres en rien ? Delà ce déchaînement presque universel contre lui. On s'efforça de décrier ses talens, on attaqua sa réputation, on calomnia ses mœurs, on enfanta un déluge de libelles, auxquels il eut la foiblesse d'être sensible, & qui le rendirent injuste à l'égard de ceux qui l'avoient offensé ; mais si le ressentiment a aigri quelquefois son style, on découvre toujours dans ses jugemens les lumieres d'un homme fait pour régenter le Parnasse. Toutes les fois qu'il n'écoute que la raison & le bon goût, on ne peut s'empêcher de le regarder comme le modele des bons critiques. « L'abbé » des Fontaines (dit Fréron), » philosophe dans sa conduite » comme dans ses principes, » étoit exempt d'ambition ; il » avoit dans l'esprit une noble » fierté, qui ne lui permettoit » pas de s'abaisser à solliciter » des bienfaits & des titres. » Le plus grand tort que lui » aient fait les injures dont » on l'a accablé, est qu'elles » ont quelquefois corrompu » son jugement. L'exacte im» partialité, je l'avoue, n'a pas » toujours conduit sa plume, » & le ressentiment de son » cœur se fait remarquer dans » quelques-unes de ses criti» ques... Si l'abbé des Fon» taines étoit quelquefois dur » & piquant dans ses écrits ; » dans la société, il étoit doux, » affable, poli, sans affecta» tion de langage & de ma» nieres. On doit cependant le » mettre au rang de ceux dont » on n'est curieux que de lire » les ouvrages. Il paroissoit » dans la conversation un » homme ordinaire, à moins » qu'on n'y agitât quelque ma» tiere de littérature & de bel» esprit. Il soutenoit avec cha» leur ses sentimens ; mais la » même vivacité d'imagination » qui l'égaroit quelquefois, le » remettoit sur la route, pour » peu qu'on la lui fît apperce» voir ». J. J. Rousseau, M. Rollin, & tous ceux qui s'intéressoient aux progrès de la bonne littérature, ont rendu par leurs éloges, justice à ses talens & à ses lumieres. L'auteur de la *Métromanie* (le célebre Piron) fut long-tems de ce nombre. Ami foible & inconstant, comme ne le sont que trop ordinairement les gens-de-lettres, il ne se brouilla avec l'abbé des Fontaines que pour une bagatelle. Voltaire lui fut également attaché, mais quelques plaisanteries sur la tragédie de la *Mort de César*, irriterent ce poëte, & furent le signal d'une guerre qui a duré jusqu'à la mort du critique. Outre ses feuilles, on a encore de l'abbé des Fontaines : I. Une *Traduction de Virgile*, en 4 vol. in-8°, Paris, 1743, avec des figures de Cochin, des discours bien écrits, des dissertations utiles, des remarques propres à diriger les jeunes gens dans la lecture de *Virgile* & des auteurs qui l'ont imité. Il y en a aussi une édition en 2 vol. in-12. Cette ver-

ſion, fort ſupérieure aux traductions de Fabre, de Catrou & des autres, eſt la meilleure; mais elle n'eſt pas encore parfaite. Quelques morceaux ſont écrits du ſtyle de *Télémaque*: c'étoit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un traducteur en proſe; mais dans pluſieurs autres fragmens, l'auteur de l'*Enéïde* n'a que la moitié de ſes graces. On trouve des endroits rendus avec chaleur, mais avec trop peu de fidélité; d'autres très-élégans, mais froids, glacés: ceux-ci ſont le plus grand nombre. II. *Poéſies ſacrées*, traduites ou imitées des Pſaumes, ouvrage de ſa jeuneſſe, & qui n'en eſt pas moins froid. III. *Lettres ſur le Livre de la Religion Chrétienne, prouvée par les faits*, de l'abbé Houtteville, in-12. Elles ſont au nombre de 18, & la plupart très-judicieuſes. IV. *Paradoxes littéraires ſur l'Inès de Caſtro de la Motte*, in-8°. Cette critique fut très-recherchée. V. *Entretiens ſur les Voyages de Cyrus* de Ramſay; autre critique fort ſenſée. VI. *Racine vengé, ou Examen des Remarques grammaticales de M. l'Abbé d'Olivet ſur les Œuvres de Racine*, in-12. Cette brochure prouve que l'abbé des Fontaines connoiſſoit le génie de ſa langue. VII. *Les Voyages de Gulliver*, traduits de l'anglois de Swift, in-12. VIII. *Le nouveau Gulliver*, 2 vol in-12. Il ne vaut pas l'ancien; mais ſi l'on n'eſt pas ſatisfait de l'invention, on y reconnoît du moins le même goût de ſtyle & de critique morale, qui avoit fait la réputation de celui de Swift. IX. *Les Aventures de Joſeph Andrews*, traduites de l'anglois, 2 vol. in-12. X. *L'Hiſtoire de Don Juan de Portugal*, in-12: roman hiſtorique, dont le fonds eſt dans Mariana. XI. L'abbé des Fontaines a eu part à la Traduction de l'*Hiſtoire* du préſident de Thou; à l'*Hiſtoire des Révolutions de Pologne*; à celles *des Ducs de Bretagne*; à la Traduction de l'*Hiſtoire Romaine* d'Echard; à l'*Hiſtoire abrégée de la Ville de Paris*, par d'Auvigni; au *Dictionnaire Néologique*, ouvrage eſtimable fait pour guérir quelques auteurs qui écrivoient comme parloient les laquais des *Précieuſes*, mais qu'il infecta de ſatyres perſonnelles. M. l'abbé de la Porte a publié en 1757 l'*Eſprit de l'Abbé des Fontaines*, en 4 vol. in-12. On trouve à la tête du 1*er.* vol. la vie de l'auteur, un catalogue de ſes ouvrages, & un autre des écrits publiés contre lui.

FONTANA, (Publio) prêtre de Palluccio, près de Bergame, eut le talent de la poéſie latine & les vertus de ſon état. Le cardinal Aldobrandin ne put jamais lui faire quitter ſa ſolitude. Il mourut en 1609, à 62 ans. Le principal de ſes Ouvrages, imprimés à Bergame en 1594, in-folio, eſt ſon poëme de la *Delphinide*. Il y a de la grandeur, de la nobleſſe, de l'élévation, & peut-être un peu d'enflure dans le ſtyle.

FONTANA, (Dominique) né à Mili, village ſur le bord occidental du lac de Lugano, en 1543, vint à Rome à l'âge de 20 ans pour y étudier l'architecture. Sixte V, qui s'étoit ſervi de lui n'étant que cardinal, le choiſit pour ſon architecte lorſqu'il eut obtenu la tiare. Ce pontife avoit conçu

le projet de mettre ſur pied l'obéliſque de granit d'Egypte, qu'on voit actuellement ſur la place de S. Pierre à Rome, & qui alors étoit couché par terre, près le mur de la ſacriſtie de cette égliſe. Il propoſa un concours aux artiſtes ingénieurs & mathématiciens, pour imaginer les moyens de redreſſer ce précieux reſte de la magnificence romaine, haut de 107 palmes, d'une ſeule piece, & du poids d'environ un million de livres. Les procédés dont les Egyptiens & les Romains s'étoient ſervis, ſoit pour tranſporter, ſoit pour élever en l'air ces maſſes énormes, étoient enſevelis dans l'oubli; la tradition ne fourniſſoit rien à ce ſujet, & il falloit néceſſairement imaginer. Fontana préſenta au pape le modele d'une machine propre à cette opération, avec laquelle il exécutoit en petit, ce qui devoit ſe pratiquer en grand. L'exécution répondit à l'attente; l'obéliſque fut d'abord tranſporté ſur la place où il devoit être élevé, diſtante de 115 cannes du lieu où il étoit couché; & le 10 ſeptembre 1586 il fut dreſſé ſur ſon piédeſtal, au bruit des acclamations réitérées d'une multitude innombrable de ſpectateurs. Il fut magnifiquement récompenſé. Le pape le créa chevalier de l'Eperon d'or & noble Romain, & fit frapper des médailles à ſon honneur. A ces diſtinctions fut ajoutée une penſion de 2000 écus d'or, réverſible à ſes héritiers; outre 5000 écus de gratification, & le don de tous les matériaux qui avoient ſervi à ſon entrepriſe, eſtimés à plus de 20,000 écus. C'eſt cette érection de l'obéliſque de la place de S. Pierre, qui a fait la plus grande réputation de Fontana. Il avoit beaucoup de génie pour la méchanique; mais il a fait de grandes fautes en architecture. Les mauvais offices qu'on lui rendit auprès du pape Clément VIII, & peut-être des torts réels, le firent deſtituer de ſa place de premier architecte de ſa Sainteté. Il fut appellé à Naples en 1592, par le comte de Mirande, vice-roi, qui le créa architecte du roi, & ingénieur en chef du royaume. Il conſtruiſit pluſieurs édifices dans cette ville, & entr'autres le palais-royal. Il y mourut riche & fort conſidéré, en 1607. On a de cet architecte un vol. in-fol. imprimé à Rome en 1690, où ſont décrits les moyens qu'il employa pour le tranſport & l'érection de l'obéliſque dont nous avons parlé.

FONTANA, (Charles) architecte célebre, né Brundolo dans le territoire de Côme en 1634, fut un des meilleurs éleves du cavalier Bernin; mais il n'eut point ſa correction, & donna dans le ſingulier. Innocent XII & Clément XI employerent ſouvent ſes talens. Il a conſtruit un grand nombre de monumens publics à Rome, entr'autres le Mauſolée de la reine Chriſtine à S. Pierre, les palais Grimani & Bolognetti, la fontaine de Ste. Marie *in Tranſtevere*, une des fontaines de la place S. Pierre, le théâtre de Tordionne, la bibliotheque de la Minerve, le palais de Viſconti à Freſcati, &c., &c.. Innocent XI le chargea de faire le deſcription de l'égliſe de S. Pierre. Suivant le calcul de ces

architecte, les dépenses qui ont été faites pour cette église depuis sa fondation jusqu'au moment où il écrit (en 1694), montent à 46 millions, huit cent mille & cinquante-deux écus romains, sans y comprendre la dépense des modeles, la démolition de l'ancienne église & du clocher du cavalier Bernin, les peintures, les échafauds, &c. Il mourut à Rome le 6 février 1714. On a de lui : I. La Description dont nous venons de parler, sous le titre de *Templum Vaticanum & ejus origo*, 1694, in-fol. Il renferme d'excellens principes pour les jeunes architectes. II. *Anfitheatro Flavio descritto e delineato con fig.*, La Haye, 1725, in-fol.

FONTANA, (François) habile mathématicien & physicien, publia en 1646, un traité intitulé : *Novæ Cœlestium & Terrestrium rerum observationes.* Il préparoit d'autres ouvrages, lorsqu'il mourut de la peste à Naples, en 1656.

FONTANGES, (Marie-Angélique de Scoraille de Rousille, duchesse de) née en 1661, d'une ancienne famille de Rouergue, étoit fille d'honneur de Madame. *Belle comme un ange*, dit l'abbé de Choisi, *mais sotte comme un panier*, elle n'en subjugua pas moins le cœur de Louis XIV. A une partie de chasse, le vent ayant dérangé sa coëffure, elle la fit attacher avec un ruban dont les nœuds lui tomboient sur le front; & cette mode passa avec son nom dans toute l'Europe. Le roi la fit duchesse; mais elle ne jouit pas long-tems de sa faveur. Elle mourut des suites d'une couche, le 28 juin 1681, à 20 ans, à l'abbaye de Port-Royal de Paris. Elle voulut voir le roi dans sa derniere maladie. Louis XIV s'attendrit, & elle lui dit : *Je meurs contente, puisque mes derniers regards ont vu pleurer mon roi.* Foible consolation & bien peu assortie à la nature du moment.

FONTANIER, *voy.* PELISSON (Paul).

FONTANINI, (Juste) savant archevêque d'Ancyre, & chanoine de l'église de Ste. Marie-Majeure, camérier d'honneur de Clément XI, naquit en 1666 dans le duché de Frioul, & mourut à Rome en 1736. Il n'y avoit presqu'aucun homme distingué dans le monde savant, avec lequel il ne fût en commerce de lettres. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : I. Sa *Biblioteca della Eloquenza Italiana.* C'est un catalogue raisonné des bons livres de la langue italienne dans les différentes classes. Il en fut fait plusieurs éditions du vivant de l'auteur; mais la meilleure & la plus ample est celle qui a été donnée à Venise en 175... 2 vol. in-4°, avec les notes d'Apostolo-Zeno, dans lesquelles ce savant & judicieux bibliographe a relevé une multitude d'erreurs & d'inexactitudes de Fontanini. II. Une *Collection des Bulles de Canonisation, depuis Jean XV jusqu'à Benoît XIII*, 1729, in-fol., en latin. III. Une *Histoire littéraire d'Aquilée*, en latin, in-4°, Rome, 1742 : ouvrage posthume, plein d'érudition sacrée & profane, & d'une bonne critique. IV. *Dissertatio de corona ferrea Longobardorum*, 1717.

1717. Il prétend que la couronne de fer que l'on conserve à Monzal, petite ville de Lombardie, est faite de l'un des clous de N. S., & qu'on s'en est servi anciennement pour couronner les rois de Lombardie, & ensuite les empereurs d'Allemagne. Muratori lui opposa le traité : *De corona ferrea*, où il soutient que la couronne de fer étoit inconnue du tems des rois Lombards.

FONTANON, (Antoine) avocat au parlement de Paris, natif d'Auvergne, est le premier qui ait rédigé avec ordre les ordonnances des rois de France. On a de lui une *Collection des Edits de nos Rois, depuis 1270 jusqu'à la fin du 16e. siecle*, tems auquel cet auteur florissoit, en 4 vol. in-fol., Paris, 1611.

FONTE-MODERATA, dame Vénitienne, née en 1555, morte en 1592, à 37 ans, avoit, dit-on, une mémoire si heureuse, qu'elle répétoit, pour ainsi dire, mot pour mot un sermon, après l'avoir entendu une fois. On a d'elle divers ouvrages en vers & en prose. Les plus connus sont : Un éloge de son sexe en vers, intitulé : *Il merito delle Donne*, imprimé à Venise, 1600, in-4°; & le *Floridoro*, poëme en 13 chants, imprimé dans la même ville en 1581, in-4°. *Fonte-Moderata* est un surnom qu'elle s'étoit donné. Elle s'appelloit *Modesta Pozzo*, & étoit mariée à un gentilhomme Vénitien, nommé Philippe Georgi. Sa *Vie* a été écrite par Nic. Doglioni.

FONTENAY, (Jean-Baptiste Blain de) peintre, né à Caen, l'an 1654, conseiller à l'académie de peinture, mérita un logement aux galeries du Louvre & une pension par ses talens. Il avoit, dans un degré supérieur, celui de peindre les fleurs & les fruits. Sa touche est vraie, son coloris brillant, ses compositions variées. Les insectes paroissent vivre dans ses ouvrages; les fleurs n'y perdent rien de leur beauté, & les fruits de leur fraîcheur. Ce peintre mourut à Paris en 1715.

FONTENAY, *voyez* BRUMOY & LONGUEVAL.

FONTENELLE, (Bernard le Bovier de) naquit en 1657, à Rouen, d'un pere avocat, & d'une mere, sœur du grand Corneille. Cet enfant destiné à vivre près d'un siecle, dit l'abbé Trublet, pensa mourir de foiblesse le jour même de sa naissance. Le jeune Fontenelle fit ses études à Rouen, chez les Jésuites, qu'il a toujours aimés. En rhétorique à 13 ans, il composa pour le prix des palinods une piece en vers latins, qui fut jugée digne d'être imprimée, mais non d'être couronnée. Après sa physique, il fit son droit, fut reçu avocat, plaida une cause, la perdit, & promit de ne plus plaider. Il renonça au barreau pour la littérature & la philosophie, entre lesquelles il partagea sa vie. En 1674, à 17 ans, il vint à Paris; à 20 ans il fit une partie des opéra de *Psyché* & de *Bellérophon*, qui parurent en 1678 & 1679, sous le nom de Thomas Corneille son oncle. En 1681, il fit jouer sa tragédie d'*Aspar*. Elle ne réussit point; il en jugea comme le public, & jeta son manuscrit au feu. Ses *Dialogues des Morts*,

publiés en 1683, reçurent un accueil plus favorable. Ils offrent de la littérature & de la philosophie ; la morale y est agréable, peut-être même trop, & le philosophe n'a pas assez écarté le bel-esprit. Voici ses autres ouvrages suivant l'ordre chronologique. I. *Lettres du Chévalier d'Her....*, 1685. Elles sont pleines d'esprit, mais non pas de celui qu'il faudroit dans des lettres. On sent trop qu'on a voulu y en mettre, & qu'elles sont le fruit d'une imagination froide & compassée. II. *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, 1686. « Ce livre, dit l'auteur du » *Siecle de Louis XIV*, fut le » premier exemple de l'art dé» licat de répandre des graces » jusques sur la philosophie ». Mais ce fut un exemple dangereux, parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté, & sur-tout la vérité ; & que, depuis cet ouvrage ingénieux, on n'a que trop souvent cherché à y substituer les pointes, les saillies, les faux ornemens. Ces *Mondes*, déjà très-douteux en eux-mêmes, sont fondés en partie sur les chimériques tourbillons de Descartes. III. *Histoire des Oracles*, 1687 ; tirée de l'ennuyeuse composition de Van-Dale sur le même sujet. Cet ouvrage écrit d'un style léger, & superficiel en lui-même, fut réfuté en 1707 par le Pere Baltus. L'ouvrage de ce Jésuite, publié sous le titre de *Réponse à l'Histoire des Oracles*, parut si décisif à Fontenelle, qu'il n'y répondit point, disant que *le diable avoit gagné sa cause*. Il faut convenir néanmoins que son opinion sur les oracles, quoiqu'historiquement fausse, n'auroit peut-être rien eu de répréhensible, s'il n'y avoit point inséré des maximes qui pouvoient se tourner contre les plus grandes vérités, & conduire à un triste scepticisme. L'esprit d'irréligion se manifeste plus clairement dans la *Relation de l'Isle de Borneo* (faussement attribuée à Catherine Bernard), dans le *Traité sur la Liberté*, dans l'*Epître à Basnage sur Rome & Geneve*, & dans quelques autres écrits. IV. *Poésies pastorales, avec un Discours sur l'Eglogue, & une Digression sur les Anciens & les Modernes*, 1688. Les gens de goût ne veulent pas que ces Pastorales soient mises, pour la naïveté & le naturel, à côté de celles de Théocrite & de Virgile. Les bergers de Fontenelle, disent-ils, sont des courtisans ou des petits-maîtres. C'est un nouveau genre pastoral qui tient un peu du roman, & dont l'*Astrée* de d'Urfé, & les comédies de l'*Amynte* & du *Pastor-Fido*, ont fourni le modele (*voyez* THÉOCRITE, VIRGILE). V. Plusieurs volumes des *Mémoires de l'Académie des Sciences*. Fontenelle en fut nommé secrétaire en 1699. Il continua de l'être pendant 42 ans, & donna chaque année un vol. de l'Histoire de cette compagnie. La préface générale est estimée. Dans l'histoire, il jette souvent de la clarté sur des matieres obscures. Les *Eloges des Académiciens*, répandus dans cette Histoire, ont été imprimés séparément en 2 vol. C'est sur-tout dans ces *Eloges* qu'il déploie toute la coquetterie du bel-esprit. « Ses » portraits, dit un critique, » sont tracés avec art, & quoi-

» que flattés, ils conservent » néanmoins un certain air de » ressemblance qui les fait re- » connoître. Il n'approfondit » rien, effleure tout, paroît se » jouer de son sujet, ne donne » point à penser au lecteur, » cherche seulement à amuser, » le surprend même quelque- » fois par des traits ingénieux » & fins; par-tout on apper- » çoit le manege d'une co- » quette, dont le fard fait tous » les charmes ». VI. L'*Histoire du Théâtre François* jusqu'à Corneille, avec la *Vie* de ce célebre dramatique. Cette Histoire très-abrégée, mais avec choix, est pleine d'enjouement. VII. *Réflexions sur la Poétique du Théâtre, & du Théâtre tragique* : c'est un des ouvrages les plus pensés de Fontenelle, & celui peut-être où, en paroissant moins bel-esprit, il paroît plus homme d'esprit. VIII. *Elémens de Géométrie de l'infini*, in-4°, 1727; livre dans lequel les géometres n'ont guere reconnu que le mérite de la forme. IX. *Une Tragédie en prose & six Comédies*; les unes & les autres peu théâtrales, & dénuées de chaleur & de force comique. X. *Théorie des Tourbillons Cartésiens*; ouvrage qui, s'il n'est pas de sa vieillesse, méritoit d'en être. Fontenelle étoit grand admirateur de Descartes, & défendit jusqu'à la mort les erreurs dont il s'étoit laissé prévenir dans l'enfance. XI. Des *Discours moraux & philosophiques*; des Pieces fugitives, dont la poésie est foible; des Lettres, parmi lesquelles on en trouve quelques-unes de jolies, &c. Tous ces différens ouvrages ont été recueillis en 11 vol. in-12 (à l'exception des écrits de géométrie & de physique); sous le titre d'*Œuvres diverses*. On en avoit fait deux éditions en Hollande, l'une en 3 vol. in-fol., 1728; l'autre in-4°, 3 vol., 1729, ornées toutes deux de figures gravées par B. Picart. Les curieux les recherchent; mais elles sont beaucoup moins complettes que l'édition en 11 vol. in-12. Ce fut aussi Fontenelle qui donna en 1732 la nouvelle édition du *Dictionnaire des Sciences & Arts*, par Thomas Corneille... Malgré un tempérament peu robuste en apparence, Fontenelle n'eut jamais de maladie considérable, pas même la petite vérole. Il n'eut de la vieillesse, que la surdité & l'affoiblissement de la vue: encore cet affoiblissement ne se fit sentir qu'à l'âge de plus de 90 ans. Il mourut le 9 janvier 1757. Un caractere doux & sociable ne le garantit pas de la misanthropie & d'un triste égoïsme. *Les hommes sont sots & méchans*, disoit-il; *mais tels qu'ils sont, j'ai à vivre avec eux, & je me le suis dit de bonne heure*. Ses amis lui reprocherent plusieurs fois *de manquer de sentiment* : il est vrai qu'il n'étoit pas bon pour ceux qui demandent de la chaleur dans l'amitié. Il voyoit très-souvent madame de Tencin; quand il apprit sa mort: *Eh bien! dit-il, j'irai diner chez la Géofrin* (*voyez* ce mot). Il vivoit beaucoup avec l'abbé Dubos, qu'il appelloit son *ami*. Un jour qu'on avoit fait à celui-ci présent d'une botte d'asperges dans la primeur, ils convinrent de la faire assaisonner partie à l'huile,

partie à la sausse, pour satisfaire leurs goûts respectifs : avant l'entremets, l'abbé Dubos est frappé d'une apoplexie, & tombe sans connoissance; Fontenelle court sur l'escalier & crie à la cuisiniere : *Toutes les asperges à la sausse, toutes les asperges à la sausse.* Quoiqu'il fût né sans biens, il laissa de grandes richesses ; sa philosophie n'ayant pu l'affranchir d'amasser, & d'ajouter à la qualité de bel-esprit celle de financier. On trouvera de plus amples détails sur Fontenelle, dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de sa Vie & de ses Ouvrages*, par M. l'abbé Trublet, Amsterdam, in-12, 1761; mais il faut se souvenir que c'est un admirateur, un panégyriste qui déploie en faveur de son héros toutes les ressources de l'enthousiasme. Un écrivain aussi zélé pour les bons principes que pour le bon goût & la belle littérature, l'a appellé « un homme sans caractere & sans talent prononcé, » moitié philosophe, moitié » bel-esprit ; grimacier, dont » tous les ouvrages sont dé» figurés par une continuelle » afféterie d'expressions & d'i» dées, par des tons précieux » & maniérés, par des poin» tes ; qui dans les sciences » n'a rien inventé, & n'avoit » que le talent d'exposer avec » méthode & clarté les inven» tions d'autrui ».

FONTETE, *voyez* FEVRET.

FONTIUS, (Barthélemi) natif de Florence, se fit estimer de Pic de la Mirandole, de Marsille Ficin, de Jerôme Donato, & des autres habiles écrivains de son siecle. Mathias Corvin, roi de Hongrie, l'honora de son amitié, & lui donna la direction de la fameuse bibliotheque de Bude. Les écrits de Fontius sont : un *Commentaire sur Perse* ; des *Harangues*; le tout recueilli & imprimé à Francfort, in-8°, 1621.

FONTRAILLES, (Louis d'Astarac, marquis de) fut choisi par Monsieur, pour aller négocier en Espagne un traité, qui lui fournit les moyens de chasser le cardinal de Richelieu ; mais il eut le bonheur de n'être pas arrêté comme M. de Cinq-Mars. Il revint en France après la mort du cardinal, & ne mourut qu'en 1677.

FOPPENS, (Jean-François) né à Bruxelles, fut successivement professeur en philosophie à Louvain, chanoine de l'église de Bruges, chanoine de Malines & archidiacre. Il mourut le 16 juillet 1761, âgé de 72 ans. Ses talens, ses vertus, & sur-tout son zele pour la Religion, le firent regretter universellement. On a de lui : I. *Bibliotheca Belgica*, Bruxelles, chez son frere Pierre Foppens, 1739, 2 vol. in-4°, où il a fait entrer les ouvrages d'Aubert le Mire, de François Swertius & de Valere André, sur les auteurs belgiques. Il a fait de grandes additions à ces auteurs, & continué la *Bibliotheque Belgique* depuis vers 1640 où finit celle de Valere André, jusqu'à l'an 1680. Cet ouvrage est estimé & mérite de l'être à bien des égards ; on y desireroit un peu plus de critique & d'exactitude. II. Une Edition du Recueil Diplomatique d'Aubert le Mire, Bruxelles, 1723, 2 vol. in-fol., enrichie de nouvelles

notes & de tables, augmentée d'un grand nombre de diplomes inconnus à Aubert le Mire. Il ajouta ensuite deux volumes in-folio à cette collection, l'un en 1734, l'autre en 1748. III. *Historia Episcopatûs Antwerpiensis*, Bruxelles, 1717, in-4°. IV. *Historia Episcopatûs Sylvæducensis*, Bruxelles, 1721, in-4°. V. *Chronologia sacra Episcoporum Belgii ab anno 1561, ad annum 1761*, in-12 : ouvrage en vers avec des notes historiques en prose. VI. Un grand nombre de Poëmes latins, dénués la plupart d'énergie, & de cet enthousiasme qui constitue la vraie poésie, mais toujours sages dans leur objet & les vues de l'auteur.

FORBES, (Jean) Ecossois professeur de théologie & d'histoire ecclésiastique dans l'université d'Aberdeen, mort en 1648, à 55 ans, laissa des *Institutions historiques & théologiques*, qu'on trouve dans la collection de ses *Œuvres*, 1703, 2 vol. in-fol. C'est un vaste recueil, où l'auteur, en traitant de la doctrine chrétienne, prétend contre la vérité notoire des faits, que diverses circonstances y ont apporté des changemens. On a fait un abrégé de cet ouvrage propre à nourrir les préjugés des Protestans. Son pere (Patrice), évêque d'Aberdeen, mort en 1635, donna un *Commentaire sur l'Apocalypse*, in-4°, 1646.

FORBES, (Guillaume) premier évêque d'Edimbourg, s'est fait un nom par ses *Considérations sur les Controverses*, en latin, imprimées à Francfort, in-8°, 1707. Il mourut dans sa 49e. année en 1634, laissant un fils qui embrassa la Religion Romaine.

FORBES, (N.) lord, président des assises d'Edimbourg, mort au milieu du 18e. siecle, est connu en France par les traductions qu'a publié le P. Houbigant, de ses *Pensées sur la Religion*, de sa *Lettre à un Evêque*, &c., Lyon, 1769, in-8°. Ces écrits ont eu un succès médiocre.

FORBIN, (Toussaint de) plus connu sous le nom de *Cardinal de Janson*, d'une famille illustre de Provence, fut successivement évêque de Digne, de Marseille & de Beauvais. Louis XIV, connoissant le talent singulier qu'il avoit de manier les affaires, le nomma son ambassadeur en Pologne. Jean Sobieski, qui dut en partie à son crédit le trône de cette république, lui en marqua sa reconnoissance, en le nommant au cardinalat. Envoyé à Rome sous Innocent XII & sous Clément XI, il traita avec tant de sagesse les affaires de France, qu'il fut honoré en 1706 de la charge de grand-aumônier. Il mourut à Paris en 1713, à 83 ans. C'étoit un homme spirituel & preste aux reparties vives. Il fut un des plus ardens adversaires de l'*Apologie des Casuistes*. Nous avons une *Censure* qu'il publia contre elle, étant évêque de Digne.

FORBIN, (François-Toussaint de) neveu du précédent, plus connu sous le nom du *Comte de Rosemberg*, quitta la France pour avoir tué en duel un de ses ennemis. Il y rentra ensuite ; mais ayant été blessé à la bataille de la Marsaille en 1693, il fit vœu de se faire re-

ligieux de la Trappe. Il l'accomplit environ dix ans après, prit le nom de frere *Arsene*, & fut envoyé à Buon-Solazzo en Toscane, pour y établir l'esprit primitif de Cîteaux. Il y mourut saintement en 1710. On a publié la *Relation* édifiante *de sa vie & de sa mort*, traduite de l'italien en françois, in-12.

FORBIN, (Claude, chevalier de) commença dès sa premiere jeunesse à servir sur mer, & il continua avec beaucoup d'intelligence, de courage & d'activité. Après avoir été grand-amiral du roi de Siam, à qui il fut laissé en 1686 par le chevalier de Chaumont, il se signala sur la Mer-Adriatique. Il attaqua en 1706, près du Texel, avec 5 petits vaisseaux, une escorte ennemie, forte de 6 vaisseaux de guerre de 50 à 60 canons. Il en enleva un, brûla un autre, coula bas un 3e., & dispersa le reste. Devenu chef-d'escadre, il dissipa dans les mers du Nord 3 différentes flottes Angloises destinées pour la Moscovie. A son retour il battit, avec du Guai-Trouin, une autre flotte Angloise. Ses infirmités, ou plutôt le mécontentement qu'il avoit des ministres, l'ayant obligé de quitter le service, il se retira vers 1710 auprès de Marseille. Il y mourut en 1733, à 77 ans. Forbin mérita la confiance de Louis XIV & l'estime de sa nation, par sa bravoure & par son application à remplir ses devoirs. Il s'attachoit à ceux qui servoient sous lui, & ne laissoit point échapper l'occasion de les faire connoître à la cour. Forbin avoit la tête d'un général & la main d'un soldat. On trouvera plusieurs traits d'une bravoure singuliere dans ses *Mémoires*, publiés en 1749, en 2 vol. in-12, par Reboulet, & réimprimés en 1781.

FORBISHER, (Martin) pilote Anglois, né à Devonshire, se signala de bonne heure par ses courses maritimes. La reine Elizabeth l'envoya avec 3 navires en 1576, pour chercher le détroit que l'on croyoit être au Nord de la Sibérie, qui devoit servir à passer de l'Occident en Orient par le Nord. Mais ce voyage, ainsi que celui qu'il entreprit deux ans après, & tous ceux qu'on a faits depuis relativement à cet objet, n'ont rien produit, parce que ce passage n'existe réellement pas; car supposé que les deux continens ne se touchent nulle part, les monts de glaces rendroient encore tout passage impraticable (*voyez* COOK). Forbisher, qui ne connoissoit rien en histoire naturelle, apporta de ses voyages une grande quantité de pierres qu'il avoit fait tirer des montagnes de ce pays-là. Il s'imaginoit qu'elles renfermeroient de l'or & de l'argent; mais après les avoir bien examinées, il n'y trouva rien, & l'on s'en servit pour paver les chemins. Peu de tems après ce second voyage, l'amiral Haward le créa chevalier, pour récompenser les marques de bravoure qu'il avoit données en 1588 dans un combat entre la flotte Angloise & la flotte Espagnole. Après s'être signalé sur mer, il se signala sur terre. Il débarqua en Bretagne pour assiéger le fort de Gradon. Cette place se rendit après une

vigoureuse résistance; mais Forbisher y fut blessé, & mourut de sa blessure à Plimouth en 1594.

FORCADEL, (Etienne) *Forcatulus*, professeur en droit à Toulouse, étoit de Beziers, & mourut en 1578. Ses écrits consistent en *Poésies latines & françoises*, 1579, in-8°; les unes & les autres très-médiocres; en Livres de Droit, un peu moins mauvais, & en Histoires. Les titres de ces ouvrages pourront donner une idée de son style précieux & affecté. I. *Necyomantiæ; sive occultæ jurisprudentiæ tractatus, in centum viginti quinque dialogos distinctus.* II. *Spheræ legalis dialogus unus.* III. *Cupido jurisperitus, in viginti duo capita divisus.* IV. *Penus juris civilis, sive de alimentis capita triginta continens.* V. *Aviarium juris civilis, in novem capita partitum.* VI. *Commentarius in Titulum de justitia & jure, lib. I. Digestorum.* VII. *Tractatio dilucida rei criminalis, in quatuor digesta partes.* VIII. *Commentarius nobilis in jura feudorum.* — Il avoit pour frere, Pierre FORCADEL, professeur royal de mathématiques, mort en 1577, dont on a une traduction françoise d'*Euclide* & de la *Géométrie* d'Oronce Finé, & une *Arithmétique* en 4 livres.

FORCE, (Jacques-Nompar de Caumont, duc de la) fils de François, seigneur de la Force, qui fut tué dans son lit, avec Armand son fils aîné, pendant la massacre de la St.-Barthélemi. Jacques, qui n'avoit que 9 ans, & qui étoit couché avec eux, se cacha si adroitement entre le corps de son pere & celui de son frere, qu'il échappa au glaive des assassins. C'est lui-même qui a écrit cet événement dans des *Mémoires* conservés dans sa maison, & cités dans la *Henriade*. Il porta les armes sous Henri IV, & servit ensuite les Réformés contre Louis XIII, sur-tout au siege de Montauban en 1621. L'année d'après, la Force s'étant détaché des erreurs & des séditieuses intrigues des Huguenots, il prit Pignerol, & défit les Espagnols à Carignan en 1630. Quatre ans après il passa en Allemagne, fit lever le siege de Philisbourg, secourut Heidelberg, & prit Spire en 1635. Sa terre de la Force en Périgord fut érigée en duché-pairie l'an 1637. Il s'y retira après avoir rendu des services importans à l'état, & mourut plein de jours & de gloire en 1652, à 97 ans. Ce n'étoit pas, suivant l'abbé le Gendre, le général le plus renommé de son siecle, mais ce n'étoit pas aussi le moins habile.

FORCE, (Armand-Nompar de Caumont, duc de la) fils du précédent, & maréchal de France comme lui, obtint le bâton en 1652, pour avoir servi avec distinction contre les Huguenots. Le combat de Ravon, où il défit 2000 Impériaux, & prit prisonnier Collóredo leur général, lui fit beaucoup d'honneur. Il mourut en 1675, à 95 ans. Une longue vie étoit, ce semble, le partage de cette famille illustre.

FORCE, (Charlotte-Rose de Caumont de la) de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, étoit petite-fille de Jacques de la Force, & mourut en 1724, à 70 ans. Elle a illustré le Par-

nasse françois par ses vers, & la république des lettres par sa prose. On a d'elle dans le premier genre une *Epître* à madame de Maintenon, & un *Poëme* dédié à la princesse de Conti, sous le titre de *Château en Espagne*, qui ne manquent ni d'imagination, ni de génie. On connoît d'elle dans le second genre : I. L'*Histoire secrette de Bourgogne*, en 2 vol. in-12 : roman assez bien écrit, Paris, 1691. II. Celle *de Marguerite de Valois*, 4 vol. in-12, Paris, 1719. III. La *Vie de Catherine de Bourbon*. IV. *Les Fées, Contes des Contes*, sans nom d'auteur, in-12. V. *Mémoires historiques de la Duchesse de Bar, sœur d'Henri IV*, &c., in-12. VI. *Gustave Wasa*, in-12, qu'on ne lit guere. Le fond de presque tous les ouvrages de mademoiselle de la Force est historique ; mais la broderie en est romanesque. Elle avoit épousé en 1687 Charles de Brion ; mais le mariage fut déclaré nul au bout de 10 jours.

FOREIRO, (François) en latin *Forerius*, Dominicain de Lisbonne, mort en 1581, fut un des trois théologiens choisis pour travailler au *Catéchisme du Concile de Trente*, où il avoit fait admirer son talent pour la chaire. On a de lui un savant *Commentaire sur Isaïe*, in-fol., qu'on a inséré dans le *Recueil des grands Critiques*.

FOREST, (Pierre) savant médecin, plus connu sous le nom de *Forestus*, né à Alcmaër en 1522, d'une famille noble, étudia & pratiqua la médecine en Italie, en France & dans les Pays-Bas, où il mourut en 1597. On a de lui des *Observations sur la Médecine*, 6 vol. in-fol., Francfort, 1623.

FOREST, (Jean) peintre du roi, né à Paris en 1636, mort dans la même ville en 1712, étoit un excellent paysagiste, & joignoit à ce talent beaucoup d'esprit & un caractere plaisant. Il fit le voyage d'Italie, où Pierre-François Mola lui donna des préceptes dont il sut bien profiter ; & il étudia le coloris dans les ouvrages du Titien, du Giorgion & des Bassan. On remarque dans ses tableaux des touches hardies, de grands coups de lumiere, de savantes oppositions de clair & d'ombre, un style élevé, de beaux sites & des figures bien dessinées.

FORESTI ou FORESTA, (Jacques-Philippe de) est plus connu sous le nom de *Philippe de Bergame* sa patrie. Il entra dans l'ordre des Augustins, & s'y fit un nom. Il mourut en 1520, âgé de 86 ans, après avoir publié une *Chronique* depuis Adam jusqu'en 1503, & continuée depuis jusqu'en 1535 ; Paris, 1535, in-folio. Elle eut beaucoup de cours dans le siecle de l'auteur ; elle ne le méritoit guere. Si l'on excepte les événemens dont il a pu être témoin, tout le reste n'est qu'une informe compilation des historiens les plus crédules. On a encore de Foresta : *Confessionale* ou *Interrogatorium*, Venise, 1487, in-folio ; & un *Traité des Femmes illustres*, Ferrare, 1497, in-fol., en latin.

FORESTIER, (Pierre) savant chanoine d'Avalon, mort dans cette ville en 1723, à 69 ans, est auteur de 2 vol. d'*Homélies* ; & de quelques autres

ouvrages, dont le meilleur eſt l'*Hiſtoire des Indulgences & des Jubilés*, in-12.

FORGEAU, (S.) *voyez* FERREOL.

FORGES, *voy.* DESFORGES-MAILLARD.

FORGET DE FRESNE, (Pierre) habile ſecrétaire d'état, employé dans toutes les affaires importantes de ſon tems, mourut en 1610. C'eſt lui qui dreſſa le fameux *Edit de Nantes.* — Il ne faut pas le confondre avec Germain FORGET, avocat au bailliage d'Evreux, dont on a un *Traité des perſonnes & des choſes eccléſiaſtiques & décimales*, Rouen, 1625, petit in-8°.

FORMOSE, évêque de Porto, ſuccéda au pape Etienne V en 891. C'eſt le premier évêque transféré d'un autre ſiege à celui de Rome. Formoſe, déjà évêque, ne reçut point de nouvelle impoſition des mains : il fut ſeulement intronisé. Il mourut en 896, après avoir couronné Arnoul empereur. Etienne VI, ſucceſſeur de Formoſe, après le court pontificat de Boniface VI, fit déterrer ſon corps, après avoir condamné ſa mémoire (*voyez* Etienne VI). Jean IX aſſembla un concile en 898, qui caſſa les articles du ſynode convoqué par Etienne VI, & rétablit la mémoire de Formoſe. *Voyez* AUXILIUS.

FORNARI, (Marie-Victoire) née à Genes en 1562, fut mariée à Ange Strate, de qui elle eut trois garçons & deux filles, qui tous embraſſerent la vie religieuſe. Après la mort de ſon mari, elle inſtitua l'ordre des Annonciades Céleſtes, & mourut en odeur de ſainteté le 15 décembre 1617. Sa *Vie* a été imprimée à Paris, en 1770, in-12. Son ordre a une centaine de maiſons, en Italie, en Allemagne, en France. Les religieuſes ſont habillées de blanc, avec un ſcapulaire bleu-de-ciel, & le manteau de même : c'eſt delà qu'elles ont tiré leur nom de *Céleſtes*.

FORSTER, (Jean) théologien proteſtant, né à Ausbourg en 1495, ami de Reuchlin, de Mélanchthon & de Luther, enſeigna l'hébreu avec réputation à Wittemberg, & y mourut en 1556. On a de lui un excellent *Dictionnaire Hébraïque*, Bâle, 1564, in-fol. — Il eſt différent d'un autre Jean FORSTER, mort en 1613, qui a laiſſé des *Commentaires ſur l'Exode, Iſaïe & Jérémie*, 3 vol. in-4°. ; & *De interpretatione Scripturarum*, in-4°., Wittemberg, 1608.

FORSTER, (Valentin) eſt auteur d'une *Hiſtoire du Droit*, en latin, avec les *Vies des plus célebres Juriſconſultes*, juſqu'en 1580, têms où il écrivoit. — Nous avons eu dans ce ſiecle un 4e FORSTER Nathanaël, qui a donné une *Bible Hébraïque*, ſans points, Oxford, 1750, 2 vol. in-4°. : édition eſtimée.

FORSTNER, (Chriſtophe) né en 1598, mourut en 1667, & publia dès l'âge de 19 ans, un ouvrage ſur la politique. Après avoir étudié en Allemagne, il alla en Italie, où Jean Cornaro, doge de Veniſe, le goûta tellement, qu'il l'honora de l'ordre de S. Marc. Forſtner vint enſuite en France, & retourna en Allemagne. Employé dans les négociations de la paix de Munſter, il fit pa-

roître tant de prudence & de capacité, que le comte de Trautmansdorf, plénipotentiaire de l'empereur, lui procura la qualité de conseiller-aulique. Outre ses *Hypomnemata politica*, 1623, in-8°., on a de lui : I. *De principatu Tiberii.* II. *Notæ politicæ ad Tacitum.* III. Un recueil de ses *Lettres* sur la paix de Munster, &c., &c.

FORT, (François le) d'une famille patricienne de Geneve, naquit dans cette ville en 1656. Une forte inclination pour les armes lui fit quitter la maison paternelle dès l'âge de 14 ans. Après avoir servi en Hollande comme volontaire, il eut une lieutenance dans le régiment d'un colonel Allemand au service du czar. Le Fort étoit hardi & entreprenant; il parloit assez bien 4 ou 5 langues. Il n'étoit point savant; mais il avoit beaucoup vu, sans avoir dans un degré égal le talent de digérer ses lectures. Pierre-le-Grand, qui avoit formé le dessein de réformer sa nation, le vit & lui donna sa confiance. En 1696, le Fort eut la conduite du siege d'Azof. Il y montra tant d'habileté dans l'art de la guerre, que le czar le mit à la tête de ses troupes de terre & de mer, & le fit son premier ministre d'état, avec la qualité d'ambassadeur & de plénipotentiaire dans toutes les cours étrangeres. Le Fort eut part à tous les changemens que Pierre I fit dans son empire. Il mourut à Moscou en 1699. Le czar, pénétré de sa perte, lui fit des obseques magnifiques & y assista.

FORT, (le) voyez MORIHERE.

FORTESCUE, (Jean) lord, chef de justice & grand-chancelier d'Angleterre, sous le regne de Henri VI, a laissé plusieurs ouvrages estimés des Anglois sur la *Loi Naturelle*, & sur les *Loix d'Angleterre*, 1616, in-8°.

FORTIGUERRA, (Nicolas) cardinal, natif de Pistoie, rendit de grands services aux papes Eugene IV, Nicolas V, Pie II & Paul II. Il commanda l'armée du Saint-Siege avec succès, & mourut à Viterbe en 1473, à 55 ans.

FORTIGUERRA, (Nicolas) savant prélat de la même famille que le précédent, mourut en 1735, à 61 ans. On a de lui une *Version de Térence* en vers italiens, Urbin, 1736, fig., avec le texte latin. Sa maison étoit le rendez-vous de tout ce que Rome possédoit alors de plus excellens littérateurs, & leurs conversations ne rouloient que sur la littérature. Un jour on disputoit sur la prééminence entre le Tasse & l'Arioste : l'un & l'autre trouverent des partisans dans cette assemblée. Fortiguerra étoit pour le Tasse; & voulant prouver combien il étoit facile, avec de l'imagination, de réussir, au moins jusqu'à un certain degré, dans le genre de l'Arioste, il composa un poëme en 30 chants, qui fut commencé & fini en très-peu de tems. C'est le *Ricciardetto*, publié en 1738, in-4°.: ouvrage héroïco-burlesque, où l'auteur, à l'exemple de l'Arioste, s'est livré à tout ce que son imagination lui présentoit. Il y regne un désordre & une bizarrerie qui jettent le lecteur dans une contention d'esprit continuelle,

& qui en rendroient la lecture insoutenable, sans les plaisanteries & la versification aisée qu'il respire : la pudeur, la bienséance & la Religion y sont blessées tour-à-tour, de l'aveu même du traducteur. On l'a imité en vers françois en 1766, 2 vol. in-8°. : l'auteur (M. du Mourrier) chevalier de S. Louis, mourut de consomption en 1769, soit que son travail eût occasionné sa maladie, soit que sa maladie eût déterminé son travail.

FORTIUS, *ou plutôt* Sterk, (Joachim) philosophe & mathématicien, plus connu sous le nom de *Fortius Ringelbergius*, né à Anvers vers l'an 1499, se fit aimer d'Erasme, d'Oporin, d'Hyperius & de plusieurs autres savans de son tems. On le mit assez jeune à la cour de l'empereur Maximilien I, où il resta jusqu'à l'âge de 17 ans; de retour dans son pays, il fit des progrès étonnans dans l'étude des belles-lettres & la philosophie. Il employa ses heures de récréation à apprendre à dessiner & à graver. Vers l'an 1529, il se mit à parcourir les principales villes de la France. Arrivé dans une ville, il se mettoit aussi-tôt à enseigner quelque science, dont le cours n'étoit ordinairement que d'un mois. Il ne fut pas possible de le retenir plus long-tems dans aucune ville. Fortius étoit passionné pour les langues anciennes. On l'entendoit souvent dire qu'*il préféroit un mot de la pure latinité à un écu d'or.* Aucune science n'eut pour lui tant d'attrait que l'astronomie; mais comme presque tous les astronomes de son siecle, il donna dans les chimeres de l'astrologie judiciaire. Il mourut vers 1536. Ses ouvrages ont été rassemblés sous le titre de *Joachimi Fortii Ringelbergii lucubrationes*, Lyon, 1556, in-8°. On y distingue un traité *De Ratione studii*, Anvers, 1529, dont Thomas Erpenius a donné une édition estimée, Leyde, 1622. Cet ouvrage renferme des avis très-judicieux, tant pour les maîtres que pour les écoliers; mais ils sont balancés par des conseils qui sentent le pédantisme. Comme astrologue, il a soin d'y dresser l'horoscope de son livre.

FORTUNAT, *voyez* Venance Fortunat.

FORTUNATIANUS, *voy.* Curius.

FORTUNE, déesse, fille de Jupiter, qui présidoit au bien & au mal. On la représentoit aveugle & chauve, toujours debout, avec des aîles aux deux pieds, l'une sur une roue qui tourne avec vîtesse, & l'autre en l'air. On l'appelloit autrement *Sort.* Horace lui a adressé la belle Ode : *O diva gratum quæ regis Antium*, &c.

FOSCARARI, (Gilles) Dominicain Bolonois, mort évêque de Modene en 1564, à 53 ans, fut un des théologiens choisis pour travailler au *Catéchisme* du concile de Trente. C'étoit un prélat savant, pieux & charitable. Il trouva dans sa frugalité & sa modestie un fonds suffisant pour subvenir aux nécessités des pauvres, pour fonder une maison des Filles-Repenties, & pour embellir son église & le palais épiscopal. Dans un tems de calamité, il vendit jusqu'à sa crosse & son anneau.

FOSCARI, (François) d'une illustre famille de Venise, dont il augmenta encore le lustre. Il fut en 1415 procurateur de S. Marc, & élu doge en 1423, après avoir gagné ou acheté les suffrages. Voulant se rendre redoutable à ses voisins, il fit la guerre, & soumit à la république le Bressan, le Bergamasque, Crémone, Ravenne & d'autres places. Ces conquêtes coûterent beaucoup aux Vénitiens, qui murmuroient hautement contre lui; il les appaisa en offrant sa démission, qui ne fut pas acceptée. Ses ennemis susciterent diverses affaires à son fils, qui fut relégué d'abord à Trevise, & ensuite 2 fois à la Canée. Le dernier exil accabla de douleur le malheureux doge, & il fut hors d'état de gouverner les affaires de la république. Il fut déposé à l'âge de 84 ans, en 1457, & Pascal Maripert mis à sa place. Il mourut 2 jours après. Son fils étoit mort lui-même dans sa prison; on l'avoit accusé d'avoir assassiné un sénateur; mais le véritable meurtrier déclara au lit de la mort, que Foscari étoit innocent. Il n'étoit plus tems: l'infortuné Foscari avoit péri, victime de la calomnie.

FOSCARINI, (Michel) sénateur Vénitien, remplit différens postes dans sa république, & mourut en 1692, à 64 ans. Il a continué l'*Histoire de Venise*, par Nani, 1696, in-4°, qui fait le tome 10e. de la *Collection des Historiens de Venise*, 1718, in-4°: collection assez mal imprimée, mais dans laquelle on n'a fait entrer que de bons auteurs. Foscarini avoit écrit par ordre de la république, & il est regardé comme un historien qui a eu de bons documens. On trouve deux de ses *Nouvelles* dans celles de *gli Academici incogniti*, 1651, in-4°.

FOSCO, (Placide) Italien, médecin de Pie V, se distingua par sa science & par sa vertu. Il mourut à Rome en 1574, âgé de 64 ans. On a de lui un traité: *De usu & abusu Astrologiæ in arte medica*. L'astrologie & l'astronomie étoient alors synonymes, & il est très-vraisemblable que cette derniere science n'est point inutile aux médecins. « Je voudrois, dit M. de la Lande, » que les médecins consultassent au moins l'expérience à » cet égard, & qu'ils examinassent si les crises & les paroxismes des maladies n'ont » pas quelques correspondances avec les situations de la » lune par rapport à l'équateur, » aux sisigées & aux apsydes. » Plusieurs médecins m'en ont » paru persuadés ».

FOSSE, (Charles de la) fils d'un orfèvre, naquit à Paris en 1640. Il entra dans l'école de le Brun, premier peintre du roi, & l'imita si bien, que le maître ne dédaigna pas d'employer son éleve dans ses grands ouvrages. Le voyage d'Italie le perfectionna, & à son retour il peignit le dôme de l'hôtel royal des Invalides. Il fut regardé comme un des premiers coloristes. Il excelloit dans le fresque, dans le paysage, & sur-tout dans l'histoire. Louis XIV lui accorda une pension de mille écus. Il fut reçu de l'académie de peinture, & en devint recteur & professeur. Il mourut à Paris en 1716. Sa ré-

putation l'avoit fait appeller en Angleterre, où milord Montaigu l'occupa à décorer sa maison de Londres. Les peintures de ce grand artiste furent admirées de tous les connoisseurs. Le roi Guillaume III étant venu les voir, proposa à la Fosse un établissement très-avantageux; mais vers ce même tems le célebre Mansard lui écrivit de revenir en France, où il étoit desiré.

FOSSE, (Antoine de la) sieur d'Aubigny, neveu du précédent, naquit à Paris en 1653 d'un orfêvre, comme son oncle. Il fut successivement secrétaire du marquis de Créqui & du duc d'Aumont. Lorsque le marquis de Créqui fut tué à la bataille de Luzara, il fut chargé de porter à Paris le cœur du jeune héros, & il chanta sa mort dans une pièce de vers que nous avons encore. La Fosse parloit & écrivoit purement l'italien. Une Ode qu'il fit en cette langue lui mérita une place dans l'académie des *Apatistes* de Florence. Il y prononça pour remercîment un discours en prose, sur ce sujet singulier: *Quels yeux sont les plus beaux, des yeux bleus, ou des noirs?* Il avoit encore plus de talent pour la poésie françoise. Ses vers sont extrêmement travaillés: il avouoit lui-même que l'expression lui coûtoit plus que la pensée. On a de lui plusieurs Tragédies, dont *Manlius* est la meilleure; & une *Traduction*, ou plutôt une *Paraphrase* en vers françois, des *Odes* d'Anacréon. On trouve après cette version plusieurs autres pieces de poésie. Il mourut en 1708, à 55 ans. Son *Théâtre* est en 2 vol. in-12, Paris, 1747. Il en a paru une autre édition en 1755, qu'on a grossie, par je ne sais quel motif, de la *Gabinie* de Bruéys, & du *Distrait* de Regnard.

FOSSÉ, (du) *voyez* THOMAS.

FOSTER, (Jacques) ministre Anglois, non-conformiste, né à Excester en 1697, mourut le 5 novembre 1753, après avoir publié: I. L'*Excellence de la Révélation Chrétienne contre Tindal*, 1731. II. *Discours sur la Religion naturelle & les vertus sociales*, 2 vol. in-4°. III. Des *Sermons*. IV. Des *Traités de controverse*.

FOUCAULT, (Louis) comte de Daugnon, avoit été page du cardinal de Richelieu. Il s'attacha au duc de Fronsac qui commandoit les flottes de France. Il servit sous lui avec le rang de vice-amiral, au combat donné devant Cadix en 1640, & se saisit après sa mort de la forte place de Brouage, dont le duc étoit gouverneur. Cette place fit la fortune de Foucault: car en la remettant, on lui donna pour récompense le bâton de maréchal de France le 20 mars 1653. Il mourut en octobre 1659, âgé d'environ 43 ans, avec la réputation d'un homme avide de gloire & d'argent.

FOUCAULT, (Nicolas-Joseph) Parisien, honoraire de l'académie des belles-lettres, fut successivement intendant de Montauban, de Pau & de Caen, & travailla par-tout pour le bien de l'état & des lettres. Il découvrit en 1704 l'ancienne ville des Viducassiens à deux lieues de Caen, & il en envoya

une relation exacte à l'académie des belles-lettres. Il avoit fait la découverte, quelque tems auparavant, du précieux ouvrage de Lactance : *De mortibus Persecutorum*, & qu'on ne connoissoit que par une citation de S. Jerôme. Ce fut sur ce manuscrit, trouvé à l'abbaye de Moissac en Querci, que le savant Baluze le publia (*voyez* LACTANCE). Foucault mourut en 1721, âgé de plus de 80 ans. Il joignoit des mœurs douces à une vertu austere, & des agrémens à un savoir profond.

FOUCHER, (Simon) surnommé *le Restaurateur de la philosophie académicienne*, parce qu'il travailla à ressusciter la philosophie des anciens académiciens, né à Dijon en 1644, mourut à Paris en 1696, après avoir publié : I. *Histoire de la Philosophie académicienne*. II. *Dissertation sur la recherche de la vérité, suivie d'un Examen des sentimens de Descartes*, & plusieurs autres ouvrages aujourd'hui oubliés.

FOUCHER, (l'abbé Paul) de l'académie des inscriptions & belles-lettres, né à Tours en 1704, mort à Paris en 1778, étoit un savant studieux, & un homme doux & honnête. Il cultiva d'abord les sciences exactes, & nous avons de lui une *Géometrie Métaphysique*, 1758, in-8°. Il se tourna ensuite du côté de l'érudition, & eut des succès en ce genre. Son Traité historique *De la Religion des anciens Perses*, divisé en plusieurs Mémoires, imprimés dans différens volumes du Recueil de l'Académie des Belles-Lettres, prouve son savoir & sa sagacité. Ce sont des recherches curieuses & neuves sur un sujet traité jusqu'alors très-imparfaitement.

FOUCQUET, (Nicolas) marquis de Belle-Isle, fils d'un conseiller d'état, naquit en 1615. Sa mere, Marie de Maupeou, dame d'une piété éminente & d'une charité extrême, morte en 1681, à 91 ans, fut regardée comme la mere des pauvres, auxquels elle faisoit distribuer de l'argent & des remedes. Elle est auteur d'un recueil très-répandu sous le titre de *Remedes faciles & domestiques*, 2 vol. in-12. Nicolas Foucquet, son fils, donna dès son enfance des marques non équivoques de son esprit. Il fut reçu maître des requêtes à 20 ans, & procureur-général du parlement de Paris à 35. La place de surintendant des finances lui fut donnée en 1653, dans un tems où elles avoient été épuisées par les dépenses des guerres civiles & étrangeres. Foucquet auroit dû les ménager; il les dissipa & en usa comme des siennes propres. Il dépensa près de 36 millions d'aujourd'hui à faire bâtir sa maison de Vaux. Ses déprédations, les alarmes que donnoient les fortifications de Belle-Isle, les tentatives qu'il avoit faites sur le cœur de madame de la Valliere, tout servit à irriter Louis XIV contre son ministre. On l'attira avec adresse à Nantes, & on l'arrêta le 7 septembre 1661. Foucquet s'étoit défait fort imprudemment, quelque tems auparavant, de sa charge de procureur-général. Son procès lui fut fait par des commissaires, qui le condamnerent en 1664 à un bannis-

ſement perpétuel, commué en une priſon perpétuelle. Ce fut dans la citadelle de Pignerol qu'il fut enfermé, il y mourut, ſuivant le bruit commun, en 1680. De tous les amis que ſa fortune lui avoit faits, il ne lui reſta que Gourville, Pelliſſon, mademoiſelle de Scuderi, ceux qui furent enveloppés dans ſa diſgrace, & quelques gens-de-lettres qu'il penſionnoit. Le premier aſſure dans ſes *Mémoires*, que Foucquet ſortit de ſa priſon quelque tems avant ſa mort. Le ſecond prit ſa défenſe dans pluſieurs *Mémoires* recueillis en 15 vol., qui ſont des modeles d'éloquence. En 1789, il parut une Diſſertation, pour prouver que cet intendant étoit le célebre *Maſque-de-Fer:* opinion peu accréditée, & qui, comme le remarque un critique, ne s'accorde pas avec l'extrême reſpect qu'on porta toujours à ce priſonnier, & les meſures extraordinaires priſes pour laiſſer ſon nom ſous le plus grand ſecret. Il faut convenir néanmoins qu'elle acquiert quelque vraiſemblance quand on conſidere qu'effectivement Foucquet fut d'abord enfermé à Pignerol, & qu'on ne ſait pas poſitivement ce qu'il devint depuis. Le bruit a couru qu'il y étoit mort, d'autres diſent qu'il mourut dans le ſein de ſa famille. *Voyez* MASQUE-DE-FER. Sa mere étoit une femme d'une éminente vertu. Lorſqu'elle apprit que ſon fils étoit arrêté à Nantes, elle ſe proſterna auſſi-tôt & dit: « Je vous » remercie, mon Dieu; je vous » ai toujours demandé ſon ſa» lut, & voilà le chemin »!

FOUCQUET, (Charles-Armand) fils du ſurintendant des finances, né à Paris en 1657, entra dans l'Oratoire en 1682. Il devint ſupérieur de S. Magloire en 1699, & fut quelque tems grand-vicaire auprès de Foucquet ſon oncle, évêque d'Agde. Les abbés Bignon, Duguet, Boileau & Couet, furent très-liés avec lui. Il eut l'amitié & la confiance du cardinal de Noailles. Il mourut à Paris dans la maiſon de S. Magloire, en 1734. Après la mort du P. de Latour, général de l'Oratoire, le P. Foucquet lui auroit infailliblement ſuccédé, ſi ſon nom, inſcrit ſur la liſte des *Appellans* & des *Réappellans*, ne l'avoit fait exclure.

FOUCQUET, (Charles-Louis-Auguſte) comte de Belle-Iſle, petit-fils du ſurintendant des finances, naquit à Villefranche en Rouergue l'an 1684, de Louis Foucquet, & de Catherine-Agnès de Levis. Les livres qui traitent de la guerre, de la politique & de l'hiſtoire, furent dès ſon enfance ſes lectures favorites; il ne les quittoit que pour ſe livrer aux mathématiques, dans leſquelles il fit des progrès ſenſibles. A peine fut-il ſorti de l'académie, que Louis XIV lui donna un régiment de dragons. Il ſe ſignala au ſiege de Lille, y reçut une bleſſure, & devint brigadier des armées du roi en 1708, & meſtre-de-camp-général des dragons en 1709. Dès que la paix fut ſignée, le comte de Belle-Iſle ſe rendit à la cour, fut très-bien accueilli de Louis XIV: & les ſervices du petit-fils firent oublier les fautes du grand-pere. La mort de ce mo-

narque ayant changé le systême des affaires, la guerre fut déclarée en Espagne; le comte de Belle-Isle mérita alors d'être créé maréchal-de-camp & gouverneur de Hunningue. Il eut la 1re. place en 1718, & la seconde en 1719. Le duc de Bourbon ayant succédé dans la place de premier ministre au duc d'Orléans, le comte de Belle-Isle, lié avec M. le Blanc, fut entraîné dans la disgrace de ce ministre & enfermé à la Bastille. Il n'en sortit que pour être exilé pendant quelque tems dans ses terres. Ce fut dans le calme de la solitude qu'il travailla à son entiere justification. Il fut fait lieutenant-général en 1731, & gouverneur de la ville de Metz & du pays Messin en 1733. La guerre venoit d'éclater; il obtint le commandement du corps d'armée qui devoir agir sur la Moselle, & s'empara de la ville de Treves. Après avoir joué un des principaux rôles devant Philisbourg, il eut, le reste de la campagne, le commandement des troupes en Allemagne. Il se rendit l'année suivante, 1735, à Versailles, moins pour y être décoré de l'ordre du St.-Esprit auquel le roi l'avoit nommé, que pour y être consulté par le cardinal de Fleury. Les puissances belligérantes avoient beaucoup négocié pour la paix dès le commencement de 1735. Ce fut Belle-Isle qui engagea le cardinal à ne point se désister de ses prétentions sur la Lorraine. Rendu à lui-même, il employa le loisir de la paix à écrire des *Mémoires* sur les pays qu'il avoit parcourus, & sur les différentes parties du gouvernement; ouvrage jugé un peu sévérement par le marquis d'Argenson dans ses *Loisirs.* » La preuve, dit-il, que ses » idées ne sont ni bien lumi» neuses, ni réellement grandes, » c'est que son style est foible » & même plat, qu'il n'écrit » ni purement ni fortement ». C'est à lui qu'on dut presque toutes les ordonnances militaires qui parurent en 1737. En 1741, il reçut le bâton de maréchal de France; & la mort de l'empereur Charles VI ayant rallumé la guerre, il fut nommé ambassadeur plénipotentiaire à la diete de Francfort pour l'élection de l'empereur Charles VII. La magnificence qu'il étala dans cette occasion, sera longtems célebre; il sembloit être plutôt un des premiers électeurs, qu'un ambassadeur. Il avoit ménagé toutes les voix & dirigé toutes les négociations. Le roi de Prusse, informé de tout ce qu'il avoit fait, ne put s'empêcher de s'écrier avec admiration : *Il faut convenir que le maréchal de Belle-Isle est le Législateur de l'Allemagne.* Si Charles VII fut élu & couronné, ce fut en partie par ses soins. Ce prince eut quelques succès, suivis de grands malheurs; les François furent abandonnés des Prussiens, ensuite des Saxons. Le maréchal de Belle-Isle se trouva enfermé dans Prague. Il fallut évacuer cette place, & cette opération n'étoit pas facile. Il surmonta tous les obstacles; & la retraite se fit à la fin de 1742. A la 3e. marche il fut atteint par le prince de Lobkowitz, qui parut à la tête d'un corps de cavalerie, au-delà d'une plaine où l'on pouvoit donner bataille. Le prince

prince tint un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de lui couper la retraite, & d'aller rompre les ponts sur la riviere d'Egra, par où les François devoient passer. Le maréchal de Belle-Isle choisit un chemin qui eût été impraticable en toute autre saison: il fit passer son armée sur des marais glacés. Le froid fut l'ennemi le plus redoutable; grand nombre de soldats en périrent; un des ôtages, que le maréchal de Belle-Isle avoit amené de Prague avec lui, mourut dans son carrosse. Enfin on arriva le 26 décembre à Egra par une route de 38 lieues. Cette retraite hardie ne laissa pas d'être blâmée par quelques vieux militaires, parce que le maréchal eût sans peine obtenu une capitulation honorable, qui eût sauvé tant de braves soldats. C'est le parti que prit M. de Chevert, resté à Prague avec 3000 hommes (*voy.* CHEVERT). Cependant le maréchal de Belle-Isle se rendit à Francfort, où l'empereur Charles VII, qui l'avoit déjà déclaré prince du St.-Empire, le décora de l'ordre de la Toison d'or. De retour en France, il partagea ses momens entre les affaires, & les soins qu'il devoit à sa santé. Il passa de nouveau en Allemagne, & il fut fait prisonnier le 20 décembre 1743, en allant prendre des relais à la poste d'Elbingerode, petit bourg enclavé dans le territoire d'Hanovre, & conduit en Angleterre, où il resta jusqu'au 17 août de l'année suivante. Revenu en France, il fut envoyé en Provence pour repousser les Autrichiens qui l'inondoient. Il les chassa peu-à-peu de cette province, & leur fit repasser le Var en février 1747. Après quelques succès, le vainqueur partit pour concerter à Versailles les opérations de la campagne de 1748. Le roi qui l'avoit fait duc de Gisors en 1742, le créa pair de France. Il étoit sur le point d'exécuter un plan qui devoit le rendre maître de Turin, lorsqu'il apprit la malheureuse affaire d'Exiles, où son frere fut tué. La paix de 1748 ayant mis fin aux hostilités, il continua à jouir de la confiance de Louis XV, & devint ministre principal en 1757. L'assiduité au travail, les malheurs de la France, les soins qu'il prit pour les réparer, le consumerent peu-à-peu, & il mourut le 26 janvier 1761, en chrétien & en sage. Le P. de Neuville prononça son Oraison funebre; chef-d'œuvre d'éloquence & de sentiment, qui sans flatterie & sans exagération, donne de cet homme illustre la plus grande idée; en même tems que l'orateur s'arrête sur des vérités sombres & salutaires fortement prononcées. On a reproché au maréchal de Belle-Isle d'avoir engagé le roi, malgré toutes les remontrances du cardinal de Fleury, à la guerre de 1741, qui ruina la France sans aucun avantage, & lui fit perdre sa considération morale & sociale au dehors par la violation de la Pragmatique-Sanction solemnellement jurée. Dans les fonctions de son ministere on l'a blâmé de s'attacher trop aux petits détails, & d'entrer dans tous les projets. Son esprit systématique l'engagea à recevoir tous les plans qu'on lui présen-

toit, & à protéger trop d'avénturiers; mais il retiroit ses bontés dès qu'il s'appercevoit qu'on l'avoit surpris. *J'ai fait des fautes*, disoit-il quelquefois; *mais je n'ai jamais eu l'orgueil ridicule de ne pas en convenir.* Haut avec les grands, il portoit dans les cours étrangeres toute la dignité qu'exigeoit la grandeur du maître qu'il représentoit; mais affable & prévenant avec ceux qui étoient au-dessous de lui, il ne leur faisoit point sentir le poids de son autorité. Il aima les talens en homme éclairé, mais non pas en ministre qui ne protege les arts que par air. Le maréchal de Belle-Isle étoit naturellement froid; ses conversations n'étoient pas gaies, mais elles étoient instructives, & il savoit parler avec netteté & bien raconter un fait. Né sobre, il n'aima jamais ni le jeu, ni la table; mais on ne peut dissimuler qu'il eut beaucoup de penchant pour le beau-sexe. Par son testament il donna au roi tous les biens qu'il avoit reçus en échange de Belle-Isle, à la charge de payer ses dettes qui étoient considérables. Le maréchal de Belle-Isle avoit été marié deux fois. Il eut de son second mariage avec Marie-Casimire-Thérese-Genevieve-Emmanuelle de Bethune, un fils unique, Louis-Marie, né le 27 mars 1732, appellé le comte de Gisors, tué en 1758 à l'armée du Rhin, dans la malheureuse journée de Crevelt. Le *Testament politique*, publié sous le nom du maréchal de Belle-Isle, est une piece fabriquée par Chévrier & Maubert.

FOUCQUET, (Henri-Auguste, baron de la Motte) fils de Charles de la Motte Foucquet, gentilhomme Normand, qui s'étoit retiré en Hollande, après la révocation de l'édit de Nantes, fut admis fort jeune en qualité de page à la cour d'Anhalt-Dessau; mais l'ardeur qu'il avoit de se distinguer dans le métier des armes, lui fit quitter secrétement la cour, & il s'enrôla en qualité de simple soldat au service de Prusse. Sa valeur l'éleva successivement jusqu'au grade de général d'infanterie. Il se distingua sur-tout pendant la guerre de sept ans. Schwerin ayant perdu la vie dans la sanglante bataille de Prague, Foucquet remplaça ce héros; une balle brisa dans sa main la garde de son épée & le blessa griévement; mais il ne perdit point contenance, il se fit lier l'épée à la main blessée, & continua de commander l'aîle gauche de l'armée qui, soutenue par un renfort de cavalerie, acheva la victoire. A la bataille de Landshut, le 23 juin 1760, après 7 heures de combat, il fut battu par Laudon & fait prisonnier. Après la paix, il se rendit à Brandebourg; il y finit ses jours le 2 mai 1773.

FOUILLOUX, (Jacques du) gentilhomme Poitevin, mort sous Charles IX, auquel il dédia son ouvrage sur la Chasse, Rouen, 1650 ou 1656; Paris, 1653, & Poitiers, 1661, in-4°.

FOUILLOUX (Jacques) licencié de Sorbonne, né à la Rochelle, & mort à Paris en 1736, à 66 ans, se tracassa beaucoup en faveur du Jansénisme. Il eut grande part à la pre-

miere édition de l'*Action de Dieu sur les Créatures*, in-4°, ou 6 vol. in-12, (*voyez* BOURSIER); aux *Quatre Gémissemens sur Port-Royal*, in-12; aux *Grands Hexaples*, 1721, 7 vol. in-4°., à l'*Histoire du Cas de Conscience*, 1705, en 8 vol. in-12; & à plusieurs autres productions polémiques, qu'il est inutile de faire connoître, parce qu'elles sont oubliées ou qu'elles doivent l'être.

FOULLON, (Jean-Erard) Jésuite, né à Liege en 1608 d'une famille noble; prêcha avec applaudissement pendant 30 ans; mourut recteur du college de Tournay le 25 octobre 1668. Il fut la victime de sa charité, en servant les pestiférés. L'Ecriture-Sainte, la morale chrétienne & l'histoire de son pays furent les principaux objets de ses études. Nous avons de lui: I. *Commentarii historici & morales in libros Machabæorum*, Liege, 1659-1665, 2 vol. in-fol., estimés. II. *Vera Ecclesia, omnium in fide errorum commune remedium*, Liege, 1662. III. *Historiæ Leodiensis compendium*, Liege, 1655, très-exact. IV. *Historia Leodiensis*, Liege, 1735, 3 vol. in-folio. Les deux premiers volumes sont du P. Foullon, le troisieme a pour auteurs, Mrs. de Crassier & de Louvrex, éditeurs de cet ouvrage. Le P. Foullon l'a poussée jusqu'en 1612, & les continuateurs jusqu'au prince de Berghes. C'est la meilleure Histoire que nous ayons de la principauté de Liege.

FOULON *ou* GNAPHÉE, (Pierre le) né à Cormete, chassé de son monastere pour son penchant à l'Eutychianisme, gagna les bonnes graces de Zénon, gendre de l'empereur Léon, & obtint par son crédit le siege d'Antioche. Il répandit toutes sortes d'erreurs, se maintint sur son siege malgré plusieurs sentences de déposition, & mourut en 488.

FOULON, (Guillaume) *Gnaphæus* (c'est son nom en grec), poëte latin, né à La Haye, mourut en 1568, à Norden en Frise, âgé de 75 ans. Il fit d'assez plates Comédies; mais comme elles ne sont pas communes, quelques curieux les recherchent. On a de lui: *Vita Joannis Pistorii a Woerden*, Leyde, 1649, in-8°; *Hypocrisis*, tragi-comédie, 1544, in-8°; *Misobarbarus*, comédie; *Acolastus de Filio Prodigo*, comédie, 1554, in-8°., &c. Il étoit protestant.

FOULQUES I, comte d'Anjou, dit *le Roux*, mort en 938, réunit & gouverna avec prudence toutes les terres de son comté.

FOULQUES II, dit *le Bon*, fils du précédent, mort à Tours en 958, fit défricher & cultiver avec soin les terres du comté d'Anjou. Il s'appliqua à faire fleurir la piété & les sciences dans ses états. On dit que le roi Louis d'Outremer, s'étant moqué de ce que Foulques le Bon s'appliquoit à l'étude & alloit souvent chanter au chœur, Foulques lui écrivit ces mots: *Sachez, Sire, qu'un prince sans lettres est un âne couronné.*

FOULQUES III, comte d'Anjou, dit *Nerra*, ou *le Jérosolymitain*, à cause de deux voyages qu'il fit à la Terre-Sainte, succéda, l'an 987, à Géoffroi son pere. Ce prince

belliqueux, prudent & rusé, remporta divers avantages sur ses voisins, & mourut à Metz en 1039.

FOULQUES IV, dit *Rechin*, fils du seigneur de Châteaulandon, & d'une fille de Foulques III (article précédent), succéda l'an 1060 à son oncle maternel Géoffroi Martel. Il s'empara du Gâtinois & de la Touraine, qui étoient le partage de son frere aîné, & s'abandonna au vin & aux femmes. Il en épousa 3 consécutivement, en les répudiant l'une après l'autre. Mais enfin la derniere, Bertrade de Montfort, le quitta pour Philippe I, roi de France. Il mourut en 1109. Il avoit composé une *Histoire des Comtes d'Anjou*, dont il se trouve dans le *Spicilege* de d'Achery un fragment, que l'abbé de Marolles a traduit dans son *Histoire d'Anjou*, 1681, in-4°.

FOULQUES, archevêque de Rheims, succéda à Hincmar en 883, tint un concile en 892, où il fit reconnoître roi, Charles le *Simple*, âgé de quatorze ans. On y menaça d'excommunication Baudouin, comte de Flandre, pour les usurpations des biens d'église, & pour avoir maltraité des ministres de l'autel. Le roi Charles ayant voulu dans la suite faire alliance avec les Normands encore idolâtres, Foulques lui fit des remontrances, qui paroissent n'être pas assez modérées. Quelques critiques l'excusent en disant qu'il avoit sauvé son prince encore enfant, des mains de ses ennemis; qu'il l'avoit élevé & lui avoit conservé la couronne, & que quoique ces services ne le dispensassent ni de la fidélité, ni du respect qu'il lui devoit, ils pouvoient cependant faire tolérer de sa part certaines expressions trop libres, dictées par le zele. Il fut assassiné par des vassaux de Baudouin en 900. Ce prélat étoit recommandable par ses connoissances & ses vertus.

FOULQUES ou FOUQUES, évêque de Toulouse, natif de Marseille, s'acquit une grande réputation, & se fit aimer des princes par ses Poésies ingénieuses en langue provençale. Il parut avec éclat au 4e. concile de Latran en 1215, & s'y intéressa pour S. Dominique, son intime ami. Il mourut en 1231.

FOUNTAINE, (André) savant antiquaire, dont nous avons un *Traité* curieux *sur les Médailles de Saxe*. On l'a placé dans le *Trésor des Antiquités du Nord*, imprimé en latin à Londres, en 3 vol. in-fol.

FOUQUET, *voyez* FOUCQUET.

FOUQUIERES, (Jacques) peintre, né à Anvers vers l'an 1580, éleve de Breughel le Paysagiste, & de Rubens qui l'employoit quelquefois à ses tableaux, travailla au Louvre sous Louis XIII. Ce monarque l'ennoblit. Les airs de qualité qu'il prit depuis, le firent appeller par dérision le *Baron de Fouquieres*. Il ne peignit presque plus, crainte de déroger à sa noblesse; & dès qu'il prenoit le pinceau, il ne manquoit pas de ceindre son épée. Il mourut pauvre en 1621. Ce peintre a également réussi dans les grands morceaux & dans les petits. Il étoit excellent paysagiste. Son coloris

eſt d'une fraîcheur admirable.

FOUR, (Dom Thomas du) bénédictin de S. Maur, a laiſſé une *Grammaire Hébraïque*, in-8°, fort méthodique, Paris, 1644. Il mourut à Jumieges en 1647, parvenu à peine à ſa 34*e*. année. Sa ſcience & ſa piété étoient dans un degré égal. Nous avons encore de lui un *Teſtament ſpirituel pour ſervir de préparation à la mort*, in-12; & quelques autres ouvrages de piété.

FOUR, (Philippe-Sylveſtre du) habile antiquaire, & marchand droguiſte à Lyon, étoit de Manoſque. Il entretenoit commerce de lettres avec tous les ſavans antiquaires de ſon tems & principalement avec Jacques Spon, qui lui communiquoit ſes lumieres, & auquel il ouvroit généreuſement ſa bourſe. Du Four étoit riche, & il faiſoit ſur-tout de grandes libéralités à ceux de ſa ſecte. Après la révocation de l'édit de Nantes, il ſe retira dans les pays étrangers. Il mourut à Vevai en Suiſſe, en 1685, à 63 ans. On a de lui: I. *Inſtruction morale d'un Pere à ſon Fils qui part pour un long voyage*, in-12. II. *Traités nouveaux & curieux du Café, du Thé & du Chocolat*, in-12. Il approuve l'uſage de ces boiſſons, mais avec quelques reſtrictions. Son ſtyle eſt aſſez mauvais, & ſes raiſonnemens ne ſont pas toujours concluans.

FOUR, (Charles du) curé de S. Maclou à Rouen, & enſuite abbé d'Aulnai, mort en 1679, s'eſt fait connoître par ſes diſputes avec le P. Briſacier, & par ſon zele contre la morale relâchée. Il eſt auteur de divers Ecrits eccléſiaſtiques ou polémiques. On ne les lit plus.

FOURIER, *voyez* FOURRIER.

FOURMONT, (Etienne) né en 1683 à Herbelai, village près de Paris, d'un pere chirurgien, montra dès ſa jeuneſſe des diſpoſitions ſurprenantes pour les langues. Il avoit la mémoire ſi heureuſe, qu'après avoir appris par cœur toutes les Racines Grecques de Port-Royal, il les récitoit ſouvent en rétrogradant. Il n'étoit encore qu'écolier, lorſqu'il donna ſes *Racines de la Langue Latine miſes en vers françois*, ouvrage qui eût fait honneur à un maître. Après avoir étudié au college des Trente-Trois & à celui de Montaigu, il fut chargé de l'éducation des fils du duc d'Antin. Il ſuccéda à M. Galland en 1715, dans la chaire d'Arabe au college-royal; l'académie des Inſcriptions ſe l'aſſocia la même année, la ſociété royale de Londres en 1738, & celle de Berlin en 1741. Il mourut en 1745, à 62 ans. Il avoit joui pendant ſa vie de la conſidération due à ſon ſavoir, à la droiture, à la modeſtie & à la candeur qui l'accompagnoient. Le comte de Tolede, miniſtre d'Eſpagne, lui obtint une penſion de la cour, qui fut arrêtée lors de la rupture entre la France & l'Eſpagne. Le duc d'Orléans le mit au nombre de ſes ſecrétaires. Les ſavans François & étrangers le conſultoient dans tout ce qui concerne le grec, le perſan, le ſyriaque, l'arabe, l'hébreu & le chinois. On a de lui une foule d'ouvrages imprimés & manuſcrits, témoignages de ſon érudition

& de son amour pour le travail. I. *Réflexions critiques sur les Histoires des anciens Peuples, jusqu'au tems de Cyrus*, 1735, 1 vol. in-4°, chargées de citations. II. Une *Grammaire Chinoise*, en latin, in-fol., 1742, sur laquelle on peut consulter le Journal des Savans, de mars & avril 1743. III. *Meditationes Sinicæ*, 1737, in-folio : ouvrage qui renferme les préliminaires de la Grammaire Chinoise, & l'explication de tout le technisme de cette langue. IV. Plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres, semées d'érudition. Fourmont avoit un frere, membre de cette compagnie comme lui, & professeur en langue syriaque au college-royal. Ce dernier, appellé Michel FOURMONT, mourut en 1746.

FOURNI, *voyez* FOURNY.

FOURNIER, (Guillaume) excellent critique de Paris, professeur en droit à Orléans, mit au jour en 1584, in-folio: *De verborum significationibus.*

FOURNIER, (Georges) né à Caen, se fit Jésuite, & mourut à la Fleche en 1652, à 57 ans. Ses principales productions sont : I. Une *Hydrographie*, 1767, in-fol. II. *Asiæ Descriptio*, *curante L. M. S.* 1656, in-folio : ouvrages bons pour leur tems, & qui ont servi à en faire de meilleurs.

FOURNIER, (Pierre-Simon) graveur & fondeur de caracteres, naquit à Paris en 1712. Il excella dans son art. Ses caracteres ont embelli la typographie; ses lumieres l'ont éclairée. Il publia en 1737 la *Table des proportions* qu'il faut observer entre les caracteres, pour déterminer leurs hauteurs & fixer leurs rapports. Cette table est une découverte, non-seulement honorable pour son auteur, mais très-essentielle aux progrès de l'art. Cet habile artiste remonta jusqu'à la naissance de l'imprimerie, pour la connoître à fond. Il donna en différens tems divers Traités historiques & critiques sur l'origine & les progrès de la typographie, dans lesquels on voit un savant consommé dans la matiere qu'il traite. Ces différentes Dissertations ont été recueillies en 1 vol. in-8°, divisé en 3 parties. La derniere renferme une histoire curieuse des graveurs en bois. Mais l'ouvrage le plus important de Fournier, est son *Manuel Typographique, utile aux gens de lettres, & à ceux qui exercent les différentes parties de l'Art de l'Imprimerie*, en 2 vol. in-8°. L'auteur devoit y en joindre deux autres; mais il fut prévenu par la mort en 1768. L'homme n'étoit pas moins recommandable en lui que l'artiste. Le calme de son ame, l'esprit de religion dont il étoit animé, répandoit autour de lui une joie douce & toujours égale. Il aimoit la retraite & le travail, & même avec excès; car ce fut sa constante application qui causa sa mort. On a des épreuves des différens caracteres qu'il avoit gravés, dans son *Manuel Typographique*. On y en trouve même pour la musique : il étoit l'inventeur de ces sortes de caracteres; & ils le disputent, pour la beauté, à la musique gravée en taille-douce. C'est lui qui a péremp-

toirement réfuté M. Schoepflin qui avoit attribué l'invention de l'imprimerie à Guttemberg (*voyez* ce mot), en montrant que Guttemberg ne s'étoit point servi de caracteres mobiles, mais de planches gravées. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le passage même, dont M. Schoepflin étayoit son opinion, la renverse de fond en comble. Voyez le *Journal histor. & litt.* 1er. juillet 1791, pag. 327.

FOURNIVAL, (Simon) commis au secrétariat des trésoriers de France, a fait un *Recueil des Titres* qui les concernent, Paris, 1655, in-fol., qui est rare. Il a été continué par M. Jean-Léon du Bourgneuf, trésorier de France à Orléans, & imprimé en cette ville in-4°, 1745, 2 parties. Ces collections ont une place dans les grandes bibliotheques.

FOURNY, (Honoré Caille du) auditeur de la chambre des comptes à Paris, acquit une connoissance de l'histoire de France, & des anciens titres & archives qu'on garde à Paris, qui lui fit un nom : mais sa modestie & son zele à obliger ses amis, le rendirent encore plus recommandable. Un de ceux avec qui il lia amitié, fut le P. Anselme de la Vierge-Marie, Augustin-Déchaussé, qui avoit publié en 1674, l'*Histoire généalogique & chronologique de la Maison de France, & des Grands-Officiers de la Couronne.* Du Fourny lui prodigua ses avis pour une nouvelle édition, lui fit corriger un très-grand nombre de fautes, & lorsque ce religieux fut mort en 1694, il continua de travailler à perfectionner ce grand ouvrage. Cependant, dans la nouvelle édition qui vit le jour en 1712, il voulut que les corrections parussent être toutes du premier auteur, & il ne s'attribua que l'honneur d'avoir continué la suite des grands-officiers jusqu'à cette année. L'abbé de Longuerue l'a certainement jugé avec trop de sévérité, quand il a dit : « M. du Fourny étoit » un bon homme, incapable » de vouloir tromper. Il savoit » sa chambre des comptes ; » mais il ne savoit que cela. » Son livre fourmille de fautes. » On lui fournissoit des *Mé-* » *moires ;* mais il ne savoit pas » assez pour reconnoître ce » qu'ils avoient de défectueux ». Il est bien vrai que du Fourny n'a pas corrigé toutes les fautes qui se trouvoient dans l'ouvrage du P. Anselme. Mais quel est le critique, même érudit & judicieux, qui en fait de recherches & de monumens plus ou moins authentiques, puisse se flatter de se déterminer toujours avec certitude ? Du Fourny mourut en 1731. Cette *Histoire* est à présent en 9 vol. in-fol., publiés depuis 1726 jusqu'en 1733, par les PP. Ange & Simplicien, Augustins-Déchaussés, continuateurs de cette utile compilation ; ils ont mis le plus grand soin à distinguer les pieces authentiques de celles qui ne l'étoient pas.

FOURQUEVAUX, (Raimond de Pavie, baron de) étoit d'une branche de l'ancienne famille noble de Beccari de Pavie, retirée en France au tems des guerres entre les *Guelphes* & les *Gibelins.* Il commença à servir au siege de Naples sous Lautrec, en 1528.

Il commandoit un corps considérable d'infanterie Grisonne & Italienne à la bataille de Marciano en Toscane, l'an 1554; il y fut blessé & prisonnier, & gardé 13 mois dans le fort de San-Miniato à Florence. De retour en France, il obtint le gouvernement de Narbonne. On raconte qu'il se servit d'un stratagême assez singulier pour en chasser plusieurs habitans mal-intentionnés. Il fit publier que deux chevaliers Espagnols devoient se battre en champ-clos hors de la ville. Il fit poser des barrieres pour les combattans, & dresser des échafauds pour les juges. Tout le peuple étant sorti de la ville pour assister à ce spectacle, il en fit fermer les portes, & ne laissa rentrer que les sujets fideles au roi. Il contribua beaucoup en 1562 à la délivrance de Toulouse, dont les Huguenots s'étoient presque rendus maîtres; & mourut chevalier de l'ordre du roi, à Narbonne, en 1574, à 66 ans, après avoir rendu des services importans aux monarques qui l'employerent dans la province du Languedoc. Fourquevaux est auteur d'un livre intitulé: *Vies de plusieurs grands Capitaines François*, imprimé à Paris, en 1643, in-4°. Ces Vies sont au nombre de 14. Elles sont compilées fort exactement d'après les historiens du tems; c'est dommage que l'auteur n'en ait pas rassemblé un plus grand nombre.

FOURRIER, (Pierre) de Mathincourt, bourg de Lorraine dont il étoit curé, étoit d'un autre bourg nommé Mirecourt, où il naquit en 1565. Il entra jeune parmi les Chanoines-Réguliers, chez lesquels il se distingua par son savoir & sa piété. Il établit deux nouvelles congrégations, l'une de Chanoines-Réguliers réformés qui enseignent, & l'autre de Religieuses pour l'instruction des filles. Le pape Paul V approuva ces établissemens en 1615 & 1616. Il est difficile de dire tout le bien qu'elles ont opéré & qu'elles operent encore dans le monde chrétien. Les Religieuses, nommées communément *de la Congrégation de Notre-Dame*, sont particuliérement estimées dans toutes les villes où elles sont établies; elles y jouissent de la confiance bien méritée des parens pour l'éducation de leurs enfans, & répandent l'instruction avec l'amour de la vertu. Le Pere Fourrier mourut saintement en 1640. Il a été béatifié en 1730.

FOURSY, *voyez* FURSI.

FOX, (Jean) né à Boston en 1517, quitta l'Angleterre sous le regne de Henri VIII pour professer le Calvinisme en liberté. Il fit quelques voyages dans sa patrie, & s'y fixa entiérement sous la reine Elizabeth. Il mourut dans un âge avancé. L'ouvrage par lequel il est principalement connu, est intitulé: *Acta & monumenta Ecclesiæ*, en 3 vol. in-folio, réimprimé en 1684. Pearson lui reproche des erreurs, de fausses citations, de mauvais raisonnemens, &c.; dans une tête échauffée comme la sienne par les nouveaux dogmes, cela ne pouvoit être autrement. Dans sa jeunesse il avoit cultivé la poésie pour laquelle il avoit quelque talent. On a de lui plusieurs Pieces de Théâtre.

Jacques Bienvenu a traduit le *Triomphe de Jesus-Christ*, Geneve, 1562, in-4°, rare.

FOX, (Georges) né au village de Dreton dans le comté de Leicester, en 1624, n'avoit que 19 ans, lorsque sa tête s'étant singuliérement exaltée, soit par quelque accident particulier, soit par un effet de son tempérament; il se crut tout d'un coup inspiré de Dieu, & se mit à prêcher. Vêtu de cuir, depuis les pieds jusqu'à la tête, il alloit de village en village, criant contre la guerre & contre le clergé. Son ignorance dans les lettres humaines, ne l'embarrassa point. Quoique fils d'un ouvrier en soie, & quoiqu'on ne lui eût appris d'autre métier que celui de cordonnier, il s'étoit appliqué de bonne heure à parler le langage de l'Ecriture & de la controverse. Il avoit de la mémoire & de l'enthousiasme. Les provinces de Leicester, de Nottingham & de Darbi, furent les premiers théâtres de ce sombre charlatan. Il donna aux aveugles enthousiastes qui le suivoient, le nom d'*Enfans de la lumiere*. Ayant comparu à Darbi devant les juges, il les prêcha si fort sur la nécessité de *trembler* devant le Seigneur, que le commissaire qui l'interrogeoit, s'écria qu'il avoit affaire à un *Quaker*, c'est-à-dire *Trembleur* en anglois, nom qu'on a donné depuis à cette secte. Fox s'associa des femmes; ayant connu dans la prison de Lancastre la dame Fell, veuve d'un illustre magistrat de cette province, il lui inspira ses erreurs & l'épousa. Le patriarche du Quakérisme emmena avec lui sa prosélyte en Amérique, l'an 1662. Elle partagea les fonctions de son ministere, & fit valoir ses extravagances. Il y eut chez les sots & les dupes les mêmes succès qu'il avoit eus dans une partie de l'ancien monde. Ce succès lui persuada que si l'Europe, l'Asie & l'Afrique ne s'étoient pas encore rangées sous ses étendards, c'est qu'elles l'ignoroient. Il écrivit donc à tous les souverains des lettres insensées, qu'on paya du plus profond mépris. Fox, revenu en Angleterre, continua de répandre ses rêveries, & mourut en 1681. Peu de tems avant sa mort il composa un gros volume sur sa *Vie* & ses *Missions*: pour le rendre plus mystérieux, il défendit par son testament de l'imprimer. On peut voir ce qu'en dit le P. Catrou dans son *Histoire des Trembleurs*, publiée en 1733 (*voyez* BARCLAY Robert). Dans une réponse faite aux Quakers qui, en 1791, étoient venus dans l'assemblée nationale de France, Mirabeau réfuta leurs principes en ces termes: « Vous ne prêtez point, » dites-vous, de sermens: mais » vous vous trompez; un serment n'est qu'une promesse » faite à Dieu; la conscience » d'une ame pure est un temple » de la Divinité, & en promettant sur votre conscience, » vous faites intervenir Dieu » dans vos paroles... Le sang » humain n'est jamais versé par » vous sur la terre: touchante » philosophie! mais prenez garde; ne seriez-vous pas dans » une erreur que la vertu vous » cache? Auriez-vous permis » que ces hordes de sauvages, » qui errent dans les déserts

» de l'Amérique, eussent porté » le massacre dans la pacifique » Pensilvanie, qu'ils eussent » égorgé vos femmes ; vos » enfans, vos vieillards, plu- » tôt que de sauver ces vies si » cheres en donnant la mort » à des meurtriers »? On sait qu'un écrivain trop fameux a comparé le Christianisme naissant à la secte des Quakers. Un si étrange parallele pourroit faire soupçonner qu'il avoit lui-même de fortes dispositions au Quakérisme. Quand la secte des Quakers aura subjugué les philosophes & les rois ; quand elle aura détruit toutes les autres religions, & cela dans un siecle aussi éclairé que celui d'Auguste ; quand durant 18 siecles elle aura eu le suffrage de tous les bons esprits ; elle aura pour elle un grand argument. C'est à ceux qui savent apprécier les possibilités & pressentir l'avenir, à prononcer si le fanatisme des Trembleurs aura jamais ces succès.

FOX-MORZILLO, *Foxus Morzillus*, (Sébastien) né à Séville en 1528, fit ses études en Espagne & dans les Pays-Bas, & s'acquit de la réputation par ses ouvrages. Philippe II, roi d'Espagne, l'ayant nommé pour être précepteur de l'infant Don Carlos, il quitta Louvain, & alla s'embarquer pour être plutôt auprès du prince ; mais il fit malheureusement naufrage, & périt à la fleur de son âge. On a de lui des *Commentaires sur le Timée & sur le Phédon* de Platon, in-fol. & plusieurs autres ouvrages remplis d'érudition.

FRA-BASTIEN, *voyez* SÉBASTIEN.

FRACASTOR, (Jerôme) naquit à Vérone vers l'an 1483, avec des levres si fort attachées l'une à l'autre, qu'il fallut qu'un chirurgien les séparât avec un rasoir. On dit que, dans son enfance, sa mere fut écrasée de la foudre, tandis qu'elle le tenoit dans ses bras, sans qu'il en fût atteint. Ses progrès dans les sciences & les beaux-arts furent rapides. Il cultiva surtout avec beaucoup de succès la poésie & la médecine. Le pape Paul III, voulant transférer d'Allemagne en Italie le concile de Trente, se servit de lui pour y engager les Peres; & ce fut alors qu'on le transféra à Bologne. Il mourut d'apoplexie à Casi, près de Vérone, en 1553, à 71 ans. Sa patrie lui fit élever une statue 6 ans après. Fracastor étoit en relation avec les meilleurs littérateurs de son tems, & en particulier avec l'illustre cardinal Bembo. Il étoit digne de ce commerce par les qualités de son cœur. Exempt d'ambition, content de peu, il mena une vie saine & joyeuse. Il parloit peu ; mais lorsqu'il étoit en société avec ses amis, sa conversation étoit aussi gaie qu'animée. Dans la médecine, il s'attachoit à la guérison des maladies extraordinaires. Fracastor est principalement connu, par l'élégance avec laquelle il écrivoit en latin. Son poëme, intitulé : *Syphilis, sive de morbo Gallico*, ouvrage dans le goût des Géorgiques de Virgile, n'est point indigne de l'auteur qu'il a imité. La versification en est riche & nombreuse, les images vives, les pensées nobles. On en a donné en 1753, in-12, une

Traduction en françois avec des notes. Il nous reste plusieurs autres ouvrages de ce poëte-médecin. On les a recueillis à Padoue en 1735, en 2 vol. in-4°. Les *Poésies* avoient été imprimées séparément dans la même ville en 1718, in-8°.

FRACHETTA, (Jerômè) de Rovigo en Italie, se fit un nom par ses ouvrages de politique. Le plus considérable est : *Il seminario de Governi, di Stato e di Guerra*, 1648, in-4°. Il mourut à Naples, au commencement du dix-septieme siecle. Il demeura quelque tems à Rome, où il fut chargé par la cour d'Espagne de diverses affaires ; mais son esprit satyrique l'obligea de quitter cette capitale. Nous avons encore de lui une Traduction italienne du Poëme de Lucrece, avec d'excellentes remarques sur l'Epicuréisme.

FRAGUIER, (Claude-François) de l'académie françoise & de celle des belles-lettres, naquit à Paris en 1666. Les Peres la Baune, Rapin, Jouvenci, la Rue & Commire lui inspirerent le goût des belles-lettres, & sur-tout de la poésie. Il prit l'habit de jésuite en 1683, & le quitta en 1694, soit qu'il fût convaincu que ce n'étoit pas sa vocation, soit que les supérieurs ne crussent pas qu'il eût l'esprit de l'état religieux. L'abbé Bignon, chargé de présider au Journal des Savans, engagea l'abbé Fraguier à partager ce travail, auquel il paroissoit propre par ses connoissances, & sur-tout parce qu'il possédoit différentes langues. Renfermé chez lui dans un âge peu avancé par des infirmités continuelles, il s'occupa d'une traduction de Platon, que sa santé l'obligea d'abandonner ; mais il publia un poëme sur la philosophie de ce Grec, intitulé : *Ecole de Platon*. Il y montre un grand respect pour ces vieux pédagogues, qui ont donné des leçons qu'ils ne pratiquoient guere ; leçons qui elles-mêmes n'étoient pas toujours sages, & respiroient ou la vanité ou la corruption des auteurs, & qui dans tous les cas étoient sans ressort & sans sanction (*voyez* PLATON, LUCIEN, SOCRATE, ZÉNON, &c.). Ce poëme & les autres poésies de l'abbé Fraguier se trouvent dans le Recueil de celles de Huet, publié en 1729, in-12, par les soins de l'abbé d'Olivet. On a encore de l'abbé Fraguier plusieurs *Dissertations*, insérées dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres. Il mourut d'apoplexie en 1728, âgé de 62 ans. Le célebre Huet & d'autres savans illustres avoient été ses amis ; mais ses liaisons avec Ninon de Lenclos, & son enthousiasme philosophique qui alloit jusqu'à faire l'éloge du pédéraste Socrate, éloignerent de lui les hommes vertueux.

FRAIN, (Jean) seigneur du Tremblai, né à Angers en 1641, membre de l'academie de cette ville, mourut en 1724. Sa conversation étoit celle d'un homme qui avoit beaucoup lu, mais trop entêté de ses idées. Sur la fin de ses jours il devint presque misanthrope. On a de lui plusieurs Traités de morale solidement écrits. I. *Nouveaux Essais de Morale*, in-12. II. *Traité de la vocation chrétienne des enfans*. III. *Conversations*.

morales sur les jeux & les divertissemens. IV. *Traité de la confiance en Dieu.*

FRANC, (Martin le) prévôt & chanoine de Lausanne, puis secrétaire de l'antipape Félix V & du pape Nicolas V, étoit d'Aumale en Normandie, selon Fauchet. Il publia un mauvais livre (contre le roman de la *Rose*) intitulé : *Le Champion des Dames.* Il plaide assez mal leur cause; cependant l'édition de Paris, 1530, in-8°., est recherchée des personnes frivoles, ainsi que son *Estrif de la Fortune & de la Vertu*, Paris, 1519, in-4°.

FRANC, (Jean-Jacques le) marquis de *Pompignan*, premier président de la cour des aides de Montauban, membre de l'académie françoise, &c., né à Montauban en 1709, s'est fait un nom très-distingué dans divers genres de littérature. Bien différent de nos écrivains modernes ; il s'étoit nourri de tous les sucs de la saine antiquité, & avoit puisé dans les mêmes sources où s'étoient abreuvés, si l'on peut hasarder cette expression, les Racine, les Despréaux, les J. B. Rousseau. Le latin, le grec, l'hébreu, ces trois langues qu'on peut regarder comme les trois fleuves de l'ancienne érudition, étoient familieres à M. de Pompignan : il y joignoit l'italien & l'anglois. On peut dire sans crainte d'être démenti par tout connoisseur impartial, que M. de Pompignan est le poëte François qui approche le plus de J. B. Rousseau, pour le talent d'exprimer en vers les beautés des prophetes. Quoiqu'un grand poëte, descendu de sa sphere pour sacrifier à sa passion, & se montrer le *plus petit des hommes*, ait dit : *Sacrés ils sont, car personne n'y touche ;* cette plaisanterie n'empêchera point que les *Poësies sacrées* de M. de Pompignan ne reçoivent à jamais un juste tribut d'admiration. On sera toujours frappé de l'ode où Isaïe nous peint les *ombres hautaines des Souverains de l'Egypte renversées dans les enfers, sous la main de Dieu;* & de plusieurs autres remplies d'expressions nobles, d'idées vastes & sublimes. Par-tout on y retrouve le poëte instruit, l'homme qui possede toutes les richesses de sa langue, point de faux éclat, le terme propre, la rime conservée dans son exactitude. Voilà ce qui distinguera toujours M. de Pompignan de tous ces rimailleurs qui se sont avisés de vouloir imiter J. B. Rousseau. Ses *Poësies diverses* n'étincellent pas de beautés aussi frappantes. Mais sa tragédie de *Didon* est sans contredit une des meilleures qui ait paru sur le théâtre françois. Son *Voyage de Languedoc* plein d'agrément, de variété & d'intérêt, inférieur à celui de Bachaumont & de Chapelle du côté de la naïveté & de l'aisance, mais supérieur par la correction, la noblesse & la poésie, a paru moins occuper l'attention du public que sa traduction des Géorgiques, ouvrage généralement applaudi, devenu plus célebre encore par l'espece de lutte qu'il a essuyée contre celui de M. l'abbé Delille, & les paralleles multipliés qu'on a faits des deux traductions. « La maniere de M. » Delille, dit un critique juste » & éclairé, doit paroitre plus

» brillante, & cela par un dé» faut qui a généralement réussi » aux poëtes de ce siecle ; c'est » la méthode de travailler en » marqueterie, par de petites » phrases morcelées, & en iso» lant leurs vers. Cette mé» thode, qui détruit, à la vé» rité, l'harmonie générale » d'un ouvrage, qui empêche » d'en sentir les liaisons, d'en » saisir l'ensemble, & d'en » suivre la marche, a de grands « avantages pour briller aux » yeux des lecteurs superficiels, » dont l'attention décousue & » le goût de détail ne peut voir » & juger qu'un petit objet à » la fois. La maniere de M. de » Pompignan, plus simple, » plus naturelle, plus con» forme en général à la mar» che des idées & aux phrases » périodiques du poëte latin, » plaira peut-être davantage » aux connoisseurs qui senti» ront un peu mieux, dans ses » vers le goût pur & vrai de » l'antiquité, d'autant plus » qu'on n'aura point à lui re» procher ce clinquant antithé» tique, ces bluettes du bel» esprit, ces tours maniérés, » ces petits agrémens sans » grace, & ce vermillon » éblouissant dont M. l'abbé » Delille a souvent enluminé » la muse de Virgile ». Sa traduction d'*Eschyle* & de quelques dialogues de Lucien est d'une perfection qu'il semble difficile de surpasser; peu d'écrivains ont mieux gardé les regles de la traduction, & mieux conservé l'esprit des auteurs traduits. Il a donné en 1784 ses *Œuvres complettes*, Paris, 6 vol. in-8º, très-belle édition. On souhaiteroit qu'il eût fait un choix & qu'il n'eût point associé aux titres d'une gloire solide, des bagatelles qui ne peuvent rien y contribuer. On est sur-tout fâché d'y trouver la *Priere universelle*, piece remplie de maximes fausses, que l'auteur, par une complaisance mal entendue, a traduite de Pope, à la sollicitation de quelques Anglois, faux amis qui l'imprimerent à son insu; & que lui-même, par une tendresse mal placée envers cet enfant illégitime, n'a pas eu le courage de supprimer. Il n'avoit jamais eu dans l'esprit les principes qu'elle renferme, & en général il est difficile d'allier d'une maniere plus étroite le génie avec la religion, avec le respect des mœurs, & les égards dus à l'honnêteté & à la décence. On chercheroit en vain dans ses *Epîtres* & dans ses *Discours philosophiques*, ce ton d'aigreur & de cynisme, qu'un coloris séduisant n'est pas capable d'adoucir; ces maximes hardies qui défigurent toutes les notions; cet appareil de sentiment qui n'échauffe que l'imagination & laisse le cœur froid. On y trouve en revanche des traits de force & de lumiere, des leçons de morale, des regles de goût qu'on peut adopter sans craindre de s'égarer. Tout ce que le poëte y débite est toujours d'accord avec les vrais principes. Qu'on lise avec attention son *Epître* sur la décadence de la littérature françoise, on y reconnoîtra sans peine le danger des travers qu'il condamne, la nécessité des préservatifs qu'il leur oppose, la sagesse des réflexions qu'il présente; on y admirera sur-tout

un athlete vigoureux, luttant avec avantage contre les champions de la nouveauté & du mauvais goût. C'est un spectacle bien noble que celui d'un académicien, qui, au milieu de sa compagnie, ose rappeller les lettres à leur premiere dignité, élever la voix en faveur de la patrie & des mœurs, & défendre la foi de ses peres, sans que, ni les murmures d'une partie de l'assemblée, ni la surprise & l'indignation qui éclatent sur le visage de certains auditeurs, ni les regards séveres qu'on lui lance, puissent déconcerter l'intrépide avocat d'une cause si belle. Opposez à ce tableau celui d'un malheureux vieillard qui a fondé sa réputation sur la ruine de la religion & des mœurs, égayant ses dernieres années par de coupables facéties, & rappellant toutes ses forces pour jeter de la boue au visage de son respectable confrere, parce qu'il a eu l'audace d'exposer en pleine académie les sentimens d'un honnête homme & d'un bon citoyen. Un homme d'esprit l'a appellé *le dernier des Romains*. Il mourut dans son château de Pompignan, le 1 novembre 1784. M. de Sancy a consacré ces vers à sa mémoire:

Près de Rousseau le Franc est au sacré vallon,
Favori de Minerve ainsi que d'Apollon,
Rien ne peut ternir sa mémoire,
Et son triomphe est affermi:
Voltaire fut son ennemi,
C'est un nouveau titre à sa gloire.

Outre les ouvrages dont nous avons parlé, ses *Lettres* qui sont en très-grand nombre, & dont on se propose de faire la collection, ne seront pas le moindre titre de sa gloire. « Cet écrivain, » dit l'abbé Maury dans un *Dis-* » *cours*, où d'ailleurs il ne lui » a pas rendu assez de justice, » semble amollir son style & » s'attendrir au nom de l'ami- » tié, dont il a la cordialité, » l'abandon, les aimables in- » quiétudes. Ce qui dans l'art » d'écrire lui a le moins coûté, » sera peut-être ce qui honorera » le plus sa mémoire, & il aura » ce trait de ressemblance avec » le chancelier d'Aguesseau, » dont il fut chéri & estimé, » que ses Lettres seront un des » plus beaux monumens de ses » travaux & de son génie ».

FRANC, (Jean-George le) marquis de Pompignan, frere du précédent, né à Montauban le 22 février 1715, évêque du Puy en Velay en 1743, archevêque de Vienne en 1774, est mort à Paris le 30 décembre 1790, après avoir long-tems servi l'Eglise par son zele, édifié la France par ses vertus, & éclairé par ses savans écrits, dont les principaux sont: I. *Questions diverses sur l'Incrédulité*, in-12; ouvrage très-bien écrit, quoique d'une maniere un peu prolixe, & plusieurs fois réimprimé. Il y examine, 1°. s'il y a beaucoup de véritables incrédules. 2°. Quelle est l'origine de l'incrédulité, 3°. Si les incrédules sont des esprits-forts. 4°. Si l'incrédulité est compatible avec la probité. 5°. Si elle est pernicieuse à l'état. Toutes ces questions sont traitées avec autant de profondeur que de sagesse. II. *L'Incrédulité convaincue par les Prophéties*, Paris, 1759, 3 vol. in-12. L'accom-

plissement des prophéties, dans l'exposition claire & précise qu'en fait le savant prélat, en fixe le sens, & met la vérité de la Religion dans le plus grand jour. III. *La Religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité elle-même*, Paris, 1772, in-12. Il a l'avantage d'y combattre des ennemis qui se détruisent eux-mêmes par les contradictions & les absurdités que renferment leurs systêmes comparés les uns avec les autres; il n'a besoin pour les terrasser que des propres traits qu'ils se lancent eux-mêmes, & il en fait résulter le triomphe le plus complet & le plus glorieux pour la cause qu'il défend. IV. *La Dévotion réconciliée avec l'esprit*, 1755, in-12. Il y prouve contre les détracteurs de la dévotion, qu'elle s'allie très-bien avec l'esprit des belles-lettres, des sciences, de gouvernement, des affaires & de société. V. *Le véritable usage de l'autorité séculiere dans les matieres qui concernent la Religion*, Avignon, 1782, in-12, 4e. édition. On y retrouve la même solidité qui caractérise les ouvrages du savant évêque du Puy; car tous ces ouvrages ont été publiés avant qu'il ait été élevé sur le siege de Vienne: il trace avec précision la ligne de démarcation qui sépare les deux pouvoirs. Il a paru oublier les principes qu'il y établit, lorsqu'il a voulu jouer un rôle dans ce qu'on appelloit mal-à-propos l'*assemblée nationale de France*; mais il est à croire qu'il ne prévoyoit pas jusqu'où les choses seroient portées. « Trop » bon, dit l'abbé Barruel, » pour soupçonner à quoi ten» doient ceux qui ont abusé de » sa foiblesse, il se laissa en» trainer par ce parti, qui le » fit pour quinze jours, prési» dent de l'assemblée, qui lui » valut ensuite le ministere de » la feuille. Il fut à la cour ce » qu'est un honnête homme qui » dit son avis, mais qui sans » nerf & sans vigueur, se con» tente de gémir, de pleurer, » quand il voit prévaloir des » desseins pernicieux à l'Eglise. » Il fut un de ces hommes qui, » par crainte du bruit, n'osent » pas même souffler quand l'en» nemi est aux portes; qui se » rangent même sous ses ban» nieres, sous prétexte de l'en» gager à faire moins de mal; » il lui en a coûté, je ne dirai » pas des remords, mais des » larmes ameres, qu'il ne ré» pandoit même qu'en secret » & en présence de ses amis. » Il avoit peur qu'on ne sût aux » Jacobins qu'il avoit pleuré » sur les maux de l'Eglise. Il » est mort pour avoir étouffé » sa douleur. Bossuet l'eût ex» halée; & la cour & la ville » & nos législateurs auroient » su que la peur n'étouffe pas » la voix des Chrysostome » devant les précurseurs du » schisme & de l'hérésie. Bos» suet n'eût pas tenu sous le » boisseau ce trait de lumiere » échappé depuis long-tems à » Rome sur la constitution pré» tendue civile du clergé. Je le » sais de ceux mêmes qui ont » vu & lu la Lettre du Pape » à M. de Pompignan. Elle en » disoit assez pour décider notre » opinion sur cette malheu» reuse constitution du clergé. » La politique l'a tenue secrete; » je reproche à cette politique » les sermens de tous ceux

» que la manifestation du Bref » adressé à M. de Pompignan » en auroit détournés. Nous » souhaitons que Dieu ne fasse » pas au prélat mort le même » reproche. La peur excuse » tout, mais c'est la peur même » qui a besoin d'excuse, & » Dieu seul connoît celles qui » peuvent la rendre pardon-» nable dans un prêtre ».

FRANCESCHINI, (Marc-Antoine) peintre Bolonois, naquit en 1648. Il fut l'éleve du Cignani. Il saisit tellement le goût de son maître, que celui-ci lui confia l'exécution de ses principaux ouvrages. Ce peintre mourut en 1729, après s'être fait une réputation étendue.

FRANC-FLORE, *voyez* FLORE (François).

FRANCHI, (Nicolas) *ou plutôt* NICOLO FRANCO, poëte satyrique, natif de Bénévent, l'ami, ensuite le rival de l'Arétin, attaqua comme lui les vivans & les morts; & en fut récompensé comme lui, si ce que nous avons dit à l'article *Arétin*, est vrai. Pie V l'ayant fait arrêter, il fut pendu à Rome en 1569. Si l'on en croit le Ghilini, il écrivoit avec beaucoup de délicatesse en vers & en prose; mais il est vrai seulement que Franco écrivoit des infamies & des ordures avec beaucoup de facilité. Son imagination étoit féconde en horreurs. Il se déchaîna avec fureur contre le pape Paul III, contre tous les Farnese, contre les Peres du Concile de Trente, contre Charles-Quint, &c. On a de lui: I. Plusieurs *Sonnets sur l'Arétin*, qui furent imprimés avec la *Priapeia*, 1548, in-8°, de 225 pages. II. *Dialogi piacevoli*, Venise, 1542, in-8°. On a imprimé en 1777 la *Vie de Nicolo Franco, ou les dangers de la Satyre*, Paris, in-12.

FRANCHI, (Vincent) président du conseil-royal de Naples, sa patrie, & célebre jurisconsulte, mort en 1601, à 70 ans, a publié: *Decisiones sacri Regii Consilii Neapolitani*, in-folio.

FRANCHINI, (François) de Cosence, suivit Charles-Quint à l'expédition d'Alger, & allia Mars avec les Muses. Il fut ensuite évêque de Messa, puis de Populania, & mourut en 1554. On lui doit quelques *Dialogues*, & d'autres petits ouvrages écrits avec assez d'agrément.

FRANCIA, (François le) peintre Bolonois, mort en 1518, à 68 ans, excelloit dans le dessin, & fut un des premiers artistes de son tems dans l'art de graver des coins pour les médailles. On prétend que Raphaël lui ayant adressé un tableau de *Ste. Cécile*, pour le corriger & le placer dans une église de Florence; Francia fut si frappé de sa beauté, que la jalousie dégénérée en désespoir, occasionna sa derniere maladie & sa mort.

FRANCISQUE, peintre, *voyez* MILE.

FRANCIUS, (Pierre) professeur d'éloquence, d'histoire & de grec à Amsterdam, sa patrie, né en 1645, voyagea en Angleterre, en France & en Italie. Il jouissoit d'une réputation assez étendue lorsqu'il mourut en 1704, à 59 ans. On a de lui: I. Un *Recueil de Poésies*, 1697, in-12. Ce Recueil contient des poésies héroïques

où il y a trop peu d'élévation, des églogues, des élégies & des épigrammes; c'est dans ces deux derniers genres que Francius a réussi, sur-tout dans les épigrammes. II. Des *Harangues*, 1705, in-8°. III. Des *Œuvres posthumes*, 1706, in-8°.

FRANCK DE FRANKENAU, (Georges) médecin, naquit à Naumbourg en 1643. A l'âge de 18 ans, il fut créé *Poëte couronné* à Iene : il mérita cet honneur, par sa grande facilité à faire des vers allemands, latins, grecs & hébreux. Dans la suite, il devint successivement professeur en médecine à Heidelberg & à Wittemberg, d'où le roi de Danemarck, Christiern V, le fit venir à sa cour : il fut honoré à son arrivée, des titres de médecin du roi & de conseiller-aulique. L'empereur Léopold ajouta celui de comte Palatin en 1692. Ses ouvrages imprimés sont : I. *Flora Francica*, in-12. II. *Satyræ medicæ*, in-4°. III. Plusieurs *Lettres*. Il a aussi laissé un grand nombre de Manuscrits qui méritoient de voir le jour. L'académie *Léopoldine*, celle des *Ricovrati* de Padoue, & la société royale de Londres, se l'étoient associé. Il mourut en 1704, à 61 ans.

FRANCK, (Auguste-Herman) théologien Allemand, né à Lubeck en 1663, fit une partie de ses études à Leipsig. Il y fonda, avec quelques-uns de ses amis, une espece de conférence sur l'Ecriture-Sainte, qui subsiste encore sous le titre de *Collegium Philobiblicum*. Devenu ministre à Erfort, il fut obligé de sortir de cette ville en 1691. Le fanatisme que respiroient ses sermons, lui attira cette exclusion. L'électeur de Brandebourg l'appella dans ses états : il s'y rendit, & il fut professeur de grec & des langues orientales à Halle, puis de théologie en 1698. C'est dans cette ville qu'il fit la fondation de la *Maison des Orphelins*. Cette maison prospéra tellement, qu'il y avoit, en 1727, 2196 jeunes gens, & plus de 130 précepteurs. On y donnoit à manger à près de 600 pauvres, soit étudians, soit orphelins. On prétend qu'elle déchoit aujourd'hui, & que l'empirisme & les charlataneries d'un certain Basedow, ont beaucoup contribué à lui faire perdre sa gloire. Franck mourut en 1727, à 64 ans. On a de lui : I. Des *Sermons* & des Livres de dévotion, en allemand. II. *Methodus studii Theologici*. III. *Introductio ad lectionem Prophetarum*. IV. *Commentatio de scopo Librorum Veteris & Novi-Testamenti*. V. *Manuductio ad lectionem Scripturæ sacræ*. VI. *Observationes Biblicæ*. Les préjugés de secte qui régloient les jugemens de l'auteur, ont empêché que ses ouvrages ne fussent répandus hors des pays du Nord.

FRANCK, (Simon) né à Jemeppe, près de Liege, en 1741, se distingua dès le premier âge dans les belles-lettres, particuliérement dans l'éloquence & dans la poésie latine, comme on le voit par les pieces diverses insérées dans les *Musæ Leodienses*, 1761 & 1762, 2 vol. in-8°. Dans le premier de ces recueils, on distingue un Poëme épique sur l'établissement du Christianisme au Ja-

pon, plein d'épisodes, images & comparaisons heureuses, & de très-beaux vers, qui a été réimprimé à la suite de la *Vie* de l'Apôtre des Indes, Liege, 1788. Parmi les pieces du second volume, on remarque l'Ode : *In impios sæculi nostri scriptores*. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, & s'étant livré avec une ardeur extraordinaire aux fonctions du saint ministere, il mourut dans sa patrie en 1772, d'une maladie contagieuse, qu'il avoit contractée en visitant les malades avec un zele égal à ses autres vertus..... Qu'il soit permis à l'auteur de cet article de dire :

Manibus date lilia plenis,
His saltem accumulem donis, & fungar inani
Munere. Æneid. VI.

FRANCKENBERG, (Abraham de) seigneur de Ludwigsdorff & de Schwirse, dans la principauté d'Oels, se livra au fanatisme d'une secte obscure & méprisable. Il passa la plus grande partie de sa vie à Ludwigsdorff, où il étoit né en 1593, & où il mourut en 1652. On a de lui un grand nombre de Livres extravagans, en latin & en allemand, remplis de rêveries des Boehmistes. I. Une *Vie* de Jacques Boehm, fondateur de cette secte. II. *Vita veterum Sapientûm*. III. *Nosce te-ipsum*, &c. Il y a dans ces deux derniers ouvrages quelques vérités triviales, noyées dans le verbiage, & mêlées à diverses erreurs.

FRANCKENSTEIN, (Christian Godefroi) né à Leipsig en 1661, mort en 1717, après avoir voyagé en France, en Angleterre & en Suisse, exerça avec applaudissement la profession d'avocat à Leipsig. Il avoit une mémoire prodigieuse. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Continuation de l'Introduction à l'Histoire de Puffendorff*. II. *Vie de la Reine Christine*. III. *Histoire du 16e. & du 17e. siecle*; qui ne sont que de mauvaises compilations.

FRANCKENSTEIN, (Jacques-Auguste) fils du précédent, mort à Leipsig en 1733, après avoir été professeur de la chaire du droit de la nature & des gens, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages & de dissertations latines, dont la plupart ne sont que des compilations, entr'autres : I. *De collatione bonorum*. II. *De Juribus Judæorum singularibus in Germania*. III. *De Thesauris*, &c., &c.

FRANCKLIN, (Benjamin) né en Angleterre, mort à Philadelphie en Amérique le 17 avril 1790, dans la 85e. année de son âge ; de simple prote d'imprimerie, parvint à se faire un nom distingué parmi les savans & parmi les politiques. Il s'appliqua beaucoup à varier les phénomenes de l'électricité & à les faire servir à une théorie qui donnât une idée juste de ce fluide si subtil & si merveilleux. Quoique toutes ses idées n'aient pas joui de l'approbation des savans, on ne peut nier qu'il n'ait répandu des lumieres sur cet objet, & que plusieurs de ses conjectures ne soient appuyées de l'expérience. Nous ne rangerons pas dans cette classe son systême des Conducteurs, invention empirique, pour le moins inutile, mais

réellement dangereuse, comme il conste par la théorie même, & de plus par des effets tristement multipliés (*voyez* KIRCHMAN, PRINGLE). Son projet d'appaiser les tempêtes de la mer avec de l'huile & des matieres graisseuses, est aujourd'hui reconnu pour une illusion complette (voyez le *Journ. hist. & littér.*, 1 juillet 1782, p. 337, & autres cités, *ibid.*). On sait qu'il a beaucoup travaillé à l'indépendance des colonies Angloises en Amérique, & c'est à ce titre que l'Assemblée nationale de France a décerné un deuil de trois jours pour honorer sa mémoire. Cependant la guerre dans laquelle il entraîna la France, a fait un mal infini à ce beau royaume, & l'on peut dire qu'elle a mis le comble au désordre de ses finances. « On » nous fit entreprendre, dit un » écrivain de cette nation, » contre toutes les regles de la » vraie politique autant que de » la justice, une guerre ef» froyablement dispendieuse; » guerre aussi follement con» duite que légérement enga» gée; guerre où la nation fut » réduite à se regarder comme » triomphante quand elle n'a» voit pas été battue, & » elle n'eut pas toujours cette » étrange gloire; guerre qui en » ôtant à nos rivaux des do» maines immenses en étendue, » où leurs forces & leur com» merce s'extravasoient avec » plus de faste que d'utilité » réelle pour eux, leur en a » rendu bien plus que l'équiva» lent, puisqu'une paix plus hu» miliante qu'avantageuse pour » nous a été suivie d'un traité » de commerce désastreux, » extravagant dans plusieurs » de ses dispositions, ruineux » dans toutes, & dont on » croiroit que l'objet a été d'in» demniser l'Angleterre des » pertes qu'elle avoit faites en » Amérique, de lui assurer » en Europe, sur la France, » les tributs qu'elle ne pou» voit plus retirer dans l'autre » continent ». Du reste, c'est peut-être ce point de vue là même, qui a rendu cher le nom de Francklin à l'Assemblée nationale, puisque sous ce rapport elle lui doit son existence. Cet homme célebre, étant encore imprimeur, s'étoit fait une épitaphe singuliere, où l'on voit qu'à cette date il croyoit à la résurrection un peu plus fermement, que lorsqu'il demanda la bénédiction de Voltaire pour son fils (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 15 mars 1778, p. 465). Mais il paroît qu'à la fin il étoit revenu à cette croyance, puisqu'il voulut que l'épitaphe fût mise sur son tombeau. La voici, traduite littéralement par M. Bertin :

Le corps
de Benjamin Francklin imprimeur,
(comme la couverture d'un vieux livre
dont le dedans est arraché,
& qui n'a plus ni reliure ni dorure)
sert ici de pâture aux vers :
mais l'ouvrage en lui-même ne sera pas perdu,
car il reparoîtra un jour,
(ainsi qu'il l'a toujours pensé)
dans une nouvelle & plus belle édition,
revue & corrigée
par l'auteur.

FRANCO, (Battista) peintre Vénitien, mort en 1561, égaloit les plus habiles artistes

de son tems dans le dessin; mais il étoit foible dans le coloris, & peignoit d'une maniere fort seche.

FRANCO, *voyez* FRANCHI.

FRANÇOIS D'ASSISE, (S.) naquit à Assise en Ombrie l'an 1182. On le nomma *Jean* au baptême; mais depuis on y ajouta le surnom de *François*, à cause de sa facilité à parler la langue françoise, nécessaire alors aux Italiens pour le commerce, auquel son pere le destinoit. La piété seule avoit de l'attrait pour Jean. Il quitta la maison paternelle, vendit le peu qu'il avoit, se revêtit d'une tunique & se ceignit d'une ceinture de corde. Son exemple trouva des imitateurs, & il avoit déjà un grand nombre de disciples, lorsque le pape Innocent III approuva sa regle en 1210. Ce pape n'avoit pas, dit-on, voulu écouter un homme que son extérieur annonçoit peu avantageusement; mais ayant vu en songe le même pauvre qu'il avoit rebuté, dans l'attitude de soutenir l'église de S. Jean de Latran qui paroissoit s'écrouler, il le fit rappeller & lui accorda sa demande. L'année d'après, le saint fondateur obtint des Bénédictins l'église de Notre-Dame de la Portioncule, près d'Assise. Ce fut le berceau de l'ordre des Freres-Mineurs, répandu bientôt en Italie, en Espagne & en France. L'enthousiasme qu'inspiroient les vertus de François étoit si vif, que, lorsqu'il entroit dans quelque ville, on sonnoit les cloches; le clergé & le peuple venoient au-devant de lui, chantant des cantiques & jetant des rameaux sur le passage. Sa nouvelle famille se multiplia tellement, qu'au 1er. chapitre général qu'il tint proche d'Assise en 1219, il se trouva près de 5000 Freres-Mineurs. Peu après ce chapitre, il obtint du pape Honorius III une bulle en faveur de son ordre. Plusieurs de ses disciples vouloient qu'il demandât le pouvoir de prêcher par-tout où il leur plairoit, même sans la permission des évêques. Le sage fondateur se contenta de leur répondre: » Tâchons de gagner les grands » par l'humilité & par le res» pect, & les petits par la pa» role & le bon exemple. Notre » privilege singulier doit être » de n'avoir point de privi» lege ». Réponse digne de l'humble fondateur, mais qui n'empêche pas que les exemptions & privileges des religieux n'aient été souvent utiles à l'Eglise, & même nécessaires dans les dioceses dont les évêques étoient ou favorables à l'erreur, ou insoucians sur le salut de leurs ouailles. Ce fut vers le même tems que François passa dans la Terre-Sainte; il se rendit auprès du sultan Mélédin pour le convertir. Il offrit de se jeter dans un bûcher pour prouver la Religion Chrétienne; le sultan n'ayant pas voulu le mettre à une telle épreuve, renvoya François avec honneur. Revenu en Italie, il institua le Tiers-Ordre. Il voulut, par cette institution, procurer aux laïques le moyen de mener une vie semblable à celle de ses religieux, sans en pratiquer cependant toute l'austérité, & sans quitter leurs mai-

sons. Après avoir réglé ce qu'il croyoit convenir le plus à ses différens enfans, & s'être démis du généralat, il se retira sur une des plus hautes montagnes de l'Apennin. C'est là qu'il vit, à ce que rapporte S. Bonaventure, un Séraphin crucifié qui perça ses pieds, ses mains & son côté droit; c'est l'origine du nom de *Séraphique* qui a passé à tout son ordre: événement étonnant, mais bien prouvé, que le pape Alexandre IV a vérifié par lui-même, & que le judicieux Fleury (liv. 79, n°. 5) a montré être hors des atteintes d'une critique équitable. Le P. Chalippe, Récollet, dans la *Vie de S. François*, Paris, 1736 & 1734, réfute très-bien ce que Baillet a étourdiment disserté sur ce sujet. Le saint patriarche mourut 2 ans après à Assise en 1226, âgé de 45 ans. Son amour pour la pauvreté, son détachement de tous les biens de la terre, & sa profonde humilité, l'ont fait regarder comme un des plus parfaits modeles de l'abnégation chrétienne, de l'indifférence & du dépouillement évangélique. Sa maxime ou plutôt l'élan habituel de sa piété, étoit les mots *Deus meus & omnia.* « Paroles d'un sens sublime & profond (dit un philosophe chrétien) : Dieu est tout, quitter tout pour lui, c'est ne rien quitter, puisque tout se retrouve en lui éminemment ». Le Ciel ne tarda pas à faire éclater sa sainteté par plusieurs miracles: ce n'en étoit pas un petit, que la merveilleuse propagation de son ordre. Quoiqu'il eût défendu de toucher à sa Regle, à peine fut-il mort, qu'on l'interpréta de cent manieres. Ce partage produisit dans la suite les différentes branches des *Récollets*, des *Picpuces*, des *Capucins*, des *Observantins*. Ces enfans du même pere, different beaucoup entr'eux par l'habit & par la façon de vivre. Les Chroniques de l'ordre marquent expressément, que le premier qui voulut se singulariser dans l'habit, quoiqu'il fût un des huit anciens compagnons du saint fondateur, fut frappé de lepre & se pendit de désespoir. L'ordre de S. François, malgré ses différentes scissions, a produit des hommes illustres par leur science & leur vertu, & a donné à l'Eglise cinq papes, & un grand nombre de cardinaux & d'évêques. Les services qu'il a rendus à l'Eglise & qu'il continue de rendre, sont inappréciables, & ont amplement vérifié la vision du pape Innocent. La haine que les sectaires lui portent, est seule une preuve décisive du bien qu'il a opéré, & des combats qu'il n'a cessé de livrer aux erreurs. De prétendus réformateurs ont voulu ramener ces religieux, ainsi que tous ceux qui embarrassent les ennemis de l'Eglise, au travail des mains, en usage chez les anciens solitaires. Wiclef auroit bien voulu ériger cette prétention en dogme; & quoique l'Eglise l'ait condamnée, quelques écrivains, parmi lesquels on est fâché de compter M. Fleury, ne se sont pas assez écartés des ces erreurs. » Quels qu'aient été la vertu » des solitaires d'Egypte, dit un » hagiographe, & le zele pour » leur sanctification personnelle, il seroit déraisonnable

» de vouloir en faire une regle » complette & adéquate pour » des religieux qui, sans pro- » fesser la même austérité, se » dévouent à l'instruction des » fideles, à la défense de la foi, » aux combats contre les hé- » rétiques. Si leur vie est moins » éclatante en mortification, » elle est parfois plus édifiante » en fait de docilité, d'humi- » lité & d'orthodoxie : car l'on » n'ignore pas avec quelle faci- » lité plusieurs de ces solitaires » se sont laissé entraîner dans » diverses hérésies, & avec » quelle obstination ils y ont » persévéré : & de nombreux » monasteres y persévérent » encore aujourd'hui ». On lit dans les ouvrages de S. Jerôme, un passage exactement appli- cable à cette matiere, où l'on trouve toute l'éloquence & la sévere logique de ce Pere. « *Si aut fiscelam junco texerem, aut palmarum folia complicarem, aut in sudore vultûs mei comederem panem, & ventris opus sollicitâ mente pertractarem ; nullus mor- deret, nullus reprehenderet. Nunc autem quia juxta sententiam Sal- vatoris, volo operari cibum qui non perit, error mihi geminus in- fligitur... O fratres dilectissimi, pro flabello, calathis, sportellisque, munusculis monachorum, spiritua- lia hæc & mansura bona suscipite* (2*a*. præfat. in lib. Job.). (*Voyez* S. CLAUDE, SAINT-AMOUR, BONAVENTURE, NORBERT). La meilleure édition des *deux Regles* du saint patriarche & de ses *Opuscules*, est celle du P. Jean de la Haye, en 1641, in-folio. Elles ont été réimpri- mées en Allemagne en 1739, in-fol. Le P. Chalippe, Récollet, a donné sa *Vie*, Paris, 1728, in-4°, & 1736, 2 vol. in-12.

FRANÇOIS DE PAULE, (S.) fondateur de l'ordre des Mi- nimes, naquit à Paule en Ca- labre l'an 1416. Un attrait sin- gulier pour la solitude & pour la piété le conduisit dans un désert au bord de la mer, où il se creusa une cellule dans le roc. La réputation de sa sain- teté attira auprès de lui une foule de disciples, qui bâti- rent autour de son hermitage un monastere, le premier de son ordre. On nomma d'abord ses religieux les *Hermites de S. François*, mais François voulut qu'ils portassent le nom modeste de *Minimes*. Il leur prescrivit un carême perpétuel, & leur donna une regle, ap- prouvée par le pape Alexan- dre VI & confirmée par Jules II. Le nom du saint fondateur se répandit en Europe avec le bruit de ses vertus. Louis XI, dangereusement malade, l'ap- pella en France du fond de la Calabre, espérant d'obtenir sa guérison par ses prieres. Ce prince, très-jaloux de tenir son rang, alla au-devant de lui & se prosterna devant l'humble religieux : « Vous » étiez alors, ô mon Dieu ! » connu dans le monde (s'écrie » à ce sujet un orateur céle- » bre), & les cours des princes » n'étoient pas des lieux inac- » cessibles à votre grace ni à » la piété chrétienne, puisque » vos serviteurs y étoient si ho- » norablement traités ». Quoi- que le Saint annonçât au roi une fin prochaine, au-lieu de la guérison qu'il espéroit, il continua à jouir de toute sa confiance, & l'aida à finir par une mort chrétienne une vie

qui, à bien des égards, ne l'avoit pas été. François établit quelques maisons en France, & mourut dans celle du Pleffis-du-Parc en 1507; il fut canonifé en 1519, par Léon X. Les Minimes furent appellés en France *Bons-Hommes*, du nom de *Bon-Homme* que les courtifans de Louis XI donnoient à leur pere. Les hommes du fiecle ne manquent jamais de confondre la piété & la précieufe fimplicité de l'Evangile, avec ce qu'ils appellent *Bonhomie*. Le P. Hilarion de Cofte a donné fa *Vie* fagement écrite, in-4°.

FRANÇOIS XAVIER, (S.) furnommé l'*Apôtre des Indes*, né au château de Xavier au pied des Pyrénées en 1506, étoit neveu du célebre docteur Navarre. Il enfeignoit la philofophie au college de Beauvais à Paris, lorfqu'il connut Ignace de Loyola, fondateur des Jéfuites. Il s'unit étroitement avec lui, & fut un des fept compagnons du Saint Efpagnol, qui firent vœu dans l'églife de Mont-Martre, en 1534, d'aller travailler à la converfion des Infideles. Jean III, roi de Portugal, ayant demandé des miffionnaires pour les Indes Orientales, Xavier s'embarqua à Lisbonne en 1541. De Goa où il fe fixa d'abord, il répandit la lumiere de l'Evangile fur la côte de Comorin, à Malaca, dans les Moluques, dans le Japon. Un nombre infini de Barbares reçurent le baptême. Xavier leur infpira le goût pour le Chriftianifme, autant par fes vertus que par fon éloquence; & la Providence renouvella plus d'une fois en faveur de ces nouvelles églifes, les merveilles des premiers tems du Chriftianifme. Il mourut en 1552, dans l'ifle de Sancian, à la vue du royaume de la Chine, où il brûloit de porter la foi. Il étoit âgé de 46 ans, & en avoit employé dix & demi à la converfion des Indes. « Terme bien court, dit » l'abbé Berault, quand il n'eût » foumis qu'une nation au joug » de l'Evangile! Mais s'il a éta- » bli la foi dans cinquante-deux » royaumes plus ou moins » étendus, s'il a arboré l'éten- » dard de la croix dans trois » mille lieues de pays, s'il » a baptifé de fa main près » d'un million tant de Sarrafins » que d'Idolâtres, s'il a pro- » curé à l'Eglife plus de nou- » veaux fujets que les fameux » héréfiarques de fon fiecle » n'ont fait de déferteurs & » d'apoftats; ne peut-on pas » dire que la rapidité des con- » quérans les plus mémorables » n'égala point la fienne, & » que s'il eût rempli la mefure » commune de la vie humaine, » le monde entier, pour fon » zele, plutôt que pour leur » valeur, eût été un champ » trop étroit »? Son corps, plufieurs fois relevé de terre, d'abord à l'ifle de Sancian, puis à Malaca, enfuite à différentes fois à Goa, fut trouvé fans aucune corruption. En 1782, il fut derechef découvert & expofé durant trois jours aux yeux du public (*voyez* la Relation de M. Cicala, la nouvelle édition de fa *Vie* imprimée à Liege, p. 22, & le *Journ. hift. & litt.*, 15 mars 1783, p. 449 — 1 mars 1788, p. 323). Grégoire XV le mit au nombre des Saints en 1622.

Les Proteſtans même lui ont donné ce nom. Tavernier dit *qu'on peut l'appeller à juſte titre le S. Paul & le véritable apôtre des Indes*. Richard Haklvit, au ſecond tome des *Navigations de la Nation Angloiſe*, en parlant de l'iſle de Sancian, remarque qu'elle eſt fameuſe par la mort de François Xavier, dont il fait un grand éloge, auquel il ajoute que *les hiſtoires modernes des Indes ſont remplies des excellentes vertus & des œuvres de ce ſaint homme*. Baldeus, dans ſon *Hiſtoire des Indes*, après avoir parlé de Xavier comme d'un autre S. Paul, dit que *les dons qu'il avoit reçus pour exercer la charge de miniſtre & d'ambaſſadeur de J. C., étoient ſi éminens, qu'il ne lui eſt pas poſſible de les exprimer*. Et quelques lignes après, adreſſant la parole au Saint même : *Plût à Dieu*, s'écrie-t-il, *qu'ayant été ſi célebre par votre miniſtere, notre Religion nous permît de vous adopter, ou que la vôtre ne vous obligeât pas de nous renoncer*. Effectivement, la vie & les immenſes travaux de ce grand homme ſont le fruit viſible de cette conviction intime, de cette foi vive, de cette charité active & brûlante, que les ſyſtêmes & les opinions des hommes ne ſauroient produire : auſſi le zele pour la converſion des Infideles a-t-il toujours été & ſera toujours propre à l'Egliſe Catholique; ceux des ſectaires qui ont voulu l'imiter, n'ont pu en ſoutenir long-tems les apparences, moins encore en renouveller les effets : & pour dire un mot des apôtres de la nouvelle philoſophie; contens d'enſeigner commodément dans des brochures la prétendue vérité, ils n'ont garde de quitter leurs foyers pour l'annoncer à des peuples ignorans & ſauvages. On a de S. François Xavier : I. Cinq livres d'*Epitres*, Paris, 1631, in-8°. II. Un *Catéchiſme*. III. Des *Opuſcules*. Ces ouvrages reſpirent le zele le plus animé, la piété la plus tendre, un jugement ſûr & ſolide. Les Peres Turſelin & Bouhours, Jéſuites, ont élégamment écrit ſa *Vie*, l'un en latin, l'autre en françois. Celle-ci a été réimprimée à Liege, en 1788, avec divers Opuſcules de littérature & de piété. On a de M. Dulard une Epopée, intitulée la *Xaveriade, ou l'Apoſtolat de S. François Xavier*, un peu froide, mais pleine de grandes idées; il y en a une autre en latin (*voyez* Franck).

FRANÇOIS de Borgia, (S.) duc de Gandie & vice-roi de Catalogne, jouiſſoit de la plus grande conſidération à la cour de Charles-Quint. Chargé de conduire à Grenade le corps de l'impératrice Iſabelle, pour y être dépoſé dans le tombeau royal, & obligé d'atteſter que c'étoit réellement le corps de cette princeſſe qui avoit été un prodige de beauté, il fut ſi frappé à l'ouverture du cercueil de ne pouvoir plus la reconnoître, que ce tableau de la mort devint pour lui une leçon ſubitement efficace. Il vécut en ſaint au milieu de la cour, & après la mort de ſon épouſe, il entra chez les Jéſuites, dont il fut le troiſieme général. Tous les honneurs le pourſuivirent dans ſa retraite; de riches évê-

chés, le cardinalat, & d'autres dignités, lui furent offerts à plusieurs reprises, & après la mort de Pie V, une partie des cardinaux voulurent l'élever sur la chaire de S. Pierre. Il échappa à tout cela, & mourut à Rome quelques mois après ce pape, le 30 septembre 1572, à l'âge de 62 ans : après avoir établi sa Compagnie dans un grand nombre de provinces, & rendu de grands services à l'Eglise. Le voyage qu'il fit par ordre de Pie V avec le cardinal Alexandrin, pour réunir les princes Chrétiens contre les Infideles, avança sa mort; ses forces & l'état de sa santé ne répondant pas aux fatigues de cette commission. C'étoit un homme d'une mortification extraordinaire. Ste.-Thérese qui l'appelloit un *Saint*, recherchoit & suivoit ses conseils dans les affaires difficiles. Charles-Quint voulut le voir dans sa retraite de S. Juste, & lui répéta ce qu'il lui avoit confié long-tems auparavant, que son exemple avoit beaucoup servi à le déterminer à quitter le trône & le monde, & que dès-lors il en avoit conçu la résolution : anecdote qui détruit les contes imaginés sur l'abdication de ce prince (*voyez* VESAL). Clément X le mit au nombre des Saints en 1671. Il laissa plusieurs Ouvrages, traduits de l'espagnol en latin par le P. Alfonse Deza, Jésuite; Bruxelles, 1675, in-fol. *Voyez* sa *Vie*, publiée en françois, in-4°., par le P. Verjus, d'après Ribadeneira & Eusebe Niéremberg.

FRANÇOIS DE SALES, (S.) né au château de Sales, diocese de Geneve, en 1567, fit ses premieres études à Paris, & son cours de droit à Padoue. Il édifia ces deux villes par sa piété aussi douce que tendre. Il fut d'abord avocat à Chamberi, puis prévôt d'Anneci; ensuite évêque de Geneve, après la mort de Claude Garnier son oncle en 1602. Son zele pour la conversion des Zuingliens & des Calvinistes avoit éclaté avant son épiscopat; il ne fut que plus ardent après. Ses succès répondirent à ses travaux. Il avoit gagné à l'Eglise plus de 70 mille hérétiques, depuis 1592 jusqu'en 1602 qu'il fut évêque. Il seroit difficile de faire un détail exact de ceux qu'il ramena au bercail, depuis 1602 jusqu'à sa mort. Le cardinal du Perron disoit, qu'*il n'y avoit point d'hérétique qu'il ne pût convaincre, mais qu'il falloit s'adresser à l'évêque de Geneve pour les convertir*. Un jour nouveau luisit sur le diocese de Geneve, dès qu'il en eut pris possession. Il fit fleurir la science & la piété dans le clergé séculier & régulier. Il institua l'an 1610 l'ordre de la Visitation, dont la baronne de Chantal, qu'il avoit détrompée des faux charmes du monde, fut la 1re. supérieure. Il voulut qu'on y admît les filles d'un tempérament délicat, & même les infirmes, qui ne peuvent se placer dans le monde, ni dans les cloîtres austeres. Cette congrégation fut érigée en titre d'ordre & de religion, l'an 1618, par le pape Paul V. Sur la fin de cette même année, François fut obligé de se rendre à Paris avec le cardinal de Savoie, pour conclure le mariage du prince de Piémont avec

Christine de France. Cette princesse le choisit pour son aumônier; le saint évêque, qui avoit déjà refusé un évêché en France, & qui refusa vers le même tems la coadjutorerie de l'évêché de Paris, ne voulut accepter cette place, qu'à condition qu'elle ne l'empêcheroit point de résider dans son diocese pour lequel il soupiroit. Il y retourna le plutôt qu'il put, & continua d'y vivre en pasteur des premiers siecles de l'Eglise, en Irenée, en Augustin. L'an 1622, ayant eu ordre de se rendre à Lyon, où le duc de Savoie devoit voir Louis XIII, il fut frappé d'apoplexie le 27 décembre, & mourut le lendemain, à 56 ans. S. François de Sales étoit une de ces ames tendres & sublimes, nées pour la vertu & pour la piété, & destinées par le Ciel à inspirer l'une & l'autre. On remarque ce caractere dans tous ses écrits: la candeur, l'onction qu'ils respirent, les rend délicieux même à ceux que les lectures de piété ennuient le plus. Les principaux sont: I. *Introduction à la Vie dévote.* Le but de ce livre étoit de montrer que la dévotion n'étoit pas seulement faite pour les cloîtres, mais qu'elle pouvoit être dans le monde, & s'y accorder avec les obligations de la vie civile & séculiere. Il fit des fruits merveilleux à la cour de France & à celle de Piémont. II. Un *Traité de l'amour de Dieu*, mis dans un nouvel ordre par le P. Fellon, Jésuite, en 3 vol. & abrégé en un seul par l'abbé Tricalet. III. Des *Lettres spirituelles*, & d'autres ouvrages de piété, recueillis en 2 vol. in-fol. S. François de Sales y paroît un des mystiques les plus judicieux de ces derniers tems. Les lecteurs qui voudront connoître plus en détail ses ouvrages & ses vertus, peuvent lire sa *Vie* élégamment écrite par l'abbé Marsollier en 2 vol. & son *Esprit*, par le Camus, évêque de Bellai, son intime ami. Ce dernier livre, insipidement prolixe, a été réduit par M. Collot, docteur de Sorbonne, à un gros vol. in-8°., plusieurs fois réimprimé.

FRANÇOIS DE LORRAINE, empereur d'Allemagne, naquit en 1708, de Léopold, duc de Lorraine, & fut marié en 1736 avec Marie-Thérese, fille de l'empereur Charles VI (*voyez* ce mot). Après la mort de ce prince, il disputa la couronne impériale à Charles VII, mort à Munich en janvier 1745. Il fut élu empereur le 13 septembre de la même année. Le fléau de la guerre désoloit alors toute l'Europe. On peut voir à l'article BROWN un précis des expéditions militaires de ce tems-là. La paix conclue en 1748 à Aix-la-Chapelle, rendit la tranquillité à l'empire d'Allemagne. Une nouvelle guerre s'étant allumée en 1756, fut terminée par le traité d'Hubertsbourg en Saxe, le 15 février 1763. L'empereur François profita de l'heureux loisir de la paix pour faire fleurir le commerce, les sciences & les arts dans ses états, qui le perdirent le 18 août 1765. Il mourut subitement à Inspruck, où il s'étoit rendu pour les noces de son fils Léopold avec l'infante Marie-Louise d'Espagne. Comme il mourut au sortir de la comédie, on ne man-

qua pas d'en accuser l'air du spectacle, qu'on sait être plus méphitique que dans les salles d'hôpitaux & d'anatomie. C'étoit un de ces hommes vertueux par religion & par sentiment, qui font le bien pour lui-même, & savent se mettre à l'abri de cette célébrité bruyante, qui flatte la foiblesse & la vanité jusques sur le trône. Sa vie n'a été qu'une suite non interrompue d'actions de sagesse, de justice, de bienfaisance; & cependant il y a peu d'empereurs qui aient fait moins de bruit dans le monde que François I. Seroit-ce une propriété de la véritable grandeur, de n'être pas compromise avec la garrulité humaine?

FRANÇOIS I, roi de France, parvint à la couronne le 1er. janvier 1515, à 21 ans, après la mort de Louis XII son beau-pere. Il étoit né à Cognac en 1494, de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, & de Louise de Savoie. Petit-fils de Valentine de Milan, il prit avec le titre de roi de France, celui de duc de Milan, & se mit à la tête d'une puissante armée pour aller se rendre maître de ce duché. Il n'ignoroit pas que les Suisses s'étoient emparés du Mont-Genevre & du Mont-Cenis, les deux portes de l'Italie; mais il espéroit tout de son courage & de celui de ses troupes. On tenta de passer les Alpes par les cols de l'Argentiere & de Guillestre, jusqu'alors impraticables; on en vint à bout, & les François se virent bientôt aux plaines de Marignan, où ils furent attaqués par les Suisses. La bataille dura 2 jours, le 13 & le 14 de septembre 1515. François I ne perdit point le sang-froid dans cette action, aussi longue que meurtriere; il passa une partie de la nuit à ranger ses troupes, & une autre partie sur l'affût d'un canon, en attendant le jour. Le vieux maréchal de Trivulce disoit, des 18 batailles où il s'étoit trouvé, *que c'étoient des jeux d'enfans;* mais *que celle de Marignan étoit une bataille de géans.* Les Suisses fuirent enfin, laissant sur le champ de bataille plus de dix mille de leurs compagnons, & abandonnant le Milanez aux vainqueurs. Maximilien Sforce lui en fit la cession, & se retira en France, où il mourut. Les Génois se déclarerent pour les François: le pape Léon X, effrayé de leurs succès, voit le roi à Bologne, & fait sa paix avec lui. Ce fut dans cette conférence, qu'après avoir obtenu l'abolition de la *Pragmatique-Sanction*, il conclut le 14 décembre 1515, le *Concordat* pour la collation des bénéfices, confirmé l'année suivante au concile de Latran. François obtint la nomination des bénéfices, & Léon les annates, en renonçant aux mandats, réserves, expectatives, & autres droits dont jouissoit le siege de Rome. Les universités & les parlemens ne reçurent le *Concordat* qu'après de longues résistances. Cependant les universités n'avoient pas tant à s'en plaindre, puisque la troisieme partie des bénéfices leur est réservée par le moyen de l'impétration; & les parlemens ne faisoient pas attention que François I, en accordant les annates, se procu-

roit d'ailleurs des avantages considérables ; & ils oublioient sans doute la maxime très-raisonnable comme très-catholique, que tous les Chrétiens doivent concourir à l'entretien du premier pontife, & à la splendeur de son siege : « maxime si peu contestée, dit un » jurisconsulte de ce siecle, » que le concile de Bâle, en » proposant l'abolition des annates, demandoit en même » tems un moyen de les suppléer, & de donner au souverain pontife, & l'administrateur de l'Eglise universelle, les secours nécessaires à » un gouvernement si vaste & » si composé. Febronius lui-même, cet ardent adversaire » des pontifes Romains, convient que les annates sont une » rétribution légitime, & fondée sur des vues & des fins » très-sages. Et quand on sait » que tout le produit des annates & autres droits quelconques, attachés aux expéditions romaines, ne vont » annuellement, pour toute la » France, qu'à 500 mille livres, » on ne peut comprendre les » clameurs que produit ce » mince objet, sans en chercher la source dans la haine » de Dieu & de son culte ». L'année d'après la conquête de Milan en 1516, Charles-Quint & François I signerent le traité de Noyon, où ils se donnerent mutuellement, l'un l'ordre de la toison-d'or, & l'autre celui de Saint-Michel, après s'être juré une paix éternelle. Cette paix fut de deux jours. Après la mort de l'empereur Maximilien, François fit briguer la couronne impériale. Charles plus jeune, & moins craint par les électeurs, l'emporta sur lui, malgré les 400 mille francs qu'il dépensa pour avoir des suffrages. La guerre fut allumée dès-lors, & le fut pour long-tems. Le ressentiment de François éclata d'abord sur la Navarre. Il la conquit & la perdit presqu'au même tems. Il fut plus heureux en Picardie ; il en chassa Charles qui y étoit entré, pénétra dans la Flandre, lui prit Landrecies, Bouchain, Hesdin & plusieurs autres places : mais il perdoit le Milanez par les violences de Lautrec, & le connétable de Bourbon par les injustices de Louise de Savoie sa mere. Ce général se jeta dans le parti de l'empereur. Les François, commandés par Lautrec, furent défaits le 27 avril 1522, à la Bicoque. Cette funeste journée fut suivie de la perte de Crémone & de Genes. Bourbon, secondé par Antoine de Leve, battit en 1524 l'arriere-garde de l'amiral Bonnivet à la retraite de Rebec, où Bayart fut tué ; il marcha vers la Provence, prit Toulon, & assiégea Marseille. François I courut au secours de la Provence, & après l'avoir délivrée, il s'enfonça encore dans le Milanez & assiégea Pavie. On étoit dans le cœur de l'hiver. C'étoit une faute considérable, d'avoir formé un siege dans une saison si rigoureuse. François en fit une autre non moins importante, en détachant mal-à-propos dix mille hommes de son armée pour les envoyer conquérir Naples. Trop foible pour résister aux impériaux, il fut battu le 24 février 1525, après avoir eu deux

chevaux tués ſous lui, & fait priſonnier avec les principaux ſeigneurs de France (*voyez* LANNOY). Son malheur voulut encore qu'il fût pris par le ſeul officier François qui avoit ſuivi le duc de Bourbon, & que ce duc fût préſent pour jouir de ſon humiliation. L'abbé Gervaiſe, dans la *Vie de S. Martin de Tours*, ſemble attribuer ce malheur à la violation du tombeau de ce Saint, d'où François I venoit de faire enlever une grille d'argent pour la convertir en monnoie. Comme il paroît que le roi lui-même, ainſi que la reine, étoit dans cette perſuaſion, il ne ſera pas inutile de rapporter ici le paſſage de cet hiſtorien, homme raiſonnable & inſtruit. « Quoique » François I eût fait ſerment » comme les rois ſes prédéceſ» ſeurs, lorſqu'il ſe fit rece» voir abbé & chanoine de » l'égliſe de S. Martin, d'en » être le protecteur, quelques » officiers de ſes finances abu» ſant de ſa facilité, lui firent » croire que dans les beſoins » preſſans de l'état, il pouvoit » légitimement ſe ſervir du » treillis d'argent qui fermoit le » tombeau de S. Martin. Ils » vinrent à Tours au mois de » juillet de l'année 1522, ſigni» fier aux chanoines l'ordre » qu'ils avoient de l'enlever. » On trouve dans les regiſtres » de cette égliſe, la réponſe que » le chapitre leur fit. Elle eſt » conçue en ces termes : *Les » chanoines diſent qu'ils ſont » très-humbles & très-obéiſſans » chapelains & orateurs dudit » ſeigneur roi, & qu'à eux n'eſt » de querelles, arguer & conteſ» ter avec ſa majeſté; mais que » craignant d'offenſer Dieu, le » créateur, & monſieur S. Mar» tin, & pour les cauſes par eux » déjà alléguées, & autres légi» times, ils n'oſent & ne doivent » conſentir ledit treillis être pris » ou enlevé.* Les officiers ne » laiſſerent pas de paſſer outre; » le treillis fut mis en pieces » le 8 du mois ſuivant, & » chargé à la porte de l'égliſe » dans des chariots, eſcortés » de pluſieurs compagnies de » ſoldats, qui le conduiſirent » à la monnoie. On en fit des » teſtons, où d'un côté la » figure de S. Martin eſt em» preinte. Il s'en trouve en» core quelques-uns dans les » cabinets des curieux. Cette » action ſi peu attendue d'un » prince catholique, jeta tous » les gens de bien dans la conſ» ternation. Ceux mêmes qui » s'étoient chargés de cette » entrepriſe, la trouverent ſi » honteuſe, qu'ils ne voulu» rent jamais permettre qu'on » en dreſſât un procès-verbal. » Le fabricier de l'égliſe & » quelques chanoines des plus » zélés, s'étant opiniâtrés à le » vouloir faire, en furent chaſ» ſés avec les notaires. La » choſe fut ſi loin, qu'ayant » paru à l'une des fenêtres de » l'égliſe, pour voir ce qui » s'y paſſoit, l'on tira deſſus » pluſieurs coups d'arquebuſe, » dont heureuſement perſonne » ne fut bleſſé. Quelques hiſ» toriens ont cru que les mal» heurs qui arriverent depuis à » François I, furent de juſtes » châtimens de la profanation » du tombeau de S. Martin. » En effet, on remarque que » ce prince ayant peu de tems » après porté ſes armes dans

» le Milanois, & mis le siege » devant Pavie, il y fut abandonné des siens, son cheval » tué sous lui dans la retraite, » lui-même dangereusement » blessé, & arrêté sur les terres » que Charlemagne avoit données à l'église de S. Martin. » Il reconnut alors, mais trop » tard, que ce n'étoit pas sans » raison que Clovis avoit dit » autrefois, qu'il n'y avoit pas » lieu de se promettre la victoire de ses ennemis, après » qu'on avoit offensé ce grand » Saint. Louise de Savoie, sa » mere, à qui il avoit laissé la » régence pendant son absence, » si-tôt qu'elle eut reçu la nouvelle de la prise du roi, » vint avec les princes, enfans » de France, au tombeau du » Saint, implorer son secours, » & tâcha de réparer, par les » présens qu'elle y laissa, l'injure qui lui avoit été faite. » Le roi lui-même n'eut pas » plutôt recouvré sa liberté, » qu'il y vint, avant d'aller à » Paris, pour lui en faire une » espece de satisfaction. La » colere de Dieu éclata d'une » maniere bien plus sensible » contre la personne de Jacques » Fournier (d'autres le nomment *Beaune*, voyez ce » mot), seigneur de Semblançai, qui avoit été l'auteur d'une si méchante action; car cinq ans après, le » même jour que le treillis » avoit été enlevé, sur une » fausse accusation il fut condamné à être pendu, & le » fut en effet quelques jours » après à Montfaulcon, dans » le fief du prieuré de S. Martin-des-Champs ». Quoi qu'il en soit de ces observations, François I fut conduit à Madrid, où Charles le traita avec tous les égards possibles, & lui rendit la liberté par un traité qu'il savoit bien que son prisonnier n'observeroit pas. Par ce traité, signé à Madrid, le 14 janvier 1526, François renonçoit à ses prétentions sur Naples, le Milanez, Genes & Ast, à la souveraineté sur la Flandre & l'Artois. Il devoit céder le duché de Bourgogne; mais lorsque Lannoy vint le demander au nom de l'empereur, François I, pour toute réponse, le fit assister à une audience des députés de Bourgogne, qui déclarerent au roi, qu'*il n'avoit pas le pouvoir de démembrer aucune province de sa monarchie*; & comme l'empereur se plaignit de ce manquement de parole, François lui fit dire en propres termes: *Vous avez menti par la gorge, & autant de fois que le direz, vous mentirez*. Il fit plus, il se ligua contre Charles avec les Vénitiens & presque toute l'Italie. Lautrec se rendit maître d'une partie de la Lombardie, & auroit pris Naples, si les maladies contagieuses, favorables aux Espagnols, n'eussent enlevé une partie de l'armée Françoise avec leur général, en 1528. Ces pertes avancerent la paix: elle fut conclue à Cambray en 1529. Le roi de France épousa Eléonore, veuve du roi de Portugal & sœur de l'empereur. Ses deux fils étoient restés en ôtage lorsqu'il sortit de prison; en violant le traité de Madrid, *il les exposa*, dit Voltaire, *au courroux de l'empereur; il y a des tems où cette infraction eût coûté la vie à ces deux princes*;

mais le caractere de Charles ignoroit ce genre de vengeance. François racheta ses enfans moyennant deux millions d'or. Mais cette rançon devint fatale à la France, parce que le roi prit la résolution indigne d'un grand prince, d'altérer la monnoie, & fit frapper des especes de moindre aloi que celles qui avoient cours, pour payer cette somme. Cette supercherie, jointe à la foiblesse qu'avoit eue François I d'abandonner ses alliés à son rival, lui fit perdre la confiance de l'Europe. A peine la paix étoit conclue, qu'il travailla sourdement à faire des ennemis à l'empereur. En 1534, il envoya en Amérique Jacques Cartier, habile navigateur de St-Malo, pour faire des découvertes; & en effet ce marin découvrit le Canada (*voyez* CARTIER). Il fonda le college-royal, il forma la bibliotheque royale; il auroit plus fait encore, sans la passion malheureuse de vouloir toujours être duc de Milan & vassal de l'empire malgré l'empereur. Il passe encore en Italie, & s'empare de la Savoie en 1535. L'empereur de son côté se jette sur la Provence, assiege Marseille, & est repoussé. François I s'unit avec Soliman II; mais cette alliance avec un empereur Mahométan, excita les murmures de l'Europe chrétienne, sans lui procurer aucun avantage. Las de la guerre, il conclut enfin une treve de dix ans avec Charles, dans une entrevue que le pape Paul III leur ménagea à Nice en 1530. L'empereur ayant passé quelque tems après par la France pour aller châtier les Gantois révoltés, lui promit l'investiture du Milanez, si l'on en croit la plupart des historiens François, mais les Espagnols l'ont constamment nié : « Quelle apparence, disent-ils, qu'un » prince sensé aura consenti à » céder une grande & magnifique province, pour avoir » pu abréger son chemin, & » arriver quelques jours plutôt » aux portes d'une ville révoltée ». Voltaire lui-même assure que Charles ne donna qu'*une parole vague ;* & l'on ne peut disconvenir que la demande qu'en fit François dans ces circonstances, ne fût très-déplacée. Si dans l'alternative d'être arrêté ou de promettre le Milanez, Charles eût pris ce dernier parti ; la promesse eût été nulle selon toutes les regles du droit. Quoi qu'il en soit, la guerre se rallume bientôt après. François envoie des troupes en Italie, dans le Roussillon & dans le Luxembourg. Le comte d'Enghien bat les Impériaux à Cérisoles en 1544, & se rend maître du Montferrat. La France, unie avec Barberousse & Gustave Wasa, se promettoit de plus grands avantages, lorsque Charles-Quint & Henri VIII, ligués contre François I, détruisirent toutes ses espérances, en pénétrant dans la Picardie & la Champagne. L'empereur étoit déjà à Soissons, & le roi d'Angleterre prenoit Boulogne. Le luthéranisme fit le salut de la France. Les princes luthériens d'Allemagne s'unissent contre l'empereur. Charles, pressant la France & pressé dans l'Empire, fit la paix à Crespi en Valois, le 18 septembre 1544.

François I, délivré de l'empereur, s'accommoda bientôt avec le roi d'Angleterre Henri VIII. Ce fut le 7 septembre 1546. Il mourut l'année d'après à Rambouillet, le dernier mars 1547, de cette maladie alors presqu'incurable, que la découverte du Nouveau-Monde avoit, dit-on, transplantée en Europe, mais que plusieurs savans croient être d'une date très-antérieure (*voyez* ASTRUC). Ce prince, passionné pour les femmes, avoit eu autrefois une maîtresse nommée *la Belle Ferronniere*. Le mari de cette femme, jaloux & vindicatif, avoit été prendre du mal dans un lieu de débauche, pour le donner à son infidelle, & par elle à son rival. Tout lui réussit comme il le desiroit, & François I mourut à 52 ans, après avoir souffert pendant 9 années. Un long portrait de François I seroit superflu; il est assez peint dans le cours de cet article. Il fut plus brave chevalier que grand prince. Il eut plutôt l'envie que le pouvoir d'abaisser Charles-Quint, son rival de gloire, mais plus puissant, plus heureux & plus circonspect. *Charles-Quint*, dit l'abbé Raynal, *n'agissoit que par des intérêts d'état, & François I, qui n'avoit en vue que des passions particulieres, y portoit ce motif petit & bas qui entraîne toujours l'humiliation* (Anecd. hist. tom. 1, p. 181). Comme il réfléchissoit peu, il entreprenoit les guerres avec une légéreté extrême, & s'exposoit imprudemment aux plus grands revers. Quoiqu'il s'occupât beaucoup du soin d'étendre son royaume, il ne le gouverna jamais lui-même. L'état fut successivement abandonné aux caprices de la duchesse d'Angoulême, aux passions des ministres, à l'avidité des favoris. Son zele pour la Religion fut singuliérement inconséquent: tandis qu'il faisoit brûler les hérétiques en France, il les soutenoit en Allemagne, & c'est à lui que le luthéranisme est redevable de n'avoir pas succombé à la puissance de Charles-Quint. La protection qu'il accorda aux beaux-arts, semble avoir couvert aux yeux des savans une partie de ses défauts. Il se trouva précisément dans le tems de la renaissance des lettres; il en recueillit les débris échappés aux ravages de la Grece, & il les transplanta en France. Son regne est l'époque de plusieurs révolutions dans l'esprit & dans les mœurs des François. Il appella à sa cour les dames, les cardinaux & les prélats les plus distingués de son royaume. La justice, depuis la fondation de la monarchie, avoit été rendue en latin; elle commença l'an 1536 à l'être en françois. François I fut déterminé à ce changement par une expression barbare, employée dans un arrêt rendu au parlement de Paris. Motif bien léger & plein d'inconséquence, puisqu'il eût été plus facile & plus simple de corriger un solécisme, que de changer de langue. » Cette innovation, dit un » observateur moderne, a eu » plus d'un mauvais effet. D'a» bord la langue romaine, ce » grand organe de l'érudition » & des sciences, cet idiôme » des grands modeles, a été » négligée. La jurisprudence » est

» est devenue un champ ouvert » à tout le monde; les ignorans, toujours plus présomptueux & plus prompts que » les gens instruits, s'en sont » emparés. La science de la » justice & des loix a dégénéré en verbiage & en chicane. Le nom d'*avocat* est » devenu l'étiquette des petits » maîtres, & un titre pour » ceux qui n'en ont pas d'autre. » La magistrature a été considérée comme un groupe de » gens ignares ou intéressés, » & quelquefois comme un » corps de factieux. Delà les » termes de *Robinerie*, de *Robinaille*, de *Robinauderie*, &c., » affectés aujourd'hui à une » profession qui mérita longtems le respect & la confiance des peuples. Tant il » est dangereux de toucher aux » usages établis, ne fût-ce » qu'en matiere de langue »! Ce fut encore François I qui introduisit la mode de porter les cheveux courts & la barbe longue, pour cacher une blessure qu'il reçut dans un jeu en 1521. Tous les courtisans eurent la plus longue barbe qu'ils purent; c'étoit alors un ornement de petit-maître. Les gens graves & les magistrats n'en portoient point; ils ne laisserent croître la leur, que lorsque les courtisans se furent dégoûtés de cette mode. François I accabla son peuple d'impôts, & il recommanda à son fils en mourant de diminuer les tailles. Il laissa dans ses coffres environ 6 millions d'à-présent. Son *Histoire*, écrite par M. Gaillard, 8 vol. in-12, est le fruit de la prévention & de l'esprit national; tous les faits & tous les caracteres y sont défigurés. Ce prince est mieux apprécié dans la *Galerie philosophique du 16e. siecle*, par M. de Mayer, 2 vol. in-8°. On y trouve, après divers détails intéressans, ce portrait en petit: « François I, bon, » sincere, généreux, populaire, mais inconséquent & » indiscret, jamais méchant ni » cruel, n'eut point de mœurs, » énerva & ruina la nation » sans le vouloir ».

FRANÇOIS II, roi de France, né à Fontainebleau en 1544, de Henri II & de Catherine de Médicis, monta sur le trône après la mort de son pere en 1559. Il avoit épousé l'année d'auparavant Marie Stuart, fille unique de Jacques V, roi d'Ecosse. Quoique son regne ne fût que de 17 mois, il vit éclorre tous les maux qui depuis désolerent la France. François, duc de Guise, & le cardinal de Lorraine, oncles de ce roi enfant, par sa femme, furent mis à la tête du gouvernement, pour réprimer les Calvinistes qui menaçoient le royaume d'une entiere subversion. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, & Louis son frere, prince de Condé, fâchés de n'avoir point de part à l'administration, résolurent de secouer le joug. Ils se joignirent aux Calvinistes pour détruire les Guises, protecteurs des Catholiques. L'ambition fut la cause de cette guerre, la Religion le prétexte, & la *Conspiration d'Amboise* le premier signal. Cette conspiration éclata au mois de mars 1560. Le prince de Condé en étoit l'ame invisible, & la Renaudie le conducteur. Celui-ci s'étant ouvert à Avenelles,

avocat de Paris, la plus grande partie des conjurés est arrêtée, & ils sont exécutés. La Renaudie fut tué en combattant, & plusieurs autres périrent comme lui les armes à la main. La conspiration découverte & punie, le pouvoir des Guise n'en fut que plus grand. Ils firent donner un édit à Romorantin, par lequel la connoissance du crime d'hérésie étoit renvoyée aux évêques & interdite aux parlemens. Ce fut le chancelier de l'Hôpital lui-même, quoique très-favorable aux protestans qui dressa cet édit; édit raisonnable & assorti à la nature des délits, puisque les évêques sont les vrais juges de la doctrine. On défendit aux Calvinistes de tenir des assemblées. On créa dans chaque parlement une chambre qui ne connoissoit que de ces cas-là, & qu'on appelloit *la Chambre ardente*. Le prince de Condé, chef du parti calviniste, fut arrêté, condamné à perdre la tête, & alloit finir par la main du bourreau, lorsque François II, malade depuis long-tems & infirme dès son enfance, mourut à 17 ans, le 5 décembre 1560, d'un abcès qu'il avoit à la tête, & dont l'humeur ne put entiérement couler par son oreille. Quelques auteurs rapportent que cet accident devint mortel par le poison que le chirurgien, qui étoit huguenot, mêla parmi les remedes pour délivrer son parti de la crainte que lui inspiroit la sévérité indispensable des loix de François II (*voyez* les Mémoires de Castelnau, avec les Notes de Jean le Laboureur).

FRANÇOIS DE FRANCE, duc d'Alençon, d'Anjou & de Brabant, & frere de François II, Charles IX & Henri III, né en 1554, se mit à la tête des mécontens lorsque son frere Henri III monta sur le trône. Catherine de Médicis, sa mere, le fit arrêter; mais le roi le remit en liberté. Il en profita pour exciter de nouveaux troubles. En 1575 il se mit à la tête des Reîtres, parce qu'on lui avoit refusé la lieutenance-générale du royaume. On l'appaisa; mais quelque tems après ayant été appellé par les Confédérés des Pays-Bas, il alla les commander malgré son frere, & se rendit maître de quelques places. Il revint en France & repassa ensuite dans les Pays-Bas, dont il fut reconnu prince. Il signala son courage contre le duc de Parme qui assiégeoit Cambray, & se rendit maître de Cateau-Cambresis en 1581. Il passa la même année en Angleterre pour conclure son mariage avec Elizabeth, qui le joua, & qui ne voulut pas s'unir avec lui, malgré l'anneau qu'elle lui avoit donné pour gage de sa foi. De retour dans les Pays-Bas, il fut couronné duc de Brabant à Anvers, & comte de Flandre à Gand, en 1582; mais l'année suivante ayant voulu asservir le pays dont il n'étoit que le défenseur, & se rendre maître d'Anvers, il y fut entiérement défait & obligé de retourner en France. Il y mourut de phthisie en 1584, à 29 ans, sans avoir été marié, regardé comme un prince léger, bizarre, qui mêloit les plus grands défauts à quelques bonnes qualités.

FRANÇOIS DE BOURBON, comte de Saint-Pol & de Chaumont, né en 1491 de François, comte de Vendôme, signala son courage à la bataille de Marignan, en 1515. Le brave Bayard ayant fait chevalier François I après cette journée, accorda le même honneur à François de Bourbon. Ce général secourut Mezieres assiégé par les troupes impériales en 1521, prit Mouzon & Bapaume, & battit les Anglois au combat de Pas. A la bataille de Pavie en 1525, il fut du nombre des généraux prisonniers. Il se sauva, & fut repris en 1528 par Antoine de Leve, qui le surprit à Landriano, à 5 lieues de Milan. Les Lansquenets & les Italiens l'avoient abandonné dans ce péril, & sa cavalerie s'étoit sauvée à Pavie avec l'avant-garde. Il mourut à Cotignan, près de Rheims, en 1545.

FRANÇOIS DE BOURBON, duc de Montpensier, de Chatelleraut, prince de Dombes, dauphin d'Auvergne, fils de Louis de Bourbon II*e*. du nom, donna des preuves de sa valeur au siege de Rouen en 1562, aux batailles de Jarnac & de Montcontour en 1569, & au massacre d'Anvers en 1572. Henri III le fit chevalier de ses ordres, & l'envoya en Angleterre. Après la mort de ce monarque, il fut un des plus fideles sujets de Henri IV, & un de ses plus braves généraux. Il se distingua à Arques & à Ivri en 1590. Il mourut à Lisieux en 1592, à 50 ans, après avoir soumis Avranches au roi, & lui avoir rendu d'autres services non moins importans.

FRANÇOIS DE BOURBON, comte d'Enghien, gouverneur de Hainaut, de Piémont & de Languedoc, naquit au château de la Fere, de Charles de Bourbon, duc de Vendôme. Son courage se développa de bonne heure. François I lui confia en 1543 la conduite d'une armée, avec laquelle il se rendit maître de Nice, s'avança dans le Piémont, prit Crescentin, Dezance, & remporta la victoire de Cérisoles, le lundi de la fête de Pâques 1544. Il s'empara ensuite du Montferrat, à l'exception de Casal. L'année d'après, ce prince se jouant avec de jeunes seigneurs à défendre un fort de neige, y fut tué, en 1545, à 27 ans.

FRANÇOIS DE LORRAINE, duc de Guise & d'Aumale, fils aîné de Claude de Lorraine, duc de Guise, né au château de Bar en 1519, reçut au siege de Boulogne en 1545, une blessure qui, suivant quelques auteurs, le fit appeller le *Balafré*, quoique ce surnom semble n'appartenir qu'à Henri de Guise. Son courage se montra d'une maniere plus éclatante en 1553 à Metz, qu'il défendit vaillamment contre Charles-Quint. Les troupes de l'empereur, engourdies par le froid, laisserent plusieurs soldats après elles. Le duc de Guise, loin de les faire assommer, comme faisoient quelques généraux de ces tems malheureux, les reçut avec humanité. Autant sa valeur avoit paru durant le siege, autant sa générosité éclata-t-elle après. Plusieurs autres avantages en Flandre & en Italie, firent proposer

à quelques-uns de le faire *Vice-Roi de la France ;* mais ce titre paroissant trop dangereux dans un sujet puissant & belliqueux, on se contenta de lui donner celui de *Lieutenant-Général des armées du roi au-dedans & au-dehors.* Les malheurs de la France cesserent, dès qu'il fut à la tête des troupes. En 8 jours il prit Calais & tout son territoire, au milieu de l'hiver. Il chassa pour toujours de cette ville les Anglois, qui l'avoient possédée 210 ans. Cette conquête, suivie de celle de Thionville, prise sur les Espagnols, mit le duc de Guise au-dessus de tous les capitaines de son tems. Il prouva que le bonheur ou le malheur des états dépend souvent d'un seul homme. Maître de la France sous Henri II, il le fut encore sous François II. La conspiration d'Amboise, tramée par les Protestans pour le perdre, ne fit qu'augmenter son crédit. Le parlement lui donna le titre de *Conservateur de la Patrie.* Son autorité étoit telle, qu'il recevoit assis & couvert, Antoine, roi de Navarre, qui se tenoit debout & tête nue. Après la mort de François II, cette autorité baissa, mais sans être entiérement abattue. Dès-lors se formerent les partis des Condé & des Guise. Du côté de ceux-ci étoient le connétable de Montmorenci & le maréchal de Saint-André, de l'autre étoient les Protestans & les Coligni. Le duc de Guise, zélé catholique, & l'ame du parti opposé aux Protestans, avoit résolu de maintenir l'ancienne religion dans son éclat. Passant auprès de Vassi, sur les frontieres de la Champagne, il trouva des Calvinistes qui chantoient les psaumes de Marot dans une grange. Ses domestiques prirent querelle avec eux. On en vint aux mains ; & il y eut près de 60 de ces malheureux tués & 200 de blessés. Cet événement imprévu, que les Protestans appellent le *Massacre de Vassi*, alluma la guerre civile dans tout le royaume. Le duc de Guise prit Rouen, Bourges, & gagna la bataille de Dreux en 1562. Il fut alors au comble de sa gloire. Vainqueur par-tout où il s'étoit trouvé, il étoit chéri des catholiques & le maître de la cour, affable, généreux, & en tout sens le premier homme de l'état. Il se préparoit à assiéger Orléans, le centre de la faction protestante & leur place d'armes, lorsqu'il fut tué d'un coup de pistolet en 1563 par Poltrot de Meré, gentilhomme huguenot. Les Calvinistes qui, sous François II & Henri II, n'avoient su que prier, & souffrir ce qu'ils appelloient le *martyre*, étoient devenus, dit un historien, des enthousiastes furieux. Ils ne lisoient plus l'Ecriture, que pour y chercher des exemples d'assassinats. Poltrot se crut un Aod, envoyé de Dieu pour tuer un chef Philistin. Le parti, aussi fanatique que lui, fit des vers à son honneur ; & il reste encore des estampes avec des inscriptions qui élevent son meurtre jusqu'au ciel, quoique ce ne fût que le crime d'un furieux aussi lâche qu'imbécille. Valincour a écrit la *Vie* de François de Guise, in-12. Il parut en 1576 une satyre sanglante

contre lui, le cardinal son frere & les autres Guise, sous le titre de *Légende de Charles, Cardinal de Lorraine*, &c., par François de l'Isle, in-8°. On la trouve dans le tome 6e. des *Mémoires de Condé*, in-4°. Le nom de l'auteur est supposé; on la croit de Regnier de la Planche. Aux traits flétrissans que renferme cette satyre, nous substituerons ceux-ci; ils sont trop d'honneur à ce héros, pour les laisser dans l'oubli. Un jour qu'il visitoit son camp, le baron de Lunebourg, un des principaux chefs des Reistres, trouva mauvais qu'il voulût examiner sa troupe, & s'emporta jusqu'à lui présenter le bout de son pistolet. Le duc de Guise tira froidement l'épée, éloigna le pistolet & le fit tomber. Montpezat, lieutenant des gardes de ce prince, choqué de l'insolence de l'officier Allemand, alloit lui ôter la vie, lorsque Guise lui crie: *Arrêtez, Montpezat; vous ne savez pas mieux tuer un homme que moi.* Et se tournant vers l'emporté Lunebourg: *Je te pardonne*, lui dit-il, *l'injure que tu m'as faite; il n'a tenu qu'à moi de m'en venger. Mais pour celle que tu as faite au roi, dont je représente ici la personne, c'est à lui d'en faire la justice qu'il lui plaira.* Aussi-tôt il l'envoya en prison, & acheva de visiter le camp, sans que les Reistres osassent murmurer, quoiqu'ils fussent naturellement séditieux.... On avoit averti le duc de Guise qu'un gentilhomme huguenot étoit venu dans son camp à dessein de le tuer; il le fit arrêter. Ce Protestant lui avoua sa résolution. Alors le duc lui demanda: *Est-ce à cause de quelque déplaisir que tu aies reçu de moi?* — *Non*, lui répondit le Protestant, *c'est parce que vous êtes le plus grand ennemi de ma religion.* — *Eh bien!* répliqua Guise, *si ta religion te porte à m'assassiner, la mienne veut que je te pardonne;* & il le renvoya. Le duc de Guise avoit une intrépidité que les héros les plus fameux traiteroient d'imprudence. On lui montra un jour un homme qui s'étoit vanté de le tuer; il le fit venir, le regarda entre deux yeux, & lui trouvant un air embarrassé & timide: *Cet homme-là*, dit-il en levant les épaules, *ne me tuera jamais; ce n'est pas la peine de l'arrêter.*

FRANÇOIS ou FRANCISCUS DE VICTORIA, ainsi nommé du lieu de sa naissance, Dominicain, professeur de théologie à Salamanque, mort en 1549, est auteur de plusieurs petits traités de théologie, recueillis en un vol. in-8°, sous le titre de *Theologicæ Prælectiones.*

FRANÇOIS DE JESUS MARIE, Carme réformé, natif de Burgos, fut professeur de théologie à Salamanque & définiteur général de son ordre. Il mourut en 1677, après avoir publié un *Cours de Théologie morale*, imprimé à Salamanque, & réimprimé depuis à Madrid & à Lyon en 6 vol. in-fol.

FRANÇOIS ROMAIN, dit *le frere Romain*, de l'ordre de S. Dominique, naquit à Gand en 1646. Il travailla en 1684 à la construction d'une arche du pont de Maestricht, par ordre des états de Hollande. Louis

XIV l'appella quelques années après en France pour achever le pont-royal, commencé par M. Gabriel, & qu'on désespéroit de pouvoir finir. Le succès de cet ouvrage lui valut les titres d'inspecteur des ponts & chaussées & d'architecte du roi dans la généralité de Paris. Il mourut dans cette ville en 1735, à 89 ans. Il étoit aussi bon religieux que grand architecte. Il donnoit aux devoirs de son état tous les momens qu'il pouvoit dérober à l'architecture.

FRANÇOIS, (Laurent le) né à Arinthod, dans le diocese de Besançon, le 12 novembre 1698, passa quelques années dans la congrégation de la mission, & s'y distingua par ses talens, qu'il continua d'employer utilement contre les erreurs du tems, après en être sorti. Il mourut à Paris le 24 février 1782, & laissa ses légataires universels, les pauvres de la paroisse dans laquelle il étoit né. Ses vertus répondoient à son zele pour la Religion, dont il pratiquoit les devoirs comme il en défendoit les dogmes. Nous avons de lui : I. *Lettre sur le pouvoir des Démons*, in-4°. II. *Les Preuves de la Religion de J. C.*, 1751, 8 vol. in-12. III. L'*Examen du Catéchisme de l'Honnête-Homme*, 1764, 1 vol. in-12. IV. *Réponses aux difficultés proposées contre la Religion Chrétienne, par J. J. Rousseau*, 1765, in-12. V. *Observations sur* la Philosophie de l'Histoire, *& le* Dictionnaire philosophique, 2 vol. in-8°, avec gravure. Voltaire, dans une Epître à d'Alembert, traite l'auteur de *pauvre imbécille, qui a fait un livre en deux volumes contre les philosophes, que personne ne connoît & ne connoîtra.* Il faut cependant bien que le livre ait été connu, puisqu'il a donné tant d'humeur à l'irascible philosophe, dont l'honnête critique ne trouvoit ni esprit, ni jugement chez les gens qui réfutoient ses erreurs. VI. *Examen des faits qui servent de fondement à la Religion Chrétienne*, 1767, 3 vol. in-12. Les ouvrages non imprimés de cet auteur, sont la *Réfutation du Systême de la Nature*, 4 vol. *Réfutation des trois Imposteurs*. Ces ouvrages, sans avoir le mérite de l'élégance & de la précision, ont celui de la clarté, de la simplicité, de la facilité & de l'onction. Les excellens raisonnemens opposés aux erreurs du tems, semblent quelquefois s'affoiblir par la prolixité de l'exposition & la marche grave & modeste de l'auteur; mais pour peu qu'on réfléchisse & qu'on resserre l'ensemble, on en saisit toute la force. Ce savant, comme la plupart des modernes, s'étoit laissé engouer de l'importance & de la beauté des maximes des anciens philosophes Grecs & Perses; mais ayant examiné leurs livres de plus près, il revint de son erreur. Il s'apperçut que c'est une ruse de nos philosophes de nous donner des extraits de Zoroastre, de Confucius, & d'autres prétendus sages de l'antiquité, pour faire croire que nous n'avions pas besoin de la Religion Chrétienne, pour avoir une bonne morale : s'ils donnoient en entier les ouvrages de ces anciens, ils ne feroient point tant de dupes; car à côté d'une phrase raisonnable dictée par le bon sens,

ils en mettroient une autre, qui sembleroit naître d'une extravagance consommée. « C'est raisonner pauvrement, dit un » savant théologien, de dire, » telle maxime de la loi chrétienne se trouve dans les philosophes, telle autre dans les » législateurs: l'une est prêchée » à la Chine, l'autre en Egypte » ou au Japon : celle-ci a été » connue du tems de Pythagore, » celle-là cinq ou six cents ans » après. Donc les hommes n'ont » pas été mieux instruits par » J. C. que par les païens ». *Voyez* COLLIUS, CONFUCIUS, EPICTETE, ZÉNON, &c.

FRANÇOIS, (Jacques-Charles) graveur des dessins du cabinet du roi, naquit à Nanci en 1717 d'une famille honnête. Il commença par graver la vaisselle; mais il étoit né pour un travail bien supérieur à celui-là. Après avoir perfectionné son talent pour la taille-douce à Lyon, il vint à Paris & y trouva des protecteurs. C'est dans cette ville qu'il inventa, dit-on, la *Gravure en dessin*, que d'autres attribuent à Demarteau (*voyez* ce nom). C'est une gravure qui imite le dessin au crayon, au point de faire illusion. Quoiqu'elle n'ait rien de flatteur à l'œil, elle peut servir pour mettre sous les yeux des éleves, d'excellens modeles à étudier & à copier. Cette découverte, qu'on lui a disputée, lui valut une pension de 600 livres, & le titre de graveur des dessins du cabinet du roi. Les persécutions que l'envie lui suscita, hâterent sa mort, arrivée en 1769. C'étoit un homme simple, plus occupé de son travail que de ses succès. Ses principaux ouvrages sont: I. Un *Livre à dessiner*. II. Le *Recueil des Châteaux* que le roi de Pologne occupoit en Lorraine, gravés par ordre de ce monarque. III. Le *Corps-de Garde*, d'après Vanloo. IV. La *Vierge*, d'après Vien. V. Les *Portraits* qui accompagnent l'Histoire des Philosophes modernes, de Saverien. VI. Une *Marche de Cavalerie*, d'après Parrocel, supérieurement gravée. VII. Le *Portrait de M. Quesnay*, estampe unique, dans laquelle la taille-douce, le burin, la maniere noire du crayon, toutes les façons de graver sont réunies.

FRANÇOIS, sculpteur, *voy.* QUESNOY (François du).

FRANÇOIS SONNIUS, *voyez* SONNIUS.

FRANÇOISE, (Sainte) dame Romaine, née en 1384, également respectable par sa piété & sa charité, mariée dès l'âge de 12 ans à Laurent Ponziani, morte en 1440, à 56 ans: fonda en 1425 le monastere des *Oblates*, appellées aussi *Collatines*, à cause du quartier de Rome, où elles furent transférées en 1433. « A toutes les » vertus de la femme forte, dit » un hagiographe, à la pré- » voyance, à l'activité & au » courage, elle joignoit dans » un degré rare, toutes celles » que le Christianisme a portées » si haut, la douceur, la cha- » rité, la patience, l'humilité. » On voyoit cette dame il- » lustre porter sur ses épaules » ce qui étoit nécessaire à l'en- » tretien des pauvres & de sa » communauté, ou conduire » à travers la ville l'animal » qui portoit ces provisions.

» On en raconte des choses » fort extraordinaires, que tant » de sainteté rend très-croyables, indépendamment des » témoignages sur lesquels elles » sont appuyées ». Paul V la canonisa; on fait sa fête le 9 mars.

FRANÇOISE, femme de Pierre II, duc de Bretagne, fille de Louis d'Amboise, vicomte de Thouars, eut beaucoup à souffrir de l'humeur sombre & chagrine de son mari, qui en vint jusqu'à la frapper: outrage dont elle fut si affligée, qu'elle en tomba malade. Le duc, la voyant à l'extrémité, lui demanda pardon, & vécut depuis avec elle dans une grande union. Elle fut sa principale garde dans tout le tems de sa maladie; mais ni ses prieres, ni ses soins, n'empêcherent point qu'il ne mourût. Il dit avant d'expirer, qu'*il laissoit son épouse aussi pure qu'il l'avoit reçue*. Les parens de cette princesse, & le roi Louis XI, employerent inutilement les prieres, la ruse & la force, pour l'obliger à épouser le duc de Savoie, qui la desiroit ardemment à cause de sa vertu. Elle se fit Carmélite en 1467, & mourut le 26 février 1485, victime de sa charité. Elle gagna sa derniere maladie auprès d'une religieuse, qu'elle secourut jusqu'à la mort. L'abbé Barrin a écrit sa *Vie*, Bruxelles, 1704, in-12.

FRANCOLINI, (Balthasar) naquit à Fermo dans la Marche d'Ancone en 1650, se fit Jésuite en 1666, enseigna avec distinction la philosophie & la théologie à Rome, & mourut au college Romain, le 10 février 1709, avec la réputation d'un religieux vertueux & savant. Son livre, intitulé: *Clericus Romanus contra nimium rigorem munitus*, imprimé à Rome avec les approbations ordinaires en 1705, & ensuite à Munich en 1707, a pour objet de réfuter les reproches des Jansénistes, & sur-tout du docteur Arnauld, contre la maniere dont on administre dans l'Eglise le Sacrement de pénitence.

FRANCOWITZ, (Mathias) né à Albona en Illyrie l'an 1520, est connu parmi les théologiens protestans, sous le nom de *Flaccus Illyricus*. Luther eut en lui un disciple ardent: ce fanatique s'éleva avec force contre l'*Interim* de Charles-Quint, & contre les projets de pacification. Il eut beaucoup de part à la composition des *Centuries de Magdebourg* (*voyez* JUDEX). Nous avons de lui: I. *Le Catalogue des Témoins de la Vérité*, Francfort, 1672, in-4°. (*voyez* EISENGREIN). II. *Missa Latina antiqua*, in-8°., Strasbourg, 1557. La rareté de ce livre l'a rendu très-cher. Cette liturgie contient la foi & les usages anciens de l'Eglise Romaine. Les Protestans croyoient qu'elle seroit un témoignage contre les Catholiques; mais s'étant apperçus qu'elle fournissoit des armes à leurs adversaires, ils n'oublierent rien pour en supprimer tous les exemplaires; & c'est la cause de leur rareté. On la trouve cependant en entier dans les *Annales* du P. le Cointe, & dans les *Liturgies* du cardinal Bona. Francowitz a donné un *Appendix* à sa *Missa latina*

dans son édition de Sulpice-Severe, Bâle, 1556, in-8°. On a encore de lui une foule de Traités violens contre l'Eglise Romaine. Il veut y prouver » que la papauté est une in- » vention du diable, & que » le pape est un diable lui- » même ». Tous les ouvrages de cet enthousiaste furieux sont peu communs. Ceux qui sont curieux de sottises & de pauvretés, peuvent en voir le catalogue dans le tome 24e. des *Mémoires* de Nicéron. Il mourut à Francfort-sur-le-Mein, en 1575, à 55 ans.

FRANCUS, prince Troyen, qu'on croit avoir été fils d'Hector. On dit qu'il passa dans la Germanie après la destruction de Troie, & que c'est de lui que les François tirent leur origine. Mais l'on comprend combien cette origine est incertaine, sur-tout lorsqu'on songe que l'existence même de la ville de Troie & de tous ses héros, défendans & attaquans, est encore un problême. *Voyez* HOMERE.

FRANCUS, (Sébastien) fameux anabaptiste du seizieme siecle, publia plusieurs écrits remplis d'erreurs & de fanatisme. Les théologiens de la confession d'Ausbourg, assemblés à Smalcalde en 1540, chargerent Mélanchthon de le réfuter. Francus publia encore un *Livre* très-satyrique *contre les Femmes ;* il fut réfuté par Jean Freherus & par Luther, qui se chargea volontiers de la cause du sexe.

FRANGIPANI, (François-Christophe, comte de) beau-frere du comte de Serin, conspira avec lui contre l'empereur Léopold, & fut un des principaux chefs de la révolte des Hongrois, qui commença en 1665. Les points capitaux de l'accusation formée contre Frangipani, n'étant que trop prouvés, il fut condamné à avoir le poing droit coupé & la tête tranchée. Tous ses biens furent confisqués au profit de l'empereur, & sa famille dégradée de noblesse : l'exécution se fit publiquement dans la ville de Neustadt, où il étoit prisonnier, le 30 avril 1671. Frangipani mourut avec beaucoup de résignation & de constance.

FRANTZIUS, (Wolfgang) théologien Luthérien, né en 1564 à Plawen dans le Voigtland, devint professeur en histoire, puis en théologie à Wittemberg, où il mourut en 1620. On a de lui : I. *Animalium Historia sacra*, 1665, in-12, Dresde, 1687, 2 vol. in-8°.; ouvrage recherché & curieux. II. *Tractatus de interpretatione sacrarum Scripturarum*, 1634, in-4°.; & d'autres ouvrages, où, si l'on excepte quelques préjugés de secte, il y a des choses utiles à recueillir. Le célebre Scheuchzer a consulté l'*Historia Animalium* pour sa *Physica Sacra.*

FRA-PAOLO, *voyez* SARPI (Paul).

FRASSEN, (Claude) né à Péronne en Picardie en 1620, définiteur-général de l'Observance de S. François, docteur de Sorbonne & gardien de Paris, mourut en 1711, à la 91e. année de son âge. Ce savant religieux avoit paru avec distinction dans le chapitre général de son ordre, tenu à Tolede en 1682, & dans celui de Rome

en 1688. A l'exception de ces deux voyages, il vécut toujours dans une exacte retraite. Les principaux fruits de ses veilles sont : I. Une *Philosophie* imprimée plusieurs fois en 2 vol. in-4°. II. Une *Théologie* en 4 vol. in-fol., Paris, 1672. Elle vaut mieux que sa Philosophie, qui étoit bonne cependant pour son tems : la logique, la métaphysique & la morale y sont très-bien traitées ; il y a, comme c'étoit alors l'usage, plusieurs questions plus subtiles qu'importantes, mais qui servent à rendre l'esprit juste (*voy.* DUNS, OCCAM). III. *Disquisitiones Biblicæ*, Paris, 1682, en 2 vol. in-4°., le 1er. sur la Bible en général, le 2e. sur le Pentateuque ; réimprimés avec des augmentations, à Lucques, 1764, en 2 vol. in-fol. L'érudition brille dans cet ouvrage ; mais on y desireroit plus de méthode & de précision. On lui reproche d'avoir pillé dans la *Démonstration Evangélique* de M. Huet, & d'avoir masqué son larcin d'une ruse assez commune aux plagiaires. Il critiqua d'une façon peu décente l'illustre prélat, à l'instigation de Louis Ferrand : mais dans la suite il en demanda pardon à l'offensé.

FRATTA, (Jean) poëte Italien d'une famille noble de Vérone, laissa des *Eglogues*, & un poëme héroïque, intitulé *La Maltéide*, dont le Tasse faisoit cas. Ce poëme fut imprimé à Venise en 1596, in-4°., du vivant de son auteur.

FRAUDE, divinité qu'on représentoit avec une tête humaine, d'une physionomie agréable, & le reste du corps en forme de serpent, avec la queue d'un scorpion.

FRAVITA, *voy.* FLAVITA.

FREARD DU CASTEL, (Raoul-Adrien) né à Bayeux, réunissoit aux vertus sociales les qualités d'un homme de bien. Ses momens de loisir étoient partagés entre l'étude de la géométrie & la culture des fleurs. Il mourut en 1766, après avoir donné : I. *Elémens de la Géométrie d'Euclide*, Paris, 1740, in-12. II. L'*Ecole du Jardinier fleuriste*, ibid., 1764, in-12. Ces ouvrages sont foiblement écrits.

FRÉDEGAIRE, le plus ancien historien François depuis Grégoire de Tours, est appellé *le Scholastique*, parce qu'autrefois on honoroit de ce nom les hommes qui se distinguoient par leurs écrits. Il composa, par ordre de Childebrand, frere de Charles Martel, une *Chronique*, qu'on trouve dans le Recueil des Historiens de France de Duchesne & de D. Bouquet. Elle va jusqu'en 641. Son style est barbare ; il manque de construction & d'arrangement. Il coule d'ailleurs trop rapidement sur des événemens intéressans. Cependant, tout abrégé qu'il est, il faut absolument recourir à lui pour cette partie de l'histoire de France. Sa *Chronique* a eu quelques continuateurs, qui l'ont conduite jusqu'en 768. On lui attribue aussi un *Abrégé de Grégoire de Tours*, où il se borne à copier cet historien.

FRÉDEGONDE, femme de Chilperic I, roi de France, née à Avancourt en Picardie d'une famille obscure, entra d'abord au service d'Audouaire,

1re. femme de ce prince. Elle se servit de tout son esprit & de toute sa beauté pour la lui faire répudier. Chilperic prit une seconde femme; Frédegonde la fit assassiner, & obtint le lit & le trône qu'elle occupoit. Ce monstre d'ambition & de cruauté inspira son mari, & lui fit commettre une foule de crimes. Il accabla d'impôts ses sujets, & fit la guerre à ses freres. Frédegonde seconda ses armes par le fer & le poison. Elle fit assassiner Sigebert, Merouée, Clovis, Pretextat, &c. Après la mort de Chilperic, elle arma contre Childebert, défit ses troupes en 591, ravagea la Champagne, & reprit Paris avec les villes voisines qu'on lui avoit enlevées. Elle mourut en 597, couverte de gloire par ses succès, & d'opprobre par ses crimes. Nous parlons dans cet article d'après le plus grand nombre des historiens. Il y a cependant apparence que la haine publique exagéra beaucoup les vices & les maux attribués à Frédegonde.

FRÉDERIC, (S.) évêque d'Utrecht, & fils d'un grand seigneur de Frise, gouverna son diocese avec zele, & fut martyrisé en 838 pour la défense de la foi.

FRÉDERIC I, dit *Barberousse*, fils de Fréderic duc de Suabe, & duc de Suabe lui-même en 1147, après la mort de son pere, étoit né en 1121, & obtint la couronne impériale en 1152, à 31 ans, après Conrad III son oncle. Il passa en Italie l'an 1155, pour la recevoir des mains du pape. Adrien IV le sacra le 11 juin, après bien des difficultés sur le cérémonial. On savoit si peu à Rome ce que c'étoit que l'empire Romain, & toutes les prétentions étoient si contradictoires, que d'un côté le peuple se souleva, parce que le pape avoit couronné l'empereur sans l'ordre du sénat & du peuple; & de l'autre côté le pape Adrien écrivoit dans toutes ses Lettres, qu'il avoit conféré à Fréderic le *bénéfice* de l'empire Romain. Fréderic imposa silence aux députés du peuple: *Rome*, leur dit-il, *n'est plus ce qu'elle a été; Charlemagne & Othon l'ont conquise, & je suis votre maître.* Non moins choqué des lettres du pape, il dit *qu'il tenoit son empire de Dieu & de l'élection des princes, & non de la libéralité des pontifes Romains.* Un légat devant qui il prononça ces paroles, voulut le lui contester; Fréderic le renvoya. Adrien lui envoya en 1157 à Besançon, où il étoit alors, un autre légat, auquel l'empereur fit protester que par le mot de *bénéfice*, le pape n'avoit entendu que la bénédiction ou le sacre, & non une investiture. L'année précédente, 1156, Fréderic avoit répudié Adelaïde, pour épouser Béatrix, fille de Renaud, comte de Bourgogne; & réunit par-là le comté de Bourgogne à ses états; mais ce prétendu mariage, contracté contre les regles de l'Evangile, le mit mal dans l'esprit des peuples, & ne contribua pas peu à la conduite des Milanois envers la nouvelle impératrice (*voyez* BÉATRIX). Après la mort d'Adrien, en 1160, Fréderic qui vouloit dominer à Rome, opposa au légitime pon-

tife Alexandre III, l'antipape Victor, & successivement deux autres. Les Milanois, indignés de ces violences, secouerent le joug en 1161, & tâcherent de former une république. Mais leur capitale fut prise en 1162, & rasée jusques dans ses fondemens. On passa la chârue & on sema du sel sur son terrein. Bresse, Plaisance furent démantelées, & les autres villes, qui avoient voulu être libres, perdirent non-seulement cet avantage, mais leurs privileges. Le vainqueur fit faire la recherche de tous les droits & de tous les fiefs usurpés. Quatre docteurs de l'université de Bologne qu'il consulta, lui attribuerent tous ces droits, & même l'empire du monde entier, tels que les empereurs des premiers siecles l'avoient possédé. Le fameux Barthole ne balança pas même à déclarer hérétiques, tous ceux qui oseroient douter de la monarchie universelle des empereurs Romains. On voit par cette plaisante décision, que la jurisprudence des empereurs n'étoit pas mieux en ordre que celle des papes; & que ceux qui déclament tant contre la seconde, affectent à l'égard de la premiere un silence qui tient de l'injustice & de la mauvaise foi. Le pape Alexandre III, qui avoit été obligé de se retirer en France, excommunia Fréderic en 1168. Les villes de Lombardie se liguerent ensemble la même année pour le maintien de leur liberté. Les Milanois rebâtirent leur ville malgré l'empereur. Ils remporterent sur lui une victoire signalée, près de Côme, en 1176; & cette victoire produisit la paix entre Alexandre & Fréderic. Venise fut le lieu de la réconciliation. Il fallut que le superbe Fréderic pliât. Il reconnut le pape, baisa ses pieds, lui servit d'huissier dans l'église, & conduisit sa mule dans la place S. Marc. La paix fut jurée le 1er. août 1177, sur l'Evangile, par 12 princes de l'empire. Tout fut à l'avantage de l'église. Fréderic promit de restituer ce qui appartenoit au Saint-Siege. Les terres de la comtesse Mathilde ne furent point spécifiées; & ce fut un nouveau sujet de querelle entre l'empereur & le pape Urbain III. Les progrès des Sarrasins réunirent les esprits. Saladin, le héros de son pays & de son siecle, avoit repris Jérusalem sur les Chrétiens. Le pape engagea Fréderic à reconquérir la Terre-Sainte. Ce prince se croisa en 1189. Isaac Lange, empereur de Constantinople, étoit l'allié de Saladin & du sultan d'Icone. Fréderic fut donc obligé de combattre les Grecs. Il força les passages, remporta deux victoires sur les Turcs, prit Icone, pénétra en Syrie, & alla mourir l'année suivante 1190, après un regne de 38 ans, près de Tarse en Cilicie, pour s'être baigné dans le Cidnus, de la maladie qu'Alexandre-le-Grand contracta autrefois dans le même fleuve. Il laissa en mourant une réputation célebre d'inégalité & de grandeur. Il couvrit son orgueil, son caractere violent & emporté, par le courage, la franchise, la libéralité, & la constance dans la bonne & la mauvaise fortune. Il avoit une mémoire surprenante, & même

beaucoup de ſavoir, pour un ſiecle où la rouille de l'ignorance étoit ſi épaiſſe, que preſqu'aucun prince Allemand ne ſavoit ni lire, ni ſigner ſon nom. Jamais les revenus des empereurs n'avoient été plus conſidérables que ſous Fréderic; il tiroit annuellement de l'Italie & de l'Allemagne 60 talens d'or, ce qui revient à 6 millions d'écus d'Allemagne : ſomme prodigieuſe pour ce tems-là, où le domaine des empereurs avoit déjà ſouffert des pertes immenſes. C'eſt ſous Fréderic I que les archevêques de Mayence commencerent à prendre le titre d'*Archichanceliers* de l'empire.

FRÉDERIC II, petit-fils de Fréderic I, & fils de l'empereur Henri VI, né en 1194, élu roi des Romains en 1196, empereur en 1210, à 19 ans, ne fut paiſible poſſeſſeur de l'empire qu'après la mort d'Othon en 1218. Son regne commença par la diette d'Egra en 1219. Ce fut dans cette diette qu'il fit jurer aux grands ſeigneurs de l'empire, de ne plus rançonner les voyageurs qui paſſeroient dans leur territoire, & de ne pas faire de fauſſe monnoie : uſages barbares, que les petits princes prenoient pour des droits ſacrés dans ces tems de brigandage. Après avoir mis ordre à tout en Allemagne, il paſſa en Italie. Milan lui ferma ſes portes, comme à un petit-fils de Barberouſſe ; & il alla ſe faire couronner à Rome par le pape Honoré III, le 22 novembre 1220. Il ſignala ſon couronnement par des édits violens contre les hérétiques, & par le ſerment d'aller ſe battre dans la Terre-Sainte. Fréderic né en Italie, & s'y plaiſant beaucoup, ne ſe preſſa pas de ſe rendre à Jéruſalem. Grégoire IX, ſucceſſeur d'Honoré III, l'avertit en vain d'exécuter ſon ſerment, & l'excommunia en 1227 & 1228. Fréderic part pour la Terre-Sainte, & y arrive en ſeptembre 1228. Mélédin, ſultan de Babylone, effrayé de l'orage qui alloit fondre ſur lui, conclut l'année d'après une treve de dix ans avec l'empereur. Grégoire IX irrité de ce que Fréderic avoit abandonné ſi légérement la cauſe des Chrétiens d'Orient, & exécuté ſon ſerment d'une maniere illuſoire, l'anathématiſa. Il aſſembla une armée, & s'empara d'une grande partie de la Pouille, dont il inveſtit le beau pere de Fréderic II, Jean de Brienne. Le jeune Henri ſon fils, roi des Romains, ſe déclara auſſi contre ſon pere, & fit répandre le bruit de ſa mort. Cette nouvelle, quoique fauſſe, occaſionna la révolte générale de la Sicile & de l'Italie. Fréderic, inſtruit de ces événemens, repaſſe en Europe. Ayant ramaſſé une armée à la hâte, il ſe rend maître de la Romagne, de la Marche d'Ancône, des duchés de Spolette & de Bénévent. Les ſoldats de la croiſade papale, appellés *Guelfes*, portoient le ſigne des deux clefs ſur l'épaule. Les croiſés de l'empereur s'appelloient *Gibelins*, & portoient la croix ; ils furent ſouvent vainqueurs. Le pape ſe réconcilie avec l'empereur en 1230, moyennant la ſomme de 130,000 marcs d'argent & la reſtitution des villes qu'il lui avoit priſes. Fréderic ne fut ſi facile, que parce que

son fils s'étoit révolté en Allemagne. Il va assembler une diette à Mayence; condamne en 1235 le rebelle à une prison perpétuelle, & fait élire peu après son second fils, Conrad IV, roi des Romains. L'Allemagne pacifiée, il repasse en Lombardie en 1240, bat les Milanois & en fait un grand carnage. Il prend plusieurs autres villes, soumet la Sardaigne, triomphe des forces de Venise & de Genes, se rend maître du duché d'Urbin & de la Toscane, & assiege Rome. Ce fut alors que ce prince emporté & cruel, fit fendre la tête en quatre, ou marquer d'un fer chaud fait en croix, les prisonniers qu'il faisoit. Il alla ensuite saccager Bénévent, le Mont-Cassin, & les terres des Templiers. Rien n'arrêtoit ses dégâts, & c'étoit sur-tout à l'égard des ministres de l'Eglise qu'il se montroit implacable. » Les temples, disent les historiens, furent saccagés; les » vases sacrés servirent dans » sa cuisine; les cendres des » Saints, troublées dans leur » tombe, furent jetées aux » vents, leurs ossemens dispersés; des ecclésiastiques » languirent dans les fers; à » d'autres on creva les yeux, » d'autres furent chassés de » l'Empire, ou égorgés ou » livrés aux flammes. L'on fit » expirer sur les bûchers, des » comtes & des barons du parti » Guelfe; d'autres périrent de » faim & de vermine dans les » prisons souterraines d'antiques donjons. Des villes de » cette faction furent ruinées » de fond en comble. Ezzelino, » Gibelin, furieux & sanguinaire, fit périr par la faim, » le fer & le feu, douze mille » citoyens de Padoue, enfermés dans l'amphithéâtre de » Vérone (*voyez* EZZELINO). Fréderic avoit été de nouveau excommunié par Grégoire IX en 1236. Le pape donnoit pour motif de cette excommunication, que les armées de ce prince avoient pillé des églises; qu'il avoit fait juger par des cours laïques les affaires ecclésiastiques; & qu'il avoit blasphémé J. C. dans la diette de Francfort, & l'avoit mis au nombre des imposteurs qui avoient trompé l'univers. Dans sa Lettre, adressée aux princes & prélats contre cet empereur, le 12 des calendes de juin de la 13e. année de son pontificat, 1239, Grégoire l'accuse formellement d'avoir rangé le Sauveur du monde, Moïse & Mahomet sur une même ligne, & rapporte les paroles mêmes de l'empereur : *A tribus Baratatoribus, ut ejus verbis utamur, scilicèt Christo Jesu, Moïse, & Mahometo; totum mundum fuisse deceptum*, &c. (*voyez* VIGNES Pierre de). Cette derniere accusation, la plus grave de toutes, fut niée par l'empereur, dans un Manifeste envoyé à toutes les cours. Le pape, qui n'ajoutoit aucune foi à cette protestation, & qui avoit, comme il l'assure dans sa Lettre, des preuves démonstratives du fait, voulut faire assembler un concile; mais les prélats François, Anglois & Espagnols s'étant embarqués à Genes, furent faits prisonniers par Henri, roi de Sardaigne, fils naturel de l'empereur. Le pontife en mourut de douleur. Célestin IV, son

successeur, n'occupa le trône pontifical que 18 jours. Le siege vaqua pendant 19 mois. Enfin Innocent IV ayant été élu, ce pape, l'ami de Fréderic, quand il étoit cardinal, s'efforça en vain de le réconcilier avec le Saint-Siege. Après bien des négociations inutiles, il le déposa dans le concile de Lyon, en 1245 : mais la sentence ne fut prononcée qu'au nom du pape, & en présence du concile, *præsente concilio*, non avec l'approbation du concile, *approbante concilio*, comme portent les décrets où le concile concouroit avec le pape. Il n'a point été question dans ce concile du droit du pontife sur la couronne du prince ; ce point n'y fut nullement agité, ni défini. Tout paroît avoir été supposé comme un article de jurisprudence reconnu (*voyez* MARTIN IV, GRÉGOIRE VII). Tout se réduisoit à savoir si l'empereur étoit véritablement coupable des crimes dont on l'accusoit ; c'est là-dessus qu'intervint le jugement. Des historiens & des jurisconsultes ont écrit que le point dont il s'agit ici, formoit une question purement civile, très-différente de celle qui regardoit le prétendu domaine temporel des papes, & que c'étoit une prétention de suzeraineté. Sous le regne des Othon, disent-ils, non-seulement le pape, comme souverain de Rome, conféroit l'empire ; mais il donnoit encore aux empereurs le pouvoir de désigner leurs successeurs. Après les Othon, il donna à certains princes d'Allemagne le droit d'élire les rois des Teutons, qui étoient ensuite élevés à la dignité impériale, & les empereurs élus lui prêtoient serment de fidélité (*Suppl. Baron., l.* 2, *c.* 40, *tom.* 10, *ann.* 964; *p.* 783, 784 *&* 909). Les papes prétendirent en conséquence que les empereurs tenoient leur couronne du St. Siege, comme les électeurs le droit d'élection. Delà ils inféroient, par une conséquence quelconque, le droit de les juger & de les déposer. On voit par une lettre de Fréderic II, que c'étoit-là une des raisons sur lesquelles Innocent IV appuyoit ses prétentions ; elle est rapportée dans l'*Histoire de France*, par Daniel, tom. 4, p. 373, édit. 1755. Quoi qu'il en soit, les écrivassiers qui se sont épuisés en sarcasmes, contre la conduite des pontifes dans ces tems pénibles & difficiles, n'ont pas eu l'équité d'observer qu'ils avoient les mœurs de leur tems, qu'ils en avoient adopté la jurisprudence & les maximes ; que c'est sur cet état des choses qu'il faut les juger, ainsi que les empereurs qui n'étoient pas plus au-dessus de leur siecle que les papes, & dont la jurisprudence, comme nous venons de l'observer à l'article de *Fréderic I*, étoit plus défectueuse encore & plus révoltante. Les papes d'aujourd'hui sont très-éloignés de ces prétentions, & n'en ont pas qui leur soit plus chere que celle de donner aux souverains de la terre des exemples de modération, de douceur, de sagesse & de justice. » C'est une chose singuliere, » dit un écrivain moderne, & » elle seroit inconcevable si » on ne connoissoit l'hypocrisie » du siecle, d'entendre nos » philosophes déclamer avec f...

» reur contre le droit que s'attribuoient les papes sur des » rois chrétiens, précisément » en faveur de l'Eglise qu'ils » troubloient, & que leur de- » voir étoit de protéger : tan- » dis que ces mêmes philoso- » phes font une profession ou- » verte de renverser les trônes, » de traiter en esclaves les rois » les plus sages, & d'établir » l'anarchie la plus affreuse sur » les débris de toute autorité ». Les peuples ligués de Lombardie battirent Fréderic; les princes ne le regarderent plus que comme un impie : pour comble de malheur, les Allemands élurent contre lui, en 1246, Henri de Thuringe; puis Guillaume, comte de Hollande, en 1247. On dit qu'étant dans la Pouille, il découvrit que son médecin vouloit l'empoisonner, & qu'il fut obligé de prendre des Mahométans pour sa garde. Ils ne le garantirent pas des fureurs de Mainfroy, l'un de ses bâtards, qui, à ce qu'on prétend, l'empoisonna à Fiorenzuela en 1250, à 57 ans, & l'étouffa sous une pile de carreaux, parce que le poison n'agissoit pas assez promptement. D'autres le font mourir d'une maniere différente. Quoique d'un naturel violent & emporté, cet empereur avoit quelques qualités estimables. Actif, vigilant, courageux, il eût pu réprimer, s'il avoit voulu sérieusement, la puissance mahométane dans sa naissance. Il fonda des universités; il cultiva les beaux-arts & les fit cultiver. Il composa un traité : *De arte venandi cum avibus*, imprimé avec *Albertus magnus, De falconibus*, Ausbourg, 1596, in-8°. Il fit traduire de grec en latin divers livres, en particulier ceux d'Aristote. Il paroît que dans les dernieres années de sa vie il étoit revenu à des sentimens plus religieux, puisque dans son testament il charge son fils Conrad de restituer tout ce qui pouvoit appartenir à l'Eglise, & légua 100,000 onces d'or pour le secours de la Terre-Sainte. Quelques auteurs prétendent qu'il mourut dans de grands sentimens de piété & de repentir.

FRÉDERIC III, dit *le Beau*, fils d'Albert I d'Autriche, fut élu par quelques électeurs en 1314; mais le plus grand nombre avoit déjà donné la couronne impériale à Louis de Baviere, qui le vainquit & le fit prisonnier dans une bataille décisive en 1322. Il mourut en 1330, après quelques années de prison, empoisonné par un philtre amoureux, selon les uns; rongé des vers, selon les autres. Duchat lui attribue cette devise : A. E. I. O. V. que Matthieu Tympius prétend signifier, *Aquila Electa Justè Omnia Vincit.* L'événement fait voir qu'elle convenoit mieux à son rival. D'autres l'ont expliquée par *Austria Erit In Orbe Ultimo*; d'autres par *Austria Erit Imperans Orbi Universo*; d'autres enfin par *Audax Et Improbus Omnia Vertit.*

FRÉDERIC IV, empereur, *ou* III, selon quelques-uns, dit *le Pacifique*, né en 1415 d'Ernest, duc d'Autriche, monta sur le trône impérial en 1440, à 25 ans, & fut couronné à Rome en 1452, de la main du pape Nicolas V. Par le serment qu'il prêta à ce pontife, il promit de n'exercer dans Rome aucun

aucun acte de souverain, sans son consentement. Le couronnement de Fréderic est le dernier qui ait été fait à Rome, & fut un des moins éclatans. Eléonore de Portugal, qu'il avoit demandée en mariage, se rendit à Rome, & y fut couronnée impératrice en même tems que son époux. Fréderic ne vouloit pas d'abord consommer le mariage en Italie, de peur que l'enfant qui en naîtroit n'eût les mœurs italiennes. Il fallut qu'Alfonse, aïeul de sa femme, roi d'Arragon & de Naples, l'y engageât. L'empereur de retour en Allemagne s'abandonna à son humeur trop pacifique, & pour mieux dire, insouciante; il en résulta des guerres civiles. Les électeurs, assemblés à Francfort, le sommerent de s'appliquer aux affaires de l'état, de rétablir la paix publique, de faire administrer la justice & de punir le crime. On le menaça d'élire un roi des Romains, qui auroit le gouvernement de l'empire. Ces menaces furent inutiles. La Hongrie se donna en 1458 à Mathias, fils d'Huniade son défenseur. Fréderic se contenta de lui refuser la couronne de S. Etienne, qu'il avoit entre les mains: refus qui produisit une guerre sanglante. Mathias envahit l'Autriche, prend Vienne, en chasse l'empereur, qui, avec une suite de 80 personnes, se met à se promener de couvent en couvent, en attendant que son vainqueur fût mort. Il répétoit sans cesse ces paroles, qui doivent être dans le cœur d'un philosophe, mais non dans celui d'un monarque: *L'oubli des biens qu'on ne peut recouvrer, est la félicité suprême.* Il se conduisit suivant ces principes; il finit la guerre par un traité de paix honteux en 1487, & mourut en 1493, à 78 ans. C'est au commencement du regne de cet empereur en 1440, qu'on place l'invention de l'imprimerie. *Voyez* FUST.

FRÉDERIC I, roi de Danemarck en 1523, après l'expulsion du barbare Christiern, se maintint sur le trône par les armes. Il fit alliance avec Gustave I, qui s'étoit fait reconnoître roi de Suede, & se ligua avec les villes anséatiques. Après il introduisit le Luthéranisme dans ses états, l'an 1526. Il mourut en 1533.

FRÉDERIC II, roi de Danemarck, fils & successeur de Christiern III, augmenta ses états, favorisa l'académie de Copenhague, fit fleurir les lettres, aima les savans, & protégea Ticho-Brahé. Son regne ne fut troublé que par une guerre passagere avec la Suede; elle fut heureusement terminée en 1570. Il mourut en 1588, à 54 ans.

FRÉDERIC III, d'abord archevêque de Brême, ensuite roi de Danemarck en 1648, après la mort de Christiern IV son pere, perdit plusieurs places, que Charles-Gustave, roi de Suede, lui enleva. Il mourut en 1670, à 61 ans, après avoir obtenu que la couronne, auparavant élective, seroit héréditaire dans sa maison. La noblesse, qui traitoit les autres ordres avec dureté, perdit en même tems une partie de ses privileges.

FRÉDERIC IV, roi de Danemarck, fils de Christiern V, monta sur le trône

de ſon pere en 1699. Il ſe ligua, avec le czar Pierre & le roi de Pologne, contre Charles XII, qui le contraignit à faire la paix. Après une guerre fort déſavantageuſe, le roi de Suede ayant été réduit à ſe retirer en Turquie par le Czar, Fréderic ſe dédommagea de ſes pertes & lui enleva pluſieurs places. Il mourut en 1730, à 59 ans.

FRÉDERIC-AUGUSTE I, roi de Pologne, naquit à Dreſde en 1670, de Jean-Georges III, électeur de Saxe. Il eut cet électorat après la mort de Jean-Georges IV, ſon frere, en 1694. Il fit ſes premieres campagnes contre les François en 1689 ſur les bords du Rhin, & y donna des marques de valeur. Choiſi en 1695 pour commander l'armée chrétienne contre les Turcs, il ſoutint ſa réputation de bravoure, & eut ſur eux de grands avantages. Ayant embraſſé la Religion Catholique l'année ſuivante, il fut élu roi de Pologne le 27 juin, & couronné à Cracovie le 15 ſeptembre. Il avoit acheté la moitié des ſuffrages de la nobleſſe Polonoiſe, & forcé l'autre par l'approche d'une armée Saxonne, qu'il ne tarda pas d'employer contre Charles XII, Il ſe jeta d'abord ſur la Livonie : il y eut quelques ſuccès contre les Suédois; mais ils furent ſuivis de pluſieurs échecs. Il fut obligé de lever le ſiege de Riga, perdit la bataille de Cliſſow & celle de Frawſtadt; & après une guerre où il avoit été auſſi malheureux que brave, il ſigna la paix en 1706. Par ce traité il fut dépouilié de la couronne de Pologne, que Charles XII avoit fait donner à Staniſlas Leczinski en 1704. Après la bataille de Pultava, Fréderic-Auguſte remonta ſur le trône, & s'y ſoutint avec honneur juſqu'à ſa mort, arrivée en 1733. Ce monarque avoit une force de corps incroyable; mais il étoit plus connu encore par ſa bravoure, & ſur-tout par ſa grandeur d'ame dans la bonne & la mauvaiſe fortune. Sa cour étoit la plus brillante de l'Europe, après celle de Louis XIV. Il ſignala ſon regne par un nouveau *Code*, par l'érection de différentes chaires académiques; par la fondation d'un gymnaſe pour la nobleſſe à Dreſde, & par d'autres établiſſemens qui l'ont immortaliſé dans le cœur de ſes ſujets.

FRÉDERIC-AUGUSTE II, roi de Pologne, fils du précédent, naquit en 1696, & parvint au trône en 1734. Les dernieres années de ſon regne furent très-malheureuſes. En 1756, le roi de Pruſſe s'empara de la Saxe, qu'il garda juſqu'à la paix concluе à Hubertsbourg, le 15 février 1763. Fréderic-Auguſte mourut le 5 octobre de la même année. C'étoit un prince plein de bonté & de généroſité; mais qui ayant des voiſins puiſſans, négligea trop le ſoin de préparer de bonne heure les moyens de leur réſiſter.

FRÉDERIC, prince de Heſſe-Caſſel, épouſa, le 4 avril 1715, Ulrique-Eléonore, ſœur de Charles XII, roi de Suede. Cette princeſſe, après la mort funeſte du conquérant ſon frere, ſuccéda à la couronne le 3 février 1719. L'année ſuivante

elle associa son époux au trône avec l'agrément des états, & Fréderic fut proclamé roi de Suede le 4 avril 1720. Il fit la guerre aux Russes, qui battirent ses troupes en plusieurs rencontres; & mourut en 1751, à 75 ans, sans postérité.

FRÉDERIC-GUILLAUME de Brandebourg, surnommé *le Grand-Electeur*, né à Berlin en 1620, fit la guerre aux Polonois avec avantage. Elle finit par le traité de Braunsberg en 1657. Dans la guerre de 1674 contre Louis XIV, il s'unit avec le roi d'Espagne & les Hollandois. Il marcha dans l'Alsace avec son armée; mais il fut bientôt contraint de la retirer, pour s'opposer aux Suédois qui s'étoient emparés des meilleures places du Brandebourg. Fréderic les mit en fuite, fit une descente dans l'isle de Rugen, prit Fehrschantz, Stralsund, Gripswalde, & fit une paix avantageuse, fruit de ses victoires. Il mourut en 1688. L'auteur des *Mémoires de Brandebourg* en fait ce portrait, ou, pour mieux dire, ce panégyrique: « Fréderic-» Guillaume avoit toutes les » qualités qui font les grands » hommes; magnanime, dé-» bonnaire, généreux, hu-» main.... Il devint le restau-» rateur & le défenseur de sa » patrie, le fondateur de la » puissance du Brandebourg, » l'arbitre de ses égaux... Avec » peu de moyens il fit de gran-» des choses, se tint lui seul » lieu de ministre & de géné-» ral, & rendit florissant un » état qu'il avoit trouvé ense-» veli sous ses ruines ». Lorsque Fréderic II fit transporter les corps de ses ancêtres dans la nouvelle cathédrale de Berlin, il voulut voir celui de Fréderic-Guillaume, son bisaïeul. Après l'avoir considéré longtems en silence & les larmes aux yeux, il le prit par la main & dit aux assistans: *Messieurs, celui-ci a fait beaucoup.*

FRÉDERIC I, électeur de Brandebourg, fils du précédent, naquit à Konigsberg en 1657. Le titre de *Roi* tentoit son ambition: il fit négocier en 1700 auprès de Léopold, pour l'érection du duché de Prusse en royaume. L'empereur avoit refusé, en 1695, de reconnoître la Prusse pour un duché séculier; mais en 1700, Fréderic lui ayant promis du secours contre la France, il ne fit aucune difficulté de le reconnoître pour un royaume. L'Angleterre & la Hollande furent gagnées par le même motif. Les différends entre la Suede & le roi de Pologne assurerent le consentement de ces deux couronnes, qui avoient un intérêt égal à ménager Fréderic; enfin, à la paix d'Utrecht, il fut généralement reconnu comme roi. On lui confirma en même tems la possession de la ville de Gueldres, & de quelques autres de ce duché dont il s'étoit emparé en 1703. Il augmenta encore ses états, du comté de Teklenbourg, de la principauté de Neufchâtel & de Valengin. Il mourut en 1713. Ce prince étoit magnifique & généreux, mais c'étoit aux dépens de ses sujets: il fouloit les pauvres pour engraisser les riches. Sa cour étoit superbe, ses ambassades magnifiques, ses bâtimens somptueux; ses fêtes brillantes,

Il fonda l'université de Halle, la société royale de Berlin, & l'académie des Nobles. Il dépensoit ordinairement sans choix l'argent de ses peuples. Il donna un fief de 40 mille écus à un chasseur, qui lui fit tirer un cerf de haute ramure; enfin, pour nous servir de l'expression de son petit-fils, « il étoit » grand dans les petites choses, » & petit dans les grandes ».

FRÉDERIC-GUILLAUME I (*), roi de Prusse, né à Berlin le 15 août 1688, commença à régner en 1713, sous les auspices favorables de la paix. Toute son attention se tourna d'abord sur l'intérieur du gouvernement. Il rétablit l'ordre dans les finances, la police, la justice, le militaire. De cent chambellans qu'avoit eus son pere, il n'en retint que 12. Il réduisit sa propre dépense à une somme modique, disant qu'*un prince doit être économe du sang & du bien de ses sujets*. La bonne administration de ses finances fit que, dès la 1re. année de son regne, il entretint 50 mille hommes sous les armes, sans qu'aucune puissance lui payât des subsides. La France & l'Espagne avoient enfin reconnu sa royauté, & la souveraineté de la principauté de Neufchâtel. On lui avoit garanti le pays de Gueldres & de Kessel, en forme de dédommagement de la principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui & pour ses descendans. Le Nord étoit en feu par les querelles de Charles XII. Fréderic ne voulut pas s'en mêler, & tandis que ce héros soldat perdoit ses plus riches provinces, Fréderic acquéroit la baronnie de Limpourg dans la Suabe. Il fut enfin obligé de prendre part à cette guerre, & de se déclarer contre le roi de Suede, dont les procédés & les hostilités l'avoient d'autant plus irrité, qu'il ne vouloit pas les réparer. Fréderic, forcé de se défendre, ne put s'empêcher de s'écrier : *Ah! faut il qu'un roi que j'estime, me contraigne à devenir son ennemi?* Ses armes eurent un heureux succès; il chassa les Suédois de Stralsund en 1715, & revint vainqueur à Berlin, mais sans vouloir permettre qu'on lui élevât un arc de triomphe. En méprisant les dehors de la royauté, il en outroit cependant quelquefois les droits, & se rendoit maître des propriétés : c'est ainsi qu'il abolit en 1717 tous les fiefs dans ses états, & les rendit allodiaux. L'année suivante, il borna la durée des procès criminels à 3 mois. Il repeupla la Prusse & la Poméranie, que la peste avoit dévastées. Il fit venir des colonies de la Suisse, de la Suabe & du Palatinat, & les y établit à grands frais. Beaucoup d'étrangers furent appellés dans ses états. Ceux qui établissoient des manufactures dans les vil-

(*) Ce seroit FRÉDERIC-GUILLAUME II, si on comptoit Fréderic-Guillaume *le grand-électeur*; mais l'on date depuis l'érection de la Prusse en royaume. — D'un autre côté, il faut observer que c'est l'usage de cette cour de considérer l'ensemble de deux noms comme un nom différent. C'est pourquoi le *grand Fréderic* n'est que Fréderic II.

les, & ceux qui y faisoient connoître des arts nouveaux, étoient excités par des bénéfices, des privileges & des récompenses. Il parcouroit annuellement toutes ses provinces, & par-tout il encourageoit l'industrie & faisoit naître l'abondance. Dès l'an 17 8 son armée montoit à près de 60 mille hommes, nombre excessif pour l'étendue de ses états; mais de ce mal il résulta quelque bien : l'argent que les provinces payoient à l'état, leur revenoit sans cesse par le moyen des troupes. Les laines qu'on vendoit aux étrangers & qu'on rachetoit après qu'ils les avoient travaillées, ne sortirent plus du pays. Toute l'armée fut habillée de neuf régulièrement tous les ans. La paix de 1720 lui assura la ville & la principauté de Stetin. Fréderic avoit etabli sa résidence à Potzdam, maison de plaisance, dont il fit une belle ville où fleurirent les arts. Il y fonda un grand hôpital, où sont entretenus annuellement 2500 enfans de soldats, qui peuvent apprendre les professions auxquelles leur génie les détermine. Il établit de même un hôpital de filles, qui sont élevées aux ouvrages propres à leur sexe. Il augmenta la même année, en 1722, le corps des cadets, où 300 jeunes gentilshommes apprennent l'art de la guerre. Tandis que Fréderic faisoit fleurir ses états au-dedans, il les soutenoit au-dehors. Il signa en 1727 le traité de Wusterhausen avec l'empereur : il consistoit dans des garanties réciproques. A peine ce traité fut-il conclu, qu'il pensa s'allumer une guerre en Allemagne entre les rois de Prusse & d'Angleterre. Il s'agissoit de deux petits prés, situés aux confins de la vieille Marche & du duché de Zell, & de quelques paysans Hanovriens que des officiers Prussiens avoient enrôlés. Cette querelle fut pacifiée dans le congrès de Brunswick. L'année 1730 est remarquable par les brouilleries de Fréderic avec son fils, qui, lié de bonne heure avec les philosophes & lisant leurs livres, n'avoit pas pris les maximes qui assurent la paix des familles. Le roi de Prusse, pere tendre, mais sévere, l'envoya prisonnier à Custrin sur l'Oder, & ne le relâcha qu'après les prieres réitérées de l'empereur & du roi d'Angleterre. Il mourut le 31 mai 1740, avec tous les sentimens de religion que l'on peut avoir hors de la véritable Eglise. « La politique de » Fréderic, dit son illustre fils, » fut toujours inséparable de » sa justice. Moins occupé à » étendre ses états qu'à les » bien gouverner, circonspect » dans ses engagemens, vrai » dans ses promesses, austere » dans ses mœurs, rigoureux » sur celles des autres, scru» puleux observateur de la » discipline militaire, il présu» moit si bien de l'humanité, » qu'il auroit voulu que ses » sujets fussent aussi stoïques » que lui ». Il n'aimoit pas les savans, ni les poëtes. La connoissance de l'histoire, peut-être celle de la nature humaine, lui avoit persuadé que les lettres cultivées au-delà d'un certain degré, & devenues d'un usage trop général,

détruisoient l'énergie des nations & préparoient la chute des empires; & c'est peut-être à la conduite qu'il tint à cet égard, qu'il faut en partie attribuer la gloire du regne suivant (*voyez* GIRALDI Lilio, ROUSSEAU Jean-Jacques). « Il » retarda par-là, dit l'abbé » Denina, les progrès d'une » philosophie destructive & » de cet esprit léger qui com- » mençoit à se répandre de » son tems. C'étoit à l'époque » de la régence du duc d'Or- » léans que Fréderic-Guil- » laume montroit tant d'aver- » sion pour les modes & les » muses Françoises. C'étoit » dans ce tems que les Fran- » çois les plus sensés se plai- » gnoient de la futilité qui ré- » gnoit dans la littérature & de » la corruption du goût, qui » gagnoit amplement ». Les anecdotes suivantes acheveront de donner une juste idée de son caractere. Le roi & le prince royal (depuis Fréderic II) passant quelques jours à Bonn, l'électeur Clément-Auguste, de la maison de Baviere, les traita avec toute la magnificence possible. On leur donna, entr'autres, un bal. Fréderic-Guillaume étoit toujours fort mal habillé, car il portoit un uniforme aussi long-tems qu'il pouvoit; & quand il se faisoit faire un habit neuf, on y mettoit les boutons du vieux. Le prince royal n'étoit guere plus élégant; d'ailleurs il étoit fort triste & ne trouvoit aucun plaisir à tous les divertissemens. Le roi s'en étant apperçu, lui demanda la raison de sa tristesse, & pourquoi il ne dansoit pas. Fréderic baissa les yeux & regarda son habit tout usé. Mais le vigoureux monarque répondit en lui appliquant un ample soufflet devant toute la compagnie, & le poussa au milieu de la salle, en lui disant : *Allons, allons, marche!* Des larmes coulerent des yeux du prince; mais il fallut prier une dame & danser avec elle. — Quand Fréderic-Guillaume avoit fait sa revue, il alloit se promener à pied par la ville. Alors tout le monde s'enfuyoit au plus vîte. Il ne pouvoit pas souffrir sur-tout une femme dans les rues. Quand il en rencontroit quelqu'une, il la renvoyoit chez elle, avec une paire de soufflets, ou quelques coups de canne ou de pied, en disant : *Que fait ici cette gueuse? Les honnêtes femmes restent dans leur ménage.* Un beau jour d'été, il surprit plusieurs femmes qui se promenoient derriere le château dans une place publique, nommée *Jardin du Roi*, mais qui n'est qu'une grande place d'exercice. A cette vue il appella des soldats, envoya chercher des balais, & obligea les belles dames à balayer la place pendant une demi-heure. — Il ne pouvoit souffrir que les ministres de la parole de Dieu vinssent voir la parade; & quand il en appercevoit quelques-uns, il les envoyoit à coups de canne lire la Bible & faire des sermons. On publia la *Vie* de Fréderic-Guillaume en 2 vol. in-12, 1741. C'est un ouvrage très-médiocre, fait en partie sur les gazettes; mais plus véridique que la plupart des histoires modernes, écrites avec l'emphase du faux esprit philosophique.

FRÉDERIC II, roi de Prusse, né le 24 janvier 1712, succéda à son pere, Fréderic-Guillaume, le 31 mai 1740. Il entra la même année en Silésie à la tête d'une armée, pour enlever cette province à l'héritiere de Charles VI; & par une de ces révolutions dont la politique humaine offre tant d'exemples, on vit le successeur du plus fidele allié de l'Autriche, tourner sa puissance contre une maison long-tems défendue & secourue par ses ancêtres. Il ne trouva qu'une foible résistance, & fut bientôt maître des places les plus considérables. L'année suivante, le 9 avril, il surprit à Molvitz le comte de Neipperg, commandant 25 mille Autrichiens, & le défit entiérement, quoique le général Römer, à la tête de la cavalerie, eût d'abord culbuté l'armée Prussienne. Cette victoire fut suivie de celle de Czaslau, le 17 mai 1742; mais la cavalerie Prussienne y ayant été presque détruite, la paix fut signée le 11 juin à Breslaw; le comté de Glatz en Bohême & la Basse-Silésie furent cédés au roi. L'extrémité où les succès de Marie-Thérese avoient réduit l'empereur Charles VII & ses alliés, engagea le roi de Prusse à reprendre les armes. Il s'empara de Prague le 16 septembre 1744; mais les Hongrois la reprirent le 17 novembre de la même année. La victoire remportée à Friedberg le 24 juin 1745, sur les Autrichiens & les Saxons, fut suivie d'un nouveau traité de paix, conclu le 25 décembre, où les cessions précédentes furent confirmées. Depuis cette époque, Fréderic s'appliqua entiérement au gouvernement intérieur de ses Etats, à protéger le commerce, à établir des manufactures, embellir les villes & sur-tout sa capitale, élever des forteresses, &c.; jusqu'à ce qu'en 1756, sur le soupçon d'une alliance conclue entre le roi de Pologne & l'impératrice-reine, il entra brusquement en Saxe, combattit le général Brown à Lowositz en Bohême, le 1 octobre 1756, &, quoique la victoire parût indécise, s'empara peu de jours après de toute l'armée Saxonne, composée de 14 mille hommes, renfermée dans le camp de Pyrna. L'année suivante il s'avança jusqu'à Prague, donna le 6 mai une bataille sanglante, dans laquelle ayant rapidement occupé un vide que les Autrichiens, par trop d'ardeur, avoient laissé dans leur centre, il obligea une partie de leur armée de se retirer, & l'autre d'entrer dans Prague. Il assiégeoit cette ville lorsque le comte de Daun lui présenta la bataille à Kolin le 18 juin. Il y perdit ses meilleures troupes. Ses grenadiers furent repoussés à 6 reprises différentes; les voyant hésiter à obéir à l'ordre d'une nouvelle attaque, il accourut en personne en leur criant: *Wollet ihr dann ewig leben?* (Voulez-vous donc vivre éternellement?). Cette exhortation singuliere les fit marcher à une septieme attaque, aussi inutile que les précédentes. Après cette défaite, il leva le siege & évacua la Bohême. Le 30 août de la même année ses troupes commandées par le général Lehvald, furent défaites

par les Russes à Gros-Jägerndorff dans la Prusse Brandebourgeoise, & le 7 septembre par les Autrichiens sur la Neiss dans la Lusace; mais le 5 novembre il remporta sur les François la fameuse bataille de Rosbach. Il perdit Schweidnitz le 12 novembre; & son armée, commandée par le prince de Beveren, fut défaite à Breslaw le 22 du même mois, ce qui rendit les Autrichiens maîtres de cette capitale de la Silésie; mais ils la perdirent le 10 décembre, après avoir été totalement défaits à Lissa 5 jours auparavant. La campagne suivante s'ouvrit par le siege d'Olmutz, que le roi commandoit en personne, tandis que le comte de Daun s'occupoit à former une armée (car la défaite de Lissa avoit presqu'anéanti celle qui triompha à Kolin & à Breslaw). Ce général avança avec ses nouvelles troupes, intercepta un grand convoi, & cette armée composée, pour ainsi dire, de recrues que le danger de la patrie avoit fait accourir de toutes parts, força le roi à lever le siege de cette place importante (*). L'année 1758 fut remarquable par la bataille donnée à Zorndorff le 25 août; les Russes commandés par le général Fermer, & les Prussiens par leur roi, s'attribuerent également la victoire. La bataille de Hoch-Kirchen fut plus décisive, le camp des Prussiens, leurs tentes, leurs bagages, tomberent au pouvoir du comte de Daun; mais ce qui est plus étonnant qu'une victoire, c'est que le roi complettement battu partit comme un foudre pour la Silésie, & fit lever le siege de Neiss qui étoit sur le point de se rendre. L'année 1759, l'armée Prussienne fut défaite à Zullichau le 23 juillet par le général Russe Soltikow, & à Kunnersdorff le 12 août par le même général & un corps d'Autrichiens, commandé par Laudon. Dresde se rendit aux Autrichiens le 4 septembre, & les Prussiens tâcherent inutilement de le reprendre en 1760. Ils eurent plus de succès au combat de Peitz le 30 octobre 1759; mais le général Finck s'étant placé près de Maxen avec 20 mille hommes sur un plateau commandé de toutes parts, fut environné par les Autrichiens & obligé de se rendre sans tirer un coup de fusil, le 20 novembre 1759. Le général Fouquet ne fut pas plus heureux le 23

(*) Cette observation & d'autres du même genre produiront peut-être un jour de grandes réformes dans l'état militaire; on pensera qu'une armée de 30 à 50 mille hommes de vieilles troupes peut en peu de mois, tandis que l'ennemi s'arrête au siege de quelque place frontiere, former & s'incorporer cent mille recrues, & qu'une telle armée composée de soldats sains, robustes & de bonne volonté, vaut plus de quatre cent mille forçats, énervés dans l'oisiveté, dans la corruption morale & physique; *bétail humain*, comme dit un homme d'esprit, qui périt trois fois avant qu'on en ait besoin. Le génie de l'humanité ouvrira peut-être un jour les yeux des rois sur cet important objet; mais la politique d'aujourd'hui mesure les masses du moment, & n'a point de calculs pour les moyens qui rendent l'état formidable sans parade & sans bruit.

juin 1760, ayant été battu & fait prisonnier à Landshut par Laudon, cet habile & actif militaire que Fréderic appelloit sa *sentinelle*, parce qu'il en étoit par-tout observé & le rencontroit par-tout. Le 3 novembre, les Prussiens eurent leur revanche à Torgau, où le comte de Daun avoit d'abord été victorieux; mais les Autrichiens ayant abandonné une montagne que le général Ziethen s'empressa d'occuper, l'honneur de cette journée resta à Fréderic. Laudon ayant pris Schweidnitz d'emblée en 1761, les Prussiens le reprirent en 1762 après un siege de deux mois. Mais Colberg étant tombé au pouvoir des Russes, & l'état menacé de toutes parts, Fréderic avoit besoin de tout son courage pour ne pas céder aux revers, lorsque la mort de la czarienne Elizabeth, arrivée en 1762, changea l'état des affaires & amena la paix, signée à Hubertsbourg le 15 février 1763. Le résultat de ce traité, fruit de tant de sang inutilement répandu, fut que tout resteroit sur le pied où il étoit avant la guerre. Les divisions de la Pologne ayant inspiré en 1772 aux puissances voisines le projet de la démembrer, Fréderic eut pour sa part la Prusse-Polonoise & quelques autres districts. Les prétentions que l'impératrice forma sur la Baviere après la mort de l'électeur Maximilien-Joseph en 1777, rallumerent la guerre, qui dura deux ans sans qu'il y ait eu de part & d'autre aucune action d'éclat. Par le traité conclu à Teschen le 13 mai 1779, on ajouta à l'Autriche quelques districts de la Baviere, & la succession de Bareuth & d'Anspach fut assurée à Fréderic. Ce monarque étoit occupé à former une ligue qu'il croyoit nécessaire à la sûreté & à l'équilibre de l'Allemagne, lorsque la diminution sensible de ses forces l'avertit que la fin de son regne n'étoit pas éloignée; une hydropisie qui se joignit à cet épuisement, avança sa mort & l'enleva à Sans-Souci, près de Potzdam, le 17 août 1786, dans sa 75*e*. année. Il avoit épousé Élizabeth-Christine de Brunswick, niece de l'impératrice, épouse de Charles VI, dont il n'eut point d'enfans. (*Voyez* MARIE-THÉRESE, LOUIS XV, BROWN, DAUN, CHARLES-ALEXANDRE, &c). Un génie vaste, vif & rapide; une étendue de vues qui embrassoit tout, une promptitude qui réunissoit presqu'au même instant le projet & l'exécution; la science de la guerre portée à son comble; une vie dure, agissante, infatigable; un fonds inépuisable de ressources personnelles & politiques dans les circonstances les plus pénibles, une administration ferme, égale, conséquente, seront toujours des idées attachées au nom de Fréderic II. Il aima les sciences & les arts, il les cultiva lui-même, fut l'ami & le Mécene des savans. S'il se trompa quelquefois sur l'objet de ses bienfaits, si de l'encouragement général il est né quelquefois un excès de confiance, si la licence & l'audace ont usurpé le nom de *liberté*, c'est qu'il est bien difficile à la prudence humaine de faire le bien sans mélange, & d'atteindre exclusivement le but qu'elle se propose. Ceux

qu'on appelle aujourd'hui *philosophes* l'ont regardé comme leur appui ; mais on sait avec quelle sévérité il les châtioit quand leur vanité & leur égoïsme osoient compromettre sa protection, & à quel point leur chef éprouva son ressentiment. Son zele pour la justice a pu s'égarer dans sa route par la célérité & l'ardeur avec lesquelles il l'a quelquefois poursuivie : mais si dans le flegme de la réflexion & la lenteur des formes judiciaires le magistrat peut s'abuser, ne jugeons pas trop sévérement le monarque dont la puissance ne prescrit pas contre l'erreur. Un état militaire égal à celui des plus grandes monarchies, l'obligea à tirer de ses provinces des subsides proportionnés à une si vaste dépense, à établir un ordre de finances qui sembloit pressurer le peuple : mais dans toutes les occasions il venoit à son secours ; les villes & les provinces ne réclamoient jamais en vain le trésor public ; il respecta la propriété, les possessions civiles & religieuses, comme un dépôt sacré, confié à sa défense. Trop judicieux pour s'en tenir en fait de religion à l'inconséquence des principes protestans, il fut comme tous les savans destitués de la lumiere de la vraie foi, dans un état d'indécision & de perplexité : mais la nécessité & l'importance de la religion en général lui étoient connues. Il aima, il protégea les Catholiques, conserva leurs églises, leurs prêtres, & ne permit point qu'on donnât la moindre atteinte à leurs usages, à l'ordre & à la pompe de leur culte. Tous les étrangers admirent le beau temple qu'ils ont élevé à Berlin sous ses auspices. Il étoit vivement touché de la majesté de leurs cérémonies, & sur-tout de la pompe imposante du sacrifice. Un jour qu'il avoit assisté à la grand'Messe, chantée dans la cathédrale de Breslaw par le cardinal de Zinzendorff, il dit à ce prélat : *Les Calvinistes traitent Dieu comme un serviteur, les Luthériens comme leur égal, mais les Catholiques le traitent en Dieu.* Vers la fin de son regne, ayant appris qu'une secte auparavant peu connue en Allemagne, & qui par-tout se fait passer pour un *fantôme*, faisoit des ravages à Brinn & à Olmutz, il prit toutes les précautions convenables pour en préserver le clergé de ses états. On lui a reproché d'avoir profité de la foiblesse de l'Autriche pour conquérir une de ses provinces, d'avoir ravagé & épuisé la Saxe, d'avoir réglé sur l'esprit de conquêtes & la gloire des combats, des démarches que la morale chrétienne & la rigueur du droit font dépendre d'autres principes ; mais » quel est le prince (dit le » maréchal de Berwick dans » ses excellens *Mémoires*), » quelle est la nation qui puisse » se vanter d'avoir toujours » préféré la bonne foi & la » justice à ses intérêts ? Il n'est » question que d'un peu plus » ou d'un peu moins ; car l'on » peut avancer hardiment, qu'il » semble que la Religion, l'é- » quité & la parenté ne sont » plus présentement des motifs » qui fassent impression ; & » que pour satisfaire son am-

» bition, & se procurer quel- » ques avantages, l'on se croit » tout permis ». Tout cela peut être, & n'est effectivement que trop vrai ; mais dans les jugemens moraux, ce n'est pas sur ce qui est généralement pratiqué, que le sage se regle, mais sur ce qui doit être pratiqué. L'équité n'eût-elle plus qu'un seul partisan, n'en eût-elle aucun, c'est sur elle, sur elle seule, sur ses droits invariables & imprescriptibles, que l'homme de probité, que l'homme chrétien se décide pour distribuer la louange & le blâme. Nous ne rassemblerons pas ici tous les traits de ce monarque célebre. Les portraits des rois guerriers sur-tout, ne peuvent acquérir qu'avec le tems le mérite d'une ressemblance parfaite. Il est des traits qui doivent être apperçus de loin pour faire leur véritable effet dans l'ensemble ; il est des couleurs trop vives ou trop foncées, que le tems doit réduire à des nuances convenables. Si l'admiration a ses excès, la censure a les siens. Si la personne des monarques s'illustre par des faits éclatans, la gloire des actions publiques est quelquefois obscurcie par des bruits sourds que l'indiscrétion répand sur la conduite personnelle. Quelques anecdotes suppléeront à l'ensemble d'un portrait complet. Fréderic aimoit les reparties libres, & s'en offensoit rarement, sur-tout quand elles étoient promptes & vives, & qu'il y avoit donné lieu. Dans une revue, ayant apperçu un officier qui avoit une balafre, il lui dit : *A quel cabaret avez-vous attrapé cela ? A Kolin*, répondit celui-ci, *où votre Majesté a payé l'écot* (le roi avoit été complettement battu à Kolin). — Par le partage de la Pologne & la prise de possession du roi, l'évêque de Warmie perdit une grande partie de ses revenus. Ce prélat, que Fréderic aimoit beaucoup, étant venu en 1776, lui rendre ses devoirs à Potzdam, le monarque lui dit : *Il est impossible que vous m'aimiez*. L'évêque répondit qu'il n'oublieroit jamais les devoirs d'un sujet envers son souverain. » Pour moi, dit le roi, je suis » vraiment votre ami, & j'ai » beaucoup compté sur votre » amitié. Si S. Pierre me re- » fusoit un jour l'entrée du » Paradis, j'espere que vous » auriez la bonté de m'y por- » ter sous votre manteau, » sans que personne s'en ap- » perçoive ». *Cela sera difficile*, reprit l'évêque, *car votre Majesté me l'a tellement rogné, que je ne pourrai jamais y cacher de la contrebande.* Le roi se mit à rire & prit fort bien la plaisanterie. — Soupant un jour avec l'abbé Bastiani, un des Italiens qu'il avoit souvent auprès de lui, Fréderic lui dit : » Quand vous aurez obtenu la » tiare (car je ne doute point » que vos vertus ne vous la » procurent un jour), comment » me recevrez-vous, lorsque » j'irai à Rome pour vous ren- » dre mes hommages » ? *Je dirai*, répondit l'abbé, *qu'on laisse entrer l'aigle noir, afin qu'il me couvre de ses aîles ; mais en même tems je me garderai de son bec.* — Un Anglois causoit un jour avec le roi de Prusse sur les débats du parle-

ment d'Angleterre. Fréderic, se plaignant du peu de ressort de l'autorité royale dans le royaume Britannique, dit: *Oh! si j'étois roi d'Angleterre......* *Sire*, dit l'Anglois en l'interrompant, *si vous étiez roi d'Angleterre, vous ne le seriez pas vingt-quatre heures.* — On sait que le roi faisoit battre une grande quantité de petite monnoie de mauvais aloi, que l'on nommoit *pieces de six pfennings*. On payoit avec ces pieces les soldats, les ouvriers, & une partie des pensions des officiers civils & militaires; mais à aucune caisse royale on ne recevoit ces *six pfennings*, de sorte que le roi attiroit le bon argent dans ses coffres, pour n'en ressortir jamais, & distribuoit parmi le peuple cette mauvaise monnoie qui ne rentroit plus dans ses coffres. Un jour Fréderic passant à Potzdam devant la porte d'un boulanger, le voit disputer avec un paysan: il demande ce que c'est; on lui dit que le boulanger veut payer en *six pfennings* du bled qu'il a acheté du paysan, & que ce dernier refuse de prendre cette monnoie. Fréderic s'avance & dit au paysan: *Pourquoi ne veux-tu pas prendre cette monnoie?* Le paysan regarde le roi, & lui répond avec humeur: *La prends-tu, toi?* Le roi ne répondit pas un mot, & passa son chemin. — Un jeune officier quittoit quelquefois son uniforme, quoique cela fût défendu sévérement, & mettoit un habit verd, pour aller à quelques parties de plaisir. Un jour qu'il croyoit le roi absent, il va, ainsi vêtu, se promener avec sa maîtresse dans les jardins de Sans-Souci. Au détour d'une allée, il apperçoit le roi, qui le reconnoît à son épée, qu'il avoit eu l'imprudence de garder. Qui êtes-vous? lui dit Fréderic. *Sire*, répond le jeune-homme, en se remettant de sa frayeur, *je suis un officier, mais je me promene ici incognito.* Le roi se mit à rire & lui dit: *Eh bien, prenez garde que le roi ne vous voie*, & il passa son chemin. — Cependant cette indulgence de Frederic à l'égard de la liberté des reparties avoit les exceptions; quelquefois il en prenoit de l'humeur & ne pouvoit s'empêcher de la témoigner, & il reste toujours vrai en général qu'il n'est pas bon de rire avec les rois. « Fréderic, dit l'auteur » de sa vie, aimoit à railler » les autres, & la plaisanterie » lui étoit désagréable lorsqu'il » en étoit l'objet. Quand il » voyoit un médecin, la pre» miere chose qu'il lui deman» doit, c'étoit le nombre de » personnes qu'il avoit en» voyées dans l'autre monde. » L'un d'eux lui répondit: » *Pas tant que vous*, *Sire*. Il lui » tourna le dos & ne lui re» parla de sa vie ». — Ce qui avoit irrité Fréderic contre Voltaire, c'est que Maupertuis lui avoit raconté l'anecdote suivante. Un jour que le général Manstein étoit dans la chambre de Voltaire, où celui-ci corrigeoit le style des *Mémoires sur la Russie*, composés par cet officier, le roi lui envoya une piece de vers de sa façon à examiner. Voltaire renvoya Manstein, en lui disant: *Mon ami, à une autre fois; voilà le roi qui m'envoie son linge sale à*

blanchir, je blanchirai le vôtre après. — La Métrie ayant dit au roi qu'on étoit bien jaloux de la faveur & de la fortune de Voltaire, il répondit: *Laissez faire ; on presse l'orange, & on la jette quand on a avalé le jus.* » Fréderic, ajoute son bio- » graphe, n'eut jamais d'autre » dessein que de faire corriger » & publier ses ouvrages, » par cet auteur à la mode ». — Lorsque l'abbé Raynal vint à Berlin, Fréderic demanda à le voir, & se vengea par une petite méchanceté, du passage de l'*Histoire des deux Indes*, où il n'étoit pas ménagé. Le roi lui parla de son *Histoire du Stathoudérat* & de ses *Mémoires historiques*, & affecta de ne lui pas dire un mot de l'*Histoire des deux Indes*. L'abbé lui dit: *Sire, j'ai fait encore quelques autres ouvrages. — Je ne les connois pas*, lui répondit Fréderic; & il parla d'autre chose. On prétend que l'abbé n'auroit pas refusé la place de président de l'académie, si on la lui eût offerte; on en toucha quelque chose à Fréderic, qui rejeta la proposition bien loin. Il écrivit en même tems une lettre à d'Alembert, où il disoit les plus belles choses de l'abbé Raynal; mais dans les petits soupers on le traitoit de *fanatique* & de *déclamateur*. — Fréderic se moquoit de son académie qu'il avoit appris à connoître par toutes ces guerres intestines, aussi-bien que par la bizarrerie & la contradiction de ses jugemens. « Un jour, » dit l'auteur de sa *Vie*, il » voulut s'assurer si les louan- » ges que les académiciens » prodiguoient à ses Mémoires » étoient bien sinceres. Pour » cet effet, il fit passer au » secrétaire perpétuel un ma- » nuscrit de sa façon, en ca- » chant soigneusement d'où il » venoit. Soit oubli ou négli- » gence, il n'en fut fait aucune » mention. Au bout de quel- » que tems, le nom de l'au- » teur transpira & les louanges » recommencerent; mais on » prétend que Fréderic répon- » dit : *Vous m'avez appris ce* » *que je dois penser de vos suf-* » *frages* ». — Ce qui pouvoit un peu consoler l'académie, c'est que les jugemens de Fréderic n'étoient quelquefois pas mieux motivés. « Avant que » Voltaire eût avoué au roi » qu'il avoit fait la *Pucelle* » *d'Orléans*, Fréderic préten- » doit que c'étoit faire injure au » plus bel-esprit de la France, » que de lui attribuer ce qu'il » appelloit *une infame rapsodie.* » Quand on sut que Voltaire » en étoit l'auteur, il se la fit » lire par d'Algarotti, & dit : » *Ce n'est pas cela que j'avois* » *lu ; ceci est charmant, & il* » *n'y a que Voltaire capable* » *de faire un si bel ouvrage.* » C'étoit le même ouvrage, » mais les noms en imposent ». Le roi répara en quelque sorte cette inconséquence par les vers suivans, où la *Pucelle* sert de pendant à *Candide* :

Candide est un petit vaurien,
Qui n'a ni pudeur ni cervelle;
A ces traits on le connoît bien
Frere cadet de la *Pucelle*.

Leur vieux papa, pour rajeunir,
Donneroit une belle somme;
Sa jeunesse va revenir,
Il fait des œuvres de jeune-homme.
Tout n'est pas bien : lisez l'écrit,
La preuve en est à chaque page;

Vous le verrez en cet ouvrage,
Où *tout est mal*, comme il le dit.

Quand Fréderic eut bien apprécié ses académiciens, non-seulement il en fit son jouet, mais « il encouragea, dit l'auteur de sa *Vie*, les plaisanteries que l'on fit contre eux, » & donna même le plan d'un » ouvrage critique sur leurs » *Mémoires*. Quand il les faisoit » venir, c'étoit souvent pour se » moquer d'eux. Il appelloit l'un » son Montesquieu, un autre » son d'Alembert, un troisieme » son Fontenelle. Les bons aca- » démiciens faisoient de pro- » fondes révérences, & al- » loient raconter ces beaux » complimens à leur retour à » Berlin, pendant que Fréderic » rioit de leur crédulité & s'ap- » plaudissoit de son persifflage. » Il y a dans une ville de Suisse » un homme *employé à la poste* » *aux lettres*, qui a été aca- » démicien de Berlin. Il ne » manque pas pour se donner » du relief, de faire parade de » ce titre. Un plaisant lui disoit » un jour : *Vous n'avez guere* » *changé d'état ; vous étiez* » *homme de lettres*, *maintenant* » *vous êtes l'homme aux lettres*. » Un autre Suisse, aussi mem- » bre de l'académie de Berlin, » a postulé dans sa patrie une » place d'espece de *Massier*, » qui porte la livrée de l'état. » Il n'a pas réussi, & a été » obligé de rester à Berlin » (*). — Après le départ de Voltaire, Fréderic défendit les plaisanteries irréligieuses : & causant un jour avec la comtesse de Camas, il lui dit qu'il estimoit fort heureuses les personnes qui pouvoient croire les vérités de la Religion ; mais que pour lui, ayant une fois pris son parti, il ne pouvoit plus changer ; *car*, ajouta-t-il, *si mes sujets me voyoient maintenant aller à l'église, ils se moqueroient de moi, & m'accuseroient de foiblesse.* — *Non, Sire*, lui répondit madame de Camas, *on les verroit verser des larmes de joie.* — Nous finirons tous ces détails par le jugement qu'un écrivain connu vient de faire de l'administration de Fréderic, à l'occasion du panégyrique de ce prince, publié par l'auteur de l'*Essai général de Tactique*. » Depuis cette guerre de sept » ans, les forces de Fréderic » n'ont guere servi qu'à main- » tenir la paix en Europe, en » épouvantant ceux qui se- » roient tentés de la troubler. » Dans ce long repos, il res- » toit au roi de Prusse à acqué- » rir une autre gloire, qui eût » expié cette gloire du guer-

(*) On ne peut s'empêcher de faire ici une réflexion aussi frappante par sa vérité, qu'humiliante pour les petits esprits qui se croient savans, parce qu'ils sont membres d'un corps réputé scientifique. Si sous les yeux d'un roi qui se connoissoit en hommes, & sur-tout en hommes de lettres, qui vouloit s'illustrer par les sciences, par les secours & l'éclat qu'il leur donnoit ; si, dis-je, sous les yeux & à la nomination immédiate d'un tel prince, de semblables personnages ont obtenu des *fauteuils ;* que penser des académiciens des autres pays, que penser de ce genre d'honneurs en général, que penser de ceux qui l'ambitionnent ? *Voyez* PIRON, MURATORI, PLESSIS Armand.

» rier qui, comme le dit Montesquieu, *laisse toujours une grande dette à payer à l'humanité.* Je parle de la gloire de grand administrateur & de grand législateur. Le panégyriste de Fréderic, attaché peut-être à la mémoire de ce grand homme par quelque rapport secret de goût & de génie, voudroit bien, après en avoir fait le premier des rois guerriers, lui assigner encore une des places les plus honorables parmi les monarques administrateurs & législateurs. Il paroît que les esprits les plus éclairés de l'Europe résisteront beaucoup à ce jugement : ce n'est pas que le panégyriste dissimule les reproches qui ont été faits à son héros ; mais il en atténue trop quelques-uns, & il voudroit trop balancer les autres par quelques biens particuliers, ouvrage de l'ordre & de l'économie du roi de Prusse. Si on le considere comme législateur, ce *Code Fréderic*, auquel il a permis qu'on donnât son nom, ne méritoit pas de le porter. Ce n'est guere qu'un extrait du droit Romain, qui n'est pas au-dessus du livre de notre Domat. Tous les défauts des loix Romaines y sont, au nombre près, parce qu'on a tout abrégé ; & il est douteux qu'on y ait ajouté une seule grande vue de législation ; car ce n'en est pas une que cet amour de simplicité & de rapide exécution, qui tient bien plus à l'esprit militaire qu'à l'esprit législateur. Si on le considere comme administrateur, l'inflexible équité ordonne de porter sur sa mémoire un jugement plus sévere encore. On cite les terres qu'il a fait défricher, les sables qu'il a rendu fertiles, les nombreux villages qu'il a élevés ou peuplés ; des manufactures par lui créées ou encouragées ; la population enfin augmentée dans son royaume, tandis que par-tout ailleurs elle a beaucoup de peine à se soutenir à son niveau. Tous ces faits peuvent n'être pas assez bien établis ; ils peuvent avoir été exagérés ; & quand ils seroient tous vrais & tous exacts, l'administration du roi de Prusse pourroit encore avoir été très-vicieuse. N'ayant aucune cour, aucun faste, avec beaucoup d'économie, il a dû avoir beaucoup d'argent, & avec de l'argent il a pu faire des établissemens utiles : il en a fait. Mais ce qu'un roi, tel puissant qu'il soit, peut faire par lui-même, est toujours peu de chose en comparaison de ce que feroit sa nation, s'il la laissoit libre de toute gêne & de toute entrave, en protégeant seulement son industrie. Cent mille esprits qui méditent constamment sur leurs propres intérêts, voient toujours beaucoup plus de choses, & les voient mieux qu'un seul homme de génie qui médite quelquefois sur les intérêts des autres. Fréderic avoit une manie bien indigne d'un esprit supérieur. Il vouloit tout voir & tout administrer par lui-même ; au-lieu que les grands administrateurs, éclairés par

» un petit nombre de principes » dont ils répandent la lumiere » sur leur nation, sont des » spectateurs tranquilles, & » non des créateurs inquiets » d'un ordre qui n'est jamais » si beau & si heureux que » lorsqu'il s'établit par lui-» même sur les loix éternelles » de la nature des choses & » des hommes. Le bien que » Fréderic a fait, est celui d'un » particulier très-puissant, » plutôt que l'œuvre d'un sou-» verain qui avoit du génie: » & si vous voulez prendre » une juste idée du méchant » systême d'administration qu'il » avoit embrassé, voyez à » quelles misérables & hon-» teuses pratiques ce systême » avoit conduit un grand hom-» me: voyez en quelle estime » il avoit pris cet art de nos » finances, dont notre déses-» poir est de ne pouvoir nous » délivrer; voyez-le travailler » de concert avec des faux-» monnoyeurs qu'il devroit » punir du dernier supplice, » & faire servir son effigie à » attester un mensonge & à » couvrir une fraude, multi-» plier des impôts à toutes les » entrées, sur tous les objets » de consommation, & se per-» suader encore, comme les » plus bornés de nos politiques, » que ce qui est pris sur la den-» rée n'est pas pris sur la terre, » que ce qui est pris sur les » marchandises étrangeres n'est » pas pris sur les nationaux qui » les achetent: voyez-le porter » l'inspection d'un inquisiteur, » sur des actions abandonnées » à la liberté dans les empires » les plus despotiques; défen-» dre à ses sujets riches de ma-» rier leurs filles sans sa permis-» sion; leur interdire les longs » voyages; ne pas leur per-» mettre de transporter hors de » la Prusse leur fortune: le » royaume d'un roi philosophe » semble être converti en un » cloître. Fréderic oublie, ou » il ignore que la liberté est la » chaîne la plus forte qui at-» tache les hommes dans un » pays, & il croit rendre son » empire florissant en dépouil-» lant ses sujets des droits les » plus sacrés de la nature. Je » ne croirai donc pas à tout ce » qu'on a dit des prospérités » de son peuple, parce que je » ne crois pas aux prospérités » des esclaves; & quand même » ce qu'on en a dit, seroit in-» contestable, je croirai qu'avec » un systême opposé, Fréderic » eût fait cent fois plus de bien » encore. Et qu'on ne dise pas » que j'oppose un principe gé-» néral à un fait; ce principe » général est fondé sur des » faits universels: au reste, & » je dois le répéter, le pané-» gyriste du roi de Prusse » énonce lui-même presque » tous ces reproches, & s'il » tâche de les adoucir en fa-» veur d'un monarque qui a de » si grands droits à l'admira-» tion universelle, on voit sans » incertitude qu'il ne partage » aucune de ses erreurs, & » qu'il est loin, comme tant » d'autres, de se servir des » fautes d'un grand homme, » pour attaquer des vérités » auxquelles on doit plus de » respect encore ». Outre la *Vie* dont nous avons cité quelques passages, qui a paru à Strasbourg, en 1788, 4 vol. in-8°, l'abbé Denina en a donné une

une autre en 1789, beaucoup plus courte, mais écrite avec plus de discernement & de sagesse, 1 vol. in-8º. On a publié ses *Œuvres primitives*, c'est-à-dire, la collection des ouvrages qui avoient paru de son vivant, en 4 vol. in-8°, Amsterdam, 1790, & ses *Œuvres posthumes*, en 20 vol. in 8°, avec sa *Vie*, Amsterdam, 1789. Nous n'entrerons pas dans le détail de tout ce qu'ils présentent de matieres propres à l'éloge ou à la censure. Il en est peu qu'on puisse regarder comme lui appartenant en entier. Mais si quelques philosophes lui ont attribué les leurs, un d'eux fut accusé de s'être attribué les siens; & l'on sait ce qu'il lui en coûta. Il n'y a pas d'apparence qu'un prince qui avoit un grand sens, ait écrit tout ce qu'on lit dans quelques-uns de ces ouvrages, moins encore qu'il l'ait pensé. Dans tous les cas, l'analyse de cette vaste collection nous meneroit trop loin, & ne pourroit s'accorder, dans un tems si voisin encore de sa gloire, avec les égards dus à un auteur royal.

FRÉDERIC de Holstein, *voyez* ADOLPHE-FRÉDERIC.

FRÉDERIC V, électeur Palatin, surnommé *roi d'Hyver*. Voyez FERDINAND II, empereur.

FREDOLI, (Berenger) né à Benne en Languedoc, d'une famille noble, mort à Avignon en 1323, étoit habile dans le droit. Il fut choisi en 1298 par Boniface VIII, pour faire la compilation du *Sexte*, c'est-à-dire, du 6e. livre des *Décrétales*, avec Guillaume de Mandagot & Richard de Sienne. Clément V l'honora du chapeau de cardinal en 1305.

FREGOSE, (Paul) cardinal, archevêque de Genes, sa patrie, doge en 1462, perdit cette place quelque tems après, la recouvra en 1463, & l'occupa encore deux fois. Il mourut à Rome en 1498.

FREGOSE, (Baptiste) neveu du précédent, fut élu doge en 1478. Il ne conserva que très-peu de tems cette dignité. La hauteur de son caractere & la sévérité de son gouvernement le firent déposer la même année. Il fut exilé à Tregui, mais nous ignorons quand il mourut. Il égaya sa retraite par la lecture & le travail. On doit à sa plume : I. Un ouvrage italien en 9 livres; mais qui n'a paru qu'en latin, Milan, 1509, in-folio, de la traduction de Camille Ghilini, sur les *Actions mémorables*, dans le goût de Valere Maxime. Les meilleures éditions de ce Traité, souvent réimprimé, sont celles de Juste Gaillard, avocat au parlement de Paris, qui y a fait des additions, des corrections, & l'a orné d'une préface. II. La *Vie du Pape Martin V*. III. Un *Traité* latin *sur les Femmes savantes*. IV. Un autre en italien *contre l'Amour*, Milan, 1496, in-4°; traduit en françois, 1581, in-4°; l'original & la version sont également rares.

FREGOSE, (Fréderic) archevêque de Salerne & cardinal, de la même famille que les précédens, défendit la côte de Genes contre Cortogli, corsaire de Barbarie, qui la ravageoit. Il surprit ce pirate

dans le port de Biſerte, paſſa à Tunis & à l'iſle de Gerbes, & revint à Genes chargé de gloire & de butin. Les Eſpagnols ayant ſurpris Genes en 1522, Fréderic chercha un aſyle en France. François I le reçut avec diſtinction, & lui donna l'abbaye de S. Benigne de Dijon. De retour en Italie, il fut fait cardinal & évêque d'Eugubio, où il mourut en 1541. La langue grecque & l'hébraïque lui étoient familieres. Son ſavoir étoit ſoutenu par les vertus épiſcopales. On a de lui un *Traité de l'Oraiſon* en italien, Veniſe, 1542, in-8°.

FREGOSE, (Antonio Phileremo) poëte Italien, du commencement du 16*e*. ſiecle, dont la *Cerva Bianca*, & autres Poéſies ont été réunies à Milan en 2 vol. in-8°; le 1*er*. en 1515, le 2*e*. en 1525, aſſez rares.

FREGOSE, *voy.* FULGOSE.

FREHER, *voyez* MARQUARD-FREHER.

FREIG, *Freigius*, (Thomas) natif de Fribourg en Briſgaw, enſeigna le droit avec réputation à Fribourg, à Bâle & à Altorf, & mourut de la peſte vers 1583. On a de lui des *Paratitles* ſur le digeſte, in-8°, & d'autres ouvrages.

FREIND, (Jean) naquit en 1675, à Croton, dans le comté de Northampton, d'un pere miniſtre. Weſtminſter fut ſa premiere école. Dès l'âge de 21 ans, il mit au jour deux Diſcours grecs, l'un d'Eſchine, l'autre de Démoſthenes, avec une traduction & des remarques. Il ſe conſacra enſuite à la médecine. Le comte de Peterboroug l'emmena avec lui en 1705 en Eſpagne, alors le théâtre de la guerre. Après y avoir exercé ſa profeſſion pendant 2 ans, il paſſa à Rome & s'y lia avec tous les ſavans qui cultivoient ſon art. Freind de retour en Angleterre, fut renfermé à la tour de Londres, ſoupçonné d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état : malheureuſement les philoſophes & les lettrés ne ſont que trop ſouvent dans ce cas-là (*voyez* VESPASIEN). On ſollicita en vain ſon élargiſſement pendant 6 mois; mais au bout de ce tems, le miniſtre étant tombé malade, Méad (*voyez* ce mot), confrere du priſonnier, ne voulut lui ordonner aucun remede, que Freind ne fût ſorti de la tour : conduite très-blâmable & qui ne prouve pas que Méad fût convaincu de l'innocence de ſon ami. Cependant Freind fut élargi, & obtint la place de premier médecin de la princeſſe de Galles, depuis reine d'Angleterre. Il mourut à Londres, à 52 ans, en 1728, membre de la ſociété royale. Freind étoit auſſi heureux dans la pratique, qu'éclairé dans la théorie. Ses opinions étoient reçues en Angleterre, comme celles d'Hippocrate dans la Grece. Des ouvrages qu'il a laiſſés, les principaux ſont : I. *Hiſtoire de la Médecine, depuis Galien juſqu'au 14e. ſiecle* : livre ſavant, traduit de l'anglois en françois, par M. Noguez, en 2 vol. in-4°, 1728. II. *L'Emmenologie, ou Traité de l'évacuation ordinaire des Femmes*, traduit en françois par Devaux, 1730, in-12. III. *Lectiones Chymicæ*, Amſterdam, 1710, in-8°. IV. *Traité de la Fievre.* Tous les

écrits de Freind ont été recueillis à Londres, in-fol., 1733, & à Paris, 1735, in-4°. Sa *Vie* est à la tête.

FREINSHEMIUS, (Jean) naquit en 1608 à Ulm en Suabe. Mathias Bernegger, savant de Strasbourg, lui confia sa bibliotheque & lui donna sa fille. L'université d'Upsal lui ayant proposé des avantages considérables, il y alla professer l'éloquence pendant 5 ans. La reine Christine, qui l'envoioit à l'université, le choisit pour son bibliothécaire & son historiographe, avec sa table & 2000 écus d'appointemens. Il fut bientôt obligé d'abandonner ces honneurs & de revenir dans sa patrie, pour rétablir sa santé, que le climat de Suede avoit dérangée. L'électeur Palatin lui donna, un an après son départ d'Upsal, en 1656, une place de professeur honoraire de l'université de Heidelberg, & une charge de conseiller électoral. Freinshemius n'en jouit pas long-tems, étant mort en 1660, à 52 ans. Ce savant possédoit les langues mortes & presque toutes les langues vivantes. Il joignoit à une littérature choisie, de l'esprit & du goût. Il s'occupa toute sa vie avec autant de zele que de succès à réparer les breches que le tems avoit faites à quelques auteurs. Il entreprit de faire des *Supplémens* à *Tite-Live* & à *Quinte-Curce*, & il y réussit. Il fut moins heureux dans ses *Supplémens de Tacite*, parce que, pour faire revivre cet historien inimitable, il falloit un génie aussi fort, aussi vigoureux, aussi profond que le sien, & il s'en trouve à peine un dans vingt siecles. Le P. Brotier y a depuis complettement réussi. On a encore de Freinshemius des *Commentaires sur Florus*, & quelques autres auteurs latins, qu'il a ornés de savantes tables.

FREIRE DE ANDRADA, (Hyacinthe) abbé de Ste Marie de Chans, né à Béja en Portugal, l'an 1597, parut d'abord avec distinction à la cour d'Espagne : mais son attachement à la maison de Bragance indisposa le ministere contre lui. Il s'éclipsa jusqu'au tems que Jean IV fut proclamé roi de Portugal, en 1640. Il se rendit auprès de lui, & en fut très-bien reçu. Ce monarque lui offrit l'évêché de Viseu, qu'il refusa, prévoyant que le pape, qui ne reconnoissoit pas d'autre roi de Portugal que celui d'Espagne, ne lui accorderoit point ses bulles. Il mourut à Lisbonne, en 1657, à 60 ans. Freire avoit l'esprit léger, mais le cœur généreux & plein de franchise. Il défendoit ses amis en secret, & les reprenoit en face. Il cultiva avec succès la poésie & l'histoire. On a de lui : I. La *Vie de Don Juan de Castro*, in-fol., traduite en latin par Rotto, Jésuite italien. C'est un des livres les mieux écrits en portugais. II. Des *Poésies portugaises*, en petit nombre, mais élégantes.

FREITAG, (Jean) né à Nieder-Wesel, dans le duché de Cleves, en 1581, fut professeur en médecine à Helmstadt, médecin en différentes cours d'Allemagne, & enfin professeur à Groningue, où il mourut en 1641. Il ne cessa de critiquer les ouvrages du céle-

bre Daniel Sennert, auquel il ne semble pas avoir rendu assez de justice, quoique plusieurs de ses critiques soient fondées. Les principaux ouvrages de Freitag sont : I. *Noctes Medicæ*, Francfort, 1616, in-4°. II. *Aurora medicorum*, 1630, in-4°. (*voyez* Manget, *Bibliotheca script. medicor.* t. II, p. 346). — Il ne faut pas le confondre avec Jean FREITAG, né à Perleberg en 1587, qui pratiqua la médecine avec réputation à Ratisbonne, où il mourut en 1654, après avoir publié *de Melancholiâ Hypochondriacâ;* ni avec Jean-Henri FREITAG, qui publia un ouvrage sur la chymie en 1635, à Quedlimbourg; ni avec le major FREITAG, devenu célebre pour avoir donné à Francfort des coups de bâton à M. Arouet de Voltaire, par ordre de Fréderic II, roi de Prusse.

FREMINET, (Martin) peintre, né à Paris en 1567, fit le voyage de Rome dans un tems que les peintres étoient partagés entre Michel-Ange de Caravage, & Joseph d'Arpino, dit le *Giosepin.* Il s'attacha à prendre ce que ces deux peintres avoient de meilleur, & y réussit. Freminet étoit très-instruit des sciences relatives à son art : il savoit l'anatomie, la perspective & l'architecture. Il fut un grand dessinateur, & l'on remarque beaucoup d'invention dans ses tableaux; mais sa maniere fiere, les expressions fortes de ses figures, des muscles & des nerfs durement prononcés, & les actions de ses personnages trop recherchées, ne sont point du goût de tout le monde. Ses dessins sont terminés. Henri IV le fit son premier peintre, & Louis XIII l'honora du cordon de S. Michel. Il peignit le plafond de la chapelle de Fontainebleau, & mourut à Paris en 1619.

FREMINVILLE, (Edme de la Poix de) né en 1680 à Verdun en Bourgogne, du lieutenant-général de cette ville, devint lui-même bailli de la Palisse. Les matieres féodales sont les principales qui se présentent à traiter devant un juge de grandes seigneuries; il en fit une étude particuliere. Le fruit de ses travaux fut le *Traité des Dixmes*, 1 vol. in-12; la *Pratique des Terriers*, en 5 vol. in-4°., qui est un excellent traité des fiefs. Il fit un 6*e.* volume, pour les droits des habitans. Il a extrait, par ordre alphabétique, le *Traité de la Police* du commissaire la Marre, sous le titre de *Dictionnaire de la Police*, en 1 vol. in-4°. : ouvrage estimé, & réimprimé en province, in-8°. Freminville mourut à Lyon, le 14 novembre 1773. C'étoit un homme savant & laborieux.

FREMIOT, *voyez* CHANTAL.

FREMIOT, (André) archevêque de Bourges, né à Dijon en 1573, d'une famille noble & féconde en personnes de mérite, chargé d'affaires importantes sous les rois Henri IV & Louis XIII, s'en acquitta en homme intelligent. On a de lui un *Discours des marques de l'Eglise* contre les héréfies, 1610, in-8°., & d'autres ouvrages. Ce prélat estimable mourut à Paris en 1641.

FRENICLE, (Nicolas) poëte François, né à Paris en

1600, fut conseiller-général en la cour des monnoies, & mourut doyen de la même cour après l'an 1661. On a de lui plusieurs pieces de théâtre : I. *Palemon & Niobé*, in-8°., deux pastorales. II. L'*Entretien des Bergers*, autre pastorale. III. Un Poëme intitulé : *Jesus crucifié*. IV. Une *Paraphrase des Psaumes* en vers, &c. Tous ces ouvrages sont très-médiocres.

FRENICLE DE BESSY, (Bernard) frere du précédent, mort en 1675, fut grand arithméticien & ami de Descartes. Ce philosophe faisoit grand cas de son arithmétique, qui le conduisoit à des détails où l'analyse a bien de la peine à parvenir; mais il s'étonnoit que sans le secours de l'algebre, dont en effet il ne faisoit aucun usage, Bessy fût devenu si profond dans cette science. On trouve plusieurs de ses écrits dans le 5e. tome des anciens *Mémoires de l'Académie des Sciences*, dont il étoit membre ; entr'autres, une Méthode pour trouver la solution des problêmes par les exclusions.

FRERET, (Nicolas) né à Paris en 1688, d'un procureur au parlement, se fit recevoir avocat par complaisance pour sa famille. La nature ne lui avoit donné aucun goût pour le barreau, & par conséquent presque point de talent; il le quitta pour se livrer à l'histoire & à la chronologie, ses premieres passions. L'académie des Inscriptions lui ouvrit ses portes dès l'âge de 25 ans. Il signala son entrée par un *Discours sur l'origine des François*, rempli de propos indiscrets sur l'affaire des princes avec le régent; il le fit renfermer à la Bastille. Bayle fut presque le seul auteur qu'on lui donna pour égayer sa prison; il le lut tant de fois, qu'il le savoit presque par cœur. Les erreurs de ce fameux sceptique s'inculquerent dès-lors dans son esprit. On ne s'en apperçoit que trop, lorsqu'on jette les yeux sur ses *Lettres de Thrasibule à Leucippe*, où l'on trouve le triste athéisme réduit en principes, quoiqu'adroitement enveloppé; & sur l'*Examen des Apologistes du Christianisme*, 1767, in-8°.: ouvrage posthume, non moins répréhensible que le précédent. L'abbé Bergier l'a réfuté victorieusement par son ouvrage intitulé : *Certitude des Preuves du Christianisme*. Freret ayant obtenu sa liberté, s'adonna entiérement à ses anciennes études. On lui doit : I. Plusieurs *Mémoires*, pleins d'érudition & de discussions épineuses. Ils sont répandus dans les différens volumes de la collection académique des belles-lettres. Ceux dans lesquels il essaie d'éclaircir la chronologie Lydienne & la Chinoise, ont été d'abord recherchés ; mais l'on s'est convaincu depuis, que ces fabuleuses histoires n'avoient rien gagné aux travaux de ce savant, beaucoup plus crédule en matiere de vieilles annales, qu'en matiere de religion. II. La *Préface*, les *Notes*, & une partie de la *Traduction* du roman espagnol, intitulé : *Tyran le Blanc*, 2 vol. in-12. III. Quelques ouvrages frivoles, qui n'amuseront guere les lecteurs sages. Freret avoit une vaste littérature. Il connoissoit l'intrigue de presque toutes les

pieces des différens théâtres de l'Europe. Sa mémoire étoit immense. Il écrivoit avec netteté & avec ordre; mais il avoit du penchant pour les opinions singulieres; ses *Lettres de Thrasibule*, annoncent au jugement d'un critique judicieux, *un esprit dur & un cœur corrompu.* L'auteur du *Dictionnaire Philosophique* s'est souvent paré de l'érudition de Freret, & n'en a pas fait un meilleur usage. Il mourut en 1749.

FRERON, (Elie-Catherine) né à Quimper en 1719, montra de bonne heure des talens. Il entra chez les Jésuites, pour les y perfectionner. Il professa pendant quelque tems avec succès au college de Louis-le-Grand. Les Peres Brumoi & Bougeant le dirigerent dans ses études, & lui inspirerent le goût de la belle littérature. Quelques mécontentemens l'ayant obligé de sortir des Jésuites en 1739, il aida d'abord l'abbé des Fontaines dans la composition de ses feuilles, & donna ensuite un petit journal, sous le titre de *Lettres de Mde. la Comtesse*, in-12, 1746. Cette comtesse étoit l'interprete de la raison & du bon goût, & elle s'exprimoit avec autant d'esprit que de sel. Comme la réputation de plusieurs beaux esprits n'étoit pas ménagée dans ces feuilles, ils eurent le crédit de les faire supprimer. Elles reparurent en 1749, sous un autre titre. C'est au commencement de cette année que Freron publia ses *Lettres sur quelques Ecrits de ce tems*, qui renfermant une critique aussi vive que piquante, ne plurent pas davantage à un grand nombre d'écrivains, que celles de la *Comtesse*. Elles furent quelquefois interrompues; & ce fut presque toujours au regret du public, qui aime à s'amuser des critiques & de ceux qui en font l'objet. Après avoir publié 13 vol. de ce journal, l'auteur le fit paroître en 1754, sous le titre d'*Année Littéraire*, & il en a publié réguliérement 8 vol. par année, à l'exception de 1754, qu'il n'en donna que 7, jusqu'à sa mort arrivée en mars 1776. Beaucoup d'esprit naturel, de la gaieté, un goût sûr, un tact fin, le talent de présenter les défauts d'un ouvrage avec agrément : telles furent les qualités de ce redoutable journaliste. De la partialité, une malignité quelquefois trop marquée, de la précipitation dans les jugemens : tels furent ses défauts. Il avoit des mœurs douces, & sa société étoit facile & enjouée; mais le ressentiment des injustices le rendit quelquefois injuste. Ses autres ouvrages sont : I. Un recueil d'*Opuscules* en 3 vol. in-12, parmi lesquels on trouve des Poésies qui ne sont pas sans mérite. L'*Ode sur la Bataille de Fontenoi* est une des meilleures qui aient paru depuis Rousseau. II. *Les Amours de Vénus & d'Adonis*, in-12, 1748 : brochure traduite de l'italien du cavalier Marini. Freron étoit très-peu conséquent dans l'attachement qu'il affichoit pour les bonnes mœurs. Diverses analyses qu'on voit dans l'*Année Littéraire*, en sont une autre preuve. III. Il travailla pendant quelque tems au *Journal étranger*. Il l'abandonna pour s'occuper entiérement de son *Année Littéraire*, dont le privilege a été continué à sa veuve.

FRESNAYE, (Jean Vauquelain de la) d'abord avocat du roi au bailliage de Caen, ensuite lieutenant-général, & président au présidial de cette ville, y mourut en 1606, à 72 ans. C'est le premier poëte François qui ait fait des satyres. Celles de la Fresnaye, plus sensées que plaisantes, n'ont ni l'énergie, ni le piquant de Regnier; & par conséquent sont moins lues par les François, naturellement amis du sel & de l'épigramme. On a encore de la Fresnaye: I. Un *Art Poétique* qu'on ne lit plus, & qu'on ne doit plus lire, parce que ce qu'il y a de bon, se trouve ailleurs, & que le reste n'est qu'un recueil de préceptes triviaux, versifiés foiblement. II. Un Poëme intitulé: *Pour la Monarchie de ce Royaume contre la Division*, ouvrage d'un zélé patriote. III. Deux livres d'*Idylles*, & trois autres d'*Epigrammes*, d'*Epitaphes* & de *Sonnets*. Toutes ces Poésies ont été recueillies par lui-même, in-8°., 1605, à Caen. Il étoit pere de des Ivetaux. *Voyez* ce mot.

FRESNE, Abraham-Alexis Quinault du) naquit d'une famille attachée au théâtre depuis long-tems. Il étoit d'un caractere extrêmement hautain, comme Baron. Il disoit modestement, en parlant de lui: » On me croit heureux: erreur » populaire! Je préférerois à » mon état celui d'un gentil-» homme, qui mangeroit tran-» quillement douze mille livres » de rente dans son vieux châ-» teau ». Du Fresne étoit si glorieux, qu'il parloit à peine à ses domestiques; & lorsqu'il étoit question de payer un fiacre ou un porteur de chaise, il se contentoit de faire un signe, ou de dire d'un air dédaigneux: *Qu'on paie ce malheureux.* « Ce » n'est du reste pas à ces mimes » qu'il faut s'en prendre, dit » un auteur, s'ils sont pleins » d'insolence & d'orgueil; mais » à l'engouement du public qui » leur fait perdre la tête par des » applaudissemens exagérés, » & par des richesses qui les » mettent de niveau avec les » plus grands seigneurs» (*voyez* BARON, ESOPUS, GARRICK, ROSCIUS). Cet histrion est mort en 1767.

FRESNE, *voy.* CANGE (Du).

FRESNE, *voyez* FORGET.

FRESNOY, (Charles-Alfonse du) né à Paris en 1611, d'un pere apothicaire, fut destiné à la médecine par ses parens, à la poésie & à la peinture par la nature. Les beaux-arts l'emporterent sur la pharmacie, malgré les mauvais traitemens que sa famille lui fit essuyer. Il prit d'abord des leçons de dessin chez Perrier & chez Vouet. De cette école il passa dans celle d'Italie, sans autre secours pour vivre que son pinceau. Du Fresnoy fut obligé, pour subsister, de peindre des ruines & des morceaux d'architecture. Pierre Mignard, avec lequel il lia une amitié qui dura jusqu'à la mort, vint le trouver à Rome, & l'aida à se tirer de l'indigence. Chaque jour étendoit la sphere de ses connoissances; il étudioit Raphaël & l'antique, & à mesure qu'il avançoit dans la théorie de son art, il écrivoit ses remarques en vers latins pour s'aider dans la pratique. De ces ob-

ſervations raſſemblées, naquit ſon Poëme : *De Arte Graphica*, De l'Art de la Peinture : production admirable pour les préceptes ; mais dénuée d'ornemens & de graces, & très-inférieure, pour la pureté & l'élégance du ſtyle, au Poëme latin de l'abbé de Marſy, ſur le même ſujet. Du Freſnoy prenoit tour-à-tour la plume & le pinceau. Il approche du Titien pour le coloris, & de Carrache pour le deſſin. Ses tableaux & ſes deſſins ne ſont pas communs. Il mourut en 1665, chez un de ſes freres, dans le village de Villiers-le-Bel, à 4 lieues de Paris. Son *Poëme ſur la Peinture* a été traduit en françois par Roger de Piles en 1789. Il en a paru une traduction libre en vers, par M. Renou, avec des remarques. La meilleure édition de ce Poëme eſt celle de Paris, 1673, qu'on a ornée des figures de le Clerc, in-12.

FRESNOY, *voy.* LENGLET (Nicolas).

FRESNY, (Charles-Riviere du) né à Paris en 1648, paſſoit pour petit-fils de Henri IV, & lui reſſembloit. Il joignoit à un goût général pour les arts, des talens particuliers pour la muſique & le deſſin. Sans crayon, ſans pinceau, ſans plume, il faiſoit des tableaux charmans. Il excelloit ſur-tout dans l'art de diſtribuer les jardins. Ce talent lui valut le brevet de contrôleur des jardins du roi, & le privilege d'une manufacture de glaces. Du Freſny, extrêmement prodigue, le céda pour une ſomme médiocre. Il ſe fit rembourſer en même tems une rente viagere de 3000 livres, que Louis XIV avoit ordonné aux entrepreneurs de lui faire. Ce prince diſoit : *Il y a deux hommes que je n'enrichirai jamais*, du Freſny & Bontems. C'étoient ſes deux valets-de-chambre, & preſque auſſi diſſipateurs l'un que l'autre. Du Freſny quitta la cour, après avoir vendu toutes ſes charges. Ses ouvrages ont été recueillis en 1731, en 6 vol. in-12. Ils renferment : I. Ses *Pieces de Théâtre.* II. Des Cantates, qu'il a miſes lui-même en muſique. III. Pluſieurs Chanſons. IV. Les *Amuſemens ſérieux & comiques*, petit ouvrage ſouvent réimprimé, & plein de peintures vives & plaiſantes de la plupart des états de la vie. V. Des *Nouvelles hiſtoriques*, &c. On remarque dans toutes ces productions une imagination enjouée & ſinguliere.

FREY, (Jean-Cécile) né à Keiſerſtul, profeſſa la philoſophie au college de Montaigu à Paris, & y mourut de la peſte l'an 1631. Ses ouvrages latins de Philoſophie furent imprimés en cette ville, in-8°, 2 vol. ; le 1*er.* en 1645, le 2*e.* en 1646. On trouve dans celui-ci quelques écrits de médecine, ſcience en laquelle il avoit été paſſé docteur.

FREY, *voyez* NEUVILLE.

FREY, (Jean-Jacques) né à Lucerne, le 17 février 1681, fut l'un des plus célebres graveurs de ſon temps, vécut longtems à Rome, & y mourut le 12 janvier 1751. Il a gravé d'après les plus grands maîtres, tels que Raphaël, le Guide, le Dominiquin, Annibal Carrache, Carlo Maratti, le Pouſſin. Son burin eſt vif & expreſſif.

Le Recueil de ses gravures forme deux gros vol. in-fol.

FREZIER, (Amédée-François) né à Chamberi en 1682, d'une famille distinguée dans la robe, originaire d'Ecosse, vint à Paris pour étudier la jurisprudence : mais les mathématiques ayant plus d'attrait pour lui, il s'y livra entiérement, & entra dans le corps du génie en 1707. La cour le chargea d'aller examiner les colonies Espagnoles, au Pérou & au Chili en 1711, & employa son talent pour les fortifications à Saint-Malo, à St-Domingue en 1719, à Landau en 1728. Ce fut aussi cette même année qu'il reçut la croix de S. Louis, & qu'il se maria. Il parvint ensuite au grade de lieutenant-colonel, & enfin de directeur de toutes les fortifications de la Bretagne. Il mourut en 1772, à l'âge de 92 ans. Nous avons de lui divers ouvrages : I. *Traité des Feux d'Artifice*, 1747, in-8°. II. *Voyage de la Mer du Sud*, 1716, in-4°, & 2 vol. in-12, 1717. III. *Théorie & Pratique de la coupe des Pierres & des Bois*, Strasbourg, 1769, 3 vol. in-4°. Il donna l'abrégé de ce livre, sous le titre d'*Elémens de Stéréotomie*, Paris, 1759, 2 vol. in-8°.

FREZZI, (Fréderic) évêque de Foligno sa patrie, avoit été Dominicain : il fut décoré de la mitre par Boniface IX en 1403, assista au concile de Pise en 1409, & mourut en 1416 à Constance, pendant la tenue du concile. Il est auteur d'un poëme fort estimé des Italiens, intitulé : *Il Quadriregio*, ou *les Quatre Regnes de la vie de l'Homme* ; le 1er. regne est celui de *Cupidon*, le 2e. celui de *Satan*, le 3e. celui des *Vices*, & le 4e. celui de *Minerve* ou de la *Vertu*. Il fut imprimé pour la premiere fois à Foligno en 1481, in-fol., & cette édition est rare & recherchée. La derniere & la meilleure est celle de Foligno 1725, 2 vol. in-4°. Quelques critiques ont voulu enlever cet ouvrage à Frezzi, pour le donner à Nicolas Malpigli, Bolonois ; mais les meilleurs bibliographes d'Italie soutiennent qu'il est certainement de Frezzi.

FRIART *ou* FRÉAR, *voyez* CHAMBRAY (Roland).

FRIBURGER, *voyez* GERING.

FRISCHE, (Dom Jacques du) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, né à Sèez en 1641, donna en 1686 & 1690, avec Dom Nicolas le Nourri, une nouvelle édition de *S. Ambroise*, accompagnée de savantes notes, en 2 vol. in-fol. On lui doit aussi la *Vie de S. Augustin*, qui se trouve à la tête des Œuvres de ce saint docteur; il y travailla avec Dom Vaillant sur les Mémoires de l'abbé de Tillemont. Dom Frische travailloit à une nouvelle édition de *S. Grégoire de Nazianze*, lorsqu'il mourut à Paris en 1693, avec la réputation d'un savant vertueux.

FRISCHLIN, (Nicodême) né à Balingen, dans le duché de Wittemberg, en 1547, se tua en 1590, à 43 ans, en voulant se sauver d'une tour où ses vers l'avoient fait enfermer. Il avoit beaucoup de talent pour la poésie. On a de lui seize livres d'*Elégies*, sept *Comédies*, deux *Tragédies*, &c. Sa comédie de

Rebecca lui valut une couronne de laurier d'or, que l'empereur Rodolphe voulut lui donner solemnellement à la diete de Ratisbonne. Il étoit partisan de Ramus : ses Écrits en matiere grammaticale en font foi. Il a travaillé aussi sur *Callimaque*, *Aristophane*, *Virgile*, *Perse*, &c, qu'il a ou traduits, ou éclaircis par des notes. Ses *Œuvres Poétiques* parurent en 4 vol. in-8°, 1598 à 1607.

FRISCHMUTH, (Jean) né en 1619 à Wertheim, dans la Franconie, fut recteur, puis professeur des langues à Iene, où il mourut en 1687. On a de lui : I. Des Explications de plusieurs endroits difficiles de l'Ecriture-Sainte, dont quelques-unes sont assez heureuses. II. Plus de LX *Dissertations*, in-4°, *philologiques & théologiques*, sur des sujets curieux, pleines d'érudition.

FRIZON, (Pierre) du diocese de Rheims, d'abord Jésuite, ensuite grand-maître du college de Navarre, & docteur de Sorbonne, mort en 1651, laissa : I. Une Histoire des cardinaux François, sous le titre de *Gallia Purpurata*, 1638, in-folio, ouvrage très-estimé d'abord, mais qui perdit quelque chose de son crédit, lorsque Baluze en eut dévoilé les bévues dans son *Anti-Frizonius*. II. Une *Edition de la Bible de Louvain*, avec les moyens de discerner les Bibles Françoises catholiques, d'avec les hérétiques, 1621, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas FRIZON, Jésuite Lorrain, mort au commencement de ce siecle, après avoir publié : I. *La Vie du Cardinal Bellarmin*, Nancy, 1708, in-4°. II. *La Vie du vénérable Jean Berchmans*, in-8°. III. *Abrégé des Méditations du P. Louis du Pont*, Châlons, 1712. Cet Abrégé est très-bien fait ; on en a donné une nouvelle édition en 1786, à Paris, chez Nyon, 4 vol. in-12.

FROBEN, (Jean) célebre imprimeur d'Hammelburg dans la Franconie, alla exercer sa profession à Bâle. Il fut le premier en Allemagne qui eut de la délicatesse dans l'art d'imprimer, & du discernement dans le choix des auteurs. Il publia les ouvrages de S. Jerôme, de S. Augustin, d'Erasme, qui vint lui-même à Bâle, attiré par sa réputation. Ces trois impressions sont les plus correctes de toutes celles de Froben. Il se proposoit de mettre au jour les Peres Grecs, lorsqu'il mourut en 1527 d'une chute. Son fils & son gendre soutinrent son nom avec honneur.

FROBISHER, *voyez* FORBISHER.

FRODOARD, *voyez* FLODOARD.

FRŒLICH, (Guillaume) né à Soleure en Suisse, servit avec beaucoup de zele & de gloire les rois François I, Henri II & Charles IX, & commanda, en qualité de colonel, plusieurs régimens Suisses au service de ces princes, & mourut à Paris en 1562, après 40 ans de service. On lui éleva un mausolée dans l'église des grands Cordeliers. Frœlich étoit zélé pour la Religion Catholique, autant que pour le service militaire. Il quitta sa patrie, lorsqu'elle embrassa les nouvelles erreurs. Brantôme &

de Thou font un grand éloge de ce brave officier.

FRŒLICH, (Erasme) né à Gratz en Styrie en 1700, entra chez les Jésuites en 1716. Il professa les belles-lettres & les mathématiques à Vienne, où il eut occasion de suivre son inclination pour la connoissance des médailles. Il mourut en 1758. Nous avons de lui : I. *Quatuor tentamina in re nummariâ*, Vienne, 1737, in-4°, réimprimés en 1750. II. *De figurâ Telluris*, Passau, 1757, in-4°. III. *Annales rerum & Regum Syriæ*, 1751, in-fol. IV. Des *Dissertations* sur des médailles particulieres, parmi lesquelles on distingue *Familia Vaballathi nummis illustrata*, 1762, in-4°, &c.

FROIDMONT, (Libert) *Fromondus*, né à Hacourt, village du pays de Liege, en 1585, docteur, interprete-royal de l'Ecriture-Sainte à Louvain, mourut doyen de la collégiale de S. Pierre de cette ville en 1653. Descartes & Jansenius étoient ses amis; il publia l'*Augustinus* du dernier avec Henri Calenus, chanoine & ensuite archidiacre de Malines, & évêque de Ruremonde : service dont on doit leur savoir peu de gré, quand on réfléchit aux troubles que ce livre a fait naître (*voyez* CALENUS & JANSENIUS). On a de Froidmont : I. Un *Commentaire* latin *sur les Epîtres de S. Paul*, 2 tom. in-fol., 1670. C'est proprement un abrégé de celui d'Estius. II. Des *Commentaires sur les Cantiques des Cantiques & sur l'Apocalypse*, peu utiles, & qui se ressentent des erreurs qu'il avoit adoptées. III. *Vincentii lenis Theriaca*, contre les Peres Petau & Deschamps, Jésuites. Ce dernier ouvrage est polémique. On a encore de lui dans le même genre, avec des titres bizarres & ridicules : la *Lampe de S. Augustin*; les *Mouchettes de la Lampe*; *Colloque en rimes entre S. Augustin & S. Ambroise*; ces écrits sont en latin.

FROILA, Ier. de ce nom, roi d'Espagne, à Oviédo, à Léon & dans les Asturies, étoit fils d'Alfonse I, & commença de régner l'an 757. Il fit d'abord de belles ordonnances pour la police du royaume, & s'opposa aux courses des Maures. Depuis il remporta, l'an 760, une célebre victoire sur Omar prince des Sarrasins en Galice, & tua 54 mille de ces barbares. Froila souilla sa gloire par le meurtre de son frere Vimazan; meurtre vengé bientôt après par Aurele son autre frere, qui lui ôta le trône & la vie en 768.

FROILA II, frere d'Ordogno, roi de Léon en Espagne, lui succéda l'an 923, parce que les enfans de son frere n'étoient pas en état de régner. Il ne sut imiter son prédécesseur que dans ce qu'il avoit fait de mal. A son exemple il fit mourir les enfans d'un grand seigneur de Castille, nommé Don Osmond. Cette action acheva de révolter les Castillans. Ils prirent les armes ouvertement, s'érigerent en espece de république, & firent choix de deux magistrats souverains pour les gouverner. Froila mourut de la lepre en 925, après avoir régné un peu plus d'un an.

FROILA, *voyez* FRUELA.

FROISSARD *ou* FROIS-

SART, (Jean) naquit à Valenciennes en 1337. Un esprit vif & inquiet ne lui permit pas de se fixer long-tems aux mêmes occupations & aux mêmes lieux. Il aimoit la chasse, la musique, les fêtes, la parure, la bonne chere, le vin, les femmes. Ces goûts, fortifiés par l'habitude, ne moururent qu'avec lui. On croit qu'il finit ses jours à Chimay, où il étoit chanoine & trésorier, vers 1402. Froissard étoit poëte & historien; mais il est plus connu sous cette derniere qualité, que sous la premiere. Sa *Chronique* a été imprimée plusieurs fois. La meilleure édition & une des moins communes, est celle de Lyon, in-fol. en 4 vol., 1559. Elle s'étend depuis 1326 jusqu'en 1400. Jean Sleidan l'a abrégée. Monstrelet l'a continuée jusqu'en 1467. On y trouve, dans un détail très-circonstancié, & même quelquefois jusqu'à la minutie, les événemens les plus considérables arrivés de son tems en Europe. On prétend qu'il y a un Manuscrit de sa Chronique à Breslaw, plus fidele que tous les imprimés. On a encore de lui plusieurs Pieces de Poésie, parmi lesquelles on distingue ses *Pastourelles*, un peu trop libres pour les productions d'un chanoine. Froissard fut un des premiers qui mit en vogue la *Ballade*.

FROLAND, (Louis) avocat au parlement de Rouen, mort en 1746, exerça sa profession à Paris, & y fut singuliérement consulté sur la Coutume de Normandie qu'il possédoit très-bien. On a de lui quelques ouvrages de droit, relatifs à la Coutume de son pays. I. *Mémoires concernant la prohibition d'évoquer les décrets d'immeubles, situés en Normandie*, 1722, in-4°. II. *Mémoires concernant les Statuts*, 1729, 2 vol. in-4°. III. *Mémoires sur le Sénatusconsulte Velleïen*, 1722, in-4°. IV. — *sur la Comté-Pairie d'Eu*, in-4°.

FROMAGEAU, (Germain) Parisien, docteur de Sorbonne, succéda à Delamet dans la décision des cas de conscience. Son désintéressement le porta à refuser tous les bénéfices, & sa charité, à accepter l'emploi héroïque d'assister ceux qui sont condamnés au dernier supplice. Il l'exerça long-tems avec beaucoup de zele. Il mourut en Sorbonne l'an 1705, laissant grand nombre de Décisions de cas de conscience, recueillies avec celles de son prédécesseur en 2 vol. in-fol., à Paris, 1732.

FROMAGET, (N.) mort en 1759, poëte médiocre, donna quelques Romans, & quelques Opéra-comiques déjà presqu'oubliés.

FROMENTHAL, (Gabriel Berthon de) juge-mage du Puy-en-Velay, mort vers 1762, fut l'oracle de son pays par son savoir, & ne fut pas moins estimé pour son intégrité. Ses *Décisions de Droit Civil, Canonique & François*, 1740, in-fol., sont consultées de tous les jurisconsultes.

FROMENTIERES, (Jean-Louis de) évêque d'Aire, étoit du Mans. Il prêcha l'Avent devant Louis XIV en 1672, & le Carême en 1680, & toujours avec succès. Eleve du P. Senaut de l'Oratoire, il mit comme lui, dans ses *Sermons*, de l'élévation & de la solidité. Quoi-

qu'il eût défendu en mourant de les imprimer, on les publia en 1684, 6 vol. in-12. Cet orateur, plus attentif au fond des choses qu'à la forme, néglige quelquefois l'harmonie, l'élégance & la pureté du langage. Il mourut en 1684, extrêmement regretté de son diocese, malgré les réformes qu'il y avoit introduites.

FROMOND, *voyez* FROIDMONT.

FRONSAC, *voyez* MAILLÉ-BREZÉ.

FRONSPERG, (George, comte de) d'une maison illustre du Tirol, naquit en Suabe à Mindla, près de Memminghen. C'étoit un homme d'une valeur & d'une force extraordinaires. Il servit deux fois l'empereur Charles V en Italie, avec beaucoup de gloire, particuliérement à la bataille de Pavie; mais ses emportemens allerent jusqu'à la fureur contre l'Eglise Romaine. Fronsperg étoit Luthérien; & au fanatisme d'un hérétique, il joignit la férocité d'un soldat. Ayant levé des troupes pour l'empereur contre le pape Clément VII, il fit publier qu'il enrichiroit ceux qui le suivroient, des dépouilles de Rome. Les Luthériens accoururent en foule pour s'enrôler sous ses enseignes; & sur l'espérance du sac de Rome, ils se contenterent d'un écu par tête. Fronsperg ayant formé une armée d'environ 18,000 hommes, se mit en marche au mois d'octobre pour entrer en Italie. Ce fut alors qu'il fit faire un cordeau tissu d'or & de soie, qu'il portoit en écharpe à la vue de tout le monde. Il disoit à ceux qui lui en demandoient la raison, *que c'étoit pour traiter le pape comme les Ottomans traitoient leurs freres.* Ce barbare joignit l'armée du duc de Bourbon sur la fin du mois de janvier 1527: mais il n'alla pas jusqu'à Rome; car pendant que les troupes étoient dans le Bolonois, il fut frappé d'une apoplexie, dont il mourut à Ferrare sur la fin du mois de mars.

FRONTEAU, (Jean) chanoine-régulier Génovefain, & chancelier de l'université de Paris, naquit à Angers en 1614, enseigna la philosophie & la théologie, s'attacha pendant quelque tems au parti des anti-constitutionnaires, & fut exilé dans un prieuré de l'Anjou. Ayant quitté l'esprit de parti, il revint à Paris & fut fait curé de la paroisse de Ste Magdelene à Montargis, où il mourut dix jours après sa prise de possession en 1662. On a de lui divers ouvrages: I. *De diebus festivis*, in-fol., dans le *Kalendarium Romanum*, Paris, 1652, in-8°. II. *Antitheses Augustini & Calvini*, 1651, in-16. III. *Epistolæ de origine parochiarum, de jure episcoporum, de priscorum christianorum moribus, de signo crucis. Annotata in Romanum Kalendarium*, &c.: la meilleure édition est celle de Vérone, 1733, in-8°. IV. Des *Dissertations* pour prouver que l'Imitation de J. C. est de Thomas à Kempis, & non pas de Gerson ni de Gersen (*voyez* AMORT). V. Une édition des *Œuvres d'Ives de Chartres*, Paris, 1647, in-fol., accompagnée de remarques savantes & judicieuses, & d'une Vie de ce pieux docteur. Le P. Fronteau possédoit neuf lan-

gues ; ce fut lui qui dreſſa la belle bibliotheque de Ste. Genevieve. Sa piété étoit auſſi ſolide qu'affectueuſe, & ne lui permit pas de reſter long-tems dans un parti qui n'en avoit que les dehors, & qui dans le dedans nourriſſoit l'orgueil de la rebellion contre l'Egliſe.

FRONTIN, (*Sextus-Julius Frontinus*) brave guerrier & ſavant juriſconſulte Romain, fut préteur l'an 70 de J. C. & enſuite conſul. Veſpaſien l'envoya en 78 contre les Anglois, & il les battit pluſieurs fois. La lecture des auteurs militaires, Grecs & Romains, perfectionna beaucoup ſes connoiſſances ſur l'art de la guerre. Il a laiſſé quatre livres de *Stratagêmes*, écrits, à ce qu'on croit, ſous Domitien, & imprimés avec les autres auteurs qui ont traité de l'art militaire ; Weſel, 1670, 2 vol. in-8° ; & ſéparément, Leyde, 1731, in-8° ; & Paris, ſans notes, 1763, in-12. Ils ſont traduits en françois avec Polyen, 1770, 3 vol. in-12. C'eſt l'ouvrage d'un capitaine, autant que d'un ſavant. L'expédition d'Angleterre l'avoit encore plus inſtruit que ſes lectures. Nerva lui donna l'intendance des eaux & des aqueducs de Rome, ſur leſquels il compoſa un ouvrage en deux livres, imprimé à Bâle & à Florence. Son traité *De qualitate agrorum*, vit le jour à Paris par les ſoins de Turnebe, avec les autres auteurs qui ont écrit ſur les Limites. On a encore de lui un petit livre : *De coloniis.* Ses livres : *De ſcientiâ militari*, qu'il avoit dédiés à Trajan, ſont perdus.

FRONTO, (Marcus-Cornelius) rhéteur latin, eut pour diſciples L. Verus & Marc-Aurele, qui fit ériger une ſtatue à ſon maître, & qui le nomma conſul. Son éloquence n'étoit pas fleurie, mais elle étoit noble & majeſtueuſe, & reſpiroit une certaine gravité auſtere : quelques-uns diſent que, pour cette partie, il étoit l'émule de Cicéron.

FRONTO, (Marcus-Julius) conſul l'an 96 de J. C., oſa s'écrier en plein ſénat, en parlant des abus qui ſe gliſſoient dans la punition des délateurs : « Il » eſt dangereux d'être gou» verné par un prince ſous qui » tout eſt défendu (il vouloit » parler de Néron) ; & encore » plus dangereux de l'être par » un prince ſous qui tout eſt » permis ». Ces dernieres paroles tomboient ſur la facilité de Nerva, qui remédia bientôt aux déſordres dont elle avoit été la ſource.

FRONTO DUCÆUS, *voy.* DUC.

FROUMENTEAU, (Nicolas) écrivain du ſeizieme ſiecle. Ses ouvrages ſur le rétabliſſement des finances ſous le malheureux regne de Henri III, ſont encore recherchés malgré leur ſtyle ſuranné, par la candeur, la bonhommie & les vues utiles qui y regnent. Le premier eſt intitulé : *Secret des Finances de France*, in-8°, 1581 ; le ſecond, *Cabinet du Roi de France*, 1582, in-8°. Ce dernier ouvrage contient des infamies qui font preſqu'oublier les bonnes obſervations qui y ſont mêlées.

FRUCTUEUX, (S.) évêque de Tarragone, ſouffrit le martyre en 259, par ordre

d'Emilien, gouverneur de cette ville.

FRUCTUEUX, (S.) archevêque de Brague au septieme siecle, se retira dans une solitude & y bâtit un monastere qu'il nomma *Complutum*, parce qu'il le consacra à Dieu, sous l'invocation des saints Justin & Pasteur, martyrs de Complute (aujourd'hui Alcala de Hénarez, dans la Castille. Malgré l'amour qu'il avoit pour la retraite, ses vertus l'éleverent à l'épiscopat. On l'ordonna d'abord évêque de Dume; & en 656, le 10*e*. concile de Tolede le plaça sur le siege archiépiscopal de Brague. Il mourut en 665, après avoir édifié le monde & comme évêque & comme religieux. Ses reliques sont à Compostelle. On a encore deux regles, dont il est l'auteur. La premiere est dite de *Complute*; parce qu'elle étoit particuliere à l'abbaye de ce nom. La seconde, appellée *Regle commune*, s'observoit dans les autres communautés d'hommes & de femmes, dont il étoit fondateur. Sa *Vie*, écrite par un auteur contemporain, se trouve dans Bollandus, Mabillon & Bulteau.

FRUELA *ou* FROILA, usurpateur du royaume de Léon, vers le milieu du neuvieme siecle, étoit fils du roi Veremond, & comte de Galice. L'ambition le perdit. Il ne put voir sans envie la couronne sur le tête d'Alfonse III, son neveu, qui avoit succédé à Ordogno, & qui par ses belles qualités étoit digne de régner: il se fit proclamer roi dans cette province. Alfonse, dont la prudence ne s'étendoit pas jusqu'à soupçonner de trahison ceux qui lui étoient unis par le sang, n'apprit cette révolte que par la marche de Fruela, qui venoit se présenter devant Oviédo avec une armée assez forte; mais bientôt après il trouva le moyen de faire poignarder l'usurpateur, & de se rétablir sur le trône vers l'an 866.

FRUGONI, (Charles-Innocent) poëte Italien, né à Genes le 21 novembre 1692, entra dans l'ordre des clercs réguliers Somasques, & enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années. Il se dégoûta en suite de son état, sollicita & obtint du pape la permission de quitter son ordre. Il étoit prêtre, & vécut le reste de sa vie à Parme, où l'infant Don Philippe l'honoroit de son estime. Il y mourut en 1768. La collection de ses poésies, fort estimées des Italiens, a paru à Parme en 1777, en 9 vol. in-8°.

FRUMENCE, (S.) apôtre de l'Ethiopie, étoit Tyrien. Etant allé dans l'Ethiopie avec Edesse son frere & Mérope, marchand & philosophe de Tyr, les deux freres plurent tellement par leur sagesse & leur science au roi, qu'il en fit ses favoris; il fit Edesse son échanson, & Frumence son trésorier. Frumence se servit de son crédit pour établir la Religion Chrétienne dans l'Ethiopie, dont il fut ordonné évêque l'an 331, par S. Athanase. Le Christianisme fit de grands progrès par son moyen dans ce vaste empire. Ces peuples reconnoissent qu'ils sont principalement redevables à S. Fru-

mence de leur conversion au Christianisme. Ils tomberent depuis dans l'hérésie d'Eutychès, & encore aujourd'hui ils ne reconnoissent qu'une nature en Jesus-Christ. Dans le 16e. siecle leur roi envoya une ambassade au pape Clément VII. Il se forma des missions dans leur pays. Grégoire XIII leur envoya des Jésuites; les succès répondirent d'abord à leurs travaux, mais ne se soutinrent pas : ces missionnaires furent martyrisés en 1670.

FRUTER, *ou plutôt* FRUITIERS, (Luc) *Fruterius*, critique, né en 1541 à Bruges, vint à Paris en 1566, & y mourut ayant à peine 25 ans. Il étoit ami de Muret & de plusieurs autres savans. On a de lui quelques Ouvrages, 1584, in-8°, bien écrits en latin, & qui promettoient beaucoup à la république des lettres. Quoique très-jeune, il avoit le jugement aussi sain que les vieillards les plus expérimentés.

FUCHSIUS, *voyez* FUSCH.

FUENTE, *voyez* PONCE DE LA FUENTE.

FUESLIN, (Jean-Conrad) né à Zurich en 1704, fut ministre à Veltheim en 1744, & mourut en 1775. On a de lui : I. *Thesaurus Historiæ Helveticæ*, Zurich, 1735, in-fol.; c'est un recueil des historiens latins de la Suisse. II. Un *Abrégé de l'Histoire de la Suisse* à la suite de *Helvetiorum Republica* de Simler, Zurich, 1734. Son fanatisme contre la Religion Catholique perce par-tout où il a trouvé occasion de le montrer.

FUET, (Louis) célebre avocat au parlement de Paris, mort en 1739, âgé d'environ 50 ans, est auteur d'un *Traité* estimé *sur les Matieres Bénéficiales*, 1723, in-4°. Rousseau de Lacombe l'a redonné sous le titre de *Jurisprudence Canonique*, in-fol, 1771, après l'avoir rectifié & augmenté.

FUGGER, (Ulric) né à Ausbourg d'une famille riche, fut d'abord camérier du pape Paul III, & se fit ensuite protestant. Il faisoit des dépenses si considérables pour acquérir les manuscrits des auteurs anciens, que sa famille lui fit ôter l'administration de son bien. Il se retira à Heidelberg, où il mourut en 1584, à 58 ans. Il légua sa bibliotheque, qui étoit très-belle, à l'électeur Palatin. C'est le seul individu de cette famille célebre qui ait abandonné la Religion Catholique. Il arriva même contre son intention, qu'il rendit grand service à cette Religion en destinant 1000 florins pour une œuvre pieuse, & engageant ses parens à en faire autant; car cette somme, beaucoup accrue, servit ensuite à la fondation du magnifique college de S. Sauveur à Ausbourg, un de ceux qui furent les plus utiles à l'Eglise Catholique en Allemagne. Les Jésuites l'occupent encore après leur suppression, en 1791, & il en sort une multitude d'ouvrages contre les erreurs & les faux docteurs du tems. On peut voir sur ce sujet; *Origo collegii S. J. ad sanctum Salvatorem. A. V. Fuggerianæ pietatis monumentum*; Ausbourg, 1786, 1 vol. in-8°.

FULBERT, évêque de Chartres en 1016, chancelier de France, suivant quelques-uns, avoit

avoit été disciple de Gerbert, depuis pape sous le nom de Sylvestre II. Il passa d'Italie en France, & fit des leçons de théologie dans les écoles de l'église de Chartres. Il mourut le 10 avril 1028, regardé comme le prélat de son tems qui connoissoit le mieux l'ancienne discipline, & qui la faisoit observer avec le plus d'exactitude. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1608, in-8°. On peut voir dans ses Epîtres combien il étoit considéré de tous les princes de son tems. Elles sont d'ailleurs bien écrites, & surtout fort utiles pour l'histoire, la discipline & les usages de son siecle. Ses autres ouvrages sont des Sermons, des Hymnes, des Proses; mais ce ne sont pas les plus précieuses parties de ses Œuvres.

FULGENCE, (*S. Fabius Claudius Gordianus Fulgentius*) né à Lepté dans la Bizacene, province d'Afrique, vers 468, de parens nobles, quitta le monde où il auroit pu briller par ses talens, pour s'enfermer dans un monastere. Il devint le pere d'une grande communauté en 494, fut ordonné prêtre à Rome en 500. On le tira de sa solitude, pour l'élever sur le siege de Ruspe en Afrique, en 508. Son zele contre l'arianisme déplut à Trasimond, roi des Vendales, qui l'exila en Sardaigne. Hilderic, successeur de ce prince barbare, le rappella en 523. Son peuple le reçut comme en triomphe. Pendant son exil il avoit composé plusieurs ouvrages. Le P. Sirmond en a publié quelques-uns, Paris, 1684, in-4°. : car nous n'avons pas tous ceux qui sont sortis de sa plume. Le principal de ceux qui nous restent est son traité *De la Prédestination & de la Grace*, en 3 livres. Il y défend avec zele la doctrine de S. Augustin. Il mourut en 533, après avoir fait des biens infinis en Afrique par une science profonde, unie à une rare vertu.

FULGENTIUS-PLANCIADES, (*Fabius*) est auteur de trois *Livres de Mythologie*, publiés à Amsterdam, en 1681, 2 vol. in-8°; avec Julius-Hyginius, Lactancius-Placidus & Albricius, par Muncker, sous le titre de *Mythographi latini*. Il étoit, dit-on, évêque de Carthage dans le 6e. siecle. Nous avons de lui aussi un traité curieux : *De priscis vocabulis latinis*, Paris, 1586, in-4°.

FULGOSE *ou* FREGOSE, (Raphaël) enseigna vers l'an 1438, le droit avec réputation à Pavie & à Plaisance, puis à Padoue, où il mourut, laissant divers ouvrages, peu lus, même par les jurisconsultes. — Il y a un autre FULGOSE ou FREGOSE, (Baptiste) qui fut doge de Genes sa patrie, en 1478. *Voyez* FREGOSE (Baptiste).

FULLER, (Nicolas) de Southampton, fut successivement secrétaire de Robert Horn, évêque de Winchester, pasteur de l'église d'Aldington, chanoine de Salisbury, & recteur de Waltham. Il mourut à Aldington en 1623. On a de lui : I. *Miscellanea theologica & sacra*, Londres, 1617, in-4°. II. Un *Appendix* à cet ouvrage, Leyde, 1622, in-8°. On y trouve beaucoup d'érudition. L'auteur possédoit très-bien les langues orientales.

FULLER, (Thomas) historien Anglois, né en 1608, fut ministre en différens endroits, chanoine de Salisbury, prédicateur à Londres. Le zele qu'il montra pour Charles I l'exposa à des tracasseries de la part de l'usurpateur qui le dépouilla de ses emplois; il fut ensuite réintégré dans son canonicat de Salisbury, où il mourut le 16 août 1661. On lui doit : I. *Description de la Palestine & des régions adjacentes, & des choses mémorables y arrivées sous l'Ancien & le Nouveau Testament*, Londres, 1662, in-fol., en anglois. Il s'y montre habile critique. II. *Histoire de l'Eglise depuis J. C. jusqu'en 1648*, Londres, 1655, in-fol. On comprend qu'elle n'est pas exempte de préjugés, sur-tout quant aux derniers tems. III. *Histoire des Croisades*, Cambridge, 1651, in-fol. IV. *Vies des Hommes illustres d'Angleterre*, 1662, in-fol. V. *De la Vie des Théologiens modernes*, 1651, in-4°. VI. *Des Sermons & des Livres de controverse.* Tout ce qu'il a écrit est en anglois.

FULRADE, abbé de Saint-Denys en France, archichapelain du roi Pepin, mort en 784, se distingua par sa piété, par ses talens & sa capacité dans les affaires & les négociations importantes dont il fut chargé. Il sut mériter la confiance des princes & des papes. Etienne II lui accorda divers privileges pour son abbaye de Saint-Denys, où il logea lorsqu'il vint en France solliciter du secours auprès de Pepin contre Astolfe. *Voy.* ETIENNE II.

FULVIE, dame Romaine, de la famille Fulvia qui donna tant de grands capitaines à la république, mariée d'abord au séditieux Clodius, ensuite à Curion, enfin à Marc-Antoine, eut part à toutes les exécutions barbares du triumvirat. Elle étoit aussi vindicative que son mari. Lorsqu'on lui apporta la tête de Cicéron, elle perça sa langue avec un poinçon d'or, & joignit à cet outrage toutes les indignités qu'une femme en fureur peut imaginer. Antoine l'avoit quittée pour Cléopatre, dont il étoit éperdument amoureux : elle voulut qu'Auguste vengeât cet affront; mais n'ayant pu l'obtenir, elle prit les armes contre lui, & les fit prendre à Lucius-Antoine, frere de son mari. Auguste ayant été vainqueur, elle se retira en Orient, fut très-mal reçue par Antoine, & en mourut de douleur à Sicyone, l'an 40 avant Jesus-Christ.

FULVIUS NOBILIOR, (Servius) de l'illustre famille Fulvia, dont nous venons de parler, fut élevé au consulat l'an 255 avant J. C., avec *Emilius Paulus*. Ils signalerent leur administration par des victoires & des malheurs. Ayant appris l'infortune de Regulus, fait prisonnier en Afrique, ils y allerent pour soutenir la réputation des armes Romaines. Ils chasserent les Carthaginois qui assiégeoient Clupea; & après avoir fait un grand butin, ils périrent dans un naufrage, avec près de 200 navires. *Marcus* FULVIUS NOBILIOR, petit-fils du consul, fut envoyé l'an 189 avant J. C. en Espagne, & y rendit de grands services à la république. Il fut aussi honoré du consulat l'an 193. Il se

distingua par la prise d'Ambracie, près du golphe de Larta, & obligea les Etoliens de demander la paix. — Il y eut du tems d'Auguste un sénateur nommé FULVIUS, qui ayant eu la foiblesse de dire à sa femme un secret important, que l'empereur lui avoit confié & qui fut divulgué sur le champ, se donna la mort de regret. Sa femme suivit cet exemple funeste.

FULVIUS-URSINUS *ou* FULVIO-ORSINI, Romain, bâtard, dit-on, de la maison des Ursins. Un chanoine de Latran l'éleva & lui donna son canonicat : il en employa les revenus à ramasser des livres. Il mourut à Rome en 1600, à 70 ans, laissant des *Notes* sur Cicéron, Varron, Columelle, Festus-Pompeius, &c., & plusieurs ouvrages sur l'antiquité. On distingue ses traités : I. *De familiis Romanorum*, 1663, in-fol. II. *De Triclinio Romanorum*, 1689, in-12 ; où il a mis à profit tout ce que la belle littérature, dirigée par le goût, peut fournir pour éclaircir cette matiere.

FUMÉE, (Adam) premier médecin de Charles VII, de Louis XI & de Charles VIII, eut les sceaux par commission en 1492, comme doyen des maîtres-des-requêtes, & les eut jusqu'à sa mort, qui arriva au mois de novembre 1494. Il étoit mathématicien, médecin, poëte, historien. Louis XI, qui l'estimoit beaucoup, l'avoit souvent employé dans des négociations.

FUMÉE, *voy.* REUCHLIN.

FUMEL, (Jean-Félix-Henri de) né à Toulouse en 1717, sacré évêque de Lodeve en 1750, illustra son épiscopat par les vertus & les œuvres que la Religion inspire aux vrais ministres de Jesus-Christ. Il fut pendant 30 ans le pere & le consolateur de son peuple. Indépendamment des travaux propres de son ministere, auxquels il se livroit avec une activité incroyable ; payer les dettes des pauvres, secourir des familles honteuses, étoient ses actes de bienfaisance de chaque jour. Les curés du diocese trouvoient toujours chez lui des ressources pour leurs paroisses. L'église de la cathédrale, l'Hôtel-Dieu, l'hôpital, ont été les objets de sa générosité. Il aimoit surtout l'hôpital qu'il s'est appliqué à rendre utile & commode à force de dépenses, & qu'il a institué son héritier. Par le spectacle de ses vertus autant que par ses instructions, il a ramené à la Religion Catholique un grand nombre de Calvinistes, & leur a assuré un état honnête, sur-tout aux enfans persécutés ou abandonnés de leurs parens (*voyez* en un exemple touchant dans le *Journ. hist. & littér.* 15 juillet 1784, p. 411). Il mourut le 26 janvier 1790, au milieu des ruines de l'Eglise de France, & dans le pressentiment douloureux des scenes plus affreuses encore qui alloient s'ouvrir. Il n'a eu d'autre oraison funebre que les sanglots des pauvres & les larmes de tous les Catholiques de son diocese.

FUNCH, FUNECCIUS *ou* FUNCCIUS, (Jean) ministre Luthérien, né à Werden, près de Nuremberg, en 1518, s'attacha à la doctrine d'Osiander,

dont il épousa la fille, & exerça le ministere dans la Prusse. Il ne put se défendre de l'esprit de trouble qui agitoit tous les réformateurs de son siecle. Ayant été convaincu de donner à Albert, duc de Prusse, dont il étoit chapelain, des conseils désavantageux à l'état de Pologne, il fut condamné avec quelques autres, comme perturbateur du repos public. Il eut la tête tranchée à Konigsberg en 1566. On a de lui une *Chronique depuis Adam jusqu'à 1560*, Wittemberg, 1570, in-fol. & quelques autres ouvrages auxquels son supplice donna de la célébrité autrefois, mais qui n'en ont plus aucune aujourd'hui.

FURETIERE, (Antoine) Parisien, abbé de Chalivoi, de l'académie françoise, fut exclu de cette compagnie en 1685. L'académie l'accusoit d'avoir profité de son travail pour composer le Dictionnaire François qui porte son nom. Il se justifia dans des *Factums ;* mais il ajouta aux raisons, des injures contre plusieurs académiciens, à la vérité écrites avec feu, mais qui n'en étoient pas moins des injures. On prétend qu'il chercha à se raccommoder avec eux avant sa mort, arrivée en 1688, à 68 ans. Son *Dictionnaire* ne vit le jour que deux ans après, en 1690, in-fol. 2 vol. ou in-4°, 3 vol. Basnage de Beauval le retoucha, l'augmenta, & en publia une édition beaucoup meilleure que la 1re., en 1701, 3 vol. in-fol., réimprimée à Amsterdam, 1725, 4 vol. in-fol. On a dit que ce Dictionnaire avoit donné naissance à celui de Trévoux, dont la derniere édition est de 1771 ; 8 vol. in-fol. Si cela est, il faut convenir que les imitateurs ont tellement perfectionné l'ouvrage, qu'on n'y reconnoît plus le premier architecte. Furetiere s'étoit fait connoître par d'autres ouvrages : I. Par 5 *Satyres* en vers, in-12, & des *Paraboles évangéliques*, aussi en vers, 1672, in-12, les unes & les autres écrites foiblement. II. Par son *Roman bourgeois*, satyre morale & un peu trop personnelle, qui eut beaucoup de cours dans son tems. III. Par une *Relation des troubles arrivés au Royaume d'Eloquence*, in-12 : allégorie forcée. On publia après sa mort un *Furetериana ;* recueil où il y a bien des choses qui lui sont absolument étrangeres.

FURGOLE, (Jean-Baptiste) avocat au parlement de Toulouse, né en 1690 à Castel-Ferrus, dans le bas Armagnac, joignit à la science la plus profonde des loix, de la jurisprudence françoise, des usages, des coutumes, la connoissance de cette partie de l'histoire, qui est relative à la législation de tous les tems & de tous les pays. Le chancelier d'Aguesseau, qui l'estimoit beaucoup, l'encouragea à entreprendre un *Commentaire sur l'Ordonnance concernant les Donations, du mois de février 1731*. Cet ouvrage, imprimé d'abord à Toulouse en un seul vol. in-4°, a été réimprimé en 2 en 1761. Après avoir publié cet ouvrage, il commença son *Traité des Curés primitifs*, &c., un vol. in-4°, 1736, dont l'édition est épuisée depuis long-tems. Il se rendit à Paris pour présenter

lui-même son *Traité des Testamens & autres dispositions de derniere volonté.* Le chancelier parcourut cet ouvrage, & donna de justes éloges à l'auteur. Il parut en 4 vol. in-4°, 1745, & tous les exemplaires se trouverent enlevés à mesure que chaque vol. vit le jour. Il se préparoit à faire imprimer son *Commentaire sur l'Ordonnance des Substitutions*, lorsque le roi le nomma capitoul en 1745. Les occupations de cette charge l'empêcherent de finir l'édition de cet ouvrage. Il travailla en attendant à son *Traité de la Seigneurie féodale universelle, & du Franc-Aleu naturel*, qui a paru en même tems que son *Commentaire des Substitutions*, in-12, 1767. Ce savant jurisconsulte est mort au mois de mai 1761.

FURIUS-BIBACULUS, (Marcus) poëte latin de Crémone, vers l'an 103 avant J.C., écrivit des *Annales* en vers, dont Macrobe rapporte quelques fragmens, & qui ne donnent pas une grande idée de ses talens. C'est de lui que parle Horace dans ce vers :

Furius hibernas canâ nive conspuit Alpes.

FURST, (Walter) *Furstius*, Suisse du canton d'Uri, fut un des fondateurs de la liberté helvétique. Il se joignit en 1307 à plusieurs de ses compatriotes, animés du desir de secouer le joug d'Albert d'Autriche. Furst travailla, de concert avec ses compagnons, à s'emparer de toutes les citadelles bâties pour les contenir. On les démolit, & ce fut le premier signal de la liberté. *Voyez* TELL & MELCHTAL.

FURSTEMBERG, (Guillaume de) issu d'une des plus illustres maisons de l'Allemagne, grand-maître de l'ordre de Livonie, ou des *Porte-Glaives*, défendit cette province contre les armes des Moscovites; mais il fut moins heureux en 1560. On le prit prisonnier, & on l'emmena en Moscovie, où il mourut.

FURSTEMBERG, (Ferdinand de) évêque de Paderborn, puis de Munster, né à Bilstein en 1626, fut le pere de son peuple & le mécene des hommes de lettres. On lui est redevable de plusieurs monumens de l'antiquité, qui étoient dans son diocese de Paderborn. Il les fit renouveller à grands frais, les embellit de plusieurs inscriptions, & en publia de savantes descriptions dans ses *Monumenta Paderbornensia*, Amsterdam, 1672, in-4°: collection utile & curieuse. On lui doit encore des *Poésies latines*, imprimées au Louvre en 1684, in-folio & dignes de cet honneur, par la pureté du style & la noblesse des pensées. L'auteur ne vit point cette magnifique édition, étant mort le 6 juin de l'année précédente.

FURSTEMBERG, (François Egon, prince de) fils d'Egon, comte de Furstemberg, naquit en 1626. Il fut grand-doyen & grand-prévôt de Cologne, & l'un des principaux ministres de l'électeur de cette ville. Ayant été élu évêque de Strasbourg en 1665, il conçut le dessein d'y voir rétablir la Religion Catholique, & s'attacha à la France, qui s'empara de cette ville en 1681. L'évêque de Strasbourg mou-

rut à Cologne, le 1er. avril de la même année.

FURSTEMBERG, (Guillaume Egon, prince de) frere du précédent, lui succéda dans son évêché. Il s'attacha aussi à la France, devint cardinal & abbé de S. Germain-des-Prés à Paris, où il mourut le 10 avril 1704, en sa 75e. année. Il avoit été postulé de 14 voix pour l'archevêché de Cologne en 1688; mais le prince Clément de Baviere l'emporta sur lui, après un procès vivement poussé de part & d'autre, & décidé par Innocent XI. Louis XIV en conçut un chagrin très-vif, & ce ne fut pas la moindre cause qui décida la guerre de 1688, terminée par la paix de Ryswick en 1697. Ce cardinal étoit un homme instruit, & doué de qualités très-estimables.

FURSY, *voyez* FOILLAN.

FUSCHIUS *ou* FUSCH, (Léonard) appellé l'*Eginete* d'Allemagne, naquit à Wembdingen en Baviere, l'an 1501. Il professa & exerça la médecine avec beaucoup de réputation à Munich, à Ingolstadt, &c. L'empereur Charles-Quint l'ennoblit, & Cosme, duc de Toscane, lui offrit 600 écus d'appointemens pour l'attirer dans ses états. Il s'attacha surtout à la partie la plus essentielle de la médecine, à la botanique. Son exemple & ses leçons la firent renaître en Allemagne, & exciterent l'émulation en France & en Italie. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'on a de lui, on ne citera que son *Historia Stirpium*, le meilleur de tous, Bâle, 1542, in-fol. Il mourut en 1566 à Tubinge, âgé de 65 ans. — Il ne faut pas le confondre avec Remacle FUSCHIUS, de la ville de Limbourg, médecin qui a vécu long-tems en Allemagne, & qui est mort chanoine de S. Paul à Liege, en 1587, & qui a aussi donné une *Histoire des Plantes*, Anvers, 1544, & *Vies des Médecins*, Paris, 1542.

FUSELIER, *voyez* FUZELIER.

FUSI, (Antoine) docteur de Sorbonne, & curé de S. Barthélemi & de S. Leu son annexe, fut privé de ses bénéfices par sentence de l'officialité, rendue sur des accusations de magie & de paillardise. La sentence ayant été confirmée par la primatie, il se retira à Geneve en 1619, s'y maria, & y mourut. Il avoit donné, sous le nom de *Juvain Solonicque*, une satyre contre Vivian, maître des comptes, marguillier de S. Leu, intitulée: *Le Mastigophore*, 1609, in-8°; & depuis sa retraite à Geneve, il y donna *Le Franc-Archer de la véritable Eglise*, 1619, in-8°. Il eut un fils digne de lui, qui se fit mahométan à Constantinople, pour décliner la jurisdiction de l'ambassadeur de France, qui devoit le juger pour un crime qu'il avoit commis.

FUST *ou* FAUST, (Jean) orfevre de Mayence, fut un des trois artistes qu'on associe ordinairement pour l'invention de l'imprimerie; les deux autres sont Guttemberg & Schœffer. Il paroît qu'on lui doit particuliérement les caracteres sculptés mobiles; car il est vraisemblable que Guttemberg a imprimé avant lui, ou vers le même tems que lui, sur des

planches gravées. A l'égard de Schœffer, qui étoit écrivain de profession, & devint depuis gendre de Faust, on ne peut lui disputer la gloire d'avoir imaginé les poinçons & les matrices, à l'aide desquels cet art admirable fut porté à sa perfection. Le premier fruit de ce nouveau procédé, qui constitue l'origine du véritable art typographique, fut le *Durandi Rationale divinorum Officiorum*, que Faust & Schœffer publierent en 1459, & qui fut suivi l'année d'après du *Catholicon Joannis Januensis*. Parut ensuite la *Bible* de 1462, si recherchée des amateurs de raretés typographiques. Ces trois ouvrages avoient été précédés de deux éditions du *Psautier* par les mêmes artistes; la premiere en 1457, & la 2*e*. en 1459; mais exécutées au jugement de quelques savans, l'une & l'autre avec des caracteres de bois sculptés, quoique d'autres prétendent qu'elles sont imprimées avec des caracteres de fonte, excepté les capitales. Ces deux éditions du Psautier, excessivement rares, sont des chef-d'œuvres de typographie, qui étonnent les gens de l'art, tant par la hardiesse, la propreté & la précision avec laquelle l'industrieux Schœffer en a taillé les caracteres, qui imitent la plus belle écriture du tems, que par la beauté & l'elégance des lettres initiales, imprimées par rentrées de trois couleurs, bleu, rouge & pourpre, à la maniere des camaïeux, & par la justesse & la netteté de l'impression. On connoît cependant des livres que l'on juge plus anciens que ceux que nous avons cités, quoique la date, ni le nom du lieu & de l'imprimeur n'y soient pas marqués. Tels sont: I. Une *Bible* de la bibliotheque mazarine, imprimée avec des caracteres de bois mobiles, en 2 vol. in-fol. II. Le *Speculum vitæ humanæ*, en 58 planches. III. Une *Histoire de l'Ancien & du Nouveau Testament*, représentée en 40 figures gravées en bois avec des sentences & des explications latines, sculptées sur les mêmes planches. IV. L'*Histoire de S. Jean-l'Evangéliste*, de même en 48 planches. V. *Ars moriendi*, en 24 pages, imprimées seulement d'un côté. Chaque page est composée d'une estampe en bois, qui représente un exemple des miseres de la vie humaine, avec quelques explications gravées sur la même planche; les feuillets sont collés ensemble deux à deux: ce livre a été vendu 1000 liv. à la vente du cabinet de M. Mariette, en 1775. Ces trois derniers livrets, qui sont tous in-folio, précedent sûrement l'impression en caracteres mobiles, & peuvent remonter jusqu'en 1440. La *Bible* doit avoir été imprimée entre 1450 & 1455. L'abbé Ghesquiere, long-tems associé aux Bollandistes, prétend qu'on a un petit livret d'une date pour le moins aussi ancienne, imprimé par un Jean Brito de Bruges; mais il paroît certain que cet ouvrage n'est point un fruit de la typographie, mais un manuscrit exécuté avec de nouveaux soins & une méthode particuliere, quoique l'inscription prise dans un sens absolument littéral, semble dire autre chose (*voyez* le *Journ. hist. &*

litt. 1er. août 1780, p. 514). On a écrit & répété bien des fois, que Faust étant venu à Paris pour y vendre une partie de son édition de la *Bible* de 1462, & en ayant vendu les exemplaires à vil prix, en comparaison de ce qu'on payoit alors les Bibles manuscrites, mais à des prix fort différens, avoit été poursuivi en justice par quelques acheteurs, qui se plaignoient de les avoir surpayés; qu'ayant même été accusé de magie, à cause de la parfaite ressemblance qu'on avoit remarquée entre les caracteres, il avoit été obligé de s'enfuir. Mais s'il est vrai que Faust a vendu à Paris des exemplaires d'une Bible, ce ne peut être de celle de 1462, puisque le Pseautier imprimé cinq ans auparavant, *absque calami exaratione*, lui ôtoit le moyen de faire des dupes. Quant à l'accusation de magie, c'est un vieux conte qui doit son origine à l'histoire du docteur Faustus ou Faust (*voyez* FAUSTUS). L'on ne peut douter néanmoins que Faust n'ait fait plusieurs voyages à Paris. Il y étoit en 1466, & la preuve en résulte d'un exemplaire des *Offices de Cicéron*, publiés cette année par le même Faust & Schœffer son gendre, existant dans la bibliotheque publique de Geneve, à la fin duquel le premier possesseur de ce livre a noté de sa main, « qu'il lui a été » donné par Jean Faust à Pa» ris, au mois de juillet 1466 ». On peut croire que Faust mourut de la peste, qui cette même année enleva 40,000 habitans à la capitale, pendant les mois d'août & de septembre; & d'autant mieux, qu'on ne trouve plus que le nom de Schœffer seul dans ses souscriptions des livres imprimés postérieurement à Mayence. *Voy.* GUTTEMBERG.

FUZELIER, (Louis) Parisien, cultiva les lettres dès son enfance. Il fut rédacteur du *Mercure*, conjointement avec la Bruere, depuis le mois de novembre 1744, jusqu'à sa mort arrivée le 19 septembre 1752, dans la 80e. année de son âge. Cet auteur travailla seul ou en société pour tous les théâtres de Paris.

G

GAAL, fils d'Obed, alla à Sichem, dans le dessein de défendre & d'affranchir les habitans de cette ville, de l'oppression & de la tyrannie d'Abimelech; mais il se vit indignement trahi par un certain Zébul, qui, par les avis qu'il donna à Abimelech, fut cause que Gaal fut battu, mis en fuite, & ses troupes taillées en pieces. Gaal étant rentré dans Sichem, Zébul l'en chassa avec ses gens.

GABALIS, *voyez* VILLARS (l'abbé de Mont-Faucon de).

GABATO, (Sébastien) surnommé le Nocher, *Nauclerus*, mérita ce titre par son habileté dans la navigation. Il étoit natif de Venise; il quitta sa patrie, & s'établit à Bristol en Angleterre. Il tenta le premier de

ſuivre une route différente de celle que Chriſtophe Colomb tenoit pour aller en Amérique. Colomb faiſoit toujours voile vers les Canaries, delà vers les Açores, & arrivoit en Amérique par le ſud-oueſt. Gabato au contraire, crut qu'on arriveroit plutôt & avec moins de peine, ſi l'on faiſoit voile toujours vers le nord-oueſt; & il ne ſe trompa point. Henri VII lui donna, en 1496, 3 vaiſſeaux marchands, avec leſquels il découvrit la terre de Labrador. On peut voir, ſur ce célebre navigateur, la *Vie de Henri VII*, par le chancelier Bacon.

GABBARA, géant de 9 pieds 8 pouces de haut, dont Pline fait mention. On le mena d'Arabie à Rome, du tems de l'empereur Claude. On peut croire que la grandeur que Pline lui donne, eſt exagérée, comme le ſont la plupart de ſes rapports: c'eſt au reſte à-peu-près la grandeur de Goliath.

GABINIEN, célebre rhéteur, enſeigna avec beaucoup de réputation la rhétorique dans les Gaules, pendant environ 20 ans, ſous l'empire de Veſpaſien. C'étoit, ſelon S. Jerôme, un torrent d'éloquence. Ce Pere renvoie au recueil des *Diſcours* de Gabinien, ceux qui aiment la délicateſſe & l'élégance du ſtyle. Ces Diſcours n'exiſtent plus aujourd'hui.

GABINIUS, (Aulus) conſul Romain 58 ans avant J. C., ayant obtenu le gouvernement de Syrie & de Judée par les intrigues de Clodius, réduiſit Alexandre, fils d'Ariſtobule, roi de Judée, à demander la paix, rétablit Hyrcan dans la dignité de grand-pontife, & rendit la tranquillité à la Judée. Il tourna enſuite ſes armes contre les Parthes; mais Ptolomée Auletès lui ayant offert 1000 talens, pour être rétabli ſur le trône d'Egypte, il marcha vers ce royaume. La cupidité étoit l'ame de toutes ſes entrepriſes. Il prolongea la guerre autant qu'il put; Archelaüs, ennemi de Ptolomée, payoit chérement ces retardemens. Archelaüs ayant été tué dans un combat, Gabinius mit ſon rival en poſſeſſion de ſon royaume. De retour à Rome, il fut accuſé de concuſſion & banni. Cicéron, qui l'avoit voulu faire condamner pendant ſon abſence, le défendit alors, & harangua vivement pour lui à la priere de Pompée. Gabinius mourut à Salone, vers l'an 40 avant J. C.

GABOR, *voyez* BETLEM-GABOR.

GABRIEL-SÉVERE, né à Monembaſie, autrefois Epidaure, ville du Péloponneſe ou Morée, ordonné évêque de Philadelphie en 1577, quitta cette égliſe, où il y avoit très-peu de Grecs, pour ſe retirer à Veniſe. Il fut évêque des Grecs répandus dans le territoire de la république. On a de lui divers Ouvrages de théologie, publiés en 1671, in-4°., par Richard Simon, en grec & en latin, avec des remarques dans leſquelles il prouve qu'on ne peut pas admettre cet évêque au rang des Grecs unis à l'Egliſe de Rome, puiſqu'il a écrit contre le concile de Florence. Quoique peu favorable aux Latins, le prélat Grec admettoit la tranſſubſtantiation ainſi qu'eux. On le voit clairement

dans son *Traité des Sacremens ;* & l'on convient aujourd'hui même parmi les Protestans, que c'est la doctrine générale & uniforme de l'Eglise Grecque. Les autres écrits renfermés dans ce recueil, sont, une *Défense* du culte que les Grecs rendent au pain & au vin que l'on doit consacrer, lorsqu'on les porte au sanctuaire; un *Discours* de l'usage des colybes ou des légumes cuits, &c.

GABRIEL-SIONITE, savant Maronite, né à Edden, petite ville du Mont-Liban, professeur des langues orientales à Rome, fut appellé à Paris en 1614, pour travailler à la *Polyglotte* de le Jay. C'est lui qui fournit les Bibles syriaque & arabe, imprimées dans cette *Polyglotte.* Il les avoit copiées sur des manuscrits, & y avoit ajouté, par un travail inconcevable, les points voyelles que nous y voyons, avec une version latine. Cet habile homme mourut à Paris en 1648, âgé de 72 ans, professeur royal dans les langues syriaque & arabe. Les savans de cette capitale se perfectionnerent sous lui dans la connoissance de ces idiômes. Il ne dirigea pas jusqu'au bout la *Polyglotte* de le Jay. Ce président s'étant brouillé avec lui, appella Abraham Ecchellensis pour le remplacer. Gabriel-Sionite traduisit encore la Géographie arabe, intitulée: *Geographia Nubiensis,* d'Abou Abdallah Mohamed Edrissi, 1619, in-4°., & publia une Grammaire arabe; il fut aidé pour ces deux ouvrages par Jean Hesronita, Maronite. Il donna avec Victoire Scialac de Grenoble, les *Psaumes* de David, traduits de l'arabe.

GABRIEL, (Jacques) parent & éleve du célebre Mansard, se rendit digne de son maître. Il acheva le *Bâtiment de Choisi* & le *Pont-Royal,* ouvrages commencés par son pere, architecte du roi. Il donna le projet de l'*Egout de Paris,* & les plans d'un grand nombre de bâtimens publics, parmi lesquels on cite ceux de l'*Hôtel-de-Ville,* de la *Cour du Présidial,* & de la *Tour de l'Horloge* de Rennes; de la *Maison-de-Ville* de Dijon, de la *Salle* & de la *Chapelle des Etats,* &c. Il étoit né à Paris en 1661, & y mourut en 1742.

GABRIELI, (N.) prélat Romain, d'une famille noble, se laissa séduire par un certain docteur Oliva, qui se mêloit de sortilege. Ils furent arrêtés sous le pape Alexandre VIII, ainsi que quelques-uns de leurs adhérens. Ils avouerent qu'ils tenoient des assemblées nocturnes, dans lesquelles ils offroient au démon du sang humain, mêlé avec des hosties & des reliques. On les accusa encore d'autres crimes, non moins atroces. La plupart des malheureux partisans d'Oliva furent condamnés à une prison perpétuelle. Gabrieli perdit tous ses bénéfices & ses dignités, & fut enfermé dans un château, où il vécut jusqu'à la fin du 17e. siecle.

GABRIELLE DE BOURBON, fille de Louis de Bourbon I, comte de Montpensier, épousa en 1485 Louis de la Trémouille, tué à la bataille de Pavie en 1525. Elle en eut Charles, comte de Talmond, tué à la bataille de Marignan en 1515. Elle mourut au chà-

teau de Thouars en Poitou, en décembre 1516. On a d'elle : I. L'*Instruction des jeunes Pucelles*. II. *Le Temple du Saint-Esprit*. III. *Le Voyage du Pénitent*. IV. Les *Contemplations de l'Ame dévote, sur les Mysteres de l'Incarnation & de la Passion de J. C.*; & d'autres ouvrages de piété, manuscrits. Cette princesse avoit autant de vertu que d'esprit.

GABRIELLE D'ESTRÉES, *voy*. ESTRÉES.

GABRIELLE DE VERGI, *voyez* FAÏEL.

GABRINI, (Nicolas) dit *Rienzi*, né à Rome dans l'obscurité, mais vain & intrigant, se fit députer par les Romains vers Clément VI à Avignon, pour persuader ce pape de revenir à Rome. Pétrarque se joignit à lui; le poëte présenta au pontife un beau poëme latin, & Gabrini lui fit une harangue éloquente. Mais celui-ci d'un génie bien plus exalté que Pétrarque, fit du parlement qui se tint à Rome pour entendre le rapport de l'ambassade d'Avignon, une vraie faction de conjurés contre la puissance pontificale. Ce fils audacieux d'un meûnier, & pour qui la charge de notaire avoit autrefois été une fortune, persuada aux Romains de rétablir l'ancienne dignité de tribun du peuple, & s'y fit nommer par acclamation. Il les flatta de l'espoir chimérique de rétablir Rome dans son antique splendeur, d'en étendre de nouveau la domination sur tout l'univers, & déclara que l'empire & l'élection de l'empereur appartenoient à ce peuple roi; citant devant lui, pour un terme fixe, tous les princes qui prétendoient droit à l'empire ou à l'élection de l'empereur. Il exerça d'abord une justice exacte, poursuivit sans relâche les brigands protégés par différens seigneurs, & prit des mesures si efficaces pour la tranquillité publique, qu'on pouvoit aller par-tout en pleine sûreté, la nuit aussi-bien que le jour. Bientôt il se rendit universellement odieux par son insolence, son avarice & sa cruauté. Il fut chassé de Rome, erra quelque tems fugitif, puis tomba au pouvoir du pape qui le fit emprisonner à Avignon, où il demeura dans les fers jusqu'à la mort de Clément VI. Le pape suivant l'en tira & le renvoya comme sénateur à Rome, dans l'espérance de s'en servir avec avantage contre un second tyran, nommé Baroncelli, qui fut mis en pieces par le peuple. Au bout de 4 mois, Rienzi eut le même sort, le 8 octobre 1354, pour s'être abandonné de nouveau à l'injustice, aux exactions & aux violences de tout genre. « Tous ces désordres, » dit un historien, & tant d'autres qui affligerent la capitale » du monde chrétien, furent » l'effet de la résolution funeste » qui transporta la résidence » papale à Avignon. Comme » si les maux qui en résulterent pour l'Eglise, n'étoient » pas suffisans pour punir cette » imprudence, & pour avertir » les papes de retourner dans » leur siege, il fallut que Rome » fût en proie aux factions & » à la plus désolante anarchie ». L'*Histoire* de Gabrini a été écrite en italien par Thomas Fortifiocca, auteur contemporain. Nous en avons une

en françois, curieuse & bien écrite, par le P. du Cerceau, Jésuite, avec des additions & des notes du P. Brumoi, de la même société. Cette Histoire a été imprimée à Paris en 1733, in-12, sous le titre de : *Conjuration de Nicolas Gabrini, dit de Rienzi, tyran de Rome, en 1347.*

GABURET, (Nicolas) chirurgien du roi Louis XIII, ne se rendit pas moins recommandable par la candeur de ses mœurs, que par son habileté dans sa profession. Lorsqu'on fut obligé de préparer des lieux pour y recevoir ceux qui étoient attaqués de la peste, Gaburet fut nommé en 1621 pour les gouverner. Cet emploi offrit une ample matiere au zele du chirurgien. Il se comporta dans ses fonctions, presque autant en missionnaire éclairé, qui cherche à guérir les ames, qu'en chirurgien expérimenté, qui donne son application à la guérison des corps. Il mourut en 1662, dans un âge assez avancé.

GACON, (François) fils d'un négociant de Lyon, né en 1667, d'abord pere de l'Oratoire, sortit de cette congrégation pour se livrer à la poésie. Il avoit de la facilité; on dit même que Regnard l'employoit, lorsqu'il étoit pressé, à mettre en vers quelques scenes de ses comédies; mais cette facilité lui fut funeste : il s'en servit pour se laisser aller à son humeur satyrique. Il y a quelquefois d'assez bonnes choses dans ses Satyres, mais encore plus de mauvaises. La plupart ne regardent que de petits auteurs, obscurs dans leur tems même, aujourd'hui entiérement inconnus. Ses principaux écrits sont : I. *Le Poëte sans fard, ou Discours satyriques sur toutes sortes de sujets*, 2 vol. in-12, 1696. Quelques mois de prison furent le prix des traits de satyre dont cet ouvrage, d'ailleurs assez médiocre, est parsemé. II. Une *Traduction d'Anacréon* en vers françois, in-12. Gacon commenta le poëte Grec à sa façon. Il noya le texte dans de prétendues anecdotes sur son auteur, & dans une foule de réflexions satyriques, où il s'attacha moins à expliquer son original, qu'à lancer quelques traits contre des gens qu'il n'aimoit pas. III. *L'Anti-Rousseau, ou Histoire satyrique de la Vie & des Ouvrages de Rousseau, en vers & en prose; par M. F. Gacon.* C'est un gros vol. in-12, composé de rondeaux & de réflexions satyriques. Rousseau se vengea de ce libelle, par plusieurs épigrammes pleines du sel le plus piquant. IV. L'*Homere vengé*, in-12, *contre la Motte.* V. *Les Fables de la Motte, traduites en vers françois, au Café du Parnasse*, in-8°. De toutes les plaisanteries de Gacon, c'est la moins mauvaise. VI. Plusieurs *Brevets de la Calotte*, dans les Mémoires pour servir à l'histoire de cette turpitude, 1752, 4 vol. in-12. VII. Plus de 200 *Inscriptions* en vers, pour les portraits gravés par des Rochers... Gacon reprit l'habit ecclésiastique sur la fin de ses jours. Il eut le prieuré de Baillon, près Beaumont-sur-Oise, où il mourut en 1725, âgé de 58 ans. Son style est lâche, lourd & diffus en prose, dur & rampant en vers. Il

remporta pourtant le prix de l'académie françoise en 1717: mais beaucoup d'auteurs médiocres ont eu cet honneur; soit que les pieces manquent, soit que les bons écrivains ne s'embarrassent pas d'ajouter à leurs lauriers les couronnes académiques, soit que la distribution des prix se décide, comme on l'a vu sur-tout dans ces dernieres années, par la bassesse & l'intrigue des concurrens.

GAD, 7e. fils de Jacob par Zelpha, naquit l'an 1754 avant J. C., & fut chef d'une tribu de son nom, qui produisit de vaillans hommes. Ses enfans sortirent d'Egypte au nombre de 45650, tous en âge de porter les armes.

GAD, prophete que David, persécuté par Saül, consulta pour savoir s'il devoit s'enfermer dans une forteresse. Le prophete l'en dissuada. Il offrit par l'ordre de Dieu à David, le choix de la famine, de la guerre ou de la peste, pour punir ce prince de ce que par vanité, & malgré sa défense, il avoit fait faire le dénombrement du peuple. David ayant choisi la peste, Gad lui conseilla d'offrir un sacrifice à Dieu pour appaiser sa colere.

GADDI GADDO, (Ange) peintre Florentin, mort en 1312, à 73 ans, excella dans la peinture à la mosaïque. Ses ouvrages sont répandus dans plusieurs villes d'Italie, & surtout à Rome & à Florence. Il n'avoit point d'égal de son tems pour le dessin. Gaddi s'occupa à un genre de travail assez singulier; il faisoit peindre des coquilles d'œuf en diverses couleurs, & les employoit ensuite avec beaucoup de patience & d'art, pour représenter différens sujets.

GADDI, (Taddeo) fils du précédent, éleve du Giotto, bon peintre & bon architecte, mourut en 1352, âgé de 50 ans. C'est sur ses dessins que fut construit un des ponts qu'on voit à Florence, appellé *Ponte Vecchio*. Il fut employé aussi dans la même ville à terminer la construction de la tour de *Santa Maria del Fiore*, commencée par le Giotto. Il reste aussi de ce maître quelques peintures. Il s'attachoit sur-tout à bien exprimer les passions, & il n'a pas mal réussi : on remarquoit aussi beaucoup de génie dans sa composition.

GADROIS, (Claude) Parisien, directeur de l'hôpital de l'armée d'Allemagne, mourut en 1678, à la fleur de son âge; car à peine avoit-il 36 ans. Il étoit ami du docteur Arnauld. Basin, maître-des-requêtes, & intendant de l'armée d'Allemagne, le prit auprès de lui en qualité de secrétaire, & lui donna 2 ans après la direction de l'hôpital de l'armée établi à Metz. Gadrois en visitant les soldats & les officiers malades, contracta une maladie dont il mourut. On a de lui plusieurs ouvrages de philosophie: les plus connus sont un petit *Traité des influences des Astres*, in-12; & un *Systême du Monde*, 1675, in-12. Ses écrits ne sont plus guere consultés, parce que Gadrois étoit passionné pour la philosophie de Descartes; & que cette philosophie, fruit de l'imagination de son inventeur,

plutôt que de l'étude de la nature, n'est plus regardée que comme un vieux roman, péniblement imaginé & dénué de vraisemblance.

GAËTAN, (Saint) né à Vicence en 1480, d'une famille illustre, protonotaire apostolique participant, exerçoit cette charge à Rome, lorsqu'il forma le dessein d'instituer un nouvel ordre de Clercs-Réguliers. Jean-Pierre Caraffe, archevêque de Théate ou Chiéti, depuis pape sous le nom de Paul IV, Boniface Colli, gentilhomme Milanois, & Paul de Ghisleri, se joignirent à lui pour commencer l'édifice. Le but de la nouvelle fondation étoit principalement de travailler à inspirer aux ecclésiastiques l'esprit de leur état, de combattre les héréfies renaissantes de toutes parts, & sur-tout d'assister les malades & d'accompagner les criminels au supplice. Un des points de cet institut, formé pour soulager les miseres humaines, étoit de ne point quêter & de ne rien demander. Les quatre fondateurs, Gaëtan à la tête, firent leurs vœux le 14 septembre 1524, dans l'église de S. Pierre au Vatican. Le pape Clément VII avoit donné, deux mois auparavant, une bulle approbative de cet ordre de Clercs-Réguliers, appellés *Théatins*, parce que Caraffe, leur 1*er.* supérieur, conserva le titre d'archevêque de Théate. Gaëtan fut supérieur après lui, & mourut saintement à Naples en 1547, dans la 67*e.* année de son âge, & la 23*e.* de la fondation de son ordre, des suites de ses austérités, jointes à ses travaux continuels. A l'approche de son dernier moment, les médecins lui conseillant de renoncer à la coutume qu'il avoit de coucher sur des planches. « Mon Sauveur est mort » sur la croix, répondit-il; laissez-moi du moins mourir sur » la cendre ». Il fut béatifié en 1629, & canonisé par Clément X en 1671; mais la Bulle de sa canonisation ne fut publiée qu'en 1691. On garde ses reliques dans l'église de S. Paul, à Naples. *Voyez* sa *Vie* par le P. de Tracy, 1774, in-12. On a plusieurs Lettres de S. Gaëtan. Huit sont adressées à Laura Mignana, religieuse Augustine de Brescia, morte en odeur de sainteté en 1525. Elles ont été imprimées dans l'Histoire du monastere de ces religieuses, en 1764, in-4°. Les autres se trouvent dans les Mémoires historiques sur la Vie du Saint, par le P. Zinelli, imprimés à Venise en 1753, in-4°. Le feu divin dont Gaëtan étoit enflammé, se manifeste dans ses Lettres. L'abbé de Barral, vicaire de S. Mery, à Paris (qu'il ne faut pas confondre avec le lexicographe janséniste du même nom), a donné aussi une édition de ces Lettres en 1785, Paris, 1 vol. in-12, avec de bonnes notes. C'est dommage que parmi ces Lettres il s'en soit glissé une de la fabrique du sieur Caraccioli, ce fameux compositeur des Lettres de Ganganelli; l'éditeur auroit dû se tenir en garde contre une telle surprise. *Voy.* le *Journ. hist. & littér.*, 15 juillet 1786, p. 413.

GAFFAREL, (Jacques) né à Mannes, village de Provence, mort à Sigonce, dans le diocese de Sisteron, en 1681, à 80

ans, fut bibliothécaire du cardinal de Richelieu. Ce ministre l'envoya en Italie, pour y acheter les meilleurs livres imprimés & manuscrits. Gaffarel en revint avec une abondante moisson. Personne n'a pénétré plus avant que lui dans les sciences aussi mystérieuses que vaines des Rabbins, & dans toutes les ridicules manieres d'expliquer l'Ecriture, dont se servent les Cabalistes. On a de lui : I. *Curiosités inouies*, &c., qui ont été traduites en latin sous ce titre : *Curiositates inauditæ de figuris Persarum Talismanicis*, avec des notes de Grégoire Michaëlis, Hambourg, 1676, 2 vol. in-12 : cette édition est la plus estimée. L'auteur y montre l'abus des talismans ; mais malade lui-même en voulant guérir les autres, il leur attribue néanmoins quelques vertus. Cet ouvrage fut censuré par la Sorbonne. II. *Abdita Cabalæ Mysteria defensa*, Paris, 1625, in-4°. III. *Index codicum Cabalistorum Mss. quibus usus est J. Picus Mirandula*, Paris, 1651, in-8°. IV. *Quæstio pacifica, nùm Religionis dissidia, per Philosophorum principia, per antiquos Christianorum orientalium libros rituales, & per propria Hæreticorum dogmata conciliari possint ?* in-4° ; 1645. On dit que le cardinal de Richelieu vouloit l'employer à réunir les Protestans à la Religion Catholique ; ce fut apparemment pour ce sujet que Gaffarel avoit fait ce Traité, où il y a quelques vues singulieres & beaucoup d'excellentes choses, propres à ramener les hérétiques qui seroient dans la bonne foi, & qui réfléchiroient sérieusement sur leur séparation d'avec l'ancienne Eglise des Chrétiens. V. *Histoire universelle du Monde souterrein, contenant la description des plus beaux antres & des plus rares grottes, caves, voûtes, cavernes & spélonques de la terre.* Il n'y a jamais eu que le *Prospectus* de cet ouvrage qui ait vu le jour ; & il est devenu rare. L'auteur en auroit fait un monument de folie & de savoir. Il vouloit y traiter les matieres les plus singulieres, & de la façon la plus ridicule. Entre ses mains tout se métamorphosoit en grottes. Gaffarel possédoit presque toutes les langues mortes & vivantes. On ne peut lui refuser la gloire de l'érudition ; mais il auroit pu charger un peu moins sa mémoire, & s'appliquer davantage à redresser son esprit, trop porté au singulier & au bizarre.

GAGE, (Thomas) Irlandois, jacobin en Espagne, fut envoyé en 1625 missionnaire en Amérique. Il acquit de grandes richesses dans ses missions, apostasia & se réfugia en Angleterre. Il publia en 1651, en anglois, une *Relation* curieuse *des Indes Occidentales*, que Colbert fit traduire en françois. Cette *Version*, publiée en 2 vol. in-12, 1676, eut autant de succès à Paris, malgré plusieurs retranchemens, que l'original en avoit eu à Londres. Gage étoit le premier étranger qui eût parlé avec quelqu'étendue, d'un pays dont les Espagnols défendent l'entrée à toutes les nations. Voilà ce qui donna du cours à ce *Voyage*, qui d'ailleurs n'a pas un grand mérite. L'affectation de l'auteur à débiter de petits contes sur

les moines, ses anciens confreres; ses mauvaises plaisanteries sur les cérémonies ecclésiastiques; la haine qu'il fait paroître contre les Espagnols, ses bienfaiteurs; les inutilités dans le style & dans les faits : tout cela a indisposé les amis de la vérité & les gens de goût contre l'auteur & contre le livre, dont la version françoise est d'ailleurs fort mal écrite. On l'attribue à Baillet.

GAGNIER, (Jean) Parisien, d'abord catholique, montra dans la suite du penchant pour les nouvelles erreurs; afin de les professer plus librement, il se retira en Angleterre, où il acheva ses études à Cambridge & à Oxford. Il s'appliqua particuliérement à l'étude des langues orientales, devint professeur d'arabe à Oxford, & y mourut vers l'an 1732. Il illustra la république des lettres par plusieurs ouvrages, pleins de remarques savantes, accompagnées d'une critique judicieuse & éclairée. Les plus connus sont : I. *Vie de Mahomet*, traduite en latin d'Abulfeda, avec l'original, Oxford, 1723, in-4°; traduite en françois & augmentée de différens traits historiques tirés des auteurs arabes, 1730, 2 vol. in-12. On y voit une partie des impertinences, que ce prophete conquérant donnoit pour des inspirations divines. Cet ouvrage est très-propre à réfuter l'apologie, que des prétendus philosophes ont voulu faire de cet imposteur. II. Une *Traduction latine* de la *Géographie d'Abulfeda*, Londres, 1732, avec l'arabe à côté, in-fol.; & avec les petits géographes, 1712, in-8°. III. Une autre, aussi latine, du livre hébreu de *Joseph Ben-Gorion*, Oxford, 1706, in-4°, avec des notes très-savantes. IV. *Vindiciæ Kircherianæ*, Oxford, 1718, in-fol.

GAGUIN, (Robert) né à Calonne sur les confins de l'Artois & de la Flandre, d'une famille assez obscure, se fit religieux, & entra dans un couvent des Mathurins, à Provins en Champagne. On lui trouva des dispositions qui engagerent ses supérieurs à l'envoyer à Paris. Il fit ses études dans l'université, & y prit le bonnet de docteur. Son mérite le fit parvenir au généralat de son ordre. Une grande connoissance des hommes & une prudence consommée, lui acquirent une estime universelle. Il passoit pour l'homme de son siecle qui écrivoit le mieux en latin, jugement qui a éprouvé des contradictions. Il fut employé par les rois Charles VIII & Louis XII, dans plusieurs négociations aussi importantes qu'épineuses, en Italie, en Allemagne, en Angleterre. Ces voyages altérerent sa santé, & interrompirent ses études. Au retour d'une de ses ambassades, il revint avec la goutte, & ne put obtenir du roi un seul regard pour le dédommager de ses maux & de ses peines. *Voilà*, dit-il, *comme la Cour récompense!* Il mourut à Paris en 1501, avec la réputation d'un homme sincere & reconnoissant. Il n'abandonnoit pas ses amis dans la disgrace. Il paroît par ses lettres qu'il étoit un malade un peu inquiet, & qu'il redoutoit beaucoup la mort. Nous avons de lui plusieurs ouvrages en vers & en prose.

prose. Les principaux sont : I. Une *Histoire de France en latin, depuis Pharamond jusqu'à l'année 1499*, in-fol., Lyon, 1524; traduite en mauvais françois en 1514, par Defrey. Les auteurs des différentes Histoires de France se sont servis de celle de Gaguin, non pas pour les premiers tems de la monarchie, que l'historien a chargés de contes fabuleux, mais pour les événemens dont il avoit été témoin. II. La *Chronique de l'Archevêque Turpin*, traduite en françois, par ordre de Charles VIII, 1527, en gothique, in-4°, ou Lyon, 1583, in-8°. III. Des *Epîtres* curieuses, des *Harangues* & des *Poésies* en latin, 1498, in-4°. IV. Une *Histoire Romaine*, en 3 vol. in-fol., en gothique, recherchée par les bibliomanes, &c. V. Un *Poëme* latin *sur la Conception immaculée de la Vierge*, imprimé à Paris en 1497; il y a des épisodes & des expressions peu convenables, mais qu'il ne faut pas juger cependant sur nos idées, ni sur la fausse délicatesse de nos langues, qui, comme l'on sait, est en raison directe de la corruption des mœurs.

GAI, *voyez* GAY (Jean).

GAJADO, *voyez* CAJADO (Henri).

GAICHIÉS, (Jean) prêtre de l'Oratoire, théologal de Soissons & membre de l'académie de cette ville, troubla son repos par son attachement aux opinions de Jansenius, fut obligé par son évêque (Languet) de se démettre de sa théologale, & vint se fixer à Paris, où il mourut dans la maison des PP. de l'Oratoire, rue St. Honoré, en 1731, à 83 ans. L'abbé de Lavarde a publié le recueil de ses *Œuvres* en 1739, in-12. On y trouve x *Discours académiques*, aussi élégans que judicieux ; & des *Maximes sur le ministère de la Chaire*. Cet ouvrage (attribué d'abord à Massillon qui le désavoua) est estimé, tant pour la solidité des préceptes, que pour les agrémens du style.

GAIGNY ou GANAY (Jean de) *Gagnæus*, docteur de Sorbonne, né à Paris, mort en 1549, fut chancelier de l'université & premier aumônier du roi François I. On a de lui de savans *Commentaires sur le Nouveau-Testament*, où le sens littéral est développé avec beaucoup de justesse. On les trouve dans la *Biblia magna* du P. de la Haie. 5 vol. in-fol.

GAILL, (André) habile jurisconsulte, né à Cologne l'an 1526, fut conseiller de la chambre impériale à Spire, de la part de l'électeur de Treves, Jean de Leyen. Maximilien II & Rodolphe II l'honorerent de plusieurs commissions importantes. Son habileté dans la jurisprudence l'a fait nommer le *Papinien de l'Allemagne* : au savoir, il joignoit un grand zele pour la conservation de la foi de ses peres. Il mourut, selon la plus commune opinion, à Cologne, le 11 décembre 1587. Nous avons de lui : I. *Practicarum observationum libri duo*, Amsterdam, 1663, in-4°. C'est la meilleure édition; il y en a d'autres qui sont enrichies de remarques par Bernhardt Greven, Everard Fabricius, & Charles Othon Tyllius. II. *Decisiones Cameræ Imperialis*, avec Meisner, Francfort, 1603, 3

vol. in-fol. III. *Novum opus Consiliorum*, Francfort, 1666, in-fol. IV. Une édition, avec des additions, d'*Hadriani Gilmanni supplicationes processuum Cameræ Imperialis*, Francfort, 1601, 2 vol. in-fol.

GAILLARD DE LONJUMEAU, d'une ancienne maison de Provence, évêque d'Apt depuis 1673 jusqu'en 1695, année de sa mort, forma le premier le projet d'un grand Dictionnaire historique universel, & en confia l'exécution à Moreri, son aumônier. Il fit faire, pour la construction de cet édifice, depuis si augmenté, des recherches dans tous les pays, & sur-tout dans la bibliotheque du Vatican. Moreri dédia à son mécene la 1re. édition de son Dictionnaire, entrepris en Provence, & publié à Lyon en 1674. Il lui donne des éloges magnifiques; l'évêque d'Apt les méritoit par son amour éclairé pour les arts, & par ses vertus.

GAILLARD, (Honoré) Jésuite, né à Aix en 1641, mort à Paris en 1727, exerça avec beaucoup de succès le ministere de la prédication, & fut aussi goûté à la cour qu'à la ville. Nous n'avons de lui que IV *Oraisons funebres*, imprimées séparément. Elles prouvent un talent marqué pour l'éloquence brillante & pathétique. Le P. Gaillard avoit rassemblé ses Sermons quelque tems avant sa mort; mais on ne sait ce que ce précieux recueil est devenu. Ce Jésuite joignit aux travaux de la chaire, ceux de la direction. C'est lui qui convertit la fameuse Franchon Moreau, actrice de l'opéra, qui épousa depuis un capitaine-aux-gardes.

GAILLARD, *voyez* FREGOSE (Baptiste).

GAÏNAS, Goth, devenu général Romain par sa valeur, & sur-tout par la foiblesse de l'empire, qui n'avoit alors aucun grand homme à mettre à la tête des armées. Il fit tuer Rufin, qui vouloit s'emparer du trône impérial. L'eunuque Eutrope, favori d'Arcadius après Rufin, eut la même ambition; Gaïnas appella les barbares dans l'empire, & ne les chassa que lorsqu'on lui eut remis l'indigne favori. Les empereurs Romains n'étoient plus ces fiers & puissans monarques de l'univers qui, au premier ordre, faisoient venir au pied de leur trône, des rois du bout du monde. Un particulier, un étranger, s'il avoit un peu de courage, les faisoit trembler. Gaïnas n'en continua pas moins de ravager l'empire, après la mort d'Eutrope. Il fallut que le lâche & foible Arcadius vînt le trouver à Chalcédoine, pour traiter de la paix. Ils se la jurerent; mais le Goth n'ayant pas pu obtenir de S. Jean-Chrysostome une église pour les Ariens, il tomba sur la Thrace, & mit tout à feu & à sang. Flavita le repoussa jusqu'au-delà du Danube, où il fut tué par Uldin, roi des Huns, l'an 400. Sa tête fut portée à Arcadius, qui la fit promener par toutes les rues de Constantinople.

GAIOT, (Marc-Antoine) natif d'Annonay, diocese de Lyon, professeur d'hébreu à Rome, publia en cette ville, en 1647, in-8°, les *Aphorismes*

d'Hippocrate, en trois langues, à trois colonnes; savoir, le texte grec; une version latine, où il prétend avoir été plus exact que Foës, & une traduction hébraïque, faite par des Rabbins.

GAIOT DE PITAVAL, *voy.* GAYOT.

GAITTE, (Charles) docteur de Sorbonne & chanoine de Luçon, publia en 1678 in-4°, un *Traité* théologique en latin *sur l'Usure*, qui parut sévere aux casuistes relâchés. Il est intitulé : *De usura & fœnore.*

GAL ou GALL, *Gallus*, (S.) natif d'Irlande & disciple de S. Colomban, fonda en Suisse le célebre monastere de S. Gal, dont il fut le premier abbé en 614. Il mourut vers 646. » Les courageux missionnaires (dit le Protestant, auteur du *Dict. géogr., hist. & polit. de la Suisse*) » chez des usurpateurs » barbares, chez des peuples » abrutis par de longues déso- » lations & par l'esclavage, » firent succéder à des supers- » titions absurdes, souvent » atroces, des dogmes de bien- » faisance & d'humilité, les » craintes & les consolations » d'une vie à venir ». On a de S. Gal quelques ouvrages peu connus. — Il ne faut pas le confondre avec S. GAL, évêque de Clermont, mort vers 552.

GALADIN, (Mahomet) empereur du Mogol, dans le 16e. siecle, s'illustra par ses belles qualités. Il possédoit l'art de régner. Ses sujets pouvoient avoir audience deux fois par jour; & afin que les personnes de basse condition ne fussent pas repoussées par ses gardes, il fit mettre une clochette à son palais, dont la corde répondoit à la rue. Dès qu'il entendoit le son de la cloche, il descendoit, ou il faisoit monter celui qui avoit des demandes ou des plaintes à lui faire. Il mourut en 1605. On prétend qu'il se seroit fait chrétien, si la pluralité des femmes ne l'avoit retenu dans le mahométisme.

GALANTHES, roi des anciens Celtes, succéda à sa mere Galathea. Après avoir subjugué plusieurs peuples, il leur donna le nom de *Galates*, & appella *Galatie*, le pays qui fut depuis nommé *Gallia* (la Gaule). Leurs descendans s'étendirent jusques dans la Grece & dans l'Asie-Mineure, où ils transporterent le nom de Galates.

GALANTHIS, servante d'Alcmene, qui pour avoir trompé Junon sur la naissance d'Hercule, fut transformée en belette, & condamnée à faire ses petits par la gueule.

GALANUS, (Clément) né à Sorrento, dans le royaume de Naples, Théatin, missionnaire en Arménie pendant douze ans, publia à son retour à Rome, en 1650, à 1661, deux gros volumes in-fol. en latin & en arménien, sous ce titre : *Conciliation de l'Eglise Arménienne avec l'Eglise Romaine, sur les témoignages des Peres & des Docteurs Arméniens*. L'auteur remarque dans sa préface, qu'il a commencé par rapporter les histoires des Arméniens avant de disputer contre eux, parce que tous les schismatiques Orientaux ne veulent que sous ce point de vue parler de la

religion avec les Occidentaux; quand ils sont convaincus, ils répondent « qu'ils suivent la » foi de leurs peres; & que » les Latins sont des Dialecti- » ciens, qui ayant l'esprit sub- » til, peuvent prouver, comme » des vérités, les plus grandes » faussetés du monde ». Cette réponse prouve assez que c'est l'ignorance & l'entêtement qui entretiennent le schisme fatal qui divise l'Eglise Grecque d'avec la Latine. Du reste, la méthode de Galanus est excellente: l'histoire de la religion suffit pour faire connoître la véritable, pour montrer la nouveauté & l'inconséquence des sectes. Il enseigna à Rome la théologie aux Arméniens en leur propre langue,

GALAS, (Matthieu) général des armées impériales, né à Maëstricht où il fit son cours d'humanités, en 1589, fut d'abord placé en qualité de page auprès du baron de Baufremont, chambellan du duc de Lorraine. Il se signala tellement en Italie & en Allemagne, sous le célebre Tilli, qu'après sa mort il fut mis à la tête des armées de l'empereur Ferdinand II. Galas rendit des services importans à l'empire, ainsi qu'au roi d'Espagne Philippe IV. Il voulut même s'emparer de la Bourgogne en 1636; mais il fut repoussé à S. Jean-de-Lône, obligé d'en lever le siege & de retourner en Allemagne. Il réussit mieux contre les Suédois: cependant, son armée ayant dépéri près de Magdebourg par les habiles manœuvres de Torstenson, il fut disgracié de l'empereur. Quelque tems après on lui rendit le commandement des troupes; mais il n'en jouit pas long-tems, étant mort à Vienne en Autriche en 1647, à 58 ans, avec la réputation d'un des plus grands généraux de son tems. Son pere étoit né à Trente: ce qui a donné lieu à l'erreur de quelques historiens qui ont fait naître Matthieu Galas dans cette ville. On peut consulter le P. Engelflus dans la préface de l'ouvrage intitulé: *Virtutis & Honoris Ædes*.

GALATÉE *ou* GALATEO, (Antoine) né à Galatina, village d'Italie qui lui donna son nom, s'appelloit originairement *Ferrari*. Il s'illustra dans le 15*e*. siecle, comme philosophe, médecin, poëte & géographe. Nous avons de lui: I. Une excellente *Description de la Japigi*, 1624, in-4°. II. Une autre de *Gallipoli*. III. Des vers latins & italiens. IV. *L'Eloge de la Goutte*, qu'il composa pour charmer les douleurs de cette cruelle maladie. V. *Successi dell' armata Turchesca n'ella citta d'Otranto dell' anno 1480*, in-4°, 1612. Il avoit accompagné le fils du roi de Naples à cette expédition. VI. *Vite de letterati Salentini*. Il mourut en 1517, âgé de 73 ans.

GALATHÉE, nymphe de la mer, fille de Nérée & de Doris, fut aimée de Polyphême: elle lui préféra Acis, que le géant écrasa avec un rocher.

GALATIN, (Pierre) Juif Italien, se convertit & se fit Franciscain. Il devint ensuite docteur en théologie & pénitencier apostolique. Il étoit savant dans les langues, & se fit un nom par son traité *De Ar-*

canis Catholicæ veritatis, contre les Juifs. Il y a eu plusieurs éditions de cet ouvrage, qui, sans être parfait, renferme des choses utiles & curieuses. La meilleure est celle de Francfort, 1612, in-folio. Galatin vivoit encore en 1532. L'auteur s'est beaucoup servi de l'ouvrage de Porcheti, qui lui-même avoit profité de celui de Raimond-Martin, selon son propre aveu.

GALAUP DE CHASTEUIL, né à Aix, d'une famille noble, en 1588, ami du célebre Peiresc, avoit beaucoup de goût pour les langues orientales, & alla les cultiver dans le pays même. Il se retira en 1631 sur le Mont-Liban, où il partagea son tems entre l'étude & la priere. Les courses des Turcs troublerent souvent le repos de sa solitude; mais sa vertu faisoit impression sur l'esprit même des Barbares. Il étoit si parfaitement connu de tous les Maronites, qu'après la mort de leur patriarche, ils voulurent le revêtir de cette dignité. Le saint solitaire la refusa, & mourut peu de tems après, en 1644, dans un monastere de Carmes-Déchaussés. On peut consulter sa *Vie*, in-12, écrite par Marchetti, prêtre de Marseille.—Il y a eu encore, de cette famille, François & Pierre GALAUP. Le premier, précepteur du fils du duc de Savoie, mort à Verceil en 1658, à 52 ans, cultivoit la poésie, la philosophie & la littérature. Il s'étoit mis d'abord au service de Lascaris, grand-maître de Malte; puis à celui du grand Condé, qui le fit capitaine de ses gardes. Ce prince étant sorti de France, Galaup se retira à Toulon, où il arma un vaisseau de guerre, sous la banniere de Malte. Après s'être signalé pendant plusieurs années, il fut pris par des Algériens & mis en esclavage. Il en sortit au bout de 2 ans, & passa au service du duc de Savoie, qui, pour récompenser son mérite, le gratifia d'une pension de 2000 livres. Il avoit traduit *Les Petits Prophetes*, & mis en vers françois quelques livres de la *Thébaïde* de Stace... Le second, mort en 1727, à 84 ans, faisoit joliment des vers provençaux, & étoit lié avec Furetiere, la Fontaine, Boileau & Mlle. de Scuderi. Il a laissé une *Explication*, in-fol., *des Arcs de triomphe*, dressés à Aix pour l'arrivée des ducs de Bourgogne & de Berri.

GALBA, (*Servius Sulpitius*) empereur Romain, de la famille des Sulpice, féconde en grands hommes, naquit dans une petite ville d'Italie, proche Terracine, le 24 décembre, la 5e. année avant l'ere commune. Il exerça avec honneur la charge de préteur à Rome, puis celles de gouverneur d'Aquitaine, de général des armées dans la Germanie, & ensuite dans l'Espagne Tarragonoise. Dans le tems qu'il étoit en Afrique, il rendit un jugement remarquable. Deux citoyens se disputant la possession d'un cheval, sur lequel les témoins ne s'accordoient point; Galba ordonna que l'animal seroit conduit les yeux bandés à son abreuvoir ordinaire; qu'ensuite on lui ôteroit son bandeau, & qu'il appartiendroit à celui de ses deux maîtres chez qui il se rendroit de lui-même. Au milieu

de ses emplois, il se livra à la solitude, pour ne point donner prise aux soupçons inquiets de Néron. Il ne put les éviter. Ayant désapprouvé les vexations cruelles que les intendans exerçoient dans toutes les provinces de l'empire, Néron envoya ordre de le faire mourir. Galba évita le supplice, en se faisant proclamer empereur. Toute la Gaule le reconnoît. Néron est forcé de se donner la mort, l'an 68 de J. C. Quoique moins affermi sur le trône qu'aucun de ses prédécesseurs, Galba ne prit aucune précaution pour sa sûreté. Il se livra au contraire à trois hommes obscurs, que les Romains appelloient *ses Pédagogues.* Le 1*er.* favori étoit T. Vinius Rufinus, autrefois son lieutenant en Espagne, & d'une insatiable avarice. Un jour étant à la table de l'empereur Claude, il vola une coupe d'or. Claude, qui en fut informé, le fit inviter encore le lendemain, & le fit servir seul en vaisselle de terre. Le 2*e.* favori étoit Cornelius Laco, capitaine de ses gardes, que son orgueil rendoit insupportable à tout le monde; mais extrêmement lâche & paresseux, ayant autant d'ignorance que de présomption. Le 3*e.* étoit Marcianus Icelus, le premier de tous les affranchis de Galba, & qui ne prétendoit pas moins que la premiere dignité dans l'ordre des chevaliers. Ces trois favoris le gouvernant tour-à-tour avec des vices différens, le firent passer continuellement d'un vice à un autre. A la vérité, il rappella les exilés du regne précédent; mais l'avarice l'empêcha d'achever son ouvrage; il oublia la restitution des biens, & au lieu de réparer les crimes de Néron, il s'en rendit le complice. Les soldats n'eurent pas moins à s'en plaindre que les citoyens. Les troupes de la marine lui ayant demandé le titre de *Légionnaires*, que Néron leur avoit accordé, il fit fondre sur elles ses cavaliers, qui en massacrerent une grande partie. Galba, aspirant au trône, avoit promis de grandes sommes aux Prétoriens; il les refusa, dès qu'il y fut monté. *Un empereur*, leur dit-il fiérement, *doit choisir ses soldats, & non les acheter.* Cette réponse irrita ses troupes; elles proclamerent Othon & assassinerent Galba, l'an 69 de J. C. Cet empereur fut dans l'empire ce que Sylla avoit été dans la république; l'un donna le premier exemple de la tyrannie, l'autre de la révolte. Il dévoila, dit Tacite, un secret funeste aux Romains, & funeste à lui-même, en leur apprenant qu'un empereur pouvoit être élu hors de Rome: *Evulgato Imperii arcano, posse Principem alibì quàm Romæ fieri* (Tac. Hist. l. 1). Galba fut grand, tant qu'il ne régna pas; mais ses vertus devinrent des défauts, lorsqu'il fut empereur. Il ne sut pas s'élever avec la fortune, & garda toujours le caractere d'un particulier, ou il outra celui de roi. Il avoit 73 ans lorsqu'il fut tué.

GALDIN, (S.) né à Milan de l'illustre maison de la Scala, célebre dans l'histoire d'Italie, s'attacha de bonne heure au service des autels, après s'y être préparé par l'étude de l'Ecriture-Sainte, par une grande

innocence de mœurs, & par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il devint successivement archidiacre & chancelier de l'église de Milan. Les archevêques Ribald & Hubert se déchargerent sur lui d'une partie de l'administration du diocese, qui étoit alors rempli de troubles & de confusion. Ce fut dans ce tems que l'empereur Barberousse se mit en marche contre la ville de Milan, qui prétendoit avoir le droit exclusif de choisir ses magistrats, & qu'il l'attaqua avec une nombreuse armée, & la força de se rendre à discrétion après un siege de dix mois. Ce prince porta la vengeance aux derniers excès. La ville fut détruite, & les habitans eurent à peine la vie sauve (*voyez* FRÉDERIC Barberousse). Hubert, archevêque de Milan, étant mort en 1166, Galdin, quoique absent, fut élu pour lui succéder. Le pape le sacra lui-même, le fit cardinal & le nomma légat du Saint-Siege. Galdin remplit avec exactitude tous les devoirs d'un digne pasteur. Il annonçoit assidument la parole de Dieu; soulageoit les malheureux avec une bonté paternelle, & prévenoit même leurs besoins; rétablit la discipline, qui avoit beaucoup souffert, étouffa toutes les semences de division, & s'occupa sur-tout à détruire les erreurs des Cathares, espece de Manichéens qui avoient profité des troubles occasionnés par la guerre, pour s'introduire en Lombardie. Il mourut au milieu de son clergé & de son peuple, le 18 avril 1176, après avoir fait, malgré sa foiblesse, un long sermon qu'il débita avec beaucoup de feu. Sa mort fut généralement pleurée. Sa sainteté éclata par plusieurs miracles. Il est honoré dans les anciens bréviaires de Milan, & est nommé le 18 avril dans le Martyrologe Romain. *Voyez* ses deux *Vies*, l'une & l'autre authentiques, avec les notes du P. Henschénius, avril, tom. 2, p. 593.

GALE, (Thomas) né à Scruton, dans le duché d'Yorck en 1606, fut successivement directeur de l'école de S. Paul, membre de la société royale de Londres, & enfin doyen d'Yorck en 1697. Ses ouvrages décelent une profondeur d'érudition étonnante. Les principaux sont: I. *Historiæ Poëticæ antiqui Scriptores*, Paris, 1675, in-8°., Oxford, 1676, in-8°. Ce sont les anciens écrivains de la mythologie, accompagnés de savantes notes, & précédés d'un Discours préliminaire non moins savant. II. *Jamblicus de Mysteriis Egyptiorum*, &c., Oxford, in-folio, 1678, en grec & en latin, avec des éclaircissemens qui renferment un fonds d'érudition immense. III. *Historiæ Britannicæ, Saxoniæ & Anglo-Danicæ Scriptores quindecim*, Oxford, 1687, & 1691, 2 vol. in-fol. avec une préface qui fait sentir le mérite de cette compilation, & une table des matieres fort ample. IV. *Rhetores selecti*, Oxford, 1676, in-8°., d'un mérite égal aux précédens. V. *Opuscula Mythologica, Ethica & Physica*, en grec & en latin, Cambridge, 1671, in-8°., ou Amsterdam, 1688. Il mourut le 8 avril 1702, que l'on comp-

ţoit alors en Angleterre 1701. On lui attribue encore : *Antonini iter Britanniarum*, 1709, in-4°. avec des notes ; mais c'eſt ſon fils Roger qui a publié cet ouvrage. Le même a traduit en anglois la ſcience des *Médailles de Jobert*, 1715, in-8°., & donné des explications de médailles & d'inſcriptions dans différens recueils. — Un autre de ſes fils, Samuel GALE, né à Londres en 1682, mort en 1754, a donné au public l'*Hiſtoire de la cathédrale d'Yorck*, in-fol.

GALEANO, (Joſeph) ſavant médecin de Palerme, pratiqua ſon art avec beaucoup de ſuccès, & en développa les principes avec d'autant plus de ſagacité, qu'il l'avoit exercé pendant 50 ans. Son génie s'étendoit à tout, belles-lettres, poéſie, théologie, mathématiques ; mais il ne fit qu'effleurer ces différens genres, pour approfondir davantage la médecine. On a de lui pluſieurs ouvrages en italien. Les plus connus ſont : *Methodo di conſervar la ſanita, e di curare ogni morbo col ſolo uſo dell' aqua vita*, en 1622, in-4°. ; *Il Cafe con piu diligenza eſaminato*, 1674, in-4°. On en a auſſi en latin, parmi leſquels on diſtingue ſon *Hippocrates redivivus, paraphraſibus illuſtratus*, en 1650, 1663 & 1701 ; & ſa *Politica medica pro leproſis*. On lui doit encore un *Recueil des petites Pieces* des écrivains les plus célebres qui ont cultivé les Muſes Siciliennes, en 5 vol. Galéano mourut en 1675, regretté de ſa patrie dont il étoit l'oracle. Les pauvres perdirent en lui un bienfaiteur ingénieux.

GALEN, (Matthieu) né à Weſtcapel en Zélande, vers l'an 1528, enſeigna la théologie avec réputation à Dilingen, puis à Douay, devint chancelier de l'univerſité de cette ville, y fit fleurir les ſciences, & mourut en 1573. On a de lui : I. *Commentarium de Chriſtiano & Catholico Sacerdotio*, Dilingen, 1563, in-4°. II. *De Originibus Monaſticis*. III. *De Miſſæ Sacrificio*. IV. *De ſæculi noſtri choreis* ; & d'autres écrits pleins d'érudition ; quelquefois dépourvus de critique, mais remplis d'une ſage morale.

GALEN, (Jean Van-) capitaine fameux au ſervice des Provinces-Unies des Pays-Bas. Né d'une bonne famille ; mais pauvre, il commença par être matelot. Ses progrès furent ſi rapides, que dès l'âge de 26 ans, il fut capitaine de vaiſſeau. Il ſe ſignala contre les François, les Anglois, les Maures & les Turcs. En 1652 il bloqua, avec quelques vaiſſeaux des états de Hollande, 6 vaiſſeaux Anglois, enfermés dans le port de Livourne. D'autres vaiſſeaux étant venus à leur ſecours, il y eut un combat dans lequel Van-Galen fut bleſſé à la jambe. On voulut l'engager à ſe retirer, mais il répondit : *C'eſt mourir glorieuſement, que de perdre la vie au milieu de la victoire que l'on remporte pour ſa patrie.* Il fallut lui couper la jambe, & il mourut 9 jours après à Livourne, l'an 1653. Son corps fut tranſporté à Amſterdam ; les Etats lui firent ériger un monument ſuperbe, qu'on voit dans l'égliſe neuve d'Amſterdam.

GALEN, (Christophe-Bernard) d'une des plus anciennes familles de Westphalie, porta d'abord les armes. Il les quitta pour un canonicat de Munster, mais sans perdre le goût de son premier état. Elu évêque de cette ville, & ne pouvant la soumettre à son autorité, il l'assiégea en 1661, la prit & la conserva, en faisant bâtir une forte citadelle. En 1664 il fut choisi pour être un des directeurs de l'armée de l'Empire, contre les Turcs, en Hongrie. Il n'eut pas le tems d'y signaler son courage, la paix ayant été conclue d'abord après son arrivée. L'année suivante il endossa encore la cuirasse pour les Anglois contre les Hollandois, & remporta sur eux divers avantages. La paix se fit en 1666, par la médiation de Louis XIV; mais la guerre recommença en 1672, pour une seigneurie que la Hollande lui retenoit. Uni avec les François, il enleva aux Etats plusieurs villes & places fortes. Les armes de l'empereur l'ayant obligé de faire la paix, il se ligua avec le roi de Danemarck contre le roi de Suede, & lui enleva quelques places. Galen, grand capitaine, mauvais évêque, avoit la bravoure d'un soldat. Il mourut en 1678, à 74 ans, aussi peu regretté de son peuple que de ses troupes. Sa *Vie*, traduite en françois par le Lorrain, en 1679, in-12, est un ouvrage mal écrit, rempli de faits hasardés ou exagérés; Jean Van-Alpen, chanoine de Cologne & de Munster, l'a réfutée dans son traité: *De Vita & rebus gestis Christophori Bernardi, episcopi & principis Monasteriensis*, &c., Coesfeldt, 1694, in-8°.

GALENUS, *voyez* GALIEN.

GALEOTI, (Nicolas) Jésuite Italien, mort en 1748, est célebre par les *Vies des Généraux de sa Compagnie, avec leurs portraits*, in-fol., latin & italien, imprimées à Rome en 1748. Ses savantes Notes sur le *Musæum Odescalcum*, Rome, 1751, 2 tom. in-fol., sont un ouvrage posthume.

GALEOTI-MARTIO, (*Galeotus-Martius*) natif de Narni, fut secrétaire de Mathias Corvin, roi de Hongrie, & précepteur de Jean Corvin son fils. Il mourut à Lyon en 1478. On a de lui: I. Un *Recueil des Bons-Mots de Mathias Corvin*, dans la Collection des Historiens de Hongrie, Francfort, 1600, in-fol. II. Un traité *De Homine interiore, & de corpore ejus*, Bâle, 1518, in-4°.; qui fit beaucoup de bruit, à cause de quelques sentimens peu orthodoxes qu'il fut obligé de rétracter. III. *De Doctrinâ promiscuâ*, dédié à Laurent de Médicis, Florence, 1488; Lyon, 1552, in-8°. C'est un mélange de questions de médecine, de physique & d'astrologie. C'est sur-tout dans le livre intitulé: *De Incognitis vulgo*, qu'il fit parade de ses sentimens hétérodoxes. Il y réduisoit la Religion à la seule pratique de la loi naturelle. Il en fit circuler quelques copies manuscrites, qui penserent lui coûter cher; car dans ces tems on ne répandoit pas aussi impunément qu'aujourd'hui la doctrine philosophique. — Il y a eu un autre GALEOTI, (Barthélemi) qui donna, dans le 16e. siecle, une

Histoire des Hommes illustres de Bologne, sa patrie, Ferrare, 1590, in-4°.

GALERE-ARMENTAIRE, empereur Romain, *voy.* MAXIMIEN (*Galerius Valer. Maximianus*).

GALIANI, (Ferdinand) né le 2 décembre 1728 à Chieti, où son pere remplissoit la charge d'auditeur royal. Il fut envoyé à Naples, à l'âge de 8 ans, chez son oncle, Célestin Galiani, archevêque de Tarente & grand chapelain du roi, qui eut soin de son éducation. Ses talens ne tarderent pas à se montrer. Il publia en 1750, à l'âge de 21 ans, un ouvrage sur la monnoie, qui eut un succès décidé, puisque le gouvernement adopta les principes de l'auteur, qui avoit gardé l'anonyme. A cette époque, il entra dans la carriere ecclésiastique, & fut pourvu d'un bénéfice de 500 ducats, auquel il réunit une abbaye. Après avoir voyagé en diverses contrées d'Italie, il revint à Naples en 1753. Nommé en 1759 secrétaire de l'ambassade en France, il passa dix ans à Paris & s'y lia avec tous les beaux esprits, sur-tout avec les encyclopédistes & le seigneur de Ferney. De retour à Naples, il ne cessa de s'y occuper des sciences & des lettres jusqu'en 1787, qu'il mourut dans cette ville le 30 octobre, à l'age de 58 ans. On a de lui, outre le traité sur la monnoie dont nous avons parlé, plusieurs écrits sur les antiquités d'*Herculanum*, de *Pompeia* & de *Stabia*; une *Oraison funebre de Benoît XIV*; un *Dialogue sur les femmes*; un Traité *sur les Géans*, à l'occasion d'un jeune Irlandois d'une stature extraordinaire, nommé *Magrat*; des *Notes* sur Horace, qui ont paru dans la *Gazette littéraire de l'Europe*; divers Mémoires *sur le commerce des Grains*, *sur la disette qui affligea la France en 1763 & 1764*, &c., où les économistes ne sont pas ménagés; un Opéra intitulé le *Socrate imaginaire*, &c. « On trouve dans » tout cela, dit l'abbé de S. Léger, un écrivain facile & plaisant, chez qui les graces n'offusquent pas le jugement. La » vérité ne permet pourtant » pas de dissimuler que plusieurs traits caustiques épars » dans les dialogues, & plus » encore les sarcasmes qui couloient à flots de la bouche de » Galiani dans les sociétés, lui » firent des ennemis à Paris, » où il avoit beaucoup perdu » de l'estime publique, quand » il en partit en mai 1769, pour » retourner à Naples & rentrer dans le conseil du commerce; néanmoins il entretint toujours un commerce » épistolaire avec *Diderot*, *d'Alembert*, *Voltaire*, les abbés » *Batteux*, *Arnauld*, *Barthelemy*, & nos autres savans, » dont il a conservé les Lettres, » qui forment neuf bons volumes ». M. Diodati a publié sa *Vie*, Naples, 1788, in-8°. L'historien ne dissimule pas les fautes & les vices de son héros : il lui applique ces paroles de Cornelius Nepos sur Thémistocle : *Hujus vitia maximis sunt emendata virtutibus*. Espece de paradoxe ou d'impossibilité suivant Horace :

Virtus est vitium fugere & sapientia primo
Stultitiâ caruisse.

— Il avoit un frere nommé *le marquis Galiani*, dont il existe une *Traduction de Vitruve, avec des Commentaires*, Naples, 1758, in-fol.

GALIEN, *Claudius Galenus* (suivant les regles, il faudroit dire GALENE), célebre médecin sous Antonin, Marc-Aurele & quelques autres empereurs, naquit à Pergame d'un habile architecte, vers l'an 131 de J. C. On n'épargna rien pour son éducation. Il cultiva egalement les belles-lettres, les mathématiques, la philosophie; mais la médecine fut son goût & son talent principal. Il parcourut toutes les écoles de la Grece & de l'Egypte, pour se perfectionner sous les plus habiles maîtres. Il s'arrêta à Alexandrie, le rendez-vous de tous les savans, & la meilleure école de médecine qu'on connût alors. D'Alexandrie il passa à Rome, & s'y fit des admirateurs & des envieux. Ses confreres, jaloux de sa gloire dans l'art si conjectural, mais si nécessaire à l'humanité, de guérir les malades, attribuerent ses succès à la magie. Toute la magie de Galien étoit une étude profonde des écrits d'Hippocrate, & sur-tout de la nature. Une peste cruelle, qui ravagea une partie du monde, l'obligea de retourner dans sa patrie; mais il fut rappellé à Rome par les lettres obligeantes de Marc-Aurele. Cet empereur avoit une confiance aveugle en lui. Après la mort de ce prince, Galien retourna de nouveau dans sa patrie, où il mourut dans une vieillesse avancée, vers l'an 210 de J. C. Il dut sa longue vie à sa frugalité; car il étoit d'ailleurs d'un tempérament très-délicat. Sa maxime (& ce doit être celle de quiconque aime sa santé) étoit de *sortir de table avec un reste d'appétit*. Ses mœurs, son caractere répondoient à son habileté, & ajoutoient encore à sa réputation. Outre les principes de la médecine, il avoit étudié ceux de toutes les sectes philosophiques. Il se trompa néanmoins étrangement dans les idées qu'il se forma des Chrétiens. Il les confondoit avec les Juifs, qu'il accusoit de croire aveuglément les fables les plus absurdes, & devint leur ennemi déclaré. Il reconnoissoit les causes finales, & s'élevoit au Créateur par l'étude de ses ouvrages. Un jour qu'il avoit expliqué l'anatomie du corps humain: *J'ai*, dit-il, *offert à l'Eternel un sacrifice plus agréable, que le sang des boucs & des taureaux.* Leçon utile pour ces demi-médecins, qui pour avoir entrevu lestement quelques opérations de la mystérieuse nature, arrêtent leurs regards sur la superficie de l'ouvrage, en méconnoissent le but, la sagesse de l'ensemble, & l'Auteur lui-même (*voy.* ELOY). Une partie des écrits de ce médecin, périt dans l'incendie qui consuma le temple de la Paix à Rome, où ils avoient été mis en dépôt. Ceux qui nous restent ont été publiés à Bâle, en 1538, 6 vol. qu'on relie en 4. Cette édition fut suivie d'une autre à Venise en 1625, 6 volumes, en grec & en latin; & elle a été éclipsée par celle de Chartier, avec Hippocrate, Paris, 1639, 13 tomes en 9 vol. in-fol. Galien devoit beaucoup à

Hippocrate, & ne s'en cachoit pas. Plusieurs modernes sont redevables de leurs connoissances à ces illustres anciens, & les ont décriés : semblables aux enfans qui déchirent le sein qui les nourrit. Mais le plus grand nombre des médecins s'est réuni, non-seulement à les respecter, mais à prendre leurs écrits pour des modeles, & leurs décisions pour des oracles. Les hommes sages & impartiaux ont tenu un milieu entre les détracteurs & les partisans outrés de ces peres de la médecine. Ils ont jugé d'eux comme ils jugent de leur art, pour lequel il ne faut avoir ni trop de confiance, ni trop de mépris. On convient que Galien a beaucoup contribué aux progrès de la médecine par ses expériences ; mais qu'il lui a fait aussi beaucoup de tort par ses raisonnemens trop subtils, par ses *qualités cardinales*, & autres chimeres.

GALIFET *ou* GALIFECT, (Joseph) Jésuite, est particuliérement connu par un ouvrage de *Cultu sacro-sancti Cordis Jesu*, Rome, 1726, in-4°, dédié au pape. Ce livre traite amplement de la charité immense de J. C. pour les hommes, dont le souvenir nous est retracé par le symbole de son cœur, & des sentimens que ce souvenir doit faire naître dans l'ame des fideles reconnoissans : ce qu'on exprime ordinairement par *dévotion envers le sacré Cœur* (*voyez* MARGUERITE-MARIE ALACOQUE). Mais comme l'esprit de l'homme toujours inquiet & *immodicus*, selon l'expression d'un ancien, ne sait s'arrêter où il faut, le P. Galifet a joint à son ouvrage un *Appendix*, pour prouver qu'il faut joindre le culte du cœur de la sainte Vierge à celui de l'Homme-Dieu (*cultum Cordis Mariæ a cultu Cordis Jesu non separemus*). Cette singularité qui sembloit confondre des cultes, dont les objets sont l'un de l'autre à une distance infinie, & dont le second ne pouvoit entrer dans l'esprit de la représentation symbolique dont nous avons parlé, excita des murmures de la part même des personnes les plus dévotes envers la sainte Vierge, & d'un autre côté trouva des défenseurs & des partisans. Clément XIII se contenta de la condamner par le fait, en instituant exclusivement la fête du *sacré Cœur de Jesus*, & en expliquant la nature & l'objet de cette fête, de maniere à ne souffrir aucune extension. On peut voir là-dessus le *Journal hist. & littér.*, 15 juillet 1791, p. 428 — 15 septembre, p. 110. On a encore reproché au P. Galifet d'avoir rassemblé dans cet *Appendix* beaucoup de choses, où la sévere théologie n'est pas d'accord avec la piété de l'auteur. Tout y est porté à l'extrême ; tout ce qui a pu être taxé d'inexactitude ou d'hyperbole dans les écrits de quelque homme célebre, y est répété comme autant d'expressions normales de la croyance catholique. Il est impossible de lire cette partie de l'ouvrage, sans que l'imagination sorte des bornes où se tient la notion d'une pure créature, & sans prendre l'idée d'une espece d'égalité qui heurte les fondemens de la foi. « On » est étrangement embarrassé

» (a dit quelqu'un à cette occa- » sion) quand, après la lecture de ces sortes de livres, » on vient à rencontrer cette » maxime fondamentale du » Christianisme, si clairement » & si magnifiquement énon- » cée par le Prince des Apôtres: » *Non est in alio aliquo salus,* » *neque enim aliud nomen est* » *sub cœlò datum hominibus in* » *quo oporteat nos salvos fieri.* Act. IV. *Voyez* MURATORI.

GALIGAÏ, (Eléonore) fille d'un menuisier & d'une blanchisseuse, épousa le célebre & malheureux Concini, depuis maréchal d'Ancre. Elle étoit venue en France avec Marie de Médicis, dont elle étoit sœur de lait, & qui l'aima toujours tendrement. Cette femme, modele de laideur, & sans aucun autre mérite que celui de l'intrigue, obtint pour son mari les postes les plus brillans. L'abus insolent qu'ils firent de leur faveur, souleva tous les grands de la cour, & Louis XIII en particulier. Concini fut tué, & sa femme conduite à la Bastille. On lui imputa mille crimes, & sur-tout celui de la magie; mais tout son sortilege, comme elle répondit elle-même à ses juges, qui lui demandoient comment elle avoit ensorcelé la reine, étoit *le pouvoir qu'ont les ames fortes sur les ames foibles.* Cette réponse ne la sauva point; elle perdit la tête en place de Greve, l'an 1617, comme sorciere. On ajouta à l'accusation de la magie, celle de Judaïsme (*voy.* CONCINI). La relation de sa mort se trouve avec celle de son mari, dans l'*Histoire des Favoris*, par du Puy. On fit aussi sur sa mort une tragédie intitulée: *La Magicienne étrangere*, en 4 actes & en vers, Rouen, 1617, in-8°: satyre atroce & grossiere. La Galigaï avoit eu un fils & une fille. Celle-ci mourut peu de tems après le meurtre de son pere. Le fils fut enveloppé dans la sentence rendue contre sa mere, & dégradé de noblesse. Il se retira à Florence, où il jouit de 14,000 écus de rente, que son pere, heureusement pour lui, avoit placés dans cette ville. Le frere de la Galigaï, parvenu à l'archevêché de Tours & à l'abbaye de Marmoutiers, se démit de ces deux bénéfices, sur lesquels on lui donna une bonne pension, & alla finir ses jours en Italie, loin des orages des cours.

GALILÉE GALILEI, fils naturel de Vincent Galilei, noble Florentin (*voyez* son article), naquit en 1564. Après avoir étudié la nature pendant quelque tems à Venise, il obtint une chaire de philosophie à Padoue, & la remplit pendant 18 ans avec le plus grand succès. Cosme II, grand-duc de Toscane, l'envia à cette ville, & le lui enleva pour le fixer à Florence. Il l'y attacha par les titres de son premier philosophe & son premier mathématicien. Lorsque Galilée étoit à Venise, il avoit eu occasion de voir une des lunettes d'approche que Jacques Metius avoit inventées en Hollande. Cette découverte le frappa tellement, qu'il en fit une semblable. Metius avoit dû cette invention en partie au hasard; Galilée la fit servir à l'astronomie. Aidé de cet instrument, il vit plusieurs étoiles inconnues jusqu'alors, le crois-

ſant de l'aſtre de Vénus, les quatre Satellites de Jupiter, appellés d'abord les *Aſtres de Médicis*, &c. Il auroit été à ſouhaiter pour ſon repos, qu'il ſe fût borné à faire des obſervations dans le ciel; mais il voulut abſolument embraſſer un ſyſtême : il ſe détermina pour celui de Copernic. Scheiner, Jéſuite Allemand, à qui on doit la découverte des taches du Soleil, combattit ſon ardeur à ſoutenir une choſe incertaine, qui lui paroiſſoit d'ailleurs compromettre le témoignage des Livres-Saints (*voy.* SCHEINER). Dès l'an 1611, l'inquiſition de Rome avoit fait un décret contre l'opinion de Copernic, contraire, ſelon elle, à l'Ecriture. Galilée, dont on eſtimoit les talens en attaquant les idées, en fut quitte pour une défenſe de ne plus ſoutenir ſon ſyſtême, ni de vive voix, ni par écrit. Le cardinal Bellarmin, chargé de lui faire cette défenſe, lui donna un écrit par lequel il déclaroit « qu'il n'avoit été ni puni, » ni même obligé à ſe rétracter; » mais qu'on avoit ſeulement » exigé de lui qu'il abandonnât » ce ſentiment, & qu'il ne le » ſoutînt plus à l'avenir ». Galilée promit tout ce qu'on voulut, & ſur-tout de ne plus contourner l'Ecriture-Sainte pour établir ſon ſyſtême (car il alloit juſqu'à prétendre qu'il étoit tiré de la Geneſe, & vouloit en faire un dogme). Il tint ſa parole juſqu'en 1632 : il eût pu continuer à jouir du repos, d'autant plus aiſément, que par un décret de l'an 1620, on lui avoit permis d'enſeigner ſon ſyſtême comme une hypotheſe aſtronomique. Mais la vanité dont un mérite réel ne garantit pas toujours les ſavans, lui ayant fait publier en 1632 des *Dialogues* pour établir l'immobilité du Soleil & le mouvement de la Terre, comme une choſe inconteſtable, l'inquiſition le cita de nouveau. On lui rappella ſes promeſſes; il ſe défendit mal, & il fut condamné, le 21 juin 1633, par un décret ſigné de 7 cardinaux à être empriſonné, & à réciter les ſept Pſaumes pénitenciaux une fois chaque ſemaine, pendant 3 ans. Galilée demanda pardon & abjura ſon grand attachement à une hypotheſe plauſible, qu'il regardoit comme la ſource de ſa gloire; mais au moment que la cérémonie finit, il dit en frappant la terre du pied : *Cependant elle remue* (*E pur ſi move*). Il eſt cependant certain que cette aſſertion n'avoit point, au moins alors, ce degré d'évidence & de démonſtration qui néceſſite le conſentement & ſubjugue l'eſprit d'une maniere invincible (*voyez* COPERNIC); on peut même dire qu'il n'avoit pas lui-même de ce ſyſtême une idée parfaitement nette & bien conſéquente, puiſqu'il en dérivoit, comme une vérité évidente & inconteſtable, le flux & reflux de la mer, qui, au jugement de tous les ſavans, n'y a pas le moindre rapport (*). Les cardinaux inquiſiteurs le renvoyerent en

(*) On trouvera toute cette matiere amplement développée, tant pour la partie hiſtorique que pour la partie aſtronomique & phyſique, dans les *Obſervations philoſophiques ſur les Syſtêmes*, 3e. édition, Liege, 1788, p. 95, n. 112 & *ſuiv.*

Toſcane, où il vécut comme il vouloit dans la campagne qu'il avoit dans le territoire d'Arcetri. M. Maillet du Pan, quoique proteſtant, a publié en 1784 une Diſſertation, où il réfute les injures bannales que les écrivailleurs ont coutume de dire à cette occaſion contre l'inquiſition, & prouve que tous les torts étoient du côté de Galilée. Un M. Ferri a fait de vains efforts pour affoiblir cette démonſtration (*voyez* le *Journ. hiſt. & littér.*, 15 mai 1785, p. 112). Galilée lui-même a ſupérieurement réfuté tous ces contes. « Le Pape (dit-il, dans une » lettre qu'il écrivoit au Pere » Receneri, ſon diſciple) me » croyoit digne de ſon eſtime.... » Je fus logé dans le délicieux » palais de la Trinité-du-Mont... » Quand j'arrivai au St-Office, » deux Jacobins m'intimerent » très-honnêtement de faire » mon apologie.... J'ai été » obligé de rétracter mon opi- » nion en bon catholique ». — » Pour me punir, continue- » t-il, on m'a défendu les *Dia-* » *logues*, & congédié après » cinq mois de ſéjour à Rome... » Aujourd'hui je ſuis à ma cam- » pagne d'Arcetri, où je reſpire » un air pur auprès de ma chere » patrie ». La vieilleſſe de Galilée fut affligée par une diſgrace plus réelle : il perdit la vue trois ans avant ſa mort, arrivée à Florence en 1641, à 78 ans. Il fut enterré dans l'égliſe de Ste Croix, où on lui a élevé un mauſolée en 1737, vis-à-vis celui de Michel-Ange. Cet aſtronome étoit d'une phyſionomie prévenante, & d'une converſation vive & enjouée. Il cultivoit preſque tous les arts agréables. La géographie lui doit beaucoup, par ſes obſervations aſtronomiques ; & la mechanique, pour la théorie de l'accélération. On prétend qu'il puiſa une partie de ſes idées dans Leucippe. Peut-être ne connut-il jamais ni Leucippe, ni ſa doctrine. Il eſt bien vrai que les modernes ont pris beaucoup des anciens, mais on les dépouille quelquefois avec trop de rigueur, de l'invention des ſyſtêmes vrais ou faux qu'ils ont pu imaginer tout auſſi-bien que les ſpéculateurs de Rome & d'Athenes. Le goût de Galilée n'étoit rien moins que pur. Ses jugemens en fait de littérature, ne prouvent pas la ſolidité de ſon eſprit. Il étoit à la tête des plus fanatiques admirateurs de l'*Arioſte*, & donnoit hautement la préférence aux bizarreries & aux caprices de ce poëte bouffon, ſur les beautés nobles & régulieres du Taſſe. Les Ouvrages de cet homme célebre ont été recueillis à Florence en 1718, en 3 vol. in-4°. Il y en a quelques-uns en latin, & pluſieurs en italien. Cette édition eſt ornée d'une *Vie* curieuſe & intéreſſante de l'auteur.

GALILÉE, (Vincent) fils du précédent, ſoutint avec honneur la réputation de ſon illuſtre pere. C'eſt lui qui a le premier appliqué le *Pendule* aux horloges : invention à laquelle on doit la perfection de l'horlogerie. Son pere avoit inventé le *Pendule ſimple*, dont il ſe ſervit utilement pour les obſervations aſtronomiques. Il eut même la penſée de l'appliquer aux horloges ; mais il ne l'exécuta pas, & en laiſſa l'honneur à ſon fils, qui en fit l'eſſai à

Venise en 1649; cette invention fut perfectionnée, dans la suite, par Huygens.

GALILEI, (Vincent) pere du célebre Galilée, gentilhomme Florentin, savant dans les mathématiques, & sur-tout dans la musique, fit instruire son fils, quoiqu'illégitime, comme s'il eût été son enfant propre. Il lui inspira son goût pour les mathématiques; mais il ne put jamais lui donner celui de la musique. Ses ouvrages prouvent ses connoissances. Les plus estimés sont cinq *Dialogues* en italien *sur la Musique*, Florence, 1581 & 1602, in-folio. Il attaque dans le dernier Joseph Zarlin, & y traite de la musique ancienne & moderne. Descartes a confondu plusieurs fois le pere avec le fils.

GALILEI, (Alexandre) architecte Florentin, né en 1691, voyagea dans différentes contrées de l'Europe; de retour de l'Angleterre, où il s'étoit arrêté pendant sept ans, il devint surintendant des édifices publics de Toscane. Il fut appellé à Rome par Clément XI. La Façade de S. Jean-de-Latran, la Chapelle Corsini de cette église, & la Façade de S. Jean des Florentins, sont des ouvrages qui lui font honneur. Cet artiste entendoit très-bien la décoration & le choix des ornemens, qui quelquefois font disparoître des vices d'architecture. Il mourut en 1737.

GALINDON, *voyez* PRUDENCE *le Jeune*.

GALIOTE, *voyez* GOURDON.

GALISSONNIERE, (Roland-Michel Barrin, marquis de la) lieutenant-général des armées navales de France, né à Rochefort le 11 novembre 1693, entra au service en 1710, comme garde de la marine, & après diverses promotions, fut nommé gouverneur-général du Canada en 1745. Il remplit cette place comme s'il eût toujours été occupé de cet état; & le succès que les armes françoises eurent dans cette partie du monde, furent le fruit de l'ordre qu'il y avoit établi. Il repassa en France en 1749, & fut nommé chef d'escadre. Tout le monde connoît la célebre expédition de Minorque, si glorieuse pour M. de la Galissonniere, mais qui acheva de ruiner sa santé, dérangée depuis plusieurs années. Il mourut à Némours, le 26 octobre de la même année, âgé de 63 ans. Aux talens supérieurs de son état, à des connoissances très-variées, cet illustre marin joignoit un zele & une bonté de cœur rares. D'une exacte probité & de mœurs austeres, il n'étoit sévere qu'envers lui-même.

GALITZIN, (Basile) seigneur d'une des plus illustres & des plus puissantes familles de Russie, gouverna presque seul sous la minorité des deux czars Ivan & Pierre, & fut vice-roi de Casan, d'Astracan, & garde-sceau de la Russie. Son caractere ambitieux & intrigant donna lieu de le soupçonner d'avoir pensé lui-même à monter sur le trône de Moscovie; & ce soupçon, joint aux échecs que ses armes essuyerent, le rendit l'horreur de la Russie. Dans sa premiere campagne contre les Tartares de Crimée, ceux-ci vinrent au-devant de lui avec quelques

tonneaux

tonneaux remplis de ducats, & ils engagerent Galitzin à leur vendre la paix. Dans une autre expédition contre les mêmes peuples, il fit mettre le feu aux herbes seches d'un désert, de cent lieues de longueur, pour leur ôter toute espérance de fourrages. Pendant l'incendie, le bruit courut que l'ennemi approchoit; on n'étoit pas bien disposé à le recevoir, on prit l'alarme : il fallut fuir au travers même de ce feu qui brûloit encore, & la flamme ou la fumée fit périr plusieurs milliers de soldats. Cette malheureuse expédition attira à Galitzin une aversion extrême. Quelques jours avant qu'il partît de nouveau pour l'armée, on trouva le matin devant sa porte un cercueil, avec un billet, où on lui annonçoit, que *s'il ne réussissoit pas mieux dans cette campagne que dans la précédente, ce cercueil seroit sa demeure.* Le succès fut le même qu'auparavant ; on ne lui ôta pas cependant la vie, mais il fut cassé : on confisqua tous ses biens, & on le relégua en Sibérie. Cet exil, quelque tems après, fut changé en un plus doux; il fut envoyé dans une de ses terres, près de Moscow. Il se retira sur la fin de ses jours dans un couvent, où il s'assujettit à toute l'austérité des moines Grecs. Il y mourut en 1713, âgé de près de 80 ans. Galitzin avoit préparé les voies au czar Pierre, & on lui attribue avec raison une grande partie des changemens qui se sont faits en Moscovie.

GALITZIN, (Michel-Michaëlowitz, prince de) né en 1674, de la même famille du précédent, aida le czar Pierre-le-Grand dans la guerre de Charles XII. Il se trouva presqu'à toutes les batailles, & en gagna plusieurs sur mer & sur terre. Ce fut lui qui termina heureusement cette guerre par la paix de Nystadt, après avoir commandé plus de dix ans en Finlande. Ses services ne demeurerent pas sans récompense. Il devint premier welt-maréchal en 1725; & après la mort du czar, il fut déclaré président du college d'état de guerre. Il mourut en 1730, regardé comme un bon ministre & un grand capitaine.

GALLA, fille de l'empereur Valentinien & de Justine, fut mariée l'an 386 à Théodose, & fut mere de Galla Placidia (dont on parlera au mot PLACIDIE) & de Gratien, mort jeune. Philostorge dit qu'elle étoit arienne; il est vrai que sa mere l'avoit fait élever dans les principes de l'arianisme; mais il y a lieu de croire que l'épouse de Théodose & la mere de Placidie étoit bonne catholique. M. Fléchier dit que l'empereur Théodose « l'avoit » retirée des erreurs où l'impératrice Justine l'avoit engagée dans son enfance, & lui avoit fait part non-seulement de son trône, mais encore de sa piété ». Elle mourut en couches à Constantinople, vers le mois de mai de l'an 394. — Il ne faut pas la confondre avec GALLA, femme de Jules Constance qui étoit frere de Constantin-le-Grand, & mere de Gallus, frere de Julien l'Apostat.

GALLA-PLACIDIA, *voyez* PLACIDIE.

GALLAND ou GALAND, (Pierre) *Galandius*, principal du college de Boncour à Paris, & chanoine de Notre-Dame, étoit d'Aire en Artois. Il lia une étroite amitié avec Turnebe, qui fut son disciple, avec Budé, Vatable, Latomus, &c., & fut estimé de François I. Il mourut en 1559. On a de lui divers Ouvrages en latin, qui ne sont pas assez bons pour en donner le catalogue.

GALLAND, (Auguste) procureur-général du domaine de Navarre, & conseiller d'état, étoit très-versé dans la connoissance des droits du roi, & dans celle de l'histoire de France. Ses ouvrages, pleins d'une érudition curieuse & recherchée, en sont un témoignage. Les principaux sont : I. *Mémoires pour l'Histoire de Navarre & de Flandre*, 1648, in-fol. II. Plusieurs *Traités sur les Enseignes & Etendards de France*, sur *la Chappe de S. Martin*, sur *l'Office du Grand-Sénéchal*, sur *l'Oriflamme*, &c. III. *Discours au Roi sur la naissance & accroissement de la ville de la Rochelle*, 1628, in-8°. IV. Un *Traité contre le Franc-Aleu*, sans titre, dont la meilleure édition est de 1637, in-4°. On croit que Galland mourut vers l'an 1644.

GALLAND, (Antoine) né à Rollo dans la Picardie, en 1646, de parens pauvres, mais vertueux, se tira de l'obscurité par ses talens pour les langues orientales. Il obtint une chaire de professeur en arabe au college-royal, & une place à l'académie des inscriptions & belles-lettres. Le grand Colbert l'envoya dans l'Orient. Il en revint avec une moisson abondante; il copia des inscriptions, il dessina des monumens, il en enleva même; il obtint des attestations sur la croyance de l'Eglise Grecque, touchant l'Eucharistie, très-favorables à celle de l'Eglise Latine. Ces voyages le perfectionnerent dans la connoissance de l'arabe & des mœurs mahométanes. Les ouvrages qui nous restent de lui, ont été empruntés en partie des Orientaux. Les principaux sont: I. *Traité de l'Origine du Café*, 1690, in-12, traduit de l'arabe. II. *Relation de la mort du Sultan Osman, & du couronnement du Sultan Mustapha*, traduite du turc, in-12. III. *Recueil des Maximes & des Bons-Mots tirés des Ouvrages des Orientaux*, in-12. IV. *Les mille & une Nuits*. C'est un recueil de Contes arabes, les uns piquans, les autres insipides; mais présentant en général de bonnes moralités, en douze vol. in-12, réimprimés en 6. Dans les deux premiers vol. de ces Contes, l'exorde étoit toujours : « Ma chere sœur, si » vous ne dormez pas, faites-» nous un de ces beaux Contes » que vous savez ». Quelques jeunes gens, ennuyés de cette uniformité, allerent, une nuit qu'il faisoit très-grand froid, frapper à la porte de l'auteur qui court en chemise à sa fenêtre. Après l'avoir fait morfondre quelque tems à lui demander s'il étoit M. Galland, auteur des *Mille & une Nuits*, & s'il étoit levé, ils finirent la conversation par lui dire : » Monsieur Galland, si vous » ne dormez pas, faites-nous » un de ces beaux Contes que » vous savez », V. La *Préface*

de la Bibliotheque Orientale de d'Herbelot, qu'il continua après la mort de ce savant. Galland mourut en 1715, à 69 ans. Il étoit simple dans ses mœurs & dans ses manieres comme en ses ouvrages. Il ne se proposoit dans ses livres que l'exactitude, sans se mettre en peine des ornemens. Il aimoit l'étude avec passion; s'occupant peu des besoins de la vie, & dédaignant ses commodités. *Voyez* son éloge dans le recueil de ceux de M. de Boze.

GALLE, (Servais) *Servatius Gallæus*, Hollandois, né à Ziriczée, vers l'an 1630, mort à Campen en 1709, est auteur d'un *Traité* latin *sur les Oracles des Sybilles*, 2 vol. in-4°, Amsterdam, 1689; le 1er. contient les *Oracles* avec un Commentaire. Le second contient des Dissertations sur tout ce qu'on peut dire des Sybilles. Il prouve leur existence contre Socin, il soutient qu'elles ont été inspirées par le démon; il nie qu'elles aient été vierges, & prétend qu'il n'y a rien de fixe sur leur nombre. Il y fait une sortie pleine de fiel contre quelques Saintes, à qui l'on a attribué le don de prophétie. « Plaisant » embarras, dit un critique, » où s'est trouvé ce bon pro- » testant! Reconnoissant l'exis- » tence des Sybilles & leur » inspiration; mais craignant » quelques fâcheuses consé- » quences contre sa secte, il » aime mieux les faire inspi- » rer par le démon, & leur » enlever leur virginité, que » de fournir quelque preuve » en faveur des vierges qui, » parmi les Catholiques, ont » paru avoir quelque connois- » sance de l'avenir ». On a encore de lui une édition de *Lactance*, Leyde, 1660, où il fait tous ses efforts pour réfuter les notes qu'Isæus avoit faites sur cet ancien auteur chrétien, & pour métamorphoser Lactance en huguenot. Il a travaillé à une édition de *Minutius Felix*, qui n'a pas vu le jour, & qui apparemment ne valoit pas mieux que la précédente.

GALLI, *voyez* BIBIENA.

GALLICAN, (S.) consul Romain sous l'empereur Constantin, battit les Scythes, & souffrit le martyre à Alexandrie, par ordre de Julien l'apostat, le 25 juin 362.

GALLICAN, tribun de l'armée de Vespasien. Il se signala beaucoup à la prise de Jotapat, & fut envoyé à Flave Josephe, pour l'exhorter à se rendre.

GALLICZIN, *voy.* GALITZIN.

GALLIEN, (*Publius Licinius Gallienus*) fils de l'empereur Valérien, fut associé à l'empire par son pere, l'an 253 de J. C., & lui succéda l'an 260. Le nouvel empereur avoit signalé son courage contre les Germains & les Sarmates; mais la volupté amollit son ame; dès qu'il fut sur le trône impérial. Pendant que tout le monde gémissoit sous le poids des guerres & des calamités publiques, il vivoit tranquillement à Rome, toujours environné de femmes impudiques; tantôt couché sur des fleurs; tantôt plongé dans des bains, ou crapuleusement assis à table; ne respirant que pour le plaisir; & n'ayant point d'autre objet. Les mimes, les bouffons for-

moient ſon cortege ordinaire, & des femmes proſtituées l'accompagnoient tous les jours lorſqu'il alloit au bain. Il étoit devenu inſenſible à tout ce qui ne regardoit pas la volupté. Quelqu'un étant venu lui dire que le royaume d'Egypte s'étoit révolté contre lui: *Eh bien!* répondit-il, *ne ſaurions-nous pas vivre ſans le lin d'Egypte?* Un autre lui apprenant la défection des Gaules, il répondit d'un air inſolent: *Qu'importe? Eſt-ce que l'Etat ne peut ſubſiſter ſans les longues caſaques & ſans les draps d'Arras?* Il ne reçut pas avec moins d'indifférence la nouvelle qu'on lui apporta des déſordres qu'avoit fait en Aſie un furieux tremblement de terre, & celle d'une derniere invaſion des Scythes; il ne dit que ces mots: *Il faudra nous paſſer de ſalpêtre.* La perte de pluſieurs autres provinces ne le toucha pas davantage, & on eût dit, à le voir & l'entendre, qu'il étoit un ſimple particulier. Il fallut enfin qu'il ſortît de ſa léthargie. Poſthume & Ingenuus ſe firent proclamer empereurs en même tems, l'un dans les Gaules, l'autre dans l'Illyrie. Gallien marcha contre celui-ci, le vainquit & le tua. Il fit périr tous les rebelles, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe, ou par lui-même, ou par ſes lieutenans. *Epouſez*, écrivit-il à l'un deux, *ma querelle, & vengez-la comme ſi c'étoit la vôtre.* Les ſoldats & le peuple de Mœſie, irrités de tant d'exécutions barbares, proclamerent un nouvel empereur, tué par ſes gardes peu de tems après. Macrianus, élu empereur en Egypte vers le même tems, y régna près de 2 années. Trente tyrans dans différentes parties de l'empire ſe mirent, ou ſe firent mettre ſur la tête la couronne impériale. Gallien, plongé dans l'aſſoupiſſement des plaiſirs, n'avoit de vivacité que celle que lui donnoit ſa colere; dès qu'elle étoit appaiſée, il retomboit dans ſon indolence. Son pere avoit été fait priſonnier par les Perſes; au-lieu de l'aller délivrer, il confia le ſoin de le venger à Odenat. Ce général fit ce que l'empereur auroit dû faire; il chaſſa les Barbares des terres de l'empire, & porta la terreur dans leur propre pays. Odenat ayant été tué, Zenobie, ſa veuve, prit le titre de reine de l'Orient, & fit proclamer empereurs ſes trois fils. Héraclien, envoyé contre elle, fut battu, & ſon armée taillée en pieces. Auréole, Dace d'origine, berger d'extraction, prenoit dans le même tems le titre d'empereur, & ſe rendoit maître de Milan. Gallien alla mettre le ſiege devant cette ville. Le rebelle, pour ſe défaire de lui, fit donner de faux avis aux principaux officiers, & leur perſuada, par ſes émiſſaires, que Gallien avoit réſolu leur perte. On forma à l'inſtant une conjuration contre lui, & on l'aſſaſſina l'an 268 de J. C., avec ſon fils Valérien qu'il avoit aſſocié à l'empire. Il avoit alors 50 ans. Ce prince cruel & brutal fut à quelques égards plus modéré & plus juſte que les empereurs les plus vantés. Les Chrétiens, dont les Trajan & les Marc-Aurele firent couler le ſang dans toutes les provinces de l'empire, furent épargnés par Gallien. Il les connut, il les

jugea mieux; il conçut du respect pour leurs vertus, fit publier des édits de pacification en leur faveur, leur accorda le libre exercice de leur religion, ordonna qu'on leur rendît les cimetieres où ils s'assembloient, & qu'on restituât aux particuliers tous les biens confisqués. Tant il est vrai que l'orgueil philosophique & une vaine ostentation de vertu, sont souvent plus à craindre que des vices reconnus & avoués!

GALLION, (Junius) sénateur Romain, fut d'avis que les cohortes Prétoriennes, après plusieurs campagnes, auroient le droit d'être assises parmi les quatorze ordres. Il en fut rudement repris par l'empereur Tibere, qui sur le champ le fit sortir du sénat, puis de l'Italie. Il choisit l'agréable ville de Lesbos pour le lieu de sa retraite. Tibere sut qu'il s'y plaisoit, & il le fit revenir à Rome, où il fut obligé de demeurer dans la maison des magistrats. C'est toute la récompense qu'il eut pour les bassesses qu'il avoit faites auprès de ce tyran.

GALLION, (Junius) frere de Séneque, précepteur de Néron. Étant proconsul d'Achaïe, les Juifs lui amenerent S. Paul pour le faire condamner; mais Gallion leur dit « qu'il ne se » mêloit point de leurs disputes de religion, & qu'ils » eussent à vider leur différend entr'eux » (*Act. 18*). Cette réponse semble prouver que ce proconsul regardoit ces démêlés avec indifférence. Cependant quelques historiens en ont conclu, que, s'il n'étoit pas chrétien, il avoit quelque penchant au Christianisme. Gallion, condamné à mort par Néron, se tua lui-même; ce dernier trait prouve mieux que tout le reste qu'il n'étoit pas chrétien.

GALLO, (Alonzo) auteur Espagnol, à qui nous devons un Traité fort recherché & très-rare, sur-tout en France, écrit dans sa langue, sous ce titre: *Declaracion del valor del Oro*, Madrid, 1613, in-12. Cet ouvrage a été d'un grand usage pour ceux qui travaillent ce métal ou qui le négocient. L'auteur vivoit dans le 17e. siecle. — Il ne faut pas le confondre avec GALLO (Jean-Baptiste). *Voyez* GELLI.

GALLOCHE, (Louis) natif de Paris, mort en 1761, âgé de 91 ans, fut éleve de Boullongne qui l'instruisit, en lui dévoilant les principes de la peinture d'après les tableaux même des grands hommes. Cette façon d'instruire habitua Galloche à un goût de théorie, qui semble avoir nui en quelque sorte au progrès des connoissances qu'on acquiert par la pratique. On voit néanmoins quantité de beaux tableaux de cet artiste; entr'autres, la *Résurrection du Lazare*, à l'église de la Charité; le *Départ de S. Paul de Milet pour Jérusalem*, à Notre-Dame; *S. Nicolas, évêque de Myre*, à Saint-Louis du Louvre; l'*Institution des Enfans trouvés*, à Saint-Lazare; la *Samaritaine*, & la *Guérison du Possédé*, à Saint-Martin-des-Champs; *S. Nicolas de Tolentin*, dans l'église des Petits-Peres; & dans la sacristie, la *Translation des Reliques de S. Augustin*: c'est le chef-d'œuvre de l'auteur, ainsi que son tableau de réception à l'acadé-

mie royale, représentant *Hercule qui rend Alceste à son époux Admete*.... Galloche fut gratifié par le roi d'un logement & d'une pension. François le Moine fut son disciple. Il mourut recteur & chancelier de l'académie royale.

GALLOIS, (Jean) abbé de Saint-Martin-des-Cores, secrétaire de l'académie des sciences, professeur en grec au college-royal, & inspecteur du même college, naquit à Paris en 1632, & y mourut d'hydropisie en 1707. Il travailla après Sallo, le pere du Journal des Savans, à cet ouvrage périodique; mais il n'y mit pas la même critique; il savoit combien elle offensoit lors même qu'elle est modérée & juste. Les auteurs furent contens, mais le public le fut moins: on l'accusa de prodiguer les louanges, non-seulement aux bons écrivains, mais même aux médiocres; défaut devenu commun à tous les journalistes, & qui va toujours croissant, en raison directe de la décadence du goût & des sciences. « La bonne critique, dit un auteur moderne, a disparu avec le vrai savoir. Elle a cessé d'être sévere, parce qu'elle a senti sa foiblesse & son impuissance; elle a craint ses propres jugemens, parce qu'elle n'a pas su les fonder assez en raison & en droit pour les faire respecter. Delà tous ces périodistes louangeurs qui ne savent qu'admirer & s'épanouir lors même qu'ils analysent la pauvreté & la sottise. C'est l'ignorance qui compose avec l'ignorance, qui loue pour être louée à son tour, comme ces faux prophetes dont il est dit dans l'Ecriture: *Beatificant & beatificantur* ». Observation du reste qui ne convient pas dans toute son étendue à l'abbé Gallois & qui ne doit se rapporter qu'au mauvais exemple qu'il a donné, & qui est aujourd'hui si bien suivi. Le grand Colbert, touché de l'utilité de ce Journal, prit du goût pour l'ouvrage, & bientôt après pour l'auteur. Après avoir éprouvé long-tems son esprit, sa littérature, ses mœurs, il le prit chez lui en 1674, & lui donna toujours une place à sa table & dans son carrosse. L'abbé Gallois lui apprit un peu de latin dans ses voyages de Versailles à Paris. On n'a de lui que les extraits de ses Journaux, & quelques petits écrits qui ne formeroient pas un volume.

GALLONIUS, (Antoine) prêtre Oratorien de Rome, mort en 1605, publia en italien: I. Une *Histoire des Vierges*, 1591, in-4°. II. Les *Vies de quelques Martyrs*, 1597, in-4°. III. La *Vie de S. Philippe de Néri*, in-8°. IV. De *Monachatu S. Gregorii*, Rome, 1604, in-4°. Il y prétend avec Baronius, que S. Grégoire n'a pas été Bénédictin, mais de l'ordre de S. Equice, dont S. Grégoire fait mention dans ses Livres de morale. V. Il mit au jour en 1591, in-4°, avec les figures de Tempesta, un *Traité* en italien, curieux & fait avec beaucoup de soin, *sur les différens supplices* dont les Païens se servoient pour faire souffrir les Martyrs de la primitive Eglise. Cet ouvrage traduit en latin par l'auteur, fut imprimé en 1594, &

réimprimé en 1659 à Paris. Gallonius non-seulement recueillit ce qui se trouve des tourmens des Martyrs dans leurs Actes, dont plusieurs pourroient être suspects aux esprits-forts; mais aussi ce qu'on lit dans les auteurs anciens, tant profanes qu'ecclésiastiques. Ce livre est une réponse victorieuse à cette phrase d'un incrédule moderne : « Il est difficile de » concilier avec les loix Ro» maines, tous ces tourmens » recherchés, toutes ces muti» lations, ces langues arra» chées, ces membres coupés » & grillés, &c. ». Il se peut qu'aucune loi Romaine n'ordonna jamais de tels supplices; mais la fureur des Romains idolâtres les inventoit, & les juges les laissoient faire, & souvent les ordonnoient eux-mêmes. Le traité de Gallonius en est la preuve. « Le même argument, » dit un savant moderne, prou» veroit la fausseté de toutes » les atrocités exercées par les » Adrets, les Halberstad, les » la Marck, les Sonoi, &c. : » car où sont les loix qui, chez » les Protestans, ordonnent de » tels supplices envers les Ca» tholiques? Et pour rester dans » l'histoire Romaine, par quel» les loix de la jurisprudence » criminelle, les Chrétiens sous » Néron furent-ils enduits de » poix & transformés en flam» beaux »? Le livre *De Cruce* de Juste-Lipse peut servir de pendant à celui de Gallonius.

GALLOWAI, *voyez* RUVIGNI.

GALLUCCI, (Ange) *Angelo Galluccio*, né à Macerata l'an 1593, entra dans la société des Jésuites en 1606, enseigna pendant 24 ans la rhétorique dans le college Romain, avec beaucoup de réputation, & mourut à Rome le 28 février 1674. Son principal ouvrage est la continuation des décades : *De Bello Belgico* du P. Famien Strada, son confrere, depuis 1590 jusqu'à 1609, imprimée à Rome en 1671, 2 vol. in-4°. Sa latinité est pure & élégante, mais son style est plus affecté & moins coulant que celui de Strada.

GALLUCCI, *ou plutôt* GALLUZZI, (Tarquin) *Gallutius*, Jésuite Italien, mort à Rome en 1649, à 75 ans, est auteur de plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Vindicationes Virgilianæ*, Rome, 1621, in-4°. II. *Commentarii tres de Tragœdia, de Comœdia & de Elegia*, Paris, 1631 & 1645, 2 vol. in-fol. Il étoit passionné pour Virgile, autant que madame Dacier l'étoit pour Homere. Il a tâché de venger le poëte Latin de toutes les critiques qu'il a essuyées. — Il y a eu encore de ce nom, Jean-Paul GALLUCCI, savant astronome Italien, du 16e. siecle, dont les principaux ouvrages sont : I. Un Traité *Degli Stromenti di Astronomia*, Venise, 1597, in-4°. II. *Speculum Uranicum*, in-fol. III. *Cœlestium corporum Explicatio*, in-fol. IV. *Theatrum mundi & temporis*, in-fol., &c.

GALLUS, (Cornelius) de Fréjus en Provence, grand capitaine & bon poëte, étoit chevalier Romain. Il aima Cytheris, affranchie de Volumnius, & la célébra dans ses vers; mais cette courtisanne le quitta pour s'attacher à un autre : ce qui donna occasion à Virgile

de composer sa 10e. Eglogue, pour consoler Gallus de cette perte. L'empereur Auguste lui donna le gouvernement d'Egypte; Gallus pilla ce pays, &, selon quelques-uns, conspira contre son bienfaiteur, qui l'envoya en exil. Il s'y tua de désespoir l'an 26 avant J. C. Virgile, qu'on peut croire n'avoir eu pour amis que des gens d'un mérite distingué, fait l'éloge de ce poëte. Gallus avoit travaillé dans le genre élégiaque; mais il ne reste presque rien de ses Poésies. Les fragmens que nous en avons, se trouvent dans l'édition de *Catulle & Tibulle*, 1771, 2 vol. in-8°. & in-12, avec une élégante traduction françoise par M. le marquis de Pezai.

GALLUS, (Vibius) natif des Gaules, orateur célebre sous le regne d'Auguste, parut au barreau avec tant d'éclat, qu'on lui donna un des premiers rangs parmi les orateurs Romains, après Cicéron. Séneque, son ami & son admirateur, a conservé quelques échantillons de ses plaidoyers. Gallus mourut frénétique.

GALLUS, (Vibius Trebonianus) proclamé empereur Romain en 251, à la place de Dece qu'il fit mourir, étoit d'une bonne famille Romaine, dont il souilla la gloire par des actions lâches & honteuses. Outre le meurtre de son prince, il conclut avec les Goths une paix si ignominieuse, que les Romains n'en avoient point fait de semblable jusqu'alors : le traité portoit qu'ils payeroient aux Goths un tribut annuel. Domitien avoit cependant introduit autrefois la coutume de donner de l'argent aux Barbares, pour les empêcher de ravager les terres de l'empire. Il ne tarda pas long-tems à porter la peine de ses infames actions; mais l'empire la partagea avec lui. Les Goths & les autres peuples ennemis des Romains, ne se contentant pas du traité avantageux qu'ils avoient fait, le rompirent presqu'aussi-tôt qu'ils l'eurent conclu. Ils vinrent fondre sur la Thrace, la Mœsie, la Thessalie & la Macédoine, qu'ils ravagerent, & où ils commirent, sans que Gallus témoignât s'en soucier, tous les désordres ordinaires aux nations septentrionales. Les Perses, d'un autre côté, qui n'ignoroient pas les progrès des Goths, entrerent sous les ordres du fameux Sapor, dans les provinces de Mésopotamie & de Syrie; & poussant plus avant, ils subjuguerent l'Arménie, d'où ils chasserent le roi Tiridate. Gallus, aussi tranquille que s'il n'eût point eu d'ennemis, demeuroit à Rome plongé dans les plaisirs. Après avoir associé à l'empire Volusien son fils, qui n'étoit encore qu'un enfant, comme s'il eût dû le trône des Césars à sa valeur & au mérite de son nouveau collegue, il fit battre des pieces de monnoie avec cette inscription : *Virtus Augustorum*. Cependant le peuple paroissoit si irrité de l'indolence de Gallus, que ce prince chercha à l'appaiser, en adoptant un jeune fils de Dece; mais craignant qu'il ne vengeât la mort de son pere, il l'empoisonna depuis secrettement. Gallus ajouta à tous ses crimes, la persécution des Chrétiens;

mais le courroux du Ciel se manifesta en même tems contre l'empire, par une peste épouvantable. Ce fléau commença en Ethiopie, sur les confins de l'Egypte, se répandit de là dans toutes les provinces, & fut aussi funeste par sa durée que par sa violence. Gallus fut massacré par ses soldats à Terni, l'an 253. Son fils Volusien, qu'il avoit décoré de la pourpre, fut tué avec lui.

GALLUS, (Flavius-Claudius Constantius) fils de Jules Constance & frere de l'empereur Julien, fut créé César en 351, par l'empereur Constance son cousin, qui lui fit épouser sa sœur Constantine. Il avoit passé sa jeunesse avec Julien dans une espece d'exil, où ils furent élevés dans la piété. Gallus parut très-attaché au Christianisme; il abolit l'oracle d'Apollon dans un fauxbourg d'Antioche, où il faisoit sa demeure, brûla les villes des Juifs qui s'étoient révoltés, défit les Perses & s'acquit la réputation d'un prince courageux. Mais les perfides conseils de Constantine le perdirent : pour satisfaire leur avarice, ils s'abandonnerent à toutes sortes de vexations & de cruautés. Gallus fit massacrer Domitien, préfet d'Orient, Théophile, gouverneur de Syrie, & Montius, ministre des finances. On prétend même qu'il forma le projet de détrôner Constance. Ce prince le fit arrêter; on procéda contre lui comme contre un simple particulier, & il eût la tête tranchée en 354. Il n'avoit que 29 ans. Constance fit périr les principaux complices de ses crimes. *Voyez* CONSTANTINE.

GALLUZZI, *voyez* GALLUCCI.

GALOPIN, (Georges) né à Mons en Hainaut, vers l'an 1600, Bénédictin dans le monastere de St.-Guislain, s'opposa avec véhémence à la réforme de St.-Vanne, que l'on introduisit dans ce monastere, & nuisit par-là à sa réputation; il paroît néanmoins par toute la suite de sa conduite, que c'étoit un homme droit & vrai, qui peut-être dans cette réforme appréhendoit quelque nouveauté. Il se retira à Douay, où il fut fait professeur de philosophie au college du roi; il y mourut le 21 mars 1657. Il s'appliqua à donner de bonnes éditions avec des notes des anciens auteurs ecclésiastiques, qui n'avoient pas encore vu le jour; entr'autres, du *Verbum abbreviatum* de Pierre le Chantre; du *Commentaire sur le Pentateuque* de S. Bruno, évêque de Wurtzbourg; de l'*Aurora* de Pierre Riga; la *Vie de S. Veron*, par Albert, abbé de Gemblours; & une *Généalogie des Comtes de Flandre*, tirée des manuscrits du monastere de Saint-Guislain.

GALVANO, (Antoine) fils naturel d'Edouard Galvano, naquit dans les Indes, & fut fait gouverneur des isles Moluques. Il signala le commencement de son gouvernement, par la victoire qu'il remporta dans l'isle de Tidor sur 20,000 hommes, n'en ayant avec lui que 350. Il purgea les mers voisines de tous les corsaires. Il ne se rendit pas moins recommandable par sa bonté pour les naturels du pays, & par le soin qu'il prit de les faire instruire

des vérités de la religion. On assure que, pendant 4 ans, il dépensa 70 mille crusades: aussi acquit-il le glorieux titre d'*Apôtre des Moluques*. Ses libéralités l'ayant réduit à un état qui n'étoit guere au-dessus de la misere, il se rendit l'an 1540 en Portugal, où il ne trouva pas de reconnoissance auprès du roi Jean III, dont il avoit augmenté les revenus de 500 mille crusades. Il se vit obligé de se retirer dans l'hôpital de Lisbonne, où il vécut jusqu'en 1557. Il avoit écrit une *Histoire des Moluques*, qui est perdue; mais on imprima, en 1555 à Lisbonne, un *Traité des divers Chemins*, par lesquels les marchandises des Indes ont été apportées en Europe, & *des Découvertes* faites jusqu'en 1550.

GAMA, (Vasco de) né à Sines, ville maritime de Portugal, d'une famille illustre, s'est immortalisé par la découverte du passage aux Indes Orientales, par le cap de Bonne-Espérance. Le roi Don Emmanuel l'envoya en 1497 dans les Indes pour les reconnoître. Il courut toute la côte orientale de l'Afrique, descendant en divers lieux pour tenter de faire alliance avec les rois. Il se conduisit de même sur la côte orientale de l'Inde; mais il ne trouva de favorables dispositions que dans le roi de Melinde, qui le fit accompagner à son retour par un ambassadeur. Gama, satisfait de son premier voyage, se prépara à en faire un second avec une flotte de 20 vaisseaux. Le roi, pénétré d'estime pour son mérite & de reconnoissance pour ses services, le fit comte de Vidiguere, & amiral des mers des Indes, Perse & Arabie; titre que ses descendans conservent. Il partit le 10 février 1502, & après s'être vengé des insultes qu'il avoit souffertes la premiere fois, en bombardant quelques places, & battant plusieurs petites flottes des princes barbares, il revint avec 13 vaisseaux chargés de richesses, le 1er. septembre 1503. Enfin le roi Jean III l'ayant nommé vice-roi des Indes en 1524, l'y renvoya pour la 3e. fois; mais à peine avoit-il établi son siege à Cochin, qu'il y mourut le 24 décembre 1525. Ses lieutenans venoient de défaire les flottes de Calicut & de Cananor. On dit qu'il publia la *Relation* de son premier voyage dans les Indes; mais on ne la trouve point. Ce grand homme fut honoré du DON, pour lui & pour sa postérité, & créé Grand du Portugal. On voit ses exploits amplement détaillés dans l'élégante *Histoire des Indes* du P. Maffée.

GAMA, (Antoine de) né à Lisbonne en 1520, mort dans cette ville à 75 ans, fut conseiller d'état & grand-chancelier du roi de Portugal. Les écrits qu'il nous a laissés, sont: I. *Decisiones supremi Lusitaniæ Senatûs*, in-fol. II. *Tractatus de Sacramentis præstandis ultimo supplicio damnatis*. Ce savant magistrat tiroit son plus grand lustre de son érudition, de sa probité & de sa religion, & il le fit rejaillir sur les dignités qu'il remplit.

GAMA, (Emmanuel de) avocat au parlement de Paris, publia en 1706, in-12, une

Dissertation sur le Droit d'Aubaine, droit qui paroîtroit barbare, si un long usage ne l'avoit consacré. Ce n'est proprement qu'un factum; mais il roule sur une question importante. L'auteur prétend que le droit d'aubaine ne s'étend que sur les étrangers établis dans le royaume, & non pas sur ceux qui n'y sont que passer en voyageant.

GAMACHE, (Joachim Rouault de) gentilhomme de Poitou, acquit une grande réputation sous Charles VII & sous Louis XI. Il se trouva à 2 batailles & à 17 sieges, sans avoir pourtant commandé en chef. Son action la plus éclatante est la défense de Paris pendant la guerre du *Bien public*, en 1465. Ses services, qui lui mériterent le bâton de maréchal, ne le garantirent point des jaloux, ni des défiances de Louis XI. Ce prince le fit arrêter en 1476, & juger par des commissaires. Gamache fut condamné, non-seulement à perdre ses charges, mais encore à payer au roi 20,000 francs d'amende, & à garder la prison pendant 5 ans; mais le maréchal n'en conserva pas moins sa liberté & ses biens. On ne dit point quel étoit son crime, ni pour quelle raison l'arrêt ne fut point exécuté. Gamache mourut en 1478.

GAMACHE, (Philippe de) abbé de Saint-Julien de Tours, docteur & professeur de Sorbonne, né en 1568, se distingua par l'ardeur avec laquelle il soutint le docteur Richer (*voyez* ce mot). Sans l'appeller un grand homme (comme fait le *Lexicographe critique*, aussi outré dans ses éloges que dans ses satyres), on peut dire que Gamache étoit un bon scholastique. On a de lui des *Commentaires sur la Somme de S. Thomas*, 2 vol. in-fol. Cet écrivain mourut en 1625, à 57 ans.

GAMACHES, (Etienne-Simon) né à Meulan, entra chez les chanoines de Sainte-Croix de la Bretonnerie, & s'y distingua par un esprit méditatif & profond. L'académie des sciences de Paris lui ouvrit ses portes. Nous avons de lui : I. Une *Astronomie physique, ou Principes généraux de la nature appliqués au méchanisme astronomique*, 1740, in-4°. II. *Systême du Cœur*, sous le nom de *Clarigny*, 1708, in-12. III. *Systême du Philosophe Chrétien*, 1721, in-8°. IV. *Dissertations littéraires & philosophiques*, 1755, in-8°. Mais celui de ses livres qui est le plus connu, est intitulé : *Les agrémens du langage réduit à ses principes*, 1757, in-12. Cet ouvrage, qu'un homme d'esprit appelloit le *Dictionnaire des pensées fines*, a été vainement déprisé par l'abbé Goujet. Il est digne d'être lu par quiconque veut écrire. L'auteur mourut en 1756, dans sa 84e. année.

GAMALIEL, docteur de la loi, & à ce que l'on croit, disciple secret de J. C., maître de S. Paul, fut très-favorable aux Apôtres dans une assemblée que les Juifs tinrent pour les faire mourir. Il fut sensiblement touché du mauvais traitement qu'ils reçurent, & sur-tout du martyre de S. Etienne, qu'il fit ensevelir honorablement, mais sans se montrer. On dit que ce saint homme fut ensuite décou-

vert & martyrisé avec son fils Abibon, âgé de 20 ans; qu'en 415 il apparut en songe à un saint prêtre nommé *Lucien*, à qui il découvrit l'endroit où reposoit son corps & celui de S. Etienne. Nous avons un écrit de Lucien lui-même sur ce sujet. Il nous apprend que Gamaliel ayant enlevé le corps de S. Etienne, la nuit après son martyre, l'avoit enseveli dans un tombeau neuf, où il fut depuis enterré lui-même avec Abibon son fils & Nicodeme. Ces corps furent effectivement trouvés dans l'endroit que Gamaliel avoit indiqué. S. Augustin & Evode racontent la chose avec des circonstances qui ne laissent aucun doute sur la vérité du récit de Lucien. Cet illustre docteur de l'Eglise rapporte en particulier les guérisons miraculeuses qui se firent lors de la translation du corps de S. Etienne. « Quel témoignage, s'écrie un orateur » chrétien, en faveur des honneurs que nous rendons aux » dépouilles mortelles des serviteurs de Dieu! Les Saints » eux-mêmes nous en montrent » les dépôts, & d'autres Saints » accourent pour les honorer, » & le Dieu de tous les Saints » fait éclater au milieu de tout » cela les merveilles de sa puissance; & les hommes qui » attestent tout cela comme » témoins oculaires, sont des » saints eux-mêmes, & de » grands docteurs, des génies » fermes & profonds; & cela » dans le tems où de l'aveu » des novateurs, l'Eglise étoit » encore chaste & pure. Que » faut-il donc à l'erreur pour » la confondre, si de telles » raisons & de tels faits ne la » confondent pas »? *Voyez* SS. GERVAIS & PROTAIS.

GAMBARA, (Véronique) née à Bresse en 1485, mariée à un seigneur Italien, fut veuve de bonne heure, & ne voulut point se remarier, pour être moins gênée dans son goût pour la poésie & pour la littérature. Elle mourut à Corregio en 1550. Ses *Poésies* ont été imprimées plusieurs fois, & en dernier lieu à Bresse en 1759, in-8°.

GAMBARA, (Laurent) poëte latin, de Bresse en Italie, mort en 1586, à 90 ans, demeura long-tems auprès du cardinal Alexandre Farnese, son ami & son protecteur. On lui doit: I. Un *Traité* latin *sur la Poésie*, in-4°, Rome, 1586. L'auteur voudroit que les poëtes chrétiens n'employassent pas dans leurs ouvrages les noms des dieux du Paganisme. La poésie perdroit, peut-être, quelques agrémens; mais elle seroit plus digne des lecteurs sages. On peut excepter les noms qui sont devenus en quelque sorte purement symboliques, pour signifier les choses mêmes auxquelles présidoient ces factices divinités (*voyez* RAPIN René). II. Un Poëme en 4 chants, intitulé: *Columbus*, ou *la Colombiade*. Ce fut le cardinal de Granvelle qui l'engagea à le composer; l'auteur le lui dédia. C'est l'histoire de Christophe Colomb mise en vers. Madame du Bocage a fait un *Poëme* sur le même sujet en vers françois. Les *Poésies* de Gambara sont en général lâches & foibles. On en a plusieurs éditions: les meilleures

font celles de Rome en 1581 & 1586, in-4°. On estime ses Eglogues, intitulées *Venatoriæ*. — Il ne faut pas le confondre avec Hubert GAMBARA, né à Bresse, évêque de Tortone. Il fut chargé de commissions importantes par les papes Léon X, Clément VII & Paul III. Les services qu'il leur rendit, lui procurerent le chapeau de cardinal en 1539. Il mourut à Rome en 1549. — Jean-François GAMBARA son neveu, évêque de Tortone, cardinal, mourut à Rome en 1584, à 54 ans, après avoir rendu de grands services à la maison d'Autriche.

GAMBART, (Adrien) pieux & zélé missionnaire, fut un des premiers disciples de S. Vincent de Paule. Il mourut à Paris le 19 décembre 1668, à 68 ans, après avoir consacré sa vie à l'instruction des pauvres & des gens de la campagne. On a de lui des Prônes sous le titre de *Missionnaire paroissial*, en 8 vol. Ceux qui s'appliquent à instruire le peuple de la campagne, recherchent encore aujourd'hui cet ouvrage.

GANAY, (Jean de) *voyez* GAIGNY.

GAND, *voy.* HENRI de Gand.

GANIBASIUS, (Jean) *voy.* GONNELLI.

GANTÈS *ou* GANTERI, (Jean de) d'une maison ancienne originaire de Piémont, établie en Provence, naquit à Cuers en 1330. Il se signala en qualité de chevalier, sous Robert le Bon, comte de Provence, & commanda des corps considérables sous Jeanne, reine de Naples, de Sicile & de Jérusalem. Il suivit cette princesse à Naples, où il appaisa une sédition populaire. Il partit ensuite pour Rome, & soutint avec honneur la cause & les intérêts de sa souveraine. De retour en Provence, l'an 1373, il leva un corps considérable de troupes dans la contrée de Cuers, de Souliers & d'Hiere, pour s'opposer à des brigands qui, sous le nom de *Tuschiens*, ravageoient la Provence au nombre de plus de 12000 hommes. Les états du pays, tenus à Aix en 1374, nommerent Jean de Siméonis, généralissime contre ces brigands, & Jean de Gantès fut son lieutenant-général. Ces deux généraux défirent totalement les Tuschiens. Gantès mérita le surnom de *Brave*, & la place de lieutenant-général des troupes de la reine Jeanne. Il mourut à Cuers, en 1389. — Il y a eu un Annibal GANTÈS, qui fit imprimer à Auxerre, l'*Entretien familier des Musiciens*, 1643, in-8°. Cet ouvrage, rare & singulier, est recherché des curieux. L'auteur étoit de Marseille, & chanoine de St-Etienne d'Auxerre.

GANYMEDE, fils de Tros, roi des Troyens. Jupiter, sous la forme d'un aigle, l'enleva, & le transporta au ciel, pour lui servir d'échanson & lui verser le nectar.

GANZ, *voy.* DAVID GANZ.

GARA, (Nicolas) Palatin de Hongrie, né dans l'obscurité, s'en tira par sa valeur. Il parvint aux plus éminentes dignités du royaume de Hongrie. Elizabeth, veuve du roi Louis I, mort en 1382, lui en confia le gouvernement. Si on en croit quelques historiens, Gara ne se servit de son pouvoir & de son

crédit, que pour tyrannifer les petits & opprimer les grands : felon d'autres, ces reproches font peu fondés, & le mécontentement des grands ne vint que de ce qu'ils fe voyoient éloignés des affaires. Ils prirent les armes & donnerent la couronne de Hongrie à Charles de Duras, roi de Naples. Gara, le regardant comme un ufurpateur, le fit affaffiner. Alors la reine Elizabeth, accompagnée de fon miniftre & du meurtrier de Charles, parcourut les diverfes provinces de l'état pour fe faire reconnoître. Le gouverneur de Croatie, confident du prince affaffiné, fe fervit de cette occafion pour être fon vengeur. Il affembla la nobleffe & le peuple, prit Gara & Elizabeth. Il tua le premier, & fit jeter la feconde, enfermée dans un fac, au fond de la riviere (d'autres difent qu'elle mourut prifonniere au château de Novigrad). Il ne reftoit que Marie, fille d'Elizabeth; il l'enferma dans une prifon. Sigifmond, marquis de Brandebourg, auquel cette princeffe avoit été promife, vint la délivrer, fit périr fon perfécuteur par le dernier fupplice, & l'époufa enfuite.

GARAMOND, (Claude) Parifien, mort dans fa patrie en 1561, étoit un très-célebre graveur & fondeur de caracteres. Il grava, par ordre de François I, les trois fortes de caracteres grecs, dont Robert Etienne s'eft fervi dans fes éditions. Il n'excelloit pas moins pour les autres caracteres. Ce fut lui qui bannit des imprimeries la barbarie gothique, & qui donna le goût des beaux caracteres romains. Ses caracteres fe font extrêmement multipliés, par le grand nombre qu'il en a gravé & par les frappes qui en ont été faites.

GARASSE, (François) Jéfuite d'Angoulême, prit l'habit de la fociété en 1601, à 15 ans. Né avec du feu, de l'imagination, mais fans goût & fans jugement, il fe mit à écrire contre ceux qui lui déplurent. Il fe fignala fur-tout contre le poëte Théophile & l'avocat Pafquier. On doit à fa plume infatigable : I. *Recherches des Recherches d'Etienne Pafquier*, in-8°. Tout ce que la fougue la plus impétueufe peut infpirer de groffiéretés, eft entaffé dans cet ouvrage. Ce qui peut excufer l'auteur à un certain point, c'eft que les écrits de Pafquier n'étoient pas plus exempts d'expreffions baffes & ridicules, moins encore de colere & d'emportement. C'eft une efpece de repréfailles, mais qu'un homme de bon goût & d'une ame élevée ne fe feroit pas permife. Les fils de Pafquier entreprirent de venger leur pere. Le Jéfuite avoit adreffé fon premier ouvrage : *A feu Etienne Pafquier, par-tout où il fera.* Les fils de l'avocat-général, dont le ftyle ne s'éloignoit pas de celui de Garaffe, lui adrefferent la réponfe : *En quelque lieu qu'il fût.* II. *Doctrine curieufe des Beaux-Efprits de ce tems, ou prétendus tels*, 1623, in-4° : ouvrage contre les Déiftes, rempli de turlupinades & de raifons, qui auroient eu plus d'effet fi elles avoient été feules. III. *Rabelais réformé*, in-12 : mauvais livre de controverfe contre du Moulin, & qui n'eft

point du tout, comme quelques-uns l'ont cru, une refonte de l'inintelligible livre de Rabelais. IV. *Somme de Théologie*, 1625, in-fol., censurée par la Sorbonne. L'auteur y dégrade la majesté de la religion, par le style le plus familier & le plus bouffon. V. *Le Banquet des Sept-Sages, dressé au logis de M. Louis Servin.* Ce livre, publié sous le nom d'*Espinceil*, à Paris, 1617, in-8°, est la plus rare des productions de Garasse; il y a quelques bonnes plaisanteries. On a de lui des *Poésies latines*, in-4°: ce sont des *Élégies* sur la mort de Henri IV, & un *Poëme* sur le sacre de son fils Louis XIII. L'auteur relégué à Poitiers par ses supérieurs, mourut en secourant les pestiférés en 1631, à 46 ans. Ce Jésuite, si amer dans ses livres, étoit doux dans la société; sa colere n'est que dans sa plume, & ses actions & sa conduite portoient l'empreinte de la charité. Dans des tems plus modernes, le style de Garasse a provoqué l'imitation de plus d'un homme célebre. Son livre de *Recherches des Recherches d'Etienne Pasquier*, peut être regardé comme les archives, où Voltaire a puisé les injures qu'il a prodiguées à tant d'écrivains. Il y a cependant cette différence entre lui & Garasse, que celui-ci se bornoit à dire que ses adversaires étoient des *impies*, des *athées*, des *ânes*, des *sots par bémol*, des *sots par béquarre*, des *sots à la plus haute gamme*, & que le champion de l'abbé Bazin a traité les siens non-seulement d'*ânes* & de *sots*, mais de *crocans*, de *cuistres*, de *marauts*, de *fripons*, d'*ivrognes*, de *sodomites*, de *scélérats*, d'*auteurs mourant de honte & de faim.* De plus, Garasse ne se passionnoit que contre ceux qu'il croyoit être les ennemis de Dieu, de la morale & de la justice: l'émule de Garasse faisoit des injures un usage tout inverse. Chaque siecle a donc sa nuance. Si Garasse étoit un déclamateur burlesque, comment nommera-t-on son imitateur & enchérisseur?

GARCEZ, (Julien) Dominicain Arragonois, né en 1460, étudia à Paris, fut reçu docteur en Sorbonne, enseigna ensuite la théologie dans sa patrie avec réputation, fut nommé par Charles-Quint premier évêque de Tlascala au Mexique, où il fut le pere de son peuple. Il s'intéressa sur-tout au sort des Indiens, & écrivit à ce sujet un *Traité* en forme de lettre adressée au pape Paul III. Padilla l'a traduite, & l'a fait imprimer dans son Histoire du Mexique. Garcez mourut en odeur de sainteté, vers l'an 1547.

GARCIAS, (Nicolas) jurisconsulte du 13*e*. siecle, natif de Séville, laissa des *Commentaires sur les Décrétales.* — Il faut le distinguer de Nicolas GARCIAS, autre savant jurisconsulte Espagnol du 17*e*. siecle, dont on a un *Traité des Bénéfices*, estimé, 1618, in-fol.

GARCIAS LASSO DE LA VEGA (& par abbréviation, *Garcilasso*), poëte Espagnol, natif de Tolede, eut l'avantage d'être élevé auprès de l'empereur Charles-Quint. Il suivit ce prince en Allemagne, en Afrique, en Barbarie & en Provence. Il fut blessé dans cette

derniere expédition. Ayant voulu faire étalage de sa bravoure aux yeux de son maître, il reçut un énorme coup de pierre au pied d'une tour, près de Fréjus, & mourut à Nice de ses blessures, en 1536, à 36 ans. Garcias est un de ceux à qui la poésie espagnole a le plus d'obligation. Il la purgea, non-seulement de son ancienne barbarie, mais il lui prêta diverses beautés, empruntées des étrangers anciens & modernes. Ses ouvrages offrent beaucoup de majesté & moins d'enflure que ceux des autres poëtes de sa nation. Paul Jove prétend que ses *Odes* ont la douceur de celles d'Horace; mais elles n'en ont pas l'énergie. On a donné plusieurs éditions des *Poésies* de Garcias. Sanctius, le plus savant grammairien d'Espagne, les a commentées. Il releve, en bon commentateur, les moindres beautés de son original. Ce qu'il y a de plus utile dans ses notes, ce sont les comparaisons des beaux morceaux de Garcias, avec ceux des poëtes anciens qu'il a imités. Les *Observations* de Sanctius parurent à Naples en 1664, in-8°.

GARCIAS LASSO DE LA VEGA, natif de Cusco au Pérou, a donné en espagnol l'*Histoire de la Floride*, & celle *du Pérou & des Incas*, écrites d'un style ampoulé; & traduites, l'une en latin & l'autre en françois, par Baudoin, Amsterdam, 1737, 2 vol. in-4°, avec figures. Cette Histoire n'est qu'une espece de roman, imaginé par ce Péruvien en l'honneur de sa patrie. L'auteur se ressentoit de la foiblesse d'esprit qui caractérisoit sa nation. Il est étonnant que la plupart des écrivains François aient plutôt adhéré aux narrations de ce visionnaire, qu'aux récits de Xerès, de Zarate, de Herrera, & d'autres historiens judicieux & instruits. Marmontel, dans ses *Incas*, leur a aussi préféré les contes de l'écrivain Péruvien: il est naturel du reste que pour faire un roman de cette espece, il n'ait consulté ni le vrai ni le vraisemblable. M. Paw, dans ses *Recherches sur les Américains*, réfute la plupart des extravagances de Garcias Lasso, qu'on nomme ordinairement *Garcilasso;* mais le critique, en combattant quelques erreurs de fait, en écrit d'autres beaucoup plus graves, où les vérités de la morale, de la Religion & de la bonne physique, sont étrangement compromises.

GARCIAS DE LOAYSA, *voyez* GIRON.

GARDE, (Antoine Iscalin des Aymares, baron de la) & marquis de Briganço, connu d'abord sous le nom de capitaine Polin, naquit d'une famille obscure au village de la Garde en Dauphiné, dont il acheta par la suite la seigneurie, & ne dut son élévation qu'à son courage & à son esprit. Parvenu de l'état de simple soldat au grade de capitaine, Guillaume du Bellay-Langey le fit connoître à François I, qui l'envoya en ambassade à Constantinople, vers Soliman II, en 1541. Il devint ensuite général des galeres, & se fit une grande réputation sur mer par ses belles actions. Il commandoit en Provence comme lieutenant-général, lors de la sanglante exécution qui se fit con-

tre les Vaudois de Cabrieres & Merindol, en 1545. Il fut emprisonné à cette occasion, & destitué du généralat des galeres ; mais au bout de 3 ans, il fut élargi, déclaré innocent & réintégré dans sa charge (*voyez* OPPEDE). Elle lui fut encore ôtée en 1557, & ne lui fut rendue qu'en 1566. Il mourut d'hydropisie à 80 ans, en 1578.

GARDE, (Philippe Bridard de la) né à Paris en 1710, mort le 3 octobre 1767, fut chargé des fêtes particulieres que Louis XV donnoit dans ses appartemens. Il avoit un goût singulier pour ce genre. La marquise de Pompadour fut sa bienfaitrice ; sa mort le jeta dans une habitude de mélancolie, qu'il ne fut pas maître de dissiper. Il faisoit la partie des spectacles pour le *Mercure de France*. On a de lui : *Les Lettres de Thérese*, 2 vol. in-12 ; *Annales amusantes*, in-12 ; *La Rose*, opéra-comique ; & d'autres frivolités où il n'y a rien à gagner pour la sagesse & les mœurs, ni même pour le bon esprit.

GARDIE, (Pontus de la) gentilhomme de Carcassonne, célebre par son courage & par ses aventures, servit d'abord en Piémont, puis en Ecosse ; ensuite en Danemarck. Ayant été fait prisonnier dans un combat contre les Suédois, Eric XIV, roi de Suede, le prit à son service. Ce prince ayant perdu son trône ; la Gardie conserva sa faveur auprès de Jean III, à qui sa bravoure avoit été utile. Il lui confia des commissions importantes à Rome & à Vienne, & le déclara en 1580 général des troupes de Suede contre les Moscovites. Pontus se rendit maître de la Carélie, & fit d'autres conquêtes avec autant de courage que de bonheur. Ses victoires furent suivies des négociations pour la paix. Dans cet intervalle la Gardie périt malheureusement, l'an 1585, dans le port de Revel. Il avoit épousé une fille naturelle du roi. Il en eut deux fils, desquels sont descendus les comtes de la Gardie, qui sont des plus grands seigneurs de Suede.

GARDIE, (Magnus-Gabriel de la) comte d'Avensbourg, fut successivement conseiller, trésorier, premier maréchal de la cour, chancelier de Suede, enfin premier ministre & directeur-général de la justice dans tout le royaume. Il fut fort avant dans les bonnes graces de la reine Christine, qu'il empêcha d'abdiquer autant qu'il fut en lui ; mais ayant été obligé de se retirer de la cour en 1654, cette reine fit ce qu'elle voulut. Il y rentra sous Charles-Gustave, qui le nomma trésorier du royaume, lieutenant du roi, & généralissime dans la Livonie. En 1656 il obtint le gouvernement de la Samogitie & de la Lithuanie, & défendit Riga avec tant de vigueur, que les Moscovites furent obligés de se retirer au bout de six mois de siege. Après la mort du roi, il fut élu chancelier du royaume, & eut part à la régence. Il fut ensuite premier ministre de Charles XI, qu'il assista utilement de ses conseils. Il mourut en 1686.

GARDINER, (Etienne) savant évêque de Winchester & chancelier d'Angleterre, né

tif de St-Edmond, dans le comté de Suffolck, souscrivit à l'arrêt du divorce de Henri VIII, & le défendit par son traité : *De verâ & falsâ obedientiâ* : Londres, 1535, in-4°. Il ne se sépara de l'Eglise Romaine qu'en ce seul point. S'étant opposé à la réformation, il fut emprisonné & déposé sous Edouard VI, rétabli sous Marie; & il mourut en 1555, laissant quelques *Ecrits de controverse*, in-8°.

GARENGEOT, (René-Jacques Croissant de) né à Vitry le 30 juillet 1688, étoit membre de la société royale de Londres, & démonstrateur royal en chirurgie à Paris, où il mourut le 10 décembre 1759. Il avoit beaucoup de connoissances & de dextérité. Ses ouvrages sont : I. *La Mytomie humaine*, 1750, 2 vol. in-12. II. *Traité des Instrumens de Chirurgie*, 1727, 2 vol. in-12. III. *Des Opérations de Chirurgie*, 1749, 3 vol. in-12. IV. *L'Anatomie des Visceres*, 1742, 2 vol. in-12. V. *L'Opération de la Taille*, 1730, in-12. Ces différens écrits sont estimés.

GARET, (D. Jean) Bénédictin de St-Maur, naquit au Havre-de-Grace en 1617, & mourut à Jumieges en 1694, à 77 ans, avec la réputation d'un savant consommé & d'un bon religieux. Il donna une belle édition de *Cassiodore*, à laquelle il a joint une *Dissertation* curieuse sur la profession monastique de ce célebre sénateur Romain. Cette édition parut à Rouen en 1679. 2 vol. in-fol. Les notes en sont savantes & judicieuses. *Voyez l'Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, pag. 158 & 159.

GARETIUS, (Jean) né à Louvain, chanoine régulier de l'ordre de St. Augustin, se distingua par son zele, ses prédications & l'étude des saintes Lettres. On a de lui : I. *De veritate Corporis Christi in Eucharistiâ.* C'est une collection des passages des Peres Grecs & Latins, touchant la certitude du dogme de l'Eucharistie. La derniere édition est d'Anvers, 1569, in-8°. II. *De mortuis vivorum precibus juvandis*, Anvers, 1564, in-16. III. *De Sacrificio Missæ*, Anvers, 1561, in-12. IV. *De Sanctorum invocatione*, Gand, 1570, in-8°. Ces ouvrages ont paru traduits & commentés en françois, sous le titre de *Perpétuité de la Foi.* Ceux qui les ont lus & qui les ont confrontés avec celui qui, sous ce dernier titre, a fait tant d'honneur à Nicole & Arnauld, n'auront pas de peine à grossir l'histoire des réputations usurpées. L'auteur mourut à Louvain en 1571. — Son frere Henri GARETIUS, docteur en médecine dans l'université de Padoue, est auteur de quelques ouvrages de son art.

GARIDEL, (Pierre) né à Manosque en Provence, professeur de médecine en l'université d'Aix, publia en 1715 une *Histoire des Plantes qui naissent en Provence*, 1 vol. in-fol., avec figures. Il mourut en 1737, à 78 ans.

GARIN LE LOHERANS *ou* LE LORRANS. C'est le nom du plus ancien roman que nous ayons en langue romance, ou vulgaire françoise. L'auteur vivoit en 1150, sous le regne de Louis le Jeune, bisaïeul de S.

Louis. Il y chante en vers les beaux faits de Heruis, duc de Metz, fils du duc Pierre, & pere de Garin ou Guerin le Loherans, aussi duc de Metz & de Brabant. Le poëte suppose que ces princes vivoient sous les regnes de Pepin & de Charles Martel, & en raconte beaucoup d'aventures fabuleuses. La plupart des historiens de Lorraine citent cependant ce poëme comme une histoire véritable, au moins quant au fonds : car il est impossible de soutenir tous les contes qu'il y débite. L'auteur n'a aucune teinture de la vérité de l'histoire, ni des vraies généalogies ; il peche, à tout moment, contre la chronologie & la géographie. Tout l'usage que l'on peut faire de ce roman, se réduit à connoître le goût, le langage & les mœurs de ce tems-là.

GARISSOLES, (Antoine) ministre de la religion prétendue-réformée, né à Montauban en 1587, a publié plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. L'*Adolphide*, poëme épique en 12 livres, où il chante, en beaux vers latins, les exploits de Gustaphe-Adolphe. II. Un autre *Poëme* latin à la louange des Cantons Suisses Protestans. III. Diverses *Theses de Théologie*. IV. Un traité : *De imputatione primi peccati Adæ*, & un autre : *De Christo mediatore*. Il mourut en 1650.

GARLANDE, (Jean de) grammairien, né dans le village de Garlande en Brie, passa en Angleterre après la conquête de ce royaume, par le duc Guillaume, & il y enseigna avec honneur. Il vivoit encore en 1081. C'est son séjour en Angleterre qui a fait croire à plusieurs écrivains qu'il étoit Anglois. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés & manuscrits. Les principaux des imprimés sont : I. Un écrit en vers rimés, intitulé : *Facetus*, sur les devoirs de l'homme envers Dieu, envers le prochain & envers soi-même, Cologne, 1520, in-4°. II. Un *Poëme sur le mépris du monde*, faussement attribué à S. Bernard, Lyon, 1489, in-4°. On le trouve aussi avec le précédent. III. Un autre *Poëme*, intitulé *Floretus* ou *Liber Floreti*, sur les dogmes de la foi & sur presque toute la morale chrétienne, imprimé avec les précédens. IV. Un *Traité des Synonymes*, & un autre *des Equivoques* ou termes ambigus, Paris, 1494 ; Londres, 1505, in-4°. V. *Dictionnarium artis Alchymiæ, cum ejusdem artis Compendio*, Bâle, 1571, in-8°. On trouve en général beaucoup plus de goût & de savoir dans cet auteur, qu'on n'en suppose pour l'ordinaire aux écrivains de son tems : & c'est une nouvelle preuve contre les détracteurs de ces prétendus siecles d'ignorance, que l'abbé Berault a si bien réhabilités.

GARNET, (Henri) Jésuite, né à Nottingham en Angleterre, l'an 1555, après avoir enseigné les mathématiques à Rome avec une réputation égale à celle du célebre Clavius, devint provincial de sa compagnie en Angleterre, & travailla jusqu'en 1606, avec autant de zele que de succès, à y soutenir la foi catholique. La conjuration des poudres donna occasion aux ennemis de cette religion, de se défaire d'un adversaire redoutable. Ils

l'accuserent d'avoir eu connoissance de cette odieuse entreprise ; il l'avoit eue effectivement, mais par la voie de la confession, & avoit employé tous les moyens de persuasion pour détourner les conjurés de leur dessein. Le ministre Cécil lui fit faire son procès ; le P. Garnet fut pendu & écartelé le 3 mai, en présence d'une multitude incroyable de peuple, qui vouloit voir mourir le *Grand Jésuite* : c'est ainsi qu'on l'appelloit communément, même parmi les Protestans ; les Catholiques le révérerent comme un martyr. Tout le monde a entendu parler de l'épi sur lequel étoit tombée une goutte de sang, où le visage du P. Garnet étoit peint avec la plus grande ressemblance. Larrey dit que c'est une superstition ; Dupleix & les auteurs catholiques en ont parlé différemment. Le roi demanda lui-même à voir l'épi ; mais l'ambassadeur d'Espagne l'avoit déjà fait passer au collège Anglois à Liege (il est aujourd'hui entre les mains d'un de mes amis, qui le conserve soigneusement). *Voyez* JACQUES VI, roi d'Ecosse.

GARNIER, (Robert) né à la Ferté-Bernard, ville du Maine, en 1534, mort au Mans en 1590, fut lieutenant-général de cette ville, & obtint une place de conseiller au grand-conseil sous Henri IV. La lecture de Séneque le tragique lui ayant donné du goût pour l'art dramatique, il travailla, & dès sa seconde piece il disputa le pas à Jodelle, le pere de la tragédie françoise. Ses amis le mirent au-dessus d'Eschyle, de Sophocle & d'Euripide ; mais les gens de goût sentoient qu'il étoit beaucoup au-dessous de ces Grecs. Les *Tragédies* de Garnier furent recueillies à Lyon en un vol. in-12, en 1597, & à Paris, 1607. On a encore de lui l'*Hymne de la Monarchie*, in-4°, 1568 ; & d'autres Poésies, qui ne valent pas mieux que son *Théâtre*. L'abbé le Clerc, dans sa *Bibliotheque* du Richelet, prétend qu'il faut placer la naissance de Garnier en 1545, & sa mort en 1601, à 56 ans.

GARNIER, (Sébastien) procureur à Blois, sous le regne de Henri IV, s'occupa de la poésie avec peu de succès. Il est auteur d'une *Henriade*, dont il fit imprimer les huit derniers chants à Blois, 1593, in-4°. Il y célebre les exploits de ce prince contre les Espagnols. On réimprima ce poëme en 1770, in-8°, pour prouver que Voltaire y avoit pris l'idée de sa Henriade. On a encore de Garnier, la *Loyssée*, Blois, 1594, in-4°. Ce sont les trois premiers chants d'un poëme sur l'expédition de S. Louis dans la Terre-Sainte. — Il ne faut pas le confondre avec Claude GARNIER, poëte contemporain de Malherbe, dont on a des *Poésies* imprimées en 1609, in-12, qui sont parfaitement oubliées.

GARNIER, (Jean) Jésuite, professeur d'humanités, de rhétorique, de philosophie & de théologie, naquit à Paris en 1612, & mourut à Bologne en 1681, en allant à Rome où sa compagnie l'avoit député. C'étoit un homme plein de piété & de savoir : les ouvrages qui nous restent de lui, en sont des

témoignages. Les principaux sont : I. Une édition de *Marius Mercator*, 1673, in-folio ; avec quantité de pieces, de notes, de dissertations sur le Pélagianisme, d'une grande recherche. On les a réimprimées dans l'*Appendix* de S. Augustin, Anvers, 1703, in-fol. II. Une édition de *Liberat*, in-8°, Paris 1675, avec de savans commentaires. III. Une édition du *Journal des Papes* (*Liber diurnus*), 1680, in-4°, accompagnée de notes historiques & de dissertations très-curieuses. IV. Le *Supplément aux Œuvres* de Théodoret, 1684, in-fol. V. *Systema Bibliothecæ Collegii Parisiensis Societatis Jesu.* C'est un volume in-4°, parfaitement bien disposé, & très-utile à ceux qui veulent mettre en ordre les grandes bibliotheques. *Voyez* l'éloge que le P. Hardouin a fait de ce Jésuite, à la tête de son *Supplément aux Œuvres* de Théodoret. Le cardinal Noris critiqua avec peut-être un peu d'aigreur, des annotations géographiques & d'autres remarques du P. Garnier, dans sa Dissertation sur les synodes tenus à l'occasion du Pélagianisme ; mais lorsque ce cardinal eut lu le *Marius Mercator* du P. Garnier, il revint des préjugés qu'il avoit adoptés trop légérement contre ce savant, & dit que Garnier approchoit du mérite des Peres Petau & Sirmond ; il ajouta que les Dissertations sur le Pélagianisme lui avoient tellement plu, que s'il les avoit vus avant de faire imprimer son *Histoire Pélagienne*, il ne l'auroit jamais donnée au public. On trouve ces anecdotes détaillées dans la Vie du cardinal Noris, par les freres Ballerini. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre-Ignace GARNIER aussi Jésuite, né à Lyon, en 1692, mort à Avignon en 1763, dont on a les *Pensées du marquis de ** sur la Religion & l'Eglise*, 1759, in-12.

GARNIER, (Dom Julien) de Connerai, au diocese du Mans, Bénédictin de St.-Maur en 1690, mort à Paris en 1725, âgé d'environ 55 ans, joignoit à une grande variété de connoissances, ces manieres douces & prévenantes, ce caractere aimable, qui désarment les envieux & nous font des amis. Ses supérieurs le chargerent de l'édition de *S. Basile*, une des meilleures qui soient sorties de la congrégation de St.-Maur. La *Préface* est un morceau précieux, par une critique très-judicieuse, & un discernement sûr pour distinguer les ouvrages véritables des écrits supposés. Dom Garnier n'en put faire paroître que 2 vol. Dom Maran, chargé de continuer ce travail après la mort de son confrere, mit au jour le 3e. en 1730. Il n'est point indigne des premiers. *Voyez* l'*Histoire littéraire de la Congrégation de St-Maur*, p. 470.

GAROFALO, (Benvenuto) peintre, naquit à Ferrare en 1481, & mourut en 1559. Il fut long-tems entre les mains de mauvais maîtres, qui empêcherent ses talens de se développer ; mais il fit un voyage en Italie, où la vue des ouvrages des plus célebres peintres échauffant son génie, le mit en état de produire de belles choses. Il excelloit à copier les tableaux de Raphaël. Dans ceux qu'il ne devoit qu'à lui-même, il

peignoit ordinairement un œillet, par allusion à son nom qui, en italien, signifie la même chose. On a deux morceaux de lui au Palais-Royal, à Paris, & une belle copie du tableau de la *Transfiguration* de Raphaël.

GARRICK, (David) né à Herefort en 1716, s'est fait une grande célébrité par les rôles divers qu'il a joués sur les théâtres de Londres. Dans un siecle où les hommes & les femmes consacrés à la frivolité publique, sont estimés & préconisés comme des gens qui auroient sauvé la patrie; la gloire de l'histrion Anglois n'a pas de quoi surprendre. Du reste, ce n'est pas seulement à la gloire d'acteur qu'il a osé aspirer; on l'a encore flatté de celle d'écrivain digne de servir de modele. Des gens dont le fanatisme servile exalte tout ce qui est une fois parvenu à faire quelque bruit, sont embarrassés à trouver quelque chose qu'ils puissent comparer à la délicatesse, à l'élégance des épilogues de Garrick. Pour apprécier son mérite, sous ce dernier point de vue, il faut savoir ce que c'est qu'un épilogue anglois. A la fin d'une piece, vous êtes tout surpris de voir un acteur ou une actrice sortir des coulisses, souvent un papier à la main, & débiter de mémoire ou en lisant, un sermon satyrique, qui n'a souvent aucun rapport avec ce que l'on vient de jouer. Il mourut à Londres en 1779, & fut enterré dans l'église de Westminster, comme Newton, & avec la même pompe que lui. Si comme on l'assure, il a laissé quatre millions de biens, ses héritiers ont le droit de le trouver un très-grand homme; mais le public, dont cette somme atteste la duperie & la balourdise, paroîtra bien petit. Il est vrai que les anciens mimes levoient sur les individus oisifs & dissipés des tributs peut-être plus forts encore (*voyez* ROSCIUS); mais cela prouve précisément que l'espece humaine a toujours eu du goût pour les sottises, & n'a jamais cru les payer trop cher.

GARSAULT, (François-Alexandre) petit-fils d'un écuyer de la grande écurie du roi de France, s'occupa beaucoup de tout ce qui concerne les chevaux, ce qui le mit en état de publier *Le nouveau Parfait-Maréchal.* Les éditions multipliées de cet ouvrage, montrent qu'il a été bien accueilli & qu'il est fort utile. Il avoit auparavant donné l'*Anatomie du Cheval*, traduite de l'anglois de Snap, Paris, 1737, in-4°. On a encore de lui: I. *Traité des Voitures*, 1756, in-4°. Il y donne entr'autres la description d'une voiture inversable, dont il s'est long-tems servi. II. Le *Guide du Cavalier*, 1769, in-12. III. *Le Notionnaire de ce qu'il y a de plus utile dans les connoissances utiles*, 1761, in-8°. IV. *Le fait des Causes célebres.* V. *Descriptions de plusieurs Arts*, dans les Mémoires de l'académie. Il mourut en 1778, à 85 ans.

GARTH, (Samuel) poëte & médecin Anglois, de la province d'Yorck, mort le 18 janvier 1719, cultiva avec un succès égal ces deux arts différens. Il fut admis dans le college des médecins de Londres,

en 1693. On doit à ſon zele la fondation du *Diſpenſary*. C'eſt un appartement du college médical de Londres, dans lequel on donne aux pauvres les conſultations *gratis*, & les médecines à bas prix. Cet établiſſement, qui fait tant d'honneur à l'humanité, excita contre lui la plupart des médecins & des apothicaires. Garth ſe vengea d'eux par un petit poëme en 6 chants, dans le goût du *Lutrin* de Boileau, intitulé : *Le Diſpenſary*, dont la 6e. édition a été donnée à Londres en 1706, in-8º. C'eſt une bataille entre les médecins & les apothicaires. Cette ſatyre n'eſt pas toujours fine; mais elle eſt très-piquante. On y trouve de l'imagination, de la variété, de la naïveté, & même du ſavoir.

GARZI, (Louis) peintre de Piſtoie dans la Toſcane, diſciple d'André Sacchi, & émule de Carle Maratti dans cette école, fut chéri de ſon maître, & ſurpaſſa ſon rival. Il avoit de grandes parties, un deſſin correct, une belle compoſition, un coloris gracieux, une touche facile. Après avoir fait pluſieurs ouvrages à Rome, il fut appellé à Naples; mais on tenta vainement de l'y retenir. Il retourna à Rome, où il peignit, à l'âge de 80 ans, par ordre de Clément XI, la voûte de l'égliſe des Stigmates. Il termina cet ouvrage ſupérieur à tout ce qu'il avoit fait dans les plus belles années de ſa jeuneſſe. C'eſt ſon chef-d'œuvre. Il mourut peu de tems après, en 1721, à 83 ans.

GARZONI, (Thomas) né à Bagnacavallo, chanoine-régulier de Latran, mourut en 1589, à 40 ans. Il eſt auteur de différens ouvrages moraux, imprimés à Veniſe, 1617, in-4º. I. *Théâtre de divers Cerveaux du monde*, traduit en françois par Gabriel Chapuis, 1586, in-16. L'*Hôpital des Foux incurables*, traduit en françois par François de Clarier, ſieur de Longueval, 1620, in-8º. III. *Il mirabile Cornucopia conſolatorio*, 1601, in-8º. C'eſt un ouvrage burleſque, pour conſoler un homme qui croyoit ſa femme infidelle.

GASPAR, *voyez* MAGES.

GASPARINI, ſurnommé BARZIZIO, du lieu de ſa naiſſance Barzizia, près de Bergame, où il naquit vers l'an 1370, contribua beaucoup à ramener en Italie le goût de la belle latinité. Il lut Cicéron, Virgile, Céſar, tous les bons écrivains de l'antiquité, en prit l'eſprit, & le communiqua à ſes diſciples. L'univerſité de Padoue l'appella pour profeſſer les belles-lettres; le duc de Milan, Philippe-Marie Viſconti, jaloux d'un tel homme, le lui enleva. Ce prince le combla de bienfaits, & l'honora de l'intimité la plus flatteuſe. Gaſparini mourut en 1431, regretté par les uns comme ami, par les autres comme un maître, par tous en général comme la gloire de l'Italie. Nous avons de lui des *Commentaires* ſur divers livres de Cicéron, des *Epîtres* imprimées en Sorbonne, 14'9, in-4º; des *Harangues* & d'autres productions. Ses *Lettres* & ſes *Harangues* ont été réimprimées en 1723, avec une préface utile & curieuſe. Son traité *De Eloquentia* eſt imprimé avec *Stephani Fliſci Sy-*

nonyma, Turin & Milan, 1480, in-folio.

GASSENDI, (Pierre) prévôt de la cathédrale de Digne, & professeur-royal de mathématiques à Paris, naquit en 1592 à Chantersier, bourg près Digne. Un esprit vif & pénétrant, une mémoire heureuse, une envie de tout apprendre, annoncerent à ses parens qu'il pourroit être un jour l'honneur de leur famille. Quoiqu'ils ne fussent pas riches, ils eurent soin de son éducation. Dès l'âge de 4 ans, cet enfant précoce composoit, dit-on, & déclamoit de petits sermons. Son goût pour l'astronomie se développa peu de tems après, & il devint si fort, qu'il se privoit du sommeil pour jouir du spectacle d'un ciel étoilé. On l'envoya à Digne pour y achever ses études. Il y professa la rhétorique pendant une année. Il avoit eu cette chaire au concours, quoiqu'il n'eût que 16 ans. En 1614, il fut nommé théologal de Digne, & 2 ans après on l'appella à Aix, pour y aller remplir les chaires de professeur de théologie & de philosophie dans l'université de cette ville. Gassendi ne garda ces places que 8 ans. L'amour de la solitude le ramena à Digne. Il y entreprit un ouvrage contre la Philosophie d'Aristote, qu'il fit imprimer à Grenoble, où il fut envoyé pour les affaires de son chapitre. Ce philosophe eut ensuite occasion d'étudier l'anatomie, pour laquelle Descartes avoit encore plus de goût que lui. Il composa un écrit pour prouver que l'*Homme n'est destiné à manger que du fruit*, & que l'usage de la viande étant contraire à sa constitution, étoit abusif & dangereux. Il fondoit ce systême particuliérement sur la figure des dents de l'homme, qui, disoit-il, annoncent un animal frugivore; mais cet argument n'est pas plus solide que celui que M. de Buffon tire, en faveur du systême contraire, de la configuration de l'estomac; & l'on ne risque rien de dire que cette controverse n'est point encore décidée, & qu'il n'y a point d'apparence qu'elle le soit jamais par des observations de cette espece. Celle de M. de Buffon se trouve en opposition avec l'opinion commune, qui regarde les végétaux comme la nourriture de l'homme avant le déluge, & avec la bonne constitution de tant de personnes qui ne mangent point de viande; & celle de Gassendi est suffisamment réfutée par le droit qu'a l'homme de tuer les animaux pour s'en nourrir, droit qui feroit une cruauté inutile & révoltante, si leur chair étoit contraire à sa santé, & qui est néanmoins constaté par des titres sûrs & justes (*voyez* le *Spect. de la Nature*, tom. 3, p. 494). Il est arrivé dans cette matiere comme dans les autres : en voulant généraliser les décisions, on ne peut les assortir à la nature, lorsqu'elle n'a point de regle constante & uniforme. Quoi qu'il en soit, Gassendi se conduisoit suivant ses principes; & pendant les dernieres années de sa vie, il ne voulut point rompre l'abstinence du carême, quoiqu'il fût très-malade. Un procès l'ayant appellé à Paris, il se fit des amis puissans, tels

que MM. du Vair, le cardinal de Richelieu, le cardinal de Lyon. Ce fut par la protection de celui-ci, qu'il eut, en 1645, une chaire de mathématiques au college-royal. Descartes changeoit alors la face de la philosophie; il ouvroit une nouvelle carriere. Gassendi y entra avec lui; il attaqua ses *Méditations*, dont quelques-unes sont des rêves, & jouit de la gloire de voir partager les philosophes de son tems en Cartésiens & en Gassendistes. Les deux émules différoient beaucoup. Descartes, entraîné par son imagination, bâtissoit un systême de philosophie, comme on construit un roman; il vouloit tout prendre dans lui-même. Gassendi, homme d'une grande littérature, ennemi déclaré de tout ce qui avoit quelqu'air de nouveauté, étoit extrêmement prévenu en faveur des anciens. Chimeres pour chimeres, il aimoit mieux celles qui avoient deux mille ans. Il prit d'Epicure & de Démocrite, ce que ces philosophes lui paroissoient avoir de plus raisonnable; mais la source étoit si mauvaise, qu'il n'y avoit pas de bon choix à faire. Il renouvella les atômes & le vide, & les ajusta à sa mode & le mieux qu'il put. Gassendi, en soutenant l'Epicurisme, se fit des adversaires; & malgré la pureté de ses mœurs, malgré la plus exacte probité, on attaqua sa religion; mais cette imputation resta sans d'autre preuve, que l'analogie de son systême avec celui d'Epicure; analogie dont Gassendi avoit tâché de prévenir les conséquences, en enseignant l'existence d'un Être-Suprême. Son systême n'en étoit pas meilleur en bonne physique. Il mourut le 25 octobre 1656, dans la 65*e*. année de son âge. Des incommodités fréquentes, jointes à son application continuelle, avoient ruiné sa santé. Gassendi avoit une vivacité douce, qui s'échappoit quelquefois en saillies. Un imbécille voulant lui faire adopter le systême de la Métempsycose, & lui disant les choses les plus absurdes, il répondit : « Je » savois bien que, suivant Py» thagore, les ames des hom» mes après leur mort entroient » dans le corps des bêtes; mais » je ne croyois pas que l'ame » d'une bête entrât dans le » corps d'un homme ». Réponse applicable à nos profonds Matérialistes, qui renchérissent encore sur les Pythagoriciens. Gassendi avoit cependant aussi ses travers : indépendamment de ses atômes, il s'étoit beaucoup occupé de l'astrologie judiciaire; il disoit, à la vérité, que c'*étoit un jeu, mais le jeu du monde le mieux inventé*. Il avoit appris l'astronomie en vue de l'astrologie; mais il y fut trompé tant de fois, qu'il l'abandonna pour se donner entiérement à la premiere. Il avoit mis à la tête de ses livres : *Sapere aude ;* ce n'étoit pas le moyen d'y réussir, que de prendre Epicure pour maître. Montmor, qui lui avoit donné un appartement pendant sa vie, fit recueillir ses ouvrages après sa mort. Ils furent imprimés à Lyon en 6 vol. in-fol., 1658, avec la Vie de Gassendi, par Sorbiere. Ils renferment : I. La *Philosophie d'Epicure*. II. La *Philosophie de l'Auteur*. III. Des *Œuvres Astronomiques*. IV.

Les *Vies de Peiresc*, *d'Epicure* (roman apologétique), *de Copernic*, *de Tico-Brahé*, *de Peurbachius*, &c. V. La *Réfutation des Méditations de Descartes*; recueil de visions philosophiques qui en combattent d'autres. VI. Divers autres *Traités*. VII. Des *Epîtres*. Ces ouvrages montrent de l'érudition, mais cette érudition nuit souvent à ses raisonnemens, semble affoiblir son jugement, & porter la confusion dans ses idées. Descartes avoit certainement sur lui la supériorité du style & du génie. Le P. Bougerel de l'Oratoire a donné en 1737, à Paris, la *Vie de Pierre Gassendi*, gros vol. in-12, qui offre beaucoup de recherches, mais peu d'agrément, & trop de minuties & de digressions étrangeres à son sujet. François Bernier a abrégé la *Philosophie de Gassendi*, en 8 vol. in-12. Il a paru en 1770 un *Abrégé de la Vie & de la Philosophie de Gassendi*, par M. de Camburat. C'est une apologie du philosophe & de ses opinions, pleine d'inexactitudes, de vues superficielles & fausses.

GASSION, (Jean de) maréchal de France, né à Pau en 1609, étoit fils d'un président au parlement de cette ville : il servit d'abord en Piémont, & passa ensuite au service de Gustave-Adolphe, roi de Suede, & s'y distingua par diverses actions de bravoure, que ce prince eût récompensé, s'il n'eût été tué à la bataille de Lutzen en 1632. Gassion ayant perdu son bienfaiteur, retourna en France, suivi de son régiment, avec lequel il joignit l'armée du maréchal de la Force en Lorraine. Il défit 1400 hommes en 3 petits combats, prit Charmes, Neuchâtel, & d'autres places. Les années suivantes le virent paroître au combat de Ravon, au siege de Dole, à la prise d'Hesdin, au combat de Saint-Nicolas, à la prise d'Aire. Mais un des endroits où il se signala le plus, ce fut à Rocroi. Blessé dangereusement à la prise de Thionville, il eut pour récompense de ses exploits le bâton de maréchal de France en 1643. Il fut déclaré l'année d'après lieutenant-général de l'armée de Flandre, & continua de donner des preuves de sa valeur au siege de diverses places, sur-tout à celui de Gravelines, qu'il prit conjointement avec le maréchal de la Meilleraye. Il arriva à ce siege une anecdote singuliere, qui prouve que des subalternes, peuvent quelquefois oublier l'obéissance & la subordination, pour prévenir les malheurs qui naissent des passions des chefs, & que les plus sacrées regles ont leurs exceptions. Voici comme Puységur raconte la chose dans ses *Mémoires*. « Lors de la prise de » Gravelines en 1644, le régiment des gardes, conduit par » la Meilleraye, entre le premier dans la place : le premier régiment de l'armée » étant le seul qui, suivant » l'usage du tems, ait droit » d'entrer dans une ville conquise, quand il est assez fort » pour la garder. Gassion voulant y faire entrer le régiment de Navarre, la Meilleraye s'y oppose ; & la querelle s'échauffant, ils mettent » tous deux l'épée à la main, » l'un criant : *A moi, Navarre*,

» & l'autre : *A moi, les gardes.* » Les deux maréchaux & les » deux régimens sont sur le » point d'en venir aux mains, » lorsque le marquis de Lambert arrive. Il fait ce qu'il » peut pour les appaiser ; mais, » voyant qu'il n'y réussit pas, » il dit, d'un ton de maître, » au régiment des gardes & à » celui de Navarre : *Messieurs,* » *vous êtes les troupes du roi.* » *Il ne faut pas que la mésintel-* » *ligence de deux généraux vous* » *fasse couper la gorge. C'est* » *pourquoi je vous commande,* » *de la part du roi & de M. le* » *duc d'Orléans, de retirer vos* » *armes, & de ne plus obéir ni* » *à M. de la Meilleraye ni à* » *M. de Gassion.* Les troupes » lui obéissent ; & les deux » maréchaux, voyant qu'ils ne » sont plus les maîtres, se re- » tirent. Cette action, égale- » ment sage & hardie, aug- » menta considérablement la » réputation de Lambert ». Gassion reçut un coup de mousquet au siege de Lens, en 1647, & mourut 5 jours après à Arras, regardé comme un bon politique & un grand capitaine, infatigable, ardent, intrépide. Il avoit établi parmi les gens du métier les plus entendus, la maxime que *la spéculation étoit merveilleuse dans le cabinet ; mais qu'il falloit nécessairement de l'audace & de l'action à la guerre.* L'abbé de Pure a donné l'*Histoire du Maréchal de Gassion*, en 4 vol. in-12, écrite d'un style languissant & diffus.

GASSNER, (Jean-Joseph) prêtre du diocese de Coire en Suisse, curé d'un village Autrichien, nommé Cloesterlé, ensuite conseiller ecclésiastique & chapelain du prince-évêque de Ratisbonne, s'est rendu célebre en Allemagne par le don qu'on lui a attribué de guérir les malades par l'invocation & l'efficace du nom adorable du Sauveur. Le fameux M. Lavater, ministre de Zurich, & un grand nombre de Protestans & de Catholiques ont attesté ce fait comme témoins oculaires ; d'autres l'ont nié ; quelque-uns ont essayé de l'expliquer par des raisons purement physiques. On peut voir tout ce qu'on a dit pour ou contre ces guérisons, dans le *Journal historique & littéraire*, 15 juin 1776, p. 248, — 15 décembre 1777, p. 595, — 1 octobre 1784. p. 234. L'abbé Gassner étoit au reste un homme de bien, un ecclésiastique plein de charité & de zele, respectable par ses mœurs, sa piété & son désintéressement. Il est mort le 4 avril 1779. M. Haen, à la fin de son Traité *de Miraculis*, Francfort, 1776, parle de Gassner d'une maniere qui semble tenir de la prévention, & qui prouve qu'il a adopté avec une entiere confiance la diatribe publiée par le moine Hertzinger, contre ce vertueux prêtre. Mais on voit en même tems l'embarras où il se trouve d'expliquer une multitude innombrable de faits dont il ne conteste pas la certitude ; il combat tous les moyens de les expliquer naturellement, & paroît enfin décidé à les regarder pour de la magie : ce qui n'est guere plus philosophique que de les donner pour des miracles. Et le bon Gassner avoit d'ailleurs l'air si peu magicien ! Ceux qui l'ont comparé à Mesmer, & lui ont sup-

posé les secrets du prétendu magnétisme, n'ont pas raisonné plus juste. Le savant abbé Holl, dans la *Statistica Eccles. Germ.*, & le célebre Martin Gerbert, abbé de S. Blaise, dans son *Historia Nigræ Sylvæ*, ont parlé de Gassner d'une maniere à embarrasser ses adversaires.

GASTALDI, (Jerôme) d'une maison célebre, vit le jour à Genes, au commencement du dix-septieme siecle. L'état ecclésiastique qu'il avoit embrassé de bonne heure, l'entraîna à Rome. L'Italie, exposée aux contagions fréquentes, éprouva en 1656 une peste cruelle; Rome en fut bientôt infectée. On jeta les yeux sur Gastaldi, pour l'emploi périlleux de commissaire-général des hôpitaux. Nommé ensuite commissaire-général de santé, il mérita par sa vigilance, son activité & ses soins, l'archevêché de Bénévent, le chapeau de cardinal & la légation de Bologne. Il mourut en 1685. Plusieurs monumens élevés à ses frais, à Rome & à Bénévent, attestent son désintéressement & sa bienfaisance. Nous avons de lui un ouvrage trop peu connu. Il fut imprimé à Bologne, in-fol., sous ce titre: *Tractatus de avertenda & profliganda peste, politico-legalis.* Les expériences multipliées, les précautions nécessaires, les remedes éprouvés qu'on doit employer pour prévenir ou pour se délivrer de ce fléau redoutable, tout est détaillé dans ce traité avec autant de clarté que de méthode.

GASTALDI, (Jean-Baptiste) conseiller-médecin ordinaire du roi de France, docteur de la faculté de médecine d'Avignon, naquit à Sisteron en 1674, & mourut en 1747 à Avignon, où il s'étoit fixé de bonne heure. La faculté à laquelle il se fit aggréger, lui dut beaucoup: il en occupa pendant plus de 40 ans la premiere chaire. Il avoit dans ses leçons le rare talent de mêler l'utile à l'agréable. Il n'excella pas moins dans la pratique que dans la théorie. La peste qui ravagea Avignon en 1720, fit connoitre à cette ville combien un tel homme lui étoit utile. Il joignit à une probité exacte & à une conduite réguliere, beaucoup de facilité à s'énoncer & à se communiquer. Ses principaux écrits sont: I. *Institutiones Medicinæ Physico-Anatomicæ*, in-12. Quoique de son tems la nouvelle physique n'eût pas fait de grands progrès dans les écoles des provinces, l'auteur adopte dans cet ouvrage, & y explique celle de Descartes. II. Plusieurs *Questions de Médecine*. Les journalistes de Trévoux les ont analysées dans le tems, & ont loué l'auteur sur le choix des matieres & sur sa précision.

GASTAUD, (François) d'abord Pere de l'Oratoire, ensuite prédicateur à Paris, enfin avocat à Aix en Provence, sa patrie, mourut en 1732 à Viviers, où il étoit exilé, & fut privé de la sépulture ecclésiastique, traitement qu'il dut à son attachement aux convulsionnaires & à ses écrits contre le respectable évêque de Marseille, Henri-Xavier de Belsunce. C'étoit un de ces hommes qui sacrifient leur repos à des tracasseries volontaires, &

qui pour se tirer de la foule, s'associent à des factions bruyantes. Il fut un des plus ardens admirateurs du P. Quesnel. On a de Gastaud : I. Un *Recueil d'Homélies sur l'Epître aux Romains*, 2 vol. in-12. II. *La Politique des Jésuites démasquée*, & d'autres ouvrages oubliés.

GASTINAU, (Nicolas) Parisien, naquit en 1621. Il étoit curé d'Anet, aumônier du roi, & ami des théologiens de Port-Royal. Il mourut en 1696, à 76 ans, laissant 3 vol. de *Lettres* contre le ministre Claude, aussi savantes que solides : une conversation avec un Protestant en fut l'occasion. L'auteur avoit brillé dans les conférences théologiques & anticonstitutionnelles, qui se tenoient chez le docteur Launoi.

GASTON, III, surnommé *Phœbus*, comte de Foix, & vicomte de Béarn, s'est illustré par sa valeur, par sa générosité, par les bâtimens qu'il éleva, & par sa magnificence. Gaston ayant refusé de faire hommage de ses terres au roi Jean, ce monarque le retint prisonnier à Paris, & lui donna depuis la conduite d'une armée en Guyenne. Il mourut subitement à Ortez, en 1391, au retour de la chasse, comme on lui versoit de l'eau sur les mains pour souper. Il avoit composé un livre intitulé : *Phœbus, des déduys de la Chasse*, in-4°, sans date, réimprimé en 1529 à Paris. Il eut d'Agnès de Navarre, Gaston, prince de Foix, dont la fin fut funeste. Le comte son pere entretenoit une maîtresse, & Agnès sa mere fut obligée de se retirer dans la Navarre. Charles II, qui en étoit roi, oncle du jeune Gaston, lui donna une poudre pour mettre sur les viandes qu'on serviroit à son pere, en lui faisant accroire qu'elle le guériroit de son fol amour. Cette poudre étoit un poison. La chose fut vérifiée, & le jeune prince mourut d'ennui, en 1382, dans une prison où son pere l'avoit fait enfermer.

GASTON DE FOIX, duc de Némours, fils de Jean de Foix, comte d'Etampes, & de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII, se signala à 23 ans dans la guerre de son oncle en Italie. Il repoussa d'abord une armée de Suisses, passa rapidement quatre rivieres, prit Bologne, gagna la bataille de Ravenne, le 11 avril, jour de Pâques 1512, & y fut tué en voulant envelopper un reste d'Espagnols qui se retiroient. Il n'avoit que 24 ans.

GASTON DE FRANCE, (Jean Baptiste) duc d'Orléans, fils de Henri IV & frere de Louis XIII, né à Fontainebleau en 1608, n'est guere connu dans l'histoire, que par ses cabales contre le cardinal de Richelieu. Poussé par ses favoris, il tenta plusieurs fois de le perdre. Ce fut lui qui porta le duc de Montmorenci, gouverneur du Languedoc, à se soulever. Il traversa la France pour l'aller joindre, plutôt comme un fugitif suivi de quelques mutins, que comme un prince qui se prépare à combattre un roi. Cette révolte eut des suites fort tristes. Montmorenci fut pris, & Gaston l'abandonna au ressentiment de Richelieu. Sa vie fut un reflux perpétuel de querelles & de raccommodemens avec le

roi & le cardinal (*voy.* PLESSIS RICHELIEU Armand). Il fut encore mêlé dans la conspiration de Bouillon & de Cinq-Mars. Il se tira d'affaire, en accusant ses complices & en s'humiliant. Après la mort de son frere, il fut nommé lieutenant-général du royaume. Il rétablit sa réputation par la prise de Gravelines, de Courtrai & de Mardick; mais il la ternit bientôt encore, en cabalant contre Mazarin. Il fut relégué à Blois, où il mourut en 1660, regardé comme un prince pusillanime & lâche. Il laissa des *Mémoires*, depuis 1608 jusqu'en 1635, revus par Martignac. Ils ont été réimprimés en 1756, à Paris, in-12, à la suite des *Mémoires particuliers pour servir à l'Histoire de France, sous Henri III, Henri IV & Louis XIII.*

GASTON *ou* GAST, gentilhomme du Dauphiné, bâtit sur la fin du 11*e*. siecle, un hôpital pour y recevoir les malades qui venoient visiter le corps de S. Antoine, que Josselin avoit apporté dans le Viennois. Ce fut le commencement de l'ordre de Saint Antoine, approuvé par Urbain II au concile de Clermont en 1095. Cet ordre a été réuni en 1777 à celui de Malte par le pape Pie VI.

GATAKER, (Thomas) théologien Anglois, né à Londres en 1574, fut pasteur à Lincolns-Inn, & ensuite à Rotherhith, où il mourut en 1654. Les ouvrages qui lui ont fait un nom parmi les savans, sont: I. *Adversaria miscellanea.* II. Une édition du livre de l'empereur *Marci Antonini, de Rebus suis*, Londres, 1707, in-4°. III. Une *Dissertation sur le style du Nouveau-Testament*, contre Pfochen (*voy. ce mot*). IV. *Cinnus*: c'est le titre d'un recueil d'observations diverses, principalement sur les livres sacrés: fruit d'une critique quelquefois juste & savante, quelquefois légere & fausse. Gataker étoit un homme d'érudition; mais la singularité de ses sentimens, & la bizarre affectation de son style, ont dégoûté bien des gens de la lecture de ses ouvrages. On a publié un recueil des principaux écrits de Gataker, sous ce titre: *Thomæ Gatakeri Opera critica*, Utrecht, 1698, in-folio.

GATIEN, (S.) fut un des zélés missionnaires qu'envoya le pape Fabien, l'an 250, pour porter l'Evangile dans les Gaules. Il devint premier évêque de Tours, y fit plusieurs chrétiens, & y mourut vers la fin du 3*e*. siecle.

GATIMOZIN, *voyez* GUATIMOZIN.

GATTINARA, (Mercurin Alborio de) ainsi nommé du lieu de sa naissance dans le Piémont, devint chancelier de l'empereur Charles-Quint, qui l'employa en diverses négociations importantes. Il mourut à Inspruck en 1530, à 60 ans. Clément VII l'avoit fait cardinal l'année précédente, pour récompenser son mérite.

GAVANTUS, (Barthélemi) consulteur de la congrégation des Rites, & général des Barnabites, étoit de Milan, & mourut à Rome vers 1640. Il est principalement connu par son *Commentaire sur les Rubri-*

ques du Missel & du Bréviaire Romain ; ouvrage plein de recherches, & très-propre à entretenir la dignité & la régularité des cérémonies saintes. Les détails en paroissent sans doute très-indifférens aux hommes du siecle; mais les ministres du Seigneur zélés pour son culte, le lisent avec autant d'intérêt que d'utilité. L'auteur néglige quelquefois les raisons littérales ou historiques des cérémonies, pour s'attacher à des considérations mystiques; il eût dû tâcher de joindre constamment les unes aux autres. La meilleure édition de cet ouvrage, qui est bon pour la pratique, est celle de Turin, avec les observations de Merati, 1736 à 1740, 5 vol. in-4°, fig. Ces observations sont exactes, solides, & suppléent à celles qui ont échappé à Gavantus. On a aussi de lui : *Manuale Episcoporum*, 1647, in-4°; & un *Traité des Synodes Diocésains*, 1639.

GAUBIL, (Antoine) Jésuite, né à Gaillac en 1688, mort en 1760, fut envoyé en qualité de missionnaire à la Chine, où il passa 36 ans, & où il se fit aimer par ses mœurs & respecter par ses connoissances astronomiques. Il étoit correspondant de l'académie des sciences de Paris, membre de celle de Pétersbourg, & interprete à la cour de Pékin. Il étoit très-versé dans la littérature chinoise; il envoya beaucoup de Mémoires au P. Souciet & à Freret, qui en ont fait usage dans leurs ouvrages. Nous avons de lui une bonne *Histoire de Genghiskan*, 1739, in-4°; & la *Traduction du Chou-king*, Paris, 1771, in-4°. Le P. Gaubil etoit un de ces hommes qui savent de tout & qui sont propres à tout. Les docteurs Chinois eux-mêmes admirerent souvent comment un étranger avoit pu se mettre si bien au fait de leurs sciences. Il devint leur maître. Il leur développoit les endroits les plus difficiles de leur *King*, mais ses commentaires tenoient souvent de l'imagination; il n'est guere possible d'en faire d'autres sur les livres des Chinois. *Voyez* l'Eloge du P. Gaubil dans le 31*e*. vol. des *Lettres curieuses & édifiantes* Paris, 1774, & dans le 26*e*. de l'édition de 1781.

GAUBIUS, (Jerôme David) né à Heidelberg, le 24 janvier 1705, étudia la médecine sous son oncle à Amsterdam, puis sous le célebre Boerhave; auquel, quoiqu'étranger, il succéda dans sa chaire à Leyde. Il atteignit presque la réputation de son maître, & fut nommé médecin du stathouder. Il mourut le 29 novembre 1780. On lui doit : I. *Methodus concinnandi formulas remediorum*, Leyde, 1767, traduite en françois, Paris, 1769, in-12. II. *Institutiones Pathologicæ*, Leyde, 1763, 2 vol. in-8°.

GAUDENCE, (S.) évêque de Bresse en Italie vers 387, fut élu, tandis qu'il étoit en Orient; & quoiqu'il alléguât sa jeunesse & son incapacité, il fut ordonné malgré lui. On croit qu'il étoit un des trois évêques, que l'empereur Honorius & le concile d'Occident députerent l'an 405 à Arcade, pour obtenir le rétablissement de S. Chrysostome. Cet illustre persécuté écrivit à S. Gau-

dence, le remerciant des travaux qu'il avoit essuyés pour la défense de sa cause. Nous ignorons le tems de la mort de S. Gaudence; mais il paroît qu'il vivoit encore l'en 410. Il laissa des *Sermons* & des *Lettres*, dont on a donné, par les soins du cardinal Quirini, une édition à Bresse en 1738, in-fol. avec ceux de S. Philastre & des autres évêques qui ont occupé ce siege.

GAVESTON, (Pierre de) favori d'Edouard II, roi d'Angleterre en 1307, étoit fils d'un gentilhomme Gascon, qui avoit rendu de grands services à Edouard I. Il fut élevé auprès du jeune prince, qui, parvenu à la couronne après la mort de son pere, donna à ce favori le comté de Cornouaille. Au bout de quelque tems, ce prince passa en France pour épouser Isabelle, fille de Philippe le Bel; il laissa à Gaveston le gouvernement de son royaume. L'élévation & l'orgueil de ce favori exciterent la haine & l'envie des grands, qui vinrent à bout de le faire exiler; mais ce ne fut que pour un tems. Le roi ne pouvant souffrir son absence, le fit revenir pour épouser sa niece, sœur du comte de Glocester: & engagea les seigneurs du royaume à approuver ce retour & cette alliance. Gaveston n'en parut pas plus modéré, & sa mauvaise conduite obligea les grands du royaume à se liguer encore une fois contre lui. Ils leverent une puissante armée, le poursuivirent à force ouverte, & se saisirent de lui. Lorsque le roi sut qu'il étoit prisonnier, il témoigna vouloir lui parler; mais le comte de Warwick, piqué des outrages qu'il en avoit reçus en particulier, lui fit trancher la tête en 1312.

GAUFRIDI, (Jean) fils d'un président-à-mortier au parlement de Provence, avoit été conseiller dans le même parlement. Le tems que lui laissoient les devoirs de sa charge, il l'employoit aux recherches historiques de sa province. La privation de la vue, & sa mort arrivée en 1689, à 60 ans, l'empêcherent de mettre au jour le fruit de son travail. Son fils, l'abbé Gaufridi, publia son *Histoire de Provence*, à Aix, 1694, 2 vol. in-fol. En 1733 on l'a fait paroître avec de nouveaux titres. Cette Histoire est mieux écrite, & cependant moins estimée que celle de Bouche. *Voyez* ce mot.

GAUFRIDI, *voyez* GOFRIDY.

GAULI, *voyez* BACICI.

GAULMIN, (Gilbert) de Moulins en Bourbonnois, mort en 1665, à 60 ans, conseiller d'état, étoit versé dans les langues anciennes & modernes. On a de lui, outre des *Epigrammes*, des *Odes*, des *Hymnes*, & une tragédie d'*Iphigénie*: I. Des *Notes* & des *Commentaires sur l'Ouvrage de Psellus*, touchant les opérations des démons. II..... Sur celui de *Théodore Prodromus*, contenant les Amours de Rhodante & de Dosiclès. III.... Sur le *Traité de la vie & de la mort de Moïse*, *par un Rabbin anonyme*, 1629, in-8°. IV. Des *Remarques sur le faux Callisthene*. V. Il publia le premier, en 1618, in-8°., le roman d'*Ismene & Isménie*, attribué à Eustathius, en grec,

avec une traduction latine. Ces ouvrages décelent de l'érudition. Ses vers ne manquent pas de chaleur, mais souvent de goût.

GAULTIER, *voyez* GAUTHIER.

GAURIC, (Luc) astrologue de Gifoni dans le royaume de Naples, faisoit ses prédictions sous Jules II, Léon X, Clément VII & Paul III. Ces pontifes donnerent des marques d'estime à ce prédiseur, dans un siecle où l'astrologie étoit la marotte des savans, & surtout des astronomes que l'on confondoit alors pour cette raison avec les astrologues & les devins. Paul III lui donna fort mal-à-propos l'évêché de Civita-Ducale. Gauric mourut à Ferrare en 1559, à 82 ans. On a de Gauric plusieurs ouvrages où ses imaginations sont consignées.

GAURIC *ou plutôt* GOWRI, (le comte) l'un des plus grands seigneurs d'Ecosse, fut exécuté avec plusieurs de ses freres, sous le regne du roi Jacques VI, vers la fin du 16*e*. siecle. Gregorio Lethi & d'autres Protestans racontent qu'il avoit conspiré contre le roi, & rapportent à ce sujet des circonstances tout-à-fait singulieres; mais leur récit, copié dans presque tous les Dictionnaires, n'est qu'un roman sans réalité & sans vraisemblance, fabriqué pour affoiblir l'horreur des cruautés exercées envers une famille illustre, dont le seul crime étoit l'attachement à la foi catholique. Hume, en parlant de la prétendue délivrance de Jacques, convient qu'*elle eut cette circonstance amere, que les ecclésiastiques persisterent à soutenir en face à ce prince, que personne n'avoit conspiré contre lui.*

GAUSSEM *& non* GAUSSIN, (Jeanne-Catherine) fameuse actrice, née à Paris en 1711, d'une ouvreuse de loges, mourut dans cette ville en 1767. Ses succès furent extraordinaires; elle réussissoit sur-tout dans les rôles d'amour : mais des motifs de religion l'engagerent à quitter sa profession en 1764. Elle trouva dans la retraite & dans les pratiques des vertus chrétiennes, une satisfaction qu'elle n'avoit pas goûtée sur le théâtre où elle avoit tant plu.

GAUTHIER, surnommé *le Vieux*, excellent joueur de luth, a laissé plusieurs pieces, rassemblées avec celles de Denys Gauthier son cousin, doué du même talent, dans un volume intitulé : *Livre de tablature des Pieces de Luth sur différens modes.* Les auteurs y ont ajouté quelques regles pour bien toucher cet instrument si gracieux, mais presqu'entiérement abandonné en France, par la difficulté de le bien jouer.

GAUTHIER, (Claude) célebre avocat au parlement de Paris, dans le 17*e*. siecle, étoit plus connu par son caractere caustique & très-mordant, que par son éloquence. On a de lui des *Plaidoyers* qu'on ne lit plus guere, en 2 vol. in-4°., 1688.

GAUTHIER, (Pierre) musicien, de la Ciotat en Provence, étoit directeur d'un Opéra qui séjournoit alternativement à Marseille, à Montpellier & à Lyon. S'étant em-

barqué au port de Cette, il périt avec le vaisseau qui le portoit, en 1697, à 55 ans. Il y a de lui un recueil de *Duo* & de *Trio*, estimés des connoisseurs. La musique instrumentale étoit son principal talent. Voltaire prétend, dans un écrit contre J. J. Rousseau, qu'on trouva la musique du *Devin du Village*, dans les papiers de Gauthier, & qu'elle fut ajustée aux paroles par le citoyen de Geneve.

GAUTHIER, (Jean-Baptiste) né à Louviers, dans le diocese d'Evreux, en 1685, mort d'une chute en revenant de sa patrie à Paris, en 1755, à 71 ans, fut le théologien de l'évêque de Boulogne (de Langle), & ensuite de l'évêque de Montpellier (Colbert). Ce dernier prélat le prit chez lui en apparence pour être son bibliothécaire; mais réellement pour être son conseil & son écrivain. Après la mort de son bienfaiteur, l'abbé Gauthier se retira à Paris, où il continua de donner au public des brochures contre les incrédules, ou contre la constitution *Unigenitus* : car par une concurrence singuliere, l'impiété & la soumission à l'Eglise irritoient également son zele. On peut en voir une liste exacte dans la *France littéraire* de 1758. Celles qui ont été les plus répandues, sont : I. Le *Poëme de Pope* (intitulé l'*Essai sur l'Homme*), *convaincu d'impiété*, in-12, 1746. II. *Lettres théologiques... contre le systême impie & socinien des Peres Hardouin & Berruyer*, 1756, 3 vol. in-12 : ouvrage semé de raisonnemens justes, d'un zele amer & d'une critique outrée. III. *Les Jésuites convaincus d'obstination à permettre l'idolâtrie à la Chine*, 1743, in-12. IV. Plusieurs *Lettres* destinées à prémunir les fideles contre l'irréligion, 1746, in-12. V. *Critique du Ballet moral, dansé dans le College des Jésuites de Rouen*, 1756, in-12. VI. *Réfutation d'un libelle intitulé :* La Voix du Sage & du Peuple, 1750, in-12. VII. *Vie de Soanen*, évêque de Senez, 1750, in-8°. & in-12. VIII. *Les Lettres persanes convaincues d'impiété*, 1751, in-12. IX. *Histoire abrégée du Parlement de Paris, durant les troubles du commencement du regne de Louis XIV*, 1754, in-12. En lisant les critiques de l'abbé Gauthier, on ne peut s'empêcher de le regarder comme un homme plein de fiel : « Tous ces » ouvrages, dit l'auteur des » *Trois Siecles*, mouroient à » mesure qu'ils voyoient le » jour. Son génie ne s'enflam» moit que par la fermentation » de sa bile. Ce n'est pas ainsi » qu'on doit réfuter ses adver» saires. Si on n'a pas le talent » de la plaisanterie, il faut du » moins avoir le langage de » l'honnêteté & de la raison ».

GAUTHIER *ou* GAULTHIER, (François-Louis) né à Paris en 1696, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé à la cure de Savigny-sur-Orge, par le cardinal de Noailles, en 1728, & en remplit les devoirs jusqu'en 1781 qu'il mourut. On lui doit : I. *Traité contre les danses & les mauvaises chansons*. II. *Traité contre le luxe & la parure dans les habits*. III. *Réflexions sur les O de l'Avent*. IV. *Explication des huit Béatitudes*. V. *Homélies sur les Evangiles*. Il s'étoit démis de

ſa cure un mois avant ſa mort, pour ſe retirer au Val-de-Grace, à Paris, où il eſt mort; ce qui n'a pas peu contribué à fortifier les ſoupçons qu'on avoit de ſon oppoſition aux déciſions de l'Egliſe : ce qui eſt à regretter dans un homme qui a écrit tant de bonnes choſes.

GAUTIER-STUART, *voyez* STUART (Gautier).

GAUTRUCHE, (Pierre) né à Orléans en 1602, ſe fit Jéſuite en 1624, & ſe conſacra entiérement à l'étude des belles-lettres, de la philoſophie, & à l'inſtruction de la jeuneſſe. M. Huet l'appelle *vir diffuſæ eruditionis*. Il a profeſſé pendant plus de trente ans dans la ville de Caen, & y eſt mort le 30 mai 1681. On a de lui : I. Un *Cours de philoſophie & de mathématiques*. II. *Hiſtoire poétique*. III. *Hiſtoire-Sainte*, dont la treizieme édition eſt de 1692, 4 vol. in-12.

GAWRI, *voyez* GAURIC (le comte de).

GAY, (Jean) poëte Anglois, d'une ancienne famille de la province de Devonshire, fut mis de bonne heure dans le commerce ; mais il le quitta bientôt pour la poéſie. En 1712 il fut fait ſecrétaire de la ducheſſe de Monmouth. En 1714, il accompagna à Hanovre le comte de Clarendon ; mais ce ſeigneur s'étant démis de ſes emplois, Gay revint en Angleterre, & publia des *Tragédies*, des *Comédies*, des *Opéra* & des *Fables* : celles-ci, imprimées à Londres en 1753, 2 vol. in-8°., fig., ont été traduites en françois par madame Keralio. Elles manquent d'invention & de ſel; la chute n'en eſt pas heureuſe, & les réflexions en ſont trop longues. On a encore de lui : I. Des *Paſtorales*. On les préfere à toutes les autres productions de Gay. Les bergers ne ſont ni petits-maîtres, ni courtiſans, comme dans pluſieurs Eglogues françoiſes. II. Des *Poéſies diverſes*, publiées en 1715, en 2 vol. in-12. Il y en a pluſieurs d'un tour heureux & agréable. Gay étoit doux, affable, généreux, mais d'une indolence exceſſive qui tenoit de l'apathie & qui mettoit le déſordre dans ſes affaires. Après diverſes viciſſitudes ; tantôt dans l'opulence, tantôt dans la médiocrité, il mourut en 1732, chez un ſeigneur Anglois, qui, depuis quelques années, pourvoyoit libéralement à tous ſes beſoins.

GAYOT DE PITAVAL, (François) naquit à Lyon en 1673, d'un pere conſeiller au préſidial de cette ville. Il prit le petit collet, qu'il quitta bientôt, pour ſuivre l'exemple de ſes deux freres qui étoient l'un & l'autre dans le ſervice. Auſſi peu propre à l'état militaire qu'à l'état eccléſiaſtique, il ſe fit recevoir avocat en 1723, & prit une femme. Son éloquence n'ayant réuſſi que très-foiblement au barreau, & ne poſſédant qu'une fortune médiocre, il ſe mit à publier volume ſur volume, juſqu'à ſa mort, arrivée en 1743, après plus de 40 attaques d'apoplexie. On peut appliquer à Pitaval, ce que la Bruyere a dit de certains écrivains : « Il y a des eſprits, » ſi je l'oſe dire, inférieurs & » ſubalternes, qui ne ſemblent » faits que pour être le regiſtre » ou le magaſin de toutes les

» productions des autres génies. Ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs : ils ne pensent point, ils disent ce que les auteurs ont pensé; & comme le choix des pensées est invention, ils l'ont mauvais, peu juste. Ils rapportent beaucoup de choses, plutôt que d'excellentes choses ». Ce portrait est celui de Pitaval. Ses ouvrages en sont un témoignage authentique. Les principaux sont : I. *Relation des campagnes de 1713 & 1714*, très-mal rédigée sur les Mémoires du maréchal de Villars. II. *L'Art d'orner l'esprit en l'amusant*, 2 vol. in-12 : recueil de bons mots, plutôt fait pour gâter le goût, que pour enrichir la mémoire. III. *Bibliotheque des Gens de la Cour*, en 6 vol. in-12, compilée pour le peuple. IV. Les *Causes célebres*, en 20 vol. in-12 : collection qui intéresse par son objet; mais qui dégoûte par le style fade, rampant, entortillé, louche, du compilateur; par les puérilités, en vers & en prose, dont il l'a semée; par des hors-d'œuvres sans nombre; par le mauvais choix des matériaux; par la profusion du verbiage le plus vain & le plus commun. M. Garsault a réduit les 20 vol. des *Causes célebres* en un seul, sous le titre de *Faits des Causes célebres & intéressantes*. Un M. Besdel en a donné un *Abrégé* en un volume in-12, Liege, 1788. M. de la Ville, avocat, a donné une suite en 4 vol. in-12. La continuation de cet ouvrage a pris la forme de journal & une marche périodique : le public sensé n'y a rien gagné.

GAZA, (Théodore) un de ces savans Grecs qui se retirerent en Italie, après la prise de Constantinople, étoit de Thessalonique. Il trouva dans le cardinal Bessarion un ardent protecteur, qui lui procura un bénéfice dans la Calabre. Ce Grec apprit si bien & si promptement le latin, qu'il sentit les beautés de cette langue comme ceux qui en avoient fait une longue étude. Il mourut à Rome en 1475, à 80 ans. On dit qu'étant allé présenter à Sixte IV quelques-uns de ses ouvrages, ce pape ne lui fit qu'un présent fort modique. Gaza le jeta de dépit dans le Tibre, disant en colere, « que les savans ne » doivent pas se donner la » peine d'aller à Rome, puisque » le goût y étoit si dépravé, & » que les ânes les plus gras y » refusoient le meilleur grain » : invective plate & grossiere, & qui donneroit une idée désavantageuse de son caractere, si elle étoit bien constatée : mais il y a tout lieu de la révoquer en doute. On a de lui : I. Une *Traduction* en latin *de l'Histoire des Animaux* d'Aristote. C'est une des premieres versions, dans laquelle on a pu connoître le génie du philosophe Grec, défiguré par les Arabes & les scholastiques. II. Une *Grammaire Grecque*, in-4°., en 1540. III. La *Traduction de l'Histoire des Plantes*, de Théophraste. IV. Celle des *Aphorismes* d'Hippocrate. V. Une *Version* grecque *du Songe de Scipion*, & du traité *De Senectute*, de Cicéron, &c.

GAZELLI, prince d'Apamée, & gouverneur de Syrie pour le sultan d'Egypte, s'op-

posa d'abord aux Turcs : mais voyant que Toman bey, son maître, avoit été pris & mis à mort par Selim en 1517, il implora la clémence du vainqueur, & fut continué dans le gouvernement de Syrie. Après la mort de Selim, Gazelli tâcha d'engager le gouverneur d'Egypte, Cayer bey, à rétablir la puissance des Mameluques: mais celui-ci fit mourir ses ambassadeurs. Gazelli, nonobstant cette nouvelle, livra bataille aux Turcs, près de Damas, contre le bacha Ferhat. Il fut tué en combattant vaillamment l'an 1550.

GAZET, (Guillaume) chanoine d'Aire, & curé à Arras sa patrie, mourut dans cette derniere ville en 1602, à 58 ans. On a de lui : I. L'*Histoire Ecclésiastique des Pays-Bas*, 1614, in-4°. II. *Vies des Saints*, Rheims, 1613, 2 vol. in-8°.; & plusieurs livres de piété. L'auteur manque de critique, & son style est négligé.

GAZET, (Alard) Bénédictin de Saint-Vaast, à Arras sa patrie, prévôt de Saint-Michel, près de cette ville, se distingua par sa piété & par sa science; il mourut en 1626, âgé de 60 ans, après avoir donné une bonne édition des *Œuvres de Cassien*, avec des notes critiques, Arras, 1628, in-fol.

GAZOLA, (Joseph) médecin de Vérone, où il établit l'académie *de gli Aletofili*, mort en 1715, à 54 ans, a donné quelques ouvrages de médecine, entr'autres : *Il Mondo ingannato da falsi Medici*, Pérouse, 1716, in-8°. Il y convient que les malades meurent aussi souvent des remedes que des maladies, & enseigna à se passer des médecins.

GEBELIN, (Antoine COURT DE) natif de Lausanne, de plusieurs académies, censeur-royal, mort à Paris, le 13 mai 1784, a publié : I. *Histoire de la Guerre des Cevennes*, 1760, peu exacte & écrite d'un style qui n'est pas celui de l'histoire, 3 vol. in-12. II. *Le Patriote François & impartial*, 1753, 2 vol. in-12; cette derniere qualité n'est presque jamais celle de l'auteur; il n'avoit ni l'esprit assez calme ni la raison assez ferme pour l'acquérir. III. *Le Monde primitif, analysé & comparé avec le Monde moderne, considéré dans son génie allégorique & dans les allégories auxquelles conduit ce génie*; Paris, 1773-1774, 2 vol. in-8° : ouvrage d'un esprit foible, crédule & chimérique; ensemble de combinaisons arbitraires & ridicules, écrit d'une maniere entortillée, mystérieuse & pleine de prétentions. Des philosophes qui ne l'entendoient pas mieux que le reste du public, l'ont prôné, parce qu'il paroissoit dans plus d'un endroit fronder l'histoire sainte & les notions reçues touchant l'âge & la création du monde : mais les vrais savans en ont fait un objet de risée; l'un d'eux l'a comparé à l'ouvrage de Postel, intitulé : *La Clef des choses cachées depuis le commencement du monde*. Un critique plus modéré (M. l'abbé de Fontenay) en a parlé de la maniere suivante : « Nous » avouons franchement que » nous ne saurions caractériser » l'ouvrage de M. Court de » Gebelin, qui lui a fait une » si grande réputation auprès

» de certaines perſonnes. Nous » en avons lu quelque choſe, » & nous avons été repouſſés » à la vue de tous ces ſyſtê- » mes imaginaires, de ces con- » jectures frivoles, de ces fa- » tras, & des inutilités dont » ce livre eſt rempli. Mais peut- » être eſt-ce notre faute, ſi » nous n'avons pas l'eſprit de » l'admirer ». V. *Hiſtoire naturelle de la Parole, ou Précis de la Grammaire univerſelle*, 1776, in-8°; extrait du Monde primitif, & dont le mérite doit par conſéquent être apprécié ſur celui de l'ouvrage précédent. V. *Le Monde primitif, analyſé & comparé avec le Monde moderne, conſidéré dans les origines françoiſes*; Paris, 1778, in-8°. Le goût de M. de Gebelin pour les idées bizarres & romaneſques, fut cauſe de ſa mort. Le magnétiſme animal, prêché & pratiqué à Paris par un charlatan Allemand, nommé *Meſmer*, exalta ſon imagination au point qu'il n'en fut plus le maître. Il ſe magnétiſa ſi bien, qu'il tomba roide à deux pas de l'endroit où il s'exerçoit dans le nouvel art. Peu de tems avant ſa mort, il avoit eu de grands démêlés avec un M. Cailhava, touchant la préſidence d'une coterie ſcientifique, nommée le *Muſée de la rue Dauphine*, & dépenſa, pour ſe maintenir dans cette dignité imaginaire, plus de 15 mille livres; ce qui ne contribua pas peu à groſſir la ſomme des dettes qu'il laiſſa à ſa mort. On lui a fait cette épitaphe :

Ci-gît ce pauvre Gebelin,
Qui parloit grec, hébreu, latin;
Admirez tous ſon héroïſme :
Il fut martyr du magnétiſme.

Le comte d'Albon a fait déterrer ſon cadavre, pour lui ériger un mauſolée dans ſon jardin: démarche peu aſſortie au bon ſens qui par-fois regne dans les *Diſcours* de cet économiſte.

GEBER, (Jean) Grec ſuivant les uns, Eſpagnol ſuivant les autres, étoit médecin & aſtronome. On a de lui pluſieurs ouvrages, dans leſquels on trouve beaucoup d'expériences chymiques, même de celles que l'on donne aujourd'hui pour nouvelles. Le célebre Boërhaave en parle avec eſtime dans ſes *Inſtitutions chymiques*. On ne ſait en quel tems il vivoit; on croit que c'eſt vers le 9*e*. ſiecle. L'abbé Lenglet du Freſnoy a recueilli tout ce qu'on pouvoit dire ſur la perſonne & les ouvrages de ce chymiſte, dans le 1*er*. vol. de ſon *Hiſtoire de la Philoſophie hermétique*. Ceux qui prétendent que Geber a travaillé le premier à la recherche d'un *Remede univerſel*, ſe fondent ſur certaines expreſſions que l'on trouve dans ſes écrits. Telle eſt celle-ci : *L'or, ainſi préparé, guérit la lepre & toutes ſortes de maladies.* Mais il paroît que ces paroles doivent ſe prendre dans un ſens énigmatique & ridiculement myſtérieux, tel que les chymiſtes d'alors affectoient dans leurs leçons; & qu'il eſt queſtion ici de convertir en or les métaux les plus bas, qui ſont les *lépreux*. On peut voir pluſieurs de leurs apophtegmes & de leurs grimoires favoris dans le *Mundus ſubterraneus* du P. Kircher, 2*e*. partie, pag. 292. Les *Traités* de Geber furent imprimés à Dantzig, 1682, in-8°. Sa *Géomance*, en

italien, est de Venise, 1552, in-8°, fig. Ses ouvrages, quoique défigurés par les visions de l'alchymie & d'autres préjugés, contiennent plusieurs choses utiles & curieuses sur la nature, la purification, la fusion, & la malléabilité des métaux, sur les sels & les eaux fortes.

GEBHARD, archevêque de Saltzbourg, étoit d'une illustre famille de Suabe, & fut pourvu de cette dignité en 1061. Il soutint constamment le parti du pape Grégoire VII contre l'empereur Henri IV. Et en considération de ce service, il fut honoré par sa Sainteté du titre de légat-né dans toute l'Allemagne, que ses successeurs ont aussi pris après lui. Il fut ensuite exilé par l'empereur, & mourut en 1091, dans le château de Wersten, qu'il avoit fait bâtir.

GEBHARDT, (*Janus*) savant humaniste, né à Schwartzhoven, près de Neubourg, dans le haut Palatinat, en 1592 : après avoir parcouru une grande partie de l'Allemagne & de la Suede pour solliciter de l'emploi, il obtint enfin à Groningue une chaire d'histoire & de la langue grecque. Il y mourut le 3 octobre 1632. Nous avons de lui : I. Des *Notes sur Catulle, Tibulle & Properce*, Francfort, 1615, in-4°. II. Une *Edition de Cornelius Nepos*, avec une chronologie & des commentaires, Amst., 1662, in-12. III. *Ciceron*, *Ovide*, *Quintilien*, *Rufin*, &c., corrigés sur les manuscrits de la bibliotheque Palatine; Hanau, 1615, in-4°. IV. Des *Poésies*, Groningue, 1618, in-12, estimées.

GEDALIAH, fameux Rabbin, mort en 1448, a fait une chaîne de *Tradition depuis Adam jusqu'à l'an 761 de J. C.* en 2 parties, & une 3e., où il traite de la création du monde, Venise, 1587, in-4°. On a encore de lui d'autres écrits.

GÉDÉON, fils de Joas, de la tribu de Manassès, & 5e. juge d'Israël vers l'an 1245 avant J. C., fut choisi par l'Ange du Seigneur pour être le libérateur d'Israël. Gédéon, dont l'humilité étoit extrême, & qui prenoit d'ailleurs cet ange pour un homme, eut besoin de voir des miracles pour croire la vérité de cette mission. Ayant fait cuire un chevreau pour l'offrir, l'ange lui dit d'en mettre la chair & du pain sans levain dans une corbeille, & le jus dans un pot, de l'apporter sous un chêne, & de verser ce jus sur la chair qu'il mit sur une pierre. L'ange toucha la pierre avec une baguette, & il sortit aussi-tôt de cette pierre un feu qui consuma la chair & le pain. Gédéon ayant ensuite étendu sur le soir la toison, il la trouva le lendemain toute mouillée de la rosée, sans en voir sur la terre des environs. Le surlendemain le contraire arriva, la terre étant mouillée & la toison ne l'étant pas. Gédéon commença sa mission par abattre de nuit l'autel de Baal. Il fit sonner ensuite de la trompette, & vit autour de lui en peu de tems une armée de 32 mille hommes, qu'il réduisit à 300, qu'il n'arma que d'un pot, d'une lampe cachée dans ce pot, & d'une corne de bélier ou d'une trompette. Gédéon s'avança pendant la nuit, avec les 300 hommes, avec ordre

de casser tous ensemble leurs pots. L'ordre ayant été exécuté à propos, les ennemis crurent avoir une grande armée à combattre. Ils tournerent leurs armes les uns contre les autres; & ceux qui échapperent à cette boucherie, furent mis en pieces par les vainqueurs. Gédéon les poursuit, tue de sa propre main Zébée & Salmana, & délivre la terre de ces hommes féroces (*voyez* JOSUÉ). « Afin, dit un » ecrivain moderne, qu'on ne » puisse se méprendre sur le » véritable auteur de la vic- » toire, ces libérateurs, choisis » pour affranchir le peuple de » Dieu, ne sont pas les plus ri- » ches ni les plus accrédités de » la nation, ni les plus distingués » par leurs talens & leur ex- » périence. On n'emploie ni » le nombre ni le courage des » combattans, ni la force des » armes, l'ar-tout Dieu paroît » seul; ou s'il met en œuvre » quelques moyens, ils sont » si foibles, si méprisables par » eux-mêmes, que l'on est » obligé de reconnoître que » c'est Dieu qui agit. Si la vic- » toire avoit été remportée par » les voies ordinaires, on au- » roit arrêté les yeux sur les » hommes, & oubliant Dieu » qu'on ne voyoit pas, on leur » auroit rapporté toute la gloire » des bons succès. Au con- » traire, la maniere dont tout » est conduit chez ce peuple, ne » laisse aucun lieu à l'équivo- » que, & l'on est forcé d'y re- » connoître le doigt de Dieu ». Les Israélites voulurent donner la couronne à Gédéon, & le proclamer roi, offrant même la succession au trône à sa postérité, mais il refusa. « Non, » dit-il, je ne régnerai pas « sur vous, ni moi, ni mes » enfans: ce sera le Seigneur » qui sera votre roi ». Il continua à gouverner comme *juge*, avec beaucoup de sagesse & d'équité, & mourut dans un âge avancé, l'an 1239 avant J. C., laissant 70 enfans de plusieurs femmes, outre Abimelech qu'il eut d'une concubine, & qui tua tous les autres.

GEDICCUS, (Simon) docteur en théologie & ministre à Magdebourg, a répondu sérieusement au traité paradoxal, attribué à Acidalius contre les femmes. Ce dernier prétendoit que les femmes n'appartiennent point à l'espece humaine. La *Defensio Sexûs muliebris de Gediccus*, a été imprimée pour la 1re. fois en 1593, & se trouve avec l'ouvrage de son antagoniste, à La Haye, 1642, in-12.

GEDOYN, (Nicolas) né à Orléans d'une famille noble en 1667, fut Jésuite pendant dix ans. Rentré dans le monde avec les agrémens de l'homme d'esprit, il y plut, & y plut peut-être trop. On a prétendu que la fameuse Ninon de Lenclos l'aima éperdument, & qu'à 80 ans elle en vint aux dernieres foiblesses; mais cette anecdote est peu vraisemblable. Il obtint un canonicat de la Sainte-Chapelle en 1701, fut reçu à l'académie des belles-lettres en 1711, à l'académie françoise en 1719, & nommé à l'abbaye de Notre-Dame de Baugency en 1732. Il mourut au château de Font-Pertuis, près de son abbaye, en 1744. Ses principaux ouvrages sont:

I. Une *Traduction de Quintilien*, in-4°, & en 4 vol. in-12. Ce n'est point une traduction scrupuleuse & littérale; l'abbé Gedoyn a traité l'original avec l'assurance d'un maître, & d'un maître qui se donne trop de liberté. II. Une *Traduction de Pausanias*, en 2 vol. in-4°: exacte, fidelle, élégante, & ornée de savantes notes. III. *Œuvres diverses*, Paris, 1745, in-12. C'est un recueil de petites dissertations sur des matieres de morale & de littérature, en général utiles, écrites élégamment, mais sans finesse. IV. Plusieurs *Dissertations* curieuses, en manuscrit; c'est un examen du *Paradis perdu* de Milton. Examen trop sévere qui paroît se ressentir quelquefois de l'humeur ou de la prévention, mais où il y a des remarques fort raisonnables.

GEHAN-GUIR, roi des Indes, commença de régner en 1604, & mourut en 1628. Deux de ses fils déjà avancés en âge, dont l'aîné se nommoit Kosrou, & le cadet Kourom, ennuyés de la longueur du regne de leur pere, firent tous leurs efforts pour monter sur le trône pendant sa vie. Kosrou leva une puissante armée; mais il fut vaincu & fait prisonnier, avec les seigneurs qui avoient suivi son parti. Son pere ne voulant pas le faire mourir, se contenta de lui ôter la vue avec un fer chaud. Il le garda auprès de lui, dans le dessein de laisser le royaume à Bolaki, fils aîné de ce prince rebelle. Cependant Kourom, qui employoit tout son crédit pour se faire roi, attira dans son gouvernement de Decan, son frere aîné Kosrou, comme dans un lieu où il vivroit avec plus de douceur, & trouva le moyen de s'en défaire secrettement. Après sa mort, il forma le dessein de détrôner son pere. Gehan-Guir marcha au-devant de ce fils rebelle, avec une armée fort nombreuse; mais il mourut en chemin, après avoir recommandé son petit-fils Bolaki à Souf-Kan, généralissime de ses armées, & son premier ministre d'état. Souf-Kan avoit donné sa fille à Kourom; il trahit les intérêts de Bolaki, légitime successeur de la couronne, & mit son gendre sur le trône.

GEIER, (Martin) théologien Luthérien, professeur en hébreu, ministre de S. Thomas, prédicateur, confesseur, & membre des conseils ecclésiastiques de l'électeur de Saxe, étoit né à Leipsig en 1614, & mourut en 1681, à 67 ans. On a de lui: I. Des *Commentaires* en latin sur l'*Ecclésiaste*, les *Proverbes*, *Daniel* & les *Psaumes*. II. Un *Traité* latin *sur le deuil des Hébreux*. III. Plusieurs autres ouvrages, pleins d'érudition. On les a recueillis à Amsterdam, 1695, en 3 vol. in-fol.

GEINOZ, (François) membre de l'académie des belles-lettres, & aumônier de la compagnie générale des Suisses, étoit de Hull, petite ville dans le canton de Fribourg, & mourut en 1752 à Paris, à 56 ans. C'étoit un homme très-estimable par ses vastes connoissances, & sur-tout par sa probité: il avoit la candeur de son pays. On a de lui des *Dissertations* dans les *Mémoires de*

l'*Académie des Belles-Lettres.* Elles roulent presque toutes sur Hérodote. Ce savant académicien préparoit une nouvelle édition de ce pere de l'histoire grecque, ou si l'on veut, des fables de l'histoire grecque, corrigée sur les manuscrits de la bibliotheque du roi. On peut voir un éloge plus étendu de l'abbé Geinoz, dans l'*Histoire Militaire des Suisses au service de France*, par M. le baron de Zurlauben.

GELAIS, (Saint-) *voyez* SAINT-GELAIS (Octavien & Melin de).

GELASE I, (S.) pape, Afriquain, successeur de Félix III en mars 492, fut occupé, comme son prédécesseur, des troubles de l'Eglise d'Orient, & ne put les terminer. Il refusa constamment sa communion à Euphemius, patriarche de Constantinople, qui ne vouloit point condamner publiquement la mémoire d'Acace. Gelase convoqua à Rome, en 494, un concile de 70 évêques. On y fit un *Catalogue des Ecritures-Saintes*, conforme à celui que l'Eglise Catholique reçoit aujourd'hui. On nomme avec distinction dans les actes du concile, plusieurs Peres de l'Eglise, parmi lesquels on compte S. Cyprien, S. Athanase, S. Grégoire de Nazianze, S. Cyrille d'Alexandrie, S. Jean-Chrysostome, S. Ambroise, S. Augustin, S. Hilaire, S. Jerôme & S. Prosper. Le pieux pontife mourut le 19 novembre 496, laissant entr'autres écrits, un *Traité contre Eutychès & Nestorius*, que nous avons; & des *Lettres* qui ont servi à Baronius pour écrire l'histoire de ce tems. Il avoit aussi composé des *Hymnes*, des *Préfaces* & des *Oraisons* pour le saint Sacrifice & pour l'administration des Sacremens. On lui a attribué un ancien *Sacramentaire de l'Eglise Romaine*, qui contient toutes les Messes de l'année, & les Formules des Sacremens. Il est le premier qui ait fixé les ordinations aux Quatre-Tems. Denys-le-Petit, dans sa lettre au prêtre Julien, insérée dans la *Collection Romaine* de Holstenius, fait de Gelase un éloge magnifique. « Les mœurs de » ce pontife, dit un historien, » honorerent son savoir & ses » talens. Il étoit d'une rare » piété, donnoit à la priere ou » à de saints entretiens, avec » les plus dignes serviteurs de » Dieu, tout le tems qui lui » restoit de ses fonctions sublimes. Elevé à la dignité la » plus éminente, il la regardoit » comme le plus pesant fardeau, » & comme une vraie servitude, qui le rendoit comptable envers tout le monde. » Il nourrissoit tous les pauvres » qu'il pouvoit découvrir, vivoit lui-même en pauvre, » & dans la pratique des austérités les plus rigoureuses ». Anastase II lui succéda.

GELASE II, (Jean de Gaëte) chancelier de l'Eglise Romaine & cardinal, fut élu pape en 1118, & succéda à Pascal II. Cencio, consul de Rome, marquis de Frangipani, dévoué à l'empereur Henri V, & excité par lui (d'autres disent que ce fut Henri en personne), entre dans le conclave l'épée à la main, donne aux cardinaux des coups de pied à droite & à gauche, saisit le nouveau pon-

tife à la gorge, & l'accable de coups. Cette férocité brutale met la consternation dans Rome, & Henri poussant sa pointe, fait donner la couronne pontificale à Bourdin, archevêque de Brague, qui prit le nom de Grégoire VIII. Gelase II se retira d'abord à Gaëte, où il fut sacré, puis à Capoue, où il excommunia dans un concile cet anti-pape, & celui qui l'avoit fait élire. Il passa ensuite en France, assembla un concile à Vienne, & mourut à l'abbaye de Cluny, qu'il édifia par des mœurs pures & une mort sainte. Il expira le 29 janvier 1119, après une année de pontificat. On ne peut s'empêcher d'observer ici que les historiens modernes, en parlant des différends des papes & des empereurs, ne font pas observer les torts de ces derniers, quoique les papes ne se soient jamais portés à des violences comparables à celles que Henri exerça envers le pieux & modeste Gelase. *Voy.* LOUIS V, Empereur.

GELASE DE CYZIQUE, auteur Grec du 5e. siecle, a écrit l'*Histoire du Concile de Nicée*, tenu en 325. Cette Histoire n'est qu'un roman au jugement des meilleurs critiques; du moins dans plusieurs points ne s'accorde-t-elle pas avec les actes & avec les relations les plus dignes de foi. Le contenu en est du reste très-sage & orthodoxe: il paroît même que l'auteur a voulu prévenir des objections, & fermer quelques échappatoires à l'erreur, & que c'est ce qui lui a fait un peu broder son Histoire. C'est ainsi qu'il fait prononcer le concile sur la divinité du St.-Esprit, quoique selon les actes reconnus, il n'ait parlé que du Verbe, parce que cela suffisoit; la divinité du Fils, selon la remarque de S. Augustin, établissant celle du St.-Esprit, que les Ariens ne croyoient pas être inférieur au Verbe (*voyez* le *Cath. philos.* t. 3, n°. 433). On la trouve dans la *Collection des Conciles*. On l'a aussi imprimée séparément en grec & en latin, Paris, 1599, in-8°.

GELDENHAUR, (Gérard) historien & théologien de Nimegue, fut d'abord chanoine-régulier de l'ordre de Ste. Croix, secrétaire & lecteur de l'évêque d'Utrecht. Il quitta l'Eglise Catholique pour le Luthéranisme, & sur-tout pour une femme, qui avoit fait plus d'impression sur son cœur, que les opinions de Luther sur son esprit. Il fut professeur d'histoire à Marpurg pendant quelques années: voulant se rendre de là à Wittemberg, il fut assassiné par des voleurs en 1542, à 50 ans. Erasme son ami, outré de son changement, écrivit contre lui. On doit à cet écrivain, une *Histoire de Hollande*, Leyde, 1611, & Harlem, 1650. Il y a beaucoup de recherches, mais peu de sincérité, comme on peut s'en convaincre par ce qu'il dit de Philippe de Bourgogne, évêque d'Utrecht. On ne parlera point de quelques *Ouvrages de controverse*; l'auteur ne les a écrits que pour donner un air de raison à son apostasie.

GELÉE, (Claude) dit *le Lorrain*, né en 1600, dans le diocese de Toul, de parens fort pauvres, parut presque stupide dans son enfance. On l'envoya

vainement à l'école; il n'y put rien apprendre. On le mit chez un pâtissier, & il ne profita pas davantage. Sa seule ressource fut de se mettre à la suite de quelques jeunes gens qui alloient à Rome. Augustin Tassi, peintre célebre, le trouva assez bon pour lui broyer ses couleurs, soigner son cheval & faire sa petite cuisine. Il le prit à son service, & lui donna quelques leçons de peinture. Gelée n'y put d'abord rien comprendre; mais les semences de l'art se développerent peu-à-peu, & il devint le premier paysagiste de l'Europe. Il est une preuve de ce que peut la constance du travail contre la pesanteur de l'esprit. Aucun peintre n'a mis plus de fraîcheur dans ses teintes, n'a exprimé avec plus de vérité les différentes heures du jour, & n'a mieux entendu la perspective aërienne. Il n'avoit point de talent pour peindre les figures. Celles qu'on voit dans ses paysages sont de Philippe Lauri, ou de Courtois. Ses dessins sont admirables pour le clair-obscur; ou y trouve la couleur & l'effet des tableaux. Gelée a gravé plusieurs morceaux à l'eau-forte avec beaucoup d'art. Ce peintre mourut à Rome en 1682.

GELÉE, (Théophile) médecin de Dieppe, mort vers 1650, excella dans la théorie & dans la pratique de son art. Il est auteur d'un excellent *Abrégé d'Anatomie*, réimprimé avec des augmentations, en 1656, in-8°, à Paris; & d'une *Traduction des Œuvres d'André du Laurens*, imprimée à Rouen en 1661, in-fol. avec figures.

GELIOT, (Louvan) auteur du 17e. siecle, connu par un ouvrage sur l'art héraldique, intitulé : *La vraie & parfaite Science des Armoiries*, Pierre Palliot l'augmenta, & le fit imprimer à Dijon, in-folio, 1660. Les curieux le recherchent encore.

GELLERT, (Christian Furchtegott) professeur de philosophie à Leipsig, né à Haymelen, bourg entre Freyberg & Chemnitz, en 1715, mourut le 13 décembre 1769. Il eut un grand nombre de disciples, & se fit un nom célebre dans sa patrie. Il est moins connu chez les étrangers comme professeur de philosophie, que comme fabuliste & littérateur. Les Allemands le placent au rang de leurs meilleurs poëtes. Nous avons de lui : I. Des *Fables* & des *Contes*, traduits en plusieurs langues. On lui reproche d'être quelquefois monotone & diffus, & de ne pas assez respecter les mœurs; quoiqu'à cet égard il soit plus réservé que beaucoup d'autres : on a dit pour l'excuser, que la licence tient en quelque sorte à la nature des *Contes;* si cela étoit, la réponse seroit fort simple, c'est qu'il ne faut pas faire de *Contes*. II. Un *Recueil de Cantiques*. Il y a du sentiment, de l'élévation & de la bonne poésie; la langue Allemande prend sous sa plume des tournures avantageuses, & déploie des richesses long-tems inconnues. III. La *Dévote*, comédie; ouvrage rempli d'idées & d'expressions triviales, moins propres à corriger la fausse dévotion, qu'à ridiculiser la véritable. Ses *Fables* & ses *Lettres*, traduites en françois, ont paru en 1775, 5 vol. in-8°, avec sa vie.

GELLI *ou* GALLO, (Jean-Baptiste) poëte Florentin, avoit une condition inférieure à son esprit: il étoit tailleur ou chaussetier. Il fut un des ornemens de l'académie *de gli Umidi* de Florence, & en fut regardé comme le restaurateur, par la réputation que ses ouvrages donnerent à cette compagnie. Les principaux sont: I. Des *Dialogues*, faits sur le modele de ceux de Lucien; ils plurent beaucoup aux lecteurs qui attachent assez de prix aux bons mots, pour leur sacrifier le sentiment de la vertu. Leur titre est *Caprici del Bottaio Fiorenza*, 1549 ou 1551, in-8°. Ils ont été traduits en françois sous le titre de *Discours fantastiques de Justin Tonnellier*, par Cl. de Kerquisinen, Paris, 1575, in-16. II. *La Circé*: elle a aussi été traduite en françois assez mal, en 1680, in-12. III. Une *Version italienne du Traité* latin *des Couleurs* de Porzio, Florence, 1551, in-8°. IV Deux *Comédies*. Gelli mourut en 1563, à 64 ans.

GELLIUS, (Aulus) *voyez* AULUGELLE.

GELMI, (Jean-Antoine) poëte de Vérone, florissoit dans le 16e. siecle. Il a publié des *Sonnets* italiens, & d'autres *Poésies*, où l'on remarque un goût fin & délicat. On dit qu'il faisoit ces pieces sur le champ.

GELON, fils de Dinomene, s'empara de l'autorité de Syracuse, l'an 484 avant J. C., après avoir abandonné à son frere Hiéron, Géla, ville de Sicile sa patrie. Cet usurpateur avoit les qualités d'un héros & les vertus d'un roi. Il remporta une victoire considérable près d'Himere sur les Carthaginois, commandés par Amilcar. La fortune, au-lieu de l'enorgueillir, le rendit plus doux, plus affable, plus humain. Il alla sans armes dans l'assemblée des Syracusains, justifia sa conduite, & fut élu roi, l'an 479 avant J. C. Il mourut après 7 ans de regne, pleuré comme un pere. On lui éleva un superbe monument, environné de 9 tours d'une hauteur prodigieuse, & on lui décerna les honneurs qu'on rendoit alors aux demi-dieux.

GEMISTE, (George) surnommé *Platon*, philosophe Platonicien, se retira à la cour de Florence, alors l'asyle des lettres, après la prise de Constantinople sa patrie, par les Turcs. Il s'étoit trouvé au concile de Florence en 1438, & y avoit brillé par l'étendue de ses lumieres & la prudence de son caractere. Il mourut âgé de près de cent ans, laissant plusieurs ouvrages: I. *Commentaire sur les Oracles magiques de Zoroastre*, Paris, 1599, in-8°, grec & latin: livre d'une érudition profonde, mais quelquefois frivole. II. Plusieurs *Traités historiques*, qui décelent une vaste connoissance de l'Histoire grecque: telle est une *Histoire de ce qui a suivi la bataille de Mantinée*, *avec des éclaircissemens sur Thucydide*, Venise, 1503, in-fol. III. Un *Traité de la différence de Platon & d'Aristote*, Paris, 1541, in-8°: il penche beaucoup vers le premier.

GEMMA, (Reinier) dit *le Frison*, parce qu'il étoit de Dockum dans la Frise, professa la médecine avec succès à Louvain, & mourut dans

cette ville en 1555, à 46 ans. Il passoit pour un des plus habiles astronomes de son tems, & donna plusieurs ouvrages de mathématiques, entr'autres : I. Une *Mappemonde*, bonne pour son tems. Il la dédia à l'empereur Charles-Quint, qui y trouva une faute en la parcourant : l'auteur profita de cette correction. II. *Methodus Arithmeticæ*, in-8°. III. *De usu annuli Astronomici*, &c.

GEMMA, (Corneille) fils du précédent, né à Louvain en 1535, fut reçu docteur en médecine en 1570. Il y enseigna avec réputation cette science, & fut aussi célebre astronome que son pere. Il mourut en 1579. On a de lui : I. *De Arte Cydognomica*, Anvers, 1569, 3 vol. in-4°. II. *Cosmocritice seu de Naturæ divinis characterlsmis*, Anvers, 1575, in-8°. C'est un tableau des merveilles de la nature, dont l'auteur a profondément saisi la marche & le but. Il y a des réflexions admirables, exprimées avec un langage de sentiment qui touche autant qu'il instruit le lecteur. III. *De prodigiosâ Cometæ specie ac naturâ anni* 1577. C'étoit un homme vertueux & fortement attaché aux bons principes; ses ouvrages se font lire avec plaisir & avec fruit. On y trouve quelques erreurs physiques, alors universellement reçues, mais en petit nombre, & d'une conséquence bien moindre que celles dont fourmillent les livres de physique les plus vantés dans ce siecle superficiel & suffisant, où nous jugeons si sévérement nos peres & nos maîtres. Sa latinité est en général très-pure, son style élégant & sonore. Beyerling lui fit cette épitaphe :

Quis lapis hic? Gemmæ. Gemmam *lapis an tegit? inquis.*
At condi in Gemmâ *debuerat potiùs.*
Non ità : nam quævis minor illò Gemma *fuisset*,
Et posito Gemmâ, Gemma *fit iste lapis.*

GENCA, *voyez* GENGA.

GENDRE, (Louis le) né en 1659 à Rouen, d'une famille obscure, s'attacha à François de Harlay, alors archevêque de cette ville, & qui dans la suite le fut de Paris. Ce prélat lui donna un canonicat de Notre-Dame en 1690; l'abbé le Gendre lui dut plusieurs autres bienfaits, & n'en perdit point le souvenir. Il mourut en 1733, à 74 ans. Il avoit, depuis 1724, l'abbaye de Claire-Fontaine au diocese de Chartres. On lui est redevable de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. *Histoire de France, contenant* : 1°, *l'Histoire des Rois jusqu'à la mort de Louis XIII*; 2°, *les Mœurs & Coutumes de la Nation dans les différens tems de la Monarchie*; 3°, *la Généalogie de la Maison-Royale*; 4°, *l'Histoire des grands Officiers de la Couronne*; Paris, 1718, en 3 vol. in-fol. & en 8 vol. in-12. C'est un des abrégés les plus exacts de l'Histoire de France; il est écrit d'un style simple & un peu lâche. Les premiers volumes parurent en 1700, & ne furent pas beaucoup recherchés, parce qu'il est très-difficile de rendre intéressans les premiers siecles de la monarchie Françoise; ce sont pour ainsi dire les tems fabuleux de la nation. Les derniers vo-

lumes furent mieux accueillis. *Les Mœurs & Coutumes des François*, &c., a été imprimé séparément à Paris en 1712 & en 1753, in-12. C'est un ouvrage curieux & estimé; Velly & Villaret y ont puisé la plupart des notes dont ils ont enrichi leur *Histoire de France*. II. *Vie de François de Harlay*, in-8°. C'est la reconnoissance qui mit la plume à la main de l'auteur; cependant en louant son héros, l'auteur ne déguise pas toujours ses défauts. III. *Essais du regne de Louis-le-Grand*, in-4° & in-12, dont il se fit 4 éditions en 18 mois. Si le Gendre a pris un peu trop le ton de panégyriste, les honnêtes gens d'aujourd'hui lui pardonnent volontiers ce défaut, par comparaison aux infames détracteurs de ce grand roi, qui barbouillent sa mémoire avec les couleurs d'une philosophie infecte & virulente. IV. *Vie du Cardinal d'Amboise, avec un Parallele des Cardinaux qui ont gouverné les Etats*, in-4°, Paris, 1724; & Rouen, 2 vol. in-12: ce sont des tableaux assommans pour les détracteurs de l'administration sacerdotale; & qui démontrent, par des faits éclatans & l'état glorieux des plus grandes monarchies, que des hommes consacrés au Seigneur, délivrés des embarras du mariage, & n'ayant d'autre famille que le peuple, possédant d'ailleurs la science & le zele du bien public, sont des anges de salut que Dieu envoie aux nations dans sa miséricorde. *Voyez* SAMUEL, SUGER, XIMENÈS, &c.

GENDRE, (Gilbert-Charles le) marquis de Saint-Aubin, mort à Paris sa patrie, en 1746, à 59 ans, est connu dans la république des lettres par deux ouvrages estimables: I. *Traité de l'Opinion*, en 8 vol. in-12. C'est un tissu d'exemples historiques, sur l'empire de l'opinion dans les différentes sciences. L'auteur les accompagne de quelques réflexions pour éclaircir les faits, ou pour dissiper des erreurs. II. *Antiquités de la Maison de France*, in-4°., Paris, 1739. Le marquis de Saint-Aubin forme un nouveau systême sur les commencemens de la maison de France; mais quelque sagacité & quelque savoir qu'il fasse paroître, son opinion n'est pas plus capable de fixer les esprits sur cette matiere, que celles des écrivains qui l'ont précédé & qui le suivront.

GENDRE, (Nicolas le) sculpteur, natif d'Etampes, mort à Paris en 1670, à 52 ans, a laissé de beaux morceaux de sculpture. Il fut l'illustre disciple d'un maître très-médiocre: on remarque dans ses ouvrages une sagesse & un repos admirables. On peut voir ceux qui embellissent l'église de S. Nicolas du Chardonnet, à Paris.

GENDRON, (Claude Deshais) médecin ordinaire de Monsieur, frere de Louis XIV, & du duc d'Orléans son fils, étoit d'une bonne famille de Beauce. Il prit le bonnet de docteur en médecine à Montpellier; il excella sur-tout dans l'art de guérir les cancers & les maladies des yeux. Il ajoutoit à toutes les connoissances qui peuvent rendre un médecin utile à l'humanité, les agré-

mens de l'esprit & les qualités du cœur, qui le rendent cher à la société. Parvenu à un âge assez avancé, il se retira à Auteuil, près de Paris, dans la maison qui avoit appartenu à Boileau, son ami. C'est dans cette retraite philosophique qu'il mourut en 1750, à 87 ans, pleuré des pauvres dont il étoit le pere, des chrétiens dont il étoit l'exemple, & même des médecins, quoiqu'ils eussent en lui un concurrent redoutable. L'abbé Ladvocat dit que Voltaire étant allé un jour lui présenter un de ses ouvrages, se trouva tout-à-coup saisi de respect pour un endroit si cher aux muses, & fit cet impromptu :

C'est ici le vrai Parnasse
Des vrais enfans d'Apollon ;
Sous le nom de Boileau, ces lieux virent Horace,
Esculape y paroît sous celui de Gendron.

Mais ce poëte a désavoué ces vers. On assure que Gendron laissa plusieurs manuscrits; un entr'autres sur l'*Origine, le développement & la reproduction de tous les êtres vivans* : matiere dans l'obscurité de laquelle il s'est certainement perdu, comme tous ceux qui ont voulu la discuter. *Voyez* MUYS.

GÉNÉBRARD, (Gilbert) né vers 1537 à Riom en Auvergne, prit l'habit de Bénédictin de Cluni, & vint étudier à Paris, où il fit des progrès dans les sciences & dans les langues. Il fut reçu docteur de la maison de Navarre en 1563, & devint professeur en langue hébraïque au college-royal en 1569. Pierre Danès, évêque de Lavaur, touché de son mérite, se démit en sa faveur de son évêché, & présenta une requête aux états de Blois, pour le faire recevoir. Henri III y avoit consenti, le clergé & la noblesse y applaudissoient, mais le tiers-état s'y opposa, parce que la Robe favorisoit Pibrac frere du président, à qui cet évêché étoit promis depuis long-tems. Dans ces tems penibles & difficiles, où la plupart des François regardoient la Religion Catholique comme une condition pour le moins aussi essentielle à la succession au trône que la loi salique (*voyez* HENRI IV), Génébrard se déclara pour la ligue & la soutint de tous ses efforts. D'ailleurs le parti protestant étoit également une ligue, & une ligue armée contre le trône & l'autel; ligue pour ligue, celle des Catholiques lui parut plus légitime. En 1591, Grégoire XIV, à la sollicitation du duc de Mayenne & de plusieurs autres seigneurs, le nomma à l'archevêché d'Aix, dont il ne prit possession qu'en 1593. Avant cette époque il avoit publié un traité *des Elections*, qui dans la suite lui causa des désagrémens. Il y soutenoit les élections des évêques par le clergé & le peuple contre la nomination du roi, Paris, 1592, in-8°. Le parlement d'Aix le fit brûler par la main du bourreau, bannit l'auteur du royaume, avec défense d'y revenir, sous peine de la vie. On lui permit pourtant d'aller finir ses jours à son prieuré de Sémur en Bourgogne. Il y mourut en 1597, à 60 ans. On mit ce vers sur son tombeau :

Urna capit cineres, nomen non orbe tenetur.

Génébrard étoit certainement un des hommes les plus savans de son siecle. Ses vertus, & sur-tout la pureté de ses mœurs, le firent respecter des personnes les plus illustres. S. François de Sales se glorifioit d'avoir été son disciple. Les plus connus de ses ouvrages, sont: I. Une *Chronologie sacrée*, in-8°.: ouvrage qui peut être lu encore utilement aujourd'hui & où il y a bien des choses remarquables qu'on chercheroit vainement ailleurs. II. Un *Commentaire sur les Psaumes*, in-8°., savant & bien écrit, qui doit être mis au premier rang avec ceux de Jansénius de Gand & de Siméon de Muis. Il y défend la version des Septante, contre les partisans outrés du texte hébreu, tel qu'il est aujourd'hui, y compris sur-tout les ponctuations des Rabbins. La meilleure édition de cet ouvrage, est celle de Paris, 1588, in-fol. III. *Trois Livres de la Trinité*, in-8°. IV. Une *Traduction de Flave Josephe* en françois, en 2 vol. in-8°. V. La Traduction de différens Rabbins, in-fol. VI. Une *Edition des Œuvres d'Origene*, estimée même après celle des Bénédictins qui auroient très-bien fait de conserver la Dédicace de Génébrard au roi Charles IX, où il y a d'excellentes choses, & l'Apologie de Pamphile pour Origene. VII. Quelques Ecrits polémiques.

GENESIUS, (Jean) que l'on nomme aussi *Joseph Byzantius*, historien Grec, sous les regnes de Léon & de Constantin Porphyrogenete son fils. Nous avons de lui l'*Histoire de l'Empire Grec*, depuis Léon l'Arménien jusqu'à Basile le Macédonien, en 886; elle parut en grec & en latin à Venise, in-fol., 1733. On la conserve manuscrite à Leipsig, dans la bibliotheque Pauline, à l'académie.

GENEST, (Charles-Claude) naquit à Paris en 1636. Ayant perdu son pere dès son enfance, il s'imagina d'aller aux Indes chercher fortune. A peine fut-il en haute mer, qu'un vaisseau Anglois l'enleva & le conduisit à Londres. Sa ressource en Angleterre fut d'enseigner le françois aux enfans d'un seigneur du pays; mais cette vie ne l'accommodant point, il repassa en France. Il fut placé, par la protection du duc de Nevers & de Pellisson, en qualité de précepteur auprès de mademoiselle de Blois, mariée depuis au duc d'Orléans. Il fut ensuite nommé à l'abbaye de Saint-Vilmer, devint aumônier de la duchesse d'Orléans son éleve, secrétaire des commandemens du duc du Maine, membre de l'académie françoise; & mourut à Paris en 1719, à 84 ans. L'abbé Genest avoit des mœurs aimables & le cœur généreux. Homme de cour, simple & vrai, sans affectation, sans empressement, il sut plaire à ce qu'il y avoit alors de plus élevé & de plus délicat. Sa vertu se fait sentir dans tous ses ouvrages, & y plaît encore plus que son génie. Les principaux sont: I. *Principes de Philosophie, ou Preuves naturelles de l'existence de Dieu & de l'immortalité de l'Ame*, in-8°, Paris, 1716: ouvrage labo-

rieux, dans lequel la philoſophie de Deſcartes eſt miſe en rimes plutôt qu'en vers; mais ſi la poéſie & la partie ſyſtématique ſont foibles, les grandes vérités n'y ſont pas moins fortement énoncées, quoique toutes les preuves n'y ſoient pas également bonnes. « Un avis, dit » un critique, qu'on ne ſauroit » trop répéter, ſur-tout en par» lant aux gens de bien, c'eſt » de ne jamais appuyer des » choſes inconteſtables ſur des » idées particulieres ». II. Une belle *Epître en vers à M. de la Baſtide*, pour l'engager à rentrer dans le ſein de l'Egliſe: morceau plein de chaleur & d'éloquence, qui cependant ne produiſit aucun effet. III. Des *Pieces de Poéſies*, couronnées à l'académie avant qu'il fût honoré du fauteuil. IV. Une petite *Diſſertation ſur la Poéſie Paſtorale*, in-12. V. Pluſieurs *Tragédies*: celle de *Pénélope* eſt la plus eſtimée. Elle attache autant par le caractere vertueux de ſes principaux perſonnages, que par le merveilleux des incidens, & par ſon dénouement pathétique. Elle reſpire le goût de la belle & ſimple antiquité. Le grand Boſſuet, ennemi du théâtre, fut ſi pénétré des ſentimens de vertu, dont la tragédie de *Pénélope* eſt ſemée, qu'il témoigna, dit-on, qu'il ne balanceroit pas à approuver les ſpectacles, ſi l'on y donnoit toujours des pieces auſſi épurées: mais l'on conçoit qu'une telle ſuppoſition changeroit tout l'état de l'hiſtrioniſme. On trouve dans les *Mémoires hiſtoriques & philologiques* de M. Michault (tom. I, pag. 1), une *Vie* aſſez détaillée de l'abbé Geneſt, par M. l'abbé d'Olivet.

GENET, (François) né à Avignon en 1640 d'un avocat, chanoine & théologal de la cathédrale d'Avignon, & enſuite évêque de Vaiſon, eut le chagrin d'être enveloppé dans l'affaire des *Filles de l'Enfance* de Toulouſe, qu'il avoit reçues dans ſon dioceſe. Il fut arrêté en 1688, conduit d'abord au Pont-Saint-Eſprit, enſuite à Niſmes, & de là à l'iſle de Rhé, où il paſſa 15 mois. Rendu à ſon dioceſe à la priere du pape, il ſe noya dans un petit torrent, en retournant d'Avignon à Vaiſon, l'an 1702. On a de ce prélat la Théologie connue, ſous le nom de *Morale de Grenoble*, qui a paru ſuſpecte à pluſieurs évêques de France, ainſi qu'à l'univerſité de Louvain, comme on peut le voir dans le jugement qu'elle rendit le 10 mars 1703. La meilleure édition de cet ouvrage, inférieur aux *Conférences d'Angers*, eſt de 1715, en 8 vol. in-12. Les 2 vol. de *Remarques* (publiées ſous le nom de *Jacques de Remonde*) contre la *Morale de Grenoble*, furent cenſurés par le cardinal le Camus, & mis à l'*Index* à Rome: le zele du critique a paru le conduire à une extrémité contraire. La *Théologie de Grenoble* a été traduite en latin, 1702, 7 vol. in-12, par l'abbé GENET ſon frere, prieur de Sainte-Gemme, mort en 1716, qui eſt auteur des *Cas de conſcience ſur les Sacremens*, 1710, in-12.

GENEVE, (Robert de) fils d'Amédée, comte de Geneve, évêque de Térouane, puis de

Cambray, cardinal, fut élu pape sous le nom de Clément VII à Forli, le 21 septembre 1378, par 15 des cardinaux qui avoient nommé Urbain VI cinq mois auparavant. Il fut reconnu pour légitime pape en France, en Espagne, en Ecosse, en Sicile, dans l'isle de Chypre, tandis que le reste de la chrétienté reconnoissoit Urbain VI. Cette double élection causa un schisme, qui dura l'espace de 40 ans. Ce pape, faux ou légitime, mourut d'apoplexie le 26 septembre 1394, à Avignon, où il avoit établi son siege. *Voyez* URBAIN VI.

GENEVIEVE, (Sainte) vierge célebre, née à Nanterre, près de Paris, vers 422, consacra à Dieu sa virginité par le conseil de S. Germain, évêque d'Auxerre, qui fit lui-même la cérémonie de cette consécration. Cette sainte fille ayant été accusée d'hypocrisie & de superstition, l'illustre prélat confondit la calomnie & fit connoître son innocence. Attila, roi des Huns, étant entré dans les Gaules avec une armée formidable, les Parisiens voulurent abandonner leur ville; mais Genevieve les en empêcha, leur assurant que Paris seroit respecté par les barbares. L'événement justifia sa prédiction, & les Parisiens n'eurent plus pour elle que des sentimens de vénération & de confiance. Ce fut par le conseil de cette Sainte que Clovis commença l'église de S. Pierre & S. Paul, où elle fut enterrée; & qui depuis l'an 512 a pris son nom. La réputation de Ste Genevieve étoit si grande, que S. Siméon Stylite avoit coutume d'en demander des nouvelles à ceux qui venoient des Gaules. Son tombeau devint célebre par plusieurs miracles, & fut orné d'ouvrages précieux, travaillés par S. Eloi. Sa *Vie* écrite en latin, 18 ans après la mort de Clovis, est un monument contemporain, digne de la plus grande confiance: les doutes que quelques critiques ont élevés contre l'antiquité & l'authenticité de cette *Vie*, ne paroissent pas solidement motivés. « On voit, » disent les savans Bénédictins, » auteurs de la *Bibliot. Litt.* » *de la France*, tom. 3, p. 151, » que c'étoit un auteur grave, » judicieux, plein de piété, » & qui ne manquoit pas d'é- » rudition pour le siecle où il » vivoit; il écrivoit cette Vie » dix-huit ans après la mort » de la Sainte, & par consé- » quent l'an 530 ». La *Vie* de S. Germain, par le prêtre Constance, rapporte la consécration de Ste. Genevieve par ce Saint. Ce Constance écrivoit du vivant même de Ste. Genevieve (*voyez* les Bollandistes, *Acta Sanctorum*, 31 juillet). C'est dans le superbe temple, élevé à l'Eternel, sous l'invocation de cette sainte Vierge, que furent portés en triomphe les os du chef des philosophes modernes, en 1791, & que cette carcasse odieuse, pour laquelle jadis la terre avoit refusé d'ouvrir son sein, fut déposée avec celles de ses complices, comme autant de reliques de la philosophie. Alors on se souvint avec étonnement & avec effroi de la prophétie consignée dans la premiere édition de cet ouvrage, art. *Soufflot* (*voyez* le *Journ. histor. & littér.*, 1 août 1791,

pag. 557). — Quelques légendes font mention d'une Ste. GENEVIEVE, duchesse de Brabant, qui, accusée d'adultere & exilée par le duc son époux, se retira dans le désert avec son enfant, qu'une biche venoit réguliérement allaiter. On ajoute que le duc étant à la chasse, les chiens poursuivirent cette biche, qui se réfugia avec son fan dans la caverne de la duchesse; que le duc ayant franchi cet asyle, fut consterné d'y trouver son épouse dans cet état, & convaincu de son innocence. Les critiques révoquent en doute cette histoire singuliere, que M. le Grand, habile graveur, a représentée, en 1789, dans une très-belle estampe, & que M. Bérquin a célébrée par une romance, dont voici deux couplets :

Cœurs sensibles que ses entrailles
Souffrirent dans la longue nuit !
Le jour renaît, dans les broussailles
Elle va chercher quelque fruit.
Elle revient. Qu'apperçoit-elle ?
Une biche accourt vers l'enfant;
Il presse sa douce mamelle;
Près d'eux bondit un jeune fan.

O grand dieu ! le cœur d'une mere
Est un bel ouvrage du tien !
Son fils peut vivre, elle l'espere;
Ses propres maux ne lui font rien.
Dans le creux d'un rocher sauvage,
La biche accompagne ses pas,
Dans sa main vient brouter l'herbage,
Et nourrir l'enfant dans ses bras.

GENGA, (Jerôme) *& non* GENCA, peintre & architecte, né à Urbin en 1476, se distingua sur-tout dans l'architecture. Parmi les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur, on cite un palais qu'il bâtit pour le duc d'Urbin sur le Mont-Impérial, près de Pesaro, & l'église de St. Jean-Baptiste de la même ville. Cet artiste mourut en 1551. C'est de lui que l'illustre famille Genghi tire son origine.

GENGA, (Barthélemi) fils du précédent, se rendit digne de la réputation de son pere, par son habileté dans le même art. Les princes s'envioient l'avantage de le posséder. Le grand-maître de Malte envoya deux chevaliers exprès à Urbin pour le demander au duc, qui ne le céda qu'avec peine. Comme Genga étoit occupé aux fortifications du port & de la ville de cette isle, il fut attaqué d'une pleurésie, qui l'emporta en 1558, à l'âge de 40 ans, regretté de tous les chevaliers.

GENGHIS-KAN, fils d'un Kan des Mogols, naquit à Diloun en 1163. Il n'avoit que 13 ans lorsqu'il commença à régner. Une conjuration presque générale de ses sujets & de ses voisins, l'obligea de se retirer auprès d'Avenk-Kan, souverain des Tartares. Il mérita l'asyle que ce prince lui accorda, par des services signalés, non-seulement dans les guerres contre ses voisins, mais encore dans celles qu'il eut à soutenir contre son frere qui lui avoit enlevé sa couronne. Genghis-Kan le rétablit sur son trône, & épousa sa fille. Le Kan, oubliant ce qu'il devoit à son gendre, résolut sa perte. Genghis-Kan ayant pris la fuite, fut poursuivi par Avenk-Kan & par Schokoun son fils. Il les défit l'un & l'autre. Cette victoire irrita son ambition. Il leva une grande armée, avec laquelle il conquit, dans moins

de 22 ans, la Perse, le Catai, une partie de la Chine, la Corée & presque toute l'Asie. Sa domination s'étendoit 1800 lieues de l'orient à l'occident, & plus de mille du septentrion au midi. Il se préparoit à achever la conquête de la Chine, lorsqu'une maladie l'enleva au milieu de ses triomphes, en 1227, à 66 ans. Son regne ne fut presque qu'une suite de dévastations. Il ne fit que détruire des villes, sans en fonder, si l'on excepte Bocara, & quelques autres qu'il permit qu'on réparât. Genghis-Kan partagea ses états entre ses quatre fils. Il déclara grand Kan des Tartares, son 3e. fils Oktai, dont la postérité régna dans le nord de la Chine, jusques vers le milieu du 14e. siecle... Un autre fils du célebre conquérant, nommé Touschi, eut le Turquestan, la Bactriane, le royaume d'Astracan & le pays des Usbecs. Le fils de celui-ci fit des courses jusqu'en Pologne, en Hongrie, & aux portes de Constantinople. Il s'appelloit Batou-Kan. Les princes de la Tartarie-Crimée & les Kans Usbecs descendent de lui... Touli ou Tuli-Kan, autre fils de Genghis, eut la Perse du vivant de son pere, le Korasan & une partie des Indes... Un 4e. fils, nommé Zagathai, régna dans l'Inde Septentrionale & dans le Tibet... « Si l'on a » blâmé Charlemagne d'avoir » divisé ses états, on doit » en louer Genghis-Kan, dit » un historien. Les états du » conquérant François se tou» choient, & pouvoient être » gouvernés par un seul hom» me; ceux du Tartare, par» tagés en régions différentes » & beaucoup plus vastes, » demandoient plusieurs mo» narques ». L'événement n'a guere justifié cette observation. Malgré la faute que peut avoir fait Charlemagne en divisant ses états, son empire a subsisté long-tems après lui; les partages qui l'affoiblirent, ne le rendirent pas méconnoissable. Celui de Genghis-Kan, comme toute conquête qui n'est que le fruit de la violence & de la rapacité, s'est évanoui comme la fumée d'un vaste incendie.

GÉNIUS *ou* GENIUS, dieu de la nature, qu'on adoroit comme la divinité qui donnoit l'être & le mouvement à tout. Il étoit sur-tout regardé comme l'auteur des sensations agréables & voluptueuses : d'où est venu cette espece de proverbe, si commun chez les anciens : *Genio indulgere.* On croyoit que chaque lieu avoit un Génie tutélaire, & que chaque homme avoit aussi le sien. Plusieurs même prétendoient que les hommes en avoient chacun deux, un bon qui portoit au bien, & un mauvais qui inspiroit le mal. Il est aisé de voir que ces opinions dérivoient de l'ignorance de Dieu, de sa providence, de son immensité, présentes à tout & qui suffisoient à tout. On peut y voir aussi une corruption de ce que les Livres-Saints nous apprennent des Anges, ministres & exécuteurs des ordres de Dieu; le crédule & stupide paganisme en a fait autant de petits dieux particuliers.

GENNADE, patriarche de Constantinople, succéda l'an

458 à Anatole. Il gouverna ſon égliſe avec zele & avec ſageſſe, & mourut en 471. Il ne nous reſte preſque rien de ſes écrits. Il avoit composé des *Homélies*, & un *Commentaire ſur Daniel.*

GENNADE, *voyez* SCHOLARIUS (George).

GENNADE, prêtre & non évêque de Marſeille, mort vers 492 ou 493, a été accuſé d'avoir adhéré quelque tems aux erreurs des Semi-Pélagiens, parce qu'il ne ſuivoit point les ſentimens de S. Auguſtin ſur la grace & ſur le libre-arbitre; mais cette raiſon ne ſuffit pas pour ſuſpecter ſon orthodoxie; la doctrine de ce Pere n'étant regle de foi qu'autant qu'elle eſt contradictoire aux erreurs condamnées dans Pélage (*voyez* AUGUSTIN, SADOLET). On a de lui: I. Un livre *Des Hommes illuſtres*, altéré, à ce qu'on croit, par une main étrangere. II. Un *Traité des Dogmes Eccléſiaſtiques*, qu'on trouve parmi les Œuvres de S. Auguſtin. III. Il avoit composé pluſieurs autres ouvrages, qui ne ſont pas venus juſqu'à nous.

GENNES, (Julien-René-Benjamin de) de Vitré en Bretagne, naquit l'an 1687, entra dans la congrégation de l'Oratoire, & y fut ordonné prêtre en 1726. Il devint profeſſeur de théologie à Saumur, à l'âge de 30 ans. Une *Theſe* qu'il y fit ſoutenir *ſur la Grace*, ayant été cenſurée par l'évêque & par la faculté d'Angers, le P. de Gennes publia 3 *Lettres* contre ces cenſures. Il fut envoyé par ſes ſupérieurs à Montmorency, puis à Troyes, & enſuite à Nevers, avec défenſe de prêcher. Ayant proteſté, en 1729, contre tout ce qui ſe feroit dans l'aſſemblée des Peres de l'Oratoire, il fut exclu de cette congrégation par pluſieurs lettres de cachet. Après avoir donné de nouvelles ſcenes, il alla en habit de payſan ſe cacher dans le village de Milon, près de Port-Royal. Il ſe rendit enſuite à Paris, fut renfermé à la Baſtille, & envoyé 4 mois après en Hainaut, dans un couvent de Bénédictins. Sa liberté lui ayant été rendue onze mois après, à cauſe du dérangement de ſa ſanté, il alla voir l'évêque de Sénez à la Chaiſe-Dieu. Il mourut en 1748. *C'étoit*, dit l'abbé Ladvocat, *un homme vif, véhément, emporté.* Son ardeur pour la vérité des prétendus miracles du diacre Pâris, & pour les prodiges des convulſions, paſſoit les bornes d'un fanatiſme ordinaire. On a de lui: I. Quelques *Ecrits* en faveur des miracles des Convulſionnaires. II. Un *Mémoire* ſur l'aſſemblée de la congrégation de l'Oratoire de 1733, que l'abbé Barral appelle un *chef-d'œuvre.* III. Un autre *Mémoire* ſur l'aſſemblée de 1729. Tous ouvrages qui avoient l'air d'avoir été écrits dans le cercle des ſaltimbanques de S. Médard.

GENOUILLAC, *voyez* GOURDON.

GENSERIC, roi des Vandales en Eſpagne, fils de Godégiſile & d'une concubine, commença ſon regne en 428, par une victoire ſignalée ſur Hermenric, roi des Sueves. Le comte Boniface, gouverneur d'Afrique, perdu à la cour par le crédit d'Aëtius ſon rival, appella Genſeric dans ſon gou-

vernement pour s'y maintenir par son secours; mais s'étant ensuite réconcilié avec l'empereur, il voulut inutilement l'engager à repasser en Espagne. Il tenta de le chasser les armes à la main, & fut battu. Aspar, envoyé à son secours avec toutes les forces de l'empire, fut vaincu dans une nouvelle bataille, plus funeste que la premiere. Genseric, resté maître de toute l'Afrique, y établit l'arianisme par le fer & par le feu; &, suivant la pensée de Paul Diacre, « il fit la » guerre à Dieu, après l'avoir » faite aux hommes ». Quelque tems après, Valentinien III ayant été tué par Maxime, Eudoxie sa veuve, appella le héros Vandale pour venger ce meurtre. Genseric, gagné par ses présens, & ne cherchant qu'à se signaler, fait voile vers l'Italie avec une puissante flotte. Entré dans Rome le 15 juin 455, il livra cette ville au pillage. Ses soldats la saccagerent pendant 14 jours avec une fureur inouie. Les Romains virent renverser leurs maisons, piller & détruire leurs églises, enlever leurs femmes, massacrer leurs enfans. Eudoxie, victime de sa vengeance, fut menée en captivité avec ses deux filles Eudoxie & Placidie. Le vainqueur affermi en Afrique, devint redoutable à toute l'Europe, dont il désoloit chaque année les côtes par ses flottes. Ce corsaire couronné ravagea tour-à-tour la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, la Dalmatie. Il n'étoit pas moins barbare chez lui, que chez les autres. S'étant imaginé que sa bru cherchoit à l'empoisonner pour se voir reine après sa mort, il lui fit couper le nez & les oreilles, & la renvoya dans cet état hideux au roi Théodemer son pere. Ce monstre étoit possédé de cette mélancolie sombre, qui n'éclate jamais, dans les particuliers & dans les princes, que par des forfaits & des barbaries atroces. La terre en fut délivrée en 477. On ne peut nier que Genseric, malgré sa cruauté, n'ait été le plus habile politique de son siecle, capable de former les plus grands projets & de les exécuter, vigilant, actif, infatigable, parlant peu, mais à propos; habile à semer la division parmi ceux qu'il vouloit affoiblir, sachant en tirer avantage & saisir adroitement les occasions.

GENTILIS DE FOLIGNO ou GENTILIS *de Gentilibus*, médecin, dont on a des *Commentaires sur Avicenne*, in-fol., & d'autres ouvrages. Il mourut de la peste à Pérouse en 1348.

GENTILIS, (Albéric) de Castello-san-Genesio, dans la Marche d'Ancone. Matthieu Gentilis son pere, qui y exerçoit la médecine, ayant embrassé les opinions des novateurs, entraîna ses deux fils dans l'erreur. Albéric se retira en Angleterre. Il fut fait professeur en droit à Oxford, & mourut à Londres en 1608, à 58 ans. Il est auteur: I. De trois livres *De Jure belli*, Leyde, 1589, in-4°., qui n'ont pas été inutiles à Grotius. II. *De Legationibus*. III. *De Juris interpretibus*. IV. *De Advocatione hispanicâ*.

GENTILIS, (Scipion) frere du précédent, naquit en 1563.

Il étoit encore fort jeune, lorsqu'il quitta l'Italie avec son pere. Il étudia à Tubinge, puis à Wittemberg, & enfin à Leyde, sous Hugues Doneau & sous Juste-Lipse. Il enseigna ensuite le droit avec une réputation extraordinaire à Altorf, & fut conseiller de Nuremberg. Gentilis mourut en 1616. Ses principaux ouvrages sont: I. *De Jure publico Populi Romani*, 1662, in-8°. II. *De Conjurationibus*, 1602, in-8°. III. *De Donationibus inter virum & uxorem*, 1604, in-4°. IV. *De Bonis maternis & secundis Nuptiis*, 1606, in-8°. On voit par le style de ses livres, qu'il savoit mêler les fleurs de la littérature avec les épines de la jurisprudence. Ses Œuvres complettes (*Opera omnia*) ont été imprimées à Naples, 1663.

GENTILIS, (Jean-Valentin) parent des précédens. Obligé de quitter son pays pour éviter la peine de mort dont il étoit menacé à cause de l'impiété de ses opinions, il se réfugia à Geneve. Il trouva quelques Italiens que le même sujet y avoit amenés, & forma avec eux un nouvel arianisme. Leurs nouveautés donnerent lieu au Formulaire de foi dans le consistoire italien en 1558. Gentilis y souscrivit, & ne laissa pas de semer clandestinement ses erreurs. Les magistrats prirent connoissance de cette affaire, & le mirent en prison. Convaincu d'avoir violé sa signature, il présenta en vain divers écrits pour colorer ses opinions. On le condamna à faire amende-honorable, & à jeter lui-même ses écrits au feu. Après avoir exécuté cette sentence, il vécut quelque tems tranquille : mais se voyant à Geneve avec désagrément, à cause de la haine que lui portoit Calvin, & l'envie de dogmatiser, dont il ne pouvoit se guérir, il quitta cette ville, contre le serment qu'il avoit fait aux magistrats de n'en point sortir sans leur permission. Il voyagea dans le Dauphiné, dans la Savoie, & retourna dans le canton de Berne. Il fut reconnu & mis en prison; mais il s'échappa & s'enfuit vers George Blandrata, médecin, & Jean-Paul Alciat, Milanois, ses associés, qui s'efforçoient alors de répandre l'arianisme en Pologne. Le roi ayant publié en 1566 un édit de bannissement contre ces novateurs étrangers, Gentilis passa en Moravie, puis à Vienne en Autriche. Ayant appris la mort de Calvin, il retourna dans le canton de Berne. Le bailli qui l'avoit autrefois emprisonné, se trouvant encore en charge, se saisit de lui en juin 1566. La cause fut portée à Berne, & Gentilis ayant été convaincu d'avoir attaqué le mystere de la Trinité, fut condamné à perdre la tête. Il mourut avec impiété, se glorifiant d'*être le premier martyr qui perdoit la vie pour la gloire du Pere, au lieu*, disoit-il, *que les Apôtres & les autres Martyrs n'étoient morts que pour la gloire du Fils* (voyez l'*Histoire* de son supplice en latin, par Beze, Geneve, 1567, in-4°.). Gentilis étoit léger & inconstant dans ses opinions, & en changeoit selon les tems : sort de tous les sectaires, qui ayant secoué le joug de la foi & l'autorité de

l'Eglise, ne savent plus à quoi s'en tenir (*voyez* SERVET). Les termes de *Trinité*, d'*Essence*, d'*Hypostase*, étoient, selon lui, de l'invention des théologiens; mais qu'importe, pourvu que les idées que ces mots renferment, n'en soient pas? Pour parler juste sur la divinité de Jesus-Christ, il vouloit qu'on dît, que le *Dieu d'Israël, qui reste seul vrai Dieu & le Pere de N. S. Jesus-Christ, avoit versé dans celui-ci sa divinité.* Il avançoit que Calvin faisoit une *Quaternité*, en admettant une Essence Divine & les trois Personnes: comme si ces trois Personnes n'étoient pas l'Essence Divine; ainsi que le savent & le disent tous les enfans des Chrétiens. Ce chef des Réformateurs écrivit contre lui; mais comme il savoit par lui-même que les écrits n'intimident guere un enthousiaste, il chercha à lui faire une réponse plus décisive; il travailla à le faire brûler, & à son grand regret il n'avoit pas pu réussir. Cet intolérant réformateur sembloit intimement convaincu qu'il avoit un privilege exclusif, de fronder la doctrine de l'Eglise & la croyance générale des Chrétiens: dans tout autre dogmatisant, cet attentat lui paroissoit digne du feu. *Voyez* KAPRINAI, LENTULUS, SERVET.

GENTILLET, (Innocent) jurisconsulte, protestant de Vienne en Dauphiné, d'abord président de la chambre de l'Edit de Grenoble, établie en 1576, ensuite syndic de la république de Geneve. On a de lui: I. Une *Apologie* latine *de la Religion Protestante*, 1588, Geneve, in-8°. II. Le *Bureau du Concile de Trente*, Geneve, 1586, in-8°., dans lequel il prétend ridiculement que ce concile est contraire aux anciens canons & à l'autorité du roi. III. Un écrit publié sous le titre de l'*Anti-Machiavel*, Leyde, 1547, in-12. IV. L'*Anti-Socin*, 1612, in-4°. Ouvrages savans & sages, par-tout où l'auteur n'a point l'occasion de prôner les erreurs de sa secte.

GENTIUS, (George) né à Dahme dans la Basse-Lusace, en 1618, étudia les langues savantes, se rendit habile dans les mathématiques & dans la médecine, alla à Constantinople, & parcourut tout le Levant. De retour en Europe, il fut fait conseiller de Jean-George II, électeur de Saxe, & interprete pour les ambassadeurs. Il mourut à Freyberg en Saxe, en 1687. On a de lui plusieurs traductions latines. Les principales sont: I. *Rosarium politicum de Persico in latinum versum*, avec des notes, Amsterdam, 1652 & 1654, in-fol. Nous l'avons aussi en françois sous le titre de *Gulistan, ou l'Empire des Roses, par Sadi, prince des poëtes Turcs & Persans*, traduit par André du Ryer, Paris, 1634; item, traduit par M***, Paris 1704, in-8°. II. *Historia Judaïca, res Judæorum ab eversâ æde Hierosolymitanâ ad hæc ferè tempora usque, complexa; a Salomone ben Virga, de Hebræo in latinum versa*, Amsterdam, 1651, in-4°.

GEOFFRIN *ou* JOFRAIN, (Claude) Parisien, d'abord Franciscain, ensuite Feuillant, prieur, visiteur & assistant-général de son ordre, est plus connu sous le nom de *Dom Je-*

rôme. Il remplit les chaires de la cour & de la capitale. Mais en 1717, s'étant mêlé fort mal-à-propos des disputes qui déchiroient l'Eglise, il fut exilé à Poitiers. Rappellé à Paris, il y mourut en 1721, à 82 ans. Ses *Sermons* ont été publiés en 1737, en 5 vol. in-12, par l'abbé Joli de Fleury, chanoine de Notre-Dame. L'éloquence de Dom Jerôme étoit plus solide que fleurie; sa déclamation pathétique contribua beaucoup à sa réputation de prédicateur.

GEOFFROI, abbé de Vendôme en 1093, & cardinal l'année suivante, étoit d'Angers, & mourut vers l'an 1130. Louis-le-Gros, roi de France, & les papes Urbain II, Paschal II, Calixte II, Honorius II, le chargerent des affaires les plus importantes & les plus épineuses. Nous avons de lui cinq livres de *Lettres*, onze *Sermons*, & des *Opuscules*, où l'on trouve un excellent Traité sur les Investitures. Tous ces écrits ont été publiés en 1610, par le P. Sirmond. La *Lettre à Robert d'Arbrissel*, fondateur de Fontevrauld, sur sa familiarité avec les femmes, est certainement de lui, quoiqu'on en ait contesté l'authenticité: elle se trouve dans les manuscrits de son tems. Mais Geoffroi revint de son préjugé, rendit justice à Robert, & devint un de ses plus ardens défenseurs.

GEOFFROI DE ST-OMER, fut un des neuf gentilshommes qui formerent l'ordre des Templiers, l'an 1118, & celui qui se distingua le plus dans cette institution. *Voyez* HUGUES DES PAÏENS.

GEOFFROI DE MONMOUTH, surnommé *Arturus*, archidiacre de Monmouth en Angleterre, puis évêque de S. Asaph, florissoit vers 1152 sous le regne de Henri II. Les Centuriateurs de Magdebourg le font contemporain du vénérable Bede, & lui donnent le titre de cardinal; mais les auteurs Anglois ne sont pas de cette opinion. On a de lui: I. *De Exilio Ecclesiasticorum.* II. *De corpore & sanguine Domini.* III. *Carmina diversi generis.* IV. *Commentaria in Prophetias Merlini*, &c.; mais le plus célebre de ses ouvrages, est une *Histoire de la Grande-Bretagne*, dans la collection des Historiens d'Angleterre par Commelin. Comme elle contient divers faits apocryphes, & qu'il y a inséré la vie du roi Artus par Merlin, Possevin, Baronius, & d'autres savans l'ont mis au nombre des écrivains romanciers ou fabuleux.

GEOFFROI, (Etienne-François) né à Paris en 1672, d'un apothicaire, voyagea en France, en Angleterre, en Hollande & en Italie, pour se perfectionner dans la connoissance de la médecine, de la chymie & de la botanique. De retour dans sa patrie, il reçut le bonnet de docteur, obtint les places de professeur de chymie au jardin du roi, de médecine au college-royal, & fut associé à l'académie des sciences de Paris & à la société royale de Londres. Cet habile homme mourut en 1731. Son caractere doux, circonspect, modéré, & peut-être un peu timide, le rendoit attentif à écouter la nature & à l'aider à propos. Il ne refusoit ses

ecours à perſonne. Une choſe ſinguliere, qui lui fit tort dans les commencemens, c'eſt qu'il s'affectionnoit trop pour ſes malades. Leur état lui donnoit un air triſte & alarmé, qui les affligeoit. On a de ce ſavant médecin: *De materiâ medicâ, ſive De medicamentorum ſimplicium hiſtoriâ, virtute, delectu & uſu*; 3 vol. in-8°. Cet ouvrage important, un des plus recherchés, des plus certains & des plus complets que l'on ait eus juſqu'à préſent, a été traduit en françois en 7 vol. in-12, par Bergier, médecin de Paris, né à Myon, près de Salins, mort en 1748, à 44 ans, regretté de ſes confreres, & encore plus de ſes malades. Il en a paru une continuation en 3 vol. par M. de Nobleville, qui y a joint auſſi une *Hiſtoire des Animaux*, 6 vol., & enfin une table générale, ce qui fait en tout 17 vol. in-12.

GEOFFROI, (Jean-Baptiſte) né à Charolles en Bourgogne, en 1705, & mort à Sémur, petite ville de la même province, en 1782, a occupé pendant 22 ans à Paris, dans le college de Louis-le-Grand, la chaire de rhétorique, rendue ſi célebre par les Coſſart, les Jouvency, les Porée, ſes prédéceſſeurs. Il s'étoit fait la réputation d'un homme d'eſprit, & même de bel-eſprit: ſes harangues & ſes plaidoyers la lui avoient acquiſe. Il étoit moins connu comme prédicateur. Cependant ſes diſcours ont été jugés avec raiſon dignes d'être publiés: ce ſont des ſermons ſur les myſteres & ſur la morale, qui compoſent les deux premiers volumes, des panégyriques qui forment le troiſieme. Pluſieurs de ces Sermons ſont écrits d'un ſtyle ſimple, affectueux, & preſque ſans nul apprêt, tandis que d'autres ſont remarquables par les mouvemens oratoires, & les richeſſes de l'imagination. On a reproché à l'auteur d'avoir trop prodigué les antitheſes; & ce reproche eſt fondé: c'eſt la maniere de l'auteur, & ſes Oraiſons latines ne l'avoient déjà que trop prouvé. Mais dans tous ces Sermons on trouve une morale pure, de la dignité, des maximes propres à inſtruire & à édifier les fideles. On y remarque ſurtout la bonne & ancienne coutume, la ſeule digne de la prédication évangélique, de prendre l'Ecriture-Sainte & les ouvrages des Peres pour baſe de l'inſtruction, de les expliquer, de les commenter, d'en reproduire les ſentences ſous différens rapports, par des répétitions heureuſement amenées, & propres à renforcer la premiere impreſſion. Maniere des Boſſuet, des Bourdaloue, des Neuville, &c., & qui ſervira toujours de modele aux vrais orateurs chrétiens. Ses harangues latines ont été imprimées de ſon vivant, mais ſes ſermons n'ont paru que quelques années après ſa mort, à Lyon, 1788, 4 vol. in-12.

GEOFFROI, *voyez* JOUFFROI & GROSTESTE.

GÉOFRIN, (N.) morte à Paris en 1779, s'eſt fait un nom par ſes liaiſons avec les beaux-eſprits de ce ſiecle, qu'elle aſſembloit chez elle,

Mêlant de trente plats la ſolide ambroſie,
Au nectar fugitif de la philoſophie.

Peu contente de ce genre de célébrité, elle parcourut toutes les cours de l'Allemagne, se rendit à Vienne & de là à Varsovie, pour recueillir le tribut de louanges qu'elle s'imaginoit être dû par les princes à son bel-esprit. On connoît le mot de Fontenelle, apprenant la mort de Mad. de Tencin : *J'irai donc manger chez la Géofrin.* D'Alembert & d'autres académiciens ont fait de grands éloges de Mad. Géofrin qui nommoit les gens-de-lettres, qui lui faisoient la cour, *des bêtes frottées d'esprit*, en faisant allusion au mot de Mad. de Tencin, qui les appelloit *ses bêtes*. Voltaire ne paroît pas avoir été fort prévenu en faveur des assemblées scientifiques qu'elle tenoit chez elle, quand il a dit:

Ils parloient, disputoient, & crioient tous ensemble ;
Ainsi lorsqu'à dîner une vieille rassemble
Quinze ou vingt beaux-esprits, faméliques auteurs,
Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, traducteurs ;
La maison retentit des cris de la cohue,
Les passans ébahis s'arrêtent dans la rue.

L'auteur des *Annales politiques* l'a couverte de ridicule, ainsi que ses convives, dans une satyre intitulée : *L'Enterrement de la Pie.* Il est certain que son enthousiasme pour la philosophie & le bel-esprit, a rendu sa vie inquiete, & lui a fait chercher dans l'ostentation & le bruit, un bonheur qui, chez le sexe sur-tout, ne germe que dans une sagesse modeste & paisible. *Voyez* FAYETTE, GRAFIGNY, SUZE, TENCIN.

GEORGE, (S.) martyr sous Dioclétien. Son nom est très-célebre chez les Chrétiens, & même chez les Mahométans : ceux-ci lui attribuent plusieurs miracles, entr'autres celui d'*avoir rendu à la vie le bœuf d'une pauvre veuve*, qui l'avoit reçu dans sa maison. Il y avoit autrefois à Constantinople cinq ou six églises de ce nom. Il se faisoit un grand concours de peuple à une de ces églises : elle s'appelloit *Mangalles*, & étoit attenante à un monastere, situé du côté de la Propontide. C'est delà que l'Hellespont, ou le détroit des Dardanelles a pris le nom de *Bras de S. George.* Ce Saint est honoré par plusieurs autres églises d'Orient, principalement en Géorgie. On voit par S. Grégoire de Tours qu'il étoit fort célebre en France dans le 6e. siecle. S. Grégoire-le-Grand ordonna de réparer une ancienne église bâtie en son honneur, qui étoit sur le point de tomber en ruines. On trouve son Office dans le Sacramentaire de ce pape, & dans plusieurs autres. Sainte Clotilde dressa des autels sous son nom, & voulut que l'église du monastere de Chelles, dont elle étoit fondatrice, fût aussi dédiée sous son invocation. Il est dit dans l'ancienne Vie de S. Droctovée, qu'on apporta des reliques du Saint à Paris, & qu'on les déposa dans l'église de S. Vincent, aujourd'hui de S. Germain-des-Prés, lorsqu'on en fit la dédicace. Fortunat de Poitiers a composé une piece de vers sur une église du même Saint, qui étoit à Mayence. Il résulte de ces autorités, que son

culte eſt fort ancien dans l'Occident, & ſur-tout en France. Les gens de guerre avoient beaucoup de dévotion pour S. George, principalement fondée ſur ce que l'on diſoit qu'il avoit été lui-même guerrier, au rapport de Métaphraſte. Il eſt préſentement premier patron de la république de Genes. Les Anglois, ſous leurs rois Normands, rapporterent des Croiſades, une grande dévotion à ce Saint. Le concile national, tenu à Oxford en 1222, ordonna que ſa fête fût de précepte dans toute l'Angleterre. Ce fut ſous ſa protection qu'Edouard III mit l'ordre de la Jarretiere, qu'il inſtitua en 1330. Certains hérétiques avoient forgé des actes de ce Saint. Le pape Gélaſe les condamna dans le célebre concile qui ſe tint à Rome en 494. Calvin & les Centuriateurs de Magdebourg, ont avancé qu'il n'y avoit jamais eu de S. George; mais leur prétention eſt dénuée de toutes preuves, & réfutée par les titres & les monumens les plus authentiques. Jurieu, Reynolds & Echard, n'ont pas rougi de confondre ce Saint avec un Arien nommé George, qui uſurpa le ſiege d'Alexandrie (*voyez* l'article ſuivant). Les fables des hérétiques ſont tellement incorporées à l'hiſtoire de ce Saint, qu'on ne peut plus démêler la vérité dans les actes qui nous reſtent de lui; mais l'ancienneté & l'univerſalité de ſon culte par toute l'Egliſe, ne permettent pas de douter de ſon exiſtence (*voyez* S. ROCH, Sainte CATHERINE); c'eſt un point inconteſtable, prouvé d'ailleurs par un grand nombre d'auteurs qui ont écrit depuis le 5*e*. ſiecle juſqu'à préſent. S. George eſt ordinairement repréſenté à cheval, & ayant un dragon ſous ſes pieds, pour marquer qu'il a vaincu par ſa foi le démon, déſigné dans l'Apocalypſe ſous le nom de dragon. Quelques auteurs ont conjecturé qu'il étoit le même que ce jeune homme, qui, au rapport de Lactance, dans ſon livre *De la mort des perſécuteurs*, mit en pieces les édits qui avoient été affichés à Nicomédie. Le P. Papebroch a donné des preuves de cette conjecture. *Voyez* JEAN.

GEORGE, fameux Arien, devint maître du ſiege d'Alexandrie par intruſion. Il perſécuta avec une cruauté inouie, S. Athanaſe & les Catholiques, maſſacra un grand nombre de ceux-ci, bannit leurs évêques, pilla les maiſons des orphelins & des veuves, traita avec la derniere barbarie les vierges conſacrées au Seigneur. Enfin ſes déſordres allerent ſi loin, que les païens eux-mêmes ne purent ſouffrir un pareil monſtre. Ils le maſſacrerent ſous le regne de Julien. On remarque dans tous les tems que les évêques intrus étoient des hommes féroces & déteſtables: la lâcheté qui s'unit au ſacrilege dans ces ames viles & baſſes, en fait des eſpeces de monſtres, odieux à ceux mêmes qui les mettent en action, ou qui par leur ſcélérateſſe perſonnelle, devroient naturellement être portés à applaudir à la leur.

GEORGE, deſpote de Servie en 1440, ſuivoit la religion grecque, auſſi-bien que

ses peuples ; mais il étoit accusé d'y avoir mêlé quelques impiétés de l'Alcoran, par le grand commerce qu'il avoit avec les Turcs. La Servie étant alors la borne commune des Turcs & des Hongrois, il s'étoit vu réduit dès sa jeunesse à porter les armes, tantôt pour les Ottomans, tantôt pour les Chrétiens. Enfin Mahomet II rechercha son alliance, & épousa Marie, sa fille ; mariage nul selon les loix chrétiennes. Le sultan s'étoit proposé d'usurper un jour la Servie pour la dot de son épouse, il fit aveugler avec un fer ardent Etienne & George, fils du despote. Il préparoit le même traitement à Lazare, son 3e. fils ; mais ce pere infortuné trouva le moyen de le sauver des mains de ce barbare. En 1445, Mahomet II vint en personne assiéger la ville de Novigrad en Servie. S'en étant rendu maître, il se borna à cette conquête, parce que Marie négocia l'accommodement de son pere, en le détachant d'Huniade, & des intérêts communs de la chrétienté. George mourut en 1457, d'une blessure qu'il reçut à la main, en faisant combattre un petit corps d'armée contre les Hongrois : tant il se méprenoit sur ses vrais ennemis. Il laissa la conduite de son état à Irene Cantacuzene, son épouse, & à Lazare, le plus jeune de ses fils. Ceux que Mahomet avoit fait aveugler, furent privés de la succession, & sortirent en même tems de Servie, sur le bruit que le sultan venoit pour s'en emparer. George, qui étoit le cadet, se retira en Hongrie & Etienne en Albanie. Leur frere Lazare succéda à la couronne, & mourut la même année, après avoir fait périr par le poison sa mere, pour régner seul : mais bientôt la puissance Mahométane absorba ce petit état ; & vu la conduite de ceux qui le gouvernoient, il n'y a pas de quoi s'en étonner.

GEORGE, moine Grec, florissoit dans le milieu du 10e. siecle, & a écrit l'*Histoire* des empereurs d'Orient depuis Léon le Philosophe jusqu'à Romain II, en 9?3. C'est une suite de celle de Genesius. On la trouve dans l'*Histoire Byzantine*, Paris. 1685.

GEORGE DE TRÉBISONDE, ainsi appellé, parce qu'il étoit originaire de cette ville, naquit à Candie, & vint à Rome sous le pape Eugene IV. Après avoir professé la rhétorique & la philosophie pendant plusieurs années avec succès, il fut secrétaire de Nicolas V. On lui doit : Une *Rhétorique*, dont la 1re. édition sans date, est de Wendelin de Spire, vers 1470, in-folio, réimprimée avec d'autres rhéteurs, Venise, 1523, in-folio. II. Plusieurs *Traductions* de livres grecs & latins, entr'autres, de la *Préparation Evangélique* d'Eusebe : version que le savant Petau méprisoit avec raison. III. Des *Ecrits de Controverse* en faveur de l'Eglise Latine contre la Grecque ; dans la *Græcia Orthodoxa* d'Allatius, grec-latin, Rome, 1652 & 1659, 2 vol. in-4°. IV. Quelques Ouvrages, dans lesquels il fait paroître un mépris extrême pour Platon, & un enthousiasme inconsidéré pour Aristote.... George de Trébisonde étoit un homme ardent,

colere, querelleur, bizarre. Il quitta la cour de Rome, pour briller dans celle d'Alfonse, roi de Naples; mais il fut bientôt las de celle-ci. Il retourna à Rome, où il mourut vers l'an 1484.

GEORGE SYNCELLE, *voyez* SYNCELLE.

GEORGE ACROPOLITE *ou* LOGOTHETE, *voyez* ACROPOLITE.

GEORGE, *dit* AMIRA, savant Maronite, vint à Rome sous le pontificat de Clément VIII, & y mit au jour une *Grammaire Syriaque & Chaldaïque*, 1596, in-4°, estimée des savans. De retour en Orient, il fut fait patriarche des Maronites, y fit recevoir la réformation du Calendrier, & mourut vers 1641. George Amira souffrit beaucoup avec son troupeau, durant la guerre des Turcs contre les Emirs. Ce fut lui qui reçut au Mont-Liban Galaup de Chasteuil.

GEORGEON, *voyez* GUICHARDIN.

GEORGES, duc de Clarence, frere d'Edouard IV, roi d'Angleterre, fut convaincu d'avoir eu dessein de secourir la duchesse de Bourgogne contre le roi son frere. Son procès lui fut fait; on le condamna à être ouvert tout vif pour lui arracher les entrailles & les jeter au feu, puis à avoir la tête tranchée, après quoi son corps devoit être mis en quatre quartiers; mais sa mere ayant fait modérer cette sentence, on le jeta dans un tonneau de biere, & on l'y laissa jusqu'à ce qu'il fût étouffé. C'est ainsi que finit ce prince infortuné, l'an 1478.

GEORGES-LOUIS DE BRUNSWICK, duc & électeur d'Hanovre, étoit fils d'Ernest-Auguste de Brunswick. Il naquit le 8 mai 1660. Il commanda avec succès l'armée impériale en 1708 & 1709. La reine Anne étant morte le 11 août 1714, Georges fut proclamé roi d'Angleterre le même jour, en vertu d'un acte du parlement d'Angleterre du 14 mars 1701, confirmé le 25 octobre 1705. Quelques jours après son couronnement, le roi dit que *la quantité de monde qu'il avoit vu à cette cérémonie, l'avoit fait penser au jour de la résurrection des morts.* Miladi Cowper répondit : *Sire, aussi ce jour-là fut-il celui de la résurrection de l'Angleterre & de tous les bons Anglois.* Réponse flatteuse, mais qui tomboit à faux, puisque le regne d'Anne qui venoit de finir, étoit un des plus glorieux que présentent les annales de la Grande-Bretagne : mais la réflexion du roi est d'un sombre instructif, & ressemble à celle de Xercès, que S. Jerôme a si bien commentée (*Epist. ad Heliodorum*). La nation Angloise continua à prospérer sous son regne. En 1726, elle mit trois flottes en mer : la 1re. alla en Amérique, & empêcha l'arrivée des galions en Espagne : la 2e. croisoit sur les côtes d'Espagne, & observoit de près le mouvement des Espagnols : la 3e. fit voile pour la Mer-Baltique, où elle empêcha les Moscovites de mettre à exécution les projets qu'ils avoient formés. Georges I mourut l'année d'après, en 1727, à Osnabruck, d'une apoplexie, en allant d'Angleterre à Hanovre.

GEORGES-AUGUSTE, second du nom, duc de Brunswick, fils du précédent, naquit en 1683, & succéda à son pere en 1727, dans ses états d'Angleterre & d'Allemagne. La même maladie l'emporta. Il fut frappé, le matin 25 octobre 1760, d'une apoplexie foudroyante, qui termina dans un moment sa longue vie & son heureux regne. Politique habile, il sut gouverner un peuple qui ne sait guere obéir, & en obtint tout ce qu'il voulut. Les armes des Anglois prospérerent dans la guerre de 1741, que Georges II soutint avec gloire; & leur puissance s'accrut dans celle de 1756, qu'il ne vit pas terminer. Dans la premiere, il maintint la reine de Hongrie dans ses possessions, après la mort de Charles VI; & dans la seconde, il fit des conquêtes au Nouveau-Monde, & ses vaisseaux firent des prises immenses. On raconte de ce prince une anecdote qui donne la meilleure idée de son caractere. En 1746 il se trouvoit masqué à un bal, & causoit avec une dame masquée aussi, & qu'il ne connoissoit pas. Cette dame lui proposa d'aller avec elle se rafraîchir au buffet; le roi y consentit. On lui verse à boire: *A la santé du prétendant*, dit la dame. — *De tout mon cœur*, répondit ce monarque: *je bois volontiers à la santé des princes malheureux*. Son petit-fils GEORGES III, lui a succédé.

GEORGIEVITZ, (Barthélemi) Hongrois, versé dans les langues, florissoit dans le 16*e*. siecle, visita les Lieux-Saints, & fut détenu captif pendant 13 ans chez les Turcs. Nous avons de lui plusieurs ouvrages: I. *De Turcorum ritu & ceremoniis*, Paris, 1545, in-12. Dom Montfauçon en faisoit grand cas. II. *Disputatio de Fide Christiana*, &c., Vienne, 1547. III. *De afflictione christianorum captivorum sub Turcico jugo*, avec fig., Worms, 1545, in-8°. IV. Il a traduit de la langue perse en latin un ouvrage singulier, & qui pourroit bien être une prophétie: *Prognome seu præsagium Mahumetanorum, primùm de Christianorum calamitatibus, deinde de suæ gentis interitu*, Bâle, 1551, in-8°.

GERAN, (St.) *voyez* GUIÇHE.

GERARD: c'est le nom de trois saints personnages, dont le 1*er*. fut tiré du séminaire des clercs de Cologne, pour gouverner l'église de Toul en 963: il occupa ce siege avec édification l'espace de 31 ans... Le 2*e*., d'abord moine de St. Denys, puis premier abbé de Brogne, au diocese de Namur, mourut en 959... Le 3*e*., mort en 1138, étoit frere de S. Bernard & religieux de Corbie. Les légendes de Hongrie font aussi mention d'un S. Gerard, martyr précipité du haut d'une montagne voisine de Bude, où l'on voit une chapelle bâtie en son honneur. On peut voir dans l'ouvrage de l'élégant & judicieux Isthuanfi: *De rebus Pannonicis*, diverses particularités touchant ce Saint, & nommément un genre de punition tout-à-fait singulier, attaché aux descendans de l'auteur de sa mort.

GERARD, *voy*. GERHARD.

GERARD TOM *ou* TUNG, natif de l'isle de Martigues en Provence,

Provence, suivant quelques écrivains, étoit plus vraisemblablement d'Amalfi. Il fut l'instituteur & le premier grand-maître des *Freres Hospitaliers de St. Jean de Jérusalem*, connus aujourd'hui sous le nom de *Chevaliers de Malte*. Cet ordre commença dès le tems où la ville de Jérusalem étoit encore en la puissance des Infideles. Des marchands d'Amalfi en Italie obtinrent la permission de bâtir, vis-à-vis l'église du St. Sépulcre, un monastere de Bénédictins, où les pélerins latins pussent trouver l'hospitalité. L'abbé de ce monastere fonda en 1080 un hôpital, dont il donna la direction à Gerard, homme recommandable par sa piété. Ce saint homme prit un habit religieux l'an 1100, avec une croix de toile blanche à huit pointes sur l'estomac. Il donna cet habit à plusieurs personnes qui s'engagerent dans cette société, & firent les trois vœux de chasteté, de pauvreté & d'obéissance, avec un vœu particulier de soulager les Chrétiens. Ces religieux obtinrent de grands privileges dès leur naissance. Anastase IV les confirma en 1154 par une bulle, dans laquelle il leur permet de recevoir des clercs pour faire l'Office divin & administrer les Sacremens, & des laïcs de condition libre pour le service des pauvres : telles sont les trois sortes de personnes qui composent l'ordre de St. Jean de Jérusalem; les *Freres Chevaliers*, les *Clercs*, & les *Freres Servans*. Le saint fondateur mourut en 1120, & eut pour successeur Raymond du Puy. L'abbé Vertot a écrit l'*Histoire* de cet ordre. *Voyez* VERTOT.

GERARD LE GRAND *ou* GROOT, célebre par ses vertus, ses écrits & ses sermons, naquit à Deventer en 1340, & mourut en 1384, à 44 ans. Il institua les Clercs-Réguliers, appellés les *Freres de la vie commune*, parce que sans s'engager par aucun vœu, ils demeuroient ensemble & se procuroient par leur travail, qui consistoit principalement à copier les livres des saints Peres, & à les corriger sur des anciens manuscrits, tout ce qui étoit nécessaire pour leur entretien, sans qu'aucun se réservât rien en particulier. Gerard établit aussi une congrégation de filles, qui après leurs exercices spirituels, s'occupoient à des ouvrages convenables à leur sexe. Il y en eut plusieurs monasteres dans les Pays-Bas, dirigés par les Clercs de la même congrégation. Il donna pour directeur avant de mourir, à ses disciples, Florent Radewyns de Deventer, qui a été le maître spirituel de Thomas à Kempis (*voyez* STANDONCK). Plus de la moitié de leurs maisons furent ruinées par les Protestans de Hollande & d'Allemagne dans le 16*e*. siecle. Cette congrégation, approuvée en 1376 par Grégoire XI, subsiste encore avec honneur à Cologne, à Wesel & ailleurs. Gerard avoit été chanoine d'Aix-la-Chapelle & d'Utrecht; mais le desir de la solitude lui fit quitter ces bénéfices. Nous avons de lui plusieurs Livres de piété, dont quelques-uns sont imprimés parmi les Œuvres de Thomas à Kempis; ils en ont souvent l'onction &

l'admirable ſimplicité; Cologne, 1660, in-8°, tom. III : la plupart des autres ſont reſtés manuſcrits.

GERARD, (Balthaſar) né à Villefans en Franche-Comté, ayant appris que Philippe II, roi d'Eſpagne, avoit mis à prix la tête de Guillaume, prince d'Orange, chef de la révolte des Pays-Bas, s'imagina qu'il étoit chargé d'exécuter cet arrêt. De fauſſes idées qu'il s'étoit faites des avantages que la Religion & l'état retireroient de la mort du prince proſcrit, en exaltant ſon imagination, acheverent d'égarer ſon eſprit. Un jour que le prince ſortoit de ſon palais à Delft, Gerard le tua d'un coup de piſtolet, chargé de trois balles. Dès que le meurtrier eut été arrêté, il demanda du papier & une plume pour écrire tout ce qu'on vouloit apprendre de lui. Il déclara que, depuis ſix ans, il avoit réſolu de donner la mort au prince d'Orange, chef des hérétiques rebelles. Il avoua, que ſi le prince vivoit, il le tueroit encore, dût-on lui faire ſouffrir mille tortures. Après avoir été appliqué à la queſtion, on prononça la ſentence de mort. Elle portoit qu'on lui brûleroit la main droite avec un fer rouge, & les parties charnues avec des tenailles; qu'on couperoit enſuite ſon corps vivant, en quatre quartiers; qu'on lui ouvriroit le ventre, & qu'après lui avoir arraché le cœur, on lui en battroit le viſage; enfin qu'on lui couperoit la tête. Cet arrêt fut exécuté le 14 juillet 1584, ſans que le jeune-homme jetât un ſoupir. Philippe II ennoblit tous les deſcendans de ſa famille. Nous n'imiterons ni les hommes inconſidérés, qui ont donné des éloges à l'action de Gerard, ni les philoſophes inconſéquens de ce ſiecle, dont pluſieurs prêchent avec Raynal, l'aſſaſſinat des rois, & parlent avec une horreur factice & hypocrite de l'exécuteur d'un arrêt prononcé par un roi légitime contre un ſujet rebelle; qui ne ſe recrient pas lorſque la tête d'un prince, légitime ſucceſſeur du trône, eſt miſe à prix en Angleterre (en 1746), & qui font un crime à Philippe d'avoir proſcrit un chef de rebellion. Tout ce qu'on peut dire de plus raiſonnable, de plus conforme aux principes du droit des gens & de l'équité naturelle, c'eſt que la révolte des Pays-Bas ayant déjà pris une eſpece de conſiſtance, & ſon chef paroiſſant en poſſeſſion de l'indépendance, la nouvelle conſtitution de gouvernement étant à quelques égards affermie, la puiſſance légiſlative de l'ancien ſouverain reſtoit ſans activité & ſans force, & ne pouvoit par conſéquent autoriſer une action qui, dans un tel état des choſes, & ſur-tout par les circonſtances qui en précéderent & accompagnerent l'exécution, fut regardée, au moins par les étrangers, comme un aſſaſſinat.

GERARD, (Jean) théologien Luthérien, né à Quedlimbourg en 1582, enſeigna la théologie à Iene avec réputation. On a de lui grand nombre d'ouvrages. Les principaux ſont : I. Des *Lieux communs de Théologie*. II. La *Confeſſion catholique*. III. L'*Harmonie des quatre Evangéliſtes*,

Geneve, 1646, 3 vol. in-folio. IV. Des *Commentaires sur la Genese, sur le Deutéronome, sur les Epîtres de S. Pierre & sur l'Apocalypse*. Il mourut en 1637.

GERARD, (Jean) savant Luthérien, professeur en théologie & recteur de l'académie d'Iene, sa patrie, mourut en 1668, à 57 ans. On a de lui : I. Une *Harmonie des Langues Orientales*. II. Un *Traité de l'Eglise Cophte*, & d'autres ouvrages estimés. Jean-Ernest Gerard, son fils, marcha sur les traces de son pere.

GERASIME, (Saint) solitaire de Lycie, après avoir mené long-tems la vie érémitique dans son pays, passa ensuite en Palestine, où il se laissa surprendre par Théodose, moine vagabond, qui lui inspira les erreurs d'Eutychès. Le saint abbé Euthyme lui ouvrit les yeux, & sa faute ne servit qu'à le rendre plus humble, plus vigilant & plus pénitent que jamais. Il bâtit ensuite une Laure de 70 cellules, près du Jourdain, dans laquelle il finit saintement sa vie, avec un grand nombre de solitaires, le 5 mars 475, dans un âge avancé. La priere & la méditation des vérités éternelles, remplirent entiérement ses dernieres années. L'auteur du *Pratum spirituale* dit qu'il guérit un lion qui s'étoit enfoncé une forte épine dans le pied, que cet animal lui resta attaché, & mourut de regret après avoir perdu son maître.

GERAUD *ou* GERARD, (Saint) *Geraldus*, moine de Corbie, abbé de St. Vincent de Laon, puis de St. Médard de Soissons, & enfin premier abbé de St. Sauve, près de Bordeaux; mourut le 5 avril 1095. Sa vie avoit été sainte, sa mort le fut aussi. Il a laissé une *Vie de S. Adalhard*, insérée dans les *Acta Sanctorum*.

GERAUD, (Saint) comte & baron d'Aurillac, fonda l'abbaye d'Aurillac, ordre de S. Benoît, en 894, & mourut le 13 octobre 909. Il fut le pere des pauvres & l'exemple des solitaires.

GERBAIS, (Jean) né en 1626 à Rupois, village du diocese de Rheims, docteur de Sorbonne en 1661, professeur d'éloquence au college-royal en 1662, mort en 1699, à 73 ans, avoit un esprit vif & pénétrant. On a de lui plusieurs ouvrages en latin & en françois; les premiers sont mieux écrits que les seconds. Les principaux sont : I. Un traité *De causis majoribus*, in-4°., 1691, pour prouver que les causes des évêques doivent être jugées en premiere instance par le métropolitain & par les évêques de la province. Ce traité déplut à la cour de Rome, non-seulement par les assertions qu'il contenoit sur les libertés de l'Eglise Gallicane, mais aussi par la maniere dure dont elles étoient exprimées. Innocent XI le condamna en 1680. L'assemblée du clergé de l'année suivante, ordonna à Gerbais d'en publier une nouvelle édition corrigée, *pour donner*, dit l'abbé Barral, dans son Dictionnaire critique, *quelque satisfaction à la cour de Rome*, QUI N'EN AUROIT DÛ RECEVOIR AUCUNE. Qu'en sait-il, & de quel droit se mêle-t-il de condamner la conduite d'un corps

si respectable, qui sans doute savoit ce qu'il devoit & ce qu'il ne devoit pas au Siege de Pierre? II. Un *Traité du pouvoir de l'Eglise & des Princes, sur les empêchemens du Mariage*. L'auteur y prouve contre Launoy, que l'Eglise a toujours usé du pouvoir de constituer des empêchemens dirimans (*voyez* LAUNOY). Il accorde cependant aussi aux princes le pouvoir d'établir de tels empêchemens : sentiment qui a été défendu encore par d'autres catholiques, mais qui, comme le remarque un savant théologien de ce siecle, ne résiste pas à une très-simple, mais invincible observation. « Il me vient » en idée (écrit-il à M. Ricci, » évêque de Pistoie), que les » empereurs Romains ont sans » besoin inondé l'Europe, l'Asie » & l'Afrique du sang de leurs » meilleurs sujets, dans l'uni» que vue d'extirper la Reli» gion Chrétienne. Car une » seule loi, qui, en vertu de » leur droit inhérent & no» toire, eût statué que la pro» fession du Christianisme étoit » un empêchement dirimant le » mariage, suffisoit pour faire » oublier, à la fin d'une géné» ration, le nom adoré de J.C., » sans verser une goutte de » sang, sans opprimer tout l'u» nivers. Les Chrétiens eussent » dû renoncer au Christianis» me, ou s'abstenir du mariage » qui, en vertu de la loi impé» riale, seroit devenu pour eux » un sacrilege & une inces» tueuse union. Ainsi l'Eglise, » composée seulement de céli» bataires, dont la propagation » est impossible, eût péri dans » sa naissance. Que pourriez» vous opposer à cette diffi» culté? Que les empereurs, » dans le cours de trois siecles, » ont ignoré ce droit, ou qu'ils » n'y ont pas songé, ou qu'ils » ont préféré contre l'ordre » des choses les persécutions & » le carnage? Mais qui sont donc » les princes auxquels Dieu a » révélé ce pouvoir qu'il leur » avoit donné? Comment, entre » tant d'apostats, dans l'espace » de trois cents ans, ne s'en est-il » pas trouvé un seul qui, ins» truit de ce dogme, suggérât » à César un moyen si facile & » si efficace? Comment l'em» pereur Julien, élevé dans les » mêmes écoles, imbu des » mêmes principes que les Ba» sile & les Grégoire; Julien, » si bien instruit dans la Reli» gion à laquelle il renonça, » qu'il pouvoit prendre à tâche » de la combattre, même par » sa plume, & d'engager les » meilleurs auteurs ecclésias» tiques de son tems à lui ré» pondre; comment, dis-je, » cet empereur n'a-t-il point » usé d'un moyen si doux & » si conforme à son plan de dé» truire le Christianisme sans » verser de sang? Supposons » que tous ceux qui professoient » la Religion du Galiléen, fus» sent déclarés inhabiles à con» tracter un mariage légitime: » ce seul & simple édit de l'a» postat eût effectué dans un » moment ce que n'avoit pu » faire le fer des Dioclétien & » des Maximin. Parcourez ainsi » l'histoire des siecles; appli» quez cette idée aux empe» reurs Ariens & Iconoclastes, » aux protestans d'Allemagne, » au long & cruel regne de la » reine Elizabeth, & figurez-

» vous quelles pertes eût pu » causer au catholicisme une » seule loi sur les mariages. » Cette évidence dont vous » parlez n'est donc qu'une chi- » mere, & ce dogme a été » ignoré dans toute l'Eglise, » jusqu'au tems de Launoy, de » de Dominis; & ce sera un » dogme que Dieu aura révélé » à ces docteurs, ou qu'ils au- » ront fabriqué. Quoi! si J. C. » eût donné aux princes le pou- » voir d'annuller les mariages; » pouvoir qui à chaque instant » pouvoit tourner à la destruc- » tion de son Eglise; il s'ensui- » vroit qu'il a réuni dans son » plan des principes contradic- » toires qui se détruisent mu- » tuellement : car, d'un côté, » il eût voulu que nulle force » humaine ne pût faire cesser » son regne spirituel sur la ter- » re; & d'un côté, il eût per- » mis que tous les souverains » eussent le moyen de le ruiner » de fond en comble, dès qu'ils » l'auroient voulu. Il auroit ins- » titué des sacremens dans son » Eglise, comme des sources » inépuisables de ses graces, & » il auroit dépendu de la vo- » lonté d'un seul homme de les » tarir tout d'un coup. Puis- » qu'il est donc impossible de » soupçonner même que la Sa- » gesse éternelle ait pu tomber » dans une absurdité si pal- » pable, il est évident, en sup- » posant, comme vous êtes » contraint de le faire, la per- » pétuité de l'Eglise, & la na- » ture intrinseque du sacre- » ment, que Dieu ne peut avoir » accordé aux princes de la » terre aucun pouvoir sur la » validité du mariage. Et il ne » vous serviroit de rien de dire » que les empereurs païens ou » les princes hérétiques ne pou- » voient user de ce pouvoir au » désavantage de la Religion » Chrétienne ou de l'Eglise Ca- » tholique. Car si ce droit leur » appartenoit en effet, ils » auroient pu s'en servir tou- » jours (*), si non licitement, » du moins validement; & la » défense seroit toujours tom- » bée indirectement sur la vali- » dité du sacrement; de sorte » que les Chrétiens, selon les » principes même de leur reli- » gion, eussent été obligés d'o- » béir & de préférer une stéri- » lité destructive à un manifeste » concubinage ». On peut voir d'autres réflexions également simples & justes dans le *Journal hist. & litt.*, 15 février 1791, p. 250. III. Des *Lettres sur le Pécule des Religieux faits curés ou évêques*, 1698, in-12. IV. Une édition des *Réglemens touchant les Réguliers*, donnée par ordre du clergé de France, qui le gratifia d'une pension de 600 livres. Ces réglemens parurent en 1665, in-4°., avec les notes du savant Hallier. On les trouve aussi dans les *Mémoires du Clergé*, par le Merre, tome VI. V. Quelques *Ecrits* sur la comédie, sur

(*) Comme conservateurs de la Religion de l'empire, ils ne pouvoient manquer d'y recourir. Ils eussent d'ailleurs dit aux Chrétiens : " Vous „ n'avez pas d'obligation de vous marier, votre Religion vous invite „ même à un état plus élevé ; eh bien! suivez ce conseil. L'empire est „ d'ailleurs assez peuplé, & les populateurs n'y manquent pas „. Dès-lors les Chrétiens finissoient.

la parure des femmes, &c. Gerbais fonda par son testament deux bourses dans le college de Rheims, dont il étoit principal. *Voyez* TUDESCHI.

GERBEL, (Nicolas) *Gerbelius*, jurisconsulte, natif de Pforzheim, habile dans les langues & dans la jurisprudence, fut professeur en droit à Strasbourg, où il mourut fort vieux en 1560. Le président de Thou l'appelle *virum optimum, & pariter doctrinâ ac morum suavitate excellentem.* Son principal ouvrage est une description estimée de la Grece, sous le titre de : *Isagoge in Tabulam Græciæ Nicolai Sophiani*, imprimée à Bâle en 1550, in-fol. On a encore de lui : I. *Vita Joannis Cuspiniani.* II. *De Anabaptistarum ortu & progressu*, &c. Ces écrits sont curieux.

GERBERGE, fille de S. Guillaume, comte de Toulouse, renonça de bonne heure au monde, pour mener une vie retirée à Châlons. Elle édifioit cette ville par ses vertus, lorsque Lothaire, usurpateur du trône impérial sur son pere Louis-le-Débonnaire, eut la cruauté de la faire enfermer dans un tonneau comme une sorciere & une empoisonneuse, & de la faire précipiter dans la Saône, où elle périt. C'étoit pour se venger de Gaucelme & du duc Bernard, freres de cette princesse, qui s'étoient opposés à ses desseins ambitieux, & qui avoient favorisé contre lui le parti de l'empereur son pere. Le P. Daniel prétend dans son *Histoire de France*, que Gerberge avoit d'abord épousé le comte Wala, & embrassé ensuite la profession monastique dans le tems que ce seigneur prit de son côté l'habit de religieux dans l'abbaye de Corbie.

GERBERON, (Gabriel) né à Saint-Calais dans le Maine en 1628, fut d'abord de l'Oratoire, & se fit ensuite Bénédictin dans la congrégation de S. Maur en 1649. Il y enseigna la théologie durant quelques années. Il s'expliquoit avec si peu de ménagement en faveur de la doctrine de Jansenius, que Louis XIV voulut le faire arrêter dans l'abbaye de Corbie, en 1682; mais il échappa aux poursuites de la maréchaussée, & se sauva en Hollande. Sa vivacité & son enthousiasme l'y suivirent. L'air de Hollande étant contraire à sa santé, il passa dans les Pays-Bas. L'archevêque de Malines le fit saisir en 1703, & le condamna comme partisan des nouvelles erreurs sur la grace. Le P. Gerberon fut ensuite enfermé par ordre du roi dans la citadelle d'Amiens, puis au château de Vincennes, sans que ni les prisons, ni les châtimens pussent modérer la chaleur de son zele, pour ce qu'il appelloit la bonne cause. L'on ne doutoit pas qu'il dût mourir dans l'opposition aux décrets de l'Eglise, lorsqu'il revint à des sentimens plus catholiques. Il demanda avec empressement de signer le formulaire, ce qu'il fit le 18 avril 1710, rétractant la doctrine de tous ses livres, & témoignant beaucoup de douleur, de son attachement aux opinions condamnées. On le mit en liberté, & le 30 du même mois rendu à ses freres, il ratifia de son plein gré dans l'abbaye de S. Germain-des-Prés, ce qu'il

avoit fait à Vincennes. Il étoit tems qu'il se reconnût. A une obstination de cinquante ans, enfin désavouée, il ne survécut pas dix mois entiers, étant mort le 25 janvier 1711, à l'âge de 82 ans ; « non sans de cruels » remords, dit un historien, » sur-tout à cause du grand » nombre d'ames qu'il avoit » égarées ; mais en même tems » avec une ferme confiance » dans les miséricordes du Sei- » gneur, & avec une vivacité » de repentir qui a pu en expier » le délai ». On a de lui plusieurs ouvrages sur les disputes du tems, ou sur ses querelles particulieres. Ceux qui ont échappé au naufrage de l'oubli, sont : I. Une *Histoire générale du Jansénisme*, 3 vol. in-12, Amsterdam, 1703, telle qu'on devoit l'attendre d'un apôtre de cette doctrine. Il a laissé sur le même sujet : *Annales Janseniani*, qui n'ont pas été imprimées, & qui ne doivent pas l'être. L'auteur traita ses ennemis de *Molinistes outrés*, de *Disciples de Pélage*, de *Sémi-Pélagiens*. II. Plusieurs *Livres de Piété*, écrits avec feu. III. Des éditions de *Marius Mercator*, Bruxelles, 1673, in-12 ; de *S. Anselme* & de *Baïus*, Paris, 1675 & 1621, in-folio. IV. Une *Apologie* latine *de Rupert, abbé de Deutz, au sujet de l'Eucharistie*, Paris, 1669, in-8°. V. Un *Traité historique sur la Grace*. VI. *Lettres à M. Bossuet, évêque de Meaux*. VII. La *Confiance chrétienne*. VIII. Le *Chrétien désabusé*. IX. La *Regle des Mœurs, contre les fausses Maximes de la Morale corrompue*, in-12. X. La *Défense de l'Eglise Romaine*. XI. L'*Histoire de la Robe sans couture de N. S. J. C., qui est révérée dans l'église des religieux Bénédictins d'Argenteuil* ; ouvrage qui manque de critique, où l'auteur se fonde sur des titres qui sont eux-mêmes suspects ; & qui, quand même ils seroient authentiques, ne prouveroient rien. XII. Les *Avis salutaires de la Ste. Vierge à ses Dévots indiscrets*. Ce livre, qui corrigeoit un excès par un autre, fut défendu à Rome en 1674, *donec corrigatur*, & ensuite absolument. Le P. Bourdaloue fit un sermon pour le réfuter (*De la dévotion envers la Ste. Vierge*, dans le 2e. tome des Mysteres). Le P. Gerberon avoit dans ses ouvrages, comme dans son caractere, une impétuosité qui faisoit de la peine à ses amis mêmes ; mais en même tems quelque chose de plus franc & de plus droit que n'ont ordinairement les gens de parti ; & c'est peut-être ce qui le détacha enfin de la faction à laquelle il avoit sacrifié ses talens & son repos, l'espace d'un demi-siecle.

GERBERT, (Martin) né à Horb dans la Forêt-Noire, en 1720, entra dans l'ordre de S. Benoît, où il se distingua par son vaste savoir & ses vertus. Devenu abbé du célebre monastere de S. Blaise, il ne relâcha rien de son application à l'étude, en même tems qu'il consacra une vie laborieuse & édifiante au bien de sa maison, de ses sujets & de l'Eglise catholique, dont les intérêts l'ont aussi vivement que constamment occupé, comme on le voit par la nature de ses ouvrages qui sont en grand nom-

bre, & dont voici les principaux. I. *Apparatus ad eruditionem theologicam*, Fribourg, 1754. II. *Theologia vetus & nova circa realem præsentiam Christi in Eucharistia*, Fribourg, 1753. III. *Principia theologiæ exegeticæ; præmittuntur prolegomena theol. universæ*. S. Blaise, 1757. IV. *Principia theologiæ dogmaticæ juxta seriem temporum & traditionis ecclesiasticæ digesta*, 1758. V. *Principia theologiæ symbolicæ*, 1758. VI. *Principia theologiæ mysticæ ad renovationem interiorem & sanctificationem christiani hominis*, 1758. VII. *Principia theologiæ moralis juxta principia & legem evangelicam*, 1758. VIII. *Principia theologiæ canonicæ quoad exteriorem Ecclesiæ formam & gubernationem*, 1759. IX. *Principia theologiæ sacramentalis*, 1759. X. *Theologia liturgica*, 1759. XI. *Dissert. de recto & perverso usu theol. scholasticæ*, 1759. XII. *Dissert. de ratione exercitiorum scholasticorum, præcipuè disputationum, cùm inter Catholicos, tùm inter Hæreticos, in rebus fidei*, 1759. XIII. *Demonstratio veræ Religionis veræque Ecclesiæ*, 1760. XIV. *De legitimâ Ecclesiæ potestate circa sacra*, 1761. XV. *De communione potestatis ecclesiasticæ inter summos Ecclesiæ principes, Pontificem & episcopos*, 1761. XVI. *De veteri liturgia Alemannica*. XVII. *De cantu & musicâ sacrâ a prima Ecclesiæ ætate usque ad præsens tempus*. XVIII. *De radiis Divinitatis in operibus naturæ, providentiæ & gratiæ*, 1762. XIX. *Iter Alemannicum; accedit Italicum & Gallicum*, 1765. XX. *De festorum dierum numero minuendo, celebritate amplianda*, 1765. XXI. *De eo quod est juris ecclesiastici & divini in Sacramentis*, 1767. XXII. *De peccato in Spiritum S. in hac & altera vita irremissibili*, 1767. Tous ces ouvrages respirent une érudition vaste & variée, sagement digérée & employée, une logique exacte, la plus pure orthodoxie, une grande piété, un zele brûlant. Son administration, ses voyages, sa conversation douce, intéressante, instructive, l'ont fait connoître & estimer autant que ses profondes études. La piété & l'humilité s'étoient admirablement unies chez lui avec la science & le plus rare mérite. Il a retracé dans un degré éminent les utiles travaux & les vertus qui distinguoient autrefois cet Ordre célebre, dont la réputation est si étrangement déchue. Rien ne peut exprimer la douleur qu'il ressentoit à la vue de cette décadence; mais ce qui le touchoit plus vivement encore, c'est l'apostasie de tant de Religieux de différens Ordres qui dogmatisent aujourd'hui en Allemagne, soit dans les chaires, soit dans les livres; qui, hérétiques enfroqués comme les Fra-Fulgentio & les Fra-Paolo, déchirent le sein de l'Eglise d'une maniere plus sûre que par une apostasie avouée. Le savant & pieux abbé en parle de la maniere la plus touchante dans son livre *De legitima Ecclesiæ potestate circa sacra*; mais il espere en même tems que l'Eglise qui a triomphé de tant de persécuteurs, triomphera également de ces derniers, les plus odieux comme les plus dangereux de tous. *Quod de persecutionibus ethnicorum professa est*

antiquitas, id de insultibus Hæreticorum etiam verum fit, Ecclesiam indè novum florem, decorem & amplitudinem nancisci. Id quod etiam speramus, dum jam dolentes cernimus IPSOS ECCLESIÆ FILIOS AD CONCUTIENDAM ECCLESIASTICAM AUCTORITATEM PRORUENTES, IMBIBITIS PROTESTANTIUM LATENTER PRINCIPIIS (De leg. Eccl. pot. l. 2. c. 3). Dans son *Historia Nigræ Sylvæ*, 3 vol. in-4°, il y a quelques préjugés contre les Jésuites, que sans doute le judicieux auteur a quittés plus tard, à la faveur de la lumiere répandue par les événemens. Peut-être ne s'est-il pas assez constamment défendu contre les embûches de ce siecle, dont sa bonne-foi & sa franchise ne prévoyoient pas toujours les suites, comme elles n'en devinoient pas les principes. Les nouveautés bruyantes lui faisoient assez aisément illusion; & les voyageurs éclairés sont tout surpris de voir le beau & vaste monastere de S. Blaise affublé, d'une maniere tout-à-fait désagréable à la vue, du frivole & dangereux empirisme des conducteurs. En général, les Bénédictins en Allemagne n'ont pas été assez en garde contre les nouveautés de tout genre. Espérons que la crise actuelle leur ouvrira les yeux. Du reste, les Religieux de S. Blaise, à l'imitation de leur chef, ont toujours été zélés pour l'orthodoxie. C'est à l'un d'eux que nous devons le *Febronius abbreviatus*, où les erreurs de ce chef de secte sont savamment & judicieusement analysées.

GERBILLON, (Jean-François) né en 1654 à Verdun sur la Meuse, Jésuite en 1670, fut envoyé à la Chine en 1685, & arriva à Pekin en 1688. L'empereur le goûta tellement, que, trois mois après son arrivée, il eut ordre de suivre les ambassadeurs envoyés en Moscovie, pour régler les limites de cet empire & de celui de la Chine. Le Jésuite, aidé d'un de ses confreres, applanit toutes les difficultés, & fut le médiateur d'une paix avantageuse. L'empereur Chinois, pénétré de reconnoissance, le fit revêtir de ses habits royaux, & le prit pour son maître de mathématiques & de philosophie. Il lui permit de prêcher & de faire prêcher la Religion chrétienne dans ses vastes états, & voulut l'avoir toujours auprès de lui dans ses promenades, dans ses voyages, & même dans ses maladies. Le P. Gerbillon mourut à Pekin en 1707, supérieur-général de toutes les missions de la Chine. Il a composé des *Elémens de Géométrie*, tirés d'Euclide & d'Archimede; & une *Géométrie pratique & spéculative*. Ces deux ouvrages, écrits en chinois & en tartare, furent magnifiquement imprimés à Pekin. On trouve dans la *Description de l'Empire de la Chine* du P. du Halde, des *Observations historiques sur la grande Tartarie*, par le P. Gerbillon, ainsi que les *Relations* des voyages qu'il fit en ce pays. La relation de son *Voyage de Siam* n'a point été imprimée. On dit que c'est sur cet ouvrage que l'abbé de Choisi composa sa Relation, en y ajoutant quelques ornemens, dont

les Mémoires du P. Gerbillon avoient besoin. Le style n'étoit pas le principal mérite des écrits de ce Jésuite. On peut voir des extraits de son manuscrit sur Siam, dans le tome 1er. des *Mélanges historiques* de M. Michault.

GERHARD *ou* GERARD, (Ephraïm) jurisconsulte Allemand, né à Giersdorf, dans le duché de Brierg, en 1682, fut avocat de la cour & de la régence à Weimar. Il professa ensuite le droit à Altorf, où il mourut en 1718, à 36 ans. On a de lui divers ouvrages de jurisprudence & de philosophie. Le principal a pour titre : *Delineatio Philosophiæ rationalis ;* on trouve à la fin une excellente dissertation : *De præcipuis sapientiæ impedimentis*, &c. Il y a un grand nombre de savans du nom de Gerhard ou Gerard. *Voyez* GERARD.

GERHARD, *voyez* TERENTIUS (Jean Gerhard).

GERING, (Ulric) Allemand, fut un des trois imprimeurs, que les docteurs de la maison de Sorbonne firent venir à Paris, vers 1469, pour y faire les premiers essais du bel art de l'imprimerie. Gering ayant amassé de grands biens, fit des fondations très-considérables aux colleges de Sorbonne & de Montaigu. Il mourut dans celui-ci en 1510. Les deux imprimeurs qui le suivirent en France, étoient Martin Crantz & Michel Friburger.

GERLAC, (PETRI de Deventer) chanoine de l'ordre de S. Augustin, dans le monastere de Windesheim, mourut en odeur de sainteté, l'an 1411. Il a laissé en latin des *Soliloques*, in-12 ou in-24, qu'on a traduits en françois, in-12.

GERLACH, pieux hermite, dont on conservoit le corps dans l'abbaye des dames Norbertines, qui porte son nom, à 2 lieues de Maëstricht (Sous le regne de Joseph II, cette maison a été détruite, & les dames transportées à Ruremonde). Dans sa *Vie* imprimée en 1745, à Maëstricht, chez Lekens, on rapporte des choses étonnantes, dont quelques-unes font plutôt l'éloge de la piété que du discernement du siecle où ce Saint a vécu.

GERMAIN, (S.) fils du Patrice Justinien, fut dès sa jeunesse un des principaux ornemens du clergé de Constantinople. Son mérite le fit élever sur le siege épiscopal de Cyzique. En 715 on l'élut patriarche de Constantinople ; il s'opposa avec zele à l'empereur Léon l'Isaurien, iconoclaste, qui le chassa du siege patriarchal. S. Germain mourut en 733, âgé de 95 ans, avec une grande réputation d'esprit & de vertu. Les ouvrages qu'on lui attribue, sont pour la plupart de GERMAIN NAUPLIUS, patriarche Grec de Constantinople, depuis 1227 jusqu'en 1239, qui écrivit à Grégoire IX, en 1232, pour la réunion des églises, tint des conférences avec les députés du pape à Nicée, assembla un concile à Nymphée en 1234, & montra enfin peu de sincérité dans son procédé. Ses écrits se trouvent dans la *Bibliotheque des Peres*. Nous avons cependant de S. Germain trois *Lettres* sur les affaires des Iconoclastes (*voyez*

D. Ceillier, tom. 18, p. 62). Il avoit fait une *Apologie de S. Grégoire de Nysse contre les Origénistes*; Photius en admiroit l'élégance & la politesse.— Il ne faut pas confondre ces deux Germain avec un 3e. GERMAIN, aussi patriarche de Constantinople en 1264, qui renonça à son siege, & fut député au concile de Lyon en 1274, par Michel Paléologue.

GERMAIN, (S.) né à Auxerre en 380, d'une famille illustre, fit ses études à Rome, & brilla dans le barreau de cette ville. Devenu ensuite gouverneur de sa patrie & commandant des troupes du pays, il se fit tellement aimer des peuples par son intégrité, qu'après la mort de S. Amateur, évêque d'Auxerre, le clergé, la noblesse & le peuple le demanderent d'une commune voix pour son successeur. Auxerre goûta, sous son nouveau pasteur, toutes les douceurs de la paix & de la concorde. Germain distribua tous ses biens aux pauvres & à l'Eglise. Le Pélagianisme faisoit alors des ravages en Angleterre. Les prélats des Gaules, assemblés en 429, envoyerent Germain avec Loup, évêque de Troyes, pour arrêter la force du poison. Ces médecins spirituels firent en peu de tems beaucoup de guérisons par l'éloquence de leurs exhorations, par la sainteté de leur vie. S. Germain y fit une seconde mission en 446. Plusieurs miracles éclatans opérerent la conversion de ce qui restoit de Pélagiens. Au retour de ce second voyage, il passa en Italie, & mourut à Ravenne en 448. On a cru avoir trouvé en 1717, dans l'abbaye de saint Marien d'Auxerre, les reliques de S. Germain; mais les bons critiques en ont contesté l'authenticité, quoique l'abbé le Bœuf l'ait soutenue. Sa *Vie* fut écrite par le prêtre Constance, auteur contemporain, à la priere de S. Patient, archevêque de Lyon: elle se trouve dans *Surius*.

GERMAIN, (S.) Successeur d'Eusebe dans l'évêché de Paris, étoit né dans le territoire d'Autun, de parens nobles, vers 496. Childebert I le choisit pour son archichapelain, titre qui répond à celui de grand-aumônier. Germain étoit un homme apostolique, tout brûlant de zele pour le salut des ames. C'est lui qui fonda le monastere de S. Germain-des-Prés. Il mourut en 576. Nous avons de cet évêque une excellente *Lettre* à Brunehaut, dans laquelle il exhorte cette reine, avec beaucoup de force, à empêcher le roi Sigebert de faire la guerre au roi Chilperic. Dom Bouillart, Bénédictin de S. Maur, a recueilli tout ce qu'on peut dire sur ce digne pasteur, dans son *Histoire de l'Abbaye de S. Germain*, publiée en 1724, in-fol. avec des figures relatives au sujet.

GERMAIN, (D. Michel) Bénédictin de S. Maur, né à Péronne en 1645, mort à Paris en 1694, avoit fait profession en 1663. Il aida le savant Mabillon, dans la composition des 7e. & 8e. siecles des *Actes Bénédictins*, & dans celle de la *Diplomatique*: il se chargea du Traité *sur les Palais des Rois*, qui contient environ la 5e. partie du livre. On a encore de lui

l'*Histoire de l'Abbaye de Notre-Dame de Soissons*, 1675, in-4°. L'auteur avoit un grand fonds d'esprit, une imagination vive, & une mémoire heureuse.

GERMAIN, (Pierre) orfevre du roi, né à Paris en 1647, mort en 1684, excella dans le dessin & dans la gravure. Colbert le chargea de ciseler des dessins allégoriques sur les planches d'or, qui devoient servir de couverture aux livres contenant les conquêtes du roi. Ce travail précieux fut admiré & dignement récompensé. On a encore de cet illustre graveur, des Médailles & des Jetons, où il représenta les plus fameux événemens du regne célebre, sous lequel il vivoit. Il mourut à la fleur de son âge; mais ses talens se perpétuerent avec le plus grand éclat dans son fils aîné.

GERMAIN, (Thomas) fils du précédent, naquit à Paris en 1674. Il fit un séjour en Italie, où il se perfectionna dans le dessin & dans l'orfévrerie. Le palais de Florence est enrichi de plusieurs de ses chef-d'œuvres. De retour en France, il travailla pour toutes les cours de l'Europe. Le roi fut si satisfait d'un *Soleil* donné à l'église de Rheims, le jour de son sacre, qu'il lui accorda un logement aux galeries du Louvre. Tous ses ouvrages respirent le génie & le goût. Il mourut à Paris en 1748.

GERMAIN, (Robert, comte de Saint-) né à Lons-le-Saunier, en Franche-Comté, en 1708, d'une famille noble & très-ancienne, entra chez les Jésuites, & les quitta ensuite pour s'attacher au parti des armes. Il servit avec distinction en Hongrie, dans la guerre de 1737 contre les Turcs, passa ensuite successivement au service de l'empereur Charles VII, de la France, du Danemark, où il fut à la tête des affaires militaires, revêtu de la dignité de feld-maréchal, & jouissant de la plus grande considération jusqu'en 1772, époque de la scene tragique qui ensanglanta la capitale du Danemarck par la mort des comtes Struensée & Brandt. La maniere dont il se conduisit dans cette affaire délicate, fait un honneur infini à la droiture de son caractere. Voyant l'impossibilité de diriger les choses vers le dénouement qui lui sembloit le plus conforme à la vérité & à la justice, il jugea qu'il étoit de son devoir, de demander sa retraite. Il l'obtint sans difficulté, & les cent mille écus, stipulés dans son traité, lui furent accordés; il se hâta de quitter Copenhague & de se retirer à Hambourg. Incertain sur le lieu où il fixeroit sa demeure, & sur l'emploi qu'il feroit de son argent, il le confia au banquier le plus renommé de Hambourg, qui devoit lui en payer l'intérêt. Quelque tems après, la situation de ce banquier se dérangea; il fit banqueroute, & toute la fortune du comte de Saint-Germain s'y trouva tellement compromise, qu'il n'a jamais pu en rien recouvrer. Il étoit déjà parti de Hambourg pour Bordeaux; après y avoir séjourné quelque tems, il avoit enfin fixé son domicile à Lauterbach en Haute-Alsace, où il vivoit depuis quelque tems dans la solitude & en vrai phi-

losophe, sans ambition, & espérant de terminer ainsi sa carriere dans le repos; lorsqu'en 1775, Louis XVI jeta les yeux sur lui pour remplacer M. du Muy dans le ministere de la guerre. Le résultat général du ministere, court, gêné sans cesse, toujours contrarié du comte de Saint-Germain, est le tableau d'une suite d'opérations utiles. Leur sort, comme celui de tout ce qui est au pouvoir des hommes, a dépendu des circonstances: mais la postérité ne pourra refuser à leur auteur, les éloges que méritent une fermeté, rare dans sa place, un désintéressement plus rare encore, & le courage avec lequel il l'a quittée, quand il a vu sa bonne volonté, jusques-là souvent inefficace, devenue absolument inutile. Le comte de Saint-Germain étoit à peine rendu à lui-même, qu'il mourut à Paris le 15 janvier 1778. Il ne faut pas juger son mérite & ses qualités sur ce qu'en dit l'auteur des *Commentaires des Mémoires de M. le Comte de Saint-Germain*, Londres, 1780; ouvrage de passion & d'un ressentiment aussi lâche que peu mérité de la part de M. de Saint-Germain; ni par ce qu'a écrit de lui M. de Saint-Auban (*voyez* le *Journal historique & littéraire de Luxembourg*, 15 juin 1780). Le seul reproche fondé qu'on puisse faire à cet homme célebre, & dont plus d'une fois il est convenu lui-même, c'est de n'avoir point assez approfondi le caractere des personnes qui l'approchoient, & d'avoir rencontré des écueils, qu'une triste expérience & la connoissance désespérante de la méchanceté humaine a bien moins de peine à éviter, que la franche & confiante droiture, qui se persuade aisément l'impossibilité d'une chose dont elle ne sent pas la possibilité en elle-même. Les *Mémoires* que nous avons sous son nom, Amsterdam, 1779, 1 vol. in-8°, sont effectivement de lui pour le fond; mais ils ont été altérés par une main infidelle, & dirigés par des principes tout opposés à ceux de M. de Saint-Germain.

GERMANICUS, (César) fils de Drusus & de la vertueuse Antonia, niece d'Auguste, hérita du caractere & des vertus de sa mere. Tibere, son oncle paternel, l'adopta. Il exerça ensuite la questure, & fut élevé au consulat l'an 12 de J. C. Auguste étant mort 2 ans après, pendant que Germanicus commandoit en Allemagne, il refusa l'empire que les soldats lui offroient, & ramena les rebelles à la paix & à la tranquillité. Il battit ensuite les Allemands, défit Arminius, & reprit sur les Marses une aigle Romaine qu'ils gardoient depuis la défaite de Varus. Rappellé à Rome, il y triompha, & fut déclaré empereur d'Orient. Tibere qui l'avoit honoré de ce titre, l'envoya en Orient pour y appaiser les troubles. Germanicus vainquit le roi d'Arménie, le détrôna, & donna la couronne à un autre. Tibere, jaloux de ses succès, le fit empoisonner à Daphné, auprès d'Antioche, par Pison, l'an 29 de J. C., à 34 ans. Les peuples & les rois verserent des larmes à sa mort. Le monstre qui l'avoit ordonnée, fut le seul qui l'apprit avec

joie ; il voulut en vain arrêter les pleurs & les gémissemens des Romains. Germanicus, doux dans la société, fidele dans l'amitié, prudent & brave à la tête des armées, s'étoit gagné tous les cœurs. Les qualités de son esprit répondoient à celles de son ame. Au milieu du tumulte des armes & de la guerre, il cultiva la littérature & l'éloquence. Il avoit composé des *Comédies* grecques, une *Traduction d'Aratus* en vers latins, & des *Epigrammes*; le tems en a épargné quelques-unes, imprimées à Cobourg, 1715 & 1716, in-8°, & dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire. Il y en a d'ingénieuses, il y en a de foibles; mais on ne s'attend pas qu'un grand capitaine, chargé des armées d'un empereur, versifie comme un poëte de profession. Germanicus avoit épousé Agrippine, dont il eut 9 enfans, parmi lesquels on compte Caligula, qui déshonora le nom de son illustre pere.

GERMOIN, (Anastase) archevêque de Tarentaise, & savant jurisconsulte, a écrit un traité *De Jurisdictione Ecclesiastica*, in-fol. Le duc de Savoie l'envoya ambassadeur en Espagne, où il mourut en 1627.

GERMON, (Barthélemi) Jésuite, né à Orléans en 1663, mort dans cette ville en 1718, fut aux prises pendant quelque tems avec deux célebres Bénédictins de S. Maur, Dom Mabillon & Dom Coustant. La *Diplomatique* du premier lui avoit déplu ; il prétendit y trouver plusieurs diplomes faux & publia quelques *Dissertations* latines à ce sujet, 1703, 1706, 1707, en 3 vol. in-12, écrites avec pureté & élégance. Plusieurs littérateurs prirent parti pour lui; d'autres se déclarerent pour le Bénédictin. L'abbé Raguet, dans son *Histoire de la Diplomatique de D. Mabillon*, après avoir saisi studieusement le vrai état des controverses, se décide pour le Jésuite. Le P. Germon s'engagea aussi dans les contestations concernant les 101 propositions de Quesnel ; il fit, dit-on, 2 vol. in-4° sur ces propositions, sous le titre de *Traité Théologique* que le cardinal de Bissy, un des plus zélés adversaires de l'Oratorien, adopta & publia sous son nom (*voyez* THIARD Henri). Nous avons encore de lui : *Lettres & Questions sur l'Histoire des Congrégations* de Auxiliis *du P. Serry, Dominicain.*

GERONCE, général des troupes du tyran Constantin, dans le 4e. siecle, se brouilla avec cet usurpateur, & résolut de le dépouiller de la pourpre impériale, pour en revêtir Maxime, une de ses créatures. Il assiégea dans Vienne Constantin; mais l'armée de l'empereur Honorius l'obligea de s'enfuir en Espagne. Ses soldats, pleins de mépris pour lui, résolurent de s'en défaire. Il fut attaqué dans sa propre maison en 411. Voyant qu'il lui étoit impossible de se défendre, il ôta la vie à un de ses amis, à sa femme, & se la ravit à lui-même par un coup d'épée qu'il se plongea dans le cœur.

GERONDIO DE LA CAMBASAS, *voyez* IOLA.

GERSEN, GESEN *ou* GESSEN, (Jean) noms donnés à

un abbé de Verceil, dont l'existence est un problême parmi les savans. Quelques Bénédictins dans le siecle passé & dans celui-ci, M. l'abbé Valart, ont essayé de le faire passer pour auteur du livre de l'*Imitation de J.C.*, que l'opinion aussi générale que solidement établie, attribue à Thomas à Kempis. M. Valart, dans une Dissertation, mise à la tête d'une édition très-infidelle de cet ouvrage, imprimé chez Barbou, in-12, en 1758, croit prouver, 1°, que l'Imitation de J. C. est plus ancienne que Thomas à Kempis; 2°, qu'elle étoit connue avant l'an 1330; 3°, que Jean Gersen en est l'auteur, puisqu'on voit son nom jusqu'à 5 fois dans un manuscrit ancien, & qu'on le retrouve dans d'autres manuscrits. Toutes ces prétentions ont été réfutées par l'abbé Ghesquiere, célebre Bollandiste, par Eusebe Amort, & depuis par l'abbé Desbillons, dans une excellente Dissertation, publiée à Manheim en 1780, à la tête d'une nouvelle édition de cet ouvrage précieux, où toutes les altérations faites dans l'édition de M. Valart sont corrigées, & l'ouvrage rendu à son premier état sur la foi des plus anciens exemplaires. *Voyez* KEMPIS, AMORT, CHARLIER, NAUDÉ.

GERSON, *voyez* CHARLIER.

GERTRUDE, (Sainte) née à Landen en Brabant, l'an 626, de Pepin, prince de Landen, maire du palais, & ministre des rois d'Austrasie; fut abbesse de Nivelle en 647, & mourut le 17 mars 659, à 33 ans. Sa *Vie* a été écrite par un auteur contemporain, témoin des principaux faits qu'il rapporte. *Voyez* les *Acta Sanctorum Belgii*, tom. 3, p. 146, 149. Nous l'avons aussi en italien, par Bonnucci, in-12; & en françois, par des Escœuvres, 1612, in-8°. — Il ne faut pas la confondre avec Ste. GERTRUDE d'Eisleben en Saxe, abbesse du monastere de Rodart, puis d'Elpédian, ordre de S. Benoît, qui mourut en 1292, après avoir édifié ses contemporains par ses vertus & ses écrits. Le livre de ses *Révélations* a été imprimé plusieurs fois. Ste. Gertrude y trace le vrai portrait de son ame. C'est le récit de ses communications avec Dieu, & des transports de son amour. Cet ouvrage, après ceux de Ste. Thérese, est peut-être le plus propre à nourrir la piété dans les ames. On distingue les éditions données par Lanspergius, Chartreux, mort en 1539, & par le célebre Blosius, abbé de Liessies. Dom Canteleu en a donné une édition, Paris, 1662, in-8°, sous le titre de: *Insinuationes divinæ pietatis*, &c.; & Dom Mege en a donné une autre, sous le titre de: *Sanctæ Gertrudis V. & Abbatissæ ord. S. Benedicti Insinuationum divinæ pietatis exercitia*, Paris, 1664, in-12. On a encore de ce dernier une traduction françoise de la *Vie* & des *révélations de Ste. Gertrude*, Paris, 1671, in-8°. — Quant à Ste. GERTRUDE qui est honorée d'un culte particulier en Franconie, il est probable que c'est la même que celle de Nivelle.

GERVAIS & PROTAIS, (Saints) souffrirent la mort

sous Néron, ou au plus tard, sous Domitien. On lit dans S. Ambroise, qu'ils s'étoient longtems préparés à la victoire qu'ils remporterent, par les exercices de la piété, & par la constance avec laquelle ils résisterent à la corruption du siecle. Le même Pere ajoute qu'ils furent décapités pour le nom de J. C., & les appelle les premiers martyrs de Milan. Le lieu où étoient leurs reliques, fut révélé à S. Ambroise par une vision qu'il eut en songe. D'autres disent que les Saints eux-mêmes lui apparurent, & lui firent connoître l'endroit qui renfermoit leurs corps. Ambroise fit creuser la terre dans l'endroit indiqué. On y trouva deux corps, le fond du tombeau couvert de sang, & toutes les marques qui pouvoient constater la vérité de ces reliques. Elles furent transportées avec beaucoup de pompe dans la basilique de Fauste, dite aujourd'hui de St. Vital & de St. Agricole, & de là dans la basilique Ambrosienne. Il se fit plusieurs miracles à la levée de leurs corps & à leur translation. Les Ariens de Milan firent tous leurs efforts, pour nier la vérité des miracles opérés par l'intercession de ces Saints; « mais ils montroient » par-là, dit S. Ambroise, qu'ils » n'avoient pas la même foi » qu'eux. Autrement, conti» nue-t-il, pourquoi auroient» ils cherché à détruire des » miracles aussi évidens? Cette » foi est confirmée par nos » ancêtres; les démons eux» mêmes sont forcés de rendre » témoignage à une doctrine » que nient les hérétiques ». S. Paulin de Nole & S. Augustin rapportent que la découverte de ces reliques, faite en 386, mit fin à la persécution suscitée par les Ariens contre S. Ambroise. Effectivement le saint évêque les réduisit au silence, en confondant dans son second Discours, les impostures par lesquelles ils tâchoient d'offusquer l'éclat de ces miracles. Cependant, à la honte de l'esprit humain, Midleton a renouvellé les contes des Ariens. Mais le protestant Cave n'a pu s'empêcher de regarder ces miracles comme incontestables. « La vérité de ces pro» diges, dit-il, est suffisam» ment prouvée par les té» moignages de S. Ambroise, » de S. Augustin & de S. Paulin, » qui étoient tous sur les lieux. » Ils s'opérerent à la face de » toute la ville, & ils furent » deux fois la matiere des ser» mons de S. Ambroise. Je ne » doute point que Dieu ne les » ait faits pour confondre l'im» piété arienne, & pour pren» dre hautement la défense de » la doctrine catholique, qui » éprouvoit tant de contra» dictions, & qui étoit si vio» lemment persécutée ». *Voy.* Gamaliel.

GERVAIS de Tilbury, ainsi nommé d'un bourg d'Angleterre sur la Tamise, étoit neveu de Henri II, roi d'Angleterre. Il eut un grand crédit auprès de l'empereur Othon IV, auquel il dédia une *Description du Monde*, & une *Chronique*. Gervais de Tilbury composa encore l'*Histoire d'Angleterre*, celle *de la Terre-Sainte*, & d'autres ouvrages peu estimés, & qui manquent de critique & d'exactitude.

GERVAIS,

GERVAIS-CHRÉTIEN, *voyez* CHRÉTIEN (Gervais).

GERVAIS, (Charles-Hubert) intendant de la musique du duc d'Orléans, régent du royaume, & ensuite maître de la musique de la chapelle du roi, mourut à Paris en 1744, à 72 ans. On a de lui : I. Un livre de *Cantates* estimées. II. Trois Opéra : *Méduse*, *Hypermnestre*, & les *Amours de Protée*. III. Plusieurs *Motets*.

GERVAISE, (Nicolas) Parisien, fils d'un médecin, s'embarqua fort jeune pour le royaume de Siam, avec quelques missionnaires de la congrégation de St. Vincent de Paule. Le jeune-homme ne fut point spectateur oisif dans ses voyages ; il s'instruisit par lui-même, ou par les livres du pays, de tout ce qui concernoit les mœurs & les productions des contrées qu'il parcourut. De retour en France, après 4 ans de séjour à Siam, il devint curé de Vannes en Bretagne, puis prévôt de l'église de saint Martin de Tours. Il alla ensuite à Rome, & y fut sacré évêque d'Horren. Il s'embarqua pour exercer son zele dans le lieu de sa mission ; il fut massacré par les Caraïbes en 1729, avec ses compagnons. Le public lui est redevable de plusieurs ouvrages : I. *Histoire naturelle & politique du Royaume de Siam*, in-12. II. *Description historique du Royaume de Macaçar*, in-12. C'est comme une suite du précédent. Quoique l'on sente bien que l'un & l'autre sont la production d'un jeune écrivain, on ne laisse pas d'y trouver des choses curieuses sur les mœurs, les habitans, les loix, les coutumes, la religion, les révolutions des pays qu'il décrit. L'abbé Gervaise étoit revenu en France avec deux fils du roi de Macaçar. III. *Vie de S. Martin, évêque de Tours*, Tours, 1699, 1 vol. in-4°, pleine de recherches édifiantes & instructives : Dom Badier l'a jugée avec trop de sévérité & d'aigreur. IV. *Histoire de Boëce, sénateur Romain, avec l'Analyse de tous ses Ouvrages*, in-12, en 1715 : bon livre, dirigé par une critique solide & judicieuse.

GERVAISE, (Dom Armand-François) frere du précédent, d'abord Carme-Déchaussé, ensuite religieux de la Trappe, plut tellement à l'abbé de Rancé, par ses lumieres & par son zele, qu'il le fit nommer abbé de son monastere en 1696. Dom Gervaise, impétueux, bouillant, bizarre, inquiet, singulier, n'étoit point fait pour être à la tête d'une maison qui demandoit un homme de paix. Il voulut faire des changemens au-dedans & au-dehors de l'abbaye. Il affecta de ne point consulter l'abbé de Rancé, à qui il devoit son élévation, & de ne point suivre sa façon de gouverner. Le pieux réformateur, voyant son ouvrage prêt à être changé ou détruit, engagea adroitement le nouvel abbé à donner sa démission. C'est sans doute ce qui a fait dire à un écrivain, qui souvent bouleverse les événemens pour placer un bon mot, qu'*après avoir fondé & gouverné son institut, il se démit de sa place & voulut la reprendre*. Dom Gervaise, dépouillé de son abbaye, sortit de la Trappe, erra quelque

tems de solitude en solitude. Il conservoit par-tout la maniere de vivre de la Trappe. Mais ayant publié son premier volume de l'*Histoire générale de Cîteaux*, in-4°., les Bernardins, qui étoient vivement attaqués dans cet ouvrage, obtinrent des ordres de la cour contre lui. Il fut arrêté à Paris en sortant du Luxembourg, puis conduit & renfermé à l'abbaye de Notre-Dame de Reclus, dans le diocese de Troyes. Il y mourut en 1751, âgé de 91 ans, regardé comme un de ces hommes qui, malgré plusieurs bonnes qualités, sont toujours haïs, parce qu'ils mêlent à la vertu, l'aigreur & l'amertume de leur caractere. On a de lui : I. Les *Vies de S. Cyprien*, in-4°.; *de S. Irénée*, 2 vol. in-12; *de S. Paul*, 3 vol. in-12; *de S. Paulin*, in-4°.; *de Rufin*, 2 vol. in-12; *de S. Epiphane*, in-4°. Les matériaux ont été pris dans les *Mémoires* de Tillemont, mais le style est de l'auteur. De l'imagination, de la chaleur, de la facilité; mais peu de justesse, beaucoup de négligences & d'idées singulieres: voilà son caractere. II. La *Vie d'Abailard & d'Héloïse*, 2 vol. in-12. III. Les *Lettres d'Abailard & d'Héloïse*, traduites en françois d'une maniere fort libre. IV. *Histoire de l'Abbé Suger*, 1721, 3 vol. in-12, curieuse, mais inexacte. V. *Histoire de l'Abbé Joachim, surnommé le Prophete, religieux de l'ordre de Cîteaux... où l'on voit l'accomplissement de ses prophéties sur les Papes, sur les Empereurs, sur les Rois, sur les Etats, & sur tous les ordres religieux*; 1745, 2 vol. in-12 (*voyez* JOACHIM). VI. *Histoire générale de la Réforme de l'ordre de Cîteaux en France*, in-4°. Le 1er. volume de cet ouvrage peu commun, contre lequel les Bernardins porterent des plaintes, n'a pas été suivi du second. VII. *Jugement critique, mais équitable, des Vies de feu M. l'Abbé de Rancé, réformateur de l'Abbaye de la Trappe, écrites par les sieurs Maupeou & Marsollier*, in-12, 1744, Troyes, sous le titre de Londres. L'auteur y releve plusieurs fautes, que ces deux écrivains ont commises contre la vérité de l'histoire. Il se justifie sur plusieurs imputations, d'une maniere qui peut paroître satisfaisante. Il faut lire cet écrit, quand on veut bien connoître le réformateur de la Trappe, un peu flatté par ses historiens; mais il ne faut pas non plus s'en rapporter entiérement à l'esprit aigri & un peu romanesque de Dom Gervaise. On peut voir aussi la longue *Apologie* qu'il publia au sortir de la Trappe. VIII. Quelques autres ouvrages imprimés & manuscrits.

GERY, (André-Guillaume de) né à Rheims le 17 février 1727, entra dans la congrégation de Ste. Genevieve en 1742, enseigna la philosophie & la théologie dans son ordre, & s'appliqua en même tems à annoncer la parole de Dieu; ce qu'il fit avec un succès marqué dans la capitale de la France. Il devint successivement curé de S. Léger à Soissons, & de S. Irénée à Lyon, & fut peut-être un peu trop lié avec M. de Fitzjames à Soissons, & avec M. de Montazet à Lyon, pré-

lats regardés comme peu soumis aux décrets de l'Eglise. De grade en grade, Gery parvint à être élu supérieur général de son ordre en 1778, & il mourut d'une attaque d'apoplexie le 7 octobre 1786. Nous avons de lui des *Sermons*, des *Prônes*, & quelques *Panégyriques*. Ce recueil est en 6 vol. in-12, Paris, 1788.

GERYON, roi des trois isles de Minorque, Majorque & Ivica (anciennement les isles Baléares & Ebuse) avoit trois têtes avec une seule ame. Horace l'appelle *Ter amplum Geryonem*. Il fut tué par Hercule, parce qu'il nourrissoit des bœufs avec de la chair humaine. Un chien à trois têtes & un dragon à sept, gardoient ces bœufs : Hercule tua aussi ces monstres.

GESLEN ou GHELEN, (Sigismond de) *Gelenius*, né à Prague, fut correcteur de l'imprimerie de Froben, emploi qui alors supposoit du mérite & du talent, & mourut en 1554, après avoir traduit du grec en latin, *Josephe*, *S. Justin*, *Denis d'Halicarnasse*, *Philon*, *Appien*, & d'autres auteurs.

GESLER, d'autres disent GRISLER, gouverneur de la Suisse, ou du moins du canton d'Uri, pour l'empereur Albert, provoqua, dit-on, par ses vexations & ses cruautés le soulevement de ces peuples : mais les critiques ne sont pas d'accord sur toutes les particularités qu'on en raconte. *Voyez* TELL.

GESNER, (Conrad) surnommé *le Pline d'Allemagne*, né à Zurich en 1516, mort en 1565, à 49 ans, professa la médecine & la philosophie avec beaucoup de réputation. Après avoir employé toute sa vie à la culture des lettres, il voulut mourir au milieu d'elles. Attaqué de la peste, & se sentant près de son dernier moment, il se fit porter dans son cabinet, où il expira. La botanique & l'histoire naturelle l'occuperent toute sa vie. Beze dit « qu'il » avoit lui seul toute la science » qui avoit été partagée entre » Pline & Varron ». Sa probité & son humanité le firent autant estimer que son savoir. L'empereur Ferdinand I, qui considéroit Gesner, donna à sa famille des armoiries, qui marquoient les matieres qu'il avoit approfondies. C'étoit un écu écartelé. Dans le premier quartier on voyoit une Aigle aux ailes déployées ; dans le 2e. un Lion armé ; dans le 3e., un Dauphin couronné ; dans le 4e., un Basilic entortillé. On a de lui : I. Une *Bibliotheque universelle*, publiée à Zurich, en 1545, in-fol. C'est une espece de Dictionnaire d'auteurs & de livres, dont on donna un *Abrégé* en 1583, in-fol., plus estimé que l'ouvrage même. II. *Historia Animalium*, Zurich, 1551, 4 vol. in-fol. Cette compilation offre de grandes recherches ; mais elle n'est pas toujours exacte. III. Un *Lexicon Grec & Latin*, 1560, in-folio. Gesner possédoit bien ces deux langues ; mais comme il écrivoit pour avoir du pain, ainsi qu'il l'avoue lui-même dans sa Bibliotheque, ses ouvrages ne sont pas exempts de fautes. IV. *Opera Botanica*, Nuremberg, in-fol., 1754. C'est à Gesner que nous devons l'idée d'établir les genres des plantes, par rapport à

leurs fleurs, à leurs ſemences, & à leurs fruits. On doit regarder comme une perte conſidérable, celle du *Grand Herbier* qu'il avoit entrepris, & dont il parle ſouvent dans ſes différens écrits ſur la botanique.

GESNER *ou* GESSNER, (Salomon) né à Zurich en Suiſſe, s'eſt fait une réputation très-diſtinguée parmi les poëtes Allemands, & a mérité une place parmi le petit nombre des écrivains modernes, qui, dans leur genre, ont paru balancer le mérite des anciens. On ne peut au moins lui refuſer le mérite d'avoir étendu les limites, dans leſquelles s'étoit renfermée juſqu'ici la Paſtorale, en lui donnant un intérêt tout-à-la-fois plus moral, en joignant aux peintures les plus naïves de la ſimple nature, des ſituations plus touchantes & plus variées, avec un caractere de mœurs plus pur & plus idéal. Il faut convenir toutefois que ce genre par lui-même n'eſt pas favorable aux mœurs; la tendreſſe en fait le reſſort & le but; & en général ces ſortes de lectures ne peuvent qu'énerver les cœurs des jeunes lecteurs, réprimer l'énergie de leur ame dans ſon premier eſſor, & étouffer les grands ſentimens dans leur naiſſance. Son Poëme: *La Mort d'Abel*, qui renferme de grandes beautés, eſt le titre le plus ſolide de ſa gloire. Il eſt mort à Zurich, d'une attaque d'apoplexie, le 2 mars 1788, âgé de 62 ans. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Reutlingen, 1775, 3 vol. in-12; elles ſont partie d'une grande collection de poëtes Allemands.

GESSÉE, (Jean de la) né en Gaſcogne en 1551, & ſecrétaire du duc d'Alençon, a laiſſé des *Poéſies latines & françoiſes*, aſſez ignorées. Le recueil des premieres parut à Anvers en 1580, in-8°; & celui des ſecondes, en 1583, in-8°.

GESTEL, (Corneille Van) né à Malines en 1658, fut curé aux environs de Gand, puis chanoine de Malines, où il mourut le 19 janvier 1748. Nous avons de lui *Hiſtoria ſacra & profana Archiepiſcopatûs Mechlinienſis*, avec fig. La Haye, 1725, 2 vol. in-fol. Cette Hiſtoire eſtimable par le grand nombre de faits qu'elle renferme, par l'étendue des recherches, & par l'ordre qui y regne, ne l'eſt guere du côté du ſtyle.

GESVRES, *voy*. POTIER.

GETA, (*Septimius*) fils de l'empereur Sévere & frere de Caracalla, eut l'humeur féroce dans ſon enfance; mais lorſque l'âge eut développé ſon caractere, il parut doux, tendre, compatiſſant, ſenſible à l'amitié. Un jour que Sévere vouloit faire périr tous les partiſans de Niger & d'Albin, & que Caracalla lui conſeilloit d'immoler leurs enfans avec eux, Geta dit: « Ne faiſons point cela; » trop de perſonnes ſeroient » fâchées de la victoire que » nous venons de remporter » ſur les rebelles ». Caracalla ne pouvoit le ſouffrir. Sa jalouſie éclata après la mort de Sévere, lorſque Geta partagea l'empire avec lui. Après avoir inutilement eſſayé de s'en défaire par le poiſon, il le poignarda entre les bras de Julie, leur mere commune, qui voulant parer les coups, fut bleſſée

à une main l'an 212 de J. C. Geta n'avoit pas encore 23 ans; sa modération promettoit au peuple Romain des jours heureux & tranquilles. Ceux qui étudient l'histoire en vrais philosophes, remarquent que lorsque les crimes des nations sont venus à maturité, & que le tems de la punition des empires est arrivé, les bons princes périssent de maniere ou d'autre, & les monstres seuls vivent & regnent.

GEUNS, (Pierre) né en 1706 à Maëseyck, petite ville du pays de Liege, se rendit jeune à Paris, où il apprit l'orfévrerie sous de grands maîtres, & se fit remarquer par l'exactitude de sa gravure sur l'argent & le cuivre. De retour dans sa patrie vers 1731, il s'adonna entiérement à son goût pour les sciences pratiques & les arts. La géométrie, l'électricité, l'optique, l'art du tour, mais sur-tout les aimans artificiels, faisoient alternativement l'objet de ses recherches. Les personnes les plus distinguées s'empresserent de voir son laboratoire. Il étoit en relation avec les savans de Paris & de Hollande; mais trop d'application lui causa un épuisement, & il mourut le 6 février 1776. Entre un grand nombre d'observations faites sur les objets de ses études favorites, il n'a fait imprimer qu'un *Mémoire sur la Construction des Aimans artificiels*, &c, Venlo, 1768, in-12. Ce petit livre, écrit en style assez dur & négligé, contient des choses neuves & curieuses. Ses pieces d'argenterie & de gravure, ses instrumens de physique & d'optique, ses tabatieres, médailles, pyramides d'ivoire, &c., faites au tour, mais sur-tout ses aimans artificiels qui sont d'une force surprenante, sont encore très-recherchés des connoisseurs.

GEYSSOLM, (Guillaume) de l'illustre famille des barons de Cromnes en Ecosse, fut évêque de Dumblane dans le même royaume. Les hérétiques l'ayant chassé de son siege, Marie Stuard & Henri son époux l'envoyerent, en qualité d'ambassadeur, auprès de Pie V & de ses successeurs, pour les assurer de leur attachement à la foi catholique. Le saint pontife, touché de l'état déplorable où les fureurs des hérétiques avoient réduit cette reine infortunée, lui envoya des nonces pour la consoler, & de l'argent pour la secourir. Geyssolm se fit estimer de Pie V & de S. Charles, qui lui donna le vicariat de l'archiprêtré de Ste Marie-Majeure. L'évêque de Dumblane fut pourvu quelque tems après de l'évêché de Vaison en Provence, suffragant d'Avignon, qu'il défendit contre les Calvinistes du Dauphiné. Sixte V connoissant les grandes qualités de Geyssolm, & le cas qu'en faisoit Jacques VI, roi d'Ecosse, l'envoya nonce auprès de lui. Geyssolm, de retour à peine dans son diocese, le quitta pour se renfermer, à l'âge de 30 ans, dans la grande Chartreuse, où il fit profession. Son mérite le fit nommer prieur de Notre-Dame des Anges à Rome. Peu après il fut fait procureur-général de son ordre. Ce saint homme mourut dans cet emploi le 26 septembre 1593.

GEYSSSOLM, (Guillaume)

neveu du précédent, lui succéda l'an 1584, dans le siege de Vaison. Il eut les vertus de son oncle. Comme lui, il fut envoyé à Jacques VI, en qualité de nonce. Il ne négligea rien pour rétablir la Religion Catholique dans sa patrie; & ne pouvant réussir, il revint dans son évêché. On lui donna le gouvernement du Comtat-Venaissin, après la mort de l'évêque de Carpentras. Il mourut le 13 décembre 1629. L'aïeule maternelle de ce prélat étoit sœur de Jacques IV, roi d'Ecosse. Il est auteur d'un livre solidement écrit, mais peu connu aujourd'hui, intitulé; *Examen de la Foi Calviniste.*

GHÉERAERDS, (Marc) peintre & graveur Flamand du seizieme siecle, s'établit à Bruges, & excella dans les paysages. Vers 1566 il se retira en Angleterre, où il mourut. On a de lui : I. Un *Plan de la Ville de Bruges*, qu'il dessina & grava dans la derniere perfection. II. Les *Fables véridiques, ou la vérité enseignée par des animaux*, Bruges, 1567, in-4°., en flamand. Ce sont les Fables d'Esope, ornées d'estampes estimées des connoisseurs; elles ont été copiées par Venceslas Hollar. III. L'*Art de l'Enluminure*, Amsterdam, 1705, in-12.

GHEIN, (Jacques) graveur Hollandois. Son burin est extrêmement net & pur, mais un peu sec. On a de lui le *Maniement des Armes*, 1607, in-fol.

GHÉNART, (Antoine) né à Visé, dans la principauté de Liege, vers l'an 1522, fut chanoine de l'Eglise de Liege, vice-doyen, inquisiteur de la foi & professeur en théologie. Il assista au concile de Trente avec Guillaume de Poitiers, prévôt de la même Eglise, & mourut le 1 mars 1595, fort regretté, sur-tout des pauvres dont il avoit été le pere. Ghénart a eu la plus grande part à l'édition du *Maître des Sentences*, faite à Louvain, 1546, in-4°. On a encore de lui : *Manipulus curatorum a Guidone de Monte Rocherii; adjunctus est ritus celebrandi SS. Missæ officium juxta morem Diœcesis Leodiensis. Item, Hildeberti, Cenomanensis Episcopi, poëma de officio missæ;* Anvers, 1570, in-12.

GHILINI, (Jerôme) né à Monza, dans le Milanez, en 1589, se maria fort jeune, & partagea son tems entre les soins de sa maison & la littérature. Devenu veuf, il reçut l'ordre de prêtrise & le bonnet de docteur en droit canon. Il mourut à Alexandrie de la Paille, vers l'an 1670, membre de l'académie des *Incogniti* de Venise, & protonotaire apostolique. On lui doit plusieurs ouvrages en vers & en prose. Les plus connus des savans, sont : I. *Annali di Alessandria*, Milan, 1666, in-fol. II. *Theatro di Uomini letterati*, en 2 vol. in-4°., Venise, 1647: livre curieux, mais qui manque d'exactitude.

GHILINI, (Camille) *voyez* FREGOSE (Baptiste).

GIACOMELLI, (Michel-Ange) secrétaire des brefs aux princes sous le pape Clément XIII, chanoine du Vatican, & archevêque *in partibus* de Chalcédoine, naquit en 1695, & mourut en 1774 d'un débordement de bile. Il fut d'abord

bibliothécaire du cardinal Fabroni, & ensuite du cardinal Colligola. Il avoit tout ce qu'il falloit pour ces places : une vaste littérature & la connoissance des langues. Divers écrits en faveur du Saint-Siege lui mériterent les bienfaits des pontifes Romains. Il perdit cependans sous Clément XIV la place de secrétaire des brefs, peut-être parce qu'il avoit montré des sentimens trop favorables à une société menacée d'une ruine prochaine. Il s'étoit acquitté de cet emploi à la grande satisfaction des amateurs d'une belle & pure latinité ; son style étoit plein de dignité & d'onction. On a de lui divers ouvrages : les principaux sont : I. Une traduction latine du *Traité de Benoît XIV, sur les Fêtes de J. C. & de la Vierge, & sur le Sacrifice de la Messe*, Padoue, 1745. II. Une *Version* en italien *du livre de S. Jean-Chrysostome sur le Sacerdoce.* III. *Prométhée aux liens*, tragédie d'Eschyle, & l'*Electre* de Sophocle, traduites du grec, Rome, 1754. IV. Les *Amours de Cherée & Callirhoé*, traduits du grec, Rome, 1755 & 1756. V. Une *Edition du Commentaire de Philon*, évêque de Carpasi *sur le Cantique des Cantiques.* VI. Une excellente *Version* italienne *de la Bible*, imprimée après sa mort. VII. Une Traduction des *Institutiones Ecclesiasticæ* de Benoît XIV, &c. Ce prélat étoit un homme très-laborieux. Il avoit de la philosophie dans l'esprit & dans le caractere ; & quoique naturellement vif & sensible à l'honneur, il soutenoit les disgraces avec fermeté : ses manieres étoient honnêtes, & il étoit également propre à vivre avec les grands & avec les gens de-lettres.

GIANNONE, (Pierre) né dans le royaume de Naples, vers 1680, s'est rendu pendant quelque tems fameux par une *Histoire de Naples*, où il avoit rassemblé tous les genres de sarcasmes contre les prêtres, les religieux, les ministres de la Religion en général, & surtout contre le siege de Rome ; c'est une compilation faite sans d'autre choix que celui de l'ignorance ou de la mauvaise foi, de tout ce qui peut rendre odieux l'Eglise Catholique & ses pasteurs. Chassé de sa patrie, il chercha un asyle dans les états du roi de Sardaigne. C'étoit le sage Charles Emmanuel III, qui, instruit des qualités de l'auteur & de l'ouvrage, envoya Giannone dans une maison où il mourut en 1748. Cette satyre grossiere, sous le nom d'*Histoire*, est divisée en 40 livres, & imprimée à Naples, en 4 vol. in-4° ; 1723. Le mépris où elle est tombée, l'a rendue assez rare. La traduction françoise qu'en fit un certain Desmoneaux, attaché à M. le duc d'Orléans, fils du régent (La Haye, 1742, 4 vol. in-4°), est mal écrite. On a extrait de ce corps d'histoire, tout ce qui regarde la partie ecclésiastique : c'est un in-12, imprimé en Hollande, sous ce titre : *Anecdotes ecclésiastiques*, &c. Excellent régal pour des sectaires ennemis de l'Eglise Catholique & de l'autorité pontificale. On a donné, depuis la mort de l'auteur, un volume d'*Œuvres posthumes*, 1760, in-4°, qui contient sa profession

de foi, qui eût été bien nécessaire de son vivant. Joseph San-Félice, Jésuite, a solidement réfuté les erreurs & mensonges de Giannone dans ses *Reflessioni morali e theologiche*, Rome (sous le nom de Cologne) 1728, 2 vol. in-4°.

GIATTINI, (Jean-Baptiste) Jésuite de Palerme en Sicile, mort à Rome en 1672, à 72 ans, a fait un grand nombre de *Discours* & de *Tragédies* à l'usage des colleges; mais son principal ouvrage est la *Traduction* latine de l'*Histoire du Concile de Trente* de Pallavicin, Anvers, 1670, 3 vol. in-4°.

GIBERT, (Jean-Pierre) naquit à Aix en 1660, & prit le bonnet de docteur en droit & en théologie dans l'université de cette ville. Après avoir professé pendant quelque tems la théologie aux séminaires de Toulon & d'Aix, il quitta la province pour se fixer dans la capitale. Ami de la retraite & de l'étude, il vécut à Paris en véritable anachorete. Sa nourriture étoit simple & frugale; toutes ses actions respiroient la candeur & la simplicité évangélique. Il refusa constamment tous les bénéfices qu'on lui offrit. Quoiqu'il fût le canoniste du royaume le plus consulté & le plus laborieux, il vécut & mourut pauvre en 1736, à 76 ans. Les principaux fruits de sa savante plume, sont: I. *Mémoires concernant l'Ecriture-Sainte, la Théologie scholastique & l'Histoire de l'Eglise*, un vol. in-12, qui n'eut point de suite. II. *Institutions ecclésiastiques & bénéficiales, suivant les principes du droit commun & les usages de France*. La 2e. édition, augmentée d'observations importantes, puisées dans les Mémoires du Clergé, est de 1736, 2 vol. in-4°. III. *Consultations canoniques sur les Sacremens en général & en particulier*, 1725, 12 vol. in-12. IV. *Tradition ou Histoire de l'Eglise sur le Sacrement de Mariage*, 1725, 3 vol. in-4°. Il démontre par une suite non interrompue de monumens les plus authentiques, tant de l'orient que de l'occident, que cette matiere a toujours été soumise à la jurisdiction de l'Eglise. Ces argumens tirés de l'autorité, sont d'ailleurs exactement conformes aux lumieres d'une saine raison, à toutes les notions du Christianisme & aux intérêts de la société civile. « J'ai frémi, dit un sage » & savant protestant (M. de » Luc), j'ai frémi toutes les » fois que j'ai entendu discuter » philosophiquement l'article » du mariage. Que de manieres de voir, que de systêmes, que de passions en » jeu! On nous dit que c'est » à la législation civile d'y » pourvoir; mais cette législation n'est-elle donc pas entre les mains des hommes, » dont les idées, les principes » changent ou se croisent? » Voyez les accessoires du mariage qui sont laissés à la législation civile; étudiez, » chez les différentes nations & » dans les différens siecles, » les variations, les bizarreries, » les abus qui s'y sont introduits; vous sentirez à quoi » tiendroit le repos des familles » & celui de la société, si » les législateurs humains en » étoient les maîtres absolus.

» Il est donc fort heureux, » que sur ce point essentiel, » nous ayons une loi divine, » supérieure au pouvoir des » hommes. Si elle est bonne, » gardons-nous de la mettre » en danger, en lui donnant » une autre sanction que celle » de la Religion. Mais il est » un nombre de raisonneurs » qui prétendent qu'elle est dé- » testable; soit: il en est pour » le moins un aussi grand » nombre, qui soutiennent » qu'elle est sage, & auxquels » on ne fera pas changer d'a- » vis. Voilà donc la confirma- » tion de ce que j'avance; sa- » voir, que la société se divi- » seroit sur ce point, selon la » prépondérance des avis en » divers lieux. Cette prépon- » dérance changeroit par toutes » les causes qui rendent va- » riable la législation civile, » & ce grand objet qui exige » l'uniformité & la constance, » pour le bonheur & le repos » de la société, seroit le sujet » perpétuel des disputes les » plus vives. La Religion a » donc rendu le plus grand ser- » vice au genre-humain, en » portant sur le mariage une » loi sur laquelle la bizarrerie » des hommes est forcée de » plier; & ce n'est pas-là le » seul avantage que l'on retire » d'un code fondamental de » morale, auquel il ne leur » est pas permis de toucher » (*Lettres sur l'Hist. de la Terre & de l'Homme*, *tom. 1*, *p. 48*). *Voyez* DOMINIS, ESPENCE, GERBAIS, LAUNOY, POTHIER. V. *Corpus Juris Canonici per regulas naturali ordine dispositas*, 1737, 3 vol. in-fol. Cette compilation, assez bien digé-rée, a été recherchée, & l'est encore.

GIBERT, (Balthasar) parent du précédent, naquit comme lui à Aix en 1662. Après avoir professé pendant 4 ans la philosophie à Beauvais, il obtint une des chaires de rhétorique du college Mazarin, & la remplit pendant 50 ans avec autant de zele que d'exactitude. L'université de Paris qu'il honoroit par ses talens, & dont il défendoit dans toutes les occasions les droits avec beaucoup de chaleur, lui déféra plusieurs fois le rectorat. En 1728, le ministere lui fit offrir une chaire d'éloquence au college royal, vacante par la mort de l'abbé Couture; mais il crut devoir la refuser. En 1740, ses démarches contre la constitution *Unigenitus*, le firent exiler à Auxerre. Il mourut à Régennes, dans la maison de l'évêque, en 1741, à 77 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue: I. La *Rhétorique ou les Regles de l'Eloquence*, in-12: ouvrage excessivement loué par les journalistes. Un littérateur instruit, qui lira cet ouvrage, n'y trouvera cependant tout au plus qu'une compilation de la *Rhétorique* d'Aristote, de celle d'Hermogene; du livre de l'*Orateur* de Cicéron, & des *Institutions* Oratoires de Quintilien. Il est vrai qu'il y regne beaucoup de méthode, qu'il y a de l'érudition, beaucoup de citations; mais les ouvrages didactiques, sur-tout de cette espece, exigent encore du goût, de la critique, des vues bien présentées, & principalement une élocution soignée, propre

à animer les préceptes que l'auteur veut faire goûter. C'est précisément la partie foible de cette rhétorique. Le style en est tantôt diffus, tantôt embrouillé, & toujours sans caractere. II. *Jugemens des Savans sur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique*, 3 vol. in-12. C'est un recueil de ce qui s'est dit de plus curieux & de plus intéressant sur l'éloquence, depuis Aristote jusqu'à nos jours. Cet ouvrage, fort supérieur aux *Jugemens* de Baillet & pour le fond & pour la forme, a eu pourtant moins de cours. III. Des *Observations* assez justes sur le *Traité des Etudes* de Rollin. C'est un volume in-12 de près de 500 pages, écrit avec autant de vivacité que de politesse. Rollin y répondit en peu de mots; Gibert répliqua: mais cette petite guerre ne rompit pas les liens qui unissoient les deux célebres antagonistes, en les attachant l'un & l'autre à la cause du diacre Pâris.

GIBERT, (Joseph-Balthasar) neveu de Balthasar, né à Aix en Provence en 1711, avocat au Parlement de Paris, membre de l'académie des Inscriptions, secrétaire de la librairie & imprimerie de France, mourut le 12 novembre 1771, avec la réputation d'un homme savant. On a de lui: I. *Lettre à M. Freret sur l'Histoire ancienne*, 1741, in-12. II. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Gaules & de la France*, Paris, 1744, in-12. D. Jacques-Martin, Bénédictin, a fait une critique de ces Mémoires, sous le titre d'*Eclaircissemens historiques sur les origines Celtiques & Gauloises*. III. *Lettre sur la chronologie des Babyloniens*, 1743, in-12. IV. *Tableau des mesures itinéraires anciennes*, 1756. V. Grand nombre de *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des Inscriptions.

GIBERTI, (Jean-Matthieu) pieux & savant évêque de Vérone, né à Palerme, fut employé par les papes Léon X & Clément VII dans des affaires importantes. Il étoit fils naturel de François Giberti, Génois, général de l'armée navale du pape. Il gouverna son diocese avec tant de sagesse, de zele & de prudence, que S. Charles Borromée & plusieurs autres évêques, établirent dans leurs églises les mêmes ordonnances que Giberti avoit établies dans la sienne. Il mourut en 1543, pleuré de ses ouailles, dont il étoit l'exemple par ses vertus, & le pere par ses immenses charités. Les gens-de-lettres perdirent en lui un ardent protecteur. Giberti avoit une presse dans son palais pour l'impression des Peres Grecs. C'est delà que sortit, en 1529, cette édition grecque des *Homélies de S. Jean-Chrysostome sur S. Paul*, si estimée pour l'exactitude & pour la beauté des caracteres. Ses ouvrages latins ont été imprimés à Ostiglia, 1740, in-4°., seconde & très-belle édition.

GIBIEUF, (Guillaume) docteur de Sorbonne, natif de Bourges, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Il fut vicaire-général du cardinal de Bérulle, & supérieur des Carmélites en France. Il mourut à Saint-Magloire, à Paris, après l'an 1650. On a de lui divers ouvrages, entr'autres: un *Traité*

latin *de la liberté de Dieu & de la Créature*, 1630, in-4°. Il y enseigne des choses qui paroissent approcher des erreurs qui ont été condamnées dans Jansenius, comme le témoigne Isaac Habert, évêque de Vabres, dans sa *Théologie des Peres Grecs*, p. 148. On peut cependant assurer qu'il aimoit sincérement la vérité. Dès qu'il sut que le Saint-Siege avoit condamné la doctrine de l'évêque d'Ypres, il rompit avec ceux qui resterent attachés à ce parti, comme il en conste par une lettre circulaire qu'il écrivit aux Carmélites en 1649. Il étoit ami intime de Descartes & du P. Mersenne.

GIBSON, (Edmond) savant Anglois, né en 1669, Evêque de Lincoln en 1715, de Londres en 1720, est mort le 6 septembre 1748. Il s'est distingué davantage par les éditions enrichies de notes, & les traductions de bons ouvrages, que par ses propres productions. On lui doit : I. *Chronicon Saxonicum a Christo nato ad annum 1154*, Oxford, 1692, in-4°. Cette chronique d'Angleterre, utile & curieuse, écrite en langue saxone, est traduite en latin par Gibson. II. *Œuvres posthumes de Henri Spelman* (voyez ce mot). III. *La Grande-Bretagne de Cambden*, traduite en anglois avec des additions, Londres, 1722, 2 vol. in-fol. IV. *Catalogue des manuscrits des Bibliotheques de Tenison & Dugdale*, Oxford, 1692, in-4°. V. *Codex Juris Ecclesiastici Anglicani*, 1711, in-fol.

GIÉ, (le Maréchal de) *voyez* ROHAN.

GIEZI, *voyez* ÉLIZÉE.

GIFFEN, (Hubert) *Giphanius*, jurisconsulte de Buren dans la Gueldre, né vers l'an 1533, professa le droit avec beaucoup de réputation à Strasbourg, à Altorf & à Ingolstad; le duc de Baviere ne lui permit d'enseigner dans cette ville, qu'après qu'il eut abjuré le Protestantisme. L'empereur Rodolphe II, qui l'appella à la cour, l'honora des titres de conseiller & de référendaire de l'empire. Giffen mourut dans un âge fort avancé à Prague, en 1604. On a de lui des *Commentaires sur la Morale & la Politique d'Aristote*, in-8°., sur *Homere*, sur *Lucrece;* & plusieurs *Ouvrages de Droit*, parmi lesquels on distingue ses *Notes sur les Institutes de Justinien*. Ce savant fut accusé plus d'une fois de plagiat, & sur-tout par Lambin; mais c'est un reproche qu'on peut faire à presque tous les commentateurs, & on ne voit pas que Giffen l'ait mérité plus qu'un autre.

GIFFORD, (Guillaume) archevêque de Rheims, mort en 1629, à 76 ans, est auteur du livre intitulé : *Calvino Turcismus*, qui parut à Anvers en 1597, in-8°., sous le nom supposé de *Guillaume Reginald*. Il fit beaucoup de bruit, & les Huguenots en furent très-mécontens.

GIGAULT, (Bernardin) marquis de Bellefond, gouverneur de Vincennes, & maréchal de France, étoit fils de Henri-Robert Gigault, seigneur de Bellefond, & gouverneur de Valogne. Il se signala en diverses occasions sous Louis XIV, qui lui donna le bâton de maréchal en 1668. Il commanda

l'armée de Catalogne en 1684, & battit les Espagnols. Il mourut en 1694, à 64 ans. — GIGAULT de Bellefond, (Jacques-Bonne) parent du précédent, fut évêque de Baïonne en 1735, archevêque d'Arles en 1741, & de Paris en 1746. Il est mort de la petite vérole en 1747.

GIGGEIUS, (Antoine) prêtre de la congrégation des Oblats, docteur du college Ambrosien à Milan, mort en 1632, est connu par un *Thesaurus Linguæ Arabicæ*, 1632, 4 vol. in-fol., fort estimé. Il est encore auteur de la traduction latine d'un *Commentaire* de trois Rabbins sur les *Proverbes de Salomon*, Milan, 1620, in-4°., & d'une *Grammaire Chaldaïque & Targumique*, que l'on garde en manuscrit dans la Bibliotheque de Milan.

GIL DE FRÉDÉRIC, (François) Dominicain, missionnaire au Tonquin, trouva en arrivant en 1735 dans la partie occidentale de ce royaume, vingt mille chrétiens, qui avoient été baptisés par les missionnaires de son ordre. Il s'appliqua aussi-tôt à cultiver cette nouvelle vigne avec le plus grand soin; mais en 1737, ayant été arrêté par un bonze, il fut condamné à mort l'année suivante. Son supplice fut long-tems différé. On s'engagea à lui laisser la vie, pourvu qu'il déclarât seulement qu'il n'étoit venu au Tonquin, qu'en qualité de marchand. Mais cette déclaration étant un mensonge, il ne voulut pas même permettre qu'un autre le fit en son nom. Les idolâtres, étonnés de l'ardeur que le missionnaire marquoit pour le martyre, ne purent s'empêcher de s'écrier: *Les autres hommes desirent de vivre, & celui-ci ne soupire qu'après la mort!* Rien n'étant capable d'ébranler la constance du P. Gil, il fut décapité le 22 janvier 1744.

GILBERT, (S.) premier abbé de Neuffontaines en Auvergne, ordre de Prémontré, étoit un gentilhomme qui se croisa avec le roi Louis le Jeune, qu'il accompagna en Palestine l'an 1146. De retour en France, il embrassa la vie monastique avec Pétronille sa femme, fonda l'abbaye de Neuffontaines en 1151. Il y mourut l'année d'après.

GILBERT, abbé de Cîteaux, étoit Anglois; il se distingua tellement par son savoir & par sa piété, dans son ordre & dans les universités de l'Europe, qu'il fut surnommé *le Grand* & *le Théologien*. Il mourut à Cîteaux en 1166 ou 1168, laissant divers *Ecrits de Théologie & de Morale*.

GILBERT, surnommé l'*Anglois*, est le premier de sa nation qui ait écrit sur la pratique de la médecine. Il avoit beaucoup voyagé, & l'avoit fait utilement. Il connoissoit les simples, leurs vertus & leurs propriétés. Son *Abrégé de Médecine* en est un témoignage. Nous en avons une édition publiée à Geneve en 1608, in-4°, & in-12.

GILBERT DE SEMPRINGHAM, fondateur de l'*Ordre des Gilbertins* en Angleterre, né à Lincoln vers 1104, mais originaire de Normandie, fut pénitencier, & tint une école pour instruire la jeunesse. Il mourut très-âgé en 1189, après avoir, outre la fondation de son ordre,

établi plusieurs hôpitaux. S. Bernard l'aimoit & l'estimoit.

GILBERT, (Gabriel) Parisien, secrétaire des commandemens de la reine Christine de Suede, & son résident en France, amassa peu de bien dans ces emplois. Il seroit mort dans l'indigence, si Hervard, protestant comme lui, ne lui avoit donné un asyle sur la fin de ses jours. On a de Gilbert des *Tragédies*, des *Opéra* & des *Poésies diverses*, l'*Art de plaire*, poëme, recueillis en 1661, in-12. On y trouve quelques bons vers; mais en général ses productions sont au-dessous du médiocre. Il mourut en 1675.

GILBERT DE LA PORRÉE, *voyez* PORRÉE.

GILBERT, (Nicolas-Joseph) né à Fontenoy-le-Château, près de Nancy, en 1750, de parens honnêtes, mais sans fortune, vint très-jeune à Paris, dans le dessein de se livrer aux lettres, & de lier connoissance avec des hommes instruits. Ses premiers pas dans la carriere annoncerent un poëte. A travers les inégalités de sa verve, on apperçut le vrai talent. Le *Dix-Huitieme Siecle*, son *Apologie*, les Odes sur le *Jugement dernier*, sur le *Jubilé*, sur le *Voyage de Monsieur en Piémont*, & quelques autres, justifierent les espérances qu'il avoit données. Si, d'un côté, les ennemis que lui a faits le genre de la satyre, ont trop ravalé son mérite, de l'autre, les personnes véritablement impartiales se sont empressées de payer à ses poésies un juste tribut d'estime. Ses adversaires les plus décidés n'ont pu lui refuser de la hardiesse dans les idées, une tournure saillante, souvent neuve, une maniere ferme & vigoureuse dans le jet du vers. Zélateur des bons principes, dévoué à la Religion, il ne prit la plume que pour fronder la médiocrité & les systêmes téméraires de l'homme égaré. Inhabile à déguiser son indignation, il ne faisoit point de grace aux mauvais ouvrages, & ne pouvoit soutenir, dans les écrivains les plus célebres, l'apparence même d'une erreur qui blessoit la sainteté de nos dogmes. Il est mort à Paris, l'an 1780, des suites d'une chute de cheval, qui lui occasionna une espece de délire, durant lequel il avala une clef qui avança sa mort. Frappé à l'excès de la haine que les philosophes lui portoient, & de la crainte des manœuvres qu'ils emploient avec tant d'art & de succès contre ceux qui n'ont pas l'avantage ou le malheur de penser comme eux, il s'imaginoit que l'univers entier conspiroit contre sa personne : tout lui faisoit ombrage. Insensiblement cette terreur insurmontable a desséché sa vie, & l'a conduit au tombeau. Jusqu'au moment de sa mort, il avoit sans cesse à la bouche les paroles consolantes que nous fournit la Religion. Son dernier ouvrage est une *Paraphrase du Psaume 40*, dans laquelle il exprime ses alarmes & conjure les fantômes qui le troubloient. Il a concouru plusieurs fois pour des prix de poésie à l'académie, mais il a toujours eu le déplaisir de voir couronner des pieces inférieures aux siennes, au jugemeut des littérateurs impartiaux. Ses *Œuvres*

ont été imprimées à Paris, 1788, 1 vol. in-8°.

GILDAS, (S.) surnommé *le Sage*, né à Dumbriton en Ecosse, l'an 520, prêcha en Angleterre & en Irlande, & y rétablit la pureté de la foi & de la discipline. Il passa ensuite dans les Gaules, & s'établit auprès de Vannes, où il bâtit le monastere de Ruis. Il en fut abbé, & y mourut le 29 janvier 570 ou 581. Il reste de lui quelques *Canons de Discipline*, dans le *Spicilege* de d'Achéri; & un *Discours sur la ruine de la Grande-Bretagne*, Londres, 1568, in-12, & dans la Bibliotheque des Peres. L'abbaye de Ruis porte le nom de son fondateur. Gildas fut un des plus illustres solitaires du 6*e.* siecle. Il s'occupoit uniquement à combattre le vice & l'erreur.

GILDON, fils de Nubel, seigneur puissant de Mauritanie, dans le 4*e.* siecle. Firmus, un de ses freres, s'étant révolté contre Théodose-le-Grand en 373, Gildon prit les armes contre lui, le réduisit à s'étrangler lui-même, & obtint le gouvernement d'Afrique. Après la mort de Théodose, pendant la vie duquel il avoit commencé de remuer, il se révolta contre Honorius en 393, favorisa les hérétiques & les schismatiques, & défendit la traite des bleds en Italie pour affamer cette province; mais Mascezel, son autre frere, qu'il avoit contraint de s'enfuir, étant rentré en Afrique avec une assez petite armée, tailla en pieces 70 mille hommes de Gildon, qui s'étrangla à son tour en 398.

GILDON, (Charles) critique Anglois, né à Gillengham en Dorset-Shire en 1666, abandonna la Religion Catholique, publia les ouvrages antichrétiens de Charles Blount, revint à des sentimens plus raisonnables, qu'il manifesta dans son *Manuel des Déistes*, & mourut en 1723, (*voyez* BLOUNT Charles). Gildon s'étant avisé de critiquer Pope, celui-ci lui répondit, en lui donnant une place dans sa *Dunciade*.

GILEMME, (Pierre) prêtre imposteur, se présenta pour guérir, par la magie, la démence de Charles VI, roi de France. On voulut éprouver ce qu'il savoit faire; il promit de délivrer 12 hommes liés de chaînes de fer; mais ayant manqué son opération, le prévôt de Paris le fit brûler avec ses compagnons l'an 1403.

GILIMER, l'un des descendans du fameux Genseric, détrôna en 531 Hunneric, roi des Vandales, son cousin, & se mit la couronne sur la tête. L'empereur Justinien l'envoya sommer plusieurs fois de la lui rendre; mais il ne reçut point d'autre réponse, sinon que « les » affaires de l'Afrique ne le » regardoient point; & que s'il » vouloit faire la guerre, on » étoit tout prêt à lui faire » face ». Bélisaire, général Romain, envoyé contre lui, le vainquit dans les plaines de Tricameron, à quelques lieues de Carthage, se rendit maître de cette ville, & bientôt de toute l'Afrique. L'usurpateur, pressé de tous côtés, se rendit. La misere qu'il avoit essuyée, l'avoit tellement endurci au malheur, que lorsqu'on le présenta à Bélisaire, il avoit l'air aussi

riant que s'il eût été dans la prospérité. Le vaincu fut conduit jusqu'au Cirque, où l'empereur étoit assis sur son trône. Se rappellant alors ce qu'il avoit été, il s'écria : *Vanité des vanités, & tout n'est que vanité!..* Justinien le relégua dans la Galatie, où il lui assigna des terres pour vivre avec sa famille ; il l'eût même fait patrice, s'il n'avoit été infecté de l'hérésie arienne, à laquelle il refusa de renoncer.

GILLES, *voyez* GILON.

GILLES, (S.) *Ægidius*, né à Athenes, passa en France, se retira dans un désert près de l'embouchure du Rhône, de là dans un lieu voisin du Gard, & enfin dans une forêt au diocese de Nismes, où il s'occupa entiérement du service de Dieu. Ce fut, dit-on, à la priere d'un roi de France, qu'il reçut des disciples qui observerent longtems la regle de S. Benoît. On a presque toujours confondu ce Saint avec un S. GILLES, que S. Césaire d'Arles créa abbé d'un monastere, près de cette ville, & qu'il envoya à Rome en 514, pour obtenir du pape Symmaque la confirmation des privileges de son église. Le P. Stilting, l'un des Bollandistes, a prouvé, dans une savante dissertation, que S. Gilles, Athénien de nation, vivoit à la fin du 7e. & au commencement du 8e. siecle ; & que l'autre florissoit au commencement du 6e. Baronius les a confondus, trompé apparemment par une ancienne *Vie* de ce Saint, qui n'est qu'une compilation sans critique.

GILLES DE ROME, *voyez* COLONNE (Gilles).

GILLES, seigneur de Chantrocé, étoit fils de Jean VI, duc de Bretagne. Il fut étouffé en 1450 entre deux matelas, après 3 ans & dix mois de prison, par ordre du duc François I, son frere. On l'accusoit d'entretenir des intelligences avec les Anglois, & d'avoir violé quantité de femmes & de filles. Son plus grand crime, à ce que disent quelques historiens, étoit la haine implacable qu'avoit pour lui le duc son frere aîné. On ajoute, que le Cordelier qui avoit confessé le prince Gilles, cita de la part le duc François au jugement de Dieu, pour y comparoître en un certain jour qu'il lui marqua par écrit ; & que le duc mourut en effet peu de mois après. Quoique ces anecdotes ne soient peut-être pas assez constatées, l'on n'a point de raison plausible de les rejeter. *Voyez* FERDINAND l'*Ajourné*.

GILLES, (Pierre) né à Albi en 1490, après s'être rendu habile dans les langues grecque & latine, dans la philosophie & l'histoire naturelle, voyagea en France & en Italie. Il dédia en 1533 un ouvrage à François I, & il exhorta ce prince dans son épître dédicatoire, d'envoyer à ses frais des savans, voyager dans les pays étrangers. Le roi goûta cet avis, & envoya, quelque tems après, Pierre Gilles dans le Levant : mais celui-ci n'ayant rien reçu de la cour pendant tout son séjour, fut obligé, après la mort de François I, arrivée en 1547, de s'enrôler dans les troupes de Soliman II, pour pouvoir subsister. Dans un autre voyage, il fut pris par des cor-

ſaires, & mené captif à Alger. Quand il eut obtenu ſa liberté, par les ſoins généreux du cardinal d'Armagnac, évêque de Rhodez, il ſe rendit à Rome auprès de ſon bienfaiteur, chargé des affaires de France, & y mourut en 1555, à 65 ans. On a de lui : I. *De vi & natura Animalium*, Lyon, 1533, in-4° : ce n'eſt proprement qu'un extrait d'Héliodore, d'Appien, d'Elien & de Porphyre, accompagné des obſervations du compilateur. II. *De Boſphoro Thracio libri tres*, in-24. III. *Topographia Conſtantinopoleos libri quatuor*, in-24, & dans l'*Imperium Orientale* de Banduri. Ces deux derniers ouvrages ne ſont pas inutiles aux géographes.

GILLES DE CHIN, chevalier célebre par ſa force & ſon courage, eſt regardé comme le vainqueur d'un dragon terrible qui déſoloit les environs de Mons dans le Hainaut. Les détails de ce combat ſont extrêmement ſemblables à ceux du chevalier Gozon (*voyez* ce mot) contre le fameux dragon de Rhodes, & cette reſſemblance affoiblit beaucoup l'authenticité des deux hiſtoires. *Voyez* l'*Hiſtoire de Notre-Dame de Vaſmes*, Mons, 1771, 1 vol. in-12. On montre la tête du dragon à l'hôtel-de-ville de Mons, & on voyoit à l'abbaye de S. Guiſlain, l'épitaphe de Gilles de Chin ; mais elle a diſparu avec la vieille égliſe.

GILLES DE VITERBE, hermite de S. Auguſtin, profeſſeur de philoſophie & de théologie, devint, par ſes talens, général de ſon ordre en 1507, patriarche de Conſtantinople & cardinal. Il fit l'ouverture du concile de Latran en 1512, & fut chargé par Léon X de pluſieurs affaires auſſi importantes qu'épineuſes. Ce ſavant prélat mourut à Rome en 1532, laiſſant des ouvrages en vers & en proſe, ſacrés & profanes. Dom Martenne a donné dans ſa grande Collection d'anciens Monumens, pluſieurs *Lettres* de Gilles de Viterbe, intéreſſantes pour la plupart, par les particularités qu'elles renferment ſur l'auteur, ou ſur les affaires de ſon tems. On a encore de lui des *Commentaires* ſur quelques morceaux de l'Ecriture ; des *Dialogues*, des *Epîtres*, des *Poéſies*.

GILLES, (Nicole *ou* Nicolas) ſecrétaire de Louis XII, & contrôleur du tréſor, mort en 1503, a fait des *Annales ou Chroniques de France*, depuis la deſtruction de Troie juſqu'en 1496. Cette hiſtoire n'eſt bonne que depuis le regne de Louis XI. Denys Sauvage, Belleforeſt, & pluſieurs anonymes, ont fait des additions aux *Annales* de Gilles, & Gabriel Chapuis les a continuées juſqu'à l'an 1585, in-fol. Elles ont été traduites en latin. On y trouve des choſes curieuſes : mais la crédulité extrême de Gilles l'a ſi fort décrié, qu'on n'oſe preſque pas le citer.

GILLES, (Saint-) ſous-brigadier de la premiere compagnie des Mouſquetaires du roi de France, né en 1680, mourut en 173... dans un couvent de Capucins où il s'étoit retiré. Ce poëte parloit peu, ayant ſon eſprit ſouvent occupé à combiner de petits morceaux de poéſie, dont il faiſoit part à

à ses amis. Son imagination étoit gaie, & quelquefois libertine. Il réussissoit particuliérement dans des sujets obscenes, talent malheureux qui a produit ses *Contes* & ses *Chansons*. La plus grande partie de ses Poésies a été imprimée en 1 vol., intitulé: *La Muse Mousquetaire*. Cette Muse a l'air que son titre annonce; mais peu de correction & peu de finesse. Saint-Gilles avoit un frere, qui mourut en 1745, à 86 ans. Celui-ci étoit auteur d'*Ariarathe*, tragédie qui ne réussit point. Il rampa dans la foule obscure & nombreuse des rimeurs peu favorisés des Muses.

GILLES, (Jean) de Tarascon en Provence, né en 1669, mourut en 1705 à Toulouse, maître de musique de l'église Saint Etienne. Il unit à beaucoup de talens de grandes vertus. On l'a vu se mettre dans un état d'indigence, pour en retirer ceux qui y étoient. Il fut enfant-de-chœur avec le célebre Campra dans la métropolitaine d'Aix. Guillaume Poitevin, prêtre de cette église, leur enseigna la musique. Gilles se fit bientôt un nom par ses talens. Bertier, évêque de Rieux, qui l'estimoit particuliérement, demanda pour lui la maîtrise de S. Etienne à Toulouse; mais le chapitre avoit disposé de cette place en faveur de Farinelli. Celui-ci, informé de ce qui se passoit, alla trouver son concurrent, & le força d'accepter sa démission; démarche qui leur fait également honneur. Nous avons de Gilles: I. De beaux *Motets* & en grand nombre. On estime sur-tout son *Diligam te*. II. Une *Messe des Morts*. C'est son chef-d'œuvre; elle fut chantée la premiere fois pour son auteur.

GILLET, (François-Pierre) né à Lyon en 1648, avocat au parlement de Paris en 1674, mourut dans cette ville en 1720. Il fit quelque honneur au barreau par ses plaidoyers; mais il en fit moins à la république des lettres par ses traductions des *Catilinaires* de Cicéron, & de plusieurs de ses *Oraisons*. Ces versions sont non-seulement inférieures à l'original, mais même aux traductions qui ont paru depuis. Ses *Plaidoyers*, publiés en 2 vol. in-4°, offrent de l'érudition, de la solidité, & quelquefois de la force; mais le style est un peu sec, & l'auteur ne sera jamais compté parmi les grands orateurs.

GILLET, (Louis-Joachim) chanoine-régulier de Ste Genevieve à Paris, & bibliothécaire de cette abbaye jusqu'en 1717, fut curé de Mahon, dans le diocese de Saint-Malo. Après en avoir rempli les fonctions pendant 23 ans, il revint prendre son emploi de bibliothécaire. Il mourut en 1753, à 74 ans. C'étoit un homme très-estimable. Il allioit la modestie au savoir, les vertus sociales aux exercices sédentaires du cabinet, & beaucoup de douceur à une longue habitude d'infirmités. Nous avons de lui une *Nouvelle Traduction de l'historien Josephe, faite sur le grec; avec des Notes critiques & historiques, pour en corriger le texte dans les endroits où il paroît altéré, l'expliquer dans ceux où il est obscur, fixer les tems & les circonstances de quelques évé-nemens qui ne sont pas assez dé-*

veloppés, éclaircir les ſentimens de l'auteur, & en donner une juſte idée; 4 vol. in-4°, 1756 & années ſuivantes, à Paris, chez Chaubert & Hériſſant. Cette verſion, plus fidelle que celle d'Arnaud d'Andilli, eſt reſtée au-deſſous de la célébrité de cette derniere, quoiqu'avec des avantages & des titres de préférence bien marqués.

GILLI, (David) miniſtre Proteſtant, natif de Languedoc, abjura le Calviniſme en 1683, & ramena pluſieurs errans au bercail. Louis XIV & le clergé de France lui firent une penſion juſqu'à ſa mort, arrivée à Angers en 1711, à 63 ans. On a de lui un recueil, ſous le titre de *Converſion de Gilli*, 1683, in-12. Il renferme les raiſons qu'il eut de ſe réunir à l'Egliſe Romaine.

GILLOT, (Jacques) d'une famille noble de Bourgogne, étoit chanoine de la Ste.-Chapelle de Paris, & doyen des conſeillers-clercs du parlement. Sa maiſon étoit une eſpece d'académie, ouverte à tous les ſavans. Il mourut en 1619, laiſſant une riche bibliotheque. Ce chanoine eut beaucoup de part au *Catholicon d'Eſpagne, ou Satyre Menippée*, Ratisbonne (Elzevir), 1664, in-12; & avec les notes de Godefroi, Bruxelles, 1709, 3 vol. in-8°. C'eſt dans ſa maiſon que fut compoſée cette ſatyre, pour tourner en ridicule la ligue catholique, quoiqu'il fût plus naturel qu'un chanoine tournât ſes talens contre la ligue huguenote, plus digne par les troubles qu'elle cauſoit depuis long-tems dans le royaume, & par ſa rebellion formelle contre le trône & l'autel, de faire l'objet de l'indignation des bons citoyens & des ſarcaſmes des ſatyriques (*voyez* DUCHAT, le FEVRE Antoine, MONTGAILLARD). Ce fut Gillot qui imagina la proceſſion burleſque rapportée dans cet ouvrage, & que les imbécilles ont priſe pour une réalité: mais cette calomnie théâtrale contre les religieux & le clergé, ne peut donner qu'une mauvaiſe opinion de l'auteur. La harangue du légat eſt encore de lui. Les autres harangues ſont de Florent Chrétien, de Nicolas Rapin, & de Pierre Pithou, trois beaux-eſprits, d'une religion très-équivoque. Nous avons encore de Gillot: I. Des *Inſtructions & Lettres miſſives, concernant le Concile de Trente*, dont la meilleure édition eſt celle de Cramoiſi, 1654, in-4°. II. La *Vie de Calvin*, imprimée in-4°, ſous le nom de Papire Maſſon, & qui, ſelon quelques-uns, eſt effectivement de ce dernier.

GILLOT, (Germain) d'une famille noble de Paris, reçut le bonnet de docteur en Sorbonne, & ſe diſtingua par ſes lumieres & ſes vertus. Il dépenſa plus de cent mille écus à faire élever de pauvres jeunes gens, & à les rendre capables de ſervir l'Egliſe par leurs talens, ou l'état par quelque profeſſion honnête. Pluſieurs de ſes éleves brillerent dans le barreau, & dans les facultés de médecine, de droit & de théologie. On les appelloit *Gillotins*, & ce nom annonçoit à la fois la généroſité de leur bienfaiteur & leur propre mérite. Des eccléſiaſtiques qu'il avoit

élevés donnerent leurs ſoins, pour que ſes bienfaits ſe perpétuaſſent. L'abbé Gillot mourut en 1688, à 66 ans.

GILLOT, (Louiſe-Geneviève) Pariſienne, morte dans ſa patrie en 1718, à 68 ans, fut mariée à de Saintonge, avocat, qui cultiva ſes talens pour la poéſie. Ses *Œuvres* conſiſtent en *Epîtres*, *Eglogues*, *Madrigaux*, *Chanſons*, deux Comédies, & deux Tragédies-Opéra. Son pinceau étoit facile, mais foible. Outre ſes *Poéſies*, recueillies en 1714, in-12, on a d'elle une Nouvelle hiſtorique, très-romaneſque, intitulée: *Hiſtoire de Don Antoine, roi de Portugal*, in-12.

GILON *ou* GILLES, diacre de l'égliſe de Paris, enſuite moine de Cluny, enfin évêque de Tuſculum & cardinal, fut un des meilleurs poëtes du 12*e*. ſiecle. Il réuniſſoit, dit l'abbé le Bœuf, le goût & la fécondité. On a de lui: I. Un *Poëme latin*, où il chante la 1*re*. croiſade de 1190. II. Une *Inſtruction* en vers, qu'il dédia au prince Louis, fils de Philippe-Auguſte, pour lui inſpirer l'amour de la vertu par l'exemple de Charlemagne qu'il y célebre: c'eſt ce qui a fait appeller cet ouvrage, *le Carolin*. III. La *Vie* de S. Hugues, abbé de Cluny.

GIOACHINO GRECO, plus connu ſous le nom de *Calabrois*, vivoit vers l'an 1640. C'étoit le plus habile joueur d'échecs de ſon tems. Il parcourut toutes les cours de l'Europe, pour chercher ſon pareil, mais il ne le trouva point. Nous avons de lui les *Regles du Jeu d'Echecs*, qu'il aimoit tant, petit vol. in-12, dont on trouve le précis dans l'*Académie des Jeux*. Le duc de Nemours, Arnaud le Carabin, Chaumont de la Salle, les trois plus fameux joueurs de la cour de France, voulurent rompre une lance avec ce champion, & furent vaincus.

GIOCONDO, (Jean) *Joconde* ou *Juconde*, Dominicain, né à Vérone vers le milieu du 15*e*. ſiecle, ſe fit un nom par ſa capacité dans les ſciences, dans les arts, & dans la connoiſſance des antiquités & de l'architecture. Il fut appellé en France par Louis XII, & conſtruiſit à Paris le Pont-au-Change, & le Pont Saint-Michel. Ce fut encore lui qui pour remédier aux attériſſemens cauſés dans les lagunes de Veniſe, par l'embouchure de la Brenta, qui faiſoient craindre qu'un jour cette ville ne ſe trouvât jointe à la terre-ferme, imagina de détourner une partie des eaux de cette riviere, & de les faire entrer dans la mer, auprès de Chioggia. S'étant retiré à Rome, il fut choiſi, après la mort de Bramante, pour un des architectes de l'égliſe de S. Pierre: il travailla avec Raphaël d'Urbin & Antoine Pangallo à renforcer les fondemens de cet immenſe édifice, auxquels Bramante n'avoit pas donné la ſolidité néceſſaire. Giocondo eſt auteur de *Remarques* curieuſes *ſur les Commentaires de Céſar*; & il fut le premier qui publia le deſſin du pont que ce conquérant fit conſtruire ſur le Rhin, dont la deſcription juſqu'alors avoit été mal-entendue. Il a donné auſſi des éditions de *Vitruve* & de *Frontin*.

Ce fut par son moyen qu'on trouva dans une bibliotheque de Paris, la plupart des Epîtres de Pline, qu'Alde Manuce imprima. Son savoir ne se bornoit pas à l'architecture & aux antiquités ; il étoit également versé dans la philosophie & la théologie, & fut le maître de Jules-César Scaliger, qui l'appelloit *une ancienne & bonne bibliotheque de toutes les sciences.* Dès avant 1506, il avoit, avec la permission du pape, quitté l'habit de son ordre, & vivoit en prêtre séculier. Il mourut dans un âge très-avancé, vers 1530.

GIOJA, (Flavio) né à Pasitano, château dans le voisinage d'Amalfi, vers l'an 1300, connut la vertu de la pierre d'aimant, s'en servit, dit-on, dans ses navigations, & peu-à-peu, à force d'expériences, il inventa la *Boussole.* On ajoute que, pour apprendre à la postérité que cet instrument avoit été inventé par un sujet des rois de Naples (alors cadets de la maison de France), il marqua le Nord avec une fleur de lys: exemple qui fut suivi par toutes les nations qui firent usage de cette utile découverte. On prétend que les Chinois la connoissoient depuis long-tems; mais on sait que cette vaine nation s'attribue bien des choses qu'elle n'a apprises qu'avec beaucoup de peine des Européens, & que les notions qu'elle a eues avant leur arrivée, sont toujours restées dans une espece d'enfance sans développement & sans perfection. Quoi qu'il en soit, c'est la boussole qui ouvrit, pour ainsi dire, l'univers. Les voyages auparavant étoient longs & pénibles ; on n'alloit presque que de côte à côte : mais grace à cette invention, on trouva une partie de l'Asie & de l'Afrique, dont on ne connoissoit que quelques côtes, & l'Amérique, dont on ne connoissoit rien du tout. *Voyez* HUGUES DE BERCY.

GIOLITO DE FERRARI, (Gabriel) célebre imprimeur de Venise dans le 16*e.* siecle, étoit originaire de Frino, ville de Montferrat, d'où Jean son pere, imprimeur lui-même, étoit venu s'établir à Venise, vers 1530. Gabriel se fit une grande réputation dans son art, qu'il mérita plus cependant par l'élégance de ses caracteres, & par la qualité du papier qu'il employoit, que par la correction de ses éditions, qui n'est pas toujours aussi soignée qu'on pourroit le desirer. Il vécut fort estimé & considéré à Venise, & reçut pendant sa vie des marques distinguées de la faveur de plusieurs princes. Il tiroit son origine de la famille noble des Ferrari de Plaisance, & sa noblesse lui fut confirmée par un diplome de l'empereur Charles V en 1547. Il mourut en 1581, & laissa deux fils, Jean & Jean-Paul, qui furent imprimeurs comme lui.

GIORDANI, (Vital) né à Bitonto en 1633, passa sa jeunesse dans la débauche, & épousa un fille sans biens. Un de ses beaux-freres lui ayant reproché ses désordres, il le tua, & s'enrôla dans la flotte que le pape envoyoit contre les Turcs. L'amiral lui trouva du génie ; il lui donna l'emploi d'écrivain, qui étoit vacant. Giordani, obligé d'apprendre

l'arithmétique pour remplir ses fonctions, dévora celle de Clavius, & prit du goût pour les mathématiques. De retour à Rome, en 1659, il devint garde du château Saint-Ange, & profita du loisir que lui donnoit cet emploi, pour se livrer à l'étude des mathématiques. Il y fit de si grands progrès, que la reine Christine de Suede le choisit pour son mathématicien. Louis XIV le nomma pour enseigner les mathématiques à Rome, dans l'académie de peinture & de sculpture qu'il y avoit établie en 1666; & le pape Clément X lui donna la charge d'ingénieur du château Saint-Ange. Giordani eut, en 1685, la chaire de mathématiques du college de la Sapience, fut reçu membre de l'académie des *Arcadi*, le 5 mai 1691, & mourut en 1711, à 78 ans. Il étoit d'un tempérament bilieux & violent, mais infatigable. Il fit des excès de travail, qui lui attirerent des maladies fâcheuses; il se rétablissoit par un bon régime. Ses principaux ouvrages sont: I. *Euclide restituto*, 1686, in-fol. II. *De componendis gravium momentis*, 1685. III. *Fundamentum doctrinæ motûs gravium*, 1686. IV. *Ad Hyacinthum Christophorum Epistola*, in-fol., 1705, à Rome, comme les précédens. Ces écrits eurent de la réputation dans leur tems.

GIORGION, (George) peintre célebre, né en 1478, au bourg de Castel-Franco, quitta la musique, pour laquelle il avoit du goût & du talent, pour la peinture. Il apprit cet art sous Jean Bellin. L'éleve passa tout-à-coup, de la maniere de son maître, à une autre qu'il ne dut qu'à lui-même. L'étude qu'il fit des ouvrages de Léonard de Vinci, & surtout celle de la nature, acheva de le perfectionner. Ce fut lui qui introduisit à Venise la coutume où étoient les grands, de faire peindre les dehors de leurs maisons. Titien ayant connu la supériorité de ses talens, le visitoit fréquemment, pour lui dérober les secrets de son grand art; mais le Giorgion trouva des prétextes pour lui interdire sa maison. Cet habile maître mourut en 1511, à 33 ans, de la douleur que lui causa l'infidélité de sa maîtresse. Dans l'espace d'une vie si courte, il porta la peinture à un point de perfection qui surprend tous les connoisseurs. Il entendoit parfaitement l'art si difficile de bien ménager les jours & les ombres, & de mettre toutes les parties dans une belle harmonie. Ses tableaux sont supérieurs à tous ceux qu'on connoissoit alors, par la force & la fierté. Son dessin est délicat, ses carnations sont peintes avec une grande vérité, ses figures ont beaucoup de rondeur, ses portraits sont vivans, & ses paysages touchés avec un goût exquis.

GIOSEPIN, *voy.* ARPINO.

GIOTTO, (Le) peintre, naquit en 1276 à Vespignano, près de Florence, de parens pauvres. Le fameux Cimabué, fondateur de l'école Florentine, l'ayant rencontré à la campagne qui gardoit les troupeaux de son pere, & qui en les regardant paître, les dessinoit sur une brique, le mit au nombre de ses éleves. Giotto profita tellement sous son maître, qu'a-

près sa mort, il passa pour le premier peintre de l'Europe. On rapporte que le pape Benoît XI voulant éprouver le mérite des peintres Florentins, envoya un connoisseur pour rapporter un dessin de chacun. Le Giotto se contenta de faire sur du papier, à la pointe du pinceau & d'un seul trait, un cercle parfait. Cette hardiesse, & en même tems cette sureté de main, donna au pape une grande idée de son talent, & fit naître ce proverbe italien: *Tu sei più rondo, che l'O del Giotto*... Benoît l'appella à Rome, d'où il passa à Avignon dans le tems de la translation du Saint-Siege. Après la mort de Clément V, il retourna dans sa patrie, & mourut à Florence en 1334. Les Florentins ont fait élever sur son tombeau une statue de marbre. Pétrarque & le Dante, amis de ce peintre, le célébrerent dans leurs vers. Le grand tableau de Mosaïque qui est sur la porte de l'église de S. Pierre de Rome, est de lui.

GIPHANIUS, *voyez* GIFFEN.

GIRAC, (Paul-Thomas, sieur de) natif d'Angoulême, fut conseiller au présidial de cette ville, l'intime ami de Balzac, & l'adversaire de Voiture. Il défendit le premier contre Costar, partisan outré du second. Cette querelle produisit une vive fermentation dans son tems; mais aujourd'hui les écrits & les injures qu'elle fit vomir, ne causeroient que de l'ennui. Girac paroît savant dans les siens, mais encore plus emporté. Il mourut en 1663.

GIRALDI, (Lilio Gregorio savant profond dans les langues, dans la connoissance de l'antiquité & dans les mathématiques, naquit à Rome en 1478, & y mourut en 1552, dans la misere. Il disoit ordinairement » qu'il avoit eu à combattre » contre trois ennemis, la nature, la fortune & l'injustice ». Il perdit son bien & sa bibliotheque, lorsque l'armée de Charles-Quint pilla sa patrie. La goutte vint se joindre à la pauvreté, & il en fut tellement tourmenté dans sa vieillesse, qu'il ne pouvoit pas tourner le feuillet d'un livre. Les écrits de ce savant ont été recueillis à Leyde, en 1596, 2 vol. in-fol. Les plus souvent cités sont: I. *Syntagma de Diis Gentium*; livre excellent pour ce qu'il contient, mais qui ne renferme pas tout ce qu'on peut faire entrer dans une Mythologie. II. L'*Histoire des Poëtes Grecs & Latins* III. Celle *des Poëtes de son tems*. Ces deux ouvrages sont moins consultés, que son Histoire des Dieux des Gentils. IV. *Progymnasmata adversùs litteras & litteratos*, où l'on trouve le germe des idées que J. J. Rousseau a depuis développé sur les mauvais effets des lettres & des sciences (*voyez* ROUSSEAU Jean-Jacques, & FRÉDERIC-GUILLAUME I, roi du Prusse). Mais si Giraldi a osé écrire contre les *lettrés* de son tems, la plupart sages & réservés, qu'eût-il dit de cette nuée de *gens-de-lettres* qui couvre aujourd'hui la surface du globe, & ronge comme les sauterelles d'Egypte, tout ce qui retient encore quelque apparence de verdure?

GIRALDI-CINTIO, (Jean-

Baptiste) né à Ferrare d'une famille noble, au commencement du 16e. siecle, tint un rang distingué parmi les poëtes & les littérateurs de son tems. Il mourut en 1573, à 69 ans. On a de cet auteur : I. Neuf *Tragédies*, dont la meilleure est *l'Orbeche*. II. Un poëme en 16 chants, intitulé : *L'Ercole*, imprimé à Modene en 1557, in-4°. III. Un recueil de 100 nouvelles, sous ce titre : *Hecatommiti Nel Montegale, appresso Lionardo Torrentino*, 1565, en 2 vol. in-8° : c'est le plus connu de ses ouvrages, dont nous avons indiqué les principaux. Ces écrits sont en italien. Il a donné en latin des *Poésies & l'Histoire d'André Doria*, Leyde, 1696, 2 tom. in-fol.

GIRALDUS, *voy.* GIRAUD.

GIRARD DE VILLETHERI, (Jean) prêtre de Paris, mort dans sa patrie en 1709, à 68 ans, enrichit l'église d'un grand nombre de livres de piété. Ses Traités recueillis, pourroient composer un corps de morale-pratique pour toutes les conditions & tous les états. Il appuie ce qu'il dit, par les principes de la raison, par l'Ecriture-Sainte, par les Peres & par les conciles. Ses principaux ouvrages sont : I. *Le véritable Pénitent*. II. *Le Chemin du Ciel*. III. *La Vie des Vierges*. IV. Celle *des Gens mariés, des Veuves, des Religieux, des Religieuses, des Riches & des Pauvres*. V. *La Vie des Saints*. VI. *La Vie des Clercs*. VII. Un *Traité de la Vocation*. VIII. *Le Chrétien étranger sur la terre*. IX. Un *Traité de la Flatterie*. X. Un autre *de la Médisance*. XI. *La Vie de J. C. dans l'Eucharistie*. XII. *Le Chrétien dans la tribulation*. XIII. Un *Traité des Eglises & des Temples*. XIV. Un autre *du respect qui leur est dû*. XV. *La Vie de S. Jean de Dieu*. XVI. Un *Traité des Vertus théologales*; enfin *la Vie des Justes*. Ces différens ouvrages sont chacun en un ou 2 vol. in-12; on les a souvent réimprimés; il seroit à souhaiter qu'ils fussent écrits avec plus de pureté & de précision.

GIRARD, (Guillaume) archidiacre d'Angoulême, avoit été secrétaire du duc d'Epernon. Après la mort de ce duc, il donna des *Mémoires* pour sa vie en 4 vol. in-12. Il nous y apprend beaucoup de particularités intéressantes. Sur la fin de ses jours, cet auteur se livra entiérement à la piété & ne s'occupa plus que d'objets religieux. Ce fut alors qu'il entreprit la traduction des Œuvres du pieux Louis de Grenade. Elle parut sur la fin du 17e. siecle, en 10 vol. in-8°, ou 2 vol. in-fol. C'est la plus exacte que nous ayons; mais nous pourrions en avoir une plus élégante.

GIRARD, (Albert) habile géometre Hollandois, publia, vers l'an 1629, un livre intitulé : *Invention nouvelle en algebre*. Il y traite des racines négatives, ou affectées du signe *moins*; & montre que dans certaines équations cubiques, ou du 3e. degré, il y a toujours trois racines; ou deux positives & une négative, ou deux négatives & une positive. Girard entrevoyoit d'autres résultats de ce genre, que Descartes développa peu de tems après.

GIRARD, (Jean-Baptiste) Jésuite, natif de Dole, se fit un nom dans son ordre par ses talens. Après avoir professé les humanités & la philosophie, il se consacra à la prédication & à la direction; & il exerçoit ces emplois avec autant d'assiduité que de succès. Un nombre infini de femmes du monde furent mises par lui dans le chemin du salut. Plusieurs filles entrerent dans le cloître à sa persuasion, & en furent l'exemple. Il fut envoyé d'Aix à Toulon en 1728, pour être directeur du séminaire royal de la marine. Parmi les pénitentes qui vinrent à lui, il se trouva Marie-Catherine Cadiere, fille de 18 à 20 ans, née avec un cœur sensible, & entêtée de la passion de faire parler de ses vertus. La pénitente, échauffée par le plaisir d'avoir un directeur qui la prônoit partout, voulut avoir une réputation encore plus étendue. Elle prétendit avoir des extases & des visions. Son directeur parut d'abord y ajouter quelque croyance; mais sentant qu'il y avoit quelque chose d'outré dans la conduite de sa pénitente, il chercha à s'en débarrasser. La Cadiere, piquée contre lui, choisit un autre directeur. Elle s'adressa à un Carme, fameux janséniste, & connu par sa haine contre les Jésuites. Il engagea sa pénitente à faire une déposition, dans laquelle elle déclara que le P. Girard, après avoir abusé d'elle, lui avoit fait perdre son fruit; & comme par cette déclaration elle auroit été aussi coupable que lui, elle l'accusa d'enchantement & de sortilege. Cette misérable étala sa honte aux yeux de l'univers, pour l'unique plaisir de la vengeance. L'affaire fut portée au parlement d'Aix, & elle mit la combustion dans les familles. Enfin, après des cabales, des querelles, des satyres, des chansons & des injures sans nombre, le parlement déchargea le P. Girard des accusations intentées contre lui, & la Cadiere condamnée aux dépens. Cet arrêt fut prononcé le 16 décembre 1731. Peut-être ceux qui se sont étonnés que le parlement ne jugea point avec plus de rigueur, ne connoissent pas assez les circonstances où ce tribunal se trouvoit, ni le dangereux fanatisme du parti qui s'étoit déclaré pour la prétendue dévote. On assure d'ailleurs que le résultat des interrogatoires qu'elle a subis, prouve plus de folie que de méchanceté, plus de docilité à des impulsions étrangeres, que de malice personnelle. Après que le procès fut terminé, le P. Girard fut envoyé par ses supérieurs à Dole. Il y fut recteur, & y mourut avec la réputation d'un homme zélé & vertueux; mais pas toujours assez circonspect. La fureur d'écrire est telle en France, qu'on a formé six volumes in-12 des pieces de ce singulier procès.

GIRARD, (Gabriel) aumônier de madame la duchesse de Berry, fille du régent, & interprete du roi pour les langues esclavonne & russe, mérita une place à l'académie françoise par quelques ouvrages de grammaire qui respirent la philosophie: I. *Synonymes François, leurs différentes significa-*

tions, & le choix qu'il en faut faire pour parler avec justesse, in-12. Ce livre, plein de goût, de finesse & de précision, subsistera autant que la langue, & servira même à la faire subsister. Le but de l'auteur est de prouver que presque tous les mots qu'on regarde comme parfaitement synonymes dans notre langue, different réellement dans leur signification, à-peu-près comme une même couleur paroît sous diverses nuances. Ce grammairien philosophe saisit admirablement ces différences imperceptibles, & les fait sentir à son lecteur, en rendant ce qu'il apperçoit & ce qu'il sent, par des termes propres & clairs. Le choix des exemples est excellent, à quelques-uns près, qu'il auroit pu se dispenser de prendre dans des matieres de galanterie. Les autres présentent presque toujours des pensées fines & délicates, des maximes judicieuses, & des avis importans pour la conduite. M. Beauzée a donné en 1769 une nouvelle édition de cet ouvrage, augmenté d'un volume, & de quelques articles posthumes de l'abbé Girard. L'abbé Roubaud a effacé en quelque sorte cet ouvrage par les *Nouveaux Synonymes François*, Paris, 1786, 4 vol. in-8°. Mais il convient lui-même que l'abbé Girard a le mérite *d'avoir le premier ouvert les yeux à la nation, sur la richesse que la langue acquerroit par la seule explication des synonymes, qui sans une différence nette & précise, la surchargent de mots en l'appauvrissant d'idées.* L'ouvrage de l'abbé Roubaud n'est d'ailleurs pas à l'abri de la critique. On y trouve quelquefois une métaphysique de langage, des idées exotiques & romanesques, qui semblent tenir à la secte des *économistes* à laquelle il étoit agrégé. II. Une Grammaire sous le titre de *Principes de la Langue Françoise*, 2 vol. in-12, 1747 : inférieure aux *Synonymes*, du moins pour la forme ; mais qui offre d'excellentes choses, & même, suivant son titre, les vrais principes de la langue. L'auteur subtilise trop sur la théorie du langage, & ne cherche pas assez à en exposer clairement & nettement la pratique. L'abbé Girard mourut en 1748, à 70 ans. C'étoit un homme d'un esprit fin, & versé dans la lecture des bons écrivains.

GIRARD, (Gilles) curé d'Hermanville, près Caen, né à Campsour, dans le diocese de Coutances, a été un des meilleurs poëtes latins de son tems. Il avoit perfectionné son talent dans l'université de Caen, où il professa les humanités. Il réussit sur-tout dans l'Ode Alcaïque, & ne le cede en ce genre à aucun poëte moderne. Nous avons de lui un nombre assez considérable de *Poésies lyriques*, dont la plupart ont été couronnées aux Palinods de Rouen, & imprimées séparément. L'auteur mourut en 1762, âgé de 60 ans.

GIRARD DU HAILLAN, voyez HAILLAN.

GIRARDON, (François) sculpteur & architecte, né à Troyes en Champagne, l'an 1628, de Nicolas Girardon, fondeur de métaux, eut pour maître Laurent Maziere. Après s'être perfectionné sous Fran-

çois Anguier, il s'acquit une si grande réputation, que Louis XIV l'envoya à Rome pour étudier les chef-d'œuvres anciens & modernes, avec une pension de mille écus. De retour en France, il orna de ses ouvrages en marbre ou en bronze les maisons royales. Après la mort de le Brun, Louis XIV lui donna la charge d'inspecteur-général de tous les morceaux de sculpture. Les plus célebres de ses ouvrages sont : I. Le magnifique *Mausolée du Cardinal de Richelieu*, dans l'église de la Sorbonne. II. La *Statue équestre de Louis XIV*, où le héros & le cheval sont d'un seul jet ; c'est son chef-d'œuvre. III. Dans les jardins de Versailles, l'*Enlevement de Proserpine par Pluton*, & les *Groupes* qui embellissent les bosquets des Bains d'Apollon, &c. Il mourut à Paris en 1715, à 88 ans. Il avoit été reçu de l'académie de peinture en 1657, professeur en 1659, recteur en 1674, & chancelier en 1695. Catherine du Chemin, son épouse, se fit un nom par son talent de peindre les fleurs. *Voyez* CHEMIN (Catherine du)

GIRAUD, (Sylvestre) *Giraldus*, né à Mainapir, dans le comté de Pembrock, se distingua parmi les savans de son tems. Après avoir professé dans l'université de Paris & à Oxford, il devint archidiacre & chanoine de S. David. Il s'occupa beaucoup des affaires d'Angleterre ; mais il se fit tant d'ennemis par sa rigidité, que son élection à l'évêché de S. David ne fut pas confirmée par le pape, dont cependant il avoit toujours pris les intérêts. Il mourut vers 1220, âgé de 75 ans. On trouve de lui plusieurs ouvrages dans l'*Anglia Sacra* de Warthon, & dans l'*Anglica* de Cambden. Sa *Description du Pays de Galles* (*Cambria*) a été imprimée séparément à Londres, 1585, in-8°.

GIRAUDEAU, (Bonaventure) Jésuite, né à Saint-Vincent-sur-Jard en Poitou, mourut en 1774, âgé de 77 ans, après avoir donné : I. Une *Méthode pour apprendre la Langue Grecque*, 1751 & suiv., 5 parties in-12. II. *Praxis Linguæ sacræ*, 1757, in-4°. ; ouvrage très-estimé, quoiqu'il y ait quelques vues hypothétiques. Il prétend, comme Masclef (*voyez* ce mot), lire l'hébreu sans les points massorétiques ; mais avec cette différence, que par-tout où il manque une voyelle, il y place la lettre O, au lieu que Masclef y met la premiere voyelle qui se trouve dans le nom de la consonne qui précede : systême qui d'abord paroît arbitraire, mais que l'auteur semble avoir puisé dans la lecture & l'étude des anciennes versions. Il y a cependant des cas où il en paroît résulter des sens incommodes & difficiles. III. *Les Paraboles du P. Bonaventure*, petit in-12, rempli de moralités bien déduites, ingénieusement & sagement adaptées à l'éducation de la jeunesse. IV. L'*Evangile médité*, ouvrage digne de son titre, dont on a fait plusieurs éditions in-12 & en 8 vol., par les soins de M. Duquesne, vicaire-général de Soissons, à qui le manuscrit avoit été confié par feu M. de Beaumont, archevêque de Paris. Il y a des passages pleins

d'éloquence & de feu. Le ſtyle en eſt pur, coulant, naturel; la maniere grande & noble; les idées vaſtes, les réflexions profondes. C'eſt la philoſophie de l'Evangile. Le vrai chrétien, & ſur-tout le chrétien inſtruit, y trouve de quoi nourrir ſubſtanciellement ſa penſée & ſon cœur. « Tout y eſt digne du fils » de Dieu, dit un Proteſtant (M. Nallat, recteur de l'égliſe de S. Pierre en l'iſle de Guerneſey) » tout y répond à la » ſublimité de ſa doctrine & à » l'excellence de ſes ſaints pré- » ceptes. Les réflexions tou- » chent & perſuadent, tant par » leur ſolidité, leur beauté, » que par la maniere de les ex- » poſer, qui eſt digne d'elles. » Tout y eſt méthodique, lié, » ſimple, inſtructif, & ſur-tout » onctueux » (*Lettre de M. Nallat à l'Abbé Duqueſne*, en date du 14 avril 1777).

GIRON, (D. Pierre) duc d'Oſſone, iſſu d'une famille illuſtre d'Eſpagne, fut vice-roi de Sicile & de Naples, & prit, dit-on, part à la conjuration contre Veniſe (*voyez* CUEVA). Les Napolitains ayant porté des plaintes contre lui, le duc leur répondit avec la fierté d'un homme qui n'auroit rien eu à ſe reprocher; & ſes réponſes ſervirent preſque à le juſtifier: cependant, après avoir été enfermé pendant 3 ans, il mourut dans la priſon en 1624, ſans qu'on lui eût prononcé ſa ſentence. On rapporte de lui pluſieurs fades plaiſanteries, qu'on trouve dans tous les inſipides recueils de bons mots. Gregorio Leti a écrit ſa *Vie*, & l'a brodée à ſa maniere.

GIRON GARCIAS DE LOAYSA, archevêque de Tolede, né à Talavera en Eſpagne, fut appellé à la cour de Philippe II, qui le fit ſon aumônier, lui confia l'éducation de l'infant d'Eſpagne ſon fils, & le plaça enſuite ſur le ſiege de Tolede. Il ne l'occupa pas long-tems, car il mourut 5 ou 6 mois après, en 1599. On dit que le chagrin qu'il conçut du peu de conſidération que lui témoignoit le roi Philippe III, ſucceſſeur de Philippe II, hâta ſa mort; mais cette foibleſſe n'eſt pas à préſumer dans un homme dont le caractere montroit de la fermeté & n'avoit jamais paru aſſervi à l'ambition. Ce ſavant prélat avoit publié en 1593, in-fol, une nouvelle *Collection des Conciles d'Eſpagne*, avec des notes & des corrections. C'étoit la meilleure qu'on eût avant celle du cardinal d'Aguirre.

GIROUST, (Jacques) Jéſuite, né à Beaufort en Anjou en 1624, mort à Paris en 1689, à 65 ans, remplit avec beaucoup de diſtinction les chaires de la province & de la capitale. Sa maniere de prêcher étoit comme ſon ame, ſimple & ſans fard; mais dans cette ſimplicité il étoit ordinairement ſi plein d'onction, qu'en éclairant les eſprits, il gagnoit preſque toujours les cœurs. Le P. Bretonneau, ſon confrere, publia ſes *Sermons* en 1704, 5 vol. in-12. On y trouve une éloquence naturelle & forte; mais il n'eſt pas difficile de s'appercevoir que le P. Girouſt s'attachoit plus aux choſes qu'aux paroles, qu'il négligeoit un peu trop. Peut-être croyoit-il que la ſimplicité du ſtyle

aidoit beaucoup le pathétique, donnoit à l'éloquence un air plus naturel & plus touchant, & produisoit l'onction. Son Avent est intitulé : *Le Pécheur sans excuse*. C'étoit l'usage des prédicateurs de ce tems-là, de choisir un dessein général, auquel ils rapportoient tous les discours de l'Avent. On a sagement réformé cette coutume bizarre, qui entraînoit des répétitions fastidieuses, mettoit des entraves au génie, & fatiguoit l'attention des auditeurs. Le P. Giroust prêchoit & agissoit; ses mœurs étoient dignes de ses sermons.

GIRY, (Louis) Parisien, avocat au parlement & au conseil, fut l'un des premiers membres de l'académie Françoise. Il se fit un nom dans le monde par sa probité & son désintéressement, & dans la république des lettres par ses traductions. On distingue celles de l'*Apologétique* de Tertullien, effacée par celle de l'abbé Gourcy en 1781; de l'*Histoire sacrée* de Sulpice Sévere; de la *Cité de Dieu* de S. Augustin; des *Epîtres choisies* de ce Pere; du *Dialogue des Orateurs* de Cicéron, in-4°. Elles eurent beaucoup de cours de son tems; mais elles sont quelquefois obscures, souvent infidelles, & d'une diction trop négligée. Ce traducteur mourut à Paris en 1665, à 70 ans.

GIRY, (François) fils du précédent, entra dans l'ordre des Minimes, & en devint provincial. Il fut également recommandable par sa piété, son savoir & sa modestie. Il avoit une si grande facilité à s'exprimer sur les matieres de dévotion, qu'il écrivoit sans préparation. Son plus grand ouvrage est la *Vie des Saints*, en 2 vol. in-fol. Elle est écrite avec onction; mais elle n'est pas entiérement purgée de fables. Il est à croire que les *Vies des Saints* traduites de l'anglois par M. Godescard, 1763-1781, & dont on a donné une nouvelle édition en 1783, 12 vol. in-8°, feront oublier l'ouvrage du P. Giry. Ce pieux écrivain mourut en 1688, à 53 ans. Le P. Raffron, son confrere, provincial de la province de France, a écrit sa *Vie*, in-12, 1691.

GISBERT, (Blaise) Jésuite, né à Cahors en 1657, prêcha avec beaucoup de succès. Il passa les dernieres années de sa vie dans le college de Montpellier, où il mourut le 28 février 1731. On a de lui : I. L'*Art d'élever un Prince*; in-4°., réimprimé en 1688, en 2 vol. in-12, sous le titre de l'*Art de former l'esprit & le cœur d'un Prince* : livre rempli de lieux communs, ainsi que le suivant. II. *La Philosophie du Prince*, Paris, 1689, in-8°. Mais l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, est son *Eloquence chrétienne*, Lyon, 1714, in-4°., réimprimée in-12, à Amsterdam, 1728, avec les remarques de Jacques Lenfant. Il a été traduit en italien, en allemand, &c.

GISCALA, (Jean de) ainsi nommé, parce qu'il étoit originaire de cette ville, en Palestine. C'étoit un brigand, qui exerça les plus horribles cruautés pendant la guerre des Juifs contre les Romains. Après la prise de Giscala, il se jeta dans

Jérusalem, où il se rendit chef de parti. Il appella les Iduméens à son secours contre Ananus, grand-sacrificateur, & contre les bons citoyens, qu'il traita avec la derniere indignité. Ses plus grands divertissemens étoient de piller, voler & massacrer. Ce scélérat s'étant joint à Simon, fils de Gioras, qui étoit un autre chef de parti, ils ne discontinuerent pas leurs brigandages & leurs massacres, que la ville ne fût entiérement ruinée. Ils firent plus périr de monde par le fer, le feu & la faim, que les Romains qui les assiégeoient, avec toutes leurs machines de guerre. Mais tous ces crimes ne resterent pas impunis. Après la ruine de la ville & du temple, Jean de Giscala se cacha dans des égoûts, où il fut trouvé au bout de quelques jours. Tite le condamna à mourir dans une horrible prison : peine trop douce pour de si grands crimes.

GISCON, fils d'Himilcon, capitaine des Carthaginois, après avoir fait la guerre avec beaucoup de bonheur, fut banni de sa patrie par une cabale, & rappellé ensuite. On lui permit de se venger de ses ennemis comme il voudroit. Il se contenta de les faire prosterner par terre, & de leur presser le cou sous un de ses pieds; vengeance bien légere pour un Carthaginois. Peu de tems après, l'an 309 avant J. C., il fut général d'une armée pour la Sicile, fit la guerre aux Corinthiens, & conclut une paix avantageuse.

GISORS, (le comte de) *voy.* FOUCQUET, (Charles-Louis-Auguste) à la fin de l'article.

GIULANO DE MAJANO, sculpteur & architecte Florentin, né en 1377, eut beaucoup de réputation en son tems, sur-tout pour l'architecture. Le roi Alfonse l'ayant appellé à Naples, il y construisit pour lui le magnifique palais de *Poggio Reale*, & embellit cette ville de plusieurs autres édifices; il fut aussi employé à Rome par le pape Paul II. Il mourut à Naples, âgé de 70 ans, en 1447, honoré des regrets du roi Alfonse, qui lui fit faire de superbes obseques.

GIUNTINO, *voy.* JUNCTIN.

GIVRI, *voyez* MESMES (Jean-Antoine de).

GLABER, (Rodolphe) Bénédictin de Cluni, florissoit sous les regnes de Robert & de Henri I, rois de France. Il aima & cultiva la poésie. Le plus considérable de ses ouvrages est une *Chronique ou Histoire de France*, qui finit à l'an 1046, adressée à l'abbé Odilon, sans ordre & sans suite, pleine de fables; mais, malgré ces défauts, très-utile pour les premiers tems de notre monarchie. On peut consulter sur Glaber un Mémoire fort curieux, dont M. de la Curne a enrichi le tome 8e. des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. On trouve la *Chronique* de Glaber dans les *Collections* de Pithou & de Duchesne.

GLABRIO, *voy.* ACILIUS.

GLAIN, (N. de Saint-) né à Limoges vers 1620, se retira en Hollande, pour y professer avec plus de liberté la religion prétendue-réformée, à laquelle cependant il ne tenoit qu'autant qu'elle étoit opposée à la seule

Religion véritable. Après avoir servi dans les armées en qualité de capitaine de la république, il travailla pendant quelque tems à la Gazette d'Hollande. La lecture des livres de Spinosa changea ce protestant en athée. Il traduisit en françois le trop fameux *Tractatus Theologico-Politicus*. Cette traduction parut d'abord sous ce titre : *La Clef du Sanctuaire*. L'ouvrage ayant fait beaucoup de bruit, l'auteur, pour le répandre encore davantage, le fit reparoître avec le titre de *Traité des Cérémonies superstitieuses des Juifs ;* & enfin il l'intitula : *Réflexions curieuses d'un esprit désintéressé sur les matieres les plus importantes du salut*. Il est difficile de trouver cette traduction avec ces trois titres réunis. Elle fut imprimée à Cologne, en 1678, in-12. C'est un recueil d'extravagances & d'impiétés, où Freret & d'autres savans plus modernes ont puisé des réflexions dont ils se sont fait honneur comme si elles leur appartenoient en propre, & qu'il y eût en effet de quoi s'en glorifier.

GLANDORP, (Mathias) de Cologne, se consacra à la chirurgie & à la médecine dans la ville de Brême, dont il étoit originaire. Il y mourut en 1640, médecin de l'archevêque, & physicien de la république. Ses ouvrages ont été publiés à Londres en 1729, in-4°., sous ce titre : *Glandorpi Opera omnia, nunc simul collecta & plurimùm emandata*. Son éloge est à la tête de cet utile recueil. Il renferme plusieurs Traités curieux d'antiquités Romaines.

GLANVILL, (Joseph) né à Plimouth en Angleterre, en 1636, membre de la société royale, fut chapelain de Charles II, & chanoine de Worcester. Il se distingua par une mémoire heureuse & un esprit pénétrant. Il mourut en 1680, laissant plusieurs ouvrages en anglois. Les principaux sont : I. *De la vanité de dogmatiser ;* livre dans lequel il prouve l'incertitude de nos connoissances, & combien on a tort de se passionner pour celles qui ne sont que d'invention humaine. II. *Lux Orientalis*, ou Recherches sur l'opinion de quelques Orientaux, touchant la préexistence des ames. III. *Scepsis scientifica*, ou l'Ignorance avouée, servant de chemin à la science. IV. Des *Sermons*. V. Un *Essai sur l'Art de Prêcher*. VI. *Philosophia pia*, Londres, 1671, in-8°. VII. Le *Plus ultrà*, ou les Progrès des Sciences depuis Aristote. VIII. Divers *Ecrits* contre l'incrédulité, parmi lesquels il faut distinguer une brochure curieuse & rare, intitulée : *Eloge & défense de la Raison en matiere de religion*. L'auteur attaque dans cet ouvrage le scepticisme, & le fanatisme de toutes les especes.

GLAPHYRA, femme d'Archelaüs, grand-prêtre de Bellone à Comane en Cappadoce, se rendit fameuse par sa beauté & par le commerce qu'elle eut avec Marc-Antoine. Elle obtint de ce général le royaume de Cappadoce pour ses deux fils Sisinna & Archelaüs, à l'exclusion d'Ariarathe.

GLAPHYRA, petite-fille de la précédente, & fille d'Archelaüs, roi de Cappadoce, épousa Alexandre, fils d'Hérode & de

Mariamne. Elle mit la diviſion dans la famille de ſon beau-pere, & cauſa par ſa fierté la mort de ſon mari. Hérode ayant privé de la vie Alexandre, renvoya Glaphyra à ſon pere Archelaüs, & retint les deux enfans que ſon fils avoit eus d'elle. Archelaüs, fils d'Hérode, devint ſi amoureux d'elle, que pour l'épouſer il répudia ſa femme. Glaphyra mourut quelque tems après ce 2e. mariage. Alexandre & Tygranes, deux fils qu'elle avoit eus d'Alexandre, ſon 1er. mari, abandonnerent la religion judaïque, & ſe retirerent auprès d'Archelaüs, leur aïeul maternel, qui prit ſoin de leur fortune.

GLAREANUS, *voy*, LORIT.

GLASER, (Chriſtophe) apothicaire ordinaire de Louis XIV & du duc d'Orléans, eſt connu par un *Traité de Chymie*, publié pour la 1re. fois à Paris, in-8°., 1688, & traduit en anglois & en allemand. Ce livre eſt court, mais clair & exact.

GLASSIUS, (Salomon) théologien Luthérien, docteur & profeſſeur de théologie à Iene, & ſurintendant général des égliſes & des écoles de Saxe-Gotha, s'acquit de la réputation, & mourut à Gotha en 1656, à 63 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages en latin. Le principal eſt ſa *Philologie ſacrée*, Leipſig, 1705, in-4°.

GLATIGNY, (Gabriel de) premier avocat-général de la cour des monnoies, & membre de l'académie de Lyon, naquit dans cette ville en 1690, & y mourut en 1755, à 65 ans. On a publié en 1757 un *Recueil de ſes Œuvres*, in-12, qui renferme ſes Harangues au palais, & ſes Diſcours académiques.

GLAUBER, (Jean-Rodolphe) Allemand, s'appliqua à la chymie dans le dix-ſeptieme ſiecle, & ſe fixa à Amſterdam, après avoir beaucoup voyagé. Il compoſa différens *Traités*, dont quelques-uns ont été traduits en latin & en françois. Toutes ſes Œuvres ont été raſſemblées dans un volume allemand, intitulé: *Glauberus concentratus*. Ce livre a depuis été traduit en anglois, & imprimé in-fol. à Londres en 1689. Il eſt utile; mais il le ſeroit davantage, ſi l'auteur n'avoit pas mêlé ſes raiſonnemens & ſes vaines ſpéculations à ſes expériences. On a de lui en latin, *Furni Philoſophici*, 1658, 2 vol. in-8°, traduit en françois en 2 vol. in-8°. Glauber avoit le défaut de tous les charlatans; il vantoit ſes ſecrets, & en faiſoit un vil trafic.

GLAUCUS, pêcheur célebre dans la mythologie, fut métamorphoſé en triton, & regardé comme un dieu marin. Circé l'aima inutilement; il s'attacha à Scylla, que la magicienne par jalouſie changea en monſtre marin, après avoir empoiſonné la fontaine où ces deux époux alloient ſe cacher.

GLEICHEN, comte Allemand, fut, dit-on, pris dans un combat contre les Turcs, & mené en Turquie, où il ſouffrit une longue & dure captivité. On ajoute qu'il plut tellement à la fille du ſultan, qu'elle promit de le délivrer & de le ſuivre, pourvu qu'il l'épouſât, quoiqu'elle ſût qu'il étoit déjà marié; qu'ils s'embarquerent en ſecret, & qu'ils

arriverent à Venise, d'où le comte alla à Rome, & obtint du pape une permission solemnelle de l'épouser, & de garder en même tems la comtesse Gleichen, sa premiere épouse. Mais tout ce récit n'est qu'une fable débitée par Hondorf, auteur Luthérien, qui ne l'a racontée, que pour en faire un pendant au double mariage du landgrave de Hesse. Ajoutez qu'on ne dit point en quel tems ce seigneur vivoit, ni quel est le pape qui donna cette dispense; ni quel effet le scandale de ce double mariage produisit parmi les fideles; ni pourquoi tant de gens, de princes sur-tout, que parfois une telle dispense accommoderoit très-bien, ne se sont jamais avisés de la demander, à l'imitation & après le bon succès du comte de Gleichen: ni pourquoi le landgrave de Hesse lui-même, & Luther son dispensateur, n'ont pas allégué un exemple si imposant, &c. Le fait est, que souvent les anciens chevaliers & seigneurs sont représentés sur leurs tombeaux entre deux femmes, parce qu'en effet ils en ont eu successivement deux: comme on le voit dans le magnifique mausolée du comte Pierre de Mansfeld à Luxembourg; & qu'il n'en a pas fallu davantage pour donner lieu à la fable du double mariage du comte de Gleichen. On peut consulter sur ce sujet: *Disquisitio historico-critica in comitem de Gleichen, cujus monumentum est in Ecclesia S. Petri, Erfordiæ*, par D. Placide Muth, Erfurt, 1788, in-12; l'auteur démontre que l'histoire du prétendu double mariage est une pure fable.

GLEN, (Jean de) imprimeur & graveur en bois, né à Liege vers le milieu du 16e. siecle, a donné un livre curieux & recherché, intitulé: *Des habits, mœurs, cérémonies, façons de faire anciennes & modernes*, in-8°, Liege, 1601. Il est orné de 103 figures de son invention, de maniere que ce livre lui appartient entiérement comme auteur, imprimeur & graveur. Ces estampes sont en général d'un dessin correct, & ont beaucoup d'expression. On a encore de lui: *Les merveilles de la Ville de Rome*, avec figures.

GLICAS ou GLYCAS, (Michel) historien Grec, savant dans la théologie & dans l'histoire ecclésiastique & profane, passa une partie de sa vie en Sicile. L'on ignore s'il a vécu dans le monde ou dans le cloître, dans le mariage ou dans le célibat. Il n'est connu particuliérement que par des *Annales depuis Adam jusqu'à Alexis Comnene*, mort en 1118. L'auteur mêle à son ouvrage, important pour les derniers tems, une foule de questions théologiques & physiques, qui ne sont guere du ressort de l'histoire. Il est crédule & exagérateur. Le P. Labbe en a donné une édition au Louvre en 1660, in-fol. grec & latin. La traduction est de Leunclavius; mais l'éditeur l'a revue, & l'a enrichie de notes & d'une 2e. partie. Cet ouvrage est une des pieces de la Collection appellée *Bizantine*.

GLISSON, (François) professeur royal de médecine à Cambridge, fit plusieurs découvertes anatomiques qui lui acquirent

quirent une grande réputation. La principale est celle du canal, qui conduit la bile du foie dans la vésicule du fiel. Il mourut à Londres en 1677. On a de lui plusieurs écrits estimés. Les principaux sont : I. *De Morbo puerili*, Leyde, 1671, in-8°. II. *De ventriculo & intestinis*, Londres, 1677, in-4°. III. *Anatomia hepatis*, Amsterdam, 1665, in-12. Ces deux derniers livres se trouvent aussi dans la *Bibliotheque Anatomique* de Manget.

CLOSCA *ou* KLOSCHKA, (Sophronius) pape Grec, se distingua en Hongrie & en Transilvanie par un fanatisme brutal & féroce, contre les Grecs qui acceptoient l'union avec l'Eglise Romaine. Il avoit inséré dans le symbole *Sanctam Ecclesiam* CONSTANTINOPOLITANAM, & employoit tous les moyens pour faire recevoir cette addition: méprisé & chassé par-tout par les Catholiques & les Grecs unis, mis en prison par ordre du gouvernement, il s'échappa, & se joignit à Horiah, lors de la révolte des Valaques en 1784. Après des excès & des cruautés inouis, il fut pris, exécuté avec lui, à Carlsbourg, le 28 février 1785. *Voyez* HORIAH.

GLUCK, (Christophe) chevalier, célebre musicien Allemand, peu content de la réputation qu'il s'étoit acquise dans sa patrie par sa composition, voulut l'étendre en France. Les premieres pieces qu'il y donna dans le goût italien, n'eurent point de succès; il vit bien qu'il ne réussiroit point à faire d'emblée, une réforme dans la musique françoise; il tâcha donc de l'allier avec la musique italienne, & sa musique d'*Iphigénie en Aulide*, exécutée selon ce projet, fut reçue avec enthousiasme. La mobilité françoise fit qu'il enleva tous les suffrages; il n'y avoit plus que la musique de Gluck qui plût. Les Piccini, les Sacchini, les Grétry vinrent ensuite traverser M. Gluck; comme ils étoient nouveaux, on courut à eux, & on oublia le réformateur de la musique françoise, qui eut beau donner de nouvelles pieces; on ne les goûta pas; Gluck se retira à Vienne en Autriche, où il mourut en 1787.

GLYCERE, courtisanne de Sycyone, se distingua tellement dans l'art de faire des couronnes, qu'elle en fut regardée comme l'inventrice. Il y a eu aussi une autre courtisanne du même nom, qu'Harpalus fit venir d'Athenes à Babylone, où Alexandre-le-Grand l'avoit laissée pour garder ses trésors & ses revenus. Il fit donner, pour lui plaire, des fêtes qui coûterent des sommes immenses.

GLYCERE, (*Flavius Glycerius*) étoit un homme de qualité qui avoit eu des emplois considérables dans le palais des empereurs d'Occident. Dominé par l'ambition, & secondé par quelques grands, il se fit donner le titre d'Auguste à Ravenne; au commencement de mars 473. Il repoussa les Ostrogoths à force de présens. Il se croyoit affermi sur le trône, lorsque Léon, empereur d'Orient, fit élire Julius Nepos, qui marcha vers Rome, y entra le 24 juin 474, & surprit Glycere sur le port de cette ville. Nepos

ne voulant pas tremper ses mains dans son sang, le fit renoncer à l'empire, & sacrer évêque de Salone en Dalmatie. Glycere trouva le repos dans son nouvel état, se conduisit en digne pasteur, & mourut vers l'an 480.

GMELIN. Il y a deux voyageurs de ce nom qui nous ont donné diverses relations touchant les provinces les moins connues de l'empire Russe. Celle du vieux Gmelin est la plus estimée, & a passé sous le titre de *Relation d'un voyage à Kamtschatka*, imprimée à Pétersbourg, en langue russe, en 1735; en allemand, à Gottingue, en 1752; & en françois par M. Keralio, sous le titre de *Voyage en Sibérie*, Paris, 1767, 2 vol. in-12. — Le jeune GMELIN (Samuel) fut d'abord professeur à Tubingen, puis membre de l'académie de Pétersbourg, qui le choisit pour visiter différentes parties de l'empire Russe; il parcourut en 1768 & suiv. les bords du Don & du Volga, le Caucase, & le rivage de la mer Caspienne. Il fut arrêté dans sa course par un prince Tartare, qui prétendoit avoir des sujets de plaintes contre la Russie. Il fut jeté dans diverses prisons. La Russie donna satisfaction à ce prince, mais Gmelin n'en profita point, étant mort auparavant en juillet 1774, dans un village du Mont-Caucase. On parvint cependant à retirer ses papiers des mains des Tartares. Sa Relation a été imprimée en allemand à Pétersbourg, en 1773 & 1774, 3 vol. in-8°.

GNAPHÉE, *voyez* FOULON (Pierre & Guillaume).

GNIPHON, *Gnipho*, (Marc-Antoine) grammairien Gaulois, contemporain de Cicéron, enseigna la rhétorique à Rome, dans la maison de Jules-César, avec succès & avec désintéressement. Il mourut âgé d'environ 50 ans.

GOAR, (S.) prêtre, né en Aquitaine, quitta sa patrie pour aller servir Dieu dans la solitude. Il se fit construire une petite cellule avec un oratoire sur la rive gauche du Rhin, entre Mayence & Coblentz. L'éclat de ses vertus & de ses miracles engagea Sigebert à lui offrir le gouvernement de l'église de Treves: mais le Saint le refusa & mourut dans sa solitude, qui fut bientôt peuplée à l'occasion des fréquens pélerinages qui se faisoient à son tombeau. C'est aujourd'hui une ville qui porte son nom. Charlemagne avoit fait vœu de n'y passer jamais sans rendre ses devoirs au Saint, dans la Basilique où il avoit fait déposer ses reliques.

GOAR, (Jacques) né à Paris en 1601, Dominicain en 1619, fut envoyé dans les missions du Levant, y demeura neuf ans, & y apprit à fond la croyance & la coutume des Grecs. De retour à Rome, il lia une étroite amitié avec tous les savans, & en particulier avec Léon Allatius. Toutes les bibliotheques lui furent ouvertes. Il y puisa ce vaste fonds d'érudition qui paroît dans tous ses écrits. Il revint à Paris en 1644. Le principal de ses ouvrages est l'*Eucologe ou Rituel des Grecs*, publié en 1647, à Paris, in-fol., grec & latin. Cette édition fut faite sur une foule

d'exemplaires imprimés & manuscrits, qu'il rechercha avec beaucoup de soins & de peines. Il l'enrichit de savantes remarques, qui sont d'une grande utilité pour bien connoître les liturgies & les cérémonies ecclésiastiques de l'Eglise Grecque. Cet ouvrage, devenu rare, a été réimprimé à Venise en 1730, in-fol. Le P. Goar publia aussi la *Chronographie* de George Syncelle, en grec & en latin, Paris, 1652, in-fol. Il mourut en 1653, à 53 ans.

GOBAT, (George) Jésuite, né dans le diocese de Bâle en 1600, mort à Constance le 23 mars 1679, a publié une *Théologie* en 4 vol. in-fol., où il y a plusieurs propositions d'une morale relâchée, que l'auteur a répétées d'après beaucoup d'autres, & qui ont été condamnées depuis par le Saint-Siege. Ceux qui ont voulu l'en rendre personnellement responsable, comme M. de Seve, évêque d'Arras, ont montré combien peu ils étoient au fait de ces matieres. Voyez les *Vindiciæ Gobatianæ*, 1706, 1 vol. in-4°.

GOBELIN, (Gilles) teinturier sous le regne de François I, trouva, à ce que l'on dit, le secret de teindre la belle écarlate, qui depuis ce tems-là a été nommée l'*Ecarlate des Gobelins*. Il demeuroit au fauxbourg Saint-Marcel à Paris, où sa maison & la petite riviere qui passe auprès, portent encore aujourd'hui le nom de *Gobelins*.

GOBIEN, (Charles le) Jésuite, de St-Malo, fut secrétaire & procureur des Missions, & mourut à Paris en 1708, à 55 ans; c'étoit un homme d'un esprit plein de ressources, d'un caractere actif, & un assez bon écrivain. Nous avons de lui: I. L'*Histoire des Isles-Marianes*, 1700, in-12. II. Le commencement des *Lettres édifiantes*, dont il y a 34 recueils in-12, & dont on vient de faire une nouvelle édition en 24 vol. (Paris, 1781) qui offrent des détails intéressans sur l'histoire naturelle, la géographie & la politique des états que les Jésuites ont parcourus. Le P. Gobien entra dans la trop fameuse querelle entre les Missionnaires, sur le culte que les Chinois rendent à Confucius & aux morts. Les éclaircissemens qu'il a donnés à ce sujet, se trouvent dans les *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine* du P. le Comte, en 3 vol. in-12 (*voyez* TOURNON). Le 3e. vol. de cet ouvrage est entiérement de lui. Il est composé des *Lettres sur les progrès de la Religion à la Chine*, 1697, in-8°; & de l'*Histoire de l'Edit de l'Empereur de la Chine, en faveur de la Religion Chrétienne, & éclaircissemens sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius*, 1698, in-12.

GOBINET, (Charles) principal du college du Plessis, docteur de la maison & société de Sorbonne, né à Saint-Quentin, instruisit la jeunesse confiée à ses soins, par ses exemples & par ses ouvrages. Les principaux sont: I. *Instruction de la Jeunesse*, in-12, 1655, & souvent réimprimée depuis. II. *Instruction sur la Pénitence & sur la sainte Communion*, in-12. III. *Instruction sur la maniere d'étudier*, in-12, &c. Tous ces ouvrages font honneur à la re-

ligion & au jugement de l'auteur; le ſtyle en eſt quelquefois ſuranné. Il mourut à Paris en 1690, à 77 ans. Quoique ſa vie eût été très-pure, un prêtre imprudent qui l'aſſiſtoit à la mort, lui dit: *Qu'il eſt terrible de tomber dans les mains d'un Dieu vivant!* L'illuſtre mourant lui répondit: *Qu'il eſt doux de tomber entre les mains d'un Dieu mort en croix pour nous!* Il expira un inſtant après.

GOBRIAS, un des ſept ſeigneurs de Perſe, qui, après la mort de Cambyſe, s'unirent pour chaſſer les Mages uſurpateurs du trône vers l'an 521 avant J. C. Il étoit beau-pere de Darius, & il accompagna ce prince dans ſon expédition contre les Scythes. Ces peuples ayant envoyé à Darius un oiſeau, un rat, une grenouille & cinq fleches; Gobrias conjectura que ce préſent ſignifioit: » O Perſes! ſi vous ne vous » envolez comme les oiſeaux, » ou ſi vous ne vous jetez » dans les marais comme les » grenouilles, ou ſi vous ne » vous cachez ſous la terre » comme les rats, vous ſerez » percés de ces fleches ». L'événement fit voir que Gobrias n'avoit pas mal deviné, au moins quant au réſultat de ſon explication. Son fils Mardonius devint gendre de Darius.

GOCLENIUS, (Conrard) né en 1485 à Mengeringshauſen, dans le comté de Waldeck, chanoine à Anvers; fit ſes études à Louvain, & fut le premier profeſſeur de la langue latine dans le college des Trois-Langues, fondé de ſon tems. Il mourut à Louvain le 25 janvier 1539, & ſe fit un nom: I. Par de ſavantes *Notes ſur les Offices de Cicéron*, Bâle, in-4°. II. Par une nouvelle *Edition de Lucain*. III. Par une *Traduction* latine de l'*Hermotime* de Lucien, ou *Des Sectes des Philoſophes*, Louvain, 1522. Eraſme, ſon ami intime, faiſoit cas de ſon caractere & de ſon érudition.

GOCLENIUS, (Rodolphe) docteur en médecine, & ardent diſciple de Paracelſe, né à Wittemberg en 1572, & mort en 1621, après avoir été profeſſeur de phyſique, puis de mathématiques à Marpurg. On a de lui: I. *Uranoſcopia, Chiroſcopia & Metopoſcopia*, 1608, in-12; & quantité d'autres ouvrages en faveur des divinations ſuperſtitieuſes. II. *Tractatus de Magnetica vulneris curatione*, 1613, in-12. Le P. Roberti, Jéſuite, attaqua cet ouvrage, & prouva que ce n'étoit qu'un tas de fauſſetés, de ſuperſtitions & de ſottiſes; & que s'il y avoit quelque choſe de réel, il n'étoit pas dans l'ordre naturel. Le docteur Meſmer a reſſuſcité de nos jours les rêveries de Goclenius. *Voy.* Van Helmont.

GOCLENIUS, (Rodolphe) né à Colbach, dans le comté de Waldeck, en 1547, fut environ 50 ans profeſſeur de logique à Marpurg, où il mourut en 1628. Il étoit poëte & philoſophe. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, qui ne ſont lus de perſonne. Les principaux ſont: I. *Miſcellanea theologica & philoſophica*, in-8°. II. *Conciliator philoſophicus*, in-8°. III. *Idea Philoſophiæ Platonicæ*, in-8°. IV. *Lexicon Philoſophorum*, in-fol.

V. *Physiognomicæ & Chiromanticæ specialia*, in-8°, &c.

GODARD, (S.) archevêque de Rouen, né à Salenci en Picardie, étoit frere, à ce qu'on croit, de S. Médard, évêque de Tournay. Son zele parut dans la conversion d'un grand nombre d'idolâtres à Rouen; mais l'action qui lui fait le plus d'honneur, est d'avoir contribué, avec S. Remy de Rheims, à amener le roi Clovis I au Christianisme. Il mourut saintement vers l'an 530.

GODEAU, (Antoine) né à Dreux d'une bonne famille, se destina d'abord au siecle; mais une demoiselle qu'il recherchoit ayant refusé de l'épouser, parce qu'il étoit petit & laid, il vint à Paris & y embrassa l'état ecclésiastique. Produit à l'hôtel de Rambouillet, le bureau du bel-esprit, & souvent du faux esprit, il y brilla par ses vers & par une conversation aisée. Il fut un de ceux qui, en s'assemblant chez Conrart, contribuerent à l'établissement de l'académie françoise. Le cardinal de Richelieu, instruit de son mérite, lui accorda une place dans cette compagnie naissante. On dit que ce ministre lui donna l'évêché de Grasse, pour faire un jeu de mots. Godeau présente à ce cardinal une *Paraphrase* en vers du Cantique *Benedicite*, & il reçoit pour réponse: *Vous m'avez donné* Benedicite, *& moi je vous donne* Grasse. Plusieurs critiques prétendent que le cardinal de Richelieu ne prononça jamais cette platitude, & leurs raisons paroissent plausibles (*voy.* les *Remarques* de l'abbé Joly, sur le *Dictionnaire* de Bayle, au mot BALZAC). Il est vrai néanmoins qu'il commença sa *Traduction des Psaumes* par la Paraphrase du *Benedicite*; & ce poëme, très-bon pour le tems, le fit connoître avantageusement. Dès que Godeau eut été sacré, il se retira dans son diocese, & se dévoua entiérement aux fonctions épiscopales. Il tint plusieurs synodes, instruisit son peuple, réforma son clergé, & fut une leçon vivante des vertus qu'il demandoit aux autres. Innocent X lui accorda des bulles d'union de l'évêché de Vence avec celui de Grasse; mais le clergé de Vence s'étant opposé à cette union, il quitta le diocese de Grasse, & mourut à Vence en 1672, à 67 ans. Ce prélat écrivoit avec beaucoup de facilité en vers & en prose; mais ses vers ne sont le plus souvent que des rimes; & sa prose, coulante & aisée, est quelquefois trop abondante & trop négligée. Les principaux fruits de son esprit fécond, sont: I. *Histoire de l'Eglise, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin du 9e. siecle*, 3 vol. in-fol., & 6 gros vol. in-12. A quelques vieux mots près, & quelques tours également surannés, son style égale au moins celui des auteurs qui ont traité depuis les mêmes objets. Il a même plus de nombre, plus de majesté, que plusieurs d'entr'eux; moins d'inégalité & de cascades; en un mot, plus de cette grandeur unie & soutenue, que demande la dignité de l'histoire. Son ouvrage présente moins de détails que celui de l'abbé Fleury; mais il se fait lire avec plus de plaisir

Godeau prend la substance des originaux, sans s'assujettir à leurs paroles, & fait un corps de divers membres épars çà & là. Fleury, au contraire, se pique d'employer les propres expressions des anciens historiens, & souvent se borne à les coudre l'un à l'autre. Une autre différence entre les deux ouvrages, est qu'on ne remarque pas dans celui de Godeau, ces idées de censure & de réforme, qui dirigent si souvent les jugemens de Fleury, ces éloges exclusifs de la primitive Eglise, cette prévention contre la discipline actuelle, &c.: les novateurs par-là en font moins de cas; mais c'est un préjugé en sa faveur. Cependant dans le compte qu'il rend de la condamnation des *Trois Chapitres*, au 5e. concile général, il ne s'est pas assez défié de leurs artifices. II. *Paraphrases des Epîtres de S. Paul & des Epîtres Canoniques*, in-4°; dans le goût des Paraphrases du P. Carrieres, qui, en prenant l'idée de l'évêque de Grasse, l'a perfectionnée. III. *Vies de S. Paul*, in-4°; *de S. Augustin*, in-4°; de *S. Charles Borromée*, 1748, 2 vol. in-12. IV. *Les Eloges des Evêques qui dans tous les siecles de l'Eglise ont fleuri en doctrine & en sainteté*, in-4°. V. *Morale chrétienne*, 3 vol. in-12, pour l'instruction des curés & des prêtres du diocese de Vence. L'auteur, ennemi de la morale relâchée, opposa cet ouvrage aux maximes pernicieuses de certains casuistes. VI. *Les Psaumes de David, traduits en vers françois*, in-12. Les Calvinistes s'en servent dans le particulier, à la place de ceux de Marot, qu'on chante dans les temples. Quoique le style de cette version soit en général lâche & diffus, cependant la versification a de la noblesse & de la douceur. VII. *Le Nouveau-Testament traduit & expliqué*, in-8°, en 2 vol., 1668. VIII. Plusieurs autres Poësies; les *Fastes de l'Eglise*, qui contiennent plus de 15000 vers; le *Poëme de l'Assomption*; celui de *S. Paul*, de la *Magdelene*, de *S. Eustache*; des *Eglogues chrétiennes*, &c... Godeau, touché des abus que la plupart des versificateurs faisoient de la poésie, voulut la ramener à son véritable usage; mais il mérita plus d'éloges pour son intention, que pour ses succès. Froid dans les détails, méthodique dans l'ordonnance, uniforme dans les expressions, il se copie lui-même, & ne connoît pas l'art de varier ses tours & ses figures, de plaire à l'esprit & d'échauffer le cœur. On est forcé de se demander en le lisant, comme le Jésuite Vavasseur: *Godellus utrùm Poëta?* Et le goût répond presque toujours: *Non*. Il disoit « que » le paradis d'un auteur, c'étoit » de composer, le purgatoire » de revoir & de corriger ses » ouvrages, & l'enfer de les » imprimer ». Ceux qui ont beaucoup imprimé avec la sensibilité d'auteur, n'auront pas de peine à reconnoître cet *enfer*, aujourd'hui sur-tout que l'ignorance & la cupidité ont fait de la typographie une simple marotte de commerce.

GODEAU, (Michel) professeur de rhétorique au college des Grassins, ensuite rec-

teur de l'université & curé de Saint-Côme à Paris, mourut à Corbeil, où des ordres supérieurs l'avoient relégué, le 25 mars 1736, à 80 ans. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, sur-tout en vers latins. Le plus connu est une *Traduction* d'une partie *des Œuvres Poétique de Despréaux*, imprimée à Paris en 1737, in-12. Tous ceux qui se connoissent en vers latins avoueront (dit un célebre critique) que ceux du traducteur ne sont guere dignes de son original; & cela devoit être ainsi, quelque talent que le traducteur pût avoir: ceux qui ont une idée juste des langues anciennes & des modernes, du latin & du françois, n'en douteront pas. On peut ajouter qu'en général tout ouvrage, dont le mérite consiste en grande partie dans le style, les expressions, les tours propres au génie de la langue dans lequel il est écrit, sera toujours la matiere d'une pauvre traduction.

GODEFROI DE BOUILLON, né avant le milieu du onzieme siecle à Basy, village du Brabant-Wallon, à deux lieues de Nivelle, étoit fils d'Eustache II, comte de Boulogne & de Lens. En 1076 il succéda à son oncle Godefroi le Bossu, duc de la Basse-Lorraine, dans le duché de Bouillon. Sa mere, la pieuse Ide le forma à la vertu & à la piété, & elle eut la satisfaction de réussir. Les chanoines de la cathédrale d'Anvers se font honneur d'avoir pour leur fondateur ce héros chrétien: il fit aussi de grandes largesses à l'évêque de Verdun, & lui donna le comté de sa ville épiscopale. Il servit, avec autant de fidélité que de valeur, l'empereur Henri IV en Allemagne & en Italie. La réputation de bravoure que ses succès lui avoient acquise, & sa piété, le firent choisir pour un des principaux chefs des Croisés, que le pape Urbain II & les autres princes chrétiens envoyerent dans la Terre-Sainte. Il partit pour cette expédition au printems de l'année 1096, avec ses freres Eustache & Baudouin. Les Grecs s'opposerent vainement à leur passage. Godefroi obligea l'empereur Alexis Comnene de lui ouvrir les chemins de l'Orient & de dissimuler ses inquiétudes. Par les traités qu'il fit avec ce prince, il devoit lui rendre les places de l'empire qu'il prendroit sur les Infideles, à condition qu'il fourniroit à l'armée des vivres & des troupes. Mais Alexis craignit pour ses propres états, & il ne tint rien de ce qu'il avoit promis. Godefroi alla mettre le siege devant Nicée, s'en rendit maître, & en continuant sa route, il prit un grand nombre de places dans la Natolie. L'armée croisée étoit alors composée de cent mille cavaliers & de 500 mille gens de pied; multitude mal combinée & mal assortie: mais la valeur & la sagesse du chef sembloient suppléer à ce qu'il manquoit d'énergie & d'ordre à ces légions informes. Antioche fut prise par intelligence, le 3 juin 1098. Trois jours après il arriva une armée immense, qui assiégea les Croisés renfermés dans la ville. Comme ils étoient sans provisions, ils se virent réduits à manger les chevaux & les

chameaux. Dans cette extrémité ils furent délivrés par la découverte vraie ou prétendue de la Ste. Lance : découverte faite sur l'indication d'un clerc Provençal, qui avoit eu une révélation. Cet événement ranima tellement le courage des Croisés, qu'ils repousserent vivement les Turcs, & remporterent sur eux une grande victoire. La ville de Jérusalem fut prise l'année suivante (1099), après 5 semaines de siege. On fit main-basse sur les Infideles; le massacre fut horrible, tout nageoit dans le sang, les vainqueurs fatigués du carnage, en avoient horreur eux-mêmes. Godefroi, dont la piété égaloit la valeur, fut sans doute un de ceux que ces fureurs souleverent. Après la prise de cette ville, il ne songea qu'à satisfaire sa dévotion, quitta sa cuirasse, se revêtit de laine, fit le tour de la ville à pieds nuds, & alla visiter le S. Sépulcre. Huit jours après la conquête de Jérusalem, les seigneurs Croisés l'élurent roi de la ville & du pays. Ce prince refusa les marques de la royauté, disant qu'il ne convenoit pas de porter une couronne d'or dans une ville où JESUS-CHRIST avoit été couronné d'épines. Il refusa même le titre de *Roi*, & se contenta de celui de *Duc & d'Avoué du S. Sépulcre*. Le sultan d'Egypte appréhendant que les Chrétiens, après de si grands avantages, ne pénétrassent dans son pays, & les voyant tellement affoiblis, que de 300 mille hommes qui avoient pris Antioche, il en restoit à peine 20 mille, envoya contre eux une armée de 400 mille combattans. Godefroi la défit entiérement, & par cette victoire devint le maître de toute la Terre-Sainte, à la réserve de deux ou trois places. Il songea moins à étendre ses nouveaux états, qu'à les conserver & à y mettre une bonne police. Il établit un patriarche, fonda deux chapitres de chanoines, l'un dans l'église du S. Sépulcre, l'autre dans l'église du Temple, & un monastere dans la vallée de Josaphat. Après cela il donna un *Code de Loix* à ses nouveaux sujets, qui eurent la douleur de le perdre après un an de regne. Il mourut le 18 juillet de l'an 1100. Ce nouveau royaume subsista quatre-vingt-huit ans. Godefroi fut le modele des héros chrétiens, & il seroit à souhaiter que nous eussions de lui une bonne *Vie*. Il montra dès son enfance une grandeur d'ame, une générosité, une douceur, une modestie qui charmoient tous ceux qui avoient à vivre avec lui. Sa vertu & sa piété ne se démentirent jamais. Personne n'a possédé comme lui la pénétration d'esprit, la solidité du jugement, l'intrépidité du courage, la force & les autres avantages du corps. Son pere, un des plus grands guerriers de son tems, lui apprit de bonne heure tout ce qui peut faire exceller dans la profession des armes. Sa mere lui enseigna les maximes du Christianisme, qu'il observa depuis à la tête des armées, avec autant de régularité qu'il eût fait dans un cloître. Il assistoit à l'Office-Divin avec la plus tendre dévotion; & ce n'étoit qu'avec beaucoup de peine qu'il sortoit de l'église pour aller prendre la nourriture dont il

avoit besoin. Il portoit une sainte envie à ceux qui ont la liberté de chanter toujours les louanges du Seigneur aux pieds des autels, & il tâchoit au moins d'avoir quelque part à leur ferveur & à leurs bonnes œuvres. Durant toute la Croisade, on distingua toujours ses troupes au bon ordre qu'elles observoient. Il commençoit & finissoit toutes ses entreprises par des actes de religion. Durant sa maladie qui dura cinq semaines, il se prépara à la mort avec de grands sentimens de piété, & avec le courage d'un héros chrétien. « Jamais, dit » l'abbé de Choisy (*Journal des* » *Savans*, 1712, p. 119), l'antiquité fabuleuse ne s'est imaginé un héros aussi parfait en » toutes choses, que la vérité » de l'histoire nous représente » Godefroi de Bouillon. Sa naissance étoit illustre, mais ce » fut son mérite qui l'éleva » au-dessus des autres, & l'on » peut dire de lui que sa grandeur fut l'ouvrage de sa » vertu ». Son *Code de Loix*, dont on conserve une copie dans la bibliotheque du Vatican, & quelques autres en France, a été traduit, mais peu exactement, & imprimé à Venise en 1535. On en trouve une partie dans *Deliciæ Equestrium ordinum* de François Mennens, Cologne, 1613, in-12. Il y a une *Lettre* de Godefroi à Boëmond dans *Guillaume de Tyr*, liv. 2, chap. 10, édit. de Bâle, 1564, où il répond à Boëmond, qui lui avoit dit de se défier d'Alexis Comnene, qu'*il connoissoit la malignité de cet empereur, & qu'il en éprouvoit tous les jours quelque chose.* Les exploits de Godefroi sont consignés dans *Labores Herculis Christiani Godefridi Bullionii*, Lille, 1674, in-12, du P. de Waha, Jésuite; ouvrage d'une latinité pure & nerveuse; & dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Deux Protestans, Regner Reineccius, professeur d'Helmstadt, & Matthieu Dresser, professeur à Leipsig, ont attaqué les Croisades; mais le P. Gretzer, Jésuite, les a victorieusement réfutés dans son traité *De Cruce*, *lib. 3*; ce qui n'empêche pas les philosophes modernes d'être les mauvais singes de ces deux sectaires (*voy.* S. BERNARD, PIERRE L'HERMITE, LOUIS VII, S. LOUIS, &c). L'auteur d'un *Essai sur l'Histoire générale*, prétend que Godefroi de Bouillon vendit sa terre de Bouillon au chapitre de Liege; ce que d'autres ont nié, alléguant que Godefroi n'étoit pas propriétaire du duché de Bouillon, & que ce duché formoit le patrimoine d'Ide, sa mere, qui lui survécut; mais cette raison est fausse, Godefroi ayant succédé dans ce duché en 1076, à son oncle Godefroi le Bossu, qui l'avoit adopté pour son fils.

GODEFROI, (S.) évêque d'Amiens, mort au monastere de S. Crespin de Soissons, en 1118, se rendit recommandable par ses vertus & par ses connoissances.

GODEFROI DE VITERBE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fouilla pendant 40 ans dans les archives de l'Europe, pour y recueillir de quoi composer une *Chronique*, qu'il dédia au pape Urbain III; mais qui, malgré cela, paroît n'avoir pas

été entreprise pour favoriser la cause des papes contre les empereurs. Godefroi avoit été chapelain & secrétaire de Conrad III, Fréderic I & Henri VI; & l'esprit de cour, si on en croit quelques critiques, a influé sur sa plume; mais ce reproche ne paroît guere fondé; l'auteur parle respectueusement des Papes & rend justice à Grégoire VII. Cette Chronique commence à Adam, & finit en 1186. Elle est écrite en vers & en prose. L'auteur affecte dans ses vers, quoique latins, des rimes & des jeux de mots: c'étoit le goût de son siecle. Il y traite indifféremment le sacré & le profane. Il y parle de tous les princes du monde, & il intitule sa Chronique *Pantheon*: comme si ces hommes, vers de terre ainsi que tous les autres, étoient des dieux! Quoique cette compilation soit marquée au coin de la barbarie, on ne peut refuser de l'érudition à l'auteur. D'autres chroniqueurs, en particulier Martin de Pologne, ont profité de son ouvrage, & en ont copié tant le faux que le vrai. La meilleure édition de sa *Chronique* est celle de Hanovre en 1613, dans le recueil des *Historiens d'Allemagne*, par Pistorius.

GODEFROI, (Denys) jurisconsulte célebre, né en 1549 à Paris, d'un conseiller au Châtelet, s'acquit une réputation au parlement; mais ayant embrassé le Calvinisme, il fut obligé de se retirer à Geneve; il professa ensuite le droit dans quelques universités d'Allemagne, où il mourut en 1622, à 73 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de droit, parmi lesquels on distingue: I. Le *Corpus Juris civilis*, avec des notes, que Claude Ferrieres louoit avec un enthousiasme qui semble tenir de la prévention. Les meilleures éditions sont celles de Vitré, 1628, & d'Elzevir, 1683, 2 vol. in-fol. II. *Notæ in quatuor Libros Institutionum.* III. *Opuscula varia Juris.* IV. *Praxis Civilis, ex antiquis & recentioribus Scriptoribus.* V. *Index chronologicus Legum & Novellarum a Justiniano Imperatore compositarum.* VI. *Consuetudines Civitatum & Provinciarum Galliæ, cum notis*, in-fol. VII. *Quæstiones politicæ, ex Jure communi & Historiâ desumptæ.* VIII. *Dissertatio de Nobilitate.* IX. *Statuta regni Galliæ cum Jure communi collata*, in-fol. X. *Synopsis statutorum municipalium.* XI. Une édition en grec & en latin du *Promptuarium Juris* d'Harmenopule. XII. Des *Conjectures & diverses Leçons sur Séneque*, avec une défense de ces *Conjectures*, que Grutter avoit attaquées. XIII. Un *Recueil des anciens Grammairiens Latins*, &c. On attribue encore à Denys Godefroi: I. *Avis pour réduire les Monnoies à leur juste prix & valeur*, in-8°. II. *Maintenue & défense des Empereurs, Rois, Princes, Etats & Républiques, contre les Censures, Monitoires & Excommunications des Papes*, in-4°.: ouvrage dont le titre annonce suffisamment le fanatisme de l'auteur. III. *Fragmenta duodecim Tabularum, suis nunc primùm Tabulis restituta*, 1616, in-4°. Les *Opuscules* de Denys Godefroi ont été recueillis & imprimés en Hollande, in-fol.

Dans ceux mêmes dont l'objet paroît indifférent, l'auteur n'a jamais manqué de faire entrer, quand il l'a pu, les préjugés de sa secte.

GODEFROI, (Théodore) fils aîné du précédent, naquit à Geneve en 1580. Il embrassa la Religion Catholique que son pere avoit quittée, obtint une charge de conseiller d'état, & mourut en 1649, à Munster, où il étoit en qualité de conseiller de l'ambassade de France pour la paix générale. La république des lettres lui doit : I. Le *Cérémonial de France*, recueil curieux, in-4°, & publié ensuite par Denys son fils, en 2 vol. in-fol. II. *Mémoire concernant la préséance des Rois de France sur les Rois d'Espagne*, in-4°. III. *Histoires de Charles VI*, par Jean Juvenal des Ursins; de *Louis XII*, par Seyssel & par d'Auton, &c.; de *Charles VIII*, par Jaligny & autres; du *Chevalier Bayard*, *avec le Supplément*, par Expilly, in-8°.; de *Jean le Meingre*, *dit Boucicault*, *maréchal de France*, in-4°.; d'*Artus III*, *duc de Bretagne*, in-4°.; de *Guillaume Marescot*, in-4°. Godefroi n'est que l'éditeur de ces Histoires, composées par des auteurs contemporains; mais il les a enrichies de notes & de dissertations. — Denys GODEFROI, son fils, né à Paris en 1615, & mort en 1681, en a fait réimprimer la plus grande partie avec de nouvelles additions (*Jean*, fils de Denys, petit-fils de Théodore, mort en 1732, a donné aussi des éditions de différens ouvrages). IV. *De la véritable Origine de la Maison d'Autriche*, in-4°. V. *Généalogie des Ducs de Lorraine*. VI. *L'Ordre & les Cérémonies observées aux Mariages de France & d'Espagne*, in-4°. VII. *Généalogie des Comtes & Ducs de Bar*, in-4°. VIII. *Traité touchant les Droits du Roi très-chrétien sur plusieurs Etats & Seigneuries voisines*, in-fol., sous le nom de Pierre Dupuy. IX. *Généalogie des Rois de Portugal*, *issus*, *en ligne directe masculine*, *de la maison de France qui regne aujourd'hui*, in-4°. X. *Entrevue de Charles IV*, *empereur... & de Charles V*, *roi de France*; *plus*, *l'entrevue de Charles VII*, *roi de France*, *& de Ferdinand*, *roi d'Arragon*, &c., in-4°. Godefroi n'écrit ni purement, ni poliment; mais il pense juste, & n'avance rien sans le prouver avec autant de savoir que de netteté.

GODEFROI, (Jacques) frere du précédent, persévéra dans le Calvinisme. Il fut élevé aux premieres charges de la république de Geneve, sa patrie, & en fut cinq fois syndic. Il y mourut en 1652, à 65 ans. C'étoit un homme d'une profonde & exacte érudition. On a de lui : I. L'*Histoire Ecclésiastique* de Philostorge, en grec & en latin, 1642, in-4°, avec une version peu fidelle; un *Appendix* & des Dissertations pour l'intelligence de cet historien. II. Le *Mercure Jésuitique*. C'est un recueil de pieces concernant les Jésuites. On sent assez quelle est la nature de ces pieces, & comment ces religieux y sont traités dans un tems où les Calvinistes les considéroient comme les seuls ennemis redoutables de leur

secte. La derniere édition de cet ouvrage est de 1631, en 2 vol. in-8°. III. *Opuscula varia, juridica, politica, historica, critica*, in-4°. IV. *Fontes Juris civilis*, 1653, in-4°. V. *De diversis regulis Juris*, 1653, in-4°. VI. *De famosis Latronibus investigandis*, in-4°. VII. *De Jure præcedentiæ*, in-4°. VIII. *De Salario*, in-4°. IX. *Animadversiones Juris civilis.* X. *De Suburbicariis Regionibus*, in-4°, Francfort, 1617. XI. *De statu Paganorum sub Imperatoribus Christianis*, Leipsig, 1616, in-4°. XII. *Fragmenta Legum Juliæ & Papiæ, collecta & notis illustrata.* XIII. *Codex Theodosianus*, 1665, 4 vol. in-fol. XIV. *Vetus Orbis descriptio, Græci Scriptoris sub Constantio & Constante Imperatoribus*, grec & latin, avec des notes, in-4°.

GODEFROI, (Jacques) né à Carentan, mort en 1624, étoit contemporain & rival de Berault; Il avoit une grande connoissance des loix, & une dialectique excellente, qui le rendit souvent redoutable à son illustre adversaire. Il est auteur d'un *Commentaire de la Coutume de Normandie*, joint à celui de Berault & d'Aviron, 1684, & 1776, 2 vol. in-fol.

GODEFROI, (Arnold) né à Anneberg, ville de Misnie, en 1666, fit toutes ses études à Wittemberg, & s'y distingua par sa sobriété, son application & ses progrès. Dégoûté de ses maîtres, à cause de leurs mauvaises mœurs, il passa à Dresde, où il fit éclater son aversion pour les Luthériens, & son penchant pour le particularisme; c'est-à-dire, pour la religion individuelle, fruit de l'esprit particulier & du choix personnel. Appellé à Giessen pour y enseigner l'histoire, il remplit très-peu de tems cette chaire, & publia un ouvrage sur son abdication, forcée, disoit-il, par sa conscience. De Giessen, il passa à Quedlinbourg, & s'y retira chez Jean-Henri Spregelius, dont il épousa la fille. Ses discours, & quelques ouvrages où il débitoit ses nouveautés, occasionnerent des brouilleries, qui ne l'empêcherent pas de parvenir aux charges de prédicateur de la duchesse-douairiere d'Eisenach, d'inspecteur à Werben, & enfin de prédicant à Saint-Jacques de Perleberg, dans la Marche de Brandebourg, où il mourut du scorbut, accompagné d'une fievre ardente, le 30 mai 1714. Dans son *Histoire de l'Eglise*, il attaque toutes les sociétés chrétiennes. Ses principaux disciples ou défenseurs, furent Dippelius, que les Luthériens nommoient le *Bouffon bannal des Piétistes*; Krazensteinius, qui fit du bruit à Quedlinbourg; Magdelene, servante de Spregelius, l'une des héroïnes d'Arnold, depuis femme publique: Spregelius lui-même; Karl, Schoedius, &c., & d'autres aussi fanatiques que le maître.

GODEFROI, *voyez* GEOFFROI.

GODEGRAND, *voyez* CHRODEGAND.

GODESCALC, *voyez* GOTESCALC.

GODIN, (Louis) né à Paris en 1704, montra de bonne heure beaucoup de talent pour les mathématiques. L'académie

des sciences lui ouvrit son sein en 1725. Il fut comme le chef des académiciens qui allerent au Pérou en 1735, pour la mesure du degré de la terre; voyage bruyant, mais qui ne produisit rien de solidement utile, ni même de bien certain relativement à son objet direct (*voyez* CONDAMINE). Etant entré au service de l'Espagne, il obtint en 1752 la place de directeur de l'académie des gardes-marines de Cadix, où il est mort le 11 juillet 1760. On a de lui: I. Un journal sous le titre de *la Connoissance des Tems*. II. *Table des Mémoires de l'Académie des Sciences*, in-4°. III. *Machines approuvées par l'Académie*, 6 vol. Ce savant étoit aussi estimable par son caractere, que par son érudition & ses talens.

GODINOT, (Jean) docteur en théologie & chanoine de la cathédrale de Rheims, naquit dans cette ville en 1661. Persuadé, on ne sait comment, qu'il pouvoit unir le commerce aux fonctions canonicales, il s'enrichit par celui du vin. L'usage qu'il fit de ses richesses, sembloit en quelque sorte en légitimer l'acquisition. Il employa 500 mille livres à faire venir de la bonne eau dans la ville, & à embellir les promenades publiques. Son opposition à la bulle *Unigenitus* l'a rendu plus célebre dans un certain monde, que tout ce qu'il a fait de bien à la ville de Rheims. Il mourut en 1749.

GODONNESCHE, (Nicolas) garde des médailles du cabinet du roi, perdit cette place & fut mis à la Bastille en 1732, pour avoir fait les figures qui sont dans le livre fanatique de Boursier, intitulé: *Explication abrégée des principales Questions qui ont rapport aux affaires présentes*, 1731, in-12. On a encore de lui: *Les Médailles de Louis XV*, in-fol. Il mourut en 1761.

GODWIN, (Thomas) littérateur Anglois, profond dans la connoissance des langues & de l'antiquité, étoit né à Sommerset, & mourut en 1642, à 55 ans, après avoir professé avec distinction dans l'université d'Oxford. On a de lui: I. *Moses & Aaron*, réimprimé à Utrecht en 1698, in-8°, avec les notes de Reizius. Godwin explique avec beaucoup d'érudition les rits ecclésiastiques & politiques des Hébreux. II. Un bon Abrégé des antiquités Romaines, publié sous le titre: d'*Antiquitatum Romanarum compendium*, in-4°.

GODWIN, (François) évêque de Landaff, puis d'Herford, mourut en 1633, à 72 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages, entr'autres: I. *De Præsulibus Angliæ*, in-4°. II. *Annales d'Angleterre sous Henri VIII*, *Edouard VI* & *Marie*, en latin, Londres, 1616, in-fol. Son fils Morgan a traduit ces *Annales* en anglois, Londres, 1630, in-fol. Il y en a une version françoise par Loigny, Paris, 1647, in-4°. Ceux qui n'ont pas les préjugés actuels des Anglois, en font peu de cas; l'auteur semble avoir voulu faire l'apologie du schisme, & des cruautés qui l'ont cimenté.

GOERÉE, (Guillaume) savant libraire d'Amsterdam, né à Middelbourg en 1635,

mort à Amsterdam en 1711, est auteur de quelques ouvrages sur l'histoire des Juifs, sur la peinture, sur l'architecture. Ils sont écrits en flamand. Les principaux sont : I. *Les Antiquités Judaïques*, Utrecht, 1700, 2 vol. in-fol., ornés de belles estampes. Il y a de l'érudition, mais aussi beaucoup de hors-d'œuvres, & il ne paroît pas que l'auteur ait puisé dans les sources. Les tailles-douces n'y servent souvent que d'ornement, & on peut croire qu'une bonne partie de l'ouvrage a été faite pour les amener. On doit porter le même jugement du suivant : II. *Histoire de l'Eglise Juive, tirée des écrits de Moyse*, 1700, 4 vol. in-fol., ornée d'estampes. III. *Histoire Ecclésiastique & Civile*, Amsterdam, 1705, in-4°, &c. IV. *Introduction à la pratique de Peinture universelle*, in-8°. V. *De la connoissance de l'Homme, par rapport à sa nature & à la peinture*, in-8°. VI. *Architecture universelle*, &c. Il étoit fils de Hugues-Guillaume GOERÉE, mort à Middelbourg en Zélande, vers l'an 1643, qui a donné une traduction en flamand du *Traité de la République des Hébreux* de Pierre Cunæus, Amsterdam, 1682, in-8°. Il a aussi donné une *Continuation* de ce Traité en deux volumes, qui a encore été augmentée d'un volume par Guillaume Outran, qui fait le 4e. volume de cette collection, Amsterdam, 1701, in-12. Le tout a paru aussi en françois à Amsterdam, 1705. Guillaume Goerée eut un fils nommé *Jean*, qui se fit une grande réputation par son habileté dans le dessin. Il dessina les beaux tableaux qui sont dans la salle bourgeoise de l'hôtel-de-ville d'Amsterdam. Il mourut dans cette ville le 4 janvier 1731.

GOERTZ, (Jean baron de) du duché de Holstein, fut plaire à Charles XII par son caractere entreprenant & son audace. Ce que ce prince étoit à la tête d'une armée, il l'étoit dans le cabinet. Employé par son maître en différentes négociations hasardeuses, il fut arrêté en Saxe & en Hollande. Il échappa la premiere fois du milieu de 6 cavaliers ; la seconde, il fut remis en liberté, & son affaire fut assoupie. Il s'agissoit de faire révolter l'Angleterre en faveur du Prétendant, & d'embraser l'Europe par une guerre générale. Il s'agita beaucoup, & ne réussit point. Chargé des finances du royaume de Suede, il eut recours à des moyens extrêmes & ruineux, pour fournir aux dépenses que les folies héroïques de l'Alexandre du Nord exigeoient. Aussi, à la mort de ce prince, il fut arrêté ; & pour appaiser les peuples, en leur sacrifiant une victime du pouvoir arbitraire qui les avoit fait gémir sous Charles XII, il fut décollé le 2 mars 1719.

GOETHALS, *voy.* HENRI de Gand.

GOETZE, (George-Henri) Luthérien de Leipsig, dont on a un très-grand nombre d'ouvrages singuliers en latin & en allemand. Parmi les latins, on distingue : *Selecta ex Historia Litteraria*, Lubeck, 1709, in-4° ; & *Melethemata Annæbergensia* ; ibid., 1709, 3 vol. in-12, qui contiennent plusieurs dis-

ſertations qui avoient paru ſéparément. Il mourut à Lubeck en 1729, à 61 ans, ſurintendant des égliſes de cette ville.

GOEZ, (Damien de) gentilhomme Portugais, ſe fit un nom dans le monde par les emplois qu'il occupa, & dans la république des lettres par ſes ouvrages. Il fut camérier du roi Emmanuel, qui lui confia pluſieurs négociations importantes dans les cours de Pologne, de Danemarck & de Suede. Entraîné par la paſſion de la littérature, il ſe retira à Louvain, pour la cultiver plus tranquillement. Cette ville ayant été aſſiégée en 1542 par 25,000 François, Goez ſe mit à la tête des écoliers, fit des prodiges de valeur, & fut pris enfin par les aſſiégeans. Lorſqu'il eut ſa liberté, il retourna en Portugal, pour écrire l'hiſtoire de cet état; mais il ne put achever ce grand ouvrage. Il ſe laiſſa tomber dans ſon feu en 1596, & n'en fut retiré que mort & à demi-brûlé. Le même accident eſt arrivé de nos jours à l'abbé Lenglet du Freſnoy & au roi Staniſlas. Parmi les ouvrages que ce ſavant & fécond écrivain a mis au jour, on ſe contentera d'indiquer: I. *Legatio magni Indorum Imperatoris ad Emmanuelem Luſitaniæ Regem*, *anno 1513*, Louvain, 1532, in-8°. C'eſt un mémoire curieux ſur l'ambaſſade du Prêtre Jean en Portugal. II. *Fides*, *religio*, *moreſque Æthiopum*, in-4°, Paris, 1544. III. *Commentaria rerum geſtarum in India a Luſitanis*, *anno 1538*, Louvain, 1549, in-8°. IV. *Urbis Ulyſſiponis deſcriptio*, Evora, 1554, in-4°. V. *Hiſtoire du Roi Emmanuel*, en portugais, in-fol. VI. *Chronique*, en portugais, *du Prince Don Juan II*, in-fol., &c.

GOFFREDY, éleve de Bartholomé, peintre & graveur du 17e. ſiecle, a égalé ſon maître par ſa touche légere & ſpirituelle : mais il eſt fort au-deſſous de lui pour le coloris. Ses payſages ſont recherchés.

GOFRIDY, (Louis) curé de la paroiſſe des Acoules de Marſeille, avoit beaucoup de goût pour les livres de magie; à force de lire ces ſortes de productions, il s'aviſa de les mettre en pratique, & d'en faire ſervir les leçons à des amours infames. Ce prêtre ſacrilege & abominable fut condamné au feu par le parlement de Provence. L'arrêt fut exécuté le dernier avril 1611. Pluſieurs années après l'exécution de ce profanateur, ſa maîtreſſe reparut ſur la ſcene. Dénoncée au parlement d'Aix comme ſorciere, elle fut condamnée, en 1633, à être renfermée pour le reſte de ſes jours. On voit par-là & par cent autres exemples, que ceux qui nient abſolument l'exiſtence de la magie & des ſortileges, ne ſont pas ſeulement oppoſés aux témoignages les plus formels de l'Ecriture-Sainte, de l'hiſtoire ſacrée & profane, mais encore aux déciſions conſtantes & uniformes des magiſtrats les plus integres & les plus reſpectables. » S'armer de pyrrhoniſme (dit » un critique ſage & réſervé) & nier tous les faits, » accuſer d'imbécillité ou de » fourberie tous les auteurs an» ciens & modernes, attribuer

» tout à des causes naturelles » que l'on ne connoît pas & » que l'on ne peut pas assigner, » c'est une méthode très-peu » philosophique; elle prouve » qu'un homme craint les dis» cussions, & ne se sent pas » en état de rendre raison de » rien. Bayle lui-même en juge » ainsi. Nous n'adoptons point » tous les faits rapportés par » les auteurs qui ont traité de » la magie; un très-grand nom» bre de ces faits ne sont pas » assez constatés : nous savons » que par ignorance l'on a sou» vent attribué à l'opération » du démon des phénomenes » purement naturels, que plu» sieurs personnes ont été faus» sement accusées de magie » & punies injustement; mais » il ne s'ensuit pas delà qu'il » n'y ait jamais eu de magie » proprement dite. Sur cette » matiere il y a un milieu à » garder entre l'incrédulité ab» solue & la crédulité aveu» gle ». *Voyez* le BRUN, DELRIO, HAEN, MAFFÉE Scipion, SPÉ, MÉAD.

GOGUET, (Antoine-Yves) naquit à Paris en 1716, d'un pere avocat. Les succès des premieres études sont souvent équivoques. Goguet en est un exemple. Il fit ses humanités & sa philosophie sans éclat; il ne brilla pas davantage dans la magistrature, lorsqu'il eut acheté une charge de conseiller au parlement. Mais dès qu'il eut pris le goût de la littérature, pour laquelle il étoit propre, son génie naturellement froid & tardif s'échauffa, & fut bientôt en état de produire d'excellentes choses. Il mit au jour en 1758 son savant ouvrage de l'*Origine des Loix, des Arts, des Sciences, & de leur progrès chez les anciens peuples*, en 3 vol. in-4°; réimprimé depuis en 6 vol. in-12, Paris, 1778. L'auteur considere la naissance & les progrès des connoissances humaines depuis Adam jusqu'à Cyrus. Cette matiere, intéressante pour l'esprit humain, est traitée dans ce livre avec beaucoup d'érudition. Son style, en général noble & élégant, n'est pas tout-à-fait exempt de ces expressions que la mode introduit, & que le goût réprouve. Goguet ne jouit pas long-tems des éloges que le public savant donnoit à son ouvrage. La petite vérole, maladie que personne n'avoit jamais tant craint que lui, l'emporta le 2 mai 1758, à 42 ans. Il laissa, par son testament, ses manuscrits & sa bibliotheque à Alexandre Conrart FUGERE, conseiller de la cour des aides, son ami, qui l'avoit beaucoup servi dans ses études, & que la douleur de sa perte précipita 3 jours après dans le tombeau. Ces deux savans étoient dignes l'un de l'autre, par l'esprit & par le cœur. Doux, simples, modestes, religieux, ils avoient les mêmes connoissances & les mêmes vertus. Goguet avoit commencé, lorsqu'il mourut, un grand ouvrage sur l'*Origine & les Progrès des Loix, des Arts & des Sciences en France, depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à nos jours*. Le succès de sa 1re. production doit faire regretter qu'il n'ait pas eu le tems de donner la seconde.

GOHORRI, (Jacques) professeur de mathématiques à Paris,

ris, parent du président Fauchet, traduisit en françois les tomes X, XI, XII & XIII de l'*Amadis de Gaule*. On a encore de lui : I. Un petit livre singulier, intitulé : *Le livre de la Fontaine périlleuse, avec la Chartre d'Amours ... Œuvre très-excellent de Poésie antique, contenant la Sténographie des mysteres secrets de la science minérale*. Il ne se donna que pour l'éditeur & le commentateur de cet ouvrage, imprimé à Paris en 1572, in-8°. II. *Traité des vertus & propriétés du Petun*, appellé en France l'*Herbe à la Reine* ou *Médicée* : c'est le tabac, récemment alors découvert. Il mourut en 1576. *Voyez* NICOT.

GOIS, (Les) bouchers de Paris sous le regne de Charles VI, vers la fin du 14e. siecle & au commencement du 15e, étoient 3 freres. La France étoit alors partagée en deux grandes factions : celle d'Orléans, dite des *Armagnacs*, & celle des *Bourguignons*. Ces trois bouchers, auxquels plusieurs autres du même métier se joignirent, avec une troupe d'écorcheurs & d'autres artisans & gens de néant, prirent le parti du duc de Bourgogne, & causerent de grands désordres dans Paris, pillant & tuant ceux qu'on soupçonnoit de favoriser les Armagnacs.

GOLDAST, (Melchior-Haiminsfeld) de Bischofs-Zell en Suisse, conseiller du duc de Saxe, mort en 1635, étoit un homme extrêmement laborieux, & un grand compilateur. Il laissa divers ouvrages. Les principaux sont : I. *Monarchia sancti Imperii Romani*, 1611, 1613 & 1614, en 3 vol. in-fol. C'est une compilation de différens Traités sur la jurisdiction civile & ecclésiastique, assez curieuse, mais pleine de faux titres. L'auteur y a surtout ramassé sans discernement ni critique, tout ce qui paroît favorable à sa secte, & propre à donner des idées fausses de l'Eglise Catholique. II. *Alemanniæ Scriptores*, 1730, 3 vol. in-fol. ; recueil utile. III. *Commentarius de Bohemiæ regno*, in-4°. IV. *Informatio de statu Bohemiæ quoad jus*, in-4° ; réimprimés à Francfort en 1627. V. *Sybilla Francica*, Ursel, 1606, in-4°. C'est un recueil de différens morceaux sur la Pucelle d'Orléans ; il est rare. VI. *Scriptores aliquot rerum Suevicarum*, in-4°. VII. *Collectio Constitutionum Imperatorum*, 2 vol. in-fol. VIII. *Collectio Consuetudinum & Legum Imperialium*, in-fol. IX. *Politica Imperialia*, 2 vol. in-fol. *Voyez* un *Recueil de Lettres* qui lui furent écrites par divers savans : on l'imprima en 1688 à Francfort.

GOLDMAN, (Nicolas) né à Breslaw en 1623, & mort à Leyde en 1665, est auteur de plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : I. *Elementa Architecturæ militaris* ; & un autre *Traité d'Architecture*, publié par Sturmius. II. *De Stylometricis*. III. *De usu proportionarii Circuli*.

GOLDONI, (Charles) né à Venise en 1707, est regardé comme le Moliere de l'Italie. Il alla à Paris en 1761, & fournit aux comédiens plusieurs pieces dont le succès retarda, mais n'empêcha pas la destruction du théâtre Italien. Il enseigna en même tems cette

langue à Mesdames de France. Il a paru, en 1787, *Mémoires de M. Goldoni, pour servir à l'Histoire de sa Vie & de son Théâtre*, 3 vol. in-8°. Il vivoit encore en 1789, mais fort vieux & caduc.

GOLIATH, géant de la ville de Geth, d'environ 9 pieds 3 pouces de hauteur, fut tué par David d'un coup de pierre, vers l'an 1063 avant J. C. Ses armes répondoient à la grandeur de sa taille. Son casque étoit d'airain; sa cuirasse, de même métal, pesoit 5000 sicles, ce qui fait plus de 156 livres de notre poids. Il avoit aussi des bottes & un bouclier d'airain. Le fût de sa hallebarde étoit de la grosseur d'une ensuble de tisserand; & le fer dont elle étoit garnie, pesoit 600 sicles de fer, c'est-à-dire, près de 20 livres. Horstius prétend que ses armes devoient peser au moins 272 livres de notre poids.

GOLIUS, (Jacques) né à La Haye en 1596, succéda au savant Erpenius dans la chaire d'arabe de l'université de Leyde. Il voyagea en Afrique & en Asie pour se perfectionner dans la connoissance des langues orientales. Les Turcs le laisserent fouiller dans les bibliotheques de Constantinople, & on voulut l'y retenir en lui procurant de grands avantages. Il préféra le séjour de Leyde, & y mourut en 1667, à 71 ans. On a de ce savant : I. Une édition de l'*Histoire de Tamerlan*, en caractere arabe, Leyde, 1636, in-4°, composée en arabe par Achmet Arabchah; traduite en françois par Petis-de-la-Croix, 1722, 4 vol. in-12. II. Une autre de l'*Histoire des Sarasins*, par Elmacin. III. Un *Dictionnaire Persan*, qu'on trouve dans le *Lexicon Heptaglotton* de Castel. IV. Un *Lexicon Arabe*, Leyde, 1653, in-fol., estimé pour son exactitude. V. Les *Elémens Astronomiques* d'Alfergan, avec de savans commentaires, Amsterdam, 1669, in-4° : ouvrage peu commun. C'est Golius qui a donné ou procuré à la bibliotheque de Leyde, les manuscrits orientaux en différentes langues, depuis le n°. 1er. jusqu'à 211 du catalogue de Pierre vander Aa, pag. 409.

GOLIUS, (Pierre) *ou* CELESTIN DE STE. LUDUVINE, frere du précédent, né à Leyde, se fit Carme-Déchaussé, & passa à Alep en qualité de missionnaire : il remplit cet emploi avec beaucoup de zele dans toute la Syrie, & érigea un *monastere de son ordre* sur le Mont-Liban : il alla ensuite à Rome, où il enseigna la langue arabe, & travailla à l'édition de la Bible en cette langue, imprimée l'an 1671 par les soins de Sergius Risius, savant Maronite, archevêque de Damas. Ses supérieurs l'envoyerent vers ce tems visiter les missions des Indes; il mourut à Surate vers l'an 1673. On a de lui : I. Une *Traduction* en langue arabe *de l'Imitation de J. C.*, par Thomas à Kempis, imprimé à Rome en 1663. II. *Vie de Ste Thérese*, en arabe. III. Il a traduit en latin de l'arabe, *Paraboles & Sentences*. IV. *De Præcipuis Controversiis inter Catholicos & Hæreticos Orientis*, & plusieurs ouvrages de piété. V. *Les commencemens de la Mission des*

Peres Carmes, sur le Mont-Liban, en italien.

GOLTZIUS, (Hubert) célebre antiquaire, né à Venloo, dans le duché de Gueldre, en 1525, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, recherchant des inscriptions, des tableaux anciens, des médailles. Son mérite lui ouvrit tous les cabinets & toutes les bibliotheques. La ville de Rome l'honora de la qualité de citoyen. De retour dans les Pays-Bas, il mit sous presse un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. *Fasti Romani, ex antiquis numismatibus & marmoribus ære expressi & illustrati*, in-fol., *Brugis*, 1566 : *typis ejusdem Cl. Goltzii*; & à Anvers, 1618, in-fol., avec des notes d'André Schot & de Louis Nonius. II. *Icones Imperatorum Romanorum, & series Austriacorum, Casp. Gevarsii*, in-fol. C'est un recueil de toutes les médailles échappées aux injures des tems, ou aux dévastations des barbares, depuis Jules-César jusqu'à Charles-Quint. On a accusé Goltzius de n'avoir pas toujours su distinguer les médailles supposées, d'avec les véritables. Cependant Vaillant assure, qu'après un examen exact, il n'en a pas trouvé une seule dont on puisse douter. III. *Julius Cæsar, seu illius Vita ex numismatibus*, in-fol. IV. *Cæsar Augustus ex numismatibus*, in-fol. V. *Sicilia & magna Græcia, ex priscis numismatibus*, in-fol., Anvers, 1617, avec des notes d'André Schot. Ouvrage savant & estimé. VI. *Catalogue des Consuls*. VII. Un *Trésor d'Antiquités*, Anvers, 1579, in-4°, plein de recherches. Tous ces ouvrages sont en latin, & forment 5 vol. in-fol., imprimés à Anvers en 1644 & 1645. On le trouve aussi dans le Trésor des Antiquités Grecques & Romaines. Ce savant mourut à Bruges en 1583, à 57 ans. Il étoit aussi peintre & graveur en bois. Il avoit une imprimerie chez lui, pour qu'il se glissât moins de fautes dans ses ouvrages. *Voy.* Nicéron, t. 34.

GOLTZIUS, (Henri) peintre & graveur, naquit en 1558, au village de Mulbracht, dans le duché de Juliers. Il alla à Rome & à Naples, où il fit beaucoup d'études d'après les antiques & les productions des meilleurs artistes. Il a peu travaillé en peinture; mais il a gravé plusieurs sujets en diverses manieres. On a beaucoup d'Estampes fort estimées, faites d'après les dessins qu'il avoit apportés d'Italie. On remarque dans celles de son invention, un goût de dessin qui a quelque chose de rude & d'austere; mais on ne peut trop admirer la légéreté, & en même tems la fermeté de son burin. Il mourut à Harlem en 1617.

GOMAR, (François) théologien calviniste, chef des *Gomaristes* ou *Contre-Remontrans*, naquit à Bruges en 1563. Après avoir étudié sous les plus habiles théologiens calvinistes, il obtint une chaire de théologie à Leyde en 1594, & l'occupa avec distinction. Arminius professoit alors dans l'université de cette ville; ce sectaire, trop favorable à la nature humaine, donnoit à l'homme tout le mérite des bonnes-œuvres. Gomar, partisan des opinions de Cal-

vin sur la prédestination, aussi inquiet que cet hérésiarque & aussi fanatique, s'éleva avec force contre un sentiment qui lui paroissoit anéantir les droits de la grace. Il attaqua Arminius en particulier & en public. La mort de celui-ci ne termina pas les contestations. Vorstius fut mis en sa place, sans que Gomar pût l'empêcher (*voyez* VORSTIUS). Il y eut de longues conférences, sur-tout dans le fameux conciliabule de Dordrecht en 1618, qui, loin de rapprocher les partis, les aigrirent davantage. Les Gomaristes vouloient soumettre les Arminiens aux décrets de ce prétendu concile; inconséquence risible dans des sectaires, qui rejetoient l'autorité de l'Eglise, & ne connoissoient point de tribunal infaillible en matiere de dogme. « L'on a peine de » retenir son indignation, dit » un critique d'ailleurs très- » modéré, quand on voit le » synode de Dordrecht se fon- » der sur la promesse que J. C. » a faite à son Eglise, d'être » avec elle jusqu'à la consom- » mation des siecles, pendant » que tous les Protestans font » profession de croire que ce » divin Sauveur a abandonné » cette même Eglise, immé- » diatement après la mort des » Apôtres; que pendant quinze » cents ans, il y a laissé intro- » duire les erreurs les plus » monstrueuses, & les supers- » titions les plus grossieres, » de maniere que cette Eglise » n'étoit plus l'Eglise de J. C., » mais la prostituée de Ba- » bylone, de laquelle il a fallu » se séparer au seizieme siecle, » pour pouvoir faire son salut. » Que penser encore, quand » on voit les docteurs de Dor- » drecht rappeller l'exemple & » la méthode des anciens con- » ciles, de condamner les er- » reurs, & que l'on se sou- » vient des déclamations fou- » gueuses, que les Protestans » se sont permises contre tous » les conciles? Pour comble » de ridicule, ils citent la con- » duite des princes & des sou- » verains, qui ont protégé l'E- » glise, contre les attaques des » hérétiques, après avoir cent » fois blâmé les empereurs qui » se sont mêlés des disputes de » religion; ils félicitent l'Eglise » Belgique d'être délivrée *de* » *la tyrannie de l'Antechrist Ro-* » *main*, & *de l'horrible idolâ-* » *trie du papisme*, pendant » qu'eux-mêmes exercent con- » tre leurs freres un des prin- » cipaux actes de cette préten- » due tyrannie, en se ren- » dant juges & arbitres de la » croyance, &c. Aussi les Armi- » niens ne manquerent pas de » faire à leurs adversaires tous » les reproches que les Pro- » testans ont faits contre le » concile de Trente, qui les a » condamnés. Ils dirent que » ceux qui s'arrogeoient le droit » de les juger, étoient leurs » accusateurs & leurs parties; » qu'un synode devoit être » libre; que les accusés de- » voient y être admis à se dé- » fendre & à se justifier; que » leurs prétendus juges se ren- » doient arbitres de la parole » de Dieu, &c. On n'eut au- » cun égard à leurs plaintes, » ni à leurs clameurs ». Il est constant aujourd'hui que le synode de Dordrecht ne fut autre chose qu'une farce politique,

jouée par le prince Maurice de Naſſau, prince d'Orange, pour ſe défaire de quelques républicains qui lui faiſoient ombrage (*voyez* BARNEVELDT). Gomar mourut à Groningue en 1641, à 78 ans. Ses *Ouvrages* ont été recueillis in-fol., à Amſterdam, en 1644. *Voyez* ARMINIUS & EPISCOPIUS.

GOMBAUD, *voyez* GONDEBAUD.

GOMBAULD, (Jean-Ogier de) l'un des premiers membres de l'académie françoiſe, né à Saint-Juſt de Luſſac, près de Brouage, étoit d'une famille diſtinguée de Saintonge. Il ſe produiſit à la cour de la reine Marie de Médicis, plut à cette princeſſe par ſes vers, & en obtint une penſion de 1200 livres, réduite depuis à 400. Son zele pour la pureté du langage alloit juſqu'au fanatiſme. Il propoſa un jour ſérieuſement aux académiciens, « de s'obliger par » ferment d'employer les mots, » approuvés à la pluralité des » voix dans l'aſſemblée». Gombauld, ſi ardent pour la langue françoiſe, ne lui a pas rendu de grands ſervices, ni par ſes poéſies foibles & inégales, ni par ſa proſe, quelquefois légere, mais plus ſouvent lâche. Ses Œuvres Poétiques ſont : I. Des *Tragédies*, mal conduites & mal verſifiées, à l'exception de quelques tirades. II. Une Paſtorale, in-8°, en 5 actes, intitulée *Amarante*, où les bergers & bergeres parlent un peu trop le langage des courtiſans. III. Des *Sonnets*, 1646, in-4°, en grand nombre, parmi leſquels Boileau n'en comptoit que deux ou trois paſſables. IV. Des *Epigrammes*, 1657, in-12, préférées à ſes *Sonnets*, quoiqu'elles ſoient l'ouvrage de ſa vieilleſſe. On les a miſes à côté de celles de Mainard, & on en a retenu quelques-unes. V. *Endymion*, in-8°, roman aujourd'hui confondu dans la foule des frivolités. VI. *Traités & Lettres concernant la Religion*, Amſterdam, 1669, in-12. Il mourut en 1666, preſque nonagénaire.

GOMBERVILLE, (Marin le Roi, ſieur de) Pariſien ſuivant les uns, & ſuivant d'autres, né à Chevreuſe, dans le dioceſe de Paris, fut un de ceux qui furent choiſis parmi les beaux-eſprits du royaume, lorſque le cardinal de Richelieu forma l'académie françoiſe. A l'âge de 14 ans, il donna un recueil de 110 *Quatrains* à l'honneur de la vieilleſſe : ouvrage foible, & dont on n'auroit pas fait mention, s'il n'eût été prématuré. Il s'appliqua dans la ſuite à compoſer des *Romans* ; mais ayant fait connoiſſance avec les ſolitaires de Port-Royal, il ne voulut plus écrire d'ouvrage profane. Cette ferveur s'attiédit un peu ſur la fin de ſes jours, mais il n'en fut, dit-on, pas moins attaché au parti. Il mourut en 1674, à 75 ans. On a de lui des ouvrages en vers & en proſe. Ceux du premier genre ſont des *Poéſies diverſes*, dans le Recueil de Lomenie de Brienne. Son *Sonnet ſur le S. Sacrement*, & celui *ſur la Solitude*, ſont les meilleures pieces de ce recueil. Les productions du 2e. genre ſont : I. Des romans : *Polexandre*, 5 vol. in-8°.; la *Cythérée*, 4 vol. in-8°.; la *Jeune Alcidiane*, in-8°., ou 3 vol. in-12, pleins d'a-

ventures peu vraisemblables & longuement contées. II. *Discours sur les vertus & les vices de l'Histoire & de la maniere de bien écrire*, avec un traité de l'*Origine des François*, in-4°., Paris, 1620. Ce petit ouvrage est fort rare; parmi les remarques utiles qu'il renferme, il y en a plusieurs de singulieres & de fausses. III. L'édition des *Mémoires du Duc de Nevers*, 2 vol. in-fol., Paris, 1665. Ces Mémoires commencent en 1574, & finissent en 1596; mais Gomberville les a enrichis de plusieurs pieces curieuses qui vont jusqu'en 1610, année de l'assassinat d'Henri IV. IV. *Relation de la riviere des Amazones*, traduite de l'espagnol du Jésuite d'Acunha, avec d'autres Relations, & une *Dissertation* sur cette riviere, in-12, 4 vol. V. *La Doctrine des Mœurs, tirée de la Philosophie des Stoïques, représentée en cent tableaux & expliquée en cent discours*, in-fol., en 1646 : ouvrage qui fut plus recherché pour les planches, que pour les paroles.

GOMER, fille de Débélaïm, renonça à la prostitution dans laquelle elle vivoit, pour épouser le prophete Osée, dont elle eut, dit l'Ecriture, 3 enfans, 1 fils & 2 filles. Le saint homme reçut ordre du Seigneur de prendre pour épouse une femme débauchée, pour marquer dans le langage typique, alors en usage chez les Juifs & d'autres nations, la prostitution & les désordres de Samarie, qui avoit abandonné le Seigneur pour se livrer à l'idolâtrie; & il épousa Gomer. *Voyez* OSÉE.

GOMEZ DE CIUDAD-REAL, (Alvarez) poëte latin de Guadalaxara, dans le diocese de Tolede, fut mis comme enfant d'honneur auprès de l'archiduc (depuis, l'empereur Charles-Quint). Il se fit un nom en Espagne par ses Poésies latines. Les plus connues sont : I. Sa *Thalie Chrétienne, ou les Proverbes de Salomon en vers*, in-8°. II. Sa *Muse Pauline, ou les Epîtres de S. Paul en vers élégiaques*, 1529, in-8°. III. Son *Poëme sur la Toison d'or*, 1540, in-8°. C'est le chef-d'œuvre de Gomez. Il mourut en 1538, à 50 ans. On lui reproche de mêler dans ses poésies chrétiennes les noms des divinités païennes, mais c'étoit l'usage du tems : sa latinité est riche & pure, sa versification facile & harmonieuse.

GOMEZ, (Louis) jurisconsulte, natif d'Orihuela, dans le royaume de Valence, enseigna le droit avec réputation. Il mourut en 1543, évêque de Fano, après avoir exercé divers emplois dans la chancellerie de Rome, où il avoit été appellé. Plusieurs auteurs ont fait l'éloge de sa piété & de son érudition. Celui de ses ouvrages qui lui a fait le plus d'honneur, est un recueil intitulé : *Variæ resolutiones Juris civilis, communis & regii.*

GOMEZ DE CASTRO, (Alvarez) de Ste.-Eulalie, près de Tolede, mort en 1580, à 65 ans, est auteur de divers ouvrages en vers & en prose. Le plus connu est son *Histoire du Cardinal Ximenès*, à Alcala de Henarez, 1569, in-fol. Nous avons la *Vie* de ce cardinal en françois, par Marsollier, & mieux encore par Fléchier.

GOMEZ, (Magdelene-An-

gélique POISSON de) née à Paris en 1684, morte à S. Germain-en-Laye en 1770, étoit fille de Paul Poisson, comédien. Don Gabriel de Gomez, gentilhomme Espagnol, peu favorisé de la fortune, lui trouvant de l'esprit & des graces, l'épousa. Elle se consacra entiérement au genre romanesque. Sa plume, plus féconde que correcte, fit éclorre un grand nombre de productions galantes, sur lesquelles le public même frivole s'est beaucoup refroidi, & que le public sage n'a jamais lues. Les principales sont: I. *Les Journées amusantes*, 8 vol. in-12. II. *Anecdotes Persanes*, 2 vol. in-12. III. *Histoire secrette de la Conquête de Grenade*, in-12. IV. *Histoire du Comte d'Oxford*, avec *celle d'Eustache de Saint-Pierre au siege de Calais*, in-12. V. *La Jeune Alcidiane*, 3 vol. in-12. VI. *Les Cent Nouvelles nouvelles*, 10 vol. in-12. Madame de Gomez est encore auteur de plusieurs Tragédies, dont aucune n'est restée au théâtre. La versification en est lâche & languissante.

GOMEZ, *voyez* PEREIRA (Georges).

GONDEBAUD *ou* GOMBAUD, troisieme roi de Bourgogne, fils de Gondicaire, frere & meurtrier de Chilperic, s'empara de son royaume aussi-tôt après qu'il l'eut massacré. Son regne commença en 491. Il porta la même année la guerre en Italie, pilla & ravagea l'Emilie & la Liturgie, se rendit maître de Turin, & répandit la terreur & la désolation. Au retour de cette sanglante expédition, il donna Clotilde, sa niece, à Clovis, qui la lui avoit demandée; mais cette union n'empêcha pas celui-ci de se joindre à Gondesigile (second fils de Gondioc, roi des Bourguignons, qui, après avoir partagé les états de son pere avec ses freres, avoit fait de Geneve le siege de son royaume), & d'attaquer Gondebaud. Cet usurpateur fut défait & poursuivi jusqu'à Avignon, où il s'enferma l'an 500. Obligé de racheter sa vie & son royaume, le vaincu accepta les conditions que le vainqueur voulut lui imposer; mais à peine fut-il délivré, qu'il reprit les armes. Il alla assiéger Gondesigile dans Vienne, le prit & le fit égorger au pied des autels, dans une église d'Ariens, où il s'étoit réfugié. Depuis cette expédition, Gondebaud fut paisible possesseur de son royaume jusqu'à sa mort en 516, après un regne de 25 ans. Ce monarque mourut dans l'arianisme qu'il professoit en public, quoiqu'il désapprouvât en secret cette hérésie. Gondebaud, tout barbare qu'il étoit, donna de très-bonnes loix à son peuple. On y remarque en général un grand fonds d'équité, beaucoup de pénétration, une attention singuliere à prévenir les moindres différends, une profonde politique, & des vues dignes d'un Chrétien. Tel est en général le caractere des premiers rois François: un mélange de barbarie & de sagesse. Si le Christianisme ne les dépouilla pas entiérement de leurs vices & de leurs erreurs, il les éleva fort au-dessus de ce qu'ils étoient avant de le connoître. Les loix de Gondebaud for-

ment le recueil qu'on nomme la *Loi Gombette*.

GONDESIGILE, *voyez* l'article précédent.

GONDI, *voyez* RETZ.

GONDRIN, (Louis-Henri de Pardaillan de) né au château de Gondrin, diocese d'Ausch, en 1620, d'une famille ancienne, fut nommé en 1644 coadjuteur d'Octave de Bellegarde, archevêque de Sens, son cousin. Il prit possession de cet archevêché en 1646, & le gouverna jusqu'à sa mort, arrivée le 20 septembre 1674, à 54 ans. Il eut de grands démêlés avec les Jésuites qu'il interdit dans son diocese pendant plus de 25 ans. Le parti de Jansenius le regardoit comme un appui; cependant Gondrin signa en 1653 la Lettre de l'assemblée du clergé au pape Innocent X, où les prélats reconnoissent « que les *cinq* fameuses *Propositions* sont dans » *Jansenius*, & condamnées *au* » *sens de Jansenius*, dans la » constitution de ce pontife ». Il signa aussi le Formulaire sans distinction, ni explication; mais ensuite il parut s'en repentir, & se joignit aux quatre évêques d'Alet, de Pamiers, d'Angers & de Beauvais, pour écrire à Clément IX, « qu'il » étoit nécessaire de séparer la » question *de fait* d'avec celle » *de droit*, qui étoient confon» dues dans le *Formulaire* ». L'abbé Berault l'appelle un « ca» méléon qui prenoit la couleur » de tous les objets intéressans » qui l'environnoient, & la » quittoit aussi-tôt qu'ils ces» soient de l'intéresser ». On a de lui: I. Des *Lettres*. II. Plusieurs *Ordonnances Pastorales*. III. On lui attribue la *Traduction* des *Lettres choisies* de S. Grégoire-le-Grand, publiée par Jacques Boileau.

GONET, (Jean-Baptiste) provincial des Dominicains, mort à Beziers sa patrie, en 1681, à 65 ans, étoit docteur de l'université de Bordeaux, où il professa long-tems la théologie. Sa piété égaloit son savoir. Nous avons de lui une *Théologie* imprimée à Lyon, 1681, en 5 gros vol. in-fol., sous le titre de *Clypeus Theologiæ Thomisticæ*; & quelques autres ouvrages de scholastique. Bayle dit que Gonet fit approuver dans l'université de Bordeaux, où il avoit professé, les *Lettres Provinciales*; il ne fait pas attention que les Jacobins, & une partie de la doctrine de leur école, sont attaqués dans ce livre. Les autres écrits de Gonet sont: I. *Manuale Thomistarum*, 6 vol. in-12. II. *Dissertatio Theologica de Probabilitate*.

GONGORA-Y-ARGORE, (Louis) surnommé de son tems le *Prince des Poëtes Espagnols*, naquit à Cordoue en 1562, fut chapelain du roi d'Espagne, & mourut dans sa patrie en 1627. Ce poëte a eu des admirateurs zélés, & de grands adversaires. On ne peut lui refuser la gloire d'avoir étendu les bornes de la langue castillane, & de l'avoir enrichie de beaucoup de choses nouvelles; mais on lui reproche des figures gigantesques & des métaphores outrées. Ses *Œuvres Poëtiques* ont été imprimées plusieurs fois, in-4°., à Madrid, à Bruxelles & ailleurs.

GONNELIEU, (Jerôme de) né à Soissons en 1640,

Jésuite en 1657, mort à Paris en 1715, parcourut avec succès la carriere brillante de la chaire, & celle de la direction, moins éclatante, mais aussi difficile. Ses mœurs étoient une prédication continuelle, & la plus efficace. Ses ouvrages, fruits de sa piété & de son zele, sont en grand nombre. Le plus connu est son *Imitation de J. C.*, in-12, traduite fidellement & avec onction, quoiqu'infiniment inférieure à l'original, & augmentée de réflexions & de prieres.

GONNELLI, (Jean) surnommé l'*Aveugle de Combassi*, du nom de sa patrie, lieu proche de Volterre dans la Toscane, fut l'éleve de Pierre Tacca, disciple de Jean de Bologne. Ses talens donnoient de grandes espérances, lorsqu'il perdit la vue à l'âge de 20 ans. Cet accident ne l'empêcha point d'exercer la sculpture; il faisoit des Figures de terre cuite, qu'il conduisoit à leur perfection par le seul sentiment du tact. Il fit plus; il tenta de faire de la même maniere des Portraits, & il en fit de très-ressemblans; tels que ceux du pape Urbain VIII, & de Cosme I, grand-duc de Toscane. On en a vu plusieurs en France. Cet artiste singulier mourut à Rome, sous le pontificat d'Urbain VIII.

GONSALVE-FERNANDEZ DE CORDOUE, surnommé *le Grand Capitaine*, duc de Terra-Nova, prince de Venouse, d'une des plus illustres maisons d'Espagne, se signala d'abord contre les Portugais. Il servit ensuite sous le regne de Ferdinand & d'Isabelle, à la conquête du royaume de Grenade, où il se rendit maître de diverses places. Ferdinand V, roi d'Arragon, le mit à la tête des troupes qu'il envoya dans le royaume de Naples, sous prétexte de secourir Fréderic & Alfonse ses cousins; mais en effet pour les dépouiller. Il poussa la guerre avec vigueur, & se rendit maître par capitulation, en 1501, de Tarente. Ses troupes, mécontentes de manquer de tout, menacerent de se révolter, & tinrent au général les plus insolens propos; mais la présence d'esprit, le sang-froid & la fermeté de Gonsalve, les continrent dans le devoir. Comme il avoit besoin d'un grand événement pour affermir son autorité, il assiege Cérignoles, afin de déterminer les François à hasarder une bataille; il a le bonheur de l'engager & de vaincre. Il s'empare de Naples sans coup férir, & emporte les châteaux l'épée à la main en 1503. Les richesses qu'on y avoit amassées, deviennent la proie du vainqueur. Comme quelques soldats se plaignoient de n'avoir pas eu assez de part au butin: *Il faut réparer votre mauvaise fortune*, leur dit Gonsalve; *allez dans mon logis, je vous abandonne tout ce que vous y trouverez*. Cependant une nouvelle armée, arrivée de France, menaçoit de tomber sur les Espagnols. Gonsalve, quoique beaucoup plus foible, se retranche à la vue des François. Comme les officiers Espagnols trouvoient quelque témérité dans la conduite de leur général, il leur dit héroïquement: « J'aime mieux trouver

» mon tombeau en gagnant un » pied de terre sur l'ennemi, » que prolonger ma vie de cent » années en reculant quelques » pas ». L'événement justifia cette résolution. Gonsalve battit les François en détail, finit la guerre par de savantes manœuvres, & assura à l'Espagne la possession du royaume de Naples, dont il devint connétable. Ses ennemis l'accuserent de vouloir se rendre souverain de ce royaume; & on a dit que Ferdinand ajouta foi à ces bruits, parce que s'étant rendu à Naples, il obligea Gonsalve à le suivre en Espagne : mais il pouvoit avoir d'autres raisons d'emmener Gonsalve, & de souhaiter d'avoir près de lui un si habile homme. Louis XII, roi de France, vit Gonsalve en passant à Savone, le fit manger à sa table, & s'entretint longtems avec lui. Ce héros mourut à Grenade en 1512, à 72 ans, laissant une réputation immortelle de bravoure, qui lui fit donner le nom de *Grand Capitaine*. On voit son mausolée dans le chœur de l'église des Hiéronymites, & en dehors de l'église, cette inscription gravée sur une table de jaspe : *Gonzales Fernando a Corduba, Gallorum ac Turcarum terrori.* Sa générosité contribua autant à sa gloire, que sa valeur. La république de Venise lui fit présent de vases d'or, de tapisseries magnifiques, & de martres zibelines, avec un parchemin où étoit écrit en lettres d'or, le décret du grand-conseil qui le faisoit noble Vénitien. Il envoya tout à Ferdinand, excepté le parchemin. Le P. du Poncet, Jésuite, a donné l'Histoire de ce grand capitaine, Paris, 1714, 2 vol. in-12.

GONSALVE, (Martin) fanatique du 14e. siecle, natif de Cuença en Espagne, prétendit qu'il étoit l'Ange S. Michel, à qui Dieu avoit réservé la place de Lucifer, & qui devoit combattre un jour contre l'Antechrist. L'inquisition le livra au bras séculier qui en fit une justice sévere. Il avoit un disciple nommé Nicolas le Calabrois, qui voulut le faire passer après sa mort pour le Fils de Dieu, & qui assura que le Saint-Esprit devoit sauver, au jour du jugement, tous les damnés par ses prieres. Nicolas le Calabrois prêcha ses erreurs à Barcelone, & finit comme son maître.

GONTAULT, *voy.* BIRON.

GONTHIER, poëte latin du 13e. siecle, après avoir été maître d'école, fut moine de l'abbaye de Paris, ordre de Cîteaux, dans le diocese de Bâle. On a de lui : I. *Historia Constantinopolitana sub Balduino circa annum 1203*, insérée dans les *Leçons anciennes* de Henri Canisius. Gonthier composa cette Histoire sur la relation de son abbé Martin qui avoit assisté au siege de Constantinople. II. *De Oratione, Jejunio & Eleemosyna libri XIII*, Bâle. On ne sait s'il faut attribuer l'ouvrage suivant au même Gonthier, ou s'il est d'un autre auteur du même nom : *Guntheri Poetæ Ligurinus, sive de Gestis Friderici I*, publié par les soins de Conrad Peutinger, Ausbourg, 1507, in-fol. & plusieurs fois depuis. Ce poëme dont la latinité tient de la pureté des premiers siecles, porte

le titre de *Ligurinus*, parce que l'auteur y chante l'expédition de Fréderic Barberousse dans la Ligurie, c'est-à-dire, dans le Milanois & dans la Lombardie. — Il est différent d'un autre GONTHIER, moine de S. Amand, qui a donné : I. *Martyrium S. Cyriaci*, en vers. II. *Historia Miraculorum S. Amandi*, dans les Bollandistes, févr. tom. I. Gonthier assista à la translation du corps de S. Amand en 1107, & fut témoin des miracles arrivés à cette occasion : preuve de fait bien respectable en faveur du culte des Saints & de leurs reliques. *Voy.* GAMALIEL, GERVAIS & PROTAIS.

GONTHIER, (Charles) comte de Schwartzbourg, dans la Thuringe. On l'élut empereur d'Allemagne en 1347, pour l'opposer à Charles IV, roi de Bohême, qu'un autre parti avoit nommé à l'empire. Pendant que ces deux concurrens se disposoient à la guerre pour se rendre maîtres de la couronne impériale, Gonthier mourut de poison à Francfort, à l'âge de 45 ans, 6 mois après son élection. Ce fut un médecin qui le lui présenta comme un remede. On l'enterra dans l'église de S. Barthélemi, & on lui fit des funérailles royales, auxquelles assista Charles son adversaire. Gonthier étoit un prince courageux & digne de l'empire.

GONTHIER, *voyez* GUINTIER.

GONTRAN, roi d'Orléans & de Bourgogne, fils de Clotaire I, commença à régner en 561, & établit le siege de sa domination à Châlons-sur-Saône ou à Lyon. Les Lombards se répandirent dans ses états, & les ravagerent. Mummol, un des plus heureux généraux de son siecle, les poursuivit jusqu'en Italie, & les tailla en pieces. Gontran, délivré de ces barbares, tourna ses armes contre Récarede, roi des Goths; mais elles n'eurent aucun succès. Il fut plus heureux dans la guerre contre Waroc, duc de Bretagne, qui fut forcé de lui rendre hommage en ces termes : *Nous savons comme vous, que les villes armoriquaines* (Nantes & Rennes) *appartiennent de droit au fils de Clotaire, & nous reconnoissons que nous devons être leurs sujets...* Chilperic, avec lequel il étoit alors en guerre, ayant été tué, Gontran, loin de profiter de sa mort, se prépara à la venger. Il servit de pere à Clotaire son fils, & défendit Frédégonde sa veuve, contre la vengeance que Childebert & Brunehaut en auroient pu tirer. Ce prince mourut en 593, à 60 ans, sans laisser d'enfans. L'Eglise le mit au nombre des Saints; il mérita cet honneur, par son amour pour la paix, par son zele pour la Religion & la justice, par ses libéralités envers les malheureux.

GONZAGUE, (Louis de) d'une illustre maison d'Italie, qui a donné deux impératrices à l'Allemagne, une reine à la Pologne, & un grand nombre de cardinaux, étoit fils de Gui de Gonzague. Après avoir défait Passarino Boniscola, tyran de Mantoue, en 1327, il devint lui-même seigneur de cette ville, sous le titre de *Vicaire de l'Empire*, & mourut en 1360, âgé de 93 ans.

Jean-François, un de ses descendans, né en 1390, se fit un nom par son habileté & son courage. Il fut général des troupes de l'Eglise pour la défense de Bologne sous Jean XXIII, & de celles des Vénitiens contre les Milanois. Il fut créé marquis de Mantoue par l'empereur Sigismond en 1433, & mourut en 1444.

Fréderic II fut fait duc de Mantoue par l'empereur Charles-Quint, qui lui conserva en même tems le marquisat de Montferrat, & mourut en 1540.

Son petit-fils, Vincent de Gonzague, finit la postérité masculine de la branche aînée, & mourut en 1627.

Fréderic II avoit un autre fils nommé Louis, qui, s'étant venu établir en France, fut duc de Nevers par son mariage avec Henriette de Cleves. *Voyez* NEVERS.

Son fils, Charles de Gonzague, étoit duc de Nevers en France, lorsqu'il alla prendre possession du duché de Mantoue. Il fut secondé par les armes de Louis XIII, & se conduisit avec autant de prudence que de valeur. Il mourut en 1637.

Son petit-fils, Charles IV, s'étant déclaré pour le roi d'Espagne, Philippe V fut mis au ban de l'empire, & dépossédé de son duché : il mourut à Padoue en 1708, sans postérité légitime.

Il y avoit d'autres branches de cette maison, qui ne purent entrer en possession de Mantoue. Ce duché resta à la maison d'Autriche. La branche de Guastalla étant éteinte en 1729, ce duché fut réuni à celui de Mantoue, & depuis joint aux duchés de Parme & de Plaisance. Voyez *Antonii Possevini junioris*, *Gonzagarum Mantuæ & Montisferrati Ducum*, *Historia*, Mantoue, 1628, in-4e; les *Mémoires du Duc de Nevers*, 1665, 2 vol. in-fol., & l'*article* GOSSELINI.

GONZAGUE, (Cécile de) fille de François I de Gonzague, marquis de Mantoue, apprit les belles-lettres de Victorin de Feltri, & y fit des progrès admirables. Sa mere, Paule Malatesta, dame illustre par sa vertu, par son savoir & par sa beauté, lui inspira le mépris du monde, & l'engagea à se faire religieuse. Ses vertus illustrerent le cloître autant que ses connoissances. Elle florissoit au 15*e*. siecle.

GONZAGUE, (Eléonore-Hippolyte de) fille de François II, marquis de Mantoue, & femme de François-Marie de la Rovere, duc d'Urbin, fit paroître une constance héroïque dans l'adversité, & ne quitta pas d'un seul moment son mari dans ses disgraces. Elle fut un modele de chasteté. Elle ne voulut avoir aucune familiarité avec les femmes de mauvaise réputation, & leur défendit l'entrée de son palais. Elle en chassa même plusieurs de ses terres. Cette vertueuse dame mourut en 1570. Elle eut 2 fils & 3 filles. L'aîné fut duc d'Urbin, & le puîné fut duc de Sore & cardinal; les trois filles furent mariées à des princes, & se montrerent dignes de leur illustre mere.

GONZAGUE, (Julie de) de l'illustre famille de ce nom, fut un des ornemens du 16*e*. siecle. Elle épousa Vespasien

Colonne, comte de Fondi, & ne fut pas moins célebre par ses attraits que par ses vertus & son esprit. La réputation de sa beauté enflamma la curiosité & peut-être les desirs de Soliman II, empereur des Turcs. Il chargea Barberousse, roi d'Alger & son amiral, d'enlever Julie. Ce général arriva la nuit à Fondi, où elle tenoit sa petite cour, prit la ville par escalade, & ne manqua que d'un moment sa proie. Julie au premier bruit s'évada en chemise par une fenêtre, & s'étant engagée dans les montagnes, elle ne sauva son honneur qu'à travers mille périls. Cette héroïne (si constante en amour, qu'après la mort de son mari elle refusa les plus grands seigneurs) le fut moins en matiere de religion. Elle se laissa entraîner, dit-on, dans les erreurs de Luther. Ayant perdu son époux, elle prit pour devise une *Amaranthe*, que les botanistes appellent *Fleur d'amour*, avec ces mots: *Non moritura.*

GONZAGUE, Lucrece de) dame illustre du 16e. siecle, se signala également par ses vertus & par ses écrits. Hortensio Lando lui dédia son *Dialogue sur la modération des Passions*. Elle fut malheureuse dans son mariage avec Jean-Paul Manfrone, qu'elle épousa à regret à l'âge de 14 ans. Il étoit brave, mais il se conduisit si mal, que le duc de Ferrare le fit mettre en prison, & le trouva digne du dernier supplice; il usa néanmoins de clémence & ne le fit point mourir, en considération de Lucrece son épouse. Cette illustre dame employa tous les moyens qui lui parurent les plus propres à procurer la liberté à son mari; mais elle ne put rien obtenir. Ils pouvoient seulement s'écrire. Enfin, son mari étant mort dans la prison, elle ne voulut point se remarier, & mit ses deux filles dans des couvens. On recueillit ses *Lettres*, in-12, 1552, à Venise, & on y inséra jusqu'aux billets qu'elle écrivoit à ses domestiques. Ce recueil est un monument de sa piété & de son esprit.

GONZAGUE, (Hercules) né en 1505 de François de Gonzague & d'Elizabeth d'Est, fut évêque de Mantoue, archevêque de Tarragone, & créé cardinal par Clément VII en 1527. Il arrêta avec beaucoup de zele les progrès de l'hérésie en Italie. Paul III, en reconnoissance des services qu'il rendoit à la Religion, lui adressa un bref l'an 1545, où il lui accordoit une pleine autorité sur tout son clergé séculier & régulier. Pie IV l'envoya au concile de Trente en qualité de son premier légat. Il y mourut le 12 mars 1563.

GONZAGUE, (S. Louis de) fils de Ferdinand, marquis de Châtillon, de la maison de Mantoue, entra chez les Jésuites, & s'y sanctifia en peu de tems par l'exercice de toutes les vertus, sur-tout par une grande pureté de mœurs & une ardente charité; il mourut d'une langueur contractée au service des malades à Rome en 1591, âgé d'un peu plus de 23 ans, après en avoir passé près de 6 dans la société. On l'enterra dans l'église du college des Jésuites. Son corps a été

depuis transféré dans une chapelle qui y a été bâtie sous son invocation, par le marquis Scipion Lancelotti. S. Louis de Gonzague fut béatifié par Grégoire XV en 1621, & canonisé par Benoît XIII en 1626. Le P. d'Orléans a écrit sa *Vie*. On trouve l'histoire de ses miracles dans le P. Cépario, & dans les Bollandistes.

GONZAGUE, (Louise-Marie de) reine de Pologne, étoit fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers, puis de Mantoue. Elle épousa Ladislas-Sigismond IV, roi de Pologne en 1645, & fut couronnée l'année d'après à Cracovie. Elle se maria ensuite, par dispense du pape, à Jean-Casimir, frere de Ladislas. Un grand fonds d'esprit & de piété, la grandeur de son courage dans des tems difficiles, les moyens qu'elle prit pour remettre la tranquillité dans la Pologne, troublée par les armes des Suédois & par la faction des rebelles, la firent aimer & respecter. Elle mourut d'apoplexie en 1661.

GONZAGUE, *voyez* ANNE.

GONZALÈS, *voyez* COQUES.

GONZALÈS DE MENDOZA, *voyez* MENDOZA.

GONZALEZ DE CASTIGLIO, (Jean) Augustin Espagnol, célebre par sa piété & par ses prédications, mourut à Salamanque en 1479, à 49 ans. Il fut empoisonné à l'autel par une hostie consacrée, qu'une dame lui avoit fait donner, transportée de fureur de ce qu'il avoit converti son amant.

GONZALEZ, (Thyrse) Espagnol, général des Jésuites, mort à Rome en 1705, a combattu la doctrine de la probabilité, soutenue par plusieurs casuistes, dans un *Traité* imprimé à Rome en 1694, in-fol. Il y montre que ce n'est pas une opinion généralement reçue dans la société; il prouve même qu'enseignée au 16e. siecle dans toutes les écoles, elle a eu pour premiers adversaires des Jésuites, entr'autres Rebellus en 1608, Comitolus en 1609, André Blancus sous le nom de *Candidius Philaletes*. Il la réfute ensuite très-fortement, sans néanmoins obliger les théologiens de son ordre à suivre son sentiment, déclarant qu'il écrit comme simple particulier, & non comme général. On a encore de lui: I. Un *Traité* contre les propositions de l'assemblée du clergé de France de 1682. II. *Manuductio ad conversionem Mahumetanorum*. III. *Veritas Religionis Christianæ demonstrata*.

GONZALEZ TELLEZ, (Emmanuel) professeur de droit à Salamanque en 1655, a laissé un *Commentaire sur les Décrétales*, en 4 vol. in-fol., 1693.

GONZALEZ, *voyez* GONSALVE DE CORDOUE.

GOOL, (Jean van) peintre Hollandois, né à La Haye en 1685, mort vers l'an 1757, avoit la touche ferme & la composition agréable. Il a donné, *Théâtre des Peintres Flamands, contenant leurs vies & leurs ouvrages*, en flamand, La Haye, 1750-1751, 2 vol. in-8°. Ce n'est qu'une compilation de faits & une liste de tableaux, sans jugement sur les manieres différentes des peintres.

GORDIEN le pere, (*Marcus Antonius Gordianus Africanus*)

fils de Metius Marcellus, descendoit par sa mere de l'empereur Trajan. Après avoir exercé le consulat avec distinction, il fut envoyé proconsul en Afrique. Les cruautés de l'empereur Maximin, & les exactions tyranniques de ses intendans, ayant fait révolter cette province, les légions proclamerent en 237 Gordien empereur, quoiqu'il eût alors 80 ans. Il refusa d'abord; mais voyant qu'on le menaçoit de le tuer, il accepta & s'associa son fils. Le sénat instruit de cette nouvelle, lui décerna le titre d'Auguste, & déclara les Maximin pere & fils, ennemis publics. Maximin furieux marcha contre le nouvel empereur, qui envoya son fils pour le combattre. Ce jeune prince ayant été tué après un combat sanglant, Gordien le pere s'étrangla de désespoir à Carthage, où il s'étoit retiré. Il fut autant regretté pour sa douceur, que pour son courage & son esprit. Il ressembloit beaucoup à Auguste; il en avoit la voix, le geste & la taille. Il avoit composé dans sa jeunesse un *Poëme sur la Vie des Antonin.*

GORDIEN le fils, (*Marcus Antonius Gordianus Africanus*) fils du précédent, fut instruit dans les belles-lettres par Serenus Sammonicus le jeune, qui lui laissa sa bibliotheque, composée de 62,000 vol. Son esprit cultivé, son caractere doux & complaisant, le firent aimer de l'empereur Héliogabale, qui lui donna la charge de questeur ou de trésorier des finances. Alexandre Sévere lui confia ensuite la préfecture de Rome, & la maniere dont il remplit cette charge, lui mérita le consulat. Son pere étant parti l'an 230 pour aller gouverner l'Afrique, il le suivit en qualité de lieutenant de cette province. En 237 l'un & l'autre furent reconnus empereurs. Gordien le fils marcha à la tête d'une armée contre Capellien, gouverneur de Mauritanie, qui étoit resté fidele à Maximin; mais il fut vaincu & tué le 25 juin de la même année 237. Ses vertus militaires étoient offusquées & affoiblies par un penchant extrême pour les femmes. Il s'abandonna tellement à cette passion, que dans la vigueur de l'âge il ne lui restoit plus que la foiblesse de la vieillesse. Il n'avoit que 46 ans lorsqu'il fut tué, & n'avoit joui du rang d'empereur qu'environ 40 jours.

GORDIEN le jeune, (*Marcus Antonius Gordianus Pius*) petit-fils de Gordien le vieux, fut honoré du titre de César, âgé seulement de 12 ans, en 237. A 16 il fut proclamé empereur, & tous les peuples de l'empire le reconnurent avec transport. Cet enfant eut toute la sagesse d'un vieillard instruit par l'expérience. Il épousa dans sa 18e. année Furia Sabina Tranquillina, fille de Misithée, homme célebre par son savoir & son éloquence, & par d'autres qualités bien plus importantes. Gordien le fit préfet du prétoire, aussi-tôt qu'il eut épousé sa fille. Ce fut par le conseil de cet homme sage qu'il entreprit plusieurs grands édifices, dont le plus magnifique fut celui du champ de Mars. Il contenoit deux vastes galeries de mille pieds de longueur,

& éloignées de 500 l'une de l'autre. Entre ces deux galeries étoit de chaque côté une haute palissade de laurier & de myrte, & au milieu une terrasse de la longueur des galeries, soutenue par plusieurs rangs de petites colonnes ; au-dessus de cette même terrasse s'élevoit une autre galerie de 500 pieds de long... Il y avoit près de 4 ans que Gordien régnoit paisible, quand Sapor, roi de Perse, ravagea les provinces de l'empire. Le jeune empereur partit bientôt après, pour le combattre avec une armée nombreuse. Au lieu de s'embarquer avec ses troupes, ce qui étoit le plus court, il préféra la terre à la mer, & traversa exprès la Mœsie, afin d'y arrêter les progrès des Goths & d'autres peuples du Nord, qui, semblables à un torrent, venoient d'inonder la Thrace. Il y signala son entrée par une victoire qu'il remporta sur les Barbares; & après y avoir établi l'assurance & l'ordre, il continua sa route par le détroit de l'Hellespont, & ensuite par l'Asie-Mineure ; de là il passa en Syrie, où Sapor & lui en vinrent bientôt aux mains. Gordien fut vainqueur, & reprit sur lui la ville d'Antioche : il se rendit aussi maître de Cares & de Nisibe, deux places considérables dont s'étoient emparés les Perses. Le sénat lui décerna le triomphe, & donna à son beau-pere le titre de *Tuteur de la République*. Tandis qu'il illustroit le nom romain par ses exploits, Philippe, préfet du prétoire, la seconde personne de l'empire, voulut être la premiere. Il fit assassiner le jeune Gordien en 244. L'armée honora sa mémoire par un tombeau où elle déposa son corps, sur les confins de la Perse, avec cette inscription en langues grecque, syriaque, latine & égyptienne : « Au divin GORDIEN, vainqueur des Perses, » des Goths & des Sarmates, » qui a mis fin aux troubles domestiques de l'Empire, & » subjugué les Germains, mais » non les Philippes »... Le sénat, aussi sensible à cette perte que l'armée, fit un décret en l'honneur des Gordien, par lequel leur postérité étoit exempte de tous les emplois onéreux de la république.

GORDIUS, roi de Phrygie & pere de Midas, étoit un laboureur qui parvint de la chârue au trône. Il n'avoit pour tout bien que deux attelages de bœufs, l'un pour labourer, l'autre pour traîner son chariot. Les Phrygiens, ayant appris de l'Oracle, que celui qu'ils rencontreroient sur un char, seroit leur roi, ils décernerent la couronne à Gordius. Midas, son fils, offrit le chariot de son pere à Jupiter. Le nœud qui attachoit le joug au timon, étoit fait, dit-on, avec tant d'adresse, que le vulgaire étonné, fit courir le bruit que l'empire de l'Asie appartiendroit à celui qui le dénoueroit; on citoit même à ce sujet la décision d'un oracle. Alexandre-le-Grand passant à Gordium, capitale de la Phrygie, fut curieux de voir cet ouvrage qu'on disoit être si merveilleux. Il vit le nœud, & sans s'amuser à le défaire méthodiquement, comme avoient cherché en vain tant d'autres, il brusqua la difficulté en le coupant

pant d'un coup d'épée : ce qui fait dire à Q. Curce : *Oraculi sortem vel elusit vel implevit.*

GORDON, (Jacques) d'une des meilleures maisons d'Ecosse, alla à Rome, où il se fit Jésuite en 1563 ; il se rendit habile dans la philosophie, la théologie & les langues. Il enseigna l'hébreu avec réputation à Bordeaux, à Paris & à Pont-à-Mousson ; & voyagea en Allemagne, en Danemarck & dans les isles britanniques, où il eut beaucoup à souffrir pour la Religion Catholique. Il mourut à Paris en 1620, à 77 ans. On a de lui : *Controversiarum Christianæ fidei Epitome*, Cologne, 1620, 2 vol. in-8°.

GORDON, (Jacques Lesmore) d'une des plus illustres maisons d'Ecosse, né à Aberden en 1552, entra chez les Jésuites à Paris en 1573. Après avoir enseigné la théologie, & gouverné les colleges de Toulouse & de Bordeaux, il fut appellé à la cour pour être confesseur de Louis XIII. Il mourut à Paris en 1641, à 88 ans. Il est auteur : I. D'un *Commentaire* latin *sur la Bible*, en 3 vol. in-fol. II. D'une *Chronologie*, in-fol., aussi en latin, depuis la création du monde jusqu'à l'an 1617. III. D'une *Théologie morale* en 2 vol. in-fol., & de quelques autres Ouvrages en latin.

GORDON, (Thomas) mort au mois de juillet 1750, à 66 ans, avoit le génie de la politique & de la littérature. Son goût pour les écrivains penseurs l'engagea à donner en 1739 une bonne *Traduction* angloise *de Tacite*. Les Réflexions dont il l'accompagna, sont pour la plupart neuves & judicieuses. Elles furent traduites en françois, & parurent à Amsterdam, 1742, 2 vol. in-12. En 1743, il donna la *Traduction* angloise *de Salluste*. Les Discours politiques y joints, furent aussi traduits en françois, 1759, 2 vol. in-12, & quoique moins estimés que ses *Réflexions* sur Tacite, on peut les lire avec fruit.

GORDON, (Alexandre) Ecossois, voyagea en Italie, où il s'arrêta long-tems ; passa de là en France, en Allemagne ; fut sécrétaire de plusieurs sociétés scientifiques en Angleterre, & se rendit, en 1741, dans la Caroline, où il occupa divers emplois. Il étoit juge de paix, lorsqu'il y mourut après l'an 1750. On a de lui : I. *Vie du Pape Alexandre VI, & de son fils César Borgia*, traduite en françois, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-8°. Ouvrage curieux & à quelques égards assez impartial ; cependant poussé peut-être trop loin, selon Lenglet du Fresnoy : « La conduite de » ce pape, ajoute le même » critique, a été déréglée, & » on ne l'a que trop fait sa» voir ». L'original de cet ouvrage a été imprimé en 1726, in-fol. II. *Voyage en Ecosse*, avec 66 planches, 1726, in-fol. III. *Supplément* à ce voyage, 1732. IV. *Essai sur les Antiquités Egyptiennes*, 1737 & 1739, in-fol.

GORELLI, poëte Italien, natif d'Arezzo, a écrit en vers ce qui s'est passé de plus remarquable dans sa patrie depuis 1310 jusqu'en 1384. Son ouvrage est utile pour connoître l'histoire de son tems. C'est un fort mauvais *Poëme* ; mais c'est

une assez bonne chronique. Le savant Muratori l'a inséré dans sa grande *Collection des Ecrivains de l'Histoire d'Italie.*

GORGIAS, célebre capitaine des troupes d'Antiochus Epiphanes, fut envoyé par Lysias en Judée avec Nicanor, à la tête d'une puissante armée, pour désoler tout le pays. Judas Machabée, s'étant avancé contre ces deux généraux, attaqua d'abord Nicanor, le vainquit, & força Gorgias à se retirer. Deux ans après, celui-ci en étant encore venu aux mains avec Judas, fut vaincu. Il étoit sur le point d'être pris par Dosithée, lorsqu'un de ses cavaliers lui donna moyen de se sauver.

GORGIAS le *Léontin*, ainsi nommé, parce qu'il étoit de Leontium, ville de Sicile, sophiste & orateur célebre, fut envoyé par les Léontins à Athenes, pour demander du secours contre les Syracusains, l'an 417 avant J. C., & obtint ce qu'il demandoit. On dit qu'il vécut au-delà de cent ans.

GORGONES, (Les) trois sœurs, filles de Phorcus & de Ceta. Elles demeuroient, suivant Hésiode, près du jardin des Hespérides, & transformoient en pierres ceux qui les regardoient. Elles n'avoient toutes les trois qu'un seul œil, dont elles se servoient tour-à-tour. On les peint coëffées de couleuvres avec de grandes aîles, des défenses de sanglier pour des dents, & des griffes de lion aux pieds & aux mains. Persée délivra la terre de ces trois monstres, connus dans la fable sous les noms de Méduse, Euryale & Sthenio. Il coupa la tête à Méduse avec le secours de Minerve, & la déesse l'attacha à son égide ou bouclier.

GORGOPHONE, fille de Persée & d'Andromede, & femme de Perieres, roi des Messeniens, se remaria, après la mort de son époux, avec Œbalus. C'est la premiere femme que l'histoire profane remarque s'être engagée en de secondes noces. On voit dans le 4e. livre de l'*Enéide*, que ces mariages étoient considérés comme une espece d'adultere & une infidélité odieuse.

GORI ou GORIO, (Antoine-François) savant antiquaire de Florence, professeur public de l'histoire, s'est acquis la plus grande réputation par les ouvrages qu'il a publiés depuis environ 1727 jusqu'en 1760, tels sont : I. *Thesaurus veterum Diptycorum consularium & Ecclesiasticorum*, Florence, 1759, 3 vol. in-fol. II. *Musæum Etruscum*, Florence, 1737, 2 vol. in-fol., orné de 200 planches avec des explications savantes. III. *Musæi Guarnaccii antiqua monumenta Etrusca, eruta e Volaterranis hypogæis*, Florence, 1744, in-fol. Ces monumens d'une antiquité indubitable, découverts dans les fouilles de Volterre, sont très-utiles, avec l'aide des observations de Gori, pour éclaircir l'histoire, la Religion, les mœurs & les cérémonies des anciens Etrusques. IV. *Musæum Florentinum*, Florence, 11 vol. in-fol., 1731-1764, avec un grand nombre de figures. C'est une description de la riche galerie de Florence. V. *Inscriptiones antiquæ Græcæ & Romanæ*, Florence, 1744, 3 vol. in-fol. Ce sont

les inscriptions anciennes qui se trouvent dans la Toscane, avec des explications. VI. *Monumentum, sive Columbarium libertorum & servorum Liviæ Augustæ & Cæsarum*, Florence, 1727, in-fol. C'est la description d'un monument découvert en 1726, dans la voie Appienne. VII. *Musæum Cortonense*, avec François Valesi & Rodolphe Venuti, Rome, 1750, in-fol.

GORIN DE SAINT AMOUR, *voyez* AMOUR.

GORION, *voyez* JOSEPH BEN GORION.

GORLÉE, (Abraham) né à Anvers, mort à Delft en Hollande, le 15 avril 1609, étoit extrêmement versé dans la connoissance des médailles, des monnoies anciennes & des autres antiquités. C'étoit sa passion dominante. On a de lui: I. *Dactyliotheca*, Nuremberg, 1600, in-4°, réimprimé à Leyde en 1695, avec des notes de Jacques Gronovius, & en 1707, 2 vol. in-4°. C'est un traité sur les anneaux & les sceaux des anciens: il est savant & curieux. II. *Thesaurus numismatum familiarum Romanarum*, in-fol., Leyde, 1608. On y trouve une ample critique de l'ouvrage de Fulvius Ursinus sur la même matiere. III. *Paralipomena Numismatum*. On voit dans ces différens ouvrages un homme qui s'étoit nourri des meilleurs auteurs de l'antiquité.

GOROPIUS, (Jean) médecin, né dans un village du Brabant en 1518, voyagea en Italie, en Espagne & en France, fut médecin de la reine Eléonore, épouse de François I, & de Marie, reine de Hongrie. Philippe II lui offrit l'emploi de son médecin; mais Goropius dégoûté de la cour, se contenta d'un présent considérable que ce prince lui fit. Il exerça long-tems sa profession à Anvers. Il l'abandonna ensuite pour se livrer entiérement à l'étude de l'antiquité, & mourut à Maëstricht en 1572, à 53 ans. C'étoit un homme bizarre, qui soutenoit des opinions ridicules. Ses *Origines Antverpianæ*, 1569, in-fol., sont pleines d'érudition, mais où le jugement n'a pas toujours présidé; il prétend que la langue flamande est celle qu'ont parlé nos premiers parens. Quelque singulieres que soient ses preuves grammaticales, elles ont été adoptées & mises sous un nouveau jour, par Adrien Scriekius, 40 ans après. Stevin (*voyez* ce mot) approche aussi de cette haute idée de la langue flamande. Il y a, du reste, dans cet ouvrage de Goropius, d'excellentes choses; & où la saine critique a présidé; telle que son *Atvatica* & sa *Gigantomachia*. Dans la premiere, il montre que la prétendue *Advatica* ou *Atvatuca*, dont parle César, n'est qu'une faute de copiste pour *Ad Varucam* (*voyez* VAROUX, dans le *dict. géograph.*, 1791). Dans l'autre, il prouve que tout ce que l'on raconte de l'exorbitante grandeur des géans, n'est qu'un amas de fables (*voyez* SLOANE) On a encore de lui: *Opera Goropii hactenùs non edita*, Anvers, 1580, in-fol. Ouvrage comme le précédent, où les paradoxes sont mêlés avec des vérités. Il y attaque judicieusement les Massoretes qui

ont défiguré le texte hébreu de l'Ecriture par leurs points voyelles (*voyez* CAPPEL, ELÉAZAR, HODY, MASCLEF). Goropius fut surnommé *Becanus*, parce qu'il vit le jour dans un village de Brabant, nommé Hilverenbeck.

GORRAN, (Nicolas de) religieux Dominicain, natif du Maine, mort vers 1295. Philippe-le-Hardi le nomma confesseur de son fils, depuis roi de France, sous le nom de Philippe-le-Bel. On a de lui: I. Des *Commentaires* sur presque toute la Bible. II. Des *Sermons*, & quelques autres Ouvrages, dont la plupart ne se trouvent qu'en manuscrit dans la bibliotheque de Sorbonne.

GORRIS, (Jean de) *Gorreus*, médecin de Paris, mort en 1572, à 72 ans, étoit Protestant. Il fut retranché deux fois de la faculté, à cause de sa croyance, & rétabli autant de fois. Il possédoit assez bien le grec, & il donna une traduction latine du poëte Nicandre. Ses *Œuvres* furent imprimées en 1622, in-fol. Son fils nommé de même, & médecin comme lui, a laissé des Opuscules, 1660, in-4°. Les ouvrages du fils & du pere ne sont guere consultés, parce qu'il a paru depuis eux des livres meilleurs & mieux faits.

GORTZ, *voyez* GOERTZ.

GOSSELINI, (Julien) né à Nice de la Paille, dans le Montferrat, en 1525, fut dès l'âge de 17 ans, secrétaire de Ferdinand de Gonzague, vice-roi de Sicile. Il continua de l'être, lorsque ce vice-roi fut fait gouverneur de Milan; & eut la même fonction sous le duc d'Albe & sous le duc de Sesse; qui furent successivement gouverneurs de cet état, après la mort de Gonzague. Le duc de Sesse l'emmena avec lui à la cour d'Espagne, où Gosselini se rendit si agréable par son adresse & par sa prudence, qu'il fut employé dans les affaires que le duc avoit auprès du roi. Le marquis de Pescaire, successeur du duc de Sesse, eut pour Gosselini les mêmes égards. Mais le duc d'Albuquerque qui lui succéda, ne jugea pas favorablement de son esprit; & Gosselini manqua d'avoir des affaires très-sérieuses. Il rentra en grace sous le marquis d'Aimonte, & sous le duc de Terranova, gouverneurs du Milanez, & fut leur secrétaire. On dit qu'il avoit un talent merveilleux pour pacifier les querelles. Il mourut à Milan en 1587, à 62 ans. On a de lui divers ouvrages: I. La *Vie de Ferdinand de Gonzague*, 1579, in-4°. II. La *Conjuration de Jean-Louis de Fiesque*; inférieure à celle du cardinal de Retz. III. L'*Histoire de la Conjuration des Pazzi*. IV. Un recueil de *Poésies Italiennes*, publiées à Venise, 1588, in-8°, & réimprimées plusieurs fois.

GOTESCALC, fameux Bénédictin, né en Allemagne, prit l'habit monastique à Orbais, diocese de Soissons, & y fut élevé au sacerdoce. Après s'être rempli de ce qu'il croyoit être la doctrine de S. Augustin, il passa à Rome, & de là dans l'Orient, où il répandit ses sentimens sur la prédestination. De retour en Italie, l'an 847, il s'entretint sur cette matiere, aussi sublime qu'obscure, avec

Northingue, évêque de Vérone, qui, effrayé de ses principes, les déféra à Raban, archevêque de Mayence. Ce prélat convaincu que le Bénédictin enseignoit que Dieu nécessite tous les hommes à se sauver ou à se perdre, l'anathématisa en 848 dans un concile. Il écrivit contre lui à Hincmar, archevêque de Rheims, dans le diocese duquel Gotescalc avoit reçu la prêtrise. Hincmar convoqua un concile l'année d'après, à Quiercy-sur-Oise. Gotescalc fut dégradé du sacerdoce & fouetté publiquement en présence de Charles-le-Chauve, ensuite enfermé dans l'abbaye d'Hautevilliers. Les verges ne le changerent point. Il écrivit deux *Confessions de foi* pour soutenir sa doctrine, offrant de la prouver en passant de suite par 4 tonneaux pleins d'eau, d'huile ou de poix bouillante, ou même par un grand feu. On rit de son fanatisme, & on le laissa en prison. S. Remy, archevêque de Lyon, se déclara pourtant contre le châtiment qu'il avoit essuyé. Gotescalc mourut dans sa prison en 868, victime de son opiniâtreté. Hincmar lui fit refuser les sacremens & la sépulture comme à un hérétique obstiné. Cet archevêque peint le Bénédictin comme un homme rustique, inquiet, bizarre & inconstant. C'est sous ces traits qu'on le connoissoit, dit-il, dans son monastere. Flodoart, dans son *Histoire de l'Eglise de Rheims*, chap. 12, dit « qu'il étoit » dangereux d'avoir des con- » férences particulieres avec » cet hérétique, parce qu'il sou- » tenoit impudemment qu'on » lui avoit dit des choses aux- » quelles on n'avoit jamais » pensé ». Usserius a donné son *Histoire* à Dublin, 1631, in-4°. C'est le premier livre latin, imprimé en Irlande : on la trouve dans *Vindiciæ prædestinationis & gratiæ*, Paris, 1650, 2 vol. in-4°, & dans l'*Historia Gothescalchi prædestinatiani*, Paris, 1655, in-fol., du P. Cellot. *Voyez* aussi l'*Historia prædestinatianismi* du Pere Sirmond.

GOTH, (Laurent) archevêque d'Upsal en Suede, au 16e. siecle. Le roi Jean, voulant relever le Catholicisme dans ses états, l'engagea à mettre son nom à une *Liturgie*, conforme quant au fond à la Liturgie Catholique. C'étoit l'ouvrage du clergé Suédois, qui, par ordre de ce prince, s'étoit assemblé plusieurs fois dans cette vue. Pour donner plus d'autorité à cette *Liturgie*, le prince voulut la faire paroître sous un nom respectable dans l'église de Suede. Les ménagemens dont on fut obligé d'user, en firent déranger l'ordre, & engagerent à supprimer l'*Invocation des Saints*, les *Prieres pour les Morts*, la *Mémoire du Pape*, le mot de *sacrifice*, &c. Elle n'eut pas plutôt paru, qu'elle choqua les deux partis, & causa de grands troubles. On fut obligé de la supprimer ; ce qui l'a rendue rare. Elle est intitulée : *Liturgia Suecanæ Ecclesiæ*, &c., *cum Præfatione & notis Laurentii Upsalensis archiepiscopi*, in-fol., Stockholm, 1576.

GOTTI, (Vincent-Louis) de Bologne en Italie, naquit en 1664. De simple Domini-

cain, il s'éleva au cardinalat par ses vertus & son savoir. Benoît XIII l'honora de la pourpre en 1728. Il mourut en 1742, à 78 ans, laissant plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue sa *Theologia Scholastico-Dogmatica*, suivant l'esprit de S. Thomas, à Rome en 12 vol. in-4°, à Venise, 1750, 3 vol. in-fol. Quoique l'auteur soit diffus, & qu'il traite des questions qui ne sont pas toujours intéressantes, cet ouvrage est estimable par une érudition vaste, bien dirigée, & toujours par les bons principes.

GOTTSCHED, poëte Allemand, né à Konigsberg, mort à Leipsig en 1766; est auteur: I. D'une *Poétique*, à la tête de laquelle il a placé une *Traduction* en vers *de l'Art Poétique d'Horace*; & il finit chaque chapitre par les préceptes de Boileau. II. De *Caton d'Utique*, tragédie. III. D'une *Grammaire Allemande*. IV. D'un *Cours de Philosophie*, où les imaginations les plus creuses des systémateurs modernes sont enseignées comme des vérités éternelles. L'auteur se met en devoir de calculer & d'arranger au mieux des hypotheses, dont bientôt on ne parlera pas plus que de l'horreur du vide & des antipéristases; défaut qui lui est commun avec la plupart de nos physiographes. On en a fait jusqu'à sept éditions, dont la derniere est de Leipsig, 1762, 2 vol. in 8°. Il a donné aussi une traduction allemande du livre de *l'Esprit*, Leipsig, 1760, avec des notes plus absurdes encore que l'ouvrage commenté, & digne d'un athée déclaré. Madame Gottsched, son épouse, a traduit dans sa langue plusieurs auteurs étrangers. Elle a fait aussi *Panthée*, tragédie, & des *Comedies*.

GOUBEAU, (François) peintre d'Anvers, éleve de Baur, s'est distingué par ses *Bambochades*. Il mourut en 1640.

GOUDELIN, (Pierre) *Gudelinus*, jurisconsulte, né à Ath en Hainaut en 1550, s'appliqua beaucoup aux belles-lettres, & à l'étude des langues savantes, enseigna long-tems le droit à Louvain, où il avoit été fait docteur en 1586, & mourut le 18 octobre 1619. Ses ouvrages, publiés d'abord séparément, ont été réunis & publiés à Anvers, 1685, in-fol. Ce volume contient les traités: I. *De Jure novissimo*. II. *Syntagma regularum juris*. III. *De Jure feudorum*. IV. *De Testamentis: subjungitur Maximiliani Wittebort J. U. D. in auctoris obitum Funebris Oratio habita in exequiis XXII Octob.*, 1619. Valere André en fait un grand éloge.

GOUDELIN ou GOUDOULI, (Pierre) le coryphée des poëtes Gascons, naquit à Toulouse d'un pere chirurgien. Il fut reçu avocat, mais il n'en fit jamais les fonctions. Il plut par ses vers & ses bons mots au duc de Montmorenci, & aux premieres personnes de sa patrie. Ce poëte auroit pu s'enrichir; mais il négligea tellement la fortune, qu'il feroit mort dans l'indigence, si ses concitoyens ne lui eussent assigné une pension viagere. Il mourut à Toulouse en 1649, à 70 ans. Ses *Ouvrages* ont été imprimés plu-

ſieurs fois in-12, à Toulouſe, & une fois à Amſterdam en 1700, 2 vol. in-12, avec les autres poëtes Gaſcons. Leur caractere particulier eſt l'enjouement & la vivacité, & un certain naturel qui déplairoit beaucoup en françois, mais qui enchante en gaſcon. C'eſt, comme on a dit d'un autre poëte, une liqueur qui ne doit pas changer de vaſe. Le P. Vaniere, Jéſuite, a pourtant traduit en latin, ſon *Poëme ſur la mort de Henri IV*; mais outre que la langue latine ſupporte certaines images que la langue françoiſe réprouve, cette piece a plus de nobleſſe que les autres productions de Goudouli. On rapporte de Goudouli beaucoup de ſaillies, dont quelques-unes ſont plaiſantes, & les autres très-plates; & la plupart ne ſont que des répétitions de bouffonneries plus anciennes.

GOUDIMEL, (Claude) muſicien de Franche-Comté, fut tué à Lyon en 1572, par quelques perſonnes irritées de ce qu'il avoit mis en muſique les Pſaumes de Marot & de Beze, & paroiſſoit attaché aux nouvelles ſectes qui troubloient l'état & répandoient le ſang des Catholiques.

GOVEA, (Jacques) *Goveanus*, de Beja dans le Portugal, fut principal du college de Ste. Barbe à Paris. Il y éleva trois neveux, qui ſe rendirent illuſtres par leur ſavoir. Martial Govea, l'aîné des trois freres, devint bon poëte latin, & publia à Paris une *Grammaire* de cette langue. Antoine Govea, le plus jeune des trois, fut auſſi le plus illuſtre (*voyez* ſon article qui ſuit). André Govea, le ſecond, fut nommé principal du college de Ste. Barbe à la place de ſon oncle. Son mérite le fit appeller à Bordeaux, pour exercer un pareil emploi dans le college de Guienne. Il y alla en 1534, & y demeura juſqu'en 1547, que Jean III, roi de Portugal, le rappella dans ſes états, pour l'établiſſement d'un college à Conimbre, ſemblable à celui de Guienne. Govea mena avec lui en Portugal, Buchanan, Grouchi, Guerente, Vinet, Fabrice, la Coſte, Tevius & Mendez. Tous ces ſavans étoient très-capables d'inſtruire la jeuneſſe (Buchanan n'avoit pas encore fait connoître ſon penchant pour les nouvelles erreurs). Il mourut à Conimbre, en 1548, âgé de 50 ans. Il ne fit rien imprimer; mais ſes talens pour l'éducation lui firent un nom célebre.

GOVEA, (Antoine) fils d'un gentilhomme Portugais, ſe rendit à Paris vers 1505, auprès de ſon oncle Jacques Govea, principal du college de Ste. Barbe. Il profeſſa avec ſuccès la juriſprudence à Toulouſe, à Valence, à Avignon, à Cahors, à Grenoble, & enfin à Turin, où Philibert, duc de Savoie, l'avoit appellé. Il y mourut en 1565, à 60 ans, conſeiller de ce prince, avec la réputation d'un des plus habiles juriſconſultes & des plus ſavans littérateurs de ſon ſiecle. Ses *Ouvrages de Droit* ont été recueillis par lui-même en un vol. in-fol, 1562, à Lyon. Ses écrits de belles-lettres ſont: I. Deux livres d'*Epigrammes latines*, Lyon, 1539. II. Des *Editions de Virgile & de Térence*,

corrigées sur d'anciens manuscrits, & enrichies de notes. III. Un *Commentaire sur les Topica* de Cicéron, Paris, 1545, in-8°. L'abbé d'Olivet en parle avec éloge dans sa Préface de la belle édition des Œuvres de ce pere de l'éloquence romaine. IV. *Variarum lectionum Libri duo*, in-fol. Il laissa un fils (Mainfroi) qui se distingua dans les belles-lettres & dans l'un & l'autre droit, & qui a écrit quelques ouvrages. Il mourut en 1613, conseiller-d'état à la cour de Turin.

GOUFFIER, (Guillaume) plus connu sous le nom de l'*Amiral de Bonnivet*, étoit fils de Guillaume Gouffier, chambellan de Charles VIII, d'une des plus anciennes familles de Poitou. Après s'être signalé dans diverses occasions, il fut envoyé par François I, ambassadeur extraordinaire en Angleterre. De retour en France, l'an 1521, il commanda l'armée destinée au recouvrement de la Navarre, & prit Fontarabie. On parloit alors de paix; mais l'amiral ayant persuadé au roi de conserver cette place, monument de sa valeur, fut la cause d'une guerre funeste à la France & à l'Europe. François I l'envoya en 1525 commander l'armée en Italie, & il y fit de nouvelles fautes. Il assiégea Milan & le manqua; il se fortifia ensuite dans Biagrassa, & fut forcé de l'abandonner; il se retira vers Turin, & fut blessé dans cette retraite, mémorable par la mort du chevalier Bayard. Bonnivet, revenu en France, conseilla à François I d'aller en personne en Italie. Cette expédition fut fatale à l'état. Le roi donna la bataille de Pavie à sa persuasion. L'amiral fut tué dans cette journée, le 24 février 1525. Brantôme peint avec des couleurs très-favorables, la figure, l'esprit & les graces de Bonnivet.

GOUJET, (Claude-Pierre) chanoine de S. Jacques de l'Hôpital, des académies de Marseille, de Rouen, d'Angers & d'Auxerre, naquit à Paris en 1697, d'un tailleur, qui s'opposa en vain à son goût pour l'étude, & mourut dans cette ville en 1767, après avoir été quelque tems de la congrégation de l'Oratoire. Les travaux de cet écrivain laborieux, avoient beaucoup affoibli sa vue, & il étoit presque aveugle, lorsque la république des lettres le perdit. Ses principaux ouvrages sont: I. *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*, traduit du latin de Grotius, in-12. II. *Vie des Saints*, en 2 vol. in-4°, qu'on relie en un. Mézengui a eu part à ce livre, qui n'est qu'une compilation, à tous égards très-inférieure aux *Vies des Saints*, traduites de l'anglois par l'abbé Godescard. III. *Abrégé des Vies des Saints*, in-12: c'est l'ouvrage précédent réduit à un très-gros vol. in-12. IV. *Supplément au Dictionnaire de Moreri*, 1735, 2 vol. in-fol. L'auteur a corrigé un grand nombre de fautes, mais il lui en est échappé plusieurs. Il a accordé des articles considérables à des hommes assez inconnus, & l'impartialité ne l'a pas guidé dans ses recherches. En 1749 il donna un nouveau *Supplément* in-fol., en 2 vol., qui a à-peu-près les

mêmes défauts que le précédent. V. *Bibliotheque des Ecrivains Eccléſiaſtiques*, en 3 vol. in-8°., pour ſervir de ſuite à celle de Dupin. Cette continuation n'a pas réuſſi. Les analyſes de la plupart des écrits dont il parle, ſont trop diffuſes. Un inconvénient encore plus grand, eſt de donner d'amples extraits des livres de morale, qui ſont entre les mains de tout le monde. Il s'y montre conſtamment grand admirateur des diſciples de l'évêque d'Ypres. Le ſtyle eſt d'ailleurs un peu négligé & trop verbeux. VI. *Diſcours ſur le renouvellement des Etudes depuis le 14e. ſiecle.* On le trouve dans la continuation de l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique*, par le P. Fabre, que l'auteur avoit beaucoup aidé, & dont il partageoit les ſentimens à l'égard de la conſtitution *Unigenitus*. VII. *De l'état des Sciences en France, depuis la mort de Charlemagne juſqu'à celle du Roi Robert*, 1737, in-12. Cette diſſertation remporta le prix à l'académie des belles-lettres. Sans ſes liaiſons trop connues avec les diſciples de Janſenius, l'abbé Goujet auroit été aſſocié à cette compagnie; c'eſt au moins ce qu'il dit dans une de ſes *Lettres*, où l'on peut voir que l'égoïſme n'eſt point toujours incompatible avec la morale ſévere. » Sans ſollicitation de ma part » & ſans m'en prévenir, elle » députa, après la mort de » l'abbé de Vertot, ſix de ſes » membres, pour demander la » permiſſion de m'élire à la » place du défunt. Le cardinal » de Fleury ſe jeta ſur mes ſentimens, qui n'ont jamais été » cependant autres que ceux » de l'Egliſe ». VIII. *Bibliotheque Françoiſe, ou Hiſtoire de la Litterature Françoiſe*, en 18 vol. in-12. C'eſt l'ouvrage le plus célebre de l'abbé Goujet; mais il le ſeroit bien davantage, ſi, ſans nous donner la liſte de tant de vieux auteurs & de tant de mauvais ouvrages, il avoit commencé aux beaux jours du Parnaſſe François; s'il avoit marqué les révolutions du goût & du génie, & tracé avec un pinceau vrai, brillant & ferme, le caractere des hommes de lettres les plus diſtingués. En ſuivant ce plan, il auroit épargné beaucoup d'ennui au lecteur, & beaucoup de peine à l'auteur. Son ouvrage ſeroit fini, au lieu qu'il a donné 18 vol. ſans pouvoir achever ſeulement la partie des belles-lettres. IX. Une nouvelle *Edition du Dictionnaire de Richelet*, en 3 vol. in-fol., 1756, avec un grand nombre d'additions & de corrections : vers le même tems il en donna un *Abrégé*, en un vol. in-8°. X. L'*Hiſtoire du College-Royal de France*, en un vol. in-4°, & en 3 vol. in-12 : ouvrage plein de recherches curieuſes. XI. *Hiſtoire du Pontificat de Paul V*, en 2 vol. in-12, 1766. C'eſt ſon dernier ouvrage. L'auteur n'y rend pas aux Jéſuites le tribut de reconnoiſſance qu'ils ſembloient pouvoir attendre d'un homme élevé par eux. XII. Un grand nombre de *Vies* particulieres, *de Nicole*, *de Duguet*, *de Singlin*, *du Cardinal Paſſionei*, &c., &c., &c. XIII. Il fournit plus de deux mille corrections ou additions pour le Dictionnaire de Moreri de 1732, la plupart

relatives à la secte dont il plaidoit les intérêts; ce qui a changé ce volumineux Dictionnaire, que l'impartialité du premier auteur avoit rendu d'un usage général, en un ouvrage de parti, & un répertoire de convulsionnaires. Dans la même vue, il a fourni plusieurs *Dissertations* au P. Desmolets, pour la continuation des *Mémoires de Littérature*; & un grand nombre d'articles au P. Nicéron, auteur des *Mémoires des Hommes illustres*.

GOUJON, (Jean) sculpteur & architecte Parisien, sous François I & Henri II, retraça, par ses ouvrages, les beautés simples & sublimes de l'antiquité. Un auteur moderne le nomme avec raison *le Correge de la Sculpture*. Goujon, ainsi que ce peintre, a quelquefois péché contre la correction; mais il a toujours consulté les graces. Personne n'a été au-dessus de lui pour les figures de demi-relief. Rien n'est plus beau en ce genre, que sa Fontaine des Saints-Innocens, rue Saint-Denis, à Paris. Un ouvrage non moins curieux, est une espece de Tribune, soutenue par des caryatides gigantesques, qui est au Louvre dans la salle des Cent-Suisses. Sarrasin, célebre sculpteur, n'a cru pouvoir mieux faire que d'imiter ces figures, d'un goût exquis & d'un dessin admirable. Perrault les a fait graver par Sébastien le Clerc, dans sa Traduction de Vitruve. On croit que Goujon a travaillé au dessin des Façades du vieux Louvre, construites sous Henri II, à cause du bel accord qui regne entre la sculpture & l'architecture.

GOULART, (Simon) de Senlis, mourut ministre à Geneve en 1628, à 85 ans. Il blâmoit la manie qu'avoient les Protestans de son tems de multiplier les confessions de foi, » comme si celle qui se trouve » dans le Symbole des Apôtres » n'étoit pas suffisante, quoi- » qu'elle ait paru telle aux » trois premiers siecles de l'E- » glise ». Il ne songeoit pas que lorsqu'on se détache une fois du corps de l'Eglise, on est dans le cas de changer toujours de croyance, & par-là dans le cas d'articuler tous les jours ce que l'on croit. Il n'avoit commencé à apprendre les langues qu'à l'âge de 28 ans; ce qui ne l'empêcha pas d'écrire assez bien en latin. On a de lui plusieurs ouvrages de belles-lettres, d'histoire & de controverse. Les plus connus sont: I. Sa plate *Traduction de Séneque*. II. *Petits Mémoires de la Ligue*, 1602, 6 vol. in-8°, assez curieux. On les a réimprimés à Paris en 1758, 6 vol. in-4°, avec des notes & des pieces originales. La plupart sont intéressantes; mais quelques-unes n'apprennent presque rien. III. *Recueil d'Histoires mémorables de notre tems*. IV. Traduction du livre *de Lapsis* de S. Cyprien. V. Divers *Traités de Morale*. VI. Des additions & des changemens considérables au *Catalogue des Témoins de la Vérité* de Francowitz. — Son fils Simon GOULART, ministre à Amsterdam, est auteur d'un *Traité de la Providence*, 1627, in-12. Il perdit sa place de ministre pour n'avoir pas adopté les sentimens des Gomaristes.

GOULDMAN, (François) habile grammairien Anglois du 17e. siecle, est connu par un *Dictionnaire Latin-Anglois & Anglois-Latin.* La 3e. édition, augmentée par Robertson, in-4°, 1674, est estimée.

GOULU, (Jean) naquit à Paris en 1576, de Nicolas Goulu, professeur royal. Il embrassa la profession d'avocat; mais ayant manqué de mémoire en plaidant sa premiere cause, il quitta le barreau pour le cloître. Il se fit Feuillant à l'âge de 28 ans, & se fit connoître par la plume, s'éleva aux premieres charges de son ordre, & en devint général. L'enthousiasme pour Balzac, étoit alors à son plus haut point. Goulu crut devoir examiner le titre de sa réputation, & publia en 1627, 2 volumes de *Lettres de Philarque à Ariste*, où il emploie quelquefois le ton de la politesse reçue assez généralement dans ce tems-là, mais qui n'honore pas la raison. Le public se déclara pour lui dans ce différend, & les *Lettres de Philarque* lui attirerent une foule de louanges. On ne l'appelloit que *Gouffre d'érudition; Hercule Gaulois; Destructeur du Tyran de l'éloquence; Héros véritable, & seul digne des lauriers attachés à l'usurpateur.* Le prieur Ogier & la Motte-Aigron furent presque les seuls qui écrivirent contre lui, & qui renchérirent sur les injures qu'il avoit dites à Balzac. Ils le peignirent comme « un ivrogne, » buvant nuit & jour dans un » verre plus grand que la coupe » de Nestor, & comme un » gourmand qui faisoit très-» bonne chere en gras, quoi-» qu'il eût le teint assez frais » pour ne pas pouvoir se dis-» penser du maigre. ». Personnalités odieuses, aussi peu propres à décider un différend, qu'à donner une idée avantageuse de ceux qui emploient de telles armes. Cette querelle auroit été poussée plus loin; mais le général Goulu la termina par sa mort, arrivée en 1629, à l'âge de 54 ans. On a de lui: I. *Vindiciæ Theologicæ Ibero-Politicæ*, 1628, in-8°., en faveur des droits de la monarchie. II. La *Vie de S. François de Sales*, 1624, in-4°. Marsollier en a donné une meilleure. III. Des *Traductions* qu'on ne lit plus. IV. Des livres de *Controverse*. *Voyez* BALZAC.

GOURDAN, (Simon) né à Paris en 1646, entra dans l'abbaye de S. Victor en 1661, & y mena une vie édifiante. Aspirant à une vie plus parfaite, il voulut entrer à la Trappe, mais l'abbé de Rancé lui conseilla de continuer ses exércices de piété dans la maison où il avoit fait profession. Le P. Gourdan vécut en solitaire & en saint dans l'abbaye de S. Victor, & y mourut en 1729, laissant: I. Des *Proses* & des *Hymnes*, qu'on chante dans différentes églises de la capitale & des provinces. II. Des *Ouvrages de Piété*, pleins de lumiere & d'onction. III. Une *Histoire* manuscrite *des Hommes illustres de S. Victor*, en plusieurs vol. in-fol. On a publié en 1756 à Paris, in-12, la *Vie* de ce pieux & savant religieux. Cet ouvrage édifiant est suivi de plusieurs *Lettres*, qui roulent principalement sur la constitution *Unigenitus*, pour la-

quelle il étoit très-zélé, ne croyant pas qu'on pût rejeter une seule décision doctrinale de l'Eglise universelle, sans ébranler tout l'édifice de la foi chrétienne.

GOURDON DE GENOUILLAC, (Galiotte de) ou la *Mere de Ste. Anne*, réformatrice de l'ordre de S. Jean de Jérusalem en France, étoit prieure du monastere de Beaulieu. Elle naquit en 1589, d'une famille noble & considérable de Quercy, & mourut l'an 1618 en odeur de sainteté. Les religieuses de cet ordre avoient autrefois la robe rouge & le voile blanc; mais après la prise de Rhodes par Soliman II, en 1522, elles prirent l'habit & le voile noir pour marquer leur deuil.

GOURGUES, (Dominique de) gentilhomme huguenot, natif du Mont de Marsan en Gascogne, voulant se venger des Espagnols qui avoient détruit une colonie des François huguenots établie sur les côtes de la Floride, dont l'Espagne étoit en possession, équipa trois vaisseaux à ses dépens, & mit à la voile en 1567. Il alla descendre à la Floride, enleva trois forts, & fit pendre plus de 800 Espagnols à des arbres. De retour en France, il fut reçu avec admiration par les huguenots, & avec indignation par la cour, qui désapprouvoit cette démarche odieuse, faite en mépris de l'autorité & au milieu d'une paix parfaite avec l'Espagne. Le roi lui fit défendre de paroître devant lui. La reine Elizabeth le demanda dans la suite pour commander la flotte Angloise. Il mourut à Tours en 1593, en allant prendre le commandement de cette flotte.

GOURLIN, (Pierre-Etienne) né à Paris en 1695, embrassa l'état ecclésiastique, & fut ordonné prêtre en 1721. Il s'acquit une certaine célébrité par sa vive opposition aux décrets dogmatiques de l'Eglise. Interdit par son archevêque, M. de Vintimille, il vécut caché, ne s'occupant qu'à écrire en faveur du parti qu'il avoit embrassé, & mourut le 15 avril 1775 à Paris. Le curé de la paroisse lui refusa les derniers sacremens; mais par ordre du parlement & des huissiers exécuteurs, il fut administré. On connoît de lui : I. *Instruction sur la Justice Chrétienne*, in-12. II. *Mandement & Instruction pastorale de M. de Fitz-James, évêque de Soissons*, *contre le P. Berruyer*, 1760, 7 vol. in-12. III. *Institution & Instruction Chrétienne*, dédiée à la reine de Naples, connue sous le titre de *Catéchisme de Naples*, 1783, 3 vol. in-12. C'est une des marottes favorites de la secte jansénienne, pour répandre ses erreurs dans l'enseignement public, sur-tout dans celui de la jeunesse (*voyez* le *Journ. hist. & litt.*, 1 janv. 1789, pag. 66). IV. Plusieurs écrits polémiques, contre la bulle *Unigenitus*. V. Quelques écrits contre l'abbé de Prades. Il y a des gens qui, à la honte de l'esprit humain, combattent la vérité & l'erreur, l'impiété & la foi avec une ardeur égale.

GOURNAI, (Marie le Jars de) d'une famille distinguée, naquit à Paris en 1566. C'est dans cette ville qu'elle connut Montaigne. Elle avoit pour lui

une admiration qui tenoit du fanatisme. Cet écrivain, un des plus vains égoïstes que la philosophie ait produits, flatté de ses éloges, la nomma *sa fille d'alliance*, & la fit héritiere de ses écrits. Les langues savantes lui étoient, dit-on, familieres ; mais ce qu'il y a d'absolument certain, c'est qu'elle écrivoit maussadement dans la sienne. Son style, chargé de vieux mots, n'est plus supportable à présent. Lorsque l'académie françoise voulut réformer la langue, Mlle. de Gournai parla beaucoup contre cette entreprise ; & l'on ne peut disconvenir qu'elle n'eût raison : si on pouvoit rendre les langues vivantes, invariables & incorruptibles, comme les langues mortes, ce seroit un grand présent fait aux sciences & aux lettres. Son caractere impétueux se fait sentir dans deux satyres, où elle laisse tout le cours à sa mauvaise humeur. Défaut pardonnable à une femme, mais non pas à celles qui affichent la philosophie, quoiqu'elles soient particuliérement dans le cas d'avoir besoin d'indulgence (*voyez* la FAYETTE, SUZE, &c.). Elle mourut à Paris en 1645, à 78 ans. Ses ouvrages furent recueillis en 2 vol. in-4°., 1634 & 1641, sous le titre d'*Avis ou Présens de Mlle. de Gournai.* On a encore d'elle une édition *des Essais de Montaigne*, 1635, en 3 vol.

GOURVILLE, (Jean-Herauld, Sr. de) naquit à la Rochefoucauld en 1625. Le fameux duc de ce nom lui ayant reconnu de l'esprit, le prit pour son valet-de-chambre, & en fit bientôt son ami & son confident. Il plut non-seulement à son maître, mais même au grand Condé, & au surintendant Foucquet. Enveloppé dans la disgrace de cet illustre infortuné, il passa dans les pays étrangers. Il mourut en 1705. On prétend que c'est pour lui que Boileau fit cette épitaphe :

Ci-gît, justement regretté,
Un savant homme sans science,
Un gentilhomme sans naissance,
Un très-bon homme sans bonté.

Les commentateurs de cette épitaphe disent que Gourville étoit tel que le satyrique le représente : parlant bien, quoiqu'il ne fût pas grand'chose ; ayant un caractere & des manieres, quoique d'une naissance obscure ; & caressant tout le monde, sans aimer personne. On a de lui *des Mémoires depuis 1642 jusqu'en 1698*, en 2 vol. in-12, 1730 & 1782. Ils sont écrits d'un style animé, naturel ; mais négligé & peu correct.

GOUSSENCOURT, (Matthieu) né à Paris en 1583, se fit Célestin en 1606, s'adonna à l'étude de l'histoire, & mourut dans le monastere de son ordre à Paris, en 1660. Il a donné au public : *Martyrologe des chevaliers de Malte*, Paris, 1643, 2 vol. in-fol., réimprimé en 1654.

GOUSSET, (Jacques) théologien de la religion prétendue-réformée, né à Blois en 1635, d'une bonne famille, fut fait ministre à Poitiers en 1662, & en sortit à la révocation de l'édit de Nantes. Il mourut en 1704, âgé de 69 ans, professeur en grec & en théologie à Groningue. Ses ouvrages sont : I. *Commentarii Linguæ*

Hebraïcæ. C'eſt un bon Dictionnaire Hébreu; la meilleure édition eſt celle de Leipſig en 1743, in-4°. II. Une *Réfutation* en latin *du Chiſouck Emaunach* ou *Bouclier de la Foi*, du rabbin Iſaac, Amſterdam, 1712, in-fol. Cette production eſt très-foible. III. *Conſidérations théologiques & critiques contre le Projet d'une nouvelle Verſion*, 1698, in-12. Ce livre eſt contre le *Projet de Charles le Cene. Voyez* CENE.

GOUTHIER *ou* GUTHIER *ou* GUTHIERES, (Jacques) avocat au parlement de Paris, né à Chaumont en Baſſigny, mort l'an 1638, cultiva le droit & les belles-lettres avec un ſuccès égal. Les amateurs de l'antiquité lui ſont redevables de pluſieurs écrits : I. *De vetere jure Pontificio urbis Romæ*, in-4°., 1612 : ouvrage qui lui mérita le titre de citoyen Romain pour lui & pour ſa poſtérité. II. *De Officiis domûs Auguſtæ publicæ & privatæ*, in-4°., Paris, 1628, & in-8°., Leipſig, 1672. Cette matiere y eſt traitée avec beaucoup de ſavoir. III. *De jure Manium*, Leipſig, 1671, in-8°. IV. Deux petits traités, l'un *De orbitate toleranda*, & l'autre, *Laus cæcitatis*, &c. Gouthier faiſoit auſſi des vers latins, & les faiſoit bien. Il y a du feu & de l'expreſſion dans ſa piece intitulée : *Rupella capta.* L'auteur l'adreſſa au cardinal de Richelieu.

GOUTHOEVEN, (Gauthier) né à Dordrecht en 1577, a donné *Les Chroniques de Hollande... ornées de généalogies & de deſcriptions des villes, &c., commençant à l'an 449, & finiſſant à l'an 1620*, en flamand. On en a donné pluſieurs éditions, la derniere eſt de La Haye, 1636, in-fol. Ce livre plein de recherches & de choſes intéreſſantes, eſt eſtimé. Gouthoeven eſt mort vers l'an 1628.

GOUVEST DE MAUBERT, (Jean-Henri) né à Rouen en 1721, eſt autant connu par ſes aventures que par ſes ouvrages. On le vit ſucceſſivement capucin, apoſtat, ſecrétaire du roi de Pologne, Auguſte III, puis rentrer dans ſon ordre, en ſortir enſuite pour parcourir un nouveau cercle de bizarreries & de ſingularités, & finir par mourir proteſtant à Altena, en 1767. On a de lui divers écrits marqués au coin d'un génie ſingulier qui ſembloit avoir approfondi tous les détours de la politique, qui obſervoit avec fineſſe, mais qui écrivoit avec plus de vivacité & de force, que de pureté & de préciſion. Les principaux ſont : I. *Le Teſtament politique du Cardinal Alberoni*, in-12; où il y a bien des idées ſur des abus tant vrais que prétendus qui regnent en Eſpagne; Maubert étoit un juge peu ſûr dans ce genre. II. *Teſtament politique de Walpole*, qui ne vaut pas celui d'Alberoni. III. *Hiſtoire politique du Siecle*, in-4°., 2 vol. 1757 : livre qui eut du ſuccès, mais dont l'auteur ne publia que les deux premiers vol. IV. Diverſes brochures : l'*Illuſtre Payſan*, l'*Ami de la fortune*, *Ephraim juſtifié*, &c. V. Un *Mercure hiſtorique.*

GOUX DE LA BOULAYE, (François le) fils d'un gentilhomme de Beaugé en Anjou, parcourut une partie du monde.

De retour de son premier voyage, il parut si défiguré, que sa mere même ne voulut pas le reconnoître. Il fut obligé d'intenter un procès pour avoir son droit d'aînesse. Quelques années après il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès du Grand-Seigneur & du Grand-Mogol; mais il mourut en Perse d'une fievre-chaude durant ce voyage, vers l'an 1669. On a de lui la *Relation de ses Voyages*, jusqu'en 1650, in-4°., qu'il publia en 1653. Il y a des choses curieuses, & quelques-unes de fausses. Le style en est d'ailleurs très-incorrect.

GOUYE, (Thomas) Jésuite, né à Dieppe en 1650, habile dans les mathématiques, fut reçu de l'académie des sciences en 1699. Cette compagnie faisoit beaucoup de cas de ses lumieres. Il mourut à Paris dans la maison professe des Jésuites, en 1725, à 75 ans. Son principal ouvrage est intitulé : *Observations Physiques & Mathématiques, pour servir à la perfection de l'Astronomie & de la Géographie, envoyées de Siam à l'Académie des Sciences de Paris, par les PP. Jésuites, missionnaires*, avec des réflexions & des notes, en 2 vol. dont le premier est in-8°., & le second in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec son compatriote Gouye de Longuemare, né en 1715, mort en 1763, greffier au bailliage de Versailles, dont nous avons : I. *Dissertations sur la Chronologie des Rois Mérovingiens*, Paris, 1748 & 1756, in-12. II. *Dissertation sur des Points de l'Histoire des enfans de Clovis I*, 1744, in-12. III.... *sur l'état du Soissonois sous les enfans de Clotaire I*, 1745, in-12. IV.... *sur l'ancienne Histoire de France*, 1756, in-12.

GOWER, (le chevalier John) mourut aveugle à Londres en 1402. Il passe pour le plus ancien auteur qui ait écrit en anglois. On a imprimé de lui un *Poëme* anglois, *de Confessione amantis*, Londres, 1532, in-fol. La 1re. édition est de l'an 1493.

GOWRI, *voyez* Gauric (le comte de).

GOZON, (Dieudonné) grand maître de l'ordre de S. Jean de Jérusalem. Ce qui contribua beaucoup à lui faire obtenir cette dignité, fut le bonheur qu'il eut d'exterminer un dragon monstrueux qui infestoit l'isle de Rhodes. Cet animal étoit, dit-on, de la grosseur d'un cheval moyen; il avoit la tête de serpent, de longues oreilles couvertes d'une peau écaillée. Ses quatre jambes ressembloient à celles d'un crocodile, & sa queue faisoit plusieurs plis & replis sur son corps. Il couroit, ajoute-t-on, battant de ses aîles, & jetant le feu par les yeux avec des sifflemens horribles. Aucun chevalier n'avoit pu délivrer l'isle de ce monstre, & tous y avoient péri; il étoit même défendu sous peine de mort de le tenter davantage. Gozon osa néanmoins l'entreprendre, & en vint à bout. Cette histoire, vraie ou fausse, se voit encore sur de vieilles tapisseries; mais l'on y voit aussi les aventures d'Hercule & de Thésée. Ce qui doit la rendre suspecte, est sa parfaite ressemblance avec celle de Gilles de Chin (*voyez* Gilles). On sait aussi que ces dragons que les anciens sculp-

teurs & peintres plaçoient à côté des héros, ne sont que les symboles de quelque fléau, dont ils ont délivré leur patrie; & que dans des tems postérieurs on a bâti sur ces vieilles statues, ou peintures, des histoires merveilleuses. La famine, la peste, la guerre, les hérésies, le ravage des insectes, des bêtes fauves, &c., tout cela étoit représenté par l'emblême d'un serpent ou d'un dragon. Quoi qu'il en soit, Gozon tient un rang distingué dans l'histoire de Malte. Il mourut en 1353, regretté pour sa vertu & son courage. On mit, dit-on, sur son tombeau : *Draconis extinctor* (*L'exterminateur du Dragon*). Il étoit de la langue de Provence. On peut voir les détails de ce combat dans l'*Histoire de Malte*, par l'abbé Vertot, tom. 2, p. 192. Le P. Kircher dans son *Mund. subt.* en fait une description pittoresque & pleine d'intérêt. Le P. Schott en parle aussi dans les *Mirabilia naturæ & artis.*

GRAAF *ou* GRAEF, (Regnier de) médecin Hollandois, naquit à Schoonhaven en Hollande, l'an 1641. Son pere s'étoit rendu célebre par plusieurs machines hydrauliques : le fils le fut par quelques découvertes anatomiques. Après avoir étudié à Leyde & en France, il se retira à Delft, où il mourut en 1673, à 32 ans. Il s'étoit acquis, dans un âge peu avancé, une grande réputation par de savans ouvrages : I. *De succo pancreatico*, Leyde, 1664, in-12, & 1671, in-8°. II. *De Virorum organis generationi inservientibus*, Roterdam, 1668 & 1672. III. Un traité semblable *De Mulierum organis*; Leyde, 1672, in-8°. Il prétend dans ces écrits, que tous les animaux tirent leur origine des œufs; avant lui, Stenon avoit prétendu avoir vu ces œufs, Graff lui disputa cet avantage, Swammerdam revendiqua la même découverte; mais il paroît qu'il n'y avoit pas de quoi se quereller. Valisnieri en examinant ces prétendus œufs, a reconnu ou cru reconnoître que ce ne sont que les réservoirs d'une liqueur fécondante. Quoi qu'il en soit, le systême de l'Ovarisme a eu de grands partisans, & n'est pas encore généralement abandonné, malgré les difficultés insurmontables qu'on lui oppose, ainsi qu'à ceux des autres naturalistes, occupés à expliquer un mystere qui, au jugement des plus grands physiciens, ne sera jamais dépouillé des ténebres dont l'Auteur de la nature l'a enveloppé. On peut consulter sur cette matiere le *Catéchisme philosophique*, tom. 1, n°. 62 (*voy.* KIRCHER Athanase, LEUWENHOECK, MUYS, &c.). Tous les Ouvrages de Graaf furent recueillis à Leyde, 1673 & 1705, in-8°.

GRAAF, (Nicolas de) né vers le milieu du dix-septieme siecle en Hollande, s'appliqua à l'étude & à la pratique de la chirurgie. Il fit cinq voyages dans les Indes Orientales. Il mourut en 1687. Nous avons de lui : *Voyages aux Indes Orientales, avec une Relation curieuse de la Ville de Batavia, & des mœurs & du commerce des Hollandois établis dans les Indes*, en flamand, 1703, in-4°; traduit en françois, Amsterdam 1719, in-12.

GRABE, (Jean-Ernest) né à Konigsberg en Prusse, l'an 1666, quitta sa patrie pour l'Angleterre, où il fut ordonné prêtre. Il reçut le bonnet de docteur à Oxford, & obtint une pension du roi Guillaume, qui lui fut continuée par la reine Anne. Il mourut à Londres en 1711, au milieu de sa carriere. Ce savant s'est fait honneur par ses connoissances dans l'antiquité ecclésiastique. On a de lui : I. Un *Spicilege* des écrits des Peres & des hérétiques des trois premiers siecles, Oxford, 1714, 3 vol. in-8°. II. Une édition de l'*Apologie de S. Justin, martyr*, in-folio, 1700, en grec & en latin avec des notes. III. Une de la Bible des *Septante* sur le manuscrit alexandrin, Oxford, 1707 à 1720, 4 vol. in-fol., réimprimée à Zurich en 1730, même format; cette édition est plus ample, la premiere est plus belle. Dans cette Bible, le manuscrit d'Alexandrie n'est pas imprimé tel qu'il étoit, mais tel qu'on a cru qu'il devoit être. On y a changé les endroits qui ont paru être des fautes de copistes, & les mots qui étoient de différens dialectes. Quelques-uns ont applaudi à cette liberté, d'autres l'ont blâmée; ils ont prétendu que le manuscrit étoit exact, que les conjectures ou les diverses leçons avoient été rejetées dans les notes dont il étoit accompagné. IV. *De forma consecrationis Eucharistiæ*, Londres, 1721, in-8°. On l'accuse d'avoir quelquefois manqué de critique. Grabe étoit un petit homme ardent, mélancolique, & ayant cette constance pour le travail que donne la mélancolie. Quoique protestant, il donnoit beaucoup de poids à la tradition.

GRACCHUS, (*Tiberius-Sempronius*) de l'illustre famille de Sempronia, & petit-fils du proconsul Gracchus, tué dans une embuscade par les troupes d'Annibal, fut deux fois consul & une fois censeur. Il mérita deux fois l'honneur du triomphe, prit & ruina un grand nombre de villes des Celtibériens en Espagne, vers 193 avant J. C. Quelque tems après il soumit la Sardaigne, & en tira un si grand nombre d'esclaves, que la durée de leur vente donna lieu à ce proverbe: *Sardi venales.*

GRACCHUS, (*Tiberius* & *Caïus*) fils de Sempronius Gracchus, époux de Cornelie, fille de Scipion l'Africain, furent très-bien élevés par leur mere. Ils se signalerent l'un & l'autre par leur éloquence & par leur zele pour les intérêts du peuple Romain dans le dessein de s'attacher la multitude. Tiberius s'étant fait élire tribun du peuple, demanda : Qu'en exécution de la loi *Agraire*, quiconque posséderoit plus de 500 arpens de terre, en fût dépossédé; que ces terres fussent réparties entre les plus pauvres citoyens; & que les propriétaires fussent obligés à ne se point servir d'esclaves pour les cultiver, mais de gens de condition libre pris dans le pays. Ces demandes étoient très-contraires aux intérêts du sénat & de la noblesse; & la premiere violoit le droit sacré de propriété, d'une maniere violente & tyrannique. Il falloit un homme aussi remuant que l'é-

toit Gracchus, pour faire passer une pareille loi. On le nomma commissaire ou triumvir, avec Appius Claudius son beau-pere, & Caïus-Gracchus son frere, pour faire la distribution des terres. Attalus, roi de Pergame, mort sans enfans, avoit nommé le peuple Romain son héritier. Gracchus se saisit de ses trésors au nom du public, & les distribua à ceux des citoyens qui ne pouvoient pas avoir part à la distribution des terres. Son triomphe fut de courte durée. Il fut massacré au milieu de ses partisans, le jour même qu'ils alloient le continuer dans le tribunat pour l'année suivante, 133e. avant J. C. — Caïus Gracchus son frere, aussi enthousiaste que lui pour les prétendus intérêts du peuple, fut tué environ 12 ans après, victime de son ambition, & de cette politique tortueuse qui anime le peuple contre l'ordre établi, & ceux qui n'ont rien contre ceux qui ont quelque chose, pour régner dans le trouble & sur des ruines. *Voyez* DRUSUS Marcus-Livius.

GRACCHUS, (*Sempronius*) se fit exiler dans l'isle de Cerine sur la côte d'Afrique, pour son commerce avec Julie, fille d'Auguste. Il y fut assassiné après un exil de 14 ans, par l'ordre de Tibere, qui fit mourir aussi Julie dans l'isle de Pandataire, où elle avoit été confinée. On croit que c'est de lui que l'on trouve quelques vers dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire.

GRACES (les) *ou* CHARITES, divinités célebres, étoient filles de Jupiter & de la belle Eurynomé, fille de l'Océan; & selon d'autres, de Bacchus & de Vénus. On en comptoit deux ou quatre, mais plus communément trois, Aglaïa ou Pasithée, Thalie & Euphrosine.

GRACIAN, (Jerôme) Carme-Déchaussé, né à Valladolid, le 6 juin 1545, fut commissaire apostolique pour la réformation des Carmes dans l'Andalousie. Cet emploi lui accasionna beaucoup de chagrin. Il fut obligé d'aller à Rome pour se justifier sur les accusations qu'on avoit intentées contre lui. Il eut le malheur de tomber entre les mains des Tunisiens, qui le firent esclave. En 1595 il fut racheté: quelque tems après l'archiduchesse Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, le prit pour son confesseur. Il mourur le 21 septembre 1614. Ce Pere a toujours été un modele de vertus. Ste. Thérese, S. François de Sales, Clément VIII, le Pere Ribera & D. Jean Palafox en ont parlé avec éloge. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages ascétiques, presque tous en espagnol. André del Marmol, avocat de Madrid, a publié sa *Vie*, Valladolid, 1619, in-4°.

GRACIAN, (Balthasar) Jésuite Espagnol, né à Calataiud, dans l'Arragon, mort recteur du college de Tarragone en 1658, se distingua dans sa société par ses sermons & par ses écrits. La plupart de ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4°, & souvent réimprimés. Il y a d'excellentes choses, mais elles sont noyées dans trop de paroles. « Il paroît » (dit l'abbé des Fontaines) » que cet écrivain avoit plus

» de mémoire & d'imagination, » que de Jugement. Il faut lire » quantité de choses inutiles, » & quelquefois singulieres, » avant de trouver une ré» flexion sage & solide. En cher» chant toujours l'énergie & » le sublime, il devient outré » & se perd dans les nues ; » mais malgré une foule de » pensées décousues, obscures, » impénétrables, Gracian a » des maximes rendues avec » vivacité, avec esprit, & qui » renferment un grand sens ». Ceux de ses ouvrages qui ont été traduits d'espagnol en françois, sont : I. *Le Héros*, traduit par le P. de Courbeville, Jésuite, Paris, 1725 ; & Roterdam, 1729, in-12. II. *L'Homme universel*, in-12, par le même. III. Les *Maximes de Balthasar Gracian*, Paris, 1730, in-12, par le même. Amelot, qui se croyoit un grand politique, avoit traduit cet ouvrage, sous le titre de l'*Homme de Cour*; mais cette traduction est défectueuse : où Gracian est obscur, son interprete l'est au moins autant. IV. *Réflexions politiques sur les plus grands Princes, & particuliérement sur Ferdinand le Catholique*, Amsterdam, 1731, in-12, traduites par M. de Silhouette, depuis contrôleur-général. Un an après, le P. de Courbeville en publia une seconde version, sous ce titre : *La Politique de Dom Ferdinand le Catholique*, Paris, 1732, in-12. V. *L'Homme détrompé, ou le Criticon*, traduit par Maunoy, en 3 vol. in-12 ; beaucoup moins célebre que l'*Homme de Cour*.

GRADENIGO, (Pierre) doge de Venise en 1290, découvrit la conjuration de Bajamonte Tiépolo, & en prévint les suites. Il gouverna la république avec sagesse, & mourut en 1303. C'est lui qui changea en aristocratie le gouvernement de Venise, qui, depuis 1173, étoit presqu'entiérement populaire, & qui donna à cette république à-peu-près la forme qu'elle a présentement. — Barthélemi GRADENIGO, autre doge de Venise, élu en 1339, soumit les Candiots révoltés, & mourut en 1342. C'est de son tems qu'arriva, dit-on, l'aventure d'un pêcheur qui reçut un anneau d'or de la main de S. Marc l'Evangéliste. — Jean GRADENIGO, élu doge de Venise en 1354, marcha sur les traces de ses ancêtres. La guerre contre les Génois se renouvella de son tems. Elle dura peu. On en soutint une plus violente contre le roi de Hongrie, qui assiégea Trévise. Le doge alla défendre cette place en personne, & y mourut, n'ayant gouverné qu'un an & quelques mois.

GRAEF, *voyez* GRAAF.

GRÆVIUS, (Jean Georges) né à Naumbourg en Saxe en 1632, étudia deux ans sous le savant Gronovius. Après avoir enseigné les belles-lettres à Duisbourg en 1656, & à Deventer en 1658, il obtint une chaire d'éloquence à Utrecht en 1661, une de politique & d'histoire en 1667. Il l'occupa avec distinction, compta des princes parmi ses disciples, & mourut en 1703, à 71 ans. On doit à ses recherches : I. *Thesaurus Antiquitatum Romanarum*, 1694 & années suivantes, en 12 gros vol. in-fol. Cette collection

immenſe ne renferme pas tous les auteurs, ni même les meilleurs qui ont traité cette matiere. Le compilateur en a oublié pluſieurs, & n'a pas toujours choiſi les bonnes éditions de ceux qu'il y a inſérés. On lui a cependant beaucoup d'obligations d'avoir publié un grand nombre de traités utiles, dont la plupart ſe trouvoient difficilement. II. *Theſaurus Antiquitatum Italicarum*, en 6 vol. in-fol., Leyde, 1704, orné de planches, continué par l'infatigable Pierre Burman juſqu'au 45*e*. volume : c'eſt une ſuite de la collection précédente. III. Des *Editions* de pluſieurs auteurs Grecs & Latins; d'*Héſiode*, avec des notes judicieuſes & de la plus grande érudition ; de la plus grande partie des *Œuvres* de Cicéron; de *Florus*, avec une préface dictée par le jugement & par le goût; de *Céſar*; de *Suétone*, &c., & de pluſieurs auteurs des derniers ſiecles. IV. *Syntagma variarum diſſertationum rariorum*, Utrecht, 1702, in-4°. V. Cent & vingt *Lettres* en latin, publiées par Jean-Albert Fabricius, 1707, in-12. Grævius étoit un ſavant poli & aimable, ſans orgueil & ſans ſuffiſance. L'illuſtre Huet étoit lié avec lui, & lui a adreſſé pluſieurs Lettres, imprimées dans ſes Diſſertations ſur différens ſujets.

GRAFFIO, plus connu ſous le nom de *Jacobus de Graffiis*, au caſuiſte du 16*e*. ſiecle, natif de Capoue, fut abbé du Mont-Caſſin, & grand-pénitencier de Naples. On a de lui en 2 vol. in-4°, divers ouvrages *ſur la Morale & les Cas de conſcience.*

GRAFIGNY, (Françoiſe) d'Iſſembourg d'Happoncourt) naquit à Nanci, vers la fin du 17*e*. ſiecle, d'un major de la gendarmerie du duc de Lorraine, & d'une petite-niece du fameux Callot. Elle fut mariée à François Hugo de Grafigny, chambellan du duc de Lorraine, homme emporté, avec lequel elle courut pluſieurs fois riſque de la vie. Après bien des années, elle en fut ſéparée juridiquement. Cet époux finit ſes jours dans une priſon, où l'avoit fait renfermer ſon caractere violent & ſa mauvaiſe conduite. Madame de Grafigny vint à Paris avec mademoiſelle de Guiſe, deſtinée à M. le maréchal de Richelieu. Pluſieurs beaux-eſprits réunis dans une ſociété où elle avoit été admiſe, l'engagerent à fournir quelque choſe pour le *Recueil de ces Meſſieurs*, vol. in-12, publié en 1745. Elle donna la Nouvelle Eſpagnole, intitulée : *Le mauvais exemple produit autant de vices que de vertus*; bagatelle qui eſſuya des critiques. Quelque tems après parurent ſes *Lettres d'une Péruvienne*, 2 vol. in-12. Le ſtyle en eſt quelquefois alambiqué, & d'autres fois trop peigné. Il y a certaines maximes qui ne paroiſſent pas aſſez réfléchies. *Cénie*, drame en 5 actes en proſe, eſt un de ces petits romans qu'on appelle *Comédies larmoyantes*, écrit avec délicateſſe. *La Fille d'Ariſtide*, autre piece en 5 actes en proſe, lui eſt fort inférieure. L'auteur mourut à Paris en 1758, à 64 ans. Quoique modeſte, elle avoit un amour-propre aſſez vif. Une critique, une épigramme lui cauſoient un véri-

table chagrin, & elle l'avouoit de bonne foi, prouvant par sa douloureuse situation que les femmes savantes sont une chose que la nature semble n'avoir pas comprise dans son plan (*voyez* la FAYETTE, GÉOFRIN, des HOULIERES, SUZE, TENCIN). Les *Lettres d'une Péruvienne* & *Cénie* ont été traduites en italien; mais elles sont aujourd'hui peu lues en France. L'auteur du *Colporteur* prétend que madame de Grafigny n'est pas l'auteur de ces deux ouvrages. « Elle acheta, » dit-il, le premier d'un abbé, » & un autre abbé plus généreux lui donna le second ». Si l'allégation est vraie, madame Grafigny est moins responsable des choses qu'on a trouvé dignes de critique dans ces productions: mais si son innocence y gagne, c'est aux frais de son jugement,

GRAILLY, (Archambaud de) *voyez* FOIX (Pierre de).

GRAILLY, (Jean de) captal de Buch, un des plus grands capitaines de son siecle, fut autant ennemi de la France qu'il étoit brave & intrépide. Employé successivement au service des rois de Navarre & d'Angleterre, il se signala contre les généraux François; mais son courage ne le garantit pas d'être deux fois leur prisonnier; la 1re. en 1364, à la bataille de Cocherel, gagnée par le célebre du Guesclin: la 2e. en 1372, durant le siege de Soubise. Le roi d'Angleterre ne put obtenir sa liberté qu'après, beaucoup de peines, & à condition qu'il ne porteroit plus les armes contre la France; mais cette condition parut si dure au captal de Buch, qu'il aima mieux rester prisonnier dans la tour du Temple à Paris, où il mourut l'an 1377.

GRAIN ou GRIN, (Jean le) d'une ancienne famille originaire des Pays-Bas, naquit en 1565, fut conseiller & maître-des-requêtes de Marie de Médicis, & mourut dans sa maison de Montgeron, proche Paris, en 1642. Son aversion contre les Jésuites alloit jusqu'au fanatisme; il défendit par son testament à ses descendans de leur confier l'éducation de leurs enfans. On a de lui: I. *Deux Décades*: la 1re. contenant l'Histoire de Henri IV; & la 2e. celle de Louis XIII jusqu'à la mort du maréchal d'Ancre en 1617. L'une fut imprimée en 1614, & l'autre en 1618, in-fol. Tout ce que la prévention contre l'Eglise Catholique, le Saint-Siege, les religieux, le concile de Trente, &c., peut imaginer de sarcasmes & d'imputations odieuses, est accumulé dans ces prétendues histoires. II. *Recueil des plus signalées batailles, journées & rencontres, depuis Mérouée jusqu'à Louis XIII*, in-fol. 3 vol., collection mal digérée. Le Grain narre désagréablement; il s'écarte à tout moment de son sujet, pour dire ce qu'il sait sur la philosophie, l'histoire, &c; il se permet des déclamations emportées & des inepties puériles. Il dit, par exemple, que si Henri III eût laissé le duc de Guise en Hongrie pour combattre les Turcs, il eût rendu le monarque François *le Roi des Turbans & le Turban des Rois de la terre.*

GRAINDORGE, (André)

de Caen en Normandie, fit le premier, dans le 16e. siecle, des figures sur les toiles ouvrées. Richard son fils perfectionna son invention. Le pere ne représentoit sur la toile que des carreaux & des fleurs; le fils y représenta des animaux & toutes sortes d'autres figures, & donna à cet ouvrage le nom de *Haute-Lice*, peut-être à cause des lices ou fils entrelacés dans la trame. C'est ce que nous appellons *Toiles damassées*, à cause de leur ressemblance avec le *damas* blanc. Cet habile ouvrier donna le premier la méthode d'en faire des services de table. Son fils Michel éleva plusieurs manufactures en divers endroits de la France, où ces *Toiles damassées* sont devenues fort communes.

GRAINDORGE, (André) né à Caen, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, étoit un philosophe, & suivoit les principes d'Epicure & de Gassendi (*voyez* ce mot). Il mourut en 1676, à 60 ans. On a de lui : I. Un *Traité de la Nature du Feu*, *de la Lumiere & des Couleurs*, in-4°. Un autre *Traité*, peu commun *de l'Origine des Macreuses*, Caen, 1680, in-12, & d'autres ouvrages.

GRAINDORGE, (Jacques) parent du précédent, religieux Bénédictin de l'abbaye de Fontenai, & prieur de Culey, se distingua dans l'étude de l'astronomie; mais il y joignit celle de l'astrologie; & crut avoir trouvé, par le moyen de cette derniere, le secret si recherché des longitudes, & il annonça sa prétendue découverte dans des programmes qu'il fit imprimer. Il voulut la soutenir par un livre, qui ne servit qu'à donner plus d'éclat à ses délires. Il mourut quelque tems après, en 1680, à 78 ans.

GRAINSBOROUGH, un des plus habiles peintres que l'Angleterre ait produits, étoit né à Sudbury, dans la province de Suffolk, en 1727, & mourut à Londres le 2 août 1788. Il excelloit dans divers genres, & a laissé des tableaux que les Anglois mettent à côté de ceux de Van-Dick & de Rubens.

GRAINVILLE, (Charles-Joseph de Lespine de) conseiller au parlement de Paris, savant, laborieux & bon juge, mort en 1754, a donné : I. Un *Recueil d'Arrêts*, rendus en la 4e. chambre des enquêtes, 1750, in-4°. II. *Mémoires sur la Vie de Pibrac*, 1758, in-12, curieux & exacts.

GRAM, (Jean) archiviste, historiographe, bibliothécaire & conseiller du roi de Danemarck, né dans le Jutland en 1685, mourut à Copenhague en 1748. Il laissa un *Corpus diplomatum ad res Danicas attinentium*, qui est encore manuscrit, en plusieurs volumes in-fol. Ce savant contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de Copenhague. Il a donné une édition de ce qui nous reste d'*Archytas*, avec la Traduction latine & une Dissertation sur ce philosophe, in-4°, Copenhague.

GRAMAYE, (Jean-Baptiste) d'Anvers, devint prévôt d'Arnheim, & historiographe des Pays-Bas. Il parcourut l'Allemagne & l'Italie, d'où il alloit passer en Espagne; mais

des corsaires d'Afrique l'emmenerent à Alger. Il obtint sa liberté, revint dans les Pays-Bas, fit divers voyages, & mourut à Lubeck en 1635. On a de lui : I. *Africæ illustratæ Libri x*, in-4°, 1622. C'est l'histoire de l'Afrique depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. Quoique l'historique domine, il y a de très-bons détails pour la géographie. II. *Diarium Algeriense*, Ath, 1622, in-8°. L'auteur avoit été malheureusement à portée de bien connoître cette partie. Ses infortunes ont été utiles aux géographes. III. *Antiquitates Belgicæ*, Louvain, 1708, in-fol. ; ouvrage curieux & plein de recherches. IV. *Historia Namurcensis*, Anvers, 1607, 2 vol. in-4° ; elle a été effacée par celle du P. du Marne. Ces deux ouvrages se trouvent aussi réunis en un vol. in-fol. On a encore de Gramaye, des vers moins estimés que ses recherches.

GRAMOND *ou* GRAMMOND, (Gabriel, seigneur de) dont le nom étoit Barthélemi, président au parlement de Toulouse, d'une ancienne famille de Rouergue, mort en 1654. On a de lui : I. Une *Histoire de France, depuis la mort de Henri IV jusqu'en 1629*, in-fol., 1643. Gramond composa son Histoire en latin, pour qu'elle pût être regardée comme une continuation de celle du président de Thou ; mais Gramond a écrit avec moins d'élégance ; son style est quelquefois guindé, & sa latinité n'est pas toujours pure : mais en général il écrit bien, & on le lit avec plaisir, & ce qui lui fait plus d'honneur, avec confiance. C'est vainement que Sarrau, Gui-Patin, & Arnaud d'Andilly, ont tâché de décrier cette Histoire. Ce dernier a sans doute voulu se venger de la maniere dont l'auteur avoit parlé de lui. Les Protestans ont autant élevé l'ouvrage de de Thou, qu'ils ont déprimé celui-ci ; il est inutile d'en dire les raisons. On y trouve des choses très-curieuses, que d'autres se sont bien gardés de rapporter. II. Une *Histoire des Guerres de Louis XIII* contre ses sujets protestans, 1625, in-4°, curieuse, intéressante. Le titre est : *Historia prostratæ a Ludovico XIII, sectariorum in Gallia, religionis*.

GRAMONT, (Gabriel de) cardinal de l'illustre maison de Gramont dans la Navarre, s'acquit l'estime & l'amitié de François I. Ce prince l'employa dans des négociations importantes, & le combla de biens & d'honneurs. Il eut successivement les évêchés de Conserans, de Tarbes & de Poitiers, puis les archevêchés de Bordeaux & de Toulouse. Il mourut au château de Balma, près de Toulouse, en 1534, avec la réputation d'un prélat courtisan & d'un négociateur habile.

GRAMONT, (Antoine de) de la même famille que le précédent, porta les armes dès l'âge le plus tendre, & se signala en 1630, à la défense de Mantoue, où il fut blessé. Le cardinal de Richelieu lui fit épouser une de ses parentes, & se chargea de sa fortune. Il servit avec distinction en Allemagne en 1635, en Flandre & en Alsace les deux années sui-

vantes, & commanda en Piémont, sous le cardinal de la Valette, en 1638. Il secourut Verceil l'année d'après, & prit Chivas. Ses exploits aux sieges d'Arras, de Bapaume & de la Bassée, lui mériterent, en 1641, le bâton de maréchal de France. Au commencement de 1642, il fut défait en Flandre, près de l'abbaye d'Honnecourt. Il fut plus heureux en Allemagne, où il prit Philisbourg en 1644, & à la bataille de Lens en 1648. Il fut chef de l'ambassade qu'on envoya à Francfort en 1657, pour l'élection de l'empereur; & il alla à Madrid, 2 ans après, faire la demande de l'infante. En 1663, il fut reçu duc & pair, & mourut à Bayonne en 1678, à 74 ans. C'étoit un des hommes les plus aimables de la cour de Louis XIV, poli, magnifique, bon plaisant, également propre aux armes & au cabinet. Nous avons de lui des *Mémoires*, in-12, ou 2 vol. petit in-12. Ils renferment ses négociations en Allemagne & en Espagne, lorsqu'il y fut envoyé pour le mariage de l'infante avec Louis XIV. C'est le duc de Gramont son fils, qui donna ces Mémoires au public. *Voyez* HAMILTON.

GRAMONT, *voyez* GRANMONT.

GRANADO, (Jacques) Jésuite, né à Cadix en 1572, se distingua par sa piété, & par une charité active & infatigable; sa mémoire est encore en grande vénération en Espagne, mais principalement à Séville, où il a introduit l'usage de célébrer très-solemnellement l'octave du S. Sacrement, & à Grenade, où il mourut le 5 janvier 1632. On a de lui des Commentaires sur la premiere partie de la Somme de saint Thomas.

GRANCEY, (Jacques de Rouxel de Medavy, comte de) d'une ancienne maison de Normandie; ayant servi avec distinction sous Louis XIII en Piémont, en Flandre, en Lorraine & ailleurs, obtint le bâton de maréchal de France en 1651. Il gagna depuis une bataille en Italie contre le comte de Caracene; mais ses irrésolutions l'empêcherent d'en profiter. Il mourut en 1680, à 78 ans. Son petit-fils, Jacques-Léonor, fut maréchal de France en 1724, & mourut en 1725, ne laissant qu'une fille.

GRANCOLAS, (Jean) Parisien, docteur de Sorbonne, chapelain de Monsieur, frere de Louis XIV, ensuite chapelain de S. Benoît, mourut en 1732 avec la réputation d'un homme savant, mais rude, austere & singulier. Il étoit la terreur des jeunes bacheliers qui vouloient prendre le bonnet de docteur. C'est le dernier, suivant le bénin auteur du *Dictionnaire critique*, qui ait su parler latin dans les assemblées de la faculté. S'il parloit bien latin, il a eu depuis de dignes imitateurs en Sorbonne; mais il écrivoit assez mal en françois. Quoique ses ouvrages ne soient qu'une compilation des passages des Peres, de Canons, d'extraits de liturgie & d'autres monumens ecclésiastiques, ils ne méritent pas moins d'être lus par ceux qui voudroient avoir des matériaux pour travailler. On a de lui: I. *Traité*

des Liturgies, in-12, 1698. L'auteur y décrit la maniere dont on a dit la Messe en chaque siecle, dans les églises d'Orient & d'Occident. II. *L'Ancien Sacramentaire de l'Eglise*, en 1699. On y trouve toutes les anciennes pratiques observées dans l'administration des sacremens, chez les Grecs & chez les Latins. III. *Commentaire historique sur le Bréviaire Romain*, 2 vol. in-12, 1727; un des meilleurs ouvrages de Grancolas. Il a été traduit en latin & imprimé à Venise, in-4°, 1734. IV. *Critique des Auteurs Ecclésiastiques*, 2 vol. in-8°. V. *De l'Antiquité des Cérémonies des Sacremens*. VI. *Histoire abrégée de l'Eglise de Paris*, 2 vol. in-12: supprimée par le ministere public, à la priere du cardinal de Noailles qui n'y étoit pas ménagé. VII. Des *Traductions* de quelques Peres, & des Traités sur des matieres théologiques.

GRAND, (Antoine le) philosophe Cartésien, appellé par quelques-uns l'*Abbréviateur de Descartes* étoit de Douay, & vivoit dans le 17e. siecle. Ses principaux ouvrages sont: I. *Institutio Philosophiæ secundùm principia Cartesii*, in-4°, ouvrage qui a eu le sort du systême qu'il développe. II. *Curiosus Naturæ arcanorum perscrutatòr*, in-8°. Il y a des choses utiles. III. *Historia sacra a mundo condito ad Constantinum magnum*, Londres, in-8°. C'est son meilleur ouvrage.

GRAND, (Joachim le) né en 1653 à Torigny en Normandie, Pere de l'Oratoire en 1671, quitta cette congrégation 5 ans après, se chargea de quelques éducations, & devint secrétaire d'ambassade de l'abbé d'Estrée en Portugal & en Espagne. Il n'y eut point d'affaires de conséquence, auxquelles l'abbé le Grand n'eût part. En 1704 il fut fait secrétaire des ducs & pairs de France. Le marquis de Torcy lui donna des marques d'estime & de confiance; il fut secrétaire du département des affaires étrangeres, & mourut à Paris en 1733, à 80 ans, laissant plusieurs ouvrages pleins de recherches: I. *Mémoire touchant la Succession à la Couronne d'Espagne*, 1711, in-8°. II. *L'Allemagne menacée d'être bientôt réduite en monarchie absolue*, en 1711, in-4°. Ces deux Mémoires n'eurent pas l'approbation de l'empereur & de ses alliés: l'auteur n'y discute pas la matiere en homme impartial. III. *Traité de la Succession à la Couronne de France par les Agnats*, c'est-à-dire, pour la succession masculine directe, 1728, in-12. Cet ouvrage, savant & curieux, est très-utile pour connoître une partie du droit public de France. IV. *Histoire du Divorce de Henri VIII*, en 3 vol. in-12: ouvrage qui renferme des pieces curieuses, la défense de Sanderus & la réfutation de Burnet. V. La *Traduction* du portugais en françois de la *Relation historique de l'Abyssinie* du P. Jerôme Lobo, Jésuite, qu'il a ornée de quinze dissertations savantes; les huit dernieres regardent la religion des Ethiopiens, Paris, 1728, in-4°. VI. *Traduction de l'Histoire de l'Isle de Ceylan*, par Ribeyro, 1701, in-12. L'abbé le Grand étoit un homme de

bien, attaché aux bons principes; il écrivoit d'une maniere intéressante, quoique sans art & presqu'avec négligence.

GRAND, (Marc-Antoine le) acteur & poëte François, mort à Paris en 1728, à 56 ans, étoit né dans cette ville le jour que Moliere mourut. Il a fait au moins une trentaine de pieces pour les comédiens François, ou pour les Italiens. La plupart sont oubliées. Ses Œuvres ont paru en 1770, 4 vol. in-12.

GRAND, (Louis le) né à Troyes en 1588, mort en 1664 dans cette ville, où il étoit conseiller, a laissé un *Commentaire* estimé *sur la Coutume de Troyes*, réimprimé pour la 3e. fois à Paris en 1737.

GRANDET, (Joseph) pieux & savant curé de Ste.-Croix d'Angers, dont la mémoire est en bénédiction dans cette ville, pour les biens spirituels & temporels qu'il a procurés à sa paroisse, & même dans tout le diocese, est mort en 1724, à 78 ans. Il est auteur : I. Des *Vies de M. Crêtey, curé en Normandie*. II. — *de Mademoiselle de Melun, princesse d'Epinoy, institutrice des Hospitalieres de Baugé & de Beaufort en Anjou*. III. — *du Comte de Moret, fils naturel d'Henri IV*. IV. — *de M. Dubois de la Ferté, chevalier de Malte*. V. — *de M. Louis Grignon de Montfort, missionnaire*. VI. D'une *Dissertation sur l'Apparition de J. C. au S. Sacrement*, en la paroisse des Ulmes de S. Florent, près Saumur, le 2 juin 1668. Tous ces livres ont chacun 1 vol. in-12. VII. Grandet a encore laissé une *Histoire Ecclésiastique d'Angers*, qu'on garde en manuscrit au séminaire de cette ville.

GRANDIER, (Urbain) curé & chanoine de Loudun, fameux par l'histoire de la possession vraie ou prétendue des Ursulines de cette ville, avoit plus d'esprit & de feu que de religion & de mœurs. M. de la Rochepozai, évêque de Poitiers, l'avoit condamné le 3 de janvier 1630, à jeûner au pain & à l'eau tous les vendredis pendant trois mois, interdit *a divinis* dans le diocese pour cinq ans, & pour toujours dans la ville de Loudun, où il menoit une vie scandaleuse. Il y avoit quelques années qu'il entretenoit une fille, assez heureuse encore dans ses déréglemens pour sentir les remords de sa conscience. Ce fut pour calmer ses scrupules que Grandier composa un traité contre le célibat des prêtres, qu'on trouva parmi ses papiers, lorsqu'il fut arrêté, écrit de sa main, & qu'il avoua être de lui. Ses désordres ayant extrêmement prévenu contre lui, quand il fut accusé de la possession des religieuses qui éclata au mois d'octobre 1632, il ne put persuader l'évêque de Poitiers de son innocence sur le nouveau crime dont on l'accusoit. Le prélat fit faire des procédures à son officialité. Quelque tems après, M. de Laubardemont, conseiller-d'état, se trouvant à Loudun, dont il venoit faire démolir le château, Mignon, directeur des Ursulines, l'entretint fort au long de la possession, en quoi il fut secondé par plusieurs des principaux habitans, qui avoient plus d'une raison de ne pas aimer le curé; & pour lui faire mieux comprendre jus-

qu'où alloit la méchanceté de Grandier, ils dirent qu'il étoit l'auteur de la *Cordonniere de Loudun* (libelle infame contre le cardinal de Richelieu). M. de Laubardemont étant retourné à Paris, le cardinal lui fit expédier une ample commission, en date du dernier de novembre 1633, pour examiner la possession. Muni de ce pouvoir, il se rendit à Loudun le 6 décembre. Le lendemain, Grandier fut arrêté & conduit à Angers. Les diableries devinrent plus violentes que jamais, & Grandier, sur le témoignage constant & uniforme des religieuses, fut condamné à être brûlé vif. Le 18 octobre 1634, on le conduisit au lieu du supplice, & il aima mieux mourir sans confession, que de se confesser à un des religieux de S. François, qu'on avoit nommé pour l'assister, prétendant qu'ils étoient ses parties. Ceux qui desirent de plus grands détails sur cette affaire, peuvent consulter deux ouvrages: I. L'*Histoire des Diables de Loudun*, in-12, à Amsterdam, 1693, réimprimée plusieurs fois, & composée par Aubin, calviniste de Loudun, réfugié en Hollande; cette qualité de l'auteur annonce assez de quelle maniere l'affaire est traitée. II. L'*Examen & discussion critique de l'Histoire des Diables de Loudun, de la possession des Religieuses Ursulines, & de la condamnation d'Urbain Grandier*; par M. de la Menardaye, prêtre, 1719, in-12: c'est une réfutation du précédent (il ne faut pas confondre cette réfutation avec celle que Pilet de la Mesnardiere a faite du livre de Duncan). Quoiqu'elle marque un peu de crédulité, elle contient plusieurs faits avérés & difficiles à expliquer. Ce qui doit sur-tout engager les gens sages à suspendre leur jugement, c'est que pour adopter entiérement le récit de l'auteur calviniste, il faudroit supposer que toutes ces religieuses, au nombre de plus de vingt, n'eurent ni conscience, ni religion, ni aucun genre de remords jusqu'au dernier soupir, puisqu'aucune n'a fait réparation au malheureux Grandier, brûlé vif sur leur déposition (*voyez* GOFRIDY). Du reste, ceux qui ont prétendu qu'il n'étoit pas coupable de sortilege, ne l'ont pas regardé comme digne d'un meilleur sort; ils ont cru que la Justice divine s'étoit servie des passions de ses ennemis, qui lui imposerent un crime qu'il n'avoit pas commis, pour lui en faire expier un grand nombre d'autres.

GRANDIN, (Martin) docteur & professeur de Sorbonne, né à Saint-Quentin en 1604, mort à Paris en 1691, à 87 ans. Nous avons de lui un *Cours de Théologie* en 6 vol. in-4°., publié après sa mort par l'abbé d'Argentré en 1710 & 1712, & bien reçu du public. Il est intitulé : *Opera Theologica*. L'abbé Grandin joignoit à une grande piété, beaucoup d'esprit & de savoir. Il parloit aisément, purement, & écrivoit de même.

GRANDVAL, (Nicolas-Racot) mort à Paris sa patrie en 1753, à 77 ans, est auteur de quelques *Comédies* & du *Poëme de Cartouche*, in-8°., fig., qui réussit beaucoup dans le

tems. Il parodia, pour ce sujet ignoble, les meilleurs vers de la *Henriade*.

GRANET, (François) diacre de Brignolle en Provence, vint assez jeune à Paris. Son érudition variée, & son goût pour la littérature & la critique, le firent connoître avantageusement. Il travailla aux Journaux, & donna des éditions de divers ouvrages jusqu'à sa mort, arrivée en 1741, à 49 ans. Ses principales productions sont: I. La *Traduction* de la *Chronologie de Newton*, 1728, in-4°. II. Un *Recueil de Remarques sur les Tragédies de Corneille & de Racine*, 2 vol. in-12. III. Plusieurs volumes du Journal intitulé: *Bibliotheque Françoise*. IV. Plusieurs articles du *Nouvelliste du Parnasse* & des *Observations sur les Ecrits modernes*: feuilles périodiques, auxquelles l'avoit associé l'abbé des Fontaines (*voyez* ce mot.) Les défauts & les qualités des deux critiques étoient les mêmes: du savoir, du goût, de la justesse, mais quelquefois un peu de partialité & d'humeur. V. L'édition des *Œuvres de Launoy*, Geneve, 1731, en 10 vol. in-fol. avec la préface, la vie de l'auteur, & un *Launoyana*: morceaux curieux, & dont le style montre que l'auteur étoit bon humaniste. *Voy.* LAUNOY (Jean de).

GRANET, (Jean-Joseph) censeur-royal, & ancien avocat au conseil, étoit d'Aix, & mourut à Paris en 1759, à 74 ans. Il a fait l'*Histoire de l'Hôtel-Royal des Invalides*, Paris, 1736, in-folio, avec figures; redonnée par l'abbé Pérau en 1756. Il avoit de la littérature, & ses lumieres en ce genre n'avoient point nui aux études propres à son état.

GRANGE, (Jean de la) d'une ancienne famille du Beaujolois, se fit Bénédictin & se rendit habile dans la jurisprudence civile & canonique. Devenu abbé de Fécamp, il fut employé par le pape Innocent VI dans des affaires importantes. Charles le Sage, instruit de sa capacité, le fit ministre d'état & surintendant de ses finances, lui donna l'évêché d'Amiens, & lui procura la pourpre romaine en 1375. Après la mort de Charles V, arrivée en 1380, il craignit le ressentiment de Charles VI, auquel il avoit parlé durement du vivant du roi son pere, & il quitta la cour. Il se retira à Avignon, où il mourut en 1402.

GRANGE, (François de la) *voyez* MONTIGNY.

GRANGE, (Louis-Joseph de Chancel de la) né en 1676, d'une famille ancienne, à Antoniat, près de Périgueux, lisoit dès ses plus tendres années les poëtes & les romanciers. Son pere, vieux guerrier, crut corriger sa manie, en jetant au feu sa petite bibliotheque, & ne fit que l'augmenter. Le jeune la Grange passa de Périgueux à Bordeaux, où il continua ses études chez les Jésuites. Ce fut dans cette ville qu'il fit une petite *Comédie* en 3 actes, qui fut représentée plusieurs jours de suite par les écoliers. Cette singularité d'un enfant de 9 ans lui fit un nom. Madame de la Grange, devenue veuve, & espérant bien des talens de son fils, le mena

à Paris, & le fit placer dans les pages de madame la princesse de Conti. Il avoit apporté de Bordeaux une tragédie intitulée : *Jugurtha* ; il parvint à la faire représenter, & ce drame sans être bon, fit honneur à la jeunesse du poëte, qui n'avoit que 16 ans. De nouvelles pieces augmenterent sa réputation. Mais ce qui le fit le plus connoître, fut un libelle contre Philippe, duc d'Orléans, intitulé : *Philippiques*. La Grange passa pour l'auteur de ces Odes, où, à travers plusieurs morceaux prosaïques & beaucoup de vers lâches, on trouve des stances admirables. Le duc d'Orléans voulut le faire saisir : il fut obligé de se sauver à Avignon, d'où il fut tiré par la lâche subtilité d'un officier & conduit aux isles Sainte-Marguerite. Ses talens & sa gaieté le rendirent agréable au gouverneur, qui lui donna quelque liberté dans le château. Le poëte, ingrat, fit une épigramme contre ce généreux gouverneur, qui le renvoya dans son cachot. Extrêmement resserré dans cette prison, il trouva le moyen de faire parvenir une Ode au duc d'Orléans, contre lequel il avoit écrit ses *Philippiques*. Il y avouoit sa faute & peignoit son repentir. Ce prince lui accorda la permission de se promener quelquefois ; il en profita pour recouvrer entiérement sa liberté. Il gagna les soldats qui l'escortoient dans ses heures de promenade ; ils lui procurerent une barque, qui le conduisit au port de Ville-Franche. La Grange, se flattant d'obtenir de l'emploi en Espagne, se rendit à Madrid. L'ambassadeur de France lui ayant enlevé par ses plaintes, la protection du roi d'Espagne, la Grange passa en Hollande. Dès qu'il fut arrivé à Amsterdam, les états-généraux, dont il réclama l'appui, le firent recevoir bourgeois de cette ville, pour le mettre à l'abri des représentations de l'ambassadeur de France. Le roi de Pologne, Auguste, électeur de Saxe, lui fit donner une montre d'or d'un très-grand prix, en l'invitant de se rendre auprès de lui. Il eût sans doute accepté cette offre, sans la mort du duc d'Orléans, qui apporta un changement heureux dans sa situation. Il obtint son rappel en France, où il a toujours vécu depuis. Il mourut au château d'Antoniat le 27 décembre 1758. Il travailloit depuis long-tems à une Histoire du Périgord. Son grand âge ne lui ayant pas permis de continuer ce travail, il donna ses manuscrits aux chanoines-réguliers de Chancellade. On a publié les *Œuvres de la Grange-Chancel*, corrigées par lui-même, à Paris, 1759, en 5 vol. in-12. On y trouve les pieces dramatiques de l'auteur, plusieurs Opéra & des Poésies diverses. « Ses plus » grands succès, dit un cri- » tique, ont été précisément » dans le genre qu'il auroit dû » s'interdire. Ses *Philippiques* » sont aussi pleines d'énergie » que de fiel & d'atrocité. On » a voulu l'excuser, par la vé- » rité du tableau. Mais est-il » permis de tracer de tels ta- » bleaux, quelque ressem- » blans qu'ils soient, quand » il n'y a que du scandale &

» aucun bon effet à en at» tendre »?

GRANGE, *voyez* RIVET de la (Dom-Antoine).

GRANGE, (N. de la) d'une bonne famille de Montpellier, fut élevé avec soin; mais l'inquiétude & la bizarrerie de son esprit ne lui permirent pas de se fixer à un état. Il dissipa ses biens, & n'eut que la foible ressource de sa plume. Il donna au théâtre italien diverses Comédies, telles que les *Contre-Tems*, l'*Italien marié à Paris*, & la *Gageure*. Il mit aussi en vers l'*Ecossoise* de Voltaire. Il a fait encore plusieurs *Traductions* : I. Celle du *Roman d'Adrienne*, en 2 vol. in-12. II. Celle d'un mauvais roman anglois, intitulé : *Le Coche*, 1767, 2 vol. in-12. III. Enfin il mit en vers de 8 syllabes *Le Phaëton renversé*, poëme allemand, où il y a des graces & de la gaieté. La Grange travailloit facilement; mais les malheurs qu'il amena lui-même sur sa vie, l'obligerent trop souvent d'écrire à la hâte. Il mourut à l'hôpital de la Charité à Paris, en 1767.

GRANGE, (N. de la) Parisien, parvint à faire ses études, malgré les obstacles de la pauvreté de ses parens, devint gouverneur des fils de M. le baron de Holbach, & mourut en 1775, à 37 ans. Il donna en 1768 une bonne Traduction de *Lucrece*, 2 vol. in-8º & in-12, accompagnée de remarques pleines d'érudition & d'une critique saine. Il travailla ensuite à une version de *Séneque*, qui n'a paru qu'après sa mort, Paris, 1778, 6 vol. in-12. Elle est, à quelques endroits près, fidelle, élégante & précise. On a encore de lui une édition des *Antiquités de la Grece* de Lambert Bos, Paris, 1769, in-12.

GRANGER, (N.) natif de Dijon, mort en revenant d'un voyage de Perse, à deux journées de Bassora, vers l'an 1733, a laissé, dit-on, des Relations de ses courses dans différentes parties du Levant; mais on n'a encore mis au jour que son *Voyage d'Egypte*, qui est instructif & intéressant. L'on y voit ce qu'il y a de plus remarquable, principalement sur l'histoire naturelle. Cette Relation, publiée en 1745, à Paris, chez Vincent, est précédée d'une préface historique, dans laquelle on lit plusieurs particularités sur l'auteur.

GRANJON, (Robert) célebre graveur, & fondeur de caracteres d'imprimerie, florissoit vers le milieu du seizieme siecle.

GRANMONT, chef des Flibustiers, étoit gentilhomme, & né à Paris dans le dix-septieme siecle. Avec des qualités qui l'auroient pu élever aux premiers honneurs de la guerre, il avoit tous les vices d'un corsaire. Il porta la débauche des femmes & du vin aux plus grands excès, la cruauté & l'irréligion jusqu'où elle peut aller. Une de ses plus considérables expéditions fut la prise de Campêche en 1685. Cette ville étoit aux Espagnols, & Granmont ne leur fit aucun quartier. Deux de ses gens ayant été pris en cette occasion par un détachement que commandoit le gouverneur de Mérida, Granmont les envoya redemander au gouverneur, promettant de lui

renvoyer tous les prisonniers qu'il avoit faits jusques-là, sans en excepter le gouverneur de Campêche & les autres officiers. Sa demande lui ayant été refusée, parce qu'on se défioit de lui & qu'on étoit outré de sa barbarie, il réduisit toute la ville en cendres, fit sauter la forteresse, & brûla, le jour de S. Louis, dans un feu de joie, pour 200,000 écus de bois de Campêche. On croit qu'il mourut l'année suivante 1686. Il avoit armé un navire, où il mit environ 180 hommes, & avoit mis en mer dans le mois d'octobre 1686; mais l'on n'a jamais pu savoir ce que ni lui ni son équipage étoient devenus. L'histoire de ses exploits & des autres Flibustiers & Boucaniers, peut servir de pendant à ce que l'on raconte des excès de quelques Espagnols en Amérique; avec cette différence néanmoins que ces derniers ont agi contre des nations barbares, la plupart antropophages & abominables; & les Flibustiers contre une nation policée & chrétienne, qui a toujours donné des preuves de générosité & d'honnêteté à la nation, dont ces brigands étoient issus.

GRANVELLE, *voyez* PERRENOT.

GRAPHÆUS ou SCHRIVER, (Corneille) imprimeur & bon littérateur, né à Alost, fut secrétaire de la ville d'Anvers, donna beaucoup de petits *Poëmes* au public, à l'occasion des événemens mémorables arrivés de son tems, & des *Eglogues sacrées*. Il mourut en 1558, à l'âge de 77 ans. Jean Servilius a donné des notes sur les *Eglogues sacrées* de Graphæus, Anvers, 1536, in-12.

GRAS, (Louise le) fille de Louis de Marillac, frere du garde-des-sceaux, & du maréchal de ce nom, fut infiniment plus recommandable par ses vertus, que par sa naissance. Ayant épousé Antoine le Gras, secrétaire des commandemens de la reine Marie de Médicis, elle le perdit en 1625 après douze ans de mariage. Ce fut alors que s'étant mise sous la conduite de S. Vincent de Paul, ce grand serviteur de Dieu l'employa dans les établissemens qu'il fit sur-tout à Paris. Elle fonda conjointement avec lui la Congrégation des *Filles de la Charité*, dite aussi *Sœurs-Grises*. Ces filles, destinées à avoir soin des pauvres malades, se multiplierent beaucoup en peu de tems. Elles ont plus de 300 établissemens tant en France qu'en Pologne & dans les Pays-Bas. « Peut-être n'est-il rien de » plus grand sur la terre, dit » Voltaire, que le sacrifice » que fait un sexe délicat, de » la beauté & de la jeunesse, » souvent de la haute naissance, » pour soulager dans les hôpi- » taux, ce ramas de toutes les » miseres humaines, dont la » vue est si humiliante pour » notre orgueil & si révoltante » pour notre délicatesse ». On ne peut que louer cette réflexion, qui est bien saillante dans la bouche d'un tel homme; mais le même homme se trompe en ajoutant que *cette Congrégation si utile est la moins nombreuse*. Ce que nous venons de dire, prouve le contraire. Les enfans-trouvés ressentirent aussi des effets de la charité de madame le Gras. Elle loua une

maison dans le fauxbourg Saint-Victor, pour servir de retraite à ces infortunés. Cette généreuse bienfaitrice de l'humanité mourut saintement en 1662, à 71 ans. On peut consulter sa *Vie* écrite par Gobillon, in-12. Les Sœurs de la Charité ont donné des preuves éclatantes de fermeté & de religion durant la révolution de France; elles essuyerent en 1791 les traitemens les plus indignes & les plus cruels, plutôt que de communiquer avec les prêtres apostats & schismatiques. « Ces infortunées filles (dit M. Burke, dans la séance du parlement d'Angleterre, le 6 juin 1791), » consacrées aux devoirs les » plus sublimes de la Religion » & de l'humanité souffrante, » ont été traînées dans les rues » & frappées de verges *par les* » *souverains de la nation Fran-* » *çoise*; & cela parce que le » prêtre dont elles avoient reçu » la Communion, ne s'étoit pas » soumis au *test*. Cette in- » sulte faite aux mœurs, qui » auroit trouvé des vengeurs » dans les pays les plus bar- » bares, n'a été ni punie ni » même censurée; & on nous » vante la tolérance d'un pays » où on se souille de pareils » excès ». *Voyez* VINCENT DE PAUL. Sa *Vie* écrite par Gobillon, 1676, in-12, a été revue & augmentée par M. Collet, Paris, 1769, in-8°.

GRAS, (Antoine le) Parisien, entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il se fit remarquer par ses talens & ses mœurs. Etant rentré dans le monde, il cultiva les lettres, & s'attacha sur-tout à l'étude de l'Ecriture & des Peres. Nous avons de lui: I. Les *Vies des grands Capitaines*, traduites en françois du latin de Cornelius Nepos, 1729, in-12. II. *Ouvrages des saints Peres qui ont vécu du tems des Apôtres*, traduits avec des notes, 1717, in-12, & réimprimés en 1749 sous le même format. Ces deux versions sont exactes & fidelles. L'auteur mourut en 1751, âgé d'environ 70 ans. — Il ne faut pas le confondre avec Jacques le GRAS, avocat à Rouen, sa patrie, mort vers 1600, dont on a en vers françois la *Traduction* de l'ouvrage d'Hésiode, qui a pour titre: *Les Œuvres & les Jours*.

GRASSIS, (Paris de) maître des cérémonies sous le pape Léon X, ensuite évêque de Pesaro, a laissé un *Cérémonial* qui est estimé. Il fit une épitaphe qu'il supposa que Publius Crassus avoit composée pour sa mule. Les antiquaires y furent trompés.

GRASSIS, (Paduanus de) Franciscain, natif de Barlette, florissoit au seizieme siecle. Il prêcha & il écrivit avec un succès égal. On a de lui: *De Republica Ecclesiastica*, & *Enchiridion Ecclesiasticum*, Venise, 1583, in-4°; & d'autres ouvrages.

GRASWINCKEL, (Théodore) natif de Delft, avocat fiscal des domaines de Hollande, greffier & secrétaire de la chambre mi-partie de la part des états-généraux, établie à Malines pour terminer les différends des Brabançons & des Hollandois, mourut en cette ville en 1666, à 66 ans. Il étoit versé dans les matieres de droit, dans les belles-lettres & dans la

la poësie latine. Ses principaux ouvrages sont : I. Un livre : *De jure Majestatis*, 1642, in-4°. II. *De fide hæreticis & rebellibus servanda*, 1660. III. *Libertas Veneta, seu Venetorum in se ac suos imperandi jus*, 1634, in-4°, qui lui procura le titre de chevalier de Saint-Marc. IV. *Psalmorum Davidis paraphrasis*, en vers héroïques, La Haye, 1643, in-4°. V. *Thomæ a Kempis de Imitatione Christi libri tres, carmine expressi*, Roterdam, 1661. On n'a pas de peine à deviner la raison qui l'a empêché de mettre en vers le quatrieme livre de ce précieux ouvrage. Avant lui, Castalion avoit pris un autre biais; ce fut de changer le livre & de le calviniser (*voyez* KEMPIS). Grafwinckel étoit parent & grand ami de Grotius; il accompagna cet homme célebre lorsqu'il fut obligé de se retirer en France, pour se soustraire aux poursuites des Gomaristes, & publia plusieurs ouvrages pour la défense de ceux de son parent.

GRATAROLE, (Guillaume) médecin de Bergame, professa son art à Padoue avec beaucoup de distinction : mais s'étant laissé séduire par les nouveaux hérétiques, il se retira à Bâle, où il mourut en 1568, à 52 ans, dans un état qui approchoit de l'indigence. Il étoit riche à Padoue; il sacrifia sa fortune au Calvinisme. Les ouvrages qui ont fait le plus d'honneur à son savoir, sont : I. Un *Traité de la maniere de conserver & d'augmenter la mémoire*, en latin, Francfort, 1591, in-12; traduit en françois par Etienne Cope, Lyon, 1586, in-16. II. Un autre *Traité de la conservation de la santé des Magistrats, des Voyageurs, des Hommes d'étude*, en latin, Francfort, 1591, in-12. III. *De prædictione morum naturarumque Hominum, facili ex inspectione partium corporis*, in-8°. IV. *De vini natura*, Cologne, 1671, in-8°. Gratarole voulut aussi se mêler de controverse. Il écrivit un mauvais livre sur les marques de l'Ante-Christ. Bon médecin, pitoyable théologien, il remplit cet ouvrage du plus absurde fanatisme. Tout ce qu'il a composé est en latin... Bonjean GRATAROLE, son parent, vivoit à-peu-près dans le même tems, & s'acquit quelque réputation par une *Topographie*, en italien, de la riviere de Salo, dans le Bressan, sa patrie; & par quelques bonnes tragédies, *Actée*, *Polixene*, *Astianax*. Le marquis Maffei jugea cette derniere digne d'entrer dans son recueil.

GRATIANI, (Antoine-Marie) naquit en 1537, dans la petite ville del Borgo san Sepulchro en Toscane. Le cardinal Commendon, qui voulut bien être son maître, & qui trouva dans son disciple les dispositions les plus heureuses, le fit son secrétaire. Gratiani le suivit en Allemagne, en Pologne & ailleurs. Ce cardinal le traita plutôt en ami qu'en homme de sa suite, lui confiant toutes ses affaires, prenant conseil de lui, & cherchant les occasions de l'employer pour faire valoir son mérite. Il le récompensa de ses services par une riche abbaye. Après la mort de son bienfaiteur, Gratiani fut secrétaire de Sixte V, nonce

à Venise & évêque d'Amelia. Il mourut dans cette ville en 1611, à 75 ans, avec la réputation d'un très-bel-esprit & d'un saint évêque. Les ouvrages qui l'ont fait connoître, sont: I. *De vita Joannis-Francisci Commendoni, Cardinalis, Libri quatuor*, publiés par Fléchier, sous le nom masqué de *Roger Akakia*, in-4°, en 1669; & traduits en françois par le même, Paris, 1671, in-4°. II. *De bello Cyprio*, publié à Rome en 1624, in-4°. Cet ouvrage, écrit avec autant d'élégance & de pureté que le précédent, a été traduit en françois avec peu de succès par le Pelletier d'Angers, Paris, 1685, in-4°, de même que le suivant. III. *De casibus adversis illustrium Virorum sui ævi*, écrit avec autant de vérité que d'élégance. Cet intéressant ouvrage n'a vu le jour qu'en 1680 (Paris, in-4°), un siecle après sa composition; M. Fléchier en ayant fait imprimer le manuscrit trouvé dans la Bibliotheque du baron Ferdinand de Furstemberg, évêque de Paderborn & de Munster.

GRATIANI, (Jerôme) secrétaire & conseiller-d'état du duc de Modene, étoit un auteur Italien du dernier siecle. On lui doit plusieurs ouvrages en prose & en vers. Le principal dans ce dernier genre est un Poëme épique, sous ce titre: *Il Conquisto di Granata*. On ne le mettra jamais à côté de celui du Tasse, quoique la versification en soit assez douce. On fait quelque cas d'une tragédie de cet auteur, intitulée: *Il Cromvele*. Elle fut dédiée à Louis XIV & imprimée à Paris. On trouve dans le recueil de ses *Varie Prose*, quelques morceaux agréables.

GRATIANI, (Jean) professeur en philosophie à Padoue, a donné une *Histoire de Venise* en latin, 3 vol. in-4°, Padoue, 1725; elle commence à l'an 1615, & finit à l'an 1724. Elle ne renferme pas seulement ce qui s'est passé de mémorable dans l'état de Venise, mais aussi un grand nombre d'événemens qui n'ont point de rapport avec cette république.

GRATIEN, pere de l'empereur Valentinien I, étoit de Cibale en Pannonie (aujourd'hui Hongrie). Il fut surnommé *le Cordier*, parce qu'un jour, comme il portoit dans sa premiere jeunesse une corde pour la vendre, cinq soldats qui voulurent la lui arracher, ne purent jamais en venir à bout. Cette force extraordinaire le fit connoître. Il entra dans l'état militaire, parvint par degrés à la dignité de tribun, & obtint le commandement de l'armée d'Afrique. Des envieux l'accusant de concussion, il quitta ce poste, & se retira dans la Grande-Bretagne, où il commanda quelque tems après les troupes qui s'y trouvoient. Enfin, après avoir obtenu la permission de se démettre de ses emplois, il finit ses jours dans une retraite honorable.

GRATIEN, empereur Romain, naquit à Sirmich en 359. Son pere Valentinien lui donna le titre d'Auguste, dès l'âge de huit ans, en 367. Gratien lui succéda en 375, à l'âge de 16 ans & demi. Brave capitaine, sage empereur, il fit des loix, protégea les lettres & sauva l'état. Pour soutenir le fardeau de

l'empire, il s'associa Théodose, & lui donna Constantinople avec la Thrace & toutes les provinces de l'Orient. Son courage éclata bientôt après contre les Goths & contre les Allemands. La guerre avec ceux-ci lui fut très-heureuse; il fit cesser le ravage qu'ils faisoient dans les Gaules, en les taillant en pieces, & en leur tuant 30,000 hommes. Son zele pour le Christianisme égala son courage. Après la mort de Valens, il rappella les exilés, & ordonna aux Ariens de rendre les églises aux Catholiques. Il y avoit à Rome dans le sénat un autel de la Victoire, démoli en 357 par ordre de l'empereur Constance, & rétabli ensuite par Julien. Gratien le fit non-seulement détruire; mais il se saisit des revenus destinés pour entretenir les sacrifices & les prêtres des idoles, & attribua ces fonds à l'épargne. Il refusa & fit effacer de ses titres celui de *Pontifex Maximus*, que les empereurs idolâtres s'étoient arrogé, & que les empereurs chrétiens avoient laissé subsister sans y faire attention. « Telle » est la nature du despotisme, » dit un auteur moderne: lorsqu'il a maîtrisé la terre, il » usurpe les droits du Ciel; » il veut être *Pontife* & *Dieu*, » quand il ne trouve plus dans » un empire temporel de quoi » flatter son orgueil. Cette ma- » nie n'est pas exclusivement » propre aux siecles païens; » on la voit reparoître dans » tous les tems, & notre siecle » en a retracé les traits ». Gratien supprima les privileges & les immunités de ces sacrificateurs idolâtres. Il abolit également celles que les Païens avoient accordées à leurs Vestales, & ordonna que le fisc se saisiroit des terres que l'on donneroit par testament, ou à ces vierges, ou aux temples, ou aux prêtres des idoles. Il leur permit seulement de recevoir les legs des choses mobiliaires. Tous ces changemens irriterent un peuple fanatique & superstitieux. Maxime, général des troupes Romaines dans la Bretagne, fut proclamé empereur par les légions qu'il commandoit. Gratien marcha contre lui, le joignit à Paris; mais il fut lâchement abandonné par ses troupes. Obligé de se sauver, il tourna ses pas vers l'Italie, & en arrivant à Lyon, il fut arrêté, livré aux rebelles & massacré en 383. Ce prince, aussi grand qu'infortuné, n'avoit alors que 24 ans, dont il en avoit régné sept & 9 mois. S. Ambroise versa des pleurs sur son tombeau, qu'il regardoit comme celui d'un martyr. Le choix qu'il fit de Théodose pour être son collegue, & qui par-là devint son successeur, auroit suffi seul pour rendre son nom cher à l'Eglise & à l'empire.

GRATIEN, simple soldat, fut couronné empereur par les légions Romaines révoltées dans la Grande-Bretagne, pour l'opposer à Honorius, vers l'an 407; mais il fut mis à mort 4 mois après, par ceux-mêmes qui l'avoient élevé à l'empire.

GRATIEN, né à Chiusi dans la Toscane, Bénédictin (selon la commune opinion) dans le monastere des SS. Felix & Nabor à Bologne, est auteur d'une célebre collection des

Décrets des papes & des conciles, qui compose la 1re. partie du *Droit Canonique*. Il acheva cet ouvrage vers l'an 1151, & mourut peu après. Il intitula ce recueil : *La Concorde des Canons discordans*, parce qu'il y rapporte plusieurs autorités qui paroissent opposées, & qu'il concilie bien ou mal. Gratien inséra dans ce recueil les Décrétales d'Isidore Mercator (*voyez* ce mot), & de quelques autres qui l'avoient précédé. Plusieurs auteurs ont travaillé à corriger les défauts de la collection de Gratien, entr'autres *Antonius Augustinus*. Son traité *De emendatione Gratiani* est necessaire à ceux qui lisent l'ouvrage de Gratien. Nous avons une excellente édition de ce *Traité*, publiée par les soins de Baluze. Le *Décret de Gratien*, imprimé à Mayence, in-fol., 1472, fait une des principales parties du corps du *Droit Canon*, dont nous avons plusieurs éditions. Celles de Rome, 1582, 4 vol. in-fol., & de Lyon, 1671, 3 vol. in-fol., sont recherchées. M. Savioli, dans les *Annales de Bologne*, 1785, ne croit pas que Gratien ait été Bénédictin ni moine ; il réfute les Annales des Camaldules, où ce canoniste est regardé comme ayant été de cet ordre. Le premier auteur qui donne à Gratien la qualité de moine, est Vincent de Beauvais qui vivoit un siecle entier après lui, & qui ne dit même rien de positif sur cet objet ; car il s'exprime ainsi : *Gratianus, ut ferunt, Monachus.*

GRATIUS - FALISCUS, poëte Latin, contemporain d'Ovide, auteur d'un poëme sur la *Maniere de chasser avec les Chiens*, dont la meilleure édition est celle de Leipsig, 1659, in-4°, avec les notes du savant Janus Ulitius. Il y en a une autre d'Elzevir, 1645, in-12. On le trouve aussi dans les *Poëtæ Latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°; dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire ; & dans le *Recueil* des poëtes qui traitent de la chasse, Leyde, 1728, in-4°.

GRATIUS, (*Ortuinus*) supérieur d'un college à Cologne, où il mourut en 1542, étoit né à Holvick, diocese de Munster. On a de lui : I. *Triumphus B. Job*, en vers élégiaques, & en 3 livres, Cologne, 1537, in-fol. II. *Fasciculus rerum expetendarum & fugiendarum*, Cologne, 1535, in-fol., réimprimé par les soins d'Edouard Brown, Londres, 1690, 2 vol. in-fol. C'est un recueil de pieces concernant le concile de Bâle. Son attachement à la Religion Catholique lui attira l'inimitié de Reuchlin, d'Hutten, & de plusieurs autres professeurs. Ceux-ci, pour tourner en ridicule le langage barbare des théologiens scholastiques, & quelques-unes de leurs opinions, firent imprimer en 1516 & 1517, in-4°., 2 parties, *Epistolæ obscurorum Virorum ad Dominum Magistrum Ortuinum Gratium*, réimprimées souvent depuis, entr'autres à Londres, 1710, in-12. Léon X condamna, le 15 mars 1517, ce livre, où la plaisanterie préparoit les esprits aux nouveautés du Luthéranisme. Gratius y opposa *Lamentationes obscurorum Virorum non prohibitæ per Sedem Apostolicam*, Cologne, 1518, in-8°.,

réimprimé en 1649. Le vrai nom de ce savant étoit *Graës.*

GRATUS, diacre de l'Eglise Catholique dans le 5e. siecle, vivoit en quelque retraite de Provence, peu éloignée du célebre monastere de Lérins. Il y pratiquoit de grandes austérités, & s'y appliquoit beaucoup à la lecture. Mais soit que ce genre de vie lui ait affoibli l'esprit, soit qu'il lui ait enflé le cœur, il s'imagina avoir des révélations, en même tems qu'il écrivoit des erreurs contraires à la foi. Il composa un petit Traité, dans lequel il prétendoit montrer qu'il n'y avoit en JESUS-CHRIST, Dieu & Homme, qu'une seule nature, qui étoit la divine. C'étoit proprement l'*Eutychianisme.* Gratus envoya son écrit à Fauste, alors abbé de Lérins, depuis évêque de Riez, qui trouvant cet écrit aussi mal digéré que mal pensé, hésita d'abord de répondre. Il répondit cependant après un certain tems, & réfuta fortement les erreurs de Gratus, à qui il donna aussi de fort bons avis, sur la conduite qu'il devoit tenir pour ne point s'exposer à abandonner la vérité.

GRAVELOT, (Henri-François) Bourguignon, célebre graveur, naquit à Paris le 26 mars 1699. Après avoir été à l'isle de St.-Domingue, il revint en France & s'appliqua entiérement au dessin. Il passa ensuite à Londres, où il resta 13 ans. C'est depuis son retour, en 1745, que sont sortis de son crayon tous ces beaux dessins qui ont orné beaucoup de livres; plusieurs de ceux-ci ne méritoient pas cette distinction. Il mourut à Paris, en 1773.

GRAVEROL, (François) avocat, né à Nismes en 1635, & mort dans cette ville en 1694, étoit membre de l'académie des *Ricovrati* de Padoue. Il laissa : I. Plusieurs *Dissertations* sur diverses médailles. II. Le médiocre Recueil intitulé : *Sorberiana*, in-12. III. De savantes *Observations sur les Arrêts du Parlement de Toulouse*, recueillies par la Rocheflavin, Toulouse, 1720, in-4°. IV. *Notice ou Abrégé historique des 22 Villes chefs des Dioceses de la Province de Languedoc*, in-fol., ouvrage superficiel & inexact. Ce jurisconsulte eut une grande réputation de son tems, par son érudition, & par la connoissance des monumens de l'antiquité. — Jean GRAVEROL, son frere puîné, né à Nismes en 1636, quitta Lyon, où il étoit ministre, à la révocation de l'édit de Nantes, & se réfugia à Amsterdam, puis à Londres, où il mourut en 1718. Il est auteur de divers ouvrages de controverse, dont le principal est *Moses vindicatus*, Amsterdam, 1694, in-12; solide réfutation du livre de Burnet, intitulé : *Archeologia Philosophica, sive Doctrina antiqua de rerum originibus.* Graverol défend la narration de Moyse, contre les explications ineptes & allégoriques de Burnet, avec autant de force de raison, que de zele pour la bonne doctrine.

s'GRAVESANDE, (Guillaume-Jacques de) mathématicien célebre, naquit à Bois-le-Duc en 1688. Ses heureuses dispositions pour les sciences

lui firent un grand nom dans un âge peu avancé. A 18 ans il avoit commencé son *Essai de Perspective.* Associé en 1713 au *Journal Littéraire*, il remplit cet ouvrage d'extraits & de dissertations, qui le firent rechercher. Il passa deux ans après en Angleterre, en qualité de secrétaire d'ambassade, y vit Newton, s'en fit aimer & estimer, & obtint une place dans la société royale de Londres. De retour en Hollande, on lui offrit une chaire de professeur en astronomie & en mathématiques à Leyde, & il l'accepta. La physique étoit alors assez mal enseignée dans cette académie. s'Gravesande ouvrit un cours complet de physique expérimentale, & le remplit avec la plus grande distinction. Le landgrave de Hesse l'ayant appellé en 1721 à Cassel, pour porter son jugement sur une machine d'Orphireus, qui prétendoit avoir trouvé le mouvement perpétuel, il l'admira. Mais ne pouvant rien décider, parce que l'artiste en cachoit l'intérieur, il engagea le prince à la faire déplacer, pour voir si elle n'avoit aucune communication avec quelque mobile extérieur : mais Orphireus aima mieux mettre sa machine en pieces. s'Gravesande, de retour en Hollande, fut nommé professeur de philosophie à Leyde en 1734, & y mourut en 1742 d'un excès de travail. Outre cette philosophie qui dévoile les secrets de la nature, il possédoit cette autre philosophie, bien plus nécessaire au bonheur, qui va jusqu'à l'ame. Ses mœurs étoient douces & faciles. Quoiqu'il fût d'un tempérament fort vif, il sut en être le maître ; & sa vivacité ajouta aux agrémens de son esprit, sans altérer la bonté de son cœur. Ses principales productions sont : I. *Essai sur la Perspective*, peut-être le meilleur qui ait paru sur cette matiere, avec un *Traité de l'usage de la Chambre obscure* pour le dessin. II. *Physices elementa Mathematica, experimentis confirmata, sive Introductio ad Philosophiam Newtonianam* : ouvrage composé en partie dans les barques publiques, sans que le bruit & le babil des voyageurs pussent le tirer de ses méditations, & le distraire des calculs les plus compliqués. Allemand, son disciple, professeur de Leyde, en a donné une bonne édition en 1742. Joncourt, pasteur & professeur à Bois-le-Duc, l'a traduit en françois, en 1746, 2 vol. in-8°. Quoique zélé Newtonien, s'Gravesande y donne de sages avis touchant le peu de solidité des opérations algébriques, fondées souvent sur des suppositions gratuites, & les erreurs où l'on peut tomber en s'appuyant sur des calculs dirigés par l'opinion même qu'ils doivent établir ; espece de cercle vicieux très-commun dans la physique moderne. *Ejus conditionis est ut non detegatur nisi conferendo computationem cum observationibus ; sed computatio tabulas eum in finem constructas pro fundamento habet, & has satis accuratas esse quis affirmabit ?* III. *Matheseos universalis elementa*, Leyde, in-8°. C'est un cours d'algebre à l'usage de ceux qui fréquentent les colleges. L'auteur le publia en 1727. Tout

abrégé qu'est cet ouvrage, il le fit placer au rang des premiers mathématiciens de l'Europe. IV. *Philosophiæ Newtonianæ institutiones*, 1744, in-8°, dans lesquelles l'auteur abrégea ses Elémens de Physique. V. *Introductio ad Philosophiam, Metaphysicam & Logicam.* Cet ouvrage fut si goûté, qu'on l'imprima tout de suite à Venise, avec l'approbation des inquisiteurs. Il fut aussi traduit en françois, 1737, in-12.

GRAVESON, (Ignace-Hyacinthe-Amat de) Dominicain, docteur de Sorbonne, né à Graveson, village près d'Avignon, fut appellé à Rome par son général. Il fut un des théologiens du concile de cette ville en 1725; mais l'air de Rome lui étant contraire, il se retira à Arles, où il mourut en 1733, à 63 ans. Ses ouvrages publiés à Venise en 1740, en 7 vol. in-4°, renferment: I. Une *Histoire de l'Ancien-Testament* & une *Histoire Ecclésiastique jusqu'en 1730;* assez peu lues l'une & l'autre. La derniere a néanmoins été réimprimée séparément à Ausbourg en 1751, 2 tom. in-fol., & à Venise, 1762, avec des notes & une continuation jusqu'à l'an 1760, par Jean-Dominique Mansi. II. *Un Traité de la Vie & des Mysteres de J. C.* III. Une *Histoire du brave Crillon*, in-12. IV. Plusieurs *Opuscules sur la Grace efficace & la Prédestination.* Le P. de Graveson eut beaucoup de part à la réconciliation du cardinal de Noailles, avec le Saint-Siege, & à son adhésion à la bulle *Unigenitus.* Il étoit d'un caractere doux & conciliant, mais il se laissa aller quelquefois à des préventions singulieres : comme lorsqu'il s'avisa de déclarer supposée & fabriquée, la fameuse lettre de S. François de Sales au Pere Lessius, précisément parce qu'il ne la trouvoit pas dans le recueil des lettres de cet évêque; comme si les lettres qu'un homme écrit durant sa vie, pouvoient être promptement rassemblées dans un recueil complet, où aucune ne seroit omise.

GRAVIER, (Charles) comte de Vergennes, né à Dijon, le 28 décembre 1719, remplit avec distinction la place d'ambassadeur de France, à Stockholm & à Constantinople, & fut appellé en 1774 au département des affaires étrangeres. Après la mort du comte de Maurepas, en 1782, il devint premier ministre, & jouit de toute la confiance de Louis XVI. Il mourut à Paris, le 13 février 1787, à l'âge de 68 ans. Les troubles de la Hollande qu'il croyoit être avantageux à la France, & qu'il entretint avec des sommes immenses; & la paix de 1783, furent les principaux événemens de son ministere, durant lequel il donna des preuves de probité, de modération & de prudence; quoique ses vues n'aient pas toujours eu toute la solidité que l'intérêt de la chose publique sembloit demander. Sa politique avoit plus de finesse que de dignité, & ses moyens montroient plus de défiance & d'inquiétude, que de véritable grandeur. Il laissa enlever les barrieres aux Hollandois, & leur vit paisiblement faire la guerre au sujet de l'Escaut, dans le

tems même qu'il prétendoit les attacher à la France par de nouveaux liens; d'un autre côté, il maintenoit la captivité de l'Escaut, après avoir combattu pour la liberté des mers. Un reproche plus grave, est la guerre d'Amérique qui éclata vers la fin du ministere du comte de Maurepas, mais à laquelle, comme ministre des affaires étrangeres, il avoit particuliérement coopéré, & qu'on regarde comme son ouvrage propre. C'est cette guerre, parfaitement inutile & très-nuisible à la France, malgré quelques acquisitions coloniales, qui a accéléré la catastrophe de ce beau royaume, tant en obérant l'état de maniere à ne pouvoir se relever, que par des moyens qui ont provoqué & consommé la révolution. Si le célebre auteur du *Discours sur l'Histoire universelle*, le grand Bossuet, écrivoit les événemens de nos jours, il ne manqueroit pas d'observer comment la Providence a rendu avec usure à la France, le mal qu'elle avoit fait à l'Angleterre, en prenant au milieu de la paix & contre la foi des traités, le parti de ses sujets révoltés dans un autre hémisphere. Peut-être eût-il remarqué encore que c'est le même la Fayette, que pour cet effet on envoya en Amérique, qui fut le général de la révolution Françoise, & le geolier du roi captif. On a donné en 1788, le *Portrait du C. de Vergennes*, in-8°. Il y a de fort bons & de fort mauvais morceaux. M. de Mayer a publié sa *Vie publique & privée*, Paris, 1789, in-8°: barbouillage philosophique : l'auteur s'y embrouille de maniere à ne s'entendre pas lui-même. *Voyez* le *Journ. hist. & littér.* 1 mars 1790, p. 367.

GRAVINA, (Pierre) poëte Italien de Gravina, ville du royaume de Naples, mourut en 1528, à 75 ans. On a ses *Poésies* in-4°, Naples, 1532. Sannazar en faisoit cas.

GRAVINA, (Dominique) Dominicain, parvint aux premieres charges de son ordre par son mérite, & mourut à Rome en 1643, à 70 ans. On a de lui : I. *Statp della Religione di San Domenico*, Rome, 1605, in-12. II. *De Catholicis præscriptionibus*, Naples, 1627, 2 tomes in-fol. & d'autres ouvrages de théologie estimés. — Il ne faut pas le confondre avec le P. GRAVINA, Jésuite, auteur d'une *Théologie*, qui a eu un grand cours en Italie, & qui est réellement bien rédigée. Il est vrai que l'auteur y enseigne le probabilisme, mais avec des réserves & des regles qui semblent faire rentrer son opinion dans l'esprit de celle qu'elle paroît combattre. Il écrivoit vers le milieu de ce siecle, & vivoit encore en 1760.

GRAVINA, (Jean-Vincent) né en 1664 à Rogliano, dans la Calabre ultérieure, obtint d'Innocent XII une chaire de droit. Il avoit la manie des réformes, & le premier abus qu'il prétendit corriger, fut l'argumentation scholastique; mais il est plus que douteux si en cela il rendoit service aux sciences. L'argumentation scholastique a eu ses inconvéniens, on l'a fait servir à des spéculations inutiles & ridicules; mais réduite à de justes bornes, elle est

la conservatrice d'une bonne logique, & prémunit l'esprit contre les sophismes de tous les genres, regardés aujourd'hui comme des raisonnemens solides (*voyez* DUNS, ANSELME, SUARÈS, &c.). Gravina mourut à Rome en 1718, à 54 ans, avec la réputation d'un poëte & d'un orateur médiocre, d'un savant quelquefois caustique, & quelquefois paradoxal. On a de lui : I. *Originum Juris libri tres;* où il y a beaucoup de recherches, & en même tems des vues superficielles & fausses. II. *De Romano Imperio liber singularis :* ouvrage qui fourmille d'erreurs, mais l'auteur espéroit que le peuple Romain, auquel il est dédié, ne s'en appercevroit pas; & il eut raison. III. *Della Ragione Poëtica*, en 2 liv.; espece de poétique, traduite en françois, à Paris, 1755, en 2 petits vol. in-12, sous ce titre : *Raison ou Idée de la Poésie.* IV. *Institutiones Canonicæ :* ouvrage posthume, imprimé à Turin en 1742, in-8°. V. Quelques *Tragédies* qui n'ont pas eu de succès, Venise, 1740, in-8°. VI. Un *Discours sur les Fables anciennes*, & un autre *sur la Tragédie.* On a fait une édition des *Œuvres* de Gravina, à Leipsig, en 1737, in-4°, avec des notes pédantesques & parasites, d'un nommé Mascovius. On a publié sa vie à Rome en 1762, sous ce titre : *De Vita & scriptis Vincentii Gravinæ Commentarius.* Espece d'éloge funebre, fait par un M. Serray, prêtre hiéronymite. *Voyez* SERGARDI.

GRAVIUS, (Henri) ou plutôt *Vermolanus*, Dominicain, prit le nom de *Gravius*, parce qu'il étoit de Grave, enseigna la théologie, fut prieur à Nimegue, & mourut dans sa patrie le 22 octobre 1552, avec la réputation d'un homme savant, sur-tout dans les langues. Nous avons de lui : I. *Annotationes in B. Cyprianum*, Cologne, 1544. Jacques Pamelius s'est servi de ces notes pour son édition de S. Cyprien. II. *Scholia & annotationes in Hieronymi Epistolas*, Anvers, 1568, & Cologne, 1618. Elles sont plus propres à faire remarquer les beautés du style de S. Jerôme, qu'à servir d'explication. III. Une *Edition* des *Œuvres* de S. Jean Damascene, Cologne, 1560, conférées avec plusieurs exemplaires grecs. IV. Une *Edition* des *Œuvres* de S. Paulin, corrigée, Cologne, 1560, in-8°. *Voyez* le P. Echard, tom. 2.

GRAVIUS, (Henri) natif de Louvain, fils d'un imprimeur, enseigna la théologie avec beaucoup de réputation, pendant 20 ans. Il fut appellé à Rome par le pape Sixte-Quint, pour soigner l'édition de la Vulgate. Grégoire XIV l'admit à sa cour; les cardinaux Caraffa, Borromée, Colonne, & sur-tout Baronius, l'honorerent d'une affection toute particuliere. Il mourut à Rome en 1591, 5 mois après son arrivée, à 55 ans. Baronius fit son épitaphe, & écrivit une lettre à la faculté de théologie de Louvain, où il déploie tous les sentimens de la plus vive douleur d'avoir perdu son meilleur ami. Les notes du 7e. tome des *Œuvres* de S. Augustin, Anvers, 1578, sont de Gravius.

GRAVIUS, *voy.* GREAVES.

GRAUNT, (Edouard) écrivain Anglois, fut maître de l'école de Westminster, & mourut l'an 1601. On a de lui : I. *Græcæ Linguæ Spicilegium.* II. *Institutio Græcæ Grammatices.* Ces ouvrages furent estimés dans leur tems.

GRAUNT, (Jean) membre de la société royale de Londres, se fit un nom par son ouvrage, intitulé : *Observations naturelles & politiques sur les Bills de mortalité.* Il embrassa la Religion Catholique-Romaine sur la fin de sa vie, après avoir été puritain & socinien. La société royale le perdit en 1674.

GRAWER, (Albert) théologien Luthérien, né à Mesecow, village de la Marche de Brandebourg, en 1575, s'acquit une grande réputation dans son parti par ses écrits contre les Sociniens, contre l'Eglise Romaine, & contre les Calvinistes. Son style étoit très-emporté. On a de lui : I. *Absurda absurdorum, absurdissima Calvinistica*, Iene, 1612, in-4°. II. *Anti-Lubinus de natura mali*, Magdebourg, 1606, in-4°. Ce livre est contre Eilhart Lubin, qui avoit renouvellé le manichéisme en l'ajustant à sa mode, & fait deux principes de Dieu & du néant. III. *Bellum Calvini & Jesu-Christi*, ibid., 1605, in-4°. Il mourut en 1617, surintendant des églises du pays de Weimar.

GRAY, (Jeanne) épouse de Gilfort, fils de Jean Dudley, duc de Northumberland, étoit petite-fille de Marie, sœur de Henri VIII. Marie étant restée veuve de Louis XII, roi de France, & n'en ayant point eu d'enfans, avoit épousé Brandon, duc de Suffolk, dont elle avoit eu une fille, mariée à Henri Gray, duc de Suffolk, pere de Jeanne. Le duc de Northumberland, ayant succédé à la faveur du duc de Sommerset auprès d'Edouard VI, craignit que ce prince ne succombât en peu de tems à la foiblesse de sa complexion : il ne trouva d'autre moyen de maintenir son autorité, que d'éloigner du trône les princesses Marie & Elizabeth, & de faire proclamer reine, Jeanne, sa bru. Edouard VI, zélé protestant, se prêta aux vues de son ministre, dérogea à l'ordre de succession établi par Henri VIII, & désigna pour lui succéder les filles de Henri Gray, dont Jeanne étoit l'aînée. Jeanne s'opposa tant qu'elle put à son élévation. « C'est un » attentat, disoit-elle, de bouleverser l'ordre dans la succession des rois. La couronne » appartient en premier lieu à » la princesse Marie, puis à la » princesse Elizabeth, à moi » après elles seulement ; & me » préserve le Ciel de prévenir » mon rang » ! Cependant cette princesse fut proclamée à Londres ; mais le parti & le droit de Marie l'emporterent. Jeanne fut renfermée dans la tour de Londres, avec Elizabeth qui régna depuis. On lui fit son procès ; & le beau-pere & l'époux de cette infortunée eurent la tête tranchée avec elle en 1554. Elle n'avoit que 17 ans.

GRAZZINI, (Antoine-François) poëte Italien, surnommé *il Lasca*, mourut en 1583, âgé de 79 ans, 10 mois & 27 jours, à Florence sa patrie, où il fut un des fondateurs de l'académie de la *Crusca*. L'ouvrage qui lui a fait le plus de

réputation, est un recueil de Nouvelles ou de Contes, imprimé à Paris en 1750, in 8° & in-4°, sous le titre de Londres; & traduit en françois en 1775, deux vol. in-8°. Il est regardé en Italie comme un émule de Bocace : mais il est plus sage, plus réservé que lui, quoiqu'il ne le soit pas encore assez. Toutes ses Nouvelles ne sont pas gaies; il y en a de très-tragiques, dans lesquelles il a l'art d'intéresser, & qui sont propres à produire des réflexions utiles. Il a laissé encore des *Stances*, des *Comédies*, un Poëme burlesque, &c.

GREATERICK *ou* GREATERACK, (Valentin) Irlandois, qui fit beaucoup de bruit en Angleterre au siecle 17e., principalement en 1664 & 1665, par une maniere singuliere & inconnue, de guérir diverses maladies. Par tout ce que l'on en raconte, on est tenté de le regarder comme le Mesmer & le Cagliostro de ce tems-là. Il fut appellé à Wittehal, où la cour ne fut pas trop persuadée de son pouvoir. Il parut à la ville, & y fut plus goûté. Les uns prétendoient que ces guérisons étoient fausses, les autres disoient qu'elles étoient procurées par des moyens superstitieux & illicites. Le guérisseur se défendit, & publia une Lettre adressée au célebre Boyle, dans laquelle il fait une histoire abrégée de sa vie. Il joignit à cet écrit un très-grand nombre de certificats, qui attestoient la réalité des cures qu'il avoit faites. Cependant sa réputation ne se soutint pas. On trouve dans la *Vie de St-Evremont* par Desmaiseaux, quelques détails sur cet homme singulier, ainsi qu'une piece intitulée : *Le Prophete Irlandois*, insérée dans le 2e. tom. des Œuvres de St-Evremont; mais l'histoire de Greaterick y est fort défigurée : les deux auteurs parlent de cet Irlandois d'après leurs idées & d'après des bruits vagues, plutôt que d'après des faits constatés. On seroit quelquefois tenté de croire qu'il y a dans l'histoire ou le roman qu'ils en font, des vues qu'ils n'ont osé avouer.

GRÉAVES, (Jean) *Gravius*, né à Calmoor, dans le comté de Hant en Angleterre, en 1602, fit de grands progrès dans l'étude de la philosophie, des mathématiques, & sur-tout des langues orientales. Son mérite lui procura une chaire de géométrie en 1630, dans le college fondé par Gresham. L'avidité du savoir lui fit entreprendre plusieurs voyages en Italie, en Turquie & en Egypte. Il fit un assez long séjour à Constantinople, à Rhodes & à Alexandrie, examinant tout ce qui pouvoit le mener à la connoissance de la nature & de l'antiquité. Il mesura en géometre les fameuses pyramides d'Egypte, & en rendit compte en savant. Il repassa en Angleterre l'an 1640, avec une abondante moisson de manuscrits, de pierres gravées, de médailles & de monnoies. On le choisit alors pour professeur d'astronomie à Oxford; mais son attachement à la famille royale, le fit chasser de l'université par les parlementaires. Gréaves, retiré à Londres, y travailla sans relâche jusqu'à sa mort, arrivée en 1652, à 50 ans. Parmi les

favans ouvrages dont il enrichit la république des lettres, on distingue : I. *Elementa Linguæ Persicæ*, Londres, 1649, in-4°. II. *De Cyclis Arabum & Persarum astronomicis*, 1648, in-4°. III. *Epochæ celebriores Ulag-Bei*, 1650, in-4°. IV. *Astronomia Schah-Cholgii, Persæ*, 1652, in-4°. V. Une excellente *Description des Pyramides d'Egypte*, en anglois, in-8°, traduite en françois par Thevenot, qui l'inséra dans le premier Recueil de ses Voyages, in-fol. VI. *Traité de la maniere de faire éclorre les Poulets dans les fours, selon la méthode des Egyptiens.* VII. Un savant *Discours sur le Pied & le Denier Romain*, pour servir de principes aux mesures & aux poids des anciens, en anglois, in-8°. VIII. Il a publié une *Dissertation* très-curieuse *du Serrail*, de Robert Withers, en anglois, in-8°.

GREBAN, (Arnoul & Simon) poëtes François du 15*e.* siecle, tous deux nés à Compiegne; le 1*er.* chanoine du Mans; le 2*e.* docteur en théologie, & secrétaire de Charles d'Anjou, comte du Maine, sous le roi Charles VII : ont composé, vers 1450, *le Mystere des Actes des Apôtres à personnages*, dont il y a 3 éditions différentes pour les changemens; la 1*re.* de 1537, 2 vol. in-fol.; la 2*e.* de 1540, 2 vol. in-4°; la 3*e.*, à laquelle on a joint le *Mystere de l'Apocalypse, de Louis Choquet*, 3 vol. in-fol., toutes trois à Paris.

GRECINUS, (Julius) sénateur Romain, qui vivoit sous l'empereur Caïus Caligula, étoit de Fréjus. Il cultiva les belles-lettres avec succès, & il fut un des hommes les plus éloquens de son tems. Séneque le philosophe n'en parle qu'avec admiration. Il paroît par Columelle qu'il avoit écrit sur l'agriculture & les vignes. On lui accorda une place dans le sénat, & il la remplit avec honneur. Caligula voulut l'obliger à accuser Marcus Silanus, que ce prince haïssoit, quoiqu'il fût innocent; Grecinus le refusa, & l'empereur irrité lui fit ôter la vie, vers l'an 40 de notre ere vulgaire.

GRECOURT, (Jean-Baptiste-Joseph Villart de) chanoine de l'église de St. Martin de Tours, naquit dans cette ville vers 1683, d'une famille bien alliée. Il débuta dans le monde par quelques Sermons, plus satyriques que moraux. Il en prêcha un entr'autres, qui n'étoit qu'un tissu d'anecdotes scandaleuses sur la plupart des dames de Tours. L'indignation publique l'obligea de renoncer à une occupation qui demandoit un homme plus grave & plus exemplaire. Il se mit donc à ses goûts & fit des *Contes* & des *Epigrammes*; il les lisoit dans toutes les sociétés, & les lisoit de façon à séduire les juges les plus séveres. Ses Poésies perdoient leur prix dans toute autre bouche. L'abbé de Grecourt étoit un des meilleurs lecteurs de son tems. Ce talent, son enjouement & ses saillies le faisoient rechercher; mais sa méchanceté & son humeur satyrique le faisoient craindre & quelquefois fuir. Il se piquoit d'érudition, quoique très-mal à propos. Il possédoit tant soit peu les auteurs latins, & vouloit qu'on crût qu'il connoissoit

le Grec, quoiqu'il n'en fût pas un mot. On se plaisoit souvent à confondre son ignorance; mais il payoit d'effronterie. La maturité de l'âge ne le fit changer ni de conduite, ni de caractere; & il mourut comme il avoit vécu, en 1743, à 56 ans. Ses *Poésies* ont été publiées en 1747, en 2 vol., & réimprimées à Luxembourg en 1761, mais enflées de quantité de Pieces du même genre par différens auteurs; en 4 vol. in-16. Elles renferment : I. Le *Poëme de Philotanus*, qui n'est pas de lui, à ce que prétendent les conteurs d'anecdotes. Il ne fit, dit-on, que le revoir & l'embellir de quelques tirades. Quoi qu'il en soit, ce poëme eut du succès parmi les partisans de Jansenius, mais les Catholiques & les lecteurs honnêtes en eurent horreur. Ce qui acheva de le mettre au rebut, c'est que les graces du style ne réparoient en aucune sorte la dégoûtante absurdité du sujet. « Le style » en est bas (dit Voltaire que » nous citons ici de préfé» rence), sans dialogue, sans » graces, sans finesse, sans » pureté, sans imagination dans » l'expression, & ce n'est enfin » qu'une histoire satyrique de » la bulle *Unigenitus*, en vers » burlesques ». Quelque mécontens que dussent être les Jésuites, d'un ouvrage rempli de basses & ordurieres calomnies, l'auteur les voyoit souvent à Tours, vivoit & mangeoit avec eux; telle étoit la lâcheté de son caractere. Il préparoit, dit-on, un autre *Poëme*, où le parti opposé n'auroit pas été plus épargné : mais la Providence n'a pas permis que la vérité & la foi orthodoxe fussent souillées par les éloges d'un tel panégyriste. II. Des *Contes*, quelquefois plaisans, toujours obscenes. III. Des *Epigrammes*, des *Chansons*, des *Fables*, qui offrent quelquefois de la douceur, mais qui sont en général assez médiocres, & d'une poésie foible. L'abbé des Fontaines, qui l'avoit beaucoup connu, donne une idée peu favorable de son caractere : ce critique dit expressément (dans le tome 1er. de ses *Jugemens*), « que sa langue & » sa plume l'avoient exclus de » la plupart des maisons de » Tours ». Les efforts qu'a fait un journaliste (*J. Encyc.*, 15 décembre 1784 & 1 janvier 1785) pour en donner des idées avantageuses, n'ont pas persuadé les lecteurs impartiaux. Si on lui a attribué quelques pieces infames qui n'étoient pas de lui, c'est que la réputation qu'il s'étoit faite par ses ouvrages & sa conduite, rendoit l'attribution vraisemblable.

GRÉGOIRE I, (S.) surnommé le Grand, d'une illustre famille Romaine, fut préteur de Rome en 573. Le mépris des grandeurs humaines l'engagea à se retirer dans un monastere, qu'il avoit fait bâtir sous l'invocation de S. André. Le pape Pélage II le tira de cette retraite, pour le faire un des Sept-Diacres de Rome. Il l'envoya peu de tems après à Constantinople, en qualité de nonce, pour implorer le secours de l'empereur Tibere II contre les Lombards. De retour à Rome en 584, il fut secrétaire de Pélage; & après la mort

de ce pape, le clergé & le peuple l'élurent pour lui succéder. Grégoire se croyant incapable de soutenir un fardeau dont tout le monde l'avoit jugé digne, se cacha; mais en vain: il fut ordonné le 3 septembre en 590. La peste revageoit alors Rome: il fit faire une procession générale, d'où l'on croit qu'est venue celle du jour de S. Marc, appellée encore *la grande Litanie*. La plus importante affaire qui occupoit l'Eglise dans ce tems-là, étoit les *Trois Chapitres*. Le saint pontife n'oublia rien pour éteindre ce schisme (*voyez* VIGILE). Son zele s'étendoit à tout. Il envoya en Sardaigne des évêques pour convertir les Idolâtres, il en envoya en Angleterre, exhortant les missionnaires à se servir à propos de la douceur & des récompenses. S. Augustin, chef de la mission d'Angleterre, fit de grands fruits, & convertit le roi de Kent. S. Grégoire tenoit de tems en tems des conciles à Rome, pour maintenir la discipline ecclésiastique, & réprimer l'incontinence du clergé. Il s'éleva avec force contre le titre de *Patriarche œcuménique* que prenoit le patriarche de Constantinople: titre que le pape même ne prenoit pas, quoique chef & pasteur de l'Eglise universelle (*voyez* PHOCAS), & cassa les actes du concile de cette ville, tenu en 589. Un autre service qu'il rendit à l'Eglise, fut la réforme de l'Office-Divin. Il fonda à Rome une école pour le chant de l'Eglise. Le moine S. Augustin, en partant pour l'Angleterre, emmena des chantres de cette école, qui passerent en France & instruisirent les Gaulois. Grégoire termina saintement sa vie le 12 mars 604, consumé par les travaux de l'épiscopat & du cabinet. Il travailla avec zele à réunir les schismatiques, & à convertir les hérétiques; mais il vouloit qu'on employât à leur égard la persuasion & non la violence. Il s'opposa aux vexations qu'on exerçoit contre les Juifs, pour les attirer au Christianisme. *C'est*, disoit-il, *par la douceur, la bonté, l'instruction, qu'il faut appeller les Infideles à la Religion Chrétienne, & non par les menaces & par la terreur.* Quoique S. Grégoire fût d'une si grande humilité, qu'il se donna lui-même le titre de *Serviteur des Serviteurs de J. C.*, titre adopté par ses successeurs, il soutenoit avec zele l'autorité du St.-Siege. Son pontificat est une réfutation de fait de tout ce que le compilateur Febronius & d'autres ennemis du siege de Rome, ont imaginé touchant les prétendus effets des fausses décrétales; depuis Isidore Mercator, l'autorité des papes n'a point été plus clairement & plus généralement reconnue dans l'Eglise que sous le pontificat de Grégoire (*voyez* S. LÉON, ISIDORE, LUTHER, S. PIERRE). Il écrivoit aux autres évêques avec toute la dignité & la fermeté du chef de l'Eglise; il avertissoit, instruisoit, reprenoit les rois; & ces grands de la terre l'écoutoient comme leur pere. Son pontificat présente le tableau d'une vaste théocratie, où la Religion plus puissante que les loix & les armes, réunit

toutes les nations chrétiennes par la voix de son pontife, & en se couvrant elle-même de gloire, faisoit encore la félicité temporelle des peuples. « L'u-
» nion de toutes les églises
» Occidentales, sous un pon-
» tife souverain, dit un auteur
» protestant & philosophe,
» faciliroit le commerce des na-
» tions, & tendoit à faire de
» l'Europe une vaste répu-
» blique; la pompe & la splen-
» deur du culte, qui apparte-
» noient à un établissement si
» riche, contribuoient en quel-
» que sorte à l'encouragement
» des beaux-arts, & commen-
» çoient à répandre une élé-
» gance générale de goût, en la
» conciliant avec la Religion ».
Sa table étoit simple & frugale, malgré les richesses que possédoit déjà l'Eglise Romaine. Dans une lettre au soudiacre Pierre, recteur du patrimoine de Sicile, il lui dit ; « Vous
» m'avez envoyé un mauvais
» cheval & 5 bons ânes; je ne
» puis monter le cheval, parce
» qu'il ne vaut rien, ni les
» ânes, parce que ce sont des
» ânes ». Ces paroles sont une preuve que l'écurie de ce grand pape n'étoit pas bien magnifique. De tous les papes, Saint Grégoire le Grand est celui dont il nous reste le plus d'écrits. Les principaux sont : I. Son *Pastoral;* c'est un traité des devoirs des pasteurs. On ne sauroit trop leur en recommander la lecture. II. Des *Homélies.* III. Des *Commentaires sur Job*, pleins de leçons propres à former les mœurs : ce qui les a fait appeller les *Morales de S. Grégoire.* IV. Des *Dialogues*, composés en partie pour célébrer les miracles de plusieurs Saints d'Italie. Le saint pontife s'y est un peu trop livré au goût de son siecle pour le merveilleux. V. *Douze Livres de Lettres*, qui offrent quelques particularités sur l'histoire de son tems, & des décisions sur divers points de discipline. Cet illustre pape avoit le génie tourné du côté de la morale, & il s'étoit fait un fonds inépuisable de pensées spirituelles. Il les exprimoit d'une maniere assez noble, & les renfermoit plutôt dans des périodes que dans des sentences. Ses termes ne sont par fort choisis, & sa composition n'est pas beaucoup travaillée; mais elle est facile, bien suivie, & se soutient toujours également. Il n'a rien de bien élevé & de bien vif; mais ce qu'il dit est vrai & solide. On ne lui reproche que d'être trop diffus dans ses explications de morale, & trop recherché dans ses allégories. Barbeyrac & d'autres Protestans ont eu tort d'exercer sur cet article leur critique caustique & déraisonnable; les allusions & les allégories dont les saints Peres se sont quelquefois occupés, n'étoient pas destinées à expliquer proprement le texte sacré, ni à servir de preuve à des vérités contestées par les infideles. Ces hommes zélés saisissoient toutes les occasions d'instruire & d'édifier, de porter à la vertu, de parler des mysteres de la foi, conformément à l'avis de S. Paul : *Quid enim sive per occasionem, sive per veritatem Christus annuntietur?* Phil. 1. L'Ecriture-Sainte leur étoit si familiere, & ils prenoient tant de goût à la réciter, qu'ils en

ont souvent fait des explications ingénieuses, sans prétendre déroger à la dignité du sens littéral. De toutes les éditions des Ouvrages de S. Grégoire, la plus ample & la plus correcte, est celle que Dom de Ste.-Marthe, général des Bénédictins de S. Maur, publia en 1707, en 4 vol. in-fol. Avant qu'on eût celle-là, on estimoit celle de Pierre Gussanvillan, prêtre de Chartres, publiée à Paris, 1675, 3 vol. in-fol. Sa *Vie* a été écrite par Dom de Ste.-Marthe, & imprimée à Rouen, in-4°, en 1697. Elle est préférable à l'*Histoire de son Pontificat*, par Maimbourg. Nous n'avons rien dit du reproche fait à S. Grégoire, d'avoir fait brûler les livres des auteurs païens: les gens instruits savent que c'est un conte qui ne mérite aucune croyance. Bayle & Barbeyrac, quoique très-injustes envers les Peres, sont convenus que l'accusation n'est pas prouvée, l'auteur de l'*Histoire de l'Eclectisme* a fait voir qu'elle n'a même aucune vraisemblance; elle n'est fondée que sur le récit de Jean de Sarisbery écrivain du 12*e*. siecle, estimable par ses principes plus que par ses connoissances historiques, & qui, à tous égards, ne peut servir de témoin ni même d'annaliste aux événemens du 6*e*. siecle. Avant S. Grégoire, Rome avoit été saccagée deux ou trois fois par les Barbares; il est impossible que sous son pontificat, la Bibliotheque du Mont-Palatin ait encore subsisté, & qu'il ait pu en faire brûler les livres. Le seul fait vrai est que S. Grégoire écrivit à Didier, archevêque de Vienne, pour le blâmer de ce qu'il enseignoit la grammaire à quelques personnes : en effet, un évêque a des devoirs plus pressans & plus sacrés que celui-là. Montagne a trouvé bon, malgré la démonstration du contraire, d'ajouter foi au récit de Jean de Sarisbery: nos incrédules moutonniers, sur la parole de Montagne, répéteront éternellement la même accusation contre S. Grégoire. Qu'elle soit vraie ou fausse, probable ou improbable, cela ne fait rien; elle peut imposer aux ignorans, & rendre odieuse la Religion, cela leur suffit: & c'est ainsi qu'ils travaillent à perfectionner la critique & l'histoire. S'ils étoient les maîtres d'anéantir tous les titres du Christianisme, & de brûler tous nos livres, ils n'en laisseroient pas subsister un seul.

GRÉGOIRE II, (S.) pape en 715, après Constantin, mérita la double clef par le succès avec lequel il avoit rempli des commissions importantes. Il étoit Romain, & signala son pontificat par son zele. Il rétablit le monastere du Mont-Cassin; convoqua deux conciles, l'un en 721 contre les mariages illicites, & l'autre en 729 contre les Iconoclastes; envoya S. Boniface prêcher en Allemagne; & mourut en 731, regretté pour ses vertus, son zele & ses lumieres. Les historiens Grecs accusent Grégoire II d'avoir engagé les Romains à se soulever contre Léon l'Isaurien, & à lui refuser le tribut: mais on sait combien doit être suspect le témoignage des Grecs, déjà prévenus d'une secrette aversion contre

l'Eglise Romaine, & d'ailleurs trop éloignés pour être bien instruits des véritables ressorts qui pouvoient exciter ces mouvemens à Rome. Une pareille entreprise de la part de Grégoire eût été contre ses propres principes, puisqu'il disoit à ce prince dans une de ses lettres (*Conc.* Labbe, tom. 7), que ni les pontifes ne devoient point se mêler des affaires de la république, ni l'empereur de celles de l'Eglise. D'ailleurs l'histoire nous apprend le contraire, puisque ce pape se joignit à l'exarque de Ravenne, pour conserver l'Italie à l'empereur contre les entreprises de Petasius (Baronius, *Annal. ann.* *729, p. 94*). Peu de tems auparavant, le même pontife s'étoit fortement opposé au dessein qu'avoit formé l'armée Romaine, d'élire un autre empereur à la place de Léon, comme le rapporte Paul Diacre, *Lib. 6, de Gestis Longobard., c. 39*. Cet auteur ne parle ni du refus du tribut, ni de la prétendue déposition de l'empereur. Les Latins, tels qu'Anastase, Landulfe & Bellarmin, qui parlent de cette déposition, ne font que copier Théophanes, Zonaras, & les autres historiens Grecs qui, selon Baronius (tom. 9 p. 63), ne méritent pas la moindre croyance. Enfin les faits postérieurs prouvent que Léon ne fut jamais déposé, puisque Grégoire III & les évêques d'Italie lui présenterent des requêtes où ils le reconnoissent pour leur maître légitime. On a de ce pape *15 Lettres* & un *Mémoire* donné à ses envoyés en Baviere, sur divers points de discipline. On les trouve dans les *Collections des Conciles* du P. Labbe, tom. 7.

GRÉGOIRE III, natif de Syrie, succéda à Grégoire II en 731. Un de ses premiers soins fut d'écrire à l'empereur Léon, pour lui faire de vifs reproches de ce qu'il persistoit à soutenir les Iconoclastes; mais sa lettre ne produisit rien. Il assembla un concile en 732, dans lequel il excommunia ces hérétiques. Les Lombards faisoient tous les jours de nouvelles entreprises contre les Romains; le pape, pressé par ces barbares, implora le secours de Charles-Martel. Ses légats envoyés à ce prince, lui promirent de la part de ce pontife, que s'il le secouroit, il se soumettroit à sa domination, & le reconnoîtroit pour consul & patrice de Rome, vu que l'empereur (c'étoit Léon l'Isaurien) abandonnoit l'Italie, & cessoit de la regarder comme sa propriété, en ne la défendant pas, & n'y portant aucun genre de secours, quoiqu'on l'en eût beaucoup sollicité. D'ailleurs, c'étoit de la part des princes & du peuple Romain, que Grégoire envoyoit cette légation à Charles-Martel: *Decreto Romanorum principum..... quod sese populus Romanus... ad* SUAM DEFENSIONEM *& invictam clementiam confugeret.* Cette légation qu'on regarde comme l'origine des nonces apostoliques en France, ne produisit rien. Charles-Martel la reçut avec honneur, & la renvoya avec des présens; mais il étoit trop occupé en France contre les Sarrasins, pour aller se battre en Italie contre les Lombards. Grégoire III mou-

rut peu de tems après, en 741, regardé comme un pontife magnifique & charitable. C'est le premier pape qui gouverna, en souverain, l'exarcat de Ravenne; non par aucune donation expresse (*voy.* ETIENNE II) mais par l'espece d'abandon où les Grecs l'avoient laissé, & le consentement de fait qu'on donne à l'aliénation d'une chose qu'on ne veut ni conserver ni réclamer. Son pontificat est une des époques de la grandeur temporelle des papes. On a de lui 2 *Lettres* dans les *Collections des Conciles.*

GRÉGOIRE IV, Romain, recommandable par son savoir autant que par sa piété, obtint la couronne pontificale en 827. Ce fut lui qui entreprit de rebâtir la ville d'Ostie, pour défendre l'embouchure du Tibre contre les incursions des Musulmans qui s'étoient emparés de toute la Sicile. Il la nomma *Gregoriopolis.* Dans le tems des troubles entre Louis le Débonnaire & ses fils, Grégoire vint en France à la priere de Lothaire, pour tâcher de mettre la paix. C'étoit là son but unique, comme il le déclara lui-même à l'empereur : *Sachez*, dit-il, *que je ne suis venu que pour procurer la paix que le Sauveur nous a tant recommandée :* n'ayant pu réussir, il se retira à Rome, mécontent des deux partis, & y mourut en 844. C'est Grégoire qui fit célébrer la fête de *Tous les Saints* dans l'univers chrétien. On a de lui 3 *Lettres* dans les *Collections des Conciles.*

GRÉGOIRE V, Saxon, nommé auparavant *Brunon,* parent de l'empereur Othon, fut élu pape après Jean XVI en mai 996. Crescentius, consul de Rome, qu'il avoit protégé auprès de l'empereur, eut l'ingratitude de lui opposer Philagathe, évêque de Plaisance, & de le chasser de Rome. Grégoire fut obligé de chercher un asyle en Franconie. L'anti-pape qui prit le nom de Jean XVII, fut chassé par Othon, & excommunié par Grégoire dans le concile assemblé à Pavie l'an 997. Il est faux que cet anti-pape ait été traité avec cruauté par Grégoire; il n'y a qu'un anonyme qui l'ait avancé dans la *Vie de S. Nil, le jeune abbé.* Le premier éditeur de cette Vie a réfuté ce conte dans une note, de même que le P. Clé dans les *Acta Sanctorum*, tom. 7, sept. p. 279. Grégoire ne jouit pas long-tems du pontificat, étant mort en 999. On a de lui 4 *Lettres* dans les *Collections des Conciles.*

GRÉGOIRE VI, Romain & archiprêtre de l'Eglise Romaine, nommé auparavant *Jean Gratien*, fut ordonné pape en 1044, après avoir acheté le souverain pontificat de Benoit IX. Ce pape trouva le temporel de son église tellement diminué, qu'il fut obligé d'excommunier avec éclat ceux qui l'avoient usurpé. Cet anathême ne fit qu'irriter les coupables, qui vinrent en armes jusqu'à Rome : mais Grégoire les chassa: retira plusieurs terres de l'église, & rétablit la sûreté des chemins, tellement remplis de voleurs, que les pélerins étoient obligés de s'assembler en grandes troupes pour se défendre contre eux. Cette sage conduite déplut aux Romains, accoutumés au brigandage. Le

feu de la sédition alloit se rallumer, lorsque l'empereur Henri III vint en Italie, fit célébrer un concile à Sutri, près de Rome, en 1046, où Grégoire VI abdiqua le pontificat. Clément II fut mis à sa place. On a dans la Collection des Conciles une *Lettre* circulaire de Grégoire VI à tous les fideles. Le P. Papebroch montre dans une Dissertation particuliere, insérée dans le *Propylæum ad Acta Sanctorum*, p. 184, qu'on doit regarder Grégoire VI comme pape légitime & nullement simoniaque; une des raisons qu'il allegue, c'est que Grégoire & le clergé ont cru, à la bonne foi, pouvoir faire renoncer au pontificat, l'indigne Benoît IX à prix d'argent, & faire par-là cesser un très-grand scandale dans l'Eglise : *Papatum non tam emit quàm redemit pecuniam dando.* Il ajoute que le concile de Sutri lui ayant fait sentir qu'il y avoit du doute, si son élection n'étoit point simoniaque, Grégoire ne tarda pas de se dépouiller des ornemens pontificaux, & de remettre le bâton pastoral; ce qui est digne du plus grand éloge. Il se retira ensuite dans le monastere de Cluni, où il termina ses jours dans les exercices de la vie religieuse.

GRÉGOIRE VII, appellé auparavant *Hildebrand*, fils d'un charpentier de Soano en Toscane, fut élevé à Rome, & se fit moine de Cluni sous l'abbé Odilon. Devenu, selon quelques-uns, prieur de cet ordre, & abbé de S. Paul *citra muros* à Rome, il jouit d'une grande considération sous le pape Léon IX, à l'élection duquel il avoit beaucoup contribué. Ce pontife lui laissa la principale autorité, & il la conserva sous Alexandre II. Après la mort de ce pape, en 1073, la voix publique le désigna pour son successeur. Il fut élu; mais il ne fut sacré que deux mois après son élection, parce qu'il voulut attendre le consentement de l'empereur Henri IV. C'est, suivant le savant Pagi, le dernier pape dont le décret d'élection ait été envoyé à l'empereur pour être confirmé. Le nouveau pape, animé d'un zele intrépide, forma de vastes projets touchant la réformation de l'Eglise, sur-tout pour l'abolition de la simonie, appuyée alors de toute l'autorité impériale. *Cette autorité* (dit Voltaire, Annal. de l'Emp. ann. 1076) *avoit tout envahi. Les empereurs nommoient aux évêchés, & Henri IV les vendoit.* Pour corriger plus efficacement cet abus, Grégoire se conduisit selon le droit que lui attribuoit une jurisprudence, devenue dominante dans son siecle. Il se crut maître du spirituel & du temporel, pour autant que le temporel pouvoit nuire ou favoriser le spirituel. Il ne tarda pas à se brouiller avec Henri IV. Ils se raccommoderent & se brouillerent de nouveau en 1075. Le pape lui fit ordonner par ses légats, sous peine d'anathême, de se rendre à Rome à un jour marqué. Ce prince naturellement violent & emporté, chassa ignominieusement les légats, & se vengea avec outrance, en suscitant contre le pape un brigand nommé *Cencius*, fils du préfet de Rome, qui saisit le pontife dans Sainte-

Marie-Majeure, au moment où il disoit la Messe. Des satellites le menerent prisonnier dans une tour, d'où Cencius devoit l'envoyer en Allemagne. Le peuple Romain, offensé d'une telle violence, escalada la tour & délivra le pontife. Henri IV convoquoit en même tems (en 1076) un concile à Worms, qui déposa Grégoire sur l'exhibition d'une histoire scandaleuse de la vie du pape, dans laquelle on le chargeoit de crimes inouis & incroyables. Grégoire, de son côté, tenoit un synode à Rome. Henri y fut excommunié, &, suivant la jurisprudence de ce tems-là, déposé. Cette sentence néanmoins n'auroit été que vaine, si Henri IV eût été assuré de l'Allemagne & de l'Italie; mais sa mauvaise conduite, ses injustices, & son mépris affecté pour les droits de la Religion & de l'Eglise, lui avoient fait des ennemis sans nombre. Les seigneurs Allemands crurent pouvoir se donner un autre empereur. Henri IV résolut de parer ce coup en allant en Italie désarmer la colere de Grégoire. Lorsqu'il fut arrivé à Canosse, où le pape s'étoit retiré, il fut obligé de demeurer 3 jours nus pieds & couvert d'un cilice dans l'enceinte de cette forteresse: son humeur inconstante & son caractere faux & dissimulé, ne permettant pas de croire que sa conversion, fruit de la crainte, fût sincere. Enfin, le 4e. jour, le pape permit qu'il parût en sa présence. Après l'avoir repris avec autant de sévérité que de charité, il lui donna l'absolution, sous la promesse qu'il seroit soumis à l'Eglise & à son chef, & qu'il iroit attendre son arrêt à Ausbourg. Les Lombards, méprisant le fier Henri ainsi humilié, prirent la résolution de reconnoître pour roi le fils de Henri IV, encore enfant. Cette conspiration l'engagea à rompre son traité avec Grégoire, 15 jours après l'avoir signé. Le pape l'excommunia de nouveau, & fit élire empereur Rodolphe, duc de Suabe, l'an 1077: mais le nouvel empereur fut vaincu & blessé à mort dans la fameuse bataille de Mersbourg. Après cette victoire, Henri marcha vers Rome, avec Guibert, archevêque de Ravenne, qu'il avoit fait élire sous le nom de Clément III. Il assiégea Grégoire dans le château Saint-Ange, & alloit le prendre prisonnier, lorsque Robert Guischard, prince de la Pouille, se présenta pour le secourir. Henri repassa en Allemagne, laissant l'Italie dans le trouble. Le parti qu'il laissa dans Rome, ne cessa de chagriner Grégoire, qui se retira à Salerne, où il mourut saintement en 1085, en se consolant dans ses souffrances par la pureté de ses vues & la droiture de son zele, & adressant aux assistans ces paroles: *Dilexi justitiam & odivi iniquitatem, propterea morior in exilio.* Quelques satyres que les protestans & les philosophes aient publiées contre lui, il est certain que sa conduite à l'égard de Henri étoit la suite naturelle des opinions reçues dans ce tems-là. Il falloit bien que l'on crût généralement que l'Eglise avoit quelque pouvoir sur les rois chrétiens (pour autant qu'ils pouvoient la troubler ou l'assis-

ter), puisque Grégoire le répétoit dans toutes ses lettres. L'empereur lui-même étoit là-dessus dans l'opinion de son siecle. *Un souverain*, dit-il, dans une lettre adressée à Grégoire, *n'a que Dieu pour juge, & ne peut être déposé pour aucun crime, si ce n'est qu'il abandonne la foi* (*voyez* MARTIN IV). Mais si les empereurs se trompoient à leur désavantage, ils s'en dédommageoient par des prétentions qui ne leur donnoient rien moins que l'univers entier (*voyez* FRÉDERIC *Barberousse*, LOUIS V, NOBLE Eustache le). Né avec un grand courage, & élevé dans la discipline monastique la plus réguliere, Grégoire avoit un desir ardent de purger l'Eglise des vices dont il la voyoit infectée. Il auroit voulu faire régner à leur place les vertus dont il étoit animé. S'il avoit eu affaire à un autre prince qu'à Henri IV, il auroit épargné à l'Europe le spectacle de tant de guerres, qui ne firent qu'augmenter les maux qu'il vouloit guérir. Un philosophe moderne a fait sur cet objet des réflexions plus équitables que tout ce qu'on lit dans les perpétuelles déclamations des périodistes & brochuraires du jour contre cette époque de l'histoire de l'Eglise. « Si les papes, dit-il, » se sont trompés en croyant » posséder une autorité tempo- » relle, ils en ont pour l'ordi- » naire fait un usage louable & » humain, en entretenant la » paix entre les princes chré- » tiens, en les unissant contre » des hordes barbares qui éten- » doient tous les jours leurs » conquêtes sanguinaires, en » réprimant la simonie, la vio- » lence, & les excès de tous » les genres que des maîtres al- » tiers & cruels commettoient » contre des sujets foibles & » opprimés; elle avoit servi, » selon la remarque d'un hom- » me célebre, à faire de tout le » monde chrétien une seule fa- » mille, dont les différends se » jugeoient par un pere com- » mun, pontife du Dieu de la » concorde & de la justice. » Grande & intéressante idée » de l'administration la plus » vaste & la plus magnifique » qu'on pût imaginer » (*voyez* BONIFACE VIII). En 1580, le nom de Grégoire VII fut inséré dans le Martyrologe Romain, corrigé par ordre de Grégoire XIII. Enfin sous le pontificat de Benoît XIII, on l'a placé dans le Bréviaire, avec une légende qui a été supprimée par les parlemens en France, & par l'empereur dans tous ses états d'Allemagne & d'Italie, comme contraire au droit des rois; & cela dans le tems qu'une philosophie altiere, encouragée par les rois mêmes, se disposoit à culbuter les trônes au gré de ses caprices, & à changer en principes toutes les extravagances de l'anarchie: inconséquence que les parlemens & les rois n'ont pas tardé d'expier sévérement. On a de Grégoire VII 9 livres de *Lettres* écrites depuis 1073 jusqu'en 1082, pleines de l'énergie & de la fermeté inflexible qui animoient le courageux pontife. Il y a parmi ces Lettres, insérées dans les Collections des Conciles, un traité intitulé: *Dictatus Papæ*, qui lui a été faussement attribué, comme l'ont

prouvé les meilleurs critiques, entr'autres Pagi & le P. Alexandre. Il y a apparence que cette piece, singuliere par les prétentions exorbitantes qu'elle renferme, a été composée, ou par un ennemi qui vouloit le rendre odieux, en lui prêtant les vues les plus ambitieuses; ou par un flatteur qui vouloit aller à la fortune par cette bassesse. *Voyez* HENRI IV, HENRI V, FRÉDERIC II, MARTIN IV, & la réflexion qui est à la fin de l'art. THOMAS DE CANTORBERY.

GRÉGOIRE VIII, appellé auparavant *Albert de Mora*, étoit de Bénévent. Il succéda au pape Urbain III, le 20 octobre 1187, fut sacré à Ferrare, & mourut le 17 décembre suivant à Pise, après avoir réconcilié cette république avec celle de Genes, & exhorté les princes Chrétiens à entreprendre une nouvelle croisade. C'étoit un pontife savant, éloquent, de mœurs exemplaires & d'un zele vif. On a de lui 3 *Lettres* dans les Collections des Conciles. — Il ne faut pas le confondre avec l'antipape Bourdin, qui avoit pris le nom de Grégoire VIII. *Voy.* BOURDIN.

GRÉGOIRE IX, (Ugolin) cardinal-évêque d'Ostie, succéda à Honorius III en 1227. Il étoit neveu d'Innocent III, de la famille des comtes de Segni, & natif d'Anagnie. Le triste état de la Terre-Sainte, l'oppression des Chrétiens, & les progrès alarmans des Sarrasins, l'engagerent à faire prêcher une nouvelle croisade. L'empereur Fréderic II renvoyoit le voyage de Palestine autant qu'il pouvoit, & paroissoit oublier le serment solemnel qu'il avoit fait d'y porter ses armes. Grégoire l'avertit en vain d'exécuter son serment, & l'excommunia en 1227 & 1228. La paix honteuse conclue sans nécessité avec le soudan de Babylone, le fit anathématiser de nouveau. Cependant la réconciliation se fit en 1230, mais les divisions recommencerent en 1236; le pillage des églises & d'autres violences attirerent à Fréderic une nouvelle excommunication. Les esprits s'aigrirent de plus en plus; Grégoire alla jusqu'à offrir l'empire à S. Louis pour Robert son frere, comte d'Artois. « Comment, » répondit ce saint roi, le pape » a-t-il osé déposer un prince, » qui n'a point été convaincu » des crimes dont on l'accuse? » S'il avoit mérité d'être dépo» sé, ce ne pourroit être que » par un concile général ». Ces paroles prouvent quel étoit le droit public de ce tems-là; & que si quelques-uns refusoient le droit de déposition au pape, ils ne doutoient pas du moins qu'il n'appartînt au concile: mais si le concile n'a pas plus de droit sur les couronnes que le pape, & si les princes se trompoient là-dessus aussi-bien que les pontifes, il y a une injustice insigne à rendre ces derniers seuls responsables de ces opinions (*voyez* GRÉGOIRE VII, FRÉDERIC *Barberousse*, FRÉDERIC II, &c.). L'empereur brûloit d'aller se venger de Grégoire, lorsqu'il apprit sa mort arrivée le 21 août 1241. Ce pontife extrêmement zélé avoit témoigné beaucoup d'ardeur pour la réunion des Grecs & la conversion des

Mahométans. Il envoya même à plusieurs princes musulmans de longues instructions, par lesquelles il essayoit de les amener au Christianisme. On a de lui des *Lettres* dans la Collection des Conciles. Gerard Vossius, prévôt de Tongres, a publié la *Vie* & les *Lettres* de ce pape en grec & en latin, avec des notes savantes, à Rome, 1587.

GRÉGOIRE X, (Thibaud) né à Plaisance de l'illustre famille des Visconti, devint archidiacre de Liege, & s'éleva avec zele contre Henri de Gueldre, évêque & prince de cette ville, qui scandalisoit son peuple par sa vie irréguliere. Ayant été maltraité par ce prélat, auquel il avoit fait en plein chapitre les remontrances les plus fortes, il quitta Liege pour aller consoler & encourager les croisés. Il étoit dans la Terre-Sainte avec Edouard, roi d'Angleterre, lorsqu'il apprit qu'il avoit été élu pape par compromis, en 1271. Il indiqua l'année suivante un concile général. La lettre de convocation marquoit trois principales raisons de le tenir; le schisme des Grecs, le mauvais état de la Terre-Sainte, & les vices & erreurs qui se multiplioient dans l'Eglise. Ce concile se tint à Lyon en 1274, & fut très-nombreux. On y compta 500 évêques, 70 abbés, des ambassadeurs de presque tous les princes chrétiens. Henri de Gueldre y fut accusé par les députés de son église, & prévoyant qu'il seroit déposé, il aima mieux donner sa renonciation à l'évêché de Liege. Après le concile, Grégoire fit faire des préparatifs pour la Croisade; mais ils furent sans effet: il ne se fit plus aucune entreprise générale pour la Terre-Sainte. Le pape mourut peu de tems après, à Arrezzo, le 10 janvier 1276. Il se rendit recommandable par sa piété, son savoir, & son amour de la discipline. Il avoit été élu à la persuasion de S. Bonaventure, qui connoissoit son mérite. Ce fut lui qui ordonna que les cardinaux, après la mort du pape, seroient renfermés dans un conclave, & qu'ils y seroient jusqu'à ce que l'élection fût faite: réglement sage, qui empêcha que le Saint-Siege ne fût trop long-tems vacant, & qui arrêta les intrigues & les séditions. Le Jésuite Bonucci a publié la *Vie* de Grégoire X en 1711, à Rome, in 4°. On a de lui des *Lettres* dans les *Conciles* du P. Labbe.

GRÉGOIRE XI, (Pierre Roger) né au château de Maumont, dans le Limousin, pape en 1370. Il étoit neveu du pape Clément VI, qui l'avoit fait cardinal avant l'âge de 18 ans, & lui avoit donné un grand nombre de bénéfices: abus qu'on s'efforçoit de justifier, par la nécessité où étoient les cardinaux de soutenir leur dignité. Son savoir & son mérite lui avoient procuré la tiare. Son premier soin fut de réconcilier les princes Chrétiens, d'envoyer du secours aux Arméniens attaqués par les Turcs, & de réformer les ordres religieux. Avignon étoit encore la résidence des papes depuis que Clément V avoit quitté Rome: mais la présence de Grégoire étoit très-nécessaire

à l'Italie. La plupart des villes de l'état ecclésiastique s'étoient révoltées; les Florentins faisoient des courses jusqu'aux portes de Rome. Le pape voulant remédier à ces désordres, & sur-tout vivement pressé par Ste. Brigitte de Suede, & Ste. Catherine de Sienne, passa à Rome en 1377; & depuis, cette ville n'a point été sans pape. Il y mourut l'année d'après, mécontent des Romains & regrettant le séjour d'Avignon; mais ne pouvant se dissimuler, le bien qu'il avoit fait par son retour à l'Eglise & à l'état (*voyez* GABRINI). Ce pontife se rendit recommandable par la bonté de son caractere, & par son savoir dans le droit civil & canonique. Ce fut lui qui proscrivit le premier les erreurs de Wiclef. On a de lui des *Lettres* dans Wading & Bzovius.

GRÉGOIRE XII, Vénitien connu sous le nom d'*Ange Corario*, avoit été honoré de la pourpre par le pape Innocent VII. L'esprit de conciliation qu'il avoit marqué dans ses nonciatures, lui fit donner le souverain pontificat en 1406, dans le tems malheureux du schisme d'Occident. On eut la précaution de lui faire signer un compromis, par lequel il s'engageoit à renoncer à la tiare, en cas que l'autre contendant cédât de son côté. Les deux papes s'épuiserent en lettres & en promesses; ils devoient abandonner leur droit l'un & l'autre. Grégoire XII ne cessoit de l'écrire, Benoît XIII de le dire; & tous les deux étoient fort éloignés de l'exécuter. Les cardinaux, voyant qu'ils n'agissoient pas de bonne foi, convoquerent un concile général à Pise en 1409, dans lequel il les déposerent, & élurent Alexandre V. Pour contrebalancer ce concile, Grégoire en tint un à Udine dans le Frioul; mais craignant à tout moment d'être arrêté, il se retira à Gaëte, sous la protection de Ladislas, roi de Naples. Ce prince l'ayant abandonné, il se réfugia à Rimini, d'où il envoya sa renonciation au concile de Constance en 1415. Grégoire, instruit qu'elle avoit été acceptée, quitta la tiare & toutes les autres marques de la dignité pontificale. Le concile, en reconnoissance de sa soumission, lui donna les titres de *Doyen des Cardinaux*, & de *Légat perpétuel* dans la Marche d'Ancone. Il mourut à Recanati en 1417, à 92 ans: pénétré du néant de la grandeur, & détrompé de ces sublimes miseres qui avoient semé sa vie d'amertumes.

GRÉGOIRE XIII, (*Hugues Buoncompagno*) Bolonois, successeur de Pie V en 1572. C'étoit un des hommes les plus profonds de son siecle dans la jurisprudence civile & canonique. Il l'avoit professée avec distinction, & avoit paru avec non moins d'éclat au concile de Trente, en qualité de jurisconsulte. Son pontificat sera éternellement célebre par la réformation du Calendrier. Il s'y étoit glissé des erreurs si considérables, qu'on ne célébroit plus les fêtes dans leur tems, & que celle de Pâque, au-lieu de demeurer entre la pleine lune & le dernier quartier de la lune de mars, se seroit trouvée insensiblement au solstice

d'été, puis en automne, & enfin en hiver. Il s'agissoit de mettre ordre à cette confusion. Les cardinaux Pierre d'Ailly, Nicolas de Cusa & Paul de Middelbourg (*voyez* ce mot), évêque de Fossombrone, avoient écrit sur la nécessité de la réformation du Calendrier. On avoit résolu d'en traiter dans les conciles de Constance, de Bâle, & dans le 5*e*. de Latran; mais ce fut sans effet. Sixte IV y employa Regio-Montan, qui mourut avant d'avoir exécuté son projet. Jean de Sepulveda de Cordoue, Luc Gauric de Naples, & d'autres y travaillerent après la premiere publication du concile de Trente; mais on n'y décida rien, & la chose fut renvoyée au Saint-Siege; enfin Grégoire XIII ayant adopté le systême d'Aloïsio Lilio, habile mathématicien & médecin de Rome, & l'ayant communiqué au P. Christophe Clavius, Jésuite Allemand, le plus grand géometre de son tems, termina les difficultés & acheva cette importante réformation par sa bulle du 24 février 1582. Lilio fournit la maniere la plus simple & la plus facile de rétablir l'ordre de l'année, tel qu'on le voit dans le nouveau calendrier: il ne falloit que retrancher dix jours à l'année 1582, où l'on étoit pour lors, & prévenir le dérangement dans les siecles à venir. Grégoire XIII eut plus de peine à faire recevoir cette réforme par les nations, qu'à la faire rédiger par les mathématiciens. Elle fut rejetée par les Protestans d'Allemagne, de Suede, de Danemarck, d'Angleterre, uniquement parce qu'elle venoit du pape. « Comme s'il étoit permis, dit Bossuet, à aucun homme raisonnable, de ne pas recevoir la raison de quelque part qu'elle vienne ». Ils craignirent que les peuples, en recevant des loix dans l'astronomie, n'en reçussent bientôt dans la Religion. Ils s'opiniâtrerent à suivre l'ancien calendrier, & c'est delà qu'est venu l'usage d'ajouter aux dates les termes de *vieux style* pour ceux qui retenoient l'année julienne, & de *nouveau style* pour l'année grégorienne. En France, dans les Pays-Bas, dans la Grece, on refusa d'abord; mais on reçut ensuite cette vérité utile, qu'il auroit fallu recevoir des Turcs, dit un homme d'esprit, s'ils l'avoient proposée: les Anglois l'adopterent en 1752; leur exemple fut suivi des Suédois en 1753, & des Protestans d'Allemagne en 1776, il n'y a plus que les Russes qui aiment mieux, dit un auteur judicieux, être brouillés avec tout le ciel, que de se rencontrer avec l'Eglise Romaine. Grégoire XIII mit en même tems la derniere main à un ouvrage non moins desiré par les jurisconsultes, que la réformation du calendrier l'étoit par les astronomes. C'est le *Décret* de Gratien. Il le publia, enrichi de savantes notes. Le pape avoit beaucoup travaillé lui-même à cette correction, dans le tems qu'il professoit à Bologne. Les derniers jours de son pontificat furent marqués par une ambassade, envoyée du Japon de la part des rois de Bungo & d'Arima, & du prince d'Omura, pour reconnoître l'autorité du Saint-

Siege : événement glorieux & consolant pour l'Eglise, déchirée par les nouvelles sectes, & dont on étoit redevable aux missionnaires Jésuites. Grégoire mourut l'année d'après, en 1585, à 83 ans. Le peuple eût été très-heureux sous ce pontife, si la tranquillité publique de ses états n'avoit pas été quelquefois troublée par des bandits, encouragés par l'impunité qu'ils se promettoient de son excessive douceur.

GRÉGOIRE, XIV, (Nicolas *Sfondrate*) né à Milan, pape après Urbain VII en 1590, mort en 1591, gouverna trop peu l'Eglise, vu l'espérance que son zele, sa prudence & ses vertus avoient fait naître d'un heureux pontificat. Il se déclara contre le roi Henri IV, croyant devoir empêcher qu'un prince non catholique montât sur le trône de France. La consolation de voir rentrer Henri dans le sein de l'Eglise, étoit réservée à Clément VIII. Sa sobriété étoit si grande, qu'il n'usa d'un peu de vin que sur la fin de sa vie. Il donna le chapeau rouge aux cardinaux réguliers.

GRÉGOIRE XV, (Alexandre *Ludovisio*) Bolonois, pape en 1621, mort en 1623, à l'âge de 70 ans, érigea l'évêché de Paris en métropole; fonda la Propagande; approuva la réforme des Bénédictins de S. Maur; donna des secours considérables à l'empereur & au roi de Pologne, qui soutenoient une rude guerre, l'un contre les hérétiques, l'autre contre les Turcs; aima les pauvres & assista les malades. Il donna une Constitution par laquelle il ordonna que les suffrages pour l'élection des papes seroient secrets, & par-là plus libres. On a des preuves de sa science dans plusieurs ouvrages qu'il laissa, entr'autres : *Epistola ad Regem Persarum Schah Abbas, cum notis Hegalsoni*, 1627, in-8°; & les *Décisions de la Rote*. Ce pape canonisa quatre Saints fort célebres, S. Ignace de Loyola, S. François-Xavier, S. Philippe de Néri & sainte Thérese. Urbain VIII lui succéda.

GRÉGOIRE DE NÉOCÉSARÉE, (S.) surnommé *le Thaumaturge*, disciple d'Origene, fut élevé au siege de Néocésarée, sa patrie, vers l'an 240. Grégoire évita cet honneur par la fuite; mais il fallut qu'il se rendît à la vocation divine & aux sollicitations du peuple. Son épiscopat fut une suite non interrompue de prodiges opérés sur les êtres sensibles & sur les insensibles. Il fut, pour ainsi dire, le maître de la nature & des cœurs. On rapporte que manquant de place pour bâtir une église, il fit, par l'efficace de sa priere, reculer une montagne, qui laissa l'espace nécessaire à cet effet, réalisant ainsi ces paroles de l'Evangile : *Si habueritis fidem, dicetis monti huic : transi hinc illùc; & transibit.* Lorsqu'il monta sur le siege de Néocésarée, il ne trouva dans cette ville que 17 Chrétiens : se voyant près de mourir, il n'y avoit plus qu'un pareil nombre d'Idolâtres. *Je dois à Dieu de grandes actions de graces!* s'écria-t-il plein de joie, *je ne laisse à mon successeur qu'autant d'Infideles que j'ai trouvé de Chrétiens.* Il expira peu

après, en 265. Les Peres parlent de lui comme d'un nouveau Moïse, d'un nouveau Paul. Ruffin & Usuard le nomment Martyr, suivant la coutume des Grecs, qui donnoient ce nom à ceux qui avoient beaucoup souffert pour la cause de l'Evangile. Parmi les ouvrages de cet illustre défenseur de la foi, il y en a plusieurs qui ne sont pas de lui, mais le *Remerciement à Origene*, morceau de la plus sublime éloquence; un *Symbole* ou *Profession de foi sur la Trinité*; l'*Epître Canonique* & la *Paraphrase de l'Ecclésiaste*, que nous avons sous son nom, sont certainement de lui. Tous ces écrits ont été recueillis en un volume in-folio, grec & latin, en 1626, à Paris. Pour les Sermons qui lui ont été attribués, on croit qu'ils sont de S. Proclus, disciple & successeur de S. Jean Chrysostome. S. Grégoire de Nysse a écrit que la *Profession de Foi sur la Trinité* lui fut communiquée par une voie surnaturelle: cependant elle ne comprend rien au-delà ni au-dessus des symboles ordinaires; mais elle est exacte & orthodoxe, avec une grande précision de termes: ce qui dans un tems où les disputes embrouilloient la chose, & où le langage théologique n'étoit pas encore formé, quoique la foi fût constante & uniforme, pouvoit être précieux & pas au dessous d'une instruction surnaturelle.

GRÉGOIRE DE NAZIANZE, (S.) dit *le Théologien*, naquit vers l'an 328 à Arianze, petit bourg du territoire de Nazianze en Cappadoce. Il étoit fils de S. Grégoire, évêque de Nazianze, & de Ste. Nonne: l'un & l'autre également illustres par leur piété. Leur premier soin fut d'élever leur fils dans la vertu & dans les lettres. A Césarée, à Alexandrie, à Athenes, où on l'envoya étudier sous les plus habiles maîtres, il brilla par ses mœurs & par son esprit. C'est dans cette derniere ville qu'il connut le fameux Julien, qui depuis voulut l'approcher de son trône, mais inutilement. Grégoire n'aimoit pas le grand monde, qu'il regardoit comme l'écueil de la vertu. Dès qu'il eut fini ses études, il s'enfonça dans un désert avec Basile, son illustre ami, & n'en sortit que pour aller soulager son pere, qui, accablé sous le poids des années, ne pouvoit plus porter le fardeau de l'épiscopat. Ce respectable vieillard, affoibli par l'âge, avoit signé le *Formulaire de Rimini*; son fils l'engagea à rétracter sa signature, instruisit les fideles, & résista aux hérétiques. Elevé au sacerdoce par son pere, & ensuite sacré évêque de Sazime en Cappadoce par S. Basile, il abandonna ce siege à un autre évêque, pour se retirer de nouveau dans la solitude. Son pere, prêt à descendre dans le tombeau, le pria une seconde fois de venir gouverner son église. Grégoire se rendit à ses instances; il fit toutes les fonctions d'évêque, mais sans en vouloir prendre le titre. Grégoire son pere mourut en 374, à l'âge de près de 90 ans, ayant gouverné son diocese environ 45 ans. On lit dans les ouvrages du fils un détail fort édifiant de ses vertus, sur-tout de son zele & de son humilité. On

voulut forcer le fils d'accepter l'épiscopat, & il s'alla cacher encore une fois dans son désert. Ses amis l'engagerent à en sortir, pour gouverner l'église de Constantinople, alors en proie aux Ariens. Dès qu'il parut, les hérétiques furent terrassés & confondus. En vain s'armerent-ils de la calomnie & de l'imposture; l'empereur Théodose le Grand rendit justice au saint évêque, & se déclara pour la foi. Les prélats d'Orient, assemblés par ordre de ce prince, lui confirmerent l'évêché de Constantinople; mais voyant que son élection causoit du trouble, il s'en démit, retourna à Nazianze, gouverna encore cette église pendant quelque tems, y fit établir un évêque, & enfin retourna dans sa retraite, où il mourut en 389, à 62 ans. L'abbé Duguet a fait un beau parallele de S. Basile & de S. Grégoire de Nazianze: mais ces deux Saints, si conformes par l'amitié, l'innocence, la solitude, la pénitence, l'amour des lettres, l'éloquence, l'attachement à la vérité, l'épiscopat, les travaux pour l'Eglise, ne l'ont pas été en tout. S. Basile avoit plus de capacité pour les affaires, & plus de douceur dans la société. « L'ardente passion de » Grégoire de Nazianze pour » la solitude (dit l'abbé Ladvocat) le rendoit d'une hu» meur triste, chagrine, & un » peu satyrique ». — « Mais » avoit-il tort, reprend un au» teur judicieux, de préfé» rer le repos de la solitude » aux troubles que les Ariens » avoient excités dans toutes » les villes épiscopales, & aux » orages qu'ils formoient contre » tous les évêques orthodoxes? » Il avoit été en butte à leurs » persécutions, ils attenterent » plus d'une fois à sa vie; le » saint évêque n'employa con» tre eux que la douceur & la » patience, jamais il ne voulut » implorer contre eux le bras » séculier, & il ordonnoit à » ses ouailles de leur rendre le » bien pour le mal; il consentit » à sortir de la solitude toutes » les fois que le bien de l'Eglise » l'exigea; mais il aima mieux » quitter le siege de Constan» tinople que de contester avec » ses collegues. Où trouvera» t-on une vertu plus pure, » plus douce & plus désinté» ressée »? Il reste de lui beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont: I. *XV Sermons*. II. Un grand nombre de *Lettres*. III. Des *Poésies*. Ces différentes productions ont été recueillies à Paris en 1609 & 1611, 2 vol. in-fol., avec des notes, & la version de l'abbé de Billy, très-versé dans la langue grecque. D. Marand en prépare une autre, dont un volume a paru. On trouve dans *Tollii insignia Itinerarii Italici*, Utrecht, 1696, in-4°, des *Poésies* de S. Grégoire de Nazianze, qui n'avoient pas encore été imprimées. On est forcé, en lisant les écrits de ce Pere, d'avouer qu'il a remporté le prix de l'éloquence sur tous les orateurs de son siecle, pour la pureté de ses termes, pour la noblesse de ses expressions, pour l'élégance du style, pour la variété des figures, pour la justesse des comparaisons, pour la force des raisonnemens, pour l'élévation des pensées: malgré

cette élévation, il est naturel, coulant, agréable. Ses périodes sont pleines, & se soutiennent jusqu'à la fin. C'est l'Isocrate des Peres Grecs. On peut néanmoins lui reprocher qu'il affecte trop de se servir des antitheses, des allusions, des comparaisons, & de certains autres ornemens, qui prodigués, rendent le style précieux & efféminé. Ses *Sermons* sont mêlés d'un grand nombre de pensées philosophiques, & semés de traits d'histoire & même de mythologie. Il est aussi exact que sublime dans l'explication des mysteres : qualité qui lui mérita le nom de *Théologien* par excellence. Ses *Poésies* furent, presque toutes, le fruit de sa retraite & de sa vieillesse; mais on ne laisse pas d'y trouver le feu & la vigueur d'un jeune poëte. M. Hermant a écrit sa *Vie*, in-4°, avec exactitude & éloquence.

GRÉGOIRE DE NYSSE, (S.) évêque de cette ville, naquit en Cappadoce vers l'an 331. Frere puîné de S. Basile le Grand, il étoit digne de lui par ses talens & ses vertus. Il s'appliqua de bonne heure aux belles-lettres, & acquit une profonde érudition. Il professa la rhétorique avec beaucoup de distinction. S. Grégoire de Nazianze l'engagea à quitter cet emploi, pour entrer dans le clergé; il abandonna dès-lors la littérature profane, se donna tout entier à l'étude des saintes Ecritures, & se fit autant admirer dans l'Eglise, qu'il l'avoit été dans le siecle. Ses succès le firent élever sur le trône épiscopal de Nysse en 372. Son zele pour la foi lui attira la haine des hérétiques, qui vinrent à bout de le faire exiler en 374 par l'empereur Valens. Du fond de sa retraite, il ne cessa de combattre les errans & d'instruire les orthodoxes. Il s'exposa à toutes sortes de dangers pour aller consoler son peuple. L'empereur Théodose ayant rappellé les exilés à son avénement à l'empire, Grégoire retourna à Nysse en 378. L'année suivante il assista au grand concile d'Antioche, qui le chargea de visiter les Eglises d'Arabie & de Palestine, déchirées par le schisme & infectées de l'arianisme. Grégoire travailla en vain à procurer la paix & la vérité. Il ne brilla pas moins en 381 au grand concile de Constantinople, qu'à celui d'Antioche. Il y prononça l'*Oraison funebre de S. Melece*, évêque de cette derniere ville. Les Peres du concile lui donnerent les plus grands éloges, & le chargerent des commissions les plus importantes. Cet illustre Saint mourut en 396, dans un âge fort avancé, avec le surnom de *Pere des Peres*. Ses Ouvrages ont été publiés en latin & en grec en 1615, à Paris, en 2 vol. in-fol., par le P. Fronton du Duc. Il y ajouta un troisieme vol. in-fol., en 1618, par forme d'Appendice. Claude Morel y fit quelques additions en 1638. Cette derniere édition en 3 vol. n'est pas correcte, & l'on préfere celle de 1615. Les principaux sont : I. Des *Oraisons funebres*. II. Des *Sermons*. III. Des *Panégyriques de Saints*. IV. Des *Commentaires sur l'Ecriture*. V. Des *Traités dogmatiques*. S. Grégoire de Nysse peut être comparé aux

plus célebres orateurs de l'antiquité pour la pureté, l'aisance, la force, la fécondité & la magnificence de son style, sur-tout dans ses ouvrages polémiques. Il y montre une pénétration d'esprit singuliere & une sagacité merveilleuse à démasquer l'erreur. C'est celui de tous les Peres qui a le mieux réfuté Eunomius. On lui reproche cependant d'avoir trop donné à l'allégorie, & d'avoir quelquefois expliqué dans un sens figuré des textes de l'Ecriture, qu'il auroit été plus naturel de prendre à la lettre (*voy.* S. GRÉGOIRE le Grand). Dans son *Discours sur la Mort*, il paroît admettre cette purgation générale qu'on attribue aux Origénistes; ce qui l'a fait accuser d'avoir partagé leurs erreurs. Plusieurs auteurs l'ont lavé de cette calomnie : ils prouvent que ce qu'on trouve dans ses écrits de trop favorable à l'Origénisme, y a été ajouté par les hérétiques. « C'est » une injustice (dit un auteur » célebre après avoir rapporté » ces différentes critiques) de » reprocher aux Peres de l'E» glise des défauts qui leur » étoient communs, avec tous » les écrivains de leur tems, » & que l'on regardoit alors » comme des perfections, c'en » est une autre d'exiger d'eux, » des raisonnemens toujours » clairs, lorsqu'ils traitent des » mysteres très-profonds & » nécessairement obscurs; c'en » est une enfin de les blâmer, » d'avoir plutôt cherché à ins» pirer la vertu à leurs audi» teurs, qu'à augmenter leurs » connoissances. S. Grégoire » n'est tombé dans aucune des » erreurs, que l'on a censurées » dans Origene; ses opinions » qui paroissent singulieres, » sont dans le fond très-sages; » ce sont plutôt des doutes » que des dogmes; & si les » critiques protestans avoient » imité sa modération, tout le » monde leur en sauroit gré ».

GRÉGOIRE DE TOURS, (S.) évêque de cette ville, d'une famille illustre d'Auvergne, naquit vers l'an 544. Gallus, évêque de Clermont, son oncle, le fit élever dans les sciences & dans la vertu. Devenu évêque de Tours en 573, il assista à plusieurs conciles, montra beaucoup de fermeté en diverses occasions; sur-tout contre Chilpéric & Frédegonde, qu'il reprit souvent de leurs désordres. Sur la fin de ses jours il se rendit à Rome, y fut reçu comme il le méritoit par le pape Grégoire, & mourut en 595, à 51 ans. On a de lui : I. Une *Histoire Ecclésiastique & profane*, depuis l'établissement du Christianisme dans les Gaules, par Photin, évêque de Lyon, jusqu'en 595. Grégoire de Tours est le pere de l'Histoire de France; mais il n'est pas le modele des historiens. Simple, crédule, il n'a mis du choix ni dans les faits, ni dans le style. Le sien est aussi rude & aussi grossier que le siecle où il vivoit. Il ne se fait pas un scrupule de mettre un cas pour un autre. Il ne marque ni les dates du jour, ni celles de l'année où sont arrivés les événemens. Mais malgré ces défauts, il faut le lire, parce que nous ne savons guere sur nos premiers rois que ce que cet historien nous en a ap-

pris. La meilleure édition de son ouvrage est celle de Dom Ruinart, en 1699, à Paris, in-fol. Dom Bouquet l'a insérée dans sa grande Collection des Historiens de France, après l'avoir revue sur des manuscrits inconnus à son confrere. L'abbé de Marolles en a donné une version, 1638, 2 vol. in-8°, qui est, comme toutes les autres sorties de la même main, rampante, infidelle, &c. II. *Huit Livres sur la gloire des Martyrs & Confesseurs, & les miracles des SS. Julien & Martin.* Ils sont remplis de tant de prodiges si extraordinaires, qu'il est difficile qu'on ait ajouté foi à tous, même dans son siecle, quelque goût qu'on eût pour le merveilleux. On peut consulter sur cet historien le tome 3e. de l'*Histoire Littéraire de la France*, par Dom Rivet : on y trouvera une notice exacte de tous les ouvrages de Grégoire de Tours, & un détail circonstancié de toutes les éditions, tant générales que particulieres qu'on en a faites, avec le jugement qu'on doit en porter.

GRÉGOIRE d'*Arimini* ou de *Rimini*, général des Augustins en 1357, surnommé le *Docteur authentique*, est auteur d'un *Commentaire sur le Maître des Sentences*, Valence, 1500, in-fol.; d'un *Traité de l'Usure*, & d'autres ouvrages peu estimés, Rimini, 1522, in-fol. Il combattit quelques théologiens ineptes qui soutenoient que » Dieu peut faire que deux pro» positions contradictoires sur » un même sujet, soient vraies » en même tems ». On l'a quelquefois surnommé *Tortor puerorum*, à cause de l'opinion qu'il soutenoit touchant les enfans morts sans baptême.

GRÉGOIRE DE S. VINCENT, né à Bruges en 1584, se fit Jésuite à Rome, à l'âge de 20 ans. Disciple de Clavius pour les mathématiques, il les professa avec réputation à Louvain, & fut appellé à Prague par l'empereur Ferdinand II, où il répondit parfaitement à l'idée qu'on avoit conçue de sa capacité. Philippe IV, roi d'Espagne, le voulut avoir pour enseigner cette science au jeune prince Jean d'Autriche son fils. Le Pere Grégoire de S. Vincent n'étoit pas moins recommandable par son zele que par sa science. Il suivit l'armée de Flandre pendant une campagne, & y reçut plusieurs blessures en confessant les soldats blessés ou mourans. Il mourut d'apoplexie à Gand en 1667, à 83 ans. On a de lui en latin trois savans ouvrages de mathématiques : I. *Opus Geometricum quadraturæ circuli, & sectionum coni, decem Libris comprehensum*, Anvers, 1647, en 2 vol. in-fol. Quoiqu'il ne démontre pas dans cet ouvrage la *Quadrature du Cercle*, son livre contient un grand nombre de vérités & de découvertes importantes. Le P. Léotaud, Jésuite, a publié une critique de cet ouvrage, Lyon, 1654, in-4°. II. *Theoremata Mathematica*, Louvain, 1624, in-4°. III. *Opus Geometricum posthumum*, Gand, 1668, in-fol. Le P. Grégoire a enrichi la géométrie d'un nombre inconcevable de vérités inconnues, de vues profondes, de recherches étendues. Leibnitz l'éleve au-dessus de Galilée & de Cavalieri du côté

de l'invention. Auteur vaste, pénétrant, original, il a résolu la plupart des problêmes qui avoient arrêté les anciens géometres, & ceux qu'il n'a pu résoudre, il en a porté la solution au point, où les calculs modernes les laissent encore aujourd'hui. Le fameux P. Castel disoit qu'en possédant bien les ouvrages de Grégoire de S. Vincent, on savoit tout Newton, & que le géometre Anglois s'étoit enrichi des dépouilles du géometre Flamand.

GRÉGOIRE, (Pierre) Toulousain, célebre professeur en droit, mourut en 1597 à Pont-à-Mousson. On a de lui : I. *Syntagma Juris universi*, in-fol. II. *De Republica*, in-8°, & d'autres ouvrages, pleins d'érudition; il s'est rendu sur-tout célebre par sa *Réponse au conseil donné par Charles du Moulin, sur la dissuasion de la réception du concile de Trente en France*, Lyon, 1584, in-16. On la trouve dans les Bibliotheques de du Verdier, de Denis-Simon, de Lenglet, de le Long, &c., & dans le 5e. vol. des Œuvres de du Moulin, par-tout sous le nom de *Grégoire*, & pas Gringoire, comme dit de Bure.

GREGORAS, *voyez* NICEPHORE Gregoras.

GREGORY, (Jean) écrivain Anglois, mort en 1646, étoit habile dans les langues & dans la théologie. On a de lui : I. Des *Notes sur le Droit Civil & Canonique*. II. Des *Remarques* en anglois *sur quelques passages de l'Ecriture-Sainte*, Oxford, 1646, in-4°, & en latin, Londres, 1660, in-4°. Ces ouvrages sont très-médiocres.

GREGORY, (Jacques) né à Aberdeen en Ecosse, en 1638, donna à l'âge de 24 ans son *Optica promota*; ouvrage célebre, où l'on trouve la théorie du télescope de réflexion, qu'on a eu par conséquent tort d'attribuer à Newton, qui à cette époque n'avoit que 20 ans, & n'avoit encore rien publié : on l'attribueroit avec plus de raison au P. des Chales, qui alors en avoit 41, & qui donne la description de ce télescope dans sa *Dioptrique*, l. 3, prop. 54. Grégory se rendit ensuite à l'université de Padoue, qui jouissoit alors d'une grande réputation ; il y fixa sa résidence pendant quelques années, & publia en 1667 : *Vera circuli & hyperboles quadratura*. Dans ce traité il fit part aux savans d'une nouvelle découverte, à savoir, l'invention d'une série convergente à l'infini pour les aires du cercle & de l'hyperbole. Dans la seconde édition qu'il fit paroître de cet ouvrage en 1668, il y ajouta un nouveau traité sous le titre de *Geometriæ pars universalis inserviens quantitatum curvarum transmutationi & mensuræ*. Dans cet ouvrage, il donna pour la premiere fois, une méthode pour la transmutation des courbes. En conséquence de ces ouvrages, il fut honoré de la correspondance des mathématiciens les plus célebres, de Newton, Huygens, Halley & Wallis. L'année suivante, il donna à Londres un autre ouvrage, intitulé : *Exercitationes Geometricæ*, qui servit à augmenter la réputation qu'il s'étoit si justement acquise. Vers ce tems, il fut élu professeur des mathématiques dans

l'université de S. André, mais au bout de 6 ans, il fut invité à remplir la même chaire dans l'université d'Edimbourg. Il n'avoit occupé cette place que pendant quelques mois, quand au mois d'octobre 1675, étant employé à montrer à ses disciples, au travers d'un télescope, les satellites de Jupiter, il fut frappé subitement d'un aveuglement entier, & mourut quelques jours après, à l'âge de 37 ans.

GREGORY, (David) neveu du précédent, fut élu en 1683 professeur de mathématiques dans l'université d'Edimbourg, à l'âge de 23 ans, & publia la même année: *Exercitatio Geometrica de dimensione figurarum; sive specimen methodi generalis quasvis figuras dimetiendi.* Devenu professeur d'astronomie dans l'université d'Oxford, il publia en 1693, dans les *Transactions philosophiques*, la résolution du problême de Florence: *De Testudine veliformi quadribili*, & il continua de communiquer au public, de tems en tems, plusieurs essais mathématiques, dont le plus important est *Catoptricæ & dioptricæ sphericæ elementa*, qui ont servi à perfectionner le télescope inventé par son pere; que Dolland, Ramsden & le P. Kéri ont porté encore à une plus grande perfection. En 1702, il fit paroître *Astronomiæ, Physicæ & Geometricæ elementa*, & s'engagea quelque tems après, à donner en société avec son collegue Halley, les *Coniques* d'Apollonius: mais avant de faire de grands progrès dans cet ouvrage, il mourut dans la 49*e*. année de son âge, à Maidenhead, l'an 1710.

GREGORY, (Jean) petit-fils de Jacques Grégory, mourut à Edimbourg en 1773, après s'être distingué dans la médecine. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Edimbourg en 1788; 4 vol. in-8°.

GRENADE, (Louis de) né l'an 1504 en Espagne, dans la ville de ce nom, prit l'habit de S. Dominique, & l'illustra par ses vertus & ses écrits. Les rois de Portugal & de Castille le considéroient beaucoup. La reine Catherine, sœur de Charles-Quint, voulut le placer sur le siege de Brague; mais il le refusa, & y fit nommer à sa place le pieux Dom Barthélemi des Martyrs. Ce saint religieux mourut en 1588. Les principaux fruits de sa plume, sont: I. Le *Guide des Pécheurs*, un vol. II. Le *Mémorial de la Vie Chrétienne*, 3 vol. III. Un *Catéchisme*, 4 vol. 1709. IV. Un *Traité de l'Oraison*, 2 vol. Ces écrits sont en espagnol. V. Des *Sermons* latins, en 6 vol. in-8°, Anvers, 1604. VI. *Vie de Jean d'Avila*, &c. Girard a traduit en françois la plus grande partie des ouvrages de Grenade. Cette Version, en 2 vol. in-fol., & en 10 in-8°, est enrichie de la Vie de l'auteur, le modele des religieux. Les historiens & les bibliographes ecclésiastiques, le peignent comme un excellent auteur ascétique. Ses écrits ont été célébrés par S. Charles Borromée, qui y puisoit les instructions qu'il faisoit à son peuple, & par S. François de Sales, qui ne se lassoit point de les étudier & d'en conseiller la lecture. Ils seroient une des meilleures nourritures qu'on pût fournir aux ames pieuses, si on

en retranchoit quelques légendes apocryphes. Le pape Grégoire XIII, sous le pontificat duquel Grenade les composa, témoigna plusieurs fois « que » cet écrivain faisoit plus de » bien à l'Eglise que s'il eût » rendu la vie aux morts & la » vue aux aveugles ». Effectivement, les écrits d'un homme de génie, qui unit le talent au zele, & la force du discours à l'onction, produit des fruits plus étendus & plus précieux, que toutes les guérisons corporelles : aussi le Sauveur du monde n'a-t-il fait servir celles-ci qu'à l'efficace de sa prédication.

GRENAN, (Benigne) poëte latin de Noyers en Bourgogne, professeur de rhétorique au college d'Harcourt, mort à Paris en 1723, à 42 ans, a laissé des *Harangues* & des *Poésies*. On remarque dans les unes & dans les autres un style pur & élégant, des pensées nobles & délicates, & une imagination vive & sage. Ses *Vers* sont en partie dans le *Selecta Carmina quorumdam in Universitate Parisiensi Professorum* ; & ses *Discours*, en un recueil de harangues, dans le goût du précédent. On a encore de lui une *Paraphrase* en vers latins des *Lamentations de Jérémie*. — Pierre GRENAN, frere aîné de Benigne, mort en 1722, à 62 ans, provincial de la Doctrine Chrétienne, est connu par une Satyre de 22 pages, sous le titre d'*Apoplexie de l'équivoque*. C'est une continuation de celle de Despréaux sur le même sujet. Celle-ci n'étoit pas assez bonne pour demander une suite.

GRESHAM, (Thomas) né à Londres en 1519, d'une famille noble de Nortfolk, exerça le négoce à l'exemple de plusieurs gentilshommes de son pays. Il fit un usage magnifique des richesses, que son industrie lui avoit procurées. Il fit bâtir à ses dépens la *Bourse* de Londres en 1566. Le feu la consuma cent ans après, & on l'a rebâtie depuis, mais aux dépens des deniers publics. On lui doit aussi la fondation d'un College qui porte son nom. La moitié des professeurs est nommée par le lord-maire & par les aldermans de Londres, & l'autre moitié par les marchands de soie.

GRESSET, (Jean-Baptiste-Louis) écuyer, chevalier de S. Michel, historiographe de l'ordre de S. Lazare, l'un des Quarante de l'académie françoise, mourut à Amiens, sa patrie, le 16 juin 1777, à 68 ans, sans laisser d'enfans de son mariage avec une demoiselle de cette ville. Les agrémens de son commerce, la solidité de ses principes, l'honnêteté de ses mœurs, le firent chérir & estimer de tous ses concitoyens, & lui avoient mérité les graces de la cour. Louis XVI lui accorda des lettres de noblesse en 1775, & Monsieur le nomma historiographe de l'ordre de S. Lazare. Le maire d'Amiens & le corps municipal assisterent à ses obseques. On fit ce distique sur la mort de cet homme illustre :

Hunc lepidique Sales lugent,
Veneresque pudicæ ;
Sed probibent mores ingeniumque mori.

Il avoit été Jésuite, & il fut obligé de sortir de cet ordre

célebre, à cause de l'éclat que fit dans le monde son premier poëme. Nous parlons de *Ver-vert*, ouvrage plein de sel, de facilité & de graces, & dont le mérite parut d'autant plus grand, que le sujet offroit moins de ressources. L'auteur avoit fait un nouveau chant, intitulé l'*Ouvroir*, où l'on trouvoit, dit-on, des traces du même talent; mais il le brûla dans sa derniere maladie : malgré que les choses en elles-mêmes ne se prêtassent à aucune mauvaise conséquence, il craignoit que la frivolité ou la corruption du siecle, n'abusassent d'un badinage ingénieux, innocent & honnête, pour déroger aux honneurs & au respect dus à la vertu. *Ververt* fut suivi de la *Chartreuse*. Cette épître annonce un caractere original, une philosophie aimable, une harmonie douce & une fécondité d'expressions, qui dégénere quelquefois en luxe. L'*Epître au P. Bougeant*, les *Ombres* qui lui sont fort inférieures, roulent sur le même fonds d'idées, trop souvent répétées en phrases longues & traînantes. *L'Epître à sa Sœur sur sa convalescence*, vaut beaucoup mieux. Son *Lutrin vivant*, sujet un peu grotesque, est traité avec toute la gaieté d'une imagination facile & quelquefois un peu folâtre. L'auteur voulut s'élever de la poésie légere à la tragédie, mais son *Edouard III*, joué en 1740, n'a plus paru sur le théâtre. L'intrigue en est froide, & le style plus froid encore. A quelques vers près, sa diction est pénible, ampoulée & incorrecte. *Sidnei*, représenté en 1745, n'offre qu'une intrigue petite & un roman assez commun. *Le Méchant* fut joué avec un grand succès en 1747. Gresset abandonna de bonne heure ce genre d'écrire, & rompit absolument avec tout ce qui avoit rapport au théâtre; on peut voir les raisons chrétiennes & vraiment philosophiques qu'il donne lui-même de cette résolution, dans une lettre insérée à la fin du 2e. tom. des *Lettres sur les Spectacles*, par M. Desprez de Boissy. Nous avons encore de Gresset, des *Odes*, dont quelques-unes offrent de belles images; une *Traduction* en vers *des Eglogues de Virgile*, & un *Discours sur l'Harmonie*, en prose, où l'on desireroit moins d'emphase & plus de choses. Ses *Œuvres*, plusieurs fois réimprimées, sont en 2 vol. in-12. On a trouvé parmi ses papiers 2 petits poëmes, intitulés le *Gazetin* & le *Parrain magnifique*.

GRETSER, (Jacques) Jésuite de Marckdorf en Suabe, professa long-tems avec distinction dans l'université d'Ingolstadt, & mourut dans cette ville en 1625, à 64 ans. Egalement versé dans les langues anciennes & modernes, dans l'histoire & dans la théologie; il a beaucoup compilé sur l'antiquité ecclésiastique & profane. Il seroit au rang des savans du premier ordre, si le flambeau de la critique eût toujours éclairé ses recherches, & s'il en eût écarté tant de pieces & d'histoires fabuleuses. Ce qu'on doit le plus estimer dans ses écrits, est la variété prodigieuse des matériaux qu'il a amassés pour ceux qui voudront travailler après lui sur les sujets qu'il a

traités. Gretser étoit non-seulement recommandable comme érudit, mais encore comme controversiste. Il écrivoit avec beaucoup de facilité, mais avec trop de véhémence. Les ouvrages qu'il a composés, ou traduits, forment un Recueil de 17 vol. in-fol., imprimés à Ratisbonne en 1734 & années suivantes. Plusieurs sont contre les hérétiques, d'autres pour les Jésuites, & quelques-uns sur des matieres d'érudition. Le plus connu est un traité savant, mais diffus : *De Cruce*, 3 tom. in-4°, & un vol. in-fol. Il y a victorieusement réfuté les calomnies des hérétiques contre les Annales de Baronius, au rapport de Sponde, qui l'appelle un athlete très-exercé dans ces sortes de combats. Lenglet du Fresnoy dit que tout ce que Gretser a fait ou publié, soit historique, soit dogmatique, est fort estimé. Les ouvrages de Gretser sont du nombre de ceux que le parlement de Paris a fait brûler. *Voy.* JOUVENCY, SANTAREL.

GREVENBROECK, peintre Flamand, excelloit dans les *Marines*. Il se signala sur-tout dans l'art de faire des figures en petit, en observant exactement la perspective & la gradation des différens plans, les jours & les ombres; en un mot, la vérité des objets. Il vivoit dans le 17*e*. siecle.

GREVIL, (Foulques) né dans le comté de Warwick en 1554, étoit chevalier du bain & baron du royaume. Il ajouta à ces titres celui d'écrivain. Poli en prose & en vers, il contribua à la renaissance du bon goût en Angleterre. Ses deux tragédies: *Alaham* & *Mustapha*, faites sur le modele des anciens, en sont une preuve. Son *Histoire du regne de Jacques I* est peu exacte, & comme on devoit s'y attendre, fort louangeuse, puisque ce prince l'avoit fait chancelier de l'échiquier, membre du conseil-privé, & lui avoit donné le château de Warwick. On a encore de lui : I. *Vie de Philippe Sidney*, 1652, in-8°. II. *Œuvres posthumes*, 1670, in-8°; ce sont des poésies. Un de ses domestiques l'assassina en 1628, & se tua lui-même tout de suite.

GREVIN, (Jacques) poëte françois & latin, né à Clermont en Beauvoisis, l'an 1538, a mis au jour une Tragédie, deux Comédies & une Pastorale, imprimées en 1561, in-8°, par Robert Etienne, sous le titre de *Théâtre de Jacques Grevin*. Quelques autres de ses poésies ont paru dans son *Olympe*, imprimé par le même Robert Etienne, en 1561, in-8°. Marguerite de France, duchesse de Savoie, qui l'avoit mené en Piémont avec elle, le fit son médecin & son conseiller. Il mourut à Turin en 1570, n'ayant pas encore 32 ans. Il étoit calviniste, & il se joignit à la Roche-Chandieu & à Florent Chrétien, pour travailler à la piece intitulée : *Le Temple*; satyre contre Ronsard, qui avoit, dans son Discours sur les miseres du tems, parlé défavorablement de la nouvelle secte. Grevin se mêloit aussi de médecine; & un de ses ouvrages contre l'Antimoine, publié en 1566, in-4°, fit proscrire ce remede par la faculté. Cette défense fut confirmée par un

arrêt du parlement. Paulmier, médecin de Paris, convaincu d'en avoir fait usage, fut chassé en 1609 de son corps. On a encore de lui un *Traité des Venins*, Anvers, 1567, in-4°, qu'on a traduit en latin; & une *Description du Beauvoisis*, Paris, 1558, in-8°. M. de Thou parle très-avantageusement de ses talens & de son caractere; mais on sait que cet historien ne ménage pas assez l'éloge, quand il s'agit des calvinistes.

GREW, (Néhémie) médecin de Londres, mort subitement en 1711, est connu par plusieurs écrits: I. *Anatomie des Plantes*, en anglois, Londres, 1682, in-fol., traduite en françois, Paris, 1765, in-12. II. *Description du Cabinet de la Société Royale de Londres*, en anglois, Londres, 1681, in-fol., fig. III. *Cosmologie sacrée*, Londres, 1701, in-fol. Il fait en celui-ci de très-bonnes réflexions sur la Providence, sur le gouvernement divin du monde matériel, animal & raisonnable, & sur l'excellence de l'Ecriture-Sainte. En qualité de médecin, il exerça son art avec autant d'intelligence que de bonheur.

GRIBEAUVAL, (Jean-Baptiste-Vaquette de) lieutenant-général des armées de France, premier inspecteur du corps-royal de l'artillerie, né à Amiens le 15 septembre 1715, entra comme volontaire, en 1732, au régiment royal d'artillerie, & en 1735, fut fait officier pointeur; son goût pour l'étude & l'application, le fit attacher particuliérement à la partie des mines, & en 1752, il fut nommé capitaine des mineurs. M. d'Argenson, ministre de la guerre, le choisit pour aller prendre des renseignemens sur l'artillerie Prussienne, où le systême des pieces légeres, attachées aux régimens d'infanterie, venoit d'être introduit. M. de Gribeauval remplit cette commission de la maniere la plus utile, & rapporta en France des mémoires intéressans, non-seulement sur l'objet qui avoit déterminé sa mission, mais aussi sur l'état des frontieres & fortifications qu'il avoit visitées. Depuis l'année 1757 jusqu'en 1762, il servit dans l'armée Autrichienne en qualité de général de bataille, & commandant l'artillerie, le génie & les mineurs. Ce fut lui qui conduisit les opérations du siege de Glatz, & qui prolongea la défense de Schweidnitz, attaquée par le roi de Prusse en personne; le feld-maréchal comte de Guasco, commandant dans la place, l'ayant laissé maître de toutes les opérations relatives à la défense. Après 63 jours de tranchée ouverte, il fut fait prisonnier de guerre avec la garnison. A la paix, le duc de Choiseul le rappella en France, où il vint prendre le grade de maréchal-de-camp. Peu de mois après, il fut fait inspecteur-général de l'artillerie, & commandant en chef du corps des mineurs. Il n'y a pas une branche relative à l'artillerie, tant de siege que de campagne, que M. de Gribeauval n'ait recréée ou réformée, & à laquelle son nom ne puisse être appliqué. La France perdit cet habile officier le 9 mai 1789.

GRIBNER, (Michel-Henri) naquit à Leipsig en 1682, fut

fait professeur en droit à Wittemberg, d'où il passa à Dresde & enfin à Leipsig, où il avoit été appellé pour succéder au célebre Mencke, son beau-pere. Il mourut en 1734. C'étoit un homme de bien, un savant charitable & laborieux, qui rendit de grands services à l'université. Outre plusieurs *Dissertations academiques*, on a de lui des *Ouvrages de Jurisprudence* en latin.

GRIENPERGER, (Christophe) Jésuite, natif du Tirol, professa avec réputation les mathématiques à Rome, à Gratz, & en différens colleges du cercle d'Autriche. Il mourut en 1636, âgé de 74 ans, après avoir publié *Elementa Euclidis contracta*, Gratz, 1636, & quelques autres ouvrages.

GRIFFET, (Henri) Jésuite, prédicateur du roi de France, né à Moulins en Bourbonnois, l'an 1698, mourut en 1771 à Bruxelles, où il s'étoit retiré, après la destruction de la société en France. Une mémoire heureuse, un esprit facile, joints à beaucoup d'amour pour le travail, lui donnerent les moyens de se livrer avec succès à plusieurs genres de littérature. Nous avons de lui : I. Une nouvelle édition de l'*Histoire de France* du P. Daniel, Paris, 1756, 17 vol. in-4°.; avec des *Dissertations* savantes & curieuses. Les tom. 13, 14 & 15 contiennent une *Histoire du regne de Louis XIII*, qui appartient entiérement à l'éditeur, & qui est écrite avec autant de sagesse que d'exactitude. II. *Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'Histoire*, Liege, 1769, in-12: livre sensé, judicieux, solide sur les moyens de connoître la vérité, quand on écrit ou qu'on étudie l'histoire. III. Des *Sermons*, Liege, 1767, 4 vol. in-12. Ils offrent un plan bien présenté, des preuves solides, de la clarté & du naturel; mais l'éloquence du P. Griffet manque un peu de chaleur & de coloris, & il y a du vide dans certains discours. IV. Divers ouvrages de piété, parmi lesquels on distingue son *Année chrétienne*, en 18 vol. in-12. V. Des *Poésies latines*, in-8°. On eût dû en faire un triage, car quelques-unes ne méritoient guere l'impression. On estime les *Hymnes* du Bréviaire de Bourges qu'il a composées. VI. Une bonne édition des *Mémoires du P. d'Avrigny, pour l'histoire profane*, 1757, 5 vol. in-12, avec des augmentations & des corrections utiles. VII. *Insuffisance de la Religion naturelle*, Liege, 2 vol. in-12. Sous ce titre, il a donné tout ce qu'il avoit dans son porte-feuille sur les matieres de Religion, & même sur celles qui n'y ont aucun rapport. VIII. Une édition des *Délices des Pays-Bas*, avec des augmentations, dont quelques-unes ne sont pas exemptes de partialité, Liege, 1769, 5 vol. in-12.

GRIFFIER, (Jean) peintre, connu sous le nom du Gentilhomme d'Utrecht, naquit à Amsterdam en 1658, & mourut à Londres. Il s'attacha particuliérement à représenter les plus belles Vues de la Tamise, & y réussit. Il excelloit dans le paysage. Robert Griffier, son fils, soutint avec honneur la gloire de son pere.

GRIFFITH, (Michel) connu aussi sous les noms d'*Alford* & de Jean *Flood*, naquit à Londres en 1587, étudia la philosophie à Séville, entra dans la société des Jésuites aux Pays-Bas, de là passa successivement à Naples & à Rome, retourna vers 1625 en Angleterre, où il exerça les fonctions de missionnaire pendant 33 ans, & mourut à St.-Omer en 1652. Nous avons de lui : I. *Annales Ecclesiæ Britannicæ*, &c., Liege, 1663, 4 vol. in-fol. L'auteur a suivi la méthode de Baronius; ces Annales sont le fruit de bien des recherches : elles ont beaucoup servi au P. Serein Cressy, Benédictin Anglois, pour son Histoire Ecclésiastique. II. *Britannia illustrata*, Anvers, 1641, in-4°., enrichie de dissertations sur la pâque des Bretons, le mariage des Clercs, &c.

GRIGNAN, *voy.* SÉVIGNÉ.

GRIMALDI, (François-Marie), né à Bologne en 1518 d'une famille illustre, entra chez les Jésuites à l'âge de 15 ans, & s'acquit en peu de tems une grande réputation. Il se distingua sur-tout dans la physique & l'astronomie. Son traité *De lumine & coloribus iridis*, a servi beaucoup à ceux qui ont écrit après lui sur cette matiere (*voyez* DOMINIS). Newton en a pris plusieurs principes fondamentaux de son optique. Le P. Grimaldi avoit cru reconnoître une différente réfrangibilité dans les rayons, Newton n'a pas hésité d'adopter cette idée, qui aujourd'hui est combattue par des physiciens du premier nom, & par des expériences qui paroissent décisives. Il est aussi le premier qui ait observé la *diffraction* de la lumiere, c'est-à-dire que la lumiere ne pouvoit pas passer près d'un corps, sans s'en approcher & se détourner de son chemin. Il travailla long-tems avec Riccioli, augmenta de concert avec lui de 305 étoiles le catalogue de Kepler, & mourut en 1562, âgé de 45 ans. Quelques-uns lui attribuent la dénomination des taches de la lune, mais elle est de Riccioli, & c'est pourquoi on y trouve le nom de *Grimaldus* entre ceux des philosophes illustres, & non pas celui de Riccioli, qui ne pouvoit pas décemment l'y placer lui-même.

GRIMALDI, (Dominique) archevêque & vice-légat d'Avignon, abbé de Montmajor-lez-Arles, &c., étoit fils de Jean-Baptiste, seigneur de Montaldeo, & chevalier de la Toison-d'or. Il fut nommé par le pape Pie V, commissaire-général des galeres de l'Eglise, & se trouva à la bataille de Lépante l'an 1571. Depuis, il fut évêque de Savonne l'an 1581, sous Grégoire XIII, qui le transféra trois ans après à l'évêché de Cavaillon, dans le Comtat-Venaissin, & peu après le nomma à l'archevêché, & à la vice-légation d'Avignon. On y avoit besoin d'un homme de tête & d'expérience, pendant la fureur des guerres civiles. Dominique Grimaldi y agit avec autant de prudence que de zele contre les hérétiques, & mourut l'an 1592. Il a laissé un volume de lettres qui n'ont pas été publiées.

GRIMALDI, (Jerôme) noble Génois, cardinal du titre de la Sainte-Trinité *in monte*

Pincio, archevêque d'Aix en Provence & évêque d'Albano, étoit fils de Jean-Jacques Grimaldi, baron de Saint-Félix au royaume de Naples. Il fut vice-légat du Patrimoine, gouverneur de Rome, nonce en Allemagne l'an 1632, nonce en France l'an 1641, & créé cardinal par Urbain VIII l'an 1642. Par le décès du cardinal Fachinetti, il étoit devenu doyen du sacré college; mais l'attachement qu'il avoit pour son église, l'empêcha d'aller à Rome jouir des honneurs attachés à cette dignité. Il mourut dans son palais archiépiscopal le 4 novembre 1685, âgé de 90 ans, extraordinairement regretté, particuliérement des pauvres, à cause de sa charité.

GRIMALDI, (Jean-François) surnommé *le Bolognese*, parce qu'il étoit de Bologne, naquit en 1606. Eleve & parent des Carrache, il s'acquit une réputation aussi étendue que la leur. Les papes Innocent X, Alexandre VII & Clément IX l'honorerent de leur protection & de leur familiarité. Le cardinal Mazarin l'ayant fait venir en France, employa son pinceau à embellir le Louvre & son palais. De retour à Rome, il fut élu prince de l'académie de S. Luc. Ses manieres nobles & son cœur bienfaisant lui avoient fait autant d'amis, que ses talens lui avoient procuré d'admirateurs. Touché de l'état d'indigence d'un gentilhomme Sicilien, logé près de lui, il alla jeter plusieurs fois de l'argent dans sa chambre, sans se laisser appercevoir. Le gentilhomme ayant surpris son bienfaiteur, tomba à ses pieds, pénétré d'admiration & de reconnoissance. Le Bolognese le prit alors dans sa maison, & en fit son meilleur ami. Cet homme célebre excelloit dans le paysage : le feuiller en est admirable, ses sites sont très-heureusement choisis; son pinceau est moëlleux, son coloris agréable. Ses Dessins, ainsi que ses Gravures, sont très-goûtés des artistes. Il mourut à Rome en 1680.

GRIMAREST, (Jean-Léonor le Gallois de) maître de langues à Paris, a donné au public : I. *Campagnes de Charles XII, roi de Suede*, Paris, 1705, 4 vol. in-12; pitoyable ouvrage, mais qui renferme plus de vérités que l'histoire de ce prince donnée par Voltaire. II. *Mémoires historiques de la révolte des fanatiques* (des Cévennes), 1708, in-8°. III. *Vie de Moliere*, à la tête des anciennes éditions de ce poëte comique. IV. *Traité du Récitatif*, 1707, in-12. V. *Eclaircissemens sur la Langue Françoise*, 1712.

GRIMAUDET, (François) avocat à Anvers, sa patrie, puis conseiller au présidial de cette ville, mourut en 1580, à 60 ans. Ses *Œuvres*, imprimées à Amiens, 1669, in-fol., sont citées & consultées par les jurisconsultes.

GRIMBERGHEN, *voyez* Albert (Joseph de Luynes.

GRIMOALD, fils de Pepin de Landen ou le Vieux, eut après lui la place de maire-du-palais d'Austrasie en 639; mais ayant voulu mettre son fils sur le trône en 656, le roi Clovis II le fit mourir, ou le condamna, suivant d'autres historiens, à une prison perpétuelle.

— Il ne faut pas le confondre avec GRIMOALD, fils de Pepin le Gros ou de Hériſtal, & maire-du-palais du roi Dagobert II; il fut aſſaſſiné en 714. — Ni avec GRIMOALD, duc de Bénévent, & roi des Lombards vers 663. Godebert & Pertharite, fils d'Aribert, dernier roi de Lombardie, ſe diſputoient la couronne; Grimoald profita de leurs diviſions pour la leur enlever. Il ſe ſoutint ſur le trône par ſon eſprit, ſa ſageſſe & ſon courage. Il mourut en 671.

GRINGONNEUR, (Jacquemin) Pariſien, peintre du 14e. ſiecle, n'eſt connu que par l'invention des *Cartes à jouer*, vers l'an 1392. Il imagina ces peintures pour diſtraire Charles VI de ſa triſte ſituation, & pour charmer ſes chagrins dans les intervalles de ſa démence; fourniſſant par-là une reſſource au déſœuvrement des oiſifs, & un aliment funeſte à la paſſion ruineuſe des joueurs.

GRINGORE, (Pierre) héraut-d'armes du duc de Lorraine, mort après 1544, eſt auteur de pluſieurs Moralités en vers, qui ne ſont pas communes, telles que la *Chaſſe du Cerf des Cerfs*; les *Menus Propos de la Mere-Sotte*; les *Fantaiſies de la Mere-Sotte*, &c. On ne peut guere ſoutenir la lecture d'aucune de ces platitudes. Il y a pourtant des curieux qui les recherchent, pour ſatisfaire la manie des choſes rares.

GRIS, (Jacques le) écuyer & favori de Pierre II, comte d'Alençon, devint amoureux de la femme de Jean de Carouge, officier du même prince. Le mari étant allé faire un voyage à la Terre-Sainte, le Gris rendit viſite à ſon épouſe, qui le reçut comme un ami de ſon époux. Ce perfide tâcha d'abord de la ſéduire; mais n'ayant pas pu y réuſſir, il la força dans ſa chambre. Cette dame, pour tirer vengeance de cet outrage, le déclara à ſon mari, lorſqu'il fut de retour. Carouge cita le corrupteur au parlement de Paris, qui, faute de preuves convaincantes, ordonna que les deux parties videroient leur querelle dans un champ de bataille, ſeul à ſeul. Le roi & toute la cour furent préſens à ce duel, qui ſe fit à Paris en 1386. La victoire que Jean de Carouge y remporta, perſuada tout le monde de la juſtice de ſa cauſe & de l'innocence de ſa femme. Son adverſaire fut livré mort au bourreau, qui, après l'avoir traîné comme un ſcélérat, le pendit à Montfaucon. Voilà comme le plus grand nombre des hiſtoriens racontent cette aventure. Cependant Juvenal des Urſains, & le Moine de Saint-Denys, diſent que le Gris étoit innocent. Le véritable coupable, étant près de périr, avoua ſon crime & diſculpa le Gris.

GRISLER, *voyez* GESLER.

GRIVE, (Jean de la) géographe de la ville de Paris, né à Sedan, fut pendant quelque tems membre de la congrégation de S. Lazare. Il la quitta pour ſe livrer entiérement à la géométrie & aux mathématiques. Il mourut en 1757, à 68 ans, avant d'avoir mis la derniere main à une *Topographie de Paris*, ſi bien circonſtanciée, qu'on devoit avoir, par ce moyen, toutes les di-

menſions de cette vaſte capitale. M. Hugnin, éleve de l'abbé de la Grive, a publié quelques feuilles de ce plan. On a encore de ce célebre géographe: I. Un *Plan de Paris*, 1728, bon, mais mal gravé. L'abbé de la Grive mécontent du graveur, briſa les planches & réſolut de graver lui-même ſes ouvrages. II. Les *Environs de Paris*. III. Le *Plan de Verſailles*. IV. Les *Jardins de Marly*. V. Le *Terrier du Domaine du Roi aux environs de Paris*. VI. Un *Manuel de Trigonométrie Sphérique*, publié en 1754. VII. *Cours de la riviere de la Seine, depuis ſa ſource juſqu'à ſon embouchure*. Il travailla avec M. Caſſini à déterminer la Méridienne de Paris.

GRIVEL, (Jean) conſeiller d'état des archiducs Albert & Iſabelle, né à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, le 15 mars 1560, mourut à Bruxelles en 1624. Il donna les Déciſions du parlement de Dole, dont il avoit été conſeiller, ſous le titre de *Deciſiones Senatûs Dolani*, Dijon, 1731, in-fol.

GROBENDONQUE, (Charles) né à Malines en 1600, entra chez les Jéſuites, & fut envoyé en 1625 en Bohême, où il enſeigna la philoſophie à Prague & à Olmutz. Les Saxons s'étant emparés de ce royaume en 1631, il ſe retira à Paſſau avec le comte de Martinitz, vice-roi de Bohême. De retour à Prague, il mourut le 16 décembre 1672, particuliérement regretté de la nobleſſe de Bohême, qui dans les affaires difficiles le conſultoit comme un homme conſommé dans les voies de la vraie politique. On a de lui quelques écrits contre la fauſſe; entr'autres: I. *De ortu & progreſſu ſpiritûs politici, & quò ille, niſi fortiter occurratur, tandem ſit evaſurus*, Prague, 1666, in-fol. II. *Apologeticus pro ſocietate Jeſu, Politiciſmi a pluribus inſimulata*, Prague, 1666, in-fol. III. *Methodus piè tranſigendi tempus ſacri Adventûs*, Prague, 1660, in-4°. IV. *Modus tranſigendi tempus intra Adventum & Quadrageſimam*, Prague, 1661, in-12. V. *Modus tranſigendi tempus S. Quadrageſimæ*, Prague, 1661, in-12. VI. *Modus tranſigendi tempus a Paſcha uſque ad Corpus Chriſti*, Prague, 1662, in-12. VII. *Modus tranſigendi præcipuas feſtivitates Beatiſſimæ Virginis Mariæ*, Prague, 1669, in-12.

GRODICIUS, (Staniſlas) Jéſuite Polonois de Poſnanie, docteur & profeſſeur en théologie à Vilna, recteur du college de Cracovie, mort en 1613 à Poſnanie, à 72 ans. Nous avons de lui 8 vol. de *Sermons latins* pour tous les Dimanches & toutes les Fêtes de l'année, & divers ouvrages polémiques, aſcétiques, en polonois.

GROESBECK, (Gerard de) d'une illuſtre famille du duché de Gueldre, fut élevé ſur le ſiege épiſcopal de Liege, l'an 1564. Il gouverna ce vaſte dioceſe dans des tems difficiles, avec prudence, & ſur-tout avec beaucoup de zele, de fermeté & de courage. Il préſerva le troupeau qui lui étoit confié, de la contagion des nouvelles héréſies qui faiſoit tant de progrès dans les environs. Par un diſcours qu'il prononça à l'aſ-

ſemblée des états de la principauté, il démontra d'une maniere ſi vive & ſi pathétique, que le ſalut de la patrie dépendoit d'un attachement inviolable à la foi antique, que tous les membres des états s'écrierent d'une voix commune, qu'ils étoient prêts à tout ſacrifier pour conſerver ce précieux tréſor. Quelques petites villes de ſa dépendance s'étant laiſſé ſéduire par les artifices des ſectaires, & ſe préparant à la révolte, il ſut les faire rentrer dans le devoir par la force, ayant employé auparavant, mais ſans fruit, la voie de la douceur & de la perſuaſion. Voyant que les apôtres des nouvelles erreurs ſe vantoient de pénétrer juſque dans ſa capitale, il fit une loi par laquelle il défendoit à tous les bourgeois de cette ville de donner aſyle à aucun étranger, ſans en avertir les magiſtrats ou ſes officiers. Le prince d'Orange, chef des rebelles des Pays-Bas, amenant en 1568 une armée de l'Allemagne, demanda à traverſer Liege. Groesbeck aſſembla les états, leur repréſenta de quelle conſéquence il étoit de recevoir dans une ville eccléſiaſtique, un prince qui n'avoit pris les armes que pour ſe révolter contre ſon ſouverain, & pour détruire l'ancienne Religion : en conſéquence le paſſage lui fut refuſé. Le prince d'Orange aſſiégea la ville, mais Groesbeck l'obligea de ſe retirer. Grégoire XIII l'honora de la pourpre Romaine l'an 1578. Il n'en jouit pas long-tems, il mourut l'an 1580, âgé de 64 ans. Il avoit ſignalé les commencemens de ſon gouvernement par un recueil de *Statuts & Ordonnances, touchant la maniere de procéder*, qui eſt encore aujourd'hui en uſage.

GROLLIER DE SERVIERE, (Nicolas) ſavant ingénieur, mort à Lyon en 1689, à 63 ans, avoit ramaſſé un Cabinet de Machines très-curieuſes, dont la *Deſcription* a été imprimée à Lyon, 1719, in-4°.

GRONOVIUS, (Jean-Frédéric) né à Hambourg en 1611, parcourut preſque toute l'Europe, devint profeſſeur de belles-lettres à Deventer, puis à Leyde, mourut dans cette ville le 28 décembre 1671. Il a donné des éditions eſtimées de pluſieurs auteurs latins, de *Plaute*, de *Salluſte*, de *Tite-Live*, de *Pline*, de *Quintilien*, d'*Aulu-gelle*, de *Tacite*, des *Tragédies* de Séneque, &c. Il a reſtitué quantité de paſſages, & en a corrigé d'autres avec beaucoup de ſuccès. On a encore de lui un in-4°, Leyde, 1691, ſous ce titre : *De ſeſterciis, ſeu ſubſecivorum pecuniæ veteris & romanæ lib. IV*; & une édition du traité *De jure Belli & Pacis* de Grotius, avec des notes, Amſterdam, 1680, in-8°. Il n'étoit pas ſeulement ſavant dans les belles-lettres, il étoit auſſi habile juriſconſulte.

GRONOVIUS, (Jacques) fils du précédent, naquit à Deventer en 1645, voyagea en Angleterre & en Italie, & s'y fit des amis & des protecteurs. Le grand-duc de Toſcane lui donna une chaire à Piſe, qu'il quitta en 1679, pour aller occuper celle de ſon pere à Leyde. Il y mourut en 1716, à 71 ans, avec le titre de géographe de la ville, & la réputation d'un

homme savant, mais caustique. On ne pouvoit le contredire, même sur des points indifférens, sans être exposé à tout ce que la bile d'un pédant orgueilleux a de plus amer. Son caractere le fit plus haïr, que ses ouvrages ne le firent estimer. Les principaux sont : I. Le *Trésor des Antiquités Grecques ;* compilation assez bonne, en 13 vol. in-fol. On accompagne ordinairement ce recueil, des *Antiquités Romaines* de Grævius, 12 vol. in-fol., de celles de Sallengre, 3 vol. in-fol., du *Dictionnaire* de Pitiscus, 3 vol. in-fol., des *Supplémens* de Polenus, Venise, 1757, 5 vol. in-fol., des *Inscriptions* de Gruter, 4 vol. in-fol., des *Antiquités d'Italie* de Grævius & de Burman, 45 vol. II. Une infinité d'éditions d'auteurs Grecs & Latins, de *Macrobe*, de *Polybe*, de *Tacite*, de *Séneque* le tragique, presque achevé par son pere ; de *Pomponius Mela*, d'*Aulugelle*, de *Cicéron*, d'*Ammien-Marcellin*, de *Quinte-Curce*, de *Phedre*, &c. La meilleure de toutes est celle d'*Hérodote*, publiée en 1715, in-fol. avec des corrections & des notes. III. *Geographi antiqui*, Leyde, 1694 & 1699, 2 vol. in-4°; recueil estimé. IV. Des *Dissertations sur differens sujets*, chargées d'érudition. V. *Plusieurs Ecrits polémiques :* monumens du fiel qui rongeoit son cœur.

GRONOVIUS, (Laurent Théodore) échevin & conseiller de la ville de Leyde, s'est fait connoître par divers écrits & par son cabinet d'histoire naturelle, qui fixoit l'attention des voyageurs. Il mourut d'apoplexie à Leyde en 1777.

GROOT, *voyez* GERARD le Grand.

GROPPER, (Jean) savant controversiste, né à Soest en Westphalie en 1502, fut successivement prévôt & official de Santen, prévôt de Soest, écolâtre de S. Géréon à Cologne, & enfin chanoine de la Métropole. La voie de douceur qu'il choisit, pour ramener les hérétiques à la foi de leurs peres, rendit sa religion suspecte. Le plan de réconciliation qu'il dressa l'an 1536, ne fut goûté ni des Catholiques, ni des Luthériens. Charles-Quint le mit au nombre des trois théologiens catholiques qu'il choisit pour assister au colloque de Ratisbonne, de l'an 1541. Ce choix alarma quelques Catholiques, entr'autres, Eckius; ils eurent dans la suite sujet de calmer leurs inquiétudes. Bucer & Sleidan prétendent que Gropper accorda beaucoup de points aux Protestans ; mais celui-ci leur donna un démenti formel par un écrit imprimé en 1545, in-fol. & plus encore par sa maniere d'agir. En 1545 il fut député à la diete de Worms, & y harangua avec tant de force, que l'électeur de Cologne, Herman de Wied, fut déposé par l'autorité du pape & de l'empereur. Paul III le récompensa de ses travaux par la prévôté de Santen. Le nouvel archevêque, Adolphe de Schawenbourg, le mena avec lui au concile de Trente, où il parut avec éclat. Le pape Paul IV, satisfait du zele qu'il montroit contre les nouvelles sectes, voulut l'élever à la pourpre Romaine, mais il eut l'hu-

milité de la refuser. Il se rendit cependant à Rome, à la sollicitation de ce pontife, & y mourut le 14 mars 1559. Paul IV prononça lui-même son oraison funebre, & en parla comme d'un homme aussi vertueux que savant; il dit entr'autres choses: *Nequaquàm Gropperum amisimus, sed ad Deum præmisimus*, Gropper étoit profondément instruit dans l'histoire & la discipline de l'Eglise; personne peut-être de son tems ne l'a surpassé dans la théologie dogmatique, & dans la science de la tradition. Il fut l'ame des conciles provinciaux de Cologne, tenus l'an 1536 & 1549, imprimés plusieurs fois, & que l'on trouve dans les Conciles du P. Labbe, tom. 14. On a de lui: I. *Enchiridion Christianæ Religionis*, imprimé à la suite du concile de 1536. C'est un excellent abrégé de la théologie dogmatique. Il a été cependant mis à l'*Index donec corrigatur*, parce que sans doute il ne s'étoit pas assez clairement énoncé sur certains points. II. *De la présence véritable... du corps & du sang de J. C.*, Cologne, 1546, in-fol. en allemand. Karbachi en a publié une mauvaise traduction latine, mais Surius en a donné une très-exacte, Cologne, 1560, in-4°. Cet ouvrage est l'un des meilleurs que nous ayons sur la controverse, & le premier où la matiere de l'Eucharistie soit traitée à fond. Il est auteur encore de plusieurs autres ouvrages polémiques & dogmatiques. Son amour pour la pureté étoit extrême, & alloit jusqu'à des singularités plaisantes; ayant trouvé une servante occupée à faire son lit, il la réprimanda vivement, & fit jeter le lit par la fenêtre. — Il ne faut pas le confondre avec Gaspar GROPPER, son frere, qui fut nonce à Cologne & rendit de grands services à la Religion Catholique en Allemagne. L'université de Louvain, dans une lettre du 28 mars 1574, lui dit entr'autres choses, ces paroles remarquables: *Christus, Pastor Pastorum, reverendam vestram Paternitatem ac Gratiam diutissimè conservet, ad nominis sui gloriam, Ecclesiæ Catholicæ exultationem, & utriusque Germaniæ ab hæresibus & scandalis expurgationem.*

GROS, (Nicolas le) docteur en théologie de l'université de Rheims, né dans cette ville en 1675, de parens obscurs, s'est fait un nom par le rôle qu'il a joué dans le parti des Anticonstitutionnaires. Après avoir été chargé par l'archevêque de Rheims, le Tellier, du petit séminaire de Saint-Jacques, il devint ensuite chanoine de la cathédrale; mais son opposition à la bulle *Unigenitus* ayant déplu au successeur de le Tellier (Mailli), ce prélat l'excommunia & obtint une lettre de cachet contre lui. Le chanoine, obligé de se cacher, parcourut différentes provinces de France, passa en Italie, en Hollande, en Angleterre, & enfin se fixa à Utrecht. Le soi-disant archevêque de cette ville, nommé Barckman, lui confia la chaire de théologie de son séminaire d'Amersfort; emploi qu'il remplit avec tout le zele d'un enthousiaste jusqu'à sa mort, arrivée à Rhinwik, près d'Utrecht, en 1751,

à 75 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart sur les affaires du tems, ou sur quelques disputes particulieres qui y avoient rapport. Les principaux sont : I. *La sainte Bible, traduite sur les textes originaux, avec les différences de la Vulgate*, 1739, in-8°. La même a été publiée par M. Rondet, en 6 petits vol. in-12 ; mais cette édition, dans laquelle on a fait quelques changemens, est moins recherchée. II. *Manuel du Chrétien*, contenant l'ordinaire de la Messe, les Pseaumes, le Nouveau-Testament & l'Imitation de J. C., traduits par le même. Ce recueil a été plusieurs fois imprimé in-18 & in-12. III. *Méditations sur la Concorde des Evangiles*, 3 vol. in-12, Paris, 1730 ; *Méditations sur l'Epître aux Romains*, 1735, 2 vol. in-12 ; *Méditations sur les Epîtres Canoniques*. Ces trois ouvrages sont le fruit des conférences que l'abbé le Gros faisoit au séminaire d'Amersfort. IV. *Motifs invincibles d'attachement à l'Eglise Romaine pour les Catholiques, ou de réunion pour les prétendus Réformés*. Ces mêmes motifs auroient dû faire changer de sentiment à M. le Gros. V. *Discours sur les Nouvelles Ecclésiastiques*, in-4° & in-12, 1735. VI. *Les Entretiens du Prêtre Eusebe & de l'Avocat Théophile, sur la part que les Laïcs doivent prendre à l'affaire de la Constitution*, in-12. VII. *Lettres théologiques contre le Traité des Prêts de commerce, & en général contre toute usure*, in-4°. VIII. *Dogma Ecclesiæ circa usuram expositum & vindicatum* ; avec divers autres Ecrits en latin sur l'usure, in-4° ; & des *Observations sur une Lettre attribuée à feu M. de Launoy, sur l'usure*, in-4°. M. Barckman, archevêque de la petite église, & M. Petitpied ont eu part à cet ouvrage. IX. *Du renversement des Libertés de l'Eglise Gallicane dans l'affaire de la constitution* Unigenitus, 1716, 2 vol. in-12. Il y étale ouvertement le systême de Richer & de Marc-Antoine de Dominis, & fait consister les libertés Gallicanes dans une anarchie complette. On y lit (t. 1, p. 346) que *tous les pasteurs & tous les peuples fideles, possedent en tout tems le fonds & la propriété des clefs*. X. *Mémoire sur les Droits du second Ordre du Clergé*, 1718, in-4°. Ouvrage qui renferme le même systême que le précédent. Il a été proscrit par arrêt du conseil du roi de France, du 29 juillet 1733. Le Gros fut un des principaux soutiens des églises jansénistes de Hollande : troupeau foible, qui dépérit tous les jours.

GROS-GUILLAUME, *voy.* GUERIN.

GROSLEY, (Pierre Jacques) connu dans la république des lettres par plusieurs ouvrages où il y a de l'esprit, de l'érudition, de bonnes & de mauvaises observations, est mort le 4 Novembre 1785, à Troyes en Champagne, où il étoit né en 1718. De tous ses écrits, celui qu'on a lu le plus, est son *Voyage d'Italie*, donné sous le nom *de deux Gentilshommes Suédois*, Londres, 1764, 4 vol. in-12. Il y a inséré une très-bonne Dissertation publiée en 1756, sur la conjuration de Venise, qu'il prouve n'être qu'une

chimere, comme Naudé & Capriata l'avoient dit avant lui. Il a paru un *Supplément* à ce *Voyage*, 1 vol. in-12, où la relation d'un M. Sharp & ses fausses vues sur l'Italie & les Italiens sont très-bien réfutées. Parmi les autres écrits de Grosley, on distingue : I. La *Vie de Pierre Pithou*, magistrat célebre, mais dont les Catholiques, après même qu'il eut abjuré l'hérésie de Calvin, ne furent pas trop contens ; Paris, 1756, 2 vol. in-12. II. *Londres*, 3 vol. in-12, Neuchatel, 1770, & en 4 vol., Lausanne, 1774. On s'attend à y trouver une description de la capitale de l'Angleterre, mais très-souvent on y trouve toute autre chose. Ce que l'auteur disserte, t. 1, p. 495, ou t. 2, p. 61, sur la vanité, l'orgueil & l'humilité, prouve assez qu'il n'avoit pas une idée juste des vertus que l'Evangile inspire & des vices qu'il proscrit. Il est aisé de voir qu'il se piquoit de singularité & que les paradoxes avoient pour lui des attraits pressans. C'est sans doute par une suite de cette disposition d'esprit, que par son testament il laissa 600 liv. pour dresser un monument sépulcral au docteur Arnauld, comme à *un parfait anachorete, supérieur aux grands mobiles des déterminations humaines, & détaché des vues qui ont formé les recrues de tous les partis*. Sa *Vie*, par Maydieu, chanoine de la cathédrale de Troyes, est remplie de puérilités & de niaiseries ; ce qui n'est pas étonnant, puisqu'elle est écrite en partie par Grosley lui-même : il y parle fort amplement de ses aïeux, de leurs domestiques, & surtout de sa gouvernante.

GROSSEN, (Chrétien) théologien luthérien, né à Wittemberg en 1602, mort en 1673, fut fait professeur à Stettin en 1634, & surintendant général des églises de la Poméranie en 1663. On a de lui un *Traité contre la Primauté du Pape*, & d'autres ouvrages qu'on ne lit plus, & qu'on n'auroit jamais dû lire.

GROSSE-TESTE, (Robert) *voyez* ROBERT.

GROSTESTE, (Martin) seigneur des Mahis, né à Paris en décembre 1649, fut élevé dans la religion prétendue-réformée ; mais il en fit abjuration à Paris, l'an 1681, entre les mains de Coislin, évêque d'Orléans, depuis cardinal. Peu de tems après il alla à Orléans, où il eut le bonheur de convertir à la foi catholique un grand nombre de personnes, entr'autres son pere, sa mere & un de ses freres. Des Mahis devint ensuite chanoine de la cathédrale d'Orléans. Il mourut dans cette ville en 1694, à 45 ans, n'étant que diacre, & n'ayant jamais voulu, par humilité, recevoir l'ordre de prêtrise. On a de lui : I. *Considérations sur le Schisme des Protestans*. II. *Traité de la présence réelle du Corps de Jesus-Christ dans l'Eucharistie*. Ces deux traités ont paru à Orléans en 1685. III. *La vérité de la Religion Catholique, prouvée par l'Ecriture-Sainte*, Paris, 1697, in-12. Cet ouvrage a été réimprimé à Paris en 1713, en 3 vol. in-12, avec des augmentations considérables de l'abbé Geoffroy, mort à Paris en 1715.

Des Mahis avoit un autre frere, Claude GROSTESTE, sieur de la Mothe, qui se retira à Londres, en 1685, après la révocation de l'édit de Nantes. Il y fut ministre de l'église de la Savoie, & y mourut en 1713, à 66 ans, membre de la société de Berlin. On a de lui un *Traité de l'Inspiration des Livres sacrés*, Amsterdam, 1695. II. Plusieurs *Sermons*. III. D'autres ouvrages, qui eurent du succès dans les pays protestans.

GROTIUS, (Hugues) né à Delft en 1583, d'une famille illustre, eut une excellente éducation, & y répondit d'une maniere distinguée. A 15 ans, en 1598, il soutint des theses sur la philosophie, les mathématiques & la jurisprudence, avec un applaudissement général. L'année d'après il vint en France avec Barneveldt, ambassadeur de Hollande, & y mérita par son esprit & par sa conduite les éloges de Henri IV. De retour dans sa patrie, il plaida sa premiere cause à 17 ans, & fut fait avocat-général à 24. Roterdam souhaitoit de jouir de ses talens: il s'y établit en 1613, & y fut fait syndic. Les querelles des *Remontrans* & des *Contre-Remontrans* agitoient alors la Hollande. Barneveldt étoit le protecteur des premiers. Grotius, s'étant déclaré pour le parti de cet homme célebre, son ami, le soutint par ses écrits & par son crédit. Leurs ennemis se servirent de ce prétexte pour les perdre l'un & l'autre. Barneveldt eut la tête tranchée en 1618, & Grotius fut enfermé dans le château de Loevestein. Sa femme ayant eu la permission de lui faire passer des livres, les lui envoya dans un grand coffre; l'illustre prisonnier se mit dans ce coffre, & échappa par cette ruse à ses persécuteurs. Après avoir roulé quelque tems dans les Pays-Bas catholiques, il chercha un asyle en France, & l'y trouva. On l'accusa dans son pays de vouloir se faire catholique; mais il répondit à un de ses amis, que « quelque avantage qu'il » eût de passer d'un parti foible » qui l'avoit maltraité, à un » parti fort qui le recevroit à » bras ouverts, il n'étoit pas » tenté de le faire.... Et puisque j'ai eu, ajoutoit-il, assez » de courage pour supporter » la prison, je n'en manquerai » point, j'espere, pour souffrir l'exil & la pauvreté ». Louis XIII lui fit une pension; mais elle lui fut mal payée. Il retourna en Hollande, y trouva les mêmes ennemis, & passa en Suede, où il fut très-bien accueilli. La reine Christine le fit son conseiller en 1634, & l'envoya ambassadeur en France. Après y avoir demeuré onze ans, il partit pour Stockholm, fut très-bien reçu de Christine, lui demanda son congé, l'obtint avec peine, & mourut à Rostock, en retournant dans sa patrie, en 1645, à 63 ans. Son corps a été transporté à Delft, & on y a élevé un beau mausolée à la mémoire de cet illustre savant en 1777. Grotius étoit d'une figure agréable. Il avoit des yeux vifs, un visage serein & riant. Son ambition étoit très-modérée. Il écrivoit à son pere tandis qu'il étoit ambassadeur: » Je suis rassasié d'honneurs. » J'aime la vie tranquille, & » je serois fort aise de ne plus

» m'occuper

» m'occuper que de Dieu & » d'ouvrages utiles à la posté» rité ». Il étoit à la fois bon ministre, excellent jurisconsulte, théologien, historien, poëte & bel-esprit. Les principaux de ses ouvrages sont : I. Un excellent traité : *De jure Belli & Pacis, cum notis variorum*, 1712, in-8°. Il a été traduit en françois par Barbeirac, 1729, 2 vol. in-4°; mais on le lit moins utilement dans la version que dans l'original, écrit noblement, & d'un latin inintelligible pour la plupart des lecteurs d'aujourd'hui. Cet ouvrage a passé autrefois pour un chef-d'œuvre; & malgré la foule des livres publiés sur cette matiere, il mérite encore aujourd'hui une place distinguée parmi les productions de ce genre. Il y a pourtant un trop grand étalage d'érudition; les passages y étouffent les raisonnemens. Divers points relatifs à la loi naturelle, tels que l'usure, le mensonge, le concubinage, &c., n'y sont pas traités avec assez d'exactitude; & c'est sans doute pourquoi il a été condamné à Rome. La meilleure édition du texte est celle en 3 vol. in-folio, 1696, 1700 & 1714, avec des commentaires. La traduction est accompagnée de remarques; elle passe pour fort exacte. II. *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*, traduit du latin en françois par l'abbé Goujet, in-12. Cet ouvrage, composé d'abord par Grotius en vers flamands, pour fortifier dans le Christianisme les matelots qui font le voyage des Indes, a été traduit en grec, en arabe, en anglois, en persan, en allemand. Il fut cependant condamné à Rome pour quelques erreurs relatives à la religion de l'auteur. Il y a d'excellentes vues & des raisonnemens pleins de force. Voltaire l'a fort déprimé, & l'on en sent assez les raisons. Le 6e. & dernier livre est une courte, mais excellente réfutation du mahométisme. III. Des *Œuvres théologiques*, qui renferment des Commentaires sur l'Ecriture-Sainte, & d'autres Traités, recueillis à Amsterdam en 1679, en 4 vol. in-folio. On a accusé l'auteur d'avoir donné quelquefois dans le Pélagianisme & le Socinianisme; d'avoir prodigué l'érudition profane dans des matieres sacrées; d'avoir cherché dans le texte de l'Ecriture, moins ce qui y est, que ce que le commentateur vouloit y voir, &c. La plupart de ces reproches sont fondés, & il faut avouer que plusieurs endroits de ses Commentaires paroissent favorables aux nouveaux ariens. L'on trouve dans la *Bibliotheque Polonoise*, une de ses lettres au fameux Socinien Crellius, qui, si elle n'a pas été altérée par ces sectaires, donne de violens soupçons sur sa religion. Néanmoins il a combattu le sentiment de Socin, en soutenant la préexistence du Verbe; mais il paroît se rapprocher de lui dans plusieurs autres points. Cela ne donne pas une grande idée des dispositions qu'on lui a supposées, sur-tout vers la fin de sa vie, pour la Religion Catholique; mais peut-être avoit-il quitté ces sentimens. Ses variations & ses incertitudes, ses nouvelles erreurs même, étoient propres à rame-

ner à la vérité un esprit aussi juste que le sien. Il voyoit que tout cela découloit naturellement de l'*esprit privé* des protestans, & du droit d'interpréter l'Ecriture à sa mode (*voyez* SERVET). Le P. Petau qui avoit eu d'étroites liaisons avec lui, étoit persuadé que la mort avoit prévenu l'exécution du dessein qu'il avoit formé d'abjurer ses erreurs à son retour de Suede, & dans cette idée il ne fit point difficulté de dire la Messe pour lui. IV. Des *Poésies*, 1617 & 1622, in-8°. Il y en a quelques-unes d'heureuses; mais sa vaste littérature éteint souvent son feu poétique. V. *De imperio summarum Potestatum circa sacra*, La Haye, 1661, in-12; traduit en françois en 1751, in-12, sous ce titre: *Traité du pouvoir du Magistrat politique sur les choses sacrées.* Si dans cet ouvrage il semble accorder au pouvoir civil une influence trop marquée sur les choses religieuses, il faut se souvenir que l'auteur étoit protestant. » Que des sectaires qui ont » secoué le joug de l'Eglise, » dit un théologien, aient des » regles de conduite morale, » des statuts de discipline, » ou même des décrets de » croyance asservis à la vo- » lonté des princes; c'est une » suite naturelle, & de plus, » une punition bien méritée de » leur révolte contre l'autorité » spirituelle, immuable, in- » faillible, établie par J. C. » Toute hérésie impose un joug » humain; il est juste qu'elle soit » elle-même sous le joug des » hommes: *In servitutem generans, & servit cum filiis suis* » (Galat. 4). Mais la vraie foi » est affranchie de cette servi- » tude; l'Eglise de J. C., cette » grande & féconde mere des » Chrétiens, est libre; ses » dogmes, sa morale, sa cons- » titution ont Dieu pour au- » teur, & ne dépendent que » de lui: *Illa autem, quæ sur-* » *sùm est Jerusalem, libera est,* » *quæ est mater nostra* (ibid.) ». Il avoit du reste des sentimens très-raisonnables sur la nécessité d'un chef dans l'Eglise, sur la primauté & l'autorité du Pontife Romain: comme on le voit dans ses notes sur Cassandre & Rivet (*voy.* MÉLANCHTHON). VI. *Annales & historia de rebus Belgicis, ab obitu regis Philippi, usque ad inducias anni 1609.* L'auteur a parfaitement imité Tacite dans ces Annales; il est comme lui énergique & concis; mais cette précision le rend quelquefois obscur. Comme lui, il a développé toutes les intrigues, tous les ressorts, tous les motifs des événemens dont il a été le témoin. VII. *Historia Gothorum*, in-8°: inférieure à la précédente pour le style, mais très-utile pour les recherches sur l'histoire d'Espagne & sur celle de la décadence de l'Empire Romain. VIII. *De Antiquitate Reipublicæ Bataviæ*, in-24: ouvrage plein d'érudition. IX. Des Tragédies peu théâtrales, & dont le sujet est mal choisi. Elles parurent sous le titre de *Tragœdiæ*, &c., 1635, in-4°. X. *De origine gentium Americanarum Dissert. duæ*, 1642 & 1643, 2 vol. in-8°. XI. *Excerpta ex Tragœdiis & Comœdiis Græcis*, Paris, 1626, in-4°. XII. *Philosophorum sententiæ de Fato*, Paris, 1648, in-4°. XIII. Des

Lettres, publiées en 1687, in-fol. XIV. *Annotata in consultationibus Georgii Cassandri.* XV. *Rivetiani apologetici discussio* : c'est sur-tout dans ces deux ouvrages qu'on voit qu'il n'étoit pas éloigné de revenir à la Religion de ses peres. XVI. *Mare liberum*, 1609, contre Selden (*voyez* ce mot & EONAERT). Le style de Grotius est aisé, coulant, noble & ferme. Son latin est assez pur & supérieur à ce qu'il est dans la plupart des ouvrages de jurisprudence, de controverse & d'érudition. On peut consulter sur cet homme célebre sa *Vie* par M. de Burigny, en 2 vol. in-12, 1752. L'historien y entre dans de grands détails sur son héros & sur ses négociations. Mais en général l'ouvrage est foiblement & froidement écrit, d'une maniere lâche & verbiageuse, comme tout ce que nous á donné M. de Burigny. On voit dans l'*Histoire métallique* de la Hollande, une médaille, sur laquelle Grotius est appellé *le phénix de la patrie*, *l'oracle de Delft*, *le grand esprit*, *la lumiere qui éclaire la terre.*

GROUCHI, *Gruchius*, (Nicolas de) d'une famille noble de Rouen, fut le premier qui expliqua Aristote en grec. Il enseigna avec réputation à Paris, à Bordeaux & à Conimbre. De retour en France, il alla à la Rochelle, où l'on vouloit établir un college. Il y mourut en 1572. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. Une *Traduction de* l'*Histoire des Indes*, par F. L. de Castagneda, Paris, 1554, in-4°. II. Un traité *De Comitiis Romanorum*, & des *Ecrits* contre Sigonius, in-fol. Ce savant craignoit Grouchi, & ne parla contre lui que lorsqu'il eut appris sa mort : lâcheté impardonnable.

GRUBENMANN, (Jean-Ulrich) natif de Tuffen dans le Canton d'Appenzel, se distingua par des ouvrages de charpente, & sur-tout par les ponts nommés *Hængwerck*, ouvrages pendans, tel que celui de Schaffhouse, qui n'a que deux arches, & qui n'en auroit qu'une, si on avoit laissé faire le constructeur. Ce pont a néanmoins 364 pieds de long. — Son frere, Jean GRUBENMANN, construisit le pont qui est sur le Rhin, près de Reichenau, dans le pays des Grisons, d'une seule arche, long de 240 pieds. Les deux freres construisirent ensemble un pont de bois long de 200 pieds, qui n'est pas un *Hængwerck*, ou pont pendant, dont la force est dans la charpente supérieure, mais une seule arche, où le bois tient lieu de voûte. Nous ignorons l'année de la mort de ces ingénieux charpentiers.

GRUDÉ, *voy.* CROIX-DU-MAINE (la).

GRUDIUS, (Nicolas *Nicolaï* dit) trésorier du Brabant, & fils d'un président du conseil souverain de Hollande & de Zélande, mourut à Venise en 1571. On a de lui des *Poésies profanes*, Leyde, 1612, in-8°, en latin, avec celles de ses freres Adrien Marius & Jean Second ; & des *Poésies sacrées*, Anvers, 1566, in-8°. *Voyez* SECOND (Jean).

GRUE, (Thomas) littérateur François, mort vers la fin du siecle passé, à qui nous de-

vons des traductions de quelques ouvrages anglois. Les principales sont : I. *Les Religions du Monde*, traduit de l'anglois de Roff, in-4°. II. *La Porte ouverte pour parvenir à la connoissance du Paganisme*, traduit aussi de l'anglois d'Abraham Roger, in-4°. On l'estime pour la connoissance qu'il donne des mœurs des Brames Asiatiques.

GRUET, (Jacques) Genevois, fameux libertin, débitoit ses impiétés vers le milieu du 16e. siecle ; il étoit aussi opposé à Calvin & à ses partisans, qu'aux défenseurs de la véritable Religion, parce qu'il n'en professoit aucune. Il ne manquoit d'ailleurs ni d'esprit, ni d'érudition, & il souffroit impatiemment les hauteurs des Calvinistes & leur prétendue réforme. Il eut la hardiesse d'afficher des placards en 1547, dans lesquels il accusoit les Réformés de la ville de Geneve, d'être des esprits remuans, qui, après avoir renoncé à la vérité, & la plupart à leur premier état, vouloient dominer sur toutes les consciences. Tout cela étoit très-vrai, mais l'ingénuité de Gruet lui coûta cher, elle lui attira les affaires les plus fâcheuses. On saisit ses papiers, on y trouva des preuves d'irréligion, & on se servit de ce prétexte pour le condamner à perdre la tête. Cette sentence fut exécutée en 1549. Son plus grand crime, aux yeux des Genevois, étoit d'avoir dévoilé leur patriarche Jean Calvin, dont il avoit peint le caractere & la conduite sous ses véritables couleurs.

GRUGET, (Claude) Parisien, vivoit au 16e. siecle. Il s'est fait connoître par des *Traductions* qu'il a données de l'italien & de l'espagnol ; & par l'édition de l'*Heptameron de la Reine de Navarre*, 1560, in-4°.

GRUMBACH, (Guillaume) gentilhomme Allemand, excita en 1566 une guerre civile en Saxe, & porta ses armes dans les provinces voisines. Après avoir assassiné l'évêque de Wurtzbourg dans la Franconie, il pilla la ville, & y commit toutes sortes d'excès. L'empereur Maximilien II le mit au ban de l'Empire, & tous ceux qui suivoient son parti. Auguste, électeur de Saxe, nommé pour exécuter ce ban, assiégea la ville de Gotha, & la citadelle Grimmestein, où Grumbach s'étoit retiré, sous la protection du duc Jean-Fréderic, fils de ce Jean-Fréderic que Charles-Quint fit prisonnier à Mulberg, s'en empara après quatre mois de siege, prit Grumbach & ses complices, qui périrent sur l'échafaud en 1567. Le duc Jean-Fréderic fut conduit à Vienne dans une charette, avec un bonnet de paille sur la tête, & ses états furent donnés à Jean-Guillaume son frere.

GRUNSKLÉE, (Jean) né à Ludiz en Bohême, en 1655, entra chez les Jésuites en 1671, & y enseigna diverses sciences. On a de lui des Éloges funebres, & quelques Oraisons académiques où l'éloquence va de niveau avec la pure latinité. On distingue parmi ces pieces, l'*Éloge de Charles de Lichtenstein, évêque d'Olmutz*, Olmutz, 1695 ; celui d'Eléonore d'Autriche, reine de Pologne, imprimé sous le titre : *Virtus post fata perennans*, Prague,

1698 ; & une Harangue intitulée *Deus adjutor*, ſur la priſe de Bude, prononcée devant les états de Bohême, en 1686.

GRUTER, (Jean) né à Anvers en 1560, reçut au baptême le nom de *Jean*, qu'il changea ridiculement en celui de *Janus*. Dès l'âge de 7 ans il paſſa en Angleterre avec ſon pere & ſa mere qui étoit Angloiſe. Le Proteſtantiſme les avoit fait chaſſer d'Anvers. La mere de Gruter, femme d'eſprit & de ſavoir, fut le premier maître de ſon fils. Après avoir étudié dans pluſieurs univerſités, il profeſſa avec réputation à Wittemberg, où le duc de Saxe lui avoit donné une chaire d'hiſtoire, & à Heidelberg, où il eut la direction de cette magnifique bibliotheque, tranſportée à Rome quelque tems après. Ce ſavant mourut à Heidelberg en 1627, à 66 ans. Son nom eſt célebre par pluſieurs ouvrages utiles. Les principaux ſont : I. *Inſcriptiones Antiquæ*, en un gros vol. in-fol., à Heidelberg, 1601. L'auteur avoit beaucoup fouillé dans les ruines de l'antiquité ; cet ouvrage en eſt une preuve. Il le dédia à l'empereur Rodolphe, qui l'en remercia en lui accordant un privilege général pour tous ſes livres, avec pouvoir d'accorder lui-même des privileges aux autres auteurs. Ce monarque lui deſtinoit auſſi la dignité de comte de l'Empire ; mais il mourut avant que d'en avoir été revêtu. Grævius a conſidérablement augmenté le Recueil de Gruter, & en a fait 4 gros vol. in-fol., imprimés à Amſterdam, 1707. II. *Lampas, ſeu Fax Artium ; hoc eſt, Theſaurus criticus*, en 6 vol. in-8°, Francfort, 1602-1612, & à Florence, 1637, in-fol. Gruter y a réuni un grand nombre de traités, compoſés par les plus excellens critiques du 16e. ſiecle, & que l'on auroit peine à trouver, s'il ne les eût raſſemblés. Jean-Philippe Pareus y a ajouté un ſeptieme volume en 1623, qui n'eſt preſque qu'une violente diatribe contre Gruter. III. *Deliciæ Poëtarum Gallorum*, 3 vol. in-12 ; *Italorum*, 2 vol. *Belgarum*, 4 vol. On a donné à l'imitation de Gruter : *Deliciæ Poëtarum Germanorum*, 6 vol. *Hungaricorum*, 1 vol. *Scotorum*, 2 vol. *Danorum*, 2 vol. IV. *Hiſtoriæ Auguſtæ ſcriptores*, in-fol., *& cum notis variorum*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8°. V. *Chronicon Chronicorum*, &c., Francfort, 1614, 2 vol. in-8°. Cette Chronique commence à la naiſſance de J. C., & finit en 1613. Elle eſt pleine d'inexactitudes, d'inutilités, tandis que bien des choſes remarquables ſont omiſes. VI. *M. T. Ciceronis opera cum notis*, Hambourg, 3 vol. in-fol. Jean-Albert Fabricius eſtimoit beaucoup cette édition. Gruter a encore donné des éditions, avec des notes, d'Ovide, de Plaute, de Florus, de Séneque, de Tite-Live, de Velleius-Paterculus, de Salluſte, & quantité d'autres ouvrages. Gruter étoit un homme fort laborieux, qui étudioit tout le jour, & une grande partie de la nuit, & toujours debout. Ses ennemis l'accuſerent d'athéiſme, mais ſon attachement au proteſtantiſme ne s'accorde point avec l'imputation d'irréligion. Il étoit plein de ſuffi-

sance, & ne répondoit à ses critiques, que par un langage qui le déshonoroit, comme on peut s'en convaincre par ce qu'il a écrit contre Jean-Philippe Pareus qui, à son tour, l'avoit aussi bien maltraité.

GRYLLUS, *voyez* XENOPHON.

GRYNÉE, (Simon) ami de Luther & de Mélanchthon, naquit en Suabe l'an 1493, & mourut à Bâle en 1541. C'est lui qui publia le premier l'*Almageste* de Ptolomée en grec. — Il y a eu de la même famille Jean-Jacques GRYNÉE, professeur à Heidelberg, mort en 1617. On a de lui plusieurs Ecrits, principalement sur l'Ecriture-Sainte. La néphrétique, la mort de ses enfans, & d'un de ses gendres qu'il aimoit comme son fils, éprouverent sa patience & hâterent sa mort.

GRYPHIUS, (Sébastien) de Reuthlingen en Suabe, vint s'établir à Lyon, où il exerça l'art de l'imprimerie avec beaucoup de succès. C'est à son occasion que Jean Vouté de Rheims disoit que « Robert » Etienne corrigeoit parfaite» ment les livres, que Colines » les imprimoit très-bien; mais » que Gryphius réunissoit les » deux talens & de corriger & » d'imprimer. »

Inter tot norunt libros qui cudere, tres sunt
Insignes; languet cætera turba fame.
Castigat Stephanus, sculpit Colinæus; utrumque
Gryphius edoctâ mente manuque facit.

Gryphius méritoit cet éloge: il rechercha avec empressement les plus habiles correcteurs, veilla sur eux, & fut lui-même un excellent correcteur: l'*enfer*, dont parle M. Godeau (*voyez* ce mot), devenoit un paradis pour les auteurs dont les ouvrages s'imprimoient chez lui. Il mourut en 1556, à 63 ans. Parmi les belles éditions dont il a enrichi la littérature, on distingua sa Bible latine de 1550, 2 vol. in-fol. Il y employa le plus gros caractere qu'on eût vu jusqu'alors. C'est un chef-d'œuvre de typographie. On fait cas de toutes les *Bibles Hébraïques* qu'il a publiées; & en particulier de l'édition du *Trésor de la Langue sainte* de Pagnin. — Antoine GRYPHIUS, son fils, soutint dignement la réputation de son pere. Ils avoient pour enseigne un *Gryphon*, & c'est la marque ordinaire de leurs livres. — François GRYPHIUS, frere de *Sébastien*, se distingua aussi par la beauté de ses caracteres & de ses éditions.

GRYPHIUS, (André né à Glogaw en 1616, mort en 1664, syndic des états de Glogaw, tient le premier ou du moins l'un des premiers rangs dans le tragique, parmi les poëtes de sa nation. Il a aussi composé quelques petites *Farces*, & une *Critique* assez fine du ridicule des anciennes comédies allemandes.

GRYPHIUS, (Chrétien) fils du pécédent, né à Fraustadt en 1649, devint professeur d'éloquence à Breslaw, puis principal du college de la Magdelene dans la même ville, & enfin bibliothécaire. Il mourut en 1706, à 57 ans, après s'être fait jouer dans sa chambre une excellente piece de poésie de

sa façon, qu'il avoit fait mettre en musique, *sur les consolations que la mort du Sauveur fournit aux mourans*. Ses ouvrages sont: I. L'*Histoire des Ordres de Chevalerie*, en allemand, 1709, in-8°. II. *Poésies Allemandes*, entr'autres des *Pastorales*, in-8°. III. *La Langue Allemande formée peu-à-peu, ou Traité de l'origine & des progrès de cette Langue*, in-8°, en allemand. IV. *Dissertatio de Scriptoribus Historiam sæculi XVII illustrantibus*, in-8°.

GUADAGNOLI, (Philippe) né vers l'an 1596 à Magliano, dans l'Abruzze ultérieure, occupa avec honneur une chaire de professeur en arabe & en chaldéen dans le college de la Sapience. La congrégation de la Propagande l'employa à traduire l'Ecriture-Sainte en arabe, sous le pontificat d'Urbain VIII, avec Sergius Risius, savant Maronite, archevêque de Damas, & Pierre Golius ou Célestin de S. Léduvine, Carme. Cette Bible fut imprimée à Rome en 1671, 3 vol. in-fol. Il mourut à Rome en 1656, âgé d'environ 60 ans, laissant une bonne *Réponse* aux objections d'Ahmed-Ben-Zin-Ulabedin, docteur mahométan, 1631, in-4°. On a encore de lui une *Grammaire Arabe*, imprimée in-fol. à Rome, 1642.

GUAGNIN, (Alexandre) né en 1538 à Vérone, s'établit en Pologne, où il servit dans les guerres de Livonie, de Moldavie, &c, avec distinction; Sigismond Auguste l'ennoblit & le fit gouverneur de Vitepsk. Il mourut en 1614 à Cracovie. Il est auteur d'un livre fort rare & fort estimé, intitulé: *Sarmatiæ Europææ Descriptio*, Spire, 1581, in-fol. On a encore de lui: *Rerum Polonicarum scriptores*, 1584, 3 vol. in-8°, Francfort; & un *Compendium Chronicorum Poloniæ*: cet abrégé forme le 1er. vol. de l'ouvrage précédent.

GUALBERT, (S. Jean-) fondateur de la congrégation de Vallombreuse, étoit de Florence. Outre des moines, il reçut des laïcs, qui menoient la même vie que ceux-là, & ne différoient que par l'habit: c'est le premier exemple que l'on trouve de Freres-Lais ou Convers, distingués par état, des Moines de chœur, qui dès-lors étoient clercs, ou propres à le devenir. Gualbert jeta les premiers fondemens de son institut à Camaldoli, & se retira ensuite à Vallombreuse. Il mourut en 1073 à Passignano. On suit dans son ordre la regle de S. Benoît selon son austérité primitive. *Voyez* sa *Vie* écrite avec beaucoup d'exactitude par Blaise Melanisius, général du même ordre, & publiée avec de longues notes par le P. Cuper, dans les *Acta Sanctorum*.

GUALDO-PRIORATO, (Galeazzo) mort à Vicence, sa patrie, en 1678, à 72 ans, historiographe de l'empereur, a laissé plusieurs ouvrages historiques, écrits en italien d'une maniere assez agréable. Les principaux sont: I. L'*Histoire des Guerres de Ferdinand II & de Ferdinand III*, depuis 1630 jusqu'en 1640, in fol. II. Celle *des Troubles de la France*, depuis 1643 jusqu'en 1654, & continuée. III. Celle *du Ministere du Cardinal Mazarin*, 1671, 3 vol. in-12. Elle a été

traduite en françois. IV. L'*Histoire de l'Empereur Léopold*, Venise, 1670, 3 vol. in-fol., avec figures. Tous ces écrits sont en italien, & ce dernier est le plus recherché.

GUALTERUS, (Rodolphe) gendre de Zuingle, né à Zurich en 1529, succéda à Bullinger, & mourut en 1586, à 67 ans. On a de lui des *Commentaires* sur la Bible, & d'autres ouvrages. On lit dans le *Dictionnaire* de Placcius, que Gualterus est auteur de la *Version de la Bible* attribuée à Vatable; mais rien de plus faux. L'ouvrage le plus connu & le plus rare de cet auteur, est une déclamation fanatique contre le pape, sous ce titre: *Anti-Christus id est, Homiliæ quibus probatur Pontificem Romanum verè esse Anti-Christum*, Zurich, 1546, in-8°. Il peut servir de regle pour apprécier le jugement qui regne dans les autres ouvrages de ce Zuinglien.

GUALTHER *ou* GAUTHIER DE CHATILLON, natif de Lille en Flandre, vivoit au commencement du 13*e*. siecle; il est auteur d'un Poëme latin, intitulé: *Alexandreida* ou Histoire d'Alexandre, Ulm, 1559, in-12; Lyon, 1558, in-4°, en caractere italique. Quelques-uns, entr'autres Valere André, disent que cet auteur a été évêque de Maguelonne (ce siege épiscopal a été transféré à Montpellier par Paul III, en 1536), & ils l'appellent *Philippe Gualther de Châtillon*; mais Casimir Oudin a prouvé qu'il n'a point été évêque & qu'on ne le nommoit pas *Philippe*.

GUARIN, (Pierre) Bénédictin de St. Maur, né dans le diocese de Rouen en 1678, & mort bibliothécaire de St. Germain-des-Prés à Paris, en 1729, à 51 ans, professa avec distinction les langues grecque & hébraïque dans son ordre. Il fit des éleves, auxquels il savoit inspirer l'amour & le respect pour leur maître. On a de lui: I. Une *Grammaire Hébraïque*, en latin, 2 vol. in-4°, 1724 & 1726. II. Un *Lexicon Hébreu*, publié en 1746, aussi en 2 vol. in-4°. L'auteur avoit laissé cet ouvrage imparfait, il ne l'avoit poussé que jusqu'à la lettre M; mais il a été achevé par M. le Tournois. Dom Guarin étoit un adversaire de Masclef, & n'approuvoit pas son systême sur les voyelles hébraïques (*voy.* MASCLEF). L'abbé de la Bletterie, alors de l'Oratoire, disciple de Masclef, lui répondit dans la nouvelle édition de la *Grammaire* de son maître, publiée à Paris en 1730, 2 vol. in-12.

GUARINI, issu d'une illustre famille de Vérone, ayant appris la langue latine, fit le voyage de Constantinople pour prendre sous Chrysoloras des leçons de grec, puis revint enseigner à Venise, à Florence, à Vérone & à Ferrare. Il mourut en 1460, laissant, outre un *Compendium Grammaticæ Græcæ ab Emm. Chrysolorâ digestæ*, Ferrare, 1509, in-8°, diverses *Traductions* & *Notes* sur des auteurs anciens. L'un de ses fils, Baptiste GUARINI, professoit les belles-lettres à Ferrare depuis 33 ans, en 1494. Il a publié des *Poésies latines*, Modene, 1496, in-fol.: *De secta Epicuri; De ordine docendi & studendi*, Iene, 1704, in-8°. Il

étoit grand oncle du suivant.

GUARINI, (Jean-Baptiste) naquit à Ferrare en 1537. C'étoit alors les beaux jours de la littérature en Italie. Les Guarini ses aïeux, avoient contribué à la faire renaître par leurs soins & par leurs écrits. Les talens du jeune Guarini lui frayerent la voie de la fortune. Il fut secrétaire d'Alfonse II, duc de Ferrare, qui le chargea de plusieurs commissions dans les différentes cours de l'Europe. Après la mort de ce prince, il passa au service de Vincent de Gonzague, de Ferdinand de Médicis, grand-duc de Toscane, & du duc d'Urbin. Il mourut à Venise en 1612, à 74 ans. Ses productions poétiques sont en grand nombre. L'esprit, la douceur, la facilité les caractérisent; mais elles manquent souvent de naturel & de décence. On peut surtout faire ce reproche à son *Pastor Fido*, Venise, 1602, in-4°; Amsterdam, par Winghendorp, 1654, in-24; Elzevir, 1678, in-24, fig. de le Clerc; Vérone, 1735, & Amsterdam, 1736, in-4°; Glasgou, 1763, in-8°; Paris, 1768, in-12. Les beautés de cette Pastorale fermerent les yeux de presque tous les lecteurs sur ses défauts, sur les longueurs, les jeux de mots, les pensées fausses, les comparaisons outrées, les saillies froides, les peintures voluptueuses, dont elle est remplie. M. Pecquet en a donné une traduction, dont il a paru une édition italienne & françoise en 2 vol. in-12. Toutes ses *Œuvres* sont imprimées à Vérone en 1737, 4 vol. in-4°.

GUARINI, (Camille) Théatin, né à Modene en 1624, mort en 1683, étoit architecte de Charles-Emmanuel, duc de Savoie; Turin renferme plusieurs palais & églises élevés sur ses dessins. C'est dans le genre des édifices sacrés qu'il a le plus exercé ses talens: on en voit à Modene sa patrie, à Vérone, à Vicence, & même hors de l'Italie, à Lisbonne, à Prague, à Paris. Quelque vogue qu'ait eu Guarini, il s'en faut bien cependant que son architecture recueille les suffrages des connoisseurs. Avec moins de génie que le Borromini, il a beaucoup renchéri sur tous les défauts qu'on lui reproche. Ses compositions sont pleines d'irrégularités, de caprices & de bizarreries, tant dans les plans que dans les élévations & les ornemens. Cet artiste au reste avoit étudié les meilleurs auteurs d'architecture, Vitruve, Alberti, Palladio, &c.: on peut s'en convaincre en lisant son *Architecture civile*, ouvrage posthume, publié à Turin en 1747, in-fol. Comment, avec tant de lumieres sur son art, a-t-il pu prendre une route si opposée au bon goût?

GUARNACCI, (Mario) né à Volterre en 1701, s'appliqua avec ardeur à l'étude des belles-lettres & à la théologie, prit le degré de docteur à Florence, fut aide d'étude de Charles Rezzonico, élevé depuis au pontificat sous le nom de *Clément XIII*, devint prélat domestique de Clément XII, chanoine de S. Jean de Latran, &c. Retiré dans sa patrie, en 1757, il y fit une précieuse collection d'antiqui-

tés étrusques, dont on trouve la description dans le tome III des *Œuvres* de Muratori. On a de ce prélat : I. Une Continuation des *Vitæ & gesta Romanorum Pontificum & Cardinalium* d'Alfonse Ciaconius, entreprise par ordre de Benoît XIV, & poussée jusqu'au pontificat de Clément XII; Rome, 1751, 2 vol. in-fol. II. Un Recueil de Poésies, entre lesquelles on distingue une Poétique en vers italiens. III. *Origines italiques*, en italien, Lucques, 1768, 2 vol. in-fol. Il y ajouta un 3e. vol., Lucques, 1772 : ouvrage critiqué par l'auteur du traité *Des premiers habitans de l'Italie*, attribué au P. Bardetti. Philippe Ferroni a publié son Eloge funebre, Florence, 1785, in-4°. Il est enrichi de notes. La ville de Volterre doit divers embellissemens à ce littérateur, l'un des plus illustres d'Italie, qui mourut le 21 août 1785.

GUARNERUS, *voyez* IRNERIUS.

GUASCO, (Octavien) né à Turin, se fixa pendant quelque tems à Paris, où il fréquenta les beaux esprits, & se lia d'une étroite amitié avec les coryphées de la philosophie moderne, dont il reçut un brevet pour aller prêcher le nouvel Evangile en Allemagne, ce qui lui procura un canonicat de Tournay. Il mourut en 1783, après avoir publié : I. *Dissertations historiques, politiques & littéraires*, Tournay, 1756, 2 vol. in-12. Ces dissertations, au nombre de quatre, sur des sujets très-disparates, contiennent plusieurs bonnes remarques, parmi quelques-unes de frivoles & de fausses. II. *De l'usage des Statues chez les Anciens*, Bruxelles, 1768, in-4°., avec des figures. Il y a de l'érudition, de la bonne critique & des bévues. III. Quelques *Dissertations* couronnées par l'académie des Inscriptions. IV. L'*Esprit des Loix*, traduit en italien. V. L'*Histoire de l'Empire Ottoman*, de Demetrius Cantemir, en italien. VI. Les *Satyres* d'Antiochus Cantemir, traduites en françois, avec la Vie de ce prince, écrite en admirateur panégyriste, 1750, 2 vol. in-12. VII. L'*Economie de la Vie humaine*, traduit en françois, 1755, in-8°. On remarque dans presque tout ce qui est de lui, le ton leste & tranchant d'un homme qui court après l'approbation de ceux qui distribuent la célébrité, & qui est moins occupé de l'objet sur lequel il écrit, que de l'opinion des gens dont il recherche le suffrage.

GUASPRE DUGHET, éleve & beau-frere du Poussin, naquit à Rome en 1613. Son goût & ses talens pour le paysage éclaterent de bonne heure. Il loua quatre maisons dans les quartiers les plus élevés de Rome, pour y étudier la nature. La chasse qu'il aimoit passionnément, lui fournit des sites d'un effet piquant. Ses ouvrages sont recommandables par un air de liberté admirable, par la délicatesse de la touche, par la fraîcheur du coloris, par un art particulier à exprimer les vents, à donner de l'agitation aux feuilles des arbres, à représenter des orages & des bourrasques. Il mourut à Rome en 1675.

GUAST, (du) *voyez* AVALOS (Alfonse).

GUATIMOZIN, neveu & gendre de Montezuma, s'empara de l'empire du Mexique après la mort de ce prince, tué par ses sujets rebelles. Après quelques succès, il fut vaincu & pris par Cortez. Les soldats Espagnols furieux de ne trouver pas à la prise de Mexico les trésors dont ils s'étoient flattés, étendirent le prisonnier sur des charbons pour les lui faire découvrir, Cortez l'arracha de leurs mains : mais accusé quelque tems après de trahison & d'attiser les révoltes continuelles des Mexicains, il fut condamné à être étranglé. C'est au moins ce que la plupart des historiens nous apprennent de la fin de Guatimozin; Cortez dans ses *Lettres* ne dit rien de cette catastrophe. *Voyez* CORTEZ, MONTEZUMA.

GUAY-TROUIN, (René du) lieutenant-général des armées navales de France, commandeur de l'ordre royal & militaire de S. Louis, & l'un des plus grands hommes de mer de son siecle, naquit à Saint-Malo le 10 juin 1673. Son pere étoit un riche négociant de cette ville & un habile marin. Le jeune du Guay-Trouin fit sa premiere campagne en 1689. En 1694 il fit une descente dans la riviere de Lymerick, où il prit un brûlot, 3 bâtimens, & enleva 2 vaisseaux Anglois, qu'il attaqua avec une frégate dont le roi lui avoit confié le commandement; mais quelque tems après il fut pris & mené à Plimouth. Sa prison ne fut pas longue. Peu de jours après son retour, il alla croiser sur les côtes d'Angleterre, où il prit 2 vaisseaux de guerre. Louis XIV, charmé de cette action, lui envoya une épée. Après quelques autres prises, il rencontra en 1696 le baron de Wassenaër, depuis vice-amiral de Hollande, escortant une flotte marchande avec 3 vaisseaux, le combattit, & enleva le vaisseau qu'il commandoit, avec une partie de la flotte. Ensuite de ce combat, il passa en 1697 de la marine marchande à la marine royale. La guerre pour la succession d'Espagne s'étant allumée, il continua à faire des prises. Il joignit, en 1707, 4 vaisseaux qu'il commandoit, à une escadre du roi armée à Dunkerque, qui enleva une flotte Angloise escortée de 5 vaisseaux de guerre. Le roi récompensa ses exploits par des lettres de noblesse, dans lesquelles il est dit « qu'il avoit pris plus de » 300 navires marchands & 20 » vaisseaux de guerre ». De toutes ses expéditions, la plus connue est la prise de Rio-Janéiro, une des plus riches colonies du Brésil en 1711. En onze jours il fut maître de la place & de tous les forts qui l'environnoient : la perte des Portugais fut de plus de 25 millions. Après la mort de Louis XIV, le duc d'Orléans, qui s'intéressoit à la compagnie des Indes, crut ne pouvoir mieux en assurer le succès, qu'en se réglant par les avis de du Guay-Trouin. Il lui accorda une place honorable dans le conseil de cette compagnie. Le guerrier donna de très-bons conseils au prince, tant sur l'administration générale, que sur le détail qu'il ne faut jamais négliger. Louis XV,

instruit des services de du Guay-Trouin, le fit, en 1728, commandeur de l'ordre de S. Louis & lieutenant-général. Il lui confia, en 1731, le commandement d'une escadre destinée à soutenir l'éclat de la nation Françoise dans le Levant & dans toute la Méditerranée. Du Guay-Trouin vint terminer sa carriere à Paris en 1736. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 1740 à Paris, en un volume in-4°., par les soins de M. de la Garde, son neveu, qui les a continués depuis 1715, où du Guay-Trouin les avoit finis. On en avoit donné auparavant une édition en Hollande, in-12, dans laquelle on avoit retranché ou changé tout ce qui avoit paru exagéré ou contraire aux relations hollandoises.

GUAZZI ou GUAZZO, (Etienne) bel-esprit Italien, & secrétaire de la duchesse de Mantoue, étoit de Casal, & mourut à Pavie en 1563. On a de lui : I. Des *Poésies*. II. Un Traité en italien, qui a pour titre : *La civile Conversazione*, Bresse, 1574, in-4°. III. *Dialoghi piacevoli*, Venise, 1586, in-4°. Ils eurent beaucoup de cours dans leur tems.

GUAZZI ou GUAZZO, (Marc) natif de Padoue, se signala dans les armes aussi-bien que dans les lettres, & mourut en 1556. Ses ouvrages sont : I. Une *Histoire de Charles VIII*, Venise, 1547, in-12. II. Une *Histoire de son tems*, 1553, in-fol. III. Un *Abrégé de la Guerre des Turcs avec les Vénitiens*, in-8°. IV. Diverses *Poésies*, entr'autres, *Astolso borioso*, 1549, in-4°., &c.

GUDVER, (N.) curé de S. Pierre-le-Vieux, à Laon, dépouillé ensuite de sa cure, à cause de son opposition aux décrets de l'Eglise, mort le 3 septembre 1737, après avoir renouvellé son appel au futur concile, & mis des injures contre la bulle *Unigenitus* dans son testament. Il est auteur : I. De la *Constitution, avec des remarques & des notes*. II. *Entretiens sur les Miracles de M. Páris*.

GUÉBRIANT, (Jean-Baptiste Budes, comte de) maréchal de France & gouverneur d'Auxone, naquit au château du Plessis-Budes en Bretagne, l'an 1602. Il fit ses premieres armes en Hollande; & après s'être signalé en diverses occasions importantes, il fut créé maréchal-de-camp. Chargé de conduire l'armée de la Valteline dans la Franche-Comté, pour l'unir à celle que le duc de Longueville y commandoit, il s'en acquitta avec gloire. Il fut ensuite envoyé en Allemagne auprès du duc de Weimar, après la mort duquel le commandement passa à Bannier. Ce général ne sympatisant pas avec Guébriant, les choses allerent mal, & le commencement de la campagne de 1641 fut si malheureux, qu'ils furent obligés de se séparer. Mais quelque tems après, Guébriant vola au secours de son rival. Celui-ci en fut si touché, qu'à sa mort, il légua ses armes à Guébriant, qui avoit déjà reçu le même honneur du duc de Weimar. Cette même année 1641, le général François fut vainqueur à Wolffenbutel & au combat de Clopenstal, & l'année d'après, à celui d'Ordingen, près de Cologne. Lam-

boi, général des impériaux, y fut fait prisonnier avec Merci. Le comte de Guébriant cueillit de nouveaux lauriers à Nuits, à Quempen qu'il assiégea & qu'il prit. Louis XIII récompensa ses exploits par le bâton de maréchal de France. Il continuoit à servir avec gloire, lorsqu'il fut mortellement blessé au siege de Rotweil, petite ville de Suabe. Les assiégés ne voulant pas s'exposer à être emportés de vive force, prirent le parti de se rendre. Le général se fit porter dans la place, & y expira le 7 novembre 1643. Le Laboureur a écrit sa *Vie*, avec assez peu d'agrément, mais avec assez d'exactitude, quoiqu'elle ne soit pas exempte de partialité.

GUEDEVILLE, *voyez* GUEUDEVILLE.

GUEDIER DE ST.-AUBIN, (Henri-Michel) docteur & bibliothécaire de Sorbonne, né à Gournai-en-Brai, diocese de Rouen, l'an 1695, mort en 1742, à 47 ans, se distingua par ses vertus & par ses lumieres. Il savoit le grec, l'hébreu, l'anglois, l'italien, & toutes les sciences qui ont du rapport à la théologie & à la morale. On lui doit : I. L'*Histoire-Sainte des deux Alliances*, 7 vol. in-12, 1741 : ouvrage inférieur à celui de Berruyer pour le coloris, la douceur, le brillant du style; mais écrit d'une maniere plus digne de la sublime simplicité des Livres-Saints. C'est une espece de concorde de l'Ancien & du Nouveau-Testament, enrichie de réflexions sages & de dissertations savantes, & dirigée par l'intelligence des langues & par une critique judicieuse. II. Plusieurs *Traités de Théologie*, manuscrits. III. Un grand nombre de *Décisions de Cas de conscience*. L'auteur les avoit résolus pendant 14 ans, avec cette sagesse qui sait tenir le milieu entre l'extrême sévérité & le relâchement.

GUELLETTE, *voy.* GUEULLETTE.

GUENEBAUD, (Jean) médecin de Dijon, est connu par un livre singulier, intitulé : *Le Réveil de Chindonax, prince des Vacies, Druides, Celtiques*, Dijon, 1621, in-4°. : c'est l'explication d'un monument relatif à la religion des Gaulois, qu'il avoit trouvé dans son vignoble. Cet écrivain mourut vers 1630.

GUENOIS, (Pierre) lieutenant-particulier à Issoudun, dans le 16e. siecle, a donné : I. Une *Conférence des Ordonnances*, 1578, 3 vol. in-fol. II. Une *Conférence des Coutumes*, 1596, 2 tom. en 1 vol. in-fol. Il y en a des exemplaires avec le titre de 1620, mais c'est la même édition.

GUERARD, (D. Robert) Bénédictin de S. Maur, né en 1641 à Rouen, relégué à Ambournay en Bresse, pour avoir eu part au livre intitulé l'*Abbé Commendataire*, sut mettre à profit son exil. Il rechercha avec soin les manuscrits anciens; il eut le bonheur de trouver l'ouvrage de S. Augustin, contre Julien, intitulé; *Opus imperfectum*, dont on ne connoissoit alors que 2 exemplaires dans l'Europe. Il l'envoya aux éditeurs des Œuvres de ce Pere, avec lesquels il avoit travaillé avant son exil.

D'Ambournay, Dom Guerard fut envoyé à Fescamp, & ensuite à Rouen, où il mourut en 1715. On a de lui un *Abrégé de la Bible*, en 2 vol. in-12, publié en 1707. Il est en forme de questions & de réponses familieres, avec des éclaircissemens tirés des saints Peres & des meilleurs interpretes. Tout n'y est pas exact. On en a donné une édition latine à Anvers, avec des Prolégomenes, 3 vol. in-8°.

GUERCHIN, (François Barbieri de Cento, *dit* le) ainsi nommé, parce qu'il étoit louche, naquit à Cento, près de Bologne, en 1590. Il peignit dès l'âge de 8 ans; il tira de son génie les premiers principes de son art; & il se perfectionna ensuite à l'école des Carrache. Une académie, qu'il établit en 1616, lui attira un grand nombre d'éleves de toutes les parties de l'Europe. La reine Christine de Suede l'honora d'une visite, & lui tendit la main, *pour toucher*, disoit-elle, *celle qui avoit produit tant de chef-d'œuvres*. Le roi de France lui offrit la place de son premier peintre; mais il aima mieux accepter un appartement dans le palais du duc de Modene. Il ne sortoit jamais de son attelier, sans être accompagné de plusieurs peintres, qui le suivoient comme leur maître & le respectoient comme leur pere. Le Guerchin les assistoit, dans le besoin, de ses conseils, de son crédit & de son argent. Doux, sincere, poli, charitable, pieux, il fut un modele pour les Chrétiens comme pour les peintres. Il mourut en 1667, à 77 ans, sans avoir été marié. Ses principaux ouvrages sont à Rome, à Bologne, à Parme, à Plaisance, à Modene, à Reggio, à Milan. Il rendoit certains objets avec beaucoup de vérité; mais la correction, la noblesse & l'expression, qui sont les fruits d'un travail réfléchi, lui ont manqué pour l'ordinaire. Cet artiste aima mieux se livrer à la nature, & donner plus de force & de fierté à ses tableaux, que de mettre son génie dans les entraves de l'imitation.

GUERET, (Jean) Jésuite, eut le malheur d'avoir été régent de philosophie du parricide Jean Châtel. Il fut arrêté & banni en 1595, quoique Châtel eût protesté constamment que ni le P. Gueret, ni aucun Jésuite n'avoit aucune part à son crime. Dans quelques ouvrages du tems, le P. Gueret est nommé *Quiret*. Voy. CHATEL (Jean).

GUERET, (Gabriel) né à Paris en 1641, fut reçu avocat en 1660. Il se distingua dans le barreau, moins par ses plaidoyers, que par ses consultations. Il mourut à Paris en 1688, à 47 ans, laissant plusieurs ouvrages: I. Le *Parnasse réformé*. II. La *Guerre des Auteurs*; c'est une suite de l'ouvrage précédent. Gueret étoit indigné des intrigues & des cabales littéraires de son tems, qui n'étoient rien en comparaison de celles qui déshonorent le nôtre. III. *Entretiens sur l'éloquence de la Chaire & du Barreau*, semés de réflexions judicieuses & de leçons utiles. IV. La *Carte de la Cour*, 1663, in-12: c'est une allégorie ingénieuse, mais moins piquante

que son *Parnasse réformé*. V. La *Promenade de Saint-Cloud, ou Dialogue sur les Auteurs* ; ils sont très-bien assaisonnés. VI. Le *Journal du Palais*, conjointement avec Brodeau. C'est un recueil bien digéré des arrêts des parlemens de France, publié d'abord en 2 vol. in-4°., & ensuite en 2 vol. in-fol., 1737. VII. Une édition des *Arrêts notables du Parlement*, recueillis par le Prêtre, & réimprimés en 1679, augmentés de notes savantes & de pieces curieuses.

GUERET, (Louis-Gabriel) docteur de Sorbonne, ancien vicaire-général de Rhodez, né à Paris, mort le 9 septembre 1759, âgé de 80 ans, étoit fils du précédent. Il s'est fait connoître par quelques brochures en faveur des réfractaires aux décrets de l'Eglise, & des moyens qu'ils emploient pour soutenir leur rebellion. Il avoit un frere, curé de S. Paul, qui mourut en 1773.

GUERICK, (Othon de) conseiller de l'électeur de Brandebourg & bourg-mestre de Magdebourg, naquit en 1602, & mourut en 1686 à Hambourg. Ce fut lui qui inventa la *Machine Pneumatique* ; les *deux Bassins de cuivre* appliqués l'un contre l'autre, que 16 chevaux ne pouvoient séparer en tirant ; le *Marmouset de verre*, qui descendoit dans un tuyau quand le tems étoit pluvieux, & en sortoit quand il devoit être serein. Cette derniere machine disparut à la vue du barometre, sur-tout depuis que Huygens & Amontons eurent donné les leurs. Les expériences de Guerick sur le vide ont été imprimées en 1672, in-fol. en latin, sous le titre d'*Experimenta Magdeburgica*.

GUÉRIN, (Guillaume) avocat-général au parlement de Provence, fut revêtu de cette charge la même année que cette cour donna un arrêt sévere contre les Vaudois. Il se chargea de le faire exécuter, & il s'en acquitta avec une exactitude effrayante. On compta 22 bourgs détruits ou mis en cendres. Henri II, dont le pere avoit ordonné cette exécution (*voyez* OPPEDE), permit, par une inconséquence ordinaire dans des gouvernemens foibles, aux seigneurs ruinés de ces villages détruits, de porter leurs plaintes au parlement de Paris. On chercha des crimes pour faire périr Guérin, qui fut condamné à être pendu, non pour l'exécution dont nous venons de parler, comme plusieurs historiens & en dernier lieu Voltaire, l'ont avancé ; mais pour *plusieurs faussetés, calomnies, prévarications, abus & malversations ès deniers du roi & d'autres particuliers*, & la sentence fut exécutée à Paris en 1554. Cependant quelques auteurs ont cru que les raisons alléguées dans la sentence, n'étoient qu'un prétexte, & que la mort de Guérin étoit l'ouvrage des partisans secrets de ces sectaires : la justification du président Oppede, leur paroît être en même tems celle de l'avocat-général.

GUÉRIN, *voyez* TENCIN.

GUÉRIN, (François) professeur au college de Beauvais à Paris, mort le 29 mai 1751, âgé de 70 ans, étoit de Loches en Tourraine. On a de lui : I. *Les Annales de Tacite, traduites*

en françois, en 3 vol. in-12. On trouve trop d'art, trop d'esprit, trop de finesse dans Tacite, & trop peu de tout cela dans son traducteur. II. Une *Traduction de Tite-Live*, plus exacte & plus élégante que celle de Tacite, & qu'on a réimprimée avec des corrections chez Barbou à Paris, en 10 vol. in-12.

GUERIN DU ROCHER, (N.) après avoir passé plusieurs années dans la société des Jésuites, continua après l'extinction de la société, à se livrer au goût des lettres & aux recherches d'érudition. En 1777, il fit paroître l'*Histoire véritable des Tems fabuleux*, Paris, 3 vol. in-8°. Il y montre que l'Ecriture-Sainte a fourni la matiere des anciennes histoires & des mythologies, & que l'histoire d'Egypte en particulier n'est qu'un travestissement des faits rapportés dans la Bible. Si ses observations sont fondées sur des étymologies plausibles, elles le sont bien davantage encore sur des rapprochemens & des paralleles tout-à-fait frappans. Les philosophes, que cette maniere de voir n'accommodoit pas, se sont élevés contre un ouvrage qui ruinoit de fond en comble plus d'une creuse spéculation. M. de la Harpe y a d'abord opposé une critique leste, que les savans ont regardée comme une turlupinade, & qu'ils ont dédaignée (voyez le *Journ. hist. & littér.*, 15 octobre 1777, pag. 237). MM. de Guignes, Anquétil & du Voisin l'ont attaqué plus sérieusement, mais l'abbé Chapelle a repoussé leur critique, celle de M. du Voisin sur-tout, avec tant de vigueur, que celui-ci n'a cru pouvoir y répondre qu'en faisant saisir par voie d'autorité toute l'édition de la *Défense* (ibid. 15 août 1780, pag. 601). Il est bien à regretter que l'ouvrage qui devoit être porté à 12 volumes, n'ait pas été continué, le goût de l'auteur pour la piété & l'exercice des saintes œuvres, l'ayant invinciblement tourné vers d'autres objets. Il étoit entiérement occupé à des œuvres de charité, aux travaux de la direction & de l'instruction, lorsqu'il fut immolé à Paris avec les autres victimes du sacerdoce, le 2 septembre 1792. Voyez BERGIER, BONNAUD & les articles LAVAUR, OPHIONÉE, OVIDE, &c.

GUERINIERE, (François Robichon de la) écuyer du roi, est auteur de deux ouvrages estimés : I. L'*Ecole de Cavalerie*, plusieurs fois imprimée, & dont la plus belle édition est de 1733, in-fol. avec figures. Elle fut réimprimée en 1736, 2 vol. in-8° ; mais les figures sont inférieures à celles de l'in-fol. II. Les *Elémens de Cavalerie*, en 2 vol. in-12. L'auteur mourut en 1751.

GUEROALD, (Guillaume) vivoit au commencement du 16*e*. siecle, & publia à Caen un *Commentaire* peu savant sur l'ouvrage supposé d'Æmilius Macer, orné de 77 planches en bois très-mauvaises, sans date, in-8° & in-4°, pour l'instruction des jeunes médecins.

GUERRE, *voyez* JACQUET.

GUERRE, (Martin) né à Andaye, dans le pays des Basques, fameux par l'imposture d'Arnauld du Thil, son ami.

Martin ayant épousé Bertrande de Rols, du bourg d'Artigat, au diocese de Rieux en Languedoc, & ayant demeuré environ 10 ans avec elle, passa en Espagne, puis en Flandre, où il prit les armes. Huit ans après, Arnauld du Thil, son ami, se présenta à Bertrande, & lui dit qu'il étoit son mari; il donna à cette femme tant d'indices, qu'elle le prit en effet pour son époux. Mais dans la suite l'imposture fut découverte. Le vrai mari étant arrivé dans le tems qu'on alloit juger à Toulouse le procès intenté à cette occasion, du Thil fut pendu & brûlé à Artigat en 1560. Ce fait extraordinaire a fait naître bien des réflexions sur la réserve, avec laquelle il faut juger de la vérité, ou de la fausseté des rapports de l'histoire. « Sans parler de plusieurs » événemens fort étranges arrivés de nos jours (dit l'évêque de Boulogne dans une » Inst. Past. de 1767), & si » surprenans, si contraires aux » vraisemblances, que jamais » on ne s'y feroit attendu, & » que les âges suivans auront » peine à les croire; combien les » siecles passés ne fournissent-» ils pas d'exemples de faits » très-singuliers, très-étonnans, » dans lesquels le faux s'est » trouvé beaucoup plus vraisemblable que le vrai? Qu'y » avoit-il de plus apparent, que » le mensonge du faux Martin » Guerre, qui fut reconnu pour » être le véritable mari de » Bertrande de Rols, par les » quatre sœurs & de l'oncle du » mari, par les parens de la » femme & par elle-même, » avec des circonstances si » plausibles, qu'elles firent » long-tems balancer les juges, » même après l'arrivée du véritable Martin Guerre? Il ne » faut donc pas juger les choses » par leurs apparences ou leurs » vraisemblances; & si on doit » suivre cette maxime dans » l'histoire profane, à plus forte » raison dans l'histoire sacrée, » dont les récits ont la sanction & la garantie de Dieu ».

GUERSANS *ou* GUERSENS, (Jules *ou* Julien) poëte & jurisconsulte, né à Gisors en Normandie, l'an 1543, fut avocat, puis sénéchal de Rennes en Bretagne. Il mourut de la peste dans cette ville en 1583, âgé de 40 ans. Il a laissé quelques *Pieces de Théâtre;* diverses *Poésies*, les unes en latin, les autres en françois. Les vers de Guersans sont mauvais; le ton, l'air & l'accent qu'il leur donnoit en les prononçant, leur prêtoit un mérite qu'ils perdoient à la lecture.

GUESCLIN, (Bertrand du) connétable de France, né en Bretagne l'an 1311, s'est immortalisé par une valeur héroïque, accompagnée d'une prudence consommée. Ses parens négligerent extrêmement son éducation; il ne sut jamais ni lire, ni écrire, à l'exemple de presque tous les nobles de son tems. Dès sa plus tendre enfance, il ne respiroit que les combats. *Il n'y a pas de plus mauvais garçon au monde*, disoit sa mere; *il est toujours blessé, le visage déchiré, toujours battant ou battu.* On l'a dépeint d'une taille forte & épaisse, les épaules larges, les bras nerveux. Ses yeux étoient petits, mais vifs & pleins de feu. Sa physiono-

mie n'avoit rien d'agréable. *Je ſuis fort laid*, diſoit-il étant jeune, *jamais je ne ſerai bien venu des dames ; mais du moins je ſaurai me faire craindre des ennemis de mon roi.* Il ne dut ſa fortune qu'à ſon génie. Dès l'âge de 15 ans il reçut le prix dans un tournoi donné à Rennes. Il y étoit allé inconnu, & contre la volonté de ſon pere, après avoir emprunté le cheval d'un meûnier. Depuis il ne ceſſa de porter les armes, & toujours avec ſuccès. Après la funeſte journée de Poitiers, en 1356, pendant la captivité du roi Jean, il vint au ſecours de Charles, fils aîné de ce prince, & régent du royaume. Melun ſe rendit, la riviere de Seine fut libre, pluſieurs places ſe ſoumirent. Charles V, ayant ſuccédé à ſon pere en 1364, récompenſa ſes ſervices comme ils le méritoient, & n'en fut que mieux ſervi. Du Gueſclin, ayant porté du ſecours à Henri, comte de Tranſtamare, qui avoit pris le titre de roi de Caſtille, contre Pierre le Cruel, poſſeſſeur de ce royaume, fit diverſes conquêtes ſur ce prince, lui ravit la couronne & l'aſſura à Henri. Ce monarque lui donna cent mille écus d'or, avec le titre de connétable de Caſtille. Bertrand retourna bientôt en France, pour défendre ſa patrie contre l'Angleterre. Les Anglois, auparavant victorieux dans tous les combats, furent battus par-tout. Du Gueſclin, devenu connétable de France (*voyez* ETIENNE), tomba dans le Maine & dans l'Anjou ſur les quartiers des troupes Angloiſes, les défit toutes les unes après les autres, & prit de ſa main leur général Grandſon. Il rangea le Poitou & la Saintonge ſous l'obéiſſance de la France. Il ne reſta aux Anglois que Bordeaux, Calais, Cherbourg, Breſt & Baïonne. Le connétable mourut au milieu de ſes triomphes devant Châteauneuf de Rendon, en 1380. Il fut enterré à St. Denys, auprès du tombeau que Charles V s'étoit fait préparer. Son corps fut porté avec les mêmes cérémonies que ceux des ſouverains. En diſant adieu aux vieux capitaines qui l'avoient ſuivi depuis quarante ans, du Gueſclin les pria *de ne point oublier ce qu'il leur avoit dit mille fois*, qu'*en quelque pays qu'ils fiſſent la guerre, les gens d'égliſe, les femmes, les enfans & le pauvre peuple n'étoient point leurs ennemis.* On peut conſulter Monſtrelet, du Tillet & Chaſtelet qui publia en 1666, in-fol., l'*Hiſtoire* de cet illuſtre capitaine ; & encore l'*Hiſtoire de Bertrand du Gueſclin*, par M. Guyard de Berville, Paris, 1767, 2 vol. in-12 ; & les *Mémoires* de M. de la Curne de Ste-Palaye, *ſur l'ancienne Chevalerie.*

GUESLE, (Jacques de la) procureur-général au parlement de Bourgogne, mort en 1602, a donné : I. Des *Remontrances*, gros in-4°. II. Un *Traité* in-4° *ſur le comté de Saint-Pol*. III. Une *Relation curieuſe du procès fait au Maréchal de Biron.*

GUESNAY, (Jean-Baptiſte) Jéſuite, né à Aix en Provence, mort en 1658, a publié : I. Des *Annales de Marſeille*, Lyon, 1657, in-fol., en latin. Ce n'eſt qu'une compilation mal digérée & ſans critique. II. *Magdalena*

Massiliensis advena, Lyon, 1643, in-4°. III. *S. Joannes Cassianus illustratus*, Lyon, 1652, in-4°.

GUET, (du) *voyez* DUGUET.

GUETTARD, (Jean-Etienne) né à Etampes en 1715, fut élevé chez son aïeul, habile pharmacien, qui lui donna de bons principes d'histoire naturelle. Ses connoissances le firent admettre à l'académie des sciences, & lui procurerent la place de médecin botaniste & de garde du cabinet d'histoire naturelle du duc d'Orléans. Il mourut le 7 janvier 1786. Cet académicien est un des premiers qui ait accrédité les cartes météorologiques, dans lesquelles on sent bien que l'esprit de systême entre pour beaucoup. Il prétendit un des premiers en 1751, que les montagnes d'Auvergne sont des volcans éteints: opinion attaquée par M. le comte de Rangouse, défendue par M. le Grand d'Aussi (*voyez* le *Journ. hist. & litt.*, 15 février 1786, p. 251 — 1 août 1788, p. 501). Il s'étoit étroitement lié avec des gens d'une secte qui professe une morale sévere: & avoit dans son extérieur & ses discours quelque chose de commandé, qui rendoit sa société un peu embarrassante. M. de Buffon le cite souvent dans les Epoques de la nature: mais plusieurs de ses observations sont péremptoirement contraires aux systêmes du Pline François. On lui doit: I. Des *Mémoires sur différentes parties des Sciences & des Arts*, 1768 & années suiv., 5 vol. in-4°. II. *Observations sur les Plantes*, 1747, 2 vol. in-12.

GUÉVARA, (Louis Velez) dramatiste & romancier Espagnol, né à Icija, dans l'Andalousie, mort en 1646, a laissé plusieurs Comédies, imprimées en diverses villes d'Espagne; mais l'ouvrage qui a le plus contribué à répandre son nom, est une piece facétieuse, intitulée: *El Diablo cojuelo*, qui a servi de canevas à le Sage, pour composer son *Diable boiteux* (signifié par *El Diablo cojuelo*). L'auteur des *Lectures amusantes* a traduit de nouveau cet ouvrage, mais moins librement, & l'a inséré dans sa 1re. partie, à-peu-près tel qu'il se lit en espagnol. L'imagination de Guévara ne lui présentoit que des idées singulieres & plaisantes. Il imprimoit un caractere de gaieté aux sujets même les plus graves: on peut le nommer le *Scarron* d'Espagne.

GUÉVARA, (Antoine de) évêque de Mondonedo, naquit dans la petite province d'Alava, & fut élevé à la cour de la reine Isabelle de Castille. Après la mort de cette princesse, il entra dans l'ordre de St. François, & s'y distingua par sa piété & par ses talens. Charles-Quint le choisit pour son prédicateur ordinaire, & ensuite pour son historiographe. Il mourut en 1544. On a de lui: I. L'*Horloge des Princes*, ou *la Vie de Marc-Aurele & de Faustine sa femme*, in-8°: ouvrage romanesque, où l'on trouve quelques utiles moralités. Il le donna comme une traduction d'un manuscrit grec, qu'il disoit avoir reçu de Florence. Vossius prétend que c'est une imposture indigne d'un évêque; mais ces sortes de contes typographiques sont si

communs & si connus, qu'ils ne trompent personne, & par-là ne peuvent pas être traités de mensonges proprement dits. D'Hesberai des Essars, qui l'a traduit en françois, disserte aussi un peu trop sérieusement ou trop scrupuleusement sur l'authenticité de cet ouvrage. Sa Traduction a paru en 1588. Les Italiens en avoient une version dès 1548. Les Allemands l'ont mis en latin, & l'ont enrichi de notes, scholies, aphorismes, &c. II. Des *Epîtres dorées*, in-8°. III. *Vies des Empereurs Romains*. IV. Le *Mont du Calvaire*, 2 vol. in-8°. V. *Du mépris de la Cour*, in-8°.

GUÉVARA, (Antoine de) prieur de St. Miguel d'Escalada, & aumônier de Philippe II, roi d'Espagne, étoit neveu du précédent. Il abandonna la cour pour se livrer à l'étude. On a de lui des *Commentaires* latins *sur Habacuc* & *sur les Pseaumes*, in-4° & in-fol., avec un *Traité de l'autorité de la Vulgate*.

GUEUDEVILLE, (Nicolas) fils d'un médecin de Rouen, Bénédictin de St. Maur en 1671, quitta sa religion, son ordre & la France, pour vivre indépendant en Hollande, où il se maria, s'érigea en écrivain, & se fixa à La Haye, où il mourut de misere vers 1721. Les principaux fruits de la plume de cet apostat sont: I. L'*Esprit des Cours de l'Europe*, ouvrage périodique qui parut en 1699, & que d'Avaux fit supprimer, parce que la France y étoit souvent outragée. Après le départ de ce ministre, le gazetier reprit son ouvrage; & le poussa jusqu'à 1710, sous le titre de *Nouvelles des Cours de l'Europe*, par un homme qui n'avoit jamais vu l'antichambre, ni le cabinet d'un ministre. II. *Critique générale du Télémaque*, in-12, en 2 parties. La 1re. est moins mauvaise que la seconde; mais l'une & l'autre ne méritent guere d'être lues que par ceux qui aiment les écarts d'une imagination sans frein, & de l'emportement sans goût & sans correction. III. L'*Utopie de Morus*, in-12, traduite du latin, longuement & platement. IV. La *Traduction de l'Eloge de la Folie*, in-12, marquée au même coin que la précédente. V. Celle de la *Variété des Sciences d'Agrippa*, en 3 vol. in-12. VI. Celle des *Comédies de Plaute*, avec des remarques, en 10 vol. in-12. Le style du traducteur est traînant, ampoulé, bas, hérissé de phrases de halle; obscene, & en tout sens digne de la plus vile populace. Les remarques ne valent pas mieux; elles assommeroient le lecteur le plus aguerri aux lectures des platitudes & des infamies. VII. Un *Atlas historique*, en 7 vol. in-fol., compilé par la faim & la soif, avec autant d'inexactitude que de précipitation.

GUEULLETTE, (Thomas-Simon) avocat au parlement, & substitut du procureur du roi au Châtelet, naquit à Paris en 1683, & mourut doyen de la compagnie à la fin de 1766. Il est auteur de plusieurs romans qui ne lui ont guere survécu; tels que les *Mille & un Quart-d'Heures*, en 3 vol. in-12; les *Sultanes de Guzarate*, 3 vol. in-12, &c.: fruits d'une plume, plus attentive à consulter le goût des personnes frivoles & oisives, que l'uti-

lité du lecteur éclairé & judicieux. Il a donné plusieurs pieces au théâtre italien, & présidé à l'édition de quelques ouvrages.

GUGLIELMINI, (Dominique) naquit à Bologne en 1655, & fut nommé professeur de mathématiques par le sénat, qui lui donna, en 1686, l'intendance générale des eaux de cet état. Cinq ans après il publia un ouvrage sur la *Mesure des Eaux courantes.* Ce traité, fort net & fort méthodique, lui valut en 1694 une chaire de professeur en hydrométrie. Il mit ensuite au jour son grand ouvrage de la *Nature des Rivieres*, dans lequel il sut allier les idées les plus simples de la géométrie, avec la physique la plus compliquée. L'académie des sciences de Paris se l'étoit associé en 1696, avant la publication de cet écrit, qui passe pour son chef-d'œuvre. Ce savant termina sa vie en 1710, à 55 ans. Il eut part aux bienfaits de Louis XIV, ce grand protecteur des sciences & des savans : il bâtit une maison de l'argent que ce monarque lui avoit fait passer, & mit le nom de son bienfaiteur sur le frontispice. On a de lui : I. Le traité *Della Natura de Fiumi*, dont nous venons de parler, & dont la meilleure édition est celle de Bologne, 1739, in-4°, avec les notes de Manfredi. II. *De Cometarum natura & ortu*, 1681, in-12. C'est un nouveau systême sur les cometes, qui n'a pas éclairci plus que les autres, la nature de ces astres singuliers, que Riccioli appelloit *Splendidum enigma, nunquam solvendum* (voy. CLAIRAUT, HEVELIUS). III *De sanguinis natura & constitutione.* Il étoit aussi habile médecin, que bon mathématicien. IV. Deux *Lettres Hydrostatiques*, sur une dispute qu'il eut avec Papin au sujet de son *Hydrostatique.* Tous ses Ouvrages furent imprimés à Geneve en 1719, 2 vol. in-4°.

GUI, fils, non de Lambert, mais d'un autre Gui, duc de Spolette, se fit déclarer roi d'Italie en 889, & couronner empereur en 891, après la mort de Charles III, dit le Gros. Bérenger, duc de Frioul, prenoit en ce tems-là le même titre. Les deux compétiteurs s'accorderent. Ils convinrent que Gui auroit la France, & Bérenger l'Italie ; mais Gui ayant différé trop long-tems de se rendre en France, y trouva les affaires changées. Il ne tarda pas de se brouiller avec Bérenger, auquel il enleva Pavie, après avoir remporté deux victoires sanglantes. Cependant son regne ne fut pas heureux. Arnould, fils de Carloman, auquel on avoit décerné la couronne impériale, le chassa de la Lombardie en 893, & l'obligea de se retirer à Spolette. Gui travailloit à rassembler une armée, lorsqu'une hémorragie l'enleva à ses projets en 894. Il montra quelques talens, mais encore plus d'ambition.

GUI, templier, frere de Humbert, *voyez* MOLAY.

GUI DE CRÊME, cardinal, fut élu anti-pape l'an 1164, par la faction d'Octavien, auquel il succéda sous le nom de Paschal III. Appuyé de l'autorité de l'empereur Fréderic I, il continua le schisme contre la

pape légitime Alexandre III ; mais après beaucoup de traverses, il mourut misérablement l'an 1168. Le schisme ne finit pas à sa mort.

GUI DE BOULOGNE *ou* D'AUVERGNE, fils de Robert VII, comte d'Auvergne, & de Marie de Flandre, sa seconde femme, fut comte, puis archevêque de Lyon en 1340, & enfin fait cardinal deux ans après par Clément VI. Ce pape, après avoir réduit le Jubilé de cent ans à cinquante, envoya le cardinal de Boulogne à Rome, avec le cardinal de Ceccan, pour y faire l'ouverture de l'année sainte. Ils y appaiserent une sédition, que l'intérêt y avoit fait émouvoir. Peu après, Gui alla en qualité de légat en Hongrie & en Espagne. On l'employa encore en France, & Grégoire XI l'envoya une seconde fois en Espagne, pour y réconcilier les rois de Castille & de Portugal qui étoient en guerre. Il en vint heureusement à bout ; mais à son retour il mourut à Lérida le 25 novembre 1373. Son corps fut porté en France, & enterré dans l'abbaye du Val-Luisant, dite du Bouchet en Auvergne, où étoit le tombeau de ses prédécesseurs. — Il ne faut pas le confondre avec GUI D'AUVERGNE, fils de Robert VI & d'Eléonore de Baffie, évêque de Tournay & de Cambray, vers l'an 1285, ni avec un autre du même nom, également archevêque de Lyon en 1233.

GUI DE FOULQUES, *voyez* CLÉMENT IV.

GUI DE LUZIGNAN, *voyez* LUZIGNAN.

GUI DE PERPIGNAN, fut ainsi nommé, parce qu'il étoit de cette ville. Il fut général des Carmes en 1318, évêque de Majorque en 1321, puis d'Elne vers 1330, & mourut à Avignon en 1342. Ses principaux ouvrages sont : I. *De concordia Evangelistarum*, 1631, in-fol. II. *Correctorium Decreti*. III. Une *Somme des Héréfies, avec leur réfutation*, Paris, 1528. IV. Des *Statuts Synodaux*, publiés par Baluze à la fin du *Marca Hispanica*, &c. Ses mœurs le firent autant respecter que ses écrits.

GUI-PAPE, conseiller au parlement du Dauphiné, fut employé par Louis XI dans des négociations importantes. Il s'illustra par ses ouvrages. Le plus connu est intitulé : *Decisiones Gratianopolitanæ*. La meilleure édition de ce livre, estimé pour la justesse, la clarté & la méthode, est de Geneve en 1643, in-fol. avec les notes de plusieurs jurisconsultes. Chorier en a donné un abrégé en françois, sous le titre de *Jurisprudence de Gui-Pape*, Lyon, 1692, in-4°. On a d'autres livres de droit de cet écrivain ; mais ils sont inférieurs à celui-ci. Il mourut en 1475, à 73 ans.

GUIARD, fanatique qui répandit ses rêveries sous Philippe-le-Bel. Il se disoit l'*Ange de Philadelphie*, dont il est parlé dans l'Apocalypse. Il fut pris, & répondit en extravagant. On le condamna au feu ; il devint plus sage, selon quelques-uns, abjura son fanatisme, & fut enfermé vers l'an 1310 dans une étroite prison : d'autres le font mourir sur l'échafaud victime de son obstination.

GUIARD, (Antoine) Bénédictin de la congrégation de

S. Maur, né à Saulieu, diocese d'Autun, en 1692, mort en 1760, a publié : I. *Entretiens d'une Dame avec son Directeur sur les modes du siecle*, in-12. II. *Réflexions politiques sur la régie des Bénéfices.* III. *Dissertation sur l'honoraire des Messes*, 1748, in-8°, & 1757, in-12, qui a paru févere à bien du monde, parce que l'auteur ramene tout à l'antiquité : regle qui renverseroit bien des choses raisonnablement établies. Aussi l'auteur a-t-il essuyé des critiques fondées. *Voyez* Collet, *Traité des saints Mysteres*, chapitre 18.

GUIARD, *voyez* GUYARD.

GUIBERT, antipape, natif de Parme, chancelier de l'empereur Henri IV, qui le fit mettre sur le siege archiépiscopal de Ravenne, ensuite sur le St-Siege de Rome en 1080, quoiqu'il eût été excommunié pour avoir dépouillé son Eglise. » Ce sont toujours, dit un historien, des gens de cette espece, que l'orgueil ou la vengeance des princes du siecle emploient contre la Religion, & qu'ils ne trouvent, hélas! que trop parmi ceux-mêmes qui ont reçu l'onction du sacerdoce ». Il prit le nom de Clément III, & se rendit maître de Rome par les armes. Après une fortune diverse & une vie scandaleuse, il mourut misérablement en 1100. Cette mort n'éteignit pas le schisme. Les os de l'antipape Guibert furent déterrés dès que la paix eut été rendue à l'Eglise, & jetés dans la riviere.

GUIBERT, abbé de Nogent sous Coucy, né d'une famille distinguée du diocese de Beauvais, mourut dans son abbaye en 1124. Sa vie avoit été entiérement consacrée à la piété & au travail. Dom Luc d'Achéry a publié ses ouvrages en 1651, in-fol. Les principaux sont : I. Une *Histoire des premieres Croisades*, connue sous le titre de *Gesta Dei per Francos*. On y trouve des faits curieux & vrais, mêlés avec des faits minutieux ou fabuleux. II. Un *Traité des Reliques des Saints*, dans lequel il rejette une dent de J. C. conservée à S. Médard de Soissons, comme une fausse relique. En effet, toutes les reliques de ce genre ne méritent aucune croyance. III. Un *Traité de l'Incarnation* contre les Juifs; & plusieurs autres *Traités* utiles & curieux, dont on peut voir une notice exacte dans le tom. 10e. de l'*Histoire Littéraire de France*. On voit dans une lettre de Guibert à l'abbé Sigefroi, ce passage remarquable sur la présence réelle : « Si l'Eucharistie n'est qu'une ombre & qu'une figure, nous sommes tombés des ombres de l'ancienne loi en des ombres encore plus vides ».

GUIBERT, (Apolline comte de) né à Montauban le 12 novembre 1743, entra très-jeune dans le régiment d'Auvergne, dont son pere étoit major. Il fit sa premiere campagne dans la guerre de 1756, à l'âge de 13 ans & demi, & dans les trois dernieres campagnes, il fut employé dans l'état-major de l'armée, dont son pere avoit été nommé major-général. Il servit ensuite en Corse, & se distingua au combat de Ponte-

Nuovo, qui soumit cette isle à la France. Après avoir été successivement colonel de la légion Corse, & colonel-commandant du régiment de Neustrie, il fut nommé rapporteur du conseil de guerre en 1787, maréchal-de-camp en 1788, & inspecteur-général de l'infanterie de la division d'Artois la même année, & mourut à Paris le 16 mai 1790. Son *Essai de Tactique* lui a fait une réputation distinguée parmi les écrivains qui ont écrit sur les opérations militaires. Quoiqu'il y ait bien des idées que les gens du métier ont reconnues dangereuses ou impraticables, on y trouve des vues utiles & qui décelent un génie observateur. Voltaire, auquel il envoya cet ouvrage, lui répondit par une Epître qui est une des meilleures poésies légeres de ce poëte (*voyez* le *Journ. hist. & littér.* de fév. 1774, p. 93). On a encore de lui: I. Trois *Tragédies*, où l'on trouve de l'élévation, de la hardiesse & de la chaleur, mais trop peu de cette connoissance de l'art & de cette correction dans le style, sans lesquelles on ne peut faire un bon ouvrage dramatique. II. L'*Eloge de Catinat*; l'*Eloge du roi de Prusse*; on comprend aisément que l'un & l'autre sont des panégyriques; mais l'on est surpris d'entendre, dans le dernier sur-tout, M. Guibert parler de la guerre, de ses tristes & inutiles trophées (car il ne s'agissoit pas de guerres défensives & nécessaires), comme d'une source de félicité & de gloire. On ne reconnoît pas là la philosophie dont il prétendoit suivre les maximes. Il avoit oublié, sans doute, les vers que Voltaire lui avoit adressés dans l'Epître dont nous venons de parler:

Je conçus que la guerre est le premier des arts,
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards
En dictant leurs leçons, étoit digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il est maître.
Mais je vous l'avoûrai, je formai des souhaits
Pour que cet art si beau ne s'exerçât jamais;
Et qu'enfin l'équité fît régner sur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre.

III. Une *Lettre de l'assemblée nationale*, pleine de maximes fausses & impolitiques, sous le nom de l'abbé Raynal: supercherie qui n'a pas tardé à être découverte & qui a causé de l'étonnement à ceux qui croyoient M. de Guibert au-dessus de ces petits moyens. IV. Un *Traité de la force publique*, où, comme dans ses autres écrits, on trouve parmi de bonnes choses, des vues exaltées & romanesques. Comme rapporteur du conseil de guerre, il avoit eu une grande part aux changemens considérables que ce conseil avoit faits dans la constitution militaire. On l'en regarda comme le principal auteur, & il devint l'objet de la haine de tous ceux dont les réformes choquoient les intérêts, les opinions ou les habitudes. Il est certain que ces réformes n'étoient au moins ni assez nécessaires, ni assez préparées, puisqu'elles souleverent pres-

que toute l'armée. M. de Guibert fit une cruelle expérience de cette disposition, lorsque s'étant rendu à Moulins, quoique malade, pour l'élection des députés aux états-généraux, il éprouva la plus violente opposition, tant de la part de la noblesse que du tiers-état. Vainement voulut-il se justifier par un mémoire où il développa des maximes populaires; qui lui attirerent un ordre de se démettre de sa charge de rapporteur duconseil de guerre. Son ame ardente & toujours occupée du desir de la gloire, en fut si profondément blessée, qu'il en mourut. Dans un long délire qui a précédé sa mort, ce sentiment fut presque le seul qui parut occuper son imagination; il répétoit souvent : *On me connoîtra, on me rendra justice* : espece d'appel à la postérité, qui ne s'occupe guere de ces jugemens rétrogrades, dont l'intérêt expire avec celui de la matiere qui en fait l'objet, & qui dans tous les cas ne peut porter ses consolations au-delà du tombeau. Il étoit fils de Charles-Benoît, comte de Guibert, gouverneur des Invalides, mort le 8 décembre 1786.

GUIBOURS, (Pierre) plus connu sous le nom de *Pere Anselme*, voyez ANSELME & FOURNY.

GUICHARD, (Claude de) seigneur d'Arandas & de Tenay, vit le jour à Saint-Rambert en Bugei, où il s'illustra par la fondation du college du Saint-Esprit. Ses talens l'ayant fait connoître au duc de Savoie, ce prince le nomma son historiographe, & l'éleva ensuite aux places de secrétaire-d'état & de grand-référendaire. Il mourut en 1607, après avoir publié une *Traduction de Tite-Live*, & un ouvrage curieux & recherché des antiquaires, malgré son style suranné; en voici le titre : *Funérailles & diverses manieres des Anciens d'ensevelir*, in-4°, Lyon, de Tournes, 1581.

GUICHARDIN, en italien GUICCIARDINI, (François) naquit à Florence en 1482, d'une famille noble & ancienne. Après avoir professé le droit, il parut au barreau, & avec un tel éclat, qu'on l'envoya ambassadeur à la cour de Ferdinand, roi d'Arragon. Trois ans après, en 1515, Léon X le prit à son service, & lui donna le gouvernement de Modene & de Reggio. Après la mort de Léon X, & celle d'Adrien VI son successeur, Guichardin devint gouverneur de Bologne sous Clément VII; mais Paul III le priva de ce gouvernement. Guichardin, obligé de retourner dans sa patrie, y mourut en 1540, à 58 ans, après avoir donné une *Histoire*, en italien, *des principaux événemens arrivés depuis 1494 jusqu'en 1532*. On lui reproche d'être trop attentif à remarquer jusqu'aux minuties; de prêter trop facilement des motifs honteux & injustes; d'être trop prévenu pour son pays. La vérité ne conduit pas toujours sa plume, lorsqu'il parle des papes & des François, contre lesquels il paroît quelquefois un peu passionné. Il avoit d'ailleurs un grand fonds de religion, de probité & de zele pour le bien public. Char-

les-Quint lui donna des marques d'une estime particuliere. Il est encore auteur d'*Avis & Conseils en matiere d'Etat*, Anvers, 1525, in-4°; traduits en françois, Paris, 1577, in-8°.

GUICHARDIN, (Louis) neveu du précédent, laissa: I. Une *Description des Pays-Bas*, in-fol., 1587, en italien; & traduite en françois par Belleforêt, avec un grand nombre de figures; & en latin, avec des corrections par Regner Vitellius de Ziriczée. Elle est savante & curieuse. La version françoise fut publiée en 1612, in-fol.; la latine en 1652 & en 1660, à Amsterdam. II. *Hore di recreazione*, 1600, in-12; ce dernier a été traduit en françois, 1576, in-16. III Des *Mémoires* sur ce qui s'est passé en Europe, depuis 1530 jusqu'en 1560, Anvers, 1565, in-4°, en italien; ils ont été traduits en latin par Paul Kerckhove de Dunkerque, Anvers, 1566, in-8°. Il y blâme les impositions du duc d'Albe, qui l'en punit par la prison. Le prisonnier n'en avoit pas moins raison, du moins à l'égard du dixieme, impôt absurde & tyrannique; & peut-être le seul excès de pouvoir, absolument inexcusable dans ce fameux gouverneur de la Belgique. Il étoit né à Florence vers l'an 1523 & il mourut à Anvers en 1589, à 66 ans.

GUICHE, (Jean-François de la) comte de la Palice, seigneur de Saint-Géran & maréchal de France, d'une famille noble & ancienne, se signala en diverses occasions sous les rois Henri IV & Louis XIII. Il eut beaucoup de part aux affaires de son tems, & mourut à la Palice en Bourbonnois en 1632, à 63 ans. Il étoit neveu de Philibert de LA GUICHE, maître de l'artillerie sous Henri IV, qui, à la journée d'Ivri, fit faire 4 décharges, avant que les ennemis eussent pu tirer un coup de canon. Le maréchal de la Guiche obtint le bâton par le crédit du duc de Luynes. Il servit avec distinction aux sieges qui se firent en 1621 & 1622. Il passoit pour avoir plus de bravoure que de talent. — Le petit-fils de ce maréchal, Bernard de LA GUICHE, fut soustrait au moment de sa naissance, & eut un procès fameux à soutenir pour être réintégré dans son état, par arrêts de 1663 & 1666. Il mourut en 1696, ne laissant qu'une fille religieuse. Il étoit lieutenant-général, & avoit été chargé de plusieurs ambassades.

GUICHENON, (Samuel) avocat à Bourg-en-Bresse, né à Mâcon en 1607, mourut en 1664. C'est un des historiens les moins élégans, mais des plus judicieux du 17e. siecle. Le duc de Savoie lui donna le titre de son historiographe, avec une pension. On a de lui: I. L'*Histoire généalogique de la Maison de Savoie*, in-folio, 1660, Lyon, 2 vol. enrichis de figures. II. L'*Histoire de Bresse & Bugei*, in-fol., Lyon, 1650, avec fig. Elle contient des recherches curieuses qui remontent fort haut. On en a donné une nouvelle édition en 1770. III. *Bibliotheca Sebusiana*, in-4°., 1660. C'est un recueil des actes & des titres les plus curieux de la province de Bresse & de Bugei.

GUIDE, (le) *ou* GUIDO

Reni, peintre Bolonois, né en 1575, étoit fils d'un joueur de flûte. Son pere lui fit apprendre à toucher du clavecin; mais la musique avoit moins de charmes pour lui que le dessin. On le mit chez Denys Calvart, peintre Flamand. Il passa ensuite sous la discipline des Carrache, & ne fut pas long-tems sans se distinguer par ses ouvrages. Le pape Paul V, qui prenoit un plaisir singulier à le voir peindre, lui donna un carrosse avec une forte pension. Le prince Jean-Charles de Toscane lui fit présent d'une chaîne d'or, de sa médaille, & de 60 pistoles, pour une tête d'Hercule qu'il avoit peinte en moins de deux heures. Sa facilité étoit prodigieuse: il auroit fini ses jours, comblé de biens & d'honneurs; mais le jeu le détournoit du travail, & lui enlevoit dans un instant tous les fruits de son application. Réduit à l'indigence par cette folle & malheureuse passion, il ne peignit plus que pour vivre, & peignit mal, parce qu'il le fit avec trop de rapidité. Il eut la douleur de voir dans sa vieillesse ses tableaux négligés par les connoisseurs. Poursuivi par ses créanciers, & abandonné par ses prétendus amis, il mourut de chagrin en 1642, à 67 ans. Ses principaux ouvrages sont en Italie; il y en a plusieurs en France, dans le cabinet du roi, & au palais-royal. On y remarque un pinceau léger & coulant, une touche gracieuse & spirituelle, un dessin correct, des carnations si fraîches, qu'on semble y voir circuler le sang. Ses têtes sur-tout sont admirables.

GUIDI, (Charles-Alexandre) né à Pavie en 1650, mort à Frescati en 1712, est regardé en Italie comme le restaurateur de la poésie lyrique. Le duc de Parme, le pape Clément XI, la reine Christine de Suede, applaudirent à ses talens & les employerent. Cette princesse, voulant célébrer l'avénement de Jacques II au trône d'Angleterre, le chargea de composer la piece qu'elle vouloit faire mettre en musique. Christine fournit l'idée de ce morceau, qui, sans être un chef-d'œuvre, offre des beautés, & y ajouta même quelques vers de sa façon, qui ne furent pas les plus applaudis. La nature n'avoit pas favorisé Guidi des avantages extérieurs de la figure; mais sa laideur étoit compensée par les qualités de son esprit & par les charmes de son caractere. Il étoit ennemi de la satyre, & le jugement présidoit à ses discours. On a de lui: I. Les *Homélies de Clément XI*, son bienfaiteur, imitées en vers. Cette traduction est fort libre, & il falloit qu'elle le fût pour se faire lire. Elle parut en 1712. II. Plusieurs *Poésies lyriques*, Rome, 1704, in-4°: très-estimées pour la douceur & la facilité de la versification. III. La pastorale d'*Endymion*, publiée en 1726, avec sa Vie, par Crescimbeni, in-12.

GUIDI, (Louis) prêtre, mort en janvier 1780, servit avec beaucoup de zele le parti des convulsionnaires, en travaillant à la rédaction de la Gazette ecclésiastique (*voyez* Roche Jacques Fontaine de la), & fut même l'avocat des Calvinistes. Il plaida leur cause

avec beaucoup de chaleur, dans son *Dialogue entre un Evêque & un Curé, sur les Mariages des Protestans*, 1775 ; ouvrage superficiel & déclamatoire, dont les sophismes furent dévoilés dans *Les Protestans déboutés de leurs prétentions par les principes, & les paroles mêmes du Curé, leur apologiste*, Liege, 1776, in-12. Guidi fit une *Suite* à son *Dialogue*, qui fut réfutée ingénieusement par les *Cent Questions d'un Paroissien*, Liege, 1776, in-12. Tout l'ouvrage du patron des Calvinistes fut mis au néant par le livre intitulé : *La Tolérance Chrétienne, opposée au tolérantisme philosophique, ou Lettres d'un Patriote au soi-disant Curé, sur son Dialogue au sujet des Protestans*, Fribourg, 1784, in-12 (*voyez* LOUIS XIV, MORNAY, SOULIER, &c.). On a encore de Guidi : I. *Vues proposées à l'Auteur des Lettres pacifiques*, 1753, in-12. II. *Lettres à l'Auteur de l'écrit intitulé* : La légitimité & la nécessité de la loi du silence, 1759, in-12. III. *Jugement d'un Philosophe Chrétien, sur les écrits pour & contre la légitimité de la loi du silence*, 1760, in-12. IV. *Entretiens philosophiques sur la Religion*, 3 vol. V. *L'Ame des Bêtes*, 1783, in-12.

GUIDICCIONE, (Jean) né à Lucques, s'attacha au cardinal Farnese, qui prit la tiare, sous le nom de Clément VII, en 1524. Guidiccione étoit déjà évêque de Fossombrone ; mais le pape le fit gouverneur de Rome, nonce auprès de Charles-Quint, & successivement gouverneur de la Romagne & de la Marche-d'Ancone. Il mourut au mois d'août 1541, dans sa 61e. année. On a de lui : I. *Orazione alla Republica di Lucca*, Florence, 1558, in-8°. II. *Rime*, Bergame, 1753, in-8°. ; ces Poésies sont estimées.

GUIDO *de Monte Rocherii*, est connu par un ouvrage intitulé : *Manipulus Curatorum*, écrit l'an 1333. C'est une instruction pour les Néophytes. La premiere édition parut à Paris en 1473. Antoine Ghenart en donna une à Anvers en 1570. Guido étoit François & professeur en théologie.

GUIDOTTI, (Paul) bon peintre, sculpteur passable, & médiocre architecte, né à Lucques en 1569, & mort en 1629, avoit reçu de la nature un génie ardent, & insatiable de connoissances. Il imagina de se faire des ailes & de voler ; ces ailes étoient fabriquées de baleine, recouvertes de plumes, & adaptées au corps par-dessous les bras. Après quelques expériences secretes, il voulut en faire l'essai public à Lucques. Il prit son vol d'un lieu élevé de la ville, & se soutint assez bien jusqu'à la distance d'un quart de mille, au bout de laquelle ses ailes le laisserent tomber sur un toit qu'il enfonça, & de là dans une chambre, avec une cuisse cassée. *Voyez* DANTE (Jean-Baptiste) & OLIVIER de Malmesmuri.

GUIELME ou GUILIELME, (Jean) jeune-homme d'une grande érudition, né à Lubec en 1555, mourut à Bourges en 1584, où il étoit allé pour entendre Cujas. On a de lui, *Quæstiones Plautinæ*, & d'autres ouvrages, dont Juste-Lipse, de Thou & les autres savans font de grands éloges.

GUIET, *voyez* GUYET.

GUIGNARD, (Jean) que quelques-uns nomment *Briquarel*, Jésuite, né à Chartres, bibliothécaire du college de la compagnie à Paris, fut condamné à être pendu le 7 janvier 1595, par le parlement de Paris; « parce que l'on trouva, dit le Continuateur de Fleury, » un papier écrit de sa main » dans le tems qu'on assassina » Henri III. C'étoit de ces libel- » les que les troubles avoient » enfantés, & qu'une curiosité » indiscrete faisoit garder ». Il protesta & soutint jusqu'à la mort, que cet écrit avoit été fait avant la réduction de Paris, & avant le pardon général, que le roi, lorsqu'il se fut rendu maître de Paris, avoit accordé à tous ceux qui étoient tombés dans de pareilles fautes. Le principal motif de sa condamnation fut, peut-être, qu'il avoit négligé de brûler ce papier; mais combien d'autres auroient été enveloppés dans cette condamnation, si on avoit fait la recherche des cabinets & des bibliotheques de Paris, où tant d'écrits de cette nature se sont conservés? M. de Thou observe qu'on procéda en cette occasion contre les Jésuites, sans observer les regles ordinaires de la justice, & sans même les entendre: *Non servato juris ordine, neque partibus auditis*, l. 132. On trouve dans les *Mémoires d'Estat* de Philippe Hurault, comte de Chiverni & chancelier de France, le passage suivant touchant ce Jésuite. « Il soutint qu'il avoit » toujours été d'avis de prier » Dieu pour sa majesté. Il ne » voulut jamais crier merci au » roi, disant que depuis qu'il » s'étoit converti, il ne l'avoit » jamais oublié au *Memento* de » la Messe. Etant venu au lieu » du supplice, il protesta de » son innocence, & néanmoins » ne laissa d'exhorter le peuple » à l'obéissance au roi & révé- » rence au magistrat, même fit » une priere tout haut pour sa » majesté, à ce qu'il plût à » Dieu lui donner son Saint- » Esprit... puis pria le peuple » de prier Dieu pour les Jé- » suites, & n'ajouter foi lé- » gérement aux faux rapports » qu'on faisoit courir d'eux; » qu'ils n'étoient point assassins » des rois comme on vouloit » leur faire entendre, ni fau- » teurs de tels gens qu'ils détes- » toient, & que jamais les Jé- » suites n'avoient procuré ni » approuvé la mort du roi quel- » conque ». *Voy.* CHATEL (Jean).

GUIGUES, 5e. général des Chartreux, naquit dans le 11e. siecle, au château de St.-Romain en Dauphiné, d'où il avoit pris son surnom. Il gouverna son ordre pendant près de 30 ans, avec beaucoup d'attention & de vigilance. Il s'acquit beaucoup de réputation; elle étoit le prix d'une grande piété, jointe à la science des lettres, à une mémoire sûre & à une éloquence forte. Il écrivit la *Vie* de S. Hugues, évêque de Grenoble, son contemporain, & grand protecteur des Chartreux. Il profita des lumieres qu'il avoit puisées dans l'étude des Lettres divines, de l'autorité qu'il avoit acquise parmi ses religieux, & de la condescendance qu'il devoit à S. Hugues, pour rédiger les coutumes & les statuts de

son ordre. Cet ouvrage imprimé à Bâle en 1510, in-fol., & réimprimé en 1703, aussi in-fol. est extrêmement rare. Il y a cinq parties, dont la 5e., qui renferme les privileges de l'ordre, manque quelquefois. Il est intitulé : *Statuta Ordinis Carthusiensis.* Guigues a encore composé des *Méditations*, Munich, 1685, in-12, & dans la Bibliotheque des Peres.

GUIJON, (Jacques) avocat au parlement de Dijon, né à Autun en 1542, mort dans la même ville en 1625, à 83 ans, cultiva avec succès la poésie latine. Ses *Œuvres* ont été recueillies avec celles de ses trois freres (André, Hugues & Jean) par M. de la Mare, conseiller au parlement de Dijon, 1658, in-4°. Son frere André, né en 1547, étoit mort en 1631, Hugues en 1622, âgé de 70 ans, & Jean en 1605, à 71 ans. On fait cas de sa *Traduction* en vers latins de l'*Ouvrage de Denys le Periégete*, ou *de Carax* (voyez DENYS DE CARAX). Elle est aussi exacte qu'une version en vers peut l'être.

GUILBERT, (Pierre) clerc tonsuré, ancien précepteur des pages du roi de France, publia les *Mémoires historiques & chronologiques de Port-Royal*, 3e. partie, de 1668 à 1752, Utrecht, 1755, 7 vol. in-12; & la 1re. partie du même depuis l'origine jusqu'en 1632, Utrecht, 1758, 2 vol.; la 2e. n'a pas été imprimée. Ouvrage minutieux, où l'on découvre sans peine l'esprit de parti (*voy.* CLÉMENCET, RACINE). On a encore de lui : I. *Jesus au Calvaire*, 1731, in-16. II. La *Traduction de l'Amour pénitent*, 3 vol. in-12. III. Une *Description de Fontainebleau*, 1731, 2 vol. in-12. Il mourut en 1759, à 62 ans.

GUILLANDINO, (Melchior) médecin, né à Kœnigsberg en Prusse, fit des voyages en Asie & en Afrique, pour satisfaire sa curiosité & se perfectionner dans la botanique. Il fut pris dans une de ses courses par des pirates, & mené à Alger, où il servit sur les galeres. Ayant obtenu sa liberté, il se rendit à Padoue, & son habileté lui procura la place de démonstrateur des plantes. Il mourut dans cette ville en 1589, extrêmement âgé. On a de lui divers ouvrages; mais il est connu principalement par un in-4°, imprimé à Venise en 1572, sous ce titre : *Papyrus.* C'est un commentaire savant, & plein de recherches, des trois chapitres de Pline sur ce sujet.

GUILLAUD, (Claude) natif de Beaujeu sur la Saône, près de Lyon, docteur de la faculté de Paris, chanoine & théologal d'Autun, mort vers l'an 1553. On a de lui : I. *Commentaire sur les Evangiles selon S. Matthieu & S. Jean*, Paris, 1550 & 1562. II. *Conférence sur les Epîtres de S. Paul & les Epîtres Canoniques*, Paris, 1544 & 1548. III. *Homélies pour le Carême*, Paris, 1560. Les *Conférences sur les Epîtres*, &c., furent condamnées en 1545 par la faculté dont il étoit membre. Il se retira en Bourgogne, où il donna, selon le témoignage de la même faculté, des marques d'attachement à la saine doctrine & de haine pour l'erreur.

GUILLAUME, (S.) duc d'Aquitaine, étoit fils du comte

Thierri. Il commanda les armées de Charlemagne contre les Sarrasins, les chassa d'Orange, & remporta sur eux des victoires décisives. Il fit fleurir ensuite la justice & les lettres dans sa province; & finit ses jours en 812, dans le monastere de Gellone, diocese de Lodeve, qu'il avoit fondé. Ce monastere est connu aujourd'hui sous le nom de *St. Guillelme du Désert*.

GUILLAUME IX, dernier duc d'Aquitaine de la maison des anciens comtes de Poitou, fut dans sa jeunesse abandonné à tous les vices. Sa naissance, son pouvoir, ses richesses, son esprit, sa force corporelle, tout sembloit lui promettre l'impunité. Lorsque l'antipape Anaclet II fut opposé par un parti au pape Innocent II en 1130, Guillaume se déclara contre le vrai pontife. Innocent n'ayant pu le gagner, lui envoya S. Bernard en 1135, qui se rendit auprès de lui à Parthenai en Poitou, & qui le trouva très-opiniâtre. Les moyens humains étant inutiles, le saint eut recours à Dieu. Un jour que le duc étoit à la porte d'une église, où Bernard disoit la Messe, le saint abbé vint à lui, les yeux enflammés de zele, tenant en main le corps de JESUS-CHRIST: *Voici*, dit-il à Guillaume, *votre Dieu & votre juge; oserez-vous le mépriser?* Il le menace de la colere du Ciel, & le déclare frappé de la foudre de l'excommunication s'il n'obéit. Guillaume étonné & effrayé, promit tout. Le lendemain il veut éluder sa promesse, mais les menaces du Saint commencent à avoir leur effet. L'évêque, que le duc avoit intrus sur le siege de Limoges, tombe de dessus sa mule, se casse la tête & meurt. Celui que l'on avoit intrus à Poitiers, est subitement attaqué d'une maladie grave, & dans un accès de fievre, se coupe la gorge avec un rasoir (« Aventure particuliérement » remarquable, est-il dit dans » un ouvrage très-récent, par » ses rapports avec celle de » l'évêque constitutionnel de » cette même ville de Poitiers, » frappé de mort en 1791, au » moment qu'environné de son » clergé schismatique, il alloit » chanter la premiere grand'-» Messe. Le grand S. Hilaire » se permettroit-il cette ven-» geance sainte, contre les » usurpateurs de son antique » siege?) Il n'en falloit pas davantage pour faire rentrer Guillaume en lui-même. Il renonça sincérement au schisme, se rendit à Clairvaux, où il passa plusieurs jours, vivant avec les moines & observant leurs regles. Etant allé en pélerinage à St. Jacques en Galice, il y mourut en 1137. Il laissa en mourant ses états au roi Louis le Gros, en le priant de marier sa fille unique Eléonore, suivant sa condition. Elle épousa Louis VII, dit *le Jeune*. Voyez ELÉONORE.

GUILLAUME DE MALAVAL, (S.) gentilhomme François, après avoir mené une vie licencieuse, se renferma ensuite dans l'hermitage de Malaval, au territoire de Sienne. Il y fonda les *Guillemins* ou *Guillemites*, & y mourut le 10 février 1157. Sa nouvelle famille s'étendit beaucoup en France, en Bohême & en Saxe.

GUILLAUME, (S.) fon-

dateur de la congrégation de *Mont-Vierge*, institua cet ordre en 1119, sur une montagne du royaume de Naples, appellée le *Mont-Virginien*. Les premiers compagnons de ses austérités l'ayant quitté, il se retira à Salerne en Sicile, où il fonda un monastere. Il y mourut en 1142.

GUILLAUME, (S.) pieux & savant archevêque de Bourges, en 1199, de la maison des anciens comtes de Nevers, gouverna cette Eglise en pasteur des premiers siecles du Christianisme. Il mourut en 1209, laissant une mémoire chere au clergé de France, dont il avoit été l'ornement, & aux pauvres, dont il avoit été le pere. Il fut enterré dans la cathédrale de Bourges. En 1562, les Huguenots brûlerent son corps, & jeterent ses cendres au vent. L'université de Bourges lui rend un culte particulier.

GUILLAUME D'HIRSAUGE, (S.) fut tiré en 1069 de l'abbaye de St. Emmeran de Ratisbonne, pour être abbé d'Hirsauge. Il fonda un grand nombre de monasteres, fit fleurir dans son abbaye la piété, la science & les arts, & mourut en 1091. On a de lui quelques *Ouvrages de Philosophie & d'Astronomie*, Bâle, 1531, in-4°, dont le mérite est très-mince.

GUILLAUME, roi des Romains, comte de Hollande, II*e*. de ce nom, étoit fils de Florent IV, comte de Hollande & de Mathilde de Brabant. Le pape Innocent IV & les Romains, opposés à l'empereur Fréderic II, firent si bien, qu'après la mort de Henri de Thuringe, roi des Romains, le comte Guillaume lui fut subrogé, par l'élection des sept grands officiers de l'Empire, à Veringen, près de Cologne, en 1247. L'année suivante, Guillaume assiégea Cologne, la prit après six mois de siege, & y fut couronné le jour de la Toussaint. Il étoit alors âgé de 20 ans; il choisit pour ses ministres, Othon, évêque d'Utrecht, & Henri, duc de Brabant, son oncle. Après la mort de Fréderic, arrivée en 1250, Hugues, légat du Saint-Siege, le confirma dans la possession de l'empire, qu'on continua néanmoins de lui disputer. Il défit les Flamands, & fit la guerre aux Frisons occidentaux qui s'étoient révoltés contre lui; mais cette guerre lui fut fatale. Il fut assommé, en 1256, par des paysans cachés dans les roseaux d'un marais, où son cheval s'enfonça dans la glace. C'étoit un prince d'un bon naturel, & qui donnoit les plus belles espérances d'un regne heureux.

GUILLAUME LONGUE-ÉPÉE, fils & successeur de Rollon, premier duc de Normandie, ne fut ni moins brave, ni moins courageux que son pere. Les Bretons n'ayant pas voulu reconnoître sa suzeraineté, il les contraignit par la force des armes à lui faire hommage. Il le fit peu de tems après lui-même au roi Raoul, qui ajouta à son duché la terre des Bretons, c'est-à-dire, l'Avranchin & le Contentin. Riulfe, comte de Contentin, ayant voulu imiter la révolte des Bretons, n'eut pas un meilleur succès. Guillaume aida Louis d'Outremer, l'an 936, à monter sur

le

le trône à la place de Raoul. Il força ensuite Arnoul, comte de Flandre, à rendre à Helluin de Montreuil la forteresse qu'il lui avoit enlevée. L'an 942 s'étant rendu à Pequigny-sur-Somme, pour une entrevue que ce comte lui avoit demandée, il fut assassiné sous la foi du serment par les gens de ce dernier.

GUILLAUME I, le *Conquérant*, fils naturel de Robert I, duc de Normandie & d'Arlette, fille d'un pelletier de Falaise, naquit dans cette ville en 1027. Il régnoit en Normandie, après avoir disputé son héritage avec ses parens, lorsque S. Edouard, roi d'Angleterre, l'appella au trône par son testament; Edgar, héritier légitime de la couronne, ayant pris la fuite par les intrigues & les menaces de Guillaume. Il passa dans cette isle en 1066, avec une flotte nombreuse, pour prendre possession de son royaume. Les Anglois avoient déféré la couronne à Harald, le plus grand seigneur du pays, qui tint tête à Guillaume. La bataille de Hastings décida du sort des deux concurrens. Harald y fut tué avec ses deux freres & 50,000 Anglois. Le vainqueur fut couronné solemnellement à Londres; après quelques autres avantages qui lui mériterent le surnom de *Conquérant*. Guillaume sut gouverner comme il avoit su combattre. Plusieurs révoltes étouffées, des irruptions des Danois rendues inutiles, des loix rigoureuses durement exécutées, signalerent son regne. Anciens Bretons, Danois, Anglo-Saxons, tous furent confondus dans le même esclavage. Les révoltes continuelles de ses sujets lui firent penser qu'il valoit mieux les gouverner avec l'épée qu'avec le sceptre. Il anéantit leurs privileges; il s'appropria leurs biens pour lui, ou pour ceux qui avoient vaincu avec lui; il leur donna non-seulement d'autres loix, mais une autre langue. Il ordonna qu'on plaidât en normand, & depuis lui tous les actes furent expédiés en cette langue jusqu'à Edouard III. C'étoit un idiôme barbare, mêlé de françois & de danois, qui n'avoit aucun avantage sur celui qu'on parloit en Angleterre. On prétend qu'il traita non-seulement la nation vaincue avec dureté, mais qu'il avoit encore des caprices tyranniques. Transporté par sa passion pour la chasse, il détruisit un jour vingt-six villages & autant d'églises paroissiales, dans un contour de 30 milles, pour y faire un parc & y renfermer des bêtes fauves. Il est constant que Guillaume fit la gloire de l'Angleterre, si la triste célébrité des armes peut faire la gloire d'une nation. Des citadelles furent bâties dans différens endroits; la tour de Londres, commencée par son ordre, fut achevée en 1078. Guillaume, devenu valétudinaire, quitta l'Angleterre pour aller faire diete en Normandie. Il étoit à Rouen, tâchant de se décharger, par les remedes & l'exercice, de la graisse qui l'incommodoit; lorsqu'il apprit que Philippe I, roi de France, avoit demandé quand il releveroit de ses couches? Le Normand lui fit répondre « que

» cela ne tarderoit pas, & » qu'au jour de sa sortie il » iroit lui rendre visite avec » dix mille lances en forme de » chandelles ». En effet, dès qu'il put se tenir à cheval, il désola le Vexin François, & brûla Mantes; vengeant ainsi, par des exécutions barbares, une mauvaise plaisanterie. Il vint jusqu'à Paris, ravageant tout sur son passage, mais étant tombé de cheval en sautant un fossé auprès de Mantes, il mourut à Rouen de cette chute en 1087, à 60 ans, après avoir possédé la Normandie près de 52 ans, & l'Angleterre 21: regardé comme un grand capitaine, un bon politique, un roi vigilant, mais trop sévere & quelquefois cruel. Quoiqu'il eût beaucoup de zele pour la Religion, & qu'il eût fondé un grand nombre de monasteres, il n'épargnoit dans sa fureur pas plus le sacré que le profane. il laissa de Matilde, fille du comte de Flandre, trois fils: Robert, qui étoit l'aîné, eut le duché de Normandie avec le Maine; Guillaume eut le royaume d'Angleterre; & Henri, le plus jeune, hérita de ses trésors, avec une pension considérable. Guillaume n'eut pas plutôt les yeux fermés, que tous les seigneurs de sa cour disparurent. Ses officiers ne penserent qu'à piller son palais. Guillaume, archevêque de Rouen, & Herluin de Conteville, furent les seuls qui s'occuperent des soins de sa sépulture. Son corps fut transporté à Caen, & inhumé dans l'église du monastere S. Etienne qu'il avoit fondé (*voyez* ce qui arriva lors de son inhumation, au mot ASSELIN, bourgeois de Caen).

GUILLAUME II, le *Roux*, fils de Guillaume le Conquérant, dur & fier comme lui, fut destiné par son pere à régner en Angleterre, pour raffermir un trône chancelant, que la modération & la clémence auroient renversé. Il fut couronné en 1087; il s'épuisa en belles promesses en recevant le sceptre, & il n'en tint aucune. La Religion, qui adoucit si heureusement les mœurs les plus féroces, n'étoit pour lui qu'un fantôme. Il persécuta le clergé séculier & régulier; il exila le célebre Lanfranc, archevêque de Cantorbery, pour avoir osé lui faire des remontrances; il ne traita par mieux Anselme, son successeur. Les avantages qu'il eut à la guerre, le mirent en état d'appesantir le joug des Anglois. Il vainquit Malcolm, roi d'Ecosse, & le tua avec son fils Edouard; il passa en France au secours du château du Mans, assiégé par le comte de la Fleche, & il le fit prisonnier en 1099. L'année d'après, Guillaume chassant dans une forêt de Normandie, y fut blessé d'un coup de fleche, tiré sans dessein par Gautier Tirel, l'un de ses courtisans. Il mourut de cette blessure en 1100, à 44 ans, avec la réputation d'un tyran, & d'un tyran avare. Il n'avoit point été marié.

GUILLAUME, roi d'Ecosse, successeur de Malcolm IV en 1165, hérita de son amour pour la Religion. Henri II, roi d'Angleterre, l'ayant fait prisonnier en 1174, il le tint long-tems renfermé dans la tour de Fa-

laiſe en Normandie. Ce prince ayant recouvré ſa liberté, rétablit ſon royaume dans l'indépendance, & régna avec autant de bonheur que de gloire. Sa grandeur d'ame dans l'adverſité fut égale à ſa modération dans la proſpérité. Ces diſpoſitions étoient une ſuite de ſa haute piété. Ce prince mourut à Sterling en 1214. Ce fut lui qui fonda l'abbaye de Lendorik, ſous l'invocation de la Ste. Vierge, celle d'Aberbrock ou Arbroth, de l'ordre de Cîteaux, en l'honneur de S. Thomas de Cantorbery, qu'il avoit connu dans ſa jeuneſſe. Il rebâtit la ville de Perth qui avoit été preſqu'entiérement détruite par une inondation, & fonda de concert avec ſa mere un monaſtere de Ciſterciennes à Haddington.

GUILLAUME de Naſſau, prince d'Orange, qui jeta les fondemens de la république des Provinces-Unies, naquit dans le château de Dillenbourg en 1533. Son pere fut Guillaume l'aîné, comte de Naſſau, & ſa mere Julienne, fille de Bothon, comte de Stolberg. Dans ſa jeuneſſe il alla à la cour de Charles-Quint, dont il fut page, & enſuite gentilhomme de la chambre. Ce monarque s'entretenoit ſouvent avec lui des affaires d'état les plus importantes, & lorſqu'il donnoit audience à des miniſtres étrangers, il n'y avoit trèsſouvent que Guillaume de Naſſau, à qui il fût permis de demeurer dans la chambre. A l'âge de 12 ans, il hérita de la ſucceſſion de René, prince d'Orange, ce qui fit que quelques-uns l'appellerent *le riche*. A peine avoit-il 22 ans, lorſque Charles-Quint, en 1556, le choiſit pour porter à ſon frere Ferdinand la couronne impériale qu'il venoit d'abdiquer. Il fut auſſi envoyé auprès du college électoral dans la même affaire. Ce même empereur le nomma auſſi généraliſſime de ſes troupes & gouverneur de Hollande, de Zélande & d'Utrecht. Philippe II le traita avec la diſtinction qui étoit due à un prince qu'il regardoit comme ſon premier vaſſal, & le combla de bienfaits & de marques d'eſtime: mais Guillaume obéiſſoit, & il vouloit régner. Il eſpéra de monter au rang ſuprême, en excitant des révolutions en Flandre; & il avoit effectivement ſi bien conduit ſes projets depuis le commencement des troubles, que ſi la mort n'en eût coupé la trame, il eſt indubitable qu'ils alloient être couronnés en Hollande & en Zélande des plus heureux ſuccès. Il ſuſcita des ennemis à Philippe dans toutes les parties de l'Europe, & appella aux Pays-Bas pluſieurs armées de Proteſtans Allemands qui, joints aux ſectaires qui s'étoient déjà multipliés dans ces provinces, y commirent des excès inouis. Philippe l'ayant proſcrit & mis ſa tête à prix, un Bourguignon, nommé Balthaſar Gerard (*voy.* ce mot), s'imagina faire une action méritoire, en exécutant cet arrêt, & aſſaſſina le prince à Delft en 1584. Guillaume étoit né pour acquérir une vraie gloire, ſi, content de ſa fortune, il ne ſe fût pas livré aux mouvemens de la plus vaſte ambition. Il réuniſſoit l'application, l'activité, la libéralité,

le talent de la parole, la plus profonde connoissance des affaires, à l'ambition, à la fourberie, à l'audace & à l'avidité. Personne ne sut mieux que lui ménager les esprits, gagner les suffrages, se couvrir de prétextes, accélérer ou retarder les résolutions, en un mot, saisir plus habilement ses avantages dans les assemblées publiques & les négociations particulieres. Aussi estimoit-on beaucoup plus sa capacité dans le maniement des affaires d'état, que ses talens pour l'art militaire. Il n'eut pas d'autre religion que celle qu'il étoit de ses intérêts de suivre. Il naquit luthérien en Allemagne. Il embrassa la Religion Catholique lorsqu'il vint en Flandre. Au commencement de la rebellion des Pays-Bas, il favorisoit toutes les nouvelles sectes, sans en embrasser aucune; & si en dernier lieu il parut se décider pour le Calvinisme, c'est que ses erreurs étoient les plus opposées à la doctrine de l'Eglise Romaine, dont le roi d'Espagne prenoit la défense.

GUILLAUME III DE NASSAU, prince d'Orange, roi d'Angleterre, naquit à La Haye, en 1650, de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, & de Henriette Marie, fille de Charles I, roi d'Angleterre. Il étoit arriere-petit-fils de ce Guillaume assassiné par Balthasar Gerard (*voyez* ce mot). Elu stadhouder en Hollande, l'an 1672, il fut nommé général des troupes de la république, alors en guerre avec Louis XIV. Ce prince, dit un historien célebre, nourrissoit sous le flegme Hollandois, une ardeur d'ambition & de gloire, qui éclata toujours depuis dans sa conduite, sans s'échapper jamais dans ses discours. Son humeur étoit froide & sévere; son génie actif & perçant. Son courage, qui ne se rebutoit jamais, fit supporter à son corps foible & languissant, des fatigues au-dessus de ses forces. Il étoit valeureux sans ostentation, ambitieux, mais ennemi du faste; né avec une opiniâtreté flegmatique, faite pour combattre l'adversité; aimant les affaires & la guerre. Tel étoit le prince que les Hollandois opposerent à Louis XIV. La république craignoit alors beaucoup pour sa liberté. Les armées Françoises étoient en Hollande. Guillaume offrit le revenu de ses charges & tout son bien pour secourir l'état; il fit percer les digues, & couvrit d'eau les chemins par où les François pouvoient pénétrer dans le pays; résolu de ne pas survivre à la perte de sa patrie, & *de mourir*, disoit-il, *dans le dernier retranchement*. Quand le danger fut passé, il ligua une partie des puissances de l'Europe contre eux. Ses négociations promptes & secretes réveillerent de leur assoupissement l'Empire, le conseil d'Espagne, le gouverneur de Flandre, l'électeur de Brandebourg. La campagne de 1674 fut remarquable par la sanglante bataille de Senef, dont les deux partis s'attribuerent la gloire. Les succès divers de cette guerre amenerent la paix de Nimegue en 1678. On venoit de signer le traité; mais avant qu'il fût publié, le prince d'Orange, soit qu'il ignorât l'état des choses, soit qu'il crût pou-

voir empêcher une paix désavantageuse par une victoire, fond sur le maréchal de Luxembourg, engage un combat sanglant, long & opiniâtre, qui ne produisit aucun fruit, que la mort de 2000 Hollandois & d'autant de François. La paix de Nimegue fut suivie d'une guerre dont le premier objet ne lui fut guere honorable. Le prince d'Orange avoit épousé Marie-Stuard, fille de Jacques II. Le zele de ce monarque pour la Religion Catholique, irrita ses sujets contre lui. Son gendre résolut de profiter de ce soulevement, il passa en Angleterre en 1688, chassa son beau-pere de sa maison & de son trône, & s'y mit à sa place. Après cet humiliant triomphe, il ligua une partie de l'Europe contre Louis XIV, pour qu'il ne pût pas secourir le roi détrôné. Il gagna la bataille de la Boine en 1690, qui obligea Jacques II à quitter l'Irlande; mais les années suivantes il fut battu à Steinkerque & à Nerwinde, sans que ces défaites le décourageassent. On disoit de lui, qu'*avec de grandes armées, il faisoit admirablement la petite guerre; comme Turenne avoit fait supérieurement la grande avec de petites armées*. Il fit des retraites qui valoient des victoires, prit Namur, & tint toujours la campagne. Louis XIV l'ayant reconnu roi d'Angleterre, la paix fut rendue à l'Europe. Le traité en fut signé à Riswick en 1697. Le testament de Charles II, roi d'Espagne, en faveur des Bourbons, au préjudice des princes de sa maison, ralluma la guerre. Le roi Guillaume, plus agissant que jamais dans un corps sans force & presque sans vie, remuoit toute l'Europe pour affoiblir la France. Il devoit, au commencement de 1702, se mettre à la tête des armées. La mort prévint ce dessein; une chûte de cheval, suivie d'une petite fievre, l'emporta le 16 mars de la même année. Guillaume, en usurpant le trône, conserva la place de stadhouder. Il se déplaisoit en Angleterre, où il essuyoit continuellement des dégoûts. On le força de renvoyer sa garde Hollandoise, & de congédier les régimens formés de réfugiés François, qu'il s'étoit attachés. Il passoit très-souvent à La Haye, pour se consoler des chagrins qu'on lui donnoit à Londres. On a dit, pour justifier ses fréquens voyages, qu'*il n'étoit que stadhouder en Angleterre, & qu'il étoit roi en Hollande*. Les Anglois cesserent de l'aimer, dès qu'ils l'eurent pris pour maître. Ses manieres ne prévenoient pas en sa faveur; il les avoit fieres, austeres, rebutantes. Quoiqu'il sût toutes les langues de l'Europe, il parloit peu & sans agrément. Sa dissimulation tenoit trop de la défiance. Toujours sombre & rêveur il avoit plus de jugement que d'imagination. L'ardeur avec laquelle il s'opposa à l'ambition conquérante de Louis XIV, le fit l'ame d'une puissante ligue, & lui attacha tous les ennemis de la France.

GUILLAUME, abbé de S. Thierry, près de Rheims, naquit d'une famille noble vers la fin du 11e. siecle. Il fut étroitement lié d'amitié avec S. Bernard. Il abdiqua l'abbatialité pour finir ses jours tranquil-

lement dans le monaſtere de Signi, ordre de Cîteaux, où il mourut l'an 1150. S. Bernard témoigna bien le cas qu'il faiſoit de ſa doctrine, en lui dédiant ſon *Traité de la Grace & du libre Arbitre*, & le ſoumettant à ſa cenſure. On a un grand nombre d'ouvrages de ce religieux: I. Des *Méditations* inſérées dans la *Bibliotheque des Peres*, Lyon, 1677, tom. 22. II. *De natura & dignitate amoris* dans les dernieres éditions de S. Bernard. III. Des *Commentaires ſur les Cantiques des Cantiques*, inſérés dans la *Bibliotheque de Cîteaux*, tom. 4. IV. La *Vie* de S. Bernard, qu'on voit dans Surius & dans les *Acta Sanctorum*, au 20 d'août. V. Pluſieurs Ouvrages de controverſe & autres.

GUILLAUME DE TYR, archevêque de cette ville, étoit, ſelon Voſſius, de la Syrie, d'autres le font Germain, & quelques-uns François. Il aſſiſta au concile de Latran de l'an 1179, en dreſſa les actes, & mourut à Rome vers 1184. On a de lui une *Hiſtoire des Croiſades*, en 32 livres, qui commence à l'an 1180, & finit à l'an 1184. Son ſtyle eſt ſimple & naturel; l'auteur eſt prudent, judicieux, modeſte, & ſavant pour le tems auquel il écrivoit. Cette *Hiſtoire* a été publiée à Bâle en 1549, in-folio. Elle ſe trouve dans *Geſta Dei per Francos* de Bongars. Il y en a une Continuation juſqu'en 1275, que l'on trouve dans l'*Ampliſſima Collectio* de Martenne. Jean-Herold en avoit fait une 2e. Continuation juſqu'en 1521, qui a été imprimée avec l'*Hiſtoire*, Bâle, 1564, in-fol. Gabriel du Préau l'a traduite en françois, Paris, 1573, in-folio. — Il ne faut pas le confondre avec un autre GUILLAUME, évêque de Tyr, mort en 1129, dont il nous reſte des *Epîtres* à Bernard, patriarche d'Antioche.

GUILLAUME, ſurnommé *Calculus*, moine de Jumiege, vivoit dans le onzieme ſiecle, ſous Guillaume le Conquérant. On a de lui une *Hiſtoire de Normandie*, diviſée en huit livres, dans le Recueil de Cambden, 1603, & dans celui de Ducheſne, 1619, tous deux in-fol. Le ſtyle de cet auteur eſt paſſable pour le ſiecle où il vivoit; mais il manque de critique, défaut commun à preſque tous les anciens écrivains.

GUILLAUME LE BRETON, ainſi nommé, parce qu'il étoit de Bretagne, naquit vers l'an 1170. Il fut chapelain de Philippe-Auguſte, qu'il accompagna dans ſes expéditions militaires, & dont il mérita l'eſtime. On a de lui: I. Une *Hiſtoire* en proſe de ce monarque, pour ſervir de ſuite à celle de ſon médecin nommé *Rigord*. II. Un poëme intitulé *Philippide*, qui eſt une eſpece de gazette. Ces deux ouvrages ſont utiles pour l'hiſtoire de ſon tems. Ils ont été imprimés à Zuickaw en 1657, in-4°, & dans la Collection des Hiſtoriens de France.

GUILLAUME D'AUXERRE, évêque de cette ville en 1207, transféré ſur le ſiege de Paris en 1220, par ordre du pape Honorius, mourut en 1223, après avoir ſaintement gouverné ces dioceſes. Il eſt auteur d'un ouvrage qui n'a pas vu le jour, intitulé: *De Officiis eccleſiaſticis*; mais il ne l'eſt pas,

comme on le croit communément, d'une *Somme de Théologie*, in-folio, 1500, qui porte le nom de *Guillaume d'Auxerre*. Le GUILLAUME, auteur de cette *Somme*, vivoit dans le même tems que lui, & mourut en 1230, après avoir professé la théologie à Paris, avec beaucoup de succès. Il avoit été archidiacre de Beauvais. — Il y a eu un 3*e*. GUILLAUME d'Auxerre, Dominicain, mort provincial de son ordre en 1294, que l'on dit avoir été également professeur de Paris, & dont il reste parmi les manuscrits de Sorbonne quelques *Sermons* qu'il a prêchés. *Voyez* les Mémoires de Littérature du P. des Molets, tom. 3, part. 2, pag. 317, &c.

GUILLAUME D'AUVERGNE, évêque de Paris, gouverna sagement cette église, fonda des monasteres, opéra des conversions par ses sermons, fit condamner la pluralité des bénéfices par les plus habiles théologiens de son diocese, & montra beaucoup de zele pour faire fleurir les études dans l'université de cette ville. Il mourut en 1248. C'est à ce prélat que S. Louis, roi de France, demanda la croix au moment qu'il eut recouvré la parole, & dit qu'il vouloit faire le vœu d'aller au secours de la Terre-Sainte. On a de lui des *Sermons*, & des *Traités* sur divers points de discipline & de morale. Le Feron les a recueillis & publiés en 1674, 2 vol. in-fol. Ils contiennent des *Commentaires sur les Psaumes*, *les Livres sapientiaux*, & divers *Traités*, dont quelques-uns ne sont pas de lui. Le style de ce prélat, sans avoir rien d'élégant, ni de délicat, est simple, intelligible, naturel, & moins barbare que celui des scholastiques de son tems. Il traite aussi moins de questions métaphysiques qu'eux, & s'attache surtout à la morale & à la discipline. Il réfute quelquefois Aristote, ce qui n'étoit pas une petite témérité dans son siecle. Il savoit très-bien l'Ecriture-Sainte & les écrivains profanes; mais il avoit peu lu les Peres.

GUILLAUME DE ST-AMOUR, *voyez* AMOUR (ST-).

GUILLAUME DE LYNDWOODE, jurisconsulte Anglois, & évêque de Saint-David, dont on a un recueil des Constitutions des Archevêques de Cantorbery, sous le titre de *Provinciale seu Constitutiones Angliæ*, Oxford, 1633, in-fol., mourut en 1446. Il a paru une édition plus ample de ce recueil utile, à Londres, 1679, in-fol.

GUILLAUME DE MALMESBURY, Bénédictin Anglois, & célebre historien du douzieme siecle. Henri Savil fit imprimer à Londres, en 1596, in-fol., les ouvrages de cet écrivain. Ils sont estimés, quoique le style soit sans ornemens.

GUILLAUME DE VORILONG, fameux théologien scholastique du quinzieme siecle, de l'ordre des Freres Mineurs, mort en 1464, laissa un *Commentaire sur le Maître des Sentences*, & un *Abrégé des Questions de Théologie*, intitulé : *Vade mecum*, in-fol.

GUILLAUME DE CHARTRES, religieux Dominicain, chapelain de S. Louis, mort vers l'an 1280, a continué l'*His-*

toire de ce prince, commencée par Geofroy de Beaulieu. Il recueillit avec soin tout ce qui avoit pu échapper aux recherches de celui-ci, & l'ajouta à son ouvrage. Cette continuation, insérée dans le 5e. tome de la Collection de Duchesne, contient plusieurs faits qui méritent d'être sus; mais elle est écrite d'un style guindé.

GUILLAUME DE NEUBRIDGE, *voyez* LITLE.

GUILLAUME DE NANGIS, Bénédictin de l'abbaye de St. Denys en France, mourut vers 1302. Il est auteur des *Vies de S. Louis*, de son fils *Philippe le Hardi*; & de deux *Chroniques*, dont les historiens ecclésiastiques & profanes ont fait usage. La principale s'étend jusqu'en 1301, & elle est écrite avec clarté & d'un latin passable. On la trouve dans le 5e. volume de la Collection de Duchesne. Elle a eu deux continuateurs, qui l'ont poussée, l'un jusqu'en 1340, l'autre jusqu'en 1368. Le premier paroît homme d'esprit; l'autre est un moine agreste & grossier. Sans le secours de ces deux continuations, nous n'aurions presque rien de sûr touchant les événemens écoulés dans cet espace de tems.

GUILLAUME, né à Conches en 1080, donna des leçons de grammaire & de philosophie à Paris, & mourut au milieu du douzieme siecle. On a de lui un ouvrage intitulé : *Philosophia de Naturis*, 1474, 2 vol. in-folio, aussi rare qu'inutile. Son systême est celui des atômes.

GUILLAUME DE PASTRINGO, Véronois, fut employé par les l'Escale, ses souverains. Il obtint de Benoît XII leur absolution, pour avoir tué l'évêque de Vérone, & une autre fois la confirmation de la seigneurie de Parme. Il connut beaucoup Pétrarque, & lui communiquoit les livres de sa riche bibliotheque. Nous avons de lui : *Liber de Originibus rerum; in quo agitur de scripturis virorum illustrium, ordine litterarum; de fundatoribus urbium*, &c., Venise, 1547, in-16. Il étoit syndic de Vérone en 1337.

GUILLAUME, (Jacquette) auteur d'un livre intitulé : *Les Dames illustres, où, par bonnes & fortes raisons, il se prouve que le luxe féminin surpasse en toute sorte de genre le sexe masculin*, in-12, Paris, 1675, dédié à mademoiselle d'Alençon. C'est un fatras de raisonnemens en vers & en prose, mal digérés & mal conçus; on y trouve cependant le portrait pseudonyme de quelques personnes illustres de son sexe; les conférences catholiques de la reine Christine, pour répondre aux objections des ministres.

GUILLEBAUD, *voyez* PIERRE DE SAINT-ROMUALD.

GUILLELME, *voyez* GUIELME.

GUILLEMEAU, (Jacques) né à Orléans en 1550, chirurgien ordinaire des rois Charles IX & Henri IV, fut un des plus célebres disciples d'Ambroise Paré. Il porta dans l'étude de la chirurgie, un esprit cultivé par les belles-lettres. Les langues savantes lui étoient familieres : elles lui ouvroient les ouvrages des anciens. Ces guides, aidés de celui de l'expérience, en

firent un des plus habiles hommes de son tems. Ses ouvrages ont été recueillis à Rouen en 1649, in-fol. Les principaux sont : I. La *Chirurgie d'Ambroise Paré*, traduite de françois en latin, avec autant de fidélité que d'élégance. II. Des *Tables anatomiques*, avec figures. III. Un *Traité des Opérations*, écrit avec beaucoup de précision & de justesse. Il mourut à Paris en 1612.

GUILLEMETTE de Bohême, fille fanatique du 13e. siecle, qui se fit des sectateurs par son hypocrisie. Elle sut si bien se contrefaire, qu'elle mourut en odeur de sainteté, l'an 1281. Ses fourberies ayant été dévoilées après sa mort, on déterra son corps & on le brûla. Ses disciples soutenoient qu'elle étoit le St.-Esprit incarné sous le sexe féminin ; & d'autres extravagances ridicules & sacrileges.

GUILLET DE SAINT-GEORGE, (George) premier historiographe de l'académie de peinture & de sculpture à Paris, où il fut reçu en 1682, naquit à Thiers en Auvergne, vers 1625, & mourut à Paris en 1705. Il se fit connoître par plusieurs ouvrages, qu'il donna sous le nom de son frere Guillet de la Guilletiere. I. *Histoire de Mahomet II*, 2 vol. in-12. II. *La Vie de Castrucio Castracani*, in-12. C'est une traduction de l'historique romanesque que Machiavel a fait de ce brigand, dont il auroit bien voulu faire un héros : l'abbé Sallier l'a solidement réfutée. III. *Les Arts de l'Homme d'épée*, 2 vol. in-12. IV. *Lacédémone ancienne & nouvelle*, in-12. V. *Athenes ancienne & nouvelle*, in-12. Guillet eut de grands démêlés avec Spon, sur les antiquités d'Athenes.

GUILLEVILLE, (Guillaume de) Bernardin de l'abbaye de Chalis, vivoit encore en 1358, & avoit alors 63 ans. Il est auteur d'un roman en vers, intitulé : *Les trois Pélérinages*, celui *de la Vie humaine*, celui *de l'Ame séparée du corps*, & celui *de Jesus-Christ* ; Paris, in-4°., sans date ; mais il est de la fin du 15e. siecle.

GUILLIAUD, (Claude) docteur de la maison & société de Sorbonne, né à Villefranche en Beaujolois, enseigna l'Ecriture-Sainte avec réputation, & devint chanoine & théologal d'Autun, vers le milieu du 16e. siecle. On a de lui : I. Des *Commentaires sur S. Matthieu*, in-fol., *sur S. Jean*, in-fol., & *sur les Epîtres de S. Paul*, in-8°. II. Des *Homélies* pour le Carême.

GUILLIMANN ou WILLEMANN, (François) du canton de Fribourg, professeur d'histoire dans la ville de ce nom, est célebre en Allemagne : I. Par son livre *de Rebus Helvetiorum*, Fribourg, 1598, in-4°., & avec les *Annales Boïorum*, d'Aventin, Leipsig, 1710, in-fol. II. Par son *Histoire des Evêques de Strasbourg*, Fribourg, 1608, in-4°. ; ouvrage curieux & peu commun, qui va jusqu'en 1607. III. Par une *Histoire des Comtes de Hapsbourg*, Milan, 1605, in-4°., estimée. IV. Par des *Poésies latines*.

GUIMENIUS, *voy.* MOYA.

GUIMOND ou GUITMOND, Bénédictin, évêque d'Averse en 1080, étoit de Normandie.

On lui doit un *Traité de la vérité du Corps & du Sang de Jesus-Christ*, contre Berenger, publié avec d'autres ouvrages sur le même sujet, Louvain, 1561, in-8°. Trithême & Yves de Chartres font un grand éloge de son savoir & de sa piété. Il mourut en 1084 dans un âge avancé. Quelques-uns disent qu'il fut aggrégé au college des cardinaux par Alexandre II, l'an 1061.

GUINTIER *ou* GONTHIER, (Jean) né en 1487 à Andernach, fut médecin de François I. S'étant retiré à Strasbourg pour suivre les nouvelles erreurs, il y professa le grec qu'il avoit déjà enseigné à Louvain, & y exerça la médecine. Il fut obligé de renoncer à la chaire grecque, & mourut en 1574. C'est lui qui a donné le nom de *Pancreas* au corps glanduleux attaché au péritoine ; qui a découvert l'union de la veine & de l'artere spermatique, des deux conduits qui répondent de la matrice aux mamelles. Il a traduit beaucoup d'écrits de Galien & d'autres auteurs. Il a aussi donné quelques *Traités* latins *sur la Peste*, in-8°., *sur les Femmes grosses & les Enfans*, in-8°., &c. Les traductions & les autres ouvrages de Guintier auroient été lus davantage, sans la dureté de son style, & le grand nombre d'expressions barbares qu'il emploie.

GUION, *voyez* GUYON.

GUISARD, (Pierre) naquit à la Salle, dans les Cévennes, d'un médecin protestant. Le fils embrassa la profession de son pere ; mais il abandonna le Calvinisme pour la Religion Catholique. Il vint à Paris en 1742, & il s'y fit estimer ; mais l'amour de la patrie le rappella à Montpellier. Il fit dans cette ville un cours gratuit & public de Physique expérimentale, qui reçut beaucoup d'applaudissemens. On a de lui plusieurs ouvrages estimés des personnes de l'art : I. *Pratique de Chirurgie, ou Histoire des Plaies*, réimprimée pour la 3e. fois en 1747, en 2 vol. in-12, avec de nouvelles observations & un recueil de theses de l'auteur. Cet ouvrage contient une méthode simple, courte & aisée pour se conduire sûrement dans les cas les plus difficiles. II. *Essai sur les Maladies Vénériennes*, in-8°, Avignon, sous le titre de La Haye, en 1741. L'auteur proscrit les méthodes violentes, & en propose une beaucoup plus douce. Il mourut à Montpellier en 1746, à 46 ans.

GUISCARD *ou* GUISCHARD, (Robert) étoit Normand, & fils de Tancrede de Hauteville, qui, chargé d'une nombreuse famille, envoya ses deux aînés en Italie, pour y chercher fortune ou se la faire par la voie des armes. Ces héros ou brigands ayant réussi, appellerent leurs cadets, parmi lesquels Robert Guiscard se signala. Devenu duc de la Pouille & de la Calabre, il passa en Sicile avec son frere Roger, & fit la conquête de cette isle sur les Grecs & sur les Arabes, qui la partageoient alors avec eux. Il falloit achever la conquête de tout ce qui compose aujourd'hui le royaume de Naples. Il restoit encore des princes de Salerne, descendans de ceux qui avoient

les premiers attiré les Normands dans ce pays. Robert les chassa & leur prit Salerne. Ils se réfugierent dans la Campagne de Rome, & se mirent sous la protection de Grégoire VII. Ce pape excommunia l'oppresseur qui s'empara de tout le Béneventin, que l'empereur Henri III, surnommé *le Noir*, avoit donné au Saint-Siege. Robert travailla à se réconcilier avec le Pontife, & y réussit ; il lui restitua Bénevent, & lui fut dans la suite constamment attaché. Plusieurs critiques prétendent que c'est à cette époque que remonte l'hommage que les rois de Naples rendent annuellement au St.-Siege ; Guiscard ayant consenti à n'avoir ce royaume que comme un fief & en se reconnoissant vassal du pape (*voyez* CHARLES de France). Robert maria ensuite sa fille à Constantin, fils de l'empereur de Constantinople, Michel Ducas. Ce mariage ne fut pas heureux. Guiscard ayant sa fille & son gendre à venger, résolut d'aller détrôner l'empereur d'Orient, après avoir humilié celui d'Occident. La cour de Constantinople n'étoit en ce tems-là qu'un continuel orage. Michel Ducas avoit été chassé du trône par Nicephore, surnommé Botoniate ; & Constantin, gendre de Robert, avoit été fait eunuque : enfin, Alexis Comnene avoit pris le sceptre impérial. Robert, pendant ces révolutions, s'avançoit vers Constantinople. Pour avoir un prétexte de faire la guerre à l'empereur Grec, il prit un moine dans un couvent, l'engagea à se dire Michel déposé par Nicephore. Il assiégea Durazzo le 17 juin 1081. Les Vénitiens, engagés par les promesses & par les présens d'Alexis, secoururent cette place. La famine se mit dans l'armée de Robert, & si Alexis eût temporisé, elle auroit péri ; mais il donna bataille le 18 octobre ; fut vaincu, & Robert Guiscard prit la ville. Le vainqueur fut obligé de passer en Occident l'année d'après, pour combattre Henri IV, empereur d'Allemagne, qui avoit porté la guerre dans ses états. Il laissa Bohémond, son fils, dans la Grece ; mais ce prince ayant été vaincu, son pere repassa en Orient. Après des victoires & quelques échecs, il mourut en 1085, à 80 ans. Guiscard avoit de grandes qualités : vaste dans ses projets, ferme dans ses résolutions, vif dans ses entreprises, il tenta beaucoup, & réussit presque toujours ; mais il ternit l'éclat de ses exploits par une ambition effrénée, à laquelle il sacrifioit tout.

GUISCARD, *voy*, BOURLIE.

GUISCHARD, (Charles) colonel au service du roi de Prusse ; manioit également bien l'épée & la plume. Cet officier, dont le nom militaire étoit *Quintus Icilius*, avoit servi avec distinction dans la guerre de 1756. Il profita du loisir de la paix pour mettre la derniere main à ses *Mémoires militaires sur les Grecs & les Romains*, dont la derniere édition est de Berlin, 1774, 4 vol. in-8°, ou 2 vol. in-4°. Quoiqu'il y ait quelques idées particulieres dans cet ouvrage, & qu'il déprime

trop le chevalier Follard, on ne peut qu'estimer la sagacité & l'érudition de l'auteur.

GUISE, (Claude de Lorraine, duc de) étoit 5*e*. fils de René II, duc de Lorraine, & de Philippe de Gueldre, sa seconde femme. Après avoir contesté inutilement la succession du duché de Lorraine à Antoine son frere aîné, il vint s'établir en France, & y épousa Antoinette de Bourbon, princesse du sang, le 18 avril 1513. Sa valeur, son génie hardi, ses grandes qualités, & la faveur du cardinal Jean de Lorraine son frere, cimenterent sa puissance. C'est en sa faveur que le comté de Guise fut érigé en duché-pairie au mois de janvier 1527. Il mourut en 1550, après s'être signalé en plusieurs occasions, & sur-tout à la bataille de Marignan. Il laissa 7 fils & 4 filles, dont l'aînée épousa Jacques Stuart V, roi d'Ecosse.

De ses 7 fils, l'un fut : I. François (*voyez* François de Lorraine)... II. Charles, cardinal (*voyez* Charles de Lorraine, archevêque de Rheims)... III. Claude, duc d'Aumale (*voyez* Aumale)... IV. Louis, cardinal, archevêque de Sens, né en 1527, mort en 1578... V. Pierre, mort jeune... VI. François, grand-prieur & général des galeres, mort en 1563. VII. René, marquis d'Elbœuf (*voyez* Elbœuf).

François de Lorraine, l'aîné de tous, eut trois fils; le second, Charles, fut duc de Mayenne (*voyez* Charles de Lorraine, duc de Mayenne). Le 3*e*., Louis. L'aîné étoit Henri, qui est l'objet de l'article suivant. Parmi les fils de Henri, deux méritent une place dans ce Dictionnaire. L'un fut cardinal (*voyez* Guise de Lorraine, cardinal); l'autre étoit Charles (*voy.* Guise Charles).

Le fils aîné de Charles fut Henri, qui mourut sans laisser de postérité (*voyez* Guise Henri, petit-fils du Balafré).

Son frere puîné, nommé Louis, fut duc de Joyeuse, & mourut en 1654, avant son frere; mais il laissa de la fille du duc d'Angoulême, qu'il avoit épousée, Louis-Joseph de Lorraine, duc de Guise, mort en 1671: son fils unique, François-Joseph, mourut à l'âge de 5 ans, en 1675.

Cette famille subsiste encore dans les branches collatérales des ducs d'Elbœuf (*voy.* Harcourt).

GUISE, (Henri de Lorraine, duc de) fils aîné de François de Lorraine, duc de Guise, naquit en 1550. Son courage commença à se déployer à la bataille de Jarnac en 1569, & se soutint toujours avec le même éclat. Un coup de feu qu'il reçut à la joue, dans une rencontre près de Château-Thierri, le fit surnommer *le Balafré*; mais cette blessure ne lui ôta rien des charmes de sa figure. Sa bonne mine, son air noble, ses manieres engageantes lui concilioient tous les cœurs. Idole du peuple & des soldats, il voulut jouir des avantages que le suffrage public lui promettoit. Il se mit à la tête d'une armée, pour défendre la foi catholique contre les Protestans. Ce fut le commencement de l'association appellée la *Ligue*, projettée par son oncle le cardinal de Lor-

raine. La premiere proposition de cette confédération fut faite dans Paris. On fit courir chez les bourgeois les plus zélés, un projet d'*Union pour la défense de la Religion, du Roi & de la liberté de l'Etat.* Le duc de Guise anime les Catholiques, remporte plusieurs victoires sur les Calvinistes, & se voit bientôt en état de prescrire des loix au foible Henri III, qu'il engagea à publier un édit qui anéantissoit tous les privileges des Huguenots. Il demanda la publication du concile de Trente, la cession de plusieurs places de sûreté, le changement des gouverneurs, & plusieurs autres articles. Henri III, irrité de ces demandes, lui défend de paroître à Paris; le duc y vient malgré sa défense. Delà la journée des Barricades, qui lui donna un nouveau crédit, en faisant éclater sa puissance aux yeux des Ligueurs & des Royalistes. Son autorité étoit si grande, que les corps-de-garde de la capitale refuserent de recevoir le mot du guet que le prévôt des marchands vouloit leur donner de la part du roi, & ne voulurent recevoir l'ordre que du duc de Guise. Henri III fut forcé de quitter Paris, obligé de faire la paix avec le duc, mais cette paix fut un piege. L'ayant fait appeller au château de Blois, il posta des assassins qui se jeterent sur lui & le percerent de plusieurs coups de poignard, le 23 décembre 1588. Il avoit alors 38 ans. Le cardinal de Guise, Louis son frere, fut massacré le lendemain. Leurs cadavres furent mis dans de la chaux vive, pour être promptement consumés. Les os furent brûlés dans une salle du château, & les cendres jetées au vent, pour empêcher le peuple d'honorer leurs reliques. Le meurtre de ces deux freres n'éteignit point les feux de la guerre civile. L'assassinat d'un héros & d'un prêtre rendirent Henri III exécrable aux yeux de tous les Catholiques, sans le rendre plus redoutable. Les hommes qu'il venoit de faire mourir étoient adorés; le duc sur-tout. Auprès de lui, tous les autres princes paroissoient peuple. On vantoit non-seulement la noblesse de sa figure; mais encore la générosité de son cœur, & sur-tout son grand attachement à la Religion Catholique, qui étoit dans le plus grand danger, & que le gros de la nation réclamoit comme sa plus précieuse possession.

GUISE, (Charles de Lorraine, duc de) fils aîné de Henri, duc de Guise, surnommé *le Balafré*, naquit le 20 août 1571. Il fut arrêté le jour de l'assassinat de Blois, & renfermé au château de Tours, d'où il se sauva en 1591. Il fut reçu à Paris avec de grandes acclamations de joie. Les Ligueurs l'auroient élu roi, sans le duc de Mayenne son oncle, jaloux de l'empire qu'il acquéroit sur les esprits & sur les cœurs. On prétend que la fameuse duchesse de Montpensier, sa tante, étoit amoureuse de lui. C'est ce jeune prince qui tua de sa main le brave Saint-Pol. Il se soumit à Henri IV en 1594, & obtint le gouvernement de Provence. Il fut employé sous Louis XIII; mais le cardinal de Richelieu, re-

doutant la puissance de cette maison, le contraignit de sortir de France. Charles se retira à Florence, & alla mourir à Cuna, dans le Siennois, le 30 septembre 1640. Il laissa plusieurs enfans de Henriette-Catherine de Joyeuse son épouse, veuve du duc de Montpensier, & fille unique du maréchal de Joyeuse. Son fils aîné fut Henri qui suit.

GUISE, (Henri de Lorraine, duc de) petit-fils du *Balafré*, naquit à Blois en 1614. Après la mort de son frere aîné, il quitta le petit collet & l'archevêché de Rheims, auquel il avoit été nommé, pour épouser la princesse Anne de Mantoue. Le cardinal de Richelieu s'étant opposé à ce mariage, il passa à Cologne, s'y fit suivre par sa maîtresse, & l'abandonna bientôt pour la comtesse de Bossut, qu'il épousa, & qu'il laissa peu de tems après pour revenir en France. Il y auroit pu vivre tranquille; mais son génie ardent & incapable de repos, l'envie de faire revivre la fortune de ses ancêtres, dont il avoit le courage, le fit entrer dans la révolte du comte de Soissons, uni avec l'Espagne contre Richelieu & la France. Le parlement lui fit son procès, & il fut condamné par contumace en 1641. Après s'être ligué avec l'Espagne, il se ligua contre elle. Les Napolitains révoltés en 1647 contre Philippe IV, par les intrigues & l'argent de la France, qui à tout prix cherchoit une province de la domination d'Espagne, pour la rendre ensuite en échange contre les Pays-Bas (*voyez* PHILIPPE IV), ayant produit une révolte à Naples, le duc de Guise, qui en attendant l'événement, se tenoit à Rome, s'y porta aussi-tôt; mais il fut fait prisonnier, & conduit en Espagne, où il demeura jusqu'en 1652. De retour à Paris, il se consola par des plaisirs bruyans & frivoles, du peu de succès de son entreprise. Il brilla beaucoup dans le fameux carrousel de 1662. On le mit à la tête du quadrille des Mores; le prince de Condé étoit chef des Turcs. Les courtisans disoient en voyant ces deux hommes : *Voilà les Héros de l'Histoire & de la Fable.* Le duc de Guise ressembloit effectivement beaucoup à un héros de la mythologie, ou à un aventurier des siecles de chevalerie. Ses duels, ses amours romanesques, ses profusions, ses aventures le rendoient singulier en tout. Il mourut en 1664. Ses *Mémoires* sur son entreprise de Naples ont été publiés en un vol. in-4°, & in-12. Plusieurs personnes ont cru qu'ils étoient de son secrétaire Saint-Yon. Cette pensée a été combattue par plusieurs autres, & particuliérement par les journalistes de Trévoux, au vol. de décembre 1703.

GUISE, (Louis de Lorraine, cardinal de) avoit les inclinations plus militaires qu'ecclésiastiques. Il étoit fils de Henri de Lorraine, duc de Guise, tué à Blois; & comme son pere, il ne respiroit que les armes. Quoiqu'archevêque de Rheims & honoré de la pourpre Romaine, il suivit Louis XIII dans l'expédition du Poitou en 1621. A l'attaque d'un fauxbourg au siege de Saint-Jean-d'Angeli, il se signala comme les plus

braves officiers. Il mourut quelques jours après à Saintes, le 21 juin 1621, n'étant que soudiacre. Il avoit eu un procès avec le duc de Nevers, au sujet d'un bénéfice, & il auroit voulu le vider l'épée à la main. Il lui fit faire des excuses en mourant, & se repentit de sa vie dissipée & guerriere. Il laissa plusieurs enfans (entr'autres Achille de Lorraine, comte de Romorantin) qu'il avoit eus de Charlotte des Essarts, comtesse de Romorantin, à laquelle Moréri donne le nom de son amie, & qui fut une des maîtresses de Henri IV. Charlotte Christine, fille d'Achille, & veuve du marquis d'Assy, intenta en 1688 un procès pour avoir la succession de la maison de Guise. Elle prétendit que le cardinal de ce nom avoit épousé la comtesse de Romorantin, son aïeule, le 4 février 1611, & elle produisit différens papiers pour appuyer ses prétentions. L'affaire ne fut point jugée. — Il ne faut pas le confondre avec deux autres cardinaux de ce nom. Le premier étoit frere de François de Lorraine, duc de Guise, & fils de Claude de Lorraine (*voy.* CHARLES, après les ducs régnans de Lorraine). Le second étoit neveu du précédent, & fils de François, duc de Guise, tué au siege d'Orléans par Poltrot. Il succéda au cardinal Charles de Lorraine, son grand-oncle, dans l'archevêché de Rheims, & fut l'un des principaux partisans de la Ligue; mais Henri III le fit tuer à Blois, avec le duc de Guise son frere, le 24 décembre 1588. On le conduisit dans une salle obscure, où quelques soldats le massacrerent à coups de hallebarde. *Voyez* ci-dessus GUISE (Henri).

GUISE, (Dom Claude de) fils naturel de Claude de Lorraine, duc de Guise, fut abbé de S. Nicaise & ensuite de Cluni, & mourut en 1612. On feroit beaucoup de tort à ses vertus & à sa vie exemplaire, si on s'en rapportoit à une satyre grossiere, intitulée : *Légende de D. Claude de Guise*, 1574, in-8°. Ce libelle étoit très-rare avant que d'avoir été réimprimé dans le tom. 6 des *Mémoires de Condé*. On l'attribue à Dagonneau, calviniste, juge de Cluni; ou à Gilbert Regnaut, juge-mage de Cluni, aussi calviniste. Le cardinal de Guise avoit voulu le déposer, à la sollicitation de D. Claude; mais il s'étoit fait maintenir par arrêt; & le lendemain, après avoir tenu audience, il jeta ses provisions dans le parquet, & alla faire les fonctions d'avocat à Mâcon.

GUISE, *voyez* GUYSE.

GUITMOND, *voyez* GUIMOND.

GUITON, (Jean) se signala à la Rochelle, lorsque le cardinal de Richelieu assiégea en 1627 ce boulevard du Calvinisme. Les Rochelois élurent Guiton pour leur maire, leur capitaine & leur gouverneur. Avant d'accepter une place qui lui donnoit la magistrature & le commandement des armes, il prit un poignard, & dit en présence de ses principaux compatriotes : « Je serai maire, » puisque vous le voulez, à » condition qu'il me sera permis d'enfoncer ce poignard » dans le sein du premier qui » parlera de se rendre. Je consens qu'on en use de même

» envers moi, dès que je proposerai de capituler; & je » demande que ce poignard » demeure tout exprès sur la » table de la chambre où nous » nous assemblons dans la mai» son-de-ville ». Son fanatisme arrêta long-tems les succès des assiégeans, mais la valeur raisonnée triompha enfin de l'enthousiasme de secte.

GUITTON D'AREZZO, un des premiers poëtes Italiens, florissoit vers 1250. On trouve ses *Poësies* dans un *Recueil d'anciens Poëtes Italiens*, Florence, 1527, in-8°.

GUNDLING, (Nicolas-Jérôme) naquit près de Nuremberg, en 1671, d'un pere ministre, auteur d'une *Dissertation sur le Concile de Gangres*. Le fils devint successivement professeur en philosophie, en éloquence & en droit naturel à Halle. Il mourut recteur de l'université de cette ville en 1729, à 59 ans, laissant un grand nombre d'ouvrages de littérature, de jurisprudence, d'histoire & de politique, où il y a du savoir, des choses solides & bien vues, mais aussi des paradoxes, des idées fausses & vaines. Ses principaux ouvrages sont : I. *Nouveaux Entretiens*, in 8°. II. *Projet d'un Cours d'Histoire Littéraire*. III. *Historia Philosophiæ moralis* in-8°. IV. *Otia*, ou *Recueil de Discours sur divers sujets de Physique, de Morale, de Politique & d'Histoire*, 3 vol. in-8°. V. *De jure oppignorati Territorii*, in-4°. VI. *Status naturalis Hobbesii, in corpore Juris civilis defensus & defendendus*, in-4°. VII. *De statu Reipublicæ Germanicæ sub Conrado I*, in-4°. Ludewig a réfuté cet ouvrage. VIII. *Gundlingiana*, en allemand. IX. *Commentatio de Henrico Aucupe*, in-4°. X. *Via ad veritatem*, ou *Cours de Philosophie*, 3 vol. in-8°. XI. *Mémoire historique sur le Comté de Neufchâtel.* La modestie & la modération de Gundling n'égaloient pas son érudition; il étoit caustique, tranchant, & très-décisif dans des matieres douteuses & même dans celles où il avoit certainement tort.

GUNTHER, (Edmond) professeur d'astronomie au college de Gresham en Angleterre, mourut en 1626, avec une grande réputation : ses leçons & ses écrits la lui avoient acquise. On a de lui *Canon triangulorum, seu Tabulæ tangentium & secantium*, Londres, 1620, in-8°., &c.

GUNTHER, poëte Allemand, se distingua de bonne heure. Ses talens firent son malheur. Un poëte jaloux mêla dans la boisson de Gunther, des drogues qui l'enivrerent au moment qu'on devoit le présenter à Auguste II, roi de Pologne. Au milieu du compliment qu'il débita à ce monarque, il fit une chute honteuse. Cet accident lui causa un chagrin si amer, qu'il en mourut à l'âge de 28 ans. Il laissa plusieurs morceaux de Poësies, dans lesquels on remarque du génie naturel & des graces, mais peu de correction. Ce poëte florissoit au commencement du 18e. siecle. On a, entr'autres ouvrages de sa façon, une *Ode* sur la victoire que le prince Eugene remporta sur les Turcs : victoire qui a aussi été célébrée par le grand Rousseau.

GUNTHERUS, *voy.* GONTHIER.

GUNZEL, (Jean) né à Commotau en Bohême, entra chez les Jésuites en 1676, fut envoyé en Portugal & de là au Brésil en 1694. Il mourut au milieu de ses travaux apostoliques, sans qu'on sache précisément l'année : mais on a de lui deux Relations pleines d'intérêt, aussi bien accueillies par les savans que par les hommes zélés pour les progrès de l'Evangile. *Description de l'Auteur à Bahia, & des Nations sauvages, vers lesquelles il est envoyé*, 1694. *Notices touchant sa Mission au Brésil, & des mines d'or qui se trouvent dans ce territoire*, Lisbonne, 1720. Les Espagnols dans leurs relations, l'appellent quelquefois *Guinsol.*

GURTLER, (Nicolas) né à Bâle en 1654. Après avoir professé en différentes villes d'Allemagne, il occupa la chaire de théologie de Franeker en 1707, & mourut en 1711. Ses principaux ouvrages sont : I. *Lexicon Linguæ Latinæ, Germanæ, Græcæ & Gallicæ*, 1702. II. *Historia Templariorum*, 1702, in-4°. III. *Origines mundi*, in-4°., 1708 : ouvrage plein d'érudition, mais dans lequel l'auteur adopte beaucoup d'étymologies incertaines & d'idées ridicules sur la mythologie. IV. *Institutiones Theologicæ*, 1721, in-4°., &c. Les écrits de Gurtler sont estimés des théologiens protestans.

GUSSANVILLAN, (Pierre) natif de Chartres, embrassa l'état ecclésiastique, & s'appliqua à la critique sacrée. Un des fruits de son étude est une bonne édition des *Œuvres de S. Grégoire le Grand*, Paris, 1675, 3 vol. in-fol. C'étoit la meilleure avant celle des Bénédictins de la congrégation de S. Maur, donnée en 1705, 4 vol.

GUSTAVE I, roi de Suede, connu sous le nom de GUSTAVE WASA, étoit fils d'Eric Wasa, duc de Gripsholm. Christiern II, roi de Danemarck, s'étant emparé de la Suede en 1520, le fit enfermer dans les prisons de Copenhague. Gustave, échappé de la prison, erra long-tems dans les montagnes de la Dalecarlie, fut volé par son guide, & se vit réduit à travailler aux mines de cuivre. Après diverses aventures, il vint à bout de soulever les Dalecarliens, se mit à leur tête, chassa Christiern, prit Stockholm, fut élu roi par les Suédois en 1523. Pour affermir sa domination, il s'imagina devoir abolir l'ancienne religion du pays, & établit le Luthéranisme dans ses états. Il s'empara d'une partie des biens du clergé; mais pour que le peuple adoptât plus facilement ce changement, il lui laissa des évêques, en diminuant leurs revenus & leur pouvoir. Quelques mouvemens que firent les Dalecarliens, en faveur de la Religion Catholique, ne furent pas heureux. Gustave étouffa leurs murmures. Il fit ensuite déclarer la couronne de Suede héréditaire, aux états de Westeras, en 1544, & mourut en 1560, âgé de 70 ans. Ceux qui parlent toujours avec enthousiasme des hommes à révolutions, sur-tout de ceux qui à la révolte ont joint l'abolition de la Religion Catholique, ont peint Gustave comme un héros. Mais les écrivains qui ne jugent pas précisément des choses & des hommes, par les

succès d'une entreprise, n'en ont pas donné une idée si favorable. L'abbé Berault, qui en fait d'ailleurs un grand éloge, convient « qu'il ravaloit » son ame au manege de la » feinte & de la fourberie, à de » basses chicanes, à des oppres- « sions manifestes, à des ma- » nœuvres indignes d'une pro- » bité même vulgaire, &c. ». Il s'étoit servi des paysans Dalecarliens pour satisfaire ses vues ambitieuses, & les écrasa quand ils voulurent maintenir l'ancienne Religion. La considération que donna pour le moment à la Suede une révolution d'éclat, ne se soutint pas. Elle tomba si rapidement, que Pibrac, chancelier de Henri IV, encore simple roi de Navarre, se plaignant des procédés de la cour de France, disoit « qu'elle » n'avoit pas plus d'égard pour » ce monarque, que pour un » roi de Suede ou de Chypre ».

GUSTAVE-ADOLPHE II, dit *le Grand*, roi de Suede, né à Stockholm en 1594, succéda à son pere Charles en 1611, après avoir été élevé d'une maniere digne de sa naissance. Sa valeur éclata d'abord contre les rois de Danemarck, de Moscovie & de Pologne, qui l'avoient attaqué en même tems. Il fit la paix avec les deux premiers, & obligea le dernier à quitter la Livonie. Après avoir terminé heureusement cette guerre, il fit alliance avec les Protestans d'Allemagne contre l'empereur & les princes catholiques qui s'étoient joints à lui pour la défense de l'ancienne religion. La France, par des vues politiques, se déclara en 1631 pour Gustave & les Protestans. Ceux-ci encouragés présentent des requêtes à l'empereur, levent des troupes, tandis que Gustave avance en augmentant toujours son armée. Ses ministres voulurent le détourner de cette guerre, sous prétexte qu'il manquoit d'argent. *Mes armées*, leur répondit-il, *ont du courage & de l'intelligence ; elles arboreront mon étendard chez l'ennemi, qui payera mes troupes*. Il commença ses conquêtes en Allemagne par l'isle de Rugen, & par la Poméranie, pour être assuré de ses derrieres. Il défendit, sous les plus grieves peines, de faire le moindre tort aux habitans ; il fit même distribuer du pain aux pauvres. Sa maxime étoit, que *pour se rendre maître des places, la clémence ne vaut pas moins que la force*... Gustave parcourut dans moins de deux ans & demi les deux tiers de l'Allemagne, depuis la Vistule jusqu'au Danube & au Rhin. Tout se soumit à lui, toutes les places lui ouvrirent leurs portes. Il força, les armes à la main, l'électeur de Brandebourg à se joindre à lui ; l'électeur de Saxe lui donna ses propres troupes à commander ; l'électeur Palatin dépossédé vint combattre avec son protecteur. Gustave remporta une victoire complette devant Leipsig, le 7 septembre 1631, sur Tilli, général de l'empereur. Les troupes de Saxe, nouvellement levées, prirent la fuite dans cette journée ; mais la discipline Suédoise répara ce malheur. Le roi de Suede charge l'électeur de Saxe, qui a combattu avec lui, de porter la guerre dans la Silésie & dans la Bohême, & il entre lui-même dans la Franconie, dans le Pa-

latinat, & dans l'archevêché de Mayence. Il avoit accoutumé son armée à un ordre & à des manœuvres qui n'étoient pas connues ailleurs, & c'est la grande raison de ses succès. Tilli vaincu devant Leipsig, le fut encore au passage du Lech. Gustave entreprit le siege d'Ingolstad. Il va reconnoître une fortification qu'il veut faire attaquer: les canonniers de la place tirerent sur lui, & si juste, qu'un boulet emporta la croupe de son cheval. Après d'inutiles efforts, il est obligé de lever le siege. L'année suivante (1632) Gustave donna, dans la plaine de Lutzen, la fameuse bataille contre Walstein, autre général de l'empereur. La victoire fut long-tems disputée. Les Suédois la remporterent; mais ils perdirent Gustave, dont le corps fut trouvé parmi les morts, percé de 2 balles & de 2 coups d'épée (quelques auteurs assurent qu'il fut tué avant l'action, en allant reconnoître l'ennemi). Gustave paroissoit avoir quelque pressentiment de son malheur, lorsque voyant, peu de jours auparavant, les Protestans accourir en foule au-devant de lui avec de grandes démonstrations de joie & d'admiration, il dit « qu'il craignoit bien que » Dieu, offensé de leurs acclamations, ne leur apprît bientôt que celui qu'ils révéroient comme un dieu, n'étoit qu'un homme mortel ». Il disoit ordinairement, « qu'il » n'y avoit point d'hommes » plus heureux, que ceux qui » mouroient en faisant leur métier »; il eut cet avantage, supposé que cette guerre fût un devoir pour lui: mais il étoit tranquille en Suède, l'empereur ne songeoit pas à lui, & il ne paroît pas que les sujets mécontens d'un empire étranger aient pu lui présenter des titres assez imposans, pour légitimer une aggression hostile, contre un monarque qui ne l'avoit lésé en rien. Il emporta dans le tombeau le nom de Grand, les regrets du Nord, & l'estime de ses ennemis; mais les maux infinis qu'il fit à la Religion Catholique, qu'il détruisit dans une grande partie de l'Allemagne, semblent le placer parmi les persécuteurs de l'Eglise. Le pillage qu'il permettoit à ses troupes, la spoliation des églises, les horreurs inouies qui se commettoient dans les villes prises d'assaut, ont rendu son nom odieux dans plusieurs provinces, mais sur-tout en Baviere. Ses amis lui reprochoient deux défauts, l'emportement & la témérité. Il se justifioit par deux maximes, moins vraies qu'il ne pensoit. « Puisque je » supporte patiemment les travers de ceux auxquels je » commande, ils doivent aussi » excuser la promptitude & la » vivacité de mon tempérament ». C'est ainsi qu'il répondoit au premier reproche: voici comment il rejetoit le second: « Un roi se déclare indigne de la couronne qu'il » porte, lorsque, dans un engagement, il fait difficulté de » se battre comme un simple » soldat ». Gustave, qui donnoit des soins très-suivis aux exercices militaires, avoit le même zele pour tout ce qui intéressoit sa religion. Il paroît qu'il étoit luthérien de bonne foi, & que son zele pour cette

secte fut un des motifs de tous les maux qu'il fit aux Catholiques. Il composa lui-même des prieres qu'on récitoit tous les jours dans son camp, à des heures marquées. Ce prince avoit coutume de dire que *les meilleurs Chrétiens étoient les meilleurs soldats.* Sous sa tente, au milieu des armes, il donnoit quelque tems à la lecture de la parole de Dieu. « Je cherche à me fortifier contre les » tentations, en méditant nos » livres sacrés, dit-il un jour à quelqu'un de ses officiers qui le surprit dans ce pieux exercice (*voyez* FÉNÉLON Gabriel). » Les personnes de » mon rang ne sont responsables de leurs actions qu'à » Dieu, & cette indépendance » donne occasion à l'ennemi de » notre salut de nous tendre » des pieges dangereux, contre » lesquels nous ne pouvons » être assez sur nos gardes »... On l'avertit que deux officiers alloient se battre en duel, Gustave alla les trouver accompagné du bourreau, auquel il ordonna en leur présence de pendre sur le champ celui qui survivroit à l'autre. Depuis ce moment on n'entendit plus parler de duel. Il alloit porter la guerre au-delà du Danube, & peut-être détrôner l'empereur, lorsqu'il fut tué. Que n'a-t-on pas débité sur la mort de ce roi guerrier ? On en accusa François Albert, duc de Lauembourg, un de ses généraux, qui fut tué lui-même par les Autrichiens. On imputa sa mort au cardinal de Richelieu, qui avoit besoin de sa vie. Une lettre trouvée ces dernieres années dans les archives de Suede, explique de toute autre maniere cet événement. Elle est datée du 29 janvier 1725, & adressée par M. André Groedging, prévôt du chapitre de Wexio en Suede, à M. Nic. Hawedson Dhol, secrétaire des archives de ce royaume. En voici la teneur. « Lorsque j'étois en Saxe en 1686, je dé» couvris par un heureux ha» sard les circonstances de la fin » déplorable du roi Gustave-» Adolphe. Ce prince étoit » sorti, sans autre suite que » celle d'un valet, pour aller » à la découverte de l'ennemi. » Un brouillard épais qu'il fai» soit ce jour-là, l'empêcha » d'appercevoir un détache» ment de troupes Autrichien» nes, qui firent feu sur lui, » & le blesserent sans le tuer. » Le valet qui aidoit le roi à » retourner à son camp, l'a» cheva d'un coup de pistolet, » & s'empara d'une paire de » lunettes, dont ce prince qui » avoit la vue fort basse, se » servoit constamment. J'ache» tai ces lunettes du doyen de » Naumbourg. Lors de mon » séjour en Saxe, le meurtrier » du roi étoit fort vieux, & » tiroit vers sa fin. Les remords » qu'une action aussi atroce de» voit naturellement lui occa» sionner, ne lui laissoient pas » un moment de repos. Il en» voya chercher le doyen, » dont je viens de parler, & » lui fit l'aveu de son crime. » J'ai appris ces détails de la » bouche même du doyen, » dont j'achetai les lunettes, » que j'ai déposées dans les ar» chives de Suede ». Puffendorf a écrit sa *Vie* en latin, in-fol. Il en a paru une nou-

velle *Histoire* à Amsterdam, 1764, in-4°, ou 4 vol. in-12. Il laissa de Marie-Eléonore, fille de Sigismond, électeur de Brandebourg, une fille unique, qui lui succéda à l'âge de cinq ans. *Voyez* CHRISTINE.

GUSTAVE III, roi de Suede, né le 24 janvier 1746, reçut une éducation heureuse, sous la conduite du comte Gustave de Tessin, & succéda à son pere en 1771, âgé de 25 ans. Dès l'année suivante, il entreprit de changer la forme de gouvernement qui étoit aristocratique, & de s'emparer de toute l'autorité de l'administration. Il fit arrêter le sénat, déposer les sénateurs qu'il remplaça par d'autres qui lui étoient dévoués, & laissant subsister quelques formes d'un gouvernement libre, il s'affermit réellement dans tous les pouvoirs d'un monarque absolu. Après avoir voyagé dans différentes contrées de l'Europe, & joui des plaisirs qu'un prince jeune & puissant peut recueillir sur les chemins de ce monde, il fut plus sérieusement occupé en 1788, lorsqu'à la sollicitation de la Prusse, il entreprit la guerre contre la Russie pour faire une diversion en faveur de la Porte. Il y eut diverses actions par mer & par terre, peu décisives & dont pour l'ordinaire les deux partis s'attribuerent l'avantage; mais le 4 juillet 1790, la flotte Suédoise fut totalement défaite, perdit 7 vaisseaux de ligne, plusieurs frégates & 5000 hommes. Cependant la flotte légere des Russes ayant été détruite peu de tems après, Gustave trouva le moyen de faire le 14 août 1790, une paix honorable, & acquit quelques districts de la Finlande, qui fixerent les bornes des deux empires d'une maniere plus tranchante. La révolution de France trouva en lui un ennemi déclaré. Pour être à même de la combattre, il assembla en 1792 une diete à Gefle, dont les principaux membres n'approuverent pas sa résolution. Il y eut des représentations très-fortes que le roi supprima. Le mécontentement s'accrut par les coups d'autorité qui intervinrent. Gustave retourna à Stockholm, multiplia les spectacles, les bals, les opéra, moyens souvent employés pour distraire le peuple, & lui dérober l'aspect de la chose publique. Mais au milieu d'un de ces divertissemens, le roi reçut, le 16 mars, un coup de pistolet dont il mourut le 29. Prince actif, décidé, courageux; voulant le bien sans toujours en distinguer les moyens; jaloux de la gloire du trône sans vouloir paroître ennemi de la liberté; ami des Catholiques sans rien faire qui pût irriter les protestans; employant la persuasion & déployant en même tems tous les ressorts de la puissance armée; affable & populaire envers les petits autant que sérieux, quelquefois dur, avec les grands; il eut cet ensemble de qualités en quelque sorte disparates, que la politique humaine sait réunir pour assurer le succès de ses plans, lorsqu'une politique supérieure ne les traverse pas. Il avoit épousé en 1766 Sophie-Magdelene, fille de Fréderic V, roi de Danemarck, dont il eut Gus-

tave-Adolphe qui lui succéda.

GUTHIER, *voyez* GOUTHIER.

GUTTEMBERG, (Jean) naquit à Mayence d'une famille noble du nom de Sorgenloch, dont les différentes branches avoient des surnoms pris des enseignes qui distinguoient les maisons qu'elles habitoient, tels que celui de Guttemberg, qui étoit le surnom de la sienne. C'est ce gentilhomme Allemand que quelques auteurs ont voulu faire passer pour l'inventeur de l'imprimerie. On prétend prouver par des documens tirés des archives de la ville de Strasbourg, & publiés en 1760 par M. Schœpflin, dans un ouvrage intitulé: *Vindiciæ Typographicæ*, qu'avant 1440, Guttemberg avoit commencé dans cette ville ses premiers essais de typographie. Mais ces essais ne furent pas faits avec des caracteres de bois mobiles, comme le veut M. Schœpflin; mais avec des planches gravées, comme le prouve le sieur Fournier, célebre graveur de caracteres, auquel M. Baer, dans sa *Lettre sur l'origine de l'Imprimerie*, (Strasbourg, 1761) a répondu d'une maniere peu satisfaisante, en interprétant à sa guise un passage allemand, trouvé dans les archives de Strasbourg (*voy.* le *Journ. hist. & littér.*, 1 juillet 1791, p. 327). Ce ne fut qu'après 1444, qu'obéré par les dépenses que ces essais lui avoient coûtées, Guttemberg vint s'associer à Mayence avec Jean Fust, orfevre & artiste habile. Schœffer, écrivain & homme industrieux, fut aussi admis dans cette société. Ils travaillerent ensemble jusqu'en 1455, & il est très-probable qu'une *Bible sans date*, & sans aucune indication du nouvel art qui l'avoit produite, dont le 2e. volume seulement, imprimé sur vélin, existe dans la bibliotheque Mazarine, & dont le caractere sculpté en bois & mobile, atteste une antiquité plus reculée que la *Bible* connue, que Fust & Schœffer imprimerent l'an 1462 en caracteres de fonte; il est très-probable, dis-je, que cette Bible fut un des premiers fruits de leurs travaux. Il est encore assez vraisemblable que cette même Bible, dont tous les sommaires & les lettres initiales sont ajoutés à la main, est celle dont on a tant parlé, pour avoir été vendue à Paris par Fust, comme manuscrite, plutôt que la Bible de 1462, annoncée dans la souscription comme une production du nouvel art d'imprimer (*voyez* ce que nous avons dit là-dessus à l'article FUST). Guttemberg se sépara de ses associés vers 1455. Les dix années de sa vie, qui s'écoulerent entre cette époque & l'année 1465, sont remplies différemment par les auteurs qui ont parlé de lui. Les uns le font revenir à Strasbourg pour y exercer l'imprimerie, ce qui est peu vraisemblable; les autres le font rester à Mayence; quelques-uns veulent qu'il ait passé à Harlem en Hollande. Mais comme on ne peut citer aucun ouvrage imprimé qui porte son nom, il n'y a là-dessus que des conjectures plus ou moins arbitraires. Ce que les monumens du tems nous apprennent, c'est qu'en 1465 il fut reçu au nombre des gentilshommes d'Adolphe de Nassau,

électeur de Mayence, avec des appointemens annuels, & qu'il mourut en 1468, âgé de plus de 60 ans. *Voyez* COSTER, JENSON, FUST, FOURNIER, MENTEL.

GUTWIRTH, (Melchior) né à Budweifs en Bohême, l'an 1626, se fit Jésuite en 1644, & mourut d'apoplexie à Prague, après avoir exercé divers emplois dans la société, en 1705. On a de lui divers ouvrages, parmi lesquels, *S. Wenceslai Martyris & Patroni Bohemiæ virtutes*, Olmutz, 1651, in-8°. *De virtutibus XIV Cæsarum Austriacorum*, Olmutz, 1659, in-8°. *Melchisedech panem & vinum offerens*, Prague, 1669, in-4°, &c.

GUYARD, (Bernard) né à Craon, dans l'Anjou, en 1601, Dominicain, docteur en théologie, mourut à Paris le 19 juillet 1674. Il est auteur : I. De la *Vie de S. Vincent-Ferrier*, 1634, in-8°. II. *Discrimina inter doctrinam Thomisticam & Jansenianam*, 1655, in-4°. III. *La Fatalité de Saint-Cloud*, in-fol. & in-12, où il tâche de prouver que ce n'est pas un Dominicain qui a tué Henri III : on lui a opposé *La véritable Fatalité de St.-Cloud*, qui se trouve dans le Journal de Henri III. Le P. Steill & Dolmans ont aussi soutenu l'opinion du P. Guyard. *Voyez* Clément.

GUYARD DE BERVILLE, (N.) né à Paris en 1697, ne fut pas favorisé de la fortune, & il traîna une vie obscure, qu'il finit en 1770 à Bicêtre, où la misere l'avoit forcé de se retirer. Nous avons de lui l'*Histoire de Bertrand du Guesclin*, Paris, 1767, 2 vol. in-12, écrite d'une maniere diffuse, avec peu de choix dans les détails, & encore moins dans celui des réflexions, qui sont la plupart très-communes, souvent plates & fausses. Il a un peu mieux réussi dans l'*Histoire du chevalier Bayard*, Paris, 1760, in-12.

GUYARD, *voy.* GUIARD.

GUYAUX, (Jean-Joseph) né l'an 1684 à Wamfercée, village du Brabant Wallon, fit sa philosophie à Louvain, où il remporta la palme en 1703. Il fut fait professeur de l'Ecriture-Sainte en 1723, docteur en théologie, & chanoine de S. Pierre en 1727 ; président du college du pape en 1731, chanoine de l'église de Gand en 1734, & enfin doyen de Saint-Pierre. Il ne dut tous ces emplois qu'à ses vertus & à sa science, rien n'étant plus éloigné de son caractere que l'ambition, que les intrigues, la souplesse & la lâcheté qu'elle inspire. Il mourut le 8 janvier 1774, à Louvain, après avoir fait des legs considérables aux pauvres, & laissé de grosses sommes pour fonder des bourses en faveur de pauvres étudians. On a de lui : I. *Commentarius in Apocalypsim*, Louvain, 1781, in-8°, où il combat le systême que Kerkherder établit dans sa *Monarchia Romæ paganæ*. Le commentaire de Guyaux est principalement formé, quant à la partie historique, sur l'Exposition de l'Apocalypse de Bossuet, & quant aux explications mystiques, sur les Commantaires du docteur Froidmont. Le style de cet ouvrage n'est ni pur ni agréable.

II. *Quæstio monastico-theologica de carnium esu*, Louvain, 1749, in 4°. C'est une dissertation polémique faite en faveur du cardinal d'Alsace, archevêque de Malines, qui, en sa qualité d'abbé d'Afflighem, avoit retiré en 1748 aux religieux de ce monastere, une dispense pour manger gras, qui y avoit subsisté pendant 46 ans. III. *Prælectiones de sancto Jesu-Christi Evangelio, deque Actis & Epistolis Apostolorum.* M. Gerard, chanoine de l'église de Gand, & ci-devant professeur en philosophie à Louvain, est occupé à donner l'édition de cet ouvrage, qui doit être en 7 ou 8 volumes in-8°. Guyaux a travaillé à l'édition de la Bible de du Hamel (*voyez* ce mot), 1740.

GUYET, (François) natif d'Angers, mort vers 1653, fut précepteur du cardinal de la Valette, prieur de S. André, près de Bordeaux, & passa la plus grande partie de sa vie à Paris, au college de Bourgogne. Il a donné des éditions de *Hésiode*, *Hesychius*, *Phèdre*, *Térence*, &c., avec des remarques critiques.

GUYET, (Charles) Jésuite à Tours, né en 1601, mort en 1664, travailla sur les cérémonies de l'Eglise; le fruit de ses travaux fut un gros in-folio, intitulé: *Heortologia, sive de Festis propriis locorum*. Ce livre est plein d'érudition & de bonne critique; on y trouve des choses intéressantes non-seulement pour l'hagiographie & l'histoire ecclésiastique, mais encore pour l'histoire profane.

GUYMIER, (Côme) conseiller-clerc au parlement de Paris, sa patrie, & président aux enquêtes, étoit un magistrat plein d'intégrité & de lumieres. Il mourut l'an 1503. Il étoit chanoine de S. Thomas du Louvre, doyen de l'église collégiale de S. Julien de Laon. Il composa, vers l'an 1486, un *Commentaire sur la Pragmatique-Sanction* de Charles VII, roi de France, dont la meilleure édition est celle qu'en donna Pinsson, avocat au parlement de Paris, en 1666, in-fol.

GUYMONT, *voyez* TOUCHE, (Claude Guymont de la) & GUIMOND.

GUYON, (Symphorien) né à Orléans, entra dans l'Oratoire en 1625. Il fut envoyé quelque tems après, avec le P. Bourgoing, à Malines, pour y établir une maison de sa congrégation. Nommé curé de S. Victor à Orléans en 1638, il gouverna cette paroisse avec édification, & s'en démit, en faveur de son frere, trois mois avant sa mort, arrivée en 1657. On a de lui: l'*Histoire de l'Eglise & Diocese, Ville & Université d'Orléans*, 1647, in-fol. La seconde partie de cet ouvrage curieux, mais mal écrit, ne parut qu'en 1650, avec une préface de Jacques Guyon, son frere. Celui-ci est auteur d'un petit ouvrage, intitulé: *Entrée solemnelle des Evêques d'Orléans*, 1666, in-8°, composé à l'occasion de l'entrée de d'Elbene. — Il y avoit eu auparavant un autre GUYON, (Louis) dont les *Leçons diverses*, imprimées à Lyon, 1625, 3 vol. in-8°, sont au nombre des livres peu communs & curieux.

GUYON, (Jeanne-Marie Bouvieres de la Mothe-) née à Montargis en 1648, épousa, à l'âge de 18 ans, le fils de l'entrepreneur du canal de Briare, appellé *Guyon*. Devenue veuve à 25 ans, avec de la beauté, du bien, de la naissance & un esprit fait pour le monde, elle donna dans une spiritualité singuliere, où l'on crut reconnoître les traces du Quiétisme. Un voyage qu'elle fit à Paris, la mit à même de lier connoissance avec d'Arenthon, évêque de Geneve, qui, touché de sa piété, l'appella dans son diocese. Elle s'y rendit en 1681, & passa ensuite dans le pays de Gex. Il y avoit alors dans cette contrée un Lacombe, Barnabite Savoyard, directeur fameux, qui communiqua ses idées à madame Guyon, & tous deux se mirent à prêcher le renoncement entier à soi-même, le silence de l'ame, l'anéantissement de toutes les puissances, une indifférence totale pour la vie ou la mort, pour le paradis ou l'enfer. Cette vie n'étoit, en suivant la nouvelle doctrine, qu'*une anticipation de l'autre*, qu'*une extase sans réveil*. L'évêque de Geneve, instruit du progrès que faisoient ces deux apôtres d'une mysticité suspecte, les chassa l'un & l'autre. Ils passerent de Gex à Thonon, puis à Turin, de Turin à Grenoble, de Grenoble à Verceil, & enfin à Paris; & par-tout ils se firent des prosélytes. Les jeûnes, les courses, les chagrins acheverent d'affoiblir leur cerveau. Madame Guyon fut enfermée en 1688, par ordre du roi, dans le couvent de la Visitation de la rue Saint-Antoine, à Paris. Ayant recouvré sa liberté par le crédit de madame de Maintenon, elle parut à Versailles & à Saint-Cyr. Les duchesses de Charost, de Chevreuse, de Beauvilliers, de Mortemart, touchées de l'onction de son éloquence & de la chaleur de sa piété douce & tendre, la regarderent comme une sainte, faite pour amener le ciel sur la terre. L'abbé de Fénélon, alors précepteur des enfans de France, se fit un plaisir de former avec elle un commerce d'amitié, de dévotion & de spiritualité, inspiré & conduit par la vertu, & si fatal depuis à tous les deux. Madame de Guyon, fiere & sûre de son illustre disciple, se servit de lui pour donner de la vogue à ses idées mystiques; elle les répandit sur-tout dans la maison de Saint-Cyr. L'évêque de Chartres, Godet Desmarêts, s'éleva contre la nouvelle doctrine. Un orage se formoit; madame Guyon crut le dissiper, en confiant tout ses écrits à Bossuet. Ce prélat, l'évêque de Châlons, depuis cardinal de Noailles, l'abbé Tronçon, supérieur de S. Sulpice, & Fénélon, assemblés à Issy, dresserent 34 articles. On vouloit par ces articles proscrire les maximes pernicieuses de la fausse spiritualité, & mettre à couvert les saines maximes de la vraie. Madame Guyon, retirée à Meaux, les souscrivit, & promit de ne plus dogmatiser. On l'accusa, mais elle n'en convint pas, de n'avoir pas tenu parole. La cour, fatiguée des plaintes qu'on portoit contre elle, la fit enfermer

d'abord à Vincennes, puis à Vaugirard, & enfin à la Bastille. L'affaire de madame Guyon produisit la dispute sur le Quiétisme entre Fénélon & Bossuet. Ce différend ayant été terminé par la condamnation du livre des *Maximes des Saints*, & par la soumission de l'illustre auteur de cet ouvrage, madame Guyon sortit de la Bastille en 1702, & mourut à Blois en 1717, dans les transports de la piété la plus affectueuse. L'abbé de la Bletterie a écrit trois *Lettres*, estimées & rares, dans lesquelles il la justifie des calomnies que ses ennemis avoient inventées pour noircir sa vertu. Malgré des lettres interceptées du Barnabite Lacombe à son éleve, & de l'éleve à son maître, très-tendres & très-vives, les gens sensés regarderent toujours Lacombe & madame Guyon, comme deux personnes irréprochables dans leurs mœurs. C'étoient, selon toute apparence, des personnes bien intentionnées, mais qui, cherchant à approfondir les voies extraordinaires, par lesquelles Dieu conduit quelques ames à lui, s'égarerent, au moins dans le langage & dans la maniere d'énoncer des choses qu'il faut abandonner tout uniment au decret de Dieu (*voyez* la fin de l'article ARMELLE). Les principaux ouvrages de cette femme célebre, sont : I. Les *Torrens spirituels*, le *Moyen court & très-facile de faire oraison*, & le *Cantique des Cantiques expliqué*, in-8°. II. Sa *Vie* écrite par elle-même, en 3 vol. in-12, Cologne, 1720. De toutes les productions de madame Guyon, c'est la moins commune. III. *Discours chrétiens*, 2 vol. IV. *L'Ancien & le Nouveau-Testament, avec des explications & des réflexions*, 20 vol. in-8°. V *Des Lettres spirituelles*, en 4 vol. in-8°. VI. Des *Cantiques spirituels* & des *Vers mystiques*. On remarque dans tous ces écrits, de l'imagination, du feu, de l'élégance, & encore plus d'extravagance, sur-tout quand on prend les choses à la lettre. Mais il paroît qu'à l'égard des mystiques, cette espece de critique littérale ne peut avoir lieu sans que les Taulere, les Rusbroch, les Blosius, & d'autres auteurs reconnus comme très-sages & parfaitement orthodoxes, ne soient dans le cas de donner bien de l'embarras (*voyez* RUSBROCH). Il est cependant impossible de justifier madame Guyon, si tout ce que ses écrits contiennent, est effectivement d'elle; mais c'est de quoi douteront probablement ceux qui verront le testament qu'elle fit sur le point de mourir, & où, après avoir fait sa profession de foi de la maniere la plus entiere & la plus touchante, elle ajoute : » Je dois à la vérité & pour ma » justification, protester avec » serment, qu'on a rendu de » faux témoignages contre moi, » ajoutant à mes écrits, me » faisant dire & penser, ce à » quoi je n'avois jamais pensé » & dont j'étois infiniment » éloignée; qu'on a contrefait » mon écriture diverses fois; » qu'on a joint la calomnie à » la fausseté, me faisant des » interrogatoires captieux, ne » voulant pas écrire ce qui

» me justifioit, & ajoutant à » mes réponses, mettant ce que » je ne disois pas, supprimant » les faits véritables : je ne » dis rien des autres choses, » parce que je pardonne tout » & de tout mon cœur, ne » voulant pas même en con- » server le souvenir ». *Voyez* FÉNÉLON.

GUYON, (Claude-Marie) né à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, entra dans la congrégation de l'Oratoire, qu'il quitta ensuite. Il vint à Paris, où sa plume s'exerça sur divers sujets. Il fit quelques extraits pour les feuilles de l'abbé des Fontaines, qui, en reconnoissance, retoucha le style de quelques-uns de ses écrits. Il mourut à Paris en 1771, âgé d'environ 70 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. La continuation de l'*Histoire Romaine* de Laurent Échard, depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople, par Mahomet II, 10 vol. in-12. C'est une espece d'histoire du Bas-Empire, écrite, dit un auteur, d'un style digne du titre. Cette saillie est doublement injuste; en ce que l'ouvrage de l'abbé Guyon n'est pas intitulé *Histoire du Bas-Empire*; & que le style est convenable au livre, & assez pur. Les faits ne sont pas toujours exacts, mais ils sont assez bien rapprochés, & en général cet abrégé est estimable. II. *Histoire des Empires & des Républiques*, 12 vol. in-12, 1733 & années suivantes. Cet ouvrage, qui sembloit être une espece d'imitation, & qui devoit effacer l'*Histoire ancienne* de Rollin, n'a pas eu le même succès. Il y a peut-être plus de recherches & d'ensemble, mais le ton en est froid, & tout le résultat d'un foible effet : le désordre & la négligence de Rollin plaisent davantage. III. *Histoire des Amazones*, 2 vol. in-12, curieuse. IV. *Histoire des Indes*, 3 vol. in-12, telle qu'on pouvoit l'attendre d'un homme qui n'avoit voyagé que de son cabinet, & qui n'avoit pas toujours consulté les meilleurs auteurs. VI. *Oracle des nouveaux Philosophes*, 2 vol. in-8°. Il entreprend dans cet ouvrage de réfuter les erreurs & les impiétés de Voltaire. Pour le faire avec succès, sa méthode est d'en rapprocher les principes, & de mettre cet écrivain en contradiction avec lui-même. Voltaire lui opposa pour toute réponse des injures, auxquelles l'abbé Guyon fut d'autant moins sensible, que son livre eut le plus grand succès. VI. *Bibliotheque Ecclésiastique*, en forme d'instructions sur toute la Religion, 1772, 8 vol. in-12. C'est le dernier ouvrage de l'abbé Guyon, & ce n'est pas le meilleur. VII. *Essai critique sur l'établissement de l'Empire d'Occident*, 1752, in-8°; assez bon, quoiqu'un peu superficiel.

GUYOT, (Germain-Antoine) avocat au parlement de Paris, sa patrie, né en 1694, mort en 1750, a laissé plusieurs ouvrages de droit. Le principal est *Traité* ou *Dissertations sur plusieurs matieres féodales*, tant pour le pays de droit-écrit, que pour le pays-coutumier, en 6 vol. in-4°. Ce livre embrasse toute la matiere des fiefs ; elle y est traitée avec beaucoup d'étendue, mais avec

assez peu d'ordre. On y a joint des *Observations sur le droit des Patrons & des Seigneurs de Paroisse, aux honneurs dans l'Eglise*, &c., in-4°.

GUYOT DE MERVILLE, voyez MERVILLE.

GUYOT DES FONTAINES, voyez FONTAINES.

GUYSE, (Jacques de) né à Mons, se fit Cordelier, & mourut à Valenciennes en 1398. Il avoit travaillé sur l'*Histoire du Haynaut* en latin, dont on a donné un extrait en françois, sous ce titre : *Illustrations de la Grande Belgique*, ou *Annales du Hainaut*, jusqu'en 1244, Paris, 1531, 3 vol. in-fol.—Nicolas de GUYSE, de la même famille, natif de Mons, mort le 17 juillet 1621, chanoine de Cambray, est auteur d'une *Histoire de la Ville de Mons, avec une Chronologie des Comtes de Haynaut jusqu'à Philippe II*, Cambray, 1621, in-4°, insérée dans *Antiquitates Belgicæ* de J. B. Gramaye, Louvain, 1708, in-fol. Cette Histoire, bien écrite en latin, ne manque point de critique, ni d'ordre.

GUYSE ou GUISE, (Guillaume) théologien Anglois, né près de Glocester en 1653, d'une bonne famille, se rendit habile dans les langues orientales. Il mourut de la petite vérole en 1683, comme il préparoit une édition de la *Géographie* d'Abulfeda. On a de lui une *Traduction* latine du commencement de la *Mischne*, avec de savantes remarques, Oxford, 1690, in-4°.

GUZMAN, (Alfonse Perez de) fameux capitaine Espagnol, vers l'an 1293, avoit servi long-tems en qualité de lieutenant-général dans les armées des princes de Maroc. Après y avoir acquis beaucoup de réputation & de richesses, il passa en Espagne, où il donna commencement à la maison des ducs de Medina-Sidonia. Il étoit gouverneur de Tarif, lorsque cette ville fut assiégée par Jean, infant de Castille. Ce prince, qui avoit en sa puissance un des fils de Guzman, menaça le pere de lui couper la gorge à ses yeux, s'il ne rendoit la place qu'il défendoit. Mais Guzman, méprisant ses menaces, lui répondit « que plutôt que de commettre une trahison, il lui » donneroit lui-même de quoi » égorger son fils » ; & en même tems lui jetant son poignard par-dessus les murailles, il alla se mettre à table avec sa femme. Cette fermeté héroïque irrita la cruauté de l'infant, qui fit couper la tête au jeune Guzman. Un spectacle si barbare fit jeter des cris aux soldats assiégés qui en étoient les spectateurs. Guzman qui les entendit, craignant qu'ils ne fussent causés par quelque assaut, quitta son dîner pour courir aux remparts ; mais ayant appris de quoi il s'agissoit : *C'est peu de chose*, dit-il ; *veillez seulement à la garde de la place*. Alors il retourna se mettre à table avec la même constance, sans marquer aucun trouble, & sans en rien témoigner à Marie Coronel sa femme. Lopez de Vega a consacré par de beaux vers l'action généreuse de Guzman. Les descendans de ce héros ont pris pour cimier de leurs armes, une tour, au haut de laquelle paroît un cavalier armé qui jette un poignard, avec ces mots

pour devise : *Mas pesa el rei que la sangre :* Je préfere l'intérêt du roi à celui du sang.

GYÉ, (le maréchal de) *voy.* ROHAN.

GYGÈS, officier & favori de Candaule, roi de Lydie, qui lui fit voir sa femme toute nue. La reine apperçut Gygès, & soit amour, soit vengeance, elle ordonna à cet officier de tuer son mari, lui offrant à ce prix sa main & la couronne. Gygès devint roi de Lydie par ce meurtre, vers l'an 718 avant J. C. (*voyez* CANDAULE). Platon raconte différemment cette usurpation : il dit que la terre s'étant entr'ouverte, Gygès, berger du roi, descendit dans cet abîme; que là il vit un grand cheval, dans les flancs duquel étoit un homme qui avoit à son doigt un anneau magique, doué de la vertu de rendre invisible; qu'il le prit & s'en servit pour ôter sans péril la vie à Candaule, & pour monter sur son trône. Mais ce récit merveilleux n'est qu'une greffe de la fable, mal entée sur la souche historique : si toutefois toute l'histoire de Lydie n'est pas fabuleuse (*voyez* CRŒSUS). — La mythologie vante un géant de ce nom, qui avoit cent bras, comme Briarée son frere.

GYLIPPE, capitaine Lacédémonien, envoyé en Sicile pour porter du secours aux Syracusains contre les Athéniens. Après avoir été vaincu dans le premier combat, il remporta des victoires signalées sur Nicias & Démosthenes. Ces généraux se rendirent avec leurs troupes, à condition qu'on leur laisseroit la vie, & qu'on ne les retiendroit point dans une prison perpétuelle ; mais on ne leur tint pas parole. Ils furent mis à mort, & leurs soldats tourmentés avec une cruauté inouie. Gylippe accompagna ensuite Lysandre à la prise d'Athenes, vers l'an 414 avant J. C. Ce général le chargea de porter à Sparte l'argent qu'il avoit recueilli dans ses glorieuses campagnes. Cet argent montoit à 1500 talens, sans compter les couronnes d'or, dont les villes lui avoient fait présent. L'avarice de Gylyppe lui fit commettre une lâcheté déteſtable : il ouvrit les sacs par dessous, & après en avoir tiré 300 talens, il les recousit fort adroitement; mais les bordereaux renfermés dans chaque sac dévoilerent sa friponnerie. Pour éviter le supplice, il se bannit lui-même de sa patrie, emportant par-tout la honte, dit Rollin, d'avoir terni par cette bassesse la gloire de ses belles actions.

H

HABACUC, le 8e. des douze petits Prophetes, commença à prophétiser, suivant l'opinion la plus commune, au commencement du regne de Joachim. Il est difficile de décider si ce prophete est l'Habacuc qu'un ange emporta par

les cheveux à Babylone, pour donner à manger à Daniel, alors dans la fosse-aux lions. Ses *Prophéties* ne renferment que 3 chapitres. Il prédit à sa nation la captivité, le renversement de l'empire des Chaldéens, la délivrance des Juifs par Cyrus, & celle du genre humain par J. C. L'oraison qui termine ces prophéties, & qui commence *Domine, audivi auditionem tuam & timui*, est un des plus beaux & des plus touchans cantiques de l'Écriture-Sainte, rempli d'images vastes, sublimes, magnifiques, de sentimens vifs & profonds. Les Grecs font la fête d'Habacuc.

HABERKORN, (Pierre) né en 1604 à Butzbach en Véteravie, fut surintendant & professeur en théologie à Giessen, où il mourut au mois d'avril 1676. Il parla beaucoup dans divers colloques tenus au sujet de la Religion. Son principal ouvrage est intitulé: *Heptas disputationum Anti-Wallemburgicarum.* Ce livre, dans lequel il s'efforce de renverser les principes de MM. de Wallembourg, est un recueil de tout ce que les Protestans ont dit pour justifier leur schisme. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé Joseph HABERKORN de Haberfels, né à Königswarthen en Bohême, l'an 1734, dont on a 14 vol. de *Sermons*, Breslau, 1780-1781. Il y a des vues solides, des divisions justes & tranchantes, une diction pure, sans être affectée comme l'est aujourd'hui celle de la plupart des ouvrages allemands; mais le développement est souvent embarrassé, les preuves en désordre, & remplacées quelquefois par une verbosité qui déroge au prix des choses. Il vivoit encore en 1786.

HABERT, (François) poëte françois du second âge de notre poésie, natif d'Issoudun en Berri, vivoit dans le 16e. siecle. Il fleurit depuis 1540 jusqu'après 1569. On fait encore cas de ses *Trois nouvelles Déesses*, petit poëme imprimé à Paris en 1546, in-12, bon pour son tems. Après Marot, il est celui de tous ses contemporains qui a réuni le plus de grace & d'énergie dans ses ouvrages qui sont nombreux. C'est dans les *Epîtres* qu'il a le mieux réussi. Il en a fait d'historiques, de badines & de philosophiques. La manie de cette vaine & folle philosophie qui veut faire de l'or, gagna cet auteur, & lui fit traduire quelques mauvais ouvrages sur cette matiere. — Pierre HABERT, son frere, n'eut pas autant de succès dans la poésie. Ses ouvrages ne laisserent pas de lui procurer des charges honorables à la cour de Charles IX & de Henri III. Il fut pere d'Isaac HABERT, qui s'adonna aussi à la litterature; mais dont les productions sont aussi ignorées que celles de son pere.

HABERT, (Isaac) fils d'Isaac Habert, dont nous venons de faire mention, fut docteur de la société de Sorbonne, théologal de Paris, nommé évêque de Vabres en 1645, & mourut en 1668. Il se fit un nom par ses *Sermons*, par son érudition, & sur-tout par le zele avec lequel il s'éleva contre Arnauld, & les autres disciples de Jansenius.

C'étoit un homme auffi eftimable par fes vertus que par fes connoiffances. On a de lui : I. Une *Traduction* latine *du Pontifical des Grecs*, in-fol., Paris, 1643. Cet ouvrage eft enrichi de favantes remarques, qui ont fait regarder fon auteur comme un des théologiens qui aient le mieux connu les vrais principes de la liturgie & des cérémonies eccléfiaftiques. II. Des *Vers* latins, & des *Hymnes* en la même langue pour la fête de S. Louis, dans le Bréviaire de Paris. Les Mufes latines lui étoient favorables. III. *De consensu Hierarchiæ & Monarchiæ, adversùs Optatum Gallum*, Paris, 1640, in-4°. IV. Plufieurs *Ecrits contre Janfenius & contre Arnauld*. Quoiqu'il fût fort oppofé aux Janféniftes, il n'adoptoit pas les fentimens des Jéfuites, & combattoit ceux de Molina, de Vasquez, de Leffius, &c. : il rend cependant juftice à ce dernier, maltraité par les univerfités de Louvain & de Douay, & convient que le pape Sixte V lui fut favorable ; que les propofitions cenfurées furent bien accueillies à Rome, & reconnues *fanæ doctrinæ articuli*. Il eft encore auteur de la *Lettre* contre Janfenius, que fignerent prefque tous les évêques de France, & qu'ils envoyerent au pape en 1651.

HABERT DE CERISI, (Germain) abbé de S. Vigor de Cerifi, au diocefe de Bayeux, l'un des ornemens de l'académie françoife dans fa naiffance, mourut en 1655, avec la réputation d'un des plus beaux efprits de fon tems. On a de lui des *Poéfies* chrétiennes, & quelques-unes décemment galantes. Sa *Métamorphofe des Yeux de Philis en Aftres*, 1639, in-8°., fut vantée de fon tems comme un chef-d'œuvre. On a encore de ce poëte une *Vie du Cardinal de Bérulle*, qui n'eft qu'un panégyrique bourfoufflé, in-4°, Paris, 1646.

HABERT, (Philippe) frere du précédent, académicien comme lui, mort en 1637, à 32 ans, au fiege d'Emmerick, fous les ruines d'une muraille, qu'un tonneau de poudre fit fauter, par la négligence d'un foldat qui y laiffa tomber fa meche. Son poëme intitulé : *Le Temple de la Mort*, offre de beaux vers, & des tableaux d'une philofophie fombre & douce, pleins d'avis utiles qu'on trouve, felon l'expreffion de l'Ecriture-Sainte, dans une maifon de deuil plutôt que dans celle des noces (*voy.* HERWEY, MONTFLEURY).

HABERT, (Henri-Louis) feigneur de Montmort, confeiller au parlement, puis doyen des maîtres-des-requêtes, mort en 1679, étoit membre de l'académie françoife. C'eft lui qui donna en 1658, en 6 vol. in-fol., les *Œuvres* de Gaffendi, dont il avoit été l'ami & le protecteur. Il orna cette édition d'une préface latine, bien écrite. On a encore de Montmort 3 ou 4 *Epigrammes*, & quelques autres petites *Pieces de Poéfie*, imprimées dans les Recueils de fon tems. Huet, dans fes Mémoires latins, dit de Montmort, qu'il étoit *Vir omnis doctrinæ & fublimioris & humanioris amantiffimus* : mais fon zele pour le creux fyftême de Gaffendi, ne donne pas une idée également favorable de fon jugement.

HABERT, (Louis) docteur de la société de Sorbonne, natif de Blois, fut successivement grand-vicaire de Luçon, d'Auxerre, de Verdun & de Châlons-sur-Marne. Il se retira ensuite en Sorbonne, où il passa le reste de ses jours à décider les cas de conscience. L'auteur du *Dictionnaire des Livres Jansénistes*, l'appelle *un Janséniste radouci, qui par des routes obliques revient toujours au systême jansénien.* On a de lui : I. Un *Corps complet de Théologie*, en 7 vol. in-12. La partie dogmatique & la partie morale y sont traitées avec autant de solidité que de précision ; il y a cependant des choses qui prêtent à la critique. II. *La Pratique de la Pénitence*, connue sous le nom de *la Pratique de Verdun*, a paru un peu rigoureuse : le lexicographe anti-janséniste l'appelle *Pratique impraticable.* Il faut convenir néanmoins qu'elle est fort propre à corriger la pratique contraire, devenue commune, & qui le devient tous les jours davantage, à mesure que l'esprit & les sentimens d'une vraie pénitence deviennent rares (*voyez* CONCINA. Habert mourut à Paris en 1718, à 83 ans.

HABERT, (Suzanne) tante d'Isaac Habert, évêque de Vabres, & femme de Charles du Jardin, officier du roi Henri III, demeura veuve à l'âge de 24 ans. Elle savoit l'hébreu, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, la philosophie, & même la théologie. Elle mourut en 1633, dans le monastere de Notre-Dame de Grace, à la Ville-l'Evêque, près de Paris, où elle s'étoit retirée depuis près de 20 ans. Elle laissa un grand nombre d'ouvrages manuscrits entre les mains du prélat son neveu, qui n'en auroit pas sans doute privé le public, s'ils avoient mérité les éloges que quelques auteurs leur ont donnés.

HABICOT, (Nicolas) chirurgien de Bonny en Gatinois, fut employé à la suite des armées & à l'Hôtel-Dieu de Paris. Il mourut en 1624, laissant plusieurs ouvrages, monumens de son habileté. On estime surtout son *Traité de la Peste.* On trouva, en 1613, près le château Langon en Dauphiné, le corps du prétendu *Theutobocus*, roi des Theutons, d'une grandeur énorme. Cette découverte donna lieu à Habicot de composer sa *Gigantostéologie, ou Discours des os d'un Géant*, écrit de 60 pages, qu'il dédia la même année à Louis XIII. Ce livre fit naître une foule d'écrits pour & contre ; mais on est aujourd'hui d'accord sur l'illusion de cette découverte. *Voyez* RIOLAN, SLOANE.

HABINGTON, (Guillaume) Anglois, fit ses études à Saint-Omer & à Paris, & retourna dans sa patrie, où il s'appliqua à l'histoire. On a de lui celles d'*Edouard I, roi d'Angleterre*, Londres, 1640, in-fol., & d'*Edouard IV*, 1648, l'une & l'autre en anglois. Il mourut en 1654.

HACKEMBACH, *voyez* HAGEMBACH.

HACKET ou HAGUET, (Guillaume) fanatique Anglois, au 16e. siecle, s'érigea en prophete, & attira dans son parti deux personnes qui avoient quelque

quelque savoir, Edmond Coppinger & Henri Arthington. Ces deux fanatiques furent les hérauts de Hacket. Ils voulurent le faire passer pour un grand prophete, comparable à J. C. Ils entreprirent même, le 16 juillet 1591, de le publier hautement dans les rues de la ville de Londres : ils furent arrêtés, & on leur fit leur procès. Hacket fut condamné à être pendu; Coppinger se laissa mourir dans la prison, & Arthington obtint sa grace.

HACKSPAN, (Théodore) théologien Luthérien, né à Weimar en 1607, se rendit habile dans les langues orientales, & en fut le premier professeur à Altorf. Il obtint aussi la chaire de théologie, & mourut en 1659, à 52 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la Bible, estimés en Allemagne. Les principaux sont : I. *Miscellaneorum sacrorum Libri duo*. II. *Notæ Philologico-Theologicæ in rariora & difficiliora Veteris & Novi Testamenti loca*, 3 vol. in-8°. III. *Observationes Arabico-Syriacæ in quædam loca Veteris & Novi Testamenti*, in-4°. IV. *Specimen Theologiæ Thalmudicæ*. V. *Sylloge disputationum Theologicarum & Philologicarum*, Altorf, 1663, in-4°. VI. *Lucubrationes .... in difficillima utriusque Testamenti loca*, Altorf, 1685, in-8°.

HACMEON, prince Grec, fut tourmenté des furies comme Oreste, pour avoir tué sa mere, qui avoit tué son mari à l'exemple de Clytemnestre.

HADDICK, (André de) conseiller intime de l'empereur, & président du conseil de guerre, mort à Vienne en 1790, à l'âge de 79 ans, s'est fait une réputation extraordinaire par un grand nombre d'actions hardies & heureuses. Peu de généraux ont fait la guerre avec plus d'activité & de résolution. Il s'est particuliérement distingué dans celle de 7 ans, & s'empara de Berlin en 1757. Fréderic II l'estima, & c'est un des généraux Autrichiens qui traverserent le plus constamment les plans de l'infatigable monarque.

HADRIEN, *voy.* ADRIEN; cependant il faut observer qu'Hadrien est la véritable orthographe, ce mot étant écrit par un H dans les médailles.

HAECX, (David) né à Anvers vers l'an 1595, embrassa l'état ecclésiastique, & se transporta à Rome, où il devint camérier d'Urbain VIII. Il mourut le 7 février 1656. On a de lui *Dictionnarium Malaïco-Latinum, & Latino-Malaïcum*, Rome, de la typographie de la Propagande, 1631, in-4°. Il a été traduit en hollandois & imprimé à Batavia en 1707.

HAEFTENIUS, (Benoît) né à Utrecht, se fit Bénédictin, & établit la réforme dans l'abbaye d'Afflighem, dans le Brabant, y introduisit les constitutions de la congrégation des SS. Viton & Hidulte (elles y sont aujourd'hui adoucies avec la permission du Saint-Siege). Il mourut le 31 Juillet 1648, à 60 ans, après avoir publié plusieurs pieux & savans ouvrages; entr'autres, *Disquisitiones Monasticæ*, très-estimées.

HAEN, (Antoine de) conseiller-aulique & médecin de l'impératrice Marie-Thérese, mort à Vienne le 3 septembre

1776, est connu dans la république des lettres comme l'un des plus savans & des plus habiles médecins de l'Europe. Ennemi de l'empirisme de tant de pratiques modernes, fruit de la frivolité & de l'inconsistance des esprits de ce siecle, Haen ne se régloit que sur des principes reconnus, & la grande leçon de l'expérience. Les traités qu'il a successivement publiés sous le titre de *Ratio Medendi*, forment 17 vol. in-8°, dont le dernier a paru à Vienne en 1774. On a encore de lui plusieurs autres Dissertations séparées, parmi lesquelles il faut distinguer le traité *De Magiâ*, Venise, 1775, 1 vol. in-8°. De Haen y combat la crédulité du peuple, & cette multitude de contes que les siecles d'ignorance ont enfantés sur la magie; mais il maintient conformément à l'Ecriture-Sainte, aux saints Peres, & à l'histoire de tous les siecles, la possibilité de la magie, & même sa réalité, quoique dans des cas beaucoup plus rares que le vulgaire ne l'imagine. Cet ouvrage a fait beaucoup de bruit, & ses adversaires s'en sont servis pour affoiblir sa réputation. « On » sent assez que dans le tems » où nous sommes, on est mal » reçu à parler d'agens surnaturels; mais est-ce précisé» ment sur les opinions reçues » ou rejetées dans ce siecle, » qu'il faut juger les notions hu» maines, généralement adop» tées dans les siecles précé» dens? Ne seroit-il pas rai» sonnable que l'impartiale » postérité prononçât sur les » différends élevés entre notre » philosophie & celle de nos » ancêtres? Les contestations » des siecles ressemblent à celles » des individus contemporains, » chacun se croit le mieux fon» dé, chacun prétend avoir » pour soi les droits & les hon» neurs de la raison; il leur » faut un juge qui ne soit pas » partie ». Voilà ce que nous écrivions en 1782, lors de la premiere édition de ce Dictionnaire; depuis cette époque, ces observations ont paru acquérir de la considération & de la force. La magie est devenue une marotte de mode, comme le remarquent Mirabeau dans sa *Monarchie Prussienne*, Archenholtz dans son *Tableau de l'Angleterre*, &c. Les *Mémoires* de S. Simon nous ont appris que le duc d'Orléans, régent de France, en faisoit son étude. Nous lisons dans d'autres *Mémoires*, que le maréchal de Richelieu a donné des preuves du même goût. Et quel concours de curieux n'y eut-il pas à Paris, pour voir les mystérieux tours de Cagliostro, sans que personne en donnât l'explication physique! Que de grosses perruques & de cordons bleus ou rouges, qui ne croyoient pas en Dieu, alloient se repaître de ces farces nécromantiques, & souper avec Voltaire, Rousseau & Henri IV! Il ne s'agit pas de savoir si effectivement ils obtenoient ce qu'ils cherchoient; ils le cherchoient, cela suffit; ils croyoient de plus qu'ils l'avoient obtenu, & sortoient delà tout ébahis (*voyez* FAUSTUS). On trouve l'analyse & la défense du traité *De Magiâ*, dans le *Journ. hist. & litt.* 15 mars 1776, p. 399; 15 mai 1776, pag. 92. *Voyez* DEL-

RIO, MAFFÉE, le BRUN, SPÉ.

HAER, (Florent Vander) chanoine & tréforier de la collégiale de S. Pierre à Lille, né à Louvain en 1547, mort en 1634, fit une étude particuliere de l'hiftoire de fon pays & des antiquités eccléfiaftiques, & donna au public: I. *De initiis tumultuum Belgicorum*, Louvain, 1587, in-12. C'eft l'hiftoire de ce qui eft arrivé aux Pays-Bas du tems du duc d'Albe; elle eft écrite avec beaucoup de fidélité, & peut-être avec trop d'élégance. II. *Antiquitatum Liturgicarum arcana*, Douay, 1605, in-8°. Il y donne deux explications de chaque Meffe *de Tempore;* la premiere, moitié littérale, moitié afcétique, renferme l'enchaînement des parties qui compofent le texte: la feconde eft une fuite de recherches fur l'origine des cérémonies de la Meffe; quoiqu'il y ait beaucoup d'érudition pour le tems où il vivoit, cependant il a été effacé par le cardinal Bona, par D. Martenne & par le P. le Brun. III. *Les Chaftelains de Lille, leur ancien eftat, office & famille, des Comtes anciens de Flandre, & une defcription de l'ancien eftat de la Ville de Lille*, &c., Lille, 1611. Ouvrage écrit fur de bons mémoires, avec exactitude & difcernement; il eft d'une grande utilité pour l'hiftoire & la généalogie des princes de ce pays.

HAGEDORN, poëte Allemand, a fleuri dans le 18e. fiecle. Il eft mort en 1754, après avoir célébré tour-à-tour l'amour & la vertu, le vin & la fageffe. Il a imité plufieurs *Fables* & plufieurs *Contes* de la Fontaine.

HAGEMBACH, (Pierre de) chevalier, confeiller & maître-d'hôtel de Charles, duc de Bourgogne, fut nommé par ce prince, en 1469, gouverneur des comtés de Ferrete, de Sundgaw, de Brifgaw & d'Alface. Il fe conduifit d'une maniere fi tyrannique dans ces gouvernemens, que Sigifmond, archiduc d'Autriche, fit une ligue avec les Suiffes, le Palatinat, les villes de Strasbourg, de Bâle, & même avec Louis XI, &c., pour chaffer Charles, duc de Bourgogne. On érigea un tribunal, où Pierre Hagembach fut entendu, convaincu de concuffions & de malverfations, & condamné à perdre la tête. Cette fentence fut exécutée le 9 mai 1474. Le duc de Bourgogne voulut venger la mort de fon favori. Cette querelle dura long-tems, & les peuples en furent les victimes, comme dans toutes les difputes des rois.

HAGUENBOT, *voy.* CORNARIUS.

HAHN, (Simon-Fréderic) né à Bergen, dans la Baffe-Saxe, après avoir donné, pendant quelques années, des leçons publiques à Halle, devint profeffeur d'hiftoire à Helmftadt, & eut enfuite les titres de confeiller, d'hiftoriographe, & de bibliothécaire du roi de la Grande-Bretagne, à Hanovre. Il mourut en 1729, à 37 ans. Ses principaux ouvrages font: I. Les 4 premiers volumes d'une *Hiftoire de l'empire*, exacte, mais pefamment écrite. II. *Collectio Monumentorum veterum & recentiorum ineditorum*, 2 vol. in-8°. Il avoit commencé à fe faire con-

noître dans le monde littéraire par une *Dissertation sur l'origine du Cloître de Bergen* : c'est une abbaye protestante près de Magdebourg, où la formule de concorde fut dressée en 1579. Il a donné aussi une continuation du *Chronicon Bergense* par Henri Meibomius, & des *Dissertations* sur divers sujets.

HAIDEN, (Jean) né à Hradischt en Moravie, en 1716, se fit Jésuite en 1736, & professa diverses sciences avec un succès extraordinaire. C'étoit un des hommes les plus érudits de ce siecle, comme ses ouvrages le prouvent. Il vivoit encore, mais vieux & caduc, en 1786. On a de lui : I. *Dissertationes de Therapeutis Philonis Judæi*, Prague, 1756, in-4°. II. *De Instituto Ecclesiæ infantibus mox cum Baptismo conferendi sacramenta Confirmationis & Eucharistiæ Dissertatio*, 1758, in-4°. III. *De Eugenii IV decreto pro Armenis : num tanquam pars Synodi oecumenicæ Florentinæ sit respiciendum*, 1759, in-4°. IV. *De Prudentii Marani Opinione, Homousion Antiochiæ seculo tertio proscriptum negantis*, 1760, in-4°. V. *Animadversiones criticæ in Chronologiam*, 1760, in-8°. VI. *Exercitationes Chronologicæ de tribus præcipuis annis Christi, Nati, Baptizati & morientis, ad calculum Joannis Kepleri olim apud Pragenses Astronomi accommodatæ*, 1761, in 8°. VII. *Appendix ad Exercitationes Chronologicas de profectionis Romanæ sedis, & obitûs Principis Apostolorum Petri annis*, 1761, in-8°.

HAILLAN, (Bernard de Girard, seigneur du) né à Bordeaux en 1535, commença par la poésie, & s'adonna ensuite entiérement à l'histoire. Charles IX l'honora du titre de son historiographe. Il étoit calviniste ; mais il se fit catholique, quand il parut à la cour. Henri III le fit généalogiste de l'ordre du St-Esprit. Il mourut à Paris en 1610, dans sa 76e. année. On a de lui : I. Une *Histoire de France*, depuis Pharamond jusqu'à la mort de Charles VIII, en plusieurs vol. in-8°, & 1627, 2 vol. in-fol. C'est le premier corps d'histoire de France, composé en françois ; mais ce n'est pas le meilleur. L'auteur a surchargé son Histoire de plusieurs harangues, ennuyeuses pour ceux qui ne cherchent que des faits, & mille fois plus insipides pour ceux qui aiment le style simple & naturel. Du Haillan parlant sans ménagement du pape, des évêques & des maisons les plus illustres, plut à ceux qui ne cherchent dans la lecture que la méchanceté, la calomnie & la morgue. II. *De l'état & succès des affaires de France*, in-8°, 1613 : livre qui offre des choses singulieres, & plusieurs de hasardées. III. *Regum Gallorum icones versibus expressæ*, in-4°. IV. *Histoire des Ducs d'Anjou*, 1580, in-8°. V. Un poëme intitulé : *Le Tombeau du Roi très-chrétien Henri II*, in-8°. VI. *L'union des Princes*, autre poëme, in-8°.

HAIMON, *voyez* AIMON.

HAITON, prince Arménien, seigneur de Curchi, servit pendant plusieurs années dans les guerres contre les Sarrasins & les Tartares ; il embrassa ensuite la vie religieuse en 1305,

dans le monastere de l'ordre des Prémontrés, nommé *Episcopia*, dans l'isle de Chypre. En 1307 il se rendit à Poitiers, pour se trouver à une conférence au sujet des croisades; il y donna des instructions pour cette entreprise, & y récita une *Histoire* des peuples de l'Orient, ou plutôt une description des royaumes de ce pays; Nicolas Salcon, interprete du pape, la traduisit en latin.

HAKEM-BAMRILLAH, 3e. calife de la race des Fatimites, commença à régner à l'âge de onze ans, sous la tutelle d'un gouverneur, l'an de J. C. 996. Son regne ne fut célebre que par des extravagances. Il ordonna que, toutes les nuits, les maisons & boutiques du Caire fussent ouvertes & éclairées; que les femmes ne sortissent jamais de leur logis, & défendit aux ouvriers de faire aucune chaussure à leur usage. Il vouloit passer pour dieu, & fit faire un catalogue de 16000 personnes qui le reconnoissoient pour tel. Il fit brûler la moitié de la ville du Caire, & piller l'autre par les soldats. Il obligea les Juifs & les Chrétiens de porter des marques sur leurs habits, pour les distinguer des Musulmans. Il en contraignit plusieurs à renoncer à la Religion; puis il leur permit d'en faire une profession ouverte. Il fit démolir l'église de la Résurrection ou du Calvaire de Jérusalem, & la fit rebâtir ensuite. Il interdit le pélérinage de la Mecque, supprima le jeûne du Ramadhan, & les cinq prieres par jour. « Tels sont, dit » un auteur, les caprices du » despotisme, du pouvoir blasé » par ses excès, & qui ne sait » plus comment assouvir la » passion de commander ». Ses sujets s'imaginerent qu'il avoit dessein d'abolir le Mahométisme, & de s'ériger en nouveau législateur: on conspira contre lui, & on le fit mourir l'an 1021.

HAKLUIT, (Richard) savant géographe Anglois, né en 1553, fut prébendier de Bristol en 1585, de Westminster en 1605, & mourut en 1616; il est connu par un *Recueil des Navigations des Anglois*, 1598-1600, 3 vol. in-fol.; on trouve dans le 2e. tom., un passage remarquable de la part d'un protestant touchant S. François Xavier (*voyez* cet article); par la traduction des *Découvertes des Portugais* par Galvano, Londres, 1601, in-4°, & la *Description de la Virginie*, 1609, in-4°.

HALBAUER, (Fréderic) théologien Luthérien, naquit à Alstad en Thuringe, l'an 1692. Il devint professeur d'éloquence & de poésie en 1713, puis de théologie en 1738. On a de lui des livres théologiques; un grand nombre de *Dissertations* académiques; des *Lettres*; des *Recueils*; de nouvelles éditions d'auteurs célebres, &c. Il mourut l'an 1750.

HALBERSTADT, Christian de Brunswick, connu dans les guerres d'Allemagne sous le nom de *duc d'Halberstadt*, parce qu'il étoit administrateur de cet évêché, signala sa haine contre les Catholiques par tous les excès que le fanatisme de secte peut inspirer à une ame féroce & sanguinaire. On le nomma l'évêque *enragé*, & il se nom-

moit lui-même *l'Ami de Dieu & l'ennemi des Prêtres*. Il ravagea une grande partie de l'Allemagne, brûlant & saccageant tout ce qui tomboit en son pouvoir. S'étant rendu maître de Paderborn, il fit enterrer l'évêque tout vif, laissant seulement paroître la tête, qu'il écrasa avec les pieds de son cheval, en sautant & voltigeant dessus. Il se faisoit servir à table par des femmes & des filles catholiques toutes nues; & après le repas, les ayant fait prostituer par ses favoris, il les faisoit égorger ou noyer. Le brave Tilli poursuivit ce monstre & l'abattit par de grandes victoires, sur-tout par celle de Stadlo en 1623. Le vaincu imputa cette défaite au colonel Kniphausen, qu'il fit arrêter & renfermer au fort de Schenk. » C'est l'ordinaire, dit un auteur contemporain, en telles » grandes affaires, où l'on jette » toujours la faute sur quelqu'un, ne regardant qu'à ce » qui est de la conduite humaine, & non à la Providence divine ». Il mourut à Wolfenbuttel en 1626, regardé comme une bête féroce, & détesté même par les Protestans. Nous remarquerons que dans ce siecle où l'on ressasse cent contes faux ou exagérés sur les chefs du parti catholique, on ne dit pas le mot des atrocités, aussi réelles qu'incroyables de ce Phalaris de l'Allemagne. Dans ce siecle de philosophie, toutes les horreurs sont prônées ou excusées, dès qu'elles s'exercent contre les partisans de la seule Religion véritable.

HALDE, (Jean-Baptiste du) Jésuite, né à Paris en 1674, mort dans cette ville en 1743, avoit été secrétaire, pendant quelque tems, du P. le Tellier. Les ouvrages que nous avons de ce pieux & savant religieux, sont: I. *Description historique, géographique & physique de l'Empire de la Chine, & de la Tartarie Chinoise*, en 4 vol. in-fol., 1735. Cette date dément ce que dit le lexicographe critique, que cet ouvrage n'a paru qu'après la mort de son auteur. On en a fait une édition à La Haye en 1736, en 4 vol. in-4°, avec quelques additions; & en anglois, à Londres, 1739, en 4 vol. in-8°, avec divers retranchemens. Cette description du vaste empire de la Chine, est la plus ample & la meilleure qui ait été faite dans aucune langue. Le style en est simple, uni, agréable, intéressant. Peut-être le P. du Halde flatte trop la nation dont il parle; mais, s'il trompe en cela quelquefois ses lecteurs, on voit que c'est bien malgré lui, & qu'il a été trompé le premier. Les relations de ce pays sont nécessairement inexactes (*voyez* LE COMTE, MAILLA). Ce seroit un crime capital de dire à la Chine ce qu'on pense de la nation & de l'empire. Le P. du Halde nous apprend qu'on payeroit bien cher la témérité de contredire les idées nationales. Douter seulement de l'extrême antiquité de la Chine, ce seroit s'attirer les châtimens les plus graves, « ni l'un ni » l'autre de ces fameux écrivains (*Echuhi* & *Sema-Ouen-kong*) n'a pensé à retrancher » les trois premieres familles, » ni même à insinuer que les » empereurs nommés dans le

» *Chu-King*, n'aient pas réellement existé & ne soient » que des personnages feints & » allégoriques. Si quelqu'un à » la Chine s'avisoit de leur at- » tribuer une pareille opinion, » peut-être que sa témérité lui » coûteroit cher ». Description de la Chine, t. 1. préf. pag. 14... Si la *témérité* d'attribuer à un historien Chinois, une opinion contraire à l'antiquité de cet empire, coûteroit si cher; que fera-t-on du *téméraire* auteur qui professeroit lui-même une telle opinion, qui oseroit ravaler les Chinois au-dessous des Egyptiens, & en faire une colonie de ce dernier peuple? Le charitable P. du Halde ne se contente pas de donner une fois un avertissement si salutaire & si important, il le répete prudemment à la page 264. « Cette opinion est si » bien établie parmi les histo- » riens de la Chine, que si » quelqu'un s'avisoit de rap- » procher davantage de nos « tems l'origine de leur em- » pire, il seroit regardé comme » l'inventeur d'une doctrine » erronée, & exposé à de » grandes peines ». Il est inutile d'ajouter que la liberté n'est pas plus grande dans les autres articles de l'excellence chinoise, que dans celui de l'antiquité. On sent assez que les missionnaires, écrivant au milieu de cette vaine & ombrageuse nation, n'ont pas la liberté de dire ce qu'ils pensent, & que sans déroger à la vérité, ils sont obligés, pour ne pas se perdre avec leurs ouailles & les espérances d'un christianisme naissant, de la parer de couleurs agréables à ces hôtes altiers & intraitables, de relever le bien autant qu'ils le peuvent, pour oser dire le mal; d'insister sur les narrations avantageuses, pour passer légérement sur celles qui laissent une impression contraire. Il faut ajouter que les exagérations des missionnaires Chinois tiennent naturellement à des erreurs involontaires & très-conciliables avec la bonne foi. Ne voyons-nous pas tous les jours l'impérieuse influence des préjugés nationaux, même éphémeres & de peu de durée, sur les meilleurs esprits? Que sera-ce donc des erreurs affermies par une longue suite de siecles, revêtues de la sanction du trône, garanties de l'impression de la vérité par des loix séveres & cruelles? Est-il étonnant que dans un tel état de choses, des étrangers soient entraînés dans les opinions d'un peuple babillard & vain, qui leur impose par des monumens factices, par l'appareil illusoire des sciences qu'il affiche, par des autorités qu'un respect stupide, mais légal, ne permet pas d'apprécier, &c.? II. *Lettres édifiantes & curieuses*, écrites des missions étrangeres, depuis le 9e. recueil jusqu'au 26e. Cette collection offre quelques faits incroyables, & plusieurs remarques utiles sur les sciences & les arts, sur le moral & le physique des pays que ces missionnaires ont parcourus. III. Des *Harangues* & des *Poésies* latines, in-4°.

HALDREN, *voyez* WESEL (Arnold).

HALE ou HALÈS, (Matthieu) naquit à Alderny, dans le comté de Glocester, en 1609.

d'un marchand drapier. Il exerça la charge de chef-de-justice du banc du roi, sous Charles II, avec autant d'intégrité que de lumieres. Il avoit été élevé dans la secte des Puritains; cependant il ne voulut jamais reconnoître Cromwel. L'usurpateur respecta cette fermeté, & lui dit « que puisqu'il ne » connoissoit pas la légalité de » son droit, tout ce qu'il de» mandoit de lui, étoit de dis» tribuer cette justice, sans » laquelle aucune société ne » peut subsister, d'une maniere » digne de ses sentimens & de » sa réputation, que ce n'étoit » pas son gouvernement per» sonnel, mais l'ordre public & » social qu'il le prioit de main» tenir en qualité de juge ». Il mourut en 1676, à l'âge de 67 ans. Gilbert Burnet a écrit sa *Vie*. On a de lui: I. *De l'origine de l'Homme*, 1677, in-fol. II. *Contemplations morales & théologiques*, 1679, in-8°. III. *Observations sur les expériences de Toricelli*. IV. *Essai sur la gravitation des Corps fluides*, 1677, 2 vol. in-8°. V. *Observations sur les principes des Mouvemens naturels, & sur-tout de la raréfaction & de la condensation*, 1677, in-8°. VI. *Histoire des Ordonnances Royales*, 1668.

HALÈS, *voyez* ALÈS.

HALES, (Jean) né à Bath en 1584, professeur en langue grecque à Oxford, accompagna, en 1618, l'ambassadeur de Jacques I en Hollande, durant la tenue du synode de Dordrecht, dont il a donné la relation dans ses *Lettres*. Les révolutions arrivées en Angleterre, sous Charles I, bouleverserent la fortune de Hales, fidele à son prince & zélé pour l'église Anglicane. N'ayant jamais voulu se soumettre au parti dominant, il fut privé de son canonicat de Windsor, contraint de vendre sa bibliotheque pour avoir du pain, & de se retirer dans la maison d'une pauvre veuve, dont le mari avoit été autrefois son domestique. Il y mourut en 1656, à 72 ans. On a de lui des *Sermons*, des *Lettres* & des *Opuscules théologiques*, 1716, in-12. Le principal est son *Traité du Schisme & des Schismatiques*, dont les principes déplurent à la religion qui dominoit alors.

HALES, (Etienne) docteur en théologie, recteur de Teddingthon, chapelain du prince de Galles, & membre de la société royale de Londres, naquit en 1677. Son *Ventilateur*, sa *Statique des Animaux*, traduite en françois par Sauvages, Geneve, 1744, in-4°; sa *Statique des Végétaux*, & l'*Analyse de l'Air*, traduites en 1735, in-4°, par M. de Buffon, sont remplis d'idées neuves & profondes. Il obtint en 1739 le prix fondé par le chevalier Copley, & ce furent ses expériences sur la maniere de dissoudre la pierre dans la vessie, qui le lui mériterent. Nous avons encore de lui: *L'Art de rendre l'eau de la mer potable*, traduit en françois, in-12: & plusieurs *Dissertations* sur l'eau de goudron; sur les injections utiles aux hydropiques; sur les tremblemens de terre; sur l'électricité; sur la maniere de faire passer de l'air à travers une liqueur qu'on distille; sur le moyen de conserver les approvisionne-

mens dans les vaisseaux; sur les abus des liqueurs fortes, &c. Ces divers ouvrages, quoique l'objet n'en soit pas toujours parfaitement rempli, prouvent autant de savoir que de zele pour le bien public. Ce naturaliste ingénieux est mort en 1761, à 84 ans.

HALI-BACHA, gendre de Sélim II, & général de la flotte des Turcs en 1570 & 1571, après avoir ravagé plusieurs isles de la république de Venise, combattit dans le golphe de Lépante contre l'armée chrétienne, qui venoit à pleines voiles sur sa flotte. Don Juan d'Autriche, ayant vigoureusement attaqué la capitane, Hali tomba mort d'un coup de mousquet; & les Espagnols y monterent aussi-tôt, en arracherent l'étendard, & s'en rendirent les maîtres. Don Juan fit en même tems crier *Victoire!* Les Chrétiens ayant gagné la bataille, firent prisonniers les deux fils de Hali, & les conduisirent à Rome, où l'un d'eux mourut, & l'autre fut renvoyé à la princesse sa mere, qui avoit fait de magnifiques présens à Don Juan, pour obtenir sa liberté.

HALI-BEIG, premier dragoman, ou interprete du grand-sultan, fut amené de Pologne à Constantinople par les Tartares qui l'avoient fait esclave. Il fut élevé dans le serrail. Il savoit 10 langues; le françois, l'anglois, l'allemand lui étoient aussi familiers que sa langue maternelle. Son principal ouvrage est un *Traité de la Liturgie des Turcs, de leurs Pélérinages à la Mecque, de leur Circoncision, & de la maniere dont ils visitent les malades*. Ce traité curieux fut inséré par Smith, qui le traduisit en latin, dans l'*Appendix* de l'*Itinera mundi* d'Abraham Perit-Sol, Oxford, 1691, in-4°. Hali-Beig pensoit sérieusement à quitter le Mahométisme pour le Christianisme, dans lequel il avoit été élevé, lorsqu'il mourut en 1675.

HALITGAR, évêque de Cambray en 816, accompagna Ebbon, archevêque de Rheims, dans sa mission du nord en 822, fut envoyé ambassadeur à Constantinople en 828, par Louis le Débonnaire, assista au 6e. concile de Paris en 829, & mourut l'an 830. Nous avons de lui: *De remediis peccatorum & ordine pœnitentiæ*, ouvrage divisé en 6 livres. On le trouve dans la Bibliotheque des Peres, tom. 14.

HALITGARIUS, *voyez* RABAN.

HALL, (Joseph) naquit à Ashbi, dans le comté de Leicester, en 1574. Après avoir professé l'éloquence avec succès, il fut doyen de Worcester, ensuite évêque d'Excester, & enfin de Norwich. Il eut beaucoup à souffrir dans les orages des guerres civiles de Cromwel; il fut emprisonné, dépouillé de ses biens, & mourut, la plume à la main, en 1656. On remarque dans tous ses ouvrages, imprimés in-fol., à Londres, 1662, un style pur, simple & clair, & ce qui est encore plus estimable, beaucoup de modération & de sagesse. Son livre *Mundus alter & idem*, in-12, est une peinture des mœurs de plusieurs nations. Quelques-uns des écrits de ce prélat ont été traduits en françois par

Jacquemot, entr'autres ses *Lettres*, Geneve, 1627, in-12.

HALLÉ, (Pierre) né à Bayeux en 1611, acheva ses études à Caen. Il s'y distingua tellement par ses *Poésies*, qu'il fut nommé professeur de rhétorique, & recteur de l'université de cette ville. Le chancelier Seguier étant allé à Caen pour appaiser les troubles de Normandie, conçut pour lui beaucoup d'estime, & l'amena à Paris : Hallé y devint régent de rhétorique au college d'Harcourt, puis lecteur en grec au college-royal, & enfin professeur en droit canon. Il mourut à Paris en 1689, à 78 ans. C'étoit un homme exempt d'ambition, de mœurs exactes, & uniquement occupé des devoirs de son état. On a de lui : I. Des *Poésies* & des *Harangues* latines, recueillies ensemble en 1655, in-8°. II. Des *Ouvrages de Jurisprudence*. Il a bien écrit dans ces différens genres.

HALLÉ, (Antoine) professeur d'éloquence dans l'université de Caen, & l'un des meilleurs poëtes latins de son siecle, étoit de Bazanville, près Bayeux. Il mourut à Paris en 1676, à l'âge de 83 ans. On a de lui plusieurs *Pieces de Poésie*, in-8°.; & quelques *Traités sur la Grammaire Latine*.

HALLÉ, (Claude-Guy) peintre, né en 1651, mort en 1736 à Paris, sa patrie, dut sa supériorité dans son art à l'étude constante de la nature. Il devint directeur de l'académie de peinture, & se concilia l'estime des connoisseurs par ses talens, & leur amitié par l'enjouement de son caractere. Hallé ne vit jamais l'Italie, & il peignit cependant dans le bon goût italien, en étudiant assidument les tableaux des grands maîtres qui sont dans les cabinets des amateurs à Paris. Ce peintre avoit une douceur de mœurs singuliere. On le nomma un jour arbitre, au sujet d'un tableau qu'on ne vouloit pas recevoir, parce que le jeune peintre à qui on l'avoit commandé, s'en étoit mal acquitté. Hallé retoucha le tableau, & termina le différend au contentement de toutes les parties. Ce maître disposoit heureusement son sujet; ses compositions sont riches, ses têtes gracieuses; son dessin est correct, son coloris frais, sa touche facile, & le clair-obscur est ménagé dans ses ouvrages avec beaucoup d'intelligence. On a gravé après lui. Il laissa un fils (Noël) qui s'est rendu digne de son pere, & une fille mariée au fameux Restout.

HALLER, (Albert) célebre médecin de Berne, né en 1708, mort le 12 décembre 1777, membre du conseil souverain de ce Canton, & chevalier de l'Etoile polaire, a fait honneur à son siecle par ses connoissances. La poésie l'occupa dans sa jeunesse : la plupart de ses productions en ce genre, traduites en françois, parurent en 1775, in-8°. Il se livra depuis à la pratique de la médecine & à l'étude de l'histoire naturelle avec une ardeur incroyable. Ses propres ouvrages, & ceux dont il a été l'éditeur, lui ont donné une grande célébrité. On a de lui en françois, la *Formation du Poulet*, in-12, & l'*Irritabilité des Nerfs*, 2 vol. in-12; des *Lettres contre*

les Incrédules, 2 vol. in-8°. Ses autres écrits sont en latin. I. *Stirpes Helvetiæ*, Gottingue, 1742, in-fol. II. *Opuscula minora*, 3 vol. in-4°. III. *Disputationes Anatomicæ*, 8 vol. in-4°. IV. *Elementa Physiologiæ*, 8 vol. in-4°. V. *Hippocratis Opera genuina*, 1770, 4 vol. in-8°., &c. Haller paroît avoir été un homme doux, tranquille, aimant la retraite, cherchant les douceurs de la vie privée, & méritant, par la simplicité de ses mœurs, que la jalousie lui pardonnât sa gloire. C'est un bonheur que ce caractere même ne donne pas toujours ; mais Haller en a joui ; il n'a pas payé sa renommée par le prix qu'il faut ordinairement mettre à cette fumée, c'est-à-dire, par les tracasseries qui empoisonnent la vie d'un homme illustre en quelque genre que ce soit. M. Bioernstahl, dans ses *Lettres écrites durant le cours de ses voyages*, en parlant de Voltaire & de Haller, fait le parallele suivant de ces deux personnages. « L'un est superficiel & l'autre solide : l'un » fait des vers sur toutes sortes » de sujets, & verse sur tous » la couleur de ses fictions : » l'autre, poëte & philosophe, » aime sur toutes choses la vérité & la vertu. L'un ne » parle que de tolérance, & » ne veut rien souffrir ni de » Dieu, ni des hommes : l'autre pratique la morale & l'Evangile. L'un détruit, l'autre » édifie. Enfin l'un augmente » la masse des erreurs, & » l'autre celle des vérités ». Il faut convenir néanmoins que les principes de Haller, généralement sages, n'ont pas toujours eu le degré de consistance & de persévérance qu'on avoit lieu d'attendre de la solidité de son jugement & de ses vues. Son *Epître à M. Stæhelin, sur la fausseté des vertus humaines*, est une satyre amere de tous les principes de religion & de morale. Cette production informe l'a fait placer par des critiques chrétiens, parmi ces Israélites, adorateurs inconséquens du vrai Dieu, qui, pour ménager leurs ennemis, ont la foiblesse de donner en passant quelques coups d'encensoir aux idoles des nations. Mais il paroît que l'on doit regarder cette *Epître* comme un ouvrage de jeunesse, suffisamment rétracté par les *Lettres contre les Incrédules*.

HALLERSTEIN, (Augustin) né en Autriche d'une famille illustre, se fit Jésuite, & se consacra aux missions étrangeres. Envoyé à la Chine, il succéda au P. Koegler dans la place de président du tribunal des mathématiques, & mourut en 1774, frappé d'apoplexie au moment qu'il apprit la suppression de la société. Ses *Observations* ont été publiées par le P. Hell avec celles du P. Koegler, Vienne, 1768, 2 vol. in-4°. — Il avoit un frere très-distingué par ses vertus & ses lumieres, qui fut long-tems confesseur du duc Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas, & mourut vers 1780.

HALLES, *voyez* HALES.

HALLEY, (Edmond) né à Londres en 1656, s'adonna d'abord à la littérature & aux langues, & se consacra ensuite entiérement à l'astronomie. Ayant résolu, dès l'âge de 19

ans, un problême, par lequel il détermina les aphélies & l'excentricité des planetes, le gouvernement l'envoya en 1676 à l'isle de Sainte-Hélene; voyage où il fit plusieurs observations astronomiques. De retour dans sa patrie, il succéda à Wallis, en 1703, dans la place de professeur de géométrie à Oxford, & à Flamstéed dans celle d'astronome du roi. La société royale de Londres & l'académie des sciences de Paris se l'associerent : la premiere le fit son secrétaire, place qu'il remplit avec distinction. Il mourut à l'observatoire de Gréenwich en 1742, à 86 ans. A un esprit vif & pénétrant, il joignit une imagination féconde & fleurie. Il s'amusa même quelquefois de la poésie. Lorsque le czar Pierre le Grand vint en Angleterre, il y vit Halley. Il l'interrogea sur la flotte qu'il avoit dessein de former, & sur les sciences & les arts qu'il vouloit introduire dans ses états. Sa curiosité fut tellement satisfaite de ses réponses & de son entretien, qu'il l'admit familiérement à sa table, & qu'il en fit son ami. Il étoit franc & décidé dans ses jugemens, égal & réglé dans ses mœurs, doux & affable, toujours prêt à se communiquer, & sur-tout désintéressé. Il a vécu & il est mort dans cette médiocrité, dont le choix libre suppose tant de ressources dans l'ame & de lumieres dans l'esprit. Les ouvrages qui font le plus d'honneur à sa mémoire, sont : I. *Catalogus Stellarum australium*, Londres, 1678, in-4°. Cet ouvrage fut donné la même année à Paris, in-12, par Royer, avec la traduction françoise à côté, & un planisphere céleste de l'hémisphere austral, pour faire une seconde partie à ses *Cartes du Ciel* & à son *Catalogue des Etoiles*. Celui de Halley avoit été dressé d'après les observations que l'auteur avoit faites en 1677 à l'isle de Sainte-Hélene, pays le plus méridional que les Anglois eussent alors sous leur domination (*voyez* FLAMSTÉED). II. *Apollonii Pergæi de sectione rationis, Libri duo, ex Arabico manuscripto latinè versi*, Oxford, 1706, in-8°. III. *Apollonii Pergæi Conicorum Libri octo; & Sereni Antissensis, de sectione Cylindri & Coni, Libri duo*, Oxford, 1710, in-folio : édition magnifique, & qui est le fruit d'un travail immense. Halley y a rétabli les textes traduits, & a suppléé, &c. IV. *Tabulæ astronomicæ*, Londres, 1749, in-4°. Elles ont été traduites en françois par l'abbé Chappe d'Auteroche, in-8°, 1754, & par M. de la Lande, 1759, in-8°: cette derniere traduction est la plus estimée. V. *Abrégé de l'Astronomie des Cometes*. On sait que c'est sur-tout par une prédiction de Halley qu'on a cru démontrer le cours régulier des cometes, supposé par Newton, & sur lequel les astronomes ont fait & font encore tant de calculs, presque toujours démentis, particuliérement par les cometes, annoncées par divers astronomes pour ces dernieres années, où néanmoins aucune n'a paru avec les caracteres indiqués. Quelques systêmes récens, tels que ceux du P. Berthier, de MM. Goussier & Marivetz, &c., qui représentent les cometes comme des

tourbillons lumineux & éphémeres, détruisent par le fondement l'opinion reçue sur le cours de ces astres caudataires; & l'on sent assez que dans une telle supposition, tous les efforts qu'on fait pour donner aux cometes une apparition périodique & géométriquement réguliere, sont parfaitement vains (*voyez* CLAIRAUT, GUGLIELMINI). VI. *Théorie sur les variations de la Boussole*, dans les Mémoires de la société royale. Il dressa une carte pour ces variations, qui est d'un grand usage. On la trouve dans l'*Essai de Physique de Muschenbroëck*, publié à Leyde en 1739. VII. *Méthode directe & géométrique* pour trouver les aphelies & les excentricités des planetes. VIII. Un *Mémoire sur un Télescope* de son invention, qui fit beaucoup de bruit dans le monde savant. IX. Plusieurs autres *Mémoires* sur différens points de physique & d'astronomie. X. Quelques *Vers latins*.

HALLIER, (François) né à Chartres, docteur & professeur de Sorbonne, fut successivement archidiacre de Dinan, théologal de Chartres, syndic de la faculté de théologie de Paris, & enfin évêque de Cavaillon en 1656. Il ne garda pas long-tems ce siege, étant mort en 1659, à 64 ans, d'une paralysie qui lui fit oublier tout ce qu'il avoit su, jusqu'à l'Oraison Dominicale. Hallier fit plusieurs voyages dans la Grece, en Angleterre, en Italie, & par-tout il fit admirer ses talens. Urbain VIII l'auroit fait cardinal, si une forte brigue & des raisons d'état n'avoient fait passer le chapeau qui lui étoit destiné, sur la tête du commandeur de Valencey. Dans son second voyage de Rome, en 1652, il fit éclater beaucoup de zele contre les cinq propositions de Jansenius, dont il sollicita & obtint la condamnation. Delà tout le mal que les Jansénistes ont dit de lui; ce qui n'a pas empêché les gens impartiaux de reconnoître dans ses ouvrages, de la force dans les raisonnemens, & de l'érudition dans les recherches. Les principaux sont: I. Un savant *Traité de la Hiérarchie* (voyez CELLOT). II. Des *Commentaires sur les Réglemens du Clergé de France, touchant les Réguliers*, qui l'engagerent dans des disputes avec les Jésuites, & divers autres religieux, &c. III. Un *Traité des Elections & des Ordinations*, 1636, in-fol. C'est son chef-d'œuvre. Cet ouvrage lui valut une pension de la part du clergé de France; il est clair & méthodique. IV. Des *Ecrits polémiques* contre les Jansénistes & contre les réguliers. Tous ses ouvrages sont en latin.

HALLIFAX, *voyez* MONTAGUE.

HALLMANN, (Jean-Chrétien) poëte Allemand, travailla pour le théâtre, & donna plusieurs pieces accueillies par ses compatriotes. Il étoit protestant, mais il abandonna les erreurs de Luther pour embrasser la Religion Catholique. Il mourut à Breslaw en 1704.

HALLOIX, (Pierre) savant Jésuite, né à Liege en 1572, possédoit les langues savantes, & étoit versé dans l'histoire ecclésiastique. Il prêcha avec beaucoup d'éloquence

pendant plusieurs années. A la science, il joignoit toutes les vertus qui font le vrai religieux. Il mourut le 30 juillet 1656. On a de lui : I. *Anthologia Poëtica Græco-Latina*, Douay, 1617, in-12. II. *Illustrium Ecclesiæ Orientalis scriptorum qui sanctitate & eruditione floruerunt*, Douay, 1633 & 1636, 2 vol. in-fol. Le premier volume a pour objet les écrivains de l'Eglise d'Orient du premier siecle; dans le second, il s'agit de ceux du deuxieme siecle. Cet ouvrage est plein d'érudition & de recherches; on lui reproche cependant un défaut de critique, sur-tout à l'égard de S. Denis l'Aréopagite. Plusieurs vies de ces Saints ont trouvé place dans les *Acta Sanctorum*. III. *Origenes defensus*, Liege, 1648, in-fol., dédié au pape Innocent X, & attaqué par le cardinal Henri de Noris.

HALYATES, *voyez* ALYATES.

HAMAL, (Jean-Noël) naquit à Liege en 1709, de Henri-Guillaume, maître de musique de la cathédrale, succéda en 1738 à son pere dans cet emploi, y porta ses talens & sa réputation, & se fit une célébrité beaucoup plus grande. Deux voyages qu'il fit à Rome, & les liaisons qu'il y forma avec les plus grands maîtres, contribuerent beaucoup à le perfectionner dans un art, où il avoit fait déjà les plus grands progrès. La hardiesse du génie l'affranchit quelquefois des regles, & on le vit avec succès s'élancer dans des routes nouvelles, qui fixerent l'admiration des connoisseurs. Ses compatriotes ont célébré beaucoup l'opéra de *Chaufontaine*, musique d'un goût tout-à-fait ingénieux & habilement assorti au sujet. Ses oratoires de *Judith* & de *Jonathas*, & le pseaume *In te Domine speravi*, qu'il mit en musique peu de jours avant sa mort, arrivée le 26 novembre 1778, doivent être placés parmi ses meilleures compositions. Il avoit embrassé l'état ecclésiastique; son neveu, Henri Hamal, lui a succédé.

HAMAYDE, (Ignace-François) docteur & professeur en droit à Louvain, mort dans cette ville en 1712, à 64 ans, fut l'oracle des Pays-Bas. On le consultoit de toutes parts & sur toutes les matieres. Sa piété égaloit son savoir. De tous ses écrits, le plus utile est le traité *De recusationibus Judicum*. On s'en sert souvent dans les tribunaux & avec avantage.

HAMBERGER, (George-Albrecht) professeur en physique & en mathématiques à Iene, né à Beyerberg en Franconie, l'an 1662, mourut à Iene en 1716. On a de lui divers traités de ces deux sciences, fort estimés. Les plus connus sont : I. *De Iride diluvii*. II. *De opticis oculorum vitris*. III. *De Hydraulica*, *de frigore*. IV. *De basi Computi ecclesiastici*, &c. Il y regne un savoir réel & utile, & en même tems modeste & circonspect.

HAMEL, (Jean-Baptiste du) né en 1624, à Vire en Normandie, d'un pere avocat, entra chez les Peres de l'Oratoire à 19 ans, & en sortit dix ans après pour être curé de Neuilli-sur-Marne. En 1663 il quitta sa cure pour la dignité de chance-

lier de l'église de Bayeux. Alors il se livra entiérement à son goût pour la physique. Le grand Colbert le choisit en 1666 pour être secrétaire de l'académie des sciences. Deux ans après, Colbert de Croissi, plénipotentiaire pour la paix d'Aix-la-Chapelle, l'y mena avec lui. Du Hamel l'accompagna encore en Angleterre. Il fit ce voyage en philosophe : sa principale curiosité fut de voir les savans, sur-tout l'illustre Boyle, qui lui ouvrit, dit Fontenelle, tous les trésors de la physique expérimentale. De Londres il passa à Amsterdam, & y porta le même esprit. Il recueillit dans ces deux voyages des richesses dont il orna ses livres. De retour en France il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée en 1706, à 82 ans. Il fut pendant toute sa vie dans une extrême considération auprès des plus grands prélats. Cependant il n'a jamais possédé que de très-petits bénéfices, & il n'en a point possédé dont il ne se soit dépouillé en faveur de quelqu'un. Les principaux fruits de sa plume sont : I. *Astronomia Physica*, & un traité *De Meteoris & Fossilibus*, imprimés l'un & l'autre, en 1660, in-4°. A la forme de dialogue qu'ont ces deux ouvrages, & à cette maniere de traiter la philosophie, on reconnoît, dit Fontenelle, que Cicéron a servi de modele ; mais on le reconnoît encore à une latinité pure, & à un grand nombre d'expressions ingénieuses & fines. Son imagination fleurie & ornée a répandu ses agrémens sur la sécheresse de la matiere. II. *De corporum affectionibus*. III. *De mente humana*. IV. *De corpore animato* : tous les trois profonds, fruits de la réflexion & de l'expérience. V. *De consensu veteris & novæ Philosophiæ*, in-4°, Rouen, 1675. On y trouve une espece de physique générale, ou plutôt un traité des premiers principes. Il y fait voir que les idées des anciens physiciens ne sont pas si étranges que l'on pense, & rentrent dans le résultat des plus modernes. VI. L'*Histoire de l'Académie des Sciences*, dont la derniere édition est celle de 1701, in-4°. VII. *Opera Philosophica & Astronomica*, Nuremberg, 1681, 4 tom. in-4°. VIII. *Philosophia vetus & nova, ad usum Scholæ accommodata*, 1700, 6 vol. in-12. Il y combine avec impartialité les idées anciennes avec les nouvelles. IX. *Theologia speculatrix & practica*, 1691, 7 vol. in-8°, en très-beau latin. X. *Theologiæ Clericorum Seminariis accommodatæ Summarium*, en 5 vol. C'est un abrégé du cours précédent, augmenté & corrigé. XI. *Institutiones Biblicæ, seu Scripturæ sacræ Prolegomena, unà cum selectis annotationibus in Pentateuchum*. Cet ouvrage fut l'avant-coureur d'une grande Bible, Paris, 1706, in-fol., & Louvain, 1740, in-fol., & avec des notes, dont une partie par M. Guyaux. Richard Simon & Dom Calmet en font peu de cas ; mais ces deux commentateurs ne sont pas juges compétens en cette matiere. Il est bien vrai que les notes de du Hamel ne présentent rien de bien saillant & de neuf ; mais la Bible n'est pas un fond sur lequel on doit travailler avec l'esprit de nou-

veauté ; il seroit à souhaiter que Richard Simon se fût réglé sur cette maxime. — Il ne faut pas le confondre avec un du HAMEL, curé de S. Méry à Paris, prétendu saint du parti Janséniste, dont M. Treuvé (*voy.* ce mot) nous a donné la *Vie*.

HAMEL DU MONCEAU, (Henri-Louis du) né à Paris en 1700, consacra toute sa vie à étendre & à perfectionner les connoissances qui ont rapport à l'agriculture, à la marine, au commerce, aux arts méchaniques, & a écrit sur tout cela avec méthode & clarté. Ses ouvrages peuvent être regardés comme des livres élémentaires ; ils renferment ordinairement des recherches bien dirigées, l'exposition de plusieurs expériences nouvelles & curieuses, des instructions méthodiques, écrites sans déclamation & sans lieux-communs étrangers à son sujet. Ses talens l'éleverent au poste d'inspecteur de la marine. Il mourut le 23 août 1782. Ses principaux ouvrages sont : I. *Traité de la Fabrique des Manœuvres pour les Vaisseaux, ou l'Art de la Corderie perfectionné*, 1747, in-4°. II. *Elémens d'Architecture navale, ou Traité pratique de la construction des Vaisseaux*, 1758, in-4°. III. *Moyens de conserver la santé aux équipages des vaisseaux, avec la maniere de purifier l'air des salles des hôpitaux*, 1759, in-12. IV. *Traité général des Pêches maritimes, des Rivieres & des Etangs*, in-fol., avec fig. V. *Elémens d'Agriculture*, 2 vol. in-12. VI. *Traité de la culture des Terres, suivant les principes de M. Tull*, traduit en partie de l'anglois, 1750 & suiv., 6 vol. in-12. VII. *Traité de la conservation des Grains & en particulier du Froment*, 1753 & 1768, in-12.... & *Supplément* à ce Traité, in-12. VIII. La *Physique des Arbres, où il est traité de l'anatomie des plantes & de l'économie végétale*, 1758, 2 vol. in-4°. IX. *Traité des Arbres & des Arbustes qui se cultivent en France en pleine terre*, 1755, 2 vol. in-4°, traduit en allemand par Œlhafen, Nuremberg, 1762, in-4°. X. *Des Semis & Plantations des Arbres, & de leur culture*, 1760, in 4°. XI. *De l'exploitation des Bois*, avec la description des arts qui se pratiquent dans les forêts, 1764, 2 vol. in-4°, avec fig. XII. *Du transport, de la conservation & de la force des bois*, in-4°. On y trouve le moyen d'attendrir les bois, de leur donner diverses courbures pour la construction des vaisseaux, &c. XIII. *Traité des Arbres fruitiers*, 2 vol. in-4°, orné de près 200 planches bien gravées d'après nature. XIV. *Traité de la Garance & de sa culture*, in-12. XV. *Histoire d'un Insecte qui dévore les grains dans l'Angoumois, avec les moyens de le détruire*, in-12, avec fig. On a encore de lui les *Arts du Charbonnier* ; de l'*Epinglier*, par Réaumur, avec des additions, 1761, in-4° ; du *Cirier*, du *Cartier*, 1763 ; de la *Forge des Enclumes*, avec l'*Art d'adoucir le Fer fondu* de Réaumur, 1763, in-folio ; de *rafiner le Sucre*, 1764, in-folio ; de la *Draperie*, 1764, in-folio ; de *friser & rafiner les Etoffes de Laine*, 1765, in-folio ; du *Couvreur*, 1765 ; de *faire des Tapis*, façon de Turquie, 1765, in-folio ;

in-folio; de la *Forge des Ancres*; du *Serrurier*, 1767. *L'Art du Potier de terre*; *Fabrique de l'Amidon*; l'*Art du Savonnier*; l'*Art de faire des Pipes à fumer*; de *faire de la Colle forte*; du *Charbonnier*, ou *Maniere de faire le Charbon de Bois*, 1766, in-fol., &c., &c., dans les Descriptions des arts, données par l'académie des sciences.

HAMELMANN, (Herman) né à Osnabruck en 1525, commença à y prêcher la doctrine de Luther. Chassé de cette ville, il fut reçu à Bilefeld par les chanoines, & il instruisit la jeunesse selon le catéchisme de son patriarche. Il fut nommé ensuite surintendant des églises du duché de Brunswick, pour les régler selon la confession d'Ausbourg. Enfin, il devint surintendant général du comté d'Oldenbourg en 1593, & mourut en 1595. Ses principaux ouvrages sont : I. *Commentarius in Pentateuchum*, 1563, in-fol. II. *Opera Genealogico-historica de Westphalia & Saxonia inferiori*, Lemgow, 1711, in-4°, estimé. III. *Chronicon Oldenburgicum*, Oldenbourg, 1599, in-fol., en allemand. Cette Chronique des rois de Danemarck, de la maison d'Oldenbourg, qui a commencé à régner en 1448, est recherchée, quoiqu'elle soit rédigée avec peu de méthode & d'agrément.

HAMILTON, (Antoine, comte d') de l'ancienne maison de ce nom en Ecosse, naquit en Irlande, & passa en France avec sa famille, qui avoit suivi Charles II, lorsqu'il vint y chercher un asile après la mort de son pere. Ce prince ayant été rétabli sur le trône de ses ancètres, Hamilton le suivit en Angleterre. Ce fut alors que le comte de Gramont y épousa sa sœur, une des plus aimables personnes de son sexe. Le nouvel époux emmena sa femme en France. Le comte d'Hamilton passoit souvent la mer pour la voir. Il fut obligé enfin de s'y fixer pour toujours, lorsque Jacques II, après la perte de ses états, vint s'y réfugier. Il mourut à S. Germain-en-Laye en 1720, à 74 ans. Il avoit l'esprit aisé & délicat, l'imagination vive & brillante. On lui reproche son penchant pour la satyre. Ses ouvrages recueillis en 1749, en 6 vol. petit in-12, renferment : I. Des *Poésies* d'un mérite peu saillant; la totalité du plus petit de ses ouvrages, dit l'abbé des Fontaines, est presque toujours assez mauvaise. II. Des *Contes de Féerie*. III. Les *Mémoires du Comte de Gramont (Philibert)*, qui occupent 2 vol. de cette édition, & qu'on a imprimés séparément. Ces Mémoires, dont le fond est très-mince, n'ont que le mérite d'un style vif & gai. On a publié en 1776 un 7e. vol des *Œuvres d'Hamilton*, à Paris, chez le Jai, qui peut servir de supplément aux six autres.

HAMMON, *voy*. AMMON.

HAMMOND, (Henri) docteur en théologie d'Oxford, naquit à Chersey, dans la province de Surrey, & mourut en 1660, à 55 ans, chargé de la conduite du diocese de Worcester, dont il devoit être évêque. Ses ouvrages ont été recueillis à Londres en 1684, en

4 vol. in-fol. Il y en a quelques-uns en latin, mais le plus grand nombre est en anglois. On distingue ceux-ci : I. Un *Cathéchisme pratique ;* c'est un abrégé de la morale chrétienne. II. Un *Commentaire sur le Nouveau-Testament*, traduit en latin par le Clerc, qui l'enrichit, ou pour mieux dire, le chargea de nouvelles notes. Cette version vit le jour en 1697, 2 vol. in-folio. III. Un *Commentaire sur les Psaumes*, &c.

HAMON, (Pierre) natif de Blois, maître à écrire de profession, montra cet art à Charles IX, dont il devint ensuite secrétaire. Il entreprit de donner au public quelques essais des différentes manieres d'écrire, dont on s'étoit servi dans les siecles précédens, & même dans les plus éloignés. Il réussit heureusement dans ce projet, qu'il exécuta vers l'an 1566, avec le secours des manuscrits de la bibliotheque du roi, & de ceux des abbayes de S. Denys & de S. Germain-des-Prés, à Paris ; mais il abusa de son talent, & ayant été convaincu d'avoir supposé de fausses pieces, il fut pendu à Paris le 7 mars 1569. Ce malheureux étoit huguenot, & l'histoire des prétendus martyrs du Calvinisme suppose qu'il fut exécuté pour cause de religion, mais rien n'est plus faux.

HAMON, (Jean) docteur en médecine de la faculté de Paris, né à Cherbourg en Normandie, mort à Port-Royal-des-Champs en 1687, à 69 ans. Il étoit depuis 30 ans dans cette retraite, à laquelle il se consacra pour acquérir des vertus ; mais il échoua toujours devant celles qui sont nécessaires pour se soumettre aux décisions de l'Eglise. Ses principaux ouvrages sont : I. Des *Soliloques* en latin, traduits en françois par M. l'abbé Goujet, sous ce titre : *Gémissemens d'un cœur chrétien, exprimés dans les paroles du Psaume CXVIII*, Paris, 1731, in-12. II. Un *Recueil de divers Traités de Piété*, Paris, 1675, 2 vol. in-12 ; & deux autres *Recueils* en 1689, 2 vol. in-8°. III. La *Pratique de la Priere continuelle, ou Sentimens d'une Ame vivement touchée de Dieu*, in-12. IV. *Explication du Cantique des Cantiques*, avec une longue Préface de Nicole, Paris, 1708, 4 vol. in-12 ; & quelques autres ouvrages, fort recherchés du parti, & où il y a des maximes étrangement propres à obstiner les esprits dans la rebellion contre l'Eglise, en faisant regarder comme méritoires & profitables la privation des Sacremens & autres peines décernées contre ceux qui refusent d'écouter la mere commune des fideles.

HAMPDEN, (Jean) se distingua dans le parti qui se qualifioit de républicain, sous le malheureux regne de Charles I, roi d'Angleterre. C'étoit un homme de bien qui avoit des mœurs, de l'éloquence & de la valeur. Il croyoit avoir embrassé le parti le plus avantageux aux intérêts du peuple. Un historien de son pays demande si, malgré son zele pour le bien public, il n'est point coupable envers ses concitoyens, pour avoir compromis la monarchie & la constitution ? Il est vrai que si Cromwel avoit eu des fils semblables

à lui, c'en étoit fait pour long-tems de la liberté angloise. Mais si Hampden eut des torts (& assurément il en eut plus d'un), au moins ne peut-on lui reprocher d'avoir voulu faire à sa patrie tout le mal qu'il lui a fait. Ajoutons qu'il mourut avant que l'hypocrite & ténébreux Cromwel parût en vainqueur sur la scene. » Mais l'erreur de Hampden, » dit le même historien, est » une grande leçon pour les » gens de bien qui, dans des » tems de troubles, seroient » tentés de prendre parti con-» tre l'ordre établi : ne pou-» vant prévoir toutes les suites » d'une révolution, ni calculer » tous les effets du nouveau » pouvoir, ils doivent se tenir » en garde contre tout ce qui » tend à renverser un état de » choses éprouvé par une lon-» gue expérience ». Hampden fut blessé à la tête d'un régiment de troupes parlementaires. Charles I lui-même l'estimoit tant, qu'il lui envoya son propre chirurgien ; mais la blessure étoit mortelle, & emporta Hampden quelques jours après.

HAMZA, docteur mahométan, vivoit vers l'an 1020, sous le calife Hakim. Mécontent du gouvernement, il osa entreprendre d'abolir le mahométisme. Pour ôter à l'Alcoran toute la considération qu'on lui portoit, il jugea qu'il falloit opposer un nouveau plan de religion à celui du faux prophete. Il composa un livre intitulé : *Le livre des témoignages des Mysteres de l'Unité*. Petis-de-la-Croix, qui le traduisit de l'arabe en françois par l'ordre de M. de Ponchartrain, dit qu'on peut l'appeller *la crême de l'élégance arabique*. Mais tout élégant qu'il étoit, il ne produisit rien ; & l'éloquence barbare de l'Alcoran fit toujours la même impression sur les barbares qui professoient le mahométisme.

HANAPES, (Nicolas) né près d'Aubenton, dans la Thierache, se fit Dominicain, & devint patriarche de Jérusalem. Il a donné *Exempla Biblica in materias morales*, &c., imprimé à Prague & à Wirtzbourg, 1753 ; ouvrage utile aux prédicateurs qui veulent nourrir leurs discours des passages & exemples de la Bible.

HANCKIUS, *voyez* HANKIUS.

HANDEL, (George-Fréderic) musicien célebre, né à Halle en Saxe, l'an 1684, passa en Angleterre pour y exercer ses talens. Ses *Opéra* enchanterent la nation Britannique, qui le combla de biens & d'honneurs pendant sa vie, & lui érigea un monument après sa mort, arrivée en 1759 à Londres. Il laissa une succession de 20 mille livres sterlings. *Voyez* GARRICK.

HANGEST, (Jerôme de) docteur de la maison de Sorbonne, natif de Compiegne, d'une famille noble & ancienne, fut chanoine, écolâtre & grand-vicaire de l'église du Mans, sous le cardinal de Bourbon, évêque de cette ville. Il y mourut en 1538. Ce savant se signala contre les Luthériens, & enfanta quantité d'ouvrages de morale & de controverse. Le plus connu dans ce dernier genre est son *Traité des Académies* contre Luther. Il défend les universités & l'usage d'y

prendre des degrés, & justifie la bonne théologie scholastique; & fait voir que cette méthode d'enseigner est très-bonne, quoiqu'on en ait quelquefois abusé. Définir & expliquer les termes, poser des principes, en tirer des conséquences, prouver une proposition, résoudre les objections, c'est la méthode géométrique. Cette marche est lente, mais elle est ferme; elle amortit le feu de l'imagination, mais elle en prévient les écarts; elle n'accommode point un génie bouillant, mais elle satisfait un esprit juste (*voy.* S. ANSELME, DUNS, SUARÈS, S. THOMAS, &c.). On a encore de lui : I. Un traité de controverse, intitulé : *Lumiere évangélique sur la sainte Eucharistie.* II. Un autre *De libero arbitrio*, &c.

HANKIUS, (Martin) né à Breslaw en 1633. Il fut nommé professeur en histoire, en politique & en éloquence, en 1661, bibliothécaire de la bibliotheque d'Elizabeth dans la même ville, en 1670, protecteur du college de ce nom en 1681, enfin recteur & inspecteur de toutes les écoles de la confession d'Ausbourg dans ce pays, en 1688. Il mourut à Breslaw en 1709, à 76 ans, dont il en avoit employé 50 à professer. Voici les meilleurs ouvrages de ce savant : I. *De Byzantinarum rerum Scriptoribus liber*, in-4°., 1667 : ouvrage érudit & méthodique. II. *De Romanarum rerum Scriptoribus*, 1669 & 1675, 2 vol. in-4°. Dans l'ouvrage précédent, l'auteur rend compte des écrivains de l'histoire Byzantine; dans celui-ci, de ceux de l'histoire Romaine. Il compile les différens jugemens qu'on en a portés. III. Plusieurs ouvrages sur l'histoire & les antiquités de la Silésie, tels que *Antiquitates Silesiacæ ad annum 1170*, 2 vol. in-4°., 1707; & *De Silesiis indigenis eruditis*, depuis 1165 jusqu'en 1550, in-4°., 1702 & 1705. IV. Des *Harangues*, des *Comédies* & des *Poésies.* Ces divers écrits lui acquirent tant de réputation en Allemagne, que l'empereur Léopold l'appella pour ranger certaines parties de sa bibliotheque.

HANNEKEN, (Mennon) théologien Luthérien, né à Blaxen, dans les pays d'Oldenbourg, en 1595, devint professeur de morale, puis de théologie & des langues orientales à Marpurg, & enfin surintendant des églises de Lubeck, où il mourut en 1671. Ses principaux ouvrages roulent sur la controverse. On a encore de lui : I. Une *Grammaire Hébraïque.* II. *Expositio Epistolæ Pauli ad Ephesios*, Marpurg, 1631, in-4°. — Philippe-Louis HANNEKEN son fils, mort professeur de théologie à Wittemberg en 1706, est aussi auteur de divers *Ouvrages* peu connus *sur l'Ecriture*, in-4°. & in-12.

HANNIBAL, *voy.* ANNIBAL.

HANNIBALIEN, (*Flavius Claudius Hannibalianus*) né à Toulouse & élevé à Narbonne, étoit neveu de Constantin. Ce prince l'ayant formé à l'art militaire, le déclara roi de Pont, de Cappadoce & d'Arménie, & lui fit épouser en 335 sa fille aînée Constantine. Il ne régna pas long-tems. Les soldats, excités par Constance son cou-

sin, le poignarderent en 338, sous prétexte qu'il ne devoit y avoir d'autres Augustes que les fils de Constantin. Hannibalien périt à la fleur de son âge, dans une ville de Bythinie, où étoit la sépulture du fameux Annibal, & c'est sans doute d'où vient le nom d'*Hannibalien.* Il aimoit le faste, & l'on prétend qu'à l'exemple des rois de Perse, il prenoit le titre de *Roi des Rois.* Ces qualités empêcherent les bons citoyens de le regretter.

HANNON, fils de Naas, roi des Ammonites. Ses courtisans lui ayant insinué que les ambassadeurs envoyés par David pour le complimenter sur son avénement à la couronne, n'étoient que des espions, il leur fit raser la barbe & couper les habits jusqu'à la moitié. Cette démarche barbare lui coûta la vie & son royaume, David lui ayant ôté l'un & l'autre.

HANNON, l'un des plus puissans citoyens de Carthage, voulant se rendre maître de la république, avoit invité aux noces de sa fille les sénateurs, pour les faire empoisonner. Son projet fut découvert; mais le sénat, appréhendant le crédit du coupable, se contenta de le prévenir par un décret, qui défendoit en général la trop grande magnificence des noces. Hannon n'ayant point réussi par la ruse, eut recours à la force ouverte. Il se retira à la tête de 20,000 esclaves armés, dans un château extrêmement fortifié, d'où il tâcha d'engager dans sa révolte les Africains & le roi des Maures; mais il fut pris & conduit à Carthage. On enveloppa sa famille dans son malheur, quoiqu'elle n'eût point de part à sa conjuration, & elle fut exterminée avec lui vers l'an 348 avant J. C.

HANNON, général Carthaginois, fut chargé par la république de faire le tour de l'Afrique vers l'an 570, avant l'ere chrétienne. Il entra dans l'Océan par le détroit de Gibraltar, découvrit plusieurs pays, & ne fut arrêté dans ses courses que par le défaut des vivres. Quelques savans ont prétendu qu'il étoit parvenu jusqu'à l'extrémité de l'Arabie; mais ce sentiment n'est pas fondé. Pline & Plutarque rapportent à son sujet une anecdote, qui montre combien ses compatriotes étoient jaloux de leur liberté. Il avoit tellement adouci la férocité d'un lion, qu'il s'en servoit pour porter une partie de son bagage. Les Carthaginois s'imaginerent que cet homme, après avoir apprivoisé un animal si farouche, viendroit à bout de tout ce qu'il entreprendroit, & qu'ainsi ils avoient lieu de craindre qu'il ne se rendît maître de leur état. C'est pourquoi ils l'exilerent pour le reste de ses jours... On a sous son nom des *Voyages* qui ne sont pas de lui. Henri Boekler en donna une savante édition en grec & en latin, avec des notes utiles, à Leyde, 1674, in-12. On les trouve aussi dans les *Petits Géographes*, de l'édition d'Oxford, 1698.

HANSIZ, (Marc) Jésuite, né en Carinthie, l'an 1682, a donné *Germania Sacra*, Ausbourg, 1727, 2 vol. in-fol., & le *Prodromus* du troisieme, consistant dans une ample & savante dissertation sur l'évê-

ché de Ratisbonne, Vienne, 1755, in-fol. Il seroit à desirer que nous en eussions la suite, écrite avec la même érudition & la même sagesse : on auroit une bonne histoire ecclésiastique de cet empire. Elle seroit très-nécessaire dans un tems où une foule d'écrivains ignorans & hétérodoxes, travaillent à défigurer les annales de l'Eglise, de celle d'Allemagne en particulier, par tous les traits de la calomnie & du mensonge. Le P. Hansiz mourut à Vienne en 1766, à l'âge de 84 ans.

HANS-SACHS, c'est-à-dire Jean-Sachs, poëte Allemand, natif de Nuremberg. Il se forma en Allemagne un corps de poëtes sous le nom de *Meister Saenger* ou *Maîtres Poëtes.* C'étoient des gens de métier qui imaginerent d'assujettir le talent des Muses aux statuts de leurs communautés. Cette confrérie de polissons accordoit la permission de faire des vers, & pour rimer en paix, il falloit se faire inscrire sur les regiltres du corps, qui étoit divisé en *Garçons* poëtes, *Compagnons* poëtes, & *Maîtres* poëtes. Les licences s'expédioient dans ce bureau des Muses, au nom des compagnons & des maîtres. Hans-Sachs en étoit le doyen. Les brevets de célébrité & autres faveurs académiques de nos jours semblent être pris des statuts de Hans-Sachs. Il a laissé 5 gros vol in-fol. de fort mauvais vers, Nuremberg, 1560-1579, où l'on voit cependant briller quelques étincelles de génie, à travers cent bassesses & cent grossiéretés. Il mourut l'an 1576, à 81 ans.

HARÆUS ou VERHAER, (François) né à Utrecht vers l'an 1550, embrassa l'état ecclésiastique, parcourut l'Allemagne & l'Italie, fit connoissance du P. Antoine Possevin, & l'accompagna dans les voyages que ce Pere entreprit par ordre de Grégoire XIII. De retour dans sa patrie, il fut pourvu d'un canonicat de S. Jacques à Louvain, où il mourut le 11 janvier 1632. On a de lui : I. *Annales Ducum, seu Principum Brabantiæ totiusque Belgii*, Anvers, 1623, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est divisé en trois parties, la premiere regarde le Brabant, la seconde les Provinces-Unies, la troisieme les troubles des Pays-Bas jusqu'à la treve de 1609. Le tout est enrichi de portraits. Ces Annales passent pour la meilleure histoire qu'on ait du Brabant : elles sont généralement fort exactes & fidelles. II. *Concordia Historiæ sacræ & profanæ, per Olympiades & Fastos, a Româ conditâ usque ad Christum passum*, Anvers, 1614, in-fol. III. *De Vitis sanctorum omnium nationum & temporum*, Cologne, 1605, in-fol. C'est un abrégé de Surius. IV. *Biblia sacra cum expositionibus priscorum patrum litteralibus & mysticis*, Anvers, 1630, 2 vol. in-fol. On n'estime pas beaucoup ce que Haræus a écrit sur la Bible.

HARALD, *voy.* HAROLD.

HARBARD, (Burchard) professeur de théologie à Leipsig, mort en 1614, à 68 ans, dut le jour à une famille noble & distinguée de Konitz en Prusse. Ses écrits sont : I. *Doctrina de conjugio : De Confessione : De Magistratu politico.*

II. *Theses de Smalkaldinæ Confessionis articulis : De lege divina*, &c. On s'attend bien qu'ils doivent être imbus des préjugés de la secte.

HARCOURT, (Henri de Lorraine, comte d') *voy.* HENRI.

HARCOURT, (Henri, duc d') né en 1654, d'une ancienne maison de Normandie, féconde en personnes illustres, porta les armes à l'âge de 18 ans. Après s'être distingué dans plusieurs sieges & combats, il fut envoyé en 1697 ambassadeur en Espagne. Il s'y conduisit avec tant d'esprit & de sagesse, qu'à son retour le roi érigea son marquisat de Thury en duché, sous le titre d'Harcourt, en novembre 1700, puis en pairie l'an 1709. Il eut beaucoup d'influence sur le testament de Charles II, par lequel ce prince éloigna de son trône sa propre maison, pour y appeller celle de France. Il mourut en 1718, à 64 ans, après avoir reçu le bâton de maréchal de France en 1703, & le collier des ordres du roi en 1705. Il eut entr'autres enfans de Marie-Anne Claude de Brulard, son épouse: I. François, duc d'Harcourt, pair & maréchal de France, capitaine des gardes-du-corps, mort en 1750, à 61 ans. II. Louis-Abraham, doyen honoraire de l'église de Paris, & abbé de Signy & de Preuilly, mort en 1750, à 56 ans. III. Henri-Claude, lieutenant-général des armées du roi, mort en 1769, à 62 ans, à qui sa veuve a fait élever en 1776 un magnifique tombeau dans l'église de Notre-Dame à Paris. IV. Et Anne-Pierre, aussi maréchal de France, en 1775, & gouverneur de la province de Normandie.

HARDER, (Jean-Jacques) habile médecin, né en 1656, mort l'an 1711, a été successivement professeur de rhétorique, de physique, d'anatomie, de botanique & de médecine pratique à Bâle, & enfin premier médecin de diverses cours d'Allemagne. On a de lui : I. *Prodromus physiologicus.* II. *Exercitationes anatomicæ & medicæ familiares.* III. *Apiarium, observationibus medicis centum refertum.* Il étoit de l'académie des *Ricovrati* à Padoue, & de celle des Curieux de la Nature.

HARDERWICK, (Gerard) né dans la Gueldre, enseigna la philosophie à Cologne, y fut curé de Ste. Colombe, & y mourut l'an 1503. Il a donné des *Commentaires* sur Aristote, sur quelques ouvrages d'Albert le Grand, & sur les livres de philosophie du pape Jean XXI, qui ont été imprimés, 1486-1504, en plusieurs vol. in-fol.

HARDION, (Jacques) né à Tours en 1686, vint à Paris en 1704, & se dévoua à l'étude des belles-lettres. Admis en 1711 à l'académie des inscriptions en qualité d'élève, il fut associé en 1713 & pensionnaire en 1728. Il donna plusieurs dissertations que l'on peut consulter dans les Mémoires de cette compagnie. En 1730 il fut élu de l'académie françoise, & l'année suivante il commença l'*Histoire de l'origine & des progrès de la Rhétorique dans la Grece.* Il avoit publié sur cette matiere 12 dissertations, lorsque le roi le chargea de donner des leçons à Mesda-

mes de France. Ce fut pour l'usage de ses illustres éleves qu'il composa sa nouvelle *Histoire Poétique*, avec un *Traité de la Poésie Françoise & de la Rhétorique*, 3 vol. in-12; son *Histoire universelle*, dont il a donné 18 vol. in-12, ouvrage estimé & utile, quoique le jugement & la saine critique n'y aient pas toujours présidé. M. Linguet y a ajouté deux volumes; déclamation verbiageuse, hérissée de pointes & de mauvaises plaisanteries, aussi contraires au fond de l'histoire, qu'au style qui lui convient; où tous les faits sont intervertis, & les caracteres défigurés; où les grands hommes sont peints comme des monstres, & les monstres comme des grands hommes; où des vérités de tous les genres sont sacrifiées à des saillies; où des faussetés palpables sont données pour des maximes; où la haine contre la Religion & ses ministres est montée au même point que dans son *Essai sur le Monachisme*. Quand on réfléchit que cette maniere affreuse d'écrire l'histoire est depuis devenue générale, que les annales du genre-humain sont devenues un dépôt de corruption, que le récit des faits prend ses couleurs dans les passions & la scélératesse des écrivains; on préfere de lire les fictions de la fable & les contes des Bonnes (*voyez la fin de l'art.* LOUIS XV). Hardion mourut à Paris, au mois de septembre 1766.

HARDOUIN, (Jean) né à Quimper d'un libraire de cette ville, entra fort jeune chez les Jésuites. Il s'y distingua beaucoup par une pénétration prompte, une mémoire heureuse, mais encore plus par le goût des paradoxes & des opinions singulieres. Selon lui, tous les écrits anciens étoient supposés, à l'exception des ouvrages de Cicéron, de l'*Histoire naturelle* de Pline, des *Satyres* & des *Epîtres* d'Horace, & des *Géorgiques* de Virgile. Son *Enéide* a été visiblement composée par un Bénédictin du 13e. siecle, qui a voulu décrire allégoriquement le voyage de S. Pierre à Rome. Il n'est pas moins clair que les *Odes* d'Horace sont sorties de la même fabrique, & que la *Lalagé* de ce poëte n'est autre chose que la Religion Chrétienne. Aucune médaille ancienne n'est authentique, ou du moins il y en a très-peu, & en expliquant celles-ci, il faut prendre chaque lettre pour un mot entier : par ce moyen on découvre un nouvel ordre de choses dans l'Histoire. Cette bizarre façon d'interpréter lui attira une plaisanterie singuliere. Un antiquaire, outré de tant d'extravagances, voulut les pousser encore plus loin. » Non, mon Pere, lui dit-il » un jour, il n'y a pas une » seule médaille ancienne qui » n'ait été frappée par les Bé» nédictins : Je le prouve; ces » lettres CON. OB. qui se » trouvent sur plusieurs mé» dailles, & que les antiquaires » ont la bêtise d'expliquer par » CONSTANTINOPOLI OBSIG» NATUM, signifient évidem» ment : CUSI OMNES NUMMI » OFFICINA BENEDICTINA ». Cette interprétation ironique ébranla le P. Hardouin, mais elle ne le changea pas... On

assure qu'un Jésuite, son ami, lui représentant un jour que le public étoit fort choqué de ses paradoxes & de ses absurdités, le P. Hardouin lui répondit brusquement : « Hé ! croyez-» vous donc que je me serai » levé toute ma vie à quatre » heures du matin, pour ne dire » que ce que d'autres avoient » déjà dit avant moi »? Son ami lui répliqua : « Mais il ar-» rive quelquefois qu'en se » levant si matin, on compose » sans être bien éveillé, & » qu'on débite les rêveries » d'une mauvaise nuit pour des » vérités démontrées ». Ses supérieurs l'obligerent de donner une rétractation de ses délires; il la donna, & n'y fut pas moins attaché. Ses sentimens menent à un pyrrhonisme universel & à l'incrédulité ; cependant il étoit plein de vertu & de religion. Il disoit *que Dieu lui avoit ôté la foi humaine, pour donner plus de force à la foi divine.* Il mourut à Paris en 1729, à 83 ans, laissant plusieurs disciples dans sa société, entr'autres le fameux P. Berruyer. Ses principaux ouvrages sont : I. Une édition de *Pline le Naturaliste*, à l'usage du dauphin, en 1685, en 5 vol. in-4°; réimprimée en 1723, en 3 vol. in-folio. Les notes sont augmentées dans cette derniere édition, & les paradoxes y sont un peu moins multipliés. L'ouvrage est exécuté d'ailleurs avec beaucoup de sagacité & d'exactitude. II. *La Chronologie rétablie par les Médailles*, en 2 vol. in-4°, Paris, 1697, en latin. C'est dans ce livre, supprimé dès qu'il parut, que l'auteur débite son systême insensé sur la supposition des écrits de l'antiquité. III. Une édition des *Conciles* : travail auquel le clergé de France l'avoit engagé, & pour lequel il lui faisoit une pension. Il est d'autant plus singulier, que l'auteur se fût chargé de cette entreprise, qu'il pensoit que tous les conciles tenus avant celui de Trente, étoient tout autant de chimeres: *Si cela est, mon Pere*, dit un jour le P. le Brun de l'Oratoire au Jésuite, *d'où vient que vous avez donné une édition des Conciles? — Il n'y a que Dieu & moi qui le sachions*, répondit Hardouin. Cette édition, imprimée au Louvre en 1715 à grands frais, en 12 vol. in-fol. & dont on estime la Table, est une réimpression augmentée de l'édition précédente du Louvre, 1644, 37 vol. in-fol. Le débit en fut arrêté par le parlement, sur le rapport des docteurs Witasse, Pirot, Dupin, Bertin, Anquetil, le Merre, nommés pour l'examiner. Le résultat de cet examen fut, que cette compilation renfermoit plusieurs maximes contraires à celles de l'Eglise Gallicane, & que le compilateur avoit écarté plusieurs pieces essentielles & authentiques, pour mettre à leur place des pieces futiles & fausses. L'auteur fut obligé de faire beaucoup de changemens, qui produisirent plusieurs cartons qu'on ne trouve pas facilement. Cette collection est moins estimée que celle du P. Labbe, quoiqu'elle renferme plus de 23 conciles qui n'avoient pas encore été imprimés. La raison en est, que le P. Hardouin en a écarté beaucoup de pieces qui se trou-

vent dans celle du P. Labbe. IV. Un *Commentaire sur le Nouveau-Testament*, in-fol., publié à Amsterdam & à La Haye en 1741 : ouvrage rempli de visions & d'érudition, comme tous ceux de l'auteur. Il y prétend que J. C. & les Apôtres prêchoient en latin. V. Une savante édition des *Harangues* de Themistius. VI. *Opuscula selecta*, imprimés en Hollande en 1709, in-folio. VII. *Opuscula varia*, plus recherchés que les précédens. Ils furent publiés après sa mort en 1733, in-fol., à Amsterdam, chez du Sauzet, par un littérateur très-connu, à qui le P. Hardouin, son ami, avoit confié plusieurs manuscrits. L'écrit le plus considérable de ce Recueil, tant par sa singularité que par sa longueur, a pour titre : *Athei detecti*. Ces athées sont des hommes célebres, la plupart bien chrétiens, qui ont osé dire non-seulement que Dieu étoit la vérité, mais que la vérité étoit Dieu : ce qui, suivant le P. Hardouin, est une preuve sans réplique de leur impiété. VIII. Quelques autres ouvrages imprimés sur la *derniere Pâque de J. C.* 1693, in-4°; contre la *Validité des ordinations anglicanes*, par le Courayer, 2 vol. in-12; & plusieurs manuscrits déposés à la bibliotheque du roi par l'abbé d'Olivet, à qui l'auteur les avoit confiés. En 1766 il a paru à Londres un volume in-8°, intitulé : *J. Harduini, ad censuram veterum Scriptorum, Prolegomena*. Il fortifie dans cet ouvrage son systême sur les anciens, malgré la rétractation qu'il avoit été contraint d'en faire en 1707. On ne sauroit prendre le travers plus ingénieusement, ni plus savamment. Toutes ces étranges idées lui ont mérité cette épitaphe, qui peint assez bien cet homme à la fois dévot & pyrrhonien, adorateur & destructeur de l'antiquité, prodige d'érudition, en anéantissant tous les monumens des connoissances humaines : elle est de M. Vernet, professeur à Geneve.

In expectatione Judicii,
Hìc jacet
Hominum paradoxotatos,
Natione Gallus, Religione Romanus,
Orbis litterati portentum :
Venerandæ antiquitatis cultor & destructor,
Doctè febricitans,
Somnia & inaudita commenta vigilans edidit,
Scepticum piè egit.
Credulitate puer, audaciâ juvenis, deliriis senex.

On l'a traduite ainsi en françois :

Dans l'attente du jugement
Ci-gît un prodige étonnant.
Enfant de l'Eglise Romaine,
La France lui donna le jour :
L'esprit inconstant qui l'entraîne
Soutient & détruit tour-à-tour
Dans les accès de sa docte folie
La vénérable antiquité :
Il songe, il rêve, & nous publie
Les vains fruits de son insomnie
Sur le ton de la vérité ;
Par des nœuds secrets il allie
Le scepticisme avec la piété.
En trois mots c'est tout dire :
Enfant par sa crédulité,
Dans l'âge bouillonnant par sa témérité,
Vieillard par son délire.

HARDY, (Alexandre) Parisien, mort vers 1630, est l'auteur le plus fécond qui ait travaillé en France pour le

théâtre. Dès qu'on lit Hardy, dit Fontenelle, sa fécondité cesse d'être merveilleuse. Les vers ne lui ont pas beaucoup coûté, ni la disposition de ses pieces non plus. Tout sujet lui est bon. La mort d'Achille, & celle d'une bourgeoise que son mari surprend dans le crime, tout cela est également tragédie chez lui. Nul scrupule sur les mœurs, ni sur les bienséances. Tantôt on trouve une courtisanne au lit, qui par des discours soutient assez bien son caractere. Tantôt l'héroïne de la piece est violée. Tantôt une femme mariée donne des rendez-vous à son galant: les premieres caresses se font sur la scene; &, de ce qui se passe entre les deux amans, on n'en fait perdre aux spectateurs que le moins qu'il se peut. « C'est » exactement, dit un auteur » moderne, où nous en sommes » revenus dans ces dernieres » années. Figaro & presque » toutes les nouvelles pieces » sont précisément dans ce goût-» là. Mais il s'en faut bien que » les pieces de Hardy fussent » courues comme les nôtres. » Il étoit obligé d'aller de ville » en ville, comme un baladin » de foire, pour ne pas mou-» rir de faim avec sa troupe ». Ses ouvrages forment 6 gros vol. in-8°.

HARÉE, *voyez* HARÆUS.

HARIOT ou HARRIOT, (Thomas) mathématicien Anglois, né à Oxford en 1560, mort à Londres en 1621, fit un voyage à la Virginie en 1585. Outre la *Relation* de ce voyage, traduit de l'anglois en latin avec figures, à Francfort, 1590, in-folio, on a de lui la *Pratique de l'Art analytique pour réduire les Equations algébriques*, publiée en latin, Londres, 1631; ouvrage qui apprend à dégager les termes algébriques, & donne aux équations une forme plus commode pour les opérations; & montre combien une équation peut contenir de racines fausses & de racines véritables. C'est dans ce livre que les Anglois prétendent que Descartes a copié ce qu'il a écrit sur l'algebre.

HARLAY, (Achilles de) né à Paris en 1536, de Christophe de Harlay, président-à-mortier, fut conseiller au parlement à 22 ans, président à 36, & premier président après la mort de Christophe de Thou, son beau-pere. La Ligue protestante & la catholique partageoient alors la France: Harlay ne voulut être ni de l'une ni de l'autre. Bussi le Clerc le retint quelque tems prisonnier à la Bastille. Henri IV ayant rendu la paix à son royaume, Harlay en profita pour rétablir la justice & faire fleurir les loix. Il mourut en 1616, à 80 ans.

HARLAY, (Nicolas de) de Sancy, né en 1546, mort en 1629, fut successivement conseiller au parlement, maître-des-requêtes, ambassadeur en Angleterre & en Allemagne, colonel-général des Cent-Suisses, premier maître-d'hôtel & surintendant des finances. Il engagea les Suisses à donner un secours de 10,000 hommes à Henri III; & se fit catholique quelque tems après Henri IV, disant qu'il falloit être de la même religion que son prince. C'est sur ce changement que

d'Aubigné composa la satyre intitulée : *La Confession catholique de Sancy*, qu'on trouve dans le *Journal d'Henri III.* On a de lui un *Discours sur l'occurrence de ses affaires*, in-4°. On y voit bien des particularités sur les regnes de Henri III & Henri IV. Les *Mémoires de Villeroi* renferment plusieurs de ses remontrances à la reine Marie de Médicis.

HARLAY, (François de) naquit à Paris en 1625, d'Achilles de Harlay, marquis de Champvallon. Son zele pour la conversion des Protestans, ses succès, ses sermons, la prudence avec laquelle il gouverna l'archevêché de Rouen, lui valurent en 1671 celui de Paris. Il tint des conférences de morale, convoqua des synodes, donna des réglemens salutaires, publia des mandemens, & présida en chef à plus de dix assemblées du clergé. Louis XIV lui préparoit un chapeau de cardinal, lorsqu'il mourut d'apoplexie en 1695, à 70 ans. Son éloge fut prononcé dans l'assemblée du clergé de cette année. L'abbé le Gendre a écrit sa *Vie*, in-4°, en latin (*voyez* l'article de cet historien). Il avoit succédé dans le siege de Rouen à François de HARLAY, son oncle, qui mourut en 1653, & de qui on a des *Observations sur l'Epître aux Romains*, qu'il fit imprimer au château de Gaillon en 1641, in-8°, & *Ecclesiasticæ historiæ liber*, Paris, 1629, in-4°, peu estimé.

HARNEY, (Martin) né à Amsterdam le 6 mai 1634, étudia en philosophie à Louvain, & entra chez les Dominicains en 1650. Il enseigna dans son ordre avec beaucoup de distinction, y occupa les emplois les plus importans, fit trois fois le voyage de Rome, & mourut à Louvain le 22 avril 1704. Il jouit de l'estime des papes & des cardinaux, & de la confiance du célebre Humbert de Precipiano, archevêque de Malines. Profondément instruit dans les sciences théologiques, il se servit de ses connoissances pour combattre l'hérésie jansénienne qui troubloit alors l'Eglise Belgique, & composa différens ouvrages, en faveur des décrets émanés du Saint-Siege. Un des plus connus est son traité de l'*Obéissance raisonnable des Catholiques des Pays-Bas, par rapport à la lecture de l'Ecriture-Sainte, en langue vulgaire, examinée à fond, & démontrée contre monsieur A. A.* (Antoine Arnaud) *dans son Traité de la lecture de l'Ecriture-Sainte; avec quelques pieces authentiques, relatives à la matiere*, en flamand, Anvers, 1686, in-12. Les défenseurs d'Arnaud lui opposerent 12 lettres. Mais il établit son sentiment avec une nouvelle force dans sa dissertation: *De lectione Gallicæ translationis Novi Testamenti, Montibus impressa*, &c.; & publia en latin son traité flamand, sous le titre: *De Sacra Scriptura linguis vulgaribus legenda, rationabile obsequium Belgii Catholici*, 1692, in-12. Les Jansénistes continuerent à l'attaquer, mais les gens sensés jugerent que cette controverse étoit décidée en sa faveur par la raison, l'autorité, & une multitude d'événemens que présente l'histoire ecclé-

siastique. Les philosophes même & les protestans conviennent aujourd'hui de la sagesse des regles établies à ce sujet chez les Catholiques. « Je trouve » très-sage, dit J. J. Rousseau, » la circonspection de l'Eglise » Romaine sur les traductions » de l'Ecriture, en langue vul- » gaire : & comme il n'est pas » nécessaire de proposer tou- » jours au peuple les images » allégoriques du *Cantique des* » *Cantiques*, ni les malédictions » de David contre ses enne- » mis, ni les raisonnemens de » S. Paul sur la grace; il est » dangereux de lui proposer la » sublime morale de l'Evan- » gile dans des term s qui ne » rendent pas exactement le » sens de l'auteur : car pour » peu qu'on s'en écarte en » prenant une autre route, on » va très-loin ». David Hume nous apprend qu'en Angleterre, après la naissance de la prétendue réforme, on fut obligé d'ôter au peuple les traductions vulgaires de l'Ecriture-Sainte, à cause des conséquences qui en résultoient, & du fanatisme que cette lecture entretenoit. » Dans aucune école de philo- » sophie, dit un auteur judi- » cieux, on ne s'est avisé d'ins- » truire les éleves en leur met- » tant seulement à la main les » écrits du fondateur de la » secte ; on n'espéra jamais » former des jurisconsultes par » la simple inspection des loix, » des médecins par la seule » lecture d'Hippocrate, ni des » géometres sans autre secours » que les élémens d'Euclide. » On sent que tout livre quel- » conque a besoin d'explica- » tion, sur-tout pour les com- » mençans, que les instructions » de vive voix applanissent le » chemin, & préviennent les » méprises. Si quelques génies » supérieurs se sont instruits » par les livres sans le secours » d'aucun maître, ces exem- » ples très-rares ne font pas » regle pour tous les hom- » mes ». *Voyez* ARUNDEL Thomas, EUSTOCHIUM, PRODICUS.

HARO, (Don Louis de) héritier du célebre comte, duc d'Olivarès, son oncle maternel, ministre d'état de Philippe IV, lui succéda dans le ministere, & gouverna l'Espagne sous le nom de ce monarque. Ce fut lui qui conclut la paix des Pays Bas, & celle de France, en 1659, avec le cardinal Mazarin. Les deux ministres se rendirent à l'isle des Faisans, & y déployerent l'un & l'autre toute leur politique. Celle du cardinal, dit Voltaire, étoit la finesse; celle de Don Louis, la lenteur. Celui-ci ne donnoit presque jamais de paroles, & celui-là en donnoit toujours d'équivoques. Le génie du ministre Italien étoit de vouloir surprendre; celui de l'Espagnol étoit d'empêcher qu'on ne le surprît. On prétend qu'il disoit du cardinal : *Il a un grand défaut en politique, c'est qu'il veut toujours tromper.* Pour le prix de la paix que Don Louis avoit conclue, le roi d'Espagne érigea en 1660 son marquisat de Carpio en duché-grandesse de la premiere classe, & lui donna le surnom *de la Paix.* Ce ministre mourut en 1661, à 63 ans. C'étoit un homme d'un esprit conciliant, d'un caractere doux & sans ambition. Il parvint à la

faveur de son maître par son seul mérite.

HAROLD I *ou* HARALD, roi d'Angleterre, fils naturel de Canut I, lui succéda, en 1036, au préjudice de Canut II, fils légitime de ce prince. Les Anglois voulurent mettre la couronne sur la tête de Canut; mais Harold fut le plus fort, & l'emporta. L'année suivante il écrivit une lettre sous le nom de la reine Emme, pour inviter Alfred & Edouard, les fils de cette reine & d'Ethelred II, à venir en Angleterre pour recouvrer la couronne. Les deux jeunes princes donnerent dans le piege : Alfred fut arrêté, on lui creva les yeux, & il mourut peu de tems après : Edouard repassa en Normandie, & la reine Emme se retira en Flandre, chez le comte Baudouin. Harold se fit détester par ses crimes, & mourut sans enfans en 1039.

HAROLD II, fils du comte Godwin, se fit elire roi après la mort de S. Edouard III, en 1066, au préjudice d'Edgard, à qui la couronne d'Angleterre appartenoit par sa naissance. Toston, son frere, & Guillaume le Conquérant lui disputerent la couronne; il vainquit le premier, & fut tué par le second à la célebre bataille d'Hastings. A sa mort finit la domination des rois Anglo-Saxons, qui régnoient depuis plus de 600 ans sur la Grande-Bretagne.

HARPAGE, seigneur Mede, l'un des principaux officiers d'Astyages, ayant reçu ordre de faire mourir Cyrus, le confia à un berger, lui apprit sa naissance, & le porta à détrôner Astyages. *Voyez* ce mot.

HARPALICE, la plus belle fille d'Argos, fut aimée éperdument de Clymenus son pere, qui assouvit sa flamme incestueuse, après avoir gagné sa nourrice. Il la maria avec beaucoup de peine, & fit ensuite mourir son gendre pour la reprendre; mais Harpalice, outrée de ce double crime, lui fit manger son propre fils, à l'exemple de Procné. Elle fut changée en oiseau, selon la fable. Clymenus se tua de désespoir. Ces horreurs mythologiques ne sont utiles que par la leçon de la catastrophe. — Il y a eu deux autres HARPALICE. La 1re. aima avec passion Iphicus, & mourut de chagrin de s'en voir méprisée : c'est d'elle qu'un certain cantique fut appellé *Harpalice*. L'autre est l'objet de l'article suivant.

HARPALICUS, roi des Amymnéens, dans la Thrace, eut une fille nommée HARPALICE, qu'il nourrit de lait de vache & de jument, & qu'il accoutuma de bonne heure au maniement des armes. Elle le secourut contre Néoptoleme, fils d'Achille, qu'elle mit en fuite. Harpalicus ayant été tué quelque-tems après par ses sujets, Harpalice se retira dans les bois, d'où elle fondoit sur les bestiaux du canton, & les enlevoit. Elle fut prise dans des rêts qu'on lui avoit tendus; & après sa mort, les paysans se firent la guerre, pour avoir les troupeaux qu'elle avoit volés.

HARPALUS, célebre astronome Grec, vers l'an 480 avant J. C., corrigea le Cycle de 8 années, que Cléostrate avoit

inventé. Il proposa celui de 9 ans ; mais ce nouveau Cycle d'Harpalus eut besoin lui-même d'être corrigé par Meton. *Voyez* ce mot.

HARPALUS, seigneur Macédonien, & l'un des capitaines d'Alexandre-le-Grand, s'attacha à ce prince durant ses démêlés avec Philippe, qui l'exila ; mais dès que ce roi fut mort, Alexandre rappella Harpalus, & lui donna la charge de grand-trésorier, ensuite le gouvernement de Babylone. Le conquérant Macédonien ayant entrepris son expédition des Indes, Harpalus, persuadé qu'il ne reviendroit plus, accabla le peuple de vexations inouies, & dissipa le trésor confié à ses soins par ses prodigalités (*voyez* GLICERE). Le héros revint ; & le gouverneur, pour échapper à sa colere, ramassa 5000 talens, leva 6000 hommes, & se sauva dans l'Attique. Chassé d'Athenes, qui ne vouloit point attirer sur elle les armes d'Alexandre, il se retira vers l'an 327 avant J. C. en Crête, où il fut tué en trahison par un de ses amis. Alexandre ajoutoit une foi si aveugle à la probité d'Harpalus, qu'il fit mettre aux fers comme des calomniateurs, ceux qui lui porterent la premiere nouvelle de la fuite de ce perfide. Telles sont les préventions des rois pour ou contre ceux qui fixent leur affection ou leur haine.

HARPIES, monstres, filles de Neptune & de la Terre, avoient un visage de femme, le corps de vautour, avec des ailes, des griffes aux pieds & aux mains, & des oreilles d'ours. Les principales étoient Aëllo, Ocypete & Celæno. Junon envoya ces monstres pour infecter de leurs ordures & enlever les viandes de dessus la table de Phinée. Zethès & Calaïs les chasserent ; mais Iris, par l'ordre de Junon, les fit revenir dans la Thrace. Les Troyens de la suite d'Enée ayant tué des troupeaux qui appartenoient aux Harpies, ils eurent une espece de guerre à soutenir contr'elles ; & Celæno, dans sa fureur, fit à Enée les plus terribles prédictions.

HARPOCRATE, le dieu *du silence*, étoit fils d'Isis. On le représentoit sous la figure d'un jeune-homme demi-nu, avec un manteau parsemé d'yeux & d'oreilles, & une mître égyptienne sur la tête. Il tenoit d'une main une corne, & avoit un doigt posé sur sa bouche. Le pêcher lui étoit consacré, parce que la feuille de cet arbre a la forme d'une langue. On a imprimé à Lyon, 1603, in-8°: *Harpocrates, sive De recta silendi ratione.*

HARPOCRATION, (Valerius) rhéteur d'Alexandrie, laissa un *Lexicon* curieux *sur dix Orateurs de la Grece.* Il s'y montre un auteur très-poli. On y trouve des détails utiles sur les magistrats, sur les plaidoyers, sur le barreau d'Athenes. Philippe de Maussac donna une édition grecque & latine de cet ouvrage, avec de savantes notes, à Paris en 1614, in-4°. Valois l'aîné a fait sur le même livre des observations importantes, insérées dans les éditions de Leyde, in-4°., 1683, & 1696.

HARRINGTON, (Jean) poëte Anglois sous Elizabeth &

Jacques I, s'est fait un nom par son livre d'*Epigrammes*, & par une bonne traduction en anglois du *Roland le furieux* de l'Arioste.

HARRINGTON, (Jacques) écrivain politique d'Angleterre, né en 1611, d'une ancienne famille de Rutland, accompagna Charles I dans sa premiere expédition d'Ecosse. Après la mort déplorable de ce bon & malheureux monarque, il s'enferma dans son cabinet, éloigné des hommes qui commettoient de telles horreurs, & ne conversant qu'avec ses livres. Ses ennemis l'ayant peint comme un homme dangereux, il fut conduit en 1661 à la tour de Londres, avec le comte de Bath; ensuite à l'isle de Saint-Nicolas, & de là à Plimouth. Le comte de Bath obtint sa liberté. Il mourut en 1677, à 66 ans. Ses ouvrages, rassemblés par Jean Toland, ont été magnifiquement imprimés à Londres en 1700, in-fol. Si on en juge par l'éditeur, il doit y avoir bien des choses à reprendre. Le principal est celui qui est intitulé : *Oceana*. C'est un plan de république, où l'on trouve du génie, de l'invention, & des projets chimériques. Une foule de critiques s'éleverent; Harrington leur répondit. On trouve ces réponses à la suite de son ouvrage.

HARRIOT, *voy.* Hariot.

HARRIS, (Gautier) né à Glocester vers l'an 1651, étoit médecin & membre du college-royal de Londres. Il exerça sa profession avec beaucoup de réputation, & vécut jusqu'en 1725. Il fut médecin de Guillaume, prince d'Orange, depuis roi de la Grande-Bretagne. Nous avons de lui un traité fort estimé : *De morbis acutis Infantium*, qu'il mit au jour à la priere de Thomas Sydenham, fameux médecin de Londres. Ce traité lui fit donner le nom de *Médecin des Enfans*.

HARRISON, général des parlementaires, & complice de la condamnation du roi d'Angleterre Charles I, fut pendu publiquement l'an 1670.

HARRISON, (Jean) habile méchanicien Anglois, naquit en 1693 à Foulby, dans le comté d'Yorck, d'un pere qui, avec son métier de charpentier, se mêloit de raccommoder des horloges & des montres. Le jeune Harrison hérita du goût de son pere pour la méchanique, & se rendit célebre par sa montre marine, destinée à déterminer les longitudes en mer. Après divers essais, qui ne réussirent pas au gré des connoisseurs, il réussit la quatrieme fois, au point d'obtenir le prix de 20,000 liv. sterl. promis pour cet objet par un acte du regne de la reine Anne. Il fit une cinquieme montre de cette espece, qu'il tâcha encore de perfectionner. Mais malgré tout cela on ne peut pas dire qu'il ait atteint son but. Le mouvement de cette machine ne peut être exact en mer, non-seulement à cause du balancement du vaisseau, mais aussi à raison des différens degrés de chaleur, des différens parages ou climats que l'on parcourt. Pour remédier à ces anomalies, Sully, horloger Anglois, a inventé une pendule dont les vibrations se font verticalement; mais il n'a

n'a pas mieux réussi : avant Harrison, Huygens avoit prétendu avoir trouvé le moyen de déterminer la longitude par les pendules. Comme la plupart des méchaniciens occupés dans leurs ateliers, Harrison avoit peine à rendre ses idées par écrit, comme on peut le voir par sa *Description du méchanisme, propre à donner une mesure précise du tems*, 1775, in-8°.; ouvrage écrit sans méthode & sans style. Il mourut à Londres, le 24 mars 1776, à 83 ans.

HARTKNOCH, (Christophe) savant historien Allemand, fut professeur à Thorn, puis à Konigsberg, & mourut en 1687. On a de lui : I. *De republica Polonicâ libri II*, Francfort, 1687, 2 vol. in-8°. Il traite dans le 1er. liv. de l'histoire de Pologne; dans le second, du droit public de ce royaume. Cet ouvrage est estimé, quoiqu'il soit écrit sans ornement & sans grace. II. *Description & Histoire de la Prusse*, en allemand, Francfort, 1684, in-fol. avec fig. III. *Histoire Ecclésiastique de la Prusse*, Francfort, 1686, in-4°., en allemand. IV. *De originibus Pomeranicis.* V. *Chronicon Prussiæ*, de Dusbourg, enrichies de notes savantes, Iene, 1679, in-4°.

HARTMAN, (Jean-Adolphe) naquit à Munster en 1680, de parens catholiques. Après avoir été Jésuite pendant plusieurs années, il se fit Calviniste à Cassel en 1715, & devint peu après professeur de philosophie & de poésie. Il fut fait en 1722 professeur d'histoire & d'éloquence à Marpurg, où il mourut en 1744. Ses ouvrages les plus connus sont : I. *Historia Hassiaca*, 3 vol. II. *Etat des Sciences dans la Hesse*, en allemand. III. Les *Vies* de quelques papes, en latin. On comprend qu'un apostat ne les a pas traités de la meilleure maniere possible. IV. *Præcepta eloquentiæ rationalis*, &c.

HARTMAN, (George) mathématicien Allemand, inventa en 1540 le bâton de l'artillerie, *Baculus Bombardicus*. Il est aussi auteur d'une *Perspective*, réimprimée à Paris en 1556, in-4°.

HARTMAN, (Wolfgang) composa les *Annales d'Ausbourg*, Bâle, 1596, in-fol. : compilation où l'on trouve bien des choses qui tiennent à l'histoire générale de l'Allemagne.

HARTMANN, (Sigismond) Jésuite, né à Vienne en 1632, se distingua par ses connoissances dans les mathématiques, & en astronomie, & mourut à Prague en 1681, après avoir publié *Observatio Cometæ*, 1664.—*Cotoptrica illustrata propositionibus physico-mathematicis ; item de Maximis & Minimis speculis*, Prague, 1668, in-fol.

HARTSOEKER, (Nicolas) né à Gouda en Hollande, l'an 1656, d'un ministre remontrant, s'appliqua aux belles-lettres, aux langues, & s'attacha sur-tout à la physique & aux mathématiques. L'académie des sciences de Paris & celle de Berlin se l'associerent. Le czar Pierre voulut l'emmener avec lui; mais Harsoeker préféra le séjour d'Amsterdam à celui de Moskou. Pour reconnoître cette préférence, on lui fit dresser aux dépens du public, une espece d'observatoire sur un des bastions de la ville.

C'est-là qu'il entreprit un grand miroir ardent, composé de pieces rapportées, selon le dessin qu'il en avoit vu dans la *Catoptrique* de Kircher (*voyez* ARCHIMEDE). Jean-Guillaume, électeur Palatin, lui ayant donné les titres de son premier mathématicien, & de professeur honoraire en philosophie dans l'université d'Heidelberg, il quitta Amsterdam. Après la mort de ce prince, il se retira à Utrecht, où il mourut en 1725, à l'âge de 69 ans. Il étoit vif, enjoué, d'une bonté & d'une facilité, dont de faux amis, dit Fontenelle, abuserent souvent. Il aima mieux ramener les tourbillons de Descartes, que d'adopter le vide de Newton. Son imagination lui dictoit quelquefois ses observations & ses découvertes, comme lorsqu'il vit distinctement une ville dans la lune avec toutes les chaussées qui y conduisoient. On a de lui : I. Un *Cours de Physique*, accompagné de plusieurs pieces sur cette science, La Haye, in-4°, 1730. II. Une foule d'Opuscules, parmi lesquels il y en a peu d'intéressans.

HARTUNG, (Jean) né à Miltemberg en 1505, mort en 1579, enseigna le grec à Fribourg, dans le Brisgaw, avec réputation. On a de lui de savantes *Notes* en latin sur les trois premiers livres de l'*Odyssée;* & une *Version* latine des *Argonautiques* d'Apollonius, qui est peu exacte.

HARTZEIM, (Joseph) vertueux & savant Jésuite, né à Cologne en 1694, d'une famille patricienne, après avoir enseigné les belles-lettres, passa à Milan pour y étudier la théologie, & eut en même tems la chaire de grec & d'hébreu. Durant le séjour qu'il fit à Rome, & dans les principales villes d'Italie, il lia amitié avec des savans célebres, & particuliérement avec Muratori. De retour dans sa patrie, il enseigna la philosophie & la théologie, & fut 10 ans interprete de l'Écriture, sur laquelle il donna chaque année des dissertations estimées & recherchées des savans, sans préjudicier aux fonctions de la chaire & du confessionnal, dont jamais rien ne put le détourner. M. Schannat, savant ecclésiastique, auteur de l'*Histoire de Worms*, ayant formé le dessein de donner la *Collection des Conciles* de l'église d'Allemagne, amassa des matériaux, qui le conduisoient depuis le 4e. siecle jusqu'au 13e. La mort l'ayant empêché de les mettre en œuvre, le P. Hartzeim, à la sollicitation de M. de Manderscheit, archevêque de Prague, se chargea de les mettre en état de paroître. Par ses connoissances & ses correspondances avec les savans d'Allemagne, il les augmenta du double. Il mit au jour les 4 premiers volumes, & avoit achevé le 5e., lorsqu'il fut frappé d'un coup d'apoplexie, dont il mourut 3 jours après, en 1763. Le P. Herman Scholl, son confrere, se chargea de continuer cet ouvrage, & publia les 5, 6, 7 & 8e vol. Sa santé qui étoit fort délicate, ne se soutint pas. Il tomba dans une langueur, qui l'enleva au bout de 3 mois, en 1768. Le P. Gilles Neissen lui succéda, & a publié les 9 & 10e. vol. Enfin A. Hes-

ſelman a donné l'*Index* de cet ouvrage, Cologne, 1790, in-fol. L'édition de Cologne, qui eſt in-fol., eſt en beau papier & beaux caracteres. On trouve au commencement du 5e. vol. la liſte des ouvrages du P. Hartzeim, qui ſont les ſuivans : I. *Summa hiſtoriæ omnis ab exordio rerum ad annum a Chriſto nato 1718*, Luxembourg, in-18. II. *De initio Metropoleos Coloniæ, &c., diſquiſitio*, Cologne, 1732, in-4°. III. *Inſcriptionis Herſellenſis Ubio-Romanæ explanatio*, Cologne, 1745, in-4°. C'eſt l'explication d'une inſcription trouvée à Herſel, village du pays de Cologne, dont les habitans étoient les *Ubii*, quand les Romains vinrent s'y établir. IV. *Bibliotheca Scriptorum Colonienſium*, Cologne, 1747, in-fol. V. *Diſſertationes x hiſtorico-criticæ in Sacram Scripturam*, in-fol. VI. *Catalogus hiſtorico-criticus codicum MSS. Bibliothecæ Eccleſiæ Metropolitanæ Colonienſis*, Cologne, 1752, in-4°. VII. *Hiſtoria Rei nummariæ Colonienſis, & Diſſertationes de eadem*, Cologne, 1754, in-4°. VIII. *Prodromus hiſtoriæ Univerſitatis Colonienſis cum ſynopſi actorum, & ſcriptorum a facultate theologicâ pro eccleſiâ catholicâ & repub.*, Cologne, 1759, in-4°. Le P. Hartzeim a encore laiſſé les manuſcrits ſuivans, qu'il n'a pas eu le loiſir de retoucher. 1°. *Eifflia occidentalis illuſtrata, opus a Schannat cœptum, ab Hartzeim ad finem perductum, figuris ornatum & codice diplomatico auctum.* 2°. *Vita S. Annonis diplomatica.* 3°. *Hiſtoria Collegii Tricoronati.* 4°. *Hiſtoria litteraria Germania* 5°. *Concionum Germanicarum tomi plures.* 6°. *Exercitiorum S. Ignatii tomi aliquot.* 7°. *Collectio diplomatum pro Archidiœceſis Colonienſis, ducatuumque Montenſis & Juliacenſis Hiſtoria.*

HARTZHEIM, (Gaſpar) né à Cologne, ſe fit Jéſuite, enſeigna pendant preſque toute ſa vie les belles-lettres, la philoſophie & la théologie dans différens colleges, & mourut à Cologne vers 1735. On a de lui : I. *Explicatio fabularum & ſuperſtitionum in S. S. indicatarum, allegorico, analogico, morali, præter litteralem ſenſum*, Cologne, 1724, & Padoue, 1731, in-8°. II. *Nicolai de Cuſa cardinalis vita*, Treves, 1730, in-8°. III. Pluſieurs livres de piété en latin.

HARVÉE *ou* HARVEI, (Guillaume) *Harveus*, né à Folkſton, dans le comté de Kënt, en 1578, mort en 1657, à 80 ans, fut médecin de Jacques I & de Charles I, & profeſſeur d'anatomie & de chirurgie dans le college des médecins à Londres, ſur lequel il répandit ſes bienfaits. C'eſt à lui qu'on attribue ordinairement la découverte de la circulation du ſang, quoiqu'il ſoit certain que Ceſalpin l'enſeigna long-tems avant lui, & que le Jéſuite Fabri en ait parlé avant que le livre de Harvée lui fût tombé entre les mains; mais Harvée l'a miſe dans tout ſon jour, & l'a prouvée par des expériences multipliées. « Cependant, dit un phyſicien, » il faut avouer que juſqu'ici » ç'a été une découverte plus » curieuſe qu'utile. Il ne paroît pas que la médecine en

» ait profité. La théorie du » pouls, traitée long-tems auparavant avec art & succès, » paroît avoir rempli tout ce » qu'on eût pu espérer de la » connoissance de la circula» tion » (*voyez* HÉROPHILE). On a de cet illustre médecin, des ouvrages estimables. Les principaux sont : I. *Exercitatio anatomica de motu cordis & sanguinis*, Leyde, 1639 ; Glascow, 1751, in-4°. II. Un traité *De circulatione sanguinis*, Roterdam, 1649. III. Un autre *De generatione animalium*, Londres, 1651, in-4°. IV. Un autre *De ovo* (voyez GRAAF Reinier). V. Un livre en anglois, intitulé : *Nouveaux Principes de Philosophie*, &c. Ces divers écrits ont été réunis à Londres, 1666, in-4°.

HARVÉE, (Gédéon) habile médecin, né en Angleterre, dans la province de Surrey, mort en 1700, est connu principalement par deux Traités curieux, & qui ne sont pas communs : I. *Ars curandi morbos expectatione.* Schal lui opposa *Ars sanandi cum expectatione, opposita arti curandi nudâ expectatione.* II. *De vanitatibus, dolis & mendaciis Medicorum* ; ces deux ouvrages recherchés, ont été imprimés ensemble à Amsterdam, 1695. Il publia d'autres écrits en anglois, où il étale, en fait de médecine, un scepticisme outré, & substitue quelquefois aux opinions reçues les paradoxes les plus étranges. Il mourut à Londres au commencement du dix-huitieme siecle.

HASE, (Théodore de) naquit à Brême en 1682, parcourut l'Allemagne & la Hollande, & devint professeur de belles-lettres à Hanau. L'année suivante il fut rappellé à Brême, pour y être ministre & professeur d'hébreu. Il fut reçu, quoique absent, docteur en théologie à Francfort-sur-l'Oder en 1712, & membre de la société royale de Berlin en 1718. Enfin il devint, en 1723, professeur de théologie à Brême, où il mourut le 25 avril 1731. On a de lui un vol. in-8° de *Dissertations*, pleines d'érudition. Il travailloit avec Lampe à un Journal, commencé sous le titre de *Bibliotheca historico-philologico-theologica* ; & continué sous celui de *Musæum historico-philologico-theologicum.*

HASECH, (Antoine) ecclésiastique du diocese de Liege, devint célebre par son grand âge, & les moyens qui l'y firent parvenir. Son évêque l'ayant interrogé comment il avoit conservé ses forces & sa santé beaucoup au-delà d'un siecle, il répondit qu'il s'étoit constamment abstenu de trois choses : *Mulierum, ebrietatis & iracundiæ* (voyez LEONICENUS). Il mourut en 1526, à l'âge de 125 ans, ayant été durant cent ans curé de Gulich ou Gouvi, dans le pays de Luxembourg, & selon d'autres, de Gelick ou Geule, près de Maëstricht. Son portrait qui a été gravé, devient fort rare.

HASSAN-BACHA, grand-visir de l'empire Ottoman, né en Afrique, d'abord prit service dans la marine d'Alger. Tombé entre les mains des Espagnols, il fut envoyé à Naples, d'où après avoir été mis en liberté, il passa à Constantinople. Les traitemens doux

& humains qu'il avoit constamment éprouvés de la part des Chrétiens, pendant sa captivité, lui avoient inspiré les sentimens favorables qu'il a conservés toute sa vie pour les Francs. Son courage éclata à la fameuse bataille de Tschesmé, le 5 juillet 1770, où la flotte Turque fut réduite en cendres par les Russes. Avant la bataille, il avoit proposé un moyen extrême, c'étoit d'accrocher chaque vaisseau Russe par une caravelle, d'y mettre le feu & de faire sauter les deux bâtimens à la fois. Tous les capitaines rejeterent ce projet, Hassan-Bacha fut le seul qui l'exécuta, & il parvint à se sauver. Elevé ensuite au poste éminent de grand-amiral, ou capitan-Bacha, il sut conserver cette dignité pendant une longue suite d'années dans une cour orageuse & sujette aux plus grandes vicissitudes. Sa réputation s'établit de plus en plus par les expéditions dans la Syrie, & sur-tout en Egypte, où il parvint à soumettre les rebelles par une grande rigueur. Après avoir rétabli l'ordre en 1775 à Smyrne, il prit les villes de Gaza, de Jaffa & d'Acre, où le fameux Daher, chéik de cette ville, eut la tête tranchée. Il parcourut une partie de l'Egypte, & en rapporta un butin immense. Les beys d'Egypte s'étant révoltés, Hassan-Bacha mit à la voile de Constantinople au printemps de l'an 1786; il débarqua à Alexandrie, mit en déroute l'armée des rebelles, en fit passer un grand nombre au fil de l'épée, & marcha vers le Caire dont il s'empara. La guerre ayant éclaté de nouveau entre les Turcs & les Russes en 1788, il fut nommé grand-amiral de la Mer-Noire, & généralissime des troupes qui devoient agir sur ses bords. Il y eut des batailles navales peu décisives, le 18 & le 28 juin & le 14 juillet. Mais la mer ayant été prise de glaces dès le mois de novembre, & Oczakow ayant perdu par-là sa principale défense, cette forteresse fut emportée le 6 décembre, sans que l'amiral pût rien faire pour l'empêcher. Ces mauvais succès le firent déposer; mais en rendant justice à sa valeur, le sultan le fit séraskier d'Ismaïl. Il commanda un corps en Bessarabie en 1789, mais ne fit rien de remarquable. Les Turcs avoient essuyé des malheurs de tout côté pendant cette campagne. Le grand-visir avoit été battu à Martinestie, près de Focksan, par l'armée combinée des Autrichiens & des Russes; Orsova étoit bloquée, Bender s'étoit rendu aux Russes; la Porte dans cette extrémité le nomma grand-visir, mais il ne répondit point à l'attente du public, & donna lieu à divers bruits, qui n'ont pas été bien éclaircis. Il mourut à Schiumla au mois de mars 1790, âgé de 87 ans.

HATON *ou* HETTON, abbé de Richenou, puis évêque de Bâle vers 801, fut envoyé en ambassade, par Charlemagne, vers Nicephore, empereur de Constantinople, l'an 811. Il publia une relation de ce voyage, qu'il nomma *Itinéraire*. Hatton se démit de son évêché en 822, & se retira dans le monastere de Richenou, où il mourut saintement en 836. On a de

lui un *Capitulaire* pour l'instruction de ses prêtres. Cet ouvrage curieux est inséré dans le *Spicilege* de dom Luc d'Acheri. Il est encore auteur d'une *Relation de la Vision de Wettin*, dans le tome 5e. des Actes de S. Benoît de Mabillon.

HATTON, *voyez* OTHON.

HAUDICQUER DE BLANCOURT, (François) vivoit sur la fin du 17e. siecle, tems auquel il fit paroître : I. L'*Art de la Verrerie*, Paris, 1697, in-12. II. *Recherches sur l'Ordre du Saint-Esprit*, 1695 ou 1710, 2 vol. in-12. III. *Le Nobiliaire de Picardie*, 1693, & avec des frontispices de 1695, in-4°. Ce livre est recherché des curieux à cause de sa rareté, mais non pas à cause de sa fidélité ; il a été effacé par celui que M. Bignon a fait dresser en 1717.

HAVENSIUS, (Arnaud) savant Jésuite, né à Bois-le-Duc en 1540, fut reçu docteur en théologie à Cologne, où il enseigna cette science avec applaudissement; après avoir passé vingt-sept ans dans la société, il la quitta par amour de la solitude, & se fit Chartreux à 46 ans. Il ne s'y acquit pas moins d'estime que dans la société ; fut prieur de plusieurs couvens, visiteur de la province, & mourut à Gand, l'an 1611, à 71 ans. Il est auteur de divers ouvrages : I. *De auctoritate Sanctorum Patrum in decernendis fidei dogmatibus*, Cologne, 1620, in-8° : ce n'est qu'une harangue. II. *De erectione novorum Episcopatuum in Belgio*, Cologne, 1609, in-4°. III. *De crudelitate moribusque priscorum ac recentium hæreticorum*, 1608, in-8° : ouvrage plein de choses, écrit avec élégance & intérêt.

HAVERCAM, (Sigebert) professeur en histoire, en éloquence & en langue grecque à Leyde, & membre de l'académie de Cortone en Italie, mourut en 1742, à 58 ans. Il s'étoit acquis une grande réputation par son savoir. Il possédoit supérieurement la science des médailles. Entr'autres fruits de sa laborieuse application, on a de lui plusieurs éditions d'auteurs grecs & latins : d'*Eutrope*, in-8°, 1729 ; de *Josephe*, Amsterdam, 1726, 2 vol. in-folio, avec des notes très-savantes, mais trop étendues ; de l'*Apologétique* de Tertullien. On lui doit encore : I. Les *Médailles de grand & de moyen Bronze, du Cabinet de la Reine Christine de Suede*, en latin, La Haye, 1740, in-fol., avec des Commentaires, & en françois dans le même format. II. *Imperatorum Romanorum numismata aurea a julio Cæsare ad Heraclium, ex musæo Principis Croyi*, avec des explications de Jean Hamelarius, & une description du cabinet de Louis Smids, enrichies de notes de Havercam, Amsterdam, 1738, in-4°. III. Et un bon ouvrage intitulé : *Sylloge Scriptorum qui de Græcæ linguæ rectâ pronuntiatione scripserunt*, Leyde, 1736, 2 vol. in-4°.

HAVERMANS, (Macaire) né à Bréda le 30 septembre 1744, chanoine-régulier de l'ordre de Prémontré, étoit né avec un génie prématuré, vif, pénétrant ; mais avec une santé extrêmement délicate, qu'il acheva de ruiner par son application continuelle à l'étude. Il mourut en 1680 à Anvers,

âgé ſeulement de 36 ans. Son principal ouvrage eſt intitulé : *Tyrocinium theologiæ moralis*, Anvers, 1675, 2 vol. in-8°. II. La *Défenſe* de ce livre, Cologne, 1676. III. *Lettre apologétique au Pape Innocent XI.* IV. *Diſquiſition théologique ſur l'amour du Prochain.* V. *Diſquiſition*, où il examine : *Quel amour eſt néceſſaire & ſuffiſant pour la juſtification dans le Sacrement de Pénitence ?* Tous ces ouvrages ſont en latin. « C'é» toit, dit Foppens, dans la » *Bibliotheque Belgique*, un » homme ſavant, mais auquel » quelques critiques crurent » trouver une teinte de Jan» ſéniſme ».

HAVERS, (Clopton) médecin Anglois, publia en 1691 un *Traité d'Oſtéologie.* L'année ſuivante, il fut traduit de l'anglois en latin. La derniere impreſſion eſt celle de Leyde, en 1734, ſous ce titre : *Novæ quædam Obſervationes de Oſſibus*, in-8°. Havers a bien écrit ſur les os; il a fait quelques découvertes ſur le périoſte & ſur la moëlle; il a cru en avoir fait encore quelques autres, mais elles avoient été faites avant lui.

HAVIEL, (Thomas) chevalier Anglois, forma un parti contre Marie d'Angleterre, en 1553. Il étoit fort attaché au Calviniſme ; & à l'exemple de tous les ſectaires, il voulut le maintenir par la rebellion. Il engagea dans ſon parti la princeſſe Elizabeth, ſœur paternelle de la reine Marie, avec le prince de Courtenai, petit-fils d'Edouard IV. Il ſe mit à la tête de 1200 chevaux & de 2000 hommes de pied, s'approcha de la ville de Rocheſter, & la prit par intelligence au mois de janvier 1554. Il s'y empara en même tems de 2 grands vaiſſeaux deſtinés pour porter en Angleterre le prince d'Eſpagne ; puis il s'avança vers Londres. La reine lui fit dire, que *ſi ſon alliance avec le prince d'Eſpagne déplaïſoit aux Anglois, elle choiſiroit un autre mari qui fût à leur gré* ; & lui promit des gratifications conſidérables, s'il mettoit les armes bas : trait qui réfute ſuffiſamment le caractere que quelques hiſtoriens ont prêté à cette princeſſe. Haviel, comptant d'être introduit dans Londres par les complices de ſa révolte, refuſa toutes ces offres ; mais lorſqu'il penſoit à ſe faire ouvrir une des portes de la ville, il fut inveſti par les troupes de la reine, & pris avec environ 200 des conjurés, qui l'accompagnerent au ſupplice.

HAVINGE, voyez PHILIPPE de Bonne-Eſpérance.

HAULTIN, (Jean-Baptiſte) conſeiller au Châtelet, préparoit un *Recueil de Médailles*, qui n'avoient pas encore été données par les antiquaires, lorſque la mort le ſurprit en 1640. On conſerve à la bibliotheque du roi ce qu'il y en avoit de gravé, en un vol. in-fol., compoſé de 157 feuillets. On a de lui les *Figures des Monnoies de France* 1619, in-4°, rare.

HAUSEN, (Guillaume) né à Dillingen en Suabe, l'an 1710, entra chez les Jéſuites en 1730, & ſe livra entiérement aux travaux des miſſions, au grand contentement des évêques, qui l'appelloient pour venir les ai-

der dans les devoirs de la dignité paſtorale. Le comte de Schrattenbach, archevêque de Salzbourg, alarmé des progrès que les ſectaires faiſoient dans ſon dioceſe, & des troubles qui menaçoient l'état vers 1763, eut recours au zele de ce miſſionnaire, qui répondit pleinement à ſes eſpérances, & contribua beaucoup à ramener l'ordre avec l'attachement à l'ancienne foi. Il mourut à Aichſtadt en 1781, après avoir publié en allemand plusieurs livres pleins d'une inſtruction ſolide & d'une véritable piété; & en latin, *Sanctitas Sacerdotalis in Petro Apoſtolorum ac Sacerdotum principe propoſita*, Dillingen, 1769, in-8°.

HAUTEFEUILLE, (Jean) habile méchanicien, né à Orléans en 1647, d'un boulanger, fut connu de madame de Bouillon dans cette ville, où elle étoit exilée, la ſuivit en Italie, en Angleterre, & obtint pluſieurs bénéfices par ſon crédit, & une penſion par ſon teſtament. L'abbé Hautefeuille avoit un goût & un talent particulier pour l'horlogerie. C'eſt lui qui trouva, dit-on, le ſecret de modérer les vibrations du balancier des montres, par le moyen d'un petit reſſort d'acier, dont on a fait depuis uſage (*voyez* HOOK). L'académie des ſciences, à laquelle il fit part de cette découverte, la trouva très-propre à donner une grande juſteſſe aux montres. Les montres dans leſquelles on a employé ce petit reſſort, s'appellent par excellence *Montres à pendule*. Huyghens s'attribua fauſſement cette invention. L'abbé Hautefeuille n'excelloit pas moins dans les autres parties de la méchanique. Il mourut à Orléans en 1724, à 77 ans. C'étoit un homme exempt de toute ambition, & plus attentif à cultiver les ſciences que la fortune. On a de lui un grand nombre de brochures courtes, mais curieuſes, & ſemées d'obſervations utiles, qui en ſont un témoignage. Les principales roulent ſur des conſtructions nouvelles de 3 montres portatives; d'un mouvement en forme de croix, qui fait les oſcillations des pendules très-petites, d'un gnomon ſpéculaire pour régler juſte au ſoleil les pendules & les montres; & d'un inſtrument qui devoit donner lieu aux peintres de faire leurs ouvrages plus parfaits, &c.

HAUTEFORT, (Marie de) née en 1616 de Charles, marquis de Hautefort, fut élevée dans la maiſon de la reine Anne d'Autriche, dont elle devint dame-d'atours. Sa vertu, ſes graces & la douceur de ſon caractere lui acquirent de l'empire ſur l'eſprit de cette princeſſe, & ſa beauté fit impreſſion ſur Louis XIII; mais la ſageſſe de l'un & de l'autre ne ſe démentit jamais. Cependant le cardinal de Richelieu la fit renvoyer de la cour. Louis XIII, qui ne l'aimoit que comme un prince pieux peut aimer, conſentit à cet éloignement. Lorſqu'Anne d'Autriche fut déclarée régente, elle la fit revenir avec les plus grandes démonſtrations d'amitié; mais ſon oppoſition au cardinal Mazarin, lui fit perdre les bonnes graces de ſa maîtreſſe. Le maréchal de Schomberg étant devenu veuf, l'épouſa en 1646. Elle

n'en eut pas d'enfans, & mourut en 1691, à 75 ans.

HAUTEMER, (Guillaume de) seigneur de Fervaques, étoit le plus vieux guerrier qu'il y eût du tems de Henri IV. François de France, duc d'Alençon, le fit grand-maître de sa maison, premier gentilhomme de sa chambre, général de ses armées en Flandre, & chef de tous ses conseils. Fervaques n'en fut guere plus estimé. Le duc ni ses favoris ne passoient pas pour gens de bien; & d'ailleurs il engagea ce prince dans des entreprises injustes, qui le forcerent à sortir de Flandre, couvert de confusion, & méprisé de tout le monde. C'est Fervaques qui le détermina à tenter de surprendre & de piller Anvers en 1583 : journée qui fut aussi glorieuse aux habitans, que funeste aux François : ils y perdirent plus de 300 gentilshommes & 1200 soldats, massacrés par les bourgeois (*voyez* FRANÇOIS DE FRANCE). Après la mort de son protecteur, il se donna à Henri IV, qui le fit maréchal de France en 1595 ; il se signala au siege d'Amiens en 1597, & mourut en 1613, âgé de 75 ans.

HAUTEROCHE, (Noël le Breton, sieur de) mort à Paris en 1707, à 90 ans, est auteur d'un *Recueil de Comédies*, imprimé à Paris, en 3 vol. in-12. Il ne faut chercher chez lui, ni peinture des mœurs, ni aucun des détails propres à les corriger. On a encore de lui plusieurs Historiettes, assez insipides à présent, mais qui furent bien reçues dans leur naissance par ceux qui perdent leur tems à la lecture de ces frivolités. Il étoit en même tems acteur, & si passionné, qu'il histrionisoit encore à l'âge de 90 ans.

HAUTESERRE *ou* ALTESERRA, (Antoine Dadine de) professeur en droit à Toulouse, naquit dans le diocese de Cahors & mourut en 1682, à l'âge de 80 ans, regardé comme un des plus habiles jurisconsultes de France. On a de lui : I. Un *Traité des Ascétiques*, ou *De l'origine de l'Etat monastique*. II. Des *Notes*, pleines d'érudition, *sur les Vies des Papes*, par Anastase. III. Un *Commentaire sur les Décrétales* d'Innocent III. 1666, in-fol. IV. Un traité *De Ducibus & Comitibus Galliæ Provincialibus*, en 3 livres ; réimprimé à Francfort, in-12, en 1731, avec une longue préface de l'éditeur, Jean-Georges Estor. V. *Gesta Regum & Ducum Aquitaniæ*, 1648, 2 vol. in-4°, &c. VI. *Ecclesiasticæ jurisdictionis vindiciæ*, Orléans, 1702, in-4°. C'est une réfutation du *Traité de l'Abus* de Fevret. L'auteur l'entreprit à l'âge de 70 ans, par ordre du clergé. VII. Un traité en latin des *Origines des Fiefs*, que Schilterianus fit réimprimer dans son *Commentaire sur le Droit Féodal d'Allemagne*. Peu d'hommes ont possédé le droit canon, la discipline de l'Eglise, & les libertés gallicanes plus à fond que lui, & ont enseigné avec autant de méthode.

HAUTEVILLE, *voy.* TANCREDE DE HAUTEVILLE.

HAUTEVILLE, (Jean de) Normand, & moine de S. Alban en Angleterre, florissoit à Paris vers l'an 1180, sous le

regne de Philippe-Auguste. Il a écrit un poëme moral contre les vices du genre-humain, intitulé *Archi-Trenius* (le Pleureur), en 9 livres, Paris, 1517, in-4°. L'auteur prend lui-même le nom de son poëme, *Archi-Trenius*, comme qui diroit *Archi-Jérémie*, du nom grec des Lamentations. Ce livre est très-rare.

HAWKE, (Edouard) chevalier du Bain, se distingua par plusieurs actions éclatantes sous le regne de Georges II, qui le créa amiral de son propre mouvement, pour récompenser la conduite qu'il tint dans la fameuse bataille navale de 1744, sous les amiraux Matthews & Lestock. La victoire qu'il remporta en 1759 sur le maréchal de Conflans, acheva de détruire la marine Françoise dans cette guerre. Georges III l'éleva à la pairie le 14 mai 1776. Il mourut le 17 octobre 1781, à sa maison de Fanbury, dans un âge fort avancé.

HAY, *voyez* CHERON (Elizabeth-Sophie) & CHATELET.

HAY, (Jean) Jésuite, né à Dalketh, près d'Edimbourg en Ecosse, vers 1544, enseigna la théologie, les mathématiques, & la langue sainte, en Pologne, en France & dans les Pays-Bas. Il mourut chancelier de l'université de Pont-à-Mousson, en 1607, avec une réputation de piété & de savoir. On a de lui divers ouvrages, sur-tout plusieurs *Livres de Controverse* contre les Calvinistes, une édition de la *Bibliotheque sainte* de Sixte de Sienne, avec des remarques, Lyon, 1591, in-fol., & *De rebus Japonicis*, *Indicis & Peruanis*, *epistolæ*, Anvers, 1605.

HAYE, (Jean de la) baron de Coulteaux, lieutenant-général en la sénéchaussée de Poitou, fut tué en 1575. Il s'est fait connoître par *les Mémoires & recherches de France & de la Gaule Aquitanique*, Paris, 1581, in-8°., & avec les *Annales d'Aquitaine*, par Bouchet, Poitiers, 1644. Cette histoire est fort abrégée, sur-tout dans le commencement. Du Chesne prétend qu'elle est farcie de titres falsifiés.

HAYE, (Jean de la) Cordelier Parisien, prédicateur ordinaire de la reine Anne d'Autriche, naquit en 1593, & mourut en 1661. Il est fort connu par deux ouvrages; l'un intitulé : *Biblia magna*, 1643, 5 vol. in-fol., contient les Commentaires de Gagnæus, d'Estius, de Tirin, & de plusieurs autres : compilation utile & assez bien faite. L'autre, *Biblia maxima*, 1660, 19 vol. in-fol. est un recueil peu estimé. Les Prolégomenes de cet ouvrage renferment beaucoup d'érudition, mais elle est mal distribuée, & souvent mal choisie : ce livre est peu commun. — Il ne faut pas le confondre avec Jean de la HAYE, Jésuite, mort en 1614, à 74 ans, dont on a une *Harmonie Evangélique*, en 2 vol. in-fol. & d'autres ouvrages; ni avec un autre Jean de la HAYE, valet-de-chambre de Marguerite de Valois, éditeur de ses Poésies. *Voyez* MARGUERITE.

HAYE, (Gilbert de la) Dominicain, né à Lille en 1640, se fit aimer & estimer par la pureté de ses mœurs & par la

douceur de son caractere: quoiqu'il s'adonnât beaucoup à la prédication, il sut trouver le tems de fouiller dans beaucoup d'archives des monasteres des Pays-Bas, d'où il tira un grand nombre de pieces pour éclaircir l'histoire des couvens & des écrivains de son ordre. Il mourut à Lille le 17 juin 1692. On y conserve en manuscrits : I. *Compendium historiæ Provinciæ Germaniæ inferioris FF. Prædicatorum.* Le P. Richard en a profité dans l'*Histoire du Couvent des Dominicains de Lille*, *1781*, où l'on voit une très-bonne réfutation de la derniere Histoire de cette ville, rédigée par un barbouilleur philosophiste. II. *Bibliotheca Belgo-Dominicana.* Le P. Echard a fait entrer cet ouvrage dans sa Continuation des *Scriptores Ordinis Prædicatorum* du P. Quétif, Paris, 1721, in-fol.

HAYER DUPERRON, (Pierre le) né à Alençon en 1603, du procureur du roi, au présidial de cette ville, charge dont il fut lui-même pourvu après la mort de son pere, se fit en son tems quelque réputation par ses poésies. Son ouvrage le plus considérable en ce genre, est intitulé: *Les Palmes de Louis le Juste, poëme historique, divisé en IX livres, où, par l'ordre des années, sont contenues les immortelles actions du très-chrétien & très-victorieux monarque Louis XIII*, &c., Paris, 1635, in-4°. Le Hayer fut un des premiers membres de l'académie naissante de la ville de Caen. Il vivoit & rimoit encore en 1678. Outre le poëme dont nous venons de parler, & quantité d'autres poésies fugitives, telles qu'*Epîtres*, *Odes*, *Sonnets*, &c.; il a traduit quelques ouvrages de l'espagnol, & entr'autres, l'*Histoire de l'Empereur Charles V*, *par* J. Antoine de Vera, Paris, 1662, in-4°.

HAYER, (Jean-Nicolas-Hubert) Récollet, ancien professeur de philosophie & de théologie dans son ordre, né à Sarlouis le 15 juin 1708, mourut à Paris le 16 juillet 1780. Il fut un des athletes chrétiens, qui se mesurerent le plus souvent avec les incrédules modernes. Ses principaux ouvrages sont : I. *La spiritualité & l'immortalité de l'Ame*, 1757, 3 vol. in-12, où cette importante matiere est discutée avec solidité, & appuyée de tout ce que la Religion & la raison fournissent de plus lumineux. C'est un des meilleurs traités & des plus complets que nous ayons sur cette vérité consolante. Il est écrit d'un style clair, net & facile. II. *La Regle de Foi vengée des calomnies des Protestans*, 1761, 3 vol. in-12. III. L'*Apostolicité du ministere de l'Eglise Romaine*, 1765, in-12. IV. *Traité de l'existence de Dieu*, in-12. V. L'*Utilité temporelle de la Religion Chrétienne*, 1774, in-12. VI. *La Charlatanerie des Incrédules*, 1780, in-12. Il composa pendant quelques années en société avec M. Soret, avocat, un ouvrage périodique, intitulé *la Religion vengée*, 1757-1761, 21 vol. in-12. Il eut quelques démêlés avec Boullier, ministre à Amsterdam (*voyez* BOULLIER). Tous ces écrits prouvent l'activité de son zele, & ne font pas moins honneur à ses lumieres qu'à ses sentimens.

HAYES, (Charles) savant médecin Anglois, né en 1678, fut employé par la compagnie d'Afrique; après sa dissolution il revint en Angleterre, se retira à Down, où il mourut le 18 décembre 1760. On a de lui un *Traité des fluxions*, 1704, & *Chronographia Asiatica & Ægyptiaca*, in-8°, curieux & estimé.

HAYMON, *voyez* AIMON.

HAYMON, Anglois de naissance, entra dans l'ordre de S. François, enseigna avec réputation la théologie à Paris, dans le 13*e*. siecle, & devint général de son ordre. Grégoire IX l'envoya en qualité de nonce à Constantinople, & le chargea de la revision du bréviaire & des rubriques de l'Eglise Romaine.

HAYS, (Jean de) poëte François du 16*e*. siecle; étoit conseiller & avocat du roi au bailliage & siege présidial de Rouen. Il a fait quelques Pieces de Théâtre, dont l'une, intitulée *Cammate*, est en 7 actes. Ce qui n'est rien en comparaison de la *Mort de Gustave-Adolphe*, composé par un dramatiste Espagnol, en 24 actes, & jouée devant Philippe IV, trois jours de suite. On a encore de lui *Amarylle*, Rouen, 1595, in-12.

HAYS, (Gilles le) sieur de la Fosse, poëte Latin, natif du village d'Amayé, à 2 lieues de Caen, fut professeur de rhétorique à Caen, & recteur de l'université de cette ville. Il vint ensuite à Paris, & il y enseigna la rhétorique avec beaucoup de réputation, dans les colleges du Plessis, du cardinal le Moine & de Beauvais, jusqu'en 1666, qu'il devint curé de Gentilly, où il mourut en 1679. Ses *Poësies latines* sont estimées, mais trop satyriques.

HAYS, (Jean-Baptiste des) peintre, *voyez* DESHAYS.

HAYWARD, (Jean) historien Anglois du 17*e*. siecle, mort à Londres le 17 juin 1627, écrivoit avec une liberté qui tenoit de la licence. On a de lui en anglois, *Les Vies des trois Rois Normands*, 1613, in-4°; celle *du roi Henri IV*, 1599, in-4°; *Le regne d'Edouard VI*, 1630, in-4°, &c. Ses écrits lui attirerent des désagrémens bien mérités.

HAZAEL, officier de Benadad I, roi de Syrie, étouffa ce prince sous une couverture, & régna en sa place, vers l'an 889 avant J. C. Il tourna ensuite ses armes contre les Juifs, ravagea leur pays, & entreprit le siege de Jérusalem. Joas, voulant empêcher la ruine de cette ville, envoya à l'usurpateur tout l'or & tout l'argent du temple & de ses coffres, selon la prédiction du prophete Elisée. Il se retira & mourut, laissant la couronne à son fils Benadad II.

HÉARNE, (Thomas) écrivain Anglois, distingué par ses écrits sur l'histoire d'Angleterre, par les anciens auteurs dont il a donné de bonnes éditions, & par les services qu'il a rendus à la bibliotheque Bodléene, mourut en 1735, à 57 ans. Il voulut qu'on ne mît sur sa tombe que cette épitaphe: *Ci-gît Thomas* HÉARNE, *qui passa sa vie à étudier & à conserver les antiquités*. On estime particuliérement: I. *Système de l'Histoire universelle*, Londres,

1724, 2 vol. in-8°, en anglois.

HEATH, (Jacques) historien Anglois, né à Londres en 1629, épousa le parti du roi Charles I, & fut chassé à cette occasion d'Oxford en 1648. Il mourut de consomption en 1664. On a de lui : I. *Histoire des Guerres civiles des Isles Britanniques, depuis 1639 jusqu'au rétablissement de Charles II*, Londres, 1676, in-fol., en anglois. Dans cette édition il y a un Supplément qui continue cette histoire jusqu'à l'an 1675, par Jean Philips. II. *Vie de Cromwel*, Londres, 1663, in-8°, en anglois. III. *Des Poésies.*

HEAUVILLE, *voy.* BOURGEOIS (Louis le).

HÉBÉ, fille de Jupiter & de Junon, & déesse de la jeunesse. Jupiter lui donna le soin de verser à sa table le nectar. Un jour étant tombée en présence des dieux, elle en eut tant de honte, qu'elle n'osa plus reparoître depuis ; & Jupiter mit Ganimede à sa place. Hercule l'épousa, & en sa considération elle rajeunit Iolaüs. On l'appelloit aussi *Juventa.*

HEBED-JESU, *voy.* EBED.

HEBER, fils de Salé & pere de Phaleg, naquit l'an 1281 avant J. C. & mourut âgé de 464 ans. Josephe, Eusebe, S. Jerôme, le vénérable Bede, S. Isidore & presque tous les interpretes assurent que les Hébreux ont tiré leur nom de Heber, qui conserva la véritable Religion & la 1re. langue, nommée de son nom *Hébraique*, depuis la confusion de ces mêmes langues. D'autres savans les contredisent ; Huet, dans sa *Démonstration Evangélique*, a voulu démontrer que le nom des Hébreux vient du mot *Heber*, c'est-à-dire, *de delà*, parce qu'ils étoient venus d'au-delà de l'Euphrate. C'est en effet le sentiment le plus probable.

HÉBRON, chef de la famille des Hébronites, donna son nom à la ville d'Hébron, appellée aussi Arbée. Abraham avoit acheté une caverne dans cet endroit, pour en faire le sépulcre de Sara & le sien. Ce fut dans cette même ville qu'Absalon se fit sacrer roi, du vivant de son pere David.

HÉCATE, fille de Jupiter & de Latone. C'est ainsi qu'on nommoit Diane dans les enfers. Elle tenoit au-delà du Styx, pendant cent ans, les ombres de ceux qui avoient été privés de la sépulture. Hécate étoit regardée comme la déesse de la nuit, des ombres, des enfers & des songes ; elle présidoit aux enchantemens & à la magie. On la représentoit tantôt avec un seul corps à trois têtes & à quatre bras, tellement disposés, que de quelque côté qu'on se tournât, chaque tête avoit ses deux bras ; tantôt avec trois figures adossées les unes aux autres. — HÉCATE est aussi le nom d'une magicienne de l'antiquité, qui, après en avoir empoisonné plusieurs qu'elle haïssoit, & même son pere, chercha un asyle chez Æetès son oncle, roi de Colchos, qu'elle épousa, & dont elle eut la fameuse Médée.

HECHT, (Chrétien) natif de Halle, ministre d'Esens en Ostfrise, mort en 1748, âgé de 52 ans, a laissé des ouvrages qui lui ont fait un nom parmi

les savans. Les principaux sont: I. *Commentatio philologico-critico-exegetica de secta Scribarum.* II. *Antiquitas Haræorum inter Judæos in Poloniæ & Turcici imp. regionibus florentis sectæ, adserta & vindicata.* III. Plusieurs Ecrits en allemand, &c., &c. — Il est différent de Godefroi HECHT, recteur de Lucaw en basse Lusace, auteur de savantes *Dissertations* latines &c., en assez grand nombre: il mourut en 1721.

HECQUET, (Philippe) médecin, né à Abbeville en 1661, exerça d'abord son art dans sa patrie, ensuite à Port-Royal, & enfin à Paris, après avoir reçu le bonnet de docteur en 1697. Dès 1698 il ne pouvoit suffire à ceux qui demandoient ses soins. Malgré son goût pour la simplicité, il fut obligé de prendre un carrosse qui lui tint lieu de cabinet. Il s'y livroit à l'étude avec autant d'application, que s'il eût été chez lui. Nommé doyen de la faculté de médecine en 1712, il fit travailler au nouveau *Code de Pharmacie*, publié dans la suite. Les infirmités que ses travaux lui causerent, & l'esprit de pénitence dont il étoit animé, l'engagerent à se retirer en 1727, chez les Carmélites du fauxbourg S. Jacques. Sa retraite ne cessa d'être ouverte aux pauvres, dont il fut l'ami, le consolateur & le pere. Il faisoit toujours maigre, & ne buvoit que de l'eau. Ce pieux & habile médecin mourut en 1737, à 76 ans. On raconte qu'en visitant ses malades opulens, il alloit souvent dans la cuisine complimenter les cuisiniers & les chefs-d'office. « Mes amis, » leur disoit-il, je vous dois » de la reconnoissance, pour » tous les bons services que » vous nous rendez à nous au» tres médecins : sans vous, » sans votre art empoisonneur, » la faculté iroit bientôt à l'hô» pital ». Tous ses ouvrages prouvent une lecture immense & un savoir profond: mais un savoir quelquefois mal digéré. Son style est fort négligé. Il étoit très-attaché à ses sentimens, & les défendoit avec vivacité. On a de lui : I. *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, & de l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfans*, 1708, in-12. M. Roussel, dans son *Systême physique & moral de la femme*, montre en abrégé les raisons que M. Hecquet avoit exposées avec plus de prolixité; il croit que cet usage est l'effet du relâchement d'une délicatesse précieuse dans l'opinion de nos ancêtres, & de cette rigide sévérité de mœurs, qui n'avoit pas même imaginé le nom d'*accoucheur*, qui ne se trouve dans aucune langue, ni ancienne ni moderne. « La principale rai» son, dit-il, qui ne permet» toit pas aux anciens de pen» ser que la fonction d'aider » l'accouchement pût conve» nir à d'autres personnes qu'à » des femmes, excepté dans » les cas très-rares, où tout » cede à un pressant danger, » c'est le grand intérêt des » mœurs. C'est un objet que les » anciens gouvernemens ne » perdoient jamais de vue : ils » savoient qu'elles sont la base » de toute législation, & qu'en » vain feroit-on de bonnes » loix, si de bonnes mœurs

» n'en assuroient l'exécution. » La cruauté des opérations » chirurgicales d'Archagathus » fit chasser les médecins de » Rome : elle bannit aussi de » son sein les sophistes & les » orateurs Grecs qu'on accu- » soit d'y avoir introduit & d'y » nourrir le goût des arts & » des vices de la Grece : vrai- » semblablement elle n'y eût » pas laissé subsister long-tems » un art qui, exercé par des » hommes, auroit été, sous » une apparence d'utilité, me- » nacer le sanctuaire du ma- » riage, & qui, en portant at- » teinte à la principale sauve- » garde des familles, eût bien- » tôt attaqué les ressorts de » l'état; un art qui, à force d'a- » larmer la pudeur des fem- » mes, les eût bientôt accoutu- » mées à ne plus rougir de rien, » & leur eût peut-être fait per- » dre jusqu'au souvenir de cette » vertu sévere, qui leur avoit » mérité l'estime & la vénéra- » tion des Romains, & qui » avoit été jadis le principe des » plus grandes révolutions ». M. Roussel remarque que ces raisons puisées évidemment dans la nature même de la chose, ont fait de telles impressions sur des femmes, « qu'il » seroit impossible de les ré- » soudre à se faire accoucher » par des hommes, on ne dit » pas dans les lieux où cet em- » ploi est confié aux femmes, » mais dans les villes où les » accoucheurs sont le plus en » vogue ». On a vu des meres mourir avec leur fruit (& le nombre n'en est pas petit), précisément par la révolution qu'elles ont éprouvée à la présence, & sur-tout à l'imprudence ou l'impudence des accoucheurs. *Voy.* HIÉROPHILE. II. *Traité des dispenses de Carême*, 2 vol. in-12, 1708 & 1715. III. *De la digestion, des alimens & des maladies de l'Estomac*, 2 vol. in-12. IV. *Traité de la Peste*, in-12. V. *Novus Medicinæ conspectus*, 2 vol. in-12. VI. *La Médecine théologique*, 2 vol. in-12. VII. *La Médecine naturelle*, 2 vol. in-12. VIII. *De purganda Medicina a curarum sordibus*, in-12. IX. *Observations sur la saignée du pied*, in-12. X. *Vertus de l'Eau commune*, in-12. XI. *Abus des Purgatifs*, in-12. XII. *Le Brigandage de la Médecine*, &c., 3 part. in-12. XIII. *La Médecine, la Chirurgie, & la Pharmacie des Pauvres*, 3 vol. in-12, dont la meilleure édition est de 1742, en 4 vol. XIV. *Le Naturalisme des Convulsions*, 1733, 3 part. in-12. Il ne voyoit dans cette folie que les effets de la fourberie dans les uns, d'une imagination déréglée dans les autres, & dans quelques-uns les suites d'une maladie cachée : d'autres en ont jugé différemment, sans pour cela y reconnoître des miracles (*voyez* MONTGERON). M. le Fêvre de S. Marc a écrit la *Vie* de cet illustre médecin. Elle est aussi édifiante pour les Chrétiens, qu'instructive pour les gens de l'art.

HECTOR, fils de Priam & d'Hécube, fut la terreur des Grecs, & fit de grands ravages dans leur armée. Sa force étoit prodigieuse ; il leva seul, très-facilement, une pierre que deux hommes des plus robustes n'auroient levée de terre qu'avec peine, & la jeta contre

le milieu de la porte du camp des Grecs, qu'il enfonça avec un fracas horrible. Suivant les oracles, tant que le redoutable Hector vivroit, l'empire de Priam ne pouvoit être détruit; il porta le feu jusque dans les vaisseaux ennemis, & tua Patrocle, qui vouloit s'opposer à ses progrès. Il fut enfin vaincu & tué par Achille, qui exerça sur son cadavre une vengeance basse & lâche, en le traînant trois fois autour des murs de Troie. *Voyez* ENÉE, HOMERE.

HÉCUBE, fille de Dimas, roi de Thrace, & femme de Priam. Après la prise de Troie, elle échut en partage à Ulysse. Elle eut tant de douleur de voir immoler sa fille Polyxene sur le tombeau d'Achille, & de trouver son fils Polydore tué par la trahison de Polymnestor, à qui elle l'avoit confié, qu'elle se creva les yeux: ensuite vomissant mille imprécations contre les Grecs, elle fut métamorphosée en chienne.

HÉDELIN, (François) abbé d'Aubignac & de Meimac, d'abord avocat, ensuite ecclésiastique, naquit à Paris en 1604. Le cardinal de Richelieu lui confia l'éducation du duc de Fronsac, son neveu, & récompensa ses soins par deux abbayes. Il fut tour-à-tour grammairien, humaniste, poëte, antiquaire, prédicateur & romancier. Il avoit beaucoup de feu dans l'imagination, mais encore plus dans le caractere. Hautain, présomptueux, difficile, bizarre, il se brouilla avec une partie des gens de lettres. Ses querelles avec Corneille, Ménage, Mlle. de Scudéri & Richelet, sont celles qui ont le plus éclaté. Il mourut à Nemours en 1676, à 72 ans. On a de lui: I. *Pratique du Théâtre*, Amsterdam, 1715, 2 vol. in-8°, & Paris, in-4°: pleine d'érudition, mais qui ne suppose pas de génie. II. *Térence justifié;* livre semé de recherches sur le théâtre ancien. Il se trouve dans l'édition de sa *Pratique*, faite en Hollande en 1715. III. Une mauvaise *Apologie des Spectacles.* IV. *Zénobie*, 1647, in-4°, tragédie en prose, composée suivant les regles prescrites dans sa *Pratique du Théâtre;* elle fut sifflée. Le prince de Condé disoit: » Je sais bon gré à l'abbé d'Aubignac d'avoir si bien suivi » les regles d'Aristote; mais je » ne pardonne point aux regles » d'Aristote d'avoir fait faire à » l'abbé d'Aubignac une si méchante tragédie ». Quelques autres tragédies ne réussirent pas mieux que sa *Zénobie.* V. *Macarise*, *ou la Reine des Isles fortunées*, Paris, 1666, 2 vol. in-8°. VI. *Conseils d'Ariste à Célimene*, in-12. VII. *Histoire du tems*, *ou Relation du Royaume de Coquetterie*, in-12. L'auteur du Dictionnaire Typographique, & le continuateur de Ladvocat, lui attribuent encore un *Traité* curieux & peu commun *Des Satyres*, *Brutes*, *Monstres*, &c, Paris, 1627, in-8°; mais il n'est pas sûr qu'il soit de lui. L'auteur de ce livre singulier s'appelloit bien *Hedelin;* mais on n'a aucune preuve qu'il fût le même que l'abbé d'Aubignac. Ce livre n'est point non plus de Claude Hédelin son pere, dont on a des *Poésies* latines & françoises, dans un recueil intitulé *Les Muses Fran-*

çoises,

çoises, & séparément les *Héroïdes* d'Ovide.

HEDERIC, (Benjamin) auteur d'un excellent *Lexicon manuale Græcum* : Patrick & Young ont donné une bonne édition de cet ouvrage, à Londres, 1755 & 1766, in-4°.

HEDIBIE, *voyez* ALGASIE.

HEDINGER, (Jean Reinhard) né à Stutgard en 1684, voyagea avec deux princes de Wirtemberg, en qualité de leur chapelain, fut professeur de jurisprudence civile & canonique à Giessen, ensuite prédicateur de la cour & conseiller consistorial. On a de lui des *Remarques sur les Pseaumes* & *sur le Nouveau-Testament* en allemand. Il a donné aussi une *Edition de la Bible*, avec des changemens qui ont été justement désapprouvés. Il mourut en 1764.

HEDWIGE, (Ste) nommée aussi Ste Avoie, fille du duc de Carinthie, épousa Henri, duc de Silésie & de Pologne, dont elle eut 3 fils & 3 filles. Elle se retira ensuite, du consentement de son mari, dans un monastere près de Trebnitz, où elle mit des religieuses de l'ordre de Cîteaux. Elle y finit saintement sa vie en 1243. Clément IV la canonisa en 1266.

HEDWIGE, à qui Chromer & les autres historiens Polonois donnent aussi le titre de *Sainte*, étoit fille de Louis, roi de Hongrie. Cette princesse devenue par élection reine de Pologne en 1384, se fit principalement admirer par sa charité pour les pauvres, par ses libéralités envers les églises, par son humanité & par son aversion pour le faste. Elle épousa Jagellon, grand-duc de Lithuanie, en 1386; mais ce fut à condition que ce prince recevroit le baptême & qu'il établiroit le Christianisme dans son duché, qui depuis ce tems-là est uni à la Pologne. Hedwige mourut à Cracovie en 1399.

HÉEM, (Jean-David de) né à Utrecht en 1604, mort à Anvers en 1674, consacra son pinceau aux fleurs, aux fruits, aux vases, aux instrumens de musique, & aux tapis de Turquie. Il rendoit ces divers objets d'une maniere si séduisante, que le premier mouvement étoit d'y porter la main. Son coloris est d'une fraîcheur agréable, sa touche d'une légéreté singuliere. Les insectes paroissent être animés dans ses tableaux. Il laissa un fils (Corneille de Héem) qui hérita d'une partie de ses talens.

HEEMSKERK, (Martin) surnommé de son tems *le Raphaël de Hollande*, naquit en 1498, au village de Heemskerk, dont il prit le nom, & mourut à Harlem, âgé de 76 ans, en 1574. Son dessin est correct; il a de la facilité & de la fécondité dans l'invention; mais il a trop négligé le clair-obscur. Ses draperies manquent de légéreté, & ses têtes de noblesse. Ce peintre laissa beaucoup de biens. Il fit un testament, par lequel il légua une somme considérable, pour marier chaque année un certain nombre de filles : leur imposant, pour toute condition, *de venir danser à un jour marqué autour de la croix qui seroit mise sur son tombeau.* On remarque que c'est la seule croix qui ait été conservée par les Protestans, pour servir de

titre à sa fondation. Les principaux ouvrages de ce maître sont dans les Pays-Bas. On a gravé d'après lui.

HEEREBOORD, (Adrien) professeur de philosophie à Leyde, adopta, des premiers, les principes du réformateur de cette science en Europe, de Descartes, & osa les enseigner. Ses principaux écrits en ce genre sont : I. *Melethemata philosophica.* II. *Philosophia naturalis, moralis & rationalis*, &c.

HÉGÉSIPPE, Juif, quitta la religion de ses peres pour embrasser le Christianisme, alla à Rome l'an 157, & y mourut vers l'an 181. Il est le premier auteur, après les Apôtres, qui ait laissé un corps d'*Histoire Ecclésiastique*, depuis la mort de J. C. jusqu'à son tems. Il ne nous en reste que quelques fragmens dans Eusebe, qui ont été publiés avec de savantes notes par le P. Pierre Halloix & Jean Ernest Grabe. Cet ouvrage étoit écrit avec beaucoup de simplicité, « parce qu'il vouloit, dit S. Jerôme, imiter le style de ceux dont il écrivoit la vie ». On ne sauroit trop regretter la perte du reste de cette histoire. Hégésippe montroit la suite de la tradition, & y faisoit voir que le dépôt des vérités enseignées par J. C. avoit été conservé précieusement jusqu'à son tems. Son témoignage avoit d'autant plus de force, qu'il avoit visité toutes les principales églises de l'Orient & de l'Occident. Les 5 livres *de la ruine de Jérusalem*, qu'on trouve dans la Bibliotheque des Peres & séparément, Cologne, 1559, in-8°, sont d'un autre *Hégesippe*, qui vivoit avant la chute de l'empire d'Occident, mais après le regne de Constantin le Grand. *Voyez* Mabillon, *Mus. Italic.* t. 1, pag. 14; & Cave, *Hist. littér.*, t. 1, pag. 265.

HEIDANUS, (Abraham) professeur de théologie à Leyde, naquit à Frankenthal, dans le Palatinat, en 1597. Il s'acquit une grande réputation par ses écrits & par ses sermons. Il lia une étroite amitié avec Descartes, & mourut à Leyde en 1678. On a de lui un *Corps de Théologie*, en 2 vol. in-4°, 1686; & l'*Examen du Catéchisme des Remontrans*, in-4°.

HEIDEGGER, (Jean-Henri) théologien protestant, naquit à Ursivellen, village voisin de Zurich, en 1633. Il enseigna l'hébreu & la philosophie à Heidelberg, puis la théologie & l'histoire ecclésiastique à Steinfurt, & enfin la morale & la théologie à Zurich, où il mourut en 1698, à 65 ans. On a de lui plusieurs ouvrages; les principaux sont : I. *Historia sacra Patriarcharum*, 1729, 2 vol. in-4°. II. *De peregrinationibus religiosis*, 1670, in-8°. III. *Tumulus Concilii Tridentini*, Zurich, 1690, 2 vol. in-4°. IV. Une *Théologie*, 1700, in-fol. Il n'y a que le premier de ces ouvrages qui ait quelque mérite aux yeux de ceux qui ne professent pas la religion de l'auteur.

HEIDMAN, (Christophe) Luthérien, natif d'Helmstadt, mort professeur d'éloquence en 1627, est auteur de divers ouvrages. Le plus connu est *Palestina, sive Terra sancta*, Hanau, 1689, in-4°. Il y a de l'érudition.

HEIN, (Pierre) d'une naiſſance obſcure, devint vice-amiral de la flotte Hollandoiſe des Indes occidentales, & 3 ans après il eut le commandement de cette flotte. Il défit celle d'Eſpagne en 1626 ſur les côtes du Bréſil, prit pluſieurs vaiſſeaux, & fit un butin conſidérable, qu'il emmena, l'an 1627, en Hollande, où il reçut de très-grands honneurs. L'année ſuivante il ſe rendit maître de la flotte d'Eſpagne, chargée d'argent, dont la valeur montoit à près de 12 millions. Pour récompenſer ces exploits, on lui donna la charge de grand-amiral de Hollande l'an 1629; mais quelque tems après il fut tué ſur mer, dans un combat contre 2 vaiſſeaux de Dunkerque.

HEINECCIUS, (Jean Gotlieb) né à Eiſemberg, dans la principauté d'Altembourg, en 1681, devint profeſſeur de philoſophie à Halle en 1710, puis profeſſeur de droit en 1721, avec le titre de conſeiller de cour. Sa réputation le fit appeller à Franeker en 1724, par les états de Friſe. Trois ans après, le roi de Pruſſe le détermina à accepter une chaire de droit à Francfort ſur-l'Oder. Il la remplit avec diſtinction juſqu'en 1733, que le roi de Pruſſe le força, en quelque ſorte, d'aller profeſſer à Halle, où il mourut en 1741. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont la collection a été imprimée à Geneve, 1744, 8 vol. in-4°. Les principaux ſont: I. *Antiquitatum Romanarum Juriſprudentiam illuſtrantium ſyntagma.* Cet excellent abrégé commença à lui donner de la réputation dans les pays étrangers. II. *Elementa Juris Civilis ſecundùm ordinem Inſtitutionum & Pandectarum*, en 2 vol. Dans l'édition de Louvain, 1778, on a ajouté des notes pour redreſſer les préventions de l'auteur contre l'Egliſe Catholique. Elles roulent ſur des objets ſi connus, qu'ayant de la peine à ſuppoſer que le docteur Allemand les a ignorés, on eſt tenté de ſuſpecter ſa bonne foi. L'auteur des notes ſe contente de dire dans un endroit, *ignorare voluit.* Ces notes qui ſont en petit nombre & foiblement prononcées, pouvoient être très-multipliées, & d'une vigueur meſurée ſur la groſſiéreté des injures & des calomnies du profeſſeur Saxon. Et dès qu'on a l'imprudence d'adopter des livres élémentaires de ce genre, il eſt raiſonnable d'y mettre au moins cette précaution. Le moyen de comprendre que dans des pays où l'antique Religion eſt dans toute vigueur & honneur, on veuille réduire la jeuneſſe à blaſphémer ſa foi, pour apprendre tant bien que mal, quelques froids principes de juriſme? Qu'on nous montre une univerſité proteſtante, où l'on emploie pour livres élémentaires, les ouvrages des catholiques, dans leſquels les erreurs des proteſtans ſont dévoilées & réfutées. La lâcheté & l'imprudence ſeront-elles donc toujours le partage des enfans de lumiere, & les enfans du ſiecle ſeront-ils toujours *prudentiores filiis lucis in generatione ſuâ?* Ajoutons que les honnêtes gens, les eſprits ſolides parmi les proteſtans, ſont eux-mêmes ſcandaliſés d'une telle inconſé-

quence. « Ou ſoyez proteſtans » franchement & de bonne foi, » diſent-ils, ou ſi vous voulez » reſter catholiques, n'appre- » nez pas à vos enfans, à vos » éleves, à haïr la Religion, » dans laquelle vous prétendez » les élever ». III. *Fundamenta ſtyli cultioris.* Ces ſont des leçons pour former le ſtyle latin. IV. *Elementa Philoſophiæ rationalis & moralis, quibus præmiſſa eſt Hiſtoria philoſophica.* C'eſt un bon abrégé de logique & de morale. V. *Hiſtoria Juris civilis Romani ac Germanici.* VI. *Elementa Juris naturæ & gentium.* VII. Pluſieurs *Diſſertations académiques* ſur divers ſujets.

HEINECKEN, (Chrétien-Henri) enfant célebre par ſon génie prématuré, né à Lubeck en 1721, & mort en 1725, fut le prodige de ſon âge. A 10 mois il parloit; à un an il ſavoit les principaux événemens du Pentateuque, à 13 mois ceux de l'Ancien-Teſtament, & à 14 ceux du Nouveau; à 2 ans & demi il répondoit à pluſieurs queſtions de géographie & d'hiſtoire. Bientôt il parla le latin & le françois avec aſſez de facilité. Avant le commencement de ſa 4e. année, il connoiſſoit les généalogies des principales maiſons de l'Europe. Il alla en Danemarck, & fut préſenté au roi & à toute ſa cour, qui admirerent tant de connoiſſances dans un âge ſi tendre. De retour de ce voyage, il ſe préparoit à commencer une carriere qu'on croyoit devoir être illuſtre, & apprenoit à écrire, quand il tomba malade. Il étoit d'un tempérament délicat & infirme, & haïſſoit tout autre aliment que le lait & que celui de ſa nourrice. Il ne fut ſévré que peu de mois avant ſa mort, occaſionnée par une complication de maladies. *Voyez* la *Diſſertation* de M. Martini, publiée à Lubeck en 1730, où il tâche d'expliquer par des cauſes naturelles, la capacité étonnante de ce *grand homme manqué.* Il eſt à croire que s'il avoit vécu, ſon ſavoir, ſon jugement ſur-tout, n'auroit pas répondu à ſes premiers progrès; ces progrès même faits contre l'ordre & le vœu de la nature, avoient altéré non-ſeulement les organes de la vie animale, mais encore ceux qui ſervent aux facultés intellectuelles. *Voy.* BARATIER, CANDIAC, CRITON, PIC.

HEINSIUS, (Daniel) né à Gand en 1582, d'une famille diſtinguée, fut diſciple de Scaliger, pour lors profeſſeur d'hiſtoire & de politique à Leyde. Il lui ſuccéda dans ſa chaire, après avoir rempli dès l'âge de 22 ans celle de la langue grecque, & mourut en 1655. On a de lui: I. Des *Traductions* aſſez fidelles, en particulier *de Maxime de Tyr;* de la *Poétique* d'Ariſtote, à laquelle il a joint un *Traité de la Tragédie;* d'*Héſiode*, auquel il a ajouté des *Notes;* de *Théocrite*, de *Moſchus*, de *Bion*... De *Clément d'Alexandrie.* II. Des *Remarques ſur le Nouveau-Teſtament*, 1641, in-fol. III. *Laus Aſini, & alia ejuſdem generis*, Leyde, Elzevir, 1729, in-24. IV. Un recueil de ſes *Harangues*, imprimé à Leyde en 1609, in-4°. V. Des Vers grecs & latins, parmi leſquels on diſtingue ſon poëme *De Contemptu Mor-*

tis, d'abord imprimé séparément, puis inséré dans l'édition de Leyde, 1621, fruit d'une philosophie douce & chrétienne, rempli de grandes beautés, d'heureuses imitations, de sentimens solides & profonds. On y admire sur-tout ces vers sur le sentiment intime du *moi* :

Nonne vides, quoties nox circumfunditur atra,
Immensi terga oceani, terramque polumque,
Cùm rerum obduxit species obnubilus aer,
Nec fragor impulsas aut vox allabitur aures;
Ut nullo intuitu mens jam defixa recedit
In se se, & vires intra se colligit omnes?
Ut magno hospitio potitur, seque excipit ipsa
Totam intùs! .....
Ut gaudet sibi juncta, sibique intenditur ipsa,
Ipsa sibi tota incumbens, totamque pererrans,
Immensa, immensam spatio, longèque patentem!

VI. Des éditions d'*Horace* avec des notes, des *Tragédies* de Séneque, de Térence. Il avoit en effet beaucoup de savoir; & il ne paroissoit rien d'intéressant sur l'étude de l'antiquité, qu'il ne se hâtât d'en enrichir sa bibliotheque. La république de Venise le fit chevalier de S. Marc; Gustave-Adolphe lui donna des marques d'estime: il en avoit reçu d'Urbain VIII avant qu'il se fût rangé du parti des Calvinistes, & qu'il eût assisté au conciliabule de Dordrecht.

HEINSIUS, (Nicolas) fils du précédent, aussi savant que son pere, naquit à Leyde en 1620, & mourut à La Haye en 1681. Il fut nommé résident à la cour de Suede, & y plut beaucoup à Christine, princesse passionnée pour l'érudition, qui l'envoya en France & en Italie, pour lui faire une collection de livres & d'antiquités. On a de lui plusieurs ouvrages: I. Des *Poésies latines*, imprimées plusieurs fois. La meilleure édition est celle d'Amsterdam en 1666, in-12. II. Des *Lettres*, assez curieuses & purement écrites; publiées par Burman dans sa collection en 5 vol. des *Lettres des Savans illustres*. III. Une bonne édition de Claudien, &c.

HEISS, (Jean de) seigneur de Kogenheim, résident à la cour de France pour l'électeur Palatin, mourut à Paris l'an 1688. Il est connu par son *Histoire de l'Empire d'Allemagne*, Paris, 1684, 2 vol. in-4°.; il en a paru une autre édition à Paris en 1731, 3 vol. in-4°. & in-8°., avec des notes historiques & politiques, & continuée jusqu'à cette année par Vogel, grand-juge des gardes Suisses. Celle d'Amsterdam, 1733, est ornée de planches qui représentent tous les sceaux des empereurs. Cet ouvrage seroit bon si la premiere partie qui contient l'histoire d'Allemagne, étoit plus exacte & plus étendue; si la seconde qui présente un état de l'Allemagne, étoit plus juste & plus précise; & si la troisieme qui comprend des actes & des preuves, étoit moins imparfaite. Le continuateur montre trop de partialité contre ceux dont il prétend écrire l'histoire. Avec tous ces défauts, cet ouvrage vaut mieux encore que l'en-

nuyante & très-défectueuse *Histoire* du P. Barre, & sur-tout mieux que l'*Histoire des Allemands* par l'abbé Schmit, barbouillée de tout le philosophisme du jour, écrite en allemand, & dont on nous a donné fort mal à propos une traduction françoise.

HEISTER, (Laurent) célebre médecin, né à Francfort-sur-le-Mein en 1683, fut professeur à Altorf en 1710; il passa à Helmstadt en 1720, où il s'acquit une grande réputation par les leçons qu'il donna sur la chirurgie, l'anatomie, la théorie & la pratique de la médecine, & sur la botanique. Il y pratiqua avec le plus grand succès. Pierre I voulut l'attirer en Russie, mais Heister ne put se résoudre à quitter l'Allemagne, où il avoit acquis l'estime de plusieurs souverains. Il mourut à Helmstadt en 1758. Ses principales productions sont: I. *Compendium Anatomicum*, dont on a fait grand nombre d'éditions, & qui a été traduit en françois par M. Senac: il a paru aussi en anglois & en allemand. L'Anatomie de Verheyen, qui étoit généralement adoptée dans les facultés de médecine, est tombée dans l'oubli depuis que Heister a publié la sienne. II. *De Medicamentis Germaniæ indigenis sufficientibus*, Helmstadt, 1730, in-4°, publié ensuite en françois, à Paris. III. *Institutiones chirurgicæ*, Amsterdam, 1750, 2 vol. in-4°, avec figures. Il a été traduit en espagnol, en anglois, & en dernier lieu en françois, par M. Paul, Paris, 1771, 2 vol. in-4°. IV. *Compendium institutionum medicarum*, Amsterdam, 1764, in-8°, estimé. Il a donné un grand nombre de *Dissertations* sur des matieres très-intéressantes; il en a fait plusieurs pour soutenir que le siege de la cataracte est dans le crystallin; c'est le premier médecin Allemand qui ait été de ce sentiment. — Son fils Elie-Frédéric, né à Altorf en 1715, mort à Leyde en 1740, commençoit à se distinguer par son savoir. On lui doit: I. Une *Traduction* en latin, du traité en anglois de Dougles, *sur le Péritoine*. II. *Apologia pro medicis atheismi accusatis*, Amsterdam, 1736. — Il y a eu un général HEISTER qui se signala au service de la maison d'Autriche, & fut tué dans un combat contre les mécontens de Hongrie, au commencement du 18e. siecle.

HELDING, (Michel) de la Suabe, surnommé *Sidonius*, parce qu'il se fit sacrer évêque de Sidon pour être suffragant de l'archevêque de Mayence, travailla à l'*Interim* de Charles-Quint. Ce prince lui donna en récompense l'évêché de Mersburg. Helding fut employé dans diverses négociations importantes par l'empereur Ferdinand. Il parut avec éclat au concile de Trente, & mourut en 1561, à 55 ans. On a de lui quelques ouvrages, entr'autres des *Sermons*, dont plusieurs ont été traduits de l'allemand en latin par Surius, un *Catéchisme*, &c. C'étoit un prélat savant & studieux, qui donnoit à son cabinet le tems qu'il pouvoit justement enlever à ses fonctions pastorales.

HELE, (Thomas d') écuyer,

mort le 27 décembre 1780, âgé d'environ 40 ans, né dans le comté de Glocester d'une famille distinguée, servit pendant quelque tems dans les troupes Angloises, vint à Paris en 1770, & travailla pour la comédie italienne. On a de lui : *Le Jugement de Midas*, & quelques autres pieces.

HÉLENE, fille de Tyndare & de Léda, & sœur de Clytemnestre, épousa Ménélas, roi de Sparte, & fut enlevée par Théfée, qui la rendit peu après. Ensuite Pâris, fils du roi Priam, la vint enlever, & la conduisit à Troie ; ce qui causa un soulevement général dans toute la Grece contre cette ville. Enée l'ayant apperçue à la lueur des flammes qui consumoient Troie, voulut la tuer comme cause du malheur de sa patrie ; mais Vénus lui apparut & lui fit cette sage leçon, si utile dans les disgraces :

Non tibi Tindaridis facies invisa Lacœnæ
Culpatusque Paris. Divûm inclementia divûm
Has evertit opes.

Après la mort de Pâris, Hélene avoit épousé Deiphobe son frere, qu'elle livra à Ménélas, pour rentrer en grace avec lui. Ménélas la conduisit en triomphe à Sparte. Dès que son mari fut mort, elle se retira dans l'isle de Rhódes, auprès de Polixo sa parente, qui la fit pendre à un arbre, pour la punir d'avoir causé la perte d'une infinité de héros. *Voyez* HOMERE.

HÉLENE, (Ste) native du bourg de Drépane en Bithynie, d'une naissance obscure, se tira de son obscurité par les charmes de son esprit & de sa figure. Sa premiere condition fut d'être hôtelliere. Constance Chlore l'épousa ; mais il la répudia, lorsque Dioclétien l'éleva à la dignité de César. L'histoire ne nous apprend pas ce qu'elle devint depuis ce tems ; jusqu'à ce que Constantin son fils, ayant été couronné empereur, la rappella à la cour, lui donna le titre d'Auguste, & lui fit rendre tous les honneurs dûs à la mere d'un empereur. Non content de la faire respecter dans sa cour & dans ses armées, il voulut qu'elle disposât, comme il lui plairoit, de l'argent de son épargne. Elle ne se servit de ce crédit, que pour le bien de l'Eglise, & pour le soulagement des misérables. Vers l'an 326 elle visita les Lieux-Saints, quoiqu'elle fût âgée de près de 80 ans. A son arrivée à Jérusalem, elle se sentit animée d'un ardent desir de trouver la croix sur laquelle J. C. avoit souffert. Les païens, en haine du Christianisme, avoient mis tout en œuvre pour dérober la connoissance du lieu où le corps du Sauveur avoit été enseveli. Non contens d'y avoir amassé une grande quantité de pierres & de décombres, ils y avoient encore bâti un temple de Vénus, & profané le lieu où s'est accompli le mystere de la Résurrection, en y élevant une statue de Jupiter. Hélene, résolue de ne rien épargner pour réussir dans son pieux dessein, consulta les habitans de Jérusalem, & tous ceux dont elle pouvoit tirer quelque lumiere. On lui répondit que si elle pou-

voit découvrir le sépulcre du Sauveur, elle ne manqueroit pas de trouver les instrumens de son supplice. La pieuse impératrice fit aussi-tôt démolir le temple & abattre la statue de Vénus, ainsi que celle de Jupiter. On nettoya la place & l'on se mit à creuser. Enfin l'on trouva le saint sépulcre; il y avoit auprès trois croix, avec les cloux qui avoient percé le corps du Sauveur, & le *titre* qui avoit été attaché au haut de sa croix; mais on ne savoit pas comment les distinguer, le titre étant séparé & ne tenant à aucune des trois. Dans cet embarras, S. Macaire, évêque de Jérusalem, prit le parti de faire porter les trois croix chez une dame de qualité qui étoit à l'extrémité; & s'étant ensuite adressé à Dieu par une fervente priere, il appliqua séparément les croix sur la malade, qui n'ayant ressenti aucun effet des deux premieres, se trouva parfaitement guérie, dès qu'elle eut touché la troisieme. Ste. Hélene témoigna la joie la plus vive à l'occasion de ce miracle, rapporté par Sozomene, Théodoret & Rufin, qui faisoit connoître la vraie croix. Elle fonda une église à l'endroit où elle avoit été trouvée, & l'y déposa avec une grande vénération, après l'avoir fait renfermer dans un étui extrêmement riche. En ayant donné une partie à l'empereur, son fils, qui la reçut à Constantinople avec beaucoup de respect, elle en envoya une autre partie à l'église qu'elle fonda à Rome, connue sous le nom *de la Sainte-Croix de Jérusalem*, & fit en même tems présent à cette église, du *titre* de la croix du Sauveur, qui fut trouvé en 1492 sur le haut d'une arcade, renfermé dans une boëte de plomb. L'inscription qui est en hébreu, en grec & en latin, est en lettres rouges & sur du bois blanchi. Ces couleurs se sont beaucoup ternies depuis l'an 1492. Les mots *Jesus* & *Judæorum* sont effacés. La planche a 9 pouces de long, mais elle doit en avoir eu 12. Ce fut vers l'an 326 que Ste. Hélene trouva le bois sacré, dans la 21*e*. année du regne de l'empereur Constantin, & dans la 13*e*. du pontificat de S. Silvestre. Elle mourut entre les bras de Constantin, l'an 328, à 80 ans. L'amour qu'elle avoit pour l'empereur son fils, ne l'empêcha pas de lui reprocher ses fautes: elle ne cessa jamais de blâmer sa précipitation à l'égard de son fils Crispe, faussement accusé.

HÉLENE, (*Flavia Julia Helena*) fille de l'empereur Constantin, qui la donna en mariage à Julien, à la sollicitation de l'impératrice Eusebie. Elle mourut peu de tems après que l'armée des Gaules eut proclamé Julien *Auguste*, à la fin de l'année 360, & la 5*e*. de son mariage.

HELENUS, fameux devin, fils de Priam & d'Hécube. Outré de dépit de n'avoir pu obtenir Hélene en mariage, il quitta Troie, & fut fait prisonnier de guerre par les Grecs. Poussé par son ressentiment, il leur découvrit, dit-on, un moyen sûr pour surprendre cette ville. Il prédit depuis à Pyrrhus une navigation heureuse, & reçut de lui la Chaonie, où

il bâtit beaucoup de villes. Le fils d'Achille lui céda aussi Andromaque, veuve d'Hector : Helenus la traita avec les plus grands égards, & en eut un fils nommé *Cestrinus*. Virgile, au 3*e*. livre de l'*Enéide*, donne d'Hélenus une idée avantageuse, & rapporte la bonne réception qu'il fit à Enée.

HÉLI, *voyez* JOACHIM.

HÉLI, septieme grand-sacrificateur & successeur d'Achibol. Comme il avoit trop de foiblesse pour ses enfans Ophni & Phinées, qui dans les fonctions de juges s'abandonnoient à toutes sortes d'excès, & dépouilloient le peuple, un prophete l'avertit, au nom du Seigneur, que pour le punir de son peu de courage à s'opposer aux désordres de ses fils, la grande sacrificature sortiroit de sa famille ; ce qui cependant n'arriva qu'après la quatrieme génération, lorsque Sadoc, de la race de Phinées, petit-fils d'Aaron, fut élevé à cette charge. Ophni & Phinées ayant été tués dans une bataille, & l'arche du Seigneur prise, Héli, au récit de cette triste nouvelle, fut saisi d'une telle douleur, qu'il tomba de son siege & mourut.

HELIADES, filles du Soleil & de Clymene, & sœurs de Phaëton, de la mort duquel elles furent si sensiblement touchées, que les dieux les métamorphoserent en peupliers, & leurs larmes en ambre.

HELINAND, *voyez* ELINAND.

HÉLIODORE, l'un des courtisans de Seleucus Philopator, roi de Syrie, eut ordre de ce prince d'entrer dans le temple de Jérusalem, l'an 276 avant J. C., pour en enlever les trésors. Pendant que les prêtres invoquoient le secours du Seigneur contre ce sacrilege, Héliordore voulut entrer dans le trésor du temple. Il en fut chassé par des anges, qui le frapperent si rudement, qu'il tomba comme mort. Le grand-prêtre Onias ayant offert le sacrifice pour lui, Dieu lui rendit la santé ; & lui fit dire par les mêmes anges qui l'avoient châtié, d'annoncer par-tout la puissance de Dieu. Héliodore obéit à cet ordre, & rendit témoignage à la vérité.

HÉLIODORE, bel-esprit d'Emese en Phénicie, composa dans sa jeunesse le roman des *Amours de Théagene & de Chariclée*, publié en grec & en latin, Paris, 1619, in-8°. Ouvrage où les mœurs n'ont rien à gagner, où il n'y a pas une leçon utile à prendre, & où la perte du tems est le moindre mal qui en résulte pour les lecteurs (*voyez* AMYOT). Héliodore avoit publié cet écrit lorsqu'il fut fait évêque de Trica en Thessalie ; & on a dit qu'il avoit été déposé, parce qu'il n'avoit voulu ni le supprimer, ni le désavouer ; mais cela n'est pas certain. Socrate, Photius, ni les autres auteurs, à l'exception de Nicéphore, ne parlent point de ce refus, ni de cette déposition. Il n'en est pas moins sûr que c'est une production qu'il doit avoir condamnée, si devenu évêque, il eut l'esprit de son état. Le roman d'Héliodore est en grec ; il a été traduit dans presque toutes les langues, & en françois par Amyot & par Montlyard. Ce prélat florissoit sous Théodose le Grand.

HÉLIODORE DE LARISSE, mathématicien Grec, a laissé 2 *Livres d'Optique.* Erasme Bartolin les fit imprimer en grec & en latin, Paris, 1657, in-4°.

HÉLIOGABALE *ou* ÉLIOGABALE, empereur Romain, surnommé *le Sardanapale de Rome*, naquit dans cette ville en 204, de Varius-Marcellus, ou selon d'autres, de Caracalla. Il fut établi pontife du Soleil par les Phéniciens, & c'est delà que lui vint le nom d'*Héliogabale.* Après la mort de Macrin, l'an 218, il fut élevé à l'empire. Le sénat, quoique mécontent de se voir soumis à un enfant de 14 ans, le reconnut empereur, & lui donna le titre d'Auguste. Mœsa son aïeule, & Sœmias sa mere, furent honorées du même titre. Héliogabale joignoit à l'humeur despotique d'un vieillard emporté, tous les caprices d'un jeune étourdi. Il voulut que son aïeule fût admise dans les assemblées du sénat, & qu'elle eût sa place auprès des consuls. Il établit sur le mont Quirinal un sénat de femmes, où sa mere, monstre d'impudicité, bien digne d'un tel fils, donnoit des arrêts sur les habits & les modes. Le palais impérial ne fut plus qu'un lieu de prostitution, habité par tout ce qu'il y avoit de plus infame dans Rome par la naissance & par les mœurs. Les cochers, les comédiens composoient la cour de ce scélérat imbécille, qu'on appelloit empereur. Il tua de sa propre main Gannys, son précepteur, qui lui reprochoit ses débauches. Une des folies d'Héliogabale étoit de faire adorer le dieu Elagabal, qu'il avoit apporté de Phénicie. Ce dieu n'étoit autre chose qu'une grosse pierre noire, ronde par le bas, pointue par le haut, en forme de cône, avec des figures bizarres. Héliogabale fit bâtir un temple à cette ridicule divinité, & il le para des dépouilles de tous les autres temples. Il fit apporter de Carthage toutes les richesses du temple de la lune, fit enlever la statue de cette déesse, & la plaça dans le temple de son dieu, qu'il maria avec elle. Leurs noces furent célébrées à Rome & dans toute l'Italie; il se fit circoncire en l'honneur des nouveaux époux, & leur sacrifia des enfans de la premiere distinction. Ceux qui ne voulurent pas leur rendre hommage, périrent par les derniers supplices. Héliogabale épousa cinq femmes, pendant les quatre années qu'il régna. Une de ses femmes fut une vestale; & comme c'étoit un sacrilege parmi les Romains, il répondoit à ceux qui le lui reprochoient: *Rien ne convient mieux que le mariage d'un prêtre & d'une vestale.* Il lui prit bientôt une envie plus étrange: il déclara publiquement qu'il étoit femme. Il épousa en cette qualité un de ses officiers, ensuite un de ses esclaves. Une académie établie dans son palais, donnoit des décisions sur les raffinemens de la plus honteuse lubricité. S'il égala en impudicité les empereurs les plus débordés, il les surpassa tous en profusions. C'est le premier Romain qui ait porté un habit tout de soie. Pour satisfaire à ses dépenses excessives, il accabla le peuple d'impôts. Il le regardoit, comme les enfans regar-

dent un petit oiseau qui leur sert de jouet. Il se plaisoit à inviter à souper des gens de la lie du peuple. Il les faisoit asseoir sur de grands soufflets enflés de vent, qui, se vidant tout-à-coup, les renversoient par terre, pour être la pâture des ours & des bêtes féroces. Ces scenes sanglantes le divertissoient. Quelquefois il invitoit à manger 8 vieillards, 8 chauves, 8 borgnes, 8 boiteux. « Caprices, folies » & cruautés, dit un sage po» litique, qui se reproduiront » toujours sous le regne du » despotisme, quand le despote » sera un homme violent ou » corrompu ». Ses soldats se souleverent : il voulut les appaiser ; mais ne pouvant en venir à bout, il fut se cacher dans les latrines du camp : à l'instar de tous les tyrans, bas, lâches & poltrons, dès que leur sceptre de fer & de boue se brise entre les mains des peuples irrités. On le découvrit avec sa mere Sœmias, qui le tenoit embrassé, & on leur trancha la tête en 222. Il n'avoit que 18 ans, dont il en avoit régné trois, 9 mois & 4 jours; mais il étoit vieux en fait de crimes & d'extravagances, & en avoit commis un si bon nombre, qu'on les prendroit pour le résultat de l'histoire d'un siecle.

HELISENNE DE CRENNE, demoiselle de Picardie, dédia à François I les 4 premiers livres de l'*Enéide* de Virgile, qu'elle avoit traduits. On a imprimé d'elle les *Angoisses douloureuses qui procedent d'amour*, ses *Epîtres & Invectives*, Paris, 1560, in-16.

HELIUS, affranchi de l'empereur Claude, acquit un très-grand pouvoir sur l'esprit de Néron son successeur. Ce prince, dans un voyage d'une année qu'il fit en Grece, l'an 67 de J. C., le laissa à Rome comme régent de l'empire, avec autorité absolue sur toutes sortes de personnes, & la puissance de faire mourir les sénateurs mêmes sans lui en écrire. « Tel est, » dit un historien, le génie des » tyrans. Ne pouvant en per» sonne tourmenter tous les » individus ni toutes les pro» vinces d'un grand empire, » ils déposent leur pouvoir » entre des mains où ils savent » qu'il produira les mêmes ef» fets ». Helius exerça les dernieres violences, secondé de Polyclete, autre affranchi, aussi digne que lui de servir Néron. Mais comme leurs cruautés tyranniques sembloient préparer un soulevement, il écrivit à l'empereur pour le presser de passer en Italie, & alla lui-même en Grece pour hâter son retour. Helius fut puni depuis par Galba.

HELL, (Maximilien) astronome de l'empereur & directeur de l'observatoire de Vienne, mourut dans cette capitale de l'Autriche le 14 avril 1792. Né en Hongrie l'an 1719, il entra chez les Jésuites, & fit en peu de tems des progrès étonnans dans les mathématiques, auxquelles son ame paisible & calme le rendoit particuliérement propre. Dès l'an 1755, il fut nommé astronome de la cour, & depuis 1757, il ne manqua pas de donner tous les ans un Recueil d'Observations, faites avec soin & accompagnées de notes

ſavantes, de ſorte qu'à ſa mort, ce Recueil alloit à 35 volumes. Outre cela on a de lui : I. *Elementa Arithmeticæ numericæ & litteralis*, Vienne, 1761. II. *De Satellite Veneris*, Vienne, 1765. On voit dans cette diſſertation, combien ce grand aſtronome étoit éloigné des viſions & découvertes illuſoires de pluſieurs de ſes collegues. III. *De Parallaxi Solis*, 1772. IV. *Obſervatio tranſitûs Veneris ante diſcum Solis die* 13 *Junii* 1769. Il avoit été appellé pour cette obſervation par le roi de Danemarck, & s'étoit rendu à cet effet à Wardhus en Laponie. V. Un recueil des *Obſervations* des PP. Hallerſtein & Koegler, Vienne, 1768, 2 vol. in-4°. Sa maniere d'obſerver & de calculer n'étoit pas des plus promptes, mais elle étoit ſûre. Un jour que l'abbé de la Caille faiſoit avec lui la même obſervation, le P. Hell tarda de quelques minutes; l'abbé en parut ſurpris: mais ayant comparé les deux réſultats, il eut la franchiſe de convenir que le ſien étoit défectueux. Il étoit en correſpondance avec les plus célebres aſtronomes de l'Europe, qui le conſultoient & l'écoutoient, ſans que jamais il ſe ſoit prévalu de cette confiance. Les grands hommes ſont à la hauteur de leur ſuccès & de leur réputation; les petites ames ne tiennent pas contre la ſplendeur, ſouvent factice & folâtre, qui les environne. Viſité & admiré par les plus illuſtres voyageurs, il eut toujours cette ſimplicité que l'on conſerve ſans peine, quand on a plus de commerce avec les livres qu'avec le monde. L'aridité de la géométrie ne deſſécha pas ſa piété, qui fut toujours vive, tendre, & féconde en œuvres ſaintes. Il ne manqua jamais de jeûner le ſamedi en l'honneur de la Vierge. L'aſpect du ciel fut pour lui un objet de méditation & d'inſtruction : il n'y vit pas, comme la Lande & d'autres creux ſpéculateurs, le déſordre de la matiere errant au haſard dans les déſerts de l'eſpace. Dans cette immenſe *cité du grand roi* (1), il contemploit la merveille de l'ordre & de l'obéiſſance, que le Créateur a placée de préférence dans ces régions ſublimes, pour en rendre le ſpectacle plus durable & plus frappant (2). Cette multitude de corps brillans étoit pour lui comme pour S. Jean Chryſoſtome, autant de prédicateurs éternels des grandeurs de Dieu (3). Son déſintéreſſement fut tel qu'après la ſuppreſſion de la ſociété, il ne voulut recevoir aucun bénéfice quelque utile & honorable qu'il fût, malgré les offres réitérées de l'impératrice Marie-Théreſe: tout ce qu'il avoit, paſſoit de ses mains dans celles des pauvres, & à ſa mort on ne trouva qu'avec peine de quoi

(1) *Civitas Regis magni*. Pſ. 47.

(2) *Vas caſtrorum in excelſis, in firmamento cœli reſplendens glorioſè, In verbis Sancti ſtabunt ad judicium, & non deficient in vigiliis ſuis*. Eccli. 43.

(3) *Prædicatione perpetuâ ſui loquuntur majeſtatem autoris*. Chryſoſt. — Voyez les *Obſerv. Philoſ.*, n°. 196.

payer les frais occasionnés par sa derniere maladie.

HELLANICUS de Mitylene, célebre historien Grec, né 12 ans avant Hérodote, l'an 494 avant J. C., avoit écrit l'*Histoire des anciens Rois du monde & des premiers Fondateurs des villes*. Elle n'est point parvenue jusqu'à nous.

HELLOT, (Jean) mort à Paris en 1766, à 80 ans, se distingua dans la chymie. Il étoit de l'académie des sciences de Paris, & de la société royale de Londres. Il a retouché & enrichi de ses remarques la traduction, faite par ordre du ministere, du *Traité de la Fonte des Mines & des Fonderies*, écrit en allemand par Schlutter; elle a été imprimée à Paris en 1750 & 175... en 2 vol. in-4°. On a encore de lui : I. *L'Art de la Teinture des Laines & Etoffes de Laine*, 1750 & 1772, in-12. II. Des *Dissertations* recueillies dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. III. Quelques autres ouvrages, faits avec soin, ainsi que les précédens. Hellot avoit d'abord été destiné à l'état ecclésiastique; mais un livre de chymie qu'il trouva par hasard, le décida entiérement pour cette étude. Son humeur gaie & son caractere obligeant, lui firent des amis tendres & sinceres. Il travailla depuis 1718 jusqu'en 1732, à la rédaction de la *Gazette de France*.

HELMBREKER, (Théodore) peintre, fils d'un musicien, naquit à Harlem en 1624, & mourut dans la même ville en 1694. Dans le voyage qu'il fit à Rome pour se perfectionner, les Médicis le reçurent dans leur palais. Ses mœurs, sa religion & sa charité compatissante, relevoient beaucoup ses talens. Ce maître excelloit à peindre en petit des sujets de caprice.

HELMONT, (Jean-Baptiste Van-) gentilhomme de Bruxelles, naquit en 1577, se fixa à Vilvorde, où il passa une grande partie de sa vie, se livrant entiérement à l'étude de la chymie & de la médecine. Ayant enseigné des erreurs dans son traité *De magnetica vulnerum curatione*, & dans d'autres ouvrages écrits de sa main, qui, au jugement de la faculté de théologie de Louvain, étoient ouvertement hérétiques, il fut enfermé dans les prisons de l'archevêque de Malines; il rétracta ensuite ses erreurs, soumit tous ses écrits au jugement de l'Eglise Romaine, vécut en bon catholique, estimé des gens de bien, & mourut après avoir reçu les derniers sacremens avec beaucoup de piété, l'an 1644. Nous tirons ce récit du témoignage que rendit après la mort de Helmont, à la requisition de sa douairiere, l'archevêque de Malines, daté de Bruxelles, le 23 octobre 1646. Van-Helmont n'étoit guere au-dessus d'un empyrique, & donna tête baissée dans les rêveries de Paracelse : on reconnoît dans leurs idées communes, le Mesmérisme & le Cagliostrocisme de nos jours. Son *Remede universel* étoit une chimere, qui ne put l'arracher à la mort. Il avoit d'ailleurs la vanité d'un noble Allemand, comme Paracelse : croyant avoir dérogé à son rang, en cultivant la médecine, il quitta sa patrie, & n'y reparut que

dix ans après. Ses Ouvrages ont été recueillis in-fol., Leyde, 1667, & Francfort, 1707. Les productions de ce chymiste sont, pour la plupart, posthumes, & l'on n'estime guere celles-ci, parce qu'elles sont sans ordre, sans liaison; le manuscrit avoit été abandonné à l'imprimeur sans avoir été revu: mais on fait plus de cas de celles qu'il publia lui-même. Ses écrits roulent tous sur la physique ou la médecine. Les principaux sont: I. *De magnetica vulnerum curatione*, Paris, 1621, in-8°. II. *Febrium doctrina inaudita.* III. *Ortus Medicinæ.* IV. *Supplementum de aquis Spadanis*, Liege, 1624, in-8°., &c. Henri de Heers, médecin des princes de Liege, Ernefte & Ferdinand, réfuta ce traité par son *Deplementum supplementi de Spadanis fontibus*, Liege, 1624, in-8°. *Voyez* PARACELSE & GOCLENIUS.

HELMONT, (François-Mercure Van-) fils du précédent, né en 1618, s'enrôla étant jeune dans une troupe de Bohémiens, avec lesquels il parcouroit diverses provinces. On le soupçonna d'avoir trouvé la *Pierre philosophale;* parce qu'avec peu de revenus, il faisoit beaucoup de dépenses. Il a laissé des livres sur des matieres théologiques: I. *Alphabeti verè naturalis Hebraïci delineatio.* II. *Cogitationes super quatuor priora capita Geneseos*, Amsterdam, 1697, in-8°. III. *De attributis divinis.* IV. *De inferno*, &c. On voit par ces ouvrages que c'étoit un esprit singulier & paradoxal. Il croyoit à la métempsycose. Il passa une partie de sa vie chez le prince de Sultzbach, alla ensuite à Berlin, à la sollicitation de l'électrice de Brandebourg, & mourut peu de tems après à Coeln, qui fait partie de cette ville, en 1699, à 81 ans. Le célebre Leibnitz lui fit une épitaphe, qui malgré les éloges qu'elle renferme, donne l'idée d'un enthousiaste & d'un visionnaire.

Nil patre inferior, jacet hic Helmontius alter,
Qui junxit varias mentis & artis opes:
Per quem Pythagoras & Cabbala sacra revixit,
Elæusque, parat qui sua cuncta sibi.

Il y a eu un baron de Van-Helmont, qui étoit un vrai illuminé, & qui finit par se faire Quaker.

HÉLOÏSE, abbesse du Paraclet, célebre par son esprit & par ses amours, mourut en 1163 (*voyez* son histoire dans l'art. ABAILARD). Nous ajouterons seulement qu'elle est la principale cause de la célébrité d'Abailard, de celle sur-tout dont il jouit dans ce siecle, où ses amours sont à-peu-près un titre suffisant pour en faire un héros. Aussi jamais n'a-t-il été tant prôné. « Quelque mérite qu'Abailard ait eu du côté de l'esprit & du côté de la science, dit un écrivain judicieux, on parleroit moins de lui sans l'intrigue galante qu'il a eue avec la belle & savante Héloïse. La beauté singuliere de cette fille, l'étendue de son génie, la connoissance de l'hébreu, du grec & du latin, sa pénétration dans les secrets les plus sublimes de l'Ecriture & de la théologie,

» la haute noblesse des Montmorenci, dont on prétend qu'elle tiroit son origine; tout cela donnoit du relief à un homme pour qui elle s'étoit déclarée... J'avance même hardiment que les ouvrages de l'écoliere ont donné le prix à ceux du maître. Qu'on en croie ce qu'on voudra; je suis persuadé que si, en réimprimant les ouvrages d'Abailard, on retranchoit les lettres de cette héroïne, le libraire pourroit bien se trouver chargé du poids fâcheux de l'édition : car on ne peut nier que ce philosophe n'ait distillé sur ce qu'il a écrit, tout ce que la métaphysique a de plus subtil & de plus embarrassé. On ne voit pas toujours ce qu'il veut nous apprendre ; il fatigue, il ennuie; ses livres tourmentent un lecteur ». Nous avons trois *Lettres* d'Héloïse, pleines d'ame & d'imagination, parmi celles d'Abailard. Les *Epîtres* de ces deux amans, publiées en 1616, in-4°, par d'Amboise, l'ont été de nouveau à Londres, in-8°, & à Paris, en latin & en françois, par dom Gervaise, ancien abbé de la Trappe, en 2 vol. in-12. Elles ont été imitées par Pope, & par différens poëtes François, qui se sont disputé à l'envi la gloire de leur donner en leur langue les charmes qu'elles ont en latin.

HELSHAM, (Richard) professeur de médecine & de physique dans l'université de Dublin, est auteur d'un *Cours de Physique expérimentale*, imprimé après sa mort. Cet ouvrage est estimé en Angleterre.

HELVETIUS, (Adrien) médecin Hollandois, étoit fils de Jean-Fréderic, médecin des états-généraux & du prince d'Orange, connu par plusieurs ouvrages pleins des extravagances des alchimistes, mort l'an 1709. Adrien vint à Paris sans aucun dessein de s'y fixer, seulement pour voir les curiosités de ce petit monde, & pour débiter des poudres de la composition de son pere. Ce remede n'ayant pas eu beaucoup de débit, un droguiste lui fit présent de 5 ou 6 livres de la racine du Brésil, qu'il lui donna comme quelque chose de précieux. Le jeune Helvetius court à l'hôpital faire *experimentum in anima vili*, & après avoir éprouvé l'efficacité de son remede contre la dyssenterie, il le fit afficher. Tous les malades attaqués de cette maladie s'adressoient à lui, & il les guérissoit tous. Louis XIV lui ordonna de rendre public le remede qui produisoit des effets si merveilleux : il déclara que c'étoit l'Ipekakuahna, & reçut mille louis d'or de gratification. Il devint ensuite inspecteur-général des hôpitaux de la Flandre Françoise, & médecin de M. le duc d'Orléans, régent du royaume. Il mourut le 20 février 1727, à 65 ans, laissant quelques ouvrages. Le plus estimé est son *Traité des Maladies les plus fréquentes, & des remedes spécifiques pour les guérir*, 2 vol. in-8°, 1724, dont il s'est fait plusieurs éditions.

HELVETIUS, (Jean-Claude-Adrien) fils du précédent, conseiller-d'état, premier médecin de la reine, inspecteur-général des hôpitaux militaires, naquit en 1685. Il

fut recherché, comme son pere, par la cour & par la ville; & mourut en 1755, à 70 ans. Ce médecin étoit aussi respectable par sa probité, que par son savoir. La douceur de ses mœurs & la tranquillité de son ame, étoient peintes sur son visage. Il répandoit, avec un plaisir égal, ses lumieres & ses revenus. Il légua en mourant à la faculté de médecine de Paris, tous les livres de sa bibliotheque, que cette compagnie n'avoit pas dans la sienne. Nous avons de lui: I. *Idée générale de l'Economie animale*, in-8°, Paris, 1722. Cet ouvrage estimable est enrichi d'observations très-étendues sur le traitement de la petite vérole. II. *Principia physico-medica, in tyronum Medicinæ gratiam conscripta*, Paris, 1752, 2 vol. in-8°; & plusieurs autres ouvrages sur la médecine, estimés.

HELVETIUS, (Claude-Adrien) né à Paris en 1715, étoit fils du précédent. Il fit ses études au college de Louis-le-Grand, sous le célebre P. Porée qui, trouvant dans les compositions de son jeune éleve plus d'idées & d'images que dans celles de ses autres disciples, lui donna une éducation particuliere: mais la triste doctrine de l'athéisme lui en fit perdre les fruits; il s'abandonna entiérement à ce systême aussi absurde que désolant; & donna en 1758 son livre de l'*Esprit*, qui fut proscrit par le parlement de Paris. L'auteur, depuis les désagrémens qu'il essuya à l'occasion de cet ouvrage, fit divers voyages. Revenu en France, il passa la plus grande partie de l'année à sa terre de Voré, où il mourut en 1772. Ses ouvrages sont: I. *De l'Esprit*, 1758, in-4°, & 3 vol. in-12. On y trouve quelques morceaux éloquens; mais en même tems tous les délires du matérialisme: il manque de méthode, & est rempli de contes indignes d'un esprit solide. Une de ses assertions favorites, qui est comme le fondement de son systême, est que l'homme ne differe des animaux que parce qu'il a des mains, comme si le singe qui est si loin de l'homme, n'en avoit pas. Du reste, cette erreur a été servilement copiée d'après le vieux Anaxagore, à qui Plutarque reproche « d'avoir dit que la » raison & la sagesse, la supériorité de l'homme viennent *uniquement de ce qu'il a des mains*, & non des pattes, tandis qu'il pouvoit dire, » ce qui est bien plus vrai, » que si l'homme a des mains, » c'est parce qu'un Être ingénieux & raisonnable devoit » être pourvu d'instrumens » propres à exercer son industrie ». Une autre erreur d'Helvetius, & qui ne donne pas une idée fort avantageuse de son cœur, est que l'amitié n'est qu'une affaire d'intérêt; opinion prise d'Epicure, & réfutée comme révoltante & flétrissante par l'orateur Romain (*Acad Quæst.*, *l.* 2, *n°.* 131; *de Amic. n°.* 30, 31, &c). II. *Le Bonheur*, poëme en six chants, in-8°, 1772, avec des fragmens de quelques *Epîtres*. On sent assez de quel bonheur un athée peut traiter: de 280 systêmes que S. Augustin compte sur le bonheur, on peut dire qu'Helvetius

qu'Helvetius a choisi le plus mauvais. III. *De l'Homme*, 2 vol. in-8°: ouvrage non moins révoltant que le livre de l'*Esprit*. L'auteur étoit maître-d'hôtel de la reine, & il avoit été fermier-général : son irréligion lui fit perdre ces places. Helvetius avoit des mœurs douces, & son caractere, porté à la bienfaisance & à la vertu, n'a paru céder qu'avec répugnance aux impressions funestes de l'impiété. Avant ses liaisons avec quelques faux philosophes, il faisoit profession, non-seulement d'être sincérement attaché au Christianisme, mais il en pratiquoit les devoirs avec une piété extraordinaire. *J'ai été témoin*, écrivoit le 13 novembre 1775, une personne très-digne de foi, & qui étoit à la cour lors de l'événement qu'elle raconte, *j'ai été témoin de la perversion du pauvre Helvetius. Ce fut l'ouvrage de sa liaison avec V.... qui de pieux qu'étoit M. Helvetius au point d'inquiéter sa famille, quoique les plus gens de bien, en fit un athée en un an de tems. Ce fut la Métromanie qui le gagna, qui occasionna cette funeste connoissance. J'en gémis tous les jours depuis sa mort, & j'en déteste d'autant plus l'auteur, à qui il seroit à souhaiter qu'on eût... à Paris, ce 13 novembre 1775, de S. P.* L'original de cette lettre est entre les mains de l'homme respectable, auquel elle a été écrite. Un philosophe (le marquis d'Argens), qu'on ne soupçonnera pas d'être trop favorable aux écrivains religieux, fait de la philosophie d'Helvetius & de celle de Moyse, le parallele suivant. « Elle n'est » point, dit-il, cette philosophie (celle de Moyse) aride » & seche, dont la subtilité » s'évapore en raisonnemens, » & dont les forces s'épuisent » en recherches inutiles au » bonheur des hommes; cette » philosophie désastreuse qui, » la hache à la main, le bandeau sur les yeux, abat, » renverse, détruit tout & n'éleve rien; qui, dans son délire impie, fait son Dieu de la » matiere, ne distingue l'homme d'avec la brute que par » les doigts, & pour le perfectionner, le renvoie disputer aux animaux le gland » dans les forêts ».

HELVICUS, (Christophe) né en 1581, mort à la fleur de son âge en 1616, remplit avec honneur une chaire de langues orientales dans l'académie de Giessen, & laissa quelques ouvrages. Les plus connus sont: I. *Théâtre historique & chronologique*, in-folio, Francfort, 1666. C'est un recueil de tables de chronologie assez exactes, quoique non exemptes de fautes, & défigurées par la confiance de l'auteur en quelques anciens chroniqueurs & compilateurs. II. *Synopsis Historiæ universalis ad annum 1612*, in-4°., 1637.

HELVIDIUS-PRISCUS, philosophe Stoïcien, causa des troubles à Rome sous l'empire de Vespasien, & fut banni avec ses complices. *Voyez* VESPASIEN.

HELVIDIUS, fameux arien, disciple d'Auxence, proscrivoit la virginité de Marie, & soutenoit, qu'après la naissance de J. C., la Ste. Vierge avoit eu des enfans de S. Joseph,

C'étoit un enthousiaste. Il vivoit dans le 4e. siecle. S. Jerôme l'a réfuté.

HELYOT, (Pierre) religieux Picpus, né à Paris en 1660, fit deux voyages à Rome, & parcourut toute l'Italie. Ce fut-là qu'il recueillit les principaux mémoires pour son *Histoire des Ordres Monastiques, Religieux & Militaires, & des Congrégations séculieres de l'un & de l'autre sexe, qui ont été établis jusqu'à présent*, avec des figures assez fidelles de leurs habillemens, en 8 vol. in-4°. Cet ouvrage, fruit d'un travail de 25 ans, est plein de savantes recherches, & est plus exact, quoiqu'il ne le soit pas toujours, que ceux des écrivains qui l'avoient précédé. Son style, sans être élégant, a du naturel & de la netteté. On imprimoit le 5e. vol. de cette Histoire, lorsque l'auteur mourut à Picpus, près Paris, en 1716, à 56 ans, après avoir occupé différens emplois dans son ordre. Il en a paru une espece d'*Abrégé*, à Amsterdam, 1721, 4 vol. in-8°., pour les religieux, & autant pour les militaires. Cet Abrégé est fort inexact, & n'est recherché que pour les figures. Le P. Helyot étoit aussi pieux que savant. On a de lui quelques livres de dévotion, dont le plus connu est *Le Chrétien mourant*, in-12.

HEMELAERS, (Jean) né à La Haye vers l'an 1580, de parens calvinistes, rentra dans le sein de l'Eglise Catholique dans un âge peu avancé. Après ses études il se rendit à Rome, où après un séjour de six ans, il fut pourvu d'un canonicat à Anvers. Après avoir édifié cette ville par une piété constante & sincere, & rendu de grands services à son chapitre, il mourut dans un âge fort avancé, le 6 novembre 1655. Il publia divers ouvrages, dont les principaux sont : *Numismata Imperatorum Romanorum a Julio Cæsare ad Heraclium, è Musæo Arschotano, brevi & historico commentario explicata*, Anvers, 1615 & 1624, in-4°., 1654, in-folio; Utrecht, 1709; Amsterdam, 1738, in-4°. (*voyez* HAVERCAM). Malgré ces éditions, ce livre n'est pas commun. On a encore de lui des Poésies, des Harangues.

HEMERÉ, (Claude) bibliothécaire de Sorbonne, laissa divers écrits. Les plus connus ont pour titre : I. *De Academia Parisiensi, qualis primò fuit in Insula & Episcoporum Scholis*, 1637, in-4°. II. *De Scholis publicis*, 1633, in-8°. III. *Augusta Veromanduorum*, Paris, 1643, in-4°. Il mourut à Saint-Quentin, dont il étoit chanoine, vers le milieu du 17e. siecle.

HEMMERLINUS, (*Felix*) appellé aussi *Malleolus*, chanoine & chantre de Zurich en 1428, dont il existe des *Opuscules* en 2 parties, très-rares; l'une & l'autre in-fol., sans indication de lieu & d'année, en caracteres gothiques. La 1re. est plus rare que la 2e. Dans celle-là on trouve : *Dialogus de nobilitate & rusticitate*, &c. Dans l'autre : *Tractatus contra validos mendicantes, Beghardos & Beghinos, Monachos*, &c., pleins de plaisanteries sans finesse & sans goût, comme sans logique & sans raison.

L'auteur de l'*Ami des Hommes* a très-bien prouvé que les moines mendians étoient une grande décharge & aisance pour la société; & qu'en se réduisant à vivre d'aumônes, ils élargissoient & enrichissoient le champ abandonné à leurs concitoyens. Hemmerlinus étoit un esprit inquiet & tracassier, tant en matiere de religion qu'en matiere civile. Il fut mis en prison à Zurich, comme criminel d'état; il avoit tout l'esprit des nouvelles sectes, & doit être regardé comme un avant-coureur de Luther & de Calvin, comme un disciple de Wiclef & de Hus. Il mourut en 1456.

HEMMINGA, *voyez* SIXTE DE HEMMINGA.

HEMMINGIUS, (Nicolas) naquit en 1513, dans l'isle de Laland, d'un forgeron. Après avoir étudié sous Mélanchthon, dont il acquit l'esprit & l'amitié, il fut fait ministre, puis professeur d'hébreu & de théologie à Copenhague, & ensuite chanoine de Roschild. Il essuya quelques disgraces de la part des Luthériens, qui lui reprochoient son penchant pour le Calvinisme; il devint aveugle quelques années avant sa mort, arrivée en 1600. On a de lui plusieurs ouvrages peu estimés, excepté ses *Opuscules théologiques*, dont on a fait cas chez les Calvinistes, & qui furent imprimés à Geneve en 1564, in-fol.

HEMRICOURT, (Jacques de) gentilhomme Liégeois, chevalier de S. Jean de Jérusalem (aujourd'hui Malte), mort le 18 décembre 1403, a donné *Le Miroir des Nobles de Hesbaye*, avec fig., Bruxelles, 1673, in-fol.; on en a fait une nouvelle édition, Liege, 1791. Cet ouvrage a été d'un grand secours à tous les généalogistes des Pays-Bas. Si on n'y peut lire sans quelque émotion l'histoire de la valeur un peu dure & barbare de ces héros de la féodalité, on doit convenir aussi qu'elle présente des traits de franchise & de probité, devenus bien rares dans des siecles plus policés & plus élégans. S'ils s'égaroient quelquefois dans l'idée qu'ils se faisoient du point-d'honneur, nous ne pouvons pas dire que nous en ayons une notion plus juste, ni que nos duels soient plus humains ou plus raisonnables que leurs imposans & courageux combats, qui jouissoient au moins d'une espece de sanction de la part du gouvernement alors établi; suppléoient en quelque sorte à la vigueur des loix, insuffisantes pour réprimer ou réparer les injustices; & étoient par leur nature une gymnastique salubre, ennemie de la corruption & de la mollesse.... Cet auteur n'étoit pas de la famille qui porte encore aujourd'hui ce nom, comme il est aisé de s'en assurer par la maniere dont il en parle en plusieurs endroits de son ouvrage.

HEMUS, roi de Thrace, fils de Borée & d'Orithye, & mari de Rhodope. Il fut métamorphosé en montagne avec sa femme, pour avoir voulu se faire honorer, lui comme Jupiter, & sa femme comme Junon. C'est le mont Hemus ou Argentaro, qui sépare la Romanie & la Macédoine de la Bulgarie.

HENAO, (Gabriel de) Jésuite, docteur de Salamanque, enseigna en Espagne avec réputation, & mourut en 1704, à 93 ans. Ses Ouvrages sont en 11 vol. in-fol. en latin. Les 2 premiers traitent du Ciel empyrée; le 3e, de l'Eucharistie; les trois suivans, du Sacrifice de la Messe; les 7, 8 & 9e. de la Science moyenne; & les deux derniers, des antiquités de Biscaye, sous ce titre: *Biscaïa illustrata*. Celui-ci est le plus consulté. On a encore quelques autres petits ouvrages de ce Jésuite, qui étoit savant, & compiloit avec choix.

HENAULT, (Charles-Jean-François) de l'académie françoise, de celle des inscriptions, président-honoraire aux enquêtes, & surintendant des finances de la maison de la reine, né à Paris en 1685, mourut dans cette ville à la fin de 1770. Il étoit fils d'un fermier général, & avoit été quelque tems de l'Oratoire. Le président Henault y ayant cueilli les fleurs de la littérature, rentra dans le monde, & remporta le prix de l'académie françoise, en 1707, par son poëme intitulé: *L'Homme inutile*. On a de lui: I. *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, 1768, 2 vol. in-4°, & en 2 & 3 vol. in-8°. C'est l'ouvrage le plus plein & le plus court que nous ayons sur l'histoire de France. Il a eu beaucoup de succès, quoiqu'il ne soit pas sans défauts: des préjugés nationaux & d'autres dérogent quelquefois à la fidélité de la narration & à la justesse des réflexions; mais il est si supérieur à la maniere dont on écrit aujourd'hui l'histoire, que l'on auroit grand tort de le juger sévérement. L'abbé des Odoars-Fantin en a donné une continuation, où l'on ne trouve ni les connoissances, ni le jugement, ni le goût de son modele. « C'est un abbé, vicaire-» général, dit un critique, » qui a entrepris de faire de » cette continuation, un petit » dépôt de la philosophie mo-» derne, qui insulte le siecle » de Louis XIV, pour n'avoir » pas produit un *Dictionnaire* » *tel que celui de l'Encyclopédie*, » qui trouve les mœurs ac-» tuelles beaucoup plus pures » & plus saintes que tout ce » que l'on a jamais vu, & qui » enfin s'est livré à des ba-» vardages si faux & si ridi-» cules, que les philosophistes » même n'ont pu s'empêcher » de regarder son ouvrage » comme le fruit du délire: » mais rien ne doit étonner » dans ce siecle, où la conti-» nuation des livres estimés » est un des moyens favo-» ris de répandre l'erreur, » & sur-tout de corrompre » l'histoire. On a fait à des » ouvrages célebres une suite » qu'on fait envisager comme » un appendice nécessaire, & » l'on ente ainsi sur un arbre » sain une branche parasite & » venimeuse ». II. *François II*, tragédie historique en prose. C'est un tableau de ce tems orageux. III. *Le Réveil d'Epiménide*, comédie. Elle est imprimée avec *François II*, & d'autres pieces, 1768, 2 vol. in-12. IV. *Les Chimeres*, divertissement d'un acte, représenté en société. Le président Henault est connu encore par quelques *Poësies fugitives*, qui respirent

les graces; mais il n'y en a que très-peu d'imprimées.

HENAUT *ou* HESNAULT. (Jean) fils d'un boulanger de Paris, voyagea dans les Pays-Bas, en Hollande, en Angleterre. De retour dans sa patrie, il se fit connoître du surintendant Foucquet par ses Poésies. Son protecteur ayant été disgracié, & Colbert mis à sa place, le poëte lança contre celui-ci un Sonnet, qui, quoique dur, offre de très-bons vers. On sait ce que ce grand ministre dit à cette occasion (*voyez* son article). Henaut, ayant reconnu sa faute, chercha à supprimer tous les exemplaires de son Sonnet; mais la satyre se répandoit trop facilement alors, comme aujourd'hui, pour qu'il pût en venir à bout. Henaut est non-seulement connu comme poëte, il l'est encore comme épicurien. On dit qu'il alla exprès en Hollande pour voir Spinosa, & que celui-ci le méprisa : mais cela n'est pas suffisamment prouvé. Henaut étoit un homme de plaisir, qui cherchoit à calmer les remords de sa conscience par les délires de son esprit. Il passoit de l'irréligion à la dévotion; mais cette dévotion, née subitement, se dissipoit de même. Il mourut dans des dispositions très-chrétiennes, à Paris, en 1682. Ses *Poésies*, recueillies en 1670, in-12, renferment : I. Plusieurs Sonnets, parmi lesquels on distingue celui *de l'Avorton*, qui fit beaucoup de bruit dans son tems, quoiqu'il ne soit ni régulier ni correct, qu'il y ait des idées fausses, & qu'enfin il n'ait d'autre mérite, que celui de renfermer deux ou trois antitheses assez bonnes. II. Des *Lettres* en vers & en prose. Ces vers ne sont pas toujours faciles, & la prose manque souvent de légéreté. III. Une *Imitation* en vers des actes 2e. & 4e. de la *Troade* de Séneque : il avoit quelque talent pour ce genre de travail. IV. On a encore de lui la *Traduction* en vers du commencement du *Poëme de Lucrece*, qu'on trouve dans le *Furetériana*, & ailleurs. Il avoit poussé cet ouvrage plus loin; mais son confesseur le lui fit brûler : action qui assura peut-être le salut d'Henaut, par un sacrifice qui a dû lui coûter, sur-tout si la suite répondoit au commencement.

HENICHIUS, (Jean) professeur de théologie à Rhintel, au pays de Hesse, naquit en 1616, & mourut en 1671, à 55 ans. Il souhaita passionnément la réunion des Luthériens avec les Calvinistes; mais ses efforts pour cette réunion, ne lui attirerent de la part des deux partis, que des injures & de mauvais procédés. Le projet dans le fond étoit déraisonnable. Comment réunir deux sectes, qui n'ont jamais pu fixer invariablement leur propre doctrine? A quel tribunal les envoyer, par quelle autorité les persuader, après qu'elles ont secoué le joug de l'Eglise universelle, seule dépositaire de la foi & de la morale des Chrétiens? On a de Henichius divers ouvrages de théologie & de controverse, in-4°. & in-8°., estimables pour la modération qu'ils respirent : persuadé de l'inconséquence de toutes les sectes, l'auteur n'appuia que

foiblement sur les dogmes de la sienne. Les principaux sont: I. *Compendium Sacræ Theologiæ*, in-8°. II. *De veritate Religionis Christianæ*, in-12. III. *Institutiones Theologicæ*, in-4°. IV. *Historia Ecclesiastica & Civilis*, in-4°.

HENNEPIN, (Louis) Récollet d'Ath en Hainaut, où il naquit vers 1640, se consacra pendant quelque tems au service des hôpitaux, fut aumônier dans les armées, passa en qualité de missionnaire à Quebec, & exerça cet emploi pendant 11 ans au Canada. En 1678 il traversa le lac Ontario, parcourut les vastes contrées qui sont au sud-ouest du Canada, & découvrit en 1680 le fleuve Mississipi. Il donna une *Description* de ses découvertes, Paris, 1683, & Amsterdam, 1704; celle-ci est plus complette. Le P. Hennepin mourut à Utrecht, au commencement du 18e. siecle.

HENNINGES, (Jerôme) laborieux historien Allemand du 16e. siecle. Nous avons de lui plusieurs ouvrages assez estimés, concernant les généalogies de quantité de maisons d'Allemagne. Le principal est *Theatrum Genealogicum*, 6 vol. in-fol., 1598, à Magdebourg. La 6e. partie de cet ouvrage est la plus rare. Elle est intitulée: *Genealogiæ aliquot Familiarum nobilium in Saxonia*, in-fol., à Hambourg, 1596. — Il est différent de Jean HENNINGES, mort en 1746, à 78 ans, auteur de 3 vol. de *Dissertations* sur divers passages des Livres-Saints, & d'une *Version* en vers latins du prophete Jonas. Il étoit pasteur & professeur de théologie à Helmstadt.

HENNUYER, (Jean) évêque de Lisieux, mort en 1577, avoit été confesseur de Henri II, & évêque de Lodeve. Il s'immortalisa par son humanité dans le tems de la Saint-Barthélemi. Le lieutenant-de-roi de sa province vint lui communiquer l'ordre qu'il avoit reçu de massacrer les huguenots de Lisieux, en conséquence des conspirations toujours renaissantes, & d'un nouveau complot que la cour croyoit avoir découvert (*voyez* COLIGNI & CHARLES IX). L'illustre prélat s'y opposa, & donna acte de son opposition. Le roi, loin de le blâmer, rendit à sa fermeté les éloges qu'elle méritoit; & sa clémence, plus efficace que les sermons, les livres & les soldats, changea le cœur & l'esprit de tous les Calvinistes. Ils firent tous abjuration entre ses mains.

HENOCH, *voyez* ENOCH.

HENRI I, fut surnommé l'*Oiseleur*, parce que les députés qui lui annoncerent son élection à l'empire, le trouverent occupé à la chasse des oiseaux. Il naquit en 876, d'Othon, duc de Saxe. Les trois états de la Germanie le confirmerent empereur en 919, à 43 ans. Ce fut un des rois les plus dignes de porter la couronne. Sous lui les seigneurs de l'Allemagne, si divisés entr'eux, furent réunis. Le premier fruit de cette réunion, fut l'affranchissement du tribut qu'on payoit aux Hongrois, & une grande victoire remportée sur cette nation terrible. Henri fit ensuite des loix, encore plus intéressantes que ses victoires. L'Allemagne & la

Saxe manquoient de villes fortifiées ; ni la nobleſſe, ni le peuple n'aimoient à s'enfermer : delà cette facilité qu'avoient les barbares de pouſſer leurs conquêtes juſqu'au Rhin. Henri fit conſtruire des villes, & environner de murailles les gros bourgs de la Saxe & des provinces voiſines. Pour peupler ces nouvelles forteresſes, il obligea la 9*e*. partie des habitans de la campagne, à s'établir dans les villes. Il ordonna que les aſſemblées publiques & les fêtes ne pourroient être célébrées que dans les villes. Il donna aux nouveaux citoyens des privileges & des prérogatives conſidérables, juſqu'à obliger ceux qui reſterent à la campagne de les nourrir, & à tranſporter la 3*e*. partie de leur récolte dans les magaſins des villes. Delà les familles patriciennes iſſues des nobles, qui paſſerent dans les villes. Les autres gentilshommes conçurent contre ceux-ci une haine qui regne encore, & qui va juſqu'à leur diſputer la nobleſſe, parce qu'ils avoient accepté les magiſtratures. On leur donna le ſobriquet de *Villani*, Villains. A le bien prendre, la bonne raiſon étoit de leur côté; mais cette opération de Henri étoit nécesſitée par les circonſtances : la ſécurité de l'empire l'exigeoit ; mais ſi la politique l'a approuvé, le droit ſacré de propriété perſonnelle & réelle, & l'état des mœurs en ont ſouffert. Henri réprima Arnoul le Mauvais, duc de Baviere, vainquit les Bohêmes, les Eſclavons, les Danois. Il conquit le royaume de Lorraine ſur Charles le Simple, & remporta à Mersburg une ſeconde victoire ſur les Hongrois, en 934. Tous cès ſuccès ne lui enflerent point le cœur : modeſte ſous ſes lauriers, il ne prit jamais le titre d'empereur dans ſes diplomes, ni même celui de roi de Germanie. Il mourut le 2 juillet 936. Othon, ſon fils aîné, lui ſuccéda. Henri, duc de Baviere, & Brunon, archevêque de Cologne, étoient ſes deux autres enfans.

HENRI II, (S.) dit le *Boiteux*, arriere-petit-fils du précédent, & fils de Henri le Jeune, duc de Baviere, naquit en 972, dans le château d'Abunde, ſur le Danube, & fut élu empereur en 1002. Il fonda l'évêché de Bamberg, battit Hezeſon, duc de Baviere, rétablit le pape Benoît VIII ſur ſon ſiege, fut couronné empereur par ce pontife en 1014, à Rome, chaſſa les Grecs & les Sarraſins de la Calabre & de la Pouille, calma les troubles de l'Italie, parcourut l'Allemagne, laiſſant par-tout des marques de généroſité & de juſtice. C'eſt dans une de ces dernieres expéditions que coupé & pris par les ennemis, il ſe ſauva par un ſaut périlleux, dont il reſſentit les ſuites & d'où lui reſta le nom de *Boiteux* : cependant quelques auteurs attribuent cet accident à une contraction de nerfs, occaſionnée par ſes grandes fatigues. Il mourut ſaintement en 1024, à 47 ans. C'eſt peut-être, de tous les empereurs Allemands, celui qui a fait aux égliſes les plus grandes largeſſes ; cependant ſa puiſſance n'en fut pas affoiblie, ſon peuple fut heureux, & ſes finances furent en

bon ordre. Il avoit voulu se faire Bénédictin à Verdun, & ensuite chanoine à Strasbourg; mais il servit Dieu avec plus d'édification & de fruit sur le trône, qu'il n'eût pu faire dans la solitude du cloître, & dans un état borné à sa sanctification personnelle. On voit à l'entrée de l'abbaye de S. Vannes à Verdun, un tableau où Henri est représenté quittant le sceptre & la couronne, & demandant l'habit monastique au saint abbé Richard. L'abbé lui ayant fait promettre obéissance, lui ordonna de continuer à gouverner l'empire. Ce qui est exprimé dans un distique, dont le sens est: « L'empereur est venu ici pour » vivre dans l'obéissance, & il » pratique cette vertu en ré» gnant ». On prétend que, dans son couronnement à Rome, on se servit pour la 1re. fois du globe impérial. Le pape Benoît VIII, avant que de le couronner, lui demande : *Voulez-vous garder, à moi & à mes successeurs, la fidélité en toutes choses;* & c'est le premier vestige de l'obéissance que quelques empereurs ont promise aux papes. Il avoit épousé la vertueuse Cunégonde (*voyez* ce mot), & la laissa vierge; ils ont été canonisés l'un & l'autre. C'étoit un prince sage, prudent, courageux, magnanime & magnifique, qui enrichit l'empire dans le sein de la paix, & le rendit respectable à ses voisins, tant par les ressources ménagées dans l'état, que par les vertus de son chef. Preuve de fait, entre mille autres, de l'influence de la Religion sur le bonheur des peuples & la prospérité des empires. Ceux qui ont blâmé en politiques son extrême amour pour la virginité, n'ont pas considéré que l'empire étoit électif, & que la mort des empereurs, qui laissoient une postérité nombreuse, occasionnoit souvent autant d'intrigues & de troubles, que s'ils n'avoient pas eu d'enfans.

HENRI III, *le Noir*, fils de l'empereur Conrad II, naquit en 1017, & succéda à son pere en 1039, à l'âge de 22 ans. Les premieres années de son regne furent marquées par des guerres contre la Pologne, la Bohême, la Hongrie; mais elles ne produisirent aucun grand événement. La confusion régnoit à Rome comme dans toute l'Italie. L'empereur passa les monts pour y porter la paix, & réussit à la donner au siege pontifical par l'élection de Clément II. Henri & son épouse reçurent ensuite la couronne impériale du nouveau pontife. Après quelques expéditions contre les rebelles d'Italie, de Hollande & de Frise, ce prince mourut à Botfeld en Saxe, en 1056, à 39 ans, & fut enterré à Spire. Quelque tems avant sa mort il avoit eu une entrevue avec Henri I, roi de France. Celui-ci lui ayant fait des reproches de ce qu'il possédoit injustement plusieurs provinces démembrées de la couronne de France, l'empereur lui proposa de vider ce différend par un duel; mais le monarque François le refusa. C'est de cet empereur que les papes tiennent la ville de Bénévent, qu'il céda à Léon IX, pour affranchir la ville de Bamberg, d'une rede-

vance qu'elle payoit tous les ans au Saint-Siege.

HENRI IV, *le Vieil*, fils de Henri III, eut la couronne impériale après lui en 1056, à l'âge de 6 ans. Agnès sa mere, femme habile & courageuse, gouverna l'empire pendant les premieres années. Dès l'âge de 13 ans Henri régna par lui-même, & montra de la valeur contre les princes rebelles de l'Allemagne, & sur-tout contre les Saxons. Tout étoit alors dans la plus horrible confusion. Qu'on en juge par le *droit de rançonner les voyageurs* : droit que tous les seigneurs, depuis le Mein & le Weser jusqu'au pays des Slaves, comptoient parmi les prérogatives féodales. L'empereur, quoique jeune & livré à tous les plaisirs, parcourut l'Allemagne pour y mettre quelque ordre; mais ce fut sans beaucoup d'effet. Alexandre II étant mort, les Romains élurent le chancelier Hildebrand, qui prit le nom de Grégoire VII : homme de mœurs pures, d'un esprit vaste, & d'une fermeté inflexible. Henri IV lui porta des plaintes contre les Saxons, toujours domptés & toujours prêts à reprendre les armes. Ces barbares avoient fait menacer l'empereur de donner son sceptre impérial à un autre, s'il ne chassoit ses conseillers & ses maîtresses, s'il ne résidoit avec sa femme, & s'il ne quittoit de tems en tems la Saxe pour parcourir les autres provinces de son empire. On voit que ces prétendus barbares formoient des demandes qui ne l'étoient pas. Henri IV crut que les foudres du Vatican produiroient un effet plus prompt que ses armes. Il s'adressa à Grégoire. Les Saxons de leur côté accuserent l'empereur de simonie & de plusieurs autres crimes. Ces accusations n'étoient pas sans fondement. Les empereurs jouissoient depuis long-tems en Allemagne du droit d'investiture, fondés sur ce qu'ils avoient doté les évêchés & les abbayes, ou en avoient augmenté les revenus par leurs libéralités. Mais l'empereur Henri IV prétendit distribuer ces bénéfices à prix d'argent. « Les empereurs (dit Voltaire, que nous citons ici de préférence) « nommoient » aux évêchés, & Henri IV » les vendoit. Grégoire s'op- » posa à cet abus » (*Annal. de l'Emp.* tom. 1. ann. 1076). Pour y remédier plus efficacement, le pape assembla deux conciles à Rome en 1078 & 1080, où il abolit la formule des investitures qui paroissoit supposer dans l'empereur une puissance spirituelle. Henri assemble une diete à Worms en 1076, fait déposer le pape, en publiant contre lui un libelle rempli de forfaits imaginaires & ridicules, l'accuse de sortilege & de sacrilege, le fait saisir par un brigand, au moment qu'il célébroit la Messe, & enfermer dans une tour, d'où le peuple Romain le retire. Ce fut alors que les querelles entre l'empire & le sacerdoce éclaterent avec le plus de violence. Le pape lança contre Henri l'anathême, dont il l'avoit déjà menacé, & délia ses sujets du serment de fidélité. Les princes d'Allemagne, agissant selon la jurisprudence reçue dans ces siecles, & voulant

donner la paix à un pays agité par un prince tracassier, capricieux & violent, pensoient à déposer Henri. Ce monarque, qui dans son ame rendoit hommage à la vertu de Grégoire, voulant parer ce coup, passa les Alpes, & alla trouver le souverain pontife à Canose, forteresse appartenante à la comtesse Mathilde. Henri, après une pénitence de 3 jours dans la cour du château, pieds nus & couvert d'un cilice, reçut enfin son absolution, sous les conditions les plus humiliantes. Bien des auteurs ont trouvé ici un excès de sévérité de la part du pontife. Mais Grégoire ne croyoit pas à la sincérité, & à la durée de cette pénitence, & ne jugeoit pas qu'elle pût être mise à une épreuve trop forte: l'événement fit voir qu'il ne se trompoit pas. Les Lombards, ayant conçu du mépris pour un prince tantôt arrogant jusqu'à être intraitable, tantôt timide & foible jusqu'à la bassesse; tyran dans ses succès, esclave & poltron dans ses revers, veulent élire à sa place son jeune fils Conrad. Henri, ranimé par la crainte de perdre ses états d'Italie, se prépare à tirer vengeance de Grégoire VII. Ce pape le fait déposer par les princes d'Empire dans la diete de Forcheim, & fait donner son sceptre à Rodolphe, duc de Suabe. L'empereur déposé bat son compétiteur dans plusieurs rencontres, & enfin lui donne la mort à la journée de Volcksheim. Henri fit déposer en même tems le pontife dans un synode de Brissen, & mettre à sa place Guibert, archevêque de Ravenne, qu'il affermit sur le siege pontifical par ses armes. Il s'empare de Rome après un siege de 2 ans, & se fait couronner empereur par son antipape. Peu de tems après, Grégoire meurt à Salerne; mais la guerre ne s'éteint pas avec lui. Conrad, fils de Henri IV, couronné roi d'Italie par Urbain II, se révolta contre son pere. Henri, autre fils de l'empereur, se fit donner la couronne impériale l'an 1106. Les seigneurs, ennemis du pere, se joignent au fils rebelle. On ménagea une entrevue entre Henri IV & son fils; elle devoit avoir lieu à Mayence. L'empereur, après avoir congédié son armée, se mit en chemin pour s'y rendre. Mais le barbare & dénaturé Henri, soutenu par toutes les forces de son parti, le fit arrêter prisonnier à Ingelheim, & l'obligea, après l'avoir dépouillé avec violence de tous les ornemens impériaux, de renoncer à l'empire. Le malheureux Henri IV, réfugié à Cologne, & de là à Liege, assembla une armée; mais, après quelques succès heureux, ses troupes furent battues par celles de Henri V. Réduit aux dernieres extrémités; pauvre, errant, sans secours, il supplia l'évêque de Spire de lui accorder une prébende laïque en son église; lui représentant qu'ayant étudié & sachant chanter, il y feroit l'office de lecteur, ou de sous-chantre: elle lui fut refusée. Tel est le sort des hommes, dominés par la passion de la colere & de l'orgueil; n'ayant rien de la véritable grandeur, ils sont toujours au-dessous de leur infortune, & ne sont que

l'aggraver par la pusillanimité de leurs sentimens & la bizarrerie de leurs ressources. Enfin abandonné de tout le monde, il écrivit à son fils pour le conjurer de souffrir que l'évêque de Liege lui donnât un asyle. » Laissez-moi, lui disoit-il dans » cette lettre, rester à Liege, » sinon en empereur, du moins » en réfugié : qu'il ne soit pas » dit à ma honte, ou plutôt à » la vôtre, que je suis obligé » de chercher de nouveaux » asyles dans le tems de Pâ- » ques ». Il mourut dans cette ville en 1106, à 56 ans, après avoir envoyé à son fils son épée & son diadême. Il fut enterré à Liege, déterré ensuite, & privé de la sépulture pendant 5 années entieres, jusqu'à ce que Henri V, son fils, le fit inhumer à Spire, dans le tombeau des empereurs. Ce prince avoit de l'esprit & du courage; il fit des loix pour maintenir la paix de l'Allemagne, & se tint toujours prêt à la défendre par son épée. Une confiance aveugle pour des ministres incapables, une passion brutale pour les plaisirs, l'abus intolérable de conférer à prix d'argent les bénéfices à des sujets indignes, son orgueil dans la prospérité, sa lâcheté dans les revers, ses emportemens, sa perfidie & sa cruauté, ternirent son regne, & furent la source de ses malheurs. *Voy.* GRÉGOIRE VII.

HENRI V, *le Jeune*, né en 1081, déposa son pere Henri le Vieil en 1106, & lui succéda à l'âge de 25 ans. Il fit bientôt connoître que la révolte des sujets contre leur souverain, & la barbarie d'un fils contre son pere, ne sont point inspirées par un amour sincere de l'Eglise. Dès qu'il se vit maître absolu par la mort du vieil empereur, il réclama, comme un droit inaliénable de sa couronne, ces mêmes investitures qui avoient donné lieu à sa rebellion. Il passa en Italie en 1110, se saisit du pape Paschal II, & le força de lui accorder le droit de nommer aux bénéfices. A peine ce nouvel empereur fut-il hors de l'Italie, que le pontife cassa, dans deux conciles à Rome, l'an 1112 & l'an 1116, la concession à laquelle il avoit été forcé; renouvella les décrets contre les investitures ecclésiastiques, données par des laïques & excommunia Henri. Ce prince ne tarda pas de retourner en Italie, & après la mort de Paschal II, & l'élection de Gélase II, il fit prendre le nouveau pape par la gorge, au milieu du conclave, & l'accabler de mille coups. Il lui opposa ensuite l'antipape Grégoire VIII. Frappé d'un nouvel anathême, & craignant le sort de son pere, il assembla une diete à Worms en 1122, pour se réconcilier avec le pape Calixte II, qui y envoya ses légats. L'empereur, du consentement des états, renonça à la nomination des évêques & des abbés, & laissant aux chapitres la liberté des élections, il promit de ne plus investir les ecclésiastiques de leur temporel par la crosse & l'anneau; mais de substituer à ces symboles le sceptre, lorsqu'il feroit la cérémonie de les investir. Les terres du Saint-Siege furent affranchies absolument de la su-

zeraineté de l'empire. L'empereur Rodolphe renonça dans la suite à tout droit d'investiture & de régale : mais ses successeurs réclamerent contre cette renonciation, & le feu de la discorde alloit se rallumer, lorsque Nicolas V la prévint par le Concordat Germanique qu'il fit en 1448 avec Fréderic III. Henri V, après avoir signé le traité de Worms, fut absous de son excommunication par les légats. L'empereur ne survécut guere à cet événement; une maladie contagieuse désoloit l'Europe : il en mourut à Utrecht en 1125, avec la réputation d'un fils dénaturé, d'un hypocrite sans religion, d'un voisin inquiet & d'un mauvais maître. C'est sous ce prince que les seigneurs des grands fiefs commencerent à s'affermir dans le droit de souveraineté. Cette indépendance qu'ils cherchoient à s'assurer, & que les empereurs vouloient empêcher, contribua pour le moins autant que les violences & la conduite inconséquente de Henri, aux troubles qui diviserent l'empire.

HENRI VI, *le Sévere*, fils de Fréderic Barberousse, succéda à son pere en 1190, âgé de 25 ans. Il avoit été élu & couronné roi des Romains dès l'âge de deux ans, en 1169. Il y avoit plus d'un siecle que la coutume étoit établie de donner le titre de *Roi des Romains*, avant que de donner la couronne impériale. La cause de la distinction de ces deux titres, pouvoit être le desir qu'avoient les empereurs de perpétuer l'empire dans leur maison; & comme sous le bas-empire les empereurs faisoient, dans cette vue, déclarer leur fils aîné César, de même les empereurs d'Occident, ne voulant point employer le mot de César qui étoit dans l'oubli, se servirent de celui de *Roi des Romains :* imitant peut-être en cela ce qui étoit en effet arrivé à Charlemagne, qui avoit été couronné roi d'Italie avant que d'être nommé empereur. Ce qui est singulier, c'est qu'après que l'Italie leur eut échappé, ils conserverent encore le nom de *Roi des Romains :* toujours dans le même esprit de rendre l'empire héréditaire, & de désigner par un titre qu'ils savoient n'avoir plus rien de réel, leurs enfans pour remplir leurs places, & de préparer ainsi les peuples à les y voir succéder. Henri VI, déjà deux fois reconnu & couronné du vivant de son pere, ne renouvella point cet appareil, & régna de plein droit. Après quelques expéditions en Allemagne, ce prince passa dans la Pouille, pour faire valoir les droits que Constance son épouse, fille posthume de Roger, roi de Naples & de Sicile, avoit sur ces royaumes, dont Tancrede, bâtard de Roger, s'étoit rendu maître. Une des plus grandes lâchetés qu'un souverain puisse commettre, facilita cette conquête à l'empereur. L'intrépide roi d'Angleterre, Richard Cœur-de-Lion, en revenant de sa croisade, fit naufrage près de la Dalmatie. Il passe sur les terres de Léopold, duc d'Autriche; ce duc viole l'hospitalité, charge de fers le roi d'Angleterre, le vend à l'empereur Henri VI, comme les

Arabes vendent leurs esclaves. Henri en tire une grosse rançon, & avec cet argent va conquérir les Deux-Siciles. Il fait exhumer le corps du roi Tancrede, &, par une barbarie aussi atroce qu'inutile, le bourreau coupe la tête au cadavre. On creve les yeux au jeune roi son fils; on le fait eunuque, on le confine dans une prison à Coire, chez les Grisons. On enferme ses sœurs en Alsace avec leur mere; & les partisans de cette famille infortunée, soit barons, soit évêques, périssent dans les supplices. Tous les trésors sont enlevés & transportés en Allemagne. Ces atrocités le firent surnommer *le Sévere & le Cruel*. Sa cruauté le perdit; sa propre femme Constance, dont il avoit exterminé la famille, conspira, dit-on, contre lui, & le fit empoisonner en 1197, âgé de 32 ans.

HENRI RASPON, landgrave de Thuringe, élevé à la dignité d'empereur, n'en eut, à proprement parler, que le titre, & même fort peu de tems. Le pape Innocent IV ayant déposé Fréderic II, dans le concile général de Lyon, qui ne l'approuva pas; les archevêques de Mayence, de Cologne & de Treves, avec quelques princes d'Allemagne, élurent à sa place, l'an 1246, le landgrave de Thuringe; mais ce nouvel empereur mourut l'année d'après, d'une blessure, ou plutôt du déplaisir d'avoir perdu une bataille contre les troupes de Fréderic.

HENRI VII, fils aîné de Henri, comte de Luxembourg, fut élu empereur en 1308, & couronné en 1309, à 46 ans. Ce prince est le premier qui fut nommé par six électeurs seulement, tous six grands-officiers de la couronne: les archevêques de Mayence, de Treves & de Cologne, chanceliers; le comte Palatin, de la maison de Baviere d'aujourd'hui, grand-maître; le duc de Saxe, de la maison d'Ascanie, grand-écuyer; le marquis de Brandebourg, de la même maison, grand-chambellan. Ce fut le comte Palatin qui nomma, en vertu du pouvoir qui lui avoit été accordé par les autres électeurs, *Henri, comte de Luxembourg, roi des Romains, futur empereur, protecteur de l'Eglise Romaine & universelle, & défenseur des veuves & des orphelins.* « On voit par-là, » dit un historien, que l'Eglise » Romaine, son extension, sa » splendeur, sa sécurité, fai» soient le grand objet de la » puissance & de la protection » des empereurs, dans un tems » que nous appellons de barba» rie, & où cependant on savoit » si bien que la Religion étoit le » fondement solide des em» pires, le seul garant de la » félicité des rois & des peu» ples ». Henri VII passe en Italie après avoir créé vicaire en Allemagne son fils Jean, roi de Bohême. L'Italie étoit alors déchirée par les factions des *Guelfes* & des *Gibelins*. Il lui fallut assiéger une partie des villes, & Rome même. Elle étoit pareillement divisée en deux partis: les Orsini, soutenus par le roi de Naples, tenoient presque toute la ville; les Colonne, qui étoient *Gibelins*, n'avoient pu conserver que le Capitole. Henri VII y

fut couronné dans l'église de Latran en 1312, après avoir fait de vains efforts pour se rendre maître de la ville entiere. Il se préparoit à soumettre l'Italie, lorsqu'il mourut à Buonconvento, près de Sienne, en 1313, à 51 ans. Le bruit courut qu'un Dominicain, nommé Bernard de Montepulciano, lui avoit donné la mort, en le communiant avec du vin empoisonné le jour de l'Assomption. Plusieurs auteurs ont soutenu cette opinion; cependant on sait que la maladie de l'empereur s'étoit formée peu-à-peu, & que son fils Jean, roi de Bohême, donna des lettres-patentes à l'ordre de St. Dominique, par lesquelles il déclara le frere Bernard innocent du crime dont on l'accusoit.

HENRI I, roi de France en 1031, étoit fils aîné du roi Robert & de Constance de Provence. Monté sur le trône malgré sa mere, il eut une guerre civile à essuyer. Constance, appuyé par Eudes, comte de Champagne, & par Baudouin, comte de Flandre, excita une révolte pour faire donner la couronne à Robert son second fils. Robert, duc de Normandie, l'aida à soumettre les rebelles. Les troupes de la reine furent battues, & le frere de Henri obligé de lui demander la paix. Il la lui accorda, & fit en sa faveur une cession du duché de Bourgogne, d'où est sortie la premiere race des ducs de Bourgogne du sang royal. Le duc Robert étant mort, & la possession du duché de Normandie étant disputée à Guillaume, son fils naturel, Henri se joignit à lui pour l'aider à conquérir son héritage. Tous deux réunis livrerent bataille aux rebelles dans le lieu appellé le *Val des Dunes*, près de Caen. Henri y fut abattu d'un coup de lance par un gentilhomme du Cotentin; mais il se releva sans blessure. Guillaume, depuis surnommé le Conquérant, vainqueur de ses ennemis dans cette journée, jouit paisiblement de son duché. Un nouveau prétendant, cousin de son pere, s'étant présenté, Henri le soutint contre le même Guillaume, dont il commençoit à être jaloux. Il tenta la conquête de la Normandie, mais sans succès; & mourut à Vitri en Brie, en 1060, à 55 ans, d'une médecine prise mal-à-propos, avec la réputation de grand capitaine & de roi juste : mais cette équité ne s'étendoit point à des établissemens utiles, à la réforme des abus; le siecle de Henri I ne se prêtoit pas à ces sortes de changemens qui assurent le bonheur public. Après la mort de sa premiere femme, Henri en envoya chercher une seconde jusqu'à Moskow : Anne, fille de Jaroslaw, duc de Russie. On prétend que la sévérité des Canons le détermina à ce mariage : on ne pouvoit alors épouser sa parente au 7e. degré. » Tant étoit vigilante, dit un » auteur, l'attention de l'Eglise » sur les mœurs; & si l'on » trouve aujourd'hui que ses » loix à cet égard étoient trop » austeres, on doit remarquer » aussi, pour l'honneur de ce » tems-là, que personne ne s'en » plaignit ». La veuve de Henri se remaria au comte de Crepi; & après la mort de son second

époux, elle alla mourir dans son pays. Elle avoit eu du roi, Philippe & Hugues. Henri, qui sans doute la connoissoit bien, ne l'avoit pas nommée tutrice de ses fils en bas-âge. Ce fut son beau-frere, le comte de Flandre, qui eut la tutelle. Henri n'avoit point eu d'enfans de sa premiere femme, nommée Mathilde, fille de l'empereur Conrad II. Philippe, qu'il avoit fait proclamer roi avant sa mort, occupa le trône après lui.

HENRI II, roi de France, né à St. Germain-en-Laye l'an 1518, de François I & de la reine Claude, succéda à son pere en 1547. La France étoit alors en guerre avec l'Angleterre; Henri II, qui s'étoit signalé sous son pere en Piémont & en Roussillon, la continua avec succès, & la finit en 1550 par une paix assez avantageuse. Les Anglois lui rendirent Boulogne, moyennant 4 cent mille écus, payables en deux termes. L'année suivante est célebre par la Ligue, pour la défense des Protestans d'Allemagne, entre Henri II, Maurice, électeur de Saxe, & Albert, marquis de Brandebourg, tous trois réunis contre l'empereur Charles-Quint. Il prit en 1552, Metz, Toul & Verdun, qui sont toujours restés à la France. Charles-Quint ayant donné aux Luthériens entiere sûreté pour leur religion, & conclu la paix avec les princes Allemands ligués contre lui, Henri II resta seul de la Ligue contre l'empereur. Pour subvenir aux frais d'une guerre si ruineuse, il aliéna une partie de son domaine, mit un impôt de 25 livres sur chaque clocher, & un autre sur l'argenterie des églises. Charles-Quint parut devant Metz avec une armée de cent mille hommes. Le duc de Guise, secondé par toute la haute noblesse de France, défendit si vaillamment cette ville, que l'empereur fut obligé de se retirer; mais ce prince prit ensuite Térouane, & la détruisit de fond en comble. Le monarque François pour se venger, ravagea le Brabant, le Hainaut, le Cambresis, & parut avoir quelque succès contre les impériaux en 1554, à la bataille de Renti, dont cependant il fut obligé de lever le siege. Il perdit la même année la bataille de Marciano en Toscane. L'épuisement des puissances belligérantes ralentit la guerre, & fit conclure une treve de 5 ans à Vaucelles, en 1556. Cet événement fut suivi de l'abdication de l'empire par Charles-Quint, & d'une nouvelle guerre. Philippe II, uni avec l'Angleterre, marcha avec 40 mille hommes en Picardie, ayant à leur tête Emmanuel Philibert, duc de Savoie, l'un des grands capitaines de son siecle. L'armée Françoise fut tellement défaite à la journée de Saint-Quentin, le 10 août 1557, qu'il ne resta rien de l'infanterie. Tout fut tué ou pris; les vainqueurs ne perdirent que 80 hommes; le connétable de Montmorenci, & presque tous les officiers-généraux, furent prisonniers; le duc d'Enguien blessé à mort, la fleur de la noblesse détruite, la France dans le deuil & dans l'alarme. Le duc de Guise, rappellé d'Italie, rassemble une armée,

& rassure le royaume par la prise de Calais, qu'il enleva aux Anglois le 8 janvier 1558; il prit encore Guines & Thionville. Le duc de Nevers prenoit en même tems Charlemont; le maréchal de Thermes, Dunkerque & Saint-Venox. Henri conclut le 3 avril 1559, une paix, qui fut nommée depuis *la malheureuse paix*, mais qui dans le fond ne l'étoit pas. Calais restoit à la France; il est vrai que ce n'étoit que pour 8 ans; mais on savoit bien qu'avant ce tems on auroit trouvé des raisons de ne pas la rendre. On remit au duc de Savoie une partie de ses états. Tout fut rendu de part & d'autre, soit en Italie, soit en France, excepté les 3 importantes villes de Metz, Toul & Verdun, qui resterent aux François. Par la même paix furent conclus les mariages d'Elizabeth, fille du roi, avec Philippe II, & de sa sœur Marguerite, avec le duc de Savoie. Les fêtes qu'il donna à l'occasion de ce second mariage, furent funestes à la France. Henri, dans un tournoi qu'il avoit ordonné, fut blessé en joûtant dans la rue Saint-Antoine contre Gabriel, comte de Montgommeri (*voyez* ce mot). Le monarque mourut de sa blessure le 10 juillet 1559, à l'âge de 41 ans, après un regne de 12. Henri ne répondit pas aux espérances que l'on avoit conçues de son regne. Il étoit naturellement bon, & avoit les inclinations portées à la justice; mais n'osant ou ne pouvant rien faire de lui-même, il fut cause de tout le mal que commirent ceux qui le gouvernoient. Ils lui firent faire des dépenses si excessives, qu'il surchargea le royaume de grands impôts, & qu'en accablant le peuple, ils s'enrichirent par les voies les plus injustes. L'on auroit pu aussi le louer sur son amour pour les belles-lettres, & sur ses libéralités envers les savans, si la corruption de sa cour, autorisée par son exemple, n'eût invité les plus beaux esprits de son tems à se signaler plutôt par des Poésies lascives, que par des ouvrages solides. La galanterie étoit l'emploi le plus ordinaire des courtisans; & la passion du prince pour Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, étoit le premier mobile de tout ce qui se passoit dans le gouvernement. Ce prince, selon Bodin, fit de la polygamie un cas pendable, & commença à la soumettre au dernier supplice. Ce fut lui qui le premier mit son portrait sur la monnoie. Il fit des ordonnances très-séveres contre les Calvinistes, quoique le fonds de son caractere fût la bonté; il prévoyoit sans doute tout le mal qu'ils feroient un jour au royaume, & qu'après avoir fait une breche fatale à l'Eglise, ils ébranleroient l'Etat. Des 4 fils qu'il avoit eus de Catherine de Médicis, François, Charles & Henri lui succéderent, l'un après l'autre; le dernier, François, duc d'Alençon, se mit dans la suite à la tête des rebelles du Pays-Bas; & sa fille Marguerite épousa Henri IV. Mlle. de Lussan a donné les *Annales de Henri II*, 1749, 2 vol. in-12; & l'abbé Lambert, son *Histoire*, 1755, 2 vol. in-12.

HENRI III, roi de France & de Pologne, 3e. fils de Henri II &

& de Catherine de Médicis, naquit à Fontainebleau en 1551. Ce prince porta le nom de duc d'Anjou, qu'il quitta pour prendre celui de roi de Pologne, lorsque cette couronne lui eut été décernée après la mort de Sigismond-Auguste, en 1573. La réputation qu'il s'étoit acquise dès l'âge de 18 ans par les victoires de Jarnac & de Montcontour, remportées en 1569, réputation qu'il perdit en montant sur le trône, avoit déterminé les Polonois à l'élire. Henri avoit pris possession de ce royaume depuis trois mois, lorsqu'il apprit la mort funeste de Charles IX son frere ; il l'abandonna pour venir régner en France au milieu des troubles & des factions. Sacré & couronné à Rheims par Louis, cardinal de Guise, le 15 février 1575, il soutint d'abord la réputation de valeur qu'il s'étoit faite. Il gagna la même année la bataille de Dormans, & conclut la guerre contre les huguenots dans l'assemblée des états tenue à Blois en 1576 ; mais ce parti étant déjà trop puissant, on lui accorda la paix à Nérac. Cette paix, la plus favorable qu'eussent obtenue les Calvinistes, ne les contentant pas encore, fut suivie, l'an 1580, d'un édit de pacification, par lequel on leur permit l'exercice public de leur religion. On leur accorda des chambres mi-parties dans les huit parlemens du royaume. On défendit d'inquiéter les prêtres ou les moines qui s'étoient mariés, & on déclara leurs enfans légitimes. Le royaume parut un peu plus tranquille ; mais c'étoit un feu couvert sous la cendre, & Henri III ne faisoit rien pour prévenir l'incendie. Au-lieu de travailler utilement pour l'état, la Religion, pour lui-même, Henri se livroit avec ses favoris à des débauches abominables, en même tems que pour étouffer les remords, il exerçoit des pratiques de religion. Il faisoit avec eux des retraites, des pélérinages ; il se donnoit la discipline. Il institua des confréries de Pénitens, & se donnoit en spectacle sous leur habit. On ne l'appelloit que *Frere Henri*. Ces momeries, loin de masquer ses vices, ne faisoient que leur donner plus d'éclat. Il vivoit dans la mollesse & dans l'afféterie d'une femme coquette ; il couchoit avec des gants d'une peau particuliere, pour conserver ses belles mains ; il mettoit sur son visage une pâte préparée, & une espece de masque par-dessus. Cependant les troubles recommencerent en France. L'édit de pacification avoit mécontenté les catholiques & renforcé l'audace des huguenots. On craignoit que le Calvinisme ne devînt la religion dominante ; on craignit davantage, après la mort de François, duc d'Alençon, frere unique du roi, arrivée à Château-Thierri en 1584. Par cette mort, le roi de Navarre, chef des huguenots, devenoit l'héritier présomptif de la couronne. Les catholiques ne vouloient point qu'il régnât. Il se forma trois partis dans l'état, que l'on appella *la Guerre des trois Henri* : celui de la ligue catholique, conduit par Henri, duc de Guise : celui de la ligue huguenote, dont Henri, roi de

Navarre, qui régna depuis sous le nom de Henri IV, étoit le chef; & celui du roi Henri III, qu'on appella le parti des *Politiques*, ou des *Royalistes*. C'est ainsi que le roi devint chef de parti, de pere commun qu'il devoit être. Il dévoila ses craintes & son découragement dans une *Apologie*, où il se reconnoissoit coupable, & où il conjuroit les mécontens de mettre bas les armes. Il se mit lui-même à la tête de l'association catholique, dans l'espérance de s'en rendre le maître, & s'unit avec Guise contre le roi de Navarre. Tous les privileges des Protestans furent révoqués par un édit donné en 1585. Ceux-ci reprennent les armes en Guienne & en Languedoc, sous la conduite du roi de Navarre & du prince de Condé. Le pape Sixte-Quint, voyant le danger éminent de la Religion catholique, donna une bulle contre ces deux princes, & confirma la ligue. Henri III envoya contre eux Joyeuse, son favori, avec la fleur de la noblesse Françoise, & une puissante armée, que Henri de Navarre défit à Coutras, le 10 octobre 1587. Le duc de Guise, venoit de battre à Vimori & à Anneau les Allemands & les Suisses, qui alloient renforcer l'armée du Navarrois. De retour à Paris, il y fut reçu comme le sauveur de la nation. Henri III toujours foible & inconséquent, essaya d'abattre la ligue; il osa défendre à Guise l'entrée de Paris : mais il éprouva à ses dépens ce que c'est que de commander sans pouvoir. Guise, au mépris de ses ordres, vint à Paris. En vain Henri y fit entrer, le 12 mai 1588, des troupes pour se saisir des carrefours. Le peuple prit aussi-tôt l'alarme, se barricada, & chassa ces troupes. C'est ce qu'on appella *la journée des Barricades*. Elle rendit le duc de Guise maître de la capitale; le roi fut obligé de se retirer à Chartres, & de là à Rouen, où Catherine de Médicis, sa mere, lui fit signer l'édit de réunion. Si Guise avoit entrepris, le jour des Barricades, sur la liberté ou la vie du roi, il auroit été le maître de la France; mais il eut horreur de cet attentat : & ce trait, comme beaucoup d'autres, contraste honorablement pour lui avec les calomnies que les écrivains huguenots & les philosophes modernes ont rassemblées contre lui. Henri III fut bien moins délicat. Il se rendit à Blois, où il convoqua les états-généraux du royaume en 1588. Guise vint le trouver en présence d'un corps qui représentoit la nation. Henri & lui se réconcilierent solemnellement; ils allerent au même autel, ils y communierent ensemble : l'un promit par serment d'oublier toutes les injures passées, l'autre d'être obéissant & fidele à l'avenir; mais dans le même tems le roi projettoit la mort de Guise, & le fit assassiner sur la fin de la même année 1588, avec le cardinal son frere. Le sang de ces deux chefs fortifia la ligue. Le duc de Mayenne, cadet du duc assassiné, fut déclaré en 1589 *Lieutenant-Général de l'Etat Royal & Couronne de France*, par le conseil de l'Union. Les villes les plus importantes du royaume, Paris, Rouen, Di-

ſon, Lyon, Toulouſe), ſoulevées comme de concert, ſe donnent à lui, & ſe révoltent ouvertement contre le roi. On ne le regardoit plus que comme un aſſaſſin & un parjure, tel qu'il étoit en effet. Le pape l'excommunie. Soixante & dix docteurs aſſemblés en Sorbonne le déclarent déchu du trône, & ſes ſujets déliés du ſerment de fidélité. La faction des Seize, compoſée des plus ardens ligueurs, empriſonne à la Baſtille les membres du parlement attachés à Henri. La veuve du duc de Guiſe vint demander juſtice du meurtre de ſon époux & de ſon beau-frere. Le parlement, à la requête du procureur-général, nomme deux conſeillers, qui inſtruiſent le procès criminel contre *Henri de Valois, ci-devant roi de France & de Pologne.* Ce roi s'étoit conduit avec tant d'aveuglement, qu'il n'avoit point encore d'armée : il envoyoit Sancy négocier des ſoldats chez les Suiſſes, & il écrivit au duc de Mayenne, déjà chef de la ligue, pour le prier d'oublier l'aſſaſſinat de ſon frere. Il envoyoit en même tems à Rome demander l'abſolution des cenſures encourues par la mort du cardinal de Guiſe. Ne pouvant calmer ni le Pontife Romain, ni les Pariſiens, il a recours à Henri de Navarre. Ce prince lui amena ſon armée, le dégagea à Tours des mains du duc de Mayenne, prêt à l'inveſtir, & marcha enſuite vers Paris. Mais tout changea de face par l'aſſaſſinat de Henri III, frappé d'un coup de couteau par Jacques Clément (*voyez* ce mot), dont il mourut le lendemain, 2 août 1589, à 39 ans, après en avoir régné 15, & ſans avoir eu d'enfans de ſa femme, Louiſe de Lorraine, morte au château de Moulins en 1601. En lui fut éteinte la branche de Valois, qui avoit régné 261 ans, pendant leſquels elle donna 13 rois à la France. Tous ſes malheurs perſonnels, ainſi que ceux de la France, prirent leur ſource dans ſon caractere foible, mobile & inconſéquent, & ſurtout du peu de connoiſſance qu'il avoit du génie des ſectaires, & particuliérement des calviniſtes. « Ce prince, dit un » écrivain qui en parle avec » impartialité, fut la proie des » factieux ; il voulut les ap» paiſer par des condeſcen» dances ; il careſſa leurs fu» reurs, au-lieu de les répri» mer ; il s'aſſocia avec elles ; » & les malheurs de la France » croiſſant de jour en jour, la » menacerent de la plus ter» rible décadence ». C'eſt ce prince qui inſtitua l'ordre du *Saint-Eſprit* en 1578. On prétend qu'il en dreſſa les ſtatuts ſur ceux d'un ordre à-peu-près ſemblable, inſtitué par Louis I, roi de Sicile, en 1352.

HENRI IV, *le Grand*, roi de France & de Navarre, naquit en 1553, dans le château de Pau, capitale de Béarn. Antoine de Bourbon, ſon pere, prince foible, plutôt indolent que paiſible, étoit chef de la branche de Bourbon, ainſi appellée d'un fief de ce nom, qui tomba dans leur maiſon par un mariage avec l'héritiere de Bourbon. Il deſcendoit de Robert de France, comte de Clermont, cinquieme fils de S. Louis, & ſeigneur de Bourbon. Jeanne

d'Albret, mere de Henri IV, étoit fille d'Henri d'Albret, roi de Navarre. Le jeune prince fut élevé à la cour de France, sous la conduite d'un sage précepteur, nommé *la Gaucherie*, jusqu'en 1566. Alors Jeanne d'Albret sa mere, qui avoit embrassé ouvertement le Calvinisme, voulut l'avoir à Pau auprès d'elle, & lui donna pour précepteur Florent Chrétien. Sa nourriture étoit grossiere, & ses habits simples & unis. Il alla toujours tête nue. On l'envoyoit à l'école avec de jeunes gens du même âge; il grimpoit avec eux sur les rochers & sur le sommet des montagnes voisines, suivant la coutume du pays & des tems. Elevé dans le Calvinisme, il fut destiné à la défense de cette secte par sa mere : on l'en déclara le chef à la Rochelle en 1569, & le prince de Condé fut son lieutenant. Henri se trouva à 16 ans à la bataille de Montcontour, & s'y signala. Après la paix de Saint-Germain, conclue le 11 août 1570, il fut attiré à la cour avec les plus puissans seigneurs de son parti. On le maria 2 ans après, avec la princesse Marguerite de Valois, sœur de Charles IX. Le bruit vrai ou faux d'une nouvelle conspiration formée par les huguenots, ayant produit le massacre de la *Saint-Barthélemi*, Henri, réduit à l'alternative de la mort ou de la religion, se fait catholique, & reste près de 3 ans prisonnier d'état. S'étant évadé en 1576, & s'étant retiré à Alençon, il se mit à la tête du parti huguenot, supportant toutes les fatigues & courant tous les risques d'une guerre civile & d'une guerre de religion, manquant souvent du nécessaire, n'ayant jamais de repos, & s'exposant comme le plus hardi soldat. A la bataille de Coutras en 1587, s'appercevant que quelques-uns des siens se mettent devant lui, à dessein de défendre & de couvrir sa personne, il leur crie : *A quartier, je vous prie; ne m'offusquez pas, je veux paroître.* Après la victoire, on lui présente les bijoux & les autres magnifiques bagatelles de Joyeuse, tué dans cette journée; il les dédaigne en disant: » Il ne convient qu'à des comé» diens de tirer vanité des ri» ches habits qu'ils portent. » Le véritable ornement d'un » général, est le courage, la » présence d'esprit dans une » bataille, & la clémence après » la victoire ». On peut voir dans l'article précédent, comment il unit sa cause avec celle de Henri III. Il portoit le titre de *Roi de Navarre*, depuis la mort de sa mere, arrivée le 9 juin 1572. Celle de Henri III l'appelloit au trône de France, mais sa religion l'en excluoit par une loi que les catholiques regardoient comme tout autrement sacrée & inviolable que la loi salique. C'est sous ce point de vue qu'un orateur très-philosophique (M. l'abbé Fauchet) a justifié la ligue. « Ce » n'est pas une question, dit-il, » c'est un fait. Les Gaulois n'a» voient point d'autre religion » à l'époque de la conquête; » les Francs l'adopterent. Les » deux nations divisées d'a» bord par les traces sanglantes » de la victoire, confondues » ensuite par les bienfaits du

» tems & de la nature, & plus » redevables qu'on ne le pense, » de cette coalition aux liens » d'unité, que la Religion Ca- » tholique tend à resserrer tou- » jours par l'essence même des » vrais principes, y ont été » constamment attachées. Dans » toutes les assemblées géné- » rales, si fréquentes sous les » deux premieres dynasties, » la catholicité étoit la loi pre- » miere & la plus inviolable. » Sous la troisieme race, mal- » gré les loix odieuses du » gouvernement féodal, cette » grande loi restoit entiere. » C'est l'unique loi depuis » l'existence de la monarchie, » qui n'ait jamais éprouvé de » variété dans sa sanction pu- » blique. On a dérogé plusieurs » fois à ce qu'on appelle *la loi* » *salique*, dans son objet le plus » important, jamais à la loi na- » tionale de la catholicité » (*voy.* PHARAMOND, CLOVIS). Henri gagna deux batailles sur le duc de Mayenne, chef de la ligue, celle d'Arques en 1589, & celle d'Ivri en 1590. Il continua ensuite la guerre avec différens succès, & mit le siege devant Paris. On a dit que pendant qu'il pressoit cette grande ville, les ecclésiastiques & les religieux faisoient une espece de revue militaire, marchant en procession la robe retroussée, le casque en tête, la cuirasse sur le dos, le mousquet & le Crucifix à la main; mais c'est un conte répandu par quelques balourds qui ont pris à la lettre une plate & grossiere plaisanterie des auteurs de la *Satyre Ménippée*. Ce qu'il y a de vrai, c'est que plusieurs citoyens considérables, craignant pour la conservation de l'ancienne Religion, faisoient serment, en présence du légat & de l'ambassadeur d'Espagne, de mourir plutôt de faim que de se rendre. Cependant la disette dégénéroit en famine universelle. Le pain se vendoit un écu la livre; on avoit été obligé d'en faire avec des os du charnier des Saints-Innocens: on l'appella *le Pain de madame de Montpensier*, parce qu'elle en avoit loué l'invention. Quelques citoyens, chassés par la faim hors de la ville, furent nourris dans le camp des assiégeans: action que quelques historiens ont traité de *piété héroïque*, mais que le célebre orateur Anglois, M. Burke, a jugée plus froidement. « Il est » vrai, dit-il, que pendant » que Henri tenoit la capitale » étroitement assiégée, il sou- » lagea & il protégea de mal- » heureuses familles qui al- » loient au péril de leur vie, » récolter quelques mesures de » bled sous les murs de cette » même capitale. J'approuve » ceci; mais je ne vais pas jus- » qu'à une admiration enthou- » siaste. Il auroit presqu'été » un monstre de cruauté, & » un idiot en politique, s'il » eût fait autrement. Mais tan- » dis qu'il étoit si compatis- » sant pour une poignée de » gens mourans de faim, on » ne peut pas oublier que c'é- » toit lui qui affamoit par cen- » taines & par milliers, avant » de pouvoir être en position » de traiter avec cette com- » passion quelques individus » séparés. Certainement il ne » fit qu'user du droit de la » guerre en affamant Paris;

» mais c'eſt un droit dont il » s'eſt prévalu dans toute ſa » plénitude ». Le duc de Parme arrivé des Pays-Bas avec une armée Eſpagnole, ravitailla Paris & en fit lever le ſiege. Henri voyant que ſa religion étoit le ſeul obſtacle à ſon élévation au trône, conſentit d'autant plus volontiers à ſe faire inſtruire, que ſon attachement à la ſecte de Calvin n'étoit qu'un préjugé d'éducation, auquel il tenoit très-foiblement. Il ſe tint une conférence entre les catholiques de ſon parti & les ligueurs. Cette conférence fut ſuivie de l'abjuration de Henri à S. Denys, en 1593, & de ſon ſacre à Chartres. L'on ne peut douter que cette abjuration ne fût ſincere ; Henri parut conſtamment très-décidé catholique, & ſon caractere ne lui permettoit point une longue diſſimulation. La conduite qu'il tint envers les Jéſuites, les plus zélés ennemis du Proteſtantiſme, eſt encore une preuve de ſon dévouement à la foi Romaine. On ſait avec quelle bonté il rappella ces religieux exilés par le parlement, qu'il ſe fit lui-même leur avocat, leur donna ſon palais de la Fleche, & leur légua ſon cœur. L'an 1594, Paris lui ouvrit ſes portes ; & les ligueurs, qui, comme nous l'avons dit, regardoient la Religion Catholique comme une condition plus eſſentielle à la ſucceſſion au trône, que celle que preſcrit la loi ſalique, étant enfin ſatisfaits, tous les troubles ceſſerent. Le duc de Mayenne avoit fait ſon accommodement en 1596 ; le duc de Mercœur ſe ſoumit en 1598, avec la Bretagne, dont il s'étoit emparé. Il ne reſtoit plus qu'à faire la paix avec l'Eſpagne, à qui Henri avoit déclaré la guerre en 1595 ; elle fut conclue le 2 mai 1598, à Vervins. Depuis ce jour juſqu'à ſa mort, le royaume fut exempt de guerres civiles & étrangeres, ſi l'on en excepte l'expédition de 1600 contre le duc de Savoie, qui fut glorieuſe à la France, & ſuivie d'un traité avantageux. La même année 1598, fut donné le fameux édit de Nantes, qui accordoit aux Proteſtans des libertés & des privileges dont ils abuſerent fréquemment, & que Louis XIV crut devoir révoquer (*voyez* ſon article). Les convulſions de l'état étoient calmées ; mais le levain n'étoit pas entiérement détruit. Il n'y eut preſque point d'année où l'on n'attentât ſur la vie de Henri. Un malheureux de la lie du peuple, nommé *Pierre Barriere*, porta ſes mains parricides ſur le roi ; il fut arrêté & mis à mort en 1593. Jean Châtel, jeune-homme né d'une honnête famille, le frappa d'un coup de couteau à la bouche en 1595 ; un tapiſſier en 1596, un malheureux qui étoit ou qui contrefaiſoit l'inſenſé, méditerent le même aſſaſſinat. Enfin *Ravaillac* l'exécuta le 14 mai 1610. Le carroſſe de Henri ayant été arrêté par un embarras de chârettes dans la rue de la Féronnerie, en allant à l'arcenal, ce malheureux profita de ce moment pour le poignarder. Il étoit ſur le point d'entrer avec une puiſſante armée aux Pays-Bas & dans l'Allemagne, expédition dont les motifs & le but ne ſont pas

bien connus. Quelques auteurs en ont fait une pure affaire de galanterie : opinion que quelques passages des Mémoires de Sully (*voyez* ce mot) semblent favoriser, & que M. Charles de Lameth énonça sans aucune réclamation dans l'assemblée nationale, le 16 mai 1790. « Un terrible exemple, » dit-il, du danger de laisser » le droit de déclarer la guerre » aux rois, qui peuvent la faire » pour leurs passions person» nelles ; c'est l'exemple de » Henri IV, qui, au moment » où il tomba sous le poignard » d'un assassin, se préparoit » à une guerre qui alloit em» braser l'Europe, pour con» quérir, non pas des empires, » mais la princesse de Condé ». Ce monarque mourut dans la 57*e*. année de son âge, & dans la 22*e*. de son regne, laissant 3 fils & 5 filles de Marie de Médicis sa seconde femme, ou plutôt son unique épouse, puisque son premier mariage avec Marguerite de Valois fut déclaré nul. Henri IV ne fut cher à la nation, que quand il eut été assassiné. L'idée qu'on avoit qu'il tenoit encore au Calvinisme, souleva contre lui beaucoup de catholiques; son changement nécessaire de religion aliéna une partie des réformés. Sa maîtresse même, la marquise d'Entragues, conspira contre lui. La plus cruelle Satyre, qui attaqua ses mœurs & sa probité, fut l'ouvrage d'une princesse de Conti, sa proche parente. Cependant il avoit mis le royaume dans un état florissant. Les troupes inutiles furent licenciées; l'ordre dans les finances succéda au plus odieux brigandage; il paya peu-à-peu toutes les dettes de la couronne, sans fouler les peuples. Les paysans répetent encore aujourd'hui qu'*il vouloit qu'ils eussent une poule au pot tous les dimanches* : expression triviale, mais sentiment paternel, quoiqu'inefficace, que Louis XVI se plaisoit à répéter, sans pouvoir davantage le réaliser; ce qui a donné lieu à ces vers si connus :

Du grand & bon Henri j'admire le bon mot;
Mais pour y donner foi, j'attends la poule au pot.

Paris fut augmenté & embelli : il ne songeoit pas qu'en agrandissant la capitale, il élargissoit un gouffre, où la substance du royaume iroit s'abymer avec les mœurs & les principes. Il favorisa la rebellion des Hollandois, & ne servit pas peu à les faire reconnoître libres & indépendans. Exemple funeste à Louis XVI, qui ayant fait la même chose à l'égard des colonies Angloises, devint bientôt après la victime d'une politique peu réfléchie. Il unit à une extrême franchise, les sentimens les plus élevés, une simplicité de mœurs charmante ; & au courage d'un soldat, un fonds d'humanité inépuisable : *Je ne puis*, disoit-il après une victoire, *je ne puis me réjouir de voir mes sujets étendus morts sur la place ; je perds, lors même que je gagne.* Quelques troupes qu'il envoyoit en Allemagne ayant fait du désordre en Champagne, Henri IV dit aux capitaines qui étoient encore à Paris : « Par» tez en diligence ; donnez-y

» ordre ; vous m'en répon-» drez. Vive Dieu ! s'en pren-» dre à mon peuple, c'est s'en » prendre à moi »... Henri rencontra ce qui forme & ce qui déclare les grands hommes, des obstacles à vaincre, des périls à essuyer, & sur-tout des adversaires dignes de lui. L'activité étoit sa qualité dominante. Le duc de Parme disoit que *les autres généraux faisoient la guerre en lions ou en sangliers ; mais que Henri la faisoit en aigle.* Ses sentimens sur la royauté étoient grands & sublimes. « Mon royaume, » disoit-il, est incontestable-» ment le royaume de Dieu. Il » lui appartient en propre, il » n'a fait que me le confier. Je » dois donc faire tous mes ef-» forts pour que Dieu y regne, » pour que mes commande-» mens soient subordonnés aux » siens, pour que mes loix fas-» sent respecter ses loix ». Son respect pour la Religion étoit sincere, ferme & sans respect humain. Se trouvant un jour à table avec quelques personnes qui s'émancipoient, il leur dit : » Soyons tant bons compa-» gnons que nous voudrons ; » mais il faut que l'honneur de » Dieu marche devant tout ; » & quand il y va de son res-» pect, il faut mettre bas toute » risée & gausserie ». Un docteur célebre ayant dit devant lui : *Nous tenons la foi de nos peres ;* Henri reprit aussi-tôt : *Nous tenons la foi de Dieu & nous l'apprenons de nos peres.* Les grandes qualités de Henri IV furent obscurcies par des défauts. Il eut une passion extrême pour le jeu & pour les femmes. On ne peut guere excuser la premiere, parce qu'elle fit naître quantité de brelans dans Paris ; & encore moins la seconde, parce que ses amours furent si publiques & si universelles, depuis sa jeunesse jusqu'au dernier de ses jours, » qu'on ne sauroit même, dit » Mezerai, leur donner le nom » de galanterie». Pour satisfaire ses desirs, il ne se faisoit pas de peine d'avilir la dignité royale, & d'employer même quelquefois la violence. Aussi Bayle n'a-t-il pas hésité de dire *qu'il n'y eut jamais homme plus indigne d'avoir une épouse fidelle.* Après cela il ne faut pas s'étonner du grand nombre de ses enfans naturels. Outre ceux qu'il ne put, ou qu'il ne vouloit pas avouer, il en reconnut onze. Au siege d'Amiens, le maréchal de Biron lui reprocha publiquement d'avoir amené sa maîtresse, que ce scandale faisoit murmurer les soldats & les rendoit moins ardens à le servir. « Je ne veux certaine-» ment pas, dit l'auteur des » *Annales politiques*, contre-» dire la vénération publique, » ni la sorte de tendresse que » semble encore inspirer le » nom de ce roi ; je crois même » qu'il n'est pas mal de la con-» server. Autant vaut ce nom » là, qu'un autre, pour y at-» tacher une idée de bonté, » d'humanité, de popularité, » jointe à la possession d'une » couronne. Mais quel triste » apanage pour le diadême, » quand on considere philoso-» phiquement les œuvres de » ce bon roi. Les *Mémoires* de » Sully seuls sont un terrible » texte ». Cependant au milieu de ses désordres il conser-

voit des sentimens d'honneur & de religion, qui le rendoient docile & sensible aux impressions de la vertu. Etant encore protestant & en proie à toute la fougue des passions dans la fleur de l'âge, il se laissoit reprendre & fortement réprimander par les ministres & les chefs de son parti. « Quelque » tems avant la bataille de » Coutras, dit un historien, » le roi de Navarre, au mi- » lieu de tant d'agitations, de » fatigues & de périls, tou- » jours entraîné par son goût » dominant pour les femmes, » avoit noué une intrigue ga- » lante avec la fille d'un ma- » gistrat de la Rochelle; un » fils qui fut le fruit de ses » amours, rendit le scandale » public: les gens de bien parmi » les huguenots gémissoient » sur la vie licencieuse de leur » chef. Les ministres ne lui » épargnoient pas les remon- » trances; ils l'exhortoient sur- » tout vivement à une répa- » ration publique de sa faute » devant tous ses freres: Bour- » bon ne pouvoit s'y résoudre: » enfin Mornay se joignit aux » ministres; &, tirant le roi de » Navarre en particulier, il » lui représenta qu'à la veille » de combattre le duc de » Joyeuse, il ne pouvoit se » dispenser de s'humilier de- » vant le Dieu des armées; » quels reproches il n'auroit » pas à se faire, si, par son » impénitence, il attiroit la co- » lere du Ciel sur son parti, & » s'il faisoit périr tant d'hon- » nêtes gens victimes de ses » désordres: cette idée toucha » Bourbon, il consentit à faire » l'humble aveu de sa faute en » présence des chefs de son » armée, dans le temple de » Pons; & le ministre Chan- » dieu, après l'avoir bien prê- » ché, lui fit promettre de re- » nouveller sa pénitence pu- » blique à la Rochelle, où il » avoit donné le scandale: il » se soumit à tout; mais les » jeunes seigneurs qui l'envi- » ronnoient étoient indignés » de la dureté des ministres, » & lui reprochoient de se lais- » ser traiter comme un chré- » tien de la populace. *Vous* » *avez tort*, leur répondit le » roi de Navarre, *on ne sau-* » *roit trop s'humilier devant* » *Dieu, & trop braver les hom-* » *mes* ». Dans une autre occasion il dit ces paroles remarquables & pleines d'un grand sens: *Les rois doivent avoir pour Dieu un cœur d'enfant, & pour leurs sujets, un cœur de pere.* L'abbé Lenglet du Fresnoy a publié 59 Lettres de ce monarque, dans le tome 4e. de sa nouvelle édition du *Journal de Henri III*. On en trouve aussi plusieurs dans les *Mercures de France.* On y remarque du feu, de l'esprit, de l'imagination, & sur-tout cette éloquence du cœur qui plaît tant dans un monarque. Il a paru un recueil, non moins intéressant & non moins agréable, des bons mots & actions de clémence de ce prince, sous le titre d'*Esprit d'Henri IV*, in-12, Paris, 1769.

HENRI I, roi d'Angleterre & duc de Normandie, 3e. fils de Guillaume le Conquérant, se fit couronner roi d'Angleterre l'an 1100, après la mort de son frere Guillaume le Roux, au préjudice de Robert Courte-

Cuisse, son aîné, qui étoit pour lors en Italie, arrivé récemment de l'expédition de la Terre-Sainte. Cette usurpation donna lieu à Robert de passer en Angleterre pour réclamer son droit par les armes ; mais il le lui abandonna pour une pension de 3000 marcs. Peu de tems après, une nouvelle brouillerie survint entre les deux freres, dont la fin fut funeste à Robert. Il fut battu & fait prisonnier à la bataille de Tinchebray en Normandie, l'an 1106. Henri eut quelques avantages sur le roi Louis le Gros, de grands démêlés avec S. Anselme, touchant les investitures, & mourut d'un excès de lamproies en 1135, regardé comme un guerrier courageux, un politique habile & un roi juste. Il abolit la loi du *Couvre-Feu;* il fixa dans ses états les mêmes poids & les mêmes mesures; il signa sur-tout une Charte remplie de privileges : c'est la premiere origine des libertés de l'Angleterre. Il avoit épousé Aleyde ou Adelayde, fille de Godefroi, comte de Louvain, qui se retira, & mourut à l'abbaye d'Afflighem en Brabant, où l'on voit un monument élevé en son honneur, & le bâtiment qu'elle occupoit, qu'on nomme encore *le palais de la reine d'Angleterre.*

HENRI II, roi d'Angleterre, fils de Géoffroi Plantagenet, comte d'Anjou, & de Mathilde, fille de Henri I, fut couronné l'an 1154, après la mort d'Etienne. Il ajouta à ses états l'Anjou, la Touraine, le Poitou, la Saintonge, la Guienne, la Gascogne, au droit de ses pere & mere, la Bretagne qu'il conquit sur Conan IV, & l'Irlande, dont il se rendit maître. Son regne est célebre par le meurtre de S. Thomas de Cantorbery, qu'il occasionna en 1170 par une parole inconsidérée. Au rigoureux tribunal du Seigneur, les souverains sont comptables des crimes auxquels leurs passions & leur seule négligence peuvent donner lieu. Henri, après l'assassinat, qu'il avoit néanmoins désavoué, fut en butte aux coups les plus sensibles, que la divine Justice puisse en ce monde, porter à un prince. Le roi de France & le comte de Flandre attaquerent ses provinces, en deçà de la mer : Louis pénétra au sein de la Normandie, & forma le siege de la capitale. Tandis que Henri se préparoit à la secourir, il apprit que le roi d'Ecosse, avec un grand nombre d'Anglois, avoit déjà pénétré dans le royaume, & ravageoit Northumberland. Il laissa la Normandie, & vola où le revers pouvoit devenir plus fatal. Ce prince conçut, dans ce péril, l'insuffisance de ses ressources contre les ministres de la vengeance céleste. Au-lieu de marcher contre eux, il va droit à Cantorbery; & laissant son équipage hors de la ville, prend pour tout vêtement une méchante tunique, & se rend pieds-nus & en silence à la cathédrale, près du tombeau de S. Thomas. Là, sans avoir pris aucune nourriture, il passa le reste du jour & toute la nuit en prieres, prosterné sans tapis sur le pavé; puis les épaules nues, il voulut que chaque évêque qui se trouvoit présent,

& les religieux de la communauté, au nombre de quatre-vingts, le frappassent de verges l'un après l'autre. Des railleurs insipides ne manquerent pas de s'égayer aux dépens du roi : mais le retour inespéré de sa premiere fortune leur ferma d'abord la bouche. Henri, le lendemain de son humiliante pénitence, s'étant fait dire la Messe en l'honneur du saint martyr ; à l'heure même qu'on la célébroit, le roi d'Ecosse fut battu & fait prisonnier par les Anglois, qui lui étoient demeurés fideles. Aussi-tôt après, le siege de Rouen fut levé, la paix se rétablit entre la France & l'Angleterre, tous les projets des ennemis de Henri furent déconcertés. En moins de trois mois il se vit aussi puissant qu'il avoit jamais été. Ayant pris la croix avec le roi de France, pour aller dans la Terre-Sainte, il se disposoit à partir, lorsqu'il conçut un chagrin si vif de se voir abandonné de ses enfans dans une circonstance si pénible & si critique, qu'il en mourut à Chinon en Touraine, le 6 juillet 1189. Son fils Richard *cœur de lion*, lui succéda.

HENRI III, roi d'Angleterre, fils de Jean Sans-Terre & d'Isabelle d'Angoulême, monta sur le trône après son pere, en 1216. Il fit de vaines tentatives pour recouvrer la Normandie. S. Louis le battit 2 fois, & sur-tout à la journée de Taillebourg en Poitou, & l'obligea de signer un traité, par lequel il ne lui restoit que la partie de la Guienne, qui est au-delà de la Garonne. Il ne fut pas plus heureux au-dedans qu'au-dehors. Les barons d'Angleterre, révoltés contre lui, ayant à leur tête Simon de Montfort, fils d'un autre Simon, le fléau des Albigeois, se soulevérent contre Henri, & gagnerent sur lui la fameuse bataille de Lewes en 1264. Il y fut fait prisonnier avec Richard son frere, & Edouard son fils, qui avoit d'abord battu les milices de Londres. Les barons dresserent alors un nouveau plan de gouvernement, qu'ils firent signer au roi & approuver au parlement. Telle est proprement l'époque & l'origine des Communes, & de la puissance du parlement en Angleterre, si on le regarde comme une assemblée composée des trois corps du royaume. L'année suivante 1265, le comte de Glocester, jaloux de l'autorité du comte de Leicester, forma un parti contre lui, & fit évader le prince Edouard. Les affaires changerent aussi-tôt de face : Leicester, le Catilina Anglois, fut défait & tué avec Henri son fils, en 1265, à la bataille d'Evesham. Henri III & son fils Richard recouvrerent la liberté, & les rebelles se soumirent entiérement en 1267. Henri mourut en paix à Londres en 1272, à 65 ans, après en avoir régné 55 dans les orages. » C'étoit, dit du Tertre, un » prince d'un petit génie, sans » habileté pour le gouvernement, esclave de ses mi» nistres, ne sachant jamais » prendre son parti selon les » circonstances : montrant de » la foblesse, lorsqu'il falloit » de la fermeté ; & de la hau» teur, lorsqu'il étoit nécessaire de plier & de s'accom-

» moder au tems. Il étoit d'ailleurs pieux, charitable, ennemi de la cruauté, irréprochable dans ses mœurs : en un mot, ce prince eut les vertus qu'on loue dans un particulier, & ne posséda presqu'aucune des qualités qu'on admire dans un souverain ».

HENRI IV, roi d'Angleterre (fils de Jean de Gand, duc de Lancastre, 3e. fils d'Edouard III), s'empara du trône en 1399, après que Richard II eut été déposé juridiquement. La couronne appartenoit par les droits du sang à Edmond de Mortimer, duc de Clarence, petit-fils d'Edouard III. L'Angleterre fut divisée dès-lors entre la maison d'Yorck & celle de Lancastre. C'est l'origine des querelles de la Rose blanche & de la Rose rouge. L'usurpateur mourut de la lepre en 1413, à 46 ans, après avoir soutenu une guerre civile & une étrangere, contre les Ecossois & contre la France. Il n'eut ni des vices éclatans, ni de grandes vertus. Pendant sa derniere maladie, qui dura plus de 2 mois, il voulut toujours *avoir sa couronne auprès du chevet de son lit, de crainte qu'on ne la lui enlevât.*

HENRI V, fils du précédent, couronné en 1413, forma le projet de conquérir la France & l'exécuta en partie. Il descendit en Normandie avec une armée de 50 mille hommes, prit & saccagea Harfleur, gagna la bataille d'Azincourt sur Charles VI en 1415, retourna en Angleterre avec plusieurs princes, & près de 1400 gentilshommes qu'il avoit faits prisonniers. Trois ans après il repassa en France, prit Rouen en 1419, se rendit maître de toute la Normandie. Les divisions de la cour de France servirent beaucoup à ses conquêtes. La maison d'Orléans & celle de Bourgogne remplissoient Paris de factions. La reine Isabelle de Baviere, mere dénaturée du Dauphin, depuis Charles VII, prit le parti du monarque Anglois. La guerre finit par un traité honteux, conclu à Troyes en 1420. Les articles de ce traité portoient : Que Henri V épouseroit Catherine de France, qu'il seroit roi après la mort de Charles VI, & que dès-lors il prendroit le titre de régent & d'héritier du royaume. Le Dauphin fut contraint de se retirer dans l'Anjou ; & quoique le Dauphiné, le Languedoc, le Berri, l'Auvergne, la Touraine & le Poitou lui fournissent des troupes, il y a apparence qu'il auroit perdu son trône pour toujours, si une fistule n'eût emporté le roi d'Angleterre en 1422, dans la 36e. année de son âge. Il expira au château de Vincennes, & fut exposé à Saint-Denys comme un roi de France. A de grands talens pour le métier de la guerre, Henri V joignit des vertus. Il fut sobre, tempérant, amateur de la justice, & fort exact à remplir les devoirs de la Religion. On auroit souhaité dans lui plus d'humanité, car on ne le justifiera jamais de l'ordre qu'il donna d'égorger les prisonniers après la sanglante bataille d'Azincourt (supposé la réalité de cet ordre, que plusieurs critiques prétendent n'avoir point exis-

té), ni des traitemens qu'il fit éprouver aux bourgeois de plusieurs places dont il se rendit maître. Il est vrai que les François dans ce tems-là n'agissoient pas toujours avec plus de générosité; mais le droit barbare des représailles ne doit point diriger la vengeance d'un prince chrétien.

HENRI VI, fils & successeur de Henri V à l'âge de 10 mois seulement, en 1422, n'eut ni son bonheur, ni son mérite. Il régna comme son pere en France, sous la tutelle du duc de Bedfort, & en Angleterre sous celle du duc de Glocester. Il remporta même par ses généraux plusieurs victoires, à Crevant, à Verneuil, à Rouvroi; mais les victoires de la Pucelle d'Orléans, & les succès qui les suivirent, mirent fin aux triomphes des Anglois (*voyez* JEANNE D'ARC & CHARLES VII); & les querelles qui s'éleverent dans la Grande-Bretagne, finirent par lui faire perdre la couronne. Richard, duc d'Yorck, parent par sa mere d'Edouard III, déclara la guerre à Henri VI, fils d'un prince qu'il ne regardoit pas comme possesseur légitime du trône, le vainquit & le fit prisonnier. Marguerite d'Anjou, femme du roi captif, & femme bien supérieure à son époux, défit & tua le duc d'Yorck à la bataille de Vakefield en 1460, & délivra son mari. Edouard, fils du duc, vengea son pere, défit les troupes de la reine, & la fit prisonniere à la bataille de Tewksburi, donnée en 1471. Henri avoit fui en France; de retour en Angleterre, il fut pris & enfermé dans la tour de Londres, où il fut poignardé en 1471, à 52 ans, par le duc de Glocester. C'étoit un prince foible, mais vertueux, & digne de compassion dans ses malheurs.

HENRI VII, fils d'Edmond, comte de Richemont & de Marguerite de la maison de Lancastre, aidé par le duc de Bretagne & par Charles VIII, roi de France, passa de Bretagne en Angleterre, défit & tua l'usurpateur Richard III, & se fit installer en 1485 sur le trône de la Grande-Bretagne, qu'il prétendoit lui appartenir, comme à l'aîné de la maison de Lancastre. Il étoit en effet de cette maison, mais du côté maternel, & dans un degré bien éloigné. Il réunit les droits de Lancastre & d'Yorck en sa personne, par son mariage avec Elizabeth, fille d'Edouard IV. Ses ennemis firent jouer inutilement des ressorts pour le détrôner. Un garçon boulanger, appellé Lambert Simnel, & le fils d'un Juif converti, nommé Perkin Waërbek, l'un neveu, à ce qu'il disoit, d'Edouard IV, l'autre son fils, lui disputerent la couronne, après avoir appris à jouer les rôles de princes (*voyez* EDOUARD Plantagenet). Le premier finit sa vie dans la cuisine de Henri VII, & le second, un peu plus redoutable, sur un échafaud. Le monarque Anglois avoit su vaincre ses ennemis & dompter les rebelles; il sut gouverner. Son regne, qui fut de 24 ans, & presque toujours paisible, eut de bons effets sur les mœurs de la nation. Les parlemens qu'il assembla & qu'il ménagea, firent de sages loix; la justice

distributive rentra dans tous ses droits ; le commerce qui avoit commencé à fleurir sous le grand Edouard III, ruiné pendant les guerres civiles, se rétablit peu-à-peu sous Henri VII, qui fut surnommé *le Salomon de l'Angleterre*. Le mauvais état où il trouva les finances, lui fit une nécessité de l'économie ; mais on lui a reproché de l'avoir poussée trop loin, & d'avoir calculé le produit des confiscations. Henri VII mourut en 1509, à 52 ans. Ses vertus & la protection qu'il accorda aux savans, lui mériterent les titres de *Prince pieux & ami des lettres*. Il est le premier des rois d'Angleterre qui ait eu des gardes.

HENRI VIII, fils & successeur de Henri VII, monta sur le trône en 1509. Les coffres de son pere se trouverent remplis à sa mort de 2 millions de liv. sterlings : somme alors immense, qui eût été plus utile en circulant dans le commerce. Henri VIII s'en servit pour faire la guerre. L'empereur Maximilien & le pape Jules II avoient fait une ligue contre Louis XII. Le monarque Anglois y entra à la sollicitation de ce pontife. Il fit une irruption en France en 1513, remporta une victoire complette à la *journée des Eperons*, prit Térouane & Tournay, & repassa en Angleterre avec plusieurs prisonniers François, parmi lesquels on comptoit le chevalier Bayard. Dans le même tems Jacques IV, roi d'Ecosse, entroit en Angleterre ; Henri le défit & le tua à la bataille de Floddenfield. La paix se conclut ensuite avec la France. Louis XII, alors veuf d'Anne de Bretagne, ne put l'avoir avec Henri, qu'en épousant sa sœur Marie ; mais au-lieu de recevoir une dot de sa femme, comme font les rois, aussi bien que les particuliers, Louis XII en paya une. Il lui en coûta un million d'écus pour épouser la sœur de son vainqueur. Henri VIII, ayant terminé heureusement cette guerre, entra bientôt après dans celles qui commençoient à diviser l'Eglise. Les erreurs de Luther venoient d'éclater. Le monarque aidé par Wolsei, Gardiner & Morus, réfuta l'hérésiarque dans un ouvrage qu'il présenta & qu'il dédia à Léon X (quelques auteurs prétendent que ce livre étoit entiérement de la composition du célebre Fisher). Ce pape l'honora, lui & ses successeurs, du titre de *Défenseur de la Foi* : titre qu'il sollicitoit depuis 5 ans, & qu'il ne mérita pas long-tems. Il y avoit alors à la cour de Londres une fille pleine d'esprit & de graces, dont Henri devint éperdument amoureux. Elle s'appelloit Anne de Boulen. Cette fille s'attacha à irriter les desirs du roi, & à lui ôter toute espérance de les satisfaire, tant qu'elle ne seroit pas sa femme. Henri étoit marié depuis 18 ans à Catherine d'Arragon, fille de Ferdinand & d'Isabelle, & tante de Charles-Quint. Comment obtenir un divorce ? Il faut savoir que Catherine avoit d'abord épousé le prince Artur, frere aîné de Henri VIII, qui lui avoit donné sa main ensuite, avec la dispense de Jules II. On ne pensoit pas qu'un tel mariage pût être incestueux ;

mais dès que le monarque Anglois eut résolu d'épouser sa maîtresse, il le trouva nul; il sollicita le pape Clément VII de le déclarer tel. Le cardinal Wolsei, ce ministre si vain, qu'il disoit ordinairement *le roi & moi*, entra dans les vues de Henri. On paya des théologiens pour leur arracher des décisions conformes aux desirs du prince. Le pape, vivement sollicité de casser cette union, mais craignant autant de manquer aux loix divines, que de déplaire à Charles-Quint qui vouloit épargner cet outrage à sa tante, tâchoit de gagner du tems, croyant que la réflexion rameneroit Henri à des sentimens plus raisonnables (*voyez* CLÉMENT VII). Celui-ci désespérant de rien obtenir, épousa sa maîtresse en 1533, & fit approuver ce prétendu mariage par Thomas Crammer, archevêque de Cantorbery. Le pape l'ayant excommunié, il se fit déclarer *Protecteur & Chef suprême de l'Eglise d'Angleterre*. Le parlement lui confirma ce titre, abolit toute l'autorité du pontife Romain, & fit effacer son nom de tous les livres; on ne l'appella plus que l'*Evêque de Rome*. Les peuples prêterent au roi un nouveau serment, qu'on appella le serment de suprématie. Le cardinal Jean Fisher, Thomas Morus & plusieurs autres personnages illustres, ennemis de ces nouveautés, perdirent la tête sur un échafaud. Henri, poussant plus loin ses violences, ouvrit les maisons religieuses, s'appropria leurs biens, dont le revenu rendoit, suivant Salmon, 183,707 livres sterlings, & des dépouilles des couvens acheta des plaisirs, qui s'évanouirent avec les trésors qui les avoient achetés. Henri accoutumé à recourir au clergé & aux monasteres pour avoir de l'argent, se vit réduit à des situations qui lui firent *regretter la poule qui pondoit des œufs d'or*, comme s'exprimoit Charles-Quint, en parlant de cette opération impolitique de Henri. Un autre effet de la même opération, fut l'extrême misere où se trouverent réduits des milliers de pauvres que les aumônes des monasteres entretenoient. Sous le regne d'Elizabeth on fut obligé de passer jusqu'à onze bils pour les faire subsister; moyen dont les annales de l'Angleterre n'avoient pas fourni d'exemples (*voyez* LUTHER). C'est dans l'ouvrage de Henri Spelman, intitulé: *Fatalités des Sacrileges*, qu'il faut voir & l'immensité des sommes que Henri ramassa par ces rapines impies, & l'incroyable rapidité avec laquelle elles se dissiperent. Quoique Henri se déclarât contre le pape, il ne voulut être ni luthérien, ni calviniste. La transsubstantiation fut crue comme auparavant; la nécessité de la confession auriculaire & de la communion sous une seule espece, confirmée. Le célibat des prêtres, & les vœux de chasteté furent déclarés irrévocables. L'invocation des Saints ne fut point abolie, mais restreinte. Il déclara qu'il ne prétendoit point s'éloigner des articles de foi reçus par l'Eglise Catholique: c'étoit bien s'en éloigner assez, que de rompre l'unité. Son amour pour une

femme produisit tous ces changemens ; mais cet amour ne dura pas. Touché de la beauté de Jeanne Seymour, il fit trancher la tête, en 1536, à Anne de Boulen, sur des soupçons d'infidélité assez légers. Jeanne étant morte en couches, il la remplaça par Anne de Cleves. Il avoit été séduit par le portrait de cette princesse; mais il le trouva si différent de l'original, qu'il la répudia au bout de six mois. A celle-ci succéda Catherine Howard, fille du duc de Nortfolck, décapitée en 1542, sous prétexte qu'elle avoit eu des amans avant son mariage. C'est à cette occasion que le parlement d'Angleterre donna une loi aussi absurde que cruelle. Il déclara : » Que tout homme qui feroit » instruit d'une galanterie de » la reine, doit l'accuser, sous » peine de haute trahison... Et: » Que toute fille qui épouse » un roi d'Angleterre, & qui » n'est pas vierge, doit le dé» clarer, sous la même peine ». Catherine Parr, jeune veuve d'une beauté ravissante, épouse de Henri après Catherine Howard, fut prête à subir le même sort que cette infortunée, non pour ses galanteries, mais pour ses opinions conformes à celles de Luther. Les dernieres années de Henri VIII furent remarquables par ses démêlés avec la France. Bizarre dans ses guerres comme dans ses amours, il s'étoit ligué avec Charles-Quint contre François I, ensuite avec François I contre Charles-Quint, & enfin derechef avec celui-ci contre le monarque François. Il prit Boulogne en 1544, & promit de la rendre par le traité de paix en 1546. Il mourut l'année d'après, âgé de 57 ans, après en avoir régné 38. On rapporte que sur le point de mourir, il s'écria, en regardant ceux qui étoient autour de son lit : *Mes amis, nous avons tout perdu, l'état, la renommée, la conscience & le Ciel.* Quelques auteurs ont nié cette anecdote; mais si Henri n'a pas tenu ce propos, il est sûr qu'il n'en pouvoit tenir de plus vrai. Il appella au trône, en mourant, Edouard, fils de Jeanne Seymour; & après lui, Marie, fille de Catherine d'Arragon, & Elizabeth, fille d'Anne de Boulen, quoiqu'il les eût fait déclarer autrefois bâtardes par le parlement, & incapables de succéder à la couronne. « Tous » ceux qui ont étudié Henri » avec quelque soin, dit l'abbé » Raynal; n'ont vu en lui » qu'un ami foible, un allié » inconstant, un amant gros» sier, un mari jaloux, un » pere barbare, un maître im» périeux, un roi despotique » & cruel ». Pour le peindre d'un seul trait, il suffit de répéter ce qu'il dit à sa mort, qu'*il n'avoit jamais refusé la vie d'un homme à sa haine, ni l'honneur d'une femme à ses desirs.* Il perdit dans les plaisirs, ou dans de vaines occupations, le tems qu'il auroit pu employer à approfondir les principes du gouvernement. Une confiance aveugle en ses ministres le réduisit à être, durant la moitié de son regne, le jouet de leurs passions, ou la victime de leurs intérêts; l'autre partie fut employée à troubler le repos du royaume, à

l'inonder

l'inonder de ſang & à l'appauvrir. Il ruina ſes ſujets par des profuſions criminelles & extravagantes, & ce fut encore le moindre des maux qu'il fit à l'Angleterre. C'eſt ſous le regne de ce prince que la ſuette, maladie dangereuſe, infeſta tout ce royaume. On connoîtra plus particuliérement ce tyran, en liſant l'exacte & élégante Hiſtoire du cardinal Polus, par Thomas Philips.

HENRI II, roi de Caſtille, *voyez* TRANSTAMARE.

HENRI IV, dit l'*Impuiſſant* & le *Libéral*, & qu'on devoit appeller plutôt le *Prodigue*, étoit fils de Jean II, roi de Caſtille, auquel il ſuccéda en 1454, à l'âge de 30 ans. Son regne fut le triomphe du vice. Jeanne de Portugal, qu'il avoit épouſée après la répudiation de Blanche de Navarre ſa 1re. femme, ne couvroit ſes galanteries d'aucun voile. Henri, qui vouloit avoir des enfans à quelque prix que ce fût, introduiſit lui-même, dit-on, dans le lit de ſa femme, Bertrand de la Cueva, jeune ſeigneur, dont le ſort étoit d'être à la fois le mignon du roi & l'amant de la reine. De ce commerce naquit une fille, nommée Jeanne. Bertrand eut pour récompenſe les charges les plus importantes du royaume. Les grands murmurerent & dépoſerent ce ſimulacre de roi, en 1465. Dans un acte ſolemnel, on dépouilla ſon effigie de tous les attributs de la royauté, qu'on adjugea à ſon frere Alfonſe. Cette cérémonie fut accompagnée de toutes les horreurs des guerres civiles. La mort du jeune prince, à qui les conjurés avoient donné le royaume, ne mit pas fin à ces troubles. Le roi fut déclaré impuiſſant, & ſa fille Jeanne bâtarde, & née d'adultere. Pluſieurs grands prétendoient à la royauté; mais les mécontens réſolurent de reconnoître Iſabelle, ſœur du roi, âgée de 17 ans. Le roi ne put ſortir de tant de troubles qu'en reconnoiſſant ſa ſœur Iſabelle pour ſa ſeule héritiere légitime, à l'excluſion de Jeanne; & on lui laiſſa le nom de *Roi* à ce prix. En vain à ſa mort, arrivée en 1474, il réclama contre ce traité; le trône reſta à Iſabelle; comme effectivement la juſtice le lui aſſignoit.

HENRI DE LORRAINE, comte de Harcourt, d'Armagnac & de Brione, vicomte de Marſan, grand-écuyer de France, étoit fils de Charles de Lorraine, duc d'Elbœuf. Après s'être ſignalé à la bataille de Prague en 1620, il ſervit en qualité de volontaire dans les guerres contre les huguenots. Il ſe diſtingua aux ſieges de Saint-Jean d'Angeli, de Montauban, de l'iſle de Rhé & de la Rochelle. En 1629 il ſe ſignala à l'attaque du Pas de Suze. Honoré par Louis XIII du collier de ſes ordres en 1633, il le paya par des ſervices importans. Un des plus conſidérables fut de reprendre en 1637 les iſles de Lerins ſur les Eſpagnols, contre leſquels il commandoit une armée navale. Le combat de Quiers en Piémont l'an 1639, le 3e. ſecours de Caſal, le ſiege de Turin en 1640, & la priſe de Coni en 1641, ne lui acquirent pas moins de gloire. Le roi voulant le récom-

penser, lui donna le gouvernement de Guienne en 1642, & la charge de grand écuyer de France en 1643. Il alla la même année en qualité d'ambassadeur en Angleterre. En 1645 il fut fait vice-roi de Catalogne, & défit à la bataille de Liorens les Espagnols. Peu de tems après il prit Balaguer, & remporta d'autres avantages. Mais le siege de Lerida en 1646 fut moins heureux pour lui : il y perdit son canon & son bagage, & fut obligé de le lever. En 1649 il fut envoyé dans les Pays-Bas, où il prit Condé, Maubeuge, le château de l'Ecluse, &c. Il servit ensuite avec beaucoup de fidélité en Guienne pendant la guerre civile, qui désola cette province en 1651 & 1652. Il se procura sur la fin de ses jours une retraite honorable dans l'Anjou, dont il obtint le gouvernement, & mourut subitement dans l'abbaye de Royaumont le 25 juillet 1666, à 66 ans, avec la réputation d'un général brave, généreux, intrépide. Il étoit le pere des soldats; & au milieu d'une disette affreuse, ses domestiques lui ayant procuré quelques barils de vin, il les envoya aux malades & aux blessés. Sa postérité subsiste dans M. le prince de Lambesc, duc d'Elbœuf.

HENRI DE LORRAINE, duc de Guise, *voyez* GUISE.

HENRI *le Lion*, duc de Baviere & de Saxe, étendit sa domination en Allemagne depuis l'Elbe jusqu'au Rhin, & depuis la mer Baltique jusqu'aux frontieres de l'Italie. Il fit construire des ponts sur le Danube, à Ratisbonne & à Lawenbourg, & détruisit presqu'entiérement les Henetes. Fréderic Barberousse, son cousin-germain, suspecta sa fidélité, le déclara criminel de lese-majesté en 1180, & le dépouilla de ses états. Henri fut contraint de s'enfuir vers le roi d'Angleterre, son beau-pere, qui lui fit rendre Brunswick & Lunebourg. Il mourut en 1195, avec une grande réputation de bravoure.

HENRI, hermite du 12e. siecle, adopta les erreurs de Pierre de Bruys. Il nioit que le baptême fût utile aux enfans, il condamnoit l'usage des églises & des temples, rejetoit le culte de la Croix, défendoit de célébrer la Messe, & enseignoit qu'il ne falloit point prier pour les morts. La violence que Pierre de Bruys avoit employée pour établir sa doctrine, ne lui avoit pas réussi : il avoit été brûlé à Saint-Gilles. Henri, pour se faire des partisans, prit la route de l'insinuation & de la singularité. Il étoit encore jeune, il avoit les cheveux courts & la barbe rase; il étoit grand & mal habillé; il marchoit tête & pieds nus, même dans la plus grande rigueur de l'hiver. Son visage & ses yeux étoient agités comme une mer orageuse. Il avoit l'œil ouvert, la voix forte & capable d'épouvanter. La réputation de Henri se répandit dans le diocese du Mans; on le supplia d'y aller, & il y envoya deux de ses disciples, qui furent reçus du peuple comme deux anges. Henri s'y rendit ensuite, fut accueilli avec les plus grands honneurs, & sut se faire autoriser à prêcher & à enseigner dans ce diocese, pendant

que l'évêque, le pieux Hildebert, étoit allé à Rome pour prier le pape de lui permettre de se retirer à Cluni (ce qu'il n'obtint pas). On courut en foule aux sermons de l'hypocrite, & le clergé exhortoit le peuple à y aller. Lorsque Henri fut sûr de la confiance du peuple, il enseigna ses erreurs. Ses sermons produisirent un effet que l'on n'attendoit pas. Le peuple entra en fureur contre le clergé, & traita les prêtres, les chanoines & les clercs comme des excommuniés. Car c'est toujours à rendre odieux le sacerdoce, dépositaire & défenseur naturel des vérités religieuses, que s'attachent les apôtres du mensonge. On refusoit de rien vendre à leurs domestiques; on vouloit abattre leurs maisons, piller leurs biens, & les lapider ou les pendre. Quelques-uns furent traînés dans la boue & battus cruellement. Le chapitre du Mans défendit à Henri, sous peine d'excommunication, de prêcher davantage; mais ceux qui lui notifierent cette sentence, furent maltraités, & il continua ses prédications jusqu'au retour de l'évêque Hildebert, qui fut vivement affligé du ravage que cet hérésiarque avoit fait dans son troupeau; mais en peu de tems il sut regagner la confiance de ses diocésains. Il convainquit publiquement Henri d'ignorance & d'imposture, & l'obligea de quitter son diocese. Il avoit été convaincu avant le retour du prélat d'avoir commis un adultere le jour de la Pentecôte, ainsi que de plusieurs autres crimes. Le pape Eugene III envoya, en 1147, un légat dans ces provinces. S. Bernard s'y rendit en même tems, pour garantir les peuples des erreurs & du fanatisme qui désoloient ces contrées. Henri prit la fuite; mais il fut arrêté & mis dans les prisons de l'archevêché de Toulouse, où il mourut. Les Henriciens, ses disciples, se répandirent dans les provinces méridionales, & ils y donnerent des scenes scandaleuses.

HENRI *le Bon*, instituteur des Freres-Cordonniers, &c. *Voyez* BUCHE.

HENRI de Huntington, historien Anglois du 12*e*. siecle, fut chanoine de Lincoln, puis archidiacre de Huntington. On a de lui: I. Une *Histoire d'Angleterre*, qui finit à l'an 1154, & qui fut publiée par Savil en 1596, in-fol., dans les *Rerum Anglicarum Scriptores*. II. Un petit traité *Du mépris du Monde*, &c.: ces productions sont en latin & médiocrement bien écrites.

HENRI DE SUZE, surnommé dans son tems *la Source & la Splendeur du Droit*, étoit cardinal & évêque d'Ostie, d'où lui est venu le nom d'*Ostiensis*. Il avoit été archevêque d'Embrun, & il mourut en 1271. On a de lui une Somme du droit canonique & civil, connue sous le nom de *Somme Dorée*, qu'il composa par ordre du pape Alexandre IV. On en a trois éditions, Rome, 1473, 2 tomes in-fol. en un seul vol., Bâle, 1576, & Lyon, 1597. Les canonistes la consultent utilement. — Il ne faut pas le confondre avec HENRI Suzon, Dominicain du 14*e*. siecle, dont

nous avons divers *Ouvrages mystiques*, traduits en françois en 2 vol. in-12. C'étoit un homme pieux, qui mourut en 1366.

HENRI DE GUELDRE, fils de Henri IV, comte de Gueldre & de Marguerite de Brabant, fut élevé en 1247 sur le siege épiscopal de Liege, qu'il déshonora par sa vie licencieuse & par ses violences. Il maltraita le vertueux Thibaut, son archidiacre, qui s'élevoit contre ses débauches & l'obligea de quitter le pays (*voyez* GRÉGOIRE X). Privé de son siege au concile de Lyon, il continua à scandaliser les peuples & mourut en 1284.

HENRI DE GAND, étoit de cette ville, & son nom de famille étoit *Goethals*. Il fut docteur & professeur de Sorbonne, puis archidiacre de Tournay, où il mourut an 1295, à 76 ans, avec le surnom de *Doctor Solemnis*. On a de lui : I. Un *Traité des Hommes illustres*, pour servir de suite à ceux de S. Jerôme & de Sigebert, & imprimé avec une *Somme de Théologie*, in-fol., Paris, 1518 & 1519; Anvers, 1639, in-fol., avec des notes d'Aubert le Mire. II. Une *Théologie quodlibétique*, Venise, 1613, 2 vol. in-fol. Ce dernier ouvrage est assez bon, & l'emporte sur la plupart des ouvrages des théologiens du tems de Henri de Gand. Vital Zuccolius de Padoue, de l'ordre des Camaldules, en a donné une nouvelle édition avec des commentaires. C'est mal-à-propos qu'il fait Henri religieux de l'ordre des Servites.

HENRI de Hervorde, ainsi appellé du lieu de sa naissance en Westphalie, religieux de l'ordre de S. Dominique, s'est fait un nom par une chronique intitulée : *De Fastis illustribus*, Helmstadt, 1620, in-4°. Elle remonte au commencement du monde, & finit à l'an 1325. Il mourut à Minden en Saxe, le 9 octobre 1370.

HENRI BOICH, jurisconsulte du 14*e*. siecle, natif de Saint-Pol de Léon en Bretagne, est auteur d'un *Commentaire sur les Décrétales*, imprimé à Venise en 1576, in-fol. & très-peu consulté.

HENRI d'*Urimaria*, théologien du 14*e*. siecle, natif de Thuringe, de l'ordre des Hermites de S. Augustin, laissa divers ouvrages de piété, dont quelques-uns sont restés manuscrits.

HENRI HARPIUS, pieux Cordelier, ainsi nommé, parce qu'il étoit de Herph, village de Brabant, fit paroître un zele éminent dans la direction des ames, & mourut à Malines en 1477. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de piété, écrits en flamand, & traduits en latin & en françois. Sa *Théologie mystique* a été traduite en françois par la Motte-Romancour, Paris, 16 7, in-4°.

HENRI D'ECOSSE, *voyez* SCHRINGER.

HENRI DE GORICHEM, ainsi nommé, parce qu'il etoit de Gorcum en Hollande, anciennement *Gorichem*, enseigna la philosophie & la théologie à Cologne, & fut vice-chancelier de cette université en 1420. Il mourut dans cette ville en 1431. On a de lui : I. *De Ceremoniis ecclesiasticis*, Cologne, 1503, in-4°. II. *De celebritate*

festorum. III. *Conclusiones & concordantiæ Bibliorum ac Canonum in libros Magistri sententiarum*, Venise, 1506, in-fol. IV. Un *Traité des Superstitions*, inséré dans le *Malleus maleficarum*, Lyon, 1669.

HENRI, (Matthieu) ministre presbytérien, né en 1662, s'appliqua à l'étude des langues savantes, pour mieux comprendre l'Ecriture-Sainte; ou plutôt pour trouver comme tous les sectaires, de quoi étayer des erreurs ou des explications paradoxales, en dépit des anciennes versions. Il mourut à Chester en 1714, après avoir donné plusieurs ouvrages, entre lesquels ceux de sa secte distinguent : I. *Exposition de la Bible*, 5 vol. in-fol. II. *Discours sur la nature du schisme*, 1689. III. *Vie de Philippe Henri*, 1696. C'est la Vie de son pere, un des fondateurs du Presbytérianisme en Angleterre, appellé par ses sectateurs le *bon* Henri : mais les opérations de la secte n'ont pas répondu à cette épithete.

HENRI DE ST.-IGNACE, Carme de la ville d'Ath en Flandre, enseigna la théologie avec réputation, & passa par les charges les plus considérables de son ordre. Il fit un long séjour à Rome, au commencement du pontificat de Clément XI; & mourut à la Cavée, maison des Carmes, près de Liege, vers 1720, dans un âge très-avancé. Sa principale production est un corps complet de théologie morale, assez méthodique, sous le titre d'*Ethica amoris*, Liege, 1709, en 3 vol. in-fol. Il y a des choses que des théologiens n'ont pas trouvé exactes; il a été prohibé à Rome en 1714 & 1722. On a encore de lui : I. Un autre livre de théologie, intitulé : *Theologia vetus, fundamentalis, ad mentem resoluti doctoris J. de Bachone*, Liege, 1677, in-fol. II. *Molinismus profligatus*, Liege, 1715, 2 vol. in-8°. III. *Artes Jesuiticæ in sustinendis novitatibus, laxitatibusque Sociorum*, Strasbourg, 1717. IV. *Tuba magna mirum clangens sonum... De necessitate reformandi Societatem* JESU, *per Liberium Candidum*. C'est un recueil de pieces, pleines d'animosité & peu conformes à la doctrine de l'*Ethica amoris*. Les gens du parti estiment l'édition de 1717, en 2 gros vol. in-12. Henri de St-Ignace se déclare hautement dans ses écrits pour la cause & les sentimens de M. Arnauld & du P. Quesnel.

HENRI, (Nicolas) né à Verdun en 1692, professeur d'hébreu au college royal en 1723, mort à Paris de la chute d'un entablement en 1752, a donné une édition estimée de la *Bible de Vatable*, en 2 vol. in-fol. Paris, 1729 & 1745. Elle est enrichie de notes de différens interpretes, & contient deux versions, l'ancienne, qui est la Vulgate, & la nouvelle, qui est celle de Pagnin. Cette édition a coûté bien des recherches à l'éditeur, mais elle n'est pas à l'abri de toute censure. Il est encore auteur d'une *Grammaire Hébraïque*.

HENRI, (Pierre-Joseph) curé de Surice, dans le duché de Luxembourg, a joint l'application aux bonnes études, à toute l'activité du zele pasto-

ral. On a de lui : I. *De Doctrinâ Sacrâ*, Louvain, 1771, petit in-12. II. *Explications sur le Catéchisme des dioceses de Liege, Cambray & Namur*, dont la quatrieme édition a paru à Liege en 1780. III. *Instructions familieres sur les quatre parties de la Doctrine Chrétienne*, dont les dernieres éditions sont de Rouen, 1785, & Liege, 1786, 4 vol. in-12. IV. *Discours familiers sur divers sujets de morale*, Liege, 1786 ; Rouen, 1787. Ce recueil répond parfaitement à ceux qui précedent. Les exhortations sont courtes, & telles qu'il le faut pour être prononcées après le catéchisme, qui, à la campagne, se fait pour l'ordinaire durant la grand'-Messe, afin que les adultes ne manquent pas d'une instruction, qui n'est superflue à aucun âge. En général, l'auteur s'est fait une réputation très-méritée par la clarté, l'ingénuité & la bonne disposition de ses Discours & Instructions, excellemment proportionnés à l'intelligence du peuple, & qui par-là sont d'une utilité plus étendue & plus marquée que le langage de la plus sublime éloquence. On ne peut lire sans attendrissement l'*Adieu* qu'à la fin de ces Discours, l'auteur vieilli dans les travaux du ministere, fait à ses confreres; *Adieu* plein de sentiment, de zele & d'une charité, dont les feux s'élancent au-delà de la perspective du tombeau. Cet homme respectable s'est vu réduit à vivre d'aumônes dans les dernieres années de sa vie. Il est mort en 1791, à Namur, où il s'étoit retiré accablé d'infirmités, après avoir administré sa paroisse durant 46 ans.

HENRIET, (Protais) savant Récollet François, mort en 1688, est auteur d'une *Harmonie Evangélique*, avec des notes littérales & morales, & d'autres ouvrages peu connus.

HENRIETTE-MARIE de France, reine d'Angleterre, fille de Henri IV & de Marie de Médicis, naquit en 1609, & fut mariée en 1625 à Charles I, roi d'Angleterre. Les amertumes qui suivirent les premieres douceurs de son état, furent si cuisantes, qu'elle se donna elle-même la qualité de *Reine malheureuse*. On rejeta sur elle le penchant qu'on attribuoit à Charles I pour la Religion Catholique, & on se déchaîna avec fureur; mais elle ne répondit à ces outrages que par des bienfaits. Quelques-uns de ses courtisans lui proposant de faire un exemple sur les plus furieux : *Il faut*, disoit-elle, *que j'en serve aussi. Peut-on mieux faire sentir son autorité, qu'en faisant du bien à ceux qui nous persécutent?* Elle ne vouloit pas même qu'on lui dît les noms de quelques personnes qui la rendoient odieuse aux principaux de la cour. « Je vous le » défends, disoit-elle, s'ils » me haïssent, leur haine ne » durera peut-être pas toujours, » & s'il leur reste quelque sentiment d'honneur, ils auront » honte de tourmenter une » femme, qui prend si peu de » précaution pour se défen» dre ». Cependant le feu de la guerre civile embrasoit toute l'Angleterre. Le roi, toute la famille royale avoient été obligés de quitter Londres. La reine passe en Hollande, vend ses

meubles & ses pierreries, & achete des vivres & des munitions, dont elle chargea plusieurs vaisseaux. Après avoir étonné les Hollandois par son intrépidité & son activité, elle partit pour l'Angleterre. Une furieuse tempête vint l'assaillir, mais sans la décourager. Elle se tint, autant qu'elle put, sur le tillac du vaisseau, au milieu de l'orage, pour animer ses troupes, disant agréablement que *les reines ne se noyoient pas* (*reines* ou *raines* se disoient alors pour grenouilles, *ranæ*). Enfin, après avoir essuyé une foule de traverses & de périls, elle passa en France l'an 1644. Le mauvais état des affaires de la reine Anne d'Autriche ne lui permit pas de donner à sa belle-sœur, dans les troubles de la Fronde, les secours qu'elle auroit accordés à ses infortunes; & la fille d'un roi de France, épouse d'un roi d'Angleterre, se vit contrainte, comme elle le disoit elle-même, de *demander une aumône au parlement pour pouvoir subsister*. La mort funeste de son mari, exécuté en 1649, fut un nouveau surcroît de douleur; mais elle eut la consolation avant sa mort de voir rétablir Charles II, son fils, sur le trône de ses peres. Elle fit deux voyages en Angleterre; & après avoir demeuré quelques jours à la cour de France, elle se retira à la Visitation de Chaillot. Elle y mourut en 1669, à 60 ans. *Voyez* sa *Vie*, Paris, 1693, in-8°.

HENRIETTE-ANNE d'Angleterre, duchesse d'Orléans, étoit la derniere des enfans de Charles I roi d'Angleterre, & de Henriette de France. Elle naquit à Excester en 1644, dans le tems que le roi son pere étoit aux prises avec ses sujets ingrats & rebelles. La reine, sa mere, accoucha d'elle dans un camp, au milieu des ennemis qui la poursuivoient. Obligée de fuir, elle laissa sa fille, qui demeura prisonniere, 15 jours après sa naissance. Au bout d'environ deux ans elle fut heureusement délivrée de cette captivité par l'adresse de sa gouvernante. Elevée en France sous les yeux de sa mere, elle étonna bientôt, par les agrémens qu'on découvrit dans son esprit & dans ses manieres. Philippe de France, duc d'Orléans, frere de Louis XIV, l'épousa en 1661; mais ce mariage ne fut pas heureux. Le roi qui se plaisoit beaucoup avec elle, lia un commerce étroit d'amitié & de bel-esprit. Il lui donnoit souvent des fêtes; il lui envoyoit des vers. Cette intelligence si intime jeta des alarmes dans la famille royale. Le roi se vit obligé de réduire l'éclat de ce commerce à un fonds d'estime & d'amitié, qui ne s'altéra jamais. Louis XIV se servit depuis de madame pour faire un traité avec l'Angleterre contre la Hollande. La princesse, qui avoit sur Charles II, son frere, le pouvoir que donnent l'esprit le plus insinuant & le cœur le plus tendre, s'embarqua à Dunkerque, chargée du secret de l'état. Elle alla voir Charles à Cantorbery, & revint avec la gloire du succès. Elle en jouissoit, lorsqu'une mort subite l'enleva à l'âge de 26 ans, à Saint-Cloud, en 1670. La cour fut dans une douleur & une

consternation, que le genre de mort augmentoit ; car Henriette s'étoit crue empoisonnée, & elle l'étoit en effet, non par le duc d'Orléans, comme on l'a répandu d'abord ; mais si l'on en croit le duc de S. Simon, par le chevalier de Lorraine. Bossuet a fait son *Oraison funebre*. C'est un excellent tableau de la vanité des grandeurs humaines. Toute la cour fut émue par la touchante paraphrase de ces mots de l'Ecriture : *Omnes morimur & quasi aquæ dilabimur.* A ces paroles : « O nuit désastreuse, nuit effroyable ! où » retentit tout-à-coup, comme » un éclat de tonnerre, cette » étonnante nouvelle : madame se meurt ! madame est » morte » ! Tout le monde fondit en larmes. Madame de la Fayette a écrit son *Histoire*, in-12.

HENRIQUEZ, (Henri) né à Porto en Portugal, fut admis dans la société des Jésuites par S. Ignace, enseigna avec réputation la théologie à Salamanque, où il eut Suarez pour disciple, & ensuite à Cordoue. Ayant obtenu la permission de passer dans l'ordre de S. Dominique, il quitta l'habit de cet ordre avant d'avoir fait sa profession, pour reprendre celui de S. Ignace. Il mourut à Tivoli le 28 janvier 1608, à 72 ans, laissant : I. *De Fine Hominis*, qu'il avoit composé l'an 1594 ; il y a des choses favorables à Molina, entremêlées de critiques. II. Une *Somme de Théologie morale*, en latin, Venise, 1600, in-fol. III. Un traité *De clavibus Ecclesiæ*.

HENRIQUEZ, (Jean-Chrysostome) laborieux écrivain de l'ordre de Citeaux, né d'une famille noble à Madrid en 1595, fut commissaire-général des religieux Irlandois de son ordre, grand-prieur de l'ordre de Calatrava, & historiographe général de la congrégation des Bernardins d'Espagne. Il mourut à Louvain le 23 octobre 1632, âgé de 37 ans. Il a laissé un très-grand nombre d'ouvrages qui tendent presque tous à éclaircir l'histoire de son ordre, entr'autres : I. *Menologium Cisterciense cum notis*, Anvers, 1639, 2 vol. in-fol. II. *Fasciculus sanctorum ordinis Cisterciensis*, Bruxelles, 1623, in-fol. III. *Lilia Cisterciensia*, Douay, 1633, in-fol. Ce sont les vies des saintes Vierges de son ordre. On a inséré quelques-uns de ces ouvrages dans la Bibliotheque des Ecrivains de l'ordre de Cîteaux de Charles Visch, & dans la Bibliotheque Espagnole de Nicolas Antoine.

HENRY, *voyez* HENRI.

HENRYS, (Claude) avocat du roi au bailliage de Forez, sa patrie, mort en 1662 dans un âge assez avancé, étoit très-versé dans le droit canon & civil, dans l'histoire, dans le droit public & les intérêts des princes. Il étoit souvent consulté sur les affaires d'état par plusieurs ministres, soit en France, soit des pays étrangers. Sa probité, sa politesse, sa prudence, son désintéressement égaloient ses lumieres. On a de lui : I. Un excellent *Recueil d'Arrêts*, en 2 vol. in-folio, 1708, avec les observations de Bretonnier. Henrys accompagna sa collection de notes utiles & agréables. Dans les unes il éclaircit des principes de droit,

& dans les autres il seme des traits de littérature & d'érudition. Le célebre avocat Matthieu Terrasson a fait aussi des Additions & des Notes pour servir à une nouvelle édition de Henrys. Ces Additions & ces Notes ont été imprimées dans l'édition de 1738, en 4 vol. in-fol. II. *L'Homme-Dieu*, *ou le Parallele des actions divines & humaines de J. C.*

HENSCHENIUS, (Godefroi) Jésuite, né à Venrad, dans la Gueldre, l'an 1600, travailla pendant long-tems avec succès à l'immense compilation des *Actes des Saints*, avec Bollandus, qui avoit été son régent, & ne servit pas peu à épurer les légendes des contes pieux & quelquefois ridicules, dont les écrivains des siecles d'ignorance les avoient remplies. Après avoir publié avec Bollandus les *Acta Sanctorum* du mois de janvier & février, il donna avec le P. Papebroch, les Vies des Saints des mois de mars & d'avril. Il donna aussi *Brevis notitia Galliarum & Belgii*, Anvers, 1658, in-8°; *De tribus Dagobertis Francorum regibus*, Anvers, 1655, in-4°, ouvrage curieux & savant; *De episcopatu Trajectensi*, Anvers, 1654, in-4°; où il soutient que le siege épiscopal de Tongres a été transféré à Maestricht. Il mourut à Anvers le 12 septembre 1681. Le P. Papebroch a écrit sa *Vie*, & l'a insérée dans le 7e. vol. des *Acta Sanctorum* du mois de mai.

HENTEN, (Jean) de Naline, près de Thuin, dans l'Entre-Sambre-Meuse, alla, étant encore enfan en Portugal, où il se fit hiéronymite, & entra ensuite dans l'ordre de St. Dominique à Louvain. Il fut fait docteur en théologie en 1551, puis prieur & préfet des études. La faculté de théologie le chargea, par ordre de Charles-Quint, de corriger la Bible & de lui rendre la pureté de l'ancien texte; il y travailla avec assiduité, & montra qu'il étoit digne de la confiance qu'on avoit dans ses lumieres. C'est principalement par ses soins que parut la premiere *Bible* nommée *de Louvain* en 1547, & Anvers, 1570, avec des figures (*voyez* le P. le Long, tom. 1, p. 263). Henten mourut à Louvain en 1566, âgé de 67 ans, épuisé par le travail & les austérités. On a encore de lui: I. Les *Commentaires* d'Euthymius sur les *Evangiles*. II. Ceux d'Œcumenius sur *S. Paul*. III. — d'Arethas sur l'*Apocalypse*, &c. *Voyez* le *Belgium Dominicanum* du P. Jonghe, p. 152.

HEPHESTION, *voyez* EPHESTION.

HEPHESTION, grammairien Grec d'Alexandrie, du tems de l'empereur Verus, dont il nous reste *Enchiridion de Metris & Poëmate*, grec & latin, donné par Paw, Utrecht, 1726, in-4°.

HERACLAS, frere de l'illustre martyr Plutarque, se convertit avec son frere durant la persécution de Sévere. Il fut catéchiste d'Alexandrie, conjointement avec Origene, & ensuite seul. Son mérite le fit élever sur le siege d'Alexandrie, sa patrie, en 231. Il mourut sur la fin de l'année 247, de la mort des justes.

HÉRACLÉON, hérétique

du 3e. siecle, adopta le systême de Valentin. Il y fit pourtant quelques changemens, & se donna beaucoup de peine pour ajuster à ce systême la doctrine de l'Evangile, dans des *Commentaires* très-étendus *sur les Evangiles de S. Jean & de S. Luc.* Ces Commentaires ne sont que des explications allégoriques, destituées de vraisemblance, toujours arbitraires, & souvent ridicules. Héracléon, à la faveur de ces explications, fit recevoir par beaucoup de Chrétiens le systême de Valentin, & forma la secte des *Héracléonites.* Origene a réfuté les Commentaires d'Héracléon, & c'est d'Origene que Grabbe a extrait les fragmens que nous avons des écrits de ce visionnaire.

HERACLEONAS, 4e. fils de l'empereur Heraclius & de Martine, seconde femme de ce prince, naquit en 626. Son pere le nomma en 641 son successeur à l'empire, avec Heraclius-Constantin son frere aîné. Ainsi il occupa, dès l'âge de 15 ans, la seconde place du trône de Constantinople. Heraclius-Constantin, étant mort 4 mois après, empoisonné, à ce que l'on croit, par Martine, Heracleonas demeura seul empereur sous l'autorité de sa mere. La haine que les forfaits de cette princesse avoient inspirée, devint funeste à l'un & à l'autre. Une cabale, formée par un courtisan habile, les contraignit d'associer à l'empire le prince David, surnommé *Tibere*, frere d'Heracleonas, & Constant, fils d'Heraclius-Constantin. On vit donc trois empereurs à Constantinople, à la tête desquels étoit une femme ambitieuse. Mais ce gouvernement monstrueux ne dura pas long-tems. Le sénat ayant fait arrêter Heracleonas & Martine, on coupa le nez au fils, & la langue à la mere, afin que la beauté de l'un & l'éloquence de l'autre ne fissent plus aucune impression sur le peuple. On les conduisit ensuite en exil, où ils finirent leurs jours. Heracleonas avoit régné environ 6 mois depuis le meurtre de son frere.

HERACLEOTÈS, (Denys) philosophe d'Héraclée, d'abord Stoïcien, pensoit, ou plutôt disoit, comme Zénon son maître, que *la douleur n'est point un mal.* Mais une maladie cruelle, accompagnée de douleurs aiguës, le fit changer de sentiment vers l'an 264 avant J. C. Il quitta les Stoïciens pour les Epicuriens, qui plaçoient le bonheur dans le plaisir : selon la coutume des sots, comme dit Horace, qui ne quittent pas une folie sans la remplacer par une autre. Heracleotès composa divers *Traités de Philosophie*, & quelques *Pieces de Poésie :* Héraclide en cite une de lui, qui étoit attribuée à Sophocle.

HERACLIDE, le *Pontique*, philosophe d'Héraclée dans le Pont, disciple de Speusippe & d'Aristote, est moins connu par ses ouvrages que par un trait de vanité. Il voulut faire accroire qu'au moment de sa mort il étoit monté au ciel. Il pria un de ses amis *de mettre un serpent dans son lit* à la place de son corps, afin qu'on crût que les dieux l'avoient enlevé. Le serpent n'attendit pas l'instant de

sa mort pour se montrer ; quelqu'un ayant fait du bruit, il sortit & découvrit ainsi la fourberie d'Heraclide. Il vivoit vers l'an 336 avant J. C. On trouve quelque chose sous son nom dans l'*Esope* d'Alde, 1505, in-fol.

HERACLIEN, l'un des généraux de l'empereur Honorius, fit mourir le traître Stilicon à Ravenne, l'an 408. Pour récompense de ce service, Honorius lui donna le gouvernement d'Afrique. Dans la révolte d'Attalus, il demeura fidele à l'empereur, & défendit la province contre les troupes que le rebelle avoit envoyées; il tua même un certain Constantin qui les conduisoit. Sa fidélité ne tarda pas à se démentir; élevé au consulat en 413, il s'abandonna aux conseils violens de Sabinus qui, de son domestique, étoit devenu son gendre, & qui lui persuada d'usurper l'empire. Pour exécuter son dessein, il retint la flotte qui avoit coutume de porter du bled en Italie, & en prit le chemin avec une armée navale, composée de 3700 navires. Le comte Marin s'opposa à son débarquement, & le mit en fuite. Alors Heraclien monta sur un seul vaisseau qui lui restoit, & passa à Carthage, où il fut tué.

HERACLITE, célebre philosophe Grec, natif d'Ephese, florissoit vers l'an 500 avant J. C. Il étoit mélancolique, pour ne pas dire sauvage, & pleuroit sans cesse sur les sottises humaines, plus dignes d'exciter le rire que la pitié. Cette triste habitude, ou si l'on veut, ces grimaces de commande, par lesquelles il aspiroit à la célébrité, jointe à son style énigmatique le firent appeller le *Philosophe ténébreux & le Pleureur.* Il composa divers *Traités*, entr'autres un *sur la Nature*, dans lequel il enseignoit que tout est animé par un esprit; qu'il n'y a qu'un monde qui est fini, qu'il a été formé par le feu, & qu'après divers changemens il retourneroit en feu. Euripide ayant envoyé une copie de cette production à Socrate, celui-ci, en la lui renvoyant, lui dit : « Que ce qu'il » avoit compris de ce livre, » lui avoit paru bon; & qu'il » ne doutoit point que ce qu'il » n'avoit pas pu entendre, ne » fût de même » : comme si des choses inintelligibles dans un ouvrage de philosophie, pouvoient être réputées bonnes. Darius, roi de Perse, ayant vu le même ouvrage, écrivit une lettre fort obligeante à l'auteur, pour le prier de venir à sa cour, où il seroit plus considéré qu'en Grece. Le philosophe le refusa brusquement, & répondit en rustre aux politesses prévenantes de ce monarque. On dit que la conversation des hommes ne faisant qu'irriter son humeur chagrine, il prit une si grande aversion pour eux, qu'il se retira sur une montagne, pour y vivre d'herbes avec une société digne de lui, les bêtes sauvages. Cette vie lui ayant causé une hydropisie, il descendit à la ville, & consulta par énigmes les médecins, leur demandant : *S'ils pouvoient rendre serein un tems pluvieux?* Les médecins n'entendant rien à ses demandes, il s'enferma dans du fumier,

croyant dissiper par cette chaleur empruntée, l'humeur qui étoit chez lui en trop grande abondance; mais comme ce remede ne le guérissoit point, il se laissa mourir, âgé de 60 ans. On rapporte de lui quelques bons mots & quelques sentences assez communes. Il répondit aux Ephesiens, qui s'étonnoient de le voir jouer aux osselets avec des enfans, « qu'il » aimoit encore mieux s'amu- » ser ainsi, que se mêler de » leurs affaires ». Il avoit pour maximes, « qu'il falloit étouf- » fer les querelles dans leur » naissance, comme on étouffe » un incendie » : & que « les » peuples doivent combattre » pour leurs loix comme pour » leurs murailles ». Il croyoit que « la nature de l'ame » étoit une chose impéné- » trable ». Il nous reste quelques fragmens de ce philosophe, que Henri Etienne imprima avec ceux de Démocrite, de Timon, & de plusieurs autres, sous le titre de *Poësis philosophica*, 1573, in-8°.

HERACLITE, Sicyonien. C'est sous son nom que Léon Allatius a donné au public le livre *De Incredibilibus*. Il l'avoit tiré de la bibliotheque du Vatican. Cet ouvrage imprimé à Rome en 1641, l'a été depuis à Londres & à Amsterdam. La derniere édition est la plus belle.

HERACLIUS, empereur Romain, né vers l'an 575 d'Heraclius, gouverneur d'Afrique, détrôna Phocas qui tyrannisoit ses sujets, & se fit couronner à sa place en 610, après lui avoir fait trancher la tête. *Quoi!* lui dit-il, *tu n'avois usurpé l'empire, que pour faire tant de maux au peuple!* — Phocas lui répondit : *Gouverne-le mieux.* Le nouvel empereur profita de cet avis. Il fit la revue des troupes, les disciplina, & mit un nouvel ordre dans l'état. Chosroës II, roi de Perse, étoit en guerre avec Phocas; Heraclius lui fit demander la paix, & ne put l'obtenir. Le monarque Persan envoya une armée formidable dans la Palestine en 614. Jérusalem fut prise, les églises furent brûlées, un grand nombre de clercs, de moines, de religieuses & de vierges massacrés, les Chrétiens vendus aux Juifs, les vases sacrés, entr'autres le bois de la vraie Croix, enlevés. Le vainqueur jure « qu'il n'accordera la paix » à l'empereur & à ses peuples, » qu'à condition qu'ils renon- » ceront à J. C. & qu'ils ado- » reront le Soleil, la divinité » des Perses ». Heraclius, outré de ces insolences, marcha contre Chosroës, le défit en plusieurs rencontres, depuis l'an 622 jusqu'en 627. Le roi barbare, poursuivi jusques dans ses états, y trouva Syroës son fils aîné, qu'il avoit voulu déshériter, les armes à la main. Syroës l'ayant fait enfermer dans une dure prison, fit la paix avec Heraclius, & lui rendit le bois de la vraie Croix. L'empereur emporta cette précieuse relique à Constantinople, où il fit son entrée avec la plus grande magnificence. Au commencement de l'année suivante, en 629, il s'embarqua pour la Palestine, dans le dessein d'aller déposer ce saint trésor à Jérusalem, & d'y rendre graces à Dieu de ses victoires. Il voulut porter

la Croix sur ses épaules, en entrant dans la ville, & accompagner cette cérémonie, de la pompe la plus éclatante; mais il se sentit arrêté tout-à-coup, & dans l'impossibilité d'avancer. Le patriarche Zacharie, de retour de Perse, où il avoit été mené captif par ordre de Chosroës, lui ayant représenté que cette pompe ne s'accordoit pas avec l'état d'humiliation où étoit le fils de Dieu, lorsqu'il porta sa Croix dans les rues de Jérusalem; l'empereur quitta aussi-tôt ses vêtemens précieux, sa couronne, sa chaussure, & dans cet état d'humilité & de pauvreté, il accomplit sans peine son pieux dessein. On célébra, comme un jour de fête, celui où cet instrument du salut avoit été remis à sa place. C'est l'origine de la fête de l'*Exaltation de la sainte Croix*, célébrée par les Grecs & les Latins le 14 septembre : fête qui est en même tems la célébration du triomphe général de la Croix, sur toutes les pompes & les puissances du monde, & qui rappelle cette époque si glorieuse à l'Eglise » où, comme » s'exprime un historien, les » empereurs si long-tems acharnés contre la Croix, s'avouerent à la fin vaincus, déposerent les armes, & devinrent » les défenseurs & les adorateurs de cette même Croix. » Ce changement ne fut point » l'ouvrage des hommes; il » ne put se faire que par un » miracle de la toute-puissance » divine » (*voyez* CONSTANTIN LE GRAND). Heraclius se fit admirer par sa piété pendant les six années qu'il fit la guerre aux Perses; mais s'étant laissé séduire par les partisans du Monothélisme qui infectoit alors l'Empire, il publia en 639 l'édit qu'on nomme l'*Ecthese*, c'est-à-dire Exposition; comme si ce n'eût été qu'une simple exposition de foi. Cet édit formellement hérétique, fut condamné à Rome l'année suivante 640, par le pape Jean IV, dans un concile. L'empereur sentit sa faute; il écrivit au souverain pontife : Que cet édit n'étoit point de lui; que le patriarche Sergius l'avoit composé, & l'avoit engagé à le publier sous son nom; mais qu'il le désavouoit, puisqu'il causoit tant de troubles. Pendant ces disputes, les Sarrasins s'emparoient de l'Egypte, de la Syrie & de toutes les plus belles parties de l'empire. Heraclius étoit hors d'état de s'opposer à leurs conquêtes. Il fut attaqué d'une hydropisie, qui le mit au tombeau en 641, à 66 ans après 30 ans de regne. « On » ne sait, dit l'abbé Guyon, » quel rang lui assigner parmi » les princes. Sur la fin de son » regne, il donna plutôt des » marques de timidité que de » courage. La sagesse, l'activité, la valeur qu'il avoit » fait éclater pendant la guerre » Persique, sont dignes d'admiration; mais dans les derniers tems, on ne retrouve » plus le vainqueur de Chosroës. C'est un controversiste, qui paroît aussi peu » touché des affaires de l'empire, qu'il est empressé de » décider celles de la Religion. » Il abandonna les devoirs » d'un monarque, pour faire » les fonctions d'un évêque ».

HERACLIUS-CONSTANTIN, fils d'Heraclius & de Flavia Eudocia, naquit à Constantinople en 612, & succéda à son pere en 641. Il partagea le trône impérial avec Heracleonas son frere, fils de l'impératrice Martine, conformément aux dernieres volontés d'Heraclius. Mais ayant appris que son pere avoit déposé un trésor considérable chez Pyrrhus, patriarche de Constantinople, & qu'il devoit être remis à l'impératrice Martine, dans le cas de quelque disgrace, il fit enlever cet argent. Martine se vengea, dit-on, en l'empoisonnant : mais ce fut un bruit populaire, destitué de preuve. Comme il se vit frappé à mort, il distribua le trésor qu'il avoit volé aux soldats, pour qu'ils fussent favorables à son fils Constant. Il expira le 25 mai 641, après avoir porté le sceptre trois mois & 23 jours. L'enlevement d'un dépôt sacré par le testament de son pere, ne donne pas lieu de croire qu'un plus long regne eût été consacré à la sagesse & à la justice.

HERAULT, (Didier) *Desiderius Heraldus*, avocat au parlement de Paris, célebre par plusieurs ouvrages pleins d'érudition. Les principaux sont : I. Des *Notes* estimées sur l'*Apologétique de Tertullien*, sur *Minutius Felix*, sur *Arnobe*, sur *Martial*. II. Un ouvrage contre Saumaise, Paris, 1699, in-8°. III. Plusieurs *Livres de Droit*. Ce savant mourut en 1659. L'étude des belles-lettres occupa la plus grande partie de son tems; & ce fut sur-tout dans les écrits des anciens, qu'il puisa ce fonds de savoir qui le distinguoit. — HERAULT, son fils, fut ministre de l'église Wallone à Londres, puis chanoine de Cantorbery. On a de lui *Le Pacifique Royal en deuil*, contre la mort de Charles I, roi d'Angleterre. C'est un recueil de Sermons, qui fut suivi, après le rétablissement de Charles II sur le trône, de 20 autres Sermons, publiés sous le titre de *Pacifique Royal en joie*.

HERBELOT, (Barthélemi d') né à Paris en 1625, montra dès son enfance beaucoup de goût & de talent pour les langues orientales. Il le fortifia dans plusieurs voyages à Rome, où étoient alors Luc Holstenius & Léon Allatius, qui l'aimerent & l'estimerent. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand II, lui fit présent d'une bibliotheque de manuscrits orientaux, exposée en vente, lorsqu'il passa à Florence. Le grand Colbert l'ayant invité de revenir dans sa patrie, il ne put partir de Florence qu'après avoir montré les ordres précis du ministre qui le rappelloit. Quand il parut à la cour de France, le roi l'entretint plusieurs fois, & lui accorda une pension de 1500 livres. Le chancelier de Pontchartrain lui obtint ensuite la chaire de professeur royal en langue syriaque. Il mourut à Paris en 1695, à 70 ans. C'étoit un homme d'une vaste littérature, & d'un caractere supérieur à toutes ses connoissances; il ne parloit jamais de science, qu'il n'y fût invité par ses amis. Sa probité égaloit son savoir, & elle fut d'autant plus sûre, qu'elle étoit fondée sur un grand fonds de religion. Les ouvrages

qui font le plus d'honneur à sa mémoire, sont : I. La *Bibliotheque Orientale*, Paris, 1697, in-fol., composée d'abord en arabe, mise ensuite en françois pour la rendre d'un plus grand usage, & publiée par M. Galand, qui a ajouté une préface. C'est un livre nécessaire à ceux qui veulent connoître les langues, le génie de l'histoire, & les coutumes des peuples de l'Orient. II. Un *Dictionnaire Turc*, & d'autres Traités curieux qui n'ont pas vu le jour. Sa *Bibliotheque Orientale* devenant tous les jours plus rare & plus chere, a été réimprimée à Maestricht, 1776, in-fol., & à Paris, 6 vol. in-8°, 1782. Au reste, cette collection n'étant qu'un amas de matériaux indigestes, est souvent très-défectueuse.

HERBERAI DES ESSARTS, (Nicolas) commissaire d'artillerie, mort vers 1552, sortoit d'une famille noble de Picardie. Il est connu principalement par des *Traductions* d'*Amadis des Gaules*, & de *D. Flora de Grece*, in-fol. ou in-8°, &c. Il avoit pris pour devise, suivant l'usage de son tems, ces mots espagnols: ACUERDO OLVIDO; c'est-à-dire, *Souvenir* & *Oublier*.

HERBERSTEIN, (Sigismond, baron d') seigneur de distinction de la basse Stirie, né en 1486, fut employé dans des négociations honorables dans le 16e. siecle, sous les empereurs Maximilien, Charles-Quint & Ferdinand. Il a profité de son séjour en Russie pour donner un savant *Commentaire* sur cet empire en latin, Bâle, 1571, in-fol. On l'a inséré dans *Rerum Moscoviticarum scriptores varii*, Francfort, 1700. Herberstein mourut en 1559.

HERBERSTEIN, (Ferdinand-Ernest, comte d') né à Vienne en Autriche, & mort à Prague le 6 mars 1720, a donné au public *Mathemata, adversùs umbratiles Poireti impetus propugnata*, Prague, 1709, & plusieurs autres Traités de Philosophie & de Mathématiques.

HERBERSTEIN, (Jean-Charles, comte d') évêque de Laubach, a été un des plus ardens promoteurs des innovations en matieres ecclésiastiques, qui eurent lieu sous le regne de l'empereur Joseph II. Il donna en 1782, une *Instruction pastorale*, qui étonna beaucoup les catholiques d'Autriche, & fut une pierre de scandale pour ceux qui n'étoient pas affermis dans la foi. Le prélat crut faire la cour au monarque, qui promit de le faire archevêque & métropolitain de deux dioceses: mais le pape fit goûter au prince les raisons de son opposition; & Laubach ne fut érigé en archevêché qu'en 1788, un an après le décès du prélat, qui mourut dans sa ville épiscopale, le 7 octobre 1787, à l'âge de 69 ans.

HERBERT, (Edouard) plus connu sous le nom de *Lord Herbert de Cherburi*, naquit au château de Montgommery, dans le pays de Galles, en 1581, fut envoyé par Jacques I en ambassade vers Louis XIII. Nous avons de lui : I. Une *Histoire de Henri VIII*, in-fol. II. *De Religione Gentilium, errorumque apud eos causis*, Amsterdam, 1700, in-8° : ouvrage

plein d'erreurs, & qui ne prouve ni le jugement, ni la sagesse de l'auteur. III. *De Religione Laïci.* IV. *De veritate*, Londres, 1645, in-4°. L'auteur a répandu dans ces différens écrits, des principes de Déisme & de Naturalisme. On prétend que c'est dans cette source empoisonnée, que puiserent Spinosa & Hobbes. Il avoit fait imprimer en 1639, in-4°, une Traduction de son Traité de la vérité, sous ce titre : *De la vérité, en tant qu'elle est distincte de la révélation, du vraisemblable, du possible & du faux ;* titre qui seul prouve la singularité & le désordre des idées de l'auteur. V. *De expeditione in Rheam insulam*, Londres, 1658, in-8°. Le lord Herbert mourut en 1648. Un savant Allemand, nommé *Kortholt*, fit imprimer en 1680, in-4°, une *Dissertation sur les trois Imposteurs de son siecle : Spinosa, Hobbes & Herbert.*

HERBERT, (Georges) célebre poëte Anglois de la même famille, né en 1597, laissa des Poésies estimées. Elles ont pour titre : *Le Temple, & le Ministre de la Campagne.* Il mourut curé de Bemmerson, près Salisbury, en 1635.

HERBERT, (Thomas) né à Yorck, de la famille des comtes de Pembrock, voyagea en Asie & en Afrique. De retour dans sa patrie, il suivit le parti des parlementaires contre Charles I. Lorsqu'on eut ôté les domestiques à ce malheureux prince, on lui donna Herbert pour valet-de-chambre. Le sort du monarque le toucha ; il le servit avec beaucoup d'attention, & écrivit l'histoire des derniers momens de ce prince, qu'il publia après le rétablissement de Charles II, & que Wood a insérée dans *Athenæ Oxonienses.* Il fut créé baronet, & mourut fort âgé le 1 mars 1682, à Yorck. Il avoit aussi publié la relation de ses voyages que Wicquefort a traduite en françois, sous le titre de *Relation du voyage de Perse & des Indes Orientales, fait par Herbert en 1626 & 1627*, Paris, 1663, in-4°. On en a donné une édition en anglois en 1638.

HERBINIUS, (Jean) né en 1633 à Bitschen, dans la Silésie, fut député en 1664 par les églises Polonoises de la confession d'Ausbourg, pour aller solliciter des secours auprès des églises Luthériennes d'Allemagne, de Suisse & de Hollande. Il mit à profit ses voyages, & rechercha principalement ce qui pouvoit avoir rapport aux cataractes ou chutes des fleuves, tant sur la terre qu'au-dessous. Il a laissé un savant traité sur cette matiere, publié à Copenhague, sous ce titre : *Dissertationes de Paradiso, de admirandis mundi Cataractis suprà & subterraneis, eorumque principio*, Amsterdam, 1678, in-4°. Ce livre n'est pas commun & est recherché ; il est plein d'une physique approfondie, & qui ne se roule pas sur les routes battues. On croit y voir cependant quelques traces du *Mundus subterraneus*, & autres de Kircher, mais qui eux-mêmes sont écrits dans cet esprit & sur ce ton. On a de lui d'autres ouvrages. Les principaux sont : I. *Kiovia subterranea*, 1675, in-8°. II. *De statu*

statu Ecclesiarum Augustanæ confessionis in Polonia, Copenhague, 1670, in-4°. III. *Terræ motûs & quietis examen*, in-12. IV. *Tragicomœdia & Ludi innocui de Juliano Imperatore Apostatâ, ecclesiarum & scholarum eversore*, in-4°. On voit dans cet ouvrage qu'il connoissoit mieux le fameux Julien, que les philosophes modernes, qui en feroient presqu'un héros. Il mourut en 1676, à 44 ans.

HERCULE, fils de Jupiter & d'Alcmene, femme d'Amphitryon, né à Thebes, dans la Béotie, vers l'an 1280 avant J. C., est célebre dans l'antiquité fabuleuse par 12 travaux, auxquels l'oracle le condamna. Etant encore au berceau, il étouffa deux serpens que Junon avoit envoyés contre lui. Il tua dans la forêt, ou dans le marais de Lerne, une hydre épouvantable qui avoit plusieurs têtes, lesquelles renaissoient à mesure qu'on les coupoit. Il prit & tua à la course une biche qui avoit des cornes d'or & des pieds d'airain. Il étrangla dans la forêt de Némée un lion extraordinaire, dont il porta depuis la peau pour se couvrir. Il mit à mort Busiris, roi d'Egypte, qui faisoit immoler tous les voyageurs; il punit Diomede, roi de Thrace, qui nourrissoit ses chevaux de chair humaine, en le faisant manger par ses propres chevaux. Il prit, sur la montagne d'Erimanthe en Arcadie, un sanglier qui désoloit toute la contrée, & qu'il mena à Eurysthée. Il tua à coups de fleches tous les horribles oiseaux du lac de Stymphale. Il dompta un taureau furieux qui désoloit la Crete. Il vainquit le fleuve Achéloüs, à qui il arracha une corne, qu'il lui rendit néanmoins en recevant celle de la chevre Amalthée. Il étouffa dans ses bras le géant Anthée. Il déroba les pommes d'or du jardin des Hespérides, après avoir tué le dragon qui les gardoit. Il soulagea Atlas, en soutenant fort long-tems le ciel sur son dos. Il massacra plusieurs monstres, comme Gérion, Cacus, Tyrrhene & d'autres. Il combattit les géans Albion & Bergion; dompta les Centaures, & nettoya les étables d'Augias. Il tua un monstre marin, auquel Hésione, fille de Laomédon, étoit exposée; & pour punir Laomédon, qui lui refusa des chevaux qu'il lui avoit promis, il renversa les murailles de Troie, & donna Hésione à Télamon. Il défit les Amazones, & donna leur reine Hippolyte à Thésée. Il descendit aux enfers, enchaîna le chien Cerbere, & en retira Alceste, qu'il rendit à son mari Admete. Il tua le vautour qui mangeoit le foie de Prométhée, attaché au mont Caucase. Il sépara les deux montagnes Calpé & Abyla, & joignit par ce moyen l'Océan à la Méditerranée. Croyant que c'étoit-là le bout du monde, il y éleva 2 colonnes, qu'on appella depuis *Colonnes d'Hercule*, sur lesquelles on dit qu'il grava une inscription, dont le sens est : *Non plus ultrà*. Ce héros périt dans un bûcher qu'il s'étoit dressé lui-même. Les dieux l'immortaliserent, & il fut reçu dans le ciel, où il épousa Hébé, déesse de la jeunesse. On le représente ordinairement sous la figure d'un

homme fort & robuste, la massue en main, & couvert de la peau du lion de Némée. Il a quelquefois l'arc & la trousse, ou la corne d'abondance sous le bras ; fort souvent on le trouve couronné de feuilles de peuplier blanc. On donne à Hercule plusieurs femmes & plusieurs maîtresses. Les savans ont bâti divers systêmes sur ce héros, réel ou imaginaire. Quelques-uns ont cru voir de l'analogie, avec les exploits de Samson, & ont expliqué le bûcher où Hercule s'immola, par le bâtiment sous lequel Samson s'ensevelit volontairement. Vossius ne voit, dans Hercule, qu'une allégorie du soleil ; & les douze travaux du fils d'Alcmene ne sont à ses yeux, que les 12 signes du Zodiaque. Suivant le Clerc, Hercule étoit un négociant Phénicien qui avoit fait de grands établissemens, de longs voyages & avoit étendu fort loin son commerce : Noël le comte, regardoit les actions d'Hercule comme autant d'emblêmes des vérités morales. L'abbé Banier, qui croyoit que les fables n'étoient que des altérations des vérités historiques, croit à l'existence d'Hercule ; mais comme, selon lui, plusieurs héros ont porté ce nom, & que certains auteurs en font même monter le nombre jusqu'à quarante-trois ; il prétendoit que les Grecs avoient chargé le seul Hercule Thébain des exploits de tous les autres ; ce qui faisoit tout le merveilleux de son histoire. L'abbé Bergier trouvoit dans cette même histoire d'Hercule, une topographie mal entendue de plusieurs cantons de la Grece ou des autres parties du monde. Enfin, selon M. Gébelin, les travaux d'Hercule n'étoient autre chose que des symboles du défrichement & de la culture des terres. Il résulte de cet amas de systêmes opposés, qu'on ne parviendra pas aisément à expliquer, d'une maniere satisfaisante, le fondement des fables débitées sur Hercule ; il est peut-être de la sagesse de ne pas trop s'en occuper. *C'est*, dit un auteur en parlant de ces sortes d'histoires, *comme si l'on se fatiguoit à expliquer un rêve.*

HERDTRICH, (Chrétien) Jésuite Flamand, savant dans l'histoire & les coutumes de la Chine, publia dans le 17e. siecle, conjointement avec plusieurs de ses confreres, & par ordre de Louis XIV, le livre intitulé : *Confucius Sinarum Philosophus, seu Scientia Sinensis.* Il fut imprimé à Paris, in-fol. en 1687. On accuse l'auteur & ses associés de n'être pas tout-à-fait exacts, de flatter le philosophe Chinois, de montrer sa doctrine sous un jour trop avantageux, & de lui prêter des choses qu'il n'a jamais dites. *Voyez* COUPLET & CONFUCIUS.

HERENNIEN, fils aîné de l'empereur Odenat & de Zénobie, fut honoré du nom d'*Auguste* l'an 264, lorsque Gallien donna le même rang à Odenat & à sa famille. Zénobie lui conserva cette qualité après la mort de son époux. Elle revêtit alors ses trois fils de la pourpre impériale, pour gouverner l'empire d'Orient sous leur nom. Herennien, élevé dans les mœurs & les usages

des Romains par le philosophe Longin, ne parloit que latin en public & dans les conseils, afin d'imiter en tout les empereurs de Rome. Il régna ainsi en Orient avec ses freres pendant quelques années. On ignore quel fut leur sort, lorsque l'empereur Aurélien les eut fait prisonniers, après avoir détrôné Zénobie leur mere.

HERENTALS, (Pierre de) ainsi nommé, parce qu'il étoit né à Herentals, bourg de la Campine, dans le diocese d'Anvers, vers l'an 1320, chanoine-régulier de l'ordre des Prémontrés, mort le 12 janvier 1390, est auteur : I. D'un *Commentaire sur les Psaumes*, Cologne, 1483, & Rouen, 1504; ce n'est guere qu'une compilation, faite sans beaucoup de choix. II. *Chronica ab orbis initio*, manuscrite, dont Baluze a détaché les vies des papes Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Grégoire XI & Clément VII, qu'il a insérées dans ses *Vies des Papes d'Avignon*, Paris, 1693, in-4°. On conserve encore plusieurs autres ouvrages manuscrits de Herentals dans l'abbaye de Floreffe, diocese de Namur, où il a été prieur pendant plus de 30 ans.

HERESBACH, (Conrad) né à Heresbach, village du duché de Cleves, en 1496, fut gouverneur, puis conseiller du duc de Juliers, qui le chargea des affaires les plus importantes. Il lia une étroite amitié avec Erasme, Sturmius & Mélanchthon, & mourut en 1576. On a de lui : I. L'*Histoire de la prise de Munster par les Anabaptistes*, jusqu'à leur supplice en 1536, Amsterdam, 1650, in-8°. II. *Rei rusticæ libri quatuor*, Spire, 1595, in-8°. Cet auteur possédoit plusieurs langues mortes & vivantes.

HERI, (Thierri de) chirurgien de Paris, fut envoyé par François I, en Italie, où il avoit alors des troupes. Heri s'y appliqua sur-tout aux maladies vénériennes, qu'il avoit étudiées à fond. Devenu inutile dans cette armée, après la bataille de Pavie, il alla à Rome, où il exerça son art dans l'hôpital de S. Jacques le Majeur; il revint ensuite à Paris, & y mourut en 1599, dans un âge fort avancé. On a de lui un traité intitulé : *Méthode curatoire de la Maladie Vénérienne, vulgairement appellée Grosse-Vairole;* imprimé à Paris d'abord en 1552, & ensuite en 1569. Cet ouvrage fut recherché de son tems. On assure que Heri gagna plus de 50,000 écus dans le traitement de cette maladie cruelle, la terreur de la débauche & la honte de l'humanité; maladie dont les progrès immenses menacent d'infecter ou d'abolir les sources de la génération, en même tems qu'elle est un châtiment direct, présent, vaste & terrible de la perte générale des mœurs; & une preuve de l'extrême corruption de l'homme, qu'une telle punition n'arrête pas. *Voy.* ASTRUC.

HERIBERT, clerc d'Orléans, hérétique Manichéen, fut entraîné dans l'erreur par une femme qui venoit d'Italie, & qui étoit imbue des rêveries de cette secte. Il se joignit à un de ses compagnons, nommé *Lisoïus;* & comme ils étoient tous deux des plus nobles &

des plus savans du clergé, ils pervertirent un grand nombre d'autres personnes de diverses conditions. Le roi Robert assembla un concile en 1017, pour les faire rétracter; mais comme on ne put jamais les désabuser, on fit allumer dans un champ, près de la ville, un bûcher, où plusieurs furent brûlés.

HERICOURT, (Louis de) né à Soissons en 1687, avocat au parlement de Paris en 1712, fut choisi l'année d'après pour travailler au Journal des Savans. Ses extraits, faits avec beaucoup d'ordre & de netteté, embellirent cet ouvrage périodique, & firent un nom à l'auteur. Ses *Lois Ecclésiastiques de France, mises dans leur ordre naturel*, publiées pour la 1re. fois en 1729, & réimprimées à Paris en 1771, in-fol., lui ont encore fait plus d'honneur, par la méthode & la clarté qui y regnent: on remarque cependant qu'en général il est peu favorable à la puissance ecclésiastique, & que quelques-uns de ses principes pourroient jeter le trouble dans l'administration des choses spirituelles. On a encore de lui: I. Un *Traité de la vente des Immeubles par décret*, in-4°., 1727. II. Un *Abrégé de la discipline de l'Eglise* du P. Thomassin, in-4°. III. Des *Œuvres posthumes*, 1759, 4 vol. in-4°. Cet habile homme mourut en 1753, aussi regretté pour son savoir, que pour sa probité. — Julien de HERICOURT, son grand-pere, mort en 1704, occasionna l'établissement de l'académie de Soissons, par les conférences qu'il tenoit chez lui. Il a publié l'*Histoire* de cette société littéraire, en latin élégant, en 1688, à Montauban, in-8°.

HERIGERE, moine de Lobbes, célebre par ses vertus & sa science, fut élu unanimement abbé de ce monastere l'an 990. Il jouissoit de la plus intime confiance de Notger, évêque de Liege; ce fut à sa sollicitation qu'il composa l'*Histoire des évêques de Liege*, insérée dans les *Gesta Pontificum Leodiensium* de Chapeauville. Aubert Le Mire dit que Notger eut beaucoup de part à la composition de cet ouvrage, mais Valere André semble avoir démontré le contraire. Ce pieux & savant abbé mourut en odeur de sainteté l'an 1007. Il est encore auteur: I. De la *Vie* de *S. Ursmar* en vers, publiée par le P. Henschenius dans les *Acta Sanctorum*. II. De la *Vie de S. Landoalde*. III. *De la discorde de l'Eglise & de l'avénement du Seigneur*, dialogue. Ces deux ouvrages sont manuscrits.

HERINCK, (Guillaume) né à Helmont, se fit Récollet, fut élevé sur le siege épiscopal d'Ypres, l'an 1677, & mourut l'année suivante, à 58 ans. On a de lui un *Cours de Théologie scholastique & morale*.

HERISSANT, (François-David) né à Rouen en 1714, fut docteur en médecine de la faculté de Paris, membre de l'académie des sciences, & mourut le 21 août 1771. On trouve beaucoup de ses *Mémoires* dans ceux de l'académie.

HERISSANT, (Louis-Antoine Prosper) né à Paris en 1745, de Jean-Thomas Herissant, célebre imprimeur, s'ap-

pliqua avec le plus grand succès aux belles-lettres & à l'étude de la médecine, pour laquelle il avoit beaucoup de penchant. Il mourut le 10 août 1769, âgé de 24 ans, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui l'avoient connu, & la rare satisfaction que donne un attachement constant & sincere à la vertu. On a de lui : I. L'*Eloge de Guintier* ou *Gontier d'Andernach*, couronné par la faculté de médecine. II. L'*Eloge de du Cange*, qui a eu l'*accessit*. III. *Poëme sur l'Imprimerie*. IV. *Jardin des Curieux, ou Catalogue raisonné des Plantes les plus belles & les plus rares, soit indigenes, soit étrangeres*, publié après sa mort en 1771, in-12. V. *Bibliotheque Physique de la France, ou Liste de tous les ouvrages qui traitent de l'histoire naturelle de ce royaume*, 1771, in-8°. Elle a été achevée & publiée par un docteur régent de la faculté de Paris.

HÉRITIER, (Nicolas l') poëte tragique, étoit neveu du célebre garde-des-sceaux du Vair. Il fut d'abord mousquetaire; mais obligé de quitter le service, à cause d'une blessure, il acheta une charge de trésorier du régiment des gardes-françoises, obtint un brevet d'*Historiographe de France*, & mourut en 1680 à Paris, sa patrie. On a de lui deux drames; *Hercule furieux*, & *Clovis*; pieces foibles. Il a fait aussi quelques petites poésies fugitives. Il a donné encore : I. *Tableau historique des principaux événemens de la Monarchie Françoise* : ouvrage d'un style diffus, surchargé de détails inutiles. II. *Traduction du traité de la paix & de la guerre de Grotius*.

HÉRITIER DE VILLANDON, (Marie-Jeanne l') née à Paris en 1664, du précédent, hérita du goût de son pere pour les lettres. Ses ouvrages, la plupart mêlés de prose & de vers, sont assez purement écrits, mais sans coloris. Il y a entr'autres, une *Traduction des Epîtres d'Ovide*, dont il y en a 16 en vers : *Le Tombeau de M. le Duc de Bourgogne*; *L'Avare puni*, nouvelle en vers; *La Tour ténébreuse*, conte anglois, in-12. Elle mourut à Paris en 1734.

HERLICIUS, (David) médecin & astrologue, naquit à Zeitz en Misnie l'an 1557, & mourut à Stutgard en 1636, après avoir enseigné les mathématiques & la médecine dans diverses universités d'Allemagne. Il se mêloit de tirer des horoscopes, & faisoit en même tems des almanachs. Il prédit que l'empire des Turcs seroit bientôt détruit dans son *Anti-turcicus miles* : mais on attend encore l'effet de sa prédiction. On a de lui : I. Des *Poésies*. II. Des *Harangues*. Les unes & les autres oubliées.

HERMAN, moine de Richenou en Suabe, surnommé *Contractus*, parce que dès son enfance il avoit eu les membres rétrécis, mourut à Aleshusen en 1054, avec la réputation d'un savant profond dans l'histoire & dans les langues. Outre une *Chronique* qu'il nous a laissée, on lui attribue le *Salve Regina*, l'*Alma Redemptoris*, & quelques ouvrages qui font honneur à sa piété. Le premier, quoiqu'en prose, vaut infini-

ment mieux que le second qui est en vers : il est plein d'onction & de sentiment, écrit d'un style simple, naturel & touchant. Cependant quelques auteurs croient que le *Salve Regina* est l'ouvrage d'Aimard de Monteil, évêque du Puy, légat du pape Urbain II, dans l'armée des Croisés, & mort en 1098 (*voyez* MONTEIL). Ce qu'il y a de certain, c'est que quelques anciens appellent cette priere l'*Antienne du Puy*.

HERMAN DE RYSWICK, Hollandois, fut mis en prison l'an 1499, d'où il sortit après avoir fait abjuration : mais ayant publié une seconde fois ses erreurs, il fut brûlé vif à La Haye en 1512. Il enseignoit que les Anges n'ont point été créés par Dieu, & que l'ame n'est pas immortelle; il nioit qu'il y eût un enfer, & vouloit que la matiere des élémens fût éternelle; il rejetoit l'Ecriture-Sainte, la loi ancienne & nouvelle : enfin tous les caprices de l'erreur & du sophisme présidoient à ses jugemens, & décidoient de ce qu'il admettroit ou n'admettroit pas.

HERMAN DE WIED, appellé ordinairement DE WEIDEN, du nom latin *Weda* ou *Weida*, du comté dont il étoit seigneur, archevêque de Cologne, étoit un prince foible & inconséquent. Il signala d'abord son zele contre les nouvelles hérésies; mais il se laissa ensuite persuader que la prétendue réforme ne sappoit pas par les fondemens la catholicité; persuasion qui le porta jusqu'à établir Martin Bucer, prédicateur à Bonn. Il fit aussi accueil à Mélanchthon & à d'autres protestans. Les théologiens de Cologne publierent contre la nouvelle doctrine & contre le *Livre de la Réforme*, un *Antididagma* ou *Contre-poison contre le venin de la fausse doctrine*, & s'adresserent au pape & à l'empereur. Le premier, après avoir en vain cité l'archevêque qui continua à faire prêcher le luthéranisme, l'excommunia en 1545, & le déposa de son archevêché, qu'il donna au comte Adolphe de Schawembourg, son coadjuteur. Le second, comme protecteur de l'Eglise, fit exécuter la sentence du pape. Herman prit le parti de se retirer dans son comté de Wied, où il mourut en 1552, obstiné, dit-on, dans son hérésie, à l'âge de 80 ans. Adolphe chassa les luthériens & rétablit la Religion Catholique. Une pareille scene désola l'Eglise de Cologne, trente ans après, sous Gebhard Truchsès (*voyez* ce mot). Un moine apostat, dogmatisant à Bonn, tenta de faire l'apologie de ce Herman, mais il fut solidement réfuté dans une dissertation publiée en 1790, par M. de Buininck, conseiller de l'électeur Palatin.

HERMAN, (Paul) célebre botaniste du 17*e*. siecle, natif de Hall en Saxe, exerça la médecine dans l'isle de Ceylan, & fut ensuite professeur en botanique à Leyde. Il mourut en 1695, laissant plusieurs ouvrages. I. *Catalogue des Plantes du Jardin public de Leyde*, 1687, in-8°. II. *Cynosura materiæ medicæ*, Strasbourg, 1726, 2 vol. in-4°. Boecler donna une Continuation de cet ouvrage, publiée en 1729, in-4°. III. *Lug-*

duno-Batavæ Flores, 1690, in-8°. IV. *Paradisus Batavus*, 1705, in-4°. V. *Musæum Zeylanicum*, 1717, in-8°. Linné en a donné une édition, Amsterdam, 1748, in-4°, avec fig., où les plantes sont arrangées suivant l'ordre botanique qu'il a inventé. Le savoir de Herman étoit généralement reconnu en Europe; mais il n'empêcha pas qu'il ne fût assez malheureux.

HERMAN, peintre, *voyez* SUANÉFELD.

HERMANN, (Jacques) professeur en droit naturel & en morale à Bâle sa patrie, fut au nombre des académiciens étrangers de l'académie de Berlin, & de celle des sciences de Paris. Dès son enfance il avoit montré beaucoup de goût pour les mathématiques. Ses voyages en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en France, ne firent que l'augmenter. Le célebre Leibnitz, son ami, lui fit donner une chaire de mathématiques dans l'université de Padoue. Il la garda 6 ans, quoique luthérien. Appellé à Pétersbourg, en 1724, par le czar Pierre I, pour y former une académie des sciences, il y professa les mathématiques jusqu'en 1727, qu'il fut rappellé dans sa patrie pour professer la morale. Il y mourut en 1733, à 55 ans. On a de lui : I. *Responsio ad Considerationes ..... circa principia Calculi differentialis*, imprimée en 1700. C'est une défense des principes du calcul différentiel contre Nieuwentyt. II. *De Phoronomia*, in-4°, 1724. L'auteur a donné sous ce titre un traité des forces & des mouvemens des corps solides & fluides. Il avoit projeté de mettre à la fin de son ouvrage la *Dynamique, ou les Pensées de Leibnitz sur la Science des Forces*; mais la mort de cet illustre philosophe l'empêcha d'exécuter ce dessein. III. Un traité *De nova accelerationis Lege, quâ gravia versùs Terram feruntur, suppositis motu diurno Terræ, & vi gravitatis constanti*. IV. *Disquisitio de vibrationibus chordarum tensarum*. V. *Solutio problematis de trajectoriis Curvarum inveniendis*. VI. Une *Dissertation* particuliere *sur les Loix de la Nature, touchant les forces des Corps, & leur vraie mesure*, &c.

HERMANN, (George) né à Schwandorff dans le duché de Neubourg, en 1693, entra chez les Jésuites en 1710, & enseigna avec beaucoup de réputation la théologie dans l'université d'Ingolstadt. On a de lui deux traités très-estimés, intitulés : *De Deo sciente*, Ingolstadt 1737, in-8°; *De Deo volente*, ibid., 1739, in-8°. Il fut deux fois provincial de sa province, qu'il gouverna avec autant de sagesse que de douceur, & mourut à Ratisbonne en 1766.

HERMANT, (Godefroi) savant docteur de la maison & société de Sorbonne, né à Beauvais en 1617, obtint un canonicat dans sa patrie, fut recteur de l'université de Paris en 1646, & mourut en 1690, après avoir été exclus de la Sorbonne & de son chapitre, pour l'affaire du *Formulaire*. Ses vertus & son savoir firent regretter à la sage partie du public un dévouement si déra-

ſonnable à des opinions condamnées. Sa façon de penſer le lia intimement avec Sainte-Beuve, Tillemont, & les autres ſolitaires de Port-Royal. Il prit leur ſtyle noble, arrondi, & quelquefois un peu enflé & verbeux. Ce défaut ſe remarque ſur-tout dans les ouvrages d'Hermant. Les principaux ſont : I. *Les Vies de S. Athanaſe*, 2 vol in-4°; *de S. Baſile* & *de S. Grégoire de Nazianze*, 2 vol in-4°; *de S. Chryſoſtome*, in-4°, ſous le nom de *Menart*; *de S. Ambroiſe*, in-4°. Elles ne contiennent pas ſeulement ce qui regarde ces grands évêques, mais toute l'hiſtoire eccléſiaſtique de leur tems. II. Une *Traduction* en françois du *Traité de la Providence* de S. Chryſoſtome, in-12, 1658. III. Une autre des *Aſcétiques* de S. Baſile, in-8°, 1673. IV. *Index univerſalis totius Juris eccleſiaſtici*, in-fol., Lille, 1693, avec des notes indignes de l'auteur. V. Divers *Ecrits polémiques* contre les Jéſuites. *Voyez* ſa *Vie* in-12 par Baillet.

HERMANT, (Jean) curé de Maltot, dans le dioceſe de Bayeux, naquit à Caen en 1650, & mourut en 1725. Il eſt principalement connu par quatre ouvrages très-médiocres : I. *Hiſtoire des Conciles*, 4 vol. in-12. II. *Hiſtoire des Ordres Religieux*, 2 vol. in-12. III. *Hiſtoire des Ordres Militaires & des Ordres de Chevalerie*, 2 vol. in-12. IV. *Hiſtoire des Héréſies*, 4 vol. in-12. Ce dernier ouvrage ſouffrit quelque difficulté pour l'impreſſion, parce que l'auteur par une réticence auſſi ſinguliere que ſuſpecte, n'avoit pas parlé des opinions erronées de Janſenius & de Queſnel. Les erreurs & les inexactitudes ne ſont pas le ſeul défaut des livres de l'abbé Hermant; il écrit d'un ſtyle incorrect & bourſouflé.

HERMAPHRODITE, fils de Hermès & de Vénus. La nymphe Salmacis l'aima longtems, & obtint des dieux que leurs corps demeuraſſent toujours unis, & n'en fiſſent plus qu'un. On les appella depuis *Androgyne*, c'eſt-à-dire, homme & femme : nom qui eſt reſté à ceux dont le ſexe eſt douteux, & qui ont quelque trait de l'un & de l'autre : mais les naturaliſtes ſont d'accord que jamais il n'y a eu d'Androgyne parfait; & que ſi la nature met quelquefois quelque confuſion dans ſes deſſeins ou ſes moyens, elle ne s'égare jamais dans la pourſuite de ſon but.

HERMAS, (S.) Romain d'une famille diſtinguée, le même que S. Paul ſalue dans ſon Epître aux Romains. Origene le regarde comme l'auteur de livre intitulé *Le Paſteur*; mais il eſt plus vraiſemblable que ce livre a été compoſé par un autre Hermas, avant la perſécution de Domitien, qui s'éleva en 95. Il eſt cité par Clément d'Alexandrie, Tertullien, &c. Quelques auteurs ont regardé ce livre comme canonique, mais il eſt rejeté par la plupart des anciens & par tous les modernes, qui l'ont conſidéré ſeulement comme un ouvrage propre à l'édification des fideles, écrit avec plus de ſimplicité que de diſcernement. Il eſt intitulé *Le Paſteur*, parce que c'eſt un ange qui y parle

sous la figure d'un pasteur. Il a été traduit en françois dans les livres apocryphes de la Bible de Saci, 1742, 2 vol. in-12; & en anglois par Wake. Il est divisé en 3 parties : I. Les *Visions.* II. Les *Préceptes.* III. Les *Similitudes.* On a perdu l'original grec, & il n'en reste qu'une version latine, imprimée dans la Bibliotheque des Peres.

HERMENFROI, roi de Thuringe, ayant fait assassiner un de ses freres, partagea le royaume avec l'autre. Almaberge sa femme, princesse d'une ambition démesurée, ne pouvant souffrir ce partage, commanda qu'on ne couvrît la table du roi qu'à demi. Ce prince, surpris, en demanda la raison. *Puisque vous n'avez que la moitié d'une couronne*, répond la reine, *votre table ne doit être servie qu'à moitié*... Hermenfroi, animé par ce reproche, fit la guerre à Berthier son frere, qui perdit la bataille & la vie. Mais l'usurpateur ne jouit pas long-tems de sa conquête, car Thierry, roi de Metz, le fit précipiter du haut des murailles de Tolbiac, l'an 530, & contraignit Almaberge à se sauver auprès d'Athalaric, roi des Ostrogoths, où elle finit ses jours, dans la condition d'une personne privée; par-là même bien plus heureuse si elle avoit eu le bon esprit de le comprendre : mais c'est ce que l'ambition ne comprend pas.

HERMÈS ou MERCURE-TRISMEGISTE, c'est-à-dire, *Trois fois Grand*, philosophe Égyptien, réunit le sacerdoce & la royauté, selon les uns; & fut seulement conseiller d'Isis, femme du roi Osiris, selon d'autres. Il florissoit vers l'an 1900 avant J. C. Le président d'Espagnet a donné le *Traité de l'ouvrage secret de la Philosophie* d'Hermès dans sa *Philosophie naturelle*, 1651, in-8°. On attribue à cet ancien philosophe, ou à son fils Thot, l'invention de l'écriture, des premieres loix Egyptiennes, de la musique, de la lutte; mais il est difficile de croire que le même homme ait inventé tant de choses différentes. Hermès, personnage réel ou fabuleux, est regardé comme le pere des chymistes, alchymistes, chercheurs de la pierre philosophale, magnétiseurs, & autres partisans de la philosophie occulte. Les deux dialogues intitulés *Pimander* & *Asclepius*, qui parurent à Trevise en 1471, in-fol. sous le nom d'*Hermès*, sont d'un auteur qui vivoit au plutôt dans le 11e. siecle de l'Eglise.

HERMIAS, étoit de Galatie, & vivoit dans le 2e. siecle. Il adopta l'erreur d'Hermogene sur l'éternité du monde, & crut que Dieu lui-même étoit matériel; mais qu'il étoit une matiere animée, plus déliée que les élémens des corps. Le sentiment d'Hermias n'étoit que le systême métaphysique des Stoïciens, avec lequel il tâcha d'allier les dogmes du Christianisme. Hermias croyoit, comme les Stoïciens, que les ames humaines étoient composées de feu & d'esprit. Il rejetoit le baptême de l'Eglise, fondé sur ce que S. Jean dit que J. C. baptisa dans le feu & par l'esprit. Le monde étoit, selon Hermias, l'enfer; & la naiss-

ſance continuelle des enfans étoit la réſurrection. C'eſt ainſi qu'il prétendoit concilier les dogmes de la Religion avec les principes du Stoïciſme. Hermias eut des diſciples qui prirent le nom d'*Hermiatites*. Ils étoient dans la Galatie, où ils avoient l'adreſſe de faire des proſélytes.

HERMIAS, philoſophe chrétien, que l'on croit plus ancien que Tertullien. Il nous reſte de lui une *Raillerie des Philoſophes Païens*, ouvrage utile à ceux qui défendent la Religion Chrétienne. Guillaume Wort en a donné une bonne édition à Oxford, in-8°, en 1700, avec des diſſertations & des notes. Elle eſt jointe à l'*Oratio Tatiani ad Græcos*.

HERMILLY, (Vaquette d') cenſeur royal à Paris, né à Amiens en 1707, mort en 1778, eſt auteur : I. De l'*Hiſtoire de Majorque & de Minorque*, 1777, in-4°. Il l'a entrepriſe pour ſervir de ſuite à l'*Hiſtoire d'Eſpagne* de Ferreras. II. De la *Bibliographie Pariſienne*, avec M. Hurtaut, c'eſt un catalogue des différens ouvrages qui ont paru en 1769, 1770, &c., en pluſieurs volumes. Hermilly a traduit de l'eſpagnol en françois, l'*Hiſtoire générale d'Eſpagne* de Ferreras, 1742, & années ſuivantes, 10 vol. in-4°, & *Théâtre critique*, 1745, 12 vol. in-12; ouvrage d'un Bénédictin Eſpagnol, à-peu-près dans le goût du *Spectateur Anglois*.

HERMINIER, (Nicolas l') docteur de Sorbonne, théologal & archidiacre du Mans, né dans le Perche en 1657, mort dans un âge avancé en 1735, ſe fit reſpecter par ſes vertus & ſes lumieres. Il eſt auteur d'une *Théologie ſcholaſtique* en latin, en 7 vol. in-8°, 1709. Le *Traité de la Grace*, y inclus, fut cenſuré par quelques évêques. On a encore de lui 3 vol. in-12 *ſur les Sacremens*.

HERMIONE, *voyez* PYRRUS.

HERMITE, *voyez* PIERRE l'Hermite & TRISTAN l'Hermite.

HERMOGENE, architecte, né à Alabanda, ville de Carie, bâtit un temple de Diane à Magnéſie, & un autre de Bacchus. Vitruve lui attribue tout ce qu'il y a de plus beau dans l'architecture. Il avoit compoſé ſur cet art un *Livre* qui n'eſt pas venu juſqu'à nous.

HERMOGENE, célebre rhéteur, enſeigna dès l'âge de 15 ans, & écrivit avec ſuccès dans le 2e. ſiecle de l'Egliſe. Nous avons de lui des *Livres* en grec *ſur la Rhétorique*, avec les autres rhéteurs Grecs, Veniſe, 1508 & 1509, 2 vol. in-fol., auxquels on joint les rhéteurs Latins, 1523, in-fol. On dit qu'à 24 ans il oublia tout ce qu'il ſavoit, & que ſon corps ayant été ouvert après ſa mort, on lui trouva le cœur velu, & d'une grandeur extraordinaire. Antiochus le Sophiſte diſoit de lui, qu'*il avoit été vieillard dans ſa jeuneſſe, & enfant dans ſa vieilleſſe*.

HERMOGENE, hérétique du 2e. ſiecle, réfuté par Tertullien & Origene, répandit ſes erreurs en Afrique. Il avoit quitté le Chriſtianiſme pour le Stoïciſme. Il prétendoit que la matiere étoit coéternelle à Dieu, & que le Créateur en

avoit tiré toutes les créatures. C'étoit à cette matiere qu'il attribuoit toutes les imperfections de cet univers.

HERMOGÉNIEN, jurisconsulte du 4e. siecle, est auteur d'un *Abrégé du Droit* en 6 livres. & d'un *Recueil des Loix de l'Empire sous Honorius & Théodose*; ouvrages nécessaires au complément du Corps de Droit.

HERMOLAUS BARBARUS, *voyez* BARBARO.

HERMONDANVILLE, (Henri de) premier médecin de Philippe-le-Bel, professa son art à Montpellier & à Paris; & laissa en manuscrit un Cours de chirurgie divisé en 5 traités, intitulé: *Chirurgia & Antidotarium*. Il est de l'an 1306. On en conserve des copies dans la bibliotheque du roi de France.

HERNANDEZ, (François) médecin de Philippe II, a publié une *Histoire des Plantes*, *des Animaux & des Minéraux du Mexique*, en latin, Rome, 1651, 2 vol. in-fol. estimée & rare. Il avoit passé une partie de sa vie dans ce pays.

HÉRO, fameuse prêtresse de Vénus, demeuroit près de l'Hellespont. Léandre, jeune-homme d'Abydos, qui l'aimoit, passoit tous les soirs, à la nage, le bras de cette mer, pour l'aller voir; elle allumoit au haut d'une tour un fanal pour le diriger dans les ténebres de la nuit; mais Léandre s'étant noyé dans le trajet, Héro se jeta de désespoir dans la mer, & y périt.

HÉRODE LE GRAND ou l'*Ascalonite*, ainsi nommé, parce qu'il étoit d'Ascalon, ville de Judée, naquit l'an 71 avant l'ere chrétienne, d'Antipater, Iduméen, qui lui procura le gouvernement de la Galilée. Il suivit d'abord le parti de Brutus & de Cassius; mais après leur mort, il embrassa celui d'Antoine, qui le fit nommer Tétrarque, & ensuite roi de la Judée, l'an 40 avant J. C. Antigone, son compétiteur, ayant été mis à mort 3 ans après par ordre du sénat, il demeura paisible possesseur de son royaume. Ce fut alors qu'il épousa Mariamne, fille d'Alexandre, fils d'Aristobule. Un autre Aristobule, frere de cette princesse, obtint la grande-sacrificature; mais Hérode ayant conçu de la jalousie contre lui, le fit noyer l'an 35 avant J. C. Cinq ans après, ce barbare fit mourir Hyrcan, aïeul de la reine, sans que son âge de 80 ans, sa naissance & sa dignité le pussent garantir. Après la bataille d'Actium, dans laquelle Antoine, son protecteur, fut défait, il alla trouver Auguste qui étoit alors à Rhodes. Il sut si bien lui faire la cour, que ce prince le reçut au nombre de ses amis, & lui conserva le royaume des Juifs. A son retour en Judée, il fit mourir Soheme, pour avoir révélé à Mariamne qu'Hérode lui avoit donné ordre de la tuer, si Auguste l'eût condamné; & l'an 28 avant J. C. il fit mourir Mariamne même, qu'il avoit aimée avec une passion extrême: telle est la fin ordinaire des amours violentes, sur-tout de celles des rois. Après sa mort, il eut un vif remords de son crime & devint comme frénétique; jusque-là que sou-

vent il commandoit à ſes gens d'appeller la reine, comme ſi elle eût été encore en vie. Ce déſeſpoir le jeta dans une maladie cruelle, & il ne recouvra la ſanté que pour faire mourir Alexandra, mere de Mariamne. Le mari de ſa ſœur Salomé, tous ceux de la race des Aſmonéens, tous ſes amis, tous les grands, dès qu'ils lui donnoient quelqu'ombrage, perdoient la vie ſans aucune forme de juſtice. Ce tyran montra pourtant quelque humanité dans les horreurs de la peſte & de la famine, qui ravagerent alors la Judée. Il fit fondre toute ſa vaiſſelle d'argent; il vendit les meubles les plus rares & les plus précieux de ſon cabinet, pour ſoulager la miſere publique. Il ajouta à ces belles actions, celle de faire réparer, d'augmenter le temple, l'an 19 avant J. C; mais il ternit la gloire de celle-ci, en faiſant arborer l'aigle de Jupiter ou l'aigle Romaine, ſur ce ſaint édifice, & en faiſant brûler vif Judas, fils de Sarriphée, qui avoit engagé le peuple à l'abattre, en conſtruiſant un théâtre & un amphithéâtre, où, de 5 en 5 ans, il fit célébrer des combats en l'honneur d'Auguſte. Cet empereur y fut ſi ſenſible, que, dans ſon ſecond voyage de Syrie, il lui donna la ſouveraineté de trois nouvelles provinces. La reconnoiſſance d'Hérode fut pouſſée alors juſqu'à l'impiété; il fit bâtir une ville & un temple à ſon bienfaiteur, comme à un dieu. Auguſte lui accorda tout; & quelque tems après, ayant accuſé auprès de lui ſes deux fils Alexandre & Ariſtobule, il eut la permiſſion de les punir, s'ils étoient coupables. Ce monſtre, altéré du ſang de ſes propres enfans, les fit étrangler l'un & l'autre. On prétend que c'eſt à cette occaſion qu'Auguſte dit, qu'*il valoit mieux être le pourceau, que le fils d'Hérode*; mais Macrobe aſſure que ce mot d'Auguſte a eu lieu à l'occaſion d'un fils d'Hérode, enveloppé dans le maſſacre des Innocens: exécution horrible, où ce barbare ſignala ſa cruauté & ſa féroce ambition. Le Meſſie venoit de naître à Bethléem; il envoya des ſoldats dans le territoire de cette ville & de ſes confins, avec ordre de paſſer au fil de l'épée tous les enfans mâles qui ſeroient au-deſſous de deux ans. La meſure étoit au comble. Hérode mourut rongé des vers, 2 ou 3 ans après la naiſſance de J. C., à 71 ans, dont il en avoit régné plus de 40. Comme il ſavoit que le jour de ſa mort devoit être une fête pour les Juifs, il ordonna qu'on enfermât dans l'Hyppodrome les principaux de la nation, pour les faire mourir au moment qu'il expireroit, afin que chaque famille eût des larmes à verſer; mais cet ordre, auſſi affreux qu'extravagant, ne fut pas exécuté. Croiroit-on que ce ſcélérat eut des flatteurs & des enthouſiaſtes? Sa grandeur éblouit tellement quelques imbécilles, qu'ils le prirent pour le Meſſie: c'eſt ce qui donna lieu à la ſecte des *Hérodiens*. Hérode fut le premier qui ébranla les fondemens de la république Judaïque. Il confondit à ſon gré la ſucceſſion des pontifes, affoiblit le pontificat qu'il rendit arbi-

traire, & énerva l'autorité du conseil de la nation, qui ne fut plus rien. C'est toujours par de telles innovations que périssent les nations & les empires. Mais quand les despotes & les tyrans osent les entreprendre, la ruine publique est déjà préparée par d'autres causes.

HÉRODE ANTIPAS, fils d'Hérode le Grand, fut Tétrarque de Galilée après la mort de son pere. Il avoit épousé la fille d'Arétas, roi des Arabes; mais étant devenu amoureux d'Hérodiade, femme de son frere, il la lui ravit, & répudia sa femme légitime. Arétas, pour venger cet affront, lui fit la guerre, & les troupes d'Hérode furent souvent battues. Les Juifs crurent que cette défaite étoit une punition du Ciel, à cause de la mort de saint Jean-Baptiste, qu'il sacrifia à la fureur de sa maîtresse, par une complaisance criminelle. Dieu vengea cette mort; car Hérode, accusé d'avoir voulu exciter quelques révoltes en Judée, & ne pouvant se justifier auprès de Caligula, qui d'ailleurs ne l'aimoit pas, fut relégué à Lyon avec Hérodiade, où ils moururent tous deux misérablement. Cet Hérode est le même à qui J. C. fut envoyé par Pilate.

HÉRODE AGRIPPA, *voy.* AGRIPPA.

HÉRODE ATTICUS, *voy.* ATTICUS.

HÉRODIADE ou HÉRODIAS, sœur du roi Agrippa, & femme de Philippe, dernier fils d'Hérode le Grand, quitta son mari pour épouser Hérode Antipas son beau-frere. C'est cette femme qui demanda la tête de S. Jean-Baptiste, parce que le saint précurseur lui reprochoit son adultere. Elle fut exilée à Lyon avec Hérode, & y mourut vers l'an 40 de J. C.

HÉRODIEN, fils aîné d'Odenat, souverain de Palmyre. Son pere ayant pris le titre de roi en 260, lui donna le même titre, & l'empereur Gallien y ajouta celui d'Auguste. Hérodien étoit d'un caractere doux & humain, mais livré à la mollesse & à la volupté. Son pere, qui l'aimoit passionnément, lui donna ce qu'il avoit trouvé de plus précieux dans les trésors de Sapor, & plaça dans son serrail les plus belles femmes de ce roi de Perse. Zénobie, marâtre d'Hérodien, ne pouvant soutenir l'idée qu'il succéderoit à Odenat, au préjudice des trois fils qu'elle avoit eus de ce prince, engagea, dit-on, Mæonius à assassiner le pere & le fils. Hérodien avoit porté le titre de roi pendant 4 ans, & celui d'empereur pendant trois.

HÉRODIEN, historien Grec, passa la plus grande partie de sa vie à Rome, où il fut employé à divers ministeres de la cour & de la police. Il vécut depuis le regne de Commode jusqu'à celui du 3e. Gordien. Nous avons de lui une *Histoire* en 8 livres, depuis la mort de Marc-Aurele jusqu'à celle de Maxime & de Balbin. Son style est élégant; mais il manque quelquefois d'exactitude dans les faits, & sur-tout dans ceux qui concernent la geographie. On l'accuse d'avoir été trop favorable aux Maximin & trop peu à Alexandre Severe. Capitolin ne fait or-

dinairement que copier ſon hiſtoire. Ange Politien fut le premier qui traduiſit cet ouvrage en latin. L'abbé Mongault nous en a donné une verſion élégante en françois, publiée en 1700, & réimprimée en 1745, in-12. L'édition la plus eſtimée de cet auteur eſt celle d'Oxford, 1699, in-8°, ou d'Edimbourg, 1704, in-12 : elle eſt grecque & latine, & enrichie de notes. On a encore de lui une eſpece de grammaire : *De Numeris*, qui ſe trouve avec celle de Théodore, 1495, in-fol.

HÉRODOTE, le plus ancien hiſtorien Grec, dont les écrits nous ſoient parvenus, naquit à Halicarnaſſe, dans la Carie, l'an 484 avant J. C. Son pays étoit en proie à la tyrannie : il le quitta pour aller chercher la liberté dans l'iſle de Samos, d'où il voyagea en Egypte, en Italie & dans toute la Grece. De retour dans ſa patrie, il fit chaſſer le tyran Lygdamis ; mais ce ſervice, qui ne devoit inſpirer que de la reconnoiſſance, excita l'envie contre lui. Il fut obligé de paſſer dans la Grece. Pour s'y faire connoître, il ſe préſenta aux Jeux Olympiques, & y lut ſon *Hiſtoire*. Elle fut ſi applaudie, qu'on donna le nom des *Neuf Muſes* aux 9 livres qui la compoſent. Cet ouvrage contient, outre l'hiſtoire des guerres des Perſes contre les Grecs, depuis le regne de Cyrus juſqu'à celui de Xercès, celle de la plupart des autres nations, chez leſquelles il avoit voyagé. Son ſtyle eſt plein de graces, de douceur & de nobleſſe ; mais les faits ne ſont pas toujours ni bien choiſis, ni vrais (*voyez* CTESIAS). Il rapporte des fables ridicules, des exagérations & des fauſſetés de tous les genres (*voyez* les *Impoſtures de l'Hiſtoire ancienne*, par Lancelotti ; l'*Hiſtoire des tems fabuleux*, par Guérin du Rocher &c.). Il eſt, aux yeux des philoſophes, autant le pere des menſonges, que celui de l'hiſtoire. Les meilleures éditions de la ſienne ont été données par Jacques Gronovius, 1715, in-fol.; par Thomas Gale, Londres, 1679, in-fol.; par Weſſelingius, Amſterdam, 1763, in-fol., & Glaſgow, 1761, 9 vol. in-8°. Du Ryer l'a traduite en françois, 3 vol. in-12. En 1790, on a publié à Liege, *Hérodote, hiſtorien du peuple Hébreu, ſans le ſavoir* ; ouvrage plein de recherches & de rapprochemens très-curieux. *Voyez* le *Journ. hiſt. & littér.* 1 décembre 1790, p. 518.

HÉROET ou HEROUET, (Antoine) parent du chancelier Olivier, étoit né à Paris. Ses talens pour la poéſie françoiſe le firent connoître de François I, qui lui donna l'évêché de Digne en 1552. Il mourut en 1568, non exempt du ſoupçon de Calviniſme. On a de lui quelques pieces ſur l'amour, imprimées à Paris, 1544, & avec les *Poéſies de Borderie & autres*, Lyon, 1547, in-8°.

HEROLD, (Jean) né à Hochſted en 1511, ſe maria à Bâle, où il fut aux gages des libraires. Les magiſtrats lui ayant donné le titre de citoyen, il prit le nom de *Baſilius*. Il mourut après 1566. On a de lui : I. *Hæreſeologia, ſeu Collectio Theologorum ad confuta-*

tionem Hæreseon, Bâle, 1556, in-folio. II. Une *Continuation* de l'Hiſtoire de Guillaume de Tyr, imprimée à la ſuite. III. *Originum & antiquitatum Germanicarum libri; leges videlicet Salicæ, Ripuariæ, Alamanorum*, &c., Bâle, 1557, in-fol., & dans le recueil des anciennes loix, par Fréderic Lindenbroge, Francfort, 1613, in-fol. IV. *Chronique de Mayence*, Francfort, 1551, in-fol., en allemand. V. Des *Notes ſur Eugippius*. VI. Une Traduction de l'*Hiſtoire* de Diodore de Sicile, & de celle de Dictis. VII. *Hori Apollinis Bildſchrifft*; c'eſt une traduction des *Hiéroglyphiques de Hor-Apollon*. VIII. Une *Mythologie*. La plupart de ces ouvrages ont été imprimés enſemble, chez Pétreius, à Bâle, 1554, in-fol. Il avoit la réputation de bien écrire en allemand.

HERON, nom de deux mathématiciens Grecs : l'un ſurnommé l'*Ancien*, l'autre le *Jeune*. Le 1er. floriſſoit vers l'an 100 avant J. C. & étoit diſciple de Cteſibius. Il ne ſe borna pas à la théorie des méchaniques ; il en fit l'application dans la conſtruction des machines. Il fit même des automates. Nous avons de lui un livre, traduit en latin ſous ce titre : *Spiralium Liber*, 1575, in-4°. — HERON le *Jeune* eſt auteur d'un *Traité de l'Art & des Machines Militaires*, traduit en latin, en 1572, par Barocius. On trouve ces ouvrages parmi les *Anciens Mathématiciens*, imprimés au Louvre ; 1693, in-fol. Nous ignorons en quel tems il vivoit.

HEROPHILE, célebre médecin Grec, obtint la liberté de diſſéquer les corps, encore vivans, des criminels condamnés à mort; & s'amuſa longtems de cette cruelle & barbare occupation. Dans ce ſiecle de philoſophie, on a vu ſe reproduire cette manie atroce, & s'acharner ſur des enfans, des vieillards & des étrangers. Le medecin Cocchi, dans une Diſſertation imprimée à Florence en 1736, a tâché de laver Herophile de ce reproche, & prétend qu'il n'a opéré que ſur des corps morts. On attribue à ce médecin d'avoir le premier traité avec exactitude la doctrine du pouls, juſqu'alors négligée : « en quoi, dit » un phyſicien, il a rendu plus » de ſervices qu'avec ſes études » anatomiques ; & plus encore » que ceux qui ont découvert » la circulation du ſang (*voyez* » HARVÉE). Excepté l'oſtéo- » logie, que la nature a miſe à » découvert dans chaque ſque- » lette, & qui eſt réellement » de la plus grande impor- » tance, on peut douter que » l'anatomie ait beaucoup per- » fectionné la médecine. Nous » ne voyons pas qu'aujourd'hui » celle-ci ſoit en général plus » efficace & plus heureuſe que » dans les tems les plus reculés. » C'eſt ſans doute là une des » raiſons, qui rendoit J. J. Rouſ- » ſeau ſi contraire à l'anato- » mie. Il alloit juſqu'à la croire » contraire au vœu de la na- » ture. *Comme ils ſont voilés*, » diſoit-il (les reſſorts de la » machine humaine), *c'eſt pour* » *n'être pàs apperçus* ». Herophile vivoit vers l'an 570 avant Jeſus-Chriſt. Pline & Plutarque en parlent avec éloge.

HEROPHILE, maréchal-ferrant, imposteur qui parut à Rome du tems de Jules-César, se disoit petit-fils de C. Marius, & fut si bien le persuader, que la plupart des communautés & des corps de la ville le reconnurent pour tel; mais César le chassa de Rome. Il y revint après la mort de cet empereur, & fut assez hardi pour entreprendre d'exterminer le sénat, qui le fit tuer dans la prison où on l'avoit enfermé.

HERREBOW, *voyez* HORREBOW.

HERRERA TORDESILLAS, (Antoine) d'abord secrétaire de Vespasien de Gonzague, vice-roi de Naples, puis grand historiographe des Indes sous Philippe II, qui, en lui donnant ce titre, l'accompagna d'une forte pension. Il publia en 4 vol. in-fol., une *Histoire générale des Indes*, en espagnol, depuis 1492 jusqu'en 1554. Cet ouvrage, très-détaillé & très-curieux, est assez exact & vrai; dans quelques endroits, on croit s'appercevoir que l'auteur aimoit le merveilleux & l'extraordinaire : mais il en est dans toutes les histoires; & quel droit auroit un écrivain de le taire, s'il est bien constaté? Nicolas de la Coste l'a traduite en françois, en 3 vol. in-4°. Herrera a fait aussi en espagnol une *Histoire générale de son tems*, depuis 1554 jusqu'en 1558. Elle est en 3 vol. in-fol. également estimée, du moins par les nations qui n'ont pas eu de démêlés avec l'Espagne. Herrera mourut en 1625, à 60 ans.

HERRERA, (Ferdinand de) poëte de Séville, sut joindre l'élégance du style à la facilité de la versification dans ses *Poésies lyriques & héroïques*; publiées en 1582, & réimprimées en 1619, à Séville, in-4°. On a de lui quelques ouvrages en prose: I. La *Vie de Thomas Morus*. II. Une *Relation de la guerre de Chypre & de la bataille de Lépante*. III. Des *Notes* sur *Garcias Lasso de la Vega*.

HERSAN, (Marc-Antoine) professeur des humanités & de rhétorique au college du Plessis, & ensuite d'éloquence au college royal à Paris. Après s'être signalé dans ces places par le talent de saisir les beaux endroits des auteurs & de les faire sentir aux autres, il se retira à Compiegne, sa patrie, où il fonda un college, auquel il présidoit souvent lui-même. Il y mourut en 1724, âgé de soixante-douze ans. La mort ravit à la fois à la patrie un citoyen, aux arts un ami, aux pauvres un pere, aux maîtres un modele, aux écoliers un guide, un consolateur & un rémunérateur. On a de lui : I. L'*Oraison funebre du Chancelier le Tellier*, en beau latin, traduite en françois par l'abbé Bosquillon, de l'académie de Soissons. II. Des *Pieces de Poésie*, dans lesquelles on remarque beaucoup de goût & une latinité pure. III. Des *Pensées édifiantes sur la Mort*. IV. Le *Cantique de Moyse après le passage de la Mer-Rouge, expliqué selon les regles de la rhétorique*; inséré par Rollin, un des meilleurs disciples de ce maître, dans son *Traité des Etudes*.

HERSANT *ou* HERSAN, (Charles) Parisien, docteur de Sorbonne, d'abord prêtre de l'Oratoire, ensuite chancelier de

de l'Eglise de Metz, est principalement connu par l'ouvrage fameux & peu commun, intitulé : *Optatus Gallus de cavendo schismate*, 1640, in-8°. Ce libelle sanglant contre le cardinal de Richelieu, qui paroissoit vouloir se faire déclarer patriarche, adressé aux prélats de l'Eglise Gallicane, fut condamné par eux & par le parlement, comme propre à brouiller l'Eglise & l'Etat. » L'auteur violent, dit l'abbé » Bérault, & déclamateur de » son naturel, qui l'avoit réduit » à sortir de la congrégation de » l'Oratoire, pouvoit avoir des » torts dans les tours & les » saillies de sa chaude éloquen- » ce; mais ses alarmes à l'égard » du schisme n'étoient pas tout- » à-fait imaginaires. Le prince » de Condé qui tout attaché » qu'il étoit à la foi & à l'unité » catholique, n'avoit assuré- » ment pas l'imagination vision- » naire, parloit de ce schisme » redouté, comme d'un mal- » heur presqu'inévitable, dans » la situation où étoient les » choses ». Le P. Rabardeau (*voyez* ce mot) entreprit de réfuter l'*Optatus Gallus*, & réussit fort mal. Isaac Habert le fit avec plus de succès dans son Traité : *De consensu Hierarchiæ & Monarchiæ*. Mais la meilleure réponse fut la mort du cardinal de Richelieu, arrivée dans ces conjonctures. Le patriarchat François descendit avec lui dans le tombeau, ou plutôt rentra dans le néant, d'où lui seul avoit pu se flatter de le tirer. Hersant passa à Rome, & son génie bouillant & emporté n'y plut pas davantage qu'à Paris. Ayant prêché le *Panégyrique de S. Louis*, & y ayant mêlé les erreurs de Jansénius, il fut décrété d'ajournement personnel par l'inquisition, & comme il refusa de comparoître, il fut excommunié. De retour en France, il mourut au château de Largoue en Bretagne, en 1660. On a de lui des *Oraisons funebres*, des *Sermons*; quelques *Libelles* contre la congrégation qu'il avoit quittée; une *Traduction* françoise du *Mars Gallicus* de Jansénius, évêque d'Ypres; un *Traité de la Souveraineté de Metz, pays Messin, & autres villes & pays circonvoisins*, 1633, in-8°.

HERSILIE, fille de Tatius, roi des Sabins. Romulus la prit pour lui, lorsque les Romains enleverent les Sabines. Son pere ayant déclaré la guerre à ce prince, elle fit en sorte que ces deux rois firent la paix, & elle épousa Romulus. Celui-ci ayant disparu, elle crut qu'il étoit mort, & en eut une si grande douleur, que Junon, pour la consoler, la fit aussi monter au ciel, où cette princesse retrouva son mari. Les Romains leur dresserent des autels sous les noms de *Quirinus* & de *Ora*.

HERTIUS, (Jean-Nicolas) professeur en droit & chancelier de l'université de Giessen, naquit dans le voisinage de cette ville, & mourut en 1710, à 59 ans. On a de lui plusieurs ouvrages utiles pour l'histoire des premiers siecles de l'Allemagne. Les principaux sont : I. *Notitia veteris Francorum regni*, 1710, in-4°. C'est une notice des premiers tems du royaume de France, jusqu'à la mort de Louis le Pieux. II.

Commentationes & Opuscula ad historiam & geographiam Germaniæ antiquæ spectantia, 1713, in-4°., &c.

HERTZIG, (François) né à Muglitz en Moravie, en 1674, Jésuite, mort à Breslaw en 1732, publia plusieurs ouvrages contre les Jansenistes, les Bohémistes, les Schwenkfeldistes & d'autres hérétiques. On distingue celui qui a pour titre *Calvinus Cornelii Jansenii Iprensis Episcopi, S. Scripturæ, Pontificibus, Conciliis & SS. Patribus, præprimis Augustino, e diametro oppositus*, Breslaw, 1716, in-12.

HERVART, *voyez* HERWART.

HERVÉ, fut sacré archevêque de Rheims le 6 juillet 900, & présida ce même jour à un concile composé de 11 évêques, où il anathématisa les assassins de Fulcon son prédécesseur, & fit éteindre les lumieres de l'Eglise (c'est le premier exemple de cet usage). Il tint divers autres conciles avec ses suffragans; le plus célebre est celui de Trosley, village près de Soissons, l'an 909, dont il a écrit les actes. Il travailla beaucoup à la conversion des Normands, qui étoient encore ensevelis dans les ténebres du paganisme. Le pape Jean X lui témoigna la satisfaction qu'il avoit de son zele. Enfin, après s'être fait estimer par sa douceur, par sa charité & par son zele pour la discipline ecclésiastique, il mourut en odeur de sainteté le 2 juillet 922. Outre les Actes du concile de Trosley, on a encore de ce prélat, un Ouvrage adressé à Widon, archevêque de Rouen, divisé en 23 chapitres, sur la pénitence qu'il faut imposer aux relaps qui, après avoir été baptisés, retournent aux Idoles. On le trouve inséré dans la Bibliotheque des Peres, & dans les dernieres éditions des Conciles.

HERVÉ, Bénédictin du Bourg-Dieu, vers 1130, dont on a un *Commentaire sur Isaïe*; & un autre *sur les Epîtres de S. Paul*, imprimé avec les *Œuvres* de S. Anselme, dans l'édition de Cologne.

HERVÉ, (Natalis ou Noël) surnommé *le Breton*, parce qu'il étoit natif de la Basse-Bretagne, fut le 14*e*. général de l'ordre de S. Dominique en 1318, & l'un des plus zélés défenseurs de la doctrine de S. Thomas. Il mourut à Narbonne en 1323. On a de lui: I. Des *Commentaires sur le Maître des Sentences*. II. Un *Traité de la puissance du Pape*. III. Une *Apologie pour les Freres-Prêcheurs*, & plusieurs autres ouvrages en latin, savans, mais assez mal écrits. C'étoit un homme d'une vertu rare & d'une prudence consommée. Il fit plusieurs statuts pour entretenir dans son ordre la paix que quelques faux mystiques commençoient à troubler.

HERVET, (Gentien) docteur de Sorbonne, né à Olivet, près d'Orléans, en 1509, fut appellé à Rome par le cardinal Polus, pour travailler à la traduction latine des auteurs grecs. Son rare savoir, & la douceur de sa conversation, lui acquirent l'amitié de ce cardinal, & de tous les hommes illustres d'Italie. Après avoir paru avec éclat au concile de Trente, il revint en France,

où il fut fait grand-vicaire de Noyon & d'Orléans, & ensuite nommé à un canonicat de Rheims. Il mourut dans cette ville en 1594, à 85 ans. Hervet avoit plus d'application que de talent, & plus de savoir que de goût. On a de lui une foule d'ouvrages. I. *Deux Discours* en latin, prononcés au concile de Trente. Dans le premier, il insiste sur la nécessité de rétablir la discipline ecclésiastique; dans le second, il traite des mariages clandestins. II. *Discours des troubles de l'année 1562, en France.* III. Des *Livres de Controverse*, & des *Traductions* des Peres. IV. Une mauffade *Traduction du Concile de Trente.* Ses versions françoises ne peuvent plus se lire, parce que le langage a vieilli; mais les latines ont conservé leur prix.

HERVEY, (James) fils d'un pasteur Anglican & pasteur lui-même dans la province de Northampton, en Angleterre, mort en 1759, âgé de 45 ans, n'est pas moins connu en France que dans sa patrie, par son *Poëme des Tombeaux* & ses *Méditations*, qui ont paru en 1771, in-12, traduits par MM. Peyron, & le Tourneur. Ces écrits portent l'empreinte d'une mélancolie sage & salutaire, qui sans corrompre les jouissances de la vie terrestre, avertit l'ame d'une vie plus heureuse & plus durable. On leur trouve un rapport sensible avec les Nuits d'Young. Ils ont eu un succès prodigieux en Angleterre, & les éditions s'en sont déjà multipliées au nombre de plus de 15. Hervey, chantre & ami de la bienfaisance chrétienne, fut chéri de ses paroissiens, pour lesquels il se dépouilla de toute propriété. Il eut toutes les vertus qu'on peut avoir hors de la véritable Religion, à laquelle on prétend qu'il étoit attaché en secret: mais c'est ce qu'on n'a eu garde de dire dans sa *Vie*, très-détaillée, qui est à la tête de la traduction citée. On a encore de lui: *Remarques sur les Lettres de Bolyngbrocke*, 1753, in-8°, & *Dialogues & Lettres sur différens sujets*, 1755, 3 vol. in-8°.

HERWART, (Jean-George) chancelier de Baviere, au commencement du 17e. siecle, étoit issu d'une famille patricienne d'Ausbourg. C'étoit un savant bizarre, qui adoptoit les systêmes les plus singuliers, & qui les soutenoit avec plus d'érudition que de raison. On a de lui: I. *Chronologia nova & vera*, 1612 & 1626, 2 part. in-4°. II. *Admiranda Ethnicæ Theologiæ mysteria propalata*, 1626, in-4°. Il y soutient que les vents, l'aiguille aimantée, &c., ont été les premiers dieux des Egyptiens, & qu'on les adoroit sous des noms mystérieux. III. Une *Apologie* pour l'empereur Louis de Baviere, contre Bzovius.

HESBURN, (Jacques) comte de Bothwel en Ecosse, eut part, selon l'opinion commune, au meurtre de Henri, lord Darnlei, qui avoit épousé Marie, reine d'Ecosse, & que les historiens Ecossois nomment le roi Henri. Il eut la hardiesse de se saisir de la reine, de la conduire à Dunbar, & de l'obliger à l'épouser. Appellé en jugement, il auroit été proba-

blement convaincu du meurtre de Henri, si l'infame Murray ne l'avoit fait évader, pour ôter à la reine un témoin décisif de son innocence, & le détenir ensuite dans une étroite prison en Danemarck, où il mourut en 1577. Hume, Robertson & d'autres auteurs protestans ou philosophistes, ont voulu associer la reine au crime de Bothwel; mais Cambden (quoiqu'ami d'Elizabeth, & passionné contre les catholiques), & tous les écrivains impartiaux & instruits ont rendu témoignage à son innocence. *Voyez* MARIE STUART & MURRAY.

HESHUSIUS, (Tilemannus) théologien de la confession d'Ausbourg, plus connu sous le nom de *Tilemannus*, naquit à Wésel, au pays de Cleves, en 1526. Il enseigna la théologie dans un grand nombre de villes d'Allemagne, & se fit exiler presque de toutes pour son esprit inquiet, turbulent & séditieux. Il mourut en 1588, à 62 ans. On a de lui : I. Des *Commentaires sur les Pseaumes*, in-fol. II. — *sur Isaïe*, in-fol. III. — sur toutes les *Epitres de S. Paul*, in-8°. IV. Un *Traité de la Cene & de la Justification*, in-fol. V. *Errores quos Romana Ecclesia furenter defendit.* Ce traité d'un forcené ne se trouve pas facilement. Il fut imprimé à Francfort en 1577, in-8°. VI. D'autres ouvrages, dans lesquels on remarque peu d'ordre & encore moins de jugement.

HESICHIUS, *voyez* HESYCHIUS.

HESIODE, poëte Grec, né à Cumes en Eolide, élevé à Ascra en Béotie, étoit contemporain d'Homere, suivant l'opinion commune. Il fut le premier qui écrivit en vers sur l'agriculture. Il intitula son Poëme : *Les Ouvrages & les Jours*, parce que l'art & la culture de la terre demandent qu'on observe exactement les tems & les saisons. Hesiode, plus poëte que philosophe, y marque, comme nos faiseurs d'almanachs, les jours heureux & malheureux. Il mêle aux préceptes de l'agriculture, des leçons pour la conduite de la vie. Ce Poëme a servi de modele à Virgile pour composer ses Géorgiques, ainsi qu'il le témoigne lui-même. Les autres ouvrages d'Hesiode sont, la *Théogonie ou la Généalogie des Dieux*; & le *Bouclier d'Hercule.* La premiere de ces productions n'a rien de grand que son sujet. C'est une espece de poëme sans art, sans invention, & sans autre agrément, que celui qui peut convenir au genre d'écrire médiocre; car en ce genre-là, Hesiode tenoit le premier rang : *Datur ei palma in medio dicendi genere* (Quintil. liv. 1, cap. 5). Cet ouvrage, joint à ceux d'Homere, doit être regardé comme les archives, & le monument le plus sûr de la théologie des anciens & de l'opinion qu'ils avoient de leurs dieux. Le 2e. ouvrage du poëte Grec est un morceau détaché d'un plus grand, où l'on prétend qu'Hesiode célébroit les héroïnes de l'antiquité. On l'a appellé le *Bouclier d'Hercule*, parce qu'il roule tout entier sur la description de ce bouclier, dont le poëte rapporte une aventure particuliere. Hesiode est moins élevé, moins sublime qu'Homere; mais sa

poésie est ornée dans les endroits susceptibles d'ornement. Les éditions d'Hesiode, Amsterdam, 1667, in-8°, & 1701, 2 vol. in-8°, qui se joignent aux auteurs, *cum notis variorum*, sont estimables; mais la meilleure est celle d'Oxford, 1737, in-8°. On trouve aussi ce poëte dans les *Poetæ Græci minores*, Cambridge, 1684, in-8°. L'abbé Bergier en a donné, dans son *Origine des Dieux*, 1768, 2 vol. in-12, une traduction élégante & fidelle.

HESNAULT, *voyez* HENAUT.

HESPER *ou* HESPERUS, fils de Japhet & frere d'Atlas. Il eut trois filles qu'on nomme les *Hespérides*, & il fut changé en une étoile appellée *Phosphorus*, quand elle précede le lever du soleil, & *Hesperus*, quand elle paroît après son coucher. C'est la planete Vénus.

HESPÉRIDES, filles d'Hesper. Elles étoient trois sœurs, & leur nom étoit Eglé, Arethuse & Hesperethuse. Elles possédoient un beau jardin rempli de pommes d'or, & gardé par un dragon, qu'Hercule tua pour en aller cueillir.

HESSE-CASSEL, (Amélie-Elizabeth de Hanau, veuve de Guillaume V le Constant, landgrave de) se ligua avec la France contre la maison d'Autriche, fit rentrer Guillaume VI, son fils, dans les biens de ses ancêtres. Elle conduisit ses affaires avec tant de sagesse, que le landgrave lui ayant laissé en mourant l'état chargé de dettes, avec une guerre onéreuse, non-seulement elle les acquitta, mais elle augmenta encore les domaines de la Hesse. Elle mourut en 1651.

HESSE-CASSEL, *voyez* FRÉDERIC, prince de Hesse-Cassel.

HESSELS, (Jean) docteur & professeur de théologie dans l'université de Louvain, dont il fut l'ornement, né en 1522, fut envoyé avec Baïus au concile de Trente. De retour à Louvain sa patrie, il y mourut en 1566, à 44 ans. Il est célebre : I. Par un grand nombre d'*Ouvrages de Controverse*. II. Par des *Commentaires sur S. Matthieu*, in-8°; la 1re. *à Timothée*; la 2e. *de S. Pierre*, & la 1re. *de S. Jean*, in-8°. III. Par un excellent *Catéchisme*, Louvain, 1695, in-4°, qui n'est pas une simple exposition des dogmes catholiques, mais un corps de théologie dogmatique & morale, puisé avec beaucoup de discernement dans les Peres, & principalement dans S. Augustin. Henri Gravius, premier éditeur de cet ouvrage, en retrancha tout ce qui sentoit le Baïanisme. L'auteur ne brilloit pas par l'éloquence; mais son jugement étoit solide, & il étudioit avec soin les matieres qu'il traitoit.

HESYCHIUS, grammairien Grec, est le même, suivant quelques auteurs, qu'Hesychius, patriarche de Jérusalem, mort en 609. On a de lui un excellent *Dictionnaire Grec*, dont Jean Alberti a donné une bonne édition en 1746 & 1766, 2 vol. in-fol. C'est, au jugement de Casaubon, le plus savant & le plus utile de tous les ouvrages de l'antiquité en ce genre. — Il ne faut pas le confondre avec HESYCHIUS de Milet,

dont on a une *Histoire de ceux qui se sont distingués par leur érudition*, en grec & en latin, Anvers, 1572, in-12; & *De Originibus Constantinopolitanis*, publiés par Meursius, 1613.

HETZER, (Louis) Bavarois, fameux socinien du 15e. siecle, qui traduisit la Bible en allemand. Il s'aida dans ce travail de Jean-Denck, socinien comme lui. La suppression exacte qui fut faite de cette version, à cause des erreurs qu'elle contient, l'a rendue très-rare. Elle fut imprimée à Worms en 1529, in fol.

HEVELKE, (Jean) *Hevelius*, échevin & sénateur de Dantzick, né dans cette ville en 1611, mort en 1688, à 67 ans, cultiva l'astronomie avec beaucoup de succès. Il découvrit le premier une espece de libration dans le mouvement de la lune, & plusieurs étoiles fixes, qu'il nomma *le Firmament de Sobieski*, en l'honneur de Jean III, roi de Pologne. Son mérite fut connu dans l'Europe. Gassendi, Bouillaud, le P. Mersenne, Wallis furent ses amis, & Louis XIV & Colbert ses bienfaiteurs. Ce monarque lui fit passer une gratification considérable, & lui donna ensuite une pension. On a de cet illustre astronome : I. *Selenographia*, 1673, in-fol. C'est une description de la lune, où il a divisé cette planete en provinces; il avoit voulu donner aux taches de la lune les noms des philosophes les plus célebres; craignant ensuite une guerre civile parmi les sages qui auroient été oubliés, il y appliqua les noms de notre géographie : mais les dénominations de Riccioli ont prévalu. II. *Machina cœlestis*, 1647, in-fol. Hevelke a donné sous ce titre la description des instrumens, dont il se servit dans ses observations. La seconde partie de cet ouvrage, Dantzick, 1679, in-fol. est rare. III. *Tractatus de Cometis*, 1668, in-fol. Il y soutient que les cometes sont le produit des exhalaisons du soleil & des planetes. Ce qu'il faut entendre néanmoins d'un produit solide & consistant, au-lieu que les anciens regardoient les cometes comme des exhalaisons passageres. Argoli, Kepler, Bacon, Galilée, de la Hire, &c., sont du même sentiment. Le P. Berthier de l'Oratoire, Mrs. de Marivetz & Goussier approchent davantage de l'opinion des anciens, en regardant les cometes comme des tourbillons lumineux & éphémeres : opinion appuyée par ces cometes qui paroissent dans des régions si basses, qu'on ne les découvre pas d'un pays à l'autre : telle que celle que le célebre Janellus Turrianus observa en Espagne du tems de Charles-Quint (*voyez* CLAIRAUT, GUGLIELMINI). IV. *Uranographia*, 1690, in-fol. V. *De naturâ Saturni*, 1658. On a frappé des médailles à son honneur, & deux rois de Pologne honorerent son observatoire de leur présence.

HEVIN, (Pierre) avocat au parlement de Bretagne, né à Rennes en 1621, mort en 1692, brilla dans le barreau & dans le cabinet. On a de lui quelques ouvrages : I. *Consultations & Observations sur la Coutume de Bretagne*, in-4°, Rennes, 1743. II. *Questions & observa-*

tions concernant les matieres féodales, par rapport à la même Coutume, &c.

HEURNIUS, (Jean) médecin célebre, né à Utrecht en 1543, après avoir puisé les connoissances de son art à Louvain, à Paris, à Padoue, à Pavie, quitta secrétement l'Italie, peut-être parce qu'il y avoit donné quelque preuve de Calvinisme, & revint dans sa patrie, où il ne tarda pas de se déclarer pour cette secte. En 1581 il fut appellé à Leyde pour y professer. Il le fit avec le plus grand succès. Il est le premier qui ait démontré dans cette ville l'anatomie sur les cadavres. Cet habile homme mourut en 1601 de la pierre, à 58 ans. Il a beaucoup écrit. Le meilleur de ses ouvrages est le *Traité des maladies de la tête*, en latin, 1602, in-4°. Il surpasse autant ses autres livres, que la tête est au-dessus des autres membres du corps. C'est du moins le jugement qu'en porte Jules Scaliger, très-souvent outré dans ses éloges, ainsi que dans ses critiques. Les autres productions de ce savant médecin sont: I. *Praxis Medicinæ nova*, Leyde, 1590, in-4°. II. Des *Institutions de Médecine*, en latin, Leyde, 1609, in-12. III. *Traité des Fievres*, Leyde, 1598, in-4°. IV. *Traité de la Peste*, Leyde, 1600, in-4°. V. *Commentaires sur Hippocrate*, in-4°. Heurnius avoit lu si souvent Hippocrate, qu'il le savoit tout par cœur. Il passoit pour un homme également savant & poli, qui joignoit à une connoissance exacte de la médecine, celle de la belle littérature. Le recueil de ses ouvrages fut publié à Lyon en 1658, in-fol. — Son fils OTHON, né à Utrecht en 1577, remplaça son pere dans la place de professeur en médecine à Leyde, où il enseigna pendant 30 ans. Il mourut en 1652. On a de lui *Philosophia barbarica*, Leyde, 1600, in-12. C'est une histoire de la philosophie des anciens, ou plutôt c'est une compilation d'amples & nombreux passages des anciens.

HEUSSEN, (Hugues-François Van-) né en 1654, à La Haye, entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il puisa des sentimens peu conformes à la doctrine catholique. Il se fixa ensuite à Leyde. Il y bâtit une église & une maison presbytérale, où l'on dit que Néercassel, prétendu archevêque d'Utrecht, plus connu sous le nom d'évêque de Castorie, patriarche de la petite Eglise, demeura caché jusqu'à peu de tems avant sa mort. M. de Néercassel avoit désigné Van-Heussen, qu'il appelloit son Timothée, pour lui succéder; mais cette nomination fut sans effet. Pendant le voyage que M. Codde, successeur de Néercassel, fit à Rome, Van-Heussen fut nommé pro-vicaire d'Utrecht, & déploya tout ce que le fanatisme le plus amer put lui dicter, pour soutenir la rebellion contre le St.-Siege. Il mourut le 14 février 1719. On a de lui: I. *Historia Episcopatuum Fæderati Belgii*, Leyde, 1719, 2 vol. in-fol., avec fig. II. *Batavia sacra*, Bruxelles, 1714, in-fol., avec fig. C'est l'histoire des hommes apostoliques, qui ont planté la foi

dans les provinces Belgiques, ou qui l'ont illustrée par leurs vertus; il ne manque pas d'y joindre les saints du parti. Il a été traduit en flamand, Anvers, 1715, 3 vol. in-8°, avec fig. Van-Rhyn a traduit les deux ouvrages en hollandois.

HEUTERUS, (Pontus) historien, né à Delft en 1535, fut pourvu d'un canonicat de Gorcum. Il fut jeté par les hérétiques dans un cachot en 1572, avec la plupart des religieux & des ecclésiastiques de cette ville : interrogé sur sa religion, il parut chanceler, & donna par ses réponses quelques espérances aux hérétiques, qu'il se laisseroit gagner. Il échappa par ce moyen à leur fureur. Remis en liberté, il se déclara hautement catholique, & persévéra dans la foi de ses peres jusqu'à la fin de ses jours. Il fut ensuite chanoine de Déventer, puis curé de l'hôpital S. Jean, à Bruxelles, & enfin curé & chanoine de Saint-Trond, où il mourut le 6 août 1602. On a de lui : I. *Rerum Burgundicarum lib. VI*, Anvers, 1583, in-fol. La fidélité de cette histoire & le style aisé & coulant, la font estimer. L'auteur a répandu beaucoup de jour sur les généalogies de la maison de Bourgogne, & de quelques autres. II. *Rerum Belgicarum lib. XV*, Anvers, 1598, in-4°. Cette Histoire est faite sur de bons mémoires; elle commence à 1477, & finit à l'an 1564. Il a encore donné d'autres ouvrages, entre lesquels on distingue des traités sur la situation & les limites des colonies Romaines dans les Pays-Bas, sur les monnoies des Hébreux, des Grecs & des Latins, sur les mesures itinéraires des mêmes peuples, sur les étymologies de quelques noms propres des Allemands, où il a prouvé qu'il n'avoit presqu'aucune connoissance de la langue teutonique, & enfin une espece d'apologie des bâtards, qui ne lui a pas fait grand honneur; sa naissance pourroit bien avoir été l'occasion de ce traité. La plupart de ses ouvrages ont été donnés au public, sous le titre de *Opera Historica*, &c., Louvain, 1651, in-fol.

HEYENDAL, (Nicolas) né à Walhorn, au duché de Limbourg, en 1658, après avoir fait ses humanités à Aix-la-Chapelle, alla en Italie pour y achever ses études; mais ayant été enlevé en route par des soldats Vénitiens, il fut contraint de servir près de 4 ans parmi eux, dans l'isle de Corfou. Il retourna ensuite à Walhorn, le jour même que sa mere, sur un rapport fort circonstancié de sa mort, lui faisoit faire ses obseques, auxquelles il assista sans savoir que c'étoit pour lui qu'on les faisoit. Il se fit chanoine régulier de S. Augustin, dans l'abbaye de Rolduc, en 1684, dans laquelle la discipline venoit d'être rétablie à-peu-près sur les constitutions de la congrégation de Ste. Genevieve, où après s'être distingué par la régularité & la douceur de ses mœurs, & avoir enseigné la théologie & l'Ecriture-Sainte, il fut fait abbé en 1712, & mourut le 5 mai 1733. Il a laissé plusieurs ouvrages. I. *Lettres Ecclésiastiques sur la vie & les devoirs des Ministres*

de l'Eglise, en latin, Liege, 1703, in-12. II. *Orthodoxie de la foi & de la doctrine de l'Abbé & des Chanoines réguliers de S. Augustin, de l'abbaye de Rolduc*, &c., en latin & en françois; & quelques autres écrits en latin sur les matieres de la grace, suivant les principes de l'université de Louvain, imprimés en 1710, 1712 & 1714. III. Quelques *Mémoires* latins & françois, imprimés en 1728, sur des affaires politiques & de jurisdiction.

HEYLLEN, (Pierre) chanoine & sous-doyen de Westminster, né à Burford, dans le comté d'Oxford, en 1600, d'une famille noble, se rendit habile dans la géographie, dans l'histoire & dans la théologie. Il devint chapelain ordinaire du roi, chanoine de Westminster, & curé d'Alresford; mais il fut dépouillé de toutes ses charges durant les guerres civiles. Heyllen vécut néanmoins jusqu'au rétablissement de Charles II, & accompagna ce prince à son couronnement, comme sous-doyen de Westminster. Il mourut en 1663, dans la 63e. année de son âge. Il a laissé: I. Une *Cosmographie*, 1703, in-fol. II. Une *Exposition historique du Symbole des Apôtres*, 1654, in-fol. III. La *Vie de l'Evêque Laud*, in-fol. IV. La *Réformation de l'Eglise d'Angleterre*, 1674, in-fol. V. L'*Histoire du Sabbat*, in-4°. VI. Celle *des Presbytériens*, in-fol. VII. L'*Histoire des Dîmes*, in-4°; & d'autres ouvrages en anglois.

HIARBAS, roi de Gétulie, irrité du refus que Didon faisoit de l'épouser, déclara la guerre aux Carthaginois, qui, pour avoir la paix, obligerent leur reine à consentir à ce mariage. Cette princesse, voyant qu'elle ne pouvoit se dispenser de satisfaire à ses sujets, feignit de vouloir appaiser, par un sacrifice, les mânes de Sichée son premier mari; & après s'être enfoncé un poignard dans le sein, elle se jeta dans un bûcher qu'elle avoit allumé. Virgile, pour animer l'action de son poëme, feint que ce fut Enée qui causa ce désespoir par sa fuite. *Voyez* DIDON, ENÉE.

HICETAS, philosophe Syracusain, pensoit que le ciel, le soleil & les étoiles étoient en repos, & que c'étoit la terre qui étoit mobile, ainsi que nous l'apprenons de Cicéron. Copernic lui doit la premiere idée de son systême; ou bien à Aristarque de Samos (*voyez* ce mot): car on ne sait pas exactement en quel tems ont vécu ces précurseurs du Copernicisme, entre lesquels il faut compter aussi Philolaus.

HICKESIUS, (Georges) savant Anglois, né en 1642 à Newsham, dans le comté d'Yorck, mort à Worcester en 1715, est connu principalement par un livre estimé, sous ce titre: *Linguarum veterum Septentrionalium Thesaurus*. Il a été imprimé à Oxford avec les *Antiquités Saxones* de Fontaine; & dans le recueil intitulé: *Antiquæ Litteraturæ Septentrionalis libri duo*, Oxford, 1703 & 1705, 2 vol. in-fol. fort rares & fort chers.

HIDULPHE, (S.) né à Ratisbonne de parens illustres, fut élevé malgré lui sur le siege archiépiscopal de Treves, par le consentement unanime du

clergé de cette église, qu'il gouverna pendant quelques années avec beaucoup de piété & de sagesse; mais qu'il quitta ensuite pour suivre l'attrait qu'il avoit toujours conservé pour la solitude. Il se retira dans les Vosges, où il bâtit plusieurs monasteres, entr'autres celui de Moyen-Moutier, où son corps fut déposé après sa mort, qui arriva en 707. Sa *Vie* se trouve dans le *Thesaurus* de Martenne. Ce Saint a donné son nom à une savante congrégation de Bénédictins, dont le chef-lieu est à Verdun. *Voyez* COUR.

HIERAX, philosophe Égyptien, mis au nombre des hérétiques du 3*e*. siecle. Il proscrivoit le mariage, l'usage du vin, les richesses. Il soutenoit que le paradis n'étoit pas un séjour sensible & physique, & que Melchisédech étoit le St-Esprit (opinion qui lui fut commune avec quelques saints Peres). Il distinguoit aussi la substance du Verbe & celle du Pere, & les comparoit à une lampe à deux meches, comme s'il y eût eu une nature mitoyenne, d'où l'une & l'autre prissent leur clarté. S. Epiphane a réfuté ces assertions, dont quelques-unes étoient suffisamment confondues par la croyance générale & uniforme des fideles.

HIEREMIAS, *voyez* JÉRÉMIE.

HIÉROCLÈS, président de Bithynie, & ensuite gouverneur d'Alexandrie & de toute l'Egypte, persécuta les Chrétiens, & publia contr'eux, sous le regne de Dioclétien, un livre intitulé *Philalethès*, froide rapsodie de ce qu'avoient dit Celse & Porphyre; il osa mettre les prétendus miracles d'Aristée & d'Apollonius de Tyane au-dessus de ceux de J. C.; mais Lactance & Eusebe firent voir le ridicule de cette comparaison. Hiéroclès avoit tiré ces prétendus miracles de la *Vie* d'Apollonius, écrite par Philostrate; Vie qu'on sait n'être qu'un tissu de fables puériles. On a observé que dans les supplices qu'il fit souffrir aux Chrétiens, il poussa la cruauté aux derniers excès, tandis que dans ses écrits il affectoit un ton de modération & de raison: « vrai caractere de » la philosophie irréligieuse » (dit un auteur moderne), » qui s'attache à déguiser l'atro- » cité de ses principes & de ses » sentimens par la douceur des » paroles, & à trouver dans » l'hypocrisie une ressource » contre l'horreur que ses sys- » têmes inspirent ».

HIÉROCLÈS, célebre philosophe Platonicien au 5*e*. siecle, enseigna avec beaucoup de réputation à Alexandrie. Il composa VII *Livres sur la Providence & sur le Destin*, dont Photius nous a conservé des extraits. On y voit qu'Hiéroclès pensoit que *Dieu a tiré la matiere du néant & l'a créée de rien*; ce qui prouve la fausseté de l'opinion commune, qui regarde les anciens philosophes comme généralement opposés à la création & partisans de la matiere éternelle. Platon, Proclus, Philolaus, Jamblicus, &c., ont pensé sur cet article comme Hiéroclès, quoique celui-ci s'exprime plus amplement & plus clairement. Il reproche à quelques philosophes de n'avoir pas cru Dieu assez puissant pour créer le monde, sans que la

matiere increée, & par conſequent indépendante de lui, ait concouru à cette production; il obſerve que « le bon » ordre ſe trouve aſſez dans » un être, lorſqu'il exiſte na» turellement par lui-même, & » que par conſéquent c'eût été » en Dieu une application ſu» perflue d'avoir voulu avan» cer ce qu'il n'avoit pas fait... » Ne ſeroit-ce pas contre la » nature, dit-il, de vouloir » ajouter à un Être increé & » ſubſiſtant par lui-même »? Ce raiſonnement judicieux mérite d'avoir place parmi ce qu'on a dit de mieux contre l'éternité de la matiere (*voyez* PROCLUS DIADOCUS). Les extraits de ſon *Livre du Deſtin* furent imprimés à Londres, 1673, 2 vol. in-8°, avec ſon *Commentaire ſur Pythagore* : & ce dernier a été publié ſéparément à Cambridge, 1709, & à Londres, 1742, in-8°.

HIEROME, *voyez* JEROME.

HIÉRON I, roi de Syracuſe, monta ſur le trône après ſon frere Gelon, l'an 478 avant J. C. Autant celui-ci s'étoit fait aimer par ſon équité & par ſa modération, autant Hiéron ſe fit haïr par ſes violences & par ſon avarice. Il voulut envoyer Polyzele, ſon frere, au ſecours des Sybarites contre les Crotoniates, afin qu'il pérît dans le combat. Mais Polyzele, qui prévit ce deſſein, n'accepta pas cet emploi; & voyant que ce refus irritoit ſon frere, il ſe retira auprès de Theron, roi d'Agrigente. Hiéron ſe prépara à faire la guerre à Theron. Les habitans de la ville d'Himera, dans laquelle commandoit Thraſidée, fils de Theron, lui envoyerent des députés pour ſe joindre à lui : mais Hiéron aima mieux faire ſa paix avec Theron, qui réconcilia les deux freres. Après la mort de Theron, Thraſidée entreprit la guerre contre les Syracuſains. Hiéron entra avec une forte armée dans le pays des Agrigentins, défit Thraſidée, & lui ôta ſa couronne. Le poëte Pindare a chanté les victoires d'Hiéron aux Jeux Olympiques & aux Jeux Pythiens. Il remporta 3 fois le prix aux Jeux Olympiques, 2 fois à la courſe du cheval, & une fois à la courſe du chariot. Il appella à ſa cour Simonide, Pindare, Epicharme, & d'autres ſavans (*voyez* une belle parole de ce roi, article *Xenophanes*). Il mourut l'an 461 avant J. C., & eut pour ſucceſſeur ſon frere Thraſibule, qui eut tous ſes défauts, ſans avoir aucune de ſes vertus.

HIÉRON II, roi de Syracuſe, deſcendoit de Gelon, & en avoit les vertus. Toutes les villes de l'iſle lui décernerent la couronne de concert, & le nommerent capitaine-général contre les Carthaginois. Ce fut en cette qualité qu'il continua de faire la guerre aux Mamertins, & propoſa de les faire chaſſer de la ville de Meſſine. Les Mamertins eurent recours aux Romains, auxquels ils livrerent Meſſine, l'an 260 avant J. C. Les Carthaginois, appellés par le parti contraire, mirent le ſiege devant Meſſine, & firent un traité d'alliance avec Hiéron, qui joignit ſes troupes aux leurs. Le conſul Romain, Appius Claudius, leur donna bataille, & attaqua

premiérement les Syracusains. Le combat fut rude : Hiéron y fit des prodiges de valeur; cependant il fut battu, & obligé de retourner à Syracuse. Le sort des Carthaginois ne fut pas plus heureux ; ils furent aussi défaits par les Romains, & Appius vainqueur vint assiéger Syracuse. Hiéron, voyant les forces des Carthaginois affoiblies, fit sa paix avec les Romains. Il la conserva avec une fidélité inviolable pendant 50 années qu'il régna, ne cessant de leur donner des marques sensibles de son amitié, dans toutes les guerres qu'ils eurent avec Carthage. Ce roi mourut l'an 215 avant J. C., âgé de plus de 94 ans. Ses sujets étoient ses enfans, & l'état étoit sa famille. Ses vertus, son amour pour le bien public, son goût pour les sciences & les arts utiles, & l'attention qu'il eut d'employer les talens du fameux Archimede, son parent, le placent au rang des grands hommes. Il avoit composé des *Livres d'Agriculture*, que nous n'avons plus. Hiéron eut pour successeur son petit-fils Hiéronime, fils de Gelon; mais ce prince, à peine âgé de 15 ans, quand il monta sur le trône, se fit tellement haïr par son orgueil, sa cruauté & ses débauches, que des conjurés l'exterminerent avec tous ceux de sa famille.

HIEROPHILE, médecin Grec, connu par les leçons qu'il donna à une fille nommée *Agnodice* : son éleve se déguisa en homme pour exercer cet art à Athenes, parce que chez les Athéniens il étoit défendu aux enfans & aux femmes de s'y adonner. Elle se mêloit d'accoucher, contre l'usage d'Athenes, qui permettoit aux femmes seules d'exercer cette fonction. Elle fut citée par les médecins devant l'Aréopage. Les juges alloient la condamner, supposant qu'elle étoit homme; mais elle découvrit son sexe & obtint sa grace. Le célebre Hecquet a prouvé la sagesse de cette loi des Athéniens ; elle a été si générale chez tous les anciens peuples, que le mot d'*accoucheur* ne se trouve dans aucune langue. M. Roussel, dans son *Systême physique & moral de la Femme* (Paris, 1775), a démontré que l'usage contraire, devenu aujourd'hui presque général, n'est fondé sur aucune raison plausible, & tient au goût de la nouveauté & de la licence, plus qu'à aucune considération physique. « On nous dira, dit-il, » qu'il faut des études sérieuses & longues, savoir la physique, la méchanique, & » même les mathématiques, » pour se rendre habile dans » l'art d'accoucher. Eh! où » est-ce qu'on n'a pas mis, sur- » tout depuis quelque tems, » la physique & les mathéma- » tiques? Tout ce qui est ma- » tériel, tout ce qui est du » ressort des sens, tient sans » doute à la physique & à la » méchanique ; on ne peut » point faire un pas, on ne peut » remuer un fétu, sans que cela » s'opere par les loix de la » physique : mais chacun fait » des opérations méchaniques, » comme le bourgeois gentil- » homme fait de la prose, » c'est-à-dire, sans s'en dou- » ter. Il est une méchanique

» naturelle, que non-seulement tous les hommes, mais » encore tous les animaux savent, sans l'avoir apprise. » L'art des accouchemens, dépouillé des préceptes indifférens ou inutiles, & du vain étalage dont on l'a affublé, » se réduit à un très-petit nombre de principes simples, faciles à saisir, & très-à la portée des femmes. On a bientôt appris quelles sont les dispositions vicieuses que l'enfant peut prendre dans la » matrice; quelles sont celles » qu'on peut rectifier, & celles » qui, ne pouvant point être » corrigées, ne laissent à l'adresse de l'artiste que le sage » parti d'en diminuer, autant » qu'il est possible, les inconvéniens. De l'aveu des accoucheurs mêmes, l'accouchement naturel, qui est & » doit être le plus commun, » peut se faire sans l'intervention de l'art. On peut donc » conclure avec certitude que » les accoucheurs qui manœuvrent, qui instrumentent tant » qu'ils peuvent, le font le » plus souvent sans nécessité, » & par cette raison même » nuisent au succès de l'opération. On peut aussi par-là » réduire à leur juste valeur » les détails exagérés qu'ils » font des prétendus obstacles » qu'ils ont eu à vaincre, de » l'adresse & de l'habileté qu'il » leur a fallu pour les surmonter; détails qui semblent » tendre à faire voir que l'accouchement a été leur ouvrage, ou que du moins ils » y ont mis beaucoup du leur, » & la nature très-peu du sien. » La nature, lorsqu'elle agit » seule, sait tellement combiner & graduer son action, » qu'elle ne fait que ce qu'elle » doit faire. Eh! comment ne » viendroit-elle pas aisément à » bout d'une opération, pour » laquelle elle a tout prévu & » tout bien disposé? Comment » ne parviendroit-elle pas avec » facilité à tirer du sein de la » matrice, d'un organe actif, » flexible & même vigoureux, » un corps qui lui est familier, » & qui par sa forme & par sa » consistance, ne peut guere » blesser les parties qu'il touche. Dans tout le comté de » Foix, où je suis né, les accouchemens sont confiés à » des femmes du bas peuple, » qui n'ont jamais eu la moindre idée d'anatomie, & dont » tout l'art se réduit à quelques » pratiques routinieres & traditionnelles. Mais elles mettent du zele, de la patience » & de la droiture, où les » autres ne s'attachent qu'à » faire briller le fantôme de la » science; & elles n'en réussissent que mieux. Je ne me » souviens d'avoir vu périr » dans ma petite ville qu'une » seule femme des suites des » couches: il est vrai que contre l'usage, elle avoit été » accouchée par un homme. » L'événement fut si malheureux, qu'on eut tout lieu » de croire que la nature réprouvoit une innovation si » funeste ». Il arrivera sans doute que les sages-femmes étant sans emploi & sans expérience, seront moins habiles que les accoucheurs toujours en action, instruits par l'exercice & la pratique: mais cela ne prouvera rien contre la sor

lidité de ces réflexions. Que les accoucheurs soient au rebut, ils ne tarderont pas d'être plus ineptes que la plus ignorante sage-femme. *Voyez* HECQUET.

HILAIRE, (S.) originaire de l'isle de Sardaigne, élu pape le 12 novembre 461, avoit été archidiacre de l'Eglise Romaine sous S. Léon, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. La joie que son élévation à la papauté causa à tous les évêques, prouve qu'il en étoit digne. Le zele qu'il eut pour la foi, & le soin qu'il prit de faire observer la discipline ecclésiastique, réparerent la perte que l'Eglise fit à la mort de S. Léon. Il mourut le 21 février 468, après avoir anathématisé Eutychès & Nestorius, confirmé les conciles généraux de Nicée, d'Ephese & de Chalcédoine, & tenu un concile à Rome en 465. On a de lui onze *Epîtres* & quelques *Décrets*. C'est le premier pape qui défendit aux évêques de choisir leurs successeurs.

HILAIRE, (S.) évêque de Poitiers, docteur de l'Eglise, étoit né dans cette ville d'une famille noble. Ses parens, quoique païens, ne négligerent rien pour son éducation. Lorsqu'il eut fini ses études, il s'appliqua à la lecture, & voulut connoître tous les auteurs juifs, chrétiens & païens : par-là il s'acquit une si grande érudition, qu'il étoit regardé, dans un âge peu avancé, comme un des plus savans hommes de son tems. En lisant les livres de Moyse, il fut frappé de l'idée que cet auteur donne de la Divinité. Bien différent des petits hébraïsans modernes, qui cherchent d'en effacer les traces, il les saisit avec transport (*voy.* LOTH). A son étonnement succéda l'envie de s'instruire, & de connoitre cette puissance infinie, dont il avoit trouvé une si belle peinture dans l'écrivain sacré. Il lut les Evangiles, & fut saisi d'admiration, lorsqu'il y vit que Dieu s'étoit fait homme; qu'il étoit venu lui-même s'offrir pour victime; qu'il avoit lavé dans son sang les péchés des hommes. Il commença à l'adorer, s'instruisit des mysteres de la Religion chrétienne & de ses pratiques, se fit baptiser avec sa femme & sa fille, nommée Apra, & devint le plus zélé partisan de la foi. Le peuple de Poitiers, touché de ses vertus, voulut l'avoir pour évêque. Il fut un des plus grands défenseurs de la foi contre les Ariens. Au concile de Milan en 355, dans celui de Beziers en 356, il fit luire le flambeau de la vérité. Saturnin d'Arles, Arien, craignant l'éloquence de ce grand homme, le fit reléguer dans le fond de la Phrygie. Appellé au concile de Séleucie en 359, il parla si éloquemment pour la doctrine catholique, & dévoila si bien les artifices & la fourberie des hérétiques, qu'ils le firent renvoyer en France, pour se délivrer d'un si puissant adversaire. Les peuples accoururent au-devant de leur pasteur & de leur pere ; « & » les églises des Gaules le re- » çurent, dit S. Jerôme, comme » un héros sortant de l'arene, » illustré par ses combats con- » tre les hérétiques ». Après avoir fermé toutes les plaies que son absence avoit faites à

ſon troupeau, il finit une vie pure & traverſée, par une mort ſainte & tranquille, le 13 janvier 367 ou 368. Nous avons de ce Pere : I. *Douze Livres de la Trinité*, composés durant ſon exil en Phrygie, entre les années 356 & 359. Il prouve dans le premier, que l'homme ne peut trouver ſa félicité qu'en Dieu, & que la révélation eſt le vrai moyen que nous ayons de bien connoître la nature divine. Dans les livres ſuivans, le ſaint docteur établit le myſtere de la Trinité, & réfute les diverſes objections des hérétiques qui l'attaquoient, & prouve que l'Egliſe eſt une. Les anciens mettoient cet ouvrage à la tête de tous ceux qu'il falloit lire, pour ſe confirmer dans la foi de la Trinité, ſe précautionner contre les pieges de l'héréſie, & en découvrir les ruſes. II. Un Livre *ſur les Synodes*, intitulé auſſi quelquefois : *De la Foi des Orientaux.* Ce livre fut composé à la fin de l'an 358, ou au commencement de l'an 359. S. Hilaire y explique les termes dont les Ariens ſe ſervoient, marque toutes les variations de leur doctrine dans les différens ſynodes qu'ils ont tenus, & éclaircit les principales difficultés de la foi. Saint Jerôme faiſoit tant de cas de cet ouvrage, qu'il le copia de ſa propre main, étant à Treves. Il fournit de grands éclairciſſemens pour l'hiſtoire de l'Arianiſme, & l'on conçoit en le liſant, la plus haute idée de ſon auteur. III. Des *Commentaires ſur l'Evangile, ſelon S. Matthieu.* C'eſt le premier ouvrage de S. Hilaire. Il renferme d'excellentes inſtructions ſur toutes les vertus chrétiennes, & principalement ſur la charité, le jeûne & la priere. Ce docteur eſt un des premiers Peres de l'Egliſe, qui ait entrepris de commenter l'Ecriture. IV. Des *Commentaires* ſur une partie des Pſaumes. Saint Hilaire en développe également la lettre & l'eſprit, & tient un juſte milieu entre ceux qui, ne s'arrêtant qu'au ſens littéral & purement hiſtorique, croyoient n'en devoir pas chercher d'autre, & ceux qui, rapportant tout à J. C., s'imaginoient que les Pſaumes n'avoient point de ſens propre & littéral. V. *Trois Ecrits à l'Empereur Conſtance*, dont la véhémence, qui a paru exceſſive à quelques critiques, eſt juſtifiée par l'intention & le but de l'auteur, & ſur-tout par l'importance de la matiere ; & ſi l'on y trouve des expreſſions qui paroiſſent dures, on doit les attribuer à un ardent amour pour la vérité. VI. Une *Lettre* à ſa fille Apra, eſtimée des plus habiles critiques. Le ſtyle en eſt ſimple, proportionné à l'âge d'une jeune fille de 13 ans. Cette Lettre étoit accompagnée de deux Hymnes ; l'une pour le matin, l'autre pour le ſoir. La ſeconde ne nous eſt point parvenue ; pour la premiere, on croit que c'eſt l'Hymne *Lucis Creator optime*, &c. Apra, vierge, mourut ſaintement aux pieds de ſon pere, quand il fut revenu de ſon exil. Le ſtyle de S. Hilaire eſt véhément, impétueux ; ce qui le faiſoit appeller par S. Jerôme, le *Rhône de l'éloquence latine* (*Latinæ eloquentiæ Rhodanus*). Pour bien l'entendre, il faut avoir

beaucoup d'usage des termes théologiques des Grecs. Il fut un des premiers qui les transporta dans la langue latine. La meilleure édition de ses *Œuvres*, est celle de dom Coustant, en 1693, publiée de nouveau à Vérone en 1730, par le marquis Maffei, qui l'a enrichie de quelques fragmens qu'on ne connoissoit pas, & de beaucoup de variantes. On trouve aussi une belle *Lettre* de ce saint Pere *sur la Divinité de J. C.*, avec trois Dissertations de l'abbé Trombelli, dans la collection imprimée à Bologne en Italie, en 1751, sous le titre de *Veterum Patrum latinorum opuscula numquam antehac edita*. On a remarqué que le siege d'Hilaire ayant été deux fois envahi par de faux évêques, ils périrent tous deux d'une maniere subite & déplorable. *Voyez* GUILLAUME, dernier duc d'Aquitaine.

HILAIRE, (S.) d'Arles, né en 401, fut élevé à Lérins par S. Honorat, abbé de ce monastere, son ami, son parent, qui l'avoit arraché aux prestiges du monde, pour lui faire goûter les douceurs de la solitude. Le saint abbé de Lérins ayant été élevé sur le siege d'Arles, emmena avec lui Hilaire, qui fut le coopérateur de ses travaux, le successeur & l'imitateur de ses vertus. Il le remplaça en 429. Le troupeau ne crut pas avoir changé de pasteur. Hilaire assembla plusieurs conciles, & présida à celui d'Orange en 441, où Célidoine, évêque de Besançon, fut déposé. Cette déposition renouvella la dispute sur la presséance entre l'église d'Arles & celle de Vienne. Célidoine en ayant appellé au pape S. Léon : car rien n'étoit mieux reconnu dans les premiers siecles, que l'autorité du pape & les droits d'y appeller (*voy.* ATHANASE), ce pontife assembla un concile à Rome, qui le jugea innocent de l'irrégularité pour laquelle il avoit été condamné, & le rétablit dans son siege. Le concile alla plus loin; car, sur les accusations formées contre S. Hilaire lui-même, il le priva de l'autorité qu'il avoit sur la province de Vienne, & lui défendit d'assister à aucune ordination. On l'accusoit d'aller par les provinces, accompagné d'une troupe de gens armés, pour donner des évêques aux églises vacantes, & de troubler les droits des métropolitains. S. Léon reconnut dans la suite combien il s'étoit trompé dans les préventions qu'il avoit conçues contre ce saint prélat, qui mourut en 449, épuisé par ses travaux apostoliques. On a de lui : I. Des *Homélies* sous le nom d'*Eusebe d'Emese*, dans la Bibliotheque des Peres. II. La *Vie de S. Honorat*, son prédécesseur, Paris, 1578, in-8°, & dans *Surius*. III. D'autres *Opuscules*, avec Vincent de Lérins, Rome, 1731, in-4°, & dans le *S. Léon* du Pere Quesnel. Son *Exposition du Symbole* & ses autres ouvrages sont perdus, & l'on ne peut trop les regretter, si l'on juge de leur beauté par la *Vie de S. Honorat*. On y remarque du choix & de la vivacité dans les pensées, de la douceur & de l'élégance dans le style. On pourroit lui reprocher des poin-

tes & quelques métaphores un peu outrées; mais c'étoit moins son défaut que celui de son siecle. La meilleure édition que nous ayons de ce qui reste des ouvrages de S. Hilaire, est celle de Rome, 1731, par Jean Salinas; chanoine régulier de S. Jean de Latran; celle de Froben, 1550, est fort défectueuse. La *Vie* de S. Hilaire a été écrite par S. Honorat de Marseille. *Voyez* D. Rivet, *Histoire Littéraire de la France*, tom. 2, p. 644; & D. Ceillier, tom. 13, p. 533.

HILAIRE, diacre de l'Eglise Romaine, souffrit beaucoup pour la foi vers l'an 354, par ordre de l'empereur Constance; mais dans la suite il s'engagea dans le schisme des Lucifériens, & tomba en diverses erreurs. On lui attribue les *Commentaires sur les Epîtres de S. Paul*, qui se trouvent dans les *Œuvres de S. Ambroise*; & les *Questions sur l'Ancien & le Nouveau-Testament*, qui sont dans *S. Augustin*.

HILARET, *voyez* HYLARET.

HILARION, (S.) instituteur de la vie monastique dans la Palestine, naquit vers 291 à Tabathe, près de Gaza, d'une famille Païenne. Il quitta les erreurs de ses peres, & embrassa le Christianisme. Le nom de S. Antoine étoit venu jusqu'à lui: il alla le trouver en Egypte; & après avoir demeuré quelque tems auprès de cet illustre Cénobite, il devint un parfait imitateur de sa vie pénitente & retirée. Il retourna en Palestine; & y fonda un grand nombre de monasteres. Le bruit de ses vertus attirant auprès de lui une multitude d'admirateurs, il se retira dans l'isle de Chypre, où il termina sa vie par une mort sainte, en 371, à 80 ans. S. Jerôme a écrit sa *Vie*, pleine de choses, & très-élégante.

HILDEBERT de Lavardin, dans le Vendomois, fut disciple de Bérenger, & ensuite de S. Hugues, abbé de Cluni. Il fut placé sur le siege du Mans en 1098, & transféré à l'archevêché de Tours en 1125. Le P. Beaugendre, Bénédictin, a publié en 1708, in-folio, les *Œuvres* de ce prélat, jointes à celles de Marbode. Elles renferment: I. Des *Sermons*, assez bons pour son tems. II. Des *Poésies sacrées*. III. Les *Vies de Ste. Radegonde, de S. Hugues de Cluni, de Ste. Marie Egyptienne*, que le flambeau de la critique n'a pas toujours éclairées. IV. Un grand nombre de *Lettres*, bien écrites, & intéressantes pour ceux qui veulent connoître la morale, la discipline & l'histoire du siecle d'Hildebert. V. Quelques traités de Religion, dont le plus considérable forme un corps abrégé de théologie, où l'on trouve une netteté & une précision rare pour le tems, avec un sage discernement dans le choix des preuves. C'est le premier auteur dans les écrits duquel on trouve le mot *transubstantiation*, employé pour exprimer, dans la rigueur grammaticale, l'antique foi de l'Eglise sur la présence réelle. On a encore de lui deux Pieces que Baluze publia en 1715, dans le 7e. volume de ses *Miscellanea*. Hildebert mourut le 18 décembre 1132, à 75 ans.

HILDEBRAND, (Joachim) théologien Allemand, né à Walckenried en 1623, devint professeur en théologie & en antiquités ecclésiastiques à Helmstad, puis surintendant-général à Zell, où il mourut en 1691. On a de lui divers Ecrits ecclésiastiques, assortis aux principes de sa secte.

HILDEFONSE, *voyez* ILDEFONSE.

HILDEGARDE, (Ste.) 1re. abbesse du mont Saint-Rupert, près de Binghen sur le Rhin, morte en odeur de sainteté l'an 1180, laissa : I. Des *Lettres* & d'autres ouvrages dans la Bibliotheque des Peres. II. *Libri quatuor Elementorum*, Strasbourg, 1533, in-fol. III. *Trois Livres des Révélations*, Cologne, 1566, in-4°. La réputation de ses vertus parvint aux papes, aux empereurs & aux princes, qui lui donnerent des preuves de leur estime.

HILDEGONDE, (Ste.) vierge de l'ordre de Cîteaux, au 12e. siecle, naquit près de Nuys, au diocese de Cologne. Son pere, voulant l'emmener avec lui en Palestine, & craignant pour sa pudeur, la fit travestir en garçon, & lui fit prendre le nom de Joseph. Ils s'embarquerent en Provence avec les Croisés. Son pere étant mort sur mer, Ste. Hildegonde continua son voyage sous son nom emprunté. Elle demeura quelque tems à Jérusalem, & revint ensuite dans son pays. Elle se retira dans l'abbaye de Schoenaug, près d'Heidelberg, y fut reçue sous le même nom de Joseph, & y vécut d'une maniere si sainte & si prudente, qu'on ne s'apperçut qu'à sa mort qu'elle étoit fille. Les Cisterciens l'honorent du titre de Sainte, quoique son culte ne paroisse autorisé par aucun décret du Saint-Siege. On raconte sur Ste. Marine, quelque chose qui a du rapport à cette histoire. *Voyez* MARINE (Ste.).

HILDUIN, abbé de Saint-Denys en France, sous le regne de Louis le Débonnaire, est auteur d'une Vie de S. Denys, intitulée *Areopagetica* (Paris, 1565, & dans Surius), dans laquelle il confond le saint évêque de Paris avec l'Aréopagite (*voyez* S. DENYS). On ne connoissoit pas cette erreur avant lui ; & elle n'a été détruite que dans le 17e. siecle. Hilduin fit tort à sa réputation par sa conduite envers l'empereur Louis le Débonnaire, dont cet abbé prit, quitta, reprit le parti, selon que ce pere infortuné, prince foible & inconséquent, se brouilloit & se réconcilioit avec ses enfans.

HILL, (Jean) savant médecin Anglois, né en 1716, s'occupa toute sa vie principalement de la botanique & de la pharmacopée, & mourut en 1775. On a de lui une *Histoire de Botanique*, 3 vol. in-fol.; *Systême botanique ; Dissertation sur les Sociétés royales*, in-4°. *Voyez* CHAMBERS à la fin de l'article.

HILLEL, l'*Ancien*, Juif natif de Babylone, d'une illustre famille, fut président du Sanhedrin de Jérusalem, forma une école fameuse, & eut un grand nombre de disciples. Flave-Josephe l'appelle *Pollion* ; il vivoit vers l'an 30 avant J. C. & mourut dans un âge très-avancé, après avoir soutenu avec zele les traditions orales des Juifs,

contre Schammai son collegue, qui vouloit qu'on s'en tînt littéralement au texte de l'Ecriture-Sainte, sans s'embarrasser de ce qui n'étoit que transmis verbalement. Cette dispute fit un très-grand bruit, & fut, selon S. Jerôme, l'origine des Scribes & des Pharisiens. Hillel est un des docteurs de la *Mischna*. Il en peut même être regardé comme le premier auteur, puisque, selon les docteurs Juifs, il rangea le premier les Traditions Judaïques en *vi Sedarim* ou Traités. Il travailla beaucoup à donner une édition correcte du Texte sacré, & on lui attribue une ancienne *Bible* manuscrite qui porte son nom, & qui est en partie avec les manuscrits de Sorbonne.

HILLEL, le *Nasi* ou le *Prince*, autre fameux Juif, arriere-petit-fils de Juda Hakkadosch ou le Saint, un des auteurs de la *Mischna*, composa un Cycle vers l'an 360 de notre ere. Il fut un des principaux docteurs de la Gemare ou du *Talmud*. Le plus grand nombre des écrivains Juifs lui attribuent l'édition du Texte hébreu, qui porte le nom d'*Hillel*, & dont nous avons parlé dans l'article précédent.

HILPERT, (Jean) natif de Cobourg, professeur d'hébreu à Helmstadt, & surintendant de Hildesheim, mourut en 1680, à 53 ans. On a de lui : I. *Disquisitio de Præ-Adamitis*, contre la Peyrere, 1656, in-4°. II. *Tractatus de Pœnitentia*; & d'autres ouvrages.

HIMMEL, (Henri Van Dem) *voyez* URANIUS.

HIMERE *ou* HEMERE, fils de Lacédémon, fut si pénétré de douleur d'un inceste qu'il avoit commis sans le savoir, qu'il se jeta dans le Marathon, fleuve de la Laconie, auquel il donna son nom, & qui fut depuis appellé *Eurotas*.

HINCMAR, religieux de S. Denys en France, puis archevêque de Rheims, l'an 845, l'un des plus savans hommes de son tems, fut extrêmement zélé pour les droits de l'Eglise Gallicane, & la pureté de la doctrine catholique. On l'accusa néanmoins d'avoir agi avec trop de sévérité dans l'affaire du moine Gotescalc, au synode de Quierci sur l'Oise; mais la suite fit voir qu'il n'avoit rien fait de trop à l'égard d'un moine dogmatisant, obstiné & incorrigible (*voyez* GOTESCALC). Ce prélat s'étant retiré de sa ville, menacée par les Normands, mourut à Espernai l'an 882, accablé d'années & de douleur de voir la France livrée au pillage. Nous avons diverses éditions de ses Ouvrages; une de Mayence, de 1602; une autre de Paris, de 1615; & la derniere, que nous devons au P. Sirmond, 1645, 2 vol. in-fol., est la meilleure. Ce qu'Hincmar a écrit de S. Remi de Rheims & de S. Denys de Paris, se trouve dans *Surius*, & n'est pas dans cette édition. Le P. Cellot ajouta un troisieme vol. à l'édition du P. Sirmond, en 1658. On trouve encore quelque chose d'Hincmar dans la Collection du P. Labbe, & dans les actes du Concile de Douzi; 1658, in-4°. Son style se ressent beaucoup du siecle où il vivoit; il est dur, embarrassé, diffus, coupé par des citations & des parentheses sans

nombre. On voit qu'il possédoit l'Ecriture, les Peres, le droit canon & civil, & sur-tout qu'il connoissoit la discipline de l'Eglise, dont il fut un des plus zélés défenseurs.

HINCMAR, neveu par sa mere du précédent, fut fait évêque de Laon avant d'avoir l'âge prescrit par les canons. Sa conduite peu réguliere, ses injustices, & ses violences contre son clergé, occasionnerent le concile de Verberie, où Charles le Chauve le fit accuser; un appel au pape fit suspendre les procédures. Il ne fut pas si heureux dans le concile de Douzi en 871. Il y étoit accusé de sédition, de calomnie, de désobéissance au roi à main armée. Sa sentence de condamnation lui fut prononcée par son oncle. Il fut envoyé en exil, quelquefois mis aux fers, & aveuglé. Un autre évêque fut mis à sa place : il fut cependant réhabilité en 878, & mourut peu de tems après. On trouve ses défenses dans l'Histoire du Concile de Douzi, 1658, in-4°.

HIPATIUS, neveu de l'empereur Anastase, eut beaucoup de part au commandement, sous le regne de son oncle. Après la mort de Justin, il voulut se mettre sur le trône, & fut déclaré chef d'une faction redoutable, mais Justinien dompta ce parti, & fit mourir Hipatius avec ses cousins Procope & Probus, l'an 527.

HIPPARCHIE, devint amoureuse de Cratès. Ce Cynique dégoûtant lui plaisoit; elle l'épousa, prit l'habit des Cyniques, & s'attacha tellement à lui, qu'elle le suivoit par-tout, & n'avoit point de honte, si l'on en croit les auteurs, de faire publiquement les actions, sur lesquelles la pudeur met un voile : tels sont les efforts moraux de la philosophie abandonnée à elle-même. Hipparchie avoit fait des Livres, qui ne sont pas venus jusqu'à nous; & ce n'est sans doute pas une perte pour la décence, les mœurs, les droits de la bonne & saine raison.

HIPPARQUE, fils de Pisistrate, tyran d'Athenes, lui succéda avec son frere Hippias. Anacréon, Simonide & plusieurs savans furent attirés à sa cour; mais les mœurs n'y gagnerent rien, & la corruption y marcha de pair avec une poésie licencieuse. Harmodius & Aristogiton, deux citoyens d'Athenes, outrés d'un affront public qu'Hipparque avoit fait à la sœur du premier, conspirerent contre lui. Ce prince, qui avoit conçu une passion honteuse pour Harmodius, n'en avoit reçu que des mépris. Il s'en étoit vengé en faisant retirer sa sœur d'une cérémonie, où elle devoit porter une corbeille de fleurs. Il fut assassiné par les conjurés, l'an 513 avant J. C.

HIPPARQUE, mathématicien & astronome de Nicée, florissoit l'an 159 avant J. C., sous Ptolomée Philometor. Il laissa diverses *Observations sur les Astres*, & un *Commentaire sur Aratus*, traduit en latin par le P. Petau, qui en a donné une excellente édition dans son *Uranologia*, Paris 1630, in-fol. Pline parle souvent d'Hipparque & presque toujours avec éloge. Il remarque qu'il fut le

premier, après Thalès & Sulpicius Gallus, qui trouva le moyen de prédire juste les éclipses, qu'il calcula pour 600 ans. Il dit qu'il est aussi le premier qui a imaginé l'Astrolabe, & qu'il entreprit en quelque sorte sur les droits de la Divinité, en voulant faire connoître à la postérité le nombre des étoiles, & leur assigner à chacune un nom. *Idemque*, dit-il, *ausus rem etiam Deo improbam, annumerare posteris stellas, ac sidera ad nomen expungere.* Son catalogue, du reste, est très-incomplet; & si, comme dit Pline, il a déplu à la Divinité en comptant les étoiles, il en a été puni par son peu de succès. Il est vrai, & c'est une chose remarquable, que les modernes n'ont pas mieux réussi; & que les plus célebres astronomes n'ont pu parvenir encore à donner un catalogue qui fût exact, invariable & uniforme (*voyez* FLAMSTÉED). Strabon accuse Hipparque d'avoir trop aimé à critiquer, & de s'être servi assez souvent d'une maniere de censure, qui sentoit plus la chicane qu'un esprit exact. Ce défaut ne l'empêcha pas de faire des découvertes dans l'astronomie. Il détermina avec assez de précision les révolutions du soleil; il calcula la durée de celles de la lune, & fixa l'inclinaison de son orbite sur l'écliptique; il forma une *Période lunaire* qui porte son nom.

HIPPIAS, *voyez* HIPPARQUE.

HIPPOCRATE, le plus célebre médecin de l'antiquité, délivra les Athéniens de l'affreuse peste qui les affligea au commencement de la guerre du Péloponese. Le droit de bourgeoisie, une couronne d'or, l'initiation dans les grands mysteres, furent la récompense de ce bienfait. Artaxercès Longuemain lui offrit des sommes d'argent considérables, & les honneurs qu'on décerne aux princes, s'il vouloit se rendre à sa cour : le médecin répondit assez brusquement, qu'*il devoit tout à sa patrie & rien aux étrangers*. Il avoit sur-tout le talent de discerner les symptômes du mal, la nature de l'air, le tempérament du malade; de prévoir le cours & la conclusion des maladies. Le moyen qu'il employoit le plus souvent, soit pour la conservation de la santé, soit pour la guérison des maladies, étoit les frictions de la peau : remede qu'Hippocrate diversifioit selon les différens tempéramens : mais qui néanmoins ne peut avoir de grands succès, que dans un certain nombre de maladies; quoique les bons effets en soient étendus plus qu'on ne pense communément. Il mourut à Larissa dans la Thessalie, à l'âge de 109 ans. Les Grecs lui déférerent les mêmes honneurs qu'ils avoient rendus à Hercule. Les médecins lui donnent le titre de divin. Il nous reste plusieurs écrits de ce grand homme : I. Des *Aphorismes*, regardés comme des oracles. II. Des *Pronostics*. III. Un *Traité des Vents*, qu'on peut appeller son chef d'œuvre. Les éditions les plus estimées de son ouvrage, sont celles de Foësius, en grec & en latin, Geneve, 1657, 2 vol. in-fol; celle de Vander Linden, Leyde, 1665, 2 vol. in-8°, qui se joint

à la collection des autres *cum notis variorum*; & celle que Chartier a donnée avec le Galien, 1639, 13 tomes en 9 vol. in-fol. (*voyez* Louis DURET). On imprima à Bâle en 1579, 22 de ses *Traités*, avec la traduction de Cornarius, des tables & des notes, in-fol. Ce recueil est fort rare. Les savans ont publié une foule de commentaires & de traductions dans toutes les langues, des Œuvres du médecin Grec. Le célebre Hecquet y a fait un bon commentaire en latin, que Devaux, habile chirurgien, a traduit en françois avec le texte. S'il étoit vrai, comme l'a prétendu de nos jours un médecin célebre, que depuis Hippocrate la médecine ne s'est pas perfectionnée, que les maladies en général ne sont ni mieux connues, ni mieux traitées, que les guérisons ne sont ni plus fréquentes, ni plus merveilleuses; que faudroit-il penser des bornes de nos connoissances & de nos talens, non-seulement dans la spéculation & les sciences abstraites, mais encore dans les arts pratiques les plus graves & les plus essentiels? Que deviendroient toutes les lumieres, tous les secours, cherchés dans la physique, la chymie, l'anatomie, &c.? Ne seroit-on pas tenté de croire que la médecine a dégénéré avec la simplicité des idées primitives & avec la premiere routine de l'art?

HIPPODAMIE, fille d'Œnomaüs, roi d'Elide. Ce prince, ayant appris de l'oracle que son gendre lui ôteroit le trône & la vie, ne la voulut donner en mariage qu'à celui qui le vaincroit à la course, parce qu'il étoit assuré que personne ne pouvoit le surpasser en cet exercice. Œnomaüs massacroit tous ceux qui en sortoient vaincus: il tua jusqu'à 13 princes. Pour les vaincre plus facilement, il faisoit placer Hippodamie sur le char de ces amans, afin que sa beauté, qui les occupoit, les empêchât, en courant d'être attentifs à leurs chevaux: mais Pélops entra dans la lice, & le vainquit par adresse (*voyez* MYRTILE). Œnomaüs se tua de désespoir, laissant Hippodamie & son royaume à Pélops, qui donna son nom à tout le Péloponnese. *Voyez* BRISÉIS.

HIPPOLYTE, fils de Thésée & d'Antiope, reine des Amazones. Phedre, sa belle-mere, devint éperdument amoureuse de ce jeune prince; & elle osa lui déclarer la passion dont elle brûloit. Comme elle vit qu'elle ne lui inspiroit que de l'horreur, sa fureur jalouse la porta à l'accuser auprès de Thésée d'avoir voulu attenter à son honneur. Ce malheureux roi la crut, & dans un mouvement de colere, il pria Neptune de venger ce crime prétendu. Le dieu l'exauça; & Hippolyte, se promenant dans un char sur les bords du rivage, auprès de Trézene, rencontra un monstre affreux qui sortoit de la mer, & qui effraya tellement ses chevaux, qu'ils le traînerent avec furie à travers les rochers. Esculape le ressuscita. Phedre, déchirée par les remords, découvrit son crime à Thésée, & se donna la mort.

HIPPOLYTE (S.). Il y a trois Saints de ce nom, que Prudence, dans *l'Hymne II Peristephan.*, a confondus, en faisant une seule

histoire des actes de ces trois Saints ; savoir, de S. Hippolyte le soldat, que S. Laurent a baptisé; de S. Hippolyte, prêtre d'Antioche, & de S. Hippolyte, évêque de Porto ; qui cependant n'ont rien de commun que le nom, puisqu'ils different de patrie, par le tems où ils ont vécu, & par le genre de martyre qu'ils ont souffert — Hippolyte le soldat a été traîné & mis en pieces par des chevaux indomptés, le 13 août, près de Rome, Voie Tiburtienne, sous l'empereur Valérien. Il y a une Hymne élégante en l'honneur de ce Saint, dans le Bréviaire de Tolede, du rit Mosarabique, où son martyre est décrit avec toutes les circonstances, & où il est dit qu'il a souffert des tourmens analogues à ceux de l'Hippolyte de la fable, fils de Thésée ; les païens, à l'occasion du même nom, imaginant de lui faire subir le même supplice. — Hippolyte d'Antioche, prêtre du tems de Fabius, évêque de cette ville, se laissa pendant quelque tems séduire par le Novatiens ; mais ayant abjuré l'erreur de Novat, il souffrit généreusement le martyre. Celui-ci vivoit du tems de Dece, comme il conste par la chronique d'Eusebe, qui en parle aussi dans son *Histoire*, liv. 6, chap. 35, & les deux suivans. — Le troisieme, évêque d'Ostie, célebre par sa science, fut noyé à Porto sous l'empereur Alexandre, le 22 août. S. Jerôme, dans la 84 Epître à Magnus, & dans le liv. *de Scriptoribus Eccl.* en fait mention, & lui donne le nom de martyr. Nicephore, dans son Histoire, liv. 5, ch. 15, l'appelle évêque de Porto. S. Jerôme dit qu'il ne sait pas quelle église il a gouvernée. Gelase, dans son livre *des deux Natures* contre Eutychès, dit qu'Hippolyte étoit évêque métropolitain d'Arabie ; ce qui a fait croire à un grand nombre de critiques, qu'il étoit évêque d'Aden, appellée anciennement *Portus Romanus*. Baronius soutient qu'il a été évêque d'Ostie ou Porto en Italie, & dit que l'on montre encore la caverne pleine d'eau où il a été jeté & où il a consommé son martyre. Il ajoute, pour confirmer son opinion, qu'on a trouvé en 1551, dans les environs de Rome, un ancien monument de marbre, avec la figure d'Hippolyte, à l'entour de laquelle étoit gravé en lettres grecques le *Cycle Paschal* dont il est l'auteur ; monument qui est maintenant placé dans la bibliotheque du Vatican. Il ne nous reste de son *Cycle Paschal*, que la deuxieme partie. Elle roule sur un nouveau calcul qu'il avoit inventé, pour trouver le jour de Pâques par le moyen d'un cycle de 16 ans. Nous avons encore de cet illustre évêque : I. Une partie considérable d'une *Homélie contre Noet*, hérétique du 3e. siecle, où il prouve clairement la distinction des personnes dans la Trinité, la divinité du Fils de Dieu, & la distinction des natures en J. C. II. Des fragmens de ses *Commentaires sur l'Ecriture*. III. *Homélie sur la Théophanie ou l'Epiphanie*. IV. *De l'Ante Christ*, découvert & publié en 1661 ; Eusebe, S. Jerôme, Photius en font mention. Il est different

du livre intitulé *de la fin du monde & de l'Ante-Christ*, qu'on lui a faussement attribué, & qui est une production moderne peu estimable. Fabricius a donné une belle édition de ces ouvrages en grec & en latin, 2 vol. in-fol.; le premier publié en 1716, & le 2*e.* en 1718. On reconnoît dans les écrits de S. Hippolyte la douceur qui formoit son caractere. Son style noble & élégant n'est pas toujours pur, ni ses interprétations de l'Ecriture-Sainte toujours naturelles, parce que son goût pour le sens mystique, l'éloigne souvent du sens littéral. S. Jerôme, S. Chrysostome, Théodoret font l'éloge de ses vertus & de ses écrits.

HIPPOMENE, *voyez* ATALANTE.

HIPPONAX, poëte Grec, né à Ephese vers l'an 540 avant J. C., se fit chasser de sa patrie à cause de son humeur satyrique. Il s'exerça dans le même genre de poésie qu'Archiloque, & ne se rendit pas moins redoutable que lui. Hipponax passe pour l'auteur du *vers Scazon*, où le spondée qui a pris la place de l'ïambe, se trouve toujours au 6*e.* pied du vers qui porte ce nom.

HIRAM, roi de Tyr, fils d'Abibal, monta sur le trône après lui, fit alliance avec David & avec Salomon son fils. Il fournit à celui-ci des cedres, de l'or & de l'argent pour la construction du temple de Jérusalem. Ces deux monarques s'écrivoient l'un à l'autre des lettres pleines de raison, de politesse & d'esprit. Hiram mourut vers l'an 1000 avant J. C. après un regne de 60 ans.

HIRAM, excellent ouvrier, que Dieu avoit doué du talent de faire toutes sortes d'ouvrages de cuivre ou de bronze, étoit fils d'un Tyrien & d'une Juive, de la tribu de Nephtali. Salomon se servoit de lui pour travailler aux chérubins, & aux autres ornemens du temple. Il fit outre cela les deux grosses colonnes de bronze, qui furent mises à l'entrée du vestibule du temple, dont l'une s'appelloit *Jachim*, & l'autre *Boos.* Il fit encore le grand vaisseau, nommé *la Mer d'Airain* (Mare Æneum), où l'on conservoit l'eau pour l'usage du temple. Les Assyriens enleverent ces beaux ouvrages lors de la captivité de Babylone; on ne sait ce qu'ils devinrent depuis.

HIRE, (Laurent de la) né à Paris en 1606, mort dans la même ville en 1656, étoit peintre ordinaire du roi, & professeur de l'académie de peinture. Son coloris est d'une fraîcheur admirable; les teintes des fonds de ses tableaux, sont noyées dans une sorte de vapeur, qui semble envelopper tout l'ouvrage. Son style est gracieux, & sa composition sage & bien entendue. Il finissoit extrêmement; mais on lui reproche de n'avoir point assez consulté la nature. Il étoit habile dans l'architecture & dans la perspective. Ses premieres productions n'offrent ni caracteres nobles, ni belles formes, ni proportions élégantes; mais il acquit dans la suite une noblesse de dessin, une force d'expression, une vigueur de coloris admirables. Tel est, entr'autres, son *Tableau des Enfans de Bethel, dévorés par des ours*, chef-

d'œuvre conservé dans le cabinet de M. le marquis de Marigni.

HIRE, (Philippe de la) né en 1640, mort en 1718, fils & éleve du précédent, quitta la peinture pour s'attacher à la géométrie & aux mathématiques. Son goût pour ces sciences se décida en Italie, quoiqu'il n'y eût été que pour se perfectionner dans la peinture. De retour à Paris, il fut envoyé, en 1669, par le grand Colbert, en Bretagne & en Guienne. Ce ministre avoit conçu le dessein d'une carte générale du royaume, plus exacte que les précédentes; il employa la Hire à préparer les matériaux de ce grand ouvrage. Ce géometre répondit tellement à cette confiance, qu'on l'envoya un an après déterminer la position de Calais & de Dunkerque. Il mesura ensuite la largeur du pas de Calais, depuis la pointe du bastion de Risban jusqu'au château de Douvres en Angleterre. En 1693 il continua, du côté du nord de Paris, la méridienne, commencée par Picard en 1669, tandis que Cassini la poussoit du côté du sud. Si ces différens travaux lui mériterent l'estime des savans, ses vertus le firent aimer des citoyens. Il étoit équitable & désintéressé, non-seulement en vrai philosophe, mais en chrétien. Sa raison, accoutumée à examiner tant d'objets différens, & à les discuter avec curiosité, s'arrêtoit tout court à la vue de ceux de la Religion; & une piété solide, exempte d'inégalités & de singularités, a régné sur tout le cours de sa vie. Ses principaux ouvrages sont: I. *Les nouveaux Elémens des Sections coniques*; volume in-12, qui renferme deux autres morceaux intéressans sur les *Lieues géométriques* & sur la *Construction des équations*. II. Un grand *Traité des Sections coniques*, 1685, in-fol., en latin. III. Des *Tables du Soleil & de la Lune*, & des *Méthodes* plus faciles *pour le calcul des éclipses*. IV. Des *Tables astronomiques*, en latin, 1702, in-4°. V. *L'Ecole des Arpenteurs*, 1692, in-12. VI. Un *Traité de Méchanique*, 1695, in-12. VII. Un *Traité de Gnomonique*, 1698, in-12. VIII. Plusieurs ouvrages imprimés dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. IX. L'édition du *Traité des Nivellemens* de Picard, avec des additions. X. Celle du *Traité du mouvement des Eaux*, ouvrage posthume de Mariotte, qu'il mit au net.

HIRRIUS, (Caïus) édile, fut le premier qui inventa les viviers, ou réservoirs pour garder le poisson. Il en fournissoit la table de César dans les festins; & quoiqu'il n'eût qu'une fort petite métairie, il en tira par cette invention un très-gros revenu.

HIRTIUS, (Aulus) surnommé mal-à-propos *Pansa*; continuateur de César, & consul avec Caïus Vibius *Pansa*, périt, ainsi que son collegue, à la bataille de Modene, donnée l'an 43 avant J. C., contre Antoine, quoique celui-ci ait été entiérement défait. C'est, sans doute, l'analogie des circonstances de sa vie & de celle de *Pansa*, qui l'ont fait confondre avec ce dernier par des écrivains superficiels (*voyez*

Oppius). Du reste, ce Hirtius est un historien obscur, entortillé, superficiel, partial, sans intérêt, sans vigueur; il a l'air d'un gazetier gagé, qui compile de mauvais bulletins, & qui ne sauroit rendre lui-même compte de sa compilation, qui ramasse tout ce qu'il entend dire, ne s'attache qu'à des minuties, & passe sous silence les événemens importans, les grands mouvemens d'armées, les marches subites & forcées, afin de s'emparer d'un poste essentiel, la conduite respective des généraux; la nature des terrains où l'on a combattu, & enfin tout ce qui peut intéresser & instruire un homme de l'art.

HISCHAM, 15e. calife de la race des Ommiades, & 4e. fils d'Abdalmaleck, succéda à son frere Jézid II. C'étoit un prince qui faisoit des dépenses prodigieuses, & qui s'emparoit du bien de ses sujets pour y fournir. Après sa mort on trouva dans sa principale garde-robe, 12000 chemises très-fines; mais Valid, son successeur, ne voulut pas permettre qu'on en tirât une seule, même un drap, pour l'ensevelir; de sorte qu'un valet-de-chambre enveloppa cet homme si fastueux dans un méchant morceau de linge. Ce calife avoit vaincu Khacam, roi de Turquestan, Zéid proclamé calife dans la ville de Coufad, & avoit fait la guerre aux empereurs Léon l'Isaurien & Constantin Copronyme. Il mourut après un regne de 19 ans, l'an 743. C'est lui que les historiens Grecs nomment *Isam*.

HOBBES, (Thomas) en latin *Hobbesius* & *Hobbius*, né à Malmesbury en 1588, d'un pere ministre, fut chargé dès l'âge de 20 ans de l'éducation du jeune comte de Devonshire. Après avoir voyagé avec son éleve en France & en Italie, il se consacra aux belles-lettres & à l'antiquité. Un second voyage en France lui ayant inspiré du goût pour les mathématiques, & ce goût ayant pris de nouvelles forces en Italie, où il vit Galilée, il joignit cette science à celles qui l'occupoient déjà. Le feu de la guerre civile couvoit en Angleterre, lorsqu'il y retourna; il éclata en effet quelque tems après. Hobbes vint chercher la tranquillité à Paris, & ne l'y trouva point. Son traité: *De Cive*, & son *Leviathan* qu'il publia dans cette ville, ayant soulevé tous les gens sages contre lui, il se retira à Londres, où le soulevement contre ses opinions n'étoit pas moins violent. Contraint de se cacher chez son éleve, il y travailla à plusieurs ouvrages jusqu'en 1660. Ce fut dans cette année que Charles II fut rétabli sur le trône de ses ancêtres. Il accueillit favorablement Hobbes, qui avoit été son maître de mathématiques à Paris, & lui donna une pension. Ce sophiste mourut en 1679, à 92 ans, à Hardwick, chez le comte de Devonshire, avec autant de pusillanimité qu'il avoit montré de hardiesse en attaquant les dogmes les plus sacrés. Quelques écrivains ont peint Hobbes comme un bon citoyen, un ami fidele, un homme officieux, un philosophe humain; mais toutes ces qualités ne s'accordent guere avec la réputa-

tion d'athéiſme qu'il s'étoit faite, & la qualité d'impie qu'on ne peut lui refuſer. Ces ſortes d'éloges ne manquent jamais aux gens de parti; & cet homme eſt regardé comme un des coriphées de la ſecte des philoſophes modernes, c'eſt-à-dire des matérialiſtes & épicuriens. Il vécut dans le célibat, mais ſans en être moins adonné aux femmes. Chez les libertins, le célibat n'eſt qu'un moyen de plus de ſe livrer ſans gêne à la débauche. Sa converſation étoit agréable; mais dès qu'il étoit contredit, elle devenoit cauſtique: des eſprits de cette trempe ne ſouffrent point de contradiction: après avoir foulé aux pieds les plus antiques & les plus reſpectables vérités, ils ne ſont guere diſpoſés à en écouter la défenſe. Ils ſentent d'ailleurs qu'ils n'auroient pas l'avantage dans cette lutte, avec des hommes inſtruits & d'un ſens raſſis: delà la grande reſſource des injures ſi cheres à nos incrédules. Quant aux principes qu'il a établis dans ſes ouvrages, ils ſont affreux. Il n'y a, ſelon lui, point de différence entre le juſte & l'injuſte. Celle qui ſe trouve entre le vice & la vertu, ne prend ſa ſource que dans les loix que les hommes ont faites; & avant ces loix, un homme n'étoit obligé à aucun devoir à l'égard d'un autre homme. Les principaux ouvrages, dans leſquels ce bizarre philoſophe a conſigné ces déteſtables maximes, ſont: I. *Elementa philoſophica ſeu politica de Cive*, Amſterdam, 1647, in-12. Sorbiere le traduiſit en françois, & fit imprimer cette traduction à Amſterdam en 1649, in-12. L'auteur y pouſſe trop loin l'autorité du monarque. Il en fait un deſpote, par reſſentiment contre les parlementaires d'Angleterre qui vouloient anéantir tout gouvernement, à l'exception du républicain. Il y ſuppoſe tous les hommes méchans, non-ſeulement par un penchant d'origine vers le mal, mais de fait & de volonté actuelle. Ils doivent l'être tous dans ſon ſyſtême, & le deviennent infailliblement en ſuivant ſes principes. II. *Leviathan, ſive de Republica*, Amſterdam, 1668, & dans ſes Œuvres philoſophiques, Amſterdam, 1663, en 2 vol. in-4°. III. Il a fait une *Traduction d'Homere* en vers anglois, 1675 & 1677, in-8°; mais bien inférieure à celle du célebre Pope. IV. Une autre de *Thucydide* en anglois, 1676, Londres, in-fol. V. *Décaméron philoſophique, ou X Dialogues ſur la Philoſophie naturelle*, en anglois, 1678, in-12. Cet ouvrage eſt une nouvelle preuve que l'auteur étoit plus grand ſophiſte que grand philoſophe. On peut le regarder comme le précurſeur de Spinoſa. VI. Des *Vers anglois & latins*. VII. Pluſieurs *Ecrits de Phyſique*.

HOBERG, (Wolfgang Helmhard, ſeigneur de) né en Autriche l'an 1612, & mort à Ratisbonne en 1688, à 76 ans, s'eſt fait un nom par ſes ouvrages, & ſur-tout par ſes *Georgica curioſa*.

HOC, (Louis-Pierre le) médecin, natif de Rouen, mort le 27 août 1769, s'eſt diſtingué par ſon oppoſition à toutes les charlataneries & à l'empi-

rifme de nos jours ; il a particuliérement combattu la pratique de l'inoculation dans fon *Avis fur l'inoculation*, 1763, in-12, & dans fon *Inoculation renvoyée à Londres*, 1764, in-12. Il y montre le ridicule de rifquer fa vie pour une maladie qui peut ne pas venir, & prouve par des faits que l'inoculation n'empêche pas la petite vérole naturelle. *Voyez* CONDAMINE.

HOCHSTETTER, (André-Adam) docteur Luthérien, né à Tubinge en 1668, devint fucceffivement profeffeur d'éloquence, de morale & de théologie à Tubinge, pafteur, furintendant & recteur de l'académie de cette ville, où il mourut en avril 1717. Ses principaux ouvrages font: I. *Collegium Puffendorfianum.* II. *De Feſto expiationis & Hirco Azazel.* III. *De Conradino, ultimo ex Suevis Duce.* IV. *De rebus Elbingenſibus.* Ouvrages favans & utiles dans tous les endroits où l'auteur s'eſt tenu en garde contre les préjugés de fa fecte.

HOCHSTRAT, (Jacques) ainfi nommé, parce qu'il étoit natif de Hoogftraten, petite ville au quartier d'Anvers, fut profeffeur de théologie à Cologne, prieur du couvent des Dominicains de cette ville, & inquifiteur dans les trois électorats eccléfiaftiques. Il eut un grand démêlé avec Reuchlin, qu'il regardoit, non fans raifon, comme favorable aux nouvelles opinions (*voyez* REUCHLIN). Tous les fectaires & Erafme font un portrait défavantageux de fon cœur; mais c'étoit la charge d'inquifiteur, dont il rempliffoit les devoirs avec ardeur, qui le rendoit odieux. Il mourut à Cologne en 1527. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverfe. *Voyez* le P. Echard, tom. 2, p. 67.

HOCQUINCOURT, *voy.* MONCHY.

HOCWART, (Laurent) qu'on croit avoir pris naiffance à Ratisbonne, compofa dans le 16e. fiecle, une *Chronique de l'Evêché de Ratisbonne.* Cet ouvrage, qu'on regarde comme affez exact, avoit été oublié depuis fa naiffance; mais M. Œfele, bibliothécaire éclairé & laborieux de l'électeur de Baviere, l'a publié en 1763, dans le premier tome des *Scriptores rerum Boïcarum*, en 2 vol. in-fol.

HODY, (Humfrei) archidiacre d'Oxford, & profeffeur royal en langue grecque dans l'univerfité de cette ville, mourut en 1706, à 47 ans. On a de lui : *De Græcis illuſtribus, linguæ græcæ litterarumque humaniorum inſtauratoribus* : ouvrage curieux, mais d'une exactitude de détails qui va jufqu'à la minutie, publié de nouveau à Londres en 1742, in-8°, avec la vie de l'auteur par Samuel Jebb. II. *De Bibliorum textibus originalibus*, in-fol., Oxford, 1705. Il y démontre fupérieurement la nouveauté des points mafforétiques, & détruit, comme l'avoit déja fait Louis Cappel, ce petit artifice imaginé par les Rabbins, pour détruire l'autorité des anciennes Verfions; artifice dont les bons Buxtorf, & d'autres hébraïfans (fur-tout parmi les proteftans) ont été les dupes (*voyez* CAPPEL, ÉLÉAZAR, GOROPIUS). III. Une *Differtation* latine *contre l'Hiſtoire*

d'Aristée. IV. Une *Dissertation* latine, curieuse & savante, *sur Jean d'Antioche*, surnommé *Malala.* Elle est jointe à la *Chronique* de cet auteur, imprimée à Oxford, par les soins & avec les notes de Chilméad.

HOÉ, (Mathias) né à Vienne en 1580, fut conseiller ecclésiastique, premier prédicateur & principal ministre de la cour de Saxe. C'étoit un esprit emporté, qui se déchaînoit également contre les Catholiques & contre les Calvinistes. Il mourut en 1645. On a de lui un *Commentaire sur l'Apocalypse*, Leipsig, 1671, in-fol., & d'autres ouvrages dignes d'un enthousiaste.

HŒFEN, *voyez* CURIIS (Jean de).

HOESCHELIUS, (David) bibliothécaire d'Ausbourg sa patrie, mort dans cette ville en 1617, à 70 ans, enrichit la bibliotheque confiée à ses soins de quantité de manuscrits grecs. Il en publia en 1606 le *Catalogue*, qui est justement estimé. Il fut réimprimé à Ausbourg, 1675, in-4°, avec des augmentations. Pour que les manuscrits de la bibliotheque qu'il dirigeoit ne fussent pas un trésor enfoui pour le public, il faisoit imprimer les plus précieux. Outre son *Catalogue*, on a de lui des *Notes sur Origene*, *sur Photius*, *sur Procope*, dont il donna une version; *sur Philon*, &c.

HOESSIN, (Crésence) née à Kaufbeuren, en Suabe, le 20 octobre 1684, se fit religieuse du tiers-ordre de S. François, & parvint dans cet état à une grande perfection des vertus chrétiennes. On en rapporte des choses fort extraordinaires. Elle mourut en odeur de sainteté le 5 avril 1744. Son tombeau est visité par une grande affluence de peuple. On prétend que le procès de sa canonisation n'est suspendu que par rapport à certaines singularités que présente l'histoire de sa vie.

HOFFÆUS, (Paul) Jésuite Allemand, rendit de si grands services à la Religion Catholique, en Baviere & autres provinces de la Germanie, qu'Albert V, duc de Baviere, disoit lui devoir, ainsi qu'à Pierre Canisius, la conservation de la vraie foi, dans la crise où elle se trouvoit par les dégâts des nouvelles erreurs. *Petrus* Canisius (disoit ce pieux prince en faisant allusion à un passage connu de la liturgie) *& Paulus* Hoffæus *ipsi nos docuerunt legem tuam, Domine.* Hoffæus mourut à Ingolstadt en 1608.

HOFFMANN, (Gaspar) né à Gotha en 1572, fut professeur en médecine à Altorf, depuis 1607 jusqu'à sa mort arrivée en 1648. Il étoit savant au rapport de Coringius, mais c'étoit un savant hargneux & mordant selon Thomas Bartholin; en effet, ses écrits sont remplis de critiques ameres & piquantes. On peut juger de son aisance à écrire, par le grand nombre de volumes qu'il a enfantés. Ses principaux ouvrages sont: I. *Notæ prepetuæ in Galeni librum de ossibus*, in-fol. II. *Institutionum Medicarum lib. 3*, in-4°. III. *De Medicamentis Officinalibus*, in-4°, &c. Haller en fait peu de cas.

HOFFMANN, (Maurice) né à Furstemwald, dans la Marche de Brandebourg, en 1622,

professeur en médecine à Altdorf, mourut en 1698. Ses ouvrages sont : I. *Altdorfi deliciæ hortenses*, 1677, in-4°. II. *Appendix ad Catalogum Plantarum hortensium*, 1691, in-4°. III. *Deliciæ silvestres*, 1677, in-4°. IV. *Florilegium Altdorfinum*, 1676, vol. in-4°, &c.

HOFFMANN, (Jean-Maurice) fils du précédent, médecin du marquis d'Anspach, & professeur en médecine à Altdorf, mourut à Anspach en 1727, à 74 ans. Il a continué les *Deliciæ hortenses Altdorfinæ* de son pere, 1703, in-4°. Il a donné aussi *Acta laboratorii chymici Altdorfini*, 1719, in-4°, & *De differentiis alimentorum*, 1677, in-4°.

HOFFMANN, (Fréderic) né à Hall en Saxe en 1660, prit le bonnet de docteur en médecine l'an 1681. Nommé professeur de cette science en 1693, dans l'université de Hall, il remplit cet emploi avec beaucoup de distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1742. Ses ouvrages ont été recueillis par les freres de Tournes, imprimeurs de Geneve, en 1748, 6 tom. in-fol. Il y a un premier supplément, 2e. édition de 1754, en 2 parties; un second en 3 vol. le tout se relie en 6 ou 7 vol. On trouve de bonnes choses dans cette énorme compilation; mais le style de l'auteur est lâche & diffus. Il raconte longuement des choses triviales; il se répete sans cesse, & sur-tout dans ses œuvres posthumes. Malgré ces défauts, Hoffmann mérite d'être mis au nombre des meilleurs auteurs de médecine. Il connoissoit cette science à fond, & il étoit d'ailleurs grand praticien. L'élixir qui porte son nom, est renommé & d'un grand usage; peut-être donne-t-on trop d'étendue à ses bons effets, & le croit-on assorti à un trop grand nombre de maladies.

HOFFMANN, (Jean-Jacques) né à Bâle en 1635, professeur en langue grecque en cette ville, avoit une mémoire prodigieuse. Il ne s'y fioit pourtant pas, & il étoit dans l'usage de confier au papier les faits curieux que ses lectures lui offroient. Il fit part aux savans de ses collections, en publiant l'an 1668 un *Dictionnaire historique universel*, en latin, réimprimé à Leyde en 1698, en 4 vol. in-fol. Il y a quelques articles curieux, sur-tout les articles d'érudition; mais ils sont écrits presque tous d'une maniere peu agréable, & la plupart fourmillent de fautes. On a encore de lui : I. Des *Poésies latines* 1686. II. Une *Histoire des Papes*, en latin, 1687, 2 vol., où tous les faits sont altérés. III. *Historia Augusta*, Amsterdam, 1687, in-fol. Il mourut à Bâle le 10 mai 1706. Il y a eu plusieurs autres savans qui ont porté le nom d'Hoffmann.

HOFFMANN, (Daniel) ministre Luthérien, professeur de théologie à Helmstadt, chef d'une secte qui soutenoit qu'*il y avoit des choses véritables en théologie, qui sont fausses en philosophie* : assertion absurde en bonne logique, & que Pomponace (*voyez* ce mot) avoit déjà tâché d'accréditer. L'erreur de Hoffmann excita des disputes & causa du trouble dans les écoles protestantes de

l'Allemagne: pour les assoupir, le duc de Brunswick, après avoir consulté l'université de Rostoc, l'obligea à se rétracter publiquement, & d'enseigner que la vraie philosophie n'est point opposée à la vraie théologie. Hoffmann débitoit ses délires vers la fin du 16e. siecle, & mourut à Wolfenbutel en 1611, âgé de 72 ans. Il a écrit contre Beze. — Il est différent de Melchior HOFFMANN, autre fanatique du 16e. siecle, qui mourut en prison à Strasbourg, après avoir fait beaucoup de bruit.

HOFMANSWALDAU, (Jean-Chrétien de) conseiller impérial, & président du conseil de la ville de Breslaw, où il étoit né en 1617, s'acquit une grande réputation par ses *Poésies* allemandes. On a aussi de lui, en vers allemands, le *Pastor fido* de Guarini, & le *Socrate mourant* de Théophile. Il mourut en 1679, à 63 ans, aimé & considéré.

HOGARTH, (Guillaume) peintre Anglois, né à Londres en 1698, mourut en octobre 1764, à Leicesterfields. Il fut nommé peintre du roi d'Angleterre en 1757. Ses compositions sont mal dessinées & foiblement coloriées; mais ce sont des tableaux parlans de diverses scenes comiques ou morales de la vie. Il avoit négligé le méchanisme de son art, c'est-à-dire, les traits du pinceau, le rapport des parties entr'elles, l'effet du clair-obscur, l'harmonie du coloris, &c., pour s'élever jusqu'à la perfection de ce méchanisme, c'est-à-dire, au poétique & au moral de la peinture. *Je reconnois*, disoit-il, *tout le monde pour juge compétent de mes tableaux, excepté les connoisseurs de profession.* Un seul exemple prouvera combien il réussit. Il avoit fait graver une estampe, dans laquelle il avoit exprimé avec énergie les différens tourmens qu'on fait éprouver aux animaux. Un chartier fouettoit un jour ses chevaux avec beaucoup de dureté; un bon-homme, touché de pitié, lui dit : *Misérable ! tu n'as donc pas vu l'estampe d'Hogarth ?...* Sentiment qui exprime une moralité que le St-Esprit n'a pas jugé indigne de ses leçons: *Novit justus jumentorum suorum animas ; viscera autem impiorum crudelia.* Il publia en 1750 un traité en anglois, intitulé : *Analyse de la beauté.* L'auteur prétend que les formes arrondies constituent la beauté du corps : principe vrai à certains égards, faux à plusieurs autres.

HOLBACH, (Paul Thiry d') baron de Héese & de Léende, né dans le Palatinat, membre des académies de Pétersbourg, de Manheim & de Berlin, mort à Paris, le 21 janvier 1789, âgé de 66 ans, est particuliérement connu par un *Recueil des Mémoires les plus intéressans de Chymie & d'Histoire naturelle, contenus dans les Actes de l'Académie d'Upsal*, Paris, 1764, 2 vol. in-12. On a encore de lui une édition du *Traité de la Pyrite, de Henckel*, avec des notes qui dérogent beaucoup au texte, & substituent des idées romanesques à celles de l'auteur. M. d'Holbach (il faudroit *de Holbach*, mais l'usage de ne pas aspirer les noms étrangers, a prévalu en France) avoit

un goût particulier pour les systêmes nouveaux & accueillis. Il étoit lié avec tous les beaux-esprits de Paris. M. de Buffon le cite souvent dans ses *Epoques de la Nature* ; & M. d'Holbach accréditoit tant qu'il étoit en son pouvoir, les opinions du célebre naturaliste.

HOLBEN *ou* HOLBEIN, (Jean) peintre, né à Bâle en 1498, mania avec une égale facilité le burin & le pinceau. Erasme, son ami, l'envoya en Angleterre au chancelier Morus, qui le reçut très-bien, & qui le présenta à Henri VIII. Ce monarque passionné pour la peinture, le fixa auprès de lui par sa protection & par ses bontés. Il reçut plusieurs bienfaits de ce prince, & lui devint si cher, qu'ayant osé repousser rudement un comte qui vouloit entrer dans son cabinet contre l'ordre du roi, & le comte s'en plaignant, le roi lui répondit: Qu'*il seroit plus facile de faire sept comtes de sept paysans, qu'un seul Holben de tant de comtes.* Ce maître avoit un bon goût de peinture, qui n'avoit rien des défauts du goût allemand. On remarque beaucoup de vérité dans ses portraits, une imagination vive & élevée dans ses compositions, un beau fini dans l'exécution ; son coloris est vigoureux, ses carnations sont vives, & ses figures ont un relief qui séduit agréablement les yeux. On lui reproche d'avoir fort mal jeté ses draperies. Holben travailloit avec un égal succès, en miniature, à gouache, en détrempe & à l'huile. Il peignoit de la main gauche. Il atteignit presque la perfection de son art, dans les premiers ouvrages qu'il produisit. Il fit à Bâle une *Danse de Paysans* dans le marché au poisson ; & sur les murs du cimetiere de S. Pierre de Bâle ; la *Danse de la Mort* qui attaque toutes les conditions de la vie : tous les étrangers la vont voir comme une des curiosités les plus intéressantes de Bâle (*voyez* le *Dict. géograph.*). On vante ses Portraits de l'empereur Charles-Quint, de Froben, d'Erasme, & de Holben lui-même. Ses principaux ouvrages sont à Bâle & à Londres. On peut en voir la liste dans l'édition de l'*Encomium Moriæ* (Eloge de la Folie) d'Erasme, avec les commentaires de Listrius. On y trouve aussi sa *Vie :* c'est celle d'un débauché & d'un prodigue. Il mourut de la peste à Londres en 1554.

HOLBERG, (Louis de) né en 1684 à Bergen en Norwege, d'un pere qui étoit lieutenant colonel, fut obligé de servir comme caporal, & devint ensuite précepteur chez un pasteur de paroisse de campagne. Il parcourut ensuite la Hollande, la France, l'Italie & l'Angleterre, & recueillit des connoissances en tout genre. De retour à Copenhague, il devint assesseur du consistoire : on le vit tour-à-tour poëte satyrique, comique, historien, moraliste ; & s'il n'eut pas de succès dans tous ces genres, il ne laissa pas d'acquérir de la réputation. Un volume de ses *Comédies* a été traduit en françois. Son *Histoire de Danemarck*, en 3 vol. in-4°, est la meilleure qu'on ait donnée, quoique pleine de faits minutieux

tieux & écrite d'un ſtyle négligé, plat & ignoble. Comme moraliſte, il eſt connu par 2 vol. intitulés: *Penſées Morales*, où, parmi quelques réflexions juſtes, il y a un grand nombre de paradoxes & de trivialités. On a encore de lui une critique de l'ouvrage de Monteſquieu; *De la Grandeur & de la Décadence des Romains*; parmi des remarques fauſſes ou vétilleuſes, il y en a de très-bonnes; l'ouvrage eſt écrit en françois, d'un ſtyle qui eſt quelquefois plaiſant. Il l'avoit donné à corriger à un ami, mais il ne voulut pas ſe tenir à ſes corrections. Il a écrit auſſi des *Lettres ſur l'Eſprit des Loix*, dont on doit porter le même jugement. Ce ſavant mourut en 1754, à 70 ans, laiſſant des richeſſes conſidérables, que ſes livres, ſa place d'aſſeſſeur, ſa frugalité & ſon économie lui avoient procurées. Comme il devoit preſque tout aux lettres, il voulut leur rendre la plus grande partie de ſon bien. Il donna 70,000 écus à l'académie de Zélande, fondée pour l'éducation de la jeune nobleſſe, & ce don lui valut le titre de *Baron*. Il laiſſa auſſi un fonds de 16,000 écus pour les dots de quelques jeunes demoiſelles choiſies dans les familles bourgeoiſes de Copenhague.

HOLCOLT *ou* HOLKOT, (Robert) Dominicain, natif de Northampton, mourut en 1349. On a de lui un *Commentaire ſur le Maître des Sentences*, 1497, in-fol.

HOLDA, femme de Sellum, prophéteſſe à Jéruſalem, fut conſultée par le roi Joſias ſur le Livre de la Loi, trouvé dans le tréſor du Temple, en travaillant aux réparations de cet édifice. La prophéteſſe annonça aux envoyés du roi tous les maux que la colere de Dieu alloit faire fondre ſur le peuple; mais elle ajouta, que puiſque Joſias s'étoit humilié devant le Seigneur, ces maux n'arriveroient point ſous ſon regne.

HOLDEN, (Henri) théologien Anglois, après avoir enſeigné la théologie dans pluſieurs univerſités, vint recevoir le bonnet de docteur en Sorbonne à Paris, en 1646, & y mourut en 1662; auſſi regretté pour ſon exacte probité, que pour ſa profonde érudition. On lui doit: I. *Analyſis fidei*, petit ouvrage réimprimé par Barbou en 1766. Il comprend toute l'économie de la Religion, les principes & les motifs de la foi, & l'application de ces principes aux queſtions de controverſe. Ce théologien raiſonnoit plus qu'il ne compiloit. Ses définitions & ſes diviſions ſont nettes, exactes, préciſes, & n'ont rien de la barbarie ſcholaſtique. Il ſe peut que l'auteur en voulant trop ſe reſſerrer, a été quelquefois un peu obſcur, & qu'il a donné lieu à des objections raiſonnables: ce qui lui eſt arrivé, en particulier, dans la maniere dont il traite la nature & les motifs de la foi, où M. Grandin, docteur & ſyndic de Sorbonne, a trouvé quelques aſſertions peu exactes. La critique de M. Grandin ſe trouve à la page 413 de cette édition de l'Analyſe: » On ne peut diſconvenir, dit » un théologien, qu'elle ne ſoit » fondée; ſans qu'on en puiſſe » rien conclure contre les ſen-

» timens de Holden. Tous ceux » qui ont voulu analyser la foi » selon les regles de la logique » humaine, sont tombés dans » les mêmes inconvéniens. En » perdant de vue la définition » de la foi, qui est *Donum Dei* » *ac lumen quo illustratus homo* » *firmiter assentitur*, &c., en ne » songeant pas que la foi fait » croire non-seulement à la » révélation, mais la révéla- » tion même, ils se sont envi- » ronnés de difficultés, dont » ils ne se sont pas tirés sans » paralogisme ». On peut voir cet objet saisi sous le vrai point de vue dans le *Catéchisme Philosophique*, tom. 3, n°. 393 & suivans. Cet ouvrage de Holden a été traduit en françois. II. Des *Notes marginales*, très-claires, quoiqu'un peu courtes, sur le Nouveau-Testament. Il les publia en 1660, 2 vol. in-12, &c. III. Des *Lettres théologiques* insérées dans la derniere édition de l'*Analysis*.

HOLDER, (Guillaume) né dans le comté de Nottingham, devint membre de la société royale de Londres, chanoine de S. Paul, aumônier du roi, & mourut en janvier 1697, après avoir publié : I. *Comparaison du Mois lunaire avec l'Année solaire*, 1694, in-8°. II. *Elémens du Langage*, 1669, in-8°. III. *Principes naturels de l'Harmonie*, 1694, in-8°.

HOLL, (François-Xavier) Jésuite, né à Schwandorf, dans le Haut-Palatinat; après avoir enseigné les belles-lettres, se consacra entiérement à l'étude du droit ecclésiastique de l'Allemagne, & fut professeur pendant 26 ans dans les plus célebres universités de l'Empire. Il mourut à Heidelberg, le 6 mars 1784, à l'âge de 64 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, entr'autres : *Statistica Ecclesiæ Germanicæ*, Heidelberg, 1779, in-8°., plein de recherches sur la discipline ancienne & moderne de l'Eglise, sur ses usages & ses loix, avec des observations utiles & intéressantes. Il étoit occupé à mettre en ordre les matériaux pour le second volume, lorsque la mort l'enleva.

HOLLARD, (Wenceslas) graveur, né à Prague en 1607. L'œuvre de ce maître est des plus considérables : il excelloit particuliérement à graver des Paysages, des Animaux, des Insectes & des Fourrures. Lorsqu'il a voulu sortir de ce genre, il est devenu un graveur médiocre. Il dessinoit mal ses figures; les sujets de grande composition qu'il a exécutés, même d'après les meilleurs maîtres, manquent de goût, d'effet & d'intelligence. Il mourut en mars 1677.

HOLLERIUS, *voy.* HOULLIER.

HOLOPHERNE, général des armées de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, marcha avec une armée de 120,000 hommes d'infanterie, & 12,000 de cavalerie, contre les Ismaëlites, les Madianites, & les autres peuples circonvoisins. Après les avoir réduits par la terreur de son nom & la force de ses armes, il se disposa à attaquer Béthulie, vers l'an 634 avant J. C. La situation avantageuse de cette ville ne lui permit pas d'en faire le siege. Il voulut l'obliger de se rendre, en coupant

l'aqueduc qui fournissoit de l'eau à ses habitans. Les assiégés étoient réduits à la derniere extrémité, lorsque Dieu suscita une jeune veuve très-riche & très-belle pour les délivrer. Parée de ses plus beaux habits, elle passa dans le camp d'Holopherne, qui, charmé de sa beauté & de son esprit, la reçut avec transport, & lui permit de faire tout ce qu'elle voudroit. Quatre jours après, le général Assyrien fit un grand festin, & invita Judith à passer la nuit avec lui. Tous les officiers s'étant retirés, & la sainte femme se trouvant seule avec Holopherne, profondément endormi par le vin qu'il avoit bu, elle lui coupa la tête, & vint la pendre aux murs de Béthulie. Les assiégés profitent de la frayeur que cet événement avoit jeté dans le camp des assiégeans, les poursuivent, les taillent en pieces, & s'enrichissent de leurs dépouilles. Le grand-prêtre de Jérusalem vint pour voir Judith; il la bénit, & lui donna toute la dépouille d'Holopherne. Cette sainte veuve célébra sa victoire par un *Cantique*. Voyez JUDITH.

HOLOPHERNE, roi de Cappadoce, *voyez* ARIARATHE I.

HOLSTENIUS, (Luc) savant, né à Hambourg, quitta la France, où son érudition lui avoit fait un nom, pour se rendre à Rome, auprès du cardinal Barberin. Il obtint, par le crédit de son protecteur, un canonicat de S. Pierre, & la place de garde de la bibliotheque du Vatican. On l'envoya, en 1655, au-devant de la reine Christine de Suede, dont il reçut la profession de foi à Inspruck. Un jugement solide, un savoir profond, une critique judicieuse, un style pur & net, voilà les qualités des écrits de ce savant, qui réunissoit beaucoup de modestie à un mérite reconnu. La plupart ne consistent qu'en *Notes* & en *Dissertations*, répandues dans les ouvrages de ses amis. Il mourut en 1661, à 65 ans. Le cardinal Barberin lui fit élever un tombeau. On a imprimé de lui : *Codex Regularum Monasticarum & Canonicarum*, Ausbourg, 1759, en 6 vol. in fol. Rickius trouva dans les papiers de Holstenius des notes & des corrections savantes & considérables sur la Géographie d'Etienne de Byzance. Il en orna l'édition qu'il donna de cet ancien géographe en Hollande, in-fol., 1684. Holstenius traduisit aussi la *Vie de Pythagore*, écrite par Porphyre, Rome, 1630, grec & latin, in-8°., l'orna de notes, & d'une *Dissertation* assez curieuse sur la vie & les écrits de ce dernier; & corrigea le livre d'Eusebe contre Hiéroclès.

HOLYVOOD, *voyez* SACROBOSCO.

HOMBERG, (Guillaume) fils d'un gentilhomme Saxon, retiré à Batavia, naquit dans cette ville en 1652. Après avoir étudié dans les principales universités d'Allemagne & d'Italie, il vint en France & passa en Angleterre, retourna en France, où il fut arrêté par les offres avantageuses du grand Colbert. Ses *Phosphores*, une *Machine pneumatique* de son

invention, plus parfaite que celle de Guericke; ses *Microscopes* très-simples, très-commodes, très-exacts; plusieurs découvertes en chymie lui ouvrirent les portes de l'académie des sciences: il fut reçu en 1691. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, instruit de son mérite, le fit son premier médecin, & le prit auprès de lui en qualité de physicien. Ce prince, passionné pour la chymie, lui donna une pension & un laboratoire très-bien fourni; il y travailla avec une activité infatigable; mais il faut convenir que l'imagination présida à plusieurs de ses tentatives; qu'il fit des expériences ridicules, & attacha quelquefois de fausses idées aux résultats qu'il en obtenoit. Il mourut dans de grands sentimens de piété & de religion, le 24 septembre 1715, laissant plusieurs écrits dans les Mémoires de l'Académie; mais sans avoir publié aucun corps d'ouvrage. Il avoit fait abjuration de la religion prétendue-réformée en 1682.

HOME, (David) ou plutôt HUME, comme son nom latin le marque (quoiqu'il ne faille pas le confondre avec le fameux David HUME), ministre protestant, d'une famille distinguée d'Ecosse, fut d'abord attaché à l'église réformée de Duras, dans la Basse-Guienne, puis à celle de Gergeau, dans l'Orléanois. Jacques I, roi d'Angleterre, le chargea de pacifier les différends entre Tilenus & du Moulin, touchant la Justification; & même, s'il étoit possible, de réunir tous les théologiens protestans de l'Europe en une seule & même doctrine, & sous une unique confession de foi; comme si des gens qui avoient secoué une autorité infaillible, établie par Dieu même, pouvoient professer une croyance invariable & uniforme (*voyez* LENTULUS Scipion). On a de Home divers ouvrages. Le plus considérable est: *Davidis Humii apologia Basilica, seu Machiavelli ingenium examinatum*, 1626, in-4°. On lui attribue deux Satyres atroces contre les Jésuites, le pape & l'Eglise Romaine: I. *Le contr'Assassin, ou Réponse à l'Apologie des Jésuites*, Geneve, 1612, in-8°. II. *L'Assassinat du Roi, ou Maximes du Vieil de la Montagne Vaticane & de ses Assassins, pratiquées en la personne de défunt Henri le Grand*, 1617, in-8°. Ces deux libelles, fruit d'une méchanceté grossiere & dégoûtante, sont devenus rares. On a aussi de lui plusieurs Pieces de poésie latine, dans les *Deliciæ Poëtarum Scotorum* d'Artus Jonston, Amsterdam, 1637, 2 vol. in-12.

HOMELIUS, (Jean) né à Memmingen l'an 1518, professa avec succès les mathématiques à Leipsig & dans plusieurs villes d'Allemagne. Il inventa un grand nombre d'instrumens de cette science, & s'acquit l'estime de l'empereur Charles-Quint. Il mourut en 1562, à 44 ans, regretté des savans. Il n'eut pas le tems de faire imprimer ses ouvrages.

HOMERE, le pere de la poésie grecque, ainsi nommé après être devenu aveugle, fut d'abord appellé *Mélésigene*, parce qu'il étoit né auprès du

fleuve Mélès ; mais on ne connoît pas le lieu de sa naissance. Sept villes se disputerent l'honneur de lui avoir donné le jour : Smyrne, Rhodes, Colopho, Salamine, Chio, Argos & Athenes.

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athenæ,
Orbis de patriâ certat, Homere, tuâ.

L'opinion la plus commune est qu'Homere erroit dans ces sept villes, récitant ses ouvrages, & trouvant par ce moyen celui de subsister. On l'a comparé aux Troubadours, poëtes des siecles d'ignorance, & aux Chansonniers ambulans de nos jours. La sagacité avec laquelle il décrit tout ce qui concerne l'art de la guerre, les mœurs & les coutumes des peuples étrangers, les loix & la religion des différentes contrées de la Grece, la situation des villes & des pays, prouve qu'il avoit beaucoup voyagé. Quelques savans prétendent que, sur la fin de ses jours, il leva une école à Chio, & qu'on voit encore à 4 milles de cette ville, les sieges des disciples & la chaire du maître, creusés dans le roc. Ils ajoutent qu'il s'y maria, & qu'il y composa son *Odyssée*. C'est un poëme épique, dans lequel il chante les voyages & les aventures d'Ulysse, après la prise de Troie. Il avoit enfanté auparavant l'*Iliade*, laquelle a pour objet la colere d'Achille, si pernicieuse aux Grecs, qui mirent le feu à cette ville. Ces deux Poëmes sont la premiere & la plus ancienne histoire des Grecs, & le tableau le plus vrai des mœurs antiques. La Grece, reconnoissante envers le poëte qui l'avoit immortalisée, lui éleva des statues & des temples, comme aux dieux & aux héros. Il en avoit un à Smyrne, un autre à Alexandrie. Les anciens croyoient avoir assez bien prouvé une chose, quand ils produisoient le moindre passage de cet auteur, pour appuyer leur opinion, ou pour résoudre leurs doutes. Si Homere a eu des temples, dit un homme d'esprit, il s'est trouvé bien des infideles qui se sont moqués de sa divinité. Il est certain que les anciens & plusieurs modernes ont exagéré le mérite d'Homere, & poussé les éloges jusqu'à l'enthousiasme le plus déraisonnable. « Je ne suis plus » maître de mon admiration, » dit l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*, quand je vois ce » génie altier planer, pour » ainsi dire, sur l'univers, lan- » çant de toutes parts ses re- » gards embrasés ; recueillant » les feux & les couleurs dont » les objets étincellent à sa » vue ; assistant au conseil des » dieux ; sondant les replis du » cœur humain, & bientôt » riche de ses découvertes, » ivre des beautés de la na- » ture, & ne pouvant plus » supporter l'ardeur qui le dé- » vore, la répandre avec pro- » fusion dans ses tableaux & » dans ses expressions, mettre » aux prises le ciel avec la » terre, & les passions avec » elles-mêmes ; nous éblouir » par ces traits de lumiere, » qui n'appartiennent qu'aux » talens supérieurs ; nous en- » traîner par ces saillies de sen-

» timent qui sont le vrai subli- » me, & toujours laisser dans » notre ame une impression » profonde, qui semble l'é- » tendre & l'agrandir : car ce » qui distingue sur-tout Ho- » mere, c'est de tout animer, » & de nous pénétrer sans » cesse des mouvemens qui l'a- » gitent; c'est de tout subordon- » ner à la passion principale, » de la suivre dans ses fougues, » dans ses écarts, dans ses in- » conséquences, de la porter » jusqu'aux nues, & de la faire » tomber quand il le faut, par » la force du sentiment & de » la vertu, comme la flamme » de l'Etna que le vent re- » pousse au fond de l'abyme; » c'est d'avoir saisi de grands » caracteres, d'avoir différen- » cié la puissance, la bravoure » & les autres qualités de ses » personnages, non par des » descriptions froides & fas- » tidieuses, mais par des coups » de pinceau rapides & vi- » goureux, ou par des fictions » neuves, & semées presqu'au » hasard dans ses ouvrages ». On ne peut certainement disconvenir qu'Homere n'ait été un grand génie; mais on auroit sur les yeux un bandeau bien épais, si l'on ne voyoit dans l'*Iliade*, & sur-tout dans l'*Odyssée*, des harangues d'un sublime ennuyeux, des descriptions trop chargées, des épithetes mal placées, des comparaisons trop peu variées, des longueurs, des endroits foibles. Ses dieux sont extravagans, & ses héros grossiers jusqu'à la rusticité (*voyez* HOUDAR). « Homere & l'Arioste, » dit un homme d'esprit, ont » le même défaut, l'intempé- » rance de l'imagination & le » romanesque incroyable ». Plusieurs auteurs se sont occupés à faire la comparaison d'Homere & de Virgile. L'abbé Trublet a entassé sur ce sujet des antitheses de tous les genres, jusqu'à la subtilité la plus raffinée. Il résulte de tout ce que l'on a écrit sur ce sujet, que le génie du poëte Grec étoit plus vif, plus hardi, plus original, mais en même tems plus inculte, plus exagéré, plus gigantesque que celui du poëte latin. Virgile a sans doute profité des ouvrages d'Homere, mais à la maniere d'un habile architecte qui fait servir à un bâtiment nouveau les décombres d'un édifice antique (*voy.* VIRGILE). Alexandre faisoit ses délices de la lecture du poëte Grec. Il le mettoit ordinairement sous son chevet avec son épée. Il renferma l'*Iliade* dans la précieuse cassette de Darius : *Afin*, dit ce prince à ses courtisans, *que l'ouvrage le plus parfait de l'esprit humain, fût renfermé dans la cassette la plus précieuse du monde.* Il appelloit Homere, *ses provisions de l'art militaire.* Voyant un jour le tombeau d'Achille dans le Sigée : *O fortuné Héros*, s'écria-t-il, *d'avoir eu un Homere pour chanter tes victoires!....* Outre l'*Iliade* & l'*Odyssée*, on attribue encore à Homere un poëme burlesque, intitulé : *La Batrachomyomachie*, que plusieurs de nos poëtes, entr'autres Boivin, ont traduit en vers françois. Nous avons de belles éditions d'*Homere* en grec, avec des notes : I. celle de Florence, 1488, 2 vol. in-fol. II. celle de Rome, 1542 & 1550, avec

les commentaires d'Eustathe, 4 vol. in-fol. III. celle de Glasgow, 1756, 2 vol. in-fol. Les belles éditions grecques & latines sont : I. celle de Schrevelius, 1656, 2 vol. in-4°. II. celle de Barnès, 1711, 2 vol. in-4°. III. celle de Clarke, 1729, 2 vol. in-4°. Madame Dacier en a donné une traduction françoise, 1711 & 1716, Paris, Rigaud, 6 vol. in-12. On les orne quelquefois des figures de Picart, qui ont été faites pour l'édition de Hollande. Il y en a une édition postérieure de Paris, en 8 vol. M. Bitaubé a donné une traduction ou plutôt une imitation de l'*Iliade* & de l'*Odyssée*, in-8° & in-12, en prose. Il en a paru une nouvelle en 1777, 3 vol. in-8° ou in-12. M. de la Motte & M. de Rochefort ont traduit en vers l'*Iliade* : celle du dernier qui est en 3 vol. in-8°, 1772, a entiérement fait oublier l'autre (*voyez* HOUDAR). M. de Rochefort a traduit aussi en vers l'*Odyssée* (voyez *son article*). Quoiqu'il n'y ait rien de constant sur l'histoire d'Homere, quelques savans en rapportent les circonstances suivantes. Ils lui donnent pour mere Crithéis, & pour maître Phemius ou Pronapide, qui enseignoit à Smyrne les belles-lettres & la musique. Phemius, charmé de la bonne conduite de Crithéis, l'épousa & adopta son fils. Après la mort de Phemius & de Crithéis, Homere hérita de leurs biens & de l'école de son pere. Un maître de vaisseau, nommé *Mentès*, qui étoit allé à Smyrne pour son trafic, enchanté d'Homere, lui proposa de quitter son école, & de le suivre dans ses voyages. Homere, qui pensoit déja à son *Iliade*, s'embarqua avec lui. Il paroît qu'il parcourut toute la Grece, l'Asie-Mineure, la Mer-Méditerranée, l'Egypte & plusieurs autres pays. Après diverses courses, il se retira à Cumes, où il fut reçu avec transport. Il profita de cet enthousiasme pour demander d'être nourri aux dépens du trésor public; mais ayant été refusé, il sortit pour aller à Phocée, en faisant cette imprécation : *Qu'il ne naisse jamais à Cumes de Poëtes pour la célébrer!* Il erra ensuite en divers lieux, & s'arrêta à Chio. Quelque tems après, ayant ajouté à ses Poëmes beaucoup de vers à la louange des villes grecques, sur-tout d'Athenes & d'Argos, il alla à Samos, où il passa l'hiver. De Samos il arriva à Ios, aujourd'hui Nio, l'une des Sporades, dans le dessein de continuer sa route vers Athenes; mais il tomba malade, & y mourut vers l'an 900, & selon d'autres, vers l'an 600 avant J. C. Les différens événemens de sa vie ne sont guere mieux constatés que la date de sa naissance & de sa mort. On lui éleva un tombeau sans aucune inscription. Le tems a détruit ce monument; & c'est sans fondement qu'un officier Hollandois, au service de la Russie, ayant eu occasion de débarquer à Nio, & en ayant fait enlever quelques marbres, avoit voulu persuader qu'il avoit trouvé le tombeau d'Homere. Les circonstances de cette prétendue découverte & la description qu'il en a faite, suffisent pour

la réfuter. Un auteur moderne, le plus savant peut-être, ou, si l'on veut, le plus extraordinaire critique de ce siecle, a prétendu que le Cantique de Débora, & le sujet d'histoire qui est traité dans le 19 & 20e. chapitre du livre des *Juges*, a produit, par un alliage que l'imagination des Grecs a eu l'habileté d'amalgamer,, le germe de l'*Iliade*. Selon lui, les Grecs, ayant imaginé leurs tems héroïques d'après nos Livres-Saints, en ont emprunté ces noms illustrés par les deux plus grands poëtes qui aient jamais existé, les noms d'Ajax, d'Enée, de Diomede, d'Agamemnon, de Ménélas. L'on verra que ces noms ne sont tous que des traductions de ceux des enfans de Jacob, Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Dan, Issachar, Zabulon, &c., que les Grecs ont rendus dans leur langue, tantôt avec une exactitude littérale, & tantôt avec des altérations grossieres. « Comme les » tribus, dit-il, portent les » noms des enfans de Jacob, » & qu'il y est dit au nombre » singulier, en parlant de cha» cune d'elles, que Ruben, » Siméon, Lévi, Juda, Dan, » Issachar, Zabulon, &c., a fait » telle ou telle chose, les » Grecs, en traduisant ces noms » dans leur langue, plusieurs » bien, d'autres mal, ont aussi » attribué aux deux Ajax, à » Enée, à Diomede, à Aga» memnon, à Ménélas, &c., » comme à autant de héros, » les traits des patriarches de » ces tribus, & ceux des tri» bus même qui se trouvent, » soit dans le Testament de Ja» cob, soit dans le Cantique de » Débora ». Découverte si singuliere, qu'elle paroîtra un paradoxe incroyable; mais découverte féconde, si elle nous révele un mystere que jusqu'ici l'esprit humain n'avoit pas même soupçonné. En effet, quelle sera la surprise de toutes les nations cultivées par le goût de la belle littérature, quand, par une suite de dévoilemens des héros de la Grece, copiés sur les noms des chefs des douze tribus d'Israël, M. Guerin du Rocher leur persuadera que la guerre de Troie; cette guerre, dont le fracas a retenti jusqu'au bout de l'univers; cette guerre, dont la célébrité propagée d'âge en âge, & perpétuée de bouche en bouche depuis tant de siecles, a fait placer cet événement mémorable au rang des grandes époques de l'histoire; cette guerre de Troie, chantée par un Homere & un Virgile, n'est dans le fond que la guerre des onze tribus d'Israël, contre celle de Benjamin, pour venger la femme d'un Lévite, victime de l'incontinence des habitans de la ville de Gabaa, qui fut prise par les autres tribus confédérées à l'aide d'une ruse de guerre, & qui fut à la fin livrée aux flammes par les vainqueurs. On peut remarquer encore qu'en hébreu le mot *Gabaa*, qui veut dire un lieu élevé, a le même sens que *Pergama* en grec, qui est aussi le nom qu'on donne à Troie (voyez l'*Histoire des tems fabuleux*, t. 3, p. 342 & suiv.). Quoi qu'il en soit de ces rapprochemens, il est certain qu'ils ne dérogent en rien à la réputation d'Homere. Un savant du premier ordre, après avoir ap-

plaudi & ajouté de nouvelles preuves au résultat de ces recherches, s'exprime de la sorte ! » O vous, admirateurs d'Homere ! ne craignez pas cependant pour sa gloire. Cette » découverte ne flétrira point » les lauriers qui couvrent la » tête du prince des poëtes. » Quand en lisant ses vers » immortels, vous vous li» vriez à ce sentiment, fruit » d'un goût délicat, que la poé» sie est la fille du ciel, vous » rendiez hommage à une » grande vérité, dont vous ne » pouviez deviner le principe. » Apprenez-le aujourd'hui : » oui, sans doute, la poésie » est une production du ciel, » puisque le canevas du pre» mier chef-d'œuvre de l'Epo» pée, est descendu du séjour » de l'Immortel avec nos sain» tes Ecritures. Jusqu'ici Ho» mere n'a été pour vous qu'ad» mirable & sublime ; mainte» nant vous pouvez hardiment » lui déférer le titre de poëte » céleste & divin : car une ode » sacrée, dictée par l'esprit » saint à Débora, a fait ger» mer dans la tête d'Homere, » le plus beau poëme qu'ait » enfanté l'esprit humain ». *Voyez* LAVAUR, OPHIONÉE, HÉRODOTE.

HOMMEY, (Jacques) religieux de l'ordre de S. Augustin, né à Sèes, mort à Angers l'an 1713, âgé de 69 ans, étoit très-instruit dans les langues latine, grecque & hébraïque. On a de lui : I. *Millelo-quium Sti Gregorii*, Lyon, 1683, in-fol. II. *Supplementum Patrum*, Paris, 1684, in-8°. Ces deux ouvrages furent bien reçus. III. *Diarium Europæum* ; compilation de gazettes de ce qui s'est passé au commencement du 18*e*. siecle, peu goûtée, & qui fit exiler son auteur. Ce religieux joignoit à un caractere obligeant, une grande régularité dans tous ses devoirs.

HOMODEI, (Signorello) fameux jurisconsulte du 14*e*. siecle, natif de Milan, est auteur d'un ouvrage estimé dans son tems, intitulé : *Repetitiones Juris civilis*, Lyon, 1553, in-fol. Deux cardinaux, Louis Homodei, mort en 1685, & un autre Louis Homodei, neveu de celui-ci, mort en 1706, ont illustré cette famille.

HOMTORST *ou* HONTORST, (Gérard) peintre éleve de Bloemart, naquit à Utrecht en 1592, & mourut en 1660, avec la réputation d'un excellent artiste & d'un honnête homme. Il excelloit à représenter des *Sujets de nuits*, & il passe pour le premier de son art dans ce genre de peinture.

HONAM, arabe, traduisit tous les ouvrages d'Aristote, par ordre d'Almamon, 7*e*. calife Abbasside. Il obtint, dit-on, pour chaque livre de ce philosophe, autant d'or que l'ouvrage pesoit. Honam étoit chrétien, & florissoit dans le 9*e*. siecle.

HONDERKOOTER, (Melchior) peintre, né à Utrecht en 1636, mort dans la même ville en 1695, excelloit à peindre les Animaux, & surtout les Oiseaux dont il représentoit parfaitement la plume. Sa touche est ferme & large, son pinceau gras & onctueux.

HONDIUS, (Josse) né à Wakene, village de Flandre, en 1563, mort en 1611, apprit

ſans maître à graver & à deſſiner ſur le cuivre & ſur l'ivoire, & à fondre les caracteres d'imprimerie. Il excelloit dans tous ces genres. Il s'adonna auſſi à la géographie, & publia un grand nombre de *Cartes géographiques & hydrographiques*. Il publia auſſi l'*Atlas* de Gérard Mercator, augmenté & corrigé, 1627.

HONE, (George-Paul) juriſconſulte, né à Nuremberg en 1662, fut conſeiller du duc de Meinungen, & bailli de Cobourg, où il mourut en 1747. On a de lui divers ouvrages en latin, dont les plus connus ſont: I. *Iter juridicum per Belgium; Angliam, Galliam, Italiam.* II. *Lexicon topographicum Franconiæ*, &c. III. L'*Hiſtoire du Duché de Saxe-Cobourg*. IV. Des *Penſées ſur la ſuppreſſion de la Mendicité*, &c. Ces deux derniers écrits ſont en allemand.

HONERT, (Jean Van-Den) né en 1693, dans un village près de Dordrecht, devint paſteur & profeſſeur en théologie, en hiſtoire eccléſiaſtique & en éloquence ſacrée, à Leyde, où il mourut en 1758. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, la plupart polémiques, remplis des préjugés de la ſecte qu'il profeſſoit. Ce qu'il a écrit contre la préſence réelle, a été ſupérieurement réfuté par Philippe Verhulſt, dans un ouvrage écrit en flamand, intitulé: *Les vrais principes de la Foi catholique, touchant le ſaint Sacrement de l'Autel*, Gand, 1740, 6 vol. in-8°. Il y a un ſeptieme volume, en réponſe aux ſubterfuges de Honert, Gand, 1762. Ce Verhulſt ſe cachoit ſous le nom de *Zeelander*.

HONESTIS, (Pierre de) que quelques auteurs ont mal-à-propos confondu avec le cardinal Pierre de Damien, étoit abbé de Ste-Marie-du-Port, près de Ravenne. Il écrivit les *Regles* de cette abbaye, & mourut en 1119, regardé comme un homme auſſi pieux que ſavant.

HONGRE, (Etienne le) ſculpteur Pariſien, reçu à l'académie royale de peinture & de ſculpture en 1668, mort en 1690, âgé de 62 ans. Ce maître, célebre parmi les artiſtes du ſiecle de Louis XV, embellit les jardins de Verſailles de pluſieurs ouvrages. — Il ne faut pas le confondre avec Jacques le HONGRE, Dominicain & grand-vicaire de Rouen, mort dans cette ville en 1575, à 75 ans. Il prêcha avec ſuccès, & laiſſa des *Homélies*.

HONORAT *ou* HONORÉ, (S.) archevêque d'Arles, & fondateur du monaſtere de Lérins, étoit d'une famille illuſtre des Gaules, ſans qu'on ſache préciſément de quel pays. Son pere étoit païen; il voulut inſpirer à ſon fils le goût du monde; mais il ne put réuſſir. Honorat embraſſa le Chriſtianiſme, & paſſa dans la Grece, où il ſe conſacra à la ſolitude & aux bonnes œuvres. S. Venance, ſon frere, le compagnon de ſon voyage & de ſa retraite, étant mort à Métone (aujourd'hui Modon dans la Morée), Honorat retourna en France. Il choiſit l'iſle de Lérins, pour y vivre loin des créatures, & uniquement occupé du Créateur. Ses vertus ne purent reſter long-tems cachées; une foule de perſonnes vinrent ſe mettre

sous sa conduite. Il leur fit bâtir un monastere vers 410, les édifia, les instruisit, & les quitta malgré lui pour occuper le siege d'Arles en 426. Il s'y distingua autant par ses vertus vraiment épiscopales, que par ses lumieres; & y mourut en 429. Il avoit écrit plusieurs *Lettres*, dont on doit regretter la perte, après l'éloge qu'en fait S. Hilaire d'Arles, son disciple.

HONORAT, évêque de Marseille, depuis l'an 483 jusques vers l'an 494, dont Gennade fait un grand éloge, a écrit la *Vie de S. Hilaire d'Arles*, dont il avoit été disciple, qui se trouve dans le *S. Léon* du P. Quesnel, & avec le *S. Prosper*, imprimé à Rome, 1732, in-8°. Il avoit aussi composé des *Homélies* & plusieurs *Vies de Saints*, qui ne sont point parvenues jusqu'à nous.

HONORÉ, le *Solitaire* ou d'*Autun*, parce qu'il étoit théologal de l'église d'Autun, se rendit célebre par ses ouvrages, sous le regne de l'empereur Henri V, vers l'an 1120. Nous avons de lui: I. *De prædestinatione & gratia*, dont l'édition la plus exacte est de 1621. II. *De luminaribus Ecclesiæ*. C'est un recueil d'écrivains ecclésiastiques. III. Un Traité de l'Office & des cérémonies de la Messe, intitulé: *De Gemma animæ*. IV. *Libellus de Hæresibus*. V. *Series Romanorum Pontificum usque ad Innocentium II*. VI. *Synopsis mundi*, autrefois attribué à S. Anselme. La plupart ont été imprimés séparément; il s'en trouve quelques-uns dans la Bibliotheque des Peres.

HONORÉ de *Cannes*, petite ville de Provence, auprès d'Antibes, Capucin du 17e. siecle, prêcha avec succès à la cour & à la ville. Son éloquence étoit celle d'un Apôtre, sans vains ornemens, & sans tout ce fard, sous lequel quelques prédicateurs couvrent l'Evangile. Le P. Bourdaloue étoit un de ses admirateurs. Il disoit que *le P. Honoré faisoit rendre à ses Sermons ce que l'on avoit volé aux siens.*

HONORÉ DE STE-MARIE, appellé dans le monde Pierre VAUZELLE, né à Limoges en 1651, prit l'habit de Carme-Déchaussé en 1671, & mourut à Lille en 1729, après avoir occupé toutes les places de son ordre. Ce religieux, aussi vertueux que savant, a publié plusieurs écrits, dont les principaux sont: I. *Réflexions sur les regles & sur l'usage de la Critique, touchant l'Histoire de l'Eglise, les Ouvrages des Peres, les Actes des anciens Martyrs, les Vies des Saints*, &c., *avec des Notes historiques, chronologiques*, Lyon, 1712 & 1720, en 3 vol. in-4°; traduites en latin, Venise, 1768, in-fol. Cet ouvrage est rempli de recherches & de dissertations curieuses, savantes, & la plupart sur des points importans; mais l'auteur manque quelquefois lui-même de critique, quoiqu'il donne de bonnes regles sur cela, principalement dans son premier vol. qui est le plus estimé. II. La *Tradition des Peres & des Auteurs Ecclésiastiques sur la Contemplation*, avec un Traité sur les motifs & la pratique de l'amour divin, 3 vol. in-12. Cet ouvrage a été traduit en italien & en espagnol. III. Un *Traité des Indulgences*

du Jubilé, in-12. IV. Des *Dissertations historiques & critiques des Ordres Militaires*, Paris, 1718, in-4°. V. Une *Apologie de la Constitution* Unigenitus, 1720, 4 vol. in-12, sans nom d'auteur, ni lieu de l'impression. VI. *Observations dogmatiques, historiques, critiques, des Œuvres de Jansenius, St-Cyran, Arnaud, Quesnel*, &c., Ypres, 1724, in-4°. VII. *Dissertations sur la Constitution* Unigenitus, Bruxelles, 1727, in-4°. VIII. *Vie de S. Jean de la Croix*, Tournay, 1727. IX. *Dénonciation de l'Histoire Ecclésiastique de Fleury au Clergé de France*, 1726, & Malines, 1727. Sa critique concerne principalement ce que Fleury a dit de l'Eglise Romaine, de l'autorité & de la dignité des papes, de la déposition des évêques, de l'érection & translation des sieges épiscopaux, des appels au souverain pontife, de la soumission due aux canons de discipline, des croisades, de la jurisdiction des évêques. *Voyez* HOUSTA.

HONORIA, (Justa Grata) fille de Constance III & de Placidie, naquit à Ravenne en 417 ou 418. Sa mere l'éleva avec beaucoup de soin. Elle reçut à l'âge de 16 ans le titre d'*Auguste;* mais elle déshonora peu de tems après cette dignité, en s'abandonnant à Eugene, intendant de sa maison, dont elle devint enceinte. Chassée, du palais impérial, elle fut envoyée à Constantinople, où elle fut gardée très-étroitement jusqu'à la mort de Théodose le Jeune, arrivée en 450. Macrien lui ayant rendu la liberté, elle revint en Italie, & voulut partager l'empire d'Occident avec son frere Valentinien. Mais ce prince ne s'étant point prêté à ses vues, elle fit proposer à Attila, roi des Huns, de la demander en mariage, & pour sa dot la moitié de l'empire. On répondit aux ambassadeurs du prince Hun, qu'elle étoit mariée, & que quand même elle ne le seroit point, son sexe l'excluoit de toute prétention au gouvernement. La guerre funeste qui suivit ce refus, ayant été terminée, Honoria passa le reste de ses jours en Italie, où elle mourut, on ne sait en quelle année.

HONORIUS, empereur d'Occident, second fils de Théodose le Grand, né à Constantinople en 384, partagea l'empire avec Arcadius son frere, après la mort de leur pere, en 395. Stilicon, à qui Théodose avoit confié la régence, forma le dessein de détrôner son pupille. Après avoir vaincu Rodogaise, qui étoit entré en Italie avec 400,000 hommes, il résolut de se servir des Barbares, & sur-tout des Goths conduits par Alaric, pour exécuter ce projet. L'empereur, informé des trahisons de Stilicon, le fit tuer par Héraclien en 408. Dès la même année, Alaric, général des Goths, assiégea Rome, de devant laquelle il se retira, dans l'espérance d'un accommodement : mais cette négociation n'ayant pas eu le succès qu'on en attendoit, Alaric revint l'assiéger l'année suivante, & obligea les habitans de cette ville à recevoir Attale, préfet de Rome, pour empereur. Tandis que l'empire étoit ainsi ravagé,

Honorius restoit tranquille à Ravenne, & manquant ou de courage, ou de force pour s'opposer à ces barbares, il languissoit dans une oisiveté déplorable. Ce malheur ne fut pas l'unique : divers tyrans s'éleverent dans l'empire ; Honorius s'en défit par ses capitaines (car pour lui, il étoit incapable d'agir). Il mourut d'hydropisie à Ravenne en 423, à 39 ans, sans avoir eu d'enfans, quoiqu'il eût été marié deux fois, à Marie & à Thermancie, filles de Stilicon. Ce fut un prince timide, qui n'osa rien entreprendre ; qui ne vit le danger qu'avec effroi, & l'évita toujours ; qui se laissa conduire & tromper ; qui ne commanda jamais aux peuples, que pour obéir à ses ministres. Il ne sut former aucun dessein, & n'en put comprendre ni exécuter aucun. Il se rendit cependant recommandable par les loix qu'il fit en faveur de l'Eglise ; & s'il n'eut point les talens d'un grand politique, il eut les vertus d'un prince religieux. La faute essentielle qu'il fit, c'est un édit de tolérance qui mettoit, pour ainsi dire, en problême la Religion Catholique, qui avoit fait la force de l'empire sous son pere Théodose, détruisit en quelque sorte l'ensemble de ses vastes états, en désunissant les esprits & les cœurs. C'est au moins à cette loi de tolérance, qu'un historien aussi judicieux qu'éloquent, rapporte la crise subite & tout-à-fait imprévue, où se trouva la couronne du fils, après le regne constamment glorieux du pere. Nous rapporterons ce passage, que la révolution de France & les suites immédiates de l'édit qui établit l'indifférence des cultes, rendent particuliérement remarquable. » *Honorius variis circumsessus* » *ac penè oppressus angustiis, ut* » *ardua res imperium est, semel* » *hanc legem uti parùm cautè, ita* » *nimis ex facili tulit :* Propter » sacrorum cultum quisquis » hic erit, nulli damnum, » neve pœna statuantur. Re- » ligionem sive publicè, sive » privatim ex proprio genio » singuli sibi habento. Cons- » tructa à patribus delubra, » priscosque ritus, qui volent, » frequentanto ; qui secùs vo- » lent, haud frequentanto. *Cu-* » *jusmodi licentia, incredibile* » *dictu ! ut imperii fortunam tur-* » *bavit, ut indulgentia ista pu-* » *blicam pacem vexavit. Quippe* » *labefactatis quàm primum, &* » *concussis admodùm veris riti-* » *bus, statim populus audaci* » *ac planè impio fastu nihil* » *deinceps in Religione sacrum* » *inausumve, nihil de immorta-* » *libus firmum certumve habere* » *cœpit. Utque in pejora pro-* » *niores sumus, multi qui rebus* » *divinis initiati, & quos tæde-* » *bat jam asperiora professos ;* » *extemplò melioribus ausi sunt* » *sacris nuncium facere, & in-* » *verecundâ fronte à Cœlo cœp-* » *tisque majorum profugere, om-* » *niaque quà publicè, quà pri-* » *vatim, sursùm deorsùm per-* » *miscere. Quocircà pace, otio,* » *felicitate jam eversa, uno* » *quasi partu innumera per or-* » *bem universum nata sunt ma-* » *la ; factionum immanitas,* » *optimatum rebellio, sacrorum* » *ludibrium, aliaque plura, quæ* » *brevi ultimam stragem dilu-* » *viemque imperio portendebant* » ;

HONORIUS, né dans la Campagne de Rome, pape après Boniface V, en 626, mort en 638, fit cesser le schisme des évêques d'Istrie, engagés à la défense des *Trois Chapitres* depuis plus de 70 ans. Il prit un soin particulier des églises d'Angleterre & d'Ecosse, & gouverna l'Eglise universelle avec autant de zele que de prudence. Sa gloire eût été sans tache, s'il ne s'étoit laissé surprendre par l'artificieux Sergius, patriarche de Constantinople, chef du Monothélisme. Cet hérétique lui écrivit une Lettre pleine de déguisemens, dans laquelle il lui disoit qu'on étoit convenu de garder le silence sur la dispute des deux opérations en J. C. Il lui insinuoit en même tems, que quelques Peres avoient enseigné une seule opération. Honorius, ne se défiant pas de ces ruses, lui écrivit une Lettre, dans laquelle il lui disoit : « Nous confessons une seule volonté en » J. C., parce que la Divinité » a pris, non pas notre péché, » mais notre nature, telle » qu'elle a été créée avant que » le péché l'eût corrompue ». Et plus bas : « Nous devons » rejeter ces mots nouveaux » qui scandalisent les églises, » de peur que les simples, » choqués de l'expression des » deux opérations, ne nous » croient Nestoriens ou Eutychéens, si nous ne reconnoissons en J. C. qu'une seule » opération ». Cette Lettre, qui favorisoit les vues artificieuses de Sergius, n'est point adressée à tous les fideles, comme le sont la plupart des *Lettres* dogmatiques des papes ; mais seulement à ce patriarche de Constantinople. Il ne paroît pas que Honorius, quoique coupable de négligence & de précipitation, puisse être regardé comme partisan du Monothélisme. On peut voir sur ce sujet la *Dissertation* très-approfondie du P. Merlin, qui le justifie victorieusement par des raisons solides & des autorités respectables. Bellarmin & Baronius ont justifié le sens personnel de Honorius, & non pas le sens naturel & grammatical de son assertion : d'où il ne s'ensuit rien contre l'infaillibilité de l'Eglise dans les faits dogmatiques, comme l'a prouvé M. Havelange dans son savant & orthodoxe ouvrage : *Ecclesiæ infallibilitas in factis dogmaticis* (voyez le *Journal hist. & litt.*, 1 avril 1790, p. 530). On trouve le nom de Honorius à la fin du 6e. concile général, parmi ceux des hérétiques qui y ont été condamnés ; mais François Marchesius, prêtre de l'Oratoire, dans son ouvrage intitulé : *Clypeus fortium*, 1680, a prouvé d'une maniere assez satisfaisante, que le nom de Honorius y a été ajouté par un conciliabule des Grecs, après que les actes du concile avoient été approuvés par le pape Agathon. On a de Honorius des *Lettres* dans les conciles du P. Labbe, & une *Epigramme* dans la Bibliotheque des Peres.

HONORIUS II de Bologne, appellé auparavant le *Cardinal Lambert*, évêque d'Ostie, fut créé pape le 21 décembre 1124, d'une maniere assez extraordinaire. Après la mort de Calixte II, les cardinaux élurent Thibauld, cardinal du titre de

S. Anastase, qui prit le nom de *Célestin ;* mais tandis qu'on chantoit le *Te Deum*, en action de graces de cette élection, Lambert fut proclamé par le parti de Robert Frangipani, qui étoit extrêmement puissant. Célestin, pour épargner un schisme à l'Eglise, renonça volontairement au pontificat. Honorius, connoissant l'irrégularité de son élection, voulut en faire autant 7 jours après ; mais les cardinaux & les prélats Romains la confirmerent. Il confirma à son tour l'élection de Lothaire à l'empire, & condamna les abbés de Cluni & du Mont-Cassin, accusés de diverses fautes. Il mourut le 14 février 1130. On a de lui quelques *Lettres* qui ne contiennent rien de remarquable. Innocent II lui succéda.

HONORIUS III, (Censio Savelli) Romain, fut pape après Innocent III en 1216. Il confirma l'ordre de S. Dominique, & fit prêcher inutilement des Croisades pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Ce pape, mort en 1227, étoit savant pour son siecle ; il a laissé plusieurs ouvrages. C'est le premier pontife qui ait accordé des indulgences dans la canonisation des Saints. C'est lui aussi qui, vers 1220, défendit d'enseigner le droit civil à Paris : défense qui subsista jusqu'en 1679, que l'on y établit une chaire pour cette faculté. On a publié sous son nom : *Conjurationes adversùs Principem tenebrarum & Angelos ejus*, Rome, 1629, in-8°, peu commun.

HONORIUS IV, (Jacques Savelli) Romain, monta sur le trône pontifical en 1285, & mourut en 1287, après avoir purgé l'Etat de l'Eglise des voleurs qui l'infestoient. Il se signala par son zele pour les droits de l'Eglise Romaine & pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Il conçut l'idée de quelques établissemens utiles pour accélérer le progrès des lettres, très-négligées dans son siecle. Il avoit fondé à Paris un college, où l'on pût apprendre les langues orientales ; mais cette fondation n'eut pas lieu. Quoique très-incommodé de la goutte, il gouverna avec fermeté. Il disoit, que *quoique ses membres fussent malades, son esprit se portoit bien.*

HONORIUS, anti-pape, *voyez* CADALOÜS.

HONTAN, (N. Baron de la) gentilhomme Gascon, vivoit dans le 17e. siecle. Il fut d'abord soldat au Canada, ensuite officier. Envoyé à Terre-Neuve en qualité de lieutenant-de-roi, il se brouilla avec le gouverneur, fut cassé, & se retira en Portugal & de là en Danemarck. Il est principalement connu par ses *Voyages dans l'Amérique Septentrionale*, dans lesquels il prétend faire connoître les différens peuples qui y habitoient, leur gouvernement, leur commerce, leurs coutumes, leur religion, &c. Ils sont en 2 vol. in-12, imprimés à Amsterdam en 1705, & écrits d'un style embarrassé & barbare. Le vrai y est totalement confondu avec le faux, les noms propres estropiés, la plupart des faits défigurés. On y trouve des épisodes entiers qui sont de pures fictions ; tel est le *Voyage sur la Riviere-Longue.* L'auteur s'y mon-

tre d'ailleurs aussi mauvais françois, que mauvais chrétien.

HONTHEIM, (Jean-Nicolas de) né à Treves en 1700, doyen de St.-Siméon, évêque de Myriophite *in partibus*, & suffragant de l'archevêque électeur, mort le 2 septembre 1790, dans son château de Mont-Quintin, au duché de Luxembourg, s'est fait connoître par son goût pour l'érudition, & a publié plusieurs ouvrages dans ce genre. I. *Historia Trevirensis diplomatica & pragmatica*, Ausbourg & Wurtzbourg, 1750, 3 vol. in-fol.; recueil de diplômes & divers écrits relatifs au droit public, civil & ecclésiastique du pays de Treves, avec des observations & des notes pleines de recherches, mais écrites d'un style dur, embarrassé & incorrect, & empreintes d'une critique peu équitable envers ceux dont il avoit recueilli le plus de lumieres. II. *Prodromus historiæ Trevirensis diplomaticæ & pragmaticæ, exhibens origines Treviricas*, Ausbourg, 1757, 2 vol. in-fol. C'est un supplément de l'ouvrage précédent, ou plutôt un préambule, & qui, dans l'ordre chronologique des faits, auroit dû le précéder. L'auteur traite de l'état du pays de Treves au tems des Romains & au-delà. Mais le plus fameux de ses ouvrages est la compilation qui a paru sous le nom de *Justinus Febronius*, ayant pour titre: *De præsenti statu Ecclesiæ Liber singularis*, & porté successivement à 5 gros vol. in-4°, dont un Cénobite a publié un abrégé en françois en 2 vol. in-12. L'auteur a donné en 1778, une *Rétractation* de cet ouvrage, divisée en trois parties, dont la premiere contient les erreurs, la seconde la réfutation, la troisieme le langage catholique: elle est en général très-bien rédigée, excepté qu'il mêle quelquefois des matieres peu importantes à celles qui le sont infiniment. Mais quelque tems après il donna un *Commentaire* de cette *Rétractation*, qui fit croire qu'elle n'avoit pas été bien sincere. Quoi qu'il en soit, le *Liber singularis*, dont j'ai eu l'occasion de parler dans d'autres articles (*), que Clément XIII & la plupart des évêques d'Allemagne ont anathématisé dès qu'il a paru, a fait tant de bruit dans le monde, les ignorans l'ont tant prôné, les ennemis de l'Eglise l'ont si avidement accueilli, il a servi à autoriser tant d'opérations funestes à la foi, la hiérarchie & la discipline de l'Eglise Catholique, que je crois devoir en parler avec quelque détail, & détromper surtout ceux qui ont paru croire que les principes de Febronius, si toutefois il en a, étoient ceux de l'Eglise Gallicane. La maniere dont parle de cet ouvrage le clergé de l'Eglise de France, de cette Eglise qu'on regarde comme la plus libre, la plus affranchie des prétentions *ultramontaines*,

(*) Voyez les articles ISIDORE MERCATOR, DOMINIS (Marc-Antoine de), PUFFENDORF, MARSILE DE PADOUE, SARPI, HOUSTA, FALKEMBERG, Antoine PEREIRA (à la fin de l'art. PEREIRA DE CASTRO); NELLER, &c.

doit

doit être en ce point de la plus grande importance. Je copie les Mémoires du Clergé, année 1775, pag. 870. *Dénonciation du samedi, 18 novembre 1775, à 9 heures du matin, CXXV Séance* (*Monseigneur le Cardinal de la Roche-Aymon, Président*). « Monseigneur l'archevêque de Paris a dit qu'il avoit » reçu une lettre de monseigneur l'archevêque électeur » de Treves, concernant un » livre connu depuis quelques » années, dans ses états, & » qui a pour titre: *Justini Febronii, Juris-consulti, de statu* » *Ecclesiæ, & legitimâ protestate* » *Romani Pontificis*, *Liber singularis*; qu'il paroissoit par » cette lettre, que l'auteur de » cet ouvrage s'étayoit du suffrage du clergé de France » dans plusieurs opinions contraires à l'enseignement de » l'Eglise Gallicane; que si l'assemblée l'agréoit, on en feroit la lecture. — Après la » lecture de cette lettre, monseigneur l'archevêque de Paris » a dit que pour répondre aux » vœux de monseigneur l'électeur, & mettre l'assemblée, » qui touche à la fin de ses » séances, à portée de prendre, » à cet égard, un parti digne » de sa sagesse, il avoit fait » faire un extrait de quelques » assertions de cet auteur, qu'il » remettoit cet extrait sur le » bureau avec un exemplaire » de l'ouvrage. — Sur quoi » messeigneurs & messieurs du » bureau de la Religion & de » la jurisdiction, ont été priés » d'examiner avec soin la doctrine contenue dans ces assertions, & de faire part à » l'assemblée de leurs vues à » cet égard ». — *Rapport, & délibération, jeudi 7 décembre 1775, à 9 heures du matin, CXL séance.* « Messeigneurs & messieurs les commissaires pour » la Religion & la jurisdiction » ont pris le bureau, & monseigneur l'archevêque de Toulouse a dit que la commission » s'étant occupée, conformément aux ordres de l'assemblée, de la lettre écrite par » Mgr. l'archevêque électeur » de Treves à Mgr. l'archevêque de Paris, sur le livre » de Febronius, avoit applaudi comme elle le devoit, » au zele de monseigneur l'électeur de Treves, & que partageant ses justes alarmes, » elle se seroit empressée de » chercher tous les moyens de » lui donner la satisfaction qu'il » desiroit; mais que la fin prochaine des séances ne permettant pas de se livrer à un » examen approfondi de cet » ouvrage, elle croyoit devoir se borner à proposer à » l'assemblée, de prier Mgr. » le cardinal de la Roche-Aymon, de faire connoître » à monseigneur l'électeur, les » sentimens dont elle est pénétrée pour sa personne, & de » lui marquer 1°. Que l'assemblée, touchée, comme elle » doit l'être, de la confiance » que lui témoigne monseigneur » l'électeur, auroit desiré seconder de tout son pouvoir » le zele qui l'anime, pour repousser loin de son diocese, » tout ce qui peut altérer la » pureté de la foi, & l'intégrité de la doctrine; mais » que touchant à la fin de ses » séances, lorsque la lettre de » monseigneur l'électeur lui a

» été communiquée, elle n'a
» pu se livrer à l'examen ap-
» profondi du livre de Febro-
» nius. 2°. Que cet ouvrage est
» *à peine connu* en France d'un
» petit nombre de théologiens,
» & que *loin d'y avoir aucune*
» *autorité*, il passe parmi ceux
» qui le connoissent, pour fa-
» voriser les opinions nouvel-
» les, pour être *inexact sur les*
» *objets de la plus haute impor-*
» *tance*, & sur-tout pour s'é-
» carter du langage dont le
» clergé s'est toujours fait une
» loi, lorsqu'il a été dans le cas
» de s'expliquer sur la *primauté*
» *d'honneur & de jurisdiction*,
» qui appartient au successeur
» de S. Pierre, & sur l'autorité
» de l'Eglise de Rome, *centre*
» *de l'Unité & mere & maîtresse*
» *de toutes les Eglises*. 3°. Que
» la doctrine du clergé de
» France, sur tous ces objets,
» consignée dans les déclara-
» tions & expositions de ses
» assemblées, est *le désaveu le*
» *plus formel* qu'il soit possible
» d'opposer à ceux qui osent
» sans fondement s'appuyer de
» son autorité; qu'il faudroit,
» pour s'en prévaloir, tenir le
» même langage que lui, d'a-
» près la doctrine des Peres &
» des anciens canons; & que
» pour tirer avantage du silence
» de l'Eglise de France, il
» faudroit que l'ouvrage de
» Febronius y fût assez connu
» & répandu pour avoir mé-
» rité de fixer son attention.
» — L'avis de la commission
» a été approuvé, & son émi-
» nence a dit qu'elle se confor-
» meroit incessamment aux de-
» sirs de l'assemblée ». — On
voit, par cet extrait, quelle
est l'étrange erreur de ceux
qui confondent les libertés de
l'Eglise Gallicane, avec le traité
de l'anarchie ecclésiastique de
Febronius. Zaccaria, Mamachi,
Trautwein, l'abbé Pey dans
le traité de l'*Autorité des deux*
Puissances, & d'autres savans
ont poursuivi le tortueux so-
phiste dans tous ses détours: je
ne puis rendre compte de ces
réfutations diverses, mais je
joindrai ici une lettre du célebre
apologiste de la Religion, M.
l'abbé Bergier, qui par l'érudi-
tion, la force de raisonnement,
la lumineuse critique avec les-
quelles il a confondu les enne-
mis du Christianisme, avoit ac-
quis un droit particulier de dire
son sentiment sur toutes sortes
d'erreurs religieuses & de mau-
vaises productions. Cette lettre
donne du livre & de l'auteur
une idée claire & vraie, telle
qu'elle résulte de la lecture ré-
fléchie de l'informe compila-
tion. Voici ce qu'il écrivoit en
1775 à un des plus sages princes
d'Allemagne. « Il est assez éton-
» nant que le Traité du gou-
» vernement de l'Eglise & de
» la puissance du Pape par Fe-
» bronius, fasse du bruit dans
» quelques états d'Allemagne;
» soit pour le fond, soit pour
» la forme, ce livre ne m'a
» jamais paru capable de faire
» impression sur des hommes
» instruits & qui se piquent de
» raisonner. Ce que l'auteur a
» dit de vrai, est emprunté des
» théologiens François, parti-
» culiérement de M. Bossuet,
» dans sa Défense de la Décla-
» ration du Clergé de France
» de 1682; ce qu'il a dit de
» faux & d'erroné, est tiré des
» Protestans, des Jansénistes,
» ou des canonistes qui cher-

» choient à chagriner la cour » de Rome dans des tems de » troubles. Ces divers maté- » riaux qui n'étoient pas faits » pour aller ensemble, ont été » compilés assez mal-adroite- » ment par Febronius ; il a » rapproché des lambeaux qui » s'entredétruisent ; comme il » ne part jamais de principes » universellement avoués, il » tombe continuellement en » contradiction ; il nie dans un » endroit ce qu'il affirme dans » un autre ; il soutient une » opinion dans le tems même » qu'il fait profession de la re- » jeter ; ce seroit assez de com- » parer seulement les titres des » chapitres & des sections de » son ouvrage, pour voir ou » qu'il ne s'entend pas, ou » qu'il n'est pas d'accord avec » lui-même. — Après avoir » d'abord un peu biaisé, il » avoue que le pouvoir des » clefs donné par J. C. à S. » Pierre (*Matth.* c. 16, ℣. 18), » doit s'entendre de *la primauté* » de S. Pierre & de *ses succes-* » *seurs dans le Siege de Rome* » (tom. 1, pag. 28). Il con- » vient que cette primauté est » prouvée par l'Ecriture & par » la Tradition (pag. 143). En- » suite il soutient que J. C. a » donné ce pouvoir des clefs » à toute l'Eglise & non à » S. Pierre (pag. 54). Qu'a-t-il » donc donné à S. Pierre par » les paroles citées dans S. Mat- » thieu ? Nous n'en savons rien. » — Selon Febronius, la pri- » mauté a été donnée à S. Pierre » & *à ses successeurs*, par ces » paroles de J. C. : *Je vous don-* » *nerai les clefs du royaume des* » *cieux* (pag. 28). Et selon lui- » même, dans le chapitre sui- » vant, elle a été accordée à » l'évêque de l'Eglise de Rome, » non par J. C., mais par » S. Pierre & par l'Eglise (pag. » 154). Mais si les évêques de » l'Eglise de Rome sont les » successeurs de S. Pierre, ont- » ils eu besoin de recevoir de » l'Eglise ce qu'ils avoient déjà » reçu de J. C. ? Les droits de » S. Pierre leur ont passé par » succession, comme les droits » des Apôtres ont passé aux » autres évêques. En suivant » Febronius, nous ne savons » plus ni par quelle personne » la primauté a été accordée, » ni à qui elle a été donnée. » — Nous savons encore moins » en quoi elle consiste. Selon la » sect. 2 du chap. 2 (tom. 1, » pag. 151, le bien de l'unité » (il falloit dire *la nécessité de* » *l'unité*) est le fondement de » cette primauté, voilà pour- » quoi elle est perpétuelle; cela » est vrai, & c'est ce qui » prouve qu'elle vient de J. C. » Selon la sect. 4 (pag. 169), » quoique le pape puisse faire » des loix, elles ne sont obli- » gatoires que par l'accession » de l'*unanimité* du consente- » ment ; quoique ses décisions » sur la foi & sur les mœurs » soient d'un grand poids, elles » ne sont pas irréformables. » Ailleurs il compare la pri- » mauté du pape entre les évê- » ques à celle du premier pré- » sident d'un parlement. Dans „ le chap. 2, sect. 11 (tom. 1 ; „ pag. 238), & dans le chap. 5, » sect. 4 (tom. 11, pag. 149), » il soutient que le souverain » pontife a *une grande autorité* » sur toutes les Eglises, *mais* » *point de jurisdiction propre-* » *ment dite.* — Il n'est pas aisé

» de deviner en quoi consiste » une grande autorité sans ju- » risdiction ; comment une au- » torité qui n'est pas obliga- » toire, peut servir à mainte- » nir l'unité de l'Eglise ; de » quel poids peut être une dé- » cision qui n'oblige point ; en » quoi la prééminence d'un pre- » mier président peut contri- » buer à maintenir l'unanimité » de sentiment dans sa com- » pagnie. Pour que son avis » fasse loi, il suffit que la plu- » ralité l'embrasse; pour donner » la même force à la décision » du pape, il faut l'*unanimité* » du consentement; le pape est » donc fort au-dessous d'un pre- » mier président. — Cette doc- » trine n'est pas celle des théo- » logiens catholiques. Tous sou- » tiennent que le successeur de » S. Pierre a sur toute l'Eglise, » non-seulement la primauté, » mais la jurisdiction ; que ce » privilege est de droit divin, » puisque J. C. l'a donné à S. » Pierre & à ses successeurs ; » que l'Eglise ne peut le trans- » porter à un autre siege, & » qu'il ne peut être transmis » que par succession. L'opinion » contraire de Febronius (tom. » 1, pag. 154 & 163) est donc » une erreur & une contradic- » tion. — Il a fait plus. Il dit » (tom. 1, pag. 168) que J. C., » en donnant les clefs *à toute* » *l'Eglise en corps*, a voulu que » le droit de ces clefs fût exer- » cé *sous le bon plaisir de l'E-* » *glise* par les évêques & les » pasteurs. Selon cette déci- » sion, les évêques ne tiennent » point de J. C. leur autorité » & leur jurisdiction sur les » fideles, ils l'ont reçue des » fideles mêmes, & ne peu- » vent l'exercer que *sous le bon* » *plaisir* de ceux-ci. C'est la » doctrine de Wiclef & de » Jean Hus ; doctrine que Fe- » bronius fait cependant pro- » fession de rejeter au com- » mencement de cette même » section (pag. 165). — Son » grand dessein est de prouver » que le gouvernement de l'E- » glise n'est point monarchique. » Qu'est-il donc ? Aristocra- » tique ou démocratique? Selon » les principes de Febronius, » on doit dire qu'il est démo- » cratique, puisque les évêques, » les pasteurs, les gouverneurs » de l'Eglise, reçoivent leur » jurisdiction ou le pouvoir des » clefs, non de J. C., mais du » corps de l'Eglise ou des fide- » les, & ne peuvent l'exer- » cer que *sous le bon plaisir* » de ceux-ci. Les théologiens » catholiques, même les Fran- » çois, rejettent cette doctrine » comme hérétique & con- » damnée au concile de Cons- » tance ; ils disent que le gou- » vernement de l'Eglise n'est » pas *purement monarchique*, » mais tempéré par l'aristocra- » tie ; ils soutiennent que la » jurisdiction des évêques, ou » le pouvoir des clefs, est de » droit divin, qu'ils en ont hé- » rité des Apôtres, qu'il a été » donné à ceux-ci par J. C. & » non à l'Eglise ou au corps » des fideles. — Febronius l'a » reconnu lui-même (chap. 7, » sect. 1, tom. 3, pag. 1 *& suiv.*) » en se contredisant toujours. Il » dit, d'après l'Evangile, que » J. C. a envoyé les Apô- » tres, comme il avoit été en- » voyé lui-même par son Pere ; » qu'un successeur entre dans » les droits de son prédécef-

» seur, à moins qu'on ne puisse » montrer que ces droits ont » été légitimement restreints; » que chacun des Apôtres, » dont les évêques sont les suc- » cesseurs, *a reçu du Seigneur* » son apostolat par une voca- » tion immédiate *avec tous les* » *droits qui y sont adhérans*, &c. » Febronius devoit donc prou- » ver que ces droits ont été » légitimement restreints pour » les successeurs en dépit de » l'ordre de J. C.; puisque ces » successeurs ont besoin de re- » cevoir le pouvoir des clefs » du corps de l'Eglise. — Chap. » 6, sect. 3 (tom. 2, pag. 368), » il rejette comme peu solide » l'opinion de ceux qui pen- » sent que la plus grande par- » tie des évêques adhérans à » une décision du pape hors » du concile, établit un juge- » ment irréfragable & en der- » nier ressort; il prétend mon- » trer le contraire par l'his- » toire des Jansénistes (page » 378); c'est-à-dire, qu'il ca- » nonise la résistance de ces » réfractaires, & soutient qu'on » ne peut les regarder comme » hérétiques, tant qu'ils n'au- » ront pas été condamnés par » un concile général. Ici il fait » profession d'abandonner l'o- » pinion de M. Bossuet, donne » la torture aux passages de » S. Augustin & des autres » Peres, met hardiment son » sentiment particulier en op- » position avec la croyance gé- » nérale de l'Eglise. — Pour » couronner ce chef-d'œuvre, » il nous enseigne gravement la » méthode de faire un schisme » en regle (chap. 9, sect. 4, » tom. 3, pag. 385). Il dit que » si un pape s'opposoit aux dé- » crets d'un concile national & » séparoit un royaume de sa » communion, il faudroit pour- » voir cette Eglise nationale » d'un chef *extraordinaire &* » *pour un tems*, en agir envers » un pape canoniquement élu » & reconnu, comme on fit à » l'égard de Benoît XIII pen- » dant le grand schisme d'Oc- » cident. En effet, cela suit » évidemment des principes de » Febronius. Si le chef de l'E- » glise a reçu son autorité de » l'Eglise elle-même, & non » de Jesus-Christ, il est clair » que l'Eglise peut la lui ôter » quand elle le jugera à propos. » — Je pense, mon prince, » que c'en est assez pour met- » tre cet ouvrage absurde à sa » juste valeur; il ne peut avoir » échappé à la censure, que » par le mépris qu'on en a fait. » Un auteur qui se réfute lui- » même, n'a pas besoin d'au- » tre condamnation. Il n'est » pas une seule section dans la- » quelle on ne puisse montrer » des erreurs, des contradic- » tions ou des sophismes. C'est » une compilation sans ordre, » sans justesse, sans logique, » aussi mal arrangée que mal » écrite; l'auteur, quel qu'il » soit, ne s'est pas entendu lui- » même. Il ne peut plaire qu'à » ceux qui ont sucé des prin- » cipes d'anarchie & de révolte » contre l'Eglise, dans les le- » çons ou dans les écrits des » Protestans. Ceux qui s'ima- » ginent que ce sont-là les sen- » timens du clergé de France, » n'ont jamais lu d'autres théo- » logiens François que les Jan- » sénistes; ils ne connoissent » pas seulement la Défense de » la Déclaration du Clergé par

» M. Bossuet ». Cette lettre, écrite au duc Louis Eugene de Wurtemberg, est datée de Paris, le 12 octobre 1775. Ce que M. Bergier y dit des contradictions de Febronius, & de sa réfutation par lui-même, est vrai à un point qui passe toute vraisemblance, pour quiconque n'a pas eu le tems de s'ennuyer en feuilletant cette lourde rapsodie. L'on y rencontre à chaque page le *oui* & le *non* prononcé de la maniere la plus tranchante (1). Le lecteur attentif qui voit tout cela, ne sait que penser; il craint l'illusion & se défie de ses yeux: il finit par déplorer l'aveuglement où les passions précipitent l'esprit de l'homme. — Si à cet amas de contradictions on ajoute une mauvaise foi dans les citations qui passe toute crédibilité (2), un ton d'injure & de grossiéreté que le vrai savoir & *mens conscia recti* n'emploient jamais (3), & enfin un style & un latin, tels que le plus scholastique écrivain n'a jamais employés (4); on ne pourra comprendre comment dans la bonne Germanie, ce *Liber* réellement *singularis* a pu causer un engouement qui a persuadé aux gens d'Ems, qu'ils pouvoient sans rien risquer, se livrer à un tel guide. Mais ce phénomene n'a rien d'étonnant, pour quiconque connoît comment se font les réputations, & que le meilleur moyen de s'en faire une sûrement & promptement, est de s'attacher

(1) Pour ne pas donner trop d'étendue à cet article, nous renvoyons pour ce groupe de contradictions, au *Jugement d'un Protestant*, p. 15 & suiv.; au *Coup-d'œil sur le Congrès d'Ems*, p. 111; au *Journ. hist. & litt.* 15 décembre 1790, p. 652 & suiv., où tous les passages sont rapportés tout au long, avec l'indication précise des tomes & des pages.

(2) Il faudroit un livre entier pour apprécier toutes ses citations; je dirai seulement que lui-même ne savoit ce qu'il citoit, quels auteurs, quels livres il produisoit sur la scene. Cela est si vrai, que citant sans cesse Pfaff, Puffendorf, Fra-Paolo, des écrivains de toutes les sectes & de toutes les factions, il proteste avec une contenance qui prête à rire, qu'il a mis toute son attention à ne jamais citer de Protestans, ni d'auteurs, que tous les Chrétiens ne reconnussent pas pour des hommes graves & pieux. *Non fuerunt in aciem deducti nisi viri graves & pii quos omnes Ecclesiæ pro talibus agnoscunt.* T. 1, Append. 3, p. 86. *Studio abstinui a scriptoribus Protestantibus.* Ibid, p. 41. On voit qu'il oublie lui-même de moment à autre le contenu de son livre. Clément XIII dit dans son Bref du 14 mars 1764, au prince Clément de Saxe, alors évêque de Ratisbonne: *Omnia ex hæreticorum & sanctæ Sedi infensissimorum hominum libris conquisivit, absurdissima quævis de suo adjecit.*

(3) Il est incroyable avec quel dédain, quelle morgue fastueuse & insultante Febronius traite ses adversaires les plus sages & les plus modérés. On trouve quelques échantillons de son éloquence injuriante dans le *Coup-d'œil sur le Congrès d'Ems*, p. 116; dans le *Journ. hist. & litt.*, 15 décemb. 1790, p. 656.

(4) On peut voir un petit catalogue de ses expressions favorites & ridiculement anti-latines, dans le *Journ. hist. & litt.*, 15 décemb. 1790, p. 657; *Coup-d'œil sur le Congrès d'Ems*, p. 116.

quelque faction puissante & bavarde; or, c'est ce qu'a fait Febronius, en flattant la nombreuse cohorte des ennemis du Saint-Siege, & particuliérement les Jansénistes. « Parmi » les esprits factieux (dit le plus » grand orateur de la France) » être leur adhérant, c'est le » souverain mérite; n'en être » pas, c'est le souverain dé» cri. Si vous êtes dévoué à » leur parti, ne vous mettez » pas en peine d'acquérir de » la capacité & de la probité. » Votre dévouement vous » tiendra lieu de tout le reste. » Caractere particulier de l'hé» résie, dont le propre a tou» jours été d'élever jusqu'au » ciel ses fauteurs & ses sec» tateurs, & d'abaisser jusqu'au » néant ceux qui osoient l'at» taquer & la combattre. La » maniere des hérétiques étoit » de s'ériger eux-mêmes pre» miérement, & puis leurs » partisans & leurs associés, » en hommes rares & extraor» dinaires. Tout ce qui s'at» tachoit à eux devenoit *grand*, » & ce seul titre, d'être dans » leurs intérêts, étoit un éloge » achevé ». (*) — Mais puisque Febronius a solemnellement rétracté ses erreurs, pourquoi en rappeller le souvenir, & approfondir ses torts? Pourquoi? parce que malgré sa rétractation, les ennemis de l'Eglise en font leur guide & leur garant; parce que malgré sa

(*) On a varié beaucoup sur les motifs qui peuvent avoir déterminé Febronius à se dévouer à cette pénible & rebutante compilation. Les uns ont cru qu'il y avoit été poussé par un mécontentement particulier, reçu de la cour de Rome; d'autres ont pensé qu'ayant toujours eu une très-forte envie d'obtenir un évêché dans les Pays-Bas Autrichiens, il avoit cru se ménager la protection du gouvernement, en détruisant la hiérarchie ecclésiastique, pour mettre l'Eglise sous le pouvoir temporel (ce qui ne peut manquer d'arriver, quand une fois la puissance pontificale sera anéantie). Quoi qu'il en soit, l'amour de la vérité nous oblige de dire que nous avons trouvé dans les Pays-Bas, des lettres circulaires adressées par Febronius à des chanoines de différentes cathédrales, qui, comme l'on sait, donnent leurs suffrages pour la nomination des évêques. Celle que nous avons sous les yeux, & qui est signée de la main de Febronius, est conçue en ces termes : *Monsieur, les assurances que son altesse royale le duc de Lorraine, & son excellence le comte de Cobenzl, ont eu la bonté de me donner, en considération des services que j'ai eu autrefois l'occasion de rendre à l'auguste maison d'Autriche, de vouloir appuyer ma très-humble requête pour un des évêchés desdits pays, m'ont déterminé à me mettre au nombre des compétiteurs, pour l'évêché d'Anvers. Je ne peux y parvenir, que moyennant les suffrages de messieurs les chanoines de la cathédrale. J'ose, Monsieur, vous prier de m'accorder le vôtre, malgré que je n'aie pas l'avantage de vous être connu. J'espere que l'épiscopat, dont depuis dix ans je remplis toutes les parties dans un des plus vastes dioceses de l'Europe, me servira de témoignage de la capacité requise pour l'évêché que je demande par votre suffrage, Monsieur. Je connois tout le poids du bien que vous pouvez me faire dans cette recherche, &* JE VOUS PRIE DE COMPTER SUR

rétractation, les perturbateurs du repos de l'Eglise d'Allemagne ne cessent de le copier, & de se régler sur ses plus répréhensibles assertions; parce que sur sa rétractation, il a fait un *Commentaire*, qui, à la vérité, la confirme quant au fond, & qui devroit ôter à des écrivains de bonne-foi, l'envie de se prévaloir de ses égaremens; mais qui par des explications tortueuses, & un combat pénible entre l'égoïsme & la franchise de la confession, a donné lieu de croire qu'il y avoit dans son cœur autant d'inconstance que dans son esprit (1). Quoi qu'il en soit, je finirai ce qui regarde l'auteur par une lettre de son souverain spirituel & temporel, qui dès l'an 1765 s'étoit déjà franchement déclaré sur la nature de la maussade compilation (2); qui paroît même par ses bons & sérieux avis, avoir contribué à la rétractation de l'auteur, & qui sans prévoir sans doute, qu'un de ses envoyés signeroit un jour

---

L'ÉTENDUE DE MA RECONNOISSANCE, QUI NE SERA PAS INFÉRIEURE AU SERVICE *que, j'espere, vous ne me refuserez pas en cette occasion. Je ne desire rien tant que de faire votre connoissance, & de vous convaincre de la plus parfaite considération, avec laquelle je suis, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur de* HONTHEIM, *évêque de Myriophite, suffragant de Treves.* Treves, le 12 juillet 1758.

(1) Quel que soit ce Commentaire, il ôte tout subterfuge à ceux qui après la rétractation voudroient encore défendre les erreurs de l'auteur, puisque l'aveu de ces erreurs subsiste dans le Commentaire, quoique d'une maniere foible & tergiversante. L'épigraphe, prise de Séneque, suffit pour leur faire sentir la mauvaise foi de leur procédé. *Rectum iter quod serò cognovi & lassus errando, cæteris monstro.*

(2) Le prince Clément de Saxe, alors évêque de Ratisbonne & de Freysingue, aujourd'hui archevêque-électeur de Treves, en instruisant le peuple que Dieu avoit confié à sa sollicitude pastorale, parloit de Febronius comme d'un homme qui visoit à sapper par le fondement l'Eglise Catholique, & particuliérement le siege de son premier pontife. *Beatissimi Petri Apostolicam Sedem penitùs evertere, & Petram, supra quam Christus Dominus ædificavit Ecclesiam suam, omni adhibito conatu tentat suffodere.* Le même prélat ne fait point difficulté d'appeller le livre de Febronius une *production diabolique*, PARTUS SATANÆ, & le range avec les livres les plus détestables, qui tendent à anéantir la piété & à détruire toute religion. *Teterrimi libri inundant agrum Domini, suffocant sementem Evangelii, veræ pietatis & Religionis sensa extinguunt.* L'expérience a fait voir qu'il n'y avoit rien de trop dans ce passage; la décadence presque générale de la Religion en Allemagne, doit être particuliérement attribuée à la secousse que Febronius a donnée à la hiérarchie, au mépris qu'il a inspiré pour le chef de l'Eglise, à ses calomnies contre le siege de Rome, à ses efforts pour ourdir un schisme, &c. Dans le même tems, en parlant du même auteur, s'exprimoient de la même façon l'évêque & prince de Constance, l'évêque & prince d'Ausbourg, l'évêque & prince de Liege, l'archevêque-électeur de Cologne, & autres prélats Allemands, parfaitement d'accord sur ce point avec le pape Clément XIII, avec l'Eglise Gallicane (comme nous l'avons fait voir), & avec tout l'univers catholique.

à Ems le Résultat de l'ouvrage rétracté, s'exprimoit ainsi en 1781, sur le *Commentaire* de la Rétractation, en écrivant au pape Pie VI. « Très-saint Pere, j'ai » reçu avec la vénération qui » leur est due, les lettres plei- » nes de bienveillance, qu'il » a plu à votre Sainteté de » m'adresser, en date du 13 » octobre, & j'ai vu avec la » plus grande satisfaction, que » son jugement sur le Commen- » taire de Febronius étoit par- » faitement conforme à celui » que j'en avois porté. Quant » aux ordres qu'il lui a plu » de m'intimer par les mêmes » lettres, je les aurois certaine- » ment remplis avec autant de » promptitude que de bonne » volonté, si je n'avois craint » (crainte, à mon avis, bien » fondée) que la réprimande » ou l'avertissement, dont elle » me chargeoit envers M. de » Hontheim, ne devînt plus » nuisible qu'utile à la Religion. » Car il me paroît indubitable, » ou que la rétractation que » M. de Hontheim a faite de » ses erreurs, n'étoit qu'une » feinte, ou qu'il s'est repenti » aussi-tôt de l'avoir faite. Et » en effet, s'il avoit agi avec » cette *sincérité germanique*, » dont il se vante dans la for- » mule même de sa rétracta- » tion, se seroit-il vivement » affligé de voir ses nouveaux » sentimens communiqués au » sacré college des cardinaux, » & même à l'univers entier? » Auroit-il négligé dans la » lettre circulaire, qu'il a mise » à la tête des actes consisto- » riaux, publiés par mon ordre » dans ce diocese, les obser- » vations que je lui avois fai- » tes, & qui ne pouvoient » déplaire ni paroître dépla- » cées à un homme sincére- » ment repentant? Auroit-il » débité faussement qu'il avoit » été atterré par les menaces » de votre Sainteté, & fait » passer cette calomnie jusqu'à » la cour impériale? Auroit-il » gardé un silence perfide sur » les bruits malicieusement ré- » pandus touchant l'acte de sa » rétractation; bruits cepen- » dant bien flétrissans pour sa » réputation, puisqu'ils le dé- » nonçoient, ou comme un » lâche déserteur de la vérité » ou comme un imbécille? » Auroit-il fait imprimer à mon » insu, sous le titre prétendu » de Commentaire, une pro- » duction plus abominable en- » core que mal désignée; je » dis mal désignée, car qui » donneroit la dénomination » de *Commentaire sur une ré-* » *tractation*, à un ouvrage qui » ne paroît entrepris que pour » énerver la rétractation mê- » me, à un ouvrage qui, au- » lieu de lumieres, répand de » nouvelles ténebres sur l'es- » prit du rétractant, & qui, » bien loin d'établir par des » argumens solides les vérités » catholiques, opposées aux » erreurs abjurées & si solem- » nellement reconnues dans » l'acte d'abjuration, en réduit » de nouveau plusieurs dans la » cathégorie des propositions » douteuses, l'auteur s'ap- » puyant, selon sa coutume, sur » l'autorité des autres, parce » qu'il sentoit toute l'ignomi- » nie dont il se seroit couvert, » en les combattant en son » propre nom; à un ouvrage » enfin si différent de la ré-

» tractation que, tandis que » celle-ci a été bien reçue de » tous ceux qui aiment sincérement l'Eglise, l'autre n'a » pu mériter que les éloges des » hérétiques? Je n'ai pas manqué néanmoins de témoigner » à mon suffragant, combien » une pareille conduite étoit » peu digne d'un homme de » bien; de plus, je l'ai souvent » & sérieusement averti de son » devoir, & j'ai fait tous mes » efforts pour le ramener dans » le droit chemin : mais j'ai » cru qu'il seroit dangereux » avec un homme d'un esprit » vain & artificieux, comme » sont ordinairement les novateurs, de pousser les choses » trop loin, sur-tout dans un » tems où il voyoit les puissances mêmes favoriser ouvertement un systême qu'il » avoit abjuré du moins extérieurement. Au reste, abstraction faite de ma conduite envers M. de Hontheim, je crois que, vu le » caractere de son esprit & » les circonstances de ces tems » malheureux, il est plus sûr » de ne pas exiger de lui des » déclarations ultérieures. Car » outre qu'il est incertain avec » quelle attention, quelle sincérité & quelle constance il » obéira aux ordres de votre » Sainteté; les explications, » quelque orthodoxes qu'elles » puissent être, ne paroîtront » dans la bouche de Febronius, » esprit versatile & toujours » opposé à lui-même, qu'une » contradiction nouvelle, tandis que d'autres, répandant » la calomnie à leur gré, publieront qu'elles ont été arrachées par force & par » crainte à un vieillard foible » & déraisonnant. Cependant » votre Sainteté ne pouvant » dissimuler la publicité du » Commentaire, je crois que, » crainte que son silence ne » soit pris pour une approbation tacite, il conviendroit, » peut-être même seroit-il nécessaire, de le condamner » ouvertement, & d'y ajouter » une exhortation paternelle, » pour que (vu qu'il a perdu » par ses variations perpétuelles la confiance publique, & » le moyen de persuader que » ses sentimens sont orthodoxes, quand même ils le seroient) il ne cesse de déplorer, » avec les larmes ameres de la » pénitence, les troubles excités dans l'Eglise, qu'il ne » peut appaiser, & les scandales qu'il ne peut réparer. J'ai » cru, très-saint Pere, devoir » vous exposer ces choses dans » la simplicité de mon cœur; » mais que ce soit sauf le jugement plus éclairé de votre » Sainteté, & sans préjudice » de l'obéissance filiale que je » lui porte; car mon intention » n'a été nullement de censurer » ses ordres ou de chercher » un prétexte spécieux pour » les éluder; mais seulement » de lui faire connoître des » détails qui, n'étant connus » à personne comme à moi, » demanderoient peut-être une » maniere d'agir différente que » celle que votre sagesse & » votre prudence vous indiquent pour la meilleure. Il » me reste maintenant à attendre ce qu'il vous plaira » de m'ordonner, recommandant & ma personne & » les peuples commis à mes

» soins à votre faveur paternelle, & demandant, avec » la plus profonde vénération, » la bénédiction apostolique. » De votre Sainteté, &c. *Ehrenbreitstein, le 17 novembre 1781*,,. — En même tems le même archevêque-électeur écrivit à Mgr. Bellisomi, archevêque de Thyane, nonce apostolique à Cologne, la lettre suivante. » Vous verrez par la copie de » la lettre que je vous prie de » faire passer à sa Sainteté, que » je trouve du danger à faire » barbouiller de nouveau du » papier à M. de Hontheim, » qui par ses continuelles con- » tradictions, s'est mis dans » l'impossibilité de faire à l'a- » venir aucun bien, quelque » chose qu'il écrive, quoiqu'il » soit encore dans le cas de » faire du mal, sur-tout dans » les tems critiques où nous » vivons. Si vous voulez, » Monsieur, renforcer de vos » réflexions celles que j'ai l'hon- » neur de faire à sa Sainteté, » je ne doute point qu'elle ne » se borne à lui témoigner son » mécontentement au sujet du » Commentaire, & cela pour » des raisons générales, & » sans entrer dans le détail des » propositions repréhensibles, » qu'il ne manqueroit pas de » vouloir justifier, ou qu'il sou- » tiendroit au moins sous main, » lors même qu'il les désap- » prouveroit par écrit, comme » il a fait pour les changemens » que sa Sainteté lui a ordonné » de faire à sa profession de » foi. Au surplus, Monsieur, » quelle que puisse être sa dé- » férence aux avis du saint » Pere, comptez qu'on dira » toujours (& il sera peut-être » le premier à le dire) que » cette déférence est l'effet des » menaces, dont on aura usé » envers lui, une pareille ca- » lomnie, dût-elle de nouveau » le faire passer pour un lâche » ou pour un imbécille. Il faut » donc, à mon avis, traiter » M. de Hontheim comme on » traite un homme qui s'est » mis dans l'impossibilité de » réparer ses scandales. On lui » met devant les yeux les maux » qu'il a faits, on lui prêche » d'en faire pénitence, on le » recommande à la miséricorde » divine. Il paroît du reste que » le Commentaire est tombé » dans un parfait oubli. Puisse- » t-il y reposer à jamais! Je » suis avec la plus parfaite es- » time, monsieur le nonce, &c. » *Ehrenbreitstein, le 17 novembre* » *1781*,,. — A ces divers témoignages, nous en joindrons un particuliérement remarquable; c'est celui d'un protestant, d'un philosophe, qui rapporte particuliérement au livre de Febronius, la séduction & la corruption du clergé Autrichien. " Le clergé, dit-il dans » ses observations sur Vienne, » porte dans son sein un ser- » pent qui lui causera la mort: » ce serpent est la philosophie, » qui, sous l'apparence de la » théologie, s'est glissée même » jusqu'au trône épiscopal. Un » grand nombre de jeunes ec- » clésiastiques sont infectés du » poison de ce serpent, dans les » universités. Ils savent tous » qu'il y a un Febronius dans » le monde, & quelques-uns » seulement le connoissent » comme un hérétique; ce- » pendant comme la cour le » favorise évidemment, ils sont

» très-portés à se réconcilier » avec lui. Les Bellarministes » qui possedent tous les grands » bénéfices, forment encore, » il est vrai, le plus grand » nombre ; mais s'ils se voient » une fois en danger de perdre » leurs bénéfices, ou si les » 25,000 avocats des états im- » périaux, qui ont fait depuis » long-tems leur provision d'ar- » gumens, ont ordre d'aller à » la charge, ils ne feront vrai- » semblablement que fort peu » de résistance ». *Voyage en Allemagne, par le baron de Riesbeck*, traduit de l'anglois, t. 2, p. 107. — Après le compte aussi détaillé que véridique & impartial, que nous avons rendu de cet ouvrage informe & acatholique, l'équité demande que nous rendions, à plusieurs égards, justice aux bonnes qualités de l'auteur. Poli, honnête, prévenant, officieux, d'un commerce agréable & intéressant; prêtre, évêque, recommandable par ses mœurs & par son exactitude à remplir son ministere; il étoit personnellement un contraste sensible & frappant de son livre avec lui-même. Il se peut que sa Rétractation ait été en partie l'effet d'une influence étrangere & impérieuse; mais dans le *Commentaire* qui est si souvent, à quelques égards, une espece de rétractation de cette même rétractation, on voit que la vérité le presse, & qu'il voudroit y tenir, sans trop paroître opposé à ce qu'il a écrit contre elle. Quelques années avant sa mort, disant la Messe le jour de S. Pierre, dans son château de Mont-Quintin, arrivé à l'Evangile & lisant ces paroles : *Tu es Petrus & super hanc Petram ædificabo Ecclesiam meam*, &c., il se trouva mal, & fut obligé de quitter l'autel (*); effet sans doute d'une réminiscence amere & salubre, qui fait supposer avec raison que son cœur ne s'étoit pas entiérement fermé à l'affection que tout enfant de l'Eglise catholique porte à ce grand Siege, centre de l'union & de l'unité, où l'autorité de Jesus-Christ se déploie par l'organe de son vicaire, d'une maniere si imposante & si magnifique, si consolante pour les vrais fideles, si nécessaire pour étouffer dès leur naissance les héréfies & les schismes.

HONTIVEROS, (Dom Bernard) Bénédictin Espagnol, professeur de théologie dans l'université d'Oviedo, puis général de sa congrégation en Espagne, & enfin évêque de Calahorra, mourut en 1662. On a de lui un traité contre les casuistes relâchés, intitulé : *Lacrymæ militantis Ecclesiæ*.

HONTORST, (Gérard) *voyez* HOMTORST.

HOOFD ou HOOFT, (Pierre-Corneille Van) naquit à Amsterdam en 1581, & mourut à La Haye en 1647, après avoir donné : I. Des *Comédies*, des *Epigrammes* & d'autres *Poésies*, moins lues que ses ouvrages historiques. II. *Histoire des Pays-Bas*, depuis l'abdication

(*) Cette anecdote est très-certaine. Je la tiens de la bouche du respectable ecclésiastique qui lui servoit la Messe, & qui vit encore.

de Charles-Quint jusqu'en 1588, dont on a donné une bonne édition en 1703, en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage contient un détail circonstancié des intrigues du cabinet & du mouvement des armées; l'auteur y voit souvent les choses à sa façon, & n'est pas toujours d'accord avec les historiens les mieux instruits. III. Une *Histoire de Henri IV*, roi de France, Amsterdam, 1626, in-fol. & 1638, in-4°. IV. Une *Histoire des Médicis*, en flamand, 1649. V. Ue *Traduction* en flamand *de Tacite*, Amsterdam, 1684, in-fol.

HOOGHE, (Romain de) dessinateur & graveur Hollandois, florissoit à la fin du 17*e*. siecle. Il avoit une imagination vive, qui l'a souvent égaré. Il ne mérite guere d'éloge pour la correction du dessin, & pour le choix de ses sujets, qui sont la plupart peu assortis aux bonnes mœurs, & qui ne donnent pas une grande idée de celles de l'auteur. On a cependant de lui plusieurs estampes dignes d'un artiste sage: telles que les figures de l'*Histoire du Vieux & Nouveau-Testament* de Basnage, 1704, in-fol. Celles de la *Bible* avec des explications hollandoises, 1721. Celles des *Hiéroglyphes des Egyptiens*, Amsterdam, 1735, petit in-fol., &c.

HOOGSTRATE, *voyez* HOCHSTRAT,

HOOGSTRATTEN, (David Van) né à Roterdam en 1658, enseigna les humanités à Amsterdam, & y fut correcteur du college. Il se noya en 1724, ou plutôt il mourut au bout de 8 jours, des suites d'une chute dans le canal du quai de Gueldre, où il tomba, aveuglé par un brouillard épais qui s'étoit élevé sur les 6 heures du soir. On a de lui: I. Des *Poésies latines*, en 2 vol. in-8°, qui furent peu connues hors de son college. II. Des *Poésies flamandes*, en 1 vol. in-4°. III. Un *Dictionnaire flamand & latin*. IV. Des *Notes* sur *Cornelius Nepos* & sur *Térence*. V. Une *Edition de Phedre*, in-4°, à l'usage du prince de Nassau, dans laquelle il a imité les *ad usum Delphini*. VI. Une bonne *Edition des Poésies de Janus Broukhusius*, in-4°.

HOOK *ou* HOOKE, (Robert) mathématicien Anglois, né dans l'isle de Wight en 1635, fut membre de la société royale de Londres, & professeur de géométrie en cette ville. Il perfectionna les microscopes, inventa les montres de poche, & fit plusieurs autres découvertes dans la physique, l'histoire naturelle & les mathématiques. Il prétendit avoir eu la premiere idée du ressort spiral qui sert à régler le balancier des montres. Huyghens s'en attribuoit l'invention; mais il prétendit que ce secret avoit été divulgué par Oldembourg, secrétaire de la société royale, auquel il intenta un procès: il parut avoir raison contre Huyghens, & le confondit par les dates, mais il n'eut pas le même avantage contre l'abbé Hautefeuille. Il présenta en 1666, à la société royale, un plan sur la maniere de rebâtir la ville de Londres, qui avoit été détruite par le feu; il plut extrêmement à cette compagnie; le lord-maire & les aldermans

le préférerent à celui des intendans de la ville, & c'eſt en grande partie ſur ce plan que Londres fut rebâtie. Hook fut enſuite l'un de ſes intendans, par acte du parlement, charge dans laquelle il amaſſa de grands biens. Il mourut en 1703, à 68 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages en anglois. Les principaux ſont : I. La *Microſcopie, ou la Deſcription des Corpuſcules obſervés avec le Microſcope*, in-fol., Londres, 1667. II. *Eſſais de Méchanique*, in-4°. On a imprimé après ſa mort un volume in-fol., d'autres *Œuvres* de cet auteur. Sa *Vie* eſt à la tête de ce recueil. — Il faut le diſtinguer de Luc-Joſeph HOOKE, auteur d'une bonne *Hiſtoire Romaine* en anglois, en 4 vol. in-4°., & des *Obſervations ſur le Sénat Romain*, 1758, in-4°. Son fils, docteur de la maiſon & ſociété de Sorbonne, ſoutient avec honneur la réputation de ſon pere, & eſt auteur d'un Cours de Théologie, dirigé particuliérement vers la défenſe des dogmes chrétiens contre les erreurs modernes : *Religionis naturalis & revelatæ Principia in uſum academicæ juventutis*, dont il a paru déjà deux éditions : la ſeconde eſt corrigée & augmentée, Paris, 1774, 3 vol. in-8°. Quelques critiques, en donnant d'ailleurs des éloges à l'ouvrage, ont cru y voir quelques aſſertions peu propres à maintenir l'ordre dans la hiérarchie.

HOOKER, (Richard) théologien Anglois, natif d'Exceſter, eſt auteur d'un ouvrage intitulé : *La Police Eccléſiaſtique*, dans lequel il défend les droits de l'Egliſe Anglicane. Il mourut en 1600, âgé de 46 ans. On a de lui des *Sermons* & d'autres Ecrits eſtimés en Angleterre.

HOOPER, (George) écrivain Anglois, né à Grimley, dans le comté de Worcheſter, en 1640, habile dans les mathématiques, dans les langues & les ſciences orientales, devint évêque de Bath & de Wells, & refuſa l'évêché de Londres. Il étoit chapelain du roi Charles II en 1685, & mourut en 1727. Son *Traité du Carême*, en anglois, in-8°., eſt curieux. Celui *des Meſures des Anciens*, Londres, 1721, in-8°., ne l'eſt pas moins; & l'un & l'autre ſont remplis d'érudition.

HOORNEBEEK, (Jean) profeſſeur de théologie dans les Univerſités d'Utrecht & de Leyde, naquit à Harlem en 1617, & mourut en 1666. Il a laiſſé pluſieurs ouvrages de théologie, & des Traités contre les Sociniens, les Juifs & les Idolâtres. Les principaux ſont : I. Une *Réfutation du Socinianiſme*, 1650 à 1664, en 3 vol. in-4°. Il auroit pu ſe paſſer d'y attaquer les Catholiques, qui ont des principes infiniment plus ſûrs & mieux fondés que les Proteſtans, pour combattre les Sociniens avec avantage; car dès qu'on rejette une fois l'autorité de l'Egliſe & la Tradition, il eſt impoſſible de confondre quelque héréſie que ce ſoit (*voyez* LENTULUS Scipion). II. Un *Traité pour la conviction des Juifs*, Leyde, 1655, in-4°. Sa haine contre les Catholiques lui fait faire encore contr'eux des ſorties qui l'éloi-

gnent de son but. III. Un *Traité contre les Infideles, les Hérétiques* (entre lesquels il a soin de placer les Catholiques), &c., Utrecht, 1658, in-8°. Il fut attaqué par Arnold de Poelenburg, remontrant. IV. *Union des Calvinistes & de ceux de la Confession d'Ausbourg*, Amsterdam, 1663, in-4°. Ouvrage qui fut réfuté par Abraham Calovius, ministre de Wittemberg. V. *Théologie pratique*, Leyde, 1663, 2 vol. in-4°. Compilation de quelques auteurs anglicans. Ces ouvrages sont en latin, d'un style obscur & diffus.

HOPHRA, (Pharaon) *voyez* APRIÈS.

HOPITAL, *voyez* HOSPITAL.

HORACE, surnommé *Coclès*, parce qu'il avoit perdu un œil dans un combat, descendoit d'un de ces trois guerriers (*voyez* les HORACES), qui se battirent contre les Curiaces. Porsenna ayant mis le siege devant Rome l'an 507 avant J. C., chassa les Romains du Janicule, & les poursuivit jusqu'à un pont de bois, dont la prise entraînoit celle de la ville même. Ce pont n'étoit défendu que par 3 hommes, Horace Coclès, ou le Borgne, T. Herminius & Sp. Largius. Comme ils prévirent qu'ils seroient accablés par le nombre, Horace conseilla à ses compagnons de rompre le pont derriere lui, tandis qu'il en défendroit l'entrée. Ils suivirent son conseil, malgré le péril où ils l'exposoient. Horace, de son côté, exécuta ce qu'il avoit promis. Conservant la présence d'esprit dans le plus grand danger, dès qu'il sentit le pont rompu, il s'élança tout armé dans le fleuve. Un coup de pique qu'il avoit reçu à la cuisse en combattant, & le poids de ses armes, ne l'empêcherent pas de gagner l'autre bord du Tibre. Publicola fit ériger à ce héros une statue dans le temple de Vulcain.

HORACE, naquit à Venuse, dans la Pouille, l'an 63 avant J. C., d'un affranchi. Son pere lui connut des talens, & quoique d'une fortune médiocre, il n'oublia rien pour les cultiver. Il l'envoya à Rome, où son esprit & ses succès le lierent avec les jeunes gens de la premiere distinction. A l'âge de 22 ans il alla étudier la philosophie à Athenes. Brutus, l'un des meurtriers de César, passant par cette ville, l'emmena avec lui & lui donna une place de tribun des soldats dans son armée. Le jeune philosophe s'étant trouvé peu de tems après à la bataille de Philippes, prit la fuite, jeta son bouclier, & promit de ne plus remanier les armes. Les lettres depuis l'occuperent tout entier. Virgile & Varius, charmés des ouvrages de ce poëte naissant, en montrerent quelques-uns à Mécene. Ce protecteur, cet ami des gens-de-lettres, voulut voir Horace, le prit en affection, le présenta à Auguste, qui le combla de bienfaits & de caresses. Cet écrivain, à la fois misanthrope, courtisan, épicurien, mourut l'an 7e. avant J. C., à 57 ans. Les ouvrages qui nous restent de lui, sont: I. Des *Odes*. Horace semble s'être fait un caractere particulier, composé

de celui de Pindare & d'Anacréon. On ne peut nier qu'il n'égale, qu'il ne ſurpaſſe même ce dernier par la volupté de ſon pinceau ; mais il ſe reconnoît lui-même fort inférieur au premier. On peut dire néanmoins qu'il marche à côté de Pindare, dans cette même Ode, où il ſe met au-deſſous de lui. C'eſt-là qu'il le compare à un torrent impétueux, qui, gonflé par les pluies, franchit ſes bords, & précipite avec fureur ſes eaux immenſes & profondes. Pour lui il veut reſſembler à l'abeille qui voltige ſur quelques fleurs ; il dit preſque comme la Fontaine : *Je ſuis choſe légere* (*operoſa parvus carmina fingo*). Il ſe diſtingue par ſa facilité ſoignée & par cet art de paſſer ſans peine d'un ſujet & d'un ton à l'autre : énergique, voluptueux, moral, indigné, tendre, enjoué, ſatyrique, c'eſt de tous les poëtes celui qui repréſente plus de diverſes ſituations de l'eſprit. Auſſi eſt-il celui qui a le plus de lecteurs. « Je plain» drois moins ceux qui igno» rent le latin, a dit un hom» me de goût, ſi je ne penſois » qu'ils ſont privés de lire » Horace, car il faut abſolu» ment le lire dans ſa langue » comme la Fontaine dans la » nôtre. Mais je ſentirois une » grande peine en entendant » un homme de lettres avouer » qu'il ne ſait pas beaucoup » de vers d'Horace par cœur. » Ils ont le don de ſe graver » dans la mémoire, don ré» ſervé à peu de vers, & pour » le dire à-peu-près comme » Horace, à ceux qu'Apollon » *a parfumés d'un peu de ſon* » *nectar (quintâ parte ſui nectaris* » *imbuit)* ». II. Des *Satyres* & des *Epîtres*. Elles n'ont rien au-dehors qui frappe le lecteur : les vers en ſont négligés, & dépouillés de tout l'éclat & de toute la douceur de l'harmonie poétique. On diroit que c'eſt de la proſe ; mais c'eſt une proſe aſſaiſonnée de cette fineſſe d'expreſſion, de cette fleur de plaiſanterie, de cette aimable négligence qui plaît plus que tous les ornemens. On ſouhaiteroit ſeulement que l'auteur ſe fût tenu aux tableaux vrais & touchans, qu'il trace dans ſes Epîtres, de la vertu & de la juſtice, de l'amitié & de la modération ; au-lieu de tourner ſes traits contre cette foule de verſificateurs qu'il ridiculiſe & qu'il inſulte dans ſes Satyres. III. L'*Art Poétique*. C'eſt l'école du goût. Horace fit pour les Romains ce qu'Ariſtote avoit fait pour les Grecs. Il abrégea les préceptes de ce philoſophe, & les mit à la portée des grands ſeigneurs de Rome, qui ſe mêloient alors de faire des vers. On trouve dans ſon ouvrage les principes fondamentaux de l'art d'écrire & de l'art de verſifier. Il eſt fâcheux que l'ordre & la liaiſon des idées ne s'y faſſent pas ſentir davantage ; il eſt abſolument ſans méthode. On doit le regarder plutôt comme une Epître légere, que comme un Poëme didactique. Horace & Virgile mangeoient ſouvent à la table d'Auguſte, placés à ſes côtés : le premier avoit une fiſtule lacrymale, & l'autre l'haleine fort courte. Auguſte en plaiſantant là-deſſus, diſoit quelquefois : *Ego ſum inter ſuſpiria*

piria & lacrymas (Me voilà entre les ſoupirs & les larmes). Horace étoit maigre & fort mince ; quoique Suétone ait inféré de ces paroles : *Je ſuis un pourceau du troupeau d'Epicure*, qu'il étoit gras. Ces expreſſions peignent plutôt ſes mœurs que ſa figure ; celles d'Horace étoient extrêmement corrompues. Il ſe livroit ſans ſcrupule aux goûts les plus monſtrueux, que la lubricité ait imaginés. Ses Poéſies ſont pleines d'images qui bleſſent la pudeur, & qu'on n'a pu voiler qu'en les effaçant entiérement. Si les maximes d'une philoſophie ſage & profonde, l'ont fait appeller *le Poëte de la raiſon*, il eſt dans plus d'un endroit celui de la folie, & du plus crapuleux libertinage. Quoique ſa métaphyſique ne valût pas toujours mieux que ſes mœurs, il condamna la facilité avec laquelle il s'étoit laiſſé entraîner dans l'impiété épicurienne, & confeſſa ne pouvoir réſiſter à l'impreſſion de la Divinité :

Parcus deorum cultor & infrequens,
Inſanientis dum ſapientiæ,
Conſultus erro : nunc retrorſùm,
Vela dare, atque iterare curſus
Cogor relictos.

Par le même retour à la raiſon il condamne la volupté, & convient de la triſteſſe & des regrets qui en ſont le fruit.

Sperne voluptates, nocet empta dolore voluptas.

Nous ne pouvons ſans prendre une place deſtinée à des choſes plus intéreſſantes, nous arrêter ſur le grand nombre d'éditions des ouvrages de ce poëte, ni des verſions qui en ont paru dans toutes les langues. Si juſqu'ici nous nous ſommes quelquefois trop arrêté, d'après d'autres lexicographes, ſur ces détails typographiques, c'eſt que nous n'avons pu établir d'abord un rapport exact, entre l'étendue des matieres & le nombre de volumes invariablement arrêté (*).

(*) Je n'avois d'ailleurs pas aſſez réfléchi que ces détails appartenoient entiérement à un *Dictionnaire bibliographique*, à une *Hiſtoire de l'Imprimerie*, à une *Hiſtoire littéraire*, & que pour un bibliomane qui les cherchera dans cet ouvrage, où il ne devroit pas eſpérer de les trouver, cent autres lecteurs les regarderont comme des hors-d'œuvres, tels qu'ils ſont en effet; puiſqu'ils ſont tout-à-fait étrangers à l'auteur & à ſon ouvrage en lui-même. Et qui peut ſe flatter de raſſembler ſous ſes yeux toute cette bigarrure d'éditions d'un ouvrage célebre ! Et ſi on ne l'a pas, comment garantir ce groupe de dates, cette énumération préciſe de volumes ; comment parler pertinemment de la correction, de la beauté, de la fidélité, & enfin de tout ce qui conſtitue une bonne édition ? D'ailleurs, comme tous les jours il ſe fait de nouvelles éditions, il faudroit ſe conſacrer excluſivement à cette interminable ſucceſſion de choſes : encore n'y ſuffiroit-on pas. Il eſt bien vrai qu'il y a des éditions particuliérement remarquables par des notes, des ſupplémens, des corrections ou corruptions, dont il eſt convenable de faire mention ; mais de-là, à une prolixe nomenclature d'éditions diſtinguées préciſément par le format, le caractere ou d'autres manipulations d'imprimerie, il y a bien de l'eſpace à franchir.

HORACES (Les) : c'eſt le nom de trois freres Romains qui combattirent contre les trois Curiaces Albains, ſous le regne de Tullus Hoſtilius, l'an 669 avant J. C. Deux des Horaces furent tués ; celui qui reſta contre les trois Curiaces, joignant l'adreſſe à la valeur, aſſura l'avantage aux Romains. Comme les différentes bleſſures que les Curiaces avoient reçues, ne leur laiſſoient que des forces inégales, il ſe mit à fuir : les ayant ſéparés par cet artifice, il retomba ſur eux, & les terraſſa facilement l'un après l'autre. Horace rentrant à Rome, tua ſa ſœur, qui paroiſſoit affligée de la mort d'un des Curiaces auquel elle avoit été fiancée. Il fut condamné à mort par les deux commiſſaires que Tullus avoit nommés pour le juger ; il en appella au peuple : on commua ſa peine. Il fut condamné à paſſer ſous le joug (c'étoit une porte compoſée de deux fourches, qui en ſoutenoient une troiſieme : on y faiſoit paſſer par ignominie les priſonniers faits en guerre) ; mais en même tems on lui érigea un trophée, & l'on y ſuſpendit les dépouilles des trois Curiaces. Il y a dans l'Hiſtoire Grecque un événement ſi ſemblable à celui-ci, que l'on a ſoupçonné, que les Romains ou les Grecs ont été jaloux d'orner leur hiſtoire d'un trait qui appartenoit à celle d'un autre peuple (*voyez* CRITOLAÜS). Quelques auteurs ont cru que les Romains avoient fait cette eſpece de plagiat dans l'Hiſtoire des Grecs ; d'autres ont penſé que les Grecs, plus exagérateurs encore, & plus amis du merveilleux que les Romains, avoient inſéré dans leurs Annales, un trait de l'hiſtoire de ceux-ci. Quoi qu'il en ſoit, ſi les Romains ou les Grecs n'ont fait qu'adopter cet événement, il n'en prouve pas moins juſqu'où ils porterent le fanatiſme de la gloire, & de quels affreux exploits ce fanatiſme eſt capable ; delà ces deux vers ſi connus d'un tragique :

Rendez graces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conſerver encor quelque choſe d'humain.

HOR-APOLLON, (*Horus-Apollo*) grammairien, profeſſa les belles-lettres à Alexandrie & à Conſtantinople ſous Théodoſe le Grand. On a de lui une *Explication des Hiéroglyphes*, publiée en grec & en latin en 1727, in-4°, avec des Notes par Jean Corneille de Paw. M. Requier a donné une Traduction des *Hiéroglyphes*, en 1779, in-12.

HORATI, (Charles) religieux Obſervantin, miſſionnaire à la Chine depuis 1698 juſqu'en 1733, a donné : I. Une *Relation de ſes Voyages*, Rome, 1759, en italien, eſtimée. II. *Grammaire & Dictionnaire de la Langue Chinoiſe*, avec une Relation des coutumes & des cérémonies chinoiſes. III. *Explication de la Philoſophie & des Livres ſacrés des Chinois*, Rome, 1759. Ce dernier ouvrage offre beaucoup d'érudition ; on peut même dire qu'elle eſt quelquefois prodiguée à expliquer des choſes qui ne méritent pas qu'on y emploie tant de ſcience.

HORBIUS, (Jean Henri) natif de Colmar en Alſace, fut

fait ministre à Hambourg en 1685, y donna dans les rêveries de la Bourignon & de Poiret, fut chassé de Hambourg en 1693, & mourut près de cette ville le 26 janvier 1695, après avoir publié: *Historia Origeniana*, des Sermons, &c.

HORIAH, (Nicolas) né à Nagy-Aranios en Transilvanie, se mit à la tête d'une horde de Valaques, engagea à la révolte un grand nombre de villages de cette nation, & entreprit d'extirper les nobles & les ecclésiastiques. Les massacres & incendies commencerent en 1784, & s'étendirent jusques dans le Bannat de Témeswar, où ce peuple est également répandu. On ne peut se faire une idée des horreurs dans tous les genres exercées par ces brigands, ni indiquer avec précision les causes de cette insurrection subite & terrible. On sait seulement que la premiere idée en étoit venue aux Valaques à la foire de Salathna. On leur y avoit montré une patente, écrite en lettres d'or, qui les autorisoit à exterminer la noblesse: un comte de Salins, qu'on dit avoir exhibé cette patente, n'a pas reparu depuis. Les diverses conjectures formées sur cet événement, sont de nature à ne pouvoir trouver place dans cet ouvrage. Les hussards Siculiens (peuple qui habite la partie orientale de la Transilvanie) se saisirent enfin de Horiah, qui fut exécuté avec Glosca (*voyez* ce mot) à Carlsbourg, le 28 février 1785. On a gravé leurs portraits, qu'on trouve dans le *Journ. hist. & litt.*, 15 mars 1785.

HORMISDAS, (S.) né à Frusinone en Campanie, fut élu pape après Symmaque en juillet 514. Il eut la consolation d'éteindre le schisme causé par les erreurs des Eutychéens, & tint un concile à Rome en 518. La crainte de favoriser les partisans de cette hérésie, le fit résister aux sollicitations des moines Scythes, qui demandoient l'approbation de la fameuse proposition : *Unus de Trinitate passus est in carne*; quoiqu'elle présentât un sens orthodoxe, comme le déclara ensuite le pape Jean II (*voyez* ce mot). Il fut un modele de modestie, de patience & de charité, & mourut en août 523. Ce pontife veilla avec une attention infatigable sur toutes les églises, instruisit le clergé sur les vertus propres à cet état & sur la psalmodie. Nous avons de lui plusieurs *Lettres*. Dans la 160e., qui est adressée à Salluste de Séville, son vicaire en Espagne, on voit combien grande étoit l'autorité que les papes exerçoient dans l'Eglise, longtems avant le prétendu *Isidore Mercator*.

HORMISDAS III, roi de Perse, monta sur le trône en 580, après la mort de Chosroès le Grand, son pere. S'il hérita de son sceptre, il n'hérita point de ses talens. Il perdit son armée, son bagage & ses éléphans, en combattant contre les Romains. Depuis l'an 581 jusqu'en 589, il n'eut que des échecs. Il mit alors une puissante armée sur pied, & en donna la conduite à Varanes, qui fut encore battu. Hormisdas, irrité & honteux, envoya à ce général malheureux un habit de femme, injure irré-

parable parmi les Perses. Varanes s'en vengea, en excitant une révolte. Il se saisit d'Hormisdas, lui arracha les yeux, & fit massacrer sa femme en sa présence. Il mit ensuite Chosroès II, son fils, sur le trône impérial. Le nouveau roi fit assommer Hormisdas, son pere, à coups de bâton, l'an 590.

HORNEIUS, (Conrad) né à Brunswick en 1590, fut professeur de philosophie & de théologie à Helmstadt, & y mourut en 1649, à 59 ans. Son principal ouvrage est: *Philosophiæ moralis, sive civilis doctrinæ de moribus, libri quatuor*, in-8°. C'est moins l'ouvrage d'un profond méditatif, que celui d'un compilateur laborieux.

HORNES, (le comte de) *voyez* EGMONT.

HORNIUS, (George) né dans le Palatinat, professeur d'histoire, de politique & de géographie à Harderwich, professeur d'histoire & des langues savantes à Leyde en 1654, mourut dans cette ville en 1670. On a de ce savant: I. Une *Histoire Ecclésiastique* en latin jusqu'en 1666, traduite en françois. Elle a été continuée jusqu'en 1704. Cet ouvrage est assez bien fait, excepté les endroits où il est question du Protestantisme. II. L'*Histoire d'Angleterre* sous les années 1645 & 1646, in-8°, Leyde, 1648. III. *De originibus Americanis*, in-8°, 1652. IV. *Geographia vetus & nova*: ouvrage savant, mais confus. V. *Orbis Politicus*, in-12. VI. *Historia Philosophica*, en 7 livres, 1655, in-4°. VII. Une *Edition de Sulpice Sévere, avec des Notes*, in-8°. VIII. *Arca Noë*, ou Histoire des Monarchies. Cet ouvrage est plein de recherches curieuses sur l'origine de chaque monarchie, &c. IX. *Dissertatio de vera ætate Mundi*, 1655, in-4°; contre Isaac Vossius. C'étoit un homme versé dans l'étude de l'Ecriture-Sainte, d'une vaste lecture; mais il se reposoit trop, en écrivant, sur sa mémoire qui n'étoit pas toujours fidelle. Sur la fin de ses jours son esprit avoit des accès de folie, & cet accident venoit, dit-on, d'une perte de 6000 florins, qu'il fit à La Haye avec un alchymiste.

HORREBOW *ou* HERREBOW, (Pierre) célebre astronome Danois, mort en 1764, âgé de 85 ans. Il eut, dans le cours d'une si longue vie, 20 enfans & 34 petits-enfans. Il professa avec distinction pendant plusieurs années la philosophie, les mathématiques & l'astronomie. On a de lui un traité intitulé: *Copernicus triumphans*, où il y a plus d'enthousiasme que de raisonnement & d'observations exactes. Il y donne pour une démonstration absolue du mouvement de la terre, la prétendue parallaxe annuelle des étoiles, rejetée aujourd'hui par tous les astronomes. Il est vrai que cette erreur lui est commune avec quelques hommes célebres; mais personne ne l'a répandue avec tant de chaleur & de confiance. Ceux qui ont dit qu'Horrebow a prétendu parler de l'aberration des étoiles, telle que Bradley l'a déduite de la propagation successive de la lumiere, n'ont pas compris le *Copernic triomphant.*

HORROX, (Jérémie) astronome Anglois, né à Texteth, près de Liverpool, en 1619, mourut à l'âge de 23 ans, après avoir donné un traité intitulé : *Venus in Sole visa*, Dantzig, 1662, in-fol. Cette Vénus a été vue souvent depuis sur la face du soleil, & ce n'a jamais été sans beaucoup plus de bruit que de fruit.

HORSTIUS, (Jacques) né à Torgaw en 1537, médecin ordinaire de l'archiduc d'Autriche en 1580, professeur de médecine à Helmstadt, & directeur de l'université en 1595, a laissé beaucoup d'écrits sur la science qu'il avoit professée : I. *Compendium Medicarum institutionum.* II. *Herbarium*, 1630, in-8°. III. Un *Commentaire* sur le livre d'Hippocrate: *De Corde.* IV. *De noctambulonibus.* V. *De dente aureo pueri Silesii*, in-8°. VI. *Disputationis Catholicæ de rebus secundùm & præter naturam.* VII. *Epistolæ Philosophicæ & Medicinales*, in-8°, & divers autres Traités où l'on trouve de bonnes choses. Il mourut en 1600.

HORSTIUS, (Grégoire) surnommé l'*Esculape d'Allemagne*, neveu du précédent, naquit à Torgaw en 1578, & mourut en 1636, après avoir exercé & enseigné la médecine avec un succès égal. On a de lui plusieurs ouvrages sur cette science, recueillis par Grégoire Horstius, son fils, sous le titre d'*Opera medica*, en 2 vol. in-4°, Goude, 1661.

HORSTIUS, (Daniel) fils du précédent, né à Giessen, professeur de médecine à Marpourg, & médecin du landgrave de Hesse-Darmstadt, mourut en 1685, à 65 ans. C'est lui qui procura l'édition de *Zacchiæ Quæstiones medico-legales*, Francfort, 1666, in-fol. & celle de *Riverii Opera medica*, 1674, in-fol. Il publia aussi un grand nombre d'ouvrages qui lui appartiennent ; ils sont peu estimés. — Son frere, Grégoire Horstius, médecin & professeur de physique à Ulm sa patrie, mort en 1661, recueillit la plupart des ouvrages de médecine, composés par Grégoire Horstius, son pere, & les fit imprimer.

HORSTIUS, (Jacques Merlo) curé de N. D. *in Pasculo*, à Cologne, né à Horst, village du diocese de Ruremonde (ce qui lui fit donner le nom de *Horstius*), mort en 1644, est auteur de plusieurs livres de piété, solides & pleins d'onction. Les principaux sont : I. *Enchyridion Officii divini.* II. *Paradisus animæ Christianæ*, traduit & défiguré sous le titre d'*Heures Chrétiennes, tirées de l'Ecriture & des SS. Peres*, par Nicolas Fontaine, secrétaire de MM. de Port-Royal. Cette version fut interdite dans plusieurs dioceses en France. III. *Septem tubæ orbis Christiani*, Cologne, 1635, in-8°. C'est un recueil de petits ouvrages des SS. Peres, propres à rétablir & à faire fleurir la discipline ecclésiastique dans le clergé. IV. Une *Edition* des *Commentaires d'Estius sur les Epîtres de S. Paul*, Cologne, 1631. V. Une *Edition* des *Œuvres* de S. Bernard, Cologne, 1641, 2 vol. in-fol. avec des notes. Edition supérieure à toutes celles qui avoient paru jusqu'alors. Les notes de Merlo sur les *Lettres* de ce

S. Père, ont passé avec celles de D. Mabillon dans la traduction françoise de ces *Lettres*, par Bourgoin de Villefore, Paris, 1715. VI. Une *Edition* du livre *De l'Imitation de J. C.*, & des autres Opuscules de Thomas à Kempis, Cologne, 1643, 2 vol. in-12. L'abbé Bellegarde les a donnés en françois, Paris, 1698. Ce vertueux & savant prêtre consacroit à l'étude tous les momens que lui laissoient ses fonctions pastorales.

HORTA, (Garcie d') *ou* DU JARDIN, professeur de philosophie à Lisbonne en 1534, & premier médecin du comte de Redondo, vice-roi des Indes, publia des *Dialogues* en portugais, *sur les Simples* que l'on trouve en Orient, 1574, in-8°. & in-fol. Ils ont été traduits en latin par Charles Clusius, 1605, fig. 36, en françois par Antoine Colin, apothicaire de Lyon, 1619, in-8°., & commentés par Jacques de Bont, médecin de Leyde. On en a aussi une version italienne, Venise, 1605, in-8°. L'original & les versions sont recherchés.

HORTENSIUS, (Quintus) orateur Romain, plaida dès l'âge de 19 ans, avec le succès qu'il auroit pu attendre à 40; il tint le premier rang dans le barreau, jusqu'à ce que Cicéron parût. Son geste auroit été parfait, s'il ne l'eût gâté par des mouvemens affectés. Ses ennemis lui donnoient par dérision le nom de *Dionysia*, célebre danseuse de ce tems-là. Il quitta le barreau pour prendre les armes, devint tribun militaire, préteur, & enfin consul l'an 70 avant J. C. Il mourut environ 21 ans après, avec la réputation d'un bon citoyen, d'un sage sénateur & d'un homme magnifique. Il avoit amassé de grands biens, dont il savoit se faire honneur. On dit qu'à sa mort on trouva 10,000 muids de vin dans ses caves. Les plaidoyers de cet homme illustre ne sont pas parvenus jusqu'à nous; ils ne soutenoient pas, au jugement de Quintilien, le nom qu'il s'étoit fait: cependant Cicéron parle de son éloquence avec éloge. On avoit encore de lui des *Poésies galantes* & des *Annales*.

HORTENSIUS, (Lambert) né à Montfort, dans la seigneurie d'Utrecht, l'an 1500, fut ainsi nommé, parce qu'il étoit fils d'un jardinier; il fut préfet du college de Naërden en Hollande. Il faillit périr dans la prise de cette ville en 1572, & vit égorger sous ses yeux son fils naturel. Il mourut en 1573, flottant entre le Luthéranisme & la Religion Catholique. On a de lui des *Satyres*, des *Epithalames*, & d'autres ouvrages en latin, dont les plus connus sont: I. Sept livres *De bello Germanico*, sous Charles-Quint, Bâle, 1540, in-4°. II. *De tumultu Anabaptistarum*, 1548, in-4°. III. *De secessionibus Ultrajectinis*, 1642, in-fol. IV. Des *Commentaires sur les six premiers Livres de l'Enéide* de Virgile, *& sur la Pharsale* de Lucain. V. Des *Notes sur* 4 *Comédies d'Aristophane*.

HORTENSIUS, (Martin) né à Delft en 1605, fameux astronome, ami & coopérateur de Lansberg, mourut en 1639, dans la fleur de son âge. On peut voir dans les Lettres de

Gassendi l'estime qu'il faisoit d'Hortensius. On a de lui une dissertation *De Mercurio sub Sole viso & Venere invisâ*; & deux harangues : *De utilitate & dignitate matheseos*, & *De oculo ejusque præstantiâ.*

HOSIER, *voyez* HOZIER.

HOSIUS *ou* OSIUS. (Stanislas) cardinal, né à Cracovie & élevé en Italie, devint secrétaire du roi de Pologne, chanoine de Cracovie, évêque de Culm, & enfin évêque de Warmie. Le pape Pie IV l'envoya vers l'empereur Ferdinand, qui fut si charmé de son esprit & de ses vertus, qu'il lui dit, en l'embrassant, qu'*il ne pouvoit pas résister à un homme, dont la bouche étoit le temple, & la langue l'oracle du Saint-Esprit...* Hosius étoit chargé d'engager ce prince à faire continuer le concile de Trente; il obtint tout ce qu'il voulut. Pie IV l'en récompensa, en 1561, par le chapeau de cardinal, qu'il n'accepta que malgré lui. Ce pontife lui ordonna ensuite d'aller rouvrir le concile de Trente, comme son légat, avec les cardinaux de Mantoue & Scripand : commission qu'ils remplirent avec beaucoup de succès. Hosius passa en Pologne, se retira dans son évêché, & s'acquit une si grande réputation par son zele & par ses ouvrages, que le pape Grégoire III l'appella à Rome, & le fit pénitencier de l'Eglise Romaine. Il mourut de la mort des justes, à Capravolo, près de Rome, en 1579, à 76 ans. Les écrivains catholiques lui donnerent à l'envi les noms de *Colonne de l'Eglise* & d'*Augustin de son tems.* Les Protestans n'eurent point d'adversaire plus redoutable. Il écrivit plusieurs ouvrages contr'eux, recueillis à Cologne, 1584, en 2 vol. in-folio, & traduits dans presque toutes les langues de l'Europe. Les principaux sont : I. *Confessio Catholica fidei Christianæ.* II. *De Communione sub utrâque specie.* III. *De Sacerdotum conjugio.* IV. *De Missa, vulgari linguâ non celebranda*, &c. Rescius a écrit sa vie.

HOSIUS, *voyez* OSIUS.

HOSPINIEN, (Rodolphe) ministre Zuinglien, né à Altorf, village du canton de Zurich, en 1547, mort en 1626, à 79 ans, étoit tombé en enfance depuis près de 3 ans. Ses préventions contre les dogmes & la discipline de l'Eglise Catholique, lui firent enfanter plusieurs ouvrages, où, avec beaucoup de savoir, il y a encore plus de déclamations. Ils ont été recueillis à Geneve en 1681, en 7 vol. in-fol. Les principaux sont : I. Un *Traité des Temples.* II. Une *Histoire sacramentaire.* III. Un *Traité des Moines.* IV. Une *Histoire des Jésuites*, &c., en latin, en 1619, in-fol. On y trouve rassemblé tout ce que les ennemis de ces religieux avoient dit avant lui sur les regles, les constitutions, les progrès & la politique de cet ordre célebre.

HOSPITAL, (Michel de l') chancelier de France, naquit en 1505 à Aigueperse en Auvergne, d'un médecin, fils, (à ce qu'on prétend) d'un Juif d'Avignon. Sorti des écoles de la jurisprudence, il occupa des charges honorables dans la robe, & en faisant la cour au cardinal de Lorraine, en même

tems qu'il promettoit à la reine mere de s'opposer aux guerres, il parvint à la place de chancelier de France. Dans un tems où les huguenots menaçoient le royaume d'une subversion entiere, il entreprit de les appaiser en les ménageant. Lorsque la malheureuse Conspiration d'Amboise éclata en 1560, il fut d'avis que, pour appaiser le soulevement des esprits, on pardonnât à ceux que le fanatisme avoit égarés, sans faire attention que l'impunité les avoit jusques-là encouragés. Il donna la même année de cette conjuration, l'Edit de Romorantin, pour empêcher l'établissement de l'inquisition. Tout cela ne fit que hâter la guerre civile : il fit des efforts pour l'éteindre avant l'embrasement général; mais c'étoient les efforts d'un homme qui manquoit ou de talent, ou d'une volonté bien décidée, pour arrêter le mal dans sa source. En favorisant les nouvelles sectes, en n'empêchant pas les huguenots de se multiplier & de se répandre, il préparoit lui-même le germe d'une division interminable. Il manquoit d'ailleurs de cette activité, de cette force d'esprit & d'action, qui fait mettre en mouvement les moyens de salut. Il parut presque toujours attendre la paix du royaume de l'assemblée des états, & il n'en put tirer un parti vraiment utile. Vainement il les harangua à Orléans au commencement du regne de Charles IX; à St-Germain-en-Laye en 1561; au colloque de Poissi, tenu la même année; à l'assemblée de Moulins en 1566. Content d'étaler dans ces occasions une éloquence prolixe & mal-adroite, il laissoit dégénérer l'assemblée en cohue tumultueuse ou en caquetage scandaleux, dont l'unique résultat étoit de constater la frivolité & l'impuissance de l'administration. La reine Catherine de Médicis, qui avoit contribué à l'élévation du chancelier, voyant que les choses n'en alloient pas mieux, & que sous main il favorisoit les Protestans, le fit exclure du conseil de guerre. L'Hospital, sentant que sa présence étoit importune, se retira en 1568, dans sa maison de campagne de Vignai, près d'Estampes. Quelques jours après, on lui fit demander les sceaux; il les rendit, en disant que *les affaires du monde étoient trop corrompues pour qu'il pût encore s'en mêler.* Il s'étoit choisi cette devise pleine de l'orgueil stoïcien :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Cependant cette force d'ame ne se soutint guere, il eut même la foiblesse de demander une augmentation de pension à Charles IX, qui se vantoit *de lui avoir pardonné.* Il mourut en 1573, agé de 68 ans. On croyoit qu'il étoit huguenot dans l'ame, quoiqu'il fût catholique au-dehors. Delà ce proverbe, ou plutôt cette raillerie qui étoit de son tems dans la bouche de tout le monde : *Dieu nous garde de la messe du chancelier!* parce qu'on étoit persuadé qu'il n'y croyoit pas trop. Quelques personnes jugeoient, qu'avec sa mine austere, son *visage de S. Jerôme*, comme on l'appelloit à la cour, & sa morale extrêmement sé-

vere, il n'étoit, à proprement parler, ni huguenot, ni catholique. Quelques historiens ajoutent que s'il avoit été le maître de sa croyance, il auroit professé le Judaïsme comme son aïeul. On peut lui imputer en grande partie les maux qui affligerent la France durant son administration, & long-tems après, parce qu'il fut l'auteur de la politique frauduleuse & ambiguë, qui apprit à Catherine de Médicis à balancer un parti par l'autre ; à combattre les Guise par les Coligni, à les flatter tour-à-tour, à les fortifier successivement du nom & de l'autorité du trône. C'est lui qui est l'auteur de l'*Edit de Moulins*. Il parla beaucoup dans l'assemblée tenue dans cette ville en 1566. Il y proposa des réglemens pour l'administration de la justice, qui furent applaudis, & qui n'ont jamais été exécutés. C'est encore à lui qu'on doit l'*Edit* qui ordonne que l'année civile commenceroit au 1*er*. janvier. Il nous reste du chancelier de l'Hospital : I. Des *Poësies latines*, Amsterdam, 1732, in-8°, qui ne sont pas sans mérite, mais que Chapelain a trop louées en les mettant immédiatement après celles d'Horace. II. Des *Harangues prononcées aux Etats d'Orléans*, 1561, in-4°; écrites sans goût, & qui ne sont qu'un tissu de métaphores prises de la médecine. Le poëte valoit mieux en lui que l'orateur. III. Des *Mémoires*, contenant plusieurs *Traités de Paix*, *Apanages*, *Mariages*, *Reconnoissances*, *Fois & Hommages*, &c., depuis l'an 1228 jusqu'à 1557 ; vol. in-12, Cologne, 1572. Dans un *Recueil* de Pieces servant à l'Histoire (Paris, 1623, in-4°), on trouve de lui un *Discours* des raisons & persuasions de la paix en 1568, & son *Testament* qui est curieux, mais plein d'égoïsme & de vanité. En 1776 l'académie françoise a proposé pour sujet de son prix, l'éloge de ce chancelier ; mais la piece qui remporta le prix, fut vivement censurée par la Sorbonne. Un homme d'esprit a recherché à cette occasion les causes de la réputation de l'Hospital, & des efforts qu'on a faits pour l'étendre & la brillanter. « D'où vient, dit-il, la » renommée de l'Hospital, tan» dis que son administration ne » présente que foiblesse & in» conséquence ? D'abord de la » reconnoissance des Protes» tans qui ne pouvoient s'em» pêcher de lui savoir gré, de » s'être quelquefois déclaré » leur protecteur, au milieu » d'une cour où ils ne voyoient » que des ennemis, & de leur » avoir donné sa fille ; ils le re» garderent depuis comme le » martyr de ses ménagemens » pour eux. Les écrivains op» posés à la cour de Rome, » même parmi les Catholiques, » ont confirmé les éloges qu'il » avoit reçus des Protestans. » Les partisans de cette cour » n'ont pas cru que l'encens » adressé à la mémoire d'un » homme mort dans l'ortho» doxie, en apparence, pût la » compromettre sérieusement : » ils ont payé les égards qu'il » avoit eus pour elle, pendant » sa vie, par le repos où ils ont » laissé ses cendres. D'ailleurs, » quelques-unes de ses loix lui » ayant survécu, & étant

» même devenues une partie » essentielle de notre jurisprudence, les parlemens qui n'avoient eu pour lui, pendant » sa vie, ni estime, ni déférence, se sont accoutumés, » à force de l'entendre citer, » à respecter son nom. Enfin » les philosophes de nos jours » l'ont affilié à leur communion » de tolérance, ou plutôt d'indifférence pour les cultes religieux : ils ressemblent aux » R. P. Carmes qui revendiquent pour leur ordre tout » ce que le monde a produit » d'illustre depuis Adam; nos » rabbins lettrés, de même, » ne veulent pas qu'il échappe » à leur légende un seul nom » revêtu d'un peu d'éclat. Ils » n'ont pas manqué en conséquence de charger leurs diptyques de celui du chancelier de l'Hospital ».

HOSPITAL, sieur DU FAY, (Michel Hurault de l') petit-fils & filleul du précédent, fut successivement chancelier de Henri, roi de Navarre, & ensuite de France, ambassadeur en Hollande & en Allemagne, où il lui ménagea des secours & des alliances; maître-des-requêtes & gouverneur de Quillebœuf, & mourut en 1592. On a de lui deux Discours, faisant partie de *IV Discours sur l'état présent de la France*, imprimés en 1593; & une Réponse en latin aux Discours du pape Sixte V, sur la mort du roi Henri III, sous le titre de *Sixtus & Anti-Sixtus*, 1590, in-4° & in-8°; & l'*Anti-Espagnol*, qui se trouve dans les Mémoires de la Ligue, & séparément (Arnauld d'Andilly, dans ses Mémoires, attribue ce livre à son pere Antoine Arnauld).

HOSPITAL, (Guillaume-François-Antoine de l') marquis de Ste-Mesme, naquit en 1661, d'une famille différente de celle du chancelier, & de la même dont étoient Nicolas, Louis, & Louis-Marie-Charles, maréchaux de France. Après avoir servi quelque tems en qualité de capitaine de cavalerie, il fut obligé de quitter le service, à cause de la foiblesse de sa vue, si courte, qu'il ne voyoit pas à dix pas. Les mathématiques le posséderent tout entier. L'académie des sciences de Paris lui ouvrit ses portes en 1693, & il justifia ce choix par son livre de l'*Analyse des Infiniment-Petits*, publié en 1696, in-4°. Cet ouvrage, dans lequel il dévoile si bien tous les secrets de l'infini géométrique, & de l'infini de l'infini, le fit regarder comme un des premiers mathématiciens de son siecle. Il s'occupoit d'un ouvrage plus étendu, lorsqu'il fut emporté par une apoplexie en 1704, âgé de 43 ans. Depuis sa mort on a publié de lui en 1707 un *Traité de Sections coniques*, in-4°.

HOSSCH ou DE HOSCHE, (Sidronius) Jésuite, né à Merckhem, village voisin de Dixmude en Flandre, en 1596, mort à Tongres en 1653, s'est illustré par ses *Poésies latines*, recueillies en 1656, in-8°. Elles ont été imprimées plus de 30 fois depuis, entr'autres chez Barbou, à Paris, 1723. Il a su allier deux choses qui ne vont guere ensemble, l'élévation & l'élégance du style, l'exactitude & la richesse de la poé-

ſie. Le pape Alexandre VII, qui cultivoit auſſi les Muſes latines, faiſoit un grand cas des fruits de la veine d'Hoſſch. M. Des-Landes, avocat au parlement de Paris, en a donné une Traduction libre en vers françois, imprimée avec le texte latin, Paris, 1756. « C'eſt par » néceſſité, dit Baillet, plutôt que par bienſéance, que » j'ai cru devoir marquer le » tems de la naiſſance & de » la mort, auſſi-bien que la » qualité & le pays de *Sidronius Hoſſchius*, de peur qu'on » ne s'y trompât en le croyant » né aux ſiecles les plus heureux de Rome floriſſante, » ſous prétexte qu'il égale les » premiers d'entre les anciens » poëtes latins qu'elle a produits, & que ſes écrits ſemblent nous porter à le confondre avec eux ». *Baillet, Jugement des Ouvrages des Savans.*

HOSTASIUS de Ravenne en Italie, étoit un ſoldat de l'armée commandée par Odet de Lautrec, au ſiege de Pavie, que les François prirent l'an 1527. Il ſignala ſon courage en entrant le premier dans cette ville, & demanda pour récompenſe à ſon général, une ſtatue équeſtre de cuivre, qui étoit élevée dans la place. On dit que c'étoit la ſtatue de l'empereur Antonin, qui avoit été autrefois tranſportée de Ravenne à Pavie, pour la ſauver du pillage des Lombards. Le général lui accorda ſa demande; mais les bourgeois de Pavie refuſerent abſolument de laiſſer enlever cette figure, & aimerent mieux donner à ce ſoldat une *Couronne d'or maſſif*. Il l'accepta, & la fit attacher dans l'égliſe de Ravenne, pour être à la poſtérité un témoignage de ſa valeur.

HOSTE *ou* L'HOSTE, (Jean) né à Nancy, enſeigna le droit & les mathématiques à Pont-à-Mouſſon, ſur la fin du 16e. ſiecle. Henri, duc de Lorraine, charmé de ſon eſprit vaſte & pénétrant, le fit intendant des fortifications & conſeiller de guerre. Ses principaux ouvrages ſont: I. *Le Sommaire & l'uſage de la Sphere artificielle*, in-4°. II. *La Pratique de Géométrie*, in-4°. III. *Deſcription & uſage des principaux Inſtrumens de Géométrie.* IV. *Du Quadran & Quarré.* V. *Rayon aſtronomique.* VI. *Bâton de Jacob.* VII. *Interprétation du grand Art de Raymond Lulle*, &c. On deſireroit dans quelques-uns plus d'ordre & de méthode; & depuis lui on a mieux fait & mieux écrit. Il mourut en 1631.

HOSTE, (Paul l') Jéſuite, né à Pont-de-Veſle, dans la Breſſe, en 1652, ſe rendit habile dans les mathématiques. Il accompagna pendant 12 ans les maréchaux d'Eſtrées & de Tourville, & le duc de Mortemar dans leurs expéditions navales, & il s'en fit goûter. Il devint enſuite profeſſeur de mathématiques à Toulon, où il mourut en 1700, à 49 ans. Il eſt principalement connu: I. Par un *Traité des Evolutions navales*, in-fol., 1697, réimprimé à Lyon, 1727, in-fol., avec des corrections & des augmentations. Cet ouvrage n'eſt pas moins hiſtorique que technique, & contient ce qui s'eſt paſſé de plus conſidérable ſur mer pendant les cinquante ans qui l'ont pré-

cédé. Le P. l'Hoste le présenta à Louis XIV, qui le reçut avec bonté, & donna à l'auteur cent pistoles & une pension de 600 livres. On trouve à la suite de ce livre un *Traité de la construction des Vaisseaux;* fruit des conférences de l'auteur avec le maréchal de Tourville. II. Un Recueil des *Traités de Mathématiques les plus nécessaires à un officier*, 3 vol. in-12.

HOSTILIUS, poëte latin, composa des Annales en vers. Priscien en cite un que voici, & qui par sa dureté ne prévient pas en faveur du chronologiste poëte :

Sæpè greges pecudum ex hyberneis pastubu pulsi.

Cet Hostilius est peut-être le même que celui dont Tertullien parle dans son Apologétique, en disant : *Quand vous voyez jouer les pieces bouffonnes de Lentulus & d'Hostilius, dites-moi si ce sont vos farceurs, ou vos dieux, qui excitent les risées que vous faites?* Apologét. 15.

HOSTILIUS MANCINUS, général de l'armée Romaine, mit le siege devant Numance; mais les assiégés ayant fait une sortie, lui enleverent son camp, & le contraignirent à faire une paix honteuse, que les Romains ne voulurent point ratifier. Ils le renvoyerent à Numance les mains liées derriere le dos.

HOSTUS, (Matthieu) antiquaire Allemand, né en 1509, fut professeur de la langue grecque, & mourut à Francfort-sur-l'Oder en 1587, à 79 ans. Ses ouvrages sont: I. *De numeratione emendatâ, veteribus latinis & græcis usitatâ.* II. *De re Nummariâ veterum Græcorum, Romanorum & Hebræorum*, Francfort, 1580, in 8°. III. *De monomachiâ Davidis & Goliæ.* IV. *De multiplici Assis usu.* V. *De sex Hydriarum capacitate.* VI. *Inquisitio in fabricam Arcæ Noë*, Londres, 1660, in-fol.

HOTMAN, (François) *Hotomannus*, jurisconsulte célebre, né à Paris en 1524, d'un conseiller au parlement, professa le droit à Lausanne, à Valence & à Bourges. Son goût pour le Calvinisme, l'engagea à se retirer à Geneve, & de là à Bâle, où il mourut en 1590, à 65 ans. On l'accuse d'avoir été trop avide d'argent, & trop enclin à faire valoir sa prétendue indigence. C'est une charlatanerie qui lui a été commune avec quelques philosophes de notre siecle. Ses Ouvrages ont été recueillis en 1599, in-fol., en 3 vol. par Jacques Lectius, qui a orné ce Recueil de la *Vie* de l'auteur, composée par Nevelet. Les écrits les plus connus de cette compilation sont : I. *Brutum fulmen*: satyre lourde & plate au sujet de l'excommunication du roi de Navarre. II. *Franco-Galliâ*, 1573, in-8°., en françois, 1574 : ouvrage dans lequel il assure que la monarchie françoise est élective, & non héréditaire. Les principes dangereux qu'il établit dans ce traité, lui ont fait attribuer le *Vindiciæ contra Tyrannos* de Junius Brutus. On voit par tout cela que c'est un précurseur de la révolution de 1789. III. *De furoribus Gallicis & cæde Admiralis*, Edimbourg, 1573, in-4°. IV. *Consolationes sacræ*, Lyon, 1593, in-8°. V. *Commen-*

tarius in quatuor Institutionum juris civilis libros, Lyon, 1588. — Il ne faut pas le confondre avec Jean HOTMAN, son neveu, presqu'aussi fanatique que lui, dont on a : I. Un *Traité du devoir de l'Ambassadeur*, Dusseldorp, 1603, & Paris, 1604, in-8°. II. La *Vie de Gaspard de Coligny de Châtillon*, *amiral de France*, *tué en 1572*, composée en latin, & imprimée en 1575, in-8°. Elle a été traduite en françois. C'est l'éloge plutôt que l'histoire de cet homme si fatal au repos de la France. III. *Anti-Chopinus* : satyre indécente & injurieuse à des personnes respectables, qui fut brûlée par arrêt du conseil (*voyez* CHOPIN). On imprima à Paris, chez Guillemot, en 1616, in-8°., des *Opuscules* en françois, de François, Antoine & Jean Hotman.

HOTTINGER, (Jean-Henri) naquit à Zurich en Suisse, l'an 1620. Après avoir fait quelques voyages, il professa l'histoire ecclésiastique, la théologie & les langues orientales dans sa patrie, & ensuite à Heidelberg. Hottinger y fit revivre les études, & gagna l'estime de l'électeur. On le rappella à Zurich en 1661, & on le chargea de plusieurs affaires. L'académie de Leyde le demanda en 1667 pour être professeur de théologie. Hottinger se préparoit à partir, lorsqu'il se noya malheureusement avec une partie de sa famille dans la riviere de Limat, qui passe à Zurich, le 5 juin 1667. On a de lui : I. *Historia Orientalis de Muhammetismo*, *Saracenismo*, *Chaldaïsmo*, &c., 1660, in-4°. II. *Bibliothecarius quadripartitus*, in-4°. III. *Dissertationes miscellaneæ*, in-8°. IV. *Historia Ecclesiastica*, 9 parties, in-8°. V. *Promptuarium*, *sive Bibliotheca Orientalis*, in-4°. L'érudition ne manque pas dans ces ouvrages, & l'esprit du Protestantisme encore moins; mais quelquefois l'ordre & le goût. Le style en est obscur & embarrassé. Il convenoit avec un libraire pour l'impression d'un livre, & travailloit à mesure qu'on imprimoit. Avec cette méthode on fait beaucoup d'ouvrages; mais il est difficile qu'on en fasse de bons. — Son fils, Jean-Jacques HOTTINGER, mort à Zurich en 1735, a laissé un grand nombre d'ouvrages, relatifs à la science théologique, qu'il professoit suivant les maximes de sa communion.

HOUBIGANT, (Charles-François) né à Paris en 1686, prêtre de l'Oratoire en 1702, également pieux & savant, a donné : I. Une bonne édition de la *Bible Hébraïque*, avec des notes & une version latine, Paris, 1753, 4 vol. in-folio. Cette version est faite sur le texte original, & quant aux livres qui ne sont point dans le canon des Hébreux, il les a traduits d'après le grec. On en admire avec raison le style qui est élégant, énergique & d'une grande clarté. Mais on a blâmé avec raison l'auteur de s'être arrogé le droit de corriger le texte hébreu, & de manquer également de respect pour les anciennes versions authentiques. II. Une *Traduction* latine *du Psautier*, faite sur l'hébreu, 1746, in-12. III. Celle de l'*Ancien-Testament* (déjà imprimée avec sa *Bible*

Hébraïque), 1753, 8 vol. in-8°. On a fait à ces deux ouvrages les mêmes reproches qu'au premier. C'est un défaut assez commun des Hellenistes & Hébraïsans de raisonner sur les Livres-Saints d'une maniere trop grammaticale, de combattre les interprétations reçues par des subtilités alphabétiques, étymologiques, &c., qui dérogent autant à la dignité du sens qu'aux autorités les plus respectables. " Aussi-tôt que le » texte hébreu paroît difficile, dit M. l'abbé Contant » de la Molette, le P. Houbigant lui coupe tête, bras » & jambes; il en fait un tronc » mort. Trop souvent il ajoute, il retranche, il transpose. » Peu lui importe que les textes » polyglottes & les anciens » manuscrits réclament contre » lui; rien n'est capable de » l'arrêter dans sa course rapide, & il frappe d'estoc & » de taille tout ce qui s'oppose » à son passage.... Ce n'est pas » avoir assez de respect pour » leurs écrits, que de transposer l'ordre des mots, sous » prétexte même que cette » transposition formeroit un » sens plus net & plus naturel. » On peut le remarquer dans » une note; mais il n'est pas » permis de faire ce changement dans le texte comme » a fait le P. Houbigant. Il » a porté l'audace jusqu'à corrompre le texte original dans » une édition furtive qu'il a » donnée du Psautier hébreu, » où il a introduit toutes ses » conjectures. On jugera par » ce seul trait du caractere de » l'auteur.... Il n'auroit pas fait » toutes ces corrections arbitraires, s'il eût plus approfondi la langue sainte, & » s'il l'eût combinée avec les » autres langues orientales, » avec qui elle a tant d'affinité.... Quoique nous ayons » confronté avec soin l'ouvrage du P. Houbigant avec » les variantes de tous les » manuscrits hébreux ou samaritains de l'univers, que » Kennicott vient de publier, » nous n'avons pas été assez heureux pour en trouver une qui » donnât du poids à la moindre de ses corrections arbitraires ". — " Nous préférons, ajoute le même critique, la Vulgate telle qu'elle » est, à la version de ce savant; » elle est plus littérale, & » dans bien des endroits où » elle s'éloigne de l'hébreu » d'aujourd'hui, elle est calquée sur d'anciens manuscrits qui avoient de meilleures leçons. Il en est de » même du Nouveau-Testament que de l'Ancien. Les » manuscrits grecs, d'après » lesquels travailloit l'interprete latin, étoient excellens, & souvent supérieurs » à notre grec imprimé. Les » plus habiles des Protestans, » qui certainement ne sont pas » suspects dans la matiere présente, donnent les plus grands » éloges à la Vulgate & à son » auteur ", (*voyez* AMAMA, BUKENTOP, BIANCHINI, CASTRO DE LÉON, S. JERÔME). IV. *Racines Hébraïques* : c'est un dictionnaire hébreu-françois, 1732, in-8°. V. *Examen du Psautier des Capucins*, in-12; bonne critique dont il eût pu profiter pour lui-même (*voy.* VILLEFROY).

VI. Une *Version* françoise des *Pensées* de Forbes, écrivain Anglois, in-8°. VII. *Prolegomena in Scripturam Sacram*, 1747, in-4°. VIII. *Version* des *Sermons* de Sherlock, 1768, in-8°. IX. De la *Méthode* de Lesley *contre les Déistes & les Juifs*, 1770. X. *Conférence entre un Juif, un Protestant & un Docteur de Sorbonne*, 1770, in-8°. Ce savant mourut à Paris le 31 octobre 1783, à l'âge de 98 ans. Depuis quelque tems il étoit devenu aveugle & rentré en enfance. Il avoit cependant de bons momens. Une chose singuliere, c'est que quand on frappoit son oreille d'un objet dont il s'étoit occupé, il se mettoit à en parler lui seul d'une maniere plus machinale que réfléchie. C'étoit une espece de carillon; on touchoit tel ressort, & l'air se jouoit. On l'entendoit à tout instant marmoter hébreu, grec, syriaque, chaldéen, &c.; quelquefois tout cela étoit embrouillé, d'autres fois il discutoit très-bien. On le consultoit encore, parce qu'on savoit que sa mémoire tenoit encore ses idées ensemble, & que ses idées étoient souvent justes par une impression profonde & habituelle.

HOUBRAKEN, (Arnold) peintre, né à Dordrecht en 1660, s'appliqua à l'étude des belles-lettres, particuliérement de la poésie & de la mythologie, convaincu que cela contribueroit à le perfectionner dans son art & influeroit sur ses compositions. Outre les tableaux que l'on a de lui, on a : *Le grand Théâtre*, ou *la Vie des Peintres Flamands*, La Haye, 1754, 3 vol. in-8°.

HOUDAR DE LA MOTTE, (Antoine) né à Paris en 1672, d'un riche marchand chapelier, étudia d'abord en droit, & quitta ensuite le barreau pour la poésie. Son goût pour la déclamation & pour les spectacles, l'entraîna vers le théâtre. Dès sa premiere jeunesse il s'étoit plu à représenter les comédies de Moliere avec d'autres personnes de son âge. Il n'avoit encore que 21 ans, lorsqu'en 1693 on représenta sa premiere piece au théâtre Italien. A peine sa réputation commençoit-elle à se former dans le monde, qu'il se retira à la Trappe. Mais le célebre abbé de Rancé, le jugeant trop jeune pour soutenir les austérités de la regle, peut-être aussi lui trouvant un germe d'inconstance, lui refusa l'habit & le renvoya 2 ou 3 mois après. Revenu à Paris, il se livra de nouveau au théâtre, auquel il consacra une partie de sa vie, quoiqu'il pensât sur le danger de cet amusement comme la plupart des bons Casuistes. Il travailla d'abord pour l'Opéra, & c'est peut-être en ce genre qu'il a le mieux réussi. Il est du moins plus poëte & meilleur versificateur dans ses ouvrages lyriques, que dans ses tragédies. Sa poésie a plus d'images & de sentiment, sa versification plus de douceur & d'harmonie, & son pinceau est plus moëlleux. De tous les ouvrages qu'il donna ensuite, le plus célebre est sa traduction de l'*Iliade d'Homere*, publiée en 1714, & qui paroît aujourd'hui effacée par celle de M. Rochefort. Le discours dont il accompagna sa version, est écrit avec autant

de finesse que d'élégance, & raisonné supérieurement; mais Homere y est bien petit. On y condamne le dessin de son poëme, la multiplicité de ses dieux & de ses héros si vains & si babillards, la bassesse de ses discriptions, la longueur & la monotonie de ses récits, &c. Ce discours fit naître le traité de madame Dacier: *Des causes de la corruption du Goût.* Cet ouvrage, dicté par la pédanterie, la prévention & la haine, est semé à chaque page de grossiéretés & d'injures. La Motte lui répondit par ses *Réflexions sur la Critique*, ouvrage plein de sel & de raison, d'agrément & de philosophie. L'opinion de la Motte, que *tous les genres d'écrire, traités jusqu'alors en vers, & même la Tragédie, pouvoient l'être heureusement en prose*, fut le signal d'une nouvelle guerre. Ce poëte, après avoir passé toute sa vie à faire des vers, finit par les décrier; il traita la versification de folie, ingénieuse à la vérité, mais qui n'en étoit pas moins folie. Il compara les plus grands versificateurs « à des » faiseurs d'acrostiches, & à » un charlatan qui fait passer » des grains de millet par le » trou d'une aiguille, sans avoir » d'autre mérite que celui de » la difficulté vaincue ». Pour familiariser le public avec ses idées, il fit un *Œdipe* en prose, qu'il fit contraster avec son *Œdipe* en vers; mais ses tentatives ne servirent qu'à faire naître des Epigrammes. La Motte se consoloit de tous ces traits de satyre, en philosophe, qui préfere la paix & l'amitié à la brillante fumée de la réputation. On ne connoît aucun ouvrage satyrique ni malin, sorti de sa plume, pas même une seule épigramme, quoiqu'on en ait fait plusieurs contre lui. Ceux qui lui imputent les fameux Couplets, paroissent ne pas faire attention que cette atrocité n'étoit pas dans son caractere (*voyez* SAURIN Joseph). Cet homme estimable mourut à Paris en 1731, âgé de près de 60 ans, d'une fluxion de poitrine. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Paris en 1754, en 11 vol. in-12. Les principaux ouvrages de cette collection sont: I. Quatre *Tragédies*: les *Machabées*, *Romulus*, *Inès de Castro*, & *Œdipe*. II. Des *Comédies*, parmi lesquelles on distingue le *Magnifique*, qui s'est toujours soutenu, & on le redonne assez souvent. III. Des *Opéra*, auxquels on ne reproche que d'avoir un air d'uniformité qui déplaît. Il condamna dans la suite ce genre d'écrire, comme fatal aux bonnes mœurs; dans son Ode sur la fuite du monde, il appelle le théâtre une *vive école de passions*. IV. des *Odes*, imprimées pour la 1re. fois en 1707. On y trouve moins de feu dans le style, moins de choix dans les expressions, moins d'harmonie dans les vers, enfin moins de génie que dans celles de Rousseau; mais il y a peut-être plus de profondeur & de pensées. Ses *Odes galantes* n'ont pas cet avantage comme le titre l'indique assez. V. Vingt *Eglogues*; la plupart avoient remporté le prix aux Jeux-Floraux. Ses bergers sont un peu trop ingénieux, mais moins que ceux de Fontenelle; & ils n'en valent

lent que mieux. Les délices & l'innocence de la vie champêtre y sont peintes avec plus de vérité & avec autant d'agrément. VI. Des *Fables*, imprimées in-4°, avec de belles estampes, & in-12, en 1719. Cette naïveté sublime, qui fait le charme de celles de la Fontaine, ne s'y trouve que rarement. On sent que celui-ci écrivoit dans son propre caractere ; la Motte veut être simple & naïf comme lui, & n'y réussit presque jamais. Ses Fables sont peuplées d'êtres métaphysiques, *Dom Jugement*, *Dame Mémoire*, &c. Le mérite de la Motte est d'avoir tracé, avec autant d'esprit que de justesse, les fonds & les dessins de ses Fables. Il en avoit inventé une partie, & heureusement réformé celles qui n'etoient pas de son invention. VII. Plusieurs *Discours* en prose, sur la *Poésie en général* & sur *l'Ode en particulier* ; sur l'*Eglogue*, sur la *Fable*, sur la *Tragédie* ; on reconnoît dans tout le philosophe & l'homme d'esprit, quoique ces Discours ne soient que l'apologie déguisée de ses différens ouvrages. VIII. Des *Discours Académiques*, & un *Eloge funebre de Louis le Grand*, IX. *Plan des preuves de la Religion*, écrit excellent. La Motte étoit très-capable de remplir ce plan ; il avoit beaucoup médité sur la Religion, quoique dans une mauvaise Epigramme on l'accusa de n'y pas croire : on sait que les incrédules cherchent toujours des complices. X. Un petit roman, intitulé : *Salneld & Garaldi*, *nouvelle orientale*, en prose. Le sentiment & l'esprit caractérisent cette bagatelle. XI. Des *Pseaumes*, des *Hymnes*, des *Cantates* & des *Proses* en vers. Il y a de l'esprit dans tous ces ouvrages ; & beaucoup plus que ces genres n'en comportent. C'est en partie ce qui les rend inférieurs aux Cantiques sacrés de Racine, de Rousseau, & de M. le Franc de Pompignan. Tous ces différens ouvrages sont peu lus aujourd'hui. « La Motte, dit l'auteur » *De la Décadence des Lettres*, » écrivoit purement & froidement : son style est sans » couleur, sa poésie inanimée ; » on y trouve plus de philo- » sophie que de verve, & la » philosophie est le poison lent » de l'imagination ». *Voyez* son *Eloge historique* dans les *Mémoires pour servir à l'Histoire de M. de Fontenelle*, par Trublet, Amsterdam, 1761, in-12 ; mais il faut se souvenir que c'est un *Eloge*.

HOUDRY, (Vincent) Jésuite, né à Tours le 22 janvier 1631, mort à Paris en 1729, à 99 ans, étoit d'un tempérament excellent. Quoiqu'il eût passé sa vie à lire & à écrire, il n'eut jamais besoin de se servir de lunettes, même dans l'age le plus avancé. Il avoit beaucoup de facilité pour la chaire, pour la composition & pour la poésie. Ses ouvrages les plus connus sont : I. La *Bibliotheque des Prédicateurs*, Lyon, 1733, 22 vol. in-4° ; la *Morale* a 8 vol. & le Supplément 2 ; les *Panégyriques*, 4 vol. & le Supplément 1 ; les *Mysteres*, 3 vol. & le Supplément 1 ; les *Tables*, 1 vol. ; les *Cérémonies de l'Eglise*, 1 vol. ; *l'Eloquence Chrétienne*, 1 vol.

Il y a du bon dans cette vaste compilation, mais il y a peut-être autant de mauvais. L'auteur y cite les prédicateurs anciens & modernes; mais il n'a pas toujours fait usage des meilleurs. Il copie trop souvent d'insipides livres de dévotion. II. *Ars Typographica*, *Carmen*, & d'autres poésies. III. Un *Traité de la maniere d'imiter les bons Prédicateurs*, in-12. IV. Des *Sermons* en 20 vol. écrits d'un style lâche & languissant.

HOVE, (Pierre Van-) né le 25 août 1726, à Rethy dans la Campine, à quatre lieues de Turnhout, se fit remarquer de bonne heure par ses heureuses qualités, son application & ses talens. Entré dans l'ordre de S. François à Louvain, il fut fait en 1759 lecteur de l'Ecriture-Sainte, & devint bientôt l'émule du savant Smit, & son successeur dans la traduction de la Vulgate en langue Belgique; il acheva celle du Pentateuque. Son travail rendu public dans les Œuvres posthumes du premier, lui mérita la reconnoissance de tous les gens-de-lettres. Bien différent des malheureux hermeneutes qui affligent aujourd'hui l'Eglise d'Allemagne, il eut toujours devant les yeux la dignité & la sainteté du Livre, sur lequel il travailloit, & ne hasarda jamais d'y déroger par des pédanteries grammaticales, indignes d'un savant, & sur-tout d'un docteur catholique. Il mourut à Anvers le 21 septembre 1790, lecteur en théologie, & préfet du *Musée de Philologie sacrée*. Ce religieux joignit à une vie utilement laborieuse, la pratique constante de tous les devoirs de son état, & de toutes les vertus chrétiennes.

HOULIERES, (Antoinette du Ligier de Lagarde, veuve de Guillaume de Lafon, seigneur des) naquit à Paris en 1638. La nature avoit rassemblé en elle les talens de l'esprit & les graces de la figure. Cette dame fut arrêtée prisonniere à Bruxelles, au mois de février 1657, & conduite en criminelle d'état au château de Vilvorden. Elle avoit tout à craindre, lorsque des Houlieres, son époux, s'introduisit sous un faux prétexte dans sa prison, la délivra, & prit la route de France avec elle. Madame des Houlieres se fit une petite cour à Paris, mais ce ne fut pas celle du bon goût. Elle protégea Pradon contre Racine. Lorsque la *Phedre* de ce dernier parut, elle fit au sortir de sa 1ere. représentation, ce Sonnet si connu :

Dans un fauteuil doré, Phedre tremblante & blême
Dit des vers, où d'abord personne n'entend rien, &c.

On sait la vengeance que Racine & Boileau tirerent de ce Sonnet. Madame des Houlieres mourut en 1694. Ses *Poésies* ont été rassemblées en 2 vol. in-8°, en 1724, & réimprimées en 1747, en 2 petits vol. in-12. On trouve dans ce recueil : I. Des *Idylles*, les meilleures que nous ayons dans notre langue. Elles offrent des images champêtres, une poésie douce & facile, le ton de la nature, des badinages ingénieux, une morale en général sage & utile, & par un contraste bien pro-

pre à humilier l'esprit humain quelquefois épicurienne. L'auteur n'est pas exempte du reproche de plagiat : l'*Idylle des Moutons*, par exemple, est pour ainsi dire copiée mot pour mot d'un ancien poëte ; madame des Houlieres en a été quitte pour changer quelques mots & quelques tours surannés (*voyez* COUTEL). II. Des *Eglogues*, inférieures à ses Idylles. III. Des *Odes*, encore plus foibles que les Eglogues. IV. *Genseric*, tragédie, qui peche par le plan, & par le style traînant, fade & incorrect. V. Des *Epigrammes*, des *Chansons*, des *Madrigaux*. On pourroit réduire toutes les poésies de madame des Houlieres à 50 pages ; encore il ne faudroit pas être extrêmement difficile. « Les » femmes, dit un critique, » portent leur loquacité natu- » relle, leur verbosité abon- » dante, pressée, intarissable, » dans tout ce qu'elles veulent » dire avec prétention ; & » quand elles sont atteintes de » la manie du bel-esprit, elles » composeroient de gros vo- » lumes sur des riens, ou bien » sur des objets sérieux, qui » dans un amas de paroles de- » viendroient des riens » (*voy.* la FAYETTE, GÉOFRIN, GRAFIGNY, SUZE, TENCIN). — Sa fille, Antoinette-Thérese des HOULIERES, morte en 1718, à l'âge de 55 ans, a fait aussi quelques poésies, qu'on peut voir dans les *Mémoires historiques* sur la vie de l'une & de l'autre.

HOULLIER *ou plutôt* HOLLIER, (Jacques) médecin de Paris, natif d'Etampes, est auteur de plusieurs ouvrages, dont Boerhave faisoit grand cas. C'est lui qui forma le célebre Louis Duret. Il mourut en 1562.

HOUSSAIE, *voyez* AMELOT.

HOUSTA, (Baudouin de) Augustin, né à Tubise, bourg du Hainaut, s'est distingué dans son ordre par ses lumieres & ses vertus ; il en occupa les premiers emplois, & mourut à Enghien en 1760. On a de lui un ouvrage intitulé : *Mauvaise foi de M. Fleury, prouvée par plusieurs passages des SS. Peres, des conciles & d'auteurs ecclésiastiques, qu'il a omis, tronqués ou infidellement traduits dans son histoire*, Malines, 1733, 1 vol. in-8°. Ce livre peu agréable pour la forme & la maniere d'écrire, contient un assez grand nombre d'observations critiques ; il y en a plusieurs d'inutiles & d'inexactes, mais il y en a aussi de solides & de bien prouvées, auxquelles le défenseur de M. Fleury (le sieur Osmont du Sellier, appellant, Capucin profès, nommé autrefois *le P. Tranquille de Bayeux*) n'a rien trouvé à opposer. Si le P. de Housta montre quelquefois un peu d'humeur, s'il croit découvrir de la *mauvaise foi* dans des passages où peut-être il n'y a que de l'inattention ou de la négligence, il faut convenir d'un autre côté que l'illustre historiographe a donné occasion à des reproches fondés, que sa critique a été quelquefois caustique & amere, & qu'il a porté un regard sévere sur des choses qui se présentoient naturellement sous un aspect favorable. Il n'est que trop vrai encore que des com-

pilateurs modernes qui n'avoient ni son érudition, ni son jugement, ni son zele pour l'orthodoxie, ont employé son ouvrage & son nom pour porter la confusion dans le droit canonique & civil, & troubler la paix précieuse qui unissoit l'empire & le sacerdoce. *Voyez* HONORÉ de Sainte-Marie.

HOUTEVILLE, (Claude-François) Parisien, membre de l'académie françoise, demeura environ 18 ans dans la congrégation de l'Oratoire, & fut ensuite secrétaire du cardinal Dubois, qui l'aima & l'estima. L'académie françoise lui donna la place de son secrétaire perpétuel en 1742; mais il n'en jouit pas long-tems, étant mort la même année, âgé d'environ 54 ans. Il étoit abbé de S. Vincent du Bourg-sur-Mer. Son ouvrage le plus connu porte ce titre : *La vérité de la Religion Chrétienne, prouvée par les faits*, précédée d'un Discours historique & critique sur la méthode des principaux auteurs qui ont écrit pour & contre le Christianisme depuis son origine, in-4°, 1722; & réimprimé en 3 vol. in-4°, & en 4 vol. in-12, en 1741. La 1*ere*. édition étoit très-inférieure aux suivantes; on y voyoit par-tout l'écrivain ingénieux, mais moins souvent le philosophe, le théologien & l'homme de goût. L'abbé Houteville, voulant paroître neuf dans un sujet usé, s'étoit paré du clinquant des précieuses ridicules de Paris, des expressions nouvelles, des chutes épigrammatiques du siecle. On crut, au premier coup-d'œil, que son ouvrage étoit plus propre à faire des incrédules, qu'à les convertir. Il parut plusieurs critiques de cet ouvrage; la meilleure est celle qui a pour titre : *Lettres de M. l'abbé de.... à M. l'abbé Houteville*, Paris, 1722, in-12. Ces lettres au nombre de 18, sont pour le fond du Pere Claude-René Hongnant, Jésuite, mort en 1745; mais elles sont retouchées pour le style par l'abbé des Fontaines, qui y ajouta la critique du style du livre *de la vérité de la Religion*.

HOWEL, (Jacques) laborieux écrivain Anglois, mort en 1666, à 72 ans, fut secrétaire d'ambassade & secrétaire du conseil pendant les guerres civiles. Ses dépenses excessives le firent enfermer dans une prison, où il fut obligé de travailler pour vivre. Ses ouvrages en anglois sont : I. *L'Histoire de Louis XIII*. II. *La Forêt de Dodone*, traduite en françois, Paris, 1652, in-4°. III. *De la prééminence des Rois de France, d'Espagne & d'Angleterre*, traduit en latin, Londres, 1664, in-8°. IV. Des *Poésies*, 1663, in-8°, &c. Après avoir été zélé royaliste, il embrassa le parti de Cromwel, & fut néanmoins historiographe du roi, après son rétablissement sur le trône. On sent assez quel degré de véracité on doit attendre d'un historien de cette trempe.

HOYUS, (André) professeur royal en Grec à Douay, natif de Bruges, s'acquit une grande réputation par ses *Poésies latines*, 1587, in-8°, & par son *Ezechiel Paraphrasi poëticâ illustratus*, 1598, in-4°. On a

encore de lui : *De pronuntiatione Græca*, 1620, in-8°, & d'autres ouvrages. Il mourut au commencement du 17e. siecle, âgé de plus de 80 ans.

HOYNCK, *voyez* PAPENDRECHT.

HOZIER, (Etienne d') gentilhomme Provençal, capitaine de la ville de Salon, né en 1547, est auteur de plusieurs *Pieces de Vers*, imprimées tant en françois qu'en provençal. Il travailla beaucoup sur les anciennes chartres, & a composé des *Chroniques*, assez bien faites pour le tems où il vivoit. Il mourut à Aix en 1611. — Son fils, Pierre HOZIER, né à Marseille en 1592, mort à Paris en 1660, est auteur d'une *Histoire de Bretagne*, in-fol., & de plusieurs *Généalogies*. — Charles-René d'HOZIER, fils du précédent, mort à Paris en 1732, a donné le *Nobiliaire de Champagne*, Châlons, 1673, in-fol., & d'autres écrits sur la noblesse de France.

HUARTE, (Jean) natif de Saint-Jean-Pied-de-Port, dans la Navarre Françoise, s'acquit au 16e. siecle de la réputation, par un ouvrage espagnol, intitulé : *Examen de ingenios para la Sciencias*. Ce livre a été traduit en italien, en latin & en françois. On estime l'édition de Cologne, in-12, de 1610.

HUBENS, (Jacques-Joseph de) doyen de la célebre église collégiale de S. Martin à Liege, mort dans cette ville le 25 mai 1780, à 68 ans, s'est fait connoître dans presque toutes les provinces catholiques par son zele pour l'adoration du S. Sacrement des autels. Pour étendre non seulement dans toute l'Europe, mais jusque dans les deux Indes, l'*Association de l'Adoration perpétuelle*, il n'a épargné ni fatigues, ni dépenses, ni sollicitations, ni aucun des moyens qu'une piété active peut imaginer & employer. On lui doit la publication d'un grand nombre d'ouvrages de piété. C'étoit un homme singuliérement recommandable par la simplicité & l'innocence de ses mœurs, la douceur & la tranquillité de son caractere. On a remarqué, comme une circonstance singuliere, qu'il est mort le jour même où le grand objet de son zele recevoit dans toute l'étendue de l'Eglise Catholique les honneurs du plus glorieux triomphe; jour auquel il avoit constamment souhaité de mourir, & auquel il étoit parvenu à se persuader qu'il mourroit en effet. Un théologien distingué a fait à son sujet un beau Discours sur ce passage d'un livre très-connu : *O verè ardens fides eorum ! Probabile existens argumentum sacræ præsentiæ tuæ*. De Imit. Christi, l. 4, cap. 14.

HUBER, (Samuel) étoit originaire de Berne, & professeur en théologie à Wittemberg, vers l'an 1592. Luther avoit enseigné que Dieu déterminoit les hommes au mal comme au bien. Ainsi Dieu seul prédestinoit l'homme au salut ou à la damnation ; & tandis qu'il produisoit la justice dans un petit nombre de fideles, il déterminoit les autres au crime & à l'impénitence. Huber ne put s'accommoder de ces principes ; il les trouva contraires à l'idée de la justice, de la bonté & de la miséricorde divine. Il enseigna que Dieu vouloit le

salut de tous les hommes, que Jesus-Christ les avoit tous rachetés, & qu'il n'y en avoit pas un pour lequel Jesus-Christ n'eût satisfait. De sorte que les hommes n'étoient damnés que par leur propre volonté, & en abusant de leur liberté. Cette doctrine raisonnable fit chasser Huber de son université. On a de lui l'*Explication* des chapitres 9, 10 & 11 de l'*Epître aux Romains*, in-8°.

HUBER, (Ulric) né à Dockum en 1636, devint professeur en droit à Francker, président de la cour suprême de Frise, & mourut en 1694, après avoir eu de grands démêlés avec le célebre Perizonius. On a de lui : I. Un traité *De jure civitatis*. II. *Jurisprudentia Frisica*. III. *Specimen Philosophiæ civilis*. IV. *Prælectiones juris civilis*, dont on a donné une belle édition à Louvain en 1766, 3 vol. in-4°., avec des notes, où le fanatisme de l'auteur est souvent redressé avec autant de modération que de raison. Ces notes sont de M. le Plat, qui depuis a paru moins éloigné des idées de Huber sur l'Eglise Catholique & ses pontifes.

HUBER, (Marie) née à Geneve, morte à Lyon le 13 juin 1753, âgée d'environ 59 ans, est connue par plusieurs ouvrages qui ont eu quelque cours, entr'autres par des *Lettres sur la Religion essentielle à l'homme*, 1739 & 1754, 6 parties in-12. Cet ouvrage a essuyé de justes censures. L'auteur se borne au pur déisme. Mlle. Huber étoit protestante. Elle avoit assez d'esprit pour sentir l'inconséquence des principes de sa secte, & crut se tirer d'embarras en se jetant de plein gré dans les erreurs où ils conduisent. *Voyez* SERVET.

HUBERT, (S.) évêque de Maëstricht, succéda à S. Lambert en 697 selon le P. Roberti & le P. Fisen; mais selon les Hagiographes d'Anvers en 709. Il transféra le corps de son saint prédécesseur de Maëstricht à Liege, & le plaça dans l'église qu'il fit bâtir à l'endroit même où il avoit subi le martyre : il y transféra en même tems le siege épiscopal. Il convertit à la foi un grand nombre d'infideles dans les Ardennes, ce qui lui mérita le nom d'*Apôtre* de ce pays. Il mourut à Tervueren en Brabant, le 30 mars 727. Son corps fut porté à Liege & déposé dans l'église collégiale de S. Pierre. En 817 on le transféra avec la permission de l'évêque Walcandus & de l'empereur Louis le Débonnaire, à l'abbaye d'Andain en Ardennes, qui porte aujourd'hui son nom. C'est dans ce monastere que l'on mene ceux qui ont été mordus des chiens enragés. On leur fait une incision au front, dans laquelle on enferme un petit morceau de l'étole de ce saint prélat. Le P. le Brun a tâché de prouver que quelques pratiques observées à cet égard étoient superstitieuses, mais le P. Roberti, Jésuite, en a pris la défense. Les Peres Martenne & Durand les ont aussi justifiées dans leur *Voyage Littéraire*, t. 3, p. 146. Du reste, plusieurs de ces observances, qui pouvoient paroître inutiles ou suspectes, ont été retranchées dans les derniers réglemens donnés aux pélerins

de S. Hubert en 1773 (*voyez* ROBERTI). La ville de Liege regarde S. Hubert comme son fondateur & son premier évêque. Il y a un ordre militaire des chevaliers de S. Hubert, institué par Gérard V, duc de Cleves & de Gueldre, en mémoire de la victoire que ce prince remporta en 1444, le jour de S. Hubert, sur la maison d'Egmont qui lui disputoit ses états. Les chevaliers portoient dans l'origine un collier d'or, orné des attributs des chasseurs, & auquel étoit attachée une médaille représentant S. Hubert; mais une partie des états que possédoient autrefois les ducs de Cleves, étant passée à l'électeur Palatin du Rhin, les chevaliers portent depuis un collier d'or, avec une croix & l'image de S. Hubert.

HUBERT, (Matthieu) prêtre de l'Oratoire, né à Châtillon dans le Maine, mort à Paris en 1717, à 77 ans, remplit les chaires les plus brillantes des provinces, de la capitale & de la cour avec beaucoup de succès. Le P. Bourdaloue l'entendoit lorsqu'il pouvoit; & le Jésuite mettoit l'Oratorien au nombre des premiers prédicateurs de son tems. Le P. Hubert méritoit encore son estime par sa tendre piété, & surtout par sa profonde humilité. Il disoit que « Massillon, son » confrere, devoit prêcher aux » maîtres, & lui aux domesti» ques ». Une personne de distinction lui ayant rappellé dans une grande compagnie, qu'ils avoient fait leurs études ensemble : *Je n'ai garde de l'oublier*, lui répondit Hubert : *vous aviez alors la bonté de me fournir des livres & de me donner de vos habits*. Ses *Sermons*, publiés à Paris en 1725, en 6 vol. in-12, ont satisfait les gens de goût & les personnes pieuses. » Sa maniere de raisonner (dit » le P. de Monteuil, éditeur » de ce recueil) n'avoit point » cette sécheresse qui fait per» dre quelquefois l'onction du » discours; & sa façon de s'ex» primer ne tenoit rien de cette » élocution trop étudiée, qui » l'affoiblit à force de la polir ».

HUBNER, (Jean) professeur de géographie à Leipsig, & recteur de l'école de Hambourg, mourut dans cette ville en 1732, à 64 ans. On a de lui une *Géographie universelle, où l'on donne une idée abrégée des 4 parties du monde*. C'est le titre de la traduction qu'on en a faite de l'allemand en françois, à Bâle, 1757, 6 vol. in-12. La méthode de l'auteur est claire & facile. L'ouvrage est assez exact pour la partie de l'Allemagne (encore cela n'est-il pas général); mais il l'est beaucoup moins pour les autres pays : défaut qui lui est commun avec tous les auteurs qui parlent des régions qu'ils ne connoissent pas. On doit porter le même jugement de son *Dictionnaire géographique*, 1 vol. in-8°., dont on a fait plusieurs éditions; la derniere est de Leipsig, 1781, très-gros in-8°. de 3045 pag., avec des planches.

HUBY, (Vincent) né à Hennebon en Bretagne l'an 1608, se fit Jésuite en 1625, & mourut le 22 mai 1693 à Vannes, où on lui a élevé un mausolée en marbre. Son zele infatigable pour toutes les fonctions du saint ministere & sa tendre piété

l'ont rendu cher à ceux qui ſont animés du même eſprit. Il le communiquoit, non-ſeulement par ſes diſcours, ſon exemple, mais auſſi par de petits livres de piété qu'il compoſoit & qu'il diſtribuoit; on eſtime particuliérement ſes *Conſidérations propres à faire naître & à entretenir l'amour divin dans nos cœurs*, & ſa *Retraite*. On a donné une édition de ſes *Œuvres* à Paris, 1755. Il avoit introduit dans le dioceſe de Vannes l'adoration perpétuelle au S. Sacrement, & établi pluſieurs maiſons de retraite. Sa *Vie* a été écrite par Pierre Phonamie, dans le recueil des *Vies des Fondateurs des maiſons de retraite*, Nantes, 1698, in-12.

HUDDE, (Jean) bourgmeſtre d'Amſterdam, grand politique, ſavant mathématicien, mort à Amſterdam en 1704, eſt auteur de quelques *Opuſcules* eſtimés. François Schoten les a inſérés dans ſon *Commentaire ſur la Géométrie de Deſcartes*.

HUDEKIN, nom d'un eſprit follet, que la tradition dit avoir paru autrefois au dioceſe de Hildesheim, dans la baſſe Saxe. On en raconte des choſes merveilleuſes. Tantôt il paroiſſoit en habit de payſan, & ſe plaiſoit ſur-tout dans la converſation des hommes; & tantôt il les entretenoit ſans ſe faire voir. Il donnoit ſouvent des avis aux grands ſeigneurs de ce qui leur devoit arriver, & rendoit ſervice aux uns & aux autres. Sa retraite ordinaire étoit la cuiſine de l'évêque, où il ſe familiariſoit avec les cuiſiniers, & il les aidoit en tout ce qui regardoit leur métier. Il ne nuiſoit à perſonne, à moins qu'on ne l'attaquât; mais il pardonnoit rarement. C'eſt ce qu'éprouva un garçon de cuiſine de l'évêque, qui l'avoit accablé d'injures. Hudekin en avertit le chef de cuiſine, & voyant qu'il ne lui faiſoit point ſatisfaction, il étouffa ſon ennemi lorſqu'il dormoit, le coupa en morceaux, & le mit cuire ſur le feu. Non content de cette vengeance, il s'attacha depuis à tourmenter les officiers de cuiſine, & les ſeigneurs même de la cour de l'évêque, qui, par la force de ſes exorciſmes, le contraignit de ſortir de ſon dioceſe. Voilà ce que rapporte Trithême; voilà ce qu'on croyoit dans ſon ſiecle : il eſt vrai que dans les ſiecles éclairés, celui d'Auguſte, par exemple, on a écrit & cru des choſes tout auſſi extraordinaires; & dans ce ſiecle de philoſophie, n'a-t-on pas vu les ſcenes du Meſmériſme & du Caglioſtrociſme, tout auſſi extraordinaires que l'hiſtoire de Hudekin? Nos illuſtres de Paris n'ont-ils pas ſoupé avec Henri IV, Sully, Voltaire, & d'autres morts célebres? Ainſi de ſiecle à ſiecle il y a des balancemens & des compenſations qui ôtent toute matiere & tout droit aux reproches. *Voyez* FAUSTUS, HAEN.

HUDSON, (Henri) pilote Anglois, a donné ſon nom à une baie, au nord du Canada, qu'il a découvert en 1610; découverte qui avoit d'abord paru de la plus grande conſéquence, parce qu'elle ſembloit promettre un paſſage par le nord dans la Mer-Pacifique; mais l'inutilité des tentatives faites à

ce sujet, ont fait renoncer à l'espérance de réussir.

HUDSON, (Jean) né à Wedehop dans la province de Cumberland, vers l'an 1662, professa avec beaucoup d'applaudissement la philosophie & les belles-lettres à Oxford. Son mérite le fit choisir en 1701, pour succéder à Thomas Hype dans la charge de bibliothécaire de la bibliotheque Bodleïenne, & en 1712, pour occuper la place de principal du college de la sainte Vierge à Oxford. Il remplit ces deux emplois avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1719, à 57 ans. La république des lettres lui doit de savantes éditions de *Velleïus-Paterculus*; de *Thucydide*; de *Denys d'Halicarnasse*; de *Longin*; d'*Esope*; de *Josephe*; des *Petits Géographes Grecs*; Oxford, 1698 à 1712, 4 vol. in-8°. Toutes les autres éditions d'Hudson sont in-fol. & imprimées à Oxford en différentes années.

HUERGA, (Cyprien de la) religieux Espagnol de l'ordre de Cîteaux, enseigna l'Ecriture-Sainte dans l'université d'Alcala, & mourut en 1560. On a de lui des *Commentaires*: I. Sur *Job*. II. Sur *les Pseaumes*. III. Sur le *Cantique des Cantiques*, &c. Ils sont savans.

HUESCAR *ou* HUASCAR, roi du Pérou, fut massacré par son frere cadet & bâtard Atabalipa, qui usurpa la souveraineté & fit mourir tous les descendans de Manco Capac. Les Espagnols, dont Huescar avoit imploré le secours, vengerent sa mort sur le cruel & perfide Atabalipa en 1533. *Voy.* ce mot.

HUET, (Pierre-Daniel) né à Caen en 1630, acheva son cours de belles-lettres à 14 ans, étudia en philosophie sous le P. Pierre Mambrun, Jésuite, & devint en peu de tems géometre, mathématicien, théologien, antiquaire & poëte. Il alla à Paris en 1650, où il prit du goût pour la philosophie dans les *Principes* de Descartes, & pour l'érudition dans la *Géographie sacrée* de Bochart. Il accompagna ce dernier en Suede, en 1652, où Christine lui fit l'accueil dont elle honoroit les savans les plus distingués. De retour dans sa patrie, il institua une académie de physique, dont il fut le chef, & à laquelle Louis XIV fit sentir les effets de sa libéralité. En 1670, le grand Bossuet ayant été nommé précepteur du Dauphin, Huet fut choisi pour sous-précepteur. C'est alors qu'il forma le plan des éditions *ad usum Delphini*: éditions qu'il dirigea en partie. Ses services furent récompensés par l'abbaye d'Aunai en 1678, & en 1685 par l'évêché de Soissons, qu'il permuta avec Brulart de Sillery, nommé à celui d'Avranches. Les travaux de l'épiscopat ne purent ralentir ses travaux littéraires. Comme il se tenoit continuellement enfermé dans son cabinet & dans sa bibliotheque, ses domestiques craignant de l'interrompre, répondoient à ceux qui venoient lui parler d'affaires, qu'il étudioit: *Eh! pourquoi*, dirent un jour de bonnes gens, *le roi ne nous a-t-il pas donné un évêque qui ait fait ses études?* Les fonctions du ministere absorbant une partie du tems qu'il vouloit donner au travail, il se démit de cet évê-

ché, & obtint à la place l'abbaye de Fontenai, près de Caen. Il se retira peu de tems après chez les Jésuites de la maison professe à Paris, auxquels il légua sa bibliotheque : il y vécut, partageant ses jours entre l'étude & la société des savans, jusqu'à sa mort arrivée en 1721, à 91 ans. Il étoit de l'académie françoise. L'érudition chez Huet n'étoit ni sauvage, ni rebutante. Humain, affable, prévenant, d'une conversation aisée & agréable, il instruisoit les savans, & savoit plaire aux ignorans même. Sa politesse découloit de son caractere, c'étoit la douceur d'un littérateur indulgent. Ce prélat a beaucoup écrit en vers & en prose, en latin & en françois. Ses principaux ouvrages sont : I. *Demonstratio Evangelica*, Paris, 1679, in-folio : c'est-là l'époque de la 1re. édition de cet ouvrage fameux. Elle renferme plusieurs passages particuliers, que Huet retrancha dans la seconde, donnée aussi à Paris en 1690, in-fol. Celle-ci est cependant plus ample malgré les retranchemens, & c'est pourquoi les curieux rassemblent les deux éditions pour avoir tout. Celle de Naples en 1731, en 2 vol. in-4°, a été faite sur celle de Paris, 1690. Ce livre est un prodige d'érudition, & suffiroit seul pour donner l'immortalité à son auteur. Ceux qui ont dit qu'il étoit foible en raisonnemens, avoient peut-être quelqu'intérêt à le trouver tel. Ils n'ont pas considéré que c'étoit une démonstration historique, un argument de fait, un groupe d'événemens, de prophéties, de figures; un tableau de rapports si multipliés, si visibles; un ensemble si bien lié dans toutes ses parties, que la démonstration se forme d'elle-même, sans qu'il soit besoin de la réduire en forme dialectique. II. *De claris Interpretibus*, *& de optimo genere interpretandi*, La Haye, 1683, in-8°. III. Une *Edition* des *Commentaires d'Origene sur l'Ecriture-Sainte*, Rouen, 1668, 2 vol. in-fol., en grec & en latin, Cologne, 1685, 3 vol. in-fol. IV. Un savant traité de l'*Origine des Romans*, in-12, à la tete de celui de *Zaïde*. Il regardoit ce genre de livres, quand ils sont sagement écrits, comme propres à *tromper l'homme par l'appât du plaisir*, *adoucir la sévérité des préceptes par l'agrément des exemples*, *& corriger ses défauts en les condamnant dans les autres*. V. *Quæstiones Alnetanæ de concordia rationis & fidei*, Caen, 1690, in-4°. VI. *Traité de la foiblesse de l'Esprit humain*, Amsterdam, 1723, in-12; traduit en latin, Amsterdam, 1738, & en allemand, par Christian Groff, Francfort, 1724, avec des notes où le commentateur prétend réfuter le texte. Ce Traité est une traduction de la 1re. partie de *Quæstiones Alnetanæ*. Quelques savans ont cru y voir une espece de plagiat des Hypotheses Pyrrhoniennes de Sextus Empyricus; mais les deux ouvrages sont très-différens. Voltaire (*Siecle de Louis XIV*) dit que ce Traité a fait beaucoup de bruit, & a paru à quelques-uns démentir sa Démonstration Evangélique; mais un critique moderne remarque que ceux-là n'ont sans doute pas

fait attention que l'on trouve les mêmes principes dans les préliminaires de la Démonstration. Le dessein de Huet est de montrer que le systême des anciens sceptiques, réduit à de certaines bornes, n'est pas si déraisonnable qu'on le croit communément; qu'il n'est point opposé aux preuves de la Religion, qui resteroit démontrée quand même le doute se répandroit sur la plupart des sciences humaines, & qu'enfin les démonstrations morales ne le cedent point aux démonstrations mathématiques. VII. *De la situation du Paradis terrestre*, Amsterdam, 1701, in-12. VIII. *Histoire du Commerce & de la Navigation des Anciens*, in-12; réimprimée à Lyon, chez Duplain, in-8°, en 1763. Ces deux derniers ouvrages renferment une érudition immense. Le 1er. satisfit les curieux, & le second les citoyens. IX. *Commentarius de rebus ad eum pertinentibus*, 1718, in-12. X. Des *Poësies* latines & grecques, des *Odes*, des *Elégies*, des *Eglogues*, des *Idylles*, des *Pieces héroïques*, & son *Voyage en Suede*, Utrecht, 1700, in-12; quelques-uns lui attribuent un *Poëme sur le Sel*, mais il est de Joseph Thoulier d'Olivet. Les vers de ce prélat respirent l'antiquité; la latinité en est aussi pure qu'élégante. XI. *Censura Philosophiæ Cartesianæ*, in-12 : critique qui suppose autant de connoissances dans la bonne physique que de justesse dans le raisonnement. L'auteur dévoile & détruit plusieurs erreurs de Descartes. XII. *Origines de Caen*, Rouen, 1706, in-8°. XIII. *Diane de Castro*, 1728, in-12. Il orna de *Notes* le *Manilius ad usum Delphini*, donné par du Fay. L'abbé de Tillader fit imprimer, après la mort d'Huet, 2 vol. in-12 de *Dissertations* & de *Lettres*, presque toutes de ce prélat (*voyez* son *Eloge* au-devant de l'*Huetiana*, in-12, recueil qui renferme des Pensées diverses & des Poësies: il a été publié par l'abbé d'Olivet, son ami & son confrere d'académie, à qui le savant évêque l'avoit confié). M. Huet est un des trois prélats qui ont le plus honoré le siecle de Louis XIV par leurs lumieres. Le mérite de Fénélon & de Bossuet balance depuis longtems les suffrages. Pourquoi ne placeroit-on pas avec eux, dans cette espece de concurrence, l'illustre évêque d'Avranches? Son savoir a peut-être moins de graces françoises; mais il a plus de graces grecques & latines; il a moins d'éclat, mais peut-être plus de profondeur, & certainement plus de variété & d'étendue. L'usage modeste & sans prétention qu'il en a fait, le silence & la retraite qui l'ont dérobé aux yeux des hommes, semblent ajouter encore aux titres de sa gloire.

HUFNAGEL, (George) naquit à Anvers en 1545, & mourut en 1600. Ses parens voulurent en faire un architecte; mais la nature en fit un peintre. L'empereur Rodolphe employa son pinceau à représenter toutes sortes d'animaux, genre dans lequel il excelloit. Cet artiste s'est encore acquis quelque réputation dans la poésie allemande & latine. Il eut un fils, qui se distingua comme lui dans la peinture.

HUGBALDUS, religieux Bénédictin, florissoit vers l'an 880, & composa en l'honneur de Charles le Chauve, un poëme *De Laude calvorum*, dont tous les mots commençoient par un C. Ce pénible ouvrage lui acquit moins de considération que ses connoissances théologiques, & son application à l'Ecriture-Sainte & à diverses sciences. Tritheme en parle en ces termes: *Hugbaldus, monachus Elvonensis, natione gallus, vir tam in divinis scripturis quàm in sæcularibus litteris eruditissimus, in musicâ, poëticâ, philosophiâ, oratoriâ & cæteris artibus, nulli eo tempore secundus.*

HUGHES, (Jean) né dans le Wiltshire en 1677, fut d'un tempérament valétudinaire, qui l'obligea à ne s'occuper que des arts agréables, tels que le dessin, la poésie & la musique. Il termina sa vie en 1719, à 42 ans. Il est regardé par les Anglois, comme un de leurs plus agréables écrivains. Ses *Poésies* ont été publiées en 1739, 2 vol. in-12. On y trouve une *Ode au Créateur de l'univers*, qui passe pour un des plus beaux morceaux lyriques anglois; & le *Siege de Damas*, tragédie pleine d'esprit, de détails touchans & de situations intéressantes. Cet auteur, ami & compatriote d'Addisson, eut beaucoup de part au *Spectateur Anglois*, ouvrage périodique très-estimé, si on en retranche les injures contre l'Eglise Romaine, &c.

HUGO, *voyez* HUGON.

HUGO, (Charles-Louis) Lorrain, chanoine Prémontré, docteur en théologie, abbé d'Estival, évêque de Ptolémaïde, mourut à Estival en 1739, dans un âge avancé. On a de lui: I. Les *Annales des Prémontrés*, Nancy, 1736, en 2 vol. in-fol., en latin, elles sont pleines de recherches. On y trouve la description & le plan des monasteres, & l'histoire de l'ordre. Quelques inexactitudes font tort à cet ouvrage, dont les deux tomes se relient ordinairement en un seul vol. II. La *Vie de S. Norbert, fondateur des Prémontrés*, Luxembourg, 1704, in-4°, la meilleure que l'on ait, quoiqu'elle ait essuyé quelques critiques. III. *Lettres à l'abbé de Lorkot*, en défense de cette Vie, Nancy, 1705. IV. *Sacræ antiquitatis Monumenta historico-dogmatica*, 1725, 2 vol. in-fol. V. *Traité historique & critique de la Maison de Lorraine*, in-8°, Nancy, sous le titre de Berlin, 1711. Dom Hugo se cacha sous le nom de *Baleicourt*, pour donner un plus libre cours à sa plume. Cet ouvrage est plein de traits hardis, qui déplurent en France: il fut flétri par arrêt du parlement en 1712. L'année d'après il fit imprimer un autre ouvrage sur la même matiere, intitulé: *Réflexions sur deux Ouvrages concernant la Maison de Lorraine*, in-8°; ces deux ouvrages ne se trouvent pas communément rassemblés. On a encore de lui une *Réfutation du Systême de M. Faydit*, Luxembourg, 1699, in-12. Ce prélat avoit de l'érudition & de la vivacité, ses ouvrages prouvent l'une & l'autre.

HUGO, (Herman) Jésuite, né à Bruxelles en 1588, mort de la peste à Rhinberg en 1629,

est auteur d'un traité savant & curieux : *De militia equestri antiqua & nova*, Anvers, 1630, in-folio, avec des planches en taille-douce. Il s'est aussi distingué sur le Parnasse latin par ses *Pia Desideria*, Paris, 1654, in-32, à l'instar des Elzevirs, avec des figures d'un goût singulier, mais qui expriment des vérités saintes & nourrissent les sentimens d'une tendre piété. Ce recueil, contenant 45 pieces, est divisé en 3 livres. Le 1er. a pour titre : *Gemitus animæ pœnitentis*; le 2e., *Vota animæ sanctæ*; le 3e., *Suspiria animæ amantis*. Ce sont divers passages de l'Ecriture mis en action, & exprimés par des emblêmes qui en rendent le sens plus sensible & le souvenir plus durable. L'auteur commente ces passages par de longues paraphrases en vers élégiaques, qui semblent contraster un peu avec l'onction & la simplicité sublime de ses divins modeles; il versifie assez bien, il est même souvent poëte; mais il n'est pas inspiré de la muse de David. On a encore de lui : I. *Obsidio Bredana*, Anvers, 1629, in-fol. Il avoit été présent à ce siege, formé par le célebre Ambroise Spinola en 1625. Cet ouvrage a été traduit en espagnol. II. *De prima scribendi origine & universæ rei litterariæ antiquitate*, Anvers, 1617, in-8°. Ouvrage savant & très-bien écrit.

HUGOLIN, (Barthélemi) canoniste de Lombardie, mort en 1618, est auteur de plusieurs ouvrages en latin, qui sont estimés. Il présenta son *Traité des Sacremens* (Rimini, 1587, in-fol.) au pape Sixte V, qui le récompensa en pontife libéral.

HUGUES, (S.) évêque de Grenoble en 1080, étoit de Château-Neuf-sur-l'Isere, près de Valence en Dauphiné, reçut S. Bruno & ses compagnons; & les conduisit lui-même à la grande Chartreuse. Il mourut en 1132, avec la joie d'avoir donné à l'Eglise une pépiniere de Saints. On a de lui un *Cartulaire*, dont on trouve des fragmens dans les Œuvres posthumes de Mabillon, & dans les Mémoires du Dauphiné d'Allard, 1711 & 1727, 2 vol. in-fol.

HUGUES DE CLUNI, (S.) étoit d'une maison distinguée, qui descendoit des anciens ducs de Bourgogne. Ayant rejeté les vues d'ambition, que sa naissance pouvoit lui inspirer, il se consacra à Dieu dans l'ordre de Cluni. Son mérite & sa piété l'en firent élire abbé après la mort de S. Odilon, en 1040. Il gouverna cette grande famille avec autant de zele que de prudence. Une mort sainte vint terminer ses travaux en 1109, à 85 ans, après avoir gouverné près de 60 ans. Il fit bâtir, par les libéralités d'Alfonse IV, roi de Castille, l'église qui subsiste encore à Cluni. Cet ordre fut de son tems au plus haut point de sa splendeur; mais il commença à décheoir après sa mort. On trouve quelques ouvrages de lui dans la Bibliotheque de Cluni.

HUGUES-CAPET, chef de la 3e. race des rois de France, étoit comte de Paris & d'Orléans. Son courage & ses autres qualités le firent proclamer roi de France à Noyon,

en 987. Charles I, duc de Lorraine, fils de Louis d'Outremer, qui avoit seul, par sa naissance, droit à la couronne, en fut exclus par plusieurs circonstances. Il voulut défendre son droit ; mais il fut pris & renfermé à Orléans. Hugues-Capet s'étoit déjà associé son fils Robert, pour lui assurer la couronne. Ce prince mourut en 996, à 57 ans, après en avoir regné dix.

HUGUES *le Grand*, comte de Paris, appellé aussi *Hugues l'Abbé*, ou *Hugues le Blanc*, étoit fils de Robert, roi de France, & de Béatrix de Vermandois. Il fut surnommé *le Grand*, à cause de sa taille & de son courage ; *le Blanc*, à cause de son teint ; & *l'Abbé*, parce qu'il s'étoit mis en possession des abbayes de St-Denys, de St-Germain-des Prés, & de St-Martin-de-Tours. Il fit sacrer roi à Laon Louis d'Outremer (*voyez* ce mot) en 936 ; prit Rheims ; donna du secours à Richard I, duc de Normandie, contre le même Louis IV ; lui fit en son propre nom une guerre opiniâtre pour le comté de Laon, qu'il fallut enfin céder à ce roi ; & fut créé, par Lothaire son successeur, duc de Bourgogne & d'Aquitaine. Il mourut le 16 juin 956.

HUGUES DES PAYENS, (*De Paganis*) de la maison des comtes de Champagne, uni avec Géoffroi de St-Omer & sept autres gentilshommes, institua l'ordre des Templiers, & en fut le premier grand-maître. Ces neuf chevaliers se consacrerent au service de la Religion l'an 1118, entre les mains de Gormond, patriarche de Jérusalem, promettant de vivre dans la chasteté, l'obéissance & la pauvreté, à l'exemple des chanoines de leur siecle. Le premier devoir qui leur fut imposé par les évêques, étoit de garder les chemins contre les voleurs, pour la sûreté des pélerins. Comme cette nouvelle milice n'avoit ni église, ni logement, Baudouin II, roi de Jérusalem, leur accorda un appartement dans le palais qu'il avoit auprès du temple ; delà leur vint le nom de *Templiers*. On leur donna une regle en 1128, dans le concile de Troyes ; elle leur prescrivoit la récitation de l'Office Divin, l'abstinence les lundis & mercredis, & presque toutes les observances monastiques. Deux siecles après leur fondation, ces chevaliers qui faisoient vœu de combattre pour J. C., furent accusés de le renier, & l'ordre fut aboli en 1312 (*voyez* MOLAY). Hugues des Payens mourut en 1136, regretté de tout ce qu'il y avoit de Chrétiens zélés en Palestine.

HUGUES, né en 1065, abbé de Flavigni au commencement du 12e. siecle, s'étant vu enlever sa crosse par l'évêque d'Autun, qui la fit donner à un autre, supplanta à son tour, à l'instigation de l'évêque de Verdun, S. Laurent, abbé du monastere de S. Vannes, dont il avoit été moine, & garda cette dignité jusqu'en 1115 ; depuis ce tems son existence est ignorée. Il est auteur d'une *Chronique* en 2 parties. La 1re. est peu intéressante, & remplie de fautes ; la 2e. est très-importante pour l'histoire de l'é-

glise de France de son tems. Elle est connue sous le nom de *Chronique de Verdun*. On la trouve dans la *Bibliotheca manuscriptorum* du P. Labbe.

HUGUES DE FLEURY, moine de cette abbaye, vers la fin du 11e. siecle, a laissé: I. Deux livres *De la puissance royale & de la dignité sacerdotale*: il tâche de marquer les limites des deux pouvoirs spirituel & temporel, contre les empereurs qui se les arrogeoient tous les deux, & les papes qui sembloient quelquefois toucher au temporel. On le trouve dans le tome 4 des *Miscellanea* de Baluze. II. Une petite *Chronique*, publiée par Duchesne, depuis 996 jusqu'en 1109, Munster, 1638, in-4°. Elle est courte, mais bien digérée; & contient en peu de mots beaucoup de choses. Ce moine est encore surnommé *de Sainte-Marie*, du nom d'un village dont son pere étoit seigneur.

HUGUES D'AMIENS, archevêque de Rouen, un des plus grands & des plus savans prélats de son siecle, mourut en 1164. On a de lui 3 *Livres* pour prémunir son clergé contre les erreurs de son tems, & quelques autres ouvrages. On trouve les premiers à la fin des Œuvres de Guibert de Nogent, publiées par dom d'Achery; & les autres dans les Collections de D. Martenne & Durand.

HUGUES DE BERCY, poëte Provençal du 13e. siecle, est le premier qui nous ait laissé une description de la Boussole, dans un poëme intitulé: *Bible Guyot*; satyre où il décrit les vices de son siecle. Il compare le pape à l'étoile polaire, autour de laquelle tournent toutes les autres étoiles, & qui fixe les regards par sa dignité immobile: sur quoi il parle de l'aiguille aimantée, qui regarde constamment cette étoile, & décrit la boussole telle qu'elle est aujourd'hui. *Voyez* GIOJA.

HUGUES DE PRATO, d'une ville de ce nom, en Toscane, se fit Dominicain en 1276, & mourut à Prato le 4 décembre 1322. Il se fit une grande réputation par ses Sermons, imprimés en partie (à ce que l'on croit) à Louvain, en 1484, & partie à Heidelberg, 1485, réimprimés à Anvers en 1614. Ils se ressentent de la grossiéreté du siecle de l'auteur.

HUGUES DE SAINT-VICTOR, chanoine régulier de la maison de ce nom, à Paris, y professa la théologie avec tant d'applaudissement, qu'on l'appella un *second Augustin*. Les uns le font Saxon, & disent qu'il embrassa la vie religieuse à Hamersleben, en Saxe; d'autres prétendent qu'il étoit d'Ypres. Il mourut à Paris le 11 février 1142, à 44 ans. Ses Ouvrages écrits avec beaucoup de force & de dignité, ont été imprimés à Cologne en 1617, 3 vol. in-fol. C'est la bonne édition. On les a réimprimés à Rouen en 1648, 2 vol. in-fol. Ils contiennent un grand nombre de pieces qu'on lui a attribuées mal-à-propos, comme l'a prouvé Casimir Oudin dans son Commentaire des Ecrivains Ecclésiastiques, tom. 2. Les traités *De Arrhâ animæ* & *De Sapientiâ Christi*, sont certainement de Hugues.

HUGUES DE SAINT-CHER, ainsi nommé, parce qu'il vint

au monde près de l'église de ce nom, aux environs de Vienne en Dauphiné ; Dominicain du 13e. siecle, docteur de Sorbonne, cardinal-prêtre du titre de Sainte-Sabine, reçut la pourpre des mains d'Innocent IV en 1244. Ce pape & Alexandre IV son successeur, le chargerent des affaires les plus épineuses. Ce fut pour lui une occasion de faire éclater sa sagesse, sa modération, son esprit, sa fermeté. Il mourut à Orviette en 1263. On lui fit une épitaphe dans laquelle on disoit qu'*à sa mort la sagesse avoit souffert une éclipse.* On a de lui plusieurs ouvrages sur l'Ecriture ; le plus important est une *Concordance de la Bible*, Cologne, 1684, in-8°. Hugues de St-Cher a la gloire d'avoir imaginé le premier ce genre de travail ; par le moyen duquel on trouve sans peine tel passage de l'Ecriture qu'on souhaite ; en quoi il a rendu un service essentiel aux théologiens, aux prédicateurs, & à quiconque s'occupe de la lecture & de l'étude des Livres-Saints. On a encore de lui : I. *Speculum Ecclesiæ*, Paris, 1480, in-4o. II. *Des Commentaires sur l'Ecriture-Sainte.* III. *Correctorium Bibliæ*, non imprimé, & dans la bibliotheque de la Sorbonne : c'est un recueil de variantes, extraites des manuscrits hébreux, grecs, latins, de la Bible.

HULDRIC, (Jean-Jacques) ministre protestant, né à Zurich en 1683, mort en 1731 ; étoit un homme savant. Il publia en 1705, in-8°, à Leyde, un ouvrage recherché & peu commun : c'est l'*Histoire de Jesus-Christ*, telle que les Juifs la racontent. Huldric la tira d'un vieux manuscrit hébreu, la traduisit en latin, & l'enrichit de notes qui font voir la fausseté & le ridicule des contes Juifs, touchant le divin Fondateur du Christianisme. Il a donné encore au public *Miscellanea Tigurina*, 3 vol. in-8°. Zimmermann a écrit sa *Vie* ; elle se trouve dans un recueil de pieces imprimé à Zurich, 1732, in-4°.

HULSEMANN, (Jean) savant théologien luthérien, naquit à Esens en Frise, l'an 1602. Après avoir voyagé en Allemagne, en France, en Hollande, il devint professeur de théologie, & surintendant à Leipsig, & mourut en 1661. Son principal ouvrage est une *Relation*, en allemand, *du Colloque de Thorn*, où il avoit été envoyé en 1645 à la tête des Luthériens, & dont il donne, comme on l'imagine bien, l'avantage à son parti.

HULSIUS, (*Levinus*) natif de Gand, s'est rendu célebre par ses connoissances dans la géographie, les mathématiques, & dans la science des médailles. On a de lui : I. *XII Cæsarum ac LXIV ipsorum uxorum ac parentum effigies ex antiquis numismatibus*, Francfort, 1596, in-4°. II. *Series Numismatum imperatorum Rom. a Julio Cæsare ad Rudolphum II*, Francfort, 1603. Ces recueils sont rares. III. *Transilvaniæ, Moldaviæ & Walachiæ descriptio.* IV. *Chronologia Hungariæ*, &c., *usquè ad annum 1597.* V. *De usu quadrati & quadratis geometrici*, &c. Il mourut à Nuremberg en 1605.

HULSIUS, (Antoine) théologien

logien protestant, né à Hilde, village du duché de Bergue, mort professeur à Leyde en 1685, à 70 ans, est auteur d'un ouvrage savant, intitulé : *Theologia Judaïca*, publié en 1653, in-4°.

HUMBERT II, dauphin de Viennois, né en 1312, succéda en 1333 à Guigues VIII, son frere. Il épousa en 1332 Marie de Baux, alliée à la maison de France, dont il n'eut qu'un fils unique. On dit que, jouant avec lui à Lyon, il le laissa tomber d'une fenêtre dans le Rhône, où il se noya. D'autres placent cette scene tragique ailleurs. Livré depuis à la douleur, & conservant un ressentiment vif des affronts qu'il avoit essuyés de la part de la maison de Savoie, il résolut de donner ses états à celle de France. Cette donation, faite en 1343 au roi Philippe de Valois, fut confirmée en 1349, à condition que les fils aînés des rois de France porteroient le titre de Dauphins. C'est ainsi que le Dauphiné fut réuni à la couronne. Philippe donna à Humbert, en reconnoissance de ce bienfait, 40 mille écus d'or, & une pension de dix mille livres. Ce prince entra ensuite dans l'ordre des Dominicains. Le jour de Noël 1351, il reçut tous les ordres sacrés successivement aux trois Messes, des mains du pape Clément VI. Ce pontife le créa patriarche d'Alexandrie, & lui donna l'administration de l'archevêché de Rheims. Humbert passa le reste de ses jours dans le repos & dans les exercices de piété, & mourut à Clermont en Auvergne, en 1355, à 43 ans. Il fut bon religieux & bon évêque. — Il ne faut pas le confondre avec HUMBERT DE ROMANS, cinquieme général des Dominicains, qui succéda en 1254 au P. Jean le Teutonique, & qui mourut le 14 juillet 1277. On a de lui une *Lettre sur les vœux de Religion*, imprimée en Allemagne dès le 15e. siecle, & à Haguenau l'an 1508. On lui attribue aussi : *De eruditione Religiosorum* ; mais ce traite est du P. Peraldus, Dominicain. Possevin croit qu'il est l'auteur du *Dies iræ*, que d'autres attribuent au cardinal Malabranca (on peut voir diverses opinions sur ce sujet, dans les notes de Merati sur Gavantus, part. I, tit. 5).

HUME, *voyez* HOME.

HUME, (David) né en 1711 à Edimbourg en Ecosse, d'une famille noble, mais peu riche, fut d'abord destiné au barreau. Le talent de la parole ne lui ayant été accordé que dans un degré médiocre, il quitta la jurisprudence pour cultiver la littérature & la philosophie du jour. Il eut en 1746 la place de secrétaire du général Saint-Clair, qu'il accompagna dans l'expédition du port de l'Orient. Il fut attaché au lord Herford, pendant son ambassade à la cour de France, en 1765 ; & sous le ministere du général Conwai, il obtint l'emploi de sous-secrétaire. Enfin il renonça entiérement aux affaires publiques, pour se livrer à une vie douce & indépendante. Il mourut en 1776, à l'âge de 65 ans. Le desir de la renommée littéraire le dominoit, & il lui sacrifia tous les genres de principes & de vérités. On a de lui : I. Des

Essais philosophiques, pleins de reflexions absurdes & de sophismes contre les dogmes fondamentaux de la Religion ; traduits en françois, Hollande, 1758, 2 vol. in-12, II. Une *Histoire d'Angleterre*, qu'on a aussi traduite en françois en 18 vol. in-12, où l'on desire plus d'exactitude, de véracité & d'impartialité, sur-tout en ce qui concerne les cruautés de Henri VIII, d'Elizabeth, & de Jacques contre les Catholiques. Elle est d'ailleurs écrite d'une maniere assez désagréable, d'un style dur & repoussant, aussi ne réussit-elle pas d'abord ; & dans les premiers mouvemens de sensibilité, l'auteur prit la résolution de se retirer dans quelque ville de province en France, de changer de nom, & de renoncer pour jamais à la gloire littéraire ; mais les philosophistes y ayant reconnu leurs maximes & leurs petits artifices, eurent soin de lui donner de la vogue. Ce qui prouve sur-tout la mauvaise foi de l'écrivain, c'est l'assurance avec laquelle il répete les calomnies de Buchanan, contre Marie Stuard, que Cambden, quoique partisan & protégé d'Elizabeth, a franchement défendue contre l'iniquité de sa bienfaitrice. Il a laissé quelques ouvrages posthumes ; tels sont des *Dialogues sur la Religion naturelle* ; & sa *Vie*, *composée par lui-même*, dont on a imprimé une *Traduction* françoise à Paris en 1777 ; c'est le fruit d'un égoïsme, qui dans un autre tems n'auroit pas paru bien philosophique, mais qui est devenu le caractere de la philosophie du jour ; on y voit une morgue insultante contre les critiques de ses ouvrages, un étalage puéril des suffrages qu'il a emportés ; & enfin de ces petits détails personnels, qu'une ame tant soit peu forte ne se permet jamais (*voyez* la fin de l'art. ADRIEN, empereur) : préludant aux *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, le philosophe Hume ne manque pas de se glorifier des faveurs des dames ; il assure *n'avoir pas lieu d'être mécontent de la maniere dont il en a été traité*. Cet éloge historique fait par Hume lui-même, finit par une lettre d'un de ses amis, qui déclare que *Hume est l'homme le plus parfait & le plus vertueux que la nature humaine puisse produire.*

HUMIERES, (Louis de Crevant d') maréchal de France, d'une ancienne maison originaire de Tours, se distingua par sa valeur en diverses rencontres. Il épousa Louise de la Châtre, qui ne contribua pas peu à le faire parvenir à la dignité de maréchal de France. Le bâton lui fut accordé à la priere du vicomte de Turenne, qui ne put résister aux charmes & à l'esprit de la marquise d'Humieres. C'est à cette occasion que Louis XIV ayant demandé au chevalier de Gramont, s'il savoit qui il venoit de faire maréchal de France ? celui-ci répondit : *Oui, Sire, c'est madame d'Humieres*. Il mourut à Versailles en 1694.

HUMILITÉ, (Ste.) née à Faënza en 1226, d'une bonne famille, ayant engagé son mari à vivre dans la continence, fonda, 9 ans après son mariage, les *Religieuses de Valombreuse* ; & mourut le 31 décembre

1310, à 84 ans. Elle étoit parvenue à cet âge, malgré les austérités extraordinaires dont sa vie avoit été semée.

HUMPHREY, (Laurent) théologien Anglois, né à Newport-Pannel, dans le duché de Buckingham, en 1519, mourut doyen de Winchester en 1590. Il étoit fort versé dans les matieres théologiques, & il seroit parvenu aux premieres dignités, si son attachement au Calvinisme ne l'en avoit fait éloigner. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse & de littérature. On trouve dans les premiers bien des calomnies contre l'Eglise Romaine; dans les autres il y a peu de goût & peu de philosophie. Les principaux sont : I. *Epistola de Græcis litteris, & Homeri lectione & imitatione*, à la tête d'un livre d'Adrien *Junius*, *Copiæcornu*, Bâle, 1558, in-fol. II. *De Religionis conservatione & reformatione, deque primatu Regum*, Bâle, 1559, in-8°. III. *De ratione interpretandi Auctores*, in-8°. IV. *Optimates, sive De nobilitate, ejusque origine*, in-8°. V. *Jésuitismi pars prima & secunda*, in-8°. VI. *Pharisæïsmus vetus & novus*, in-8°.

HUNGARIA, (Bernardin de) ainsi nommé, parce qu'il étoit du royaume de Hongrie, se fit Capucin, & passa en qualité de missionnaire en Afrique. Il en remplit les fonctions avec beaucoup de zele dans le royaume de Loango, & eut la satisfaction de voir ses travaux couronnés de grands succès : il baptisa le roi & la reine de cette vaste contrée. Ses missions ne se bornerent pas à cette province, il pénétra fort avant dans l'intérieur de l'Afrique, pour gagner des ames à J. C. Revenu à Loango, il y mourut immédiatement après avoir célébré le saint sacrifice de la Messe, le 18 juin 1664. On a de cet homme apostolique, l'*Histoire* de son *Voyage* & de sa *Mission, avec une relation des mœurs des habitans du Loango*. L'abbé Proyart à donné une *Histoire* de ce pays, Paris, 1776, in-12.

HUNIADE, (Jean Corvin) vaivode de Transilvanie, & général des armées de Ladislas, roi de Hongrie, fut un des plus grands capitaines de son siecle. Il combattit en héros contre les Turcs, & gagna des batailles importantes en 1442, & 1443, contre les généraux d'Amurat, qu'il obligea de se retirer de devant Belgrade, après un siege de 7 mois. Il ne signala pas moins son courage l'année d'après à la bataille de Varna, où Ladislas fut tué, & qui fut si fatale à la chrétienté. Nommé gouverneur de la Hongrie, il rendit son nom si redoutable aux Turcs, que les enfans même de ces infideles ne l'entendoient prononcer qu'avec frayeur, & l'appelloient *Janius laen*, c'est-à-dire, *Jean le scélérat*. Il fut néanmoins vaincu par les Turcs en 1448; mais il eut plus de bonheur dans la suite. Il empêcha Mahomet II de prendre Belgrade, que ce sultan avoit assiégée l'an 1456; & il mourut à Zemplin, le 10 septembre de la même année. Attaqué d'une fievre ardente, il demanda les Sacremens avec une foi vive; & rempli de sa force accoutumée jusqu'en expi-

tant, il se fit porter à l'église pour recevoir le saint Viatique, disant qu'il n'étoit pas convenable que le maître vînt trouver le serviteur. Jean Capistran, son admirateur sincere, & son ami fidele en toutes les rencontres, ne le quitta point dans ses derniers momens, & le soutint par de tendres exhortations. Il fit son éloge funebre, d'un style qui annonce l'affliction la plus profonde. Toute l'Europe fut inconsolable de la mort de ce héros. Le pape Calixte III l'apprit en versant des larmes, & célébra pour lui le saint Sacrifice avec la plus grande solemnité, dans la basilique de S. Pierre. Mahomet parut affligé lui-même, & dit, les yeux tristement baissés : *Jamais prince, depuis qu'il est des hommes, n'eut de capitaine semblable; & je n'ai plus sur qui je puisse venger dignement la honte de ma défaite.* Huniade laissa deux fils, dont le plus jeune devint roi de Hongrie. *Voyez* MATHIAS CORVIN.

HUNNÆUS, (Augustin) né à Malines en 1522, s'appliqua aux langues savantes, fut professeur en théologie & chanoine de S. Pierre, docteur & recteur de l'université de Louvain, où il mourut le 7 septembre 1577. Il écrivoit bien en latin, & possédoit les langues grecque & hébraïque. Il travailla à débarrasser la philosophie de l'école du barbarisme qui l'enveloppoit. Nous avons de lui plusieurs ouvrages sur cette science. Il a donné aussi quelques éditions de la Somme de S. Thomas, revues sur des manuscrits fort anciens; la meilleure est celle d'Anvers, 1575, en 4 vol. in fol. Le travail de Hunnæus a beaucoup aidé ceux qui ont publié le même ouvrage depuis. Cet auteur a eu part à l'édition de la Polyglotte d'Anvers.

HUNNERIC, roi des Vandales en Afrique, succéda à son pere Genseric en 477. Ce prince étoit infecté des erreurs de l'Arianisme. Il permit d'abord aux Catholiques le libre exercice de leur religion; mais il les persécuta dans la suite de la maniere la plus emportée & la plus barbare. Il bannit 4966 ecclésiastiques, publia divers édits contre eux, & fit mourir jusqu'à 40,000 catholiques par des tourmens inouis, à la persuasion des évêques Ariens. Théodoric son frere, & ses enfans, le patriarche des Ariens, & tous ceux contre lesquels il avoit conçu quelques soupçons, furent les victimes de sa cruauté; il employoit indifféremment le fer & le feu pour la satisfaire. On connoît l'histoire incontestable de ces martyrs qui continuerent à parler après qu'il leur eut fait couper la langue (*voyez* VICTOR DE VITE). Ce furieux mourut la 8e. année de son regne, l'an 484. Victor de Vite dit qu'il fut mangé des vers qui sortoient de toutes les parties de son corps. Grégoire de Tours écrit qu'étant entré en frénésie, il se mangea les mains. Isidore ajoute que ses entrailles sortoient de son corps, & qu'il eut la même fin qu'Arius, dont il avoit voulu établir la secte par tant de massacres. On ne peut nier que ce tyran ne méritât de mourir d'une mort horrible; & il est facile de concilier ces différens récits,

en ſuppoſant que Hunneric fut frappé à la fois de ces maux divers, qui n'ont entr'eux aucun genre d'oppoſition, & qui s'accordent au contraire très-naturellement.

HUNNIUS, (Gilles) miniſtre Luthérien de Wittemberg, mort en 1603, à 53 ans, a beaucoup écrit contre les Calviniſtes. On cite ſur-tout ſon *Calvinus Judaïſans*, Wittemberg, 1595, in-8°.

HUNNOLD, (François) né dans le pays de Naſſau, entra chez les Jeſuites & ſe diſtingua par ſes *Sermons*, qui ſont peut-être les meilleurs parmi ceux qui ont été faits en Allemagne, vers le commencement du 18e. ſiecle. Ils ſont en 6 vol. in-fol., d'abord imprimés à Cologne & à Ausbourg. Les éditions en ont été multipliées dans différentes provinces d'Allemagne. On lui reproche de s'écarter quelquefois des plans qu'il annonce, & de ne choiſir pas toujours bien les exemples qu'il apporte en preuve des vérités qu'il avance. Il mourut à Treves en 1746.

HUR, fils de Caleb, petit-fils d'Eſron, étoit époux de Marie, ſœur de Moyſe, ſi l'on en croit Joſephe. Lorſque Moyſe envoya Joſué combattre contre les Amalécites, il monta ſur la montagne avec Aaron & Hur. Pendant qu'il élevoit les mains, priant le Seigneur, Aaron & Hur lui ſoutinrent les bras, afin qu'ils ne retombaſſent point, & que Dieu ne ceſſât d'être favorable aux Iſraélites. Preuve frappante de l'efficace de la priere dans les combats, & combien elle doit être perſévérante & confiante pour aſſurer le ſecours du Dieu des armées.

HURAULT, (Philippe) comte de Chiverni (*on lit auſſi* Chéverni), conſeiller au parlement de Paris, enſuite maître-des-requêtes de l'hôtel, épouſa une fille du préſident de Thou. Ce magiſtrat lui céda la charge de chancelier du duc d'Anjou, qui étant monté ſur le trône de France, ſous le nom de Henri III, le nomma garde-des-ſceaux en 1578. Ses liaiſons avec les Ligueurs le firent diſgracier dix ans après; mais Henri IV le rappella. Ce miniſtre mourut en 1599, à 72 ans, avec la réputation d'un homme de bien. Il a laiſſé des *Mémoires*, écrits avec une impartialité rare dans ces tems de diviſions & de troubles. Ils ſont connus ſous le nom de *Mémoires d'Etat de Chiverni*. La meilleure édition eſt celle de 1636, in-4°. On lit dans le même volume des *Inſtructions politiques & morales*, qui ſont plus eſtimées que les Mémoires.

HURÉ, (Charles) d'abord profeſſeur d'humanités dans l'univerſité de Paris, enſuite principal du college de Boncourt, naquit à Champigny-ſur-Yone, d'un laboureur, en 1639, & mourut en 1717. Nous avons de lui : I. Un *Dictionnaire de la Bible*, en 2 vol. in-fol., 1715; beaucoup moins parfait & moins étendu que celui de dom Calmet. II. Une *Edition* latine du *Nouveau-Teſtament*, avec de courtes notes, en 2 vol. in-12. III. La *Traduction* françoiſe du *Nouveau-Teſtament*, & de ſes notes latines, augmentées; Paris, 1702, 4 vol. in-12. Cette traduction eſt celle du P. Queſ-

nel un peu retouchée. IV. *Grammaire sacrée, ou Regles pour entendre le sens littéral de l'Ecriture-Sainte*, Paris, 1707, in-12. Quoique Huré fût lié avec les partisans de Jansenius, il n'adoptoit point leurs opinions sur tous les points.

HURTADO, (Gaspar) né en 1575 à Mondexar, reçut le bonnet de docteur en théologie à Alcala, & se fit ensuite Jésuite à l'âge de 32 ans. Il enseigna la théologie à Murcie, à Madrid & à Alcala. Etant à la cour de Madrid, il y fit de grands fruits par ses discours & par sa piété. Il mourut à Alcala, doyen de la faculté de théologie, l'an 1647. On a de lui une *Théologie* en 8 vol.

HURTADO, (Thomas) célebre théologien de Tolede, enseigna à Rome, à Alcala & à Salamanque, avec beaucoup de réputation, & mourut en 1659. On a de lui une *Philosophie selon la Doctrine de S. Thomas*, production peu estimée. On fait plus de cas de ses *Resolutiones orthodoxo-morales*, Cologne, 1653, in-fol. Il est encore auteur d'un traité *De unico Martyrio*, contre celui *De Martyrio per pestem* du Jésuite Théophile Raynaud, qui lui répondit en soutenant que si la charité a ses martyrs comme la foi, celui qui prodigue sa vie au service des pestiférés, mérite également le nom de martyr : c'étoit cependant dans le fond une question de mot, qui ne touchoit à rien d'essentiel; car il s'agissoit de savoir si la seule mort pour la foi constituoit le martyre. Anciennement ce mot n'étoit employé qu'en ce cas ; mais l'usage & des raisons d'analogie, ont fait reconnoître aussi des martyrs de la justice, de la charité, de la chasteté, &c.

HUS, (Jean) naquit en 1373, à Hussenitz, petit bourg de Bohême, de parens de la lie du peuple. Ses intrigues autant que ses talens le tirerent de l'obscurité dans laquelle il étoit né; il devint recteur de l'université de Prague, & confesseur de Sophie de Baviere, épouse de Venceslas, roi de Bohême, sur laquelle il eut beaucoup d'ascendant. L'héréfiarque Wiclef avoit débité depuis peu ses erreurs; Jean Hus lut ses livres, & en prit tout le poison. Il adopta toutes les déclamations du rêveur Anglois contre l'Eglise Romaine; il prétendit que S. Pierre n'avoit jamais été chef de cette Eglise. Il soutint que l'Eglise n'étoit composée que de prédestinés; que les réprouvés n'en peuvent être les membres, & qu'un mauvais pape n'est pas le vicaire de J. C. On dénonça ses opinions au pape Jean XXIII, & on le cita à comparoître vers l'an 1411. Il ne comparut point. On assembla cependant le concile de Constance. L'empereur Sigismond, frere de Venceslas, roi de Bohême, l'engagea à aller se défendre dans ce concile. L'héréfiarque Bohémien y vint en 1414, avec toute la confiance d'un homme qui n'auroit eu rien à se reprocher. Dès qu'il fut arrivé, les Peres l'entendirent. A la fin de la 2e. audience, il offrit de se rétracter, *pourvu qu'on lui apprît quelque chose de meilleur que ce qu'il avoit avancé.* Cette proposition cachoit un orgueil & une opi-

niâtreté insurmontable. L'empereur, les princes, les prélats eurent beau lui demander cette rétractation : caresses, menaces, excommunication, châtimens, rien ne put l'engager à se soumettre. L'hérésiarque, persistant toujours dans ses erreurs, fut condamné dans la 15e. session à être dégradé, & ses livres à être brûlés. Après la cérémonie de la dégradation, on mit sur sa tête une mître de papier, haute d'une coudée, en forme pyramidale, sur laquelle on avoit peint 3 diables avec cette inscription : L'*HÉRÉSIARQUE.* Dès ce moment, l'Eglise se dessaisit de lui & le livra au bras séculier. Le magistrat de Constance, à qui l'empereur l'avoit remis, le condamna à expirer dans les flammes. Les valets de ville se saisirent aussi-tôt de lui; & après l'avoir fait passer devant le palais épiscopal pour voir brûler ses livres, ils le conduisirent au lieu du supplice. Son obstination l'y suivit : il crioit au peuple, que *s'il étoit condamné, ce n'étoit pas pour ses erreurs, mais par l'injustice de ses ennemis.* Enfin après qu'on l'eut attaché au poteau, & qu'on eut préparé le bois, l'électeur palatin & le maréchal de l'empire l'exhorterent encore à se rétracter : il persista; & l'électeur s'étant retiré, on alluma le feu. Un gros tourbillon de fumée, poussé par le vent contre son visage, l'étouffa dans l'instant, en 1415. Ses cendres furent soigneusement ramassées, & on les jeta dans le Rhin, de peur que les sectateurs de ce fou ne les recueillissent pour en faire des reliques. Æneas Sylvius dit que les Hussites raclerent la terre dans l'endroit où leur maître avoit été brûlé, & qu'ils l'emporterent précieusement à Prague. Jean Hus laissa des *Commentaires* sur divers morceaux de l'Ecriture-Sainte, & plusieurs *Traités dogmatiques & moraux*, dont quelques-uns furent écrits pendant sa prison. La conduite du concile à l'égard de cet enthousiaste, muni d'un sauf-conduit de l'empereur, fit beaucoup murmurer dans le tems. Bien des gens en sont encore étonnés aujourd'hui ; mais il faut faire attention, 1°., que le concile ne décerna contre lui que la dégradation ; que tout ce qui s'est fait au-delà, est l'ouvrage de la puissance civile : 2°., que ce sauf-conduit ne lui avoit été donné par l'empereur que pour venir se justifier au concile, & à condition de s'y soumettre, si sa doctrine étoit jugée hérétique, comme Jean Hus le publioit lui-même dans ses affiches : 3°., qu'il étoit contre toutes les regles de la sagesse, de la Religion, de la bonne politique, d'exposer les peuples à la séduction d'un fanatique, qui déclaroit lui-même vouloir dogmatiser tant qu'il auroit un souffle de vie. On remarque que le concile condamna les propositions de Jean Hus, sans les qualifier chacune en particulier ; exemple qui suffiroit, s'il étoit seul, pour réfuter ceux qui, dans ces sortes de condamnation, exigent des qualifications individuellement déterminées. L'héréfie de Jean, comme presque toutes les hérésies, produisit une guerre

civile. Ses sectateurs, au nombre de 40 mille, remplirent la Bohême de sang & de carnage. L'édition des Ouvrages de cet héréliarque, faite à Nuremberg, en 2 vol. in-fol., 1558, redonnée en 1715, & qui comprend sa *Vie* & celle de Jerôme de Prague, est recherchée par ceux qui s'intéressent à la mémoire de ces deux hérétiques.

HUSZTI, (André) fut long-temps professeur des belles-lettres à Colofwar ou Clausenbourg en Transilvanie; mais ayant été cité par le synode de la confession Helvétique, à cause de sa mauvaise vie, & n'ayant point comparu, il fut privé de son emploi & excommunié par ce synode l'an 1742. Il mena pendant quelque tems une vie errante, & embrassa enfin la Religion Catholique, ce qui lui procura un emploi honorable à Alba Julia, aujourd'hui Carslbourg. La sainteté de cette Religion ne réforma point ses mœurs; il continua à vivre dans la crapule: on le chassa & il erra de nouveau jusqu'à sa mort, arrivée l'an 1755. On a de lui: I. *Jurisprudentia Hungarico-Transilvanica*, Hermanstadt, 1742, in-4°, très-estimé. II. *Dacia vetus & nova.* C'est une histoire de la Transilvanie, appuyée sur des monumens peu authentiques. III. *Commentarii de rebus Hunnorum.* Ces deux derniers ouvrages sont manuscrits. Le P. Pray, savant Jésuite, fait un grand éloge de ces *Commentaires*, & dit en avoir beaucoup profité pour ses *Annales Hunnorum.*

HUTCHESON, (François) originaire d'Ecosse, né en 1694 dans le nord de l'Irlande, fut appellé en 1729 à Glascow pour y professer la philosophie. Il y remplit ce poste avec distinction jusqu'en 1747, qu'il mourut à 53 ans. On a de lui: I. Un *Systême de Philosophie morale*, publié après sa mort à Glascow, en 1755, in-4°, par François Hutcheson, son fils, docteur en médecine; & traduit en françois par M. Eidous, Lyon, 1770, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est plein de vues neuves, justes & profondes. II. *Recherches sur les idées de la Beauté & de la Vertu*, &c. Hutcheson établit dans cet ouvrage le *sens moral* par lequel nous distinguons le bien du mal. III. *Essai sur la nature & sur la conduite des passions & des affections, avec des éclaircissemens sur le sens moral*, 1728. Cet ouvrage soutint la réputation de l'auteur, qui avoit du talent pour la métaphysique. C'étoit un philosophe chrétien, qui joignoit à un génie plein de sagacité, les vertus que la Religion inspire. Il donnoit chaque dimanche un *Discours* sur l'excellence & la vérité du Christianisme.

HUTTEN, (Ulric de) poëte latin, né dans le château de Steckelberg en 1488, servit en Italie dans l'armée de l'empereur Maximilien, qui lui conféra la couronne poétique. L'impétuosité de son caractere lui fit des ennemis presque partout. Il mourut d'une maladie honteuse en 1523, à 36 ans, après avoir mené une vie inquiete & agitée. Il publia le premier en 1518, 2 livres de Tite-Live, qui n'avoient point encore vu le jour. Il a aussi tra-

vaillé aux *Epiſtolæ obſcurorum Virorum* (voyez GRATIUS). On a encore de lui : I. *De Guaïaci medicina*, in-8°, réimprimé dans le recueil des Traités de la maladie vénérienne, Leyde, 1728, 2 vol. in-fol. L'auteur, dans ſon Epître dédicatoire avoue qu'il a eu longtems à ſouffrir de cette maladie. II. Des *Poéſies* qui parurent à Francfort en 1538, in-12. III. Des *Ecrits* contre le duc de Würtemberg, très-rares, & imprimés à Steckelberg, 1519, in-4°. Ils roulent ſur l'aſſaſſinat de ſon couſin Jean Hutten, grand-maréchal de ſa cour, dont la femme étoit aimée du duc. On a de lui deux autres Pieces en vers ſur cette mort, publiées dans les *Vitæ ſummorum Virorum*, Cologne, 1735, in-4°. IV. Des *Dialogues* en latin *ſur le Luthéraniſme*, 1520, in-4°, qui ſont au nombre des livres rares : après avoir longtems balancé, il ſe déclara entiérement pour cette ſecte. On peut voir ſa *Vie*, par Burchard, Wolfembutel, 1717, in-12; & dans le tome 15*e*. des *Mémoires de Nicéron*, un article curieux ſur Hutten.

HUTTERUS, (Elie) théologien proteſtant du 17*e*. ſiecle, eſt auteur de pluſieurs ouvrages ; le principal eſt une *Bible Polyglotte*, qui eſt très-rare, Hambourg, 1596, 3 vol. in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Léonard HUTTERUS, né à Ulm en 1563, mort profeſſeur de théologie à Wittemberg en 1616, dont on a un ouvrage fanatique, *Ilias malorum Regis Pontificio-Romani*, 1609, in-4°.

HUYGHENS, (Chrétien) *Hughenius*, vit le jour à La Haye, en 1629, de Conſtantin Huyghens, gentilhomme Hollandois, connu par de mauvaiſes poéſies latines, qu'il a très-bien intitulées : *Momenta deſultoria*, 1655, in-12. Chrétien montra dès ſon enfance d'heureuſes diſpoſitions pour les mathématiques. Après avoir parcouru le Danemarck, l'Allemagne, l'Angleterre, la France, il fut fixé à Paris par une forte penſion que Colbert lui fit donner, & par une place à l'académie des ſciences. Il découvrit le premier un Anneau & un 3*e*. Satellite autour de Saturne. On lui eſt redevable des horloges à pendule ; mais c'eſt à tort que quelques auteurs lui attribuent & qu'il a voulu s'attribuer lui-même la Cicloïde, inventée pour en rendre toutes les vibrations égales. Le Traité qu'il donna ſur cette découverte, vit le jour à Paris, en 1674, in-fol. (*voyez* HAUTEFEUILLE & HOOCK). Huyghens étoit confiant dans ſes vues, & croyoit facilement avoir fait quelque découverte. Il prétendit avoir imaginé des montres propres à déterminer les longitudes en mer : il eſt aiſé de voir combien il ſe trompa, vû les tentatives faites poſtérieurement ſans beaucoup de ſuccès (*voyez* HARRISON). Il mourut à La Haye en 1695, à 66 ans. Ses ouvrages ont été raſſemblés dans deux recueils ; le 1*er*. intitulé : *Opera varia*, Leyde, 1724, 2 vol. in-4°, & le 2*e*.: *Opera reliqua*, Amſterdam, 1728, en 2 vol. in-4°. C'eſt à tort qu'on a dit que ſon *Traité de la pluralité des Mondes* avoit ſervi de canevas à l'ou-

vrage de Fontenelle sur le même sujet. Celui-ci avoit vu le jour en 1686, & le livre d'Huyghens ne parut qu'en 1698, c'est-à-dire, 12 ans après. Il fut traduit en françois par Dufour, ordinaire de la musique du roi, 1702, in-12. Il est assez mal écrit, & quand on examine sans préoccupation les argumens de l'auteur, on s'apperçoit sans peine qu'ils ne valent pas mieux que son style. Puisqu'il est démontré que ni l'homme, ni aucun animal connu, ne sauroit subsister hors de la terre, qu'ils seroient brûlés dans Vénus & Mercure, glacés dans Jupiter & Saturne, que la lune n'a point d'atmosphere, ou du moins qu'elle est insuffisante à la respiration & à la vie des êtres terrestres, &c., (*voyez* WILKINS Jean); le grand argument de l'analogie ne subsiste plus, & toutes les conséquences qu'on en tire en faveur de la pluralité des mondes, sont anéanties. La physique d'ailleurs, sur-tout celle de Newton, nous indique des causes finales, très-suffisantes de l'existence de ces globes, sans recourir à des habitans imaginaires. « Tant que les planetes, dit M. de Buffon, qui » pesent sur le soleil en cir- » culant autour de lui, dure- » rent, il brillera & remplira » de sa splendeur toutes les » spheres du monde.... Cette » source féconde de lumiere » & de vie ne tarira, ne s'é- » puisera jamais, parce que » dans un systême où tout s'at- » tire, rien ne peut se perdre » ni s'éloigner sans retour.... » C'est du sein même du mou- » vement que naît le repos de » l'univers.... Ces secousses de » la nature, dont le moindre » effet feroit la catastrophe du » monde, l'absence de la lune, » la présence d'une nouvelle » planete, &c. » On peut voir diverses réflexions physiques, astronomiques & théologiques sur cette matiere, dans les *Observations philosophiques sur le systême de Newton, le mouvement de la terre, & la pluralité des mondes*, Paris, 1778; Liege, 1788, Entret. 4e. & 5e.

HUYGHENS, (Gommare) né à Lier dans le Brabant, en 1631, professa la philosophie avec distinction à Louvain, & mourut en 1702, à 71 ans, président du college du pape Adrien VI. Il étoit intimement lié avec Arnauld & Quesnel, dont il défendit la cause avec enthousiasme. On a de lui : I. *Methodus remittendi peccata*, 1674 & 1686, in-12, traduit en françois, aussi in-12. II. *Conferentiæ Theologicæ*, 3 vol. in-12. III. Des *Theses sur la Grace*, in-4°. IV. Un *Cours de Théologie*, publié sous le titre de *Breves observationes*; il est pourtant en 15 vol. in-12. Tous ces ouvrages sont empreints de l'esprit de la secte où Huyghens s'étoit engagé.

HUYSUM, *voyez* VAN-HUYSUM.

HYACINTHE, fils de Pierius & de Clio. Apollon & Zéphire l'aimerent passionnément. Zéphire fut un jour si piqué de le voir jouer au palet avec Apollon, qu'il poussa le palet à la tête d'Hyacinthe & le tua. Apollon le métamorphosa en fleur, qu'on nomma depuis *Hyacinthe*.

HYACINTHE, (S.) reli-

gieux de l'ordre de St. Dominique, né à Saſſe en Siléſie, l'an 1183, prit l'habit des mains de ce ſaint fondateur à Rome, en 1218. De retour dans ſon pays, il y fonda divers monaſteres de ſon ordre, alla prêcher la foi dans le nord, où il convertit un nombre infini d'infideles & de ſchiſmatiques, & mourut le 15 août 1257, à Craçovie, dont ſon oncle avoit été évêque.

HYACINTHE DE L'ASSOMPTION, *voyez* MONTARGON.

HYACINTHE, *voy.* SAINT-HYACINTHE.

HYAGNIS, pere de Marſyas, vaincu par Apollon, inventa, ſelon Plutarque, la *flûte & l'harmonie phrygienne*, environ 1500 ans avant J. C.

HYAS, fille d'Ethra, fut dévorée par un lion. Elle avoit ſept ſœurs, qui en moururent de douleur; mais Jupiter les changea en étoiles pluvieuſes. Ce ſont les *Hyades* chez les Grecs, & les *Suculæ* chez les Latins.

HYDE, (Edouard) comte de Clarendon, né en 1608 dans le Witshire, fut chancelier d'Angleterre. Il ſe diſtingua par ſes talens & ſa capacité dans les affaires. Il fut très-attaché aux rois Charles I & Charles II, & eut part à leurs proſpérités & à leurs diſgraces. Son emploi lui fut ôté en 1667. Il paſſa en France, & mourut à Rouen l'an 1674. On a de lui: I. L'*Hiſtoire des Guerres civiles d'Angleterre*, depuis 1641 juſqu'en 1660, 3 vol. in-fol., à Oxford, 1704, en anglois; & à La Haye, en 6 vol. in-12, en françois. C'eſt un des meilleurs morceaux d'hiſtoire que l'Angleterre ait produits. II. Divers *Diſcours au Parlement*, & d'autres ouvrages, dans leſquels il fait paroître les ſentimens d'un honnête homme & d'un bon citoyen. Il eut beaucoup de part à la *Polyglotte* d'Angleterre.

HYDE, (Thomas) né à Billingſlei en Angleterre, l'an 1636, fut profeſſeur d'arabe à Oxford, & bibliothécaire de la bibliotheque bodleïenne, dont il donna le *Catalogue* in-folio, imprimé à Oxford en 1674. Il s'eſt fait un nom par ſon Traité de la *Religion des anciens Perſes*, in-4°, Oxford, 1700. Cet ouvrage eſt en latin, & renferme beaucoup d'érudition, mais il eſt écrit d'une maniere aſſez confuſe. Il eſt rare de la 1re. édition; mais on l'a réimprimé en 1760, in-4°. Hyde mourut en 1703, chanoine d'Oxford. On a encore de lui: I. *De ludis Orientalibus*, Oxford, 1694, 2 vol. in-8°. II. La traduction latine de la *Coſmographie* d'Abraham Peritſol, imprimée en hébreu & en latin, Oxford, 1691, in-4°. III. *De herbæ* Cha *collectione, cum Epiſtolâ de menſuris Chinenſium*, Oxford, 1688, in-8°... Grégoire Sharpe a donné le recueil de ſes *Diſſertations*, avec ſa *Vie*, Oxford, 1767, 2 vol. in-4°.

HYGIN, (S.) fut chargé du gouvernement de l'Egliſe après la mort du pape S. Téleſphore, l'an 139, & mourut en 142. Ce fut de ſon tems que Valentin & Cerdon allerent à Rome. Les deux *Décrétales* qu'on lui attribue ſont ſuppoſées, & ce qu'on dit de ſon martyre n'eſt nullement certain.

HYGIN, (C. Jules) grammairien célebre, affranchi d'Auguste & ami d'Ovide, étoit d'Espagne selon les uns, & d'Alexandrie selon d'autres. On lui attribue : I. Des *Fables*, *cum notis variorum*, Hambourg, 1674, in-8°, & dans les *Mythographi latini*, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8°, qui se joignent aux auteurs *cum notis variorum*, & qui ont été réimprimés à Leyde, 1742, en 2 vol. in-4°. II. *Astronomiæ Poeticæ libri IV*, Venise, 1482, in-4°. Ces ouvrages sont curieux, mais le style n'est pas celui du siecle d'Auguste; c'est ce qui a fait dire à plusieurs critiques qu'ils sont de quelqu'écrivain du bas empire.

HYLARET, (Maurice) né à Angoulême en 1539, prit l'habit de cordelier en 1551, & se distingua comme théologien & comme prédicateur : pendant les troubles que les Huguenots exciterent dans le royaume, il se déclara pour la Ligue Catholique contre celle des Protestans. Il mourut en 1591, à 52 ans. On a de lui des *Homélies* en latin, publiées en différens tems à Paris & à Lyon, en 5 vol. in-8°.

HYLLUS, fils d'Hercule & de Dejanire. Après la mort de son pere, il épousa Iole; mais Euristhée le chassa, aussi-bien que le reste des Héraclides. Il se sauva à Athenes, où il fit bâtir un temple à la *Miséricorde*, dans lequel les Athéniens voulurent que les criminels trouvassent un refuge assuré.

HYMENÉE *ou* HYMEN, divinité qui présidoit au mariage. Il étoit fils de Bacchus & de Vénus. On le représente sous la figure d'un jeune-homme blond, tenant un flambeau à la main, & couronné de roses. On appelloit aussi de ce nom les vers qu'on chantoit pour les noces.

HYMENÉE d'Ephese, converti aux premieres prédications de S. Paul, embrassa depuis l'erreur de ceux qui nioient la résurrection de la chair, & fut excommunié par cet apôtre l'an 63 de J. C. On ne sait ce qu'il devint depuis.

HYPACIE, fille de Théon, philosophe & mathématicien d'Alexandrie, s'occupa des mêmes sciences que son pere, & s'y distingua tellement, qu'on lui donna la chaire de professeur que le célebre Photin avoit occupée à Alexandrie. Sa réputation se répandit par-tout, & on vint de toutes parts l'entendre. Elle étoit d'une rare beauté, & tous les préfets d'Egypte rechercherent son amitié. Oreste sur-tout fut lié très-étroitement avec elle. Comme S. Cyrille & ce préfet étoient brouillés, & que celui-ci ne vouloit pas se raccommoder avec le saint évêque, le peuple d'Alexandrie, dont l'imagination étoit très-facile à échauffer, crut que c'étoit par le conseil d'Hypacie qui étoit païenne comme lui. La populace conçut contre elle une haine implacable, qui s'aigrit de plus en plus, & un jour qu'elle sortoit de sa maison ou qu'elle alloit y entrer, on la tua à coups de pots cassés & de tuiles l'an 415. Tous les gens de bien, & S. Cyrille sur-tout, furent affligés de cette scene d'horreur. *Voyez* la *Vie* d'Hypacie, par M. l'abbé Goujet, *Mém. de Littér.* t. 5.

Mais l'auteur est trop louangeur & crédule. Les écrits de cette fille ne sont pas venus jusqu'à nous.

HYPÉRIDE, Athénien, orateur, disciple de Platon & d'Isocrate, gouverna la république d'Athenes, & défendit la liberté de sa patrie. Des députés d'Antipater, admis à l'audience de l'Aréopage, parlerent de ce prince comme du plus honnête homme du monde. « Nous savons, répondit Hypéride, » que votre monarque est un » honnête homme, mais nous » savons aussi que nous ne voulons pas d'un maître, quelque honnête homme qu'il » soit ». Après la malheureuse issue du combat de Cranon, il fut pris & mené à Antipater, qui le fit mourir. Ce républicain, que l'on compte parmi les dix célebres orateurs Grecs, avoit composé un grand nombre de Harangues qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous, à l'exception d'une seule, qui donne une idée avantageuse de son style. Il excelloit à peindre les mœurs; il étoit varié, fleuri, plein de douceur & de grace; &, pour être un orateur parfait, Longin pense qu'il ne lui a manqué que le sublime. Ce fut lui qui plaida pour *Phryné* accusée d'impiété; mais la beauté de cette courtisanne fit plus d'effet sur les juges que l'éloquence d'Hypéride.

HYPERYON, titan, fils de Cælus. Il fut chargé, dit-on, de conduire le char du Soleil: ce qui l'a fait regarder par quelques-uns comme pere du Soleil, & par d'autres, comme le Soleil lui-même.

HYPERIUS, (Gérard-André) professeur de théologie à Marpurg, naquit à Ypres en 1511, de parens catholiques, parcourut la France, l'Angleterre & l'Allemagne, où il prit du goût pour les nouvelles opinions, & mourut en 1564. On a de lui deux traités, in-8°, l'un: *De rectè formando Theologiæ studio*; l'autre, *De formandis Concionibus sacris*. Ils furent estimés dans leur tems. Il y a affecté de se taire sur les matieres controversées par les hérétiques. Le P. Laurent de Villa-Vicentio, Augustin Espagnol & docteur de Louvain, a donné une édition de ces ouvrages corrigés. On a encore de lui des *Traités théologiques*, en 2 vol. in-8°, Bâle, 1570 & 1571; & des *Commentaires sur S. Paul*, Zurich, 1582 & 1584, 3 vol. in-fol. remplis d'invectives contre l'Eglise Catholique.

HYPERMNESTRE, est celle des 50 filles de Danaüs, roi d'Argos, qui ne voulut point obéir à l'ordre cruel que Danaüs avoit donné à toutes ses filles de tuer leurs maris la premiere nuit de leurs noces. Cette princesse sauva la vie à Lyncée, son époux, après qu'elle lui eut fait promettre de ne point violer sa virginité. Horace en fait un bel éloge dans l'Ode *Mercuri nam te docilis Magistro*, & fait de son action généreuse un tableau plein d'intérêt & de vie.

HYRCAN I, (Jean) souverain sacrificateur & prince des Juifs, succéda à son pere Simon Machabée, tué en trahison par Ptolomée son gendre. Ce traître avoit été gagné par Antiochus Sidetes, roi de Syrie. Après avoir massacré son

beau-pere, il voulut faire égorger son beau-frere Jean Hircan; mais celui-ci fit arrêter & punir de mort les assassins. Ce fut alors que le perfide Ptolomée appella Antiochus dans la Judée. Hyrcan, enfermé dans Jérusalem, y fut assiégé par le roi de Syrie. Après un siege long & opiniâtre, durant lequel Antiochus donna des alimens aux assiégés, que la famine tourmentoit, & fournit même des vases précieux, des parfums & des victimes pour la fête des Tabernacles; la paix fut conclue. Les conditions furent, que les Juifs lui remettroient leurs armes, avec les tributs qu'ils recevoient de Joppé, & des autres villes hors de la Judée. Après la mort d'Antiochus, Hyrcan profita des troubles de la Syrie pour venger son pays. Il prit plusieurs villes en Judée, subjugua les Iduméens, démolit le temple de Garizim, s'empara de Samarie, & mourut l'an 106 avant J. C.

HYRCAN II, fils aîné d'Alexandre I, succéda à son pere au pontificat, chez les Juifs, l'an 78 avant J. C., & selon le droit d'aînesse, il devoit lui succéder à la couronne. Son frere Aristobule la lui disputa après la mort d'Alexandra leur mere, qui avoit gouverné 9 ou 10 ans, & la lui ravit les armes à la main. Par un traité qui suivit cette victoire l'an 66 avant J. C., Hyrcan se contenta de la dignité de grand-prêtre; mais depuis il eut l'imprudence d'aller mendier le secours d'Aretas, roi des Arabes, qui assiégea Aristobule dans le temple. Ce dernier ayant gagné Scaurus, lieutenant de Pompée, fit lever le siege, & défit Aretas & Hyrcan, à qui Pompée, Gabinius & ensuite César laisserent la grande sacrificature. Hyrcan tomba ensuite entre les mains de son neveu Antigone, qui lui fit couper les oreilles. Enfin s'étant laissé persuader par Alexandra sa fille, mere de Mariamne, femme d'Hérode, de se retirer vers les Arabes; ce dernier prince le fit mourir à l'âge de 80 ans, l'an 30 avant J. C.

HYRÉE, paysan de la Béotie en Grece, eut l'honneur de loger dans sa cabane Jupiter, Neptune & Mercure. Ces dieux voulant le récompenser du bon accueil qu'il leur avoit fait, lui donnerent le choix de demander ce qu'il voudroit, avec assurance de l'obtenir. Il borna ses souhaits à avoir un fils, qui fut Orion. Nous omettons les autres circonstances de l'histoire de ces trois hôtes de Hyrée, divinités dignes de la barbare & aveugle gentilité. Quelques savans ont cru y voir une altération de l'histoire des trois anges, qui hébergés par Abraham, lui promirent un fils. Il est d'ailleurs certain que la mythologie n'est qu'une mauvaise singerie de l'Écriture-Sainte. *Voyez* OPHIONÉE.

FIN DU TOME QUATRIEME.

